JOURNAL

DES

DEMOISELLES

QUARANTE-CINQUIEME ANNEE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—

1877

TABLE

DU QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

de souvenir, p. 64. — Un malheur amène son frère, p. 96. — L'avarice est la source de tous les maux, p. 128. — On oublie bientôt les absents, p. 160. — Ceux qui n'ont pas d'affaires s'en font, p. 192. — Qui achète et vend, à sa bourse le sent, p. 224. Il y a loin de la coupe aux lèvres, p. 256. — Il n'est meilleure sauce que l'appétit, p. 288. — Mets-toi avec les bons et tu seras bon, p. 320. Le moineau dans la main vaut mieux que l'oie qui vole, p. 352. — La patience est un remède a tous les maux, p. 380.

MUSIQUE.

MARS. — *L'Orpheline*, ballade récitée, poésie de Walter Scott, musique de Ch. L. HESS.

AOUT. — *Un Concert chez les Demoiselles de Saint-Cyr*, opérette, paroles de M. de Lauzières de Thémines, musique de Luigi Bordèse.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE : Porte-lettres. — CARTONNAGE : Cache-pot. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Les cerises. — PREMIER CAHIER : Costumes, confections, chapeaux, lingerie, broderies et petits travaux.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — UNE PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Petit tapis de table. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Les enfants aux images. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : 1er *côté* : Couverture de berceau ou de voiture de baby, 2e *côté* : Rideau ou store en tulle brodé en application. — DEUXIÈME CAHIER : Costumes, broderies et petits travaux.

MARS. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande appliques de drap. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Trois dentelles Renaissance. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — TROISIÈME CAHIER : Costumes, toilettes d'enfants, broderies, lingerie et petits travaux.

AVRIL. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Encadrement pour chaise. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Écran-bannière en macramé. — QUATRIÈME CAHIER : Costumes de premières communiantes, coiffure, broderie et petits travaux.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande broderie orientale. — CINQUIÈME CAHIER : Toilettes de premières communiantes, déshabillé, tabliers et vêtements pour baby, coiffures, broderies et petits travaux.

JUIN. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Sujet, tapisserie au petit point. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Bande tapisserie; fleurs. — PETITE PLANCHE NOIRE : 1er *côté* : Chaise, tapisserie par signes. — 2e *côté* : Alphabet. — SIXIÈME CAHIER : Coiffures-costumes, confections, lingerie, costume de bain, broderies et petits travaux.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande tapisserie, dessin Louis XIII. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Dentelles en lacet et application. — GRAVURE D'ART : Paysage. — SEPTIÈME CAHIER : Lingerie, costumes, costumes d'enfants, broderies et petits travaux.

AOUT. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE : 1er *côté* : Alphabets. — 2e *côté* : Bande pour ameublement : broderie sur toile — HUITIÈME CAHIER : costumes et toilettes, lingerie, chapeaux, broderies et petits travaux.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE NOIRE : 1er *côté* : Bande tapisserie par signes. — 2e *côté* : Alphabet pour drap. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : — Modèle réduit de la bande en tapisserie par signes. — CARTONNAGE : 1er tiers de l'abat-jour, — NEUVIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, chapeaux, broderies et petits travaux.

OCTOBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — CARTONNAGE : Complément de l'abat-jour (2e et 3e tiers). — DIXIÈME CAHIER : Toilettes, coiffures, broderies et petits travaux.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — GRANDE PLANCHE de travaux pour étrennes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE. Prie-Dieu en tapisserie, appui. — CALENDRIER : 1re partie de l'écran-éventail. — ONZIÈME CAHIER : Costumes, confections, toilettes d'enfants, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Prie-Dieu, seconde partie. — PLANCHE REPOUSSÉE : Écran-bannière en dentelle Renaissance. — CALENDRIER : Complément de l'écran-éventail. — PETITE PLANCHE NOIRE : 1er *côté* : Dentelle en lacet. — 2e *côté* : Alphabet. — DOUZIÈME CAHIER : Costumes, confections, lingerie, costumes d'enfant, broderies et travaux divers.

PATRONS TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Corsage habit décolleté 2e (toilette, gravure no 4084), — Paletot pour petit garçon de sept à huit ans. — Polonaise fermée en biais (page 1, cahier de janvier).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Petite planche recto et verso* : Pardessus en matelassé (page 8, cahier de février). — Corsage à basque, costume brodé (même page, même cahier). — Robe pour petite fille (gravure no 4088).

MARS. — PLANCHE III. — *Grande planche, patrons à pièces indépendantes pouvant se découper* : Robe brodée pour enfant. — Paletot assorti.

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Paletot breton 6e toilette (gravure no 4097). — Pardessus boutonné sur le côté, 2e toilette (même gravure). — Mantille 1re toilette (même gravure). — paletot fermé en biais 3e toilette (même gravure). — Visite 7e toilette (même gravure).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche recto et verso* : Robe de première communiante (page 1, cahier de mai). — Tablier-étole pour petite fille (page 1, même cahier). — Blouse et pantalon pour petit garçon 1re toilette (gravure no 4101 *bis*).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Grande planche recto et verso* : Corsage breton (page 1, cahier de juin), — Paletot rayé (page 8, même cahier). — Costume de bain. Parure, Bonnet du matin (page 8, même cahier).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Petite planche recto et verso* : Camisole, Bonnet du matin. — Parure, Col montant. — Parure, col ouvert. — Pantalon-jarretière. — Corsage de dessous (page 1, cahier de juillet) — Corsage de dessous à pièce. — Bonnet de nuit (page 8, même cahier).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche recto et verso* : Corsage (1re toilette, gravure no 4114). — Chemise de jour, à pièce brodée, page 5. — Chemise de nuit, page 4. Bonnet du matin, page 8. — Parure, col à angles plissés, page 5 (cahier d'août).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. *Petite planche recto et verso* : Mantelme (gravure no 4118). — Robe anglaise pour petit garçon de quatre à cinq ans (page 7). — Botte de baby (page 8). — Robe de petite fille (page 7). — Costume pour petit garçon de sept à huit ans (page 7, cahier de septembre.)

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche recto et verso* : Rotonde (6e toilette). Pardessus (10e toilette). — Visite (7e toilette). — Paletot (11e toilette) gravure no 4123.

NOVEMBRE. — PATRON COUPÉ : Vêtement d'intérieur.

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Petite planche recto et verso* : Corsage. — Polonaise pour fillette (page 8, cahier de décembre). — Calendrier et écran-éventail, détail du montage.

7 3302 — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

BOSSUET

Il est fort à craindre que nos lectrices ne connaissent guère Bossuet, et que ces pages admirables qui faisaient les délices de notre jeunesse, qui produisaient en nous un *sursum corda* retentissant dans l'âme jeune comme un chant magnifique dans une église vide, il est à craindre que ces pages : le *Discours sur l'Histoire universelle*, les *Oraisons funèbres*, ne soient bien ignorées de la génération présente. L'éducation est à la fois plus sérieuse et plus frivole qu'autrefois : on apprend beaucoup de choses savantes et inutiles, et on lit moins de livres profitables à l'esprit; on cultive les arts, et tout le temps qu'on leur consacre est dérobé à l'éducation de l'intelligence; on sort beaucoup, on voyage sans cesse, et la lecture à tête reposée n'est plus de mode; on feuillette des journaux et des revues, et le livre le plus attrayant par le style et le sujet paraît bien grave, paraît bien long, après ces faciles lectures; les jeunes esprits, amollis et sans vigueur, ignorent le plaisir que peut donner un livre qui exerce la pensée, qui éveille les facultés de l'âme, qui enlève l'intelligence au-dessus des babioles du jour et la transporte dans les régions de la foi la plus pure, de la philosophie la plus haute, de la morale la plus noble. Nous nous estimerions bien heureux si ces pages que nous consacrons à l'immortelle mémoire de Bossuet pouvaient engager quelques-unes de nos lectrices à pénétrer dans ces régions inconnues pour elles : les *Élévations sur les mystères*, les *Oraisons funèbres*, la *Correspondance;* elles y trouveraient l'enchantement du beau et du vrai, que les livres modernes ne connaissent pas et ne peuvent communiquer.

Quoique Bossuet ait beaucoup écrit, il ne fut ni un homme de lettres ni même un orateur; il fut prêtre avant tout et uniquement, et dans toutes ses actions, dans tous ses travaux, dans toutes ses œuvres d'intelligence, c'est le souffle lévitique qui l'anime et le soutient.

Il naquit à Dijon, en 1627, d'une famille qui occupait le premier rang dans les parlements de Dijon et de Metz; il fit ses premières études sous les Jésuites, et à l'âge de quinze ans, il vint à Paris, suivre les cours de théologie et de philosophie du collége de Navarre. Sa destinée était déjà réglée: c'était Eliacin près de devenir Joad; du jour (il était alors en rhétorique) où il avait jeté les yeux sur la Bible, il sentit sa vocation; il reçut une lumière et une grâce merveilleuses, et il consacra à Dieu seul, vœu qui ne fut jamais révoqué, les admirables dons qu'il avait reçus. Il soutint sa première thèse avec un tel éclat, que les salons de Paris en parlèrent; on l'amena un soir à l'hôtel de Rambouillet et on le pressa d'improviser un sermon. Le jeune lévite y consentit, et Voiture, après avoir entendu ce sermon, prononcé dans la nuit, disait qu'il n'avait jamais entendu parler *si tôt ni si tard*. Bossuet fut reçu à vingt ans dans la corporation du collége de Navarre; il soutint une thèse qu'il dédia au jeune prince de Condé. Le vainqueur de Rocroi vint l'entendre, et le jeune docteur ne craignit pas de comparer devant lui les gloires de la terre à celles du ciel, et d'abaisser les vanités de la terre devant les splendeurs éternelles. Quarante ans plus tard, il répéta ces mêmes vérités devant le cercueil du héros.

Bossuet s'était mis sous la direction spirituelle de saint Vincent de Paul, des vertus de qui il témoigna plus tard, au procès de la canonisation, mais ni cette sainte amitié, ni les offres de Péréfixe, archevêque de Paris, ne purent le retenir loin du chapitre de Metz, auquel l'attachait un canonicat. Il vécut pendant plusieurs années dans la retraite et l'étude; il prêchait souvent, et il consentit enfin à se faire entendre dans quelques

églises de Paris. Deux reines, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, étaient au nombre de ses auditeurs; Louis XIV le choisit pour prédicateur de ses avents et de ses carêmes, et avec la politesse délicate qui le distinguait, il fit écrire au père de l'orateur, pour le féliciter des succès de son fils. Il paraît qu'on ne peut se faire une idée de la douceur et du charme qu'avait la parole de Bossuet; celui qu'on a appelé *l'Aigle de Meaux* et qui planait en effet dans les hauteurs de la théologie, avait dans la chaire un caractère particulier d'onction et de suavité.

« Comment faites-vous donc, monseigneur, pour vous rendre si touchant? lui disait madame de Luynes, religieuse à Jouarre, après l'avoir entendu. »

Pour se préparer à ces discours qui touchaient et enlevaient les âmes, il faisait une longue méditation sur son sujet; après il jetait sur le papier ses textes et ses preuves et, maître de toutes ses pensées, il montait en chaire, et il poussait le mouvement de son discours selon l'impression où il voyait son auditoire. Souvent, avant de monter en chaire, on l'a vu lire la Sainte Écriture à genoux, humilié profondément devant Dieu, et puisant dans la prière et dans la méditation les dons et les grâces qu'il voulait répandre sur ses auditeurs.

Bossuet fut élevé en 1668 à l'évêché de Condom, et en 1670 il fut nommé, par Louis XIV, précepteur du Dauphin. Le duc de Montausier et lui unirent leur savoir et leurs vertus pour former au trône un prince qui ne devait pas régner et qui ne voulut jamais s'instruire; il se plaignait en riant de la science de son maître, et il disait:

«Monsieur de Meaux veut que je sache comment se nommaient Pantin et Gonesse au temps des Druides! »

Cette éducation, parfaitement stérile pour celui qui en fut l'objet, donna aux lettres françaises le *Discours sur l'Histoire universelle*, l'*Abrégé de l'Histoire de France*, la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*.

La plus grande partie de la vie de Bossuet ne fut qu'un long combat pour l'Église catholique; il chercha, par toutes les manières, par l'éloquence et le raisonnement, à éclairer et à réconcilier les protestants, et il fut sur le point de réussir avec Leibnitz; mais des raisons politiques firent échouer au dernier moment cette conversion si désirée. On sait avec quelle douceur religieuse Bossuet exhorta à la mort la charmante duchesse d'Orléans, si vite enlevée à la vie et à la cour, dont elle était l'idole.

« Elle était à l'extrémité, dit le docteur de Sor-
» bonne Peuillet, qui assistait la princesse,
» Condom arriva. Elle fut aussi aise de le voir,
» qu'il fut affligé de la trouver aux abois. Il se
» prosterna contre terre et fit une prière qui me
» charma; il l'entremêlait des actes de foi, d'es-
» pérance, de charité. » On ne peut rien imaginer de plus touchant que la prière de cet homme de génie, prosterné près du lit où agonisait la fille de Charles Ier, la princesse adorée de tous ceux qui la voyaient, et puisant dans sa propre émotion celle dont il devait pénétrer l'âme de ses auditeurs, lorsque, quelques jours après, le cercueil d'Henriette d'Angleterre sous ses yeux, il prononça son oraison funèbre.

Il fut promu à l'évêché de Meaux en 1681, et jamais pasteur ne fut plus occupé du soin de son troupeau que ce grand homme dont les chaires de Paris réclamaient sans cesse l'éloquence. Il prêchait à toutes les fêtes dans sa cathédrale, il y faisait le catéchisme aux enfants, il faisait exactement la visite pastorale; les pauvres trouvaient en lui un père tendre; il se souvenait auprès d'eux des enseignements de saint Vincent de Paul! il réconciliait les ennemis, il s'intéressait aux prisonniers et à tout ce qui souffrait. Il ne se permettait aucun délassement, si ce n'est une courte promenade avec ses prêtres; la nuit, il se levait, il contemplait le ciel étoilé, et il récitait à haute voix les psaumes; c'étaient là ses plaisirs.

Sa vie se passa ainsi dans l'étude, la controverse, la prédication et le saint ministère, vie de prêtre et de pontife. Elle fut troublée, cette belle vie, par ses tristes discussions théologiques avec Fénelon: Bossuet y porta, avec les lumières de la vérité, trop d'emportement peut-être, excité qu'il était par son entourage et surtout par son neveu, l'abbé Bossuet, pour lequel il avait beaucoup de faiblesse.

Une longue infirmité éprouva le grand évêque: il vit venir la mort à pas lents, et s'y prépara par une méditation plus assidue de la Sainte Écriture: il récitait sans cesse le psaume XXI: *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* il s'endormait et se réveillait avec ces paroles sur les lèvres. Un incrédule vint auprès de son lit et lui dit: « Monsieur, que croyez-vous de la religion chrétienne? — Qu'elle est vraie, que je n'en ai aucun doute! » répliqua Bossuet. Il mourut en effet en fervent et croyant chrétien, abandonné entre les mains de son Dieu, et prêt à lui rendre compte de son administration, avec crainte, sans doute, mais aussi avec confiance. Il quitta ce monde le 12 avril 1704, dans sa soixante-seizième année. La Bruyère le loua en ces termes devant l'Académie: « Que dirai-je
» de ce personnage... qu'on admire malgré soi,
» qui accable par le grand nombre et l'éminence
» de ses talents: orateur, historien, théologien,
» philosophe, d'une rare érudition, d'une rare
» éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans
» ses écrits, soit dans la chaire, un défenseur de
» la religion, une lumière de l'Église; parlons
» d'avance le langage de la postérité, un Père de
» l'Église! »

Nous parlerons avec respect des œuvres de Bossuet, et surtout de celles qu'une femme peut et doit connaître.

M. B.



Janvier 1877

IMP. DUPUY, PARIS

N° 4084

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes de M.lles Vidal, 42, rue Vivienne — Étoffes des Magasins du Petit S.t Thomas rue du Bac, 35. — Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon Rue de la Chaussée d'Antin, 6. — Parfumerie Guerlain rue de la Paix, 15. Machines à Coudre Wheeler & Wilson M.on Seeling 70, B.rd Sébastopol.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.



LA VIE DOMESTIQUE

SES MODÈLES ET SES RÈGLES

PAR M. CH. DE RIBBE.

Le péril social frappe tous les yeux : la famille se dissout, le vice triomphe, l'autorité paternelle décroît de plus en plus, et comme l'a écrit une plume bien hostile pourtant à notre religion et aux mœurs du passé : *On est effrayé de la sécheresse de cœur et de la petitesse qui envahissent le monde* (Renan). Juste sujet d'effroi, en effet, que la vue du trouble et de la désorganisation du foyer domestique, la dignité du père abaissée, les affections éteintes, et l'égoïsme, l'amour ardent et imprudent du soi, s'établissant sur les ruines du dévouement et des tendres attachements qui liaient les hommes entre eux! Juste sujet de regret, lorsqu'en tournant les yeux vers les temps écoulés, on voit ce qu'étaient, dans la vieille France, la famille, la vie domestique, la beauté des mœurs et des habitudes. Alors les traditions d'honneur, de vertu, de loyauté étaient la loi universelle; toutes les classes de la société offraient de touchants et d'admirables modèles de vertu; on voyait des pères respectables et respectés, des mères aussi dévouées que sages, des fils obéissants, des familles où régnaient, avec la piété la plus haute, une concorde touchante, un amour du travail qui assurait la fortune, une économie qui n'ôtait rien à la charité, un concours de qualités fortes et douces qui faisait de ces familles-types le soutien de l'État, et de l'État lui-même le centre et le type de la civilisation chrétienne. Nous savons ce que l'impiété et les doctrines subversives enfantées au dix-huitième siècle, ont fait de cette France antique, et quel poison corrosif elles ont versé dans les veines des générations nouvelles; elle va vers l'avenir, cette jeunesse ardente, vers ce qu'elle appelle le progrès, vers ce qu'elle croit le bonheur; mais si elle jetait les yeux en arrière, elle verrait dans la pure tradition des siècles chrétiens de si grandes merveilles de sagesse, d'honneur, de félicité, que peut-être un salutaire retour se ferait en elle, et alors, les excellents livres de M. de Ribbe auraient obtenu la gloire à laquelle ils aspirent : ils auraient fait le bien.

Dans ses précédents ouvrages, M. de Ribbe a exposé quelle était, particulièrement dans les provinces du Midi, la vie domestique, et, puisant dans les livres de famille, dans ce qu'on appelle en Provence les *Livres de raison,* il a montré à quelle hauteur de vertu et d'intelligence les principes religieux avaient porté des hommes même de la plus humble condition. Il a appris, par ces témoignages authentiques, ce qu'étaient, dans ces familles, le respect du père, de la femme, de l'enfant; l'éducation, le travail, l'esprit de conservation, d'initiative et de progrès. Il a vu comment la France s'est longtemps gouvernée dans ses foyers, ses ateliers, ses corporations; il a vu que les solides principes sur lesquels reposait tant de probité, de religion, de bonté, remontaient d'âge en âge jusqu'aux premières traditions du genre humain, jusqu'à la Bible, monument par excellence de la tradition, jusqu'à Dieu même, qui a donné à la société domestique, d'où naît toute autre société, ses lois premières et ses solides assises.

Dans ce nouvel ouvrage, profitant des communications d'une très-digne famille du département de Vaucluse, il édite un *Livre de raison,* dont le fond éminemment remarquable est encore relevé par l'élégance de la forme. On ne peut lire sans émotion les pages dans lesquelles Antoine de Courtois décrit si simplement, et avec une si chaude éloquence, tout ce qui constitue la vie et le bonheur domestique; il fait admirer en lui le type du père et du citoyen.

La tendresse et la bonté, la force et la sagesse découlent de ce livre qu'il a écrit pour ses enfants et dans lequel il leur raconte leur origine, l'histoire de tous les siens pendant les orages de la Révolution, et leur donne pour la gérance de leurs biens comme pour la conduite de leur vie les plus admirables conseils. On ne peut rien lire de plus pathétique que ses avis à son fils et ses exhortations à tous ses enfants, afin de les préparer à la mort. Quelles âmes que ces âmes trempées aux pures sources du christianisme!

En regard de cette famille obscure, l'auteur a placé les *Enseignements* du chancelier Daguesseau à ses enfants sur la vie et la mort de son

père; le respect filial s'y traduit de la manière la plus noble, et ce morceau, très-peu connu, donne une haute idée de la société d'autrefois, de celle qui cachait à l'ombre du foyer de si saintes affections et de si solides vertus. On ne peut faire une lecture plus attachante. Mais le travail d'Antoine de Courtois est plus touchant, plus intime encore, et il n'est vraiment personne qui n'ait à gagner à une pareille lecture, quoiqu'elle soit surtout faite pour les pères et les mères de famille: on y respire un air salubre qui donne du ton aux mouvements de l'âme: on voudrait ressembler à ces figures des jours passés qui nous apparaissent dans ce livre, devenir comme elles, doux indulgent, dévoué, laborieux et confiant en Dieu, et si cet excellent ouvrage était répandu parmi les réformateurs de la société actuelle, peut-être commenceraient-ils à se réformer eux-mêmes, ce qui, selon la pensée de Mirabeau, contribuerait à la réforme de la société entière. Si chacun sarclait son petit champ, que de mauvaises herbes seraient enlevées! Si chacun donnait le bon exemple et répandait le bonheur autour de soi, quel calme se ferait autour de nous! La société doit être remise sur sa base, mais ce n'est pas par les lois, c'est par les mœurs qu'on y parviendra. Un travail comme celui de M. de Nible, peut puissamment aider les cœurs de bonne volonté. (1).

MADAME D'AULNOY
ET
SES MÉMOIRES SUR LA COUR D'ESPAGNE

—

Ce fut sous le règne très-positif de Louis XIV que l'on vit s'ouvrir le royaume de féerie, et que de spirituels écrivains, Perrault, mademoiselle L'Héritier sa nièce, madame d'Aulnoy initièrent le public, qui y prit *un plaisir extrême*, à ces contes fabuleux, issus d'anciennes traditions populaires, les unes tragiques, les autres riantes: *Barbe-Bleue* parut au jour, le *Petit Poucet* toucha les cœurs, le *Chat Botté* fit rire, *Peau d'Ane* plaisait à Louis XIV, la *Belle au Bois dormant* amusa les grands et les petits, l'*Adroite Princesse* divertit son monde sans l'édifier. Les auteurs de ces œuvres bizarres et souvent charmantes ne les signaient guère, et il fallut des recherches savantes, celles de M. Walckenaër, par exemple, pour savoir à qui les attribuer. La Harpe avait remarqué la grâce négligente avec laquelle certains de ces contes étaient dévidés, et il attribue avec raison à madame d'Aulnoy l'*Oiseau bleu* couleur du temps, la *Belle aux cheveux d'or* et *Finette*, petits récits délicieux qui ont leur place dans l'histoire de la littérature française.

Leur auteur, Marie-Catherine de Berneville, comtesse d'Aulnoy, était née à Paris en 1650; elle était issue d'une très-ancienne famille normande, et elle fut, dit-on, façonnée à la culture des lettres par une tante, madame de Bruneau, dame des Loges, pour laquelle Balzac réservait ses admirations les plus vives. Catherine de Berneville resta veuve, à trente ans, du comte d'Aulnoy; elle avait trois filles, toutes trois renommées, comme leur mère, par leur esprit et par leur beauté. Elle publia ses *Contes*, qui attirèrent dans son salon toute la société spirituelle et lettrée de Paris: madame Deshoulières et sa fille, les comtesses de Murat, mademoiselle L'Héritier, et à ces personnes brillantes et recommandables se joignit, malheureusement pour le repos de madame d'Aulnoy, une femme qui devait avoir une fin criminelle. Madame Tiquet-Carlier, dont le mari était conseiller au Parlement, voyait le grand monde, elle y brillait par sa rare beauté et par sa grande fortune; toutefois sa réputation n'était pas à l'abri du soupçon, et l'on apprit un matin qu'elle avait fait assassiner son mari par un soldat aux gardes, payé par elle. Le conseiller survécut à ses blessures; madame Tiquet fut arrêtée, mise à la question et exécutée en place de Grève. Les mauvaises langues prétendirent que madame d'Aulnoy avait eu connaissance des intrigues et du crime qui les avait couronnées. Pourtant elle ne perdit pas sa position dans le monde, et elle continua fort heureusement à écrire; elle publia *la Cour et la ville de Madrid*, ouvrage excellent et amusant, des *Mémoires sur la cour de France*, des *Mémoires sur la cour d'Angleterre*, un roman: *Kerniski la Géorgienne*, et un autre, beaucoup plus célèbre, qui a intéressé nos aïeules: *Hippolyte, comte de Douglas*. Tout ce qui est sorti de sa plume a le même cachet élégant et facile; mais seuls ses contes et ses mémoires sur l'Espagne ont survécu. Madame d'Aulnoy mourut en 1705, regrettée de tous pour son esprit et son aimable caractère.

On vient de rééditer les *Mémoires sur l'Espagne*, qui sont le tableau le plus curieux des habitudes et des mœurs de ce peuple, des traditions et de l'étiquette de cette cour, où les pauvres princesses françaises périssaient d'ennui et de langueur. Prisonnières couronnées, elles ne pouvaient se mouvoir qu'avec la permission de la *camarera-mayor;* on vit une de ces grandes d'Espagne tordre le cou à de pauvres oiseaux français que la jeune Marie-Louise d'Orléans, épouse de Charles II, avait apportés de France; Victor Hugo, dans son *Ruy-Blas*, a représenté la jeune reine subissant la tyrannie de sa noble femme de chambre, et on peut remarquer que les détails saillants de ces scènes sont tous empruntés à madame d'Aulnoy. Le fameux: *Ne touchez pas à la reine!* se trouve également dans ses pages si vivantes; elle raconte que la reine Louise, qui aimait beaucoup l'équitation, eut du roi la permission de monter à cheval,

(1) Deux beaux volumes. Chez Edouard Baltenweck, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. — Prix, 6 fr.

» elle en choisit un fort fringant et le monta; » mais elle ne fut pas plutôt dessus qu'il commença de se cabrer, et il était près de se renverser sur elle lorsqu'elle tomba.

» Son pied, par malheur, se trouva engagé » dans l'étrier; le cheval, sentant cet embarras, » ruait furieusement et traînait la reine avec le » dernier péril de sa vie.

» Ce fut dans la cour du palais que cet accident arriva; le roi, qui le voyait de son balcon, » se désespérait, et la cour, qui était toute remplie » de personnes de qualité et de gardes, mais on » n'osait se hasarder d'aller secourir la reine, » parce qu'il n'est pas permis à un homme de la » toucher, et principalement aux pieds, à moins » que ce ne soit le premier de ses *menins*, qui » lui met ses chapins (ce sont des sandales où les » dames font entrer leurs souliers, et cela les » hausse beaucoup). La reine s'appuie sur ses » *menins* quand elle se promène, mais ce sont » des enfants qui étaient trop petits pour la tirer » du péril où elle était.

» Enfin deux cavaliers espagnols, dont l'un se » nommait don Louis de las Torres, et l'autre don » Jarvie de Soto-Mayor, se résolurent à tout ce » qui pouvait leur arriver de pis: l'un saisit la » bride du cheval et l'arrêta, l'autre prit promptement le pied de la reine, l'ôta de l'étrier, et se » démit même le doigt en lui rendant ce service. » Mais, sans s'arrêter un moment, ils sortirent, » coururent chez eux et firent vite seller leurs » chevaux pour se dérober à la colère du roi. Le » jeune comte de Peneranda, qui était leur ami, » s'approcha de la reine et lui dit respectueusement que ceux qui venaient d'être assez heureux pour lui sauver la vie avaient tout à » craindre si elle n'avait la bonté de parler au » roi en leur faveur, parce qu'il n'était pas permis » de la toucher, particulièrement au pied.

» Le roi, qui était promptement descendu pour » voir en quel état elle était, témoigna une joie » extrême qu'elle ne fût point blessée, et il reçut » très-bien la prière qu'elle lui fit pour ces généreux coupables.

» On envoya en diligence chez eux; ils montaient déjà à cheval pour se sauver. La reine » les honora d'un présent, et depuis ce jour elle » eut une considération particulière pour eux.»

Ce tableau de mœurs, si vivement raconté, était bien fait pour inspirer les romanciers; mais que d'autres encore on pourrait citer! que de portraits, d'anecdotes font de ce livre un ouvrage précieux après deux siècles écoulés! tout un monde disparu revit dans ces pages, crayonnées en face des modèles, et l'on se demande comment la grandeur et la simplicité d'Isabelle de Castille, la majesté de Charles-Quint, l'austérité de Philippe, ont abouti à tant de sottise et de petitesse.

Nous recommandons cette nouvelle édition de madame d'Aulnoy aux personnes qui aiment les lectures historiques. Celle-ci comble beaucoup de lacunes et fait vivre, dans leur vie intime, les personnages dont la grande histoire enregistre seulement les actes publics et authentiques (1).

M. B.

(1) Chez Plon, éditeur. — Prix, broché, 2 fr. 25 c., relié, 3 fr. 50 c.



LA LECTURE PAR DÉSŒUVREMENT

L'homme réduit à la parole et au cercle étroit des relations qu'elle lui permet d'établir tient véritablement peu de place dans ce monde. Les limites du temps et de l'espace se resserrent en quelque sorte autour de lui. Sa voix, même multipliée par le grand nombre des auditeurs, expire à peu de distance de sa personne; il demeure sans communications avec le passé comme avec l'avenir.

Voilà pourquoi ceux qui ne savent ni lire ni écrire ont été appelés justement les *sourds-muets de la civilisation*. Supprimez en effet le secours de l'écriture, notre intelligence devient sourde à la parole de ceux qui nous ont précédés, en même temps que notre voix perd la faculté de se faire entendre à ceux qui viendront après nous.

Considérée à ce point de vue, la lecture, malgré l'humble rang qu'elle occupe dans l'ordre de nos connaissances, n'en joue pas moins un rôle important dans l'économie générale de la civilisation aussi bien que de notre vie.

Il est certain que l'homme auquel manque la faculté de lire se trouve visiblement diminué. Indépendamment de la difficulté qu'il éprouve à soutenir les rapports de chaque jour, il se

trouve en quelque sorte confiné dans un véritable isolement, sans pouvoir agrandir la sphère dans laquelle se meuvent ses facultés.

La lecture est donc, dans toute la force du terme, un agrandissement de nous-mêmes. Elle nous permet de procéder à cette seconde éducation qui, seule, peut faire la valeur et la consistance de l'homme.

Nous avons beau nous imaginer, par complaisance pour notre propre faiblesse, que l'éducation, commencée à l'enfance, se termine avec la jeunesse. Nous avons beau proclamer que ce premier bagage suffira pour nous conduire jusqu'au bout de notre carrière. L'expérience, à défaut de la réflexion, ne tarde pas à nous apporter de singuliers démentis. Il nous faut reconnaître que cette première préparation suffit à peine pour nous donner des ouvertures, et qu'aux derniers jours de l'adolescence, notre véritable éducation est encore non pas à achever, mais à entreprendre.

Tous les hommes ne sont pas en mesure de recevoir les leçons de la vie et de comprendre ses enseignements. La plupart des faits auxquels nous nous trouvons mêlés, nous tiennent au cœur de trop près, et nous intéressent trop directement pour laisser à nos appréciations une liberté suffisante et nous permettre d'en tirer la morale. La lecture nous donne cette expérience désintéressée; elle nous met directement en relation avec les hommes les plus distingués, conviés l'un après l'autre à nous présenter sous une forme définitive le meilleur résultat de leurs travaux. Nous avons ainsi à notre disposition tout le passé du genre humain, de la même façon qu'il nous est donné à nous-mêmes, si nous voulons prendre rang parmi les écrivains, d'instruire le présent et de préparer l'avenir.

Pourquoi faut-il que, dans la pratique, la lecture demeure si fort au-dessous de cet idéal? La plupart de ceux qui lisent sont bien loin de poursuivre ou d'atteindre des avantages aussi élevés. Au lieu de faire de cette occupation un travail intelligent et utile, ils n'y voient le plus souvent qu'un passe-temps frivole, heureux encore lorsque le besoin de se distraire ne les entraîne pas à la tentation de se corrompre; heureux lorsqu'une curiosité malsaine ne finit pas par éclore de leur désœuvrement!

Nous avons donc, en ce qui concerne la lecture, des réflexions à faire et des conseils à recevoir. Nous cesserons ainsi d'en user au hasard. Il arrive, là comme ailleurs, que si notre conduite laisse à désirer une méthode plus sage et une direction mieux entendue, il faut nous en prendre beaucoup moins aux résistances de notre volonté qu'aux ignorances de notre esprit.

I

On lit: par désœuvrement, — par curiosité, — par désir de s'instruire et de s'améliorer.

On lit par désœuvrement, pour passer le temps, pour *se distraire!*

Il semble qu'au milieu d'une civilisation si impatiente, si fiévreuse, si accablée de ses travaux en même temps que de ses plaisirs, il ne reste plus pour personne un instant à perdre, et que l'absence même du loisir ne permet plus d'en connaître le poids.

Il n'en va malheureusement pas ainsi, et, malgré la complaisance un peu vaniteuse avec laquelle nous ne cessons de répéter le célèbre dicton de nos voisins: « le temps est de l'argent, » il n'en est pas moins vrai qu'une grande quantité de gens en sont à demander à la lecture un moyen pour dévorer les heures de leur ennui.

Un grand nombre de femmes, séparées de leurs enfants, dont elles abandonnent le premier âge à des filles de chambre et la jeunesse à des maîtresses de pension, ne peuvent pas, malgré les plus sincères efforts pour multiplier les exigences de leurs relations et de leurs toilettes, venir à bout d'occuper leurs journées. Cependant leur frivolité et le désenchantement auquel elles sont en prise ne leur permettent pas de lacunes dans leur vie. Elles en sont réduites à chercher dans la lecture un moyen de combler le vide de leurs agitations et de leurs étourdissements. Le livre est là, toujours prêt pour peupler leur solitude, entre la visite qui vient de sortir et celle qu'on attend, entre le moment où la toilette se termine et celui où la voiture est prête.

Les affaires jouent, dans la vie des hommes, le même rôle que le plaisir dans celle de beaucoup de femmes. Elles forment en quelque sorte le tissu habituel de l'existence courante; elles envahissent tous les instants, et non contentes de les occuper, on dirait qu'elles multiplient leur durée, tout en la remplissant.

Toutefois, à travers cette multitude de préoccupations, au milieu de ce débordement et de ce paroxysme, il se fait, si l'on veut me passer l'expression, comme des remous dans un courant et comme des accalmies dans une tempête.

Alors, chose étrange! ces hommes qui, tout agités et tout haletants, se plaignaient naguère de n'avoir pas un intervalle pour respirer, se trouvent tout d'un coup surpris et comme terrassés par ces courts moments de repos. Il leur faut, comme à la femme, quelque chose qui les saisisse et qui les occupe pendant cet éclair de respiration; autrement ces instants, si rapides et et si fugitifs qu'ils puissent être, se changent pour eux en une inertie qui les tue, en une langueur qui leur paraît insupportable.

Ce besoin d'occuper les forces de l'âme et de dépenser l'activité pourrait devenir, s'il était convenablement dirigé, un puissant moyen de réaction contre les préoccupations qui nous absorbent ou les frivolités qui nous dispersent. Il suffirait de mettre à profit ces quelques quarts d'heure de relâche, pour combler les lacunes de nos con-

naissances, réformer les erreurs de notre goût, rendre un peu de ton et d'élasticité à notre esprit et à notre cœur. On pourrait ainsi introduire dans sa pensée une sorte de contre-poids qui lui prêterait un peu de stabilité, quelque velléité de l'idéal, qui nous rendrait peut-être un peu d'inspiration et d'élan, l'habitude des raisonnements suivis et des méditations fécondes. Il en faut peu dans l'ordre intellectuel et moral pour interrompre la prescription, et l'on est toujours à temps d'en appeler de sa frivolité et de son ignorance.

II

Il arrive malheureusement que, plus rares sont les occasions dont nous pourrions profiter, plus nous semblons mettre de bonne volonté à les perdre.

Au lieu d'utiliser avec quelque courage et quelque discernement ces heures que leur rareté devrait rendre si précieuses, il arrive presque toujours que nous livrons aux plus indignes hasards le choix de nos lectures, en même temps que nous apportons l'inattention la plus complète à nous en acquitter.

Je rencontre à chaque instant, dans le monde, des gens fort ignorants, fort mal instruits, fort mal renseignés sur les choses les plus essentielles. Des grands auteurs, ils ne connaissent rien ou presque rien. Il y aurait pour eux, dans les livres les plus élémentaires et les plus connus, des sources toutes prêtes de jouissance, en même temps que des moyens infaillibles de compléter l'insuffisance de leur esprit. Vous êtes tout étonné d'apprendre par leur conversation que, par un étrange contraste avec cette ignorance universelle, ils se trouvent connaître, précisément sur des matières où ils n'ont pas la moindre idée générale, quelque ouvrage spécial et fait pour épuiser jusqu'au dernier fond quelque mince détail. Tandis qu'ils demeurent complétement étrangers à ce qu'on pourrait appeler les premiers classiques d'un genre, il se trouve souvent qu'ils n'ont pas reculé devant la tâche oiseuse et décourageante de suivre jusqu'au bout quelque auteur insignifiant et médiocre dans le développement de ses quatre ou cinq cents pages. D'autres fois, ce sont les écrits les plus bizarres, les plus inattendus, les plus nauséabonds que l'on rencontre entre leurs mains, de vieux bouquins oubliés que personne ne regarde plus, ou des livres nouveaux, donnés par leur auteur et que personne ne regardera jamais.

Cette bizarrerie n'a plus rien qui nous étonne dès qu'on réfléchit à la façon dont la plupart des hommes s'y prennent lorsqu'il s'agit de se procurer un livre de lecture.

L'empereur Napoléon Ier écrivait à son frère Joseph, roi d'Espagne, pour le secouer de son indolence et de son incurie, ces paroles dignes de mémoire : « Le hasard n'a jamais rien fait de bon. »

C'est pourtant le hasard qui devient notre seule inspiration et notre seul guide, dès qu'on ne cherche plus dans ses lectures qu'un simple passe-temps. Un volume oublié dans un tiroir, déposé par négligence sur le rebord d'une bibliothèque, aperçu dans un étalage à une gare de chemin de fer, recommandé par le premier venu, ou prêté fortuitement par un ami, voilà ce qui, pour nous, remplace le choix, la méthode, la réflexion. Il nous faut, à bon droit, des renseignements et des garanties morales pour recevoir quelqu'un dans notre intimité, pour l'admettre à la conversation de notre femme et de notre fille. Voici cependant que nous autorisons souvent un tête-à-tête non moins dangereux. Nous laissons à cet écrivain suspect, pleine liberté de parler comme il l'entend aux personnes qui nous sont le plus chères, et nous ne prenons pas même la peine de vérifier ce qu'il a l'audace de leur dire ou la perfidie de leur insinuer.

Il faut avouer que nous nous montrons bien peu conséquents dans notre conduite. Les nouveaux usages du savoir-vivre nous défendent, dans un compartiment de chemin de fer, d'interpeller trop aisément notre voisin et d'établir une conversation avec lui. Nous jugeons indispensable en pareil cas de ne pas ignorer tout à fait à qui nous pouvons avoir affaire. Il ne s'agit là cependant que d'un temps bien peu utile et d'un loisir dont nous ne faisons pas grand emploi. Nous sommes retenus par la crainte légitime de nous compromettre, car nous prétendons bien ne pas entrer en relation de paroles et en échange de pensées avec tout le monde indistinctement.

Pourquoi ne pas garder quelque chose de cette réserve lorsqu'il s'agit d'admettre un écrivain à l'honneur de nous entretenir d'une façon aussi intime et aussi particulière? Pourquoi nous montrer si complaisants à écouter ses billevesées? Le plus souvent, s'il nous arrivait de rencontrer dans le monde, au milieu de quelque société, un interlocuteur d'aussi peu d'intérêt et d'aussi piètre valeur, nous attendrions avec quelque impatience le moment d'être débarrassé de ce fâcheux, et nous ne manquerions pas de manœuvrer à l'avenir de façon à éviter ses importunités. Je me demande si les sottises gagnent beaucoup d'attrait pour se trouver imprimées, et pourquoi nous devenons si patients lorsque nous nous trouvons en face d'un livre au lieu d'une personne?

Quoi qu'il en soit, notre légèreté en pareille matière est infailliblement exploitée contre nous. Il ne manque pas d'industriels qui, nous sachant de si bonne composition, s'arrangent pour en profiter et pour en recueillir le bénéfice.

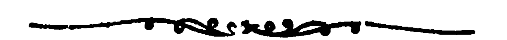
Dès que le hasard est notre seul guide, dès qu'au lieu de prendre la peine de nous renseigner un peu sûrement, nous nous en remettons à l'im-

prévu et aux mille circonstances qui peuvent nous suggérer un désir ou nous conseiller un caprice, il n'est pas trop difficile d'imaginer des procédés pour surprendre notre curiosité et pour confisquer notre choix. C'est ainsi que nous apercevons tout d'un coup sur les murs de nos grandes villes les affiches les plus extraordinaires, les illustrations les plus imprévues. Le volume lui-même ne manque point d'être revêtu de quelque enveloppe bizarre, et le titre orné de caractères qui attirent le regard. Il n'est pas moins essentiel que l'énoncé même de ce titre surprenne, émeuve, confonde. Ceux auxquels le volume n'arrivera pas entre les mains, ceux qui ne l'auront pas vu étalé dans quelque vitrine, ne laisseront pas d'être provoqués, même dans la simple annonce, par les promesses de l'intitulé. Il n'en faut pas plus pour décider notre indifférence à l'achat de cette nouveauté. Nous en entreprenons ainsi la lecture, sans trop savoir pourquoi, et nous la poussons jusqu'au bout, probablement pour expier le tort de l'avoir commencée.

Cette façon de nous instruire au hasard, cette sorte de loterie qui nous initie, sans aucune espèce de raison ni de choix, aux idées les plus incohérentes et les plus contradictoires, explique d'une manière malheureusement trop plausible et trop assurée ce manque absolu de suite dans les idées, ces contrastes violents, ces alliances inconcevables de sentiments, d'allégations, de jugements, dont un si grand nombre d'hommes présentent l'étrange spectacle. On les voit tour à tour passer, sans qu'ils paraissent s'apercevoir de leur contradiction, de l'affirmation la plus tranchée à la négation la plus péremptoire. Ils disent successivement oui et non, dans le même entretien et relativement à la même doctrine, apportant tour à tour avec la même aisance et la même naïveté, tantôt les arguments qui établissent et tantôt ceux qui combattent leur proposition; comme si les uns et les autres appartenaient à la même thèse et rentraient dans une seule et unique démonstration.

ANTONIN RONDELET.

(*La fin au prochain numéro.*)



LES PREMIERS & LES DERNIERS

I

AUTOUR DU FEU.

Dans une de ces rues escarpées, inégales, qui descendent de la place de Montmorency, cette grande place à la fois vulgaire et bizarre, antique sans majesté, et mercantile sans mouvement; dans une de ces rues qui dégringolent de la colline vers la vallée s'élevait, s'élève encore une vieille maison, qui remonte peut-être à l'époque où les descendants du premier baron chrétien régnaient sur ce magnifique et plantureux héritage. Cette maison, fort petite, n'était qu'un pavillon détaché d'une vaste demeure dont les vieux murs couverts de lierre bordaient la rue et qui laissait voir d'anciennes fenêtres à mascarons, des toits aigus où criaient de vieilles girouettes, de vastes bâtiments qui conservaient, abandonnés et à demi ruinés, une tournure seigneuriale, comme un gentilhomme à qui rien, ni la misère ni les années, n'a pu faire perdre son grand air. Le pavillon n'était pas sans caractère : trois marches de pierre conduisaient à la porte, qu'agrémentait un vieux marteau de fer; les croisées, larges et hautes, étaient encadrées dans des bordures de pierre blanche où couraient des rinceaux en fleurs sculptées, et lorsqu'on ouvrait la porte, on voyait un large corridor dallé de noir et de blanc; dans un angle s'enfuyait le profil d'un escalier à rampe de fer ouvragé; quatre portes en vieux chêne s'ouvraient des deux côtés des lambris. Avec du goût et un peu d'argent, on aurait rendu à ce vieux logis sa physionomie première, alors que quelque serviteur des Montmorency ou des Condé y habitait; mais nous devons avouer que le style et le pittoresque était le moindre souci de son propriétaire, M. Maurand, comptable dans une fabrique de produits chimiques, et qui habitait cette antique demeure avec sa femme et ses deux enfants.

Ils étaient tous les quatre réunis, après le sobre dîner, dans la salle à manger, auprès d'un feu clair, car l'été de la Sainte-Thérèse était passé et les beaux arbres de l'Ermitage et de la forêt lais-

saient tomber leurs feuilles. Près du foyer, dans un vieux fauteuil, madame Maurand était à demi étendue: elle n'était plus de la première jeunesse; pour elle aussi l'été de la Sainte-Thérèse avait sonné, et son visage doux et pâle portait des traces de fatigues et de soucis; elle travaillait et tricotait machinalement, sans même y regarder, de jolis brodequins d'enfant, en laine bleue. A côté d'elle, son fils, un beau et robuste garçon de douze ans, lisait attentivement un volume de Plutarque, et parfois, habitude d'écolier, il crayonnait sur les marges du livre des bustes, des figures, des groupes à la tournure antique, et qui représentaient probablement ces héros dont il lisait l'histoire. De l'autre côté de la cheminée, et plus profondément absorbé que son fils, M. Maurand étudiait un gros volume dont il semblait vouloir s'assimiler la substance; le comptable était plus âgé que sa femme; sous ses cheveux gris, il avait un visage placide, un peu vulgaire peut-être; mais un physionomiste eût trouvé dans la courbe fuyante du front, dans le regard voilé de ses yeux bruns, une tendance à l'idéal, une recherche de l'inconnu, peu en harmonie avec les fonctions très-positives auxquelles il était voué. Sa fille lui ressemblait, quoique les lignes de son visage eussent infiniment plus de finesse et de douceur; son regard rêveur semblait chercher aussi quelque chose au-delà de l'atmosphère ambiante, mais elle revenait bien vite des régions où son esprit s'envolait, lorsqu'un des siens avait besoin de son aide; elle quitta la robe d'enfant à laquelle elle travaillait pour glisser un coussin sous les pieds de sa mère, pour arranger le feu, pour allumer un bout de bougie au coin de la cheminée, afin que son père pût lire plus commodément. C'était elle, sans doute, qui donnait un peu de poésie à ce modeste intérieur; elle avait groupé des reines-marguerites dans le vieux porte-bouquets de faïence qui remplaçait la pendule; elle avait brodé des tapisseries pour les chaises démodées; elle avait rangé avec une symétrie minutieuse les meubles un peu divergents qui remplissaient cette pièce, et sur le bord des fenêtres aux maigres rideaux, elle nourrissait des oiseaux et cultivait des fleurs; enfin, sa petite part d'autorité dans la maison se résolvait en bonne grâce et en bons offices.

Quand le coucou de la cuisine sonna huit heures, M. Maurand souffla sa bougie, regarda sa femme d'un air content, et dit à haute voix :

« Parlons peu, mais parlons bien. Toi, Michel, finis d'illustrer ton livre; causons. Vous allez donc être, vous deux, Clotilde et Michel, marraine et parrain de l'enfant que nous attendons? C'est décidé ?...

— Oh! oui, mon père, répondit Clotilde, rien ne peut nous faire plus grand plaisir. Cela nous serrera les uns contre les autres.

— Et quel nom allons-nous donner à cet enfant?

— Un joli nom, dit madame Maurand, c'est comme un présage de bonheur.

— Dites, maman; nous prendrons le nom que vous voudrez, répondit Michel.

— Non, choisissez, mes enfants.

— Un nom d'artiste, dit le jeune homme, je suis enchanté de m'appeler Michel, à cause de Michel-Ange; si l'on appelait le petit frère Raphaël?

— C'est bien prétentieux, dit le père.

— Pierre-Paul, ou Antoine, ou Léonard, dit le jeune homme qui persistait dans son opinion et se souvenait de Rubens, de Van-Dyck et de Vinci.

— Ce sont des noms si communs! dit avec un soupir madame Maurand. Que diriez-vous de Gaston?

— Franchement, Gaston ne me plaît pas, repartit le père.

— Maurice? c'est charmant.

— Chère amie, *Maurice Maurand* n'irait guère Il faut un peu d'harmonie.

— Arthur?

— C'est passé de mode.

— Wilfrid? comme dans Ivanhoë.

— Trop bizarre, trop étranger. J'aimerais mieux un nom français, moi: Louis, ou Charles, ou Victor, ou Léon; ou bien les noms en *bert* : Robert, Albert, Norbert... ils ont de la tournure, ces noms-là. »

Madame Maurand fit une petite moue qui n'était pas approbative.

Clotilde prit la parole.

« Mais ce sera peut-être une petite fille que nous aurons à nommer. Alors je propose le plus beau des noms: Marie. »

Ce fut au tour de M. Maurand de faire la grimace désapprobative :

« Marie! je ne nie pas les mérites de ce nom; mais je l'ai vu si mal porté que je m'en suis dégoûté. Je me souviens d'une servante de ma mère, une vraie maritorne, qui s'appelait Marie; et, sans aller plus loin, la femme de mon patron, qui, certes, n'est pas aimable, est encore une Marie.

— Madeleine ou Jeanne, mon père!

— Et l'on dira Jeanneton ou Madelon!

— Gertrude?

— C'est un peu rude, dit M. Maurand.

— Pauline ou Paule?

— La belle Paule, et si elle est laide? Blanche, elle sera noire comme un encrier; Amable, ce sera une peste; Rose, nous la verrons jaune comme un citron. Pas de noms significatifs, si vous m'en croyez. Voyez, je m'appelle Prosper, ai-je prospéré, je vous le demande?

— J'espère que nous aurons un garçon, reprit madame Maurand; tu sais, chère petite, que je suis bien heureuse d'avoir une bonne petite fille comme toi, mais le sort des garçons est plus

heureux; je veux chercher un nom de garçon. J'aime les noms en *ric*: Frédéric, Albéric, Eric, Emmeric.....

— Tout cela est bien excentrique, est bien germanique, dit son mari en riant; pourtant, ma femme, s'il ne faut que cela pour te satisfaire.....

— Emmeric est si joli! j'ai lu autrefois un roman où ce nom figurait et qui m'a tant intéressée!

— Va pour Emmeric, quoique ce soit un peu original. Ce nom te convient-il, Michel?

— Dès qu'il convient à maman. Mais si nous avons à nommer une petite fille?

— Je propose le nom de Claire, dit Clotilde; c'est une grande sainte, et c'est un nom bien simple, bien doux.

— Au fait, répondit madame Maurand, ma mère s'appelait Clara, c'est la même chose.

— C'est donc une affaire conclue? demanda M. Maurand en se levant; Emmeric ou Claire, nous sommes tous d'accord? Eh bien! allons nous coucher.

La vieille servante Désirée apporta des bougeoirs de cuivre, garnis de bouts de chandelles; on monta; mais une heure après, trois lumières luisaient encore à travers trois fenêtres de la vieille maison; seule, madame Maurand dormait et rêvait que de beaux anges déposaient un de leurs petits frères dans le berceau placé sous les rideaux de son lit, ce berceau où elle avait vu grandir les aînés de ses enfants, et d'où trois autres s'étaient envolés vers le paradis avant qu'ils eussent connu leur mère, qui les avait tant aimés et tant pleurés.

II

LE BAPTÊME.

Les nefs gothiques de la charmante église de Montmorency étaient irradiées par un clair soleil de novembre; les vitraux jetaient des reflets pourprés sur les dalles, et réchauffaient les pâles effigies des tombeaux où reposent, loin de la terre des Jagellons, les héros de l'émigration polonaise. Au fond de l'église, on entendait un léger bruit de voix, mêlé à un faible vagissement; un prêtre en surplis allait administrer le saint baptême. Un homme, dont la figure fatiguée était, comme la vieille église, irradiée par un tardif soleil, était debout à côté d'une garde qui tenait dans ses bras non pas un, mais deux enfants, dont les petits visages, encadrés de dentelles, offraient la plus frappante ressemblance; deux adolescents, le frère et la sœur, répondaient aux questions du prêtre, lui, d'un air résolu, elle, avec l'accent d'une âme profondément émue et croyante.

Elles sont admirables, ces mystérieuses cérémonies qui s'observent tous les jours, dans l'angle d'une église, pour les plus pauvres et les plus abandonnés, comme pour les fils des rois; il est là, le faible enfant, à l'entrée du temple saint, où il n'a pas encore le droit d'entrer: le prêtre, revêtu de la force de l'Esprit-Saint, vient à lui; il souffle sur son visage pour chasser, au nom de Jésus-Christ, l'éternel ennemi de l'homme; il fait le signe de la croix sur le front et le sein de l'enfant; il met sur sa langue le sel, emblème de la sagesse; il lui touche la bouche et les oreilles en prononçant ce mot mystérieux *Ephpheta*, que Jésus prononça lorsqu'il guérit le sourd-muet; il lui ouvre ainsi les oreilles à la vérité et il permet à sa langue de prononcer les paroles de la foi; il oint de l'huile sainte le futur lutteur de Jésus-Christ, et il le prépare à la guerre éternelle que l'homme doit soutenir contre ses propres passions, contre le monde, contre l'enfer.

Il interroge le parrain et la marraine; ils font leur profession de foi, ils protestent qu'ils sont en communion avec l'Eglise universelle, et que cet enfant, leur filleul, veut entrer dans la tribu sainte. Le prêtre les interroge encore:

« Quel nom voulez-vous donner à cet enfant? »

Michel répondit:

« Emmeric-Michel »

Clotilde dit:

« Claire-Marie. »

Le prêtre éleva la main sur le front découvert des deux enfants, il versa à trois fois, au nom de l'indivisible Trinité, l'eau qui purifie l'âme et qui la rend concitoyenne des habitants du ciel. Il sont chrétiens, ces petits êtres! ils reçoivent le baiser de paix, ils reçoivent une seconde onction faite sur la tête, comme celle que l'on fait au sacre des rois, ce qui rappelle que *la nation chrétienne est composée de rois et de pontifes*, ainsi que l'écrit saint Pierre. On tient dans ces petites mains encore inertes un cierge allumé, symbole de la clarté dont ces âmes sont investies; ils sont chrétiens, tout est joie et lumière autour d'eux, et Clotilde sentait dans son âme le rayonnement et la chaleur de ces religieuses pensées. Elle aimait si chèrement ces petites créatures pour lesquelles elle venait de promettre à Dieu une éternelle fidélité! Elle pria encore pour eux devant l'autel:

« Accordez-leur une vie sans tache, bénissez-les, mon Dieu! faites que je leur donne bon exemple et que j'aie le bonheur d'être utile à mon père et à ma mère!

A côté d'elle, Michel inclinait sa tête brune; il n'éprouvait peut-être pas cette croyance exaltée et simple qui remuait l'âme de sa sœur, mais dans son cœur pur il avait conservé l'empreinte de sa première communion, et une éducation austère, au sein d'une famille presque pauvre, n'avait pas éveillé chez lui ces violents désirs de plaisirs et de jouissances qui détruisent et corrodent la foi dans la jeunesse. Il comprenait, comme sa sœur, la gravité de l'engagement qu'il venait de prendre et s'attendrissait en présence de son père aux cheveux gris et de ces deux petits êtres,

qui entraient dans la vie sans fortune terrestre, sans appui humain, et il se disait avec une douce fierté :

« Je serai leur protecteur! mon Dieu, faites que je vive! »

Ils sortirent lentement de l'église et jetèrent un regard sur le beau paysage que l'on domine du perron gothique, et qui, même sous un pâle soleil d'automne, avait encore cette grâce particulière aux sites de l'Ile-de-France : les massifs de verdure, les eaux qui se déroulent avec tant de grâce, les belles ondulations du terrain et la blancheur des villages, placés comme l'eût voulu le pinceau d'un peintre.

« Tout est beau aujourd'hui! dit M. Maurand.

— Monsieur, il nous faut rentrer, interrompit la garde; ces petits auraient froid. »

Clotilde ferma soigneusement les pelisses blanches des nouveau-nés, et l'on revint en hâte à la maison; la mère, heureuse et inquiète tout à la fois, les attendait, et lorsqu'on déposa les jumeaux dans ses bras, des larmes se mêlèrent aux baisers dont elle couvrit leurs fronts purifiés.

« Tu pleures, ma femme! c'est un beau jour pourtant.

—Ah! mon cher ami, je le sens bien, mon cœur se fond, tant je suis contente en voyant ces petits bien-aimés; mais l'avenir, l'avenir! que deviendrons-nous avec deux enfants?

— Ne t'inquiète donc pas, Octavie, lui dit son mari, qui voyait tout couleur de rose; n'ai-je pas l'espoir d'une augmentation l'an prochain? Voilà Michel qui grandit et qui nous aidera. En France, il y a du travail pour tous, et avec de la bonne volonté l'on parvient.

— Compte sur moi, mère chérie, dit Michel, en baisant le front de sa mère.

— Et sur moi, ajouta Clotilde. Et d'abord, maman, je ne veux pas que vous gardiez ces deux berceaux dans votre chambre, je réclame ma petite Claire pendant la nuit...

— Elle t'empêchera de dormir, dit madame Maurand d'une voix faible.

— Et vous donc! vous avez tant besoin de votre repos! Non, maman, je ne céderai pas, et votre bonne madame Thérèse m'apprendra à gouverner un petit enfant. Vous verrez! »

Madame Maurand lui serra la main, et l'on se tut pour respecter son état de faiblesse. Ses yeux se fermaient, bientôt elle s'endormit en tenant encore les jumeaux dans ses bras. M. Maurand et ses enfants allèrent à petit bruit dans la salle à manger, où Désirée avait disposé un couvert plus élégant que de coutume; la porcelaine blanche et bleue et les salières d'argent étaient sorties de l'armoire pour fêter la double naissance et le double parrainage. Ce dîner fut joyeux et intime : on mit de côté les soucis de l'obscur avenir, et après avoir mangé le poulet et un pâté de la façon de Désirée, on but à la santé de la mère, des jumeaux, du parrain, de la marraine, et pour finir, Michel porta à son père un toast qui fut très-vivement applaudi. A dix heures tout le monde alla se coucher.

Une heure après, Clotilde veillait encore dans sa chambre; elle écrivait. La petite Claire dormait paisiblement dans son berceau, près du lit de sa sœur aînée, qui se retournait souvent pour la regarder avec une inquiète tendresse. Elle pressentait que cette enfant lui serait une grande joie, qu'elle peuplerait sa vie, comme déjà ce berceau animait sa petite cellule. A force d'y demeurer, sa cellule lui était devenue bien chère; depuis sa plus tendre enfance elle ne l'avait pas quittée, elle avait toujours eu sous les yeux ce papier blanc semé de roses; cette vieille commode ventrue avait renfermé ses petits atours d'enfant; elle avait appris ses leçons devant ce bureau de bois noir où maintenant encore elle enfermait ses cahiers et ses plumes; au-dessus, sur quelques planches de bois peint, elle voyait rangés les livres de prix qu'elle avait eus à l'école voisine; le chanoine Schmid y coudoyait madame Guizot, et La Fontaine s'y trouvait près du poème de *la Religion*, par Louis Racine; elle y avait ajouté, achetés de ses économies, une *Madame de Sévigné* en bien mauvais état, vieille édition stéréotype qui avait passé par bien des mains, et deux ou trois volumes de poésies : c'étaient les premières *Méditations*, un volume de madame Tastu, et un recueil à l'usage des enfants, qui renfermait des poésies modernes.

Sur la cheminée on voyait, dans un vieux porte-montre, une petite montre d'argent, présent de première communion, souvenir de son grand-père, dont elle était fort aimée; à côté, deux chandeliers bronzés, une pelote qu'elle avait brodée, et au milieu, à la place d'honneur, une statuette de la sainte Vierge; près du lit, elle avait suspendu un crucifix et un bénitier. Cette petite chambre froide et nue était une délicieuse retraite pour Clotilde. Il est vrai que de ses fenêtres elle découvrait un des pans de la majestueuse forêt dans laquelle on a taillé depuis tant de villas, tant de parcs et tant de jardins. Retirée là, elle s'isolait un peu des soins du ménage; elle lisait, elle écrivait, elle priait souvent; elle reposait son âme et elle tâchait d'élever et de cultiver son esprit.

Elle écrivait, elle relisait, elle raturait, elle relisait encore et reprenait la plume avec plus de vivacité lorsque la porte s'ouvrit. Michel entra.

« Encore levée! dit-il, encore au travail!

— Cela peut-il s'appeler un travail? dit-elle; c'est au contraire une douce récréation. Vois-tu, quand j'ai fait cent tours dans la maison, que j'ai aidé maman, que j'ai bien cousu, bien repassé, bien raccommodé, je monte... j'ai souvent les jambes rompues, le corps harassé... eh bien! je m'assieds à mon petit bureau, je lis... un peu de Lamartine, ou les chœurs d'*Esther*... Je me dé-

lasse... quelque chose agit en moi; j'ai envie d'écrire, j'écris, je vis, je suis heureuse... Ce que j'ai écrit ne vaut rien, sans doute, mais cela m'est bien égal, je suis contente, je sais que j'existe, et je prie mieux le bon Dieu quand j'ai jeté quelques mauvais vers sur le papier.....»

Elle s'animait en parlant ainsi; ses yeux rêveurs lançaient du feu; Michel lui prit la main et lui dit avec sympathie, en montrant le berceau :

« Et notre petite sœur ne t'empêchera pas ?

— Au contraire! elle est ma poésie; regarde: c'est pour elle que j'écris. »

Elle lui passa le papier et il lut :

Salut, ô chère enfant! fleur six ans espérée!
Ta mère a frémi d'aise...
Et t'embrasse de joie et d'espoir enivrée
Comme un lis maternel, tout baigné de ses pleurs!

« C'est bien, dit-il, mais la rime à *pleurs* ?

— Ah! je n'en ai pas trouvé qui m'allât... *douleurs*, *malheurs*, je n'en voulais pas; et *bonheur*, on ne le met guère au pluriel... Je chercherai... et puis, peu importe, j'écris une petite strophe, un quatrain, et je ne m'en occupe plus, tu le sais bien, toi, mon seul confident.

— Tu ne veux pas faire le bas-bleu, n'est-ce pas Clotilde?

— Ah! Dieu m'en préserve, une pauvre ignorante comme moi! Non, je fais des vers, comme je chanterais si j'avais de la voix... il me semble qu'il y a un trop plein dans mon cœur que je répands ainsi. Je n'en dis rien à papa, qui ne connaît que ses chiffres, ni à maman, qui s'en ferait peut-être du souci... je ne le dis qu'à toi.

— Et moi, je ne dis qu'à toi seule mes rêves d'avenir.

— Tu as encore travaillé ?

— Regarde! dit-il. »

Il tira de sa poche un album.

« Regarde, dit-il encore, j'ai eu la pensée d'un beau groupe que j'exécuterai plus tard, en marbre; en attendant, je l'ai dessiné ici. »

Elle examina avec soin :

« Qu'est-ce que cela représente? un homme qui emporte une femme? Est-ce une Sabine? Est-ce un sujet mythologique?

— Non, historique. Écoute : la femme du plus beau des Grecs, Alcibiade, voulait se séparer de lui; elle demanda le divorce aux juges. Il vint au tribunal des archontes et, sans même plaider sa cause, il regarda sa femme, lui dit quelques paroles et lui tendit les bras. Elle s'y jeta, et il l'emporta en triomphe dans sa maison. Tu vois comme il la tient avec force, et comme elle se laisse emporter avec confiance! C'est un sujet charmant; j'y trouve à la fois l'expression morale et la grâce plastique.

— Quand pourras-tu exécuter tes idées ?

— Quand j'aurai fait l'apprentissage de l'art; les idées bouillent dans ma tête, mais la pratique me fait défaut.

— Et notre père voudrait que tu fusses comptable comme lui, ou professeur comme notre oncle, ou commis... quelque chose enfin où l'on puisse gagner de l'argent.....

— Je ferai tout ce qu'on voudra pour être utile à nos parents; mais j'aurai toujours mon but devant les yeux. Je suis si jeune encore; j'ai tant d'années devant moi! »

Elle lui serra doucement la main.

« Sois heureux, deviens célèbre, dit-elle, et je te chanterai, comme le grillon, dans le coin du foyer. »

En ce moment Claire soupira. Sa sœur courut vers elle, la calma, la fit boire, et quand l'enfant eut repris son doux sommeil, elle revint près de son frère; il avait levé le rideau de la fenêtre. La lune, dans son plein, éclairait la ville confusément groupée, et au delà, la masse profonde de la forêt.

« Que c'est beau! que c'est bon! dit-elle, et que la vie est douce quand on comprend tous les bienfaits de Dieu! »

Son frère lui montra sur le mur d'en face le reflet d'une petite lumière.

« Nous ne sommes pas seuls à veiller, dit-il, notre père est encore levé; lui aussi, cherche quelque chose! ce n'est pas à des chiffres qu'il rêve. »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain Numéro.*)

LEQUEL CHOISIR

« Maudit rhumatisme! il avait bien besoin de se réveiller maintenant! Ne pouvait-il attendre l'hiver? quel plaisir ça lui fait-il de me travailler ainsi le genou? Et dire que sans lui je serais à la gare et que j'embrasserais ma petite-fille deux heures plus tôt! Catherine!

— Monsieur?

— Vous avez étendu le tapis neuf dans sa chambre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mais c'est bien inutile par la chaleur qu'il fait encore.

— La chaleur, la chaleur, vous en parlez à votre aise, vous. Toujours est-il que les jours diminuent et que les nuits se rafraîchissent.

Avez-vous mis un édredon à son lit, au moins?

— Eh! monsieur, ça ne servirait qu'à lui donner la fièvre. C'est déjà bien assez d'une couverture de coton par un temps pareil.

— Un temps pareil! Bien! on dirait, à vous entendre, qu'il pleut des fièvres chaudes et des insolations.

— Eh dame! c'est bien tout comme, répondit la grosse fille rouge qui, les manches retroussées, le tablier relevé et la coiffe de travers, s'agitait haletante par les escaliers et par les corridors, faisant évidemment beaucoup plus de bruit que de besogne.

— Avez-vous eu au moins la précaution de placer un tabouret de plus sous la table de la salle à manger? »

Mais Catherine n'avait pas entendu cette dernière question : toujours roulant et grondant comme une avalanche, elle poursuivait son cours précipité de chambre en chambre, heurtant au passage maints objets qui ne s'en trouvaient pas mieux : une statuette chinoise en tomba de saisissement sur un cornet de cristal, qu'elle ébrécha en se cassant le nez; une jardinière, atteinte par un croc-en-jambe fougueux, perdit l'un de ses trois pieds sous le choc, et la grosse fille elle-même, s'empêtrant dans une fourrure d'ours qui servait de carpette, s'étendit tout de son long, la tête enchâssée entre deux chenêts Louis XIII, et s'ébranla trois dents.

Tout en s'assurant qu'elles habitaient encore l'alvéole, elle entendait son vieux maître crier de nouveau :

« Catherine! Catherine! »

Cette fois, le menu du dîner préoccupait vivement le vieillard :

« Surtout abstenez-vous de servir des biscuits. Oh! ces biscuits! quel poison! je n'en veux plus voir sur la table, entendez-vous? Je défends qu'on en offre un seul à cette chère petite. Voyez un peu le tour qu'ils m'ont joué. Hier, je ne me sentais pas l'estomac très-bien disposé en me mettant à table; c'est donc avec précaution que je prends deux assiettées de potage : cela me met en appétit, je les fais suivre d'une large tranche de filet de bœuf; elle passe comme une lettre à la poste; j'y ajoute un pied de porc farci ; cela va très-bien! Je m'enhardis, je m'enhardis jusqu'à l'aile de dinde, la douzaine d'écrevisses et la salade aux anchois : rien ne me gêne! La crème au géranium me produit l'effet d'un velours sur l'estomac; le fromage de Roquefort me redonne du ton; la compote d'abricots me paraît si légère que je l'absorbe à moi tout seul, mon gendre n'en voulant pas; enfin c'était merveilleux. Mais je m'avise, pour mon malheur, de tremper un seul biscuit dans mon verre, un tout petit biscuit, un biscuit à la cuillère, et voilà une indigestion d'écolier en vacances! Oh! ces biscuits, aussi, Catherine... eh! bien, où est-elle donc? »

Un bruit de vaisselle cassée partant du rez-de-chaussée répondit à la question de M. Chauvel.

« Pourvu qu'il en reste assez pour servir le dîner, soupira-t-il, sans autre commentaire, si toutefois l'heure du dîner sonne aujourd'hui, car les pendules n'ont pas le sens commun; depuis ce matin, on dirait qu'elles se sont donné le mot pour retarder. Encore si mon genou se prêtait aux circonstances, je tromperais les longueurs de l'attente en allant au-devant d'elle! »

Il essaya néanmoins de le faire et descendit au jardin sans trop de peine, appuyé sur Jacques, son domestique.

Au rebours de Catherine, qui parlait trop et cassait tout, Jacques ne discourait que par monosyllabes, faisait sans bruit un service très-chargé, et glissait comme un sylphe à travers les gens et les choses, malgré sa taille athlétique. Il eût fait le pari de marcher sur l'herbe en fleurs sans la courber, comme la légère Camille, qu'il eût gagné sa gageure, ce colosse!

Encouragé par le succès de son premier effort, le vieillard traversa lentement le parc et s'approcha de la grille :

« Allons, allons, la souplesse va revenir; c'est singulier comme je m'en tire bien, » murmurait-il avec satisfaction, sans s'apercevoir que son Œdipe mercenaire le portait plutôt que lui ne marchait.

« Réellement, c'est singulier! on vient souvent à bout des choses dont on se croyait le moins capable. En vérité, il ne faudrait jamais douter de soi. Mais c'est que j'irais comme cela tout d'un trait jusqu'à Mâcon! Qu'en dis-tu, Jacques?

— Oui, monsieur, fit le colosse, qui se sentait en fonds de biceps.

— Gageons que ce matin tu ne m'aurais pas cru capable de me lancer à pied tout seul.

— Non, monsieur.

— Tu crois peut-être que je me vante?

— Oui, monsieur.

— Point, je me sens tout à coup léger comme un fétu de paille. C'est le bonheur de revoir ma petite-fille dans un instant qui me rend subitement l'usage de mon genou, n'est-ce pas, mon ami?

— Non, monsieur.

— C'est qu'il y a bien de quoi se réjouir, car elle ressemble à sa mère, ma bien-aimée Alice, dont je pleurerai la perte toute ma vie, dût-elle durer cent ans! Et ma pauvre Alice me ressemblait aussi, bien qu'elle fût ravissante et que je sois fort laid.

— Oui, monsieur.

— Comme les années passent! il y a dix-huit ans déjà que je voyais se fermer cette tombe au bord de laquelle venait d'éclore la petite Paule, comme une fleur de deuil... dix-huit ans! et malgré les tristesses de ces dix-huit années, il me semble que c'était hier! Mais elle a bien changé, la pauvrette, depuis que sa nourrice l'emportai

en pleurant d'une chambre mortuaire... elle a bien changé! sa vue seule suffirait à me rappeler quel grand pas a fait le temps, n'est-il pas vrai? »

Cette fois, Jacques ne dit pas oui, mais il ne dit pas non davantage; sa moustache grisonnante, taillée en brosse, se hérissait jusqu'aux narines; ses grosses lèvres se contractaient sous la morsure de ses dents noires, et, de son poing fermé, il refoulait une larme honteuse de voir le jour.

Lui aussi se souvenait... et ses souvenirs remontaient loin, si loin même que leur origine se perdait dans un brouillard confus au seuil duquel, vaguement, il entrevoyait des ombres menaçantes, la verge en main, puis les froides journées sans pain, les longues nuits sans sommeil où les éclats de voix et les scènes de violence le glaçaient de terreur, puis l'abandon final, un soir, à l'angle d'un chemin désert... Le temps marchait et les souvenirs émergeaient plus nettement des ténèbres... C'était l'affreux pêle-mêle d'une troupe de bateleurs étrangers... les vols nocturnes, les départs précipités et clandestins, les exercices dangereux avec la perspective de devenir plus tard un « Hercule du Nord, » et encore et toujours les privations, les injures et les coups! C'était enfin la fuite, sans pain, sans argent et sans but, avec les pieds saignants et nus!

Là, une lacune se faisait, évanouissement, délire ou maladie... Cependant une main se tendait vers le vagabond pour le sauver, celle de M. Chauvel; il remontait pas à pas les pentes de l'abîme, il devenait honnête; on le faisait chrétien et, d'étape en étape, il arrivait à l'âge mûr, au service du maître qu'il aimait comme il n'eût certes pas aimé son père.

Tout ce qui tenait à ce maître, sa providence visible, lui devenait follement cher... de quelles larmes n'avait-il pas arrosé la tombe de sa fille! de quelle adoration n'avait-il pas entouré l'enfance de sa petite-fille! Hélas! cette fleur animée, on l'avait transplantée un jour; le couvent la réclamait pour quelques années, et ces années parurent longues, bien longues au serviteur comme à l'aïeul!

Mais l'exil cessait enfin: l'enfant, transformée en jeune fille, allait rallumer le soleil du cœur sous le toit paternel. Ce blanc panache de vapeur courant à l'horizon s'élançait du train qui la ramenait de Paris!

« Merveilleuse invention! murmura le vieillard en abritant ses yeux avec sa main pour suivre du regard ce rapide nuage; merveilleuse invention! grâce à elle, je reverrai ma Paule trois jours plus tôt car, il y a vingt ans, avec les voitures... Après tout, les voitures avaient un bon côté: celui d'inspirer parfois la terreur des voyages, grâce à leur lenteur et à leur malpropreté. Si les voitures seules roulaient encore, peut-être mon gendre eût-il hésité devant les déplacements nombreux nécessités par une éducation faite à Paris; et alors nous eussions gardé Paule à Mâcon; il me semble que le couvent de la Visitation ou celui du Saint-Sacrement... Eh! bien, Jacques, ne vas-tu pas me laisser tomber! A qui en as-tu, maintenant? »

Avec une émotion très-peu dissimulée, le colosse étendait sa large main vers la route poudreuse:

« Là! » fit-il.

Là, c'était fort loin encore, et M. Chauvel chercha d'abord inutilement à distinguer le point indiqué; cependant il aperçut bientôt une tache noire dans l'éloignement; d'instant en instant, la tache s'élargissait en se rapprochant; puis un bruit de roues et le pas d'un cheval devenaient perceptibles, et l'aïeul reconnaissait la voiture de son gendre.

« Enfin! s'exclama-t-il avec un cri de joie. J'ai cru qu'ils n'arriveraient jamais; il y a si loin de cette gare ici! Aussi quel amour de villégiature a conduit Pierre à Charnay, quand il pouvait si agréablement habiter Mâcon! »

En ce moment, Pierre Barance eût consenti à se fixer n'importe en quel lieu du monde, pourvu qu'on l'y laissât avec sa fille. Il était si heureux, lui aussi, de l'avoir reconquise! il se sentait si fier de sa grâce, de sa beauté, de son intelligence! Il éprouvait une si douce émotion à voir ses grands yeux fixés sur lui avec tendresse!

Ce front blanc, d'un admirable modelé, lui semblait digne de ceindre une autre couronne encore que celle de sa splendide chevelure; cette taille fine et souple, cette main aristocratique, ce pied d'enfant, lui paraissaient incomparables; nulle autre femme n'avait sans doute cette bouche souriante d'où jaillissaient les vives reparties, ce son de voix pareil au chant d'un oiseau, cette dignité gracieuse qui impose le respect et provoque l'affection, ni ces mille talents féminins qui sont autant de charmes, ni ce goût des arts qui indique une nature élevée, ni...

L'heureux père en était à dépouiller le sexe faible de tous ses avantages acquis ou naturels pour en doter sa fille seule, quand sa voiture entra dans l'avenue de ce que les gens du pays appellent le château des Ormes.

Ce n'est pas plus un château que son propriétaire un seigneur; mais cette maison blanche, avec sa terrasse à l'italienne, ses balustrades à jour, ses jardins ensoleillés rafraîchis par des pièces d'eau, cette maison-là ouvrait si gaiement ses portes et ses fenêtres à la vie du dehors, qu'il semblait bon d'y pénétrer et d'y demeurer le plus longtemps possible.

Involontairement, Paule mit cette riante demeure en parallèle avec son couvent.

Là bas, les grands murs sombres, les études silencieuses, le pas contenu sur les dalles froides, les oraisons fréquentes et l'austère simplicité

monastique; mais aussi les fêtes religieuses pleines d'allégresse, la science acquise gaîment en commun, les récréations animées après l application studieuse, les tendres affections entre élèves et maîtresses, entre compagnes et compagnes!

Ici, la liberté, le grand air et le soleil! les fleurs au bord du chemin, les fleurs sous les pas, les fleurs partout, enguirlandant sa vie! le monde qui l'appelait avec ses promesses; la famille qui l'attendait avec ses joies sérieuses! mais ces joies, hélas! resteraient incomplètes... nul souffle féminin n'effleurerait le visage de la jeune fille... les bras de sa mère ne s'ouvriraient pas pour l'enlacer!... Admirateurs aveugles de leur enfant, le père et l'aïeul ne seraient pas pour elle des guides mais des complaisants, elle le sentait bien et n'osait point s'en réjouir; elle pressentait des écueils à éviter, des difficultés à vaincre seule, et s'effrayait vaguement de l'avenir...

Cette impression fugitive s'effaça vite, néanmoins, devant le tendre accueil de son grand-père; l'émotion silencieuse de Jacques la toucha et les bruyantes maladresses de Catherine l'amusèrent. Elle cessa bientôt d'en rire cependant, en voyant le visage de M. Chauvel se rembrunir. Il faut convenir qu'il y avait de quoi: le bouillon n'était point assez dégraissé, le citron manquait dans l'émincé de veau et le vin de Bordeaux n'était pas chauffé! la chancelière du vieillard gisait introuvable sous un buffet; et Jacques lui-même, l'esprit sens dessus dessous, établissait à chaque instant un courant d'air en oubliant de fermer la porte!

Paule comprit que l'âge, en altérant la santé de l'aïeul, avait développé en lui d'impérieuses exigences de bien-être et de confort; l'esprit ne se voilait pas encore; mais la matière gagnait, gagnait... et l'égoïsme germait. Bon et serviable toute sa vie, M. Chauvel demeurait tel; seulement, il en arrivait à ne juger des besoins d'autrui que par les siens propres, et ne comprenait point ce qu'il n'éprouvait plus.

Il ne se demandait pas ce qui manquerait à la vie morale de sa petite-fille; mais il se troublait à la pensée qu'un vent coulis pourrait s'introduire dans sa chambre ou qu'un plat mal accommodé serait pour elle d'une digestion laborieuse.

Quant à Pierre Barance, déjà veuf à l'âge où la plupart de ses camarades n'étaient point mariés encore, il avait enseveli dans la tombe de sa jeune femme toutes ses espérances d'avenir, sans qu'il lui vînt plus tard le désir de les en exhumer. Une douleur incurable grondait sourdement en lui; sa voix lui était chère et il tenait à ne point la faire taire; mais quand elle s'élevait trop haut, quand la plainte devenait un cri et le gémissement un sanglot, alors il avait besoin de bruit pour en couvrir l'éclat; il lui fallait endormir ses regrets dans le mouvement et les tromper par l'agitation.

Le moyen n'est pas neuf, mais il n'en vaut pas mieux, et nous ne le recommanderons certes pas à nos amis.

Tel qu'il est, M. Barance en usait; il en abusait même; et c'est sur les traces de saint Hubert qu'il cherchait sinon l'oubli, du moins l'apaisement.

Tous les chasseurs, de Charolles à Louhans, et d'Autun à Chalon, le reconnaissaient pour maître; dans une discussion cynégétique, son opinion faisait loi, et l'on citait de lui des exploits à rendre jaloux Nemrod lui-même.

A force de parcourir les grands bois au galop de son cheval, s'enivrant du cor et du sauvage concert de la meute; à force d'aspirer à pleins poumons l'air libre des coteaux, exposant son front aux ardeurs du soleil comme aux morsures du froid; à force de s'imprégner d'indépendance et de solitude, il s'était fait des habitudes à part, qui devenaient son existence, une vie toute primitive à laquelle il n'eût pas facilement renoncé. Sa vigueur physique, à ce dur régime, avait atteint d'étonnantes proportions; et si son énergie morale n'en était point parvenue encore à dire: «douleur, tu n'es qu'un mot», il comprenait peu les langueurs et les affaissements de certaines âmes, et ne compâtissait bien qu'à un genre de larmes, celles qu'un mari verse sur la tombe d'une femme adorée.

L'avenir immatériel de son enfant l'inquiétait donc fort peu. Pourquoi redouter pour elle la solitude de cœur où frissonnent les orphelins? il se sentait assez de tendresse paternelle pour l'en envelopper! Pourquoi craindre le vide et l'ennui?... sa fille pouvait prendre une certaine part à ses distractions favorites; et dans ses rêves paternels, dans ses rêves d'avenir, il la voyait à ses côtés, s'animant à la poursuite du cerf ou du sanglier, la taille penchée sur un cheval rapide, l'œil lançant des éclairs et le voile flottant au vent des halliers sonores.

Si quelque matrone aux cheveux gris lui eût affirmé qu'il est pour la femme d'autres devoirs, d'autres plaisirs, une autre destinée enfin, il n'y eût pas contredit, sans doute, mais il n'en fût pas moins demeuré dans la persuasion que les suprêmes consolations et les plus vives jouissances peuvent tenir entre un «bien aller et un hallali.»

Que Paule fût de cet avis, c'est peu probable. Ce qui le semble davantage, c'est que la jeune fille ne se faisait pas alors une idée bien nette des choses de ce monde... Elle savait qu'on y souffre et qu'on y jouit; qu'on y pleure et qu'on y chante; qu'il s'y trouve des ombres parmi les rayons et des épines mêlées aux fleurs; mais il lui semblait que les souffrances et les larmes, les ombres et les épines fussent pour d'autres que pour elle. Confiante en la vie, elle l'abordait le sourire aux lèvres et l'espérance au cœur; elle croyait inépuisables les dons qu'elle avait reçus; elle se sentait si riche de jeunesse, de santé, d'intelligence et de charme, qu'elle se berçait insou-

cieusement dans cette fière allégresse appelée si justement par l'Écriture : « L'orgueil de la vie. »

Que celui d'entre nous dont le cœur ne s'est pas une seule fois gonflé au flux de cet orgueil, lui jette la première pierre.

Après le dîner, le grand-père s'endormit dans son fauteuil, les lèvres entr'ouvertes et le visage béat ; évidemment, le souvenir des imperfections du dîner ne hantait pas son sommeil ; il en fut tiré, cependant, par un bruit de pas discrets que l'épaisseur du tapis n'assourdissait point tout à fait.

« Ah ! monsieur le curé, s'écria-t-il en apercevant l'interrupteur immobile devant lui, c'est bien aimable à vous de ne pas oublier votre vieux paroissien et sa partie de piquet ; d'autant plus que le soir, par ce froid, vous risquez de vous enrhumer dans le trajet du presbytère ici.

— Mais, cher monsieur, le trajet n'est pas long et les soirées n'ont rien de glacial au commencement de septembre dans notre pays. Le plaisir de vous voir et de souhaiter la bienvenue à mademoiselle Barance m'eût fait braver, d'ailleurs...

— Ma petite-fille !... oh ! la charmante enfant ! il me tarde de vous la présenter. L'an dernier, cette enfant-là n'était qu'une espérance encore : le bouton de la fleur ! aujourd'hui, c'est la fleur elle-même, la fleur...

— Parfumant l'air de ses vertus, j'aime à le croire.

— Oh ! des vertus, des vertus, il ne lui en manque pas une ! elle ne serait pas la digne fille de sa mère si elle laissait quelque chose à désirer de ce côté. D'ailleurs nous l'avons mise en pension pour qu'on nous la rende parfaite. »

M. Leclerc sourit devant cette confiance aveugle dans l'influence des pensionnats, et il allait répliquer quand le vieillard appela Jacques.

« Eh bien ! s'écria-t-il avec un mécontentement feint, on m'a laissé m'endormir là dans un complet abandon, comme un passereau solitaire sur un toit ! C'est inconvenant, en vérité ! Mon gendre a pris, comme d'habitude, la clef des champs, je pense. Où peut-il être ?

— Au chenil.

— Et ma petite-fille ?

— Avec.

— Ah ! je comprends. Incroyable passion ! N'aurait-il pas la prétention de la faire partager à sa fille, à présent ! Qu'on aille leur annoncer la visite de monsieur le curé. »

La soirée se traîna lentement, accidentée seulement par les exclamations de M. Chauvel, qui triomphait bruyamment quand la chance le favorisait, ou qui se plaignait tout haut si elle lui devenait contraire ; reposé par le petit somme qui avait suivi son dessert, il se sentait dispos et prêt à tenir tête à de plus jeunes que lui.

M. Barance feuilletait silencieusement le *Journal des Chasseurs.*

Le curé observait, tout en comptant ses points, l'attitude de ses hôtes et réfléchissait.

Paule, fatiguée par le voyage, sentait ses paupières lourdes et ses membres endoloris ; tout en couvrant de fines arabesques un carré de filet, elle retournait en esprit au couvent quitté la veille... les guirlandes tressées pour la distribution des prix ornaient encore les murailles ; les pensionnaires n'avaient pas toutes rejoint leurs familles et la récréation du soir les rassemblait joyeuses...

« Six cartes, annonçait l'aïeul.

— Elles sont bonnes.

— Tierce majeure.

— Cela ne vaut pas.

— Trois as, trois valets et trois dix.

— Cela ne vaut pas : quatorze de dames !

— Sept.

— Quatorze.

— Huit.

— Quatorze.

— Neuf.

— Quatorze.

— Dix.

— Quatorze. »

Et toute la soirée ce fut ainsi.

En regagnant sa chambre capitonnée et close déjà comme pour l'hiver, Paule se sentit le cœur serré. Elle écarta les rideaux ouatés, ouvrit la fenêtre, repoussa brusquement les persiennes et s'accouda au balcon.

La lune, dans son plein, inondait la campagne de ses rayons bleuâtres, les étoiles scintillaient dans un azur intense, et les vers luisants, jaloux de l'illumination d'en haut, constellaient la pelouse de lueurs phosphorescentes. Une brise tiède encore emportait dans les airs des parfums de fruits mûrs. Les grillons bruissaient dans l'herbe ; les oiseaux de nuit s'appelaient de vieux troncs en vieux troncs, et des rumeurs confuses montaient de la ville voisine dans une vapeur flottante empourprée par le reflet des becs de gaz.

Onze heures sonnèrent à l'église de Charnay.

Paule chercha des yeux le clocher perdu dans les grands arbres et ne le trouva point ; mais son regard, en fouillant l'horizon, y rencontra une lumière vacillante qui semblait près de s'éteindre à tout instant et qui se ranimait chaque fois.

« Ce n'est pas la lampe du sanctuaire, pensa-t-elle, l'église s'élève plus près d'ici ; cette lumière ne brille pas dans une ferme non plus... tous les paysans dorment à cette heure. Un château serait mieux éclairé !... Après tout, que m'importe ce lampion solitaire ?... Fermons la fenêtre. »

Elle la ferma, mais pour la rouvrir deux heures plus tard, éveillée par des rêves fatigants et oppressée par le manque d'air.

La lumière isolée vacillait encore dans le lointain :

« Qu'éclaire-t-elle ? pensa la jeune fille ; est-ce le sommeil d'une femme peureuse ou d'un en-

fant qui rit aux anges? Est-ce la hideuse joie d'un avare comptant son or? le travail accablant d'une veuve indigente ou l'agonie d'un malade?... »

Aucune de ces suppositions n'était juste.

***

Le lendemain Paule ne s'éveilla point au son de la cloche balancée par une main virginale; entre ses paupières encore à demi closes elle n'entrevit ni les longues files de lits blancs ornés d'un rameau sacré, ni les ombres voilées des religieuses s'inclinant sur ces lits étroits avec une caresse maternelle ou une exhortation à la vigilance.

Mais les rauques aboiements de la meute captive dans son chenil, la fanfare éclatante du piqueur qui se « faisait les lèvres » pour un avenir prochain, l'arrachèrent avant l'aube aux rêves confus qui agitaient son sommeil. Habituée à la toilette rapide des pensionnaires, elle eut bientôt natté ses longs cheveux et revêtu son costume du matin.

M. Chauvel dormait encore, et M. Barance envoyait, de sa fenêtre, des bonjours bruyants aux chiens, qui l'acclamaient à leur façon. Cependant son regard, se détachant de la meute, rencontra Paule errant parmi les massifs du parterre. Elle s'y promenait seule, la tête penchée, dans une attitude mélancolique, mais le sourire aux lèvres, le regard brillant, et cette physionomie aux multiples aspects révélait bien les mouvements d'une âme agitée en divers sens.

Son père se hâta de la rejoindre et, la baisant au front:

« *Stella matutina*, fit-il en souriant, je te proclame un astre d'heureux augure. C'est toi que mon premier regard a saluée ce matin, et je ne doute pas que tu ne portes bonheur à ma journée! les superstitions paternelles sont permises, n'est-il pas vrai? »

Tout en parlant, il avait pris la petite main de Paule pour l'appuyer sur son bras et il entraînait la jeune fille vers l'avenue avec de rapides enjambées qu'elle avait peine à suivre.

« A quel assaut courons-nous donc ainsi? lui demanda-t-elle bientôt.

— Mais à celui de la belle humeur, de l'appétit et de la santé, fillette. Tout cela flotte au grand air et se récolte à travers champs : aussi ne manqué-je pas de commencer chaque jour par une course au clocher; et pour peu que ce régime hygiénique et moral te sourie, tu me trouveras prêt toujours à t'en faciliter l'exécution.

— Comment! vous m'emmenez... sans chapeau et chaussée de la sorte?

— C'est juste : la pantoufle de vair a peur de la rosée et ce front blanc craint les noircissants baisers du soleil! Va donc épingler ta toque, boutonner tes brodequins et enfiler tes gants. Je te donne... deux minutes. »

Il n'en fallut pas plus de cinq à la jeune fille pour s'équiper en guerre, comme elle le disait plaisamment, et la joyeuse humeur de son père, qu'un retard eût désobligé, s'en accrut.

Ils s'engagèrent d'abord dans des chemins verts où l'épaisseur d'un fin gazon amortissait le bruit de leurs pas; de hautes murailles les bordaient, murailles vivantes, frissonnant de bien-être sous la brise matinale : l'aubépine aux baies de pourpre, l'épine noire aux fruits bleuâtres, le troëne aux grappes luisantes s'y enchevêtraient dans un riche fouillis; la brione et la douce-amère, le convolvulus et le chèvrefeuille, ces lianes de nos contrées, par leurs flexibles guirlandes de fleurs et de fruits, reliaient entre eux les rameaux épars; et la mûre sauvage, qui noircissait déjà, offrait une tentation aux goûts encore enfantins de Paule.

Par endroits, les murailles végétales faisaient place à des murs de pierres, les uns coiffés de capillaires et de giroflées, enguirlandés de lierre et revêtus de mousse; d'autres, d'une blancheur fatigante pour l'œil avec leur badigeon uniforme; et d'autres encore dont la crête infranchissable se hérissait des tessons de bouteilles. Des portes de toutes les teintes et de toutes les dimensions les perçaient çà et là; entre les barreaux des grilles, on entrevoyait des pelouses émaillées de fleurs, des rivières en miniature coulant avec un gai murmure sous des ponts fantaisistes, des grottes factices aux parois rocailleuses, et des profils de villas et de châteaux. Des chants d'oiseaux planaient dans le feuillage; des rires d'enfants éclataient inattendus; les ouvriers des champs qui se rendaient au travail s'envoyaient de loin des appels joyeux. C'était un réveil complet de toutes choses, et la vie surabondait dans cette plantureuse nature que les souffles d'automne devaient bientôt effleurer.

Tout en marchant, Paule butinait le long des sentiers et bientôt sa gerbe champêtre fut assez lourde pour qu'elle renonçât à la grossir davantage. Elle se rapprocha de son père avec la respectueuse intention de prêter une oreille attentive à ses récits; mais les souvenirs cynégétiques de M. Barance étaient si vivement éveillés par les circonstances; les sites qui se déroulaient sous ses yeux lui rappelaient tant d'heures actives, tant de poursuites ardentes, il se laissait aller à tant de digressions enfin, que l'attention de sa fille se fatigua bientôt et que ses distractions révélatrices ne purent longtemps échapper au conteur :

« Fou que je suis! s'exclama-t-il avec un bon sourire, dans quel fourré vais-je t'empêtrer, ma mignonne! J'oublie que je te parle hébreu, et tu as la charité de ne pas m'en avertir! Mais patience, je compléterai ton éducation; c'est un bonheur auquel j'aspire depuis longtemps, et il ne sera pas dit que la fille de Pierre Barance répond « tarte à

la crème » quand on lui sonne « dix-cors, louvard ou marcassin! »

En ce moment les promeneurs débouchaient sur la place du village. L'église était ouverte et les cloches carillonnaient gaiement pour un baptême. Bientôt le cortége chrétien en sortit; l'enfant, las de crier, s'endormait apaisé dans les bras d'une paysanne robuste; le parrain et la marraine lançaient autour d'eux des nuages de dragées, et les gamins du village, qui faisaient pour cause l'école buissonnière, se pressaient pêle-mêle et se bousculaient dans la poussière, se disputant cette manne.

A leur tour, Pierre Barance et sa fille entrèrent dans le lieu saint et s'agenouillèrent devant l'autel... Ce ne fut certes pas la prière du Pharisien qu'ils y offrirent à Dieu... mais la fierté se mêlait à la reconnaissance dans l'oraison du père; et si Paule ressentit encore l'atteinte d'une angoisse fugitive, calmée trop vite peut-être par la conscience de sa force et de sa valeur, du moins ne songea-t-elle pas assez que cette valeur et cette force, Dieu les lui dispensait sans qu'elle y eût des droits...

Dans une petite chapelle dédiée à la Madeleine, une peinture de prix représentait la pécheresse sanctifiée, dans l'attitude de la supplication et du repentir; un rayon de soleil, filtrant par les vitraux, *auréolait* son front, et sa tête lumineuse se détachait sur le sombre fond du tableau avec une saisissante expression de vérité.

Un pinceau féminin avait produit cette œuvre: une pieuse châtelaine des environs, s'inspirant du récit évangélique, avait su mettre de vraies larmes dans ces yeux levés au ciel. En suivant leur regard, avait-elle eu elle-même une vision des choses cachées et pressenti ce que « l'oreille de l'homme n'a jamais compris? » L'éblouissement de l'infini lui en avait-il laissé la nostalgie, et s'était-elle prise de dégoût pour les choses d'en-bas, à force de contempler celles d'en-haut?... On ne le sut pas, mais ce tableau fut sa dernière œuvre; et quand elle y eut tracé les initiales presque invisibles de son noble nom, sa main, qui se glaçait lentement, laissa tomber le pinceau, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit dans la tombe, pour s'éveiller peut-être en face de son modèle idéal.

Une avarie s'étant produite au cadre de ce tableau, M. Leclerc, « très-adroit de ses mains, » selon le dire de ses ouailles, avait relevé les poignets de sa soutane et se disposait à réparer le dommage, quand son attention fut détournée du travail commencé par une observation de M. Barance à Paule. Le curé se retourna et, reconnaissant les visiteurs, il abandonna son outil, baissa ses manchettes, fit une prosternation devant l'autel et suivit le père et la fille hors de l'église.

« Nous n'avons pas l'intention de nous présenter aussi matin chez vous, cher pasteur, lui dit M. Barance; mais la première visite de Paule vous est due, et je vous demande pour elle la permission de vous la faire bientôt.

— Pourquoi me laisser plus longtemps attendre ce plaisir? répondit obligeamment le vieux curé. De même qu'il n'est jamais trop matin pour accueillir d'anciens amis, il n'est jamais trop tôt pour porter la joie dans une maison, et ma porte vous est, dès cette heure, ouverte à deux battants. »

Les deux battants étaient une hyperbole, attendu qu'il n'en avait jamais existé qu'un seul à la porte du presbytère; mais cet unique battant possédait, en vérité, une propriété singulière; il semblait s'ouvrir tout seul quand l'on voulait entrer et refuser de se mouvoir s'il s'agissait de sortir, tant l'on éprouvait de peine à le manœuvrer pour le départ.

M. Leclerc n'avait ni sœur, ni tante, ni vieille mère, ni nièce, comme bon nombre de ses confrères. Il vivait sous la dépendance matérielle de Glady, une antique servante difforme et à demi folle que personne n'aurait eu la charité de prendre à son service. Relevée à ses propres yeux par son admission à la cure, Glady avait fini par se prendre elle-même au sérieux et par se croire à peu près acceptable; mais si elle ne se rendait pas compte de toute la reconnaissance qu'elle devait à son maître, elle avait, du moins, pour lui un dévouement sans bornes, un vrai dévouement de caniche, parfois stupide mais toujours en éveil, bien qu'il adoptât souvent des allures de bouledogue.

« Une jolie heure pour faire des visites à monsieur le curé, quand il n'a pas encore une miette dans l'estomac! grommela-t-elle en apercevant Paule et son père. Il n'a qu'à s'aviser de leur y montrer son gibier et en voilà pour toute sa matinée de jeûne! »

Mais le botaniste ne songeait nullement à exhiber les richesses de son herbier devant des yeux profanes. Il savait que M. Barance, si habile à déchiffrer une piste, à découvrir une empreinte de bête fauve, à reconnaître un pied, enfin, confondrait sans vergogne une liliacée avec une orchidée, et que Paule ne demandait pas autre chose aux fleurs que de lui charmer les yeux et l'odorat.

Il reçut ses visiteurs dans une salle basse, lambrissée de bois peint en gris. Un *Ecce homo* dans un cadre de vieux chêne surmontait la cheminée, flanqué par les photographies du curé d'Ars et de l'évêque d'Autun; des fleurs artificielles, chef-d'œuvre des sœurs institutrices, s'éternisaient sous verre, et le globe de la pendule protégeait avec elles de microscopiques statuettes de saints.

Des rideaux blancs tamisaient les rayons du soleil, et sur la table ronde, couverte d'un tapis soigneusement brossé, Paule reconnut un dessous de lampe au crochet, son premier hommage au

digne pasteur, hommage qui lui semblait bien précieux au moment où il coûtait à ses huit ans quinze jours de travail et l'ennui de défaire et de refaire, nombre de fois, les mêmes détails avant de les réussir!

Les fenêtres donnaient sur le jardin, un vrai jardin de presbytère, avec ses allées droites, bordées de buis, ses carrés égaux et sa charmille séculaire où une longue suite de prêtres déjà s'étaient succédé le bréviaire à la main et les yeux fixés sur le saint livre.

Combien de vies saintes écoulées entre les humbles murailles de cette maison étroite et de ce pauvre jardin!... Si ces vies avaient plongé leur racine dans le sable mouvant des choses de ce monde et pris pour but les jouissances terrestres, elles n'eussent été vraiment qu'une longue déception, car tout leur avait manqué là, tout ce que l'homme mondain apprécie; mais elles s'appuyaient sur le roc, elles visaient en haut et l'élan spirituel les élevait dans une région lumineuse d'où les grandeurs d'en bas leur semblaient petitesses; une région sacrée où elles recevaient à flots les grâces divines pour les répandre à leur tour, en trésors de cette miséricorde et de cet amour universel, infini, qu'on nomme Charité!

Voilà ce qui rendait Paule rêveuse et presque recueillie, tandis que son regard allait du maître de ce logis au logis lui-même.

Son silence parut un indice de fatigue à M. Leclerc, qui savait descendre des sphères contemplatives aux préoccupations matérielles nécessaires, et pour réparer les forces de la promeneuse, il lui offrit de partager son frugal repas du matin.

Une odeur de soupe s'échappait de la cuisine, de concert avec un bruit d'assiettes et de cuillères qui voulait dire :

« Mais partez donc, pour qu'on puisse déjeuner! »

A vrai dire, cette fade odeur de légumes n'avait rien de fort appétissant, surtout si l'on songeait à la cuisinière qui avait prémédité, confectionné et parachevé la chose; aussi Paule n'éprouvait-elle à cet égard aucune tentation, quand M. Leclerc, comme s'il avait deviné sa pensée, prévint son refus :

« Si la soupe aux choux ne vous dit rien de bon, vous pouvez cueillir vous-même votre déjeuner le long des treilles et des espaliers, mademoiselle. De plus, voici un rayon de miel arrivé fort à propos il y a un instant : vous en aurez la primeur. Quant à monsieur votre père, si le petit vin blanc de Charnay, arrosant une tranche de jambon du crû, ne le désoblige pas... »

Pierre Barance accepta sans façon et le couvert fut dressé sous la charmille; pas une feuille morte ne tomba dans le miel, pas une chenille ne se laissa choir au fond des verres, aucune araignée indiscrète ne s'abattit sur le beurre, et les petits escargots ne montèrent point du sol pour argenter les fruits de leur bave luisante.

Glady, par une inspiration qui la rendit fière trois jours durant, se sentit poussée à faire du café, cet extra du dimanche à la cure! Par hasard il fut bon, quoiqu'elle eût oublié d'y mettre de la chicorée, pensait-elle, et tandis que le bon prêtre et son hôte dégustaient lentement cet odorant breuvage, Paule, comme une enfant, se mit à poursuivre parmi les treilles, un petit chat tout sauvage et tout effarouché, qu'elle s'était juré d'apprivoiser.

Cette poursuite folâtre la conduisit à l'angle du mur où s'ouvrait la porte à deux battants qui n'en avait qu'un; le jardin en terrasse dominait le chemin et la jeune fille, en se penchant sur la crête du mur pour suivre du regard le fugitif, faillit heurter de sa tête celle d'un homme à cheval arrêté près du seuil. Elle se retira vivement sans être aperçue, mais elle avait eu le temps de constater que cet homme était jeune, élancé, beau comme un héros de roman; il causait avec Glady, et sa voix lui sembla sonore et vibrante. Le cheval lui parut digne du cavalier, et pour s'assurer que c'était bien un arabe, elle se pencha de nouveau sur le mur quand son maître lui rendit la main. A ce moment, un chien de berger s'élançant à son poitrail avec des aboiements furieux, lui fit faire un écart énorme qui le jeta hors de sa voie. Le cavalier resta ferme en selle; mais un enfant qui jouait aux billes allait être atteint par les sabots de l'animal quand, plus rapide que la pensée, le cavalier se pencha, saisit l'enfant au vol et, par un prodige de force, l'enleva de terre et l'assit derrière lui!

Paule n'avait pu retenir un cri; le jeune homme l'entendit et se retourna...

« Eh bien! de quoi? fit Glady en apercevant la jeune fille, que le saisissement retenait immobile; eh bien! de quoi? est-ce qu'il peut y arriver malheur quand c'est M. Lecomte-Dumaine qui s'en mêle? Allez, allez, demoiselle, on voit bien que vous n'y connaissez pas : c'est un paroissien qu'il n'y a point son pareil pour la difficulté! Il saurait même s'y prendre pour y forcer le diable à y lâcher le pauvre monde; à preuve Jean Dillon qu'il y a tiré de la Grosne, là-bas, du côté de Chintré, et la petite à Jean-Pierre qu'il y a défournée d'une fournaise de feu d'incendie sans seulement s'y brûler un cheveu de sa tête! »

Attirés par cet incident, les deux causeurs quittaient la charmille; ils aperçurent le cavalier, qui s'éloignait; et M. Leclerc ne put retenir un geste d'étonnement.

« Ah! remarqua-t-il, voici la première fois que mon jeune ami passe devant ma porte sans y frapper.

— Pardon, excuse, monsieur le curé, il y a cogné comme d'accoutumance, même que je la y ai ouverte. Mais je n'ai pas voulu le laisser entrer, pardi! puisqu'il y avait déjà quelqu'un! Vous ne

voulez pas y causer à tout le monde d'un coup, que je pense !

— Toujours la même ! soupira le vieillard, visiblement contrarié. »

Ce fut là toute sa réprimande.

« Quel est donc ce jeune homme ? demanda Pierre Barance ; il ne me semble pas l'avoir jamais rencontré.

— Il habite le pays depuis peu de temps et me fut recommandé par mon ami, le père Marie-Joseph, un dominicain qui l'a élevé. Il me sait gré du bon accueil que je lui fais, dit-il ; mais, en vérité, c'est moi qui lui dois de la reconnaissance pour le plaisir que ses visites me causent.

— Et c'est de Mâcon qu'il vient pour vous les faire ?

— Non, il habite, dans la direction de Solutré, ce vieux dònjon de Montaigu, qui est resté vide et silencieux si longtemps.

— Comment ! cette noire bicoque ?

— Vous en parlez en profane, mon ami : Montaigu, tout démantelé, tout amoindri qu'il soit, porte fièrement huit cents ans de noblesse ; c'est presque le seul reste d'architecture féodale que nous ayons dans le pays ; aussi les archéologues en sont-ils amoureux comme des tours du vieux Saint-Vincent, si ce n'est plus !

— Ah ! dame, vous m'en direz tant... Mais, à moins d'avoir des goûts d'ermite ou des instincts d'aigle, comment peut-on imaginer de percher dans cette aire ?

— D'autres goûts, d'autres motifs encore peuvent faire rechercher la solitude, remarqua M. Leclerc sans s'expliquer davantage.

— Ainsi, votre bel inconnu, par une raison quelconque, a dit adieu au monde, à ses pompes et à ses œuvres, pour se draper dans un isolement absolu ?

— M. Lecomte-Dumaine ne vit pas seul, répondit le curé avec un certain embarras ; mais il pourrait donner des leçons de vertu à plus d'un solitaire. Tout jeune qu'il est, il mérite le respect des vieillards et il n'est pas un père qui ne fût heureux de voir son fils le choisir pour modèle.

— C'est égal, si ce phénix est tel que vous le voyez, il devrait se produire un peu dans le monde : nos jeunes gens ne pourraient que gagner à se frotter à lui.

— Monsieur le curé ! monsieur le curé ! glapit la servante qui accourait clopin-clopant, c'est la femme à Bouillard qui vous y fait ensupplier de vous y rendre auprès de son homme : il s'y est décroché la mâchoire en buvant à la régalade ; et, bien sûr, il n'y aura que vous pour y savoir y r'agrafer, vous qui êtes si adroit de vos mains !

— A bientôt, n'est-ce pas ? se dirent mutuellem nt M. Leclerc et ses hôtes en se séparant.

— Demoiselle ! v'là le petit chat qu'est revenu, tout hérissé ! voulez-vous y caresser ?... » cria Glady comme le père et la fille disparaissaient à l'angle de la place.

Aux Ormes, M. Chauvel, chaudement enveloppé, les attendait au soleil sur un banc du jardin : il fixait un œil inquiet sur le cadran solaire établi à côté, et de temps en temps il demandait à Jacques, qui ratissait les allées :

« Marche-t-il bien, tout à fait bien ? en es-tu sûr ?

— Sûr !

— Quelle imprudence ! sortir à jeun !! courir la prétantaine à travers champs, l'estomac creux comme des lapins de garenne !!! les lapins, toutefois, y trouvent leur nourriture, eux, tandis que cette petite ne va pas déjeuner d'une poignée de serpolet, j'imagine ?

— J'imagine.

— Onze heures moins un quart... onze heures moins dix minutes... onze heures moins cinq minutes... onze heures ! vont-ils me faire attendre, maintenant ?.. Pour le coup, cette enfant en attrapera une dyspepsie... et moi aussi ! Jacques, s'ils rentrent maintenant, trouveront-ils, du moins, le déjeuner prêt ?

— Prêt ! »

L'aïeul parlait encore, qu'une ombrelle doublée de rose parut éclore soudainement au bout de l'avenue comme une fleur gigantesque.

A cette vue désirée, Catherine se précipita vers la cloche avec des sauts de crapaud bien intentionné, pour sonner le déjeuner ; mais la chaînette, suffoquée par la brusquerie de l'attaque, se laissa choir, détachée par cette main trop vigoureuse, et la cloche ne rendit qu'un son unique aussi haletant qu'effarouché.

Dans l'après-midi, pendant que M. Chauvel faisait sa sieste et que Pierre Barance passait en revue l'arsenal dont l'ouverture toute prochaine de la chasse rendait le bon état opportun, Paule emporta son buvard dans un coin du jardin et, fermant les yeux pour ne voir qu'en elle-même, elle se recueillit avant d'écrire ; sa méditation ne fut pas longue, car les idées lui arrivaient en foule assez vite pour qu'elle préparât d'avance plusieurs feuilles de papier.

Déjà, sur la première, d'une main rapide, elle avait tracé :

« Ma bien chère et bien révérende Mè... » quand le roulement d'une voiture dans l'avenue suspendit l'élan de sa plume.

« Ah ! mon Dieu ! déjà des visites ! fit-elle avec dépit. Je ne veux pas en recevoir aujourd'hui : n'ai-je pas promis à la mère Saint-Ambroise de lui écrire tout de suite ? Cachons-nous. »

Elle allait se blottir dans les massifs, quand la voix de son père, qui l'appelait, l'en empêcha :

« *Rosa mystica*, ou plutôt rose mystérieuse, où donc te dissimules-tu pour le moment ? Allons, chère fleur, épanouis-toi au grand jour ! Il s'ou-

vre au salon quelques paires d'yeux très-avides de te contempler. »

Ces yeux-là étaient de nuances, de formes et d'expressions diverses.

Il y avait d'abord ceux de M. Vallier, le père de famille, avocat très-distingué au barreau de Mâcon : l'ombre épaisse de ses sourcils et le miroitement de ses lunettes empêchaient qu'on ne les distinguât bien, et ceux-là seuls qui voyaient l'orateur plaider savaient à quoi s'en tenir là-dessus : alors ces yeux noirs, ces yeux perçants, allaient droit au but et ne se baissaient jamais : ils lançaient des éclairs ou se mouillaient de larmes ; et ces éclairs étaient ceux d'une indignation réelle, et ces larmes avaient leur source dans une émotion sincère, car M. Vallier ne se chargeait point des causes véreuses et ne plaidait pas contre sa conscience..... aussi parlait-il assez rarement.

Ils n'étaient ni noirs ni perçants, les yeux de madame Vallier ; mais que de choses ils disaient !

On y lisait le plus couramment du monde :

« J'ai un tendre, tendre cœur de mère. Aussi ai-je souffert beaucoup et beaucoup joui... Que de larmes versées quand la maladie étreignait l'un de mes nombreux enfants ! quand la discorde les effleurait de son haleine fatale ! quand un brin d'ivraie germait dans ces jeunes âmes ! Que d'actions de grâces rendues à Dieu, quand cette couronne d'enfants resplendissait de santé ! quand l'amour filial s'épanchait de ces cœurs ! quand la grâce divine y portait ses fruits ! J'ai vieilli prématurément dans les tâches maternelles. Voyez, il neige sur mes cheveux et les rides plissent mon front. D'autres joies et d'autres labeurs m'attendent sans doute... D'avance, je remercie des unes la Providence et j'accepte les autres. Qu'il me soit fait selon la volonté d'en haut ! Je sais qu'elle me sera toujours miséricordieuse et paternelle.

Les yeux d'André, le fils aîné, reflétaient ceux de sa mère, avec la mélancolie en moins et une fière insouciance en plus. On y découvrait cette énergie virile, dédaigneuse des luttes cachées, qui cherche un théâtre d'action plus vaste que le foyer domestique... Si ce jeune homme n'eût pas été militaire, on aurait supposé son costume civil un déguisement, tant il semblait né pour commander à des hommes et pour affronter le danger.

Antoinette, sa jeune sœur, avait des yeux difficiles à décrire : tantôt noirs et profonds comme ceux de son père, quand un sentiment puissant l'agitait ou qu'une pensée austère lui pâlissait le front ; tantôt limpides et doux comme ceux de sa mère, quand les impressions tendres et calmes l'enveloppaient de sérénité. Les hommes juraient que ces yeux-là étaient noirs ; les femmes pariaient pour la couleur bleue ; et tous avaient tort, car ils étaient en réalité de ce gris sombre mêlé d'azur et de vert qui rappelle la teinte de l'océan quand le ciel s'emplit à la fois de nuées et de clartés.

Sous le feu croisé de tous ces yeux, Paule fit son entrée au salon sans se déconcerter. Elle se savait charmante : on le lui disait tant ! elle se sentait sympathique à tous ; elle en recevait si souvent la preuve ! Elle se trouvait donc à l'aise partout, et sans afficher l'aplomb viril de certaines jeunes filles trop à la mode, elle n'avait aucune des hésitations, elle ne commettait nulle des gaucheries que provoque la timidité.

« Comment ! c'est vous ? s'écria-t-elle joyeusement à la vue des Vallier ; que je suis charmée de vous retrouver et que c'est donc aimable à vous de me prévenir ! Cher oncle, j'ai bien battu des mains à votre dernier triomphe judiciaire, allez ! mais vous êtes si habitué à vaincre, que vous n'y prenez plus garde, vous !

— Flatteuse ! riposta l'avocat, intérieurement satisfait de cet hommage spontané !

— Chère tante, je vous aurais félicitée déjà du diplôme d'Antoine et des succès de Jeanne au Sacré-Cœur, si je n'avais tenu à le faire de vive voix ! Comment se fait-il que vous soyez aujourd'hui dépouillée d'une partie de vos joyaux ? J'aurais été si charmée de les embrasser tous en même temps que vous ! »

Avec la confusion naïve d'une couveuse en rupture de nid, madame Vallier se mit en devoir d'expliquer l'absence de ses quatre autres enfants et ce qu'elle appelait sa désertion :

« Vois-tu, chère petite, j'avais si grande hâte de revoir la fille de ma meilleure amie que j'ai pris le premier véhicule venu pour monter ici. Or il faudrait une arche de Noé pour nous contenir tous ! et avant qu'on la découvrît, il pouvait surgir vingt obstacles à ma visite : les mères de famille ont les mouvements si peu libres !

— Monsieur le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse ! » annonça Jacques, terrifié de s'entendre prononcer une aussi longue phrase.

Un léger nuage de parfums, sur les ailes d'une petite toux en sourdine, précédait le visiteur. Il marchait à sa suite, d'un pas sec et mesuré, très-distingué de lignes et d'attitude, mais d'une maigreur et d'une rigidité fantastiques, dans ses vêtements coupés à la dernière mode ; d'abondants cheveux noirs, beaucoup trop abondants et trop noirs, ombrageaient son front, qui prenait des teintes de pastel nouvellement crayonné ; sa barbe ne comptait pas un fil d'argent, et son sourire, un peu caustique parfois, laissait voir deux rangées de dents sans lacune et d'une blancheur invraisemblable.

Bref, le marquis était, depuis longtemps déjà, un vieillard qui ne voulait pas se l'avouer et qui tentait de le cacher aux autres ; il espérait leur faire illusion grâce aux supercheries de l'art, et dans cette lutte impuissante contre les outrages du temps, il dépensait une force de volonté, il

gaspillait des efforts d'intelligence qu'il eût facilement mieux employés.

Il ne manquait pas d'une certaine grandeur de caractère cependant: fidèle à ses opinions, fidèle à ses amitiés, il ne pactisait jamais avec ce qu'il croyait être l'erreur et portait haut sa devise: « Honneur et loyauté; » mais enivré par les succès mondains dont sa jeunesse s'était bercée, il n'y pouvait renoncer sans désespoir et les poursuivait quand même.

Quand l'asthme qui le tourmentait en l'humiliant lui permit de reprendre haleine, il tourna galamment un compliment de bienvenue à Paule et raconta les pérégrinations balnéaires qui l'avaient éloigné de Charnay durant toute la belle saison:

« L'herbe a eu le temps de pousser entre les pavés de ma cour d'honneur, ajouta-t-il, et les araignées ont accroché leurs toiles aux ogives de mes tourelles; mais la toilette de mon château sera promptement réparée, et je serai trop heureux de l'ouvrir à la société des environs si elle veut bien me faire l'honneur d'y accepter quelques fêtes. »

Hâtons-nous de dire que l'asthme du vieillard se mit opiniâtrément en travers de ses projets mondains et qu'il lui fut impossible de les exécuter. Il suffisait qu'il lançât des invitations à un dîner, qu'il préparât une partie de pêche ou qu'il organisât un bal, pour que les suffocations revinssent et qu'il dût retirer ses invitations!

Mais alors il ne prévoyait pas ces contre-temps douloureux, et les jeunes filles acceptèrent joyeusement la perspective de plaisirs qu'il leur présentait.

Le soir de ce jour, en cherchant des yeux l'étoile polaire pour s'orienter, Paule rencontra dans le lointain la lueur vacillante qui l'avait fait rêver la veille.

« Peut-être luit-elle à Montaigu... » pensa-t-elle. Cette fois, elle ne se trompait pas.

MÉLANIE BOUROTTE.

(*La suite au prochain numéro.*)

A UNE VIEILLE SERVANTE

Reste ainsi, ne fais pas un geste,
Ne quitte pas ton escabeau.
Poursuis ta besogne modeste,
A côté d'un pâle flambeau.

Mon cœur est plein, mon œil se mouille,
Lorsque, seule et baissant les yeux,
Je te vois filer ta quenouille
A ce foyer silencieux.

Les obscures vertus de l'âme,
Le dévouement et la bonté
Prêtent au front de l'humble femme
Je ne sais quelle majesté.

Te souviens-tu en notre aurore,
Te souviens-tu de la saison
Où la vie au rire sonore
Egayait toute la maison?

Après les heures de l'étude,
Nous revenions à nos ébats;
Et toi, non sans inquiétude,
Tu suivais, tricotant nos bas.

Chacun volait à sa chimère,
Tu n'en perdais aucun de l'œil,
Ayant les soucis de la mère
Sans en avoir le doux orgueil.

Les longs jours ont creusé ta tempe;
Tes yeux, tristes et doux à voir,
Ont l'éclat voilé de la lampe
Que tu m'allumes chaque soir.

Tu contenais à chaque épreuve
Ton cœur muet, quoique trop plein;
Avec la veuve tu fus veuve,
Orpheline avec l'orphelin!

De chaque enfant, de chaque maître,
Tu te complais à discourir;
Tu sais la chambre où tu vis naître
Et la chambre où tu vis mourir.

De tout ce passé que je pleure,
De l'âme même des parents,
En toi quelque chose demeure:
Je le retrouve et le reprends.

Va, je t'aime, âme simple et grande,
Toi qui jamais ne sus haïr;
Je t'aime, et moi qui te commande,
Je me sens prêt à t'obéir!

J. AUTRAN.



REVUE MUSICALE

Souhaits du 1er Janvier 1877.
Mademoiselle Pelletan.—*Kosiki.*—Opéras et Opérettes de l'année 1876.

Nous ne vous souhaiterons pas pour l'année 1877, aimables lectrices, des bonbons, des bijoux et des dentelles, persuadée que nous sommes que vos corbeilles vont se remplir de tous ces délicieux présents. Nous serons plus grave dans nos désirs, plus sérieuse dans nos espérances. N'avons-nous pas toutes un an de plus?

Jeunes femmes et jeunes filles, accueillez avec bienveillance les idées d'une femme qui a eu votre âge, et qui, au lieu de se jeter étourdiment dans les caprices souvent ridicules de la mode, savait y prendre le bon côté et en rejetait le mauvais. Notre journal est forcé de vous fournir de jolies petites figures qui font les délices de vos causeries. Vous perdriez un grand plaisir en ne les recevant pas.

Mais il est deux modes contre lesquelles nous protesterons avec une patiente énergie. Les hommes sont les premiers à en sourire, les uns avec dédain, les autres avec suffisance. Convenez, mesdames, qu'il n'y a là rien de flatteur! La première est celle qui consiste à s'emprisonner le corps dans une jupe si serrée, si strictement collée à vos flancs qu'on pourrait compter les muscles et les nerfs de la personne qui s'affuble ainsi. Mesdames Récamier et Tallien se sont fait jadis bien des ennemies pour avoir porté cette forme de costume.

Une autre mode absolument absurde, c'est celle de cacher son front sous un voile épais de cheveux vrais ou faux. Vous verrez quelque jour que l'on mettra son nez dans un étui! Un front haut et pur ne vaut-il pas ces petites boucles frisées et pommadées dont on l'obscurcit. Chères enfants, n'oubliez pas que le front révèle l'intelligence; choisissez parmi les modes les formes et les costumes de bon goût, et ne suivez pas tout ce que le caprice des couturières et des modistes invente chaque jour en vue de leurs propres fortunes. Voici ce que vous souhaite, pour l'année qui commence, la plus humble de vos rédactrices.

Il n'a pas paru, jusqu'au moment où nous écrivons, de compositions assez importantes pour que nous dussions en faire part à nos lectrices. On nous en promet une telle profusion pour cet hiver que nous n'aurons pas de chômage. En attendant nous allons leur faire quelques réflexions sur la musique.

Berlioz et bien d'autres que lui se plaignaient amèrement des déplorables éditions des œuvres de Glück, et ils avaient bien raison. Dans un album anecdotique, nous avons trouvé l'histoire de mademoiselle Pelletan, sa plus grande et sa plus dévouée admiratrice. C'est ce qu'aujourd'hui nous allons mettre à la place des bouffonneries indécentes et ridicules dont les théâtres se laissent envahir. Cette noble femme, éprise des œuvres du grand maître, eut une influence immense sur les éditions qui parurent depuis, et qui dès lors cessèrent d'être hachées et morcelées comme elles l'avaient été auparavant.

Mademoiselle Pelletan avait peu de fortune. Elle dépensa tout ce qu'elle avait pour élever le monument réparateur, le monument glorieux, et décerner à l'immortel génie une suprême apothéose. Un autre admirateur de Glück, le regretté Berthold Dameke, devint le coopérateur de mademoiselle Pelletan.

Cette femme, qui fit sa vie de la gloire d'un autre, est morte avant d'avoir achevé son œuvre. Quelqu'un la continuera. Elle a voulu qu'elle lui survécût, et c'est sans doute M. de Saint-Saëns qui achèvera ce que Dameke avait commencé.

Il a tracé de mademoiselle Pelletan, la prêtresse de Gluck, un portrait touchant:

« Lorsque les épreuves d'*Alceste* furent imprimées, mademoiselle Pelletan vint me trouver et me fit l'honneur de me demander ma collaboration. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Je fus frappé de sa simplicité presque grandiose, du sérieux de sa parole, de l'élévation de ses idées. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'ayant beaucoup étudié Glück depuis mon enfance, je me croyais, comme on dit, très-versé dans la matière. Au bout de deux séances j'avais reconnu que j'étais un enfant. Mademoiselle Pelletan m'en remontrait à chaque pas. Concentrant toutes ses facultés sur un seul point, elle était devenue, avec le temps, plus forte que Dameke lui-même, l'élève avait surpassé le professeur.

» Elle apportait à son travail les ressources les plus délicates de l'intuition féminine, jointes à l'expérience d'un artiste consommé. Elle découvrait des lumières inattendues dont elle éclairait les mystères en apparence les plus inintelligibles. Comme Cuvier, elle reconstruisait un fossile avec une phalange. Cette comparaison pourra paraître exagérée; je n'en trouve cependant pas d'autre pour donner une idée d'un travail dont les diffi-

cultés ne sauraient être soupçonnées. Souvent les documents dont nous disposions ne servaient qu'à embrouiller les questions; souvent la lecture du manuscrit original ne nous apprenait qu'une chose, l'incroyable incurie de l'auteur et son dédain pour certains détails qu'une édition correcte ne saurait négliger. En pareil cas, elle réfléchissait longuement, comparait, fouillait dans les ouvrages les moins connus de l'auteur, cherchait des analogies, et finissait toujours par asseoir une conviction sur des bases solides.

» C'était, certes, une enthousiaste; ce n'était pas une exaltée. La plus froide raison dirigeait ses actes. Elle aimait et cherchait le beau et le bien pour eux-mêmes, simplement et naturellement. Assez grande, droite, brune, toujours correctement vêtue de noir avec une sévère élégance, elle avait de la femme toutes les qualités précieuses et élevées, une bonté sans limite, une extrême finesse, l'amour de l'ordre et des convenances en toutes choses; elle avait laissé comme un bagage inutile tout le reste, la coquetterie, l'amour des égards et des compliments même les plus réservés et les plus mérités, en un mot tout ce qui pouvait la gêner dans l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme un impérieux devoir.

» Elle se hâtait, sachant que ses jours étaient comptés; elle travaillait couchée, quand le mal qui la minait sourdement ne lui permettait pas de rester debout. Son regard exprimait une volonté inébranlable, et pourtant on n'y trouvait ni hardiesse, ni dureté, mais une de ces loyautés guerrières, qui semblent possibles seulement chez certaines femmes supérieures, et qui font vaguement songer à l'archange saint Michel. Il devait être malaisé de mentir sous ce regard.

» Tout en s'occupant sans relâche de son travail, elle soignait son vieux père infirme, elle s'enquérait des infortunes à soulager, elle semait les bienfaits autour d'elle. Elle pouvait vivre de longues années encore, continuant sa grande œuvre et ses bonnes œuvres. Dieu ne l'a pas voulu: il a repris cette belle âme affamée de justice et de lumière. »

Les deux *Iphigénie* et *Alceste* sont publiés; les épreuves d'*Armide* sont corrigées et les matériaux de la publication d'*Orphée* sont rassemblés.

Grâce à mademoiselle Pelletan, le génie de Glück habite à jamais un temple digne de lui, où des fervents pourront honorer dans sa gloire et dans sa majesté.

Nous ne parlerons que pour mémoire de *Kosiki*, opéra-comique en trois actes de M. Lecocq, qui nous avait fait mieux espérer de son talent déjà si connu. Nous ne parlerons pas davantage de quelques opérettes de fort mauvais goût comme libretto et de musique très-médiocre.

Voici la liste des opéras et opérettes reçus ou représentés à Paris pendant le cours de l'année 1876 :

Pompon. — *La Petite Mariée.* — *La Belle Poule.* — *Le Bourgeois-Gentilhomme.* — *Jeanne d'Arc.* — *Aïda.* — *Dimitri.* — *Obéron.* — *Sylvia.* — Fragment des *Nibelungen.* — *Kosiki.* — *Paul et Virginie*, dont nous rendrons compte le mois prochain.

***

Nous avons parlé ici déjà de PIANO-REVUE, cette publication musicale qui prime toutes ses devancières par la valeur des œuvres qu'elle renferme, la richesse du format et le bon marché exceptionnel qui la met à la portée des bourses les plus modestes.

Des six numéros déjà parus, on a formé un magnifique volume (grand format), somptueusement relié, qui constitue un total de *cent dix* morceaux de musique pour piano, tous puisés dans les œuvres des meilleurs maîtres classiques et modernes.

Tous les genres sont représentés dans cette belle collection, et quel que soit le goût ou le degré de force des personnes qui en parcourront les pages, elles sont assurées d'y trouver de nombreuses pièces à leur portée.

Pour plus amples informations, nous renvoyons nos lectrices à l'annonce insérée sur la couverture; là se trouvent indiquées les conditions de prix pour la France et l'Etranger.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

REMÈDES POUR FAIRE CESSER LE HOQUET

Retenir son haleine le plus longtemps possible, en se bouchant les deux oreilles, la tête un peu renversée en arrière.

— Boire de l'eau très-fraîche avec lenteur et à longs traits.

— Provoquer l'éternuement.

—Tenir longtemps les mains dans l'eau chaude.

— Mâcher et avaler de la semence d'anis.

— Se gargariser avec de l'eau fortement vinaigrée.

Il est dangereux de tenter d'arrêter le hoquet chez une personne qui en est affectée en lui causant une frayeur soudaine.

***

BAVAROISES

Les bavaroises se font avec du lait bouillant abondamment sucré, aromatisé avec une liqueur quelconque, suivant le goût: de l'essence de vanille, de la fleur d'oranger ou une dissolution de chocolat, ou encore une infusion de café ou de thé. On sucre quelquefois cette boisson chaude avec du sirop de capillaire.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

1er janvier au soir.

Si j'étais superstitieuse, ma chère Jeanne, j'augurerais fort tristement de cette nouvelle année qui, secouant sa corne d'abondance dès la première heure, après avoir comblé tout mon entourage de surprises joyeuses, en laisse tomber pour moi... une rage de dents !

Sais-tu ce que c'est qu'une rage de dents ?

Si oui, je te plains ! si non, puisse Dieu te maintenir dans ton heureuse ignorance !

Pour moi, je ménage ta sensibilité en m'abstenant de te décrire mon supplice; toutefois, comme il me laisse un peu de répit depuis quelques minutes, j'en profite pour tenter de l'oublier en causant avec toi.

Ne crains pas que je ponctue ma prose de gémissements, ma chérie : je n'abuse pas de la plainte, et je m'efforce, autant que possible, de ne point faire supporter mes maux par autrui. J'avoue même que j'éprouve une certaine douceur à souffrir seule; aussi ai-je fait le vide autour de moi ce soir.

Notre vieille tante du Biy donne un dîner de famille tous les ans, à pareil jour; nous respectons cette tradition qui lui est chère, et aucun de nous ne manquerait facilement à ce rendez-vous annuel; aussi, forcée de m'en abstenir, ai-je insisté pour que mon mari s'y rendît avec nos enfants.

Il résistait, le terrible homme, affirmant ne pouvoir trouver aucun plaisir dans une réunion d'où je serais absente.

« Ta, ta, ta, monsieur, ai-je dit; vous voulez poser pour le mari modèle ; mais je ne crois pas un traître mot de vos protestations et je devine très-bien le sacrifice sous cet apparent mépris des plaisirs que je ne partage point. Eh bien ! comme je suis une affreuse égoïste, je vous déclare qu'il faut à mon bonheur la pensée que vous vous amusez, quand une occasion comme celle-ci se présente de le faire. Je vous somme donc de vous distraire, de vous divertir à mon intention, et je n'admets pas une plus longue résistance. J'ai dit ! »

Ah ! dame, quand je prends ces airs suprêmes, quand je me dresse de toute ma taille contre mon tyran, tu conviendras qu'il n'a point de plus sage parti à prendre que de céder.

C'est ce qu'il a fait.

Mon fils avait une adorable petite moue attristée quand je l'ai habillé pour sortir sans moi; ma fille se consolait de me laisser seule en me promettant un bonbon au retour; et tous deux, la main dans la main de leur père, ont descendu l'escalier en retournant de temps en temps leur visage rose vers la mère qui les regardait d'en haut.

Depuis mon mariage, c'est la première fois que je manque à cette réunion de famille...

Ma cuisinière est sortie de bonne heure pour aider à celle de ma tante; Baliveau, convoqué sans doute à quelque assemblée canine, a pris subrepticement la clef des rues; mon chat lui-même porte, de gouttière en gouttière, ses souhaits de nouvel an; je suis seule à la maison, toute seule !

Tout à l'heure encore, le pas de mon mari dans la chambre voisine, la voix de mes enfants, qui s'interrompaient l'un l'autre, les mille bruits d'intérieur dont l'ensemble forme un doux concert familier, me caressaient l'oreille; tout cela brusquement a cessé; le grillon même du foyer s'est tu... un silence morne semble souligner l'absence des miens, et je me sens le cœur serré...

Folle, folle que je suis ! dans peu d'heures ils reviendront; j'ouvrirai mes bras tout grands pour les recevoir, et je sentirai leurs cœurs battre contre ma poitrine... Ah ! combien ils m'envieraient, ceux qui pleurent sur des départs sans espoir de retour, ceux auxquels on n'a point dit : « Au revoir ! » mais « Adieu ! » Combien ils m'envieraient !

Au lieu de me laisser gagner par la mélancolie, je vais faire ma joie de celle des autres et me transporter en esprit chez notre tante du Biy :

Je vois sa bonne figure, ronde et ridée comme une pomme au printemps, s'illuminer de plaisir; elle a certainement exhibé toutes ses bagues, la chère femme : c'est une manière à elle d'honorer ses invités; plus le nombre de bagues augmente, plus on doit se sentir flatté de la réception.

Pour un dîner sans façon, un dîner improvisé, l'améthyste seulement; si le groupe des invités s'accroît, le grenat s'en mêle; ajoute-t-on deux plats de cérémonie, voici apparaître une pierre gravée, sur la nature de laquelle les lapidaires du

pays n'ont jamais pu s'entendre; s'il y a plus de douze couverts à mettre, l'émeraude sort de l'écrin; arrive-t-on à dix-huit, le rubis et la topaze lancent leurs feux croisés; à vingt couverts, la main droite est de la fête et s'agrémente de l'opale et du brillant; mais à vingt-quatre, oh! vingt-quatre, c'est-à-dire quand toute la famille s'assemble comme aujourd'hui, le plus précieux joyau de ma tante est exposé : c'est une vieille et lourde bague montée sans goût ni art, avec un chaton fantastique où les cheveux dorés s'embrouillent avec les fils d'argent et les mèches brunes; ce fouillis confond les microscopiques dépouilles de trois générations : le père et la mère de notre tante, l'excellent mari qu'elle regrette, l'enfant qu'elle pleure encore ont fourni leur part à ce trophée funèbre... Aussi la vieille bague est-elle pour nous une sorte de reliquaire dont nul ne s'aviserait de sourire! quand elle apparaît comme pour mêler la mémoire des morts à la joie des vivants, l'émotion nous gagne, et la bonne tante, un peu vulgaire, un peu bruyante, se transfigure et se poétise sous l'auréole des souvenirs...

Elle a dû s'agiter beaucoup pour la solennité d'aujourd'hui.

Si elle brouille parfois la renaissance avec le moyen âge, s'il lui arrive de confondre Briançon avec Besançon, Procuste avec Auguste, et les Lapons avec les Patagons, elle a du moins la mémoire du cœur dans ses moindres détails, et se souvient des goûts de chacun pour les satisfaire et les flatter. A table, tout convive trouvera son mets favori; au salon, les petits et les grands pourront se livrer à leur jeu de prédilection, préparé parfois avec une exactitude naïve.

Il y a peu d'années, un de ses neveux, fortement préoccupé d'un projet de mariage qui menaçait ruines, s'était machinalement emparé d'un canif oublié sur la table et tailladait! sans s'en apercevoir, le bras du fauteuil où il rêvait d'avenir! La distraction dura toute la soirée, et l'acajou en sortit très-bizarrement sculpté...

Quelques mois plus tard, le neveu triomphant présentait sa jeune femme à la famille réunie. L'arc-en-ciel de pierreries scintillait aux deux mains de ma tante lorsque, de l'une de ces bonnes mains rougeaudes, elle fit un signe au domestique :

« Eh bien! et le canif? »

Presque aussitôt Joseph reparut, un plateau à la main, et sur ce plateau l'objet demandé. Il roula silencieusement le fauteuil mutilé vers le nouveau marié, lui présenta le plateau et, d'une voix caverneuse :

« Il reste encore un bras au service de monsieur. »

Le jeune homme, interdit, chercha dans ses souvenirs, trouva, rougit, et regardant sa femme à la dérobée :

« Merci, répondit-il en riant; j'ai mieux à faire aujourd'hui. »

Ces bonnes naïvetés de ma tante, pareilles à des malices, mais qui n'en sont jamais, la font sourire elle-même, car elle n'est ni sotte ni dépourvue de finesse malgré quelques lacunes... et son salon offre de l'attrait, même aux étrangers, bien qu'on y joue encore le boston et la bête-ombrée... ou peut-être à cause de cela; on y joue autre chose il est vrai, et les usages nouveaux sont très-prompts à nous envahir, quoi que tu puisses en penser, chère Parisienne.

Nous habitons une bourgade, un trou, comme vous dites, vous autres dédaigneux; mais l'air social s'y renouvelle incessamment, car nous avons un va-et-vient continuel de fonctionnaires. Sont-ils mal, nous leur fermons nos portes; sont-ils bien, nous ouvrons à deux battants et nous copions les beaux usages.

Il nous passe une lanterne magique si complexe devant les yeux, nous avons étudié des types tellement nombreux, tellement divers que ni les gens ni les choses ne nous étonnent plus maintenant; nous savons que les aptitudes, les goûts et les tempéraments sont variés à l'infini, et nous laissons chacun libre d'agir à sa guise, adoptant ce qui nous paraît convenable et opportun avec un éclectisme que tu loueras sans doute.

Aussi, ma chérie, ne sommes-nous pas cancaniers comme pourraient le supposer les détracteurs des petites villes. Je connais même plus d'un cercle parisien, plus d'une coterie, dans le meilleur de vos innombrables mondes, auxquels notre humble trou pourrait en remontrer pour la discrétion et la tempérance de langage!

Pardonne cette petite pointe de vanité à mon « provincialisme » enraciné. Que veux-tu? on a fait tant de contes à notre préjudice chez vous, on nous y connaît si mal que j'éprouve le besoin de nous réhabiliter un peu; c'est de la simple justice et tu ne peux m'en vouloir, n'est-ce pas?

— Oh là!. là!. voilà ma douleur qui se réveille! Misérables dents!... Non... cela se calme.... ce n'était qu'une fausse alerte!... Sans doute, en ce moment, on boit à ma santé entre la compote d'ananas et les pralines de Siraudin... Cela me porte bonheur.

Que fait-on ensuite? quels divertissements suivent le café? Pendant que l'antédiluvien boston s'organise solennellement, voici un prélude de Wagner... le passé et l'avenir en présence! Le passé demande cœur et joue la misère; l'avenir s'agite, se tourmente, soupire et divague... c'est l'inconnu, c'est l'incompréhensible!

— Il paraît que mon cousin Georges et ses amis le comprennent à demi-mot cependant et le déchiffrent à livre fermé; cela suffit pour les passionner. Oh! les enragés! les voici qui mordent à dents aiguës tout l'ancien répertoire, je le parie... l'oncle Thoumieux qui jouait de la flûte il y a vingt ans et qui chantait la *Dame blanche*,

l'oncle Thoumieux qui *fit la* conquête de sa grosse femme en soupirant la romance de Chérubin: «*Voi che appete*» l'oncle Thoumieux enfin, qui voit brûler ce qu'il adora, renonce à défendre ses dieux anciens contre les énergumènes qui ne l'écouteraient même pas: il se voile la face avec un écran-bannière sur lequel une Chimère jongle avec des flammes de punch; et si, comme d'habitude, Georges appelle Rossini « polisson, » l'oncle Thoumieux quittera le salon en fripant son gilet à la place du cœur... affaire d'enthousiasme froissé.

Dites donc après cela, mesdames et messieurs de Paris, que nous sommes calmes et encroûtés!

— Bon... voilà mon feu qui s'éteint, comme si celui de la correspondance devait me suffire! Remettons une bûche, deux bûches... C'est fait! le bois pétille en s'allumant; la flamme darde ses langues folles en tous sens; ses reflets rouges et blancs dansent sur les murs de ma chambre; ils émaillent de points lumineux les cadres dorés, le verre bombé des médaillons, le ventre rebondi des vieilles potiches. C'est vivant, c'est gai! ou plutôt ce serait gai si...

Eh bien! quoi? vais-je encore geindre comme une enfant gâtée?... *Ils* vont rentrer... la porte s'ouvre... *ils* rentrent... des pas montent l'escalier... ce sont bien *eux*!... quel bonheur!

« Avez-vous beaucoup souffert? me crie mon bon mari, du seuil de la chambre.

— Maman, on vous a bien regrettée; mais je vous ai fait honneur, affirme mon fils d'un air sérieux; je n'ai pas mangé de tout, et je n'ai rien mis dans ma poche. »

Quant à ma fillette, endormie profondément dans les bras de son père, si elle me parle, c'est en rêve, tandis que sa petite main crispée retient un gros bonbon à demi fondu : la consolation promise!

Tout s'est passé chez la tante du Biy comme je le supposais; seulement Rossini et Wagner ont failli se faire des concessions, résultat pacifique et inespéré que l'on attribue à l'excellence du dîner.

« Rien ne dispose à la mansuétude comme un plat réussi, » prétend...

— Au fait, je ne veux pas te dire qui prétend cela. Ce quelqu'un-là, en vérité, attribuerait un rôle trop important aux cordons bleus; dès lors, où arriveraient les exigences de cette redoutable corporation? Les anses n'y suffiraient plus, ma chère : ce seraient les paniers eux-mêmes que l'on verrait danser la *Boulangère!*

. . . .

Voilà ma fille couchée sans que ses beaux grands yeux se soient rouverts; mon mari et mon fils m'attendent pour la prière du soir, et je me vois forcée de clore ici ma lettre. Je ne puis cependant me résigner à le faire sans t'avoir demandé une grâce pour les étrennes:

Transmets aux abonnées de notre cher journal mes souhaits de bonne année, et retiens pour toi-même ceux qui s'harmonisent le mieux avec tes désirs. En retour, je te demande d'aimer toujours comme aujourd'hui

Ta Florence.

MODES

La saison dite de carnaval étant très-courte cette année, les réceptions dansantes se succèdent et se multiplient en ce moment. La maison Duboys, 31, rue d'Anjou, compose les toilettes les plus originales et les mieux réussies aux lumières. Tout ce qui sort de chez madame Duboys a un cachet particulier de bon goût.

Ses modèles sont admirablement choisis et elle sait les approprier au physique des personnes qu'elle habille; ce qui, avec les modes actuelles, est fort essentiel.

Pour le soir, madame Duboys ne fait plus de tunique ou polonaise, à moins que ce ne soit en arrangement de toilette. Comme toilette de bal de jeune fille, et pour 200 fr., on m'a montré de ravissantes robes de tarlatane; les jupes toutes garnies de volants ruchés d'un effet tout à fait nuageux, et les corsages cuirasse lacés derrière, en faille, avec ornements semblables.

Le *blanc*, pour les jeunes personnes surtout, est toujours la plus jolie couleur; mais en robe de soie unie, le *rose* ou le *bleu* sont préférables.

Madame Duboys a parfaitement résolu le problème difficile de confectionner pour elles des toilettes de soie fort simples, et néanmoins très-habillées. Cela tient surtout à l'élégance de la coupe. La forme est princesse à queue allongée, avec volant plissé dans le bas; corsage décolleté en carré ou en rond, selon la taille de la jeune fille.

En tulle, j'ai vu les plus délicieux modèles. C'est pour de très-grands bals. Les jupes sont bouillonnées jusqu'à la taille; rien n'est plus vaporeux. Les corsages, très-plats, forme habit,

sont en velours ottoman, avec draperies de tulle.

Les jeunes femmes auront beaucoup de garnitures de fleurs et de feuillages, disposées sur leurs jupes; ainsi, sur une toilette de tulle, partira de la hanche, en traversant tout le devant en biais, une immense branche de marronnier à feuilles naissantes, dont la traîne ira mourir dans la queue de la robe. Même branche posée sur l'épaule en travers du corsage. Coiffure analogue.

Fort remarquée à l'une des dernières grandes réceptions, et sortant de la maison Duboys, la toilette que je vais décrire:

La forme est princesse, en très-belle faille d'un bleu un peu soutenu; le devant est organisé avec des écharpes de point d'Angleterre vieux, tournant par derrière en draperies merveilleuses. La tête de ces dentelles est formée par une guirlande de feuilles de capillaires en velours foncé, parsemées de feuilles naissantes, vert clair. Corsage décolleté très-modérément orné de dentelle et de feuillage. Coiffure de feuilles teintées. Le tout d'une grande finesse. Souvent madame Duboys mélange des brindilles de chenille tombant au milieu de fleurs et de feuillages, posés en garniture de robe de bal. Cela fait très-bien.

L'or et l'argent sont tout à fait tombés. En revanche, on trouve de très-jolis galons de différents genres convenant aux toilettes modestes et confectionnées chez soi. Il y en a à fond de satin, brodés de petite chenille; d'autres, avec application de velours. Il y en a en chenille frappée, qui sont jolis au bord d'une robe de jeune fille. On les dispose quelquefois en long, suivant les couleurs du dos, par conséquent, évasant vers le haut et le bas, et se réunissant presque à la taille. Cela amincit les personnes un peu trop fortes.

Les galons de satin brodés de chenille ou de velours sont aussi avantageux pour restaurer la robe de velours d'une femme âgée. Mais, comme tout ce qui est joli et nouveau, cela ne tardera pas à devenir commun.

La robe de ville *habillée* se fait généralement forme princesse, La tunique ne se fait plus guère que pour les costumes habituels et en laine; les poches apparentes ont vécu! On avait trop abusé des garnitures de toute espèce; elles vont disparaître, au moins pour un temps. On fait encore des corsages cuirasse avec gilet Louis XV, sur des jupes très-longues et à draperies plates.

Les jupons de soie se garnissent peu haut; les plissés plus ou moins variés sont toujours les ornements les plus choisis.

Je veux encore donner la description d'une toilette de chez madame Duboys, car je l'ai trouvée charmante; elle convient au jour et au soir. Elle est de forme princesse, en velours ciselé, fond satiné, couleur fleur de tilleul (nuance nouvelle remplaçant le blanc crème), et application de velours bronze florentin. Tout le derrière de la robe est en velours ciselé et le devant en faille unie, couleur bronze, avec des draperies de velours, mélangées d'effilés de soie et de chenille. Le corsage est ouvert en carré et les manches, en soie, ont dans le bas des draperies de velours rappelant celles de la jupe.

On commence à faire des vêtements un peu moins longs que ceux du commencement de l'hiver; madame Duboys a spécialement, à cette intention, un tissu tout nouveau: c'est une armure de soie dont l'envers est en cachemire à longs poils. Quoique chaud, c'est d'un porté léger et agréable; cela se garnit de belles passementeries, mélangées de peluche.

La *redingote* est un vêtement très-adopté par les jeunes femmes et les jeunes filles. Cela a beaucoup de cachet, mais exige une parfaite exécution. Il n'y a, du reste, aucune différence avec le vêtement des hommes ainsi nommé : la coupe est la même; il n'y a aucune garniture, et les poches sont aussi placées intérieurement.

Les redingotes de drap couleur beige sont particulièrement jolies; elles sont doublées de soie marron, et ont des boutons de cette nuance, en métal transparent.

Grand luxe dans les sorties de bal; presque toutes ont de la fourrure. Mais il y a une telle abondance de fantaisie de fourrure commune, qu'on en est un peu saturé. Celles jaune clair sont particulièrement désagréables et peu seyantes; aussi le renard bleu conserve-t-il sa supériorité. Sur du noir, du blanc ou toute autre couleur, rien n'est plus joli et plus avantageux au teint.

Les chapeaux clairs sont assez en vogue.

Les formes *bonnes femmes*, à petit bavolet, sont très comme il faut; en les accentuant un peu comme grandeur, elles conviennent aux femmes qui ne sont plus jeunes.

Le feutre ras blanc est élégant; les brides sont en satin effilé de chaque côté; torsade en dessous en peluche de couleur; sur le dessus du chapeau, et un peu de côté, plume de coq blanche à la suite de laquelle se trouvent deux pompons espagnols en soie, de la couleur de la torsade, un gros et un petit.

On fait même des chapeaux de même forme, en velours épinglé, velours ottoman et gros grain. J'en ai vu de soie rose, excessivement jolis; les brides et les plumes frisées de même nuance, torsade de velours noir en dessous; pour l'ordinaire en feutre gris, forme fermée; galon de peluche de même nuance autour de la calotte, attaché derrière en petit nœud, sans bouts; brides de satin gris, avec galon au milieu.

Sur le haut du chapeau, un peu de côté, se trouvent cinq petites têtes de plumes en surmontant une très-longue, qui vient finir en pendant un peu sur le cou. Le dessous est composé d'une guirlande de grosses roses teintées de rouge caroubier et de rouge corail.

VISITES DANS LES MAGASINS

Je vous ai indiqué, il y a quelques mois, mesdemoiselles, une maison de chaussures en gros qui vend au détail sans augmenter ses prix. Ces chaussures, élégantes de forme et très-solides, sont soumises à la mode, mais les petites modifications qu'elle exige ne peuvent porter que sur les bouts arrondis ou carrés, — je parle pour les chaussures d'usage, — car les bottes de fantaisie se permettent tous les caprices : barrettes recouvrant le cou-de-pied, empeigne en étoffe pointillée, etc., etc. La chaussure de ville ainsi que nous l'avons vue dans les magasins de M. Poivret, 61, rue Montorgueil, se compose de la botte en chevreau, moyenne de tige, à doubles semelles, à bouts légèrement arrondis aux angles, le talon un peu évidé, genre Louis XV; de la botte forte, en chèvre, avec bout carré et un peu retourné pour isoler le pied de l'humidité; de la botte en chevreau brillant, piquée en soie blanche, avec très-haut talon Louis XV, cette dernière pour les visites non à pied. J'ajouterai pour l'intérieur, la botte en chevreau mordoré.

En outre des modèles que je viens de signaler comme les plus élégants, on trouve chez M. Poivret des bottes en veau, très-fortes, pour les mauvais temps; et, pour les temps froids et secs, des bottines en drap fourrées, se boutonnant sur le cou-de-pied; des chaussures pour enfants de tous les âges.

Parmi les chaussures d'appartement voici, à des prix très-modiques, des pantoufles en chèvre doublées de flanelle, montantes et ornées d'un nœud; d'autres, montantes, en velours, garnies de fourrure; des douillettes en soie piquée, recouvrant le pied, et se boutonnant de côté, formes coquettes et mignonnes qui vous garantiront du froid. Si vous avez eu, ainsi que je vous l'avais conseillé, le soin de conserver le numéro de votre chaussure, il suffira de l'envoyer à M. Poivret pour que vous receviez une chaussure identique, allant très-bien ; dans le cas contraire, envoyer la longueur du pied, sa largeur prise aux doigts et la hauteur du cou-de-pied.

***

Qui ne s'occupe aujourd'hui d'horticulture? Je suis persuadée que presque toutes nos lectrices — pour ne pas dire toutes — se livrent au plaisir de cultiver quelques-unes de ces plantes qui font l'ornement de nos appartements et notre joie lorsque nous voyons se développer leurs feuilles ou éclore un bouton. Cette culture nous est, du reste, devenue facile par l'emploi du floral; quel auxiliaire nos soins trouvent dans ce composé chimique! il nous évite la peine du rempotage, toujours ennuyeux, car le floral fournit à la plante la nourriture nécessaire, sans jamais appauvrir la terre : deux arrosages par semaine suffisent, indépendamment de l'arrosage ordinaire.

Les quatre formules du floral, numéros 1, 2, 3, 4, répondent au classement des plantes ainsi qu'il a été fait par les inventeurs, car un composé unique ne pourrait produire un bon effet sur toutes les plantes et toutes les fleurs. Il faut donc désigner les diverses plantes que l'on cultive, afin de recevoir les formules qui leur conviennent. Je n'entre dans aucun détail sur la manière de l'employer, chaque boîte étant enveloppée d'une instruction. Le floral se vend à l'Agence des Cultivateurs de France, 38, rue Notre-Dame des Victoires. S'adresser à M. Alfred Dudoüy.

***

Nous croyons avoir donné le renseignement qui nous est demandé par quelques-unes de nos lectrices sur la *Favorite des Dames*, de M. Séeling et je puis presque affirmer que si elles avaient feuilleté leur journal, elles eussent trouvé aux *Visites dans les Magasins* le renseignement demandé. Le voici de nouveau : la *Favorite des Dames* marche à la main et au pied ; mais pour la faire marcher au pied, on doit l'assujettir à une petite table préparée à cet effet; il faut donc, en faisant sa commande à M. Séeling, désigner si l'on veut une machine à deux fins. Évidemment le prix n'est pas le même avec la table; il est déjà si minime, 64 fr. avec tous les accessoires et les guides! Quant à la machine Wheeler et Wilson, dont M. Séeling est le seul agent en France, elle ne marche qu'au pied; elle est si douce, si facile à mettre en mouvement qu'une simple pression du pied suffit; au milieu de cette quantité de machines à coudre admises aux expositions universelles et autres, la machine de M. Wheeler et Wilson a toujours attiré l'attention des jurys, qui lui ont décerné les premières récompenses. Pour éviter les contrefaçons, exiger la marque de fabrique : deux W enlacés dans un écusson. Nous prions de s'adresser directement, à M. Séeling, 72, boulevard de Sébastopol.

***

Nous voyons dans les magasins de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, une foule de petites fantaisies propres aux cadeaux du jour de l'an : filet en chenille garni d'un nœud en ruban de peluche à envers de satin; coiffure charmante pour jeune fille, fichu avec frange en chenille se posant sur la tête ou se drapant au cou. Cravates et nœuds en ruban ; fichus en dentelles perlées ou brodées de chenille; mantille en dentelle espagnole, couverte d'une broderie en chenille, faisant très-bon effet à travers les fleurs mates qui se détachent sur les réseaux du tulle; l'écharpe en chenille, se drape sur la robe à laquelle elle sert de garniture ; rubans brochés, ou veloutés, ou pelucheux, pour drapé de robes de bal. Les gants sont aussi un cadeau très-apprécié, et ceux de la Ville de Lyon plaisent tout particulièrement, parce qu'ils sont d'une coupe élégante, en beau chevreau et solidement cousus; nous parlons du gant Joséphine, dont seule la Ville de Lyon a le dépôt. Les plissés en tulle, en crêpe lisse se trouvent de différentes hauteurs : pour volants de robe ou de tunique, pour manche, pour collerette ouverte ou montante, pour sous-manche. Quant aux galons, aux passementeries, aux effilés, aux franges, nous rappelons que l'assortiment est complet, dans les couleurs à la mode, unies, brochées et brodées.

C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne.

Première toilette. — Robe en matelassé. — Première jupe en faille, ornée dans le bas d'un grand volant plissé; sur la traine plusieurs volants en faille, en gaze et en dentelle; trois jupes en matelassé garnies de plissés en gaze, surmontés de dentelles; elles forment pointes derrière et sont relevées sur le côté par une longue chaine de fleurs descendant de l'épaule et ornant le corsage.—Corsage-cuirasse avec draperie en matelassé, garnie de dentelle et suivant le décolleté qui est en pointe; en dedans, plusieurs rangs de petits plissés étagés.

Deuxième toilette.—Toilette en tissu brillanté. Sur la première jupe sont posés des plissés en gaze et taffetas; le devant est orné d'un bouillonné en tulle retenu par un revers en tissu brillanté, rejeté en arrière. Corsage (1) lacé derrière, avec longue basque d'habit formant un pli creux dans le bas; ce pli est retenu par une traine de fleurs mêlée à un gros nœud en tulle, le tout posé au haut du voile en tulle, qui recouvre la traine; le corsage est garni de plissés. — Coiffure formée, sur le devant, d'un pouff de bégonias avec traine.

Toilette d'enfant. — Costume en velours. — Première jupe garnie de deux biais en satin. — Polonaise ornée d'un biais tout autour et relevée derrière par un gros nœud formant le pouff.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

Costume de marquise. — Robe de dessous en satin. — Jupe avec chaines de perles, retenues par des nœuds en satin et surmontées d'ondulations en rubans de satin que retient une rose; corsage à pointe décolleté en carré; l'encolure est bordée de deux biais liserés entre lesquels on pose une rangée de perles retenue par une touffe de roses.—Tunique en pékin satiné drapée en double pouff; elle est garnie d'une ruche plissée, les plis arrêtés par un ruban de satin étroit; les draperies relevées par une rose avec traine de feuillage. Manche demi longue terminée par la ruche plissée, retenue par une rose; l'emmanchure est garnie d'un cordon de roses; sabot en dentelle; chemisette en mousseline garnie d'une dentelle. — Velours avec médaillon entouré de perles. — Cheveux poudrés; coiffure en perles; touffe de roses et aigrette.—Souliers en satin, avec bouffette en dentelle sur laquelle est posée une rose.

Maroussia. — Sous-jupe en chalys. — Jupe plus courte en foulard, garnie d'un plissé en batiste relevée sur le côté.—Corsage à longue basque en foulard, garnie d'un plissé surmonté d'un biais; il est décolleté et orné de biais; le jockey est flottant. — Veste grecque en satin, bordée d'un biais orné de boutons; jockey découpé à dents (1). — Tunique en foulard, découpée à dents bordées d'un biais en satin, et enroulée en spirale, la traine retenue par un ruban formant bretelle.—Coiffure en foulard drapé.—Médaillon en vieil argent.—Souliers en maroquin avec bouffette en maroquin découpé à petites dents.

Soubrette. — Jupe en taffetas ou satinette rayée, drapée sur les côtés pour former pouff; le lé de devant est en étoffe pareille unie, garnie de ruban de satin.—Corselet en satin. — Tablier en organdi, dont le haut forme le devant du corselet (2); épaulettes liserées en

(1) Voir le patron, premier côté de la planche jointe à ce numéro.

(1) Ces deux patrons paraitront le 16 janvier dans les éditions verte et orange.

(2) Ce patron paraitra sur la même planche.

taffetas, boutonnées devant et croisant dans le dos.— Guimpe plissée en chalys avec col évasé, et double jockey, en batiste plissée, tuyauté. — Toque en paille bordée de taffetas et ornée d'un nœud avec touffe de roses et aigrette; dessous guirlande de fleurs. — Bas de soie rayés. — Souliers en taffetas avec nœud.

Costume tyrolien. — Veste (1) sans manche en cachemire ou taffetas, bordé d'un large biais liseré sur lequel on fait les boutonnières pour boutonner le plastron. — Plastron en cachemire brodé avec traverses en velours. — Ceinture orientale frangée, retenue par un ceinturon en cuir avec boucle en nikel. — Pantalon demi-bouffant en satin ou en satinette. — Chemise en toile à manche large et col Jeannot. — Chapeau en feutre avec draperie en velours, fixée par une aigrette en plumes de coq et une boucle en nikel. — Bas rayés en travers. — Bottes en cuir verni.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PORTE-LETTRES monté sur un chevalet en acier doré; ce modèle peut également servir pour porte-cigares. (Voir l'explication page 5, cahier de ce mois.)

CARTONNAGE

CACHE-POT. Il fait pendant à celui paru en novembre. Pour le monter, vous coupez la marge du carton en laissant seulement un millimètre au-dessus de la baguette argentée du haut, et cinq ou six millimètres en dessous de la baguette du bas. Sur l'un des côtés vous égalisez tout près du dessin, et de l'autre vous laissez trois ou quatre millimètres pour coller; vous employez de la colle de pâte ou de la colle liquide, à votre choix. Vous placez le cache-pot sur plusieurs doubles de papier, pour faire coussin, et vous posez une règle plate sur le collage, puis vous mettez dessus, pour former *presse*, un fer à repasser ou un plomb de bureau. On peut utiliser ce dessin comme modèle de broderie au passé sur satin, cachemire ou drap.

(1) Ce patron paraitra sur la même planche.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

PREMIER CAHIER

Toque. — Vêtement en poult de soie.— Chapeau en velours. — Costume en vigogne. — Sortie de bal. — Fond pour voile de fauteuil ou couverture. — Garniture. — Cache-théière.— Clarisse. — Buvard parisien avec boite à timbres. — Dessus de coussin. — Porte-lettres. — Écusson avec J. V. — Porte-billets. — Dentelle en application. — Petite dentelle assortie.— Pochette bretonne. — Parure. — Écusson avec M. C.— Chapeau. — Costume en cachemire. — Garniture. — Entredeux assorti.

PLANCHE I

1er CÔTÉ

CORSAGE-HABIT décolleté (deuxième toilette, gravure 4084).

PALETOT pour petit garçon de sept à huit ans.

2e CÔTÉ

POLONAISE fermée en biais (page 1, cahier de janvier).



CHARADE

L'aimable nom que mon premier!
Dans la langue hébraïque, il exprime la grâce;
Il n'est qu'un nom qui le surpasse :
Tous deux presque toujours on les voit s'allier.

Dans vos vêtements fait ravage
Mon dernier, insecte rongeur;
Parfois irréparable, hélas! est le dommage :
Avec un peu de soie prévenez ce malheur!

Mon entier est un peuple habitant l'Indo-Chine,
Il remplit le Ton-King, avec la Cochinchine,
Pour venger des méfaits, par nos armes conquis.
Nous y colonisons une part du pays;
C'est, sous un ciel ardent, une riche contrée :
Puisse la foi bientôt l'avoir régénérée!



MOSAIQUE

As-tu entendu une parole contre le prochain? qu'elle meure en toi et sois certain qu'elle ne te fera pas mourir.

Ecclésiastique.

—

Celui qui garde sa bouche garde son âme, mais celui qui agite sans cesse ses lèvres connaîtra le mal.

Proverbe.

—

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur fond : il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

VAUVENARGUES.

—

Prière de Vauvenargues mourant.

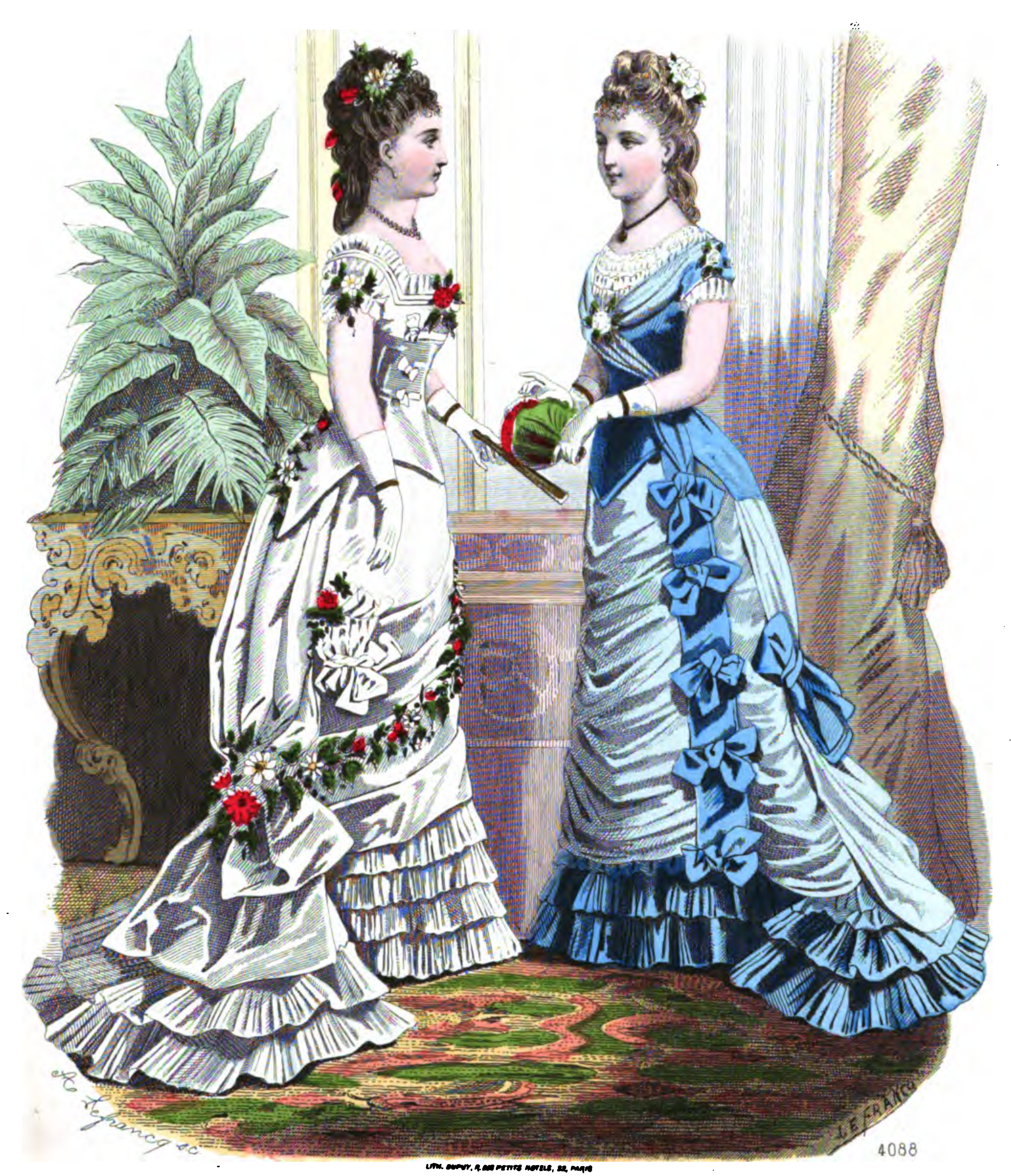
O Christ! prenez-moi sous votre aile! Esprit-Saint, soutenez ma foi jusqu'à mon dernier soupir!

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6—4056 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.



4088

Lith. Dupuy, R. des Petits Hôtels, 22, Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes de Mme Bréant-Castel 13, r. du 4 Septembre – Foulards de la Compagnie des Indes r. de Grenelle St Gn 42 – Machines à coudre Wheeler & Wilson, 70, Boulevd Sébastopol.

Journal
des
Demoiselles

ISABEL DE CASTILLE

Grande entre les reines, pure et sainte entre les femmes, telle apparaît dans l'histoire la fille de Juan II, la femme de Ferdinand d'Aragon. Deux faits éclatants dominent sa vie : la découverte du Nouveau-Monde et la conquête de Grenade, comme des étoiles, sur un ciel d'azur, resplendissent au milieu de cette existence, si haute, si sereine et vouée, quoiqu'elle se passât sur un trône, aux plus humbles devoirs d'une femme, d'une mère et d'une servante des pauvres.

Sa jeunesse s'était écoulée dans la retraite et l'abandon; son frère Henri la négligeait, et lorsqu'il mourut d'une mort prématurée, une de ses nièces, Jeanne, prétendit au trône : Isabel, forte de ses droits, les revendiqua par les armes, et la bataille de Toro, en 1476, la mit en pleine possession du royaume de Castille. Elle avait alors vingt-six ans; elle était mariée depuis six ans à Ferdinand d'Aragon, et leurs États étant unis, ils prirent le titre de *rois* d'Espagne. Son époux ne régnait pas à sa place; elle régnait avec son époux; elle assistait toujours au conseil et elle était nommée dans tous les actes publics.

Son œil pénétrant qui comprit les desseins de Christophe Colomb, qui discerna en Gonzalve de Cordoue le valeureux capitaine, qui distingua Fernand Cortez, devina sous la bure de saint François un homme éminent, *un de ceux devant lesquels*, selon l'expression de Shakspeare, *la terre entière peut se lever et dire : C'était un homme*. Ximénès, prêtre franciscain, fut présenté à Isabel par le cardinal de Mendoza : elle l'étudia et elle vit en cet homme obscur l'intelligence qui pouvait comprendre ses grands projets, et l'aider à les accomplir.

« Ximénès, dit le P. Ventura, toujours pauvre » religieux de Saint François alors même qu'il » occupa le plus riche siége de la chrétienté ; » grand théologien et homme d'Etat de premier » rang ; possédant toutes les langues anciennes » et très-versé dans la littérature moderne ; ré» formateur des ordres religieux et habile régis» seur du royaume ; homme de conciliation et de » piété et conquérant redoutable; la terreur des » Maures, qu'il subjugua par ses armes, et l'apô» tre des Maures, qu'il convertit par ses prédica» tions; cardinal de la Sainte Eglise et ministre » du plus grand empire du monde; réunissant » en sa personne toutes les grandeurs et toutes » les dignités, et assez modeste pour en redouter » les charges, assez habile pour en exercer toutes » les fonctions, assez consciencieux pour en ac» complir tous les devoirs; génie vaste dans le» quel les plus grands projets se succédaient avec » la rapidité de la pensée et se réalisaient avec la » perfection de l'ordre; âme grande et supé» rieure à toutes les misères de l'amour-propre ; » sachant tempérer la sévérité par la douceur, la » hardiesse par la prudence, l'autorité par la » bonté; très-habile à déjouer toutes les cabales, » et assez généreux pour ne jamais tirer ven» geance de ses plus cruels ennemis, tel fut Xi» ménès, tel fut l'homme auquel Isabel et Ferdi» nand donnèrent toute leur confiance. »

La reine obtint pour lui, du Souverain-Pontife, l'archevêché de Tolède ; elle disait dans sa lettre : « Je supplie Sa Sainteté d'obliger le frère Ximé» nès à accepter cette dignité; car l'unique chose » que je craigne, c'est de voir le refuser cette » charge, précisément parce qu'il en est digne. » » Le bref du pape arriva, conforme aux desseins de la reine; un jour que Ximénès, après avoir travaillé avec elle, allait se retirer, elle lui dit :

« Père, voici une lettre du Pape pour vous; lisez-la et voyez ce qu'il y a à répondre. ».

Ximénès baisa la lettre et en lut la suscription : *Au cardinal Ximénès, archevêque de Tolède*. Il demeura interdit et reprocha à Isabel sa *trahison*. Elle lui répondit :

« Père, ne vous effrayez pas; rien ne vous oblige à renoncer à vos vœux; Dieu a mis en vous de quoi faire plusieurs grands hommes. Le premier ministre de la couronne d'Espagne ne nuira en rien à l'archevêque de Tolède, ni celui-ci au parfait religieux de Saint François. »

Il fut ministre, il fut archevêque et il a mérité cet éloge de Fléchier : « Sa sévérité était accompagnée d'une probité constante, égale, incorruptible, d'un amour tendre pour le peuple et de cette qualité si rare, et pourtant si nécessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture a appelée *la faim et la soif de la justice.* »

Nous venons d'insister sur les vertus et le génie de Ximénès, parce qu'il fut le cœur et le bras du règne d'Isabel : elle l'avait sorti de l'humilité de sa vie cachée, elle l'avait associé aux labeurs de la couronne, et tant qu'elle vécut, tant qu'elle étendit sur lui son bras tutélaire, les grandes entreprises réussirent avec un éclat admirable. Après sa mort, Ximénès vit son zèle, ses ardentes pensées, ses rares talents, entravés par la basse jalousie de Ferdinand. Le génie demeurait le même, mais le puissant moteur qui lui permettait de réaliser ses admirables pensées n'était plus.

Le premier acte du règne d'Isabel, après une brillante campagne en Portugal, où elle chevaucha elle-même au milieu de l'armée, réalisa sans doute le rêve de sa vie. Depuis sept cents ans, les Maures occupaient en Espagne une position incontestée. Saint Ferdinand leur avait ravi Cordoue, mais Grenade leur restait, Grenade et son vaste territoire : une civilisation étrange, élégante et barbare, romanesque comme la chevalerie, terrible et sanglante comme le Coran, s'était implantée au sein de cette Espagne, gagnée jadis à Jésus-Christ par le sang d'innombrables martyrs. Les sciences naturelles, professées avec éclat à Grenade par des professeurs arabes, attiraient autour de leurs chaires les jeunes Espagnols; dans les carrousels, on voyait lutter, de vaillance, et souvent de courtoisie, les chrétiens et les musulmans; des captives chrétiennes, amenées à Grenade, étaient entrées dans les harems des rois et des émirs, et de ce mélange des deux races ennemies naissait, pour les catholiques, des défaillances dans la foi qui inquiétaient Isabel. Elle résolut de prendre l'épée de Pélage et de Ferdinand et de chasser de la Péninsule ibérique les dernières tribus venues de l'Afrique et de l'Asie à la requête du comte Julien.

Les Maures lui fournirent le motif de cette guerre qu'elle souhaitait entreprendre : ils enlevèrent, par trahison, la place de Zahara; les chrétiens prirent Alhama, la ville aux bains magnifiques; Isabel revêtit de nouveau la cuirasse, et se mit, avec le roi Ferdinand et le cardinal Ximénès, à la tête d'une puissante armée, que conduisait le grand capitaine Gonzalve de Cordoue. La campagne dura plusieurs années; Isabel exposa sa vie et donna ses joyaux et sa vaisselle d'argent pour la subsistance des soldats; toutes les villes du royaume de Grenade, successivement assiégées, tombèrent au pouvoir des chrétiens : *la grenade se mangeait grain à grain*, selon le dicton vulgaire. Les *rois* marchaient à la tête des troupes et campaient avec elles; on voyait, pendant la nuit, la tente d'Isabel illuminée par la lampe qui éclairait sa pieuse veille, car jamais elle n'omettait ses dévotions et ses prières accoutumées; une nuit, le feu prit à cette tente et embrasa tout le camp. Isabel, le lendemain, ordonna de rebâtir le camp en forme de ville, d'élever des maisons et non des tentes, et elle donna à cette cité improvisée, et qui dure encore, le nom de *Santa Fé.*

Enfin, après dix ans, Grenade fut investie par les Espagnols, les sorties désespérées des Maures firent couler beaucoup de sang, mais ne purent sauver l'héritage de Boabdil. Neuf mois de siége réduisirent la ville: elle se rendit: le roi Boabdil obtint de se retirer dans les montagnes des Alpuxares, dans un domaine que les *rois* lui concédaient. Au moment où il quittait la ville de ses ancêtres, le canon tonnait, l'étendard de Castille et d'Aragon flottait sur les tours de l'Alhambra; il vit venir à lui le cardinal Ximénès, et lui dit avec douceur :

« Occupez, seigneur, cette ville au nom de vos puissants souverains, à qui Dieu livre Grenade, à raison de leurs mérites et des péchés des Maures. »

Ximénès donna à ce roi infortuné toutes les marques de respect qu'une âme généreuse peut accorder au malheur; il reçut le même accueil de Ferdinand et d'Isabel, et dit, en offrant les clefs de Grenade au roi d'Aragon :

« Prends les clefs de ce paradis, vaillant prince, puisque Dieu l'a voulu ainsi. »

Isabel le reçut avec une noble et généreuse sympathie, mais elle levait sans cesse les yeux vers les tours de l'Alcazar : enfin elle vit la croix s'élever sur cette tour, entre les châteaux et les lions de Castille; une clameur enthousiaste salua le signe du salut, et Isabel tomba à genoux. Le vœu de toute sa vie était accompli, et, des Pyrénées jusqu'à la mer, le Christ vivait, le Christ avait l'empire.

Ceci se passait en l'année 1492. Deux ou trois ans auparavant, un religieux du couvent franciscain de Ribada, avait présenté à la reine un marin gênois, qui se nommait Christophe Colomb. Cet homme pauvre, obscur, affirmait qu'au delà de l'Océan existaient des terres et des îles, et il demandait quelques secours d'hommes et d'argent pour aller à la découverte de ces pays inconnus, qu'il voulait gagner à Jésus-Christ. Depuis huit ans, ses sollicitations étaient restées infructueuses : il avait imploré tour à tour les princes et les républiques de l'Italie, les rois de France, les rois d'Angleterre, Ferdinand d'Aragon lui-même; tous ne virent dans ses projets qu'une rêverie gigan-

tesque et une témérité qui ne méritait pas de réponse. Il allait retourner en Italie et abandonner à jamais l'espoir de découvrir un monde nouveau; mais le moment de Dieu était venu, et il rencontra enfin des âmes capables de comprendre la sienne.

Ce fut d'abord un saint religieux, le père Juan Perez, qui l'exhorta à la patience et le supplia de différer son départ pour l'Italie jusqu'à ce qu'il eût parlé à la reine. Isabel écouta Christophe Colomb, et un ardent enthousiasme s'éveilla en son âme. Elle mit à la disposition du navigateur l'argent dont il avait besoin pour équiper trois vaisseaux; elle lui donna, avec une confiance pleine de foi, tous les objets nécessaires pour le culte qu'on célébrerait bientôt sur ces rivages inconnus, et elle lui fit expédier des lettres-patentes par lesquelles il était déclaré *grand amiral de l'Océan et vice-roi de la terre ferme et des îles qu'il allait découvrir*. Le premier vendredi d'août de l'année 1492, le signe de la croix, arboré au mât du vaisseau amiral, Colomb mit à la voile pour aller conquérir un royaume au Christ et des domaines à l'Espagne, dont la noble souveraine l'avait protégé.

Une invisible main poussa cette petite flotte chargée d'une si grande mission : les tempêtes, les vents contraires, les révoltes de l'équipage ne purent l'arrêter, et, huit mois après son départ, Colomb traversa en triomphateur cette Espagne qui l'avait vu pauvre, mendiant à la porte des couvents et rebuté de tous ceux à qui il exposait ses plans, si admirablement réalisés! Dans toutes les villes qu'il traversait, on sonnait les cloches à son arrivée, et les peuples contemplaient avec admiration les trophées de sa conquête, les Indiens qu'il amenait et qui étaient chargés d'or, de fleurs et de fruits étrangers. Il arriva ainsi à Barcelone, aux pieds du trône d'Isabel; elle l'attendait, assise auprès du roi Ferdinand, entourée de la noblesse espagnole, et lorsque l'amiral parut, les rois vinrent au devant de lui; Isabel avait les larmes aux yeux, elle tendit ses mains à Colomb qui se prosternait devant elle, le releva et le fit asseoir près du trône. Les Indiens, chargés de trésors, étaient là, présents, comme des trophées vivants : Christophe fit le récit de son voyage et de ses glorieuses découvertes, n'attribuant son succès qu'à Dieu et aux rois catholiques. Ce récit fini, Isabel se prosterna, le visage contre terre, adorant et remerciant le Seigneur; puis le *Te Deum* éclata, célébrant dans son magnifique langage la plus grande découverte que les hommes aient faite, et qui n'est due qu'à la pénétration d'un seul et à la noble confiance qu'Isabel avait eue en lui.

La vie d'Isabel ne fut pas très-longue : l'ardeur de son âme la consuma et elle usa vite une trame qu'elle n'avait jamais ménagée. Elle n'avait que 50 ans lorsqu'elle mourut en 1504, à Medina del Campo, d'une maladie qui résultait des fatigues qu'elle s'était imposées. « Jamais, s'écria Ximénès, jamais l'univers ne verra une souveraine » d'une telle grandeur d'âme, d'une telle pureté » de cœur, d'une telle ferveur de piété, d'une » telle sollicitude pour la justice! »

Ainsi parlait celui à qui elle avait tant de fois ouvert son âme; les contemporains sont unanimes dans leur admiration. Cette reine, brave comme un chevalier sur le champ de bataille, intègre, prudente, avisée dans ses conseils comme le plus éclairé des magistrats; fervente et austère comme une religieuse, était, dans sa vie domestique, la plus tendre épouse et la mère la plus vigilante. Elle supportait les torts de son volage époux avec une patience silencieuse, d'autant plus louable qu'elle aimait celui qui la délaissait; elle surveillait avec le plus grand soin l'éducation de ses filles; elle réunissait autour d'elle les femmes et les jeunes filles nobles qui avaient une réputation pure, et, au milieu de ce cercle d'élite, elle travaillait à l'aiguille comme une humble femme, et l'histoire dit qu'elle se plaisait à coudre les chemises du roi Ferdinand, de cette même main qui tenait l'épée et le sceptre. La pureté de son âme, qui se reflétait dans la beauté de son visage, se trahissait encore dans les habitudes scrupuleuses et délicates de sa vie intérieure : elle n'avait ni *camarera-major* ni dames d'atour, et elle ne souffrait pas qu'une main étrangère l'aidât à sa toilette. Elle réunissait en elle, comme l'ont remarqué les historiens, les vertus les plus opposées, mais toutes prenaient naissance dans sa foi vive et dans son extraordinaire piété. La conquête de Grenade fut une œuvre de son zèle, la découverte de l'Amérique est due à sa foi ardente : elle voulait la propagation de l'Évangile dans ces régions inconnues, et si tous les Indiens n'abjurèrent pas leur cruelle idolâtrie, c'est que les compagnons de Pizarre et de Cortès, plus cruels que leurs Incas, les éloignèrent de la foi divine que Colomb et Isabel voulaient leur inculquer.

Deux des filles d'Isabel furent marquées du sceau de la croix : Catherine d'Aragon, épouse répudiée de Henri VIII, et Jeanne d'Aragon, femme de Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, qui perdit la raison en perdant son mari, et qui passa sa longue et stérile existence dans un délire continuel. Sa fille aînée, l'infante Isabel, avait épousé Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, et sa race finit dans la personne de l'infortuné roi Sébastien. Elle avait perdu en bas âge son unique fils, Juan, et la folie de sa fille Jeanne fit passer les vastes domaines, sur lesquels le soleil ne se couchait pas, sous le sceptre de Charles-Quint, petit-fils d'Isabel-la-Catholique, de la grande Isabel de Castille.

M. Bourdon.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DE LA DENTELLE

PAR Mme BURY-PALISSER
traduit de l'anglais
PAR LA COMTESSE DE CLERMONT-TONNERRE.

—

Ce beau livre a paru il y a plusieurs années, et jusqu'ici il n'a pu trouver une mention dans ce journal, dédié aux femmes et aux travaux féminins. Or, il n'est pas peut-être de travail plus délicat, plus ingénieux que celui qui, avec un simple fil de lin, crée, sur des réseaux plus légers que l'air, des arabesques, des volutes, des fleurs, des enlacements, des dessins ravissants de caprice et de grâce. Cet art remonte aux temps les plus anciens; il est d'origine orientale : on voit au musée de Portici une statue antique de Diane dont la tunique est garnie d'une dentelle semblable au point moderne et teinte en pourpre; les Israélites brodaient le filet fait à la navette; les femmes grecques et romaines filaient, tissaient, brodaient; les robes des Égyptiens étaient ornées de réseaux brodés en reprises; et jusque chez des nations barbares on connaissait ces travaux de luxe, œuvres de mains habiles, œuvres dues peut-être à de pauvres captives que les *rois de mer* avaient enlevées. Dans les tombeaux scandinaves on a trouvé des dentelles d'or; l'antique manipule de saint Curthbert, gardé à Durham, est bordé d'une dentelle, et la beauté des broderies de cet ornement sacerdotal dépasse toute description; les femmes françaises, espagnoles, italiennes, flamandes, excellaient également dans ces ouvrages; les reines mêmes s'y appliquaient, et les religieuses consacraient à l'autel ce travail de leurs mains. Des albums, ornés de beaux modèles, furent publiés et sont encore aujourd'hui un sujet de curiosité et d'admiration.

Le *Journal des Demoiselles* a publié, il y a quinze ou seize ans, de nombreux et beaux dessins de guipure, tirés de l'ouvrage d'un gentilhomme vénitien et qui dépassaient tout ce que l'art moderne invente; le *macramé*, dont il donne aujourd'hui des modèles, est une antique dentelle arabe.

Le livre dont nous vous entretenons aujourd'hui est orné d'une immense quantité de dessins originaux et curieux, qui représentent tous les points de dentelle connus et inconnus : à côté des magnifiques points de Venise, on voit les dentelles espagnoles, noires, brodées d'or et d'argent, la guipure de soie exécutée dans l'archipel Ionien et dans l'île de Malte; puis viennent les beaux travaux flamands : Malines, Bruxelles, Valenciennes, Bailleul; les élégances françaises, les points coupés qui ornaient, au temps de Louis XIV, les rhingraves, les steinkerques, les canons des seigneurs et les manches et les collets des grandes dames; de charmants portraits représentent les belles dentelles entourant de beaux visages; viennent les superbes points d'Alençon et d'Argentan, les dentelles de fil noir de Caen, les blondes de Bagneux, la dentelle de Chantilly, les points d'esprit de Lille, et l'on arrive ainsi jusqu'aux temps modernes, qui sont des temps de décadence pour cette délicate industrie. Le chapeau a remplacé dans les campagnes le hennin cauchois, les coiffures bretonnes et les coiffes flamandes; la lingerie plate et masculine a détrôné les délicats ornements qu'aimaient tant nos mères; le goût y a beaucoup perdu et la fortune publique ne s'en trouve pas bien.

Dans ce beau volume, on voit ce qu'était cette industrie toute féminine, qui donnait du pain à des milliers d'ouvrières, qui ajoutait des millions au commerce, et qui revêtait d'une grâce que rien n'a pu remplacer la toilette des femmes. C'est un regret de plus à ajouter à tous ceux que le passé nous a légués (1).

M. B.

EN FAMILLE

NOUVELLES, PAR MADAME DE STOLZ.

—

Esprit vif et cœur tendre font, en amitié, le plus charmant assemblage; j'en dirais bien au-

(1) Magnifique volume avec dessins et portraits, chez Didot, rue Jacob, Paris. Prix : 11 fr. 50 c.

tant en littérature, et, ce mélange, notre chère madame de Stolz nous l'offre à un degré bien rare. Ce volume de *Nouvelles* en est la preuve : que d'esprit et de cœur dans *Sommes-nous riches?* quel tendre amour des pauvres dans *Charité passe prudence!* que d'esprit et de finesse dans *les Enfants du Vannier!* Quant à ce petit morceau : *les Noix d'une pauvre Fille*, il est exquis. Il faut, chères lectrices, lire et faire lire ce joli volume; il est de ceux qui, sous la forme la plus agréable, sont destinés à faire un grand bien; un parfum s'en exhale, et ce parfum c'est la bonté (1). J'en dirai autant de *Quatorze jours de bonheur* (2), joli et spirituel tableau, que je voudrais voir entre les mains de toutes les jeunes filles riches qui, souvent, ne savent pas comment et combien elles pourraient être heureuses.

M. B.

LE CHEMIN DU BONHEUR

PAR ÉTIENNE MARCEL

—

Ce joli roman appartient à la meilleure *manière* de l'auteur : il est écrit avec une émouvante simplicité, et l'on suit le héros qui cherche sa voie et qui la trouve enfin, avec un intérêt croissant. On devine que le chemin du bonheur n'est pas celui de la grande fortune, ni des préoccupations mondaines : il mène au travail, au devoir et aux affections de la famille. Nous recommandons ce volume (1).

(1) Chez René Haton, 33, rue Bonaparte, Paris. Prix du volume, 2 fr. 25 c.

(2) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. Prix : 2 fr. 25.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. — Prix 2 francs.

JEAN BRESSON

HISTOIRE D'UN PAYSAN

PAR LOUIS COLLAS

—

La Terreur est une mine inépuisable de romans et de drames; la tragédie, en ce temps-là, était assise, avec son masque effrayant, au seuil de toutes les maisons, et l'on s'étonne que les Français de nos jours soient si prêts à rire (ce rire est-il de bon aloi?) lorsque leurs mères ont tant pleuré. L'excellent livre de M. Collas appartient à cette époque, qui enfanta tant de crimes, qui enfanta tant de dévouement; il met en scène l'héroïsme d'un homme obscur, d'un paysan, et il est animé d'un souffle chaud et noble qui le rend d'un vif, d'un touchant intérêt. J'espère que nos lectrices en jugeront par elles-mêmes (1).

(1) Librairie Olmer, 53, rue Bonaparte, Paris. — Beau volume, prix : 3 fr.



LA LECTURE PAR DÉSŒUVREMENT

SUITE ET FIN

III

Au reste, il y a lieu de moins s'étonner de l'incurie qu'on apporte à choisir ses lectures, si l'on vient à considérer le peu de soin et d'attention avec lesquels elles se font.

Il est impossible de ne pas être de l'avis de Bossuet et de ne pas estimer avec lui que l'attention est ce qu'il y a de plus rare en ce monde. On parle, on écoute, on échange des pensées; mais celui qui parle a-t-il bien la conscience exacte de ce qu'il soutient; celui qui écoute, l'intelligence complète de ce qu'il entend. Ne leur arrive-t-il pas le plus souvent à l'un et à l'autre, faute de se prêter mutuellement la présence de leur esprit, de s'en tenir à des à peu près, sans que leur véritable pensée s'aborde et se mesure ?

Il arrive tous les jours, lorsque vous répondez par les renseignements les plus précis à la question qu'on vous adresse, lorsque vous donnez à un inférieur un ordre ou une explication exprimés par les termes les plus nets et les plus clairs, qu'on ne s'est pas même donné la peine d'entendre ce que vous avez articulé cependant d'une façon si péremptoire.

Il y a plus. Vous vous êtes aperçu peut-être, au milieu de l'entretien, que l'attention de votre interlocuteur faiblissait et qu'il se laissa gagner par quelque distraction. Dans votre désir de prévenir une méprise, vous avez eu soin de le rappe

ler à lui-même et d'insister sur l'intérêt de votre récit ou l'urgence de vos recommandations. Peine perdue ! Vous n'avez pu venir à bout, malgré l'instance de vos gestes et l'accentuation de votre discours, de fixer cette mobilité présomptueuse et d'arrêter pour un instant le vagabondage de cet esprit.

Si la personne qui parle et qui a tout intérêt à se faire écouter ne peut pas, le plus souvent, réussir à cette entreprise, quel va être le sort du pauvre écrivain, livré sans défense à la merci de son lecteur ?

Se figure-t-on bien les situations diverses que doit affronter tour à tour ce malheureux volume, sans qu'il ait, pour se défendre, autre chose que la bonne volonté avec laquelle on daignera en prendre connaissance.

Peu importe qu'il contienne des trésors d'observation, de finesse, de sentiment ; peu importe qu'il révèle au public les faits les plus curieux, les découvertes les plus fécondes, les théories les plus hautes. Les mots choisis avec tant de soin par l'auteur et destinés par lui à la révélation de sa pensée ne font que la retenir et la dissimuler, dès que le lecteur ne prend pas la peine d'entrer dans le sens de la phrase, et se contente de parcourir les lignes du regard, sans y attacher peut-être aucune signification.

Cette inattention fondamentale et coutumière ne prend pas toujours la peine de se dissimuler ; elle s'avoue le plus souvent par des témoignages tout à la fois bien authentiques et bien naïfs.

Ne voyons-nous pas l'homme qui interrompt sa lecture marquer avec soin, au moyen d'un signe matériel, l'endroit précis où il vient de s'arrêter ? Il sait bien qu'il serait incapable de se retrouver. Il est si loin de s'assimiler les pensées et les raisonnements du texte, que, s'il arrive au signet de se déranger ou de se perdre, il est exposé à recommencer, de la meilleure foi du monde et avec le plus imperturbable sang-froid, vingt pages peut-être qu'il devrait connaître, puisqu'il est censé les avoir lues. Le plus probable, cependant, est qu'il ne s'en avisera en aucune façon, et reprendra ainsi bravement un entretien dont il avait cependant déjà entendu toutes les paroles.

Au lieu de chercher dans la lecture un rafraîchissement de notre âme et un renouvellement de notre esprit, au lieu de saisir avec empressement cet heureux moyen de suspendre pour quelques instants le cours ordinaire de notre vie, c'est presque toujours la tête pleine de nos affaires, de nos préoccupations, de nos soucis, sans rien faire pour les écarter ou les interrompre, que nous jetons les yeux sur les pages d'un auteur. Nous consentons sans doute à nous laisser distraire par lui, et cependant c'est à peine si nous daignons nous y prêter, bien loin d'y faire le moindre effort ou d'y apporter quelque bonne grâce. Nous avons encore les oreilles pleines des discours que nous avons entendus; notre cœur est encore sous l'empire d'émotions qu'il n'essaie même pas de calmer. C'est ainsi que nous mêlons sans cesse aux idées que s'efforce de nous suggérer le texte, la préoccupation des calculs et des combinaisons qui pourraient faire réussir nos projets.

Pendant que les uns ne peuvent parvenir à se ressaisir et à se calmer, même pour un court intervalle de temps, distraits comme ils le sont par la tyrannie de leurs préoccupations et de leurs affaires, les autres sont en proie à une sorte d'impuissance chronique. Tandis que les premiers ne sauraient apaiser le trouble de leur intelligence, les seconds ne peuvent la réveiller de son sommeil.

La paresse du corps offre sans doute au regard un spectacle affligeant et blâmable ; on ne saurait voir de sang-froid un homme qui, incapable de secouer son indolence, demeure étendu sans mouvement pendant de longues heures et semble avoir perdu tout à la fois le désir et la force d'agir. Que serait-ce donc si l'indolence de l'âme pouvait, elle aussi, être aperçue du dehors ? On verrait ces facultés énergiques et toutes-puissantes, dont la Providence a doué notre entendement, perdre peu à peu l'habitude de se conduire en même temps que la force de se mouvoir. On verrait l'esprit lui-même s'exténuer peu à peu, comme le font nos membres pendant l'immobilité cruelle d'une longue maladie. Il n'est pas étonnant que le jour où l'on demande à cette activité languissante quelque concentration et quelque vigueur, le tempérament intellectuel, épuisé par l'affaiblissement de ce régime, se refuse aux sollicitations qu'on lui adresse et trompe l'espérance qu'on mettait en lui.

L'art lui-même n'a pas manqué de populariser cette étrange façon de faire connaissance avec une œuvre littéraire. Il ne manque pas de gravures et de tableaux de genre qui représentent, sous les traits les plus gracieux, ce que j'appellerais volontiers la lecture inattentive. Ne voyez-vous pas d'ici cette jeune femme étalée sur les coussins d'une bergère ou ensevelie entre les bras d'un fauteuil ? Elle feuillette d'une main rapide ou effleure d'un regard errant je ne sais quel pauvre auteur, complétement abandonné à sa merci dans la cruauté du tête-à-tête ? Que faut-il pour que cette œil se détourne, pour que cet esprit s'envole, pour que cette main nonchalante retombe ? Moins que rien : une mouche qui cherchait aventure et qui est venue se poser au travers des lignes; une page qu'on a oublié de couper dans cette revue et pour laquelle il faudrait étendre le bras vers le couteau d'ivoire, un feuillet que la tranche d'une reliure neuve a rendu adhérent avec le feuillet qui le suit; en voilà assez pour arrêter et décourager cette lecture peu passionnée. On attache si peu d'intérêt, on se prête si peu à la suite des idées, qu'on est tout disposé à

franchir au besoin quelques pages, ce sera toujours autant de moins.

Il n'est pas même besoin d'une circonstance matérielle, quelque futile qu'on la suppose, pour dérober à l'écrivain ce reste chétif d'une attention incertaine. Ceux qui font des livres sont bien obligés de s'avouer, à la honte de leur amour-propre, que leurs volumes les mieux réussis et les plus chers n'ont eu mainte fois d'autre effet et, ce qui est bien pire encore, d'autre destination que de provoquer chez certains lecteurs la béatitude du sommeil. Les écrivains peuvent se dire, pour calmer leur orgueil, que pareille mésaventure est arrivée aux plus grands génies. Ce n'est pas, le plus souvent, l'ennui qui s'abat sur notre âme et qui ferme ainsi nos paupières, ou, si c'est l'ennui, il ne faut pas l'attribuer à l'auteur, mais à nous-mêmes, dont l'apathie et la distraction suffisent pour amoindrir et pour exténuer le sens des phrases les mieux remplies. A mesure que nous prenons moins la peine de regarder, nous précipitons de plus en plus la rapidité de notre coup d'œil, à ce point que les mots, les phrases, les périodes finissent par défiler devant nous comme un tournoiement vertigineux, à ce point que l'œil, fatigué, se détourne et se ferme pour se reposer.

IV

Si cette inattention de l'espritse bornait, comme il semble devoir arriver, à nous laisser ignorer tel livre que nous n'en prétendrons pas moins avoir lu, le mal ne serait pas grand et il semble qu'on pourrait à toute force s'y résigner. Nous en serions quittes pour demeurer dans notre ignorance, en dépit de ce simulacre d'effort pour en sortir.

Mais les choses ne se passent point ainsi.

Ces habitudes d'inattention entraînent pour les esprits des conséquences véritablement funestes. Elles leur communiquent une sorte de faiblesse chronique; elles nous jettent le plus souvent dans les erreurs et les préjugés.

Il semble que ce ne soit rien, ou du moins, peu de chose, de tenir entre ses mains un texte imprimé dans notre propre langue, traitant avec une clarté suffisante un sujet fait pour nous intéresser, et de suivre machinalement les caractères, sans prendre la peine de pénétrer jusqu'à la pensée de l'auteur. On peut sourire, si l'on veut, de l'étourderie qui, dans une œuvre suivie et sérieuse, prend bravement le tome trois pour le tome premier, et croit suivre le fil du raisonnement, sans même se douter des six cents pages qui précèdent. Rien de plus comique qu'une tête plongée entre les ailes complaisantes d'un gros volume et reposant sa paresse victorieuse sur l'écrivain humilié.

Le malheur est que ces incidents se changent en coutume, cette distraction en impuissance, cette étourderie en infirmité.

La médecine va en s'inquiétant davantage chaque jour d'une maladie singulièrement terrible et singulièrement trompeuse sous ses apparences inoffensives; je veux parler de l'anémie. Aucun organe ne souffre, le corps garde la régularité de ses habitudes et jusqu'à l'apparence de la santé: les fonctions essentielles ne cessent pas de s'accomplir, et cependant l'être physique tout entier se trouve en proie à un dépérissement continu qui rend sa perte inévitable. C'est que le travail de l'assimilation ne se fait plus. Aucun élément extérieur ne vient compenser l'usure quotidienne et renouveler la machine que dépense l'activité de chaque jour.

L'inattention, lorsqu'elle cesse d'être une distraction qui vous surprend ou une faiblesse à laquelle on cède pour une fois, ne tarde pas à se changer en un mal chronique, en une véritable anémie intellectuelle.

Nous ne saurions suffire aux relations les plus simples et les plus ordinaires de notre vie sans dépenser, en quelque sorte, notre capital d'idées. Sans doute celles-ci ne périssent pas pour avoir été communiquées; il leur arrive même de gagner d'abord quelque chose à ce contact. Il n'en est pas moins vrai qu'elles perdent, avec le temps, de leur nouveauté, de leur fraîcheur, de leur intérêt. Notre esprit, à force de les avoir présentes, finit par devenir étranger à leur portée et indifférent à leur valeur. Il peut encore en user, il est devenu incapable de s'en nourrir. Il lui faut absolument, pour s'entretenir et se fortifier, quelque pâture nouvelle, quelque sujet inconnu auquel puissent se prendre les facultés de son intelligence.

C'est à ce besoin de renouvellement, si particulièrement semblable à l'alimentation de notre corps, que le travail de la lecture a pour but de pourvoir. C'est elle qui est pour ainsi dire chargée de nous mettre quelque chose sous la dent, afin que nos facultés ne fonctionnent pas à vide et qu'elles ne s'usent pas les unes les autres par un frottement inutile et dangereux.

Dès qu'on a cédé une fois à la tentation de faiblir dans la lecture d'un écrivain, on a véritablement donné des armes contre soi à l'inattention et à la paresse, toujours prêtes à nous envahir; on a augmenté en quelque sorte le poids mort de l'inertie intellectuelle et morale, et fortifié la résistance que des bas-fonds de notre nature, il oppose au progrès de notre marche et au déploiement de notre vol.

Alors, toutes les fois que nous abordons une étude sérieuse, nous sentons notre esprit qui nous échappe et qui se dérobe à notre bonne volonté. Plus la matière est difficile, plus les efforts ont besoin d'être sérieux, et plus il s'obstine à n'entreprendre et à ne suivre aucun acte d'attention. Peut-être consentirait-il encore à se prêter à des idées moins profondes, à écouter la voix d'une littérature plus frivole; mais s'il est vraiment question de s'appliquer au point d'y

gagner quelque chose, l'intelligence ne trouve plus assez de ressort pour l'obtenir d'elle-même.

Cette atonie de notre esprit n'a pas seulement pour effet de nous dégoûter en quelque sorte de toute alimentation intellectuelle; elle nous rend incapables, même de garder dans notre mémoire les idées qui ont pénétré dans notre entendement. A supposer que nous ayons eu le courage de les conquérir, elles ne tardent pas à s'effacer de façon à devenir impropres à tout usage.

La langueur réagit sur tout le tempérament, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Une fois que nous avons contracté par des lectures irréfléchies et distraites, une espèce d'impuissance générale de la pensée, nous finissons par nous habituer non-seulement à ne plus suivre le sens des phrases que nous parcourons du regard, mais encore à ne plus attacher une signification exacte et précise aux paroles qui frappent nos oreilles. Notre activité intellectuelle se laisse aller à une somnolence continue; les connaissances que nous possédions autrefois avec le plus de netteté et de certitude ne tardent guère à perdre pour nous leur valeur et leur intérêt. C'est ainsi que la lecture, faite pour rafraîchir notre mémoire et ranimer notre esprit, devient le point de départ de notre décadence, en même temps qu'un enseignement de la distraction et une provocation à la paresse.

V

Cette habitude de s'en remettre au hasard pour le choix des ouvrages, comme de n'accorder à ses lectures aucune attention, entraîne ordinairement après elle un inconvénient plus grave peut-être que la débilitation dont nous venons de parler.

Ce qui fait la plupart du temps l'incurable médiocrité des esprits, c'est beaucoup moins leur ignorance, toujours supportable lorsqu'elle est avouée en même temps que compensée par la modestie et la bonne foi, que les préjugés auxquels nous accordons si volontiers notre pleine confiance, que les contradictions dont nous recélons en nous le germe.

Il n'est pas besoin d'être un Descartes et de recommencer avec lui le *Discours de la Méthode*, pour reconnaître au premier examen combien nous portons en nous-mêmes d'idées arbitraires. S'il est dans notre pensée quelque sujet auquel nous n'avons point réfléchi, dont nous ne nous sommes jamais occupés sérieusement, vous pouvez être certain d'avance que cette question inconnue est précisément celle où vous vous trouverez le plus de parti pris. Examinez, et vous verrez que sans avoir jamais rien étudié par vous-mêmes, rien vérifié, rien appris réellement, vous ne laissez pas d'avoir à votre disposition des affirmations tranchées, des vues pleines d'entêtement sinon de lumière; toute la décision d'un jugement arrêté sinon acquis.

Ce qui rend ce phénomène plus singulier, c'est que dans les matières où vous êtes vraiment compétents, où vous avez mieux que personne le droit d'émettre et de soutenir un avis, vous ne manquez pas de vous montrer fort coulants et fort accessibles aux objections. Plus vous êtes ferrés et pourvus de connaissances, plus vous vous sentez disposés à les mettre à l'épreuve, plus vous vous sentez jaloux et impatients d'en acquérir.

On le voit: ce n'est pas la trempe de notre esprit qui manque de force, non plus que notre raison de logique. Nous ne faisons que subir les conséquences de tant de lectures mal faites. Tandis que nous croyons n'avoir à y regretter que le mauvais emploi de notre temps, il se trouve que nous en avons gardé un véritable encombrement de préjugés.

Dans ce parcours hâtif et distrait, nous avons vu défiler sous notre regard errant les rêves de tous les systèmes, aussi bien que les arguments de toutes les démonstrations. Aussi indifférents à l'étrangeté des hypothèses qu'à la puissance des preuves, nous n'avons pas manqué d'accueillir sur le même pied les assertions les plus diverses. Nous n'avons pas gardé dans notre esprit ces souvenirs précis et arrêtés, qui conservent chaque idée avec sa valeur intrinsèque en quelque sorte et à son rang hiérarchique. Dans ce pêle-mêle où nous nous sommes perdus, dans cette confusion que nous nous sommes faite, nous n'introduisons plus aucune différence, nous ne faisons plus nul discernement. Dès qu'une idée a surnagé dans ce vague, dès qu'elle a eu l'heureuse chance de demeurer dans notre souvenir, nous ne nous avisons plus de la remettre en question; il nous semble que nous aurions mauvaise grâce à en contester la valeur. Nous nous faisons cette illusion d'admettre que jadis elle a été pour nous vérifiée et démontrée.

Le malheur est précisément qu'en pareille occurence, les idées qui survivent ainsi dans les intelligences oisives et affaiblies, ce sont justement les singularités, les hypothèses, les chimères. Dès que la mémoire n'est pas cette faculté puissante qui conserve à tout jamais un jugement fortement médité, elle n'est plus qu'une suite, une collection fortuite de réminiscences sans lien. C'est la bizarrerie des pensées et non point leur importance qui frappe notre imagination et nous dispose à les retenir.

Voilà pourquoi tant d'esprits sensés et d'une réelle valeur ne retrouvent plus, lorsqu'ils veulent faire usage de ce qu'ils ont acquis, que des paradoxes sans vraisemblance et des hypothèses sans fondement. Si vous pouviez les débarrasser de ce bagage d'emprunt, si vous pouviez les délivrer de cette confiance qui les trompe, vous vous retrouveriez en présence d'intelligences

parfaitement aptes à saisir ce qu'on leur explique, comme à apprendre ce qu'elles ignorent.

Nos contradictions s'expliquent de la même façon que nos préjugés.

Dès que nos idées cessent de reposer sur un fondement solide, dès que nous leur accordons notre foi sans en avoir vérifié la certitude, dès que nous ne prenons aucun souci ni pour en déterminer l'origine, ni pour en prévoir les conséquences, il devient tout simple que ces connaissances d'emprunt et de hasard aient quelque peine à s'accorder les unes avec les autres. Le plus souvent elles relèvent de principes différents, de systèmes contradictoires et n'ont pas même, pour se rencontrer, la misérable ressource des similitudes les plus grossières.

Considérées à ce point de vue, les lectures précipitées et vagabondes entraînent, comme on le voit, ce triste résultat de laisser après elles l'incertitude pire que l'ignorance, et la contradiction pire que l'incertitude. C'est ainsi que des esprits honnêtes et dont la conduite proclame assez le respect qu'ils ont d'eux-mêmes paraissent flotter sans cesse d'un extrême à un autre extrême, au gré de leurs passions et de leurs intérêts, soutenir indifféremment le pour et le contre sur chaque question, par amour-propre ou par caprice, tandis que leur unique tort, comme leur unique malheur, est de se laisser entraîner au hasard par une association vertigineuse de souvenirs arbitraires et contradictoires.

Voilà où conduit la lecture par désœuvrement.

ANTONIN RONDELET.



LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

III

APRÈS DOUZE ANS

Les jumeaux touchaient à l'adolescence, leur mère à la fin de l'âge mûr, leur père à la vieillesse légale, leur frère et leur sœur étaient dans la force et la fleur du printemps, et durant ces douze années chacun d'eux avait tracé son sillon selon que l'inclination, la nature ou le devoir poussait la charrue. Pour madame Maurand, ces douze ans ne représentaient que deux noms, ne rappelaient que deux pensées toujours confondues : les enfants, Emmeric et Claire, les jumeaux qui, dernières fleurs de son été, avaient imprimé à son cœur une vie nouvelle et plus intense. Jusqu'à leur naissance, elle avait été une active ménagère, très-occupée de sa maison, très-assidue à ces labeurs divers que la nécessité impose aux femmes dans une position médiocre, et partageant son temps entre ses occupations domestiques et les relations d'amitié qu'elle avait au dehors; quand elle avait bien parcouru les sentiers de sa maison, lorsque tout était en ordre dans son petit empire, elle aimait à faire des visites et à entendre raconter les nouvelles de son cercle; souvent elle associait Clotilde à ses excursions d'après dîner, et c'était, avec quelques promenades dans les bois et sur les hauteurs de Montmorency, les seules distractions qu'elle connût; l'arrivée des jumeaux changea ce mode de vie et, dès leur naissance, ils devinrent l'occupation absorbante et le plaisir unique de leur mère. Elle délégua à Clotilde la direction du ménage : Clotilde régla, commanda, tint les comptes, fit les petites et les grosses besognes, pendant que sa mère allaitait, habillait, amusait le frère et la sœur. Ils grandirent et, ce qui semblait impossible, l'amour de leur mère grandit encore : les grâces, le développement de ces petites créatures étaient un poème qui enchantait ses jours et ses nuits; toutes ses facultés comme toutes ses heures leur étaient consacrées; les petits événements de leur petite vie étaient les seules éphémérides qu'elle retînt désormais : le premier sourire, le premier pas, le premier mot avaient leur date gravée dans sa mémoire; elle conservait dans un coffret, reliquaire de ses trop chères idoles, la première page griffonnée par Emmeric, le marquoir sur lequel Claire avait fait ses premières armes; elle avait rassemblé, à grand effort, tous les souvenirs de ses propres études pour les communiquer aux jumeaux, et c'était sur ses genoux qu'ils avaient appris à lire, à écrire et à balbutier les premières notions de la grammaire et de l'histoire; et ce ne fut qu'avec un véritable déchirement de cœur que, cédant

aux observations de son mari, elle livra son Emmeric à des maîtres étrangers; mais avec quelle joie orgueilleuse elle vit ses premiers succès et recueillit les lauriers enfantins dont l'abondante moisson pousse dans toutes les cours de collége! Elle ne parlait que de ses enfants, et son mari lui dit un jour :

« Mais Octavie, de quoi pouvions-nous bien parler avant que les jumeaux ne fussent au monde?... »

Cette faiblesse maternelle, dont le public riait quelque peu, était vue dans la famille avec une parfaite indulgence : M. Maurand aimait sa femme, et ses joies innocentes et profondes lui faisaient plaisir; il n'en analysait pas les dangers; lui aussi avait une pensée étrangère à la vie de tous les jours, lui aussi avait sa marotte et son idée fixe. Et, absorbé dans sa recherche de l'inconnu, il pardonnait volontiers à la passion constante et préoccupante qui se consumait près de lui.

Les enfants aînés, Michel et Clotilde, natures généreuses et tendres, applaudissaient à l'amour dont leurs petits filleuls étaient l'objet, et ils ajoutaient leurs gâteries à celles que madame Maurand inventait sans cesse; longtemps on parla dans la famille d'une écurie avec chevaux et palefreniers et d'une laiterie à la Trianon, étrennes d'Emmeric et de Claire, pour lesquelles la mère et les aînés avaient réuni leurs petites économies; et puis, à mesure que passaient les années, à mesure que les désirs et les ambitions de la jeunesse prenaient une forme plus accentuée dans le cœur de Michel et de sa sœur; à mesure qu'ils s'élançaient vers l'avenir, ces enfantines tendresses prodiguées aux petits les trouvaient plus souriants : ils ne sentaient pas de rivaux dans ces enfants dont l'âge et la grâce éveillaient en eux tous les sentiments de protection et de sympathie que les âmes nobles accordent à ce qui est faible et dépendant, et sous cette triple effluve de tendresse les jumeaux grandissaient en ignorant cette science de la vie et de ses difficultés, de la pauvreté et des obstacles qu'elle élève, science que leurs aînés ne possédaient que trop bien.

Les aspirations intelligentes de Clotilde, ses goûts littéraires s'étaient vus refoulés bien loin depuis la naissance des enfants; les labeurs du ménage qu'elle avait gaiement et courageusement acceptés avaient pris les heures qu'elle eût si volontiers consacrées à l'étude, et elle avait renoncé aux diplômes, si longtemps l'objet de son innocente ambition : si sa lampe veillait encore dans la nuit, si elle épanchait encore sur le papier le trop-plein de son âme, elle n'y attachait aucune pensée de réputation et d'avenir : une humble destinée lui apparaissait, noble dans son obscurité, heureuse, quoique privée d'éclat et de richesse : elle se voyait dans une petite maison sur les coteaux de Montmorency, livrée à une vie laborieuse; mais quels dédommagements Dieu mettait à côté de ces devoirs austères! ne voyait-elle pas dans ses rêves ses enfants qui jouaient à ses pieds? ne voyait-elle pas, inclinée sur des registres, une tête brune dont les yeux souriaient à son aspect! n'y avait-il pas, dans cette étroite demeure, un cœur dont elle était sûre, une main qui la soutenait, une affection qui lui aurait fait trouver douces toutes les fatigues et qui l'aurait consolée de toutes les souffrances? Elle atteignait le mirage de sa main; elle aimait, elle était aimée, tout était simple et sûr dans son avenir, et avant peu le songe serait réalité.

Michel ne touchait pas au but de si près; toujours, il avait entretenu dans son âme la vocation élevée qui le poussait vers un art difficile; mais la sèche main de la pauvreté l'avait éloigné de son rêve : bien jeune encore, il avait fallu gagner de l'argent pour subvenir aux besoins d'une famille devenue nombreuse; Michel était employé dans la même maison de commerce que son père; mais après avoir tout le jour aligné des chiffres, il travaillait la nuit : il dessinait, il modelait, il étudiait l'anatomie, et il ne désespérait pas. Le professeur, frère de son père, lui avait promis son appui; un sculpteur célèbre devait examiner ses ébauches, et quoique le jeune homme sentît combien la pratique et l'expérience lui faisaient défaut, l'espérance soulevait cependant ses ailes brillantes au fond de son âme.

M. Maurand, lui, avait beaucoup espéré; mais la vive illusion qui soutient la jeunesse défaillait dans son sein. Il avait eu une double existence et il y avait en réalité deux hommes en lui : l'un prosaïque, régulier et correct, comptable expert, commis d'une ponctualité connue, à qui jamais on ne put reprocher ni une faute de calcul ni une irrégularité de conduite; mais ce même homme si placide, si ordonné, dont l'existence ressemblait à la mieux réglée des horloges, avait à ses heures, une imagination exubérante qui le portait vers l'inconnu et les chimères; et les projets abondaient dans cette tête, si maîtresse d'elle-même dans l'accomplissement de ses devoirs ordinaires; tous ces projets les plus étranges, les plus impossibles, devaient aboutir à la glorification et à la fortune de sa famille qu'il chérissait. Que de papier il avait noirci! que de nuits blanches il avait passées à chercher la solution de certains problèmes qui devaient lui donner ces biens attendus et désirés! Comme tous les chercheurs, Paris-Port de mer l'avait tenté et il avait dressé bien des plans qui devaient amener les vaisseaux à trois mâts au quai de Gesvres; la vie à bon marché l'avait occupé pendant plusieurs années, et il gardait au fond d'un cartonnier, des plans de halles, des projets de boucheries et de boulangeries qui devaient mettre les éléments de la vie animale à la portée des plus indigents. Puis venaient des cartes d'Amérique où le tracé d'un canal, rejoignant l'Océan à la mer Pacifique ne semblait qu'un jeu d'enfant, des cartes marines

qui prouvaient d'une façon décisive que sur la côte de Galice on trouverait, enfoui dans le sable marin, un galion tout chargé d'or, le *Don Pèdre*, qui avait péri sous le règne de Philippe III; à côté se voyaient des dessins de cloches à plongeur destinées à opérer le sauvetage. Puis venaient les mines, les études, les coupes de terrain; des années entières s'étaient vues dévolues à la géologie; mais les dernières n'avaient eu qu'une pensée, poursuivie avec une ardeur d'autant plus vive que le temps et les forces allaient échapper au chercheur. Une conversation avec un chimiste distingué le mit sur une nouvelle piste : il chercha dans la houille les couleurs nouvelles dont l'industrie avait besoin; chaque jour, il croyait toucher au succès, et chaque jour un nouvel échec le ramenait, plus enfiévré, vers ses fourneaux et ses cornues; un peu d'argent, semblait-il, lui aurait permis des expériences plus complètes, et cet argent, moteur précieux, il se flattait que son frère pourrait le lui prêter. Que serait-ce? un emprunt de quelques jours, lettre de change tirée sur l'admirable découverte qu'il était en train de faire, et que son frère ne refuserait pas d'accepter.

Ce frère, espoir de toute la famille, ne nous a pas encore été présenté. M. Edme Maurand, voué dès sa jeunesse à l'enseignement, avait rempli un poste de précepteur dans une famille de la haute finance, et de là, ancien élève de l'Ecole Normale, il était devenu professeur de rhétorique dans un des lycées de Paris; il n'était pas marié, et peu à peu, grâce à un rare esprit d'ordre et à quelques placements heureux, il avait amassé une certaine fortune; sa bibliothèque, quelques amis et sa famille, qui lui était très-chère, remplissaient sa vie. Pour M. et madame Prosper Maurand, ce frère riche et bon était le protecteur et le repos de leur avenir : quand une inquiétude leur venait, quand la pensée de la mort projetait son ombre sur leur esprit, ils se rassuraient en disant :

« Edme sera là; nos enfants ne manqueront de rien. »

Pour Clotilde et son frère, cet oncle aimable, distingué, vivant dans un monde d'artistes et de gens de lettres, et toujours plein de bonne grâce pour eux, les charmait et leur inspirait une vive et confiante amitié. Ses visites étaient des événements; on les désirait à l'avance, on en parlait longtemps après; souvent il apportait des livres, des dessins; il s'occupait tendrement de ses quatre neveux, quoiqu'il plaisantât sa belle-sœur sur la prédilection que lui inspiraient les deux *tard venus*. Elle riait et répondait avec douceur :

« Je ne les aime pas davantage, mais ils ont plus besoin de moi, et d'ailleurs, Michel et Clotilde s'accordent à les gâter... et ils me gâtent en même temps. Ils sont si bons!

— Eh bien! ma sœur, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

Ces enfants chéris avaient donc douze ans; l'été était dans toute sa riante splendeur; les Parisiens venaient manger des cerises à Montmorency, et les pauvres ânes efflanqués gravissaient les pentes des hauteurs sous le fouet des viragos qui les menaient, lorsqu'on reçut un billet qui portait la jolie et ferme écriture de M. Edme :

« Peux-tu, cher ami, me donner à dîner jeudi?
« Je t'amènerai un de mes bons amis, un sculp-
« teur, M. P., à qui je désire faire voir les ébau-
« ches de notre Michel. A jeudi, à toujours, mon
« bon Prosper; j'embrasse ta bonne femme, ma
« filleule Clotilde, son frère et la constellation des
« gémeaux.

« A toi,

« EDME MAURAND. »

IV

LE DÎNER.

On touchait au dessert, les beaux fruits rouges circulaient dans de vieilles corbeilles de faïence et faisaient resplendir leurs tons incarnats, pourpres et roses sur le vert sombre des feuilles; le vin coulait, et les esprits détendus se rapprochaient dans une confiante intimité. Madame Maurand était placée entre son beau-frère Edme, homme d'une figure bienveillante et fine, et le sculpteur, l'artiste membre de l'Institut, qui l'intimidait bien un peu, quoiqu'il parlât brièvement et qu'il eût lui-même l'air sauvage et timide. Michel regardait sans se lasser M. P. comme il eût regardé un être surnaturel; Claire, très-jolie enfant soigneusement parée d'une robe de mousseline bleue, s'amusait de tout, et son petit cœur confiait à son père, à côté de qui elle était assise, qu'elle voudrait bien qu'on eût tous les jours un grand dîner. Emmeric écoutait, buvait, mangeait et disait à sa sœur aînée à propos du vin d'Alicante qu'elle lui versait avec mesure : « J'ai droit à tout comme les autres! »

Emmeric n'avait pas conservé de ressemblance avec sa sœur, dont le visage délicat et régulier avait beaucoup de charmes; pourtant sa figure brune et tourmentée, animée par un œil vif, pouvait expliquer la complaisance avec laquelle sa mère le regardait. Clotilde, placée de l'autre côté de son père, surveillait le service, s'occupait de tous et s'étonnait que le sculpteur eût pris attention à elle et qu'il eût dit à M. Edme, en la regardant :

« Jolie tête... avec ses larges tempes et ses grands yeux on en ferait une belle figure de sainte... Allez donc chercher une pareille physionomie chez un modèle!

Lorsqu'on eût pris le café, le sculpteur s'adressa à Michel, qui rougit jusque dans les cheveux, et lui dit :

« Eh bien! mon bonhomme, et ces petites ébauches, vous ne les montrerez pas?

— Va, Michel, dit son oncle; tu vas être jugé par la cour souveraine. »

Michel sortit et revint : il posa devant M. P... un bas-relief et deux petits groupes, pétris dans la terre glaise; le bas-relief était colorié et ressemblait à ces rétables, à ces *ex-voto* qu'on voit dans les cathédrales d'Amiens et de Saint-Omer, et qui sont de si curieux spécimens de l'art et de la vie d'autrefois. M. P... mit son binocle, chercha le jour le meilleur, examina le groupe le plus considérable, qui représentait le cruel Achille traînant Hector qu'il vient de frapper d'un coup mortel.

« Aucune notion d'anatomie, dit-il en s'adressant à M. Edme; voyez : ce bras d'Achille ne tient pas, le mouvement de la jambe portée en arrière est tout à fait faux, et pourtant, pourtant il y a de la fierté et de l'action dans ce torse; mais Hector est trop émacié, trop piteux, et, même dans la mort, il devait garder quelque chose de son héroïsme... Comprenez-vous, mon enfant? ajouta-t-il en fixant sur Michel ses yeux brillants et bons. A un autre, maintenant. Qu'est-ce que c'est que cela? Un pastiche moyenâge, il me semble... mais je n'en reconnais pas le sujet...

— Monsieur, dit Michel d'une voix émue, c'est un sujet que j'ai trouvé bien beau, et je l'ai exécuté pour ma sœur, à qui il plaisait... Cela représente Eutrope, ministre d'Arcadius, qui, poursuivi par la colère du peuple, se réfugie dans Sainte-Sophie, et saint-Jean Chrysostôme le défend et le protége...

— Ah! très-bien; l'homme qui embrasse les colonnes d'un autel, c'est Eutrope, et l'homme en chaire, c'est saint Jean-Bouche d'or... joli sujet... Mais le mouvement oratoire est-il bien conçu? Votre pontife menace plutôt qu'il ne défend, et vous faites faire à Eutrope une trop laide grimace... Puis, ces groupes d'auditeurs sont trop indifférents... Ne dirait-on pas qu'on leur parle de la pluie et du beau temps? Beaucoup à faire ici pour l'expression... Je ne parle pas des détails anatomiques; ils n'existent pas... Voyons maintenant cette figurine : un enfant qui tend son arc... dessus de pendule... nous n'en parlerons pas, car, je crois, mon ami Michel, que vous êtes créé pour mieux que cela. »

Michel pâlit de joie; le sculpteur continua en s'animant :

« Il y a, dit-il, chez ce jeune homme, une entente instinctive de notre art dans ce qu'il a de plus élevé, l'expression de l'âme. Nous ne sommes pas seulement les créateurs d'une forme matérielle, en marbre ou en bronze; il faut que le sculpteur donne la vie à la matière inerte, mais encore qu'il l'anime du feu intérieur : il faut que le Penseroso médite, que l'Apollon défie les monstres, que les foudres du Sinaï éclairent le front de Moïse, que la plus sublime résignation repose sur le visage de Laocoon. C'est là le but, et je crois que ce jeune homme pourrait l'atteindre. Il lui faudrait du temps et du travail... »

Il regarda ses interlocuteurs, qui l'écoutaient avec une attention profonde.

« Je pars prochainement pour Rome, reprit-il. et, si vous y consentez, j'emmènerai Michel... il apprendra dans mon atelier les procédés de la sculpture; il verra ce que l'antiquité nous a légué de chefs-d'œuvre; il travaillera et, dans cinq ou six ans, mon élève exposera au Salon. Tout dépendra de vous... et de lui. »

Michel ne put se contenir; il saisit la main du sculpteur et la baisa en pleurant. M. et madame Maurand se regardaient avec anxiété; la question d'argent, cruelle presque toujours, était au fond de leur pensée. M. Edme les comprit et, prenant à son tour la parole :

« Nous sommes en famille, dit-il, je puis donc parler à cœur ouvert. Je remercie d'abord mon ami de son offre généreuse et je l'accepte, au nom de mon neveu. Le travail de Michel a été jusqu'ici nécessaire à ses parents; mais, si mon frère le permet, je remplacerai dans son budget le vide que l'absence de son fils y laissera, et je me chargerai de l'entretien de notre statuaire... Une si belle vocation mérite quelques sacrifices.

— Mon ami, tu es le meilleur des frères, s'écria M. Maurand en l'embrassant à plusieurs reprises. J'accepte, pour cet enfant.

— Ne m'étouffez pas, dit M. Edme en riant et en se dégageant des bras de Michel et de Clotilde. C'est convenu, n'est-il pas vrai? Eh bien! allons faire un tour dans la forêt, nous avons besoin de nous calmer après nos émotions. Ne pleurez pas, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à madame Maurand, il reviendra et il fera pour Emmeric ce que je fais pour lui. »

Lorsqu'on fut dans la forêt, M. Edme se rapprocha de son frère, en laissant derrière lui madame Maurand et ses filles, pendant que Michel et Emmeric conduisaient le sculpteur par de jolis sentiers abruptes qui montaient sous les châtaigniers et les hêtres. M. Prosper voulut encore le remercier; mais son frère lui serra la main en disant :

« Ne parle donc pas de ceci; tes enfants sont mes enfants, et je n'oublie pas que, toi aussi, tu m'as aidé dans mes études et que ton secours m'a permis de les mener à bonne fin. Parlons de ta fille, de ma filleule. Elle désire se marier : tu as un mari pour elle?

— Le fils d'un ami et d'un voisin, oui.

— Le nom?

— Adrien Cortal, le fils du secrétaire de la mairie.

— Et, lui-même, que fait-il?

— Employé à cette même mairie.

— Ce n'est pas brillant, mais Clotilde s'en contente?

— Je pense qu'elle aime beaucoup Adrien.

qu'elle connaît depuis son enfance; et puis ce mariage la fixerait près de nous.

— Eh bien! mon frère, dis à ta fille que je lui donne quarante mille francs de dot.

— Mon frère! mon bon Edme!

— Chut! prions Dieu qu'il me prête vie afin que je puisse économiser pour les jumeaux, sans quoi, ta femme ne me pardonnerait pas... Et tes recherches sur les couleurs, aboutissent-elles? Il faudra bien que nous coupions un jour les difficultés avec le sabre d'argent. »

Le rêve d'or entrevu par tous était donc réalisé! L'avenir ouvrait des perspectives infinies devant ces pauvres cœurs qui, la veille encore, étreints dans la géhenne de la pauvreté, ne savaient comment arriver à leur but idéal; la fortune, sous sa forme la plus aimable, avait passé, et tous voyaient soudain leurs souhaits accomplis : Michel vivait la tête dans les nues, le cœur de Clotilde tressaillait d'une joie silencieuse, M. Maurand entassait projet sur projet et, déjà, avec cette folie raisonnante qui est le propre des inventeurs, il se voyait au sommet de la richesse et prêt à rendre à son frère tout le bien qu'il en avait reçu. Sa femme seule était un peu triste au milieu de ce concert de gens heureux : le départ très-prochain de Michel l'affligeait et, involontairement, elle se disait, en regardant sa Claire et son Emmeric :

« Auront-ils le même bonheur? Pauvres petits, si la vie nous échappait, qui prendrait soin d'eux?... »

Le sculpteur, qui ne craignait pas les chaleurs de Rome, réclama son élève avant la fin du mois d'août, et le dîner d'adieu de Michel fut le dîner des fiançailles de sa sœur. Michel était entre sa mère et sa sœur; Clotilde avait à son côté Adrien, son futur mari, Adrien, qu'elle avait distingué depuis si longtemps; il semblait bien heureux, et elle, pour la première fois depuis qu'elle était née, goûtait ce sentiment de plénitude et de joie que peu d'êtres connaissent ici-bas. Elle voyait satisfaits tous ceux qu'elle aimait; le départ même de son frère se rattachait à une série de circonstances heureuses; tout ce qui n'était dans son âme qu'à l'état de désir ou de vague espérance se réalisait; elle allait devenir la femme du seul homme sur lequel sa timide pensée se fût jamais arrêtée; il était là, près d'elle; il lui parlait d'une voix émue de leurs projets, de leur maison, de leur ménage; tous les obstacles que la raison, la sagesse pouvaient opposer à leur union avaient disparu; la roue enchantée de la Fortune avait passé et le chemin s'était aplani. Il est une Providence, se disait-elle au fond de son cœur, et ce sentiment reconnaissant et attendri agita tellement son âme que, lorsque le dîner fut terminé, elle se retira dans sa chambre, elle se mit à genoux et elle pria; des larmes accompagnaient sa prière, larmes d'allégresse d'un cœur trop plein et qui ne peut se soulager que par le signe expressif de la douleur. Elle priait encore lorsqu'elle entendit la voix de Michel qui l'appelait.

Il était avec Adrien, dans le petit carré décoré du nom de jardin où grandissait un frêne et où s'épanouissaient quelques roses.

« Viens donc! lui dit son frère, c'est mon dernier soir. Demain je serai sur la route de Lyon.

— Et quand vous reviendrez, Michel, nous serons mariés, répondit Adrien. Qui m'eût dit que ce grand bonheur était si proche!

— Vous aimiez donc Clotilde?

— Je pense que je l'ai toujours aimée, mais le moyen de penser au mariage? trop pauvres tous le deux. Que j'aime votre oncle, Michel!

— Et moi donc! répondit Michel avec ardeur. Il nous a tous sauvés! moi d'abord, je crois que je serais mort de chagrin sur mes chiffres et mes écritures! vous deux, puisque vous vous aimez, et notre pauvre père qui se consumait en recherches sans résultat, et qui va maintenant et bientôt trouver vingt mille francs de rente dans ses cornues.

— Notre bonheur est plus solide, répondit Adrien en souriant, le vôtre n'est qu'en expectative et en hypothèse. Pourquoi faut-il que notre mariage ne puisse avoir lieu que dans trois mois!

— Vous savez la raison, dit doucement Clotilde, mon oncle veut verser la dot qu'il me donne au contrat, et les fonds ne seront pas disponibles avant cette époque.

— Tant pis! tant que mademoiselle Clotilde n'aura pas mon anneau au doigt, je ne serai pas tranquille.

— Vous n'avez rien à craindre, dit-elle, si votre tranquillité dépend de moi.

Ils se regardèrent : dans les yeux d'Adrien se lisait une affection vive, mais dans ceux de Clotilde l'affection avait un caractère profond et pur qui rassurait sur sa durée :

— Vous verrez combien elle est bonne et constante dans ses attachements, dit Michel; je regrette, certes, toute ma famille, mais ma sœur plus que personne... heureux en partant, de la laisser heureuse! »

V.

UNE LETTRE

Michel était parti et d'étape en étape, sur la route du soleil, il avait écrit des lettres remplies d'âme et enivrées de joie; Rome avait mis le comble à ce transport du cœur qui a enfin trouvé le lieu de son épanouissement, il étudiait, il travaillait, et surtout il regardait, il remplissait ses yeux d'enchantement, beautés du ciel et de la lumière, beautés des arts et de la pensée, et il redisait toutes ses émotions aux chers absents qu'il avait laissés satisfaits. L'été approchait de son terme, Clotilde travaillait à son modeste trousseau, Adrien venait tous les soirs avec ses parents, et une intimité de plus en plus douce s'établis-

sait entre ces deux familles depuis longtemps liées. M. Maurand continuait ses expériences et croyait avoir trouvé quelques résultats, et sa femme jouissait du bonheur de tous et de son bonheur particulier, car les vacances lui rendraient son Emmeric, et les deux jumeaux ne quittaient guère leur mère.

Un soir, la famille Cortal venait d'arriver, et, comme d'habitude, elle avait apporté le journal auquel les deux familles étaient co-abonnées, et, selon son invariable coutume, M. Maurand le lut, toute affaire cessante; il parcourut un feuilleton où se trouvait le compte-rendu d'une réunion de l'Académie des sciences, puis l'article politique; il sauta les nouvelles étrangères et lut les *Faits-Paris*. Tout à coup il jeta une exclamation :

« Qu'est-ce donc? lui dit sa femme.

— Mon Dieu ! dit-il, je vois qu'on annonce la faillite d'un grand banquier, faillite affreuse...

— Eh bien!

— Eh bien! je crois... je crains que toute la fortune d'Edme ne fût là...

Adrien se leva tout pâle, Clotilde le regarda et elle eut peur.

— Peut-être est-ce une fausse nouvelle?

— On n'invente pas ces choses-là.

— Monsieur votre frère, dit M. Cortal le père, a probablement retiré ses fonds...

— Plaise à Dieu ! répondit M. Maurand; quel naufrage ce serait pour nous tous, hélas ! »

On parla peu ce soir : Adrien paraissait absorbé ; pourtant, au départ, il baisa la main de Clotilde, mais il ne lui dit pas le mot qui, presque toujours, accompagnait et adoucissait l'adieu :

— A demain! à toujours!

Madame Maurand embrassa sa fille et la conduisit jusque dans sa chambre, et là elle lui dit tristement :

« Nous étions trop heureux! et ces pauvres enfants, que deviendront-ils?

— Et Michel, ma mère!

— Si votre oncle avait eu la précaution de retirer ses fonds!

— Maman, j'ai le pressentiment du contraire.

— Et moi aussi; mais je vais auprès de votre père, j'ai peur de son chagrin. »

Clotilde ne dormit guère cette nuit; elle n'avait plus foi dans cette riante destinée qui lui était apparue, car elle doutait presque du cœur sur lequel ce bonheur s'appuyait. Elle venait de jeter au fond de l'âme, qu'elle croyait toute sienne, un premier regard, et déjà elle reculait effrayée, et le terrible mot de M. de Maistre : « Je ne connais pas la conscience d'un scélérat, mais je connais celle d'un honnête homme, elle est affreuse, » ce mot pénétrant et redoutable trouvait encore une fois son application. Elle aurait accepté son union avec Adrien au prix de tous les sacrifices, le travail l'eût charmée, la pauvreté ne lui aurait pas fait peur, les richesses de son cœur lui auraient suffi, mais dans l'âme d'Adrien, le calcul, qui lime, corrode et flétrit les illusions, ne vivait-il pas à côté de l'amour? Pour la première fois, elle le soupçonnait.

Le matin se leva rose et doré, mais il n'amenait pas la joie, et l'arrivée du facteur fit battre tous les cœurs. Il sortit de sa boîte une seule lettre : elle ne venait pas de Rome, elle venait de Paris. M. Maurand la lut, la relut, la passa à sa femme en disant avec un sourire amer :

« Nous ne sommes pas nés sous une bonne étoile! »

La lettre de M. Edme renfermait ceci :

Paris, septembre 18...

« Je suis plus affligé pour toi et pour les tiens
« que pour moi-même de la fâcheuse nouvelle
« que j'ai à t'apprendre. Le banquier M... (un
« vieux camarade, par parenthèse) fait une fail-
« lite désastreuse, dans laquelle je perds tout ce
« que je possédais, une centaine de mille francs.
« Ma pauvre Clotilde n'a plus de dot; j'espère
« qu'elle aimera encore son pauvre oncle, et
« j'espère que le mari qu'elle a choisi ne lui fera
« pas banqueroute. Courage, mon bon frère, ne
« désespérons pas encore de l'avenir. Je t'em-
« brasse et les tiens.

« EDME MAURAND. »

« Il montre plus d'entrain qu'il n'en a, dit madame Maurand, il veut nous consoler.

— Quel coup! dit M. Maurand d'une voix sourde. Tout est brisé! ton mariage, ma pauvre fille!

— Ah! mon père, dit-elle en levant sur lui des yeux pleins de larmes, ne pensons pas à moi, notre cher Michel et vous-même...

Elle n'acheva point : son père s'affaissait sur sa chaise, et son visage, qui s'était couvert d'une sombre rougeur, pâlissait comme si la vie se fût retirée au cœur. Sa femme et sa fille coururent à lui; Emmeric le soutint, la petite Claire alla chercher de l'eau et du vinaigre; il revint à lui et il voulut se lever :

« Je dois aller à mon bureau, dit-il; moins que jamais, je puis manquer à mon devoir... » Mais il chancela et retomba assis.

« Ma tête est bien lourde, on dirait qu'on m'a assommé, » dit-il d'une voix hésitante.

Clotilde écrivit en hâte un mot d'excuse et le fit porter par Emmeric; et pendant toute la journée ni elle, ni sa mère ne quittèrent le malade. Vers le soir il se sentit mieux, et il dit :

« J'irais volontiers faire un tour en forêt pour me dégager la tête; voulez-vous venir avec moi, Clotilde, Claire? Ne sois pas inquiète, chère amie, je serai mieux demain et nous aviserons. »

Ils sortirent; pendant une heure ils errèrent dans le bois et respirèrent la délicieuse fraîcheur de l'automne et le plaisir d'une solitude profonde qui les laissait à leurs pensées, tout en les ras-

sérénant. Clotilde s'efforçait de paraître calme, afin de rassurer son père ; elle n'écoutait pas les inquiétudes de son cœur, quoique l'absence d'Adrien, durant cette longue journée les eût bien justifiées. Au retour, en remontant vers la maison, ils passèrent devant l'église de Montmorency.

« Entrons ! » dit M. Maurand. Il alla s'agenouiller près de l'autel, que le soleil, à son couchant, inondait de clarté ; Clotilde se mit à ses côtés, et pendant que Claire portait à l'autel de la Sainte-Vierge le sauvage bouquet qu'elle avait cueilli dans le bois, elle pria comme elle n'avait jamais prié.

Elle pria avec une adoration et une confiance qu'elle n'avait pas encore connues, elle s'abandonna entre les mains de son Dieu, elle pria pour son pauvre père qui souffrait, pour son fiancé dont elle doutait, pour Michel qui serait éprouvé dans ses jeunes espérances, pour sa mère et pour les enfants qui avaient tant besoin d'appui, et en attachant les yeux sur le tabernacle elle comprit que là réside la Consolation suprême, qui ne défaille jamais. Quand son père se releva, il avait les yeux mouillés, et il lui dit en sortant :

« On ne pense pas assez au bon Dieu ! »

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)

LEQUEL CHOISIR

SUITE

« Ma chère et bien révérende Mère,

» Pendant les quinze jours que j'ai déjà passés
» ici, j'ai voulu vingt fois vous écrire ; vingt fois
» je me suis isolée, enfermée dans ma chambre
» ou cachée dans les profondeurs du parc, et
» vingt fois... »

Mignonne, aujourd'hui nous terminerons nos visites, interrompit Pierre Barance, dont le visage, rasé de frais, exhalait un parfum de savon à la violette. Nous sommes presque en retard avec le voisinage, et puis c'est la belle saison des vendanges et des chasses ; chacun se met en mouvement, personne ne tient en place, on se rencontre partout, et il serait gênant de nous trouver chaque jour en face de gens ayant à se plaindre de notre impolitesse. Fais-toi belle et sois prête de bonne heure.

Elle fut banale et insignifiante, cette tournée de visites, comme la plupart des présentations.

« Mademoiselle n'a pas dû quitter son couvent sans quelques regrets ? »

Ou bien :

« Mademoiselle éprouvait certainement une grande impatience d'en finir avec la vie de pensionnaire ? »

« Mademoiselle a bien tenu ce que promettait son enfance : elle rappelle sa mère à s'y méprendre. »

Ou bien :

« Mademoiselle ressemble à son père d'une manière frappante. Je l'avais bien prédit ! »

« Mademoiselle aimera le monde, certainement, et doit être désireuse d'y faire son entrée, car il est impossible qu'elle ne pressente pas les succès qui l'y attendent. »

Ou bien :

« Mademoiselle doit avoir apporté du couvent un certain éloignement pour la foule et pour ses plaisirs ? Cela se comprend ; rien ne peut effraye une femme comme ses débuts dans le monde : l'avenir en dépend presque toujours. »

La douairière de Chabrols eut une note à elle, cependant, et trancha sur l'ensemble. On la considérait dans le pays comme une originale et, néanmoins, dans les cas difficiles, quand on voulait de bonne foi ne pas se faire illusion et entendre la vérité, on lui demandait volontiers un conseil, car elle possédait un langage sincère au service d'un jugement droit. C'était saint Jean Bouche d'Or cette femme-là ; tout à-fait saint Jean Bouche d'Or !

En ces occurences graves, elle rajustait son bonnet ordinairement campé de travers ; elle enfilait ses mitaines de soie, puisait une prise dans sa tabatière d'or, pinçait fortement ses lèvres minces et « prenait un temps », comme on dit au théâtre.

Puis elle attachait fixement ses yeux jaunes sur ceux de son interlocuteur, et sans hésiter sans adoucir les mots, ni gazer les idées, elle lui disait son fait en terminant toujours par un « c'est ainsi ! » péremptoire qui semblait sans appel.

Madame de Chabrols avait perdu de bonne heure un mari dissipateur et charmant, un de ces « cœurs sur la main » dont la bourse est ouverte à tout venant, mais qui vident sans scrupule celle de leur femme et de leurs enfants; un de ces maris-garçons enfin, constamment d'humeur joyeuse, parce qu'ils ne se souviennent que de leurs droits et s'affranchissent de tout devoir gênant.

Blessée dans son cœur, madame de Chabrols refoula ses larmes, ne jugeant plus digne d'elle celui qui les faisait couler. Atteinte dans sa dignité, elle mit cette dignité à se placer au-dessus de l'outrage. Mais quand l'avenir de son enfant fut en jeu, elle prit des armes défensives.

Jeune et séduisante à cette époque, elle n'avait pas encore de bonnet à rajuster, de tabatière à ouvrir ni de mitaines à enfiler; mais déjà, d'un air résolu, elle pinçait ses jolies lèvres et prenait un temps :

« Monsieur, dit-elle au père prodigue, si je reste votre femme aux yeux du monde, vous avez trop nettement détaché mon cœur du vôtre pour vous étonner qu'il ne vous appartienne plus, n'est-ce pas? Mais ayant pris bravement le deuil de mes bonheurs d'épouse, je ne vous laisserai pas, du moins, faire litière de mes devoirs maternels. Vous avez commencé une guerre monstrueuse: je l'accepte, et pour l'honneur de votre nom et pour l'avenir de votre fils, je m'arme contre vous! Renoncez donc à toute tentative sur mes biens, ou attendez-vous à voir repousser ces tentatives avec l'appui des lois. C'est ainsi!

Ce fut ainsi. Mais le baron de Chabrols n'eut pas longtemps à lutter contre la résistance conjugale: il succomba, peu de mois plus tard, aux suites d'une orgie, pleuré par sa femme... autant qu'il convenait. Elle perdit bientôt après l'enfant qui l'eût consolée de ses déceptions d'épouse, et resta seule avec un grand vide au cœur et d'amères pensées de découragement dans l'esprit.

Madame de Chabrols était d'une trempe énergique cependant, et ne fléchit qu'un instant sous l'épreuve; mais comme elle puisait sa force plutôt dans la philosophie que dans la religion, cette force lui vint dénuée de charme et de tendresse... Trompée dans ses affections, déçue dans ses espérances, la veuve poursuivit sa route, enveloppée de parti pris dans un scepticisme de cœur douloureux... si un peu de chaleur, un peu de mouvement, un peu de vie lui revenait dans l'âme, vite elle s'empressait de l'éteindre pour rester raisonnable. La raison! c'était désormais le mot de cette existence et la douairière, marchant au premier rang de l'école réaliste en honneur aujourd'hui, pesait, mesurait, jugeait toutes choses mathématiquement par A plus B, passant au crible de l'analyse et du raisonnement les sentiments les plus tendres et les plus intimes impressions.

Cependant, comme il faut une chaîne même aux indépendants; comme il faut un amour même aux désenchantés, madame de Chabrols était réduite en esclavage par son neveu Georges Naire, un grand et beau garçon, bien portant et bien taillé, gai comme un pinson printanier, doux comme un agneau blanc et timide comme une jeune fille... qui serait timide. Le beau Georges n'entendait point malice à la situation : il ne songeait nullement à abuser de son pouvoir par l'adresse ou par la force; et s'il tyrannisait sa tante, c'était bien à son insu, le cher garçon! Mais la douairière, qui avait besoin de se dédommager de sa propre indépendance et de son énergie personnelle en les enchaînant au profit d'un seul, la douairière supposait des exigences à son neveu afin de s'y soumettre; lui inventait des caprices pour les satisfaire et courait au-devant d'intentions qu'il ne devait jamais avoir. En somme, on ne vit nulle part une vieille dame plus étroitement sous le joug d'un neveu moins doué d'une volonté quelconque.

« Ah! dit-elle à Pierre Barance en lui tendant une main ridée, je vous félicite, mon voisin: vous voici rentré en possession de votre bien! Mais ce ne sera pas pour longtemps, j'imagine... une jolie fille lestée d'une dot sérieuse ne lit pas longtemps les journaux à papa et ne prolonge guère le culte de sainte Catherine au delà de sa majorité. »

C'était la première allusion matrimoniale faite à brûle-pourpoint devant Paule; aussi rougit-elle fortement sous son voile moucheté. La douairière s'en aperçut:

« Peste! songea-t-elle, y aurait-il déjà quelque anguille ou plutôt quelque mari sous roche? En ce cas, Dieu veuille que mon tyran de neveu ne m'oblige point à faire la cour par procuration à cette petite beauté! »

Les conjectures de la tante esclave furent interrompues là par l'entrée de Georges en costume de canotier: la couleur vive des étoffes faisait merveilleusement ressortir un teint mat et une abondante chevelure d'un blond chaud; la coupe de la vareuse laissait aux mouvements du jeune homme leur élégante liberté, et l'animation que venait de lui donner un exercice violent lui allait on ne peut mieux.

« Il est à peindre! pensa la douairière; ce garçon-là fait certainement de terribles ravages dans le cœur des filles à marier! »

Pour le moment, il ne ravageait que sa barbe dorée, dans laquelle il plongeait nerveusement la main droite pour dissimuler son embarras. Que les audacieux en rient; mais, certes, un timide pouvait perdre quelque peu de contenance, ainsi mis à l'improviste, et dans un négligé sans art, en face d'une imposante beauté qui ne se déconcertait pas pour si peu, elle!

Madame de Chabrols fit les honneurs de son neveu à ses visiteurs, sous prétexte de leur faire ceux de sa maison :

Cette galerie où plusieurs œuvres de maîtres

s'étalaient à leur jour n'était point déparée, disait-elle, par quelques peintures de Georges; des copies, il est vrai, mais de bonnes copies; et n'en fait pas qui veut! Il avait dessiné cet escalier d'un jet si hardi, construit cette serre communiquant avec le salon, creusé ces bassins d'où l'eau jaillissait en fusées murmurantes. Dans le vestibule, de splendides bois de cerf attestaient les hauts faits cynégétiques de ce timide qui ne tremblait que devant les femmes, et au fond de la cour, les aboiements partis d'un chenil attirèrent l'attention de Pierre Barance, qui voulut le visiter. Pendant qu'il s'y engageait avec Georges dans une discussion intéressante sur les chiens bleus du Poitou, la douairière faisait causer Paule qui se livrait sans y prendre garde, avec toute la franchise de sa nature un peu hautaine.

« Elle est bien, cette petite, se disait la vieille dame, elle est même fort bien; mais elle le sait. Un peu plus de timidité chez elle, un peu plus de hardiesse chez Georges et cela ferait le couple le mieux assorti qui se pût admirer sous le soleil... C'est à étudier.

Mais le soleil, alors peu sensible aux attraits de ce couple prétendu, se voilait de plus en plus la face, et les visiteurs prirent congé pour éviter que de nouvelles averses les surprissent en route.

« Eh bien! comment trouves-tu cette pensionnaire? demanda madame de Chabrols à Georges, qui avait failli se troubler sous l'adieu de la jeune fille; as-tu daigné la regarder?

— Beaucoup!... c'est-à-dire... presque pas; cependant il me semble... je trouve... elle m'a paru charmante, si charmante, que...

— Que?

— J'ai refusé l'invitation de son père.

— Ah! c'est trop fort, en vérité. Et à quelle corvée te conviait donc ce père terrible?

— A une chasse dans les bois de Sennecé. Sa fille doit en être, m'a-t-il dit, et cela m'a fait peur; je ne peux pas souffrir qu'une femme me voie tirer... surtout si elle est jolie... Les jolies femmes sont si moqueuses! cela me gêne et je vise de travers à tout coup. Vous comprenez, ma tante, combien c'est désagréable devant témoins! »

« Ce jeune homme vient d'acheter un limier sans pareil, affirmait M. Barance, en regagnant sa voiture; je suis fâché de ne pas l'avoir connu plus tôt.

— Le jeune homme?

— Non, le limier! j'en aurais joliment fait mon affaire; le mien n'y voit plus que d'un œil! Il est d'ailleurs de fort bon monde et je me propose de le voir plus souvent.

— Le limier?

— Non, le jeune homme! Il ne peut assister à notre chasse de lundi, mais il est invité comme nous à taquiner plus tard les sangliers de Chapaize avec tout le clan des Lubecque, et je compte bien qu'il y sera.

— Le jeune homme?

— Non, le limier! pour le jeune homme c'est sûr. Il est cousin au vingt-cinquième degré des Lubecque, qui ne lui pardonneraient point de manquer au rendez-vous. Il a deviné, sans doute, que la chose en vaut la peine, car je le soupçonne d'avoir un flair...

— Le limier?

— Non, le jeune homme. Il me produit bon effet. Ne trouves-tu pas sa conversation intéressante?

— Mais... il n'a rien dit, ce me semble.

— Devant toi, c'est possible: les hommes de quelque valeur ont toujours peur des jeunes filles; mais avec moi, quelle verve! d'ailleurs si la parole est d'argent, le silence est d'or, le silence...

— Est l'esprit des sots, dit-on. »

Cette réplique se perdit dans le bruit des roues sur les cailloux du chemin. Le trajet se fit rapidement et le grand-père, dont l'esprit s'inquiétait, se rasséréna en voyant sa petite-fille rentrer en bon appétit. Il crut devoir protester cependant contre ce qu'il appelait une équipée, et prétendit que si la voiture n'avait pas versé sur les routes détrempées, si les chevaux ne s'étaient point cabrés, aveuglés par la pluie, les voyageurs avaient, en vérité, plus de bonheur qu'ils ne le méritaient.

« Mais, ajouta-t-il, vous n'êtes pas les seuls fous de la famille; les Vallier, de leur côté, ont inventé de se mettre en branle par cet aimable temps. C'est un bateau qu'ils auraient dû fréter pour ramer jusqu'ici!

— Comment! cette fois encore, ma tante a laissé les jumeaux pour...

— Non, Antoinette et son frère André sont venus seuls. Ils paraissaient fort contrariés de ne pas vous trouver; je leur ai offert, il est vrai, ma conversation et une place au coin de mon feu pour compensation. Mais cela ne leur suffisait pas sans doute, car ils n'ont guère fait que toucher barre, en promettant de revenir bientôt cependant, et j'ai insisté pour qu'Antoinette nous donnât alors quelques jours, ce qu'elle fera si sa mère l'y autorise. Ah! voici notre pasteur! Vous toussez, ce me semble, cher curé? Attendez, je vais ordonner à Catherine de vous faire une tasse de guimauve bien sucrée, qui...

— Merci, merci, épargnez-moi, je me porte comme un charme et je voudrais bien qu'il en fût de même pour tous mes paroissiens. Malheureusement...

— Serions-nous menacés d'une épidémie à Charnay? interrompit le vieillard avec effroi.

— Non, mais la maladie frappe à plus d'une porte: Germain, le garde champêtre, commence une pleurésie; le valet de ferme des Gaudois est en pleine fièvre cérébrale, et Marianne, la veuve, a dû s'aliter! Ah! la triste maison que la sienne! Le souvenir du mort qui vient de partir flotte

lugubrement sur ce foyer en deuil; la mère de famille, toute aux regrets du passé, fléchit devant l'avenir et se laisse écraser sous le fardeau du présent; les petits orphelins, frappés de stupeur comme si la mort s'approchait une seconde fois du seuil, se pressent l'un contre l'autre avec des larmes silencieuses... C'est navrant! Il faudrait là des secours de toute nature; et ceux que j'y puis porter sont bien insuffisants, hélas! »

Un sourire ému de Paule répondit à la demande indirecte de M. Leclerc. C'était une promesse.

Il comprit et ajouta :

« Irez-vous bientôt la voir, mon enfant?

— Demain, monsieur le curé.

— Moi, demain je passerai la matinée chez l'armurier de Mâcon, et je filerai de là sur Châlon, où l'on annonce la mise en vente de plusieurs danois, fit Pierre Barance.

— Alors, s'il fait beau, tout à fait beau, dit l'aïeul, emmenez-moi. Je vous attendrai chez les Vallier, où je me ferai prendre mesure de gilets de flanelle et de ceintures de santé, j'en ai besoin. »

Voici le soleil du lendemain; il luit splendide et chaud dans un ciel pur; les lézards, déjà frileux, quittent leurs trous, les grillons croient au retour de l'été et les sauterelles gambadent bruyamment. Les ceps de vigne aussi jouissent de la chaleur; les longues lignes de Mornans se dorent un peu plus entre les champs de luzerne divisés par leurs gigantesques haies, et le sang vermeil des grappes noires semble bouillir sous leur peau, d'heure en heure plus foncée.

M. Chauvel, empaqueté, entortillé, emmitouflé emmaillotté comme pour un voyage en Sibérie, se fait mettre en voiture par Jacques, toujours silencieux. M. Barance, embarrassé d'une foule de soins se perd dans les détails et oubliera certainement quelque chose d'essentiel... ces étriers à faire allonger, cet éperon dont la molette va se détacher, cette dague qui a besoin de recevoir le fil, ces cartouches d'un calibre insuffisant, ce collier de chien qui n'est pas gravé, tant de choses enfin à réparer, à échanger, à remplacer! C'est à ne pas sortir des préparatifs, et M. Chauvel a « failli attendre! »

Heureusement il n'attendra point: à l'heure convenue, Pierre Barance s'assied en voiture à ses côtés, Jacques monte sans dire mot sur son siége, les chevaux secouent joyeusement la tête et les roues tracent leur sillage sur le sable de la cour.

M. Leclerc doit venir prendre Paule pour la conduire chez la veuve; mais un devoir plus pressant le réclame subitement ailleurs. Il en fait prévenir la jeune fille par Tony, l'enfant de chœur ébouriffé dont la tête touffue rappelle une *araignoire*.

« Pour sûr, monsieur le curé se croit tout seul à savoir le chemin de chez la Marianne, fait-il en remarquant le désappointement de Paule; mais moi je m'en souviens bien, allez, puisque je portais l'eau bénite à l'enterrement de son homme, et j'y conduirais la demoiselle tout aussi droit que si je possédais lunettes et bréviaire.

— Allons-y donc ensemble! » conclut Paule, facile aux promptes résolutions.

Et les voilà partis.

C'était si nouveau pour la jeune fille de se sentir ainsi responsable de ses faits et gestes, marchant dans son indépendance, qu'elle y prenait un plaisir enfantin. Tout l'amusait, depuis la mine futée de son guide aux cheveux révoltés, jusqu'à la curiosité des paysans, étonnés de la rencontrer en pareille compagnie.

« Ils voudraient bien savoir ousque nous allons; mais je ne leur y dirai pas, allez, demoiselle! affirmait Tony d'un air d'importance. La discrétion avant tout, je ne connais que ça, moi! »

Quoi qu'ils marchassent vite, ils n'avançaient pas beaucoup, grâce aux allures capricieuses de l'enfant de chœur : tantôt il s'arrêtait au milieu d'un carrefour désert pour raconter à grand renfort de gestes, une histoire vraie de voleurs ou de revenants arrivée entre ces quatre chemins : le spectre ou le brigand arrivait par celui-ci, la victime s'approchait tout bonnassement par celui-là, sans se méfier de rien... l'un avait élevé la voix comme ceci, l'autre, étendu les bras comme cela... etc., etc. Tantôt il écartait les feuilles mortes pour ramasser des noix, enveloppées encore des fragments de leur brou, qu'il offrait à sa compagne. Une autre fois, il lui proposait de se détourner un petit peu, un tout petit peu du chemin pour voir la roche « ousque il y a des trésors dessous, » la fontaine « ousque il coule du sirop d'orgeat tous les cent ans pendant la nuit de Noël, » ou quelque autre curiosité locale d'un aussi vif intérêt. Plus loin il secouait un « poironnier » pour en porter les fruits aux petits de la Madeleine, ces innocents!

Et de digressions en pauses, de temps d'arrêt en diversions, il allongeait si fort le chemin que Paule s'en aperçut et protesta.

« Bah! demoiselle, la malade vous a attendue jusqu'ici, elle vous attendrait bien encore, allez... le pauvre monde a la vie dure! Mais nous allons filer dru puisque vous le commandez : l'obéissance, la discipline, je ne connais que ça, moi! et je réponds toujours *amen* à mes supérieurs. »

Il n'a point dit *amen*, mais il presse le pas et résiste désormais aux tentations du chemin. Il prend même l'air sérieux avec lequel il sert la messe, et s'il rencontre quelque paysan qui lui dise :

« Bonjour, petit bonhomme, »

Il répondra distraitement mais avec dignité : « *Et cum spiritu tuo* ».

« Quand nous aurons sauté le pont du Petit-Moulin, tourné le mur à M. Fontaine et suivi la charrière borgne un quart d'heure, nous y serons! » affirme-t-il enfin.

En effet, Paule et son guide sautent le pont du Petit-Moulin, tournent le mur à M. Fontaine, suivent la charrière borgne un quart d'heure, et ils y sont!

C'est une maison basse, étroite et lézardée, au bord d'une mare où coassent des grenouilles; la porte est entr'ouverte, mais les volets restent clos hermétiquement et l'obscurité règne dans l'intérieur. Paule y pénètre en tâtonnant; d'abord ses yeux, éblouis par l'éclatante lumière du dehors, ne distinguent aucun détail dans cet ensemble noir; mais peu à peu, s'habituant aux ténèbres, la jeune fille entrevoit un grabat sur lequel s'allonge une forme immobile; des paroles incohérentes et inintelligibles, des plaintes rauques et sourdes s'échappent d'une bouche enfiévrée; et parmi ces ombres, cette misère, cette souffrance, ce délire, une mignonne apparition gazouille, chantonne, sautille et semble voltiger sur le lit comme un feu follet.

C'est la plus jeune enfant de la malade.

« Où sont les autres? » demanda Tony à la blondine, qui saute au bas du lit en écartant les cheveux d'or qui lui voilent le visage.

— Les autres? Loulou et Tonton à l'école, c'est Thomas qui veut; moi je garde maman; et voilà Thomas avec l'herbe pour la tisane. Tra la la tra la la.

L'aîné de la famille rentrait portant une gerbe de petite centaurée.

Frêle pour ses douze ans, il avait déjà cependant une physionomie virile et réfléchie... il se sentait déjà chargé d'une tâche prématurée, d'une responsabilité d'homme et ses grands yeux d'enfant, mélancoliques et profonds, avaient des regards qui n'étaient point de son âge... L'enfance n'existe pas pour quelques-uns; le travail et la lutte commencent avec leur vie, et, sans avoir été protégés, ils sont appelés à protéger de bonne heure. Thomas était de ceux-là... comme tous les premiers nés des pauvres gens!

Il fit de poignantes réponses aux questions de Paule et leva pour elle un coin du voile qui cache des misères qu'elle ne soupçonnait pas...

La malade continuait ses rauques exclamations; la petite fille s'était juchée de nouveau sur le grabat, et l'enfant chef de famille balayait l'âtre, allumait le feu et préparait le bienfaisant breuvage. Paule avait compté parler à une femme, à une mère; d'avance elle lui tenait en réserve des consolations et des encouragements; mais cette femme, cette mère, dans le délire de la fièvre, ne pouvait la comprendre!

Ce fut donc sur Thomas que la jeune fille reporta toute sa sollicitude. Elle trouva pour lui de douces paroles, de consolantes promesses; elle sut donner ce qu'il fallait comme il le fallait, et l'enfant qui s'était roidi dans la lutte, qui s'était fait homme pour travailler et pour souffrir, redevint enfant pour s'attendrir et pour remercier.

— Ah! vous êtes bonne comme M. Lecomte-Dumaine, madame! fait-il avec des larmes joyeuses dans les yeux.

— Dis donc mademoiselle, nigaud! lui souffle Tony.

— Mademoiselle, M. Lecomte-Dumaine ne parle pas mieux que vous.

— Vous connaissez le comte, mon enfant?

— Je crois bien que je le connais, puisqu'il vient ici me faire écrire et calculer tout le temps que je perds mon école. Ah! dame, ces vacances-là durent depuis la mort du père... et ça n'est pas des vacances de plaisir! Je n'ai pas vu M. Lecomte d'aujourd'hui... sans doute elle aura eu sa crise... mais je ne m'étonnerais pas de son arrivée tout à l'heure. Il a si bonne envie que je fasse des progrès!

La perspective de cette rencontre troubla Paule, qui se leva vivement pour sortir, en promettant de revenir bientôt.

En quittant la chaumière, elle remarqua que le soleil baissait à l'horizon.

« Dame! il commence à se coucher de bonne heure, sans doute il éprouve le besoin de se reposer, cet astre, il s'est tant fatigué tout l'été! C'est égal, en nous pressant un peu nous aurons encore de l'avance sur lui. Seulement il ne faudrait pas nous en retourner par les chemins de tantôt. Si la demoiselle veut, nous y tirerons au plus court par la traverse. »

Naturellement, la demoiselle le voulut.

Après une marche assez longue, elle s'attendait à voir les blanches murailles de la maison paternelle apparaître enfin; mais les sites familiers ne se montraient pas, et les marcheurs s'enfonçaient de plus en plus dans l'inconnu.

Un inquiétant soupçon vint à l'esprit de Paule.

« Êtes-vous sûr des chemins? » demanda-t-elle au jeune guide, dont l'allure perdait visiblement de son assurance.

— Certainement, demoiselle, j'en suis sûr... sans être sûr, vous comprenez. Quand on n'a jamais passé par un endroit... Tenez, je parie que si nous tournions à main gauche... non c'est à main droite, plutôt... Ma foi, je crois qu'il vaut encore mieux filer devant nous. A la fin des fins, nous arriverons bien toujours quelque part.

Mais ce n'était pas « quelque part » que Paule voulait aboutir. Il lui tardait de se retrouver en pays connu et de regagner les ormes.

« C'est juste, moi aussi, je voudrais bien être chez nous; même que si ça traîne encore, je risque de manquer l'heure de la soupe! c'est pas mon habitude pourtant; l'exactitude, la régularité, je ne connais que ça, moi! »

Et le soleil baissait à l'horizon de plus en plus rapidement.

Paule, que l'impatience gagnait, refusa de se laisser conduire au hasard.

Quelques vignerons, encore au travail, chantaient non loin de là; elle envoya l'enfant de chœur se renseigner auprès d'eux sur la direction

perdue et l'attendit, assise sur le tronc d'un bouleau renversé.

Elle se trouvait alors à la crête d'un monticule isolé dans la plaine; une construction bizarre le couronnait, moitié ruine et moitié forteresse, avec ses douves à sec, ses meurtrières obstruées et ses créneaux croulants. Ce donjon spectre avait fière mine encore, cependant: il cachait sa vétusté sous un manteau de lierre, et le soleil couchant empourprait ses vitraux de lueurs étincelantes.

Un reste de poterne, des vestiges de herse et de pont-levis disparaissaient sous une luxuriante végétation parasite, et, entre leurs débris, un sentier visible à peine donnait accès au manoir.

Paule, attendant le retour de son guide, examinait avec curiosité ces ruines qui s'obstinaient à vivre, ce sépulcre qui semblait abriter encore des vivants. Elle croyait voir le fantôme des siècles écoulés planant sur ces murailles; elle croyait entendre des bruits de guerre et de tournois; elle assistait en esprit à des siéges sanglants et à des fêtes chevaleresques; elle en arrivait enfin à perdre la conscience de la réalité pour se plonger dans l'idéal, quand un trivial incident la rappela au terre-à-terre de sa situation:

A quelques centaines de pas seulement, une bande de gars s'avançait bruyamment. Ils revenaient d'une « vogue » du voisinage, sans doute, à en juger par leur gaieté tapageuse. Paule eut peur de ces you you you! lancés par des gosiers villageois et de ces éclats de rire que répétaient les échos... autour d'elle, aucun buisson où se cacher, pas un pan de mur derrière lequel chercher un abri! rien que ce donjon, cette poterne, ce pont-levis qui semblaient lui dire:

« Viens! »

Sans réfléchir ni balancer, elle franchit en quelques bonds la distance qui l'en séparait et disparut dans les ruines. Elle s'arrêta palpitante pour écouter... les cris et les chants s'étaient rapprochés... tout près d'elle, sur le chemin, les jeunes gens s'arrêtaient et une discussion violente paraissait devoir les attarder là.

« Quel contre-temps! » murmura Paule en pâlissant un peu.

Elle voulut allonger la distance entre elle et ce groupe tapageur et continua d'avancer.

Un jardin séparait le donjon des fossés, et toute la vie, toute la gaieté de cette ruine s'étaient concentrées là; il la rajeunissait vraiment, avec ses roseraies odorantes, ses massifs multicolores, ses arceaux de clématite et de jasmin.

Paule s'y enfonça longeant le manoir, l'attention partagée entre l'épanouissement du dehors et les provoquants mystères de l'intérieur.

Tantôt une porte entr'ouverte, avec un écusson mutilé en guise de fronton, lui laissait voir un escalier de pierre tournoyant dans une tour; tantôt elle devinait le salle des gardes, dont les croisées, presque à fleur du sol, lui permettaient de chercher la cheminée monumentale dont l'âtre ne se réchaufferait jamais peut-être. Elle marchait de plus en plus intéressée à chaque pas, et elle allait avoir fait le tour du donjon, quand elle s'arrêta brusquement.

Une voix d'homme, sonore, mais contenue, fredonnait tout près d'elle un refrain monotone et mélancolique, semblable à ces berceuses naïves qui endorment les enfants. Cette voix lui arrivait par une fenêtre béante, une fenêtre du rez-de-chaussée, tout enguirlandée de vigne vierge aux rameaux empourprés. Un vieil if lui faisait un rempart naturel contre les vents, et à cette heure de la soirée, le soleil y lançait abondamment ses derniers rayons.

Ils se jouaient dans les profondeurs d'une haute salle où les flaques d'ombre et de lumière alternaient bizarrement; une antique tapisserie, reste des splendeurs d'autrefois, en couvrait les murailles; un bahut de vieux chêne, souvenir des premiers possesseurs, s'y dressait avec ses sculptures naïves, et, sur un fond de velours sombre, un christ d'ivoire, en pleine lumière, étendait ses bras sanglants et penchait sa tête divine.

Cachée par les rameaux de l'if, Paule vit tout cela d'un coup d'œil. Elle allait se retirer discrètement toutefois, quand les éclats de la dispute villageoise, de plus en plus animée, la retinrent immobile. Alors, de nouveau, elle plongea le regard dans la chambre mystérieuse.

La voix masculine y continuait sa balancelle, baissant, baissant de plus en plus, comme si l'enfant qu'on voulait endormir eût enfin fermé les yeux. L'enfant!... Paule l'entrevit alors par un mouvement involontaire.

C'était une femme de grand âge, vêtue de noir, à demi couchée dans un fauteuil séculaire. Ses paupières brunes s'étaient fermées pour le sommeil, contrastant avec la blancheur de son visage d'une pâleur mate; ses cheveux blancs, touffus encore et dénoués, lui formaient une auréole d'argent, et ses mains, qu'agitait parfois un tressaillement convulsif, retenaient une main d'homme.

L'autre main de cet homme balançait un bouquet de plumes sur le front de la dormeuse pour en écarter les insupportables mouches de septembre, et ce bouquet semblait battre doucement la mesure de l'air murmuré par le chanteur.

Celui-ci crut entendre un bruit léger du côté de la fenêtre; il tourna la tête: Paule le reconnut.

C'était Henri Lecomte, le comte du Maine, comme disait la jeune fille.

MÉLANIE BOUROTTE.

(A suivre.)



SOIRÉE D'HIVER



Au coucher du soleil, toute la forêt semble
Dans le recueillement. Touffes de chênes roux,
Petits genévriers, maigres buissons de houx
N'ont pas dans la lumière une feuille qui tremble.

On n'entend qu'un oiseau, travailleur attardé,
Dans le canton lointain des châtaigniers antiques;
On écoute à travers les grands bois pacifiques
Le pivert, dont le bec fait un bruit saccadé.

Étrange oiseau, connu de cet homme qui passe
Dans la lueur tranquille et pure du couchant :
Ce n'est pas un vieillard qui se traîne en marchant,
Dont l'échine se courbe et dont la jambe est lasse ;

C'est un rude piéton sortant de la forêt,
Tout chargé de bois mort. — Son pas ferme s'allonge;
Il a vu le soleil comme une grosse oronge
Qui, là-bas, s'enfouit dans l'herbe et disparaît.

Il marche allégrement. Le fond du cœur rumine
Quelque chose d'heureux... Dans le ciel clair et froid
Monte un fil de fumée, un long fil bleu tout droit...
Son vieux masque rugueux et tanné s'illumine...

Dans ce pli du terrain où finit l'horizon
Il n'arrivera pas avant la nuit, peut-être;
Mais il a sur l'épaule un riche feu de hêtre
Pour égayer les coins de toute sa maison.

Là, sous un toit moussu, fenêtre et porte closes,
A l'heure du berceau, les enfants réjouis,
Ouvriront de grands yeux par la flamme éblouis
Quand il déchaussera leurs chers petits pieds roses.

ANDRÉ LEMOYNE.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POIRES A LA CRÈME

Prendre, autant que possible, des poires qui ne deviennent pas rouges en cuisant. Les faire bouillir dans un sirop de sucre très-léger; lorsqu'elles sont cuites à point, les piquer avec des amandes douces coupées en quatre, et lorsqu'elles sont rangées dans le compotier verser dessus une crème à la vanille. Les poires doivent être tièdes. On peut faire des pommes de la même façon.

PUNCH AU LAIT

Faites macérer, pendant deux jours, une douzaine de citrons dans deux litres d'eau de vie. Faites un sirop de 750 grammes de sucre, auquel vous ajouterez, lorsqu'il sera prêt d'être achevé, le jus des citrons et une muscade râpée. Mêlez ensuite à l'eau de vie bien filtrée; ajoutez un litre de lait nouveau bouillant. Passez à la chausse et mettez en bouteille après avoir laissé refroidir.

REVUE MUSICALE

PAUL ET VIRGINIE. — LES ITALIENS.

Qui n'a gardé dans son souvenir le poème charmant de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie?* Qui n'a évoqué, à ses heures de recueillement, ces situations enchanteresses des deux enfants, serrés l'un contre l'autre sous les ombrages des forêts vierges ? qui n'a entendu ces confidences si pures, ces sentiments si naïfs et si naïvement exprimés ? qui n'a vu courir les deux enfants à travers bois et bruyères à la recherche d'une fleur ou d'un papillon ? Ah ! nous le savons tous par cœur, ce livre dont M. Massé, l'illustre compositeur, vient de faire la plus poétique des élégies musicales !

Rien n'est plus simple, plus naturel, plus attendri que le duo des deux mères, rêvant le bonheur de leurs enfants, tout en filant le coton. Quelle grâce dans cet entretien maternel, et comme la sait bien reproduire cette phrase harmonieuse :

Ainsi leur enfance heureuse
Prépara leur chaste amour,
Comme une aube radieuse
Annonçant un plus beau jour.

Ceci nous rappelle les vieux poètes bucoliques qui ont créé tant de jolies choses, dont hélas ! on ne se doute pas aujourd'hui. La plainte du pauvre serviteur Domingue est pleine d'une émotion qui gagne les auditeurs :

N'envoyez pas le jeune maître
Vers les pays lointains,
Les flots le garderaient peut-être,
Les vents sont incertains.

Ici se trouve un chœur qui se chante dans la coulisse. Il semble que la mélodie en soit voilée. La spirale des basses, qui en dessinent le contour, paraît tracer le sillage du navire qui apporte aux exilés un écho de la patrie lointaine. Il y a dans ce chœur quelque chose de mélancolique qui dispose l'âme aux événements qui vont suivre.

Rien n'est adorable comme le duo de Paul et de Virginie, tous deux abrités sous la feuille gigantesque du bananier :

Par quel charme, dis-moi, m'as-tu donc enchanté ?
Je m'interroge en vain et ne saurais le dire.
En te voyant, je crois que c'est par ton sourire ;
En t'écoutant, je crois que c'est par ta bonté.

Il faut citer aussi la fin du premier tableau, qui consiste en un trio un peu en forme de cantique :

Les cœurs que Dieu lui-même inspire
Dans l'innocence des champs,
Trouvent bien ce qu'il faut dire
Pour émouvoir les méchants.

On dirait un morceau religieux, tant la forme en est ample.

Peut-être eût-on préféré une couleur plus en harmonie avec la simplicité rustique des personnages et du sujet.

Le second tableau est moins coloré, moins entraînant; il s'y trouve une bamboula qui n'a produit qu'un faible effet. La scène où Virginie vient demander à Sainte-Croix la grâce de son esclave rebelle est une des plus charmantes inspirations de l'auteur. Le refrain surtout est délicieux :

Pardonnez-lui.

Cette mélodie est couronnée par un grand ensemble d'une allure toute magistrale.

Nous terminerons l'acte par la chanson de la négresse :

Parmi les lianes
Au fond des Savanes,
Le tigre est couché...

qui est pleine de vocalises et de brusqueries sauvages.

Dans le deuxième acte, la chanson de Domingue a fait éclater la salle en applaudissements :

L'oiseau s'envole
Là-bas, là-bas !

Cette pièce, d'une simplicité et d'une délicatesse admirables, est véritablement exquise. La voix de l'interprète se pénètre si bien du sentiment qu'il exprime, que le public semble le ressentir et que son admiration se traduit par des bravos frénétiques.

Ici se termine la couleur si douce et si sobre de l'églogue. Le drame passionné, les émotions violentes vont lui succéder.

Le duo entre Paul et sa mère débute par une phrase éminemment pathétique :

Oh ! ne brisez pas mon courage !

le morceau se soutient dans cette gamme passionnée jusqu'à ce que le jeune homme, épuisé par cette lutte douloureuse, tombe dans les bras de sa mère et va cacher sa tête dans son sein. C'est l'orchestre qui achève, dans une péroraison des plus émouvantes, ce que les paroles du pauvre enfant ne pouvaient plus traduire.

Le quatuor qui suit, avec sa belle et grande phrase :

Sa vie est sous ma garde...

puis le duo de Paul et Virginie :

Ah! laisse-moi te suivre
Sur le vaisseau qui va t'emporter loin de nous.

Ce morceau est la situation capitale de l'œuvre. Ici Virginie chante une mélodie qui se retrouve plusieurs fois dans la partition. C'est d'un effet triste et ravissant qui a jeté l'auditoire dans une agitation douloureuse, difficile à traduire.

Le troisième acte commence par une chanson de négresse, très-originale, et qui a été redemandée.

La scène de la lettre a été traitée avec beaucoup de grâce et de naïveté :

Chère mère, vous m'avez dit
De vous mander les jours de joie
Ou de chagrin que Dieu m'envoie...

puis un ensemble doux et tendre se termine par la phrase du serment :

Par le ciel qui m'entend, par l'air que je respire...

on s'attend au dénouement; c'est le naufrage du Saint-Géran et la mort de la pauvre Virginie.

Le public attristé s'en va les larmes aux yeux.

C'est un devoir pour nous de remercier M. Vizentini, directeur du Théâtre-Lyrique, des efforts qu'il a faits pour entourer cette œuvre musicale de tout l'éclat qu'elle méritait. M. Capoul et mademoiselle Ritter ont su, par leur talent sympathique, conserver aux deux caractères de Paul et Virginie leur physionomie si fraîche et si poétique, et les applaudissements enthousiastes du public les ont bien justement récompensés.

En résumé, *Paul et Virginie* est un immense succès; succès que nous sommes d'autant plus heureux d'enregistrer qu'il est dû au talent d'un de nos anciens collaborateurs, M. Victor Massé, dont nous avons publié plusieurs opérettes spécialement composées pour nos abonnées. Cette nouvelle partition achève de le placer dans les plus hauts degrés de l'échelle artistique.

***

Le théâtre Italien a de grandes difficultés à vaincre ; les cantatrices célèbres ne font qu'effleurer le sol parisien, pas une ne nous reste: les sommes immenses qu'on leur offre à l'étranger les font fuir à tire-d'aile. Il faut des noms sonores pour attirer le public ; il faut des créations nouvelles pour attirer les talents.

Le nouveau directeur du théâtre Italien, M. Escudier, en homme habile et intelligent, a su se garer des écueils; en produisant aux clartés de la rampe un nom aimé de tous les spectateurs de goût, il a fait œuvre de maître. Mademoiselle Borghi-Mamo a paru récemment dans Rosine, du *Barbier*. C'était une tâche difficile, dont la jeune cantatrice s'est admirablement tirée : sa voix est vibrante, juste et étendue; elle a dit avec beaucoup de grâce les vocalises de la Cavatine, où tant d'habiles chanteuses avaient échoué avant elle; elle s'est fait applaudir enfin de l'auditoire le plus difficile de nos scènes lyriques. Nous avons entendu aussi avec une vive émotion madame Sanz, dans le rôle d'Azucena du *Trovatore*. Elle a une belle voix, soutenue par un remarquable talent de tragédienne.

Nous devons encore parler d'un nouveau début qui fait bruit dans le monde musical, celui de mademoiselle Emma Albani, qui vient d'obtenir devant le public parisien la consécration de sa renommée. Après une absence de quatre années, employées à parcourir avec succès les principales villes de l'étranger, la diva nous est revenue avec un talent de premier ordre.

Douée d'un organe magnifique, d'une pureté et d'une égalité parfaites, mademoiselle Albani s'est de plus affirmée comme une artiste consommée par le style, la sensibilité et le goût exquis de sa méthode.

Dans le rôle de *Lucia* elle a été couverte de fleurs et applaudie comme elle le méritait par un public enthousiaste. Madame la maréchale de Mac-Mahon, qui assistait à la deuxième représentation, a chargé M. Escudier de transmettre ses félicitations à la célèbre cantatrice.

La reprise de *Rigoletto* a permis de mieux juger encore toute l'ampleur et le charme de la voix de l'Albani. Malgré le souvenir que la Frezzolini avait laissé chez les habitués de la salle Ventadour, la nouvelle cantatrice a déployé, dans le rôle de Gilda, toute la supériorité de son talent. Applaudie avec enthousiasme, après le magnifique duo avec Rigoletto : *Che temete, padre, dro veglia*, elle s'est surtout révélée par la manière à la fois si savante et si exquise, dont elle a chanté tous les morceaux du deuxième acte. Le quatuor du quatrième acte a été nécessairement répété.

Bref, l'éminent directeur est certainement plus capable que tout autre d'arracher son théâtre à cette torpeur monotone dans laquelle il s'est engourdi si longtemps. Nous sommes donc appelés pour cet hiver à voir refleurir, pour la salle des Italiens, ces succès d'autrefois dont toute la France était émue.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

LETTRE D'UNE INCONNUE A JEANNE ET RÉPONSE DE JEANNE A CETTE INCONNUE

Mademoiselle,

Je ne puis plus penser à autre chose... cela m'est venu un soir que les cheminées fumaient et que j'avais le spleen.

Ce spleen, je l'éprouve encore ! cette pensée, elle me possède plus que jamais et j'y cède aujourd'hui ; c'est celle de vous écrire.

Je le sais bien, mademoiselle, vous avez mieux à faire que de déchiffrer mes pattes de mouche ; vos devoirs, grands et petits, absorbent la majeure partie de votre temps ; vos amitiés et vos relations s'emparent du peu qu'il vous en reste ; c'est donc bien ambitieux à moi d'en vouloir distraire une parcelle à mon profit. Aussi ai-je résisté d'abord à cette tentation : mais elle persiste avec tant de force que j'y soupçonne maintenant une inspiration de mon bon ange... et me voici, la plume en main, devant quatre pages blanches que j'aurai le courage de noircir... peut-être.

Je pourrais cependant résumer ce que j'y vais tracer en un gigantesque point d'exclamation qui voudrait dire :

« Hélas ! »

Mais comme vous n'en devineriez pas la cause ; comme il vous faut quelques explications pour m'accorder la compassion que je mérite, pour m'envoyer le secours que j'implore, je vous demande la permission de vous faire mes confidences :

Mademoiselle, je m'ennuie ! ! !

Je m'ennuie dans tous les modes et sur tous les tons !

Je m'ennuie le matin, à midi et le soir !

Je m'ennuie debout, assise et couchée !

Je m'ennuie dans la veille et dans le sommeil !

Je m'ennuie en dedans et en dehors !

Je m'ennuie enfin si lourdement, si sombrement et si complétement que c'est à n'y plus tenir. Je me sens devenir bête ; je suis menacée de tourner à l'aigre ; et une fois bête et méchante, je ne puis manquer de me métamorphoser en laideron. C'est écrit !

Je sais qu'il est honteux de s'ennuyer et humiliant d'avouer son ennui... c'est comme si l'on signait une déclaration de paresse ou d'incapacité. Mais, quand l'on en poursuit la guérison, il faut bien découvrir son mal au médecin choisi pour le guérir... or, mon médecin, si vous y consentez, ce sera vous, mademoiselle ; vous, en contact incessant avec des milliers de jeunes filles ; vous qui recevez assez de menues confessions pour avoir acquis une expérience prématurée.

Voici donc mon pouls ; tâtez-le ; mettez votre main sur mon cœur ; interrogez mes yeux jusqu'au fond, je ne les baisserai point pour vous empêcher d'y lire... Vous devinez mon tempérament ; vous pressentez mon caractère, peut-être ?

Voulez-vous maintenant que je vous tienne au courant de mes habitudes ?

Oui ?

Je commence :

J'ai seize ans. Joli âge ! direz-vous. Ah ! bien oui ; pour ce que j'en fais, il vaudrait autant...

Je n'ai pas eu le bonheur de connaître ma mère !... Ah ! si elle était là, je sais bien que je ne m'ennuierais jamais, qu'il fleurirait toujours des roses sur ma route et des joies dans mon cœur.

Mon père m'adore et je le lui rends bien. Cela devrait suffire à mon bonheur, et c'est trop d'exigence que de désirer autre chose, n'est-ce pas ?

Ce bon père n'a pu se résigner à me mettre en pension ; il a besoin de ma présence continuelle, qui lui rappelle ma mère. Il s'est également refusé à admettre une étrangère dans notre intérieur, et je n'ai pas eu d'institutrice. Avec un dévouement infatigable, il a pris soin tout seul de mon éducation, s'efforçant de me remplir l'esprit de connaissances variées.

Il n'y a point perdu son latin, parce que je le lui ai laissé tout entier pour son usage personnel. Il n'a pu m'enseigner la musique, attendu que sa voix est fausse et qu'il ne joue d'aucun instrument ; l'insuffisance de mes dispositions pour le dessin l'a contraint à en abandonner la culture inutile ; mais j'ai dû me résigner à des études plus sérieuses et je suis devenue assez forte, dit mon père, en différentes matières qui ne n'amusent pas, oh mais, pas du tout ! d'autant plus

que je trouve rarement à les appliquer à la vie pratique. La vie pratique! est-ce comme cela qu'on dit, mademoiselle?

J'aime la lecture. Je l'aime trop, sans doute, car ce goût inquiète mon père; il a mis sous clef une partie de sa bibliothèque. Je lui en veux même un peu, car cette défiance n'est pas justifiée; je vous jure que je n'aurais jamais la fantaisie de lire même le titre d'un livre interdit; le fruit défendu ne m'offre aucun attrait. J'ai bien à ma disposition une partie de Walter Scott et de Cooper, plusieurs romans anglais et américains, et la plupart de ceux qu'a signés Frédérica Bremer; mais je sais tout cela par cœur à présent, et notre situation de fortune ne me permet pas l'achat fréquent de nouveaux livres. Mes lectures sont donc très-restreintes, et si je ne puisais pas quelques consolations dans le *Journal des Demoiselles*, je serais, en vérité, la fille de seize ans la plus déshéritée que l'on pût rencontrer.

Ce cher journal, avec quelle impatience je l'attends! pendant quatre semaines et deux jours de chaque mois je rêve à ce que va contenir le prochain numéro; arrive-t-il, je le dévore d'un trait, et me voilà de nouveau pour quatre semaines et deux jours à la diète. On devrait bien nous l'envoyer trois cent soixante-cinq fois par an. Persuadez-le donc à l'administration, mademoiselle.

A défaut de lecture, si je me réfugiais dans la causerie, peut-être y trouverais-je quelques distractions; mais cela aussi m'est à peu près interdit : nous habitons, à la campagne, une maison isolée que l'on ne visite guère et d'où nous sortons assez rarement. Dois-je le regretter beaucoup? Non, si j'en crois quelques mondaines sincères que j'ai rencontrées par hasard : « Aujourd'hui l'on ne sait plus causer, disent-elles, et quand l'on a sacrifié quelques heures, chaque jour, aux propos oiseux, aux cancans de salon, en vérité, l'on ne fait pas ses frais. »

Si les arts me manquent, si la lecture me fait presque défaut, si l'absence de relations sociales me condamne au mutisme, je pourrais, me direz-vous, me livrer au culte consolant et fructueux de la poêle à frire, des plumeaux ou de l'aiguille.

Eh! mademoiselle, je ne demande pas mieux! Que l'on m'initie aux mystères des sauces blanches et des sauces noires; que l'on me plonge dans les émotions de la lessive; que l'on me sacre ménagère avec le plumeau, l'araignoire ou l'aiguille à repriser, en guise de sceptre, j'en bénirai le ciel!

Mais le moyen de pénétrer dans le jardin des Hespérides du ménage, quand le dragon en garde l'entrée?

Le dragon, c'est Dorothée, femme à barbe, d'âge mûr, au service de ma famille depuis trente ans. Elle ne s'est pas habituée à me voir grandir, cette Dorothée; elle me croit toujours à l'âge de cinq ans, en vérité! Que j'apparaisse au seuil de sa cuisine avec le respectable désir de tourner au cordon bleu :

« Mademoiselle va se tacher! mademoiselle va se brûler! mademoiselle va renverser la marmite ou faire tourner la sauce! »

Et mademoiselle s'enfuit épouvantée devant les catastrophes qui la menacent à l'angle des fourneaux.

Que j'essaye d'épousseter un meuble, de draper un rideau, de ranger une armoire :

« Mademoiselle va casser cette glace! mademoiselle va se salir les mains! mademoiselle va tout bouleverser dans la maison! C'est une ruine pour les ménages quand les petites filles jouent à la dame! »

Et la pauvre « petite-fille » se réfugie dans le cabinet de son père, qui lui fait réduire un plan ou collectionner des calculs scientifiques.

Pendant cette agréable occupation, ses regards errent parfois autour d'elle comme pour chercher un point lumineux à l'horizon... mais l'horizon est à cinq mètres de là, construit en pierres de taille et habillé d'un papier prune, une affreuse couleur, mademoiselle, la plus mélancolique de toutes après le noir! le papier prune se dissimule par endroits sous une carte fumée du département, sous un plan jauni de notre propriété, sous un râtelier chargé de pipes respectables qui ont servi longtemps; mais le papier prune n'en est pas plus gai ni l'horizon de pierres de taille non plus!

Tandis qu'au dedans les plumes crient sur les cahiers, au bruit monotone de la pendule, qui retarde, au dehors une plaine immense entoure la maison, sans autres accidents de paysage que des tas de pierres lugubres par-ci par-là, derniers débris d'une ville romaine. Les antiques démolitions encombraient le terrain : pour le déblayer on en a fait des amas plus ou moins réguliers : ce sont les pyramides de ce désert.

Sous le soleil torride de juillet, ces pierres sèches, ces champs uniformément jaunes, font éprouver aux yeux une sensation de brûlure; au printemps, lorsque ailleurs les rameaux fleurissent; en automne, quand, plus loin, les forêts se parent de splendides couleurs, ces sillons à peine verdoyants ou veufs de leurs épis, ces ruines, témoins muets d'une opulence éteinte, serrent le cœur et font soupirer; mais en hiver, oh, mademoiselle! en hiver, c'est indescriptible!

Imaginez, si vous le pouvez, un ciel gris et bas qui pèse sur cette terre sans arbres, une pluie froide et continue qui transforme en lac cette région désolée, des rafales qui gémissent tournoyantes et font crouler les pyramides avec des bruits sinistres... ou bien un immense linceul couvrant cette mort, un linceul tout blanc ponctué de noir par les corbeaux!... Imaginez cela et plus encore...

Voyez, en face de toutes ces désolations, votre correspondante anonyme, la tête appuyée sur sa main, le regard perdu dans l'espace, et le bâillement, puisqu'il faut l'appeler par son nom, le bâillement sur les lèvres!

Oui, mademoiselle, je bâille incessamment, au risque de me déformer la bouche! Je bâillerais même en vous écrivant si c'était moins impoli! mais, soyez certaine que je ne bâillerai pas en vous lisant, si vous me faites l'honneur de me répondre! et, quand vous m'enverrez le remède à ce bâillement perpétuel, comptez sur la reconnaissance infinie de celle qui vous supplie de publier sa requête et votre réponse; son mal étant celui de quelques autres femmes, votre « ordonnance » pourra leur servir également.

MARIE M. DE M.

En effet, chère inconnue, j'ai peu de loisirs; mais mon temps et mes sympathies appartiennent d'abord au *Journal des Demoiselles*, et je ne trouve jamais qu'il soit trop matin pour me lever ou trop tard pour me coucher quand il s'agit de causer avec ses abonnées.

Je vous écris à la lueur de ma lampe matinale: le programme de ma journée est tellement chargé que, si j'avais attendu la clarté du soleil, j'aurais couru grand risque de voir ma réponse ajournée.

Or, je ne veux pas que vous languissiez après elle au point de vous « déformer la bouche dans le bâillement, la tête sur votre main et le regard perdu dans l'espace. »

La rêverie et le spleen sont dangereux à tout âge, au vôtre surtout, et puisque vous me faites l'honneur de me traiter en sœur aînée, j'accepterai ce rôle affectueux pour vous parler avec le sérieux et l'autorité que me donne ce droit d'aînesse.

Je gémirais sur votre triste sort, croyez-le bien, s'il me semblait sans remède, et surtout s'il n'était pas en quelque sorte *voulu*.

Eh! oui, charmante inconnue, à votre âge, avec votre imagination et votre caractère, est-ce qu'on s'ennuie à ce point si l'on n'y met pas un peu de bonne volonté?

Voyons, sincèrement, êtes-vous déshéritée autant que vous paraissez le croire?

L'éducation un peu masculine que vous avez reçue vous crée de précieuses ressources intellectuelles: car, je le devine, malgré votre modestie, vous savez comprendre autre chose que des réductions de plans et des calculs algébriques. Vous pouvez donc vivre beaucoup par l'intelligence!

Si les arts vous manquent, la poésie vous reste.

Non pas celle qui se résume en strophes rimées: ne fait pas des vers qui veut! mais celle qu'on sent, qu'on éprouve, qu'on chante, qu'on pleure; celle qui, jaillissant de notre cœur, se répand sur toutes choses autour de nous; celle qui, planant sur le monde extérieur, nous en arrive pour nous pénétrer l'âme! C'est la vie du cœur.

Prenant sa source dans la foi, elle ensoleille les intérieurs sombres, elle féconde les rameaux desséchés, elle rajeunit les ruines et fait parler le silence. C'est elle qui agrandit les petites tâches et embellit les devoirs arides...

Devant elle, jeune amie, la barrière de papier prune tombera pour laisser votre horizon, borné hier, se prolonger sans limites, parce que, sur cet horizon, se lèvera l'aurore du pur amour.

Dans cet amour divin, toutes vos tendresses de la terre s'épanouiront rafraîchies:

Vous aimerez votre père saintement, c'est-à-dire de l'amour qui donne sans calcul, se dévoue sans réserve et se suffit à lui-même!

Vous aimerez votre prochain assez pour marquer un noble but à vos pensées, à vos aspirations, à vos actes! assez pour que cet amour répande sur vos journées un charme qui en éloignera le vide et l'ennui!

Vous vous aimerez vous-même, enfin, moins pour la terre que jalouse de votre bonheur en l'autre vie, c'est-à-dire pour embrasser le devoir et utiliser chrétiennement votre passage ici-bas!

Et dites-moi s'il restera quelque lacune où garder l'ennui dans une intelligence aussi occupée, dans un cœur aussi plein?

Je sais bien que l'on ne peut constamment planer sur les hauteurs, s'exalter en des sentiments sublimes et tenir son arc tendu. Nous sommes des êtres doubles. Dieu l'a voulu ainsi pour notre humiliation. Quand la part de « l'ange » est faite, la bête réclame ses droits. Il lui faut des plaisirs, des distractions, des devoirs à sa portée. Je résume tout cela dans un mot:

Le travail manuel!

Le travail manuel est à la fois une obligation, un refuge, une consolation, une récompense, voyez-vous!

Et ne croyez pas à son influence stupéfiante sur l'imagination, sur l'intelligence: il les stimule, au contraire.

Quand l'esprit et le corps sont occupés à la fois, il s'établit dans l'être humain un équilibre, une pondération, qui décuplent ses forces.

Occupez donc vos doigts, petite sœur cadette. Armez-vous de courage pour affronter le dragon Dorothée et ne vous laissez pas annihiler par ses bonnes mais inintelligentes intentions. En descendant par instant des hauteurs spéculatives, initiez-vous au terre à terre de la cuisine, de l'office et de la lingerie. L'aiguille, la navette, le crochet, les...

Mais j'oubliais... ces instruments de travail vous sont moins familiers que l'équerre et le compas; vous savez mieux relever une erreur mathématique, sans doute, qu'une maille tombée, et votre éducation est à faire entièrement sous ce rapport.

Hélas! qui s'en chargera dans votre solitude?

Je voudrais bien répondre: « Moi! » mais...

Eh bien, oui, au fait; pourquoi pas? Oui, ce

sera moi, ma jeune amie, par l'organe d'un petit livre, véritable encyclopédie des travaux féminins. Il en est à sa cinquième édition en très peu de temps; c'est vous dire de quelle notoriété il jouit maintenant.

Le *Manuel du Journal des Demoiselles* ne se contente pas d'indiquer les travaux et leur meilleur mode d'exécution; il ne fait pas seulement voir les choses à l'intelligence, il les montre aux yeux avec le secours de trois cent cinquante vignettes admirablement dessinées. Rien d'omis.

Ni la pose des doigts ni la situation des instruments de travail, des laines, des fils, des soies, des étoffes, etc., etc. Les auteurs supposent que leurs lectrices n'ont jamais tenu ou vu tenir une aiguille, une navette ou un crochet; ils commencent réellement par l'alpha, et la nomenclature qui suit est si détaillée, si multiple, si complète, qu'elle éloigne étonnamment l'oméga; on n'y arrive qu'à travers l'acquisition de tous les talents manuels féminins.

Oui, chère inconnue, tous y passent :

Tapisserie, tricot, filet, frivolité, crochet de tous genres, impressions sur étoffes, chiffres, marques, broderies, jours, dentelles, appliqués et passementeries de tous styles, fleurs de laine, relevé des patrons, confection des vêtements, incrustations, blanchissage des dentelles, etc. J'en passe et des meilleurs.

L'édition est belle, avec des vignettes d'une clarté merveilleuse et des caractères excellents. C'est un trésor que ce petit livre.

Ah ! mon Dieu! je puis bien le dire sans scrupule, car je n'y ai pas trempé le moins du monde! et, tenez, je ne ferais pas plus de façon si j'en étais l'auteur, car ce livre-là est une bonne œuvre, une œuvre d'utilité publique, et, croyant servir la société, je le signalerais, même au péril de ma modestie.

Donc, puisqu'il est convenu que je suis aujourd'hui votre sœur aînée, permettez-moi de vous offrir ce manuel avec un assortiment de laines, de fils, d'aiguilles, de crochets, etc. Servez-vous de tout assidûment et vous rendrez service aux autres et à vous-même; vous supprimerez les mémoires d'ouvrières, vous « entretiendrez l'amitié par les petits cadeaux », vous remplirez joyeusement et utilement de ternes matinées, des midis moroses, des soirées fumeuses; vous conjurerez enfin pour jamais ce mortel ennemi de l'intelligence, de la santé et de... la beauté :

Le bâillement!

Telle est mon « ordonnance ». Puisse-t-elle vous servir!

Je vous l'adresse, chère inconnue, avec toute la sympathie de votre dévouée,

JEANNE.

MODES

La tunique *Bretonne* est un modèle gracieux et bien approprié aux jeunes filles. Il faut l'exécuter en tissu de laine souple, en cachemire de l'Inde ou cachemire d'Écosse, par exemple. Voici le détail d'un costume avec cette tunique : Le jupon est en soie ou en velours, de la nuance du cachemire ou noir.

La tunique, en cachemire, a, par devant, un plastron d'étoffe semblable au jupon, et sur lequel elle s'attache de chaque côté par des boutons non apparents, placés en dessous. Les bords de cette tunique sont ornés, tout le long, ou de petits boutons plats de la nuance du cachemire, brodés de soie blanche et placés *touche à touche*, ou d'une broderie blanche, ou simplement d'un galon blanc et encore d'une rangée de petits sequins de nacre dépassant les bords. Le plastron, tout uni, est traversé deux fois dans sa largeur, par une bande brodée de soie blanche (au plumetis ou au point russe). L'une, placée en haut, à 10 centimètres du cou; l'autre à la même distance du bas.

Quant on veut ouvrir la tunique, on rentre le plastron sous la bande du haut, et cela fait une petite ouverture carrée très-suffisante. Les lés de devant sont très-plats; ceux de derrière, très-tendus, forment une draperie serrée et retenue, à 25 centimètres de la taille, par une autre bande de broderie blanche, qui se reproduit en revers sur les manches et sur les poches, si on les aime. Ces poches seront intérieures et brodées sur la fente d'entrée. Le bord de la tunique est liséré de blanc, en cachemire ou en popeline de soie. Paletot cintré derrière, long et très-étroit, simplement liséré de blanc. Col, revers et patte dans le dos, brodés de blanc. Boutons idem.

Pour deuil, sur cachemire de l'Inde noir, avec jupon de faille, ce costume a beaucoup de cachet. En gros vert, jupon de soie de même nuance, lisérés et broderies blanc de tilleul; c'est très-distingué. En couleur claire, pour la saison prochaine, ce sera fort élégant. En costume ordinaire, également pour les jeunes personnes, la forme *Laveuse* est aussi très-adoptée. Le jupon

est généralement noir. La robe, que je suppose *grise*, unie, sera faite princesse pour le haut. Dans le bas, elle sera retournée sur elle-même en formulant un envers haut de 40 à 50 centimètres. Si l'étoffe a un revers, il faudra faire une couture à l intérieur. Par derrière, à la suite de la taille, sera placé un très-large nœud double en pareil, qui doit repasser en dessous de la jupe, dont il soutient et réunit l'ampleur, en laissant pendre deux larges pans. Ces pans, ainsi que les nœuds et le haut du révers, seront garnis d'un joli galon de velours noir frappé, qui ornera aussi un col et les revers des manches. Gros boutons de velours noir. — Ce modèle, fort simple et très-plat, a le mérite de n'employer que très-peu d'étoffe. On peut ne l'orner que de cinq ou six rangs de petit velours noir.

Pour les toilettes habillées, soit pour le jour, soit pour le soir, on a complétement abandonné les pouffs, bouffants, retroussis, etc., etc. Tout tend à l'allongement et à l'aplatissement.

Les tuniques tombent presque jusqu'au bas des jupons qui, naturellement, en profitent pour diminuer beaucoup la hauteur de leurs garnitures, qui sont plus que jamais plissées. Il est rare, du reste, quand dans les combinaisons nouvelles le dessus et le dessous ne tiennent pas ensemble.

Tout est généralement cousu et souvent difficile à décrire.

Voici cependant quelques indications qui, je l'espère, seront comprises.

C'est d'abord, pour la ville, un composé de laine unie et de brocatelle de laine *Réséda*. La traîne est en uni, ainsi que le devant de la tunique, polonaise ou princesse, qui est fermée droit tout le long par de petits boutons de soie marron. Le dos du corsage, le dessous des bras et les manches sont en brocatelle de laine de même couleur. Toutes les coutures sont lisérées de soie marron. Les dessous de bras se prolongent en tombant droit jusque sur le bas de la robe. Le dos est coupé carré à la suite d'une hauteur de basques de 25 centimètres. Les petits côtés continuent en s'accouplant aux lés de dessous les bras. L'échancrure des basques et tout le contour de la brocatelle sont ornés d'un plissé de soie marron recouvert à moitié par une dentelle blanche. L'ouverture produite par la coupe des lés du dos est fermée par deux larges nœuds de soie marron avec effilés. — Col et revers des manches en soie marron, recouverts de dentelle blanche.

La traîne unie et tout le bas de la toilette ont un plissé de soie marron surmonté d'une bande de fourrure foncée qui pourra, si l'on veut, être remplacée par un bord de plumes marron.

Ensuite, voici un arrangement de cachemire et de soie verts. Le devant est en soie vert clair. Il forme un plastron sur lequel est un lacé de grosse ganse vert foncé. Le bas, formant jupon sur le devant, est capitonné. Dans le milieu de chaque capiton se trouve un gland de soie des deux tons de vert. Le corsage, ainsi que tout le reste du costume, qui est à queue, est en cachemire vert foncé. C'est un composé de draperies plates se croisant et garnies à plusieurs reprises d'effilés à glands des deux verts. Manches en soie vert clair.

Les robes de soirée ont presque toutes la forme *princesse*, avec plis ou manteaux de cour.

On fait aussi des corsages-cuirasses, montants ou décolletés. Les écharpes qui les ornent sont posées en biais et à plat sur les basques, qu'elles emprisonnent étroitement. Souvent le corsage est en satin ou faille unie, lacé derrière; les écharpes en crêpe de Chine, pékin de soie Louis XV, armure de Cordoue, lampas, etc. Le bas de la toilette bouillonné de gaze, d'organdi plissé, etc. Le tout mélangé de dentelle blanche ou noire, d'effilés, de chenille, de galons, de peluche, etc., etc.

Le barége blanc, comme fond de toilette de jeune fille, est joli et d'une grande solidité. On y adjoint des draperies de cachemire rose pâle avec effilé moussu. C'est de très bon goût.

Les fleurs découpées en galons de satin, peluche, chenille, velours, etc., sont encore un charmant ornement sur du blanc.

On fait toujours de jolis fichus ouverts pouvant se porter sur une robe montante, dont on rentre les premières boutonnières ; cela transforme immédiatement une toilette. Les plus jolis sont en crêpe lisse plissé et ruche de ruban effilée. Il y en a en dentelle coquillée avec mélange de nœuds à ruban.

Pour les mères, je signalerai de jolies petites coiffures du même genre. Pouff de dentelle, ruches de soie effilées faisant couronne et chou.

Pour mettre chez soi, de charmants bonnets forme Charlotte Corday, avec ornements de velours noir, et coiffures très-originales en foulard broché, garnies de dentelle blanche.

En coiffures de soirée, celles en dentelle noire sont les plus habillées.

La forme mantille, plus ou moins longue dans le dos, ou venant se croiser par devant, est la plus distinguée.

Il y en a de fort jolies en dentelle espagnole chenillée. — Bouquet de fleurs sur le côté, pouvant varier à l'infini. — Les mouchoirs les plus en vogue et les plus habituels sont ceux qui ont un encadrement de batiste de couleur, brodé ou festonné. On les assortit aux costumes. En deuil, la bande est noire, brodée de blanc.

On porte toujours des bas de couleur. Ceux unis, en soie ou en bourre de soie, sont forts goûtés.

Les enfants ne mettent presque plus de bas blancs.

VISITES DANS LES MAGASINS

Je vais empiéter, mesdemoiselles, sur les attributions de votre courrier des modes en vous donnant, dans cette visite des magasins, la description de quelques costumes de deuil confectionnés dans la maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix. Cette maison n'a pas seulement la spécialité des étoffes de deuil ; ses ateliers confectionnent des costumes simples et très-habillés, d'un goût sobre et de grande distinction. Voici un costume de grand deuil en cachemire et crêpe anglais, à très-longue jupe ; un plissé *balayeuse* en cachemire court autour, et une draperie en crêpe anglais découpée en créneaux fait tête en retombant dessus. La longue polonaise se relève légèrement de plis souples, et se garnit d'un biais de crêpe qui remonte devant au milieu ; elle se ferme de côté par une rangée de petits boutons. La manche et la poche ont des garnitures de crêpe anglais. Cette façon, quoïque élégante, n'enlève rien à l'aspect austère que le costume de grand deuil doit avoir.

Pour demi-deuil, une robe de visite ou d'intérieur en faille noire, est de forme princesse ; elle est garnie dans le bas de plusieurs volants plissés, plis ronds qui forment une garniture de quarante centimètres de hauteur environ ; le devant est uni, et derrière, une écharpe en faille est disposé en plusieurs capuchons retombant l'un sur l'autre, avec belle frange dans le bas.

Pour grand dîner, une robe princesse de demi-deuil est en faille mauve. Elle est garnie dans le bas d'une frange chenillée, qui tombe sur un indéplissable en faille de même couleur, haut de vingt-cinq centimètres ; les côtés forment panneaux, coulissés perpendiculairement l'un sur l'autre. Une grande écharpe vient s'attacher par de grosses coques sur la traîne unie et reçoit, dans le bas, une frange chenillée. Le corsage-cuirasse est ouvert en carré et la manche duchesse est toute garnie de plissés et de frange.

Les chapeaux de deuil mériteraient aussi que je vous les décrivisse, mais la place m'étant comptée, force m'est de remettre au prochain numéro à vous en parler. Je termine en signalant les siciliennes façonnées et les armures de soie, fabriquées spécialement pour la Scabieuse, — elles ont un grand succès — et les étoffes neigeuses grisailles pour tunique princesse : ces étoffes ont 120 centimètres de largeur et coûtent 10 fr. 75 c. Quatre mètres cinquante centimètres suffisent très-largement pour une tunique princesse.

Quittons les magasins de la Scabieuse pour nous transporter rue Vivienne, 42, dans les salons de mesdemoiselles Vidal. Nous y verrons, sous toutes les formes les plus nouvelles : tunique, polonaise, robe princesse, corsage-cuirasse et armure-corselet, et toutes ces modes et toutes ces façons ayant chacune un type si différent, que l'on reconnaît tout de suite celles destinées aux jeunes filles.

Plus simples dans la disposition des garnitures, d'un tissu à la mode qui n'atteint pas un prix exorbitant, mesdemoiselles Vidal établissent ces charmants costumes, dans des conditions de bon marché qu'apprécieront les mères de famille.

A côté de ces très-heureuses et simples nouveautés, nous voyons des toilettes plus riches destinées aux jeunes femmes : Costumes de ville, toilettes d'intérieur et de réception, toilettes de bal ; chacun reçoit, d'une garniture plus ou moins luxueuse, d'une étoffe riche, légère ou simple, le degré d'élégance qui lui convient. Le lainage de fantaisie aura toujours la vogue, combiné avec la faille ou le taffetas, mais les effets nouveaux seront produits par des garnitures appropriées et faites tout exprès pour chaque costume, qu'elles soient en galon, en frange, en plume.

Il y a un goût incontestable dans les drapés et les relevés des tuniques princesse, ainsi que les comprennent mesdemoiselles Vidal ; les décrire, est une tâche difficile, pour ne pas dire impossible; ces longs plis tombant, qui s'entremêlent sans faire pouff, ont une grâce qui n'a rien d'apprêté ; ces draperies rapportées, qui font corps avec la robe, sont posées de bien des manières, selon les étoffes employées ; car telle draperie diagonale, qui fait très-bien en étoffe pointillée, serait d'un effet ordinaire en tissu rayé ou à carreaux. Nous signalons pour les derniers jours de fête de charmantes toilettes de bal, depuis 200 fr. et même de prix inférieur; on peut être assuré de l'exactitude de mesdemoiselles Vidal. Envoyer ses mesures ou un corsage, en indiquant les rectifications, s'il y en a, et la longueur de la jupe, devant.

Pour les costumes de ville ainsi que pour les toilettes de soirée, le cachemire de l'Inde est toujours fort employé. Les nombreuses nuances qui composent la collection de cachemires de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, permettent son emploi pour les plus habillés comme pour les plus simples costumes. Les nuances crème, tilleul, angélique, Nil, roseau, gris-lapis, ciel, rosée, se combinent avec des failles assorties pour toilettes de grande réception et de théâtre. Les demi-teintes : gris, feutre, tourterelle, etc., etc., peuvent en plus s'unir à la faille noire, surtout en tunique princesse.

Quant aux teintes sombres, très-nombreuses, c'est la faille de même ton qui est obligatoire, à

moins que l'on ne fasse le costume tout en cachemire. Les prix du cachemire de l'Inde sont très-divers : il y en a qui coûte 25 fr. le mètre en un mètre trente centimètres de largeur, et d'autres 20, 15, 12, 10 et 8 fr. le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur ; à ce dernier prix le tissu un peu léger peut être employé en jupon et garni de plissés indéplissables, qui n'alourdiront pas outre mesure le costume.

Nous engageons nos lectrices à demander à la Compagnie des Indes la collection de ses échantillons, qui leur sera envoyée franco.

Notre dernière visite, sorte de complément aux renseignements que je viens de donner, sera pour la maison de Mme de Plument, 33, rue Vivienne. Je sortirai un peu de mes habitudes aujourd'hui, en vous parlant d'un très-luxueux corset en soie que Mme de Plument vient d'établir dans des conditions de prix très-avantageuses, si on considère que le prix habituel de ces corsets est de 120 à 150 fr. A 70 fr. le corset en faille blanche ou noire est doublé de soie, la ceinture Jeanne d'Arc qui le termine est en beau caoutchouc de soie et les baleines évantaillées de soie blanche ou de couleur assortie au ruban, qui fait transparent sous la *vraie* Valenciennes garnissant la poitrine et le dos.

Il n est pas besoin, je pense, de m'arrêter sur la manière dont est fait ce corset : le soin qu'on met dans les moindres détails assure d'une exécution irréprochable. Ce même corset doublé en fine satinette coûte dix francs de moins, soit 60 fr. Il suffit d'envoyer les mesures suivantes'. Tour de la taille, largeur de la poitrine, dos compris. — Longueur de la taille sous le bras. — Longueur du busc.

Je signale aux mamans une invention ingénieuse de Mme de Plument, pour tendre les bas. — Grands et petits sont appelés à en profiter. — C'est une jarretière nommée *jarretelle* par son inventeur. Elle se compose d'un tour de taille en galon de soie blanche, qui s'attache par une boucle sans ardillons ; de chaque côté un galon semblable est retenu dans un passant, un autre passant le diminue ou l'allonge à volonté et dans la boucle qu'il forme est placée la pince dans laquelle se place le haut du bas qui est ainsi tendu en perfection. Ce petit appareil se pose soit sur le corset, soit en dessous. Le prix en galon de coton est de 3 fr.; de 5 fr. en laine et de 6 fr. en soie.

Prière de s'adresser directement à la maison de Plument.

C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE

Toilettes du Petit Saint-Thomas, 35, rue du Bac.
Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Jupe en cachemire bleu prune, ornée de deux volants plissés, en taffetas de même nuance, dont la tête est maintenue par un rouleauté. — Polonaise (1) en matelassé de même nuance, ouverte et boutonnée sur un devant en taffetas ; il est un peu plus court que la polonaise et orné de trois rangées de frange à houpes ; la poche large et carrée est garnie de la même frange ; la polonaise, très-longue, est droite et unie dans le dos ; la couture du milieu, dans le bas, est couverte par une patte boutonnée de 30 centimètres; manche en taffetas, avec patte boutonnée en matelassé, remontant sur le milieu du dessus de la manche et bordée de la frange; col à angle brisé. — Petite toque en velours bleu prune avec aile, retenue par une agrafe en faille; bord en plumes de lophophore et nœud en faille.

Deuxième toilette. — Costume en faille bronze. Jupe garnie de deux plissés, celui du haut surmonté d'une petite tête plissée ; elle est montée avec un large pli derrière, sur lequel retombe un pan carré garni tout autour d'un plissé avec tête, et bordé dans le bas d'un effilé de même teinte plus foncé, avec tête en chenille. — Polonaise fermée par une rangée de petits boutons, bordée des deux côtés d'un petit plissé qui continue en tournant autour du cou; la polonaise est de forme princesse devant et dans le dos ; la jupe des petits côtés, taillée très-ample, est drapée sur la couture, la draperie retenue par un nœud ; la couture du dos, fendue au-dessous de la taille, est bordée d'une patte garnie d'un plissé ; le bas de la jupe forme pointe. La polonaise est garnie tout autour d'un effilé surmonté d'un plissé. Manche ornée dans le bas d'un double revers, posé au-dessus de deux plissés, et réunis par une petite draperie avec nœud. — Chapeau en dentelle noire avec guirlande de chrysanthèmes mélangées de feuillage bronzé; nœud en faille; diadème en velours noir avec brindilles de plumes bronze.

Costume de petite fille. — Robe princesse (1) en velours de nuance loutre, boutonnée devant et dans le dos; petit côté en faille; manche en velours et pièce

(1) Les abonnés aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 février.

(1) Voir la planche de patrons de ce mois, 2e côté.

arrondie également en velours, redescendant sur le devant en simulant une poche pointue sur laquelle est posé un nœud en velours; le bas du dos est bordé d'un haut plissé simulant la jupe; manche boutonnée dans toute la longueur.—Toque en velours loutre avec en plumes, aile avec agrafe en velours rose.

DEUXIÈME GRAVURE

Toilettes de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre Septembre.

Première toilette. — Robe en faille garnie de plissés en crêpe; voile en crêpe bordé devant de quatre plis en faille, formant une draperie que termine un large nœud retombant derrière au bas du pouff. Poche plissée en crêpe, maintenue dans le bas par une petite draperie avec nœud; chaîne de marguerites et boutons de teintes mélangées, terminée par une touffe de marguerites; une petite touffe est posée sur le côté de la poche. — Corsage-cuirasse (1) en faille, longues pointes dans le dos: une traîne de fleurs retombe entre les deux pointes; l'encolure taillée en carré est bordée d'un biais triple; le corsage est fermé par des barettes en crêpe drapé, fixées par des nœuds; manche bouillonnée en crêpe, avec bracelet en faille drapée; une agrafe en marguerites est posée en haut du corsage, et une sur la manche; sous le biais de l'encolure, on pose un plissé en tulle. — Dans les cheveux, pouff de marguerites avec traîne.

Deuxième toilette.—Jupe en faille garnie de plissés; voile bouillonné en tulle, les bouillonnés sont bordés d'un gros liseré en faille, et fixés sur la jupe en laissant une space formant une quille sur laquelle sont posés des nœuds en faille. — Corsage-cuirasse en faille, terminé dans le haut par une draperie qui redescend en croisant sur le corsage et vient se perdre dans le premier nœud de la quille; une draperie, également en tulle, part du bas de la basque dans le dos; elle est drapée au milieu par un gros nœud en faille. Manche drapée en tulle, retenue avec la draperie sur l'épaule par une agrafe en fleurs de bruyère, une touffe semblable est posée sur le devant du corsage. — Chemisette bouillonnée, terminée par une engrêlure. — Petit pouff de bruyère dans les cheveux.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange en recevront le patron le 16 février.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Petit tapis de table. — Appliques en drap, sur tissu brésilien; les lacets bleus, blancs et noirs mélangés au dessin, sont en laine; toutes les appliques sont fixées par de la soie d'Alger dédoublée ou de la laine. Ce travail se fait également sur drap, noir ou de couleur.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

LES ENFANTS AUX IMAGES

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

1er CÔTÉ.

Couverture de voiture ou de berceau pour baby. — Voir le croquis de la couverture et l'explication, page 3 du cahier de février.

2e CÔTÉ.

Rideau ou store. — Application de tulle sur tulle grec; les tiges sont en plumetis fait avec du gros coton, ainsi que les nervures des feuilles; l'application est fixée par du feston; la guirlande en colonne peut être répétée autant de fois qu'il est nécessaire, selon qu'on destine ce travail à un grand ou petit rideau, ou à un store; on peut également le faire en application de nansouk ou de mousseline, mais la broderie serait moins légère et moins riche.

DEUXIÈME CAHIER

Toilette de visite. — Toilette de mariée. — Garniture. — Cadre à photographie. — Corbeille à ouvrage. — Couverture de voiture pour baby. — Bonnet de baby, lacet et crochet. — Chasuble. — Corbeille à cartes en Macramé. — Entre-deux. — Mouchoir. — Pochette à ouvrage.—Parure.—Marthe.—Valentine.— Pardessus en matelassé. — Costume brodé. — Toilette en faille.

PLANCHE II

1er CÔTÉ

Pardessus en matelassé. / Corsage à basque, costume brodé. } Page 8, cahier de février.

2e CÔTÉ.

Robe pour petite fille (gravure n° 4088).

ÉNIGME

J'étais jadis prêtresse des idoles;
Pour un oracle on prenait mes paroles,
Et, grâce à leur ambiguité,
J'ai pu parfois dire la vérité.
Quelques siècles plus tard je suis une chrétienne
De Jérusalem souveraine;
Ou, comtesse de Flandre, on peut me voir encor
Quitter tout pour Jésus, mon unique trésor.
Aujourd'hui, d'un roman je deviens l'héroïne,
Que guide un sentiment de foi toute divine,
Et dont le zèle pur, trop longtemps repoussé,
A, par sa mort, conquis à Dieu son fiancé.

MOSAIQUE

L'amour maternel est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins, Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi*, dit-il; *comme une mère caresse et console son unique enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai, je vous allaiterai comme une mère... J'aurai compassion de vous plus qu'une mère. Une mère peut-elle oublier son enfant?* C'est là l'expression suprême de la tendresse du Créateur, et le dernier effort de son amour pour nous persuader (1).

(1) *De l'Éducation*, par Mgr Dupanloup.

Porte haut ton cœur, même avec fortune basse.

—

Souffre pour savoir, travaille pour apprendre, qui a souffert a vaincu.

(*Proverbe castillan*).

—

Quand orgueil mène le cheval de l'homme par la bride, confusion monte en croupe.

Amyot.

—

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur.

Fontenelle.

—

Vous voulez mettre de l'ordre dans l'Etat? Commencez par en mettre dans votre ménage.

Mirabeau.

RÉBUS









VENIR

Explication du rébus de Janvier : *Les lis ne filent point.*

Le mot de la charade de Janvier est : *Annamite.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

7 — 207 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Toilettes du Pt St Thomas, r. du Bac. 35_ Modes de Mlle Tarot. 4. Rue Favart. 4.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

BOSSUET

SUITE

Dix années de la vie du grand orateur furent remplies par les brillantes prédications des Avents et des Carêmes, à Paris, devant l'auditoire distingué qui pouvait si bien le comprendre; il avait trente-deux ans en 1659, lorsqu'il prêcha sa première station aux Minimes de la place Royale; dix ans après, il terminait; il prêcha l'Avent au Louvre, et il eut la joie de constater, du haut de la chaire, la conversion de Turenne. Depuis cette époque, il ne se fit plus entendre que dans son diocèse, où il prêcha dans les plus petites églises de campagne; il ne sortit de son silence, à Paris, que pour prononcer ses magnifiques oraisons funèbres.

Quel sujet pour ce génie, tout inspiré de l'Écriture, que l'éloge funèbre d'Henriette-Marie, fille d'Henri IV, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre! Elle avait vu la royauté à son apogée, adorée et triomphante sous les traits de son glorieux père; elle la vit conduite à l'échafaud par la haine des partis, se trahissant elle-même à force de faiblesses et d'irrésolutions et ne retrouvant la fierté du sang royal que dans les fers et sous le glaive. Elle vécut veuve et pauvre pendant dix ans, et Bossuet, pour la première fois, éleva la voix pour un autre motif que le simple enseignement évangélique. Mais de ce cercueil exposé sous les yeux au milieu des tentures et des flambeaux, et sur lequel reposait l'effigie en cire de la défunte reine, de ces funèbres images, il sut faire sortir la plus éloquente leçon :

« Vous verrez, dit-il à ses auditeurs, dans une » seule vie toutes les extrémités des choses » humaines, la félicité sans bornes aussi bien que » les misères; une longue et paisible jouissance » d'une des plus nobles couronnes de l'univers; » tout ce que peuvent donner de plus glorieux la » naissance et la grandeur accumulées sur une » tête qui, ensuite, est exposée à tous les outra» ges de la fortune; la bonne cause d'abord sui» vie de bons succès, et depuis, des retours sou» dains, des changements inouïs; la rébellion, » longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; » nul frein à la licence; les lois abolies; la ma» jesté violée par des attentats jusqu'alors incon» nus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de » liberté; une reine fugitive qui ne trouve au» cune retraite dans trois royaumes et à qui sa » propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; » neuf voyages sur mer entrepris par une prin» cesse malgré les tempêtes; l'Océan étonné de » se voir traversé tant de fois en des appareils » si divers, et pour des causes si différentes; un » trône indignement renversé et miraculeuse» ment rétabli. Voilà les enseignements que Dieu » donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le » néant de ses pompes et de ses grandeurs. »

Il parcourt, de sa parole rapide, le cercle de ces royales grandeurs; il dépeint, en quelques traits, le caractère d'Henriette-Marie, enjouée et gracieuse, ferme et fidèle; il la peint épouse tendre, mère accomplie, reine comme Esther, étendant le sceptre pour protéger les catholiques anglais, si cruellement opprimés, et il saisit ce moment pour peindre avec la plus fière énergie les ravages de l'erreur doctrinale au sein des peuples. Il arrive à Cromwell et il trace ce portrait admirable qui est dans toutes les mémoires :

« Un homme s'est rencontré, d'une profondeur » d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant » qu'habile politique, capable de tout entrepren» dre et de tout cacher, également actif et infati» gable dans la paix et dans la guerre, qui ne » laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui

» ôter par conseil et par prévoyance... enfin, un » de ces esprits remuants et audacieux qui sem» blent nés pour changer le monde... »

L'orateur ne nomme pas une seule fois Cromwell: il fait mieux, il le montre; il le suit dans le cours « trop fortuné de ses entreprises, dans ces » fameuses victoires dont la vertu était indignée, » dans cette longue tranquillité qui a étonné l'u» nivers, » et il ajoute ce mot profond : « C'était » le conseil de Dieu d'apprendre aux rois à ne pas » quitter son Église. Il voulait découvrir par un » grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, com» bien elle est naturellement indocile et indépen» dante, combien elle est fatale à la royauté et à » toute autorité légitime. »

Il reprend l'histoire d'Henriette-Marie, il la suit de sa parole aîlée, dans ses courageux efforts, ses voyages, ses luttes, toutes ses entreprises aussi vaillantes qu'inutiles, qui ne devaient pas sauver le malheureux petit-fils de Marie Stuart; il la montre errante, fugitive, demandant un asile à la France, troublée elle-même par les révoltes de la Fronde; il la fait voir veuve inconsolable et chrétienne résignée, disant qu'elle remerciait Dieu de deux choses : l'une de l'avoir fait naître dans la vraie religion, l'autre de l'avoir faite reine malheureuse; il raconte les dernières joies de sa vie, le rétablissement de la monarchie en Angleterre; il loue les hautes vertus de cette noble femme, et il termine par des vœux pour le repos éternel d'une âme qui depuis longtemps avait placé en Dieu seul toute son espérance. Sa péroraison, tranquille et confiante, ressemble à la fin même d'Henriette-Marie, qui, après tant d'orages, s'éteignit paisiblement; de même Bossuet a parcouru avec l'éclat de la foudre les révolutions d'Angleterre, et il termine son oraison funèbre dans la sérénité de la prière.

Une année après, en 1670, il reparaissait dans la chaire, et il avait sous les yeux le cercueil d'*Henriette-Anne d'Angleterre*, fille de Charles I[er] et d'Henriette-Marie, épouse de Philippe d'Orléans; une prompte mort avait réuni la fille à la mère. Bossuet commence :

« Elle que j'avais vue si attentive pendant que » je rendais le même devoir à la reine sa mère, » devait être sitôt après le sujet d'un discours » semblable; et ma triste voix était réservée à ce » déplorable ministère : ô vanité! ô néant! » ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût» elle cru il y a dix mois!... Princesse, le digne » objet de l'admiration de deux grands royaumes, » n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât » votre absence, sans être encore réduite à pleurer » votre mort, et la France, qui vous revit avec » tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'a» vait-elle plus d'autres pompes et d'autres triom» phes pour vous!... *Vanité des vanités, et tout* » *est vanité!*... Non, après ce que nous venons » de voir, la santé n'est qu'un nom et la vie n'est » qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence! » les grâces et les plaisirs ne sont qu'un vain » amusement! tout est vain en nous, excepté le » sincère aveu que nous faisons de nos vanités, » et le jugement arrêté qui nous fait mépriser » tout ce que nous sommes!.. »

Il continue, il contemple ce spectacle du temps et de l'éternité, de la fragilité du bonheur humain et de la durée des espérances éternelles; il considère les rois et les sceptres comme de simples témoignages de la grandeur divine, qui les anéantit quand elle le juge à propos, et les disperse comme la paille, au gré du vent. Il loue avec une émotion tendre la jeune princesse dont les restes reposent à ses pieds, il loue sa bonté, la délicatesse de son âme, le courage avec lequel elle a embrassé la mort, mais toujours il revient à son point de départ : la misère de l'homme; il énumère tout ce que la terre peut offrir de gloire et de bonheur pour en revenir toujours à la même pensée, triste couronnement de nos ambitions : *Tout est vanité!* Mais lorsque après avoir décrit la vie et les vertus d'Henriette-Anne, il arriva à l'instant fatal, il se troubla et fut interrompu par ses propres sanglots; tout l'auditoire fondait en larmes :

« S'il faut un coup de surprise à nos cœurs trop » enchantés de l'amour du monde, celui-ci est » assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! » ô nuit effroyable! où retentit tout à coup cette » étonnante nouvelle : Madame se meurt! Ma» dame est morte!... Quoi donc! elle devait périr » si tôt! Madame a cependant passé du matin au » soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, » elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le sa» vez; le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes » expressions par lesquelles l'Écriture Sainte » exagère l'inconstance des choses humaines de» vaient être pour cette princesse si précises et si » littérales!.. La voilà, cette princesse si admirée » et si chérie! la voilà telle que la mort l'a faite! » Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette » ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons » voir dépouillée même de sa triste décoration.

» Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces » demeures souterraines, pour y dormir dans » la poussière avec les grands de la terre dont » parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis » parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant » les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte » à remplir ces places. Mais ici notre imagination » nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas » assez de corps pour occuper quelque place, » et l'on ne voit là que les tombeaux qui fassent » quelque figure. Notre chair change bientôt de » nature; notre corps prend un autre nom; même » celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il » montre encore quelque forme humaine, ne lui » demeure pas longtemps; il devient un je ne sais » quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à » ces termes funèbres par lesquels on exprimait » ses malheureux restes. »

Quelle leçon! et c'était Louis XIV, à l'apogée de la gloire, qui la recevait!

Bossuet, en envoyant les oraisons funèbres des deux Henriette à l'abbé de Rancé, lui écrivait: « J'ai laissé ordre de vous faire passer deux oraisons funèbres, qui, parce qu'elles font voir le » néant du monde, peuvent avoir place parmi les » livres d'un solitaire, et que, en tous cas, il peut » regarder comme deux têtes de mort assez tou- » chantes. » Ces mots, jetés dans une lettre intime, révèlent la pensée habituelle de Bossuet. Jamais la gloire et la puissance ne venaient se présenter à son esprit qu'il ne vît la mort à côté, comme dans ces danses du moyen âge, où le hideux squelette entraîne le roi qui a la couronne en tête, le guerrier qui se bat et la jeune fille qui arrange sa guirlande de bal.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, fournissait peu de matière à l'orateur, car jamais femme ne fut plus effacée, jamais reine ne fut plus humble que cette descendante de Charles-Quint, mariée au plus puissant des monarques. Elle fut pieuse, austère et chaste et Bossuet parla admirablement de ses vertus en paraphrasant le texte qu'il avait choisi et qui s'appliquait si bien : *Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.* (*Apoc.*) Tout le discours de Bossuet est le commentaire de cette parole, et le développement du mot de Louis XIV à la mort de son épouse : *Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné*, et il a fait le plus beau panégyrique des plus modestes vertus.

Autre est le discours prononcé dans l'église des Carmélites, sur les vertus de la princesse Palatine Anne de Gonzague. La beauté, l'esprit, l'ardeur de l'imagination, avaient entraîné cette princesse dans de grands désordres qu'elle répara et expia par une austère et longue pénitence. Grand et admirable sujet que Bossuet analyse dans ses plus intimes fibres, que cette action puissante et douce de Dieu sur l'âme pécheresse! Quel charme il répand sur les premières années de la princesse Anne, passées dans la solitude, au sein de l'abbaye de Farmoutiers, où on la croyait destinée à prendre le voile des religieuses et à succéder, dans la maison de sainte Fare, à tant de filles de sang royal qui l'avaient gouvernée. La mort de sa sœur aînée, Bénédicte, la rejeta dans le siècle ; elle épousa le prince Édouard de Bavière, comte palatin du Rhin, qu'elle amena à la vraie foi. Elle le perdit trop tôt; elle resta veuve : « La princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. » Que le monde voit peu de ces veuves dont » parle saint Paul, qui, *vraiment veuves et dé-* » *solées*, s'ensevelissent pour ainsi dire elles- » mêmes dans le tombeau de leur époux, y » enterrent tout amour humain avec ces cendres » chéries et, délaissées sur la terre, *mettent leur* » *espérance en Dieu et passent les nuits et les* » *jours dans la prière!* Voilà l'état d'une veuve » chrétienne, selon les préceptes de saint Paul, » état oublié parmi nous, où la viduité est regar- » dée non plus comme un état de désolation » car ces mots ne sont plus connus, mais comme » un état désirable où, affranchi de tout joug, on » n'a plus à contenter que soi-même, sans son- » ger à la terrible sentence de saint Paul : *La* » *veuve qui passe sa vie dans les plaisirs!* re- » marquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe » sa vie dans les crimes; il dit : *La veuve qui* » *passe sa vie dans les plaisirs est morte toute* » *vive*, parce qu'oubliant le deuil éternel et le » caractère de désolation qui fait le soutien et » comme la gloire de son état, elle s'abandonne » aux joies du monde. »

Elle fut cette veuve qui se plut dans le monde, dans les plaisirs, dans les affaires, dans toutes les agitations de la vie; « mais quel fruit lui en » revint-il, sinon de connaître par expérience » le faible des grands politiques, leurs volontés » changeantes ou leurs paroles trompeuses, les » amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années, » et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur « de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, » et souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui » n'est ni moins caché ni moins trompeur à lui- » même qu'aux autres? O éternel Roi des siècles, » qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on » vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes que » l'on appelle grandes! »

Cette âme, il la fait voir dans sa beauté et dans son dévouement : « elle avait, dit-il, les vertus » que le monde admire et qui font qu'une âme » séduite s'admire elle-même : inébranlable dans » ses amitiés et incapable de manquer à aucun » devoir humain. La reine sa sœur (1) en fit l'é- » preuve dans un temps où leurs cœurs étaient » désunis. Un nouveau conquérant s'élève en » Suède, on y voit un autre Gustave : non moins » fier ni moins hardi ou moins belliqueux que » celui dont le nom fait encore trembler l'Alle- » magne (2), Charles-Gustave parut à la Pologne » surprise et trahie comme un lion qui tient sa » proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en » pièces. Qu'est devenue cette redoutable cava- » lerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la » vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guer- » rières, ces marteaux d'armes tant vantés, ces » arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni » les chevaux ne sont vites ni les hommes ne sont » adroits que pour fuir devant le vainqueur. » Tout nage dans le sang; on ne tombe que sur » des corps morts. La reine n'a plus de retraite; » elle a quitté le royaume, il ne lui reste qu'à » considérer de quel côté allait tomber ce grand » arbre ébranlé par tant de mains. Dieu en avait

(1) Marie de Gonzague, reine de Pologne.

(2) Gustave-Adolphe.

» disposé autrement : la Pologne était nécessaire à son Église, il lui devait un vengeur. Il » la regarde en pitié : sa main puissante ramène » en arrière le Suédois indompté, tout frémissant » qu'il était. Dieu tonne au plus haut des cieux : » le redouté capitaine tombe au plus beau temps » de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais » le premier rayon d'espérance vient de la princesse palatine, honteuse de n'envoyer que cent » mille livres au roi et à la reine de Pologne; » elle les envoie du moins avec une incroyable » promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou » de ce secours venu si à propos, ou de ce qu'il » vient d'une main dont on ne l'attendait pas, ou » de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager une » sœur qui ne l'aimait pas?.., »

Voilà une haute vertu humaine; mais la grâce de Dieu ne l'a pas encore couronnée : elle avait perdu les lumières de la foi ; elle gémissait dans son incrédulité, qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Un songe mystérieux la tira de cette langueur mortelle; ce songe, raconté par Bossuet avec une majesté et une poésie admirables, est peut-être un des triomphes de l'art oratoire, car l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère n'était pas facile à dire. Avec quelle douceur et quelle suavité il redit la conversion de la princesse, et les vertus chrétiennes, la charité, la patience qui remplirent les dernières années de sa vie! Rien n'est plus beau, plus pieux, plus émouvant que la seconde partie de ce discours; il atteste la fécondité de ce génie: rapide et profond dans ses morceaux sur la Fronde et sur la Pologne; touchant et pénétrant lorsqu'il développe la beauté de la religion et les tendresses de Dieu envers l'âme pénitente.

Nous passerons rapidement sur l'oraison funèbre de Michel Le Tellier, chancelier de France, père de Louvois. On peut reprocher à ce discours l'excès de la louange. Disons-le en passant : Bossuet n'a pas flatté les rois, il a montré les faiblesses de Richelieu, de Mazarin, d'Anne de Gonzague ; mais une secrète sympathie pour le sage Le Tellier, pieux, modeste, modéré, pour ce magistrat intègre, lui fit dépasser les bornes de l'admiration (1) : les grandeurs humaines le laissaient insensible, une certaine beauté de l'âme humaine le transportait.

Le même sentiment, plus justifié peut-être, dicta son magnifique discours sur le prince de Condé.

La postérité s'unit à l'orateur pour célébrer cette noble mémoire et cette vie, qui ne fut pas sans tache, mais qui couvrit ses fautes sous tant de gloire, de religion et de grandeur. En vain Bossuet parle de *sa voix qui tombe, de son ardeur qui s'éteint,* tout est feu, tout est jeunesse pour célébrer ce héros qui, à vingt-deux ans, avait égalé les plus grands capitaines de son siècle. Comme il chante cette première victoire de Rocroy! comme il célèbre la vaillance du prince, son insouciance du danger : « Il n'a pas » besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de » périls : Dieu lui est une armure plus assurée ; » les coups semblent perdre leur force en l'approchant et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du » Ciel. » Avec quel bonheur il exalte le caractère de Condé, sa tendresse d'âme et sa fidélité envers ses amis : « Je l'ai vu, dit-il, simple et naturel, » changer de visage au récit de leurs infortunes, » entrer avec eux dans les moindres choses » comme dans les plus importantes ; dans les » accommodements, calmer les esprits aigris » avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendues d'une humeur si vive et » d'une si haute élévation. Loin de nous les » héros sans humanité ; ils pourront forcer les » respects et ravir l'admiration, comme font tous » les objets extraordinaires, mais ils n'auront » pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et » les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la » nature divine, et pour être comme la marque » de cette main bienfaisante dont nous sortons... » La grandeur, qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à » se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. » Telle a été la douceur et telle a été la force du » prince de Condé. Avez-vous un secret important? versez-le hardiment dans ce noble cœur ; » votre affaire devient la sienne par la confiance. » Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince » que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui » demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé, » et jamais on ne vit joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir... » Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il » parut à Chantilly comme à la tête des troupes. » Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse » maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu » du pays ennemi ; qu'il fortifiât une place ; qu'il « marchât avec une armée parmi les périls, ou » qu'il conduisît ses amis dans ses superbes » allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se » taisaient ni le jour ni la nuit, c'était toujours » le même homme, et sa gloire le suivait partout. » Qu'il est beau, après les combats et le tumulte » des armes, de savoir encore goûter ces vertus » paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a » point à partager avec le soldat, pas plus qu'avec la fortune, où tout charme, où rien n'éblouit; qu'on regarde sans être étourdi par le » son des trompettes, ni par le bruit du canon,

(1) Madame de Motteville dit que Le Tellier était homme de bien, habile en sa charge, mais peu capable de la première place.

» ni par les cris des blessés, où l'homme paraît » tout seul aussi grand, aussi respecté que lors» qu'il donne des ordres et que tout marche à » sa parole. »

Nous ne pouvons nous étendre davantage; mais lisez cet immortel discours, lisez ce parallèle entre Turenne et Condé; lisez la mort du héros, si chrétienne et si tranquille, lorsqu'il répétait avec tendresse les paroles du Roi Prophète : *O Dieu, créez en moi un cœur pur*; lisez les dernières exhortations de l'orateur, cette péroraison sublime où Bossuet revient à son idée favorite, le néant des grandeurs, où son langage s'empreint de mélancolie et de tendresse en rendant ce suprême hommage au prince qu'il avait aimé; lisez et vous saurez ce qu'est l'éloquence et ce que fut Bossuet.

M. P.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LA SOEUR NATALIE NARISCHKIN

Fille de Charité de Saint-Vincent-de-Paul,

PAR MADAME CRAVEN. (1)

—

« La science étudie avec passion tous les » mystères de la nature; elle contemple avec une » juste attention et un intérêt infini le développe» ment des germes déposés au sein de la terre; » elle se perd dans l'étude des transformations » diverses que peut subir la matière. Combien il » est étrange qu'à côté de ce monde extérieur, » déjà si beau et si rempli de mystères, tant de » savants négligent totalement cet autre monde, » non moins mystérieux, non moins digne d'étude » à coup sûr, dont les fruits apparaissent aussi » en dehors, et surprennent ceux qui les con» templent! Fruits qu'ils reconnaissent et qu'ils » admirent eux-mêmes, car un savant, même incré» dule (s'il n'est point en outre un homme cor» rompu), admet la beauté du dévouement sans » borne, de la pureté sans tache, de la charité » sans limites. Mais ce sont là, dans le fait, des » choses rares, il le sait mieux qu'un autre. Il » sait bien que l'égoïsme, la sensualité et l'orgueil » sont des tendances naturelles, et qui caracté» risent tellement cette plante qu'il a sous les » yeux et qu'il nomme l'humanité, que c'est une » sorte de phénomène que de l'en trouver » exempte. Mais si ce phénomène se produit » cependant, s'il se répète au moyen des mêmes » lois, ces lois n'ont-elles rien d'intéressant à » étudier? cette humanité, n'est-ce point eux» mêmes? n'en font-ils pas partie? et n'est-ce pas » inouï de consumer son temps et ses forces à se » rendre compte avec exactitude, de ce qui se » produit dans le monde extérieur et d'ignorer » profondément ce qui se passe dans ce monde » intérieur, qui les touche si directement, et où, » s'ils voulaient plonger dans le but de connaître » d'autres âmes, ils seraient conduits à faire de » si merveilleuses découvertes dans la leur? Un » grand écrivain a dit *qu'il fallait prêter l'oreille » aux sons que rendent les âmes saintes avec » plus de respect qu'à la voix du génie.* Combien » est-il plus vrai de dire qu'il faudrait s'appro» cher, avec plus de respect, d'attention et de » curiosité, des mystères que renferme le monde » de la grâce, que de tous ceux que contient le » monde de la nature? »

Cette belle et solide page de madame Craven, est la meilleure introduction que puisse souhaiter son nouveau livre.

L'histoire de Natalie Narischkin est courte: descendant d'une des plus nobles familles de Russie, alliée à Pierre-le-Grand, née dans le schisme grec, vivant dans le monde, elle triompha de toutes les séductions que le rang, la richesse, la vie douce, fertile en plaisirs, féconde en affections, peuvent créer; elle vit la vérité divine et elle l'embrassa avec une joie courageuse; elle devint catholique; elle se vit appelée à la vie religieuse, elle n'hésita point, et saint Vincent la compta au nombre de ses filles; elle devint, elle si élégante, si accoutumée à toutes les recherches de l'existence, la plus humble et la plus laborieuse des Filles de la Charité; elle mourut après une existence toute cachée en Dieu, toute consacrée aux pauvres; *ce flambeau ardent et luisant* s'éteignit ici-bas, pour se rallumer au ciel. C'est tout, mais que c'est grand!

Madame Craven raconte, avec le charme pénétrant qui lui est propre, cette existence, qui fut

(1) Chez Didier, quai des Grands-Augustins, 25. — Prix : 8 francs.

exempte de grands malheurs et pourtant ornée de sublimes vertus. Elle peint Natalie, jeune fille grave et candide, au milieu du monde, passant au milieu des fêtes avec *la physionomie d'un jour de première communion*, touchée dès l'enfance par la beauté du catholicisme, luttant contre sa famille, qui se refuse à son abjuration, plutôt par esprit de patriotisme que par zèle religieux; elle raconte avec esprit les premières tentatives de conversion, dans lesquelles elle aida son amie avec plus de ferveur que de prudence, et elle arrive enfin au moment décisif, lorsque mademoiselle Narischkin, seule à Venise, sans appui, sans secours humain, revient dans le giron de l'Église.

Quelques années s'écoulèrent pour Natalie, dans une vie encore mondaine, mais qui, chaque jour, se dépouillait davantage des pensées et des attachements du monde. Dieu lui laissait le temps d'asseoir son âme dans la piété, de la nourrir de plus en plus de foi et de bonnes œuvres, jusqu'à ce qu'il lui montrât le but pour lequel elle était créée.

Et alors, comme le dit excellemment madame Craven, « sa vie ressembla à l'un de ces sons » justes et purs dès le début, qui se posent » faiblement d'abord, s'affermissent bientôt, se » fortifient, se soutiennent, en devenant toujours » plus puissants, plus mélodieux, et ne s'évanouissent enfin qu'après avoir ravi l'oreille, » ému le cœur, et rempli l'air tout entier de leur » pénétrante douceur. »

Natalie passa en religion vingt-sept années, qui furent pleines devant Dieu; toutes les vertus religieuses ornèrent son âme, et elle pratiqua de la manière la plus aimable et la plus forte à la fois, les vertus propres à son Institut: la charité et l'humilité. Et cette humilité a caché ses œuvres, car nous remarquons que madame Craven a puisé presque tous ses renseignements dans la correspondance de sœur Natalie avec la famille Narischkin; les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul n'ont pas levé ce voile qui enveloppe leur vie et leurs œuvres, et on ne peut que deviner ou entrevoir leur existence angélique; on sait que Natalie fut une des plus saintes parmi tant de saintes, des plus dévouées parmi tant d'âmes dévouées et immolées.

Elle passa dix ans au secrétariat de la maison-Mère, et dix-sept ans à la tête de la *Miséricorde*, rue Saint-Guillaume, à Paris. Cette maison contenait des classes d'externes, une crèche, un orphelinat et un asile de vieilles femmes. « On » peut à peine se faire l'idée de tout ce qu'il » fallait d'ordre et de prévoyance pour faire mar» cher de front toutes ces œuvres diverses, et » quelle économie, quelle habileté étaient néces» saires dans l'emploi des ressources qui devaient » les faire toutes vivre et progresser. Natalie se » mit tranquillement à l'œuvre, et, en peu de » temps, elle sut si bien suffire à tout que, selon » le témoignage de ses sœurs, on aurait toujours » pu croire que son unique affaire en ce monde » était celle qui réclamait son attention dans le » moment.

» En effet, malgré le temps qu'exigeaient tant » d'affaires différentes, malgré ses visites quoti» diennes aux pauvres et les courses répétées » que lui imposaient leurs besoins, malgré le soin » particulier avec lequel elle allait chercher les » indigents qui cachaient leur misère, et qu'on » ne peut secourir sans de grands ménagements, » malgré tant d'occupations diverses qui l'appe» laient au dehors, Natalie semblait n'être jamais » absente de son poste à la tête de sa petite com» munauté. La porte vitrée de l'humble petit » parloir s'ouvrait promptement et sans peine à » tous ceux qui, dans leurs besoins temporels ou » spirituels, venaient y frapper et demander à la » sœur Natalie, un conseil ou un secours. Alors » ce parloir, dont la tristesse saisissait la vue au » premier abord, dont la pauvreté serrait presque » le cœur, paraissait se transformer; ces murs » couverts d'un sombre papier, ce petit poêle, » semblable à celui des pauvres, tout cela prenait » aux yeux des malheureux un aspect que » revêtent bien rarement pour eux les riches » demeures où ils vont parfois conter leurs mi» sères, car sous la divine lumière de la charité » les mots consolation, espoir et courage sem» blaient rayonner de toutes parts et réjouir » d'avance leurs regards et leurs cœurs. »

Elle consuma sa vie dans ces labeurs, elle n'eut qu'une seule pensée en vue de Dieu: secourir et consoler les pauvres, enseigner les enfants, réjouir les vieillards, soutenir et raffermir les jeunes filles qu'elle avait élevées à l'orphelinat. Telle fut l'occupation des dix-sept dernières années de sa vie; sa santé s'affaiblissait, mais son âme était debout et vaillante; cette généreuse fille travailla jusqu'à l'entier épuisement de ses forces, et elle voyait approcher avec impatience le moment où elle serait réunie à son Dieu.

« Cet ardent désir de quitter la vie ne tenait » point, chez Natalie, à celui d'être affranchie » des souffrances de la terre. Elle répétait sou» vent, au contraire, qu'elle était indifférente à » tout ce que pourrait souffrir son corps, et » l'avenir prouva que ce n'était pas là, dans sa » bouche, une vaine parole. Ce détachement et » cette aspiration n'étaient donc qu'un seul acte » pur et parfait d'amour de Dieu et du désir de » l'aimer plus parfaitement encore, une nouvelle » expression de ce sentiment connu des saints » et d'eux seuls, qui leur arrache des paroles » telles que: *Je meurs de ne pas mourir*, ou bien » les ravit, au milieu de leurs souffrances, d'une » joie mystérieuse si grande qu'elle dépasse leurs » forces et les oblige à demander grâce, et à » s'écrier: *Assez, assez, mon Dieu!* »

Ce fut le 5 août 1874 que cette belle âme prit son essor vers le ciel. L'écrit de madame Craven

inspirera à tous ceux qui le liront une tendre affection pour ce type de charité et de bonté; il laisse dans l'âme ce même désir du bien et de la vertu que la vue et l'entretien de la sœur Narischkin inspiraient à ceux qui avaient le bonheur de la connaître. La *Vie de la Sœur Rosalie* avait montré la Fille de Charité dans son énergie; la *vie de la Sœur Natalie* la montre dans son humilité; une autre biographie, moins connue, moins célèbre (les livres ont aussi leurs destinées) celle de la *sœur Eugénie* (1), la montre dans son bonheur et son amabilité, et toutes les trois contribuent à faire bénir le grand homme et le grand saint qui a fait du dévouement une institution, et de l'immolation à autrui une habitude et une loi. M. B.

LA PUPILLE DE SALOMON

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈZE. (2)

Le *Journal des Demoiselles* a publié, il y a quelques années, de jolis vers signés d'un pseudonyme : Camille de Gérans, qui cachait le nom d'une jeune fille, bien distinguée à tous égards. Nous retrouvons ce nom au front d'un roman, le premier écrit en prose de cette même plume qui a écrit tant de jolis vers, et ce début est un coup de maître. *La Pupille de Salomon* réunit toutes les qualités qu'on peut désirer dans un livre de pur agrément : l'intérêt de l'action, la vérité des caractères, la touche délicate du style, le dialogue presque toujours coulant et naturel et la nouveauté des situations, que nous ne raconterons pas, de peur de les déflorer.

Ce roman est un roman, c'est-à-dire qu'il est en dehors de la vie réelle et des positions probables : dans l'existence ordinaire, une jeune fille de vingt ans n'a pas un talent achevé de peintre, les millions n'arrivent pas si facilement, toutes les peines et les difficultés ne se résolvent pas si lestement : ceux qui souffrent ici-bas le savent trop bien. Ne prenons donc pas ce livre comme un miroir du monde véritable, prenons-le comme un doux délassement de ce qui existe. La scène se passe, bien entendu, en Bretagne : sur dix romans, neuf voient leurs scènes placées dans le Morbihan ou les Côtes-du-Nord, préférence singulière contre laquelle la belle Normandie, la vieille Bourgogne, la pittoresque Auvergne et les mystérieuses Ardennes auraient droit de réclamer. Mais les lecteurs de mademoiselle Lachèze ne réclameront pas contre son charmant ouvrage.

(1) Par M. l'abbé Abel Gaveau. Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. Prix : 3 francs.

(2) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. — Prix, 3 francs.

MADEMOISELLE DE KERVALLEZ

PAR MADAME MARYAN

Ce petit roman, écrit d'une plume correcte, facile, peut être mis entre toutes les mains. Les situations de cette œuvre ne sont pas neuves; le dialogue, faute d'expérience, manque peut-être un peu de naturel, mais il y a dans ces pages une certaine grâce qui les fait lire et qui permet de bien augurer de l'avenir du jeune auteur. Nous lui souhaitons la bienvenue dans la nombreuse armée des femmes auteurs de notre temps qui essaient d'apporter au bien le concours de leur talent, et nous pensons que cette jeune consœur y conquerra un rang honorable (1).

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Un volume ; prix, 2 francs.

ÉDUCATION

XXX

LA RÉPUTATION

Il est un bien infiniment précieux, dont la perte ne se répare presque jamais, et qui, cependant, est peu apprécié par la jeunesse, dont l'esprit léger et passionné fait un jouet de ce qui devrait être l'objet de sa continuelle sollicitude. Ce bien, on le devine, c'est la bonne renommée, l'honneur du nom, cet honneur semblable à la neige qu'un peu de poussière et d'eau change en boue infecte, semblable à la glace brillante qu'un souffle ternit, semblable à cette belle étoffe des robes de la première communion et du mariage, sur laquelle la moindre tache apparaît, aussi laide que visible

Vous entrez dans la vie, vous entrez dans le monde, parées de tout l'éclat de votre jeunesse et de votre innocence; tout vous sourit et vous accueille, mais vous y entrez avec la présomption et l'inexpérience du jeune âge, et peut-être n'écoutez-vous guère les voix amies qui conseillent la prudence dans les relations, la retenue dans le langage, la modestie dans l'attitude, la défiance la plus extrême dans tous les rapports qui ont le mariage pour but. Les écoutez-vous, ces conseils autorisés et sages qui vous disent qu'une médisance, si légère qu'elle soit, ne s'efface pas; qu'un écart, une imprudence, laissent toujours sur le nom une ombre que les années ne font pas disparaître? les écoutez-vous? La société, quelle qu'elle soit, celle des princes aussi bien que celle des plus obscurs bourgeois, n'est pas bienveillante, n'est pas indulgente; elle a des yeux larges-ouverts sur les faiblesses d'autrui et une langue que le Psalmiste compare à un rasoir bien affilé et qui fait de redoutables blessures; cette société, où vous vivez, vous observe, vous juge, vous loue ou vous blâme. Vous pouvez compter là-dessus, et il nous faut garder avec un cœur pur un extérieur irréprochable, si nous voulons conserver l'honneur de notre nom dans toute son intégrité.

Entrons franchement dans le cœur d'une question si grave. La réputation d'une femme se perd par les fâcheuses et compromettantes amitiés qui la lient à des femmes peu considérées : vous choisissez pour amie une jeune fille légère, babillarde, évaporée, une jeune femme hardie et folle de plaisir : votre bonne renommée souffrira du voisinage; peu à peu la contagion vous gagnera; comme elle et avec elle, vous serez toujours hors de chez vous, on ne vous verra que trop dans les lieux publics, promenades, théâtres, concerts; la correction et la modestie de votre attitude et de votre langage s'altèreront, et, demeurassiez-vous impeccable, le fond de votre cœur gardât-il, comme la perle au sein des mers, sa pureté, sa virginité premières, le monde, implacable dans ses censures, vous confondra avec votre amie et vous enveloppera dans le même jugement, dans les mêmes médisances, dans les mêmes calomnies. Le monde (vous l'apprendrez si vous ne le savez encore) est un maître fort dur, et, sans aller au fond du procès, il applique toujours, et d'une façon implacable, le vieux et laid proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* Donc, réfléchissez avant de vous lier avec des femmes dont l'amitié pourrait vous contaminer et exercer sur votre bonne renommée la plus funeste influence; résistez au penchant qui vous entraîne vers ce qui est plus facile, plus gai, plus jeune, plus amusant, et dites-vous bien que l'honneur de votre nom mérite quelques sacrifices. L'apôtre Saint Jean a dit : *Le monde est malin, il n'est même que malignité.* Redoutez donc de vous voir l'objet de son attention, évitez ce qui peut vous signaler à ses yeux, car la réputation d'une femme dont il s'occupe est bien vite flétrie.

Si l'amitié peut compromettre la renommée d'une jeune fille ou d'une jeune femme qui n'a pas su choisir ses relations, que dirons-nous d'un autre sentiment? Là, tout est dangereux, tout peut être mortel pour cette fleur de pureté et d'honneur dont nous devons être si jalouses! J'ai vu une malheureuse jeune fille perdue à jamais pour une lettre écrite à un homme qu'elle croyait épouser. La lettre était bien enfantine, bien insignifiante, mais l'homme en fit trophée et le monde condamna. Une conversation dans un bal, des regards échangés, le plaisir évident avec lequel certains hommages sont reçus, ont suffi à diviser profondément des époux jusqu'alors unis, et, sous ce rapport, tout lieu de distraction est un lieu dangereux. Les fêtes enivrent; la campagne, le grand air grisent; les parties à la campagne, les voyages, les eaux, les séjours dans les châteaux sont dangereux, à cause de la liberté et de la familiarité dans lesquelles on y vit. Une jeune fille, une jeune femme ne sauraient assez commander à leur imagination pendant ces temps de joie; il faut réprimer l'exubérance de la langue, du geste, et veiller sur soi bien plus qu'on ne le fait *at home*; le danger est là, mais il est si facile de l'éviter! Un homme, si peu délicat qu'il puisse être, respecte la modestie et la retenue d'une jeune fille ou d'une femme; n'encouragez pas et vous ne serez pas fatiguée de poursuites. Soyez, dans le monde, au bal, plutôt sérieuse que rieuse; dans les parties de campagne, en voyage, demeurez auprès de votre mère ou de votre mari; ne vous laissez pas entraîner dans la compagnie des étourdies et des jeunes gens dissipés; vous garderez ainsi votre dignité et votre bonne réputation. Dans les voyages, aux bains de mer, aux fontaines célèbres, les relations familières s'imposent vite; on se lie trop facilement, dans cette vie oisive, avec des gens que l'on ne connaît pas et, bien souvent, on a lieu de regretter des liaisons formées sans réflexion et par le seul besoin de s'amuser. Les séjours chez des amis, à la campagne, demandent de la prudence; deux conseils à ce sujet : ayez des témoins de toutes vos actions, et, parmi les hommes qui peuvent être rassemblés en même temps que vous dans cette maison, n'en distinguez aucun, n'en choisissez pas un seul pour vous faire danser, pour vous accompagner au piano, pour vous promener, pour vous servir de *Sigisbé*; ayez pour tous la même politesse, agissez envers tous avec la même simplicité, et votre nom sortira de cette épreuve (c'en est une) sans une ombre ni une tache.

Ces conseils de l'expérience vous semblent-ils sévères? Trouvez-vous minutieuse et fatigante cette barrière mise à vos penchants, ce frein imposé à votre enjouement, à votre vivacité, ce soin de réserver pour la famille la confiance, l'aban-

don et la gaieté? Peut-être. Mais songez au fruit inestimable que vous en retirerez. Rien, ici-bas, ne remplace la pure et sainte renommée qui environne une honnête femme, et ce bien précieux ne se restitue pas lorsqu'on l'a perdu. Les premières étourderies de la jeunesse pèsent sur la vie entière. Voyez la noble et infortunée Marie-Antoinette : quelques plaisirs pris aux dépens des bienséances et de la dignité de son rang, des promenades avec les dames au clair de la lune, un bal masqué, des excès de toilette, lui firent perdre le prestige qui s'attachait à sa personne; on la calomnia, on la fit haïr, et, reine découronnée avant que d'être descendue du trône, elle fut traînée à l'échafaud. Un peu de coquetterie d'Anne d'Autriche envers le brillant Buckingham jette encore une ombre sur sa mémoire. Non, rien n'efface le soupçon qui s'est élevé contre une femme : la vie entière en porte la peine, et le susurrement de la médisance bourdonne encore autour de celle dont la jeunesse fut légère, alors même que ses cheveux ont blanchi.

Cette sérénité dans l'honneur, qui entoure les femmes irréprochables, ce droit d'aller partout la tête haute, d'abriter la jeunesse sous sa propre irréprochabilité, ne valent-ils pas la peine d'exercer sur soi, pendant quelques années, une vigilance sévère? C'est peu de chose que ces plaisirs et ces intimités dont vous serez privée par votre volonté, mais la paix de la conscience, le respect du monde, la confiance d'un mari, la vénération des enfants, ne sont pas peu de chose. Voyez, dans le monde, au sein de la famille, l'attitude des femmes vieillies qui n'ont pas su garder intact le dépôt d'un nom respecté. L'autorité leur manque, elles sont trop timides ou trop hautaines; elles cherchent des égards qu'on ne leur accorde pas, une considération qui leur est déniée; elles ont perdu jusqu'à ce droit au conseil qui est l'apanage d'une vieillesse respectée. Le Sage a dit, avec raison : *Aie soin d'une bonne renommée : ce bien sera plus durable pour toi que mille trésors. La vie n'a qu'un nombre de jours, mais la bonne réputation ne s'efface jamais.*

M. B.



LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

VI

A ROME.

Les pressentiments peuvent-ils se produire dans la jeunesse? non; la sévère expérience n'a pas enseigné la défiance de l'avenir, le jour qui luit au fond de l'âme est trop éclatant et trop serein pour que l'ombre des jours futurs s'y projette; le concert intérieur est trop gai, trop enivrant, pour qu'un glas vienne s'y mêler. Peut-on dans un beau jour de printemps entrevoir l'hiver, et se persuader, alors que tout est lumière et joie, que tout deviendra obscurité et froidure? peut-on, quand l'aube sort triomphante de la nuit, se figurer les ténèbres et le silence? et lorsque le cantique intérieur chante en nous, lorsqu'on est heureux d'être, prévoit-on les catastrophes où trop souvent vient sombrer le bonheur d'ici-bas?

Certes, Michel ne les pressentait pas : il croyait avoir payé sa dette au malheur, comme si cet impitoyable créancier ne gardait pas toujours quelque droit sur les hommes, ses débiteurs! Il allait, le front levé, non vers l'inconnu, mais vers un horizon qui ne pouvait fuir et qu'il se sentait la force d'atteindre. Rome l'enchantait de plus en plus; il se pénétrait de son esprit, et il goûtait chaque jour davantage la mélancolique majesté de la ville des consuls et de la ville des pontifes; de cette Rome, la seule ville qui semble avoir une âme et une vie immatérielle, Rome dont on a dit qu'elle était *un monde animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert.*

Le sculpteur avait choisi son logement dans un lieu solitaire, près des vieux arceaux de l'aqueduc de Néron, non loin des deux grandes basiliques Sainte-Croix-en-Jérusalem et Saint-Jean de-Latran, la mère et la maîtresse des églises. Une prairie séparait en ce temps-là ces deux monuments, dédiés, l'un à Jésus-Christ souffrant, l'autre à Jésus-Christ ressuscité, et parmi les solitudes de Rome, il en était peu de plus nobles et de plus recueillies. Michel avait passé l'après-midi dans une des galeries du Vatican; il reve-

nait seul vers la maison, et il jouissait délicieusement de la beauté du soir; il regardait le fronton de Saint-Jean-de-Latran, dont le diadème de statues ressortait sur la draperie rouge du couchant; des remparts ruinés, les débris d'un cirque, les voûtes indestructibles de l'aqueduc, parlaient du passé romain, sabin, païen, à jamais disparu; les deux nobles églises élevaient jusqu'au ciel l'immortelle parole de Celui qui est la la Voie, la Vérité et la Vie. Le jeune homme sentait ces contrastes d'une manière confuse; il ne s'y appliquait pas; ce qui le préoccupait c'était la splendeur des formes, l'éclat de la lumière, l'harmonie de ce beau site; ses yeux se délectaient, son cœur nageait dans un océan de joie : qu'il était donc loin ce sombre bureau où s'étaient consumés les jours de sa première jeunesse! loin, ce labeur stérile pour la pensée, ce labeur qui brisait les ailes de son jeune esprit et qui ne rapportait à la pauvre famille qu'un maigre salaire! loin, ces heures de tristesse pendant lesquelles il avait souhaité mourir parce que les douces perspectives de la vie se voilaient à ses regards! loin,, bien loin, le découragement et la douleur! il doutait presque que la douleur existât.

Mgr Gerbet, qui a si bien décrit les lieux dont nous parlons, n'a-t-il pas ajouté : *Les bonheurs de la terre ressemblent bien vite à ces vieux murs usés et à ces aqueducs taris...*

Michel entra dans la maison où il occupait, avec son maître, un de ces vastes appartements qu'on ne voit qu'en Italie; il monta lestement à sa chambre, immense, mal meublée, presque vide, mais au matin, éblouissante de lumière, et le soir remplie de paix et d'ombre, et regardant par ses larges fenêtres un superbe horizon. Il entra et se sentit tout joyeux en voyant une lettre sur sa table.

C'est de France! se dit-il, de Clotilde, sans doute...

Il ouvrit et lut :

« Mon frère, mon cher frère,

» Tu es heureux, n'est-ce pas? tu jouis de ce bonheur si longtemps attendu, si désiré, et qui semblait t'avoir fui pour toujours? tu es heureux, ô mon pauvre Michel! et nous, nous sommes dans la désolation. Notre digne père est... je ne puis pas écrire ce mot, il le faut pourtant, nous n'avons plus de père! Michel, ce bon, ce tendre père, qui ne vivait que pour nous, Dieu nous l'a pris... subitement, cette nuit... Notre pauvre maman était auprès de lui (il souffrait depuis la veille); elle a envoyé Emmeric chercher à la fois le médecin et le prêtre. Elle n'avait vu que trop juste : notre digne père expira au moment où M. le vicaire finissait de l'absoudre. Jamais, jamais je n'oublierai son dernier regard désolé qui s'attachait sur nous. O Michel! si tu l'avais vu comme moi! que de choses tu y aurais lues... Je t'en parlerai, je te dirai plus tard... tu ne sais pas tout, mais il m'est impossible d'écrire plus longtemps; maman a besoin de moi; on prépare la maison pour l'horrible cérémonie, et nos robes noires sont déjà prêtes. Tout va si vite... Nous serons toujours en deuil maintenant... nous n'avons plus de père, et il était si bon! Que je te plains et que nous sommes donc malheureux! Adieu, cher frère, prie le bon Dieu pour l'âme de papa.

« Ta sœur, CLOTILDE. »

« Je suis fou! se dit le pauvre Michel, cela n'est pas possible! mon pauvre père! »

Il ressaisit la lettre, et voulut la relire; mais la voix vibrante de M. P. l'interrompit :

— Allons Michel, nous allons souper; la friture d'agneau et la salade sont sur la table.

Le sculpteur entra, regarda Michel et courut à lui :

— Qu'as-tu? s'écria-t-il, qu'as-tu donc, mon enfant?

Michel lui donna la lettre, il lut rapidement.

— Voilà un coup de foudre! dit-il, mon pauvre garçon!

— C'est donc vrai? demanda Michel; j'avais bien lu?

— Hélas! »

Michel se laissa aller dans les bras qui l'étreignaient et il pleura amèrement, tout en balbutiant des mots confus:—Mon père est mort! l'ai-je assez aimé? le lui ai-je assez dit? je ne le verrai plus...

— Que dois-je faire? demanda-t-il enfin en relevant la tête, dois-je partir?

— Non, Michel, il faut attendre.

— Devrai-je partir? demanda-t-il encore, en faisant sur son propre sort un retour involontaire.

— Non, non; pourquoi? Je m'arrangerai avec ton oncle, et tu ne seras pas interrompu dans tes études... Encore quelques années, tu deviendras toi-même le soutien de ta famille. »

Ces paroles, toutes d'espoir cependant, arrachèrent de nouvelles larmes à ce cœur désolé :

« Oh! cet avenir que mon père désirait tant et qu'il ne verra pas! ».

Le sculpteur le traita comme un enfant, comme son enfant; il le fit coucher, il resta auprès de lui, et lorsqu'il le vit assoupi dans ses pleurs, il relut la lettre de Clotilde, en remarqua quelques passages et se dit à lui-même : « Elle n'a pas tout dit, il y a un second malheur à côté du premier; l'un est le résultat de l'autre, c'est évident. »

Trois jours après arriva une seconde lettre de Clotilde, elle renfermait ceci :

« Mon bon frère,

Combien j'ai souffert avec toi et pour toi du coup qui nous a frappés ensemble! je sais mieux que personne combien tu aimais notre cher père;

je sens par mon propre cœur ce que tu éprouves, combien tu le regrettes, combien tu gémis de n'avoir pu mieux lui montrer ton affection et ta tendresse; je revois mille circonstances du passé où j'aurais pu lui montrer de l'amour, du dévouement, et que j'ai négligées.

» Si je pouvais reprendre le passé, de combien de caresses je couvrirais ce front si souvent assombri, assombri pour nous, pour notre avenir! comme je m'oublierais moi-même pour ne penser qu'à lui et au fardeau qu'il portait, ce tendre père, qui nous a élevés avec tant de peine et à la sueur de son front! Je le lui ai bien dit en baisant ses mains froides; je l'ai dit plus encore à Dieu, et toi aussi, j'en suis sûre, mon bon frère, tu éprouves ce même regret et ce même repentir. Jamais, je l'ai bien senti depuis que l'irréparable est venu, jamais on ne peut solder la dette du cœur à son père ni à sa mère; nos caresses ne valent pas leurs caresses, et les soucis que nous ressentons pour eux n'égalent pas, n'égaleront jamais l'inquiétude qui a veillé sur nos berceaux.

» Je m'égare en réflexions, cher frère, je crains presque d'en venir au vrai sujet de ma lettre. Notre père n'est plus, mais sais-tu ce qui a précédé sa mort? sais-tu quel motif a brisé son cœur, si dévoué pour les siens? C'est la ruine de notre pauvre oncle Edme qui a porté à notre père cette blessure dont il ne s'est pas relevé. Notre oncle a tout perdu dans une faillite, il ne lui reste plus que son emploi, et nos espérances sont englouties avec ce malheureux argent qui en était la base. O Michel, que j'ai lu de navrantes inquiétudes dans le regard et le geste de notre père mourant, et comme à ce moment il pensait à notre mère et à nos chers jumeaux, qui restent sans appui! Son cœur si sensible n'avait pu résister au malheur de tous les siens; car tu sais comme il chérissait son frère, maman et nous.

» Mon oncle Edme a été atterré de la mort de notre père; il a tant pleuré avec nous! et quoi qu'il fût devenu pauvre, il nous a encore comblés de bienfaits: il nous fait vivre en partageant avec nous son traitement; il a payé les modestes funérailles... on voit que son cœur souffre de ne pouvoir faire plus : c'est un ami incomparable.

« Notre pauvre mère est bien accablée; elle pleure sans cesse, surtout lorsqu'elle regarde les jumeaux; elle ne leur dit rien, mais, lorsque nous sommes ensemble le soir, car je couche auprès d'elle, elle m'ouvre son âme. Elle a été bien heureuse avec notre père, elle l'a tendrement aimé: juge quel vide après vingt-six ans d'union! quelle perte que celle d'un si fidèle ami! Elle m'a raconté mille traits touchants de l'affection de mon père, qui me rendent sa mémoire encore plus chère; elle est abreuvée d'inquiétude pour les enfants : que deviendront-ils? Je pleure avec elle sur notre père et sur nous tous, demeurés au milieu de la tempête.

Que de choses j'aurais encore à te dire! tu les devineras. Je te plains, je t'aime, je t'embrasse; mon pauvre Michel, quel malheur d'être si loin l'un de l'autre!

'Ta sœur, CLOTILDE. »

« Faut-il que je parte et que j'aille les retrouver? demanda Michel à M. P... »

Celui-ci, comme le prophète Daniel, était un homme d'espérance et de désir : il ne pouvait croire que cette belle vocation vînt se briser contre un obstacle matériel, ni qu'on éteignît le feu du génie sous la marmite d'une cuisine bourgeoise.

« Partir! s'écria-t-il, non, mon cher garçon, il faut au moins attendre. Que diable! je ne puis pas croire que ton oncle, qui est un homme d'esprit, ait tout perdu, en mettant tous ses œufs dans un panier. Ta sœur s'explique mal... les femmes n'entendent rien en matière d'argent... Attendons! nous aurons de meilleures nouvelles.

— Je doute que nous en ayons, dit Michel en secouant la tête; les malheurs ne viennent pas seuls... je crains tout maintenant. Jusqu'à ce mariage de ma sœur, n'est-il pas rompu? Elle n'en dit rien!

— J'espère mieux, mon cher; il faudrait être un pleutre pour renoncer à une fiancée parce qu'elle perd sa dot.

— Ah! monsieur, cela s'appellerait de la prudence.

— Et moi j'appellerais cela une lâcheté! Fi donc! il avait une bonne figure, ce jeune homme, ce fiancé; je m'en souviens. Tu sais que j'ai la mémoire des physionomies? un front découvert, de jolis yeux... une bouche, ah!... oui! une bouche étroite, un sourire un peu discret, un peu prudent, comme tu dis... Cette bouche ne me dit rien de bon... Vois plutôt Lavater... L'artiste qui veut traduire par les traits les sentiments de l'âme doit s'inspirer de ce grand maître! les parties molles, la bouche surtout, montrent le caractère... »

VII

ADRIEN

« Ni si haut, ni si bas, » doit être la devise des humains. Adrien Cortal n'était pas un héros, mais il ne méritait pas non plus la trop énergique expression du sculpteur. Il s'était reconnu lui-même un caractère faible, et il devint prudent et rebelle aux entraînements; à peu près comme un homme désarmé qui place un bouclier devant lui, il abritait sa faiblesse derrière sa défiance de lui-même et des autres. Lorsque le premier bruit de la ruine de M. Edme Maurand parvint jusqu'à lui, il y crut aussitôt; son humeur un peu pessimiste adoptait vite le mauvais côté des choses, et agité par la crainte d'être ému et, dans cette émotion, de prendre plus d'engagements qu'il

n'aurait voulu en tenir, il se tint coi et ne courut pas chez sa fiancée. La mort de M. Prosper Maurand le tira de sa léthargie ; il sentit son cœur en ce moment; Clotilde et sa mère le virent à leurs côtés, affligé de leur douleur, empressé de les servir, dévoué comme un fils et un frère. Durant ces premiers jours de deuil, les sentiments tendres, les riants projets étaient ensevelis sous le drap noir du cercueil qui venait de passer la porte de la maison. Clotilde ne quittait sa mère que pour la suppléer au dehors; elle s'activait dans le ménage, elle répondait aux lettres indispensables, elle veillait sur Claire et sur Emmeric, et Adrien ne la voyait qu'entourée du cortége des sérieuses pensées et des soucis maternels. Il pensait beaucoup à ce dont il ne parlait jamais, à ce mariage si prochain huit jours auparavant, si éloigné, si incertain peut-être, et plus il voyait de près Clotilde, plus aussi il appréciait ce cœur généreux et tendre, qui se dépensait pour les autres, sans compter jamais et sans rien leur demander. Mais que ne devrait-il pas demander à cette abnégation si, de commun accord, ils entraient dans l'étroite existence qui s'ouvrait maintenant devant eux? Il se souvenait de la maison paternelle et de la gêne où il avait vécu avec ses parents; il se souvenait de ce triste sort des petits employés, à qui l'éducation a donné les exigences délicates de l'esprit et des habitudes, et que la pauvreté marâtre refoule parmi les pauvres... il revoyait sa mère, jeune, gracieuse, élégante, perdant dans de rudes labeurs sa jeunesse et sa beauté; il se souvenait de ce teint délicat rougi au feu de la cuisine, de ces jolies mains durcies dans les travaux du ménage, de cette santé usée dans les travaux combinés de la femme, de la mère, de la servante. Tel serait donc le sort de Clotilde! il la verrait, courbée sous ce joug, attristée par les mesquins soucis d'une vie gênée, tenant sans cesse les balances avares où se pèsent le pain et la joie, le bien-être et la distraction, les plaisirs du jour et la sécurité du lendemain! Et lui-même, que deviendrait-il? L'avenir serait donc absolument muré devant lui, et toute sa vie, ses heures et ses jours, suffiraient à peine à fournir à la subsistance de sa femme et de ses enfants, fardeau de Sysiphe, toujours soulevé, toujours retombant, et usant à la fin, par son poids, la force, la vigueur et jusqu'à l'être de celui qui l'a tant de fois ébranlé! Il souffrait de ces pensées; mais près de lui une autre souffrait plus encore. L'âme de Clotilde, énergique et bien trempée, avait accepté, avec le malheur que Dieu envoyait, toutes les conséquences fatales de ce malheur : elle les regarda d'un œil ferme, elle attendit pendant quelques jours une parole d'Adrien, et le voyant irrésolu et triste, elle se décida à parler.

C'était le soir, quinze jours après la mort de M. Maurand; sa veuve était assise auprès du feu Claire auprès d'elle, toutes deux occupées à un petit travail d'aiguille; au bout de la pièce, près de la table, à la lueur de la lampe, Clotilde écrivait, et Adrien, assis à ses côtés, adressait des lettres de faire-part aux parents et aux amis que la famille comptait en province. Il s'autorisait de ces petits services pour passer tous les jours une heure ou deux près de Clotilde, et le courage lui manquait ou pour la quitter ou pour se fixer à toujours près d'elle. Tout à coup elle posa la plume et lui dit à demi-voix :

« Monsieur Adrien, écoutez-moi; ne vous fâchez pas, ne vous attristez pas...

— Que voulez-vous me dire, Clotilde? vous n'exigez pas que nous nous...

— Vous m'avez devinée, répondit-elle avec tristesse; il faut que nous nous séparions : la mort de mon bon père a changé notre situation; je ne vous apporterais que la plus entière pauvreté; mon cher ami, mon cher fiancé, notre mariage n'est plus possible.

— Cependant, dit-il avec hésitation, cependant, avec de l'ordre, on vivrait, et puis j'avancerais peut-être...

— Vous savez que ni l'ordre ni un petit avancement ne pourraient suffire et nous permettre de nous marier; non, Adrien, il faut du courage.. notre devoir est là, soyez-en sûr. »

Elle ne put pas achever; il pleurait lui-même, la tête cachée dans ses mains; madame Maurand devinait sans doute ce qui se passait, car elle ne troubla pas leur entretien. Adrien leva enfin les yeux.

— Clotilde, dit-il, laissez-moi, à mon tour, vous parler à cœur ouvert. Il est vrai, les circonstances rendent notre union difficile; mais les circonstances peuvent changer... »

Elle secoua la tête.

« Qu'attendre maintenant de l'avenir? dit-elle.

— Écoutez-moi : il y a longtemps qu'un parent de ma mère, qui habite Lyon et qui est négociant, demande que je fasse partie de ses bureaux. J'ai refusé jusqu'ici; j'accepte maintenant; je travaillerai, je me créerai un avenir, et ce sera, Clotilde, pour le partager avec vous. Nos projets ne seront que retardés. Acceptez-vous? Dites, dites oui, je vous en conjure! Avec un tel but, j'aurai tant de cœur et de courage! »

Elle sourit avec mélancolie.

« Oui, Adrien, j'accepte votre départ, j'approuve vos efforts, je vous garderai mes promesses; mais, songez-y bien, vous n'êtes plus lié par les vôtres. Je ne veux pas vous enchaîner à mon sort et au sort de ma famille; soyez bien libre, soyez heureux... Si nous pouvons nous unir, vous trouverez en moi une femme dévouée; si le bon Dieu ne permet pas notre mariage, vous me serez toujours cher comme un ami et un frère!

— Vous êtes ma fiancée à toujours! dit-il en lui serrant la main; tous mes souvenirs et toutes mes espérances sont avec vous! »

Madame Maurand se rapprochait de la table.

« Ces adresses sont-elles finies, mon bon Adrien ? demanda-t-elle.

— Il en reste quelques-unes à écrire, maman ; je les ferai demain. Maman, monsieur Adrien va nous quitter ; il part pour Lyon...

— J'y vais tenter la fortune, madame, afin de revenir vous redemander Clotilde... Il le faut, je le vois bien ; mais rien n'est changé : tout est différé seulement...

— Votre mariage est, en effet, impossible, dit madame Maurand avec tristesse ; Clotilde l'a bien compris : son frère et sa sœur ont tant besoin d'elle ! Si je venais à leur manquer comme leur pauvre père ! »

Clotilde entoura de ses bras le cou de sa mère et cacha dans son sein les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir ; madame Maurand lui baisa la joue et, tendant la main à Adrien, elle dit :

« Il faut nous séparer pour ce soir, Adrien ; je vous engage à poursuivre votre voie et à croire que, quoi qu'il advienne, nous penserons toujours à vous avec amitié. Bonsoir ; tous nos souvenirs à vos bons parents. »

Adrien prit la main de Clotilde, la serra fortement :

« Adieu, dit-il, adieu, Clotilde, ma femme, mon amie, adieu ! Je partirai le plus tôt possible, pour revenir. Adieu, chère madame ; adieu, ma petite Claire, parle de moi à ta sœur. »

Ce fut ainsi qu'ils se quittèrent ; Adrien partit pour Lyon trois jours après, satisfaisant ainsi au désir secret de ses parents, aux inspirations de sa prudence et aux espérances, prudentes aussi, de son cœur. Clotilde cacha à tous les yeux sa peine et son déchirement, et ses larmes, lorsqu'elles coulèrent, se confondirent avec celles que lui coûtaient chaque jour la mort de son père et la situation de tous les siens ; le voile noir les cacha. Madame Maurand compatissait au chagrin de sa fille, au chagrin qu'elle devait causer à son fils ; mais les deux jumeaux attiraient, bien plus que leurs pauvres aînés, la compassion tendre de leur mère. Elle écrivit à Michel le jour même du départ d'Adrien :

« Montmorency, septembre 18...

» Mon cher fils,

» C'est ta bonne sœur qui t'a seule écrit depuis notre commun malheur ; je l'ai chargée de mes sentiments et de mes tendresses pour toi, mon enfant ; mais aujourd'hui, comme je dois te demander un bien grand sacrifice, ce n'est pas à sa plume que j'imposerai cette fâcheuse demande. Michel, nous avons besoin de ton travail ! Pardonne-moi, mon fils ! la plus impérieuse nécessité peut seule me faire dire ces tristes paroles ; il faut le besoin pressant où je me trouve, avec ces deux pauvres enfants, tes filleuls, pour que je réclame de toi un renoncement absolu à ton art et à ta vocation.

» Nous n'avons rien pour vivre ; ton bon oncle ne peut plus nous venir en aide ; le travail acharné auquel ta sœur aînée voudrait se livrer épuiserait sa santé sans nous donner du pain ; toi seul, mon pauvre enfant, peux nous sauver ! Écoute : on t'offre de remplacer ton père dans l'usine où il était employé et où tu as travaillé toi-même ; tes appointements seront moindres que les siens, mais on les augmentera selon ton zèle et ta capacité. J'ai la parole du directeur, qui m'a écrit pour me faire cette proposition. C'est le salut pour ta famille.

» Pardonne, mon enfant ; je pleure en t'écrivant : Ah ! je sens chaque jour plus vivement ce que nous avons perdu !

» Ta mère,

» Octavie Maurand. »

Lorsque cette lettre parvint à Michel, il modelait une tête d'Antinoüs d'après l'antique, et il était absorbé dans la joie du travail. Il lut deux fois, et tout à coup il renversa son ébauche ; il tendit la lettre à M. P..., qui travaillait près de lui :

« Que vas-tu faire ? lui dit le sculpteur.

— Obéir.

— Tu es un brave garçon ! L'art est une belle chose, mais le devoir est plus beau encore. Souviens-toi, quoi qu'il advienne, que ma maison, mon atelier, mes bras, mon cœur, te seront toujours ouverts.

— Merci, monsieur, » dit Michel, en serrant fortement la main de l'artiste.

Il jeta un regard sur l'atelier, puis sur le beau paysage que la vaste fenêtre encadrait comme un tableau : il vit les arbres verts, les arceaux de l'aqueduc, l'antique façade de Sainte-Croix et le ciel de saphir où voletaient des colombes.

« Adieu, dit-il ; adieu vie, adieu bonheur ! »

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)



PIERRE ET CÉCILE

I

Madame de Faventine était seule dans son boudoir. Volontiers elle passait de longues heures en cette élégante retraite, et vraiment elle avait raison de s'y plaire ; elle était là comme une perle dans son écrin, comme un portrait dans son cadre : la dame, beauté fanée, et le boudoir, mode surannée, dataient de la même époque. Ce jour-là il tombait une neige épaisse, mais chez madame de Faventine on ne rencontrait que les riantes images du printemps, des tableaux qui représentaient Tyrcis et Daphné dansant sur la verdure, des dessus de portes où les Grâces, les Ris et les Jeux tressaient des chaînes de fleurs, un plafond qui ressemblait à un bocage peuplé de divinités sylvestres, et partout des amours bouffis aux ailes écourtées.

A force de contempler ces scènes mythologiques, ces pelouses qui ne jaunissaient point, ces petits personnages toujours jeunes, toujours gais, toujours charmants, à force de marier le rose tendre au bleu céleste, madame de Faventine en était venue à oublier l'hiver et ses glaces, l'âge et ses cheveux blancs. Entourée de riants souvenirs, elle confondait le passé avec l'heure présente, ne comptait point les années, et laissait dire le monde qui avait le mauvais goût de ne plus la trouver jolie, et l'audace de prétendre qu'elle n'avait point su vieillir.

En ce moment, elle rangeait un petit meuble qu'elle appelait son coffre-fort, et elle examinait avec une douce mélancolie les chers trésors — fleurs, rubans, albums, lettres, bijoux — que renfermait chaque tiroir. Toutes ces choses disparates, jaunies, défraîchies, lui remémoraient des jours heureux, des joies mondaines, des succès de salons. Cette guirlande, elle l'avait portée à un bal dont elle avait été la reine; ce joli sonnet, c'était pour elle qu'un amateur de poésie l'avait rimé à la sueur de son front; cette miniature sur vélin, c'était le portrait de madame de Faventine en sa brillante aurore; c'est ainsi qu'elle s'était montrée pour la première fois au monde ébloui; ces photographies, c'était elle encore dans son âge mûr, toujours belle, imposante, admirée. Tournons les feuillets : voici les premières rides. Que ces photographes sont désobligeants! Les peintres ne disent point ainsi aux gens leurs vérités; mais après tout qu'importent les rides lorsque l'esprit sait demeurer jeune? Celui de madame de Faventine avait toujours vingt ans ; c'était un esprit aimable, folâtre, qui ne s'alambiquait point sur des questions sérieuses. Veuve avant d'avoir atteint l'âge de majorité, riche, sans enfants, cette jolie mondaine avait fait de la vie une fête perpétuelle Pour elle, il n'y avait eu ni privations, ni sacrifices, ni devoirs austères, et dans sa frivolité elle n'en avait point aperçu autour d'elle. Heureuse, elle s'était efforcée de croire que le bonheur est le lot du plus grand nombre.

Elle commençait à vieillir, lorsqu'il lui tomba sur les bras une nièce charmante. Ce fut une bonne aubaine, un prétexte pour courir de plus belle les bals et les fêtes. Vite, elle dressa la petite Cécile à la coquetterie, lui enseigna l'art de plaire, la produisit dans le monde avec succès, partagea ses triomphes et se sentit rajeunir en sa compagnie.

Comme on savait que la jeune orpheline hériterait de la grande fortune de sa bienfaitrice, les demandes en mariage ne tardèrent point à abonder dans le boudoir rose. Cela ne faisait pas le compte de madame de Faventine : elle voulait bien établir sa chère nièce, mais elle n'entendait point la marier ainsi sans préambule. « La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce, de plein pied, fût marié à Clélie! » Mademoiselle Cécile n'était pas plus pressée que les Précieuses de Molière; les louanges qu'on lui prodiguait l'enivraient un peu; cependant elle n'entrait point encore dans sa vingtième année, lorsqu'elle se décida à épouser M. Pierre de Vernes, orphelin comme elle, riche et fort bien doué. Ce fut un mariage d'inclination, il n'est pas besoin de le dire : madame de Faventine n'en admettait pas d'autres.

Il serait difficile d'expliquer comment un jeune homme sérieux, raisonnable, distingué par son mérite, avait pu sympathiser avec une petite fille frivole, capricieuse, étourdie, si l'on ne savait que l'amour vit de contrastes. Peut-être aussi M. de Vernes avait-il deviné que les défauts de Cécile provenaient de sa mauvaise éducation, et n'avaient point pris racine en son cœur.

Après le départ de ces jeunes gens, madame de Faventine se trouva un peu esseulée; mais elle n'était pas femme à broyer du noir : d'ailleurs, pour se consoler et se distraire, elle avait les let-

tres de la nouvelle mariée. Et qui n'eût pris plaisir à les lire, ces longues missives dans lesquelles l'heureuse Cécile épanchait son cœur? Elle était aimée comme elle avait désiré l'être; elle vivait dans un enchantement perpétuel, au milieu des régions les plus éthérées; notre monde sublunaire, triste vallée de larmes, n'existait plus pour elle.

Après l'avoir conduite en Suisse, en Italie, son mari venait de l'amener au bord de la Seine dans un vieux, très-vieux château, si bien conservé qu'il semblait défier les siècles. C'était justement le nid que la jeune femme avait rêvé, la retraite où elle avait souhaité de cacher son bonheur. Le paysage était ravissant, le fleuve à peindre; le castel excitait l'admiration des touristes. Et jamais asile plus romantique n'avait abrité félicité plus parfaite. Pierre s'ingéniait pour procurer des distractions à sa bien-aimée; non pas des divertissements prosaïques, vulgaires, mais des fêtes pour l'esprit et le cœur. C'étaient des rêveries au clair de lune, des poèmes que l'on allait lire ensemble dans une grotte ressemblant à celle de Fingal, des surprises continuelles, des cadeaux, des gerbes de fleurs rares; de la musique, des illuminations au fond d'un parc aux arbres centenaires; des promenades sur la Seine, dans un petit yacht aussi élégant et plus confortable que la trirème de Cléopâtre. Madame de Faventine lisait tout cela avec une joie attendrie mais sans étonnement; elle avait bien compté qu'il en serait ainsi et, suivant elle, M. de Vernes n'accomplissait que son strict devoir. Puisqu'il s'était chargé de conduire Cécile dans les sentiers de la vie, il était juste qu'il s'efforçât d'aplanir les aspérités du chemin.

Hélas! rien de stable sous le soleil! Peu à peu les lettres de la jeune femme devinrent rares, courtes, semées de réticences et de réflexions mélancoliques. Elle ne parlait plus guère de son bonheur et des surprises que lui ménageait son mari; en revanche elle ne manquait pas de dire que les jours de toute créature mortelle sont nécessairement remplis d'amertume, et que les joies de ce monde passent comme la fleur des champs. Cela faisait sourire madame de Faventine qui avait beaucoup d'expérience, et connaissait un peu les secrets du cœur humain.

« Cécile s'ennuie et regrette Paris, disait-elle. J'avais bien prévu qu'il en serait ainsi; le mal n'est pas grand puisqu'elle touche au terme de son exil. Pauvre petite, combien je désire aussi la revoir! Qu'il me tarde que Noël arrive! »

M. et Madame de Vernes devaient quitter la campagne aussitôt après Noël. Selon la coutume anglaise, ils avaient prié quelques amis de venir passer les fêtes au château; la bonne tante avait été la première invitée, et il était convenu qu'on retournerait ensemble à Paris.

Tout arrive à point à qui sait attendre: si nous voyons madame de Faventine seule dans son boudoir, c'est qu'elle fait ses préparatifs de départ et met ses trésors sous clé. Aujourd'hui même elle ira rejoindre sa chère Cécile: elle a tant chanté Noël qu'à la fin il est venu.

II.

Tandis que madame de Faventine arrivait à toute vapeur chez sa nièce, les jeunes époux étaient en tête à tête au fond de leur demeure solitaire. Pierre lisait un journal au coin du foyer, Cécile feuilletait un album auprès d'une fenêtre; tous deux semblaient préoccupés sinon tristes, agacés sinon maussades. La bise d'hiver se lamentait dans la haute cheminée, et le balancier de l'horloge antique oscillait avec une monotonie fatigante; pas d'autres bruits ne troublaient le silence lorsque Pierre éleva la voix:

« Neige-t-il encore, chérie?

— Beaucoup, répondit Cécile; la plaine est toute blanche, on ne distinguerait plus les chemins si des volées de corbeaux n'allaient s'abattre dans les ornières. C'est un tableau charmant, qui inspire le goût de la vie champêtre.

— Comme tu dis cela, ma Cécile! T'ennuierais-tu ici, par hasard?

— Oh certes! en doutez-vous? Il faudrait être l'aïeule de Mathusalem pour se plaire dans votre château. »

Un nuage se répandit sur le front de M. de Vernes qui reprit sa lecture. Un instant après il essaya de renouer la conversation.

« Ma chère amie, dit-il, ne trouvez-vous pas que la cheminée fume?

— Je ne m'en étais point aperçue, mais puisque vous le dites je le crois, répliqua la jeune femme d'un ton bref. Et elle se remit à feuilleter son album comme pour couper court.

Pierre froissa le journal, contint son dépit et dit encore:

« Sais-tu, ma bonne Cécile, si l'on a rangé mon cabinet? J'avais recommandé ce matin de faire quelques changements, de mettre un autre tapis...

Madame de Vernes jeta l'album et s'écria avec aigreur:

— Il neige... la cheminée fume... a-t-on épousseté ma chambre?... Vous ne sortez pas de là. Vraiment vous avez une conversation des plus intéressantes. »

Pierre impatienté lança son journal sur l'album.

« Ah! madame, que voulez-vous que je vous dise? Je suis un homme tout simple, tout uni, moi, je ne saurais vous suivre dans les nuages où vous vous égarez sans cesse. Pendant bien des semaines, j'ai respecté vos illusions et feint de partager vos idées fausses. J'ai eu tort, je me repens et je suis au bout de mon rouleau. On ne peut point passer ses jours à effeuiller des marguerites et à pourchasser des chimères. La poésie

c'est très-beau, mais à côté il y a beaucoup de prose, une maison à gouverner, des domestiques à surveiller, des comptes à examiner. On ne se doute pas de cela chez madame de Faventine: on y vit comme dans un rêve, on se nourrit d'encens, on s'enivre de fumée, on se figure que le rôle d'une jolie femme ressemble à celui des divinités indoues. »

Madame de Vernes leva la tête avec dignité.

« Vous pourriez, dit-elle, exercer votre éloquence sur un autre sujet; il ne faut pas tourner ma tante en ridicule, parce qu'elle a été fort recherchée dans le monde, fort admirée.

— Fort admirée? sauf le respect que je lui dois, il me semble que ses admirateurs existaient surtout dans son imagination. »

Cécile pinça ses jolies lèvres.

« Vous confondez madame de Faventine avec Bélise des *Femmes savantes*, fit-elle sèchement.

— Non, en vérité, j'apprécie très-bien la différence. Je veux dire seulement que votre tante, comme beaucoup d'autres, s'en faisait un peu accroire. Il n'est pas aussi facile que ces belles mondaines le supposent de subjuguer les cœurs, et telle coquette, qui attribue à ses charmes un pouvoir merveilleux, serait fort surprise si elle savait ce que pensent d'elle ceux qu'elle a voulu pétrifier d'admiration. Mais nous nous écartons de notre sujet, chérie. Que nous importe tout cela? Si ma petite Cécile n'est point encore une maîtresse de maison accomplie, du moins elle n'est pas coquette et ne le sera jamais; elle ne cherchera à plaire qu'à son mari...

— Sans doute. Mais vous savez, Pierre, on peut plaire sans avoir de la coquetterie, être entourée d'hommages sans l'avoir désiré...

— Qu'entendez-vous par là, ma chère amie? Certainement une femme vertueuse, une bonne mère de famille mérite l'estime, le respect, la vénération même. Voilà ce que vous voulez dire, j'aime à le croire. »

Madame de Vernes ne répondit point: un domestique apportait un télégramme de madame de Faventine. La chère tante annonçait qu'elle serait à six heures du soir à la gare la plus rapprochée du château.

« Quel bonheur! s'écria Cécile, j'irai la chercher moi-même.

— Je vous accompagnerai, dit Pierre, et nous pourrions nous arranger pour arriver un peu avant le train; j'ai à parler au maire du village: je passerais chez lui, si vous vouliez bien attendre quelques minutes à la station.

Madame de Vernes regarda la pendule.

— Alors je n'ai que le temps de m'habiller, dit-elle. Nous prendrons la voiture, je pense, ma tante serait fort mal en traineau.

— Évidemment. »

Madame de Vernes monta chez elle toute souriante; son front s'était rasséréné quand elle avait appris la prochaine arrivée de sa tante.

« Hâtons-nous, Lydia, dit-elle à la femme de chambre. Et d'abord écartez les rideaux des fenêtres; le jour baisse tellement!... »

L'appartement de Cécile avait vue sur la Seine qui, de ce côté, baignait le mur du château. Autrefois les jeunes époux venaient souvent se pencher aux fenêtres, pour pêcher à la ligne et jeter des fleurs que le courant entraînait; mais Pierre n'aimait plus la pêche à la ligne, et souriait d'un air de pitié lorsqu'on lui parlait de faire des ronds dans l'eau, de sorte que Cécile avait pris la Seine en grippe et voilait obstinément ses croisées.

Mademoiselle Lydia s'était empressée d'obéir et tenait à deux mains les épais rideaux; mais, au lieu de les relever en draperies, elle fit un geste de surprise et laissa retomber l'étoffe soyeuse. Elle venait de voir sur le fleuve, en face des croisées, une barque conduite par un jeune homme qui luttait contre la bise et le courant pour maintenir en place son frêle esquif.

« Madame, dit-elle, répondant à un regard de sa maîtresse, c'est ce monsieur qui est toujours à rôder autour du château. Le voilà dans une yole, juste en face... et si près!... Il empêche la yole d'aller à la dérive; c'est difficile, car le vent la pousse. Et il regarde les fenêtres, il les dévore des yeux... Ah! mais il a un compagnon aujourd'hui; c'est étonnant: on était habitué à le voir seul. Je me demande ce qu'on peut faire sur la Seine par un temps comme celui-ci. »

Cécile était un peu hautaine et savait mieux que personne tenir ses gens à distance; mais elle accordait quelques priviléges à mademoiselle Lydia, qui était la fille d'une ancienne femme de chambre de madame de Faventine; elle écouta donc ce babillage avec assez de patience.

« Fermez les rideaux », dit-elle ensuite d'une voix brève.

Puis elle s'assit loin des croisées, et s'entretint avec elle-même aussi longtemps que dura sa toilette.

Or voici ce que madame de Vernes se disait, tout en regardant sa gracieuse image que réfléchissaient trois ou quatre glaces placées avec art devant elle.

« C'est pour contempler mes fenêtres que cet inconnu brave le froid et le vent du Nord; c'est pour me voir, pour essayer d'entendre le son de ma voix, qu'il erre dans la neige depuis huit jours. Que cela est donc fâcheux, regrettable, compromettant!... Et si j'attire ainsi les regards au fond de cette solitude, à quelles obsessions ne serai-je point en butte à Paris? Vraiment tout n'est pas roses dans la vie d'une jeune femme, et je ne sais pourquoi on désire tant d'être jolie. C'est un don bien funeste que la beauté, puisqu'il nous vaut de telles admirations. »

III.

Lorsque M. et madame de Vernes se rendirent à la gare, le ciel s'était éclairci, le croissant de la lune brillait mince et pâle à l'horizon; il faisait froid, et la voiture passait avec un bruit aigre sur la neige durcie. Les chevaux glissaient tellement que l'on dut les mettre au pas, et se décider à les faire ferrer à glace pour revenir au château.

On n'arriva à la station que peu de minutes avant le train. Pierre courut chez le maire du village, le cocher alla chez le maréchal-ferrant, et Cécile demeura seule pour recevoir la voyageuse.

Madame de Faventine était transie; elle apprit avec satisfaction qu'elle aurait le loisir de se chauffer dans les salles d'attente. Sans perdre de temps, elle s'installa auprès d'un énorme poêle, fit asseoir sa chère nièce à ses côtés, et entra en conversation comme si elle eût été dans son boudoir. Aussi bien personne ne pouvait l'entendre: deux trains venaient de se croiser, on n'en attendait pas d'autres, les employés dînaient, et les salles étaient désertes. D'ailleurs il n'y avait jamais beaucoup de voyageurs dans cette petite gare. Une seule lampe éclairait la première pièce, laissant dans l'ombre tout le reste mais surtout le coin où s'étaient réfugiées les deux dames.

Cette obscurité, cette solitude, ce profond silence conviaient aux épanchements de l'amitié, et Cécile, qui avait hâte de verser ses chagrins dans le cœur de sa tante, en vint promptement aux confidences. Après avoir répandu quelques larmes, elle déclara d'une voix émue que l'arrivée de madame de Faventine était pour elle un grand sujet de consolation.

La voyageuse l'interrompit:

« Que dis-tu donc, enfant? On ne console que les affligés, et tu es heureuse, je l'espère?

Madame de Vernes leva ses beaux yeux au ciel, c'est-à-dire vers la lampe qui se balançait au plafond.

— Heureuse, moi! murmura-t-elle. Ah! ma tante, je suis bien à plaindre, au contraire: Pierre ne m'aime plus! »

Madame de Faventine fit un soubresaut.

« Pierre ne t'aime plus? répéta-t-elle abasourdie. En es-tu sûre?

— Trop sûre, hélas! et bientôt vous l'aurez aussi, cette triste certitude, vous verrez comment il me traite.

— Mais c'est incroyable! Quoi! Pierre de Vernes, ce bon et loyal jeune homme, ce caractère chevaleresque!... »

Cécile sourit avec amertume.

« Étrange chevalier! dit-elle, qui voudrait transformer la dame de ses pensées en une sorte de femme de charge. Savez-vous pourquoi il m'a épousée? Pour que ses domestiques soient surveillés, qu'il n'y ait pas de gaspillage dans sa maison, pour que je tienne les comptes, que je fasse raccommoder le linge...

— Quelle abomination! ah! ma pauvre enfant!...

— Et ce n'est pas tout. Non-seulement il veut me réduire à cet abaissement, mais encore il est sans égards. Je pourrais vous citer mille traits, un seul suffira: Hier, oui, hier au soir, je m'étais mise au piano, et je chantais ce lied de Schubert qu'on applaudissait tant à Paris: *Mein Ruh'ist hin*.

— Tu le chantes comme un ange, interrompit madame de Faventine. J'ai vu des hommes remarquables tressaillir au son de ta voix, t'écouter avec recueillement, et se plonger ensuite dans une profonde rêverie. Ceux-là, ma Cécile, ne t'oublieront pas de longtemps, je le crains pour leur bonheur et leur repos.

— M. de Vernes ne leur ressemble guère, répliqua tristement la jeune femme. Elle soupira, essuya ses beaux yeux humides et reprit:

— Ces mélodies de Schubert sont si émouvantes que je ne pourrais même les fredonner de sang froid; or, hier, j'avais mis dans mon chant plus d'expression encore que de coutume, et lorsque j'eus fini mes joues étaien inondées de douces larmes. Je m'approchai de Pierre, convaincue qu'il partageait mon émotion: Oh! cher, m'écriai-je, si la pauvreté venait à nous atteindre, et s'il nous restait une cabane dans les bois, un piano et notre bibliothèque, ne dirions-nous pas: A quoi sert la fortune et pourquoi la désire-t-on? »

Madame de Faventine baisa le joli front de sa nièce.

« Petite folle, lui dit-elle, il ne faut pas ainsi faire fi de la fortune; mais enfin ton exaltation était assez naturelle. Que te répondit M. de Vernes?

Cécile sourit dédaigneusement:

— Il ne me répondit point, ma tante, il dormait.

— Il dormait? Juste ciel!

— Cela me navra; je me mis à sangloter; il s'éveilla un peu confus et s'excusa sur ce qu'il était plus de minuit.

— La belle excuse!

— N'est-ce pas? Et, je le répète, il me serait facile de vous citer une foule de traits du même genre.

— Mais alors, ma chère enfant, ton sort est déplorable. Combien tu dois m'en vouloir! car enfin c'est moi qui t'ai mariée.

— Non, non, ma tante, vous n'avez aucun reproche à vous faire; c'est moi qui ai choisi M. de Vernes, qui l'ai préféré à tous, et si j'étais libre encore, c'est toujours lui que j'épouserais.

— Comment? tu l'aimes malgré tout?

— Plus que jamais! jugez si je suis malheureuse.

— Pauvre petite! Mais je ne te quitterai plus, nous pleurerons ensemble.

— Et vous me guiderez, vous me protégerez.. C'est que j'ai bien besoin de vos conseils, comme vous allez le voir... car je ne vous ai pas tout dit.

— Vraiment? Il y a autre chose encore?

— Oui, ma tante, une chose fâcheuse : quelqu'un a deviné combien je suis malheureuse, quelqu'un compatit à mon affliction.

— Un jeune homme? interrompit la tante sagace et expérimentée.

— Il est très-jeune en effet. Figurez-vous que tout le jour il vague mélancoliquement autour du château; il feint d'examiner les tourelles, les bas-reliefs, il se promène le long du parc, il va et vient dans un canot sur la Seine, et quand il m'aperçoit, ce qui arrive rarement, il me regarde avec un respect si profond, une compassion si discrète!...

— Tu le connais?

— Pas du tout; mais il est probable qu'il m'a rencontrée autrefois dans le monde.

— Et qu'il n'a pu t'oublier. Pauvre jeune homme!

— Vous comprenez, chère tante, combien c'est regrettable. Il faut absolument que cet étranger s'éloigne, qu'il ne me revoie jamais, qu'il ne pense plus à moi. Mais comment faire? Je n'ose en parler à M. de Vernes, d'abord parce qu'il prétend qu'une femme vertueuse n'inspire pas de passions romanesques.

— Ton mari dit cela? Quel paradoxe! Il ne connaît guère le cœur humain. Est-ce que Laure de Noves n'était pas une femme vertueuse? et Béatrice Portinari? et... et tant d'autres? ajouta la bonne dame qui faisait un retour sur elle-même.

— Ce qui m'a déterminée surtout à garder le silence, reprit Cécile, c'est que j'ai craint de courir au-devant d'un malheur... d'un duel.. que sais-je? Oh! ma tante, si Pierre devait se battre en duel j'en mourrais de chagrin. »

Madame de Faventine parut réfléchir.

« Ce jeune homme est-il ici depuis longtemps? demanda-t-elle.

— Je l'ai aperçu il y a huit jours pour la première fois, chère tante; mais j'ai lieu de croire qu'il est arrivé en même temps que nous, ou du moins qu'il m'a vue au printemps. J'ai trouvé dans un livre que j'avais laissé sur un banc, au bord de la Seine, des stances qu'il a dû composer à mon intention, et placer furtivement entre les pages. Or ces vers commencent ainsi :

Le rossignol chantait dans les bosquets fleuris,
Quand sous le vert feuillage, un matin, je la vis.
Rêveuse, elle effeuillait des grappes de cytise.
Et je disais aux vents, je disais à la brise:
Apportez sur votre aile....

« Qu'est-ce que tu me récites là? interrompit madame de Faventine; ces vers ont été écrits pour moi, il y a un quart de siècle; dans quel livre les as-tu trouvés? Dans un de ceux que je t'ai envoyés, sans doute?

— Précisément, répondit Cécile un peu interdite.

— C'est cela. J'ai la mauvaise habitude d'égarer dans mes livres toutes sortes de paperasses. Mais, chère innocente, comment n'as-tu pas vu que c'était de vieux papier et d'ancienne écriture? Au reste, cette poésie ne change en rien la situation qui me paraît embarrassante. Il est vrai que tu vas revenir à Paris, mais cet inconnu t'y suivra... il t'y suivra très-certainement; je le sais par expérience : je me souviens que le baron de...

Cécile interrompit la vieille dame, lui serra la main et montra deux hommes qui entraient à la gare.

— C'est lui, dit-elle bien bas en désignant le jeune homme. »

Les nouveaux venus riaient et causaient bruyamment; ils s'assirent dans la première salle et continuèrent leur conversation à très-haute voix. Une cloison les séparaient des deux dames qu'ils n'avaient point aperçues et qu'ils ne pouvaient voir maintenant, lors même qu'elles n'eussent pas été tout à fait dans l'obscurité.

« J'étais sûr que notre promenade sur la Seine nous ferait manquer le train, disait le plus âgé des deux voyageurs. Sans reproche, mon cher Ludovic, je me serais bien passé de cette distraction. Comme cela va être amusant de rester ici jusqu'à huit ou neuf heures!

— Nous n'y resterons pas, répondit M. Ludovic. Dès qu'un employé subalterne apparaîtra, je lui graisserai la patte, moyennant quoi il se chargera de prendre nos billets et de venir nous chercher à l'auberge quand il faudra partir.

— Et vous persistez à vouloir voyager en troisième classe par ce froid aigu?

— J'y suis bien forcé : mes fonds baissent énormément; songez que j'ai parcouru presque toute la France.

— Sans doute, sans doute, vous devez dépenser gros. Le travail que vous avez entrepris vous coûtera bon.

— Ah! cher, vous savez : il faut semer pour recueillir.

— Mais, mon pauvre Ludovic, c'est que vous n'êtes pas sûr du tout de recueillir. Si le public n'allait pas goûter votre livre? Vous avez choisi un sujet qui a été traité si souvent... L'histoire de tous les anciens châteaux de France!... Chacun la connaît cette histoire. Il n'est pas de petit castel qui n'ait été décrit par le menu, il n'est pas de ruine qui n'ait eu ses poètes, ses peintres, ses historiens.

— Qu'importe, mon ami Gustave? je ne me vante point d'avoir fait mieux que les autres, mais j'ai fait autrement, et me suis donné plus de peine peut-être. Non-seulement j'ai vu de mes yeux les choses dont je parle, mais encore j'ai écrit mon ouvrage en présence de ces anciens monuments, j'ai passé de longues semaines dans de misérables auberges...

— Vous avez vu, vous avez vu... interrompit

Gustave; ce n'est point l'intérieur du château de M. de Vernes que vous avez vu.

— Ah! c'est le seul... partout ailleurs on m'a promené des caves aux greniers.

— Quoi! ces grands seigneurs...

— Cher, la vérité avant tout: j'ai eu plus souvent affaire aux portiers qu'aux châtelains, mais enfin, si pauvre, si inconnu que je sois, on m'a permis de tout visiter, absolument tout... c'est au surplus, une chose que l'on ne refuse guère.

— Alors comment se fait-il que M. de Vernes?

— C'est depuis son mariage. Auparavant on laissait voir les salles antiques aux touristes, lors même que le maître du logis était là. Maintenant, on ne peut entrer qu'en l'absence de Monsieur et de Madame. Du reste il n'y a rien de bien remarquable: tout a été bouleversé, détruit; on m'a parlé seulement de quelques rosaces, d'une cheminée soutenue par des cariatides, d'un plafond dont les poutres sculptées ressemblent à une dentelle.

— Est-ce madame de Vernes que nous avons aperçue à une fenêtre?

— Madame de Vernes! vous rêvez, Gustave; ce n'était que la soubrette.

— Possible; la bise glacée avait mis des larmes dans mes yeux et j'ai entrevu vaguement une figure de femme.

M. Ludovic eut un rire moqueur.

— Cher, dit-il avec ironie, madame de Vernes n'est pas une femme, c'est une petite déité, ou du moins une créature d'une essence particulière et très-parfaite.

— Vraiment? Un peu mijaurée, n'est-ce pas?

— Un peu! Je vous dis qu'elle se croit pétrie d'un autre limon que nous, pauvres plébéiens.

— Elle est jolie?

— Euh... elle n'est pas laide.

— Riche?

— Oui, assez riche. Malgré cela, ce n'est pas moi qui aurais voulu l'épouser; si l'on m'eût offert sa main j'aurais répondu: « Merci *bien*, c'est trop cher. » Cette petite personne-là, mon bon, ruinera son mari.

— Bah!

— Oh! ce sera bientôt fait, m'a-t-on dit à l'auberge. Elle a été si drôlement élevée... Ce qu'elle sait le mieux, c'est gaspiller sa fortune.

— Elle est prodigue?

— Pas précisément; d'ailleurs ici, à la campagne, elle ne peut faire de grandes dépenses; mais chez elle tout va à la débandade, tout est au pillage. C'est une maîtresse de maison absolument nulle. Ne lui parlez pas de gouverner son ménage, de s'assurer si ses domestiques sont probes et gagnent leur salaire. Ah bien oui! elle croirait se commettre. Je l'ai comparée à une déesse, mais c'est une véritable idole; elle ne voit rien, n'entend rien, ne se mêle de rien...

— Et son mari la laisse faire?

M. Ludovic haussa les épaules.

— Le pauvre homme! Que voulez-vous qu'il lui dise? Il l'aime à en perdre la raison. Il voit bien qu'elle n'a pas assez de fortune pour vivre en princesse et ne prendre aucun intérêt aux choses du ménage; mais il n'ose point la mettre au pas. Il risque timidement quelques objections, quelques conseils; madame se fâche et il baisse pavillon... Mais voici un facteur... Eh! facteur, écoutez un peu; je voudrais vous prier de nous rendre un service, mon garçon. »

L'employé de la gare accourut, prêta l'oreille, promit de faire ce qu'on lui demandait, et les deux voyageurs sortirent aussi bruyamment qu'ils étaient entrés. Il était temps: madame de Faventine ne pouvait plus se contenir. Dès qu'ils eurent disparu, elle se dressa majestueusement.

« Quelles espèces! dit-elle avec un profond mépris.

— Quelle leçon! murmura Cécile confuse.

— Plaît-il, ma nièce? Vous appelez cela une leçon!

— Oui, ma tante, et, Dieu aidant, je saurai la mettre à profit. »

C'est une grande chose que la bonne volonté; c'est parfois tout ce que la miséricordieuse Providence demande aux pauvres humains. « Paix aux hommes de bonne volonté » disaient les anges à Bethléem. « Aide-toi, le Ciel t'aidera » dit la sagesse des nations. Madame de Vernes a bonne volonté; Dieu bénira ses efforts, espérons-le, et ce sera un heureux ménage que celui de Pierre et de Cécile.

MICHEL AUBRAY



LEQUEL CHOISIR

SUITE

Le jeune homme, en se retournant, avait retiré sa main des mains qui la retenaient; ce mouvement suffit pour interrompre le sommeil agité de l'inconnue. Elle se dressa dans un soubresaut fébrile et ouvrit les yeux, deux grands yeux mélancoliques et décolorés, dont le regard vague ne se fixait pas, ce regard révélateur de la folie!

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle avec angoisse; viendraient-ils nous réclamer...

— Vous savez bien, mère, que nous n'avons plus rien de commun avec eux. Dormez en paix, vous avez tant besoin de repos! »

Madame Lecomte referma les yeux et Paule n'osa plus remuer. Sa situation commençait à lui inspirer des réflexions assez désobligeantes: sur le grand chemin un tapage qui l'effrayait justement; ici, un silence presque solennel qu'elle n'osait troubler en s'éloignant.

« *Mea culpa!* songeait-elle, j'aurais mieux fait d'attendre monsieur le curé. Ah! l'on ne me prendra plus à courir la campagne sous la conduite d'un enfant de chœur.

Cependant, intéressée malgré elle par la scène dont elle se trouve le témoin forcé, de nouveau elle regarde dans la grande chambre.

La malade a rouvert les yeux et balbutie comme en rêve:

« Tu n'as oublié personne, n'est-ce pas?... Ils sont cruels, vois-tu... ils iraient le tourmenter là-bas... sous terre, dans sa tombe noire... s'il leur restait dû quelque chose! Jette dans sa fosse notre château, notre luxe... mes diamants et notre galerie de tableaux... et les porcelaines de Saxe et les chinoiseries... et les armes de prix... et tout! tout! tout!... c'est de l'argent cela! Jettes-y encore mon anneau de mariage... et ce morceau de pain... mon dernier morceau de pain! Que nous importe la faim, n'est-il pas vrai? Nous n'avons jamais redouté que le dés...»

Henri Lecomte arrête le mot fatal sous un baiser. Il fait rasseoir sa mère, et la berce dans ses bras, comme un enfant malade:

« Mais vous savez bien que l'honneur est sauf! Vous savez bien que personne n'a souffert à cause de nous! Vous savez bien que pas une larme n'a coulé de notre faute! Vous savez bien que je...

— Ah! oui... je sais... je sais que je t'aime et je te bénis! »

Un silence succède à cette explosion de tendresse. Paule croit la pauvre mère rendormie et veut de nouveau s'échapper. Dans sa précipitation maladroite, elle agite les branches de l'if qui heurtent les vitres.

« Qu'est-ce? fait encore l'insensée. Ah! oui... c'est le souffle... c'est le souffle qui passe... Que t'a-t-il inspiré depuis hier? je veux l'entendre... dis-moi tes vers! dis-les tout de suite! »

Elle devient impérieuse; un éclair d'impatience brille dans son regard; son fils soupire profondément.

« Tu le désires? Écoute donc », lui dit-il.

Et lentement, à demi-voix, scandant les vers pour accentuer musicalement le rhythme, le poète dit:

BONJOUR

Après toute une nuit d'insomnie et de fièvre,
La marche déjà lasse et lourde avant le temps,
Il s'en allait songeur, un soupir à la lèvre
Et l'esprit fatigué par ses désirs flottants.
Sur le même chemin, d'une joyeuse allure,
Œil vif, sourire gai, splendide chevelure,
Chantant à pleine voix un enfant s'avançait.
Sans interrompre alors ses refrains de quadrilles:
« Bonjour au voyageur! » dit-il entre deux trilles.
Et le marcheur s'émut à ce simple souhait.

La bise s'élevait, orageuse et sifflante,
Faisant trembler l'ogive au sommet des vieux murs
Et, dans un tourbillon de poussière brûlante,
Enveloppant, tordus, grappe verte, épis mûrs.
Le pèlerin farouche, éperdu, l'âme aigrie,
Comparait la tourmente aux luttes de la vie,
Et sa plainte, en blasphème, était près de jaillir:
« Bonjour au voyageur! » dit, en passant, la veuve.
Et ce vœu sympathique exhalé dans l'épreuve
Arrêta son blasphème et le fit tressaillir.

Plus loin, c'était midi... surgissant de la brume,
Le soleil, de la terre avait fait un brasier;
Le sol brûlait, pareil au cratère qui fume,
Et l'oiseau n'avait plus de chants dans le gosier.
Deux fiancés, pourtant, marchaient sans lassitude,
L'un sur l'autre appuyés, tout à leur solitude;

La solitude à deux, ce doux rêve du cœur...
Mais en voyant assis, au détour de la route,
Le marcheur las et seul qu'ils plaignirent sans doute,
Ils dirent à la fois : « Bonjour au voyageur! »

« Bonjour! » lui dit encore, en passant, le vieux prêtre
Cherchant une brebis ravie à son bercail.
« Bonjour! » dit un soldat blessé, mais fier de l'être.
« Bonjour! » dit un vieillard, vétéran du travail.
Bonjour!... le voyageur, à force de l'entendre
Ce mot, ce simple mot, sut enfin le comprendre
Et son cœur se fondit pour le dire à son tour...
Le bonjour!... c'est le mot de céleste origine
Traduit de l'Évangile, à la page divine
Où Jésus enseignait l'universel amour...

Eh bien! bonjour à vous, frères de la pensée
Qui dévorez la route où se traînent mes pas!
Chantres mélodieux à la voix cadencée,
Bonjour, nombreux amis que je ne connais pas!
S'il en est parmi vous que la torture étreigne,
Dont la douleur se taise et stoïquement saigne,
Je souhaite, pour eux, la force tout le jour...
Si d'autres ont trouvé, pour leur charmer la voie,
De l'ombre, des gazons, des parfums, de la joie,
Ah! que Dieu les épargne!... A tous, frères, bonjour.

Bonjour... bonjour... répète tout bas la vieille mère, apaisée par la mélodieuse déclamation, comme Saül par la harpe de David.

Et bientôt sa respiration bruyante et régulière annonce qu'elle dort cette fois profondément.

« Enfin! » soupire Paule, émue et soulagée en même temps. Alors, sans se soucier davantage d'attirer l'attention, elle quitte précipitamment sa cachette et regagne le chemin. Le groupe batailleur l'a quitté; mais Tony l'arpente dans tous les sens avec des appels désespérés.

« Demoiselle, crie-t-il, demoiselle, où donc que vous êtes? demoiselle, demoiselle!

Ah! seigneur Dieu, poursuit-il en l'apercevant, quelle peur que vous m'avez faite! Je vous croyais perdue pour tout de bon! C'est pas pour me vanter, mais tout de même ce chemin-ci n'est pas le vrai : il nous faut rebrousser jusqu'à chez la Marianne. Un fameux coup de pied, pas moins! Mais bah! en courant tout le temps... l'agilité, la promptitude, je ne connais que ça, moi!»

Le soleil disparaissait au couchant; de grandes ombres s'allongeaient dans les vallons, et les vapeurs du soir flottaient sur les prairies. Là-bas, la Saône entre ses vertes rives, scintillait encore par endroits sous les dernières flèches d'or de l'astre mourant; et très-loin, à l'extrême horizon, le mont Blanc plongeait dans l'éther sa silhouette imposante, légèrement teintée de rose.

C'était poétique et saisissant, mais de trop pressantes préoccupations avaient envahi Paule pour qu'elle demeurât sensible aux charmes du paysage; elle comptait les minutes et luttait de vitesse avec le crépuscule qui tombait rapidement.

Tout à coup, au brusque détour du chemin, elle s'arrêta épouvantée : les batailleurs de tout à l'heure, maintenant réconciliés, se ravisant, retournaient sur leurs pas pour regagner la Vogue.

A la lueur douteuse du crépuscule, la vue troublée par de récentes libations, ils prirent la jeune fille pour une danseuse villageoise qui désertait le bal, et voulurent l'y reconduire :

« On ne passe pas! » crièrent-ils d'une seule voix, en lui barrant le chemin.

— On ne passe pas? C'est ce que nous allons voir! » riposta l'enfant de chœur, brave comme un coq de bruyère; et les poings crispés, les cheveux plus hérissés que jamais, il s'apprêtait à charger seul ce redoutable front de bandière.

Les huées qui l'accueillirent ne promettaient rien de bon, quand le galop d'un cheval fit résonner le chemin.

« Au large! ordonna le cavalier, qui jugea la situation d'un coup d'œil.

— Au large vous-même! » répliqua brutalement la bande.

Le cavalier leva silencieusement sa cravache et fondit sur les récalcitrants.

« Ah! c'est vous, monsieur Lecomte! s'écrièrent-ils subitement dégrisés. Si l'on vous avait reconnu plus tôt... »

Le reste de la phrase se perdit dans une débandade générale.

« Faut pas croire que je n'en aurais pas tiré la demoiselle tout seul! affirmait Tony le plus sincèrement du monde. On est Français tout comme un autre, voyez-vous, la bravoure, les coups de poing, je ne connais que ça, moi! C'est égal, continua-t-il en changeant de ton, puisque vous v'là, monsieur Lecomte, votre cheval ne serait peut-être pas de refus pour porter la demoiselle des Ormes jusque chez son papa... »

La demoiselle des Ormes, qui venait de se fouler le pied en essayant de fuir, voulut protester contre cette insinuation peu voilée; mais la fatigue, la souffrance et l'émotion faisaient trembler sa voix, qui s'éteignit dans son gosier.

Peu d'instants après, à demi affaissée sur la selle, Paule se laissait machinalement conduire par son nouveau guide qui cheminait à pied, dirigeant la monture. Peu de paroles s'échangeaient entre eux et malgré la facilité de la jeune fille à se mettre à l'aise, elle se sentait troublée, cette fois, et ne se dissimulait pas l'étrangeté de l'aventure.

Les rayons du couchant avaient fini de s'éteindre un par un; les étoiles s'allumaient au ciel; et la lune, en se levant, jetait sur les feuillages de longues traînées lumineuses. L'angelus ne tintait plus dans les villages voisins; mais tandis que les bruits du jour s'apaisaient, le marteau d'un forgeron troublait encore le silence de la campagne, et la rouge lueur de sa forge servait de point de repère aux vignerons attardés.

Paule, tournée vers Montaigu, regardait le sombre profil de la ruine se détachant sur l'horizon que blanchissait la lune; aucun mouvement ne s'y révélait; le silence et l'ombre l'enveloppaient tout entière. A force de l'examiner cependant, et

à mesure qu'elle s'orientait mieux, elle reconnut cette masse noire pour l'avoir souvent aperçue le soir, quand une rêverie prolongée la retenait à la fenêtre. Mais alors une lumière y scintillait...

« C'est le comte qui veille ainsi chaque nuit, » dit-elle en regardant le jeune homme à la dérobée.

Il s'était alors découvert la tête et marchait le front nu, comme s'il avait besoin de le rafraîchir en le baignant dans l'air du soir.

A quoi songeait-il?

Paule se rappela la scène entrevue un peu plus tôt; l'éloge de Henri Lecomte, prononcé devant elle par des bouches différentes, lui revint en mémoire; et devant cette jeune vie pleine de mérites et visitée par l'épreuve, elle le savait maintenant, la fille de Pierre Barance se sentit prise de respect et se mit à songer.

Elle songeait encore, quand la vue des ormes familiers la tira de sa rêverie; à l'autre extrémité de l'avenue, la maison paternelle s'ouvrait comme un port de salut; un mouvement inusité se produisait dans la grande cour; les lanternes s'agitaient en divers sens, et Tony prétendit même distinguer quelques torches.

« Dame! on s'inquiète de ne pas voir la demoiselle rentrer, supposa-t-il; et l'on fait branle-bas général pour y courir à ses avances. »

C'était vrai : le père et l'aïeul, pressant leur départ de Mâcon pour revoir plus tôt leur fille à laquelle ils ramenaient Antoinette, n'avaient trouvé au logis qu'une déception :

« Ce petit sans cervelle de Tony aura perdu mademoiselle dans la campagne! » affirmait Catherine. Et la grosse fille leva ses mains en l'air pour s'arracher les cheveux, au grand dommage d'une pile d'assiettes qu'elle laissa échapper dans ce mouvement.

L'inquiétude de M. Chauvel n'était guère moins bruyante; et il entamait la longue nomenclature des maladies et des infirmités qu'on peut gagner au clair de lune, quand Pierre Barance coupa court à ces stériles doléances en arrêtant Jacques qui dételait.

« C'est inutile : nous remontons en voiture. Tu as compris?

— Compris! »

Et, renseigné par Catherine qui connaissait la veuve, le père anxieux allait courir à la recherche de sa fille quand celle-ci apparut dans l'équipage que l'on sait.

« Nous devons une grande reconnaissance et bien des excuses à M. le comte du Maine, fit-elle en désignant le jeune homme à son père.

— Monsieur le comte me permettra, je l'espère, d'aller acquitter ma dette chez lui, mon enfant; mais, en attendant que j'aie cet honneur, je le prie instamment de vouloir bien prendre quelque repos sous mon toit. »

Pierre Barance avait mis tant de cordialité dans son invitation, que Henri Lecomte ne crut pas pouvoir la refuser. A la droite de Paule que l'on dut porter à table, l'enflure de son pied l'empêchant de marcher, il s'assit au dîner de famille, fort retardé par les circonstances. Une maîtresse de maison en possession de toute sa liberté d'esprit aurait souffert, sans doute, d'offrir à un étranger un potage salé outre mesure par une ébullition prolongée, un ragoût veuf de sauce et un rôti desséché; M. Chauvel en éprouvait une évidente humiliation; mais Paule était sous l'empire d'impressions trop multiples pour s'arrêter à ces détails. Elle prenait une part active, cependant, à la conversation et déguisait un reste d'embarras sous un feint enjouement.

Antoinette l'écoutait avec intérêt, la regardait avec admiration, et se félicitait à chaque instant d'être venue si à propos :

« Je te servirai de sœur grise, disait-elle; sois tranquille, ma petite Paule : je sais appliquer les compresses, enrouler les bandes, et je m'engage à te guérir en peu de jours! »

Au salon la causerie s'anima davantage: M. Chauvel surexcité par les incidents de la journée ne s'endormit pas; M. Barance, tout au bonheur d'avoir retrouvé sa fille à peu près saine et sauve, oublia sa meute et ses projets pour ne s'occuper que d'elle avec une sollicitude enjouée; et les jeunes filles se laissèrent aller sans contrainte à un babil intime plein de charme et d'abandon.

Henri Lecomte, plus sérieux qu'elles, avec une ombre de mélancolie sur son visage sympathique, sut les faire sourire et les intéresser cependant.

Habitué au beau monde parisien, il connaissait tous les grands noms; il avait coudoyé tous les personnages en évidence, et il narrait de piquantes anecdotes avec esprit et convenance. Ses devoirs ou ses goûts l'avaient entraîné souvent à l'étranger; non-seulement les capitales lui semblaient familières, mais les humbles sites, les paysages ignorés, chers au touriste qui les découvre, lui avaient dit leur secret, et s'il n'épanchait que sobrement ses souvenirs personnels, on devinait du moins, en l'écoutant, un artiste et un poète.

« Comment trouvez-vous ce jeune homme?... demanda M. Chauvel aux jeunes filles, après son départ.

— Fort bien, mon oncle, » répondit Antoinette.

Paule feignit de s'absorber dans le débrouillement d'un écheveau et s'abstint de toute réflexion.

Mais plus tard, dans la soirée, quand elle revit la lueur lointaine, solitaire comme un phare :

« Le voilà qui veille... pensa-t-elle; que fait-il?... Il écrit, sans doute; il rêve... pauvre jeune homme! »

Et Paule s'endormit en murmurant :

S'il en est, parmi vous, que la torture étreigne,
Dont la douleur se taise et, stoïquement saigne,
Je souhaite pour eux la force tout le jour...

(A suivre.) MÉLANIE BOUROTTE.

LE 18 MARS

L'hiver a fui vers la montagne,
La neige a quitté les vallons,
Et le ruisseau dans la campagne
Roule ses mobiles sillons.

La violette se parfume
Sous la haie, au bord du chemin;
Dans son lit couronné d'écume
L'eau des sources tressaille et fume
Au souffle attiédi du matin.

Les frais boutons germent sans nombre;
L'herbe reluit sous les vergers;
La mousse de son vert plus sombre
Tapisse le flanc des rochers.

Le muguet arrondit sa perle
Au soleil clair, luisant et beau;
Dans les bois, la chanson du merle
Réveille enfin la pâle Écho.

La sève aux bourgeons monte et glisse;
Déjà l'abricot diligent
Sur la pourpre de son calice
Épanouit sa fleur d'argent.

La nature, qui recommence,
Étale à nos regards épris
Toute la grâce de l'enfance,
Toute la fraîcheur d'un souris.

Notre joie est d'autant plus vive
Au retour de ce temps si beau,
Que votre fête nous arrive
Sur les ailes du renouveau.

Ah! puisse, telle est ma prière,
Puisse votre chaste patron
Faire que votre vie entière
Soit toujours la jeune saison!

Ainsi que vous, j'ai de la vie
Vu le printemps épanoui;
Mais de ces beaux jours qu'on envie
Le parfum s'est évanoui.

Au déclin des froides années
Je ne puis, hélas! que cueillir
Quelques fleurs dès longtemps fanées
Au rameau d'or du souvenir.

ÉLIE PUFFENEY.

REVUE MUSICALE

Théâtre-Italien : Reprises. — Johann Strauss. — Madame de Sparre.

Décidément le Théâtre-Italien a la vogue cet hiver, et quand nous disons la vogue, ceci n'a rien de commun avec la mode passagère qui attire, pour quelques jours, le public vers un théâtre. Le nouveau directeur a compris qu'à cette époque où l'art semble mort, il fallait le réveiller avec de grands artistes, de belles œuvres et de puissantes voix ; alors il a choisi dans le répertoire des maîtres, les ouvrages les plus admirés, il a engagé à prix d'or des cantatrices et des ténors célèbres ; enfin il a parlé à la foule dilettante le langage qui lui convient, et cette foule intelligente l'a suivi avec enthousiasme. D'abord on a entendu mademoiselle Borghi-Mamo, bien jeune encore, mais déjà pleine de feu,et qui promet de belles soirées à la salle Ventadour; puis est arrivée madame Sanz, si grande, si touchante, si admirablement dramatique dans la scène des tombeaux de la *Giulietta* de Vaccaï ; puis enfin nous avons retrouvé mademoiselle Albani, ce type de la perfection lyrique, complété par le travail quotidien des représentations en tous pays. Qui ne se rappelle avoir applaudi la Frezzolini,en 1857, dans *Rigoletto*, deVerdi ? Qui n'a gardé en soi le souvenir de cette apparition flamboyante qui remua tout Paris artiste ? Eh bien ! mademoiselle Albani vient de réveiller ces émotions indicibles en jouant le rôle de Gilda du *Rigoletto*: l'étendue et la flexibilité de ce gosier de rossignol, les nuances délicates de son chant, l'expression chaude des sentiments qu'elle interprète se révèlent dans le premier duo de Gilda avec le vieux bouffon. Quand la cantatrice s'est écriée :

Che temete, padre, Dio, veglia, un angel' prottatore

l'auditoire, profondément ému, comprenait si bien que la vierge pure invoquait l'appui du ciel, qu'il ne savait s'il fallait applaudir avec frénésie ou garder un silence respectueux...l'enthousiasme l'a emporté et la salle a tremblé jusqu'à la base de ses colonnes; et quand vint le tour de l'*aria*,cette mélodie divine qui exprime toutes les grâces d'un amour pur, quel *bis* tumultueux est parti de la foule !

On a fait aussi répéter le quatuor célèbre : *Belta figlia del amore.*

Mais il nous est impossible de donner une idée bien nette et bien complète de l'Albani dans *Rigoletto*; il est de toute évidence que cette œuvre, devenue pourtant si populaire, laisse à désirer, surtout dans ses premières parties. Toute autre que l'éminente cantatrice y eût échoué, dans notre temps où les artistes les plus distinguées, faute de rôles à créer, se bornent à imiter leurs grandes devancières.

La reprise de *la Sonnanbula* vient de donner à l'Albani un nouveau titre de gloire. Les mélodies si tendres et si rêveuses de Bellini ont besoin d'une âme, plus que d'une femme, pour être bien traduites ; personne n'a, au même degré que la cantatrice, ces demi-teintes nuancées et douces qui caractérisent l'Amina du compositeur; la grâce, le sentiment vrai de la situation, des perfections infinies de détails, des notes qui pénètrent jusqu'à la moelle, prêtent à ce rôle, ainsi chanté, un charme inexprimable.

L'Albani a dit son premier air :

Coma per me sereno

en virtuose sûre de son succès, dans la scène du sommeil magnétique d'où éclate la justification de l'innocente paysanne. Ce qu'elle a apporté de sentiment ne saurait se rendre. Mais tout ce qui est en dehors de l'inspiration dramatique, tout ce qui est science chez elle, ne saurait atteindre à la perfection de la Patti ; ses vocalises savamment étudiées et admirablement réussies sentent le travail ardu plus que le goût naturel ; la naïveté, la simplicité, la tendresse, la passion, la trouvent toujours dans le vrai. Les arabesques ne sont pas de son domaine, elle sait les dessiner, mais elle ne les aime pas; elle les apprend, mais elle ne s'y livre pas à plein gosier. Ce côté faible de la cantatrice n'a pas empêché le public de l'acclamer avec un enthousiasme effréné. Tout Paris voudra entendre mademoiselle Albani dans la *Sonnanbula* de Bellini.

Puisque les compositeurs ne composent rien de nouveau, il faut bien que nous nous contentions des reprises. Avouons que les richesses qu'ont accumulées les maîtres morts peuvent parfaitement suffire à nos appétits artistiques; on a repris avec succès, à l'Opéra, *Robert le Diable*, cette œuvre qui défie le temps; en effet cette belle et grande musique n'a pas vieilli, les interprètes seuls ont changé : Nourrit, Levasseur, mademoiselle Falcon sont partis en nous laissant des souvenirs impérissables; mais

d'autres grands artistes ont remplacé ceux qui ne sont plus. Madame Carvalho est une ravissante Isabelle à la voix toujours jeune, au style ample et correct; quant à mademoiselle Krauss, elle a pris très-brillamment possession du rôle d'Alice, et s'est élevée à des proportions on ne peut plus dramatiques, sans enlever au rôle qu'elle avait accepté, le caractère naïf de la légende.

On a repris le *Barbier de Séville* au Théâtre Lyrique; on a repris *Martha*; on a repris *la Fête du village voisin;* on a exhumé des répertoires les meilleures partitions, et le public n'a pas été mécontent. On le gâte si peu par le temps qui court!

On n'a pas oublié les séances caractéristiques organisées par mademoiselle Marie Dumas l'année dernière, et qui obtinrent de légitimes succès. Cet hiver les matinées caractéristiques vont avoir lieu sur la vaste scène de la Porte-Saint-Martin: la première, la matinée russe, est fixée pour un temps très-proche; puis l'espagnole, l'italienne, l'anglaise, la gauloise, suivront de dimanche en dimanche. Aux poésies et saynètes vont succéder des pièces jouées avec costumes et décors; la musique sera dirigée par M. Maton. Ce nom seul affirme l'importance et l'éclat que devra garder la partie musicale comme choix d'œuvres et d'interprètes. Chacune de ces représentations-concerts sera précédée d'une conférence.

Johann Strauss a offert à l'Opéra une petite fête de famille à des auditeurs choisis parmi les musiciens et les journalistes de Paris. C'est Métra qui a conduit Strauss sur la scène, et c'est Strauss qui a présenté Métra au public; tous deux ont affirmé leur fraternité par une vigoureuse poignée de main.

L'orchestre entame la première valse de Strauss: *Aimer, boire et chanter*. Cet orchestre, recruté par Métra, se compose d'excellents musiciens, les uns viennent des Folies-Bergère, les autres du concert Besselièvre; parmi eux se trouvent plusieurs solistes de l'Opéra. Hélas! faut-il le dire? on n'a plus trouvé dans cet allemand endiablé, le rhythme étrange et ravissant qui ajoutait, aux concerts de l'Exposition, tant d'originalité, de verve et d'entrain à ces danses, à ces polkas, à ces valses bizarres, passant d'une mélodie langoureuse aux explosions joyeuses et folles; on eût dit que les neiges du Nord avaient blanchi les cheveux et l'inspiration du musicien. Seules les deux valses: *Le Sang viennois* et *La Vie d'artiste* ont obtenu un véritable succès. On a demandé le *Danube bleu* qui a été exécuté plus mollement que les compositions précédentes; cet ouvrage est véritablement un petit chef-d'œuvre, mais soit que les répétitions aient été trop peu nombreuses, soit que les exécutants ne s'entendissent pas entre eux, la valse n'a pas produit son effet accoutumé.

Faure que tout Paris a tant aimé et tant applaudi, Faure qui a quitté l'Opéra, parce qu'il était malade, Faure fait, en chantant, le tour de la France avant de se rendre en Angleterre, où il est engagé au théâtre de Drury-Lane.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de la comtesse de Sparre qui fut l'amie et la compagne de madame Malibran. Madame de Sparre, avant son mariage, avait débuté au Théâtre-Italien; elle s'appelait alors mademoiselle Naldi. Elle fut bien connue dans le monde parisien, où sa charité était aussi appréciée que son talent de cantatrice; les pauvres et les musiciens porteront dans leur cœur le deuil de cette femme distinguée.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POTAGE DE CHICORÉE A L'EAU

Hachez assez fin cinq ou six chicorées frisées, dont vous ôterez les grosses côtes, ou, ce qui vaut mieux, autant de scaroles. Passez-les au beurre sans les faire roussir. Mouillez avec de l'eau et mettez du sel, du poivre et un peu de muscade; laissez bouillir trois-quarts d'heure. Au moment de servir, liez avec trois jaunes d'œufs, et versez sur le pain.

***

NETTOYAGE DES TAPIS

Mettez un fiel de bœuf dans un seau d'eau; prenez une brosse douce que vous humectez de ce mélange et frottez-en le tapis; il naîtra une écume que vous ferez disparaître en brossant avec de l'eau claire.

Séchez avec un linge propre.

Des solutions très-légères de soude ou d'alun sont employées avec succès pour raviver les couleurs.

Enfin, un mélange de terre à foulon et de fiel de bœuf jouit d'une puissance détersive considérable qui peut être mise avantageusement à profit pour nettoyer non seulement les tapis, mais les parquets tachés de graisse.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

La Rousselle, 20 février 1877.

Ah! mademoiselle Jeanne la voyageuse, il te faut renoncer à prendre avec moi, maintenant, des airs de supériorité « ambulatoire ! »

Moi aussi, je sais faire des paquets, emplir une caisse et la vider! moi aussi, je voyage!

Ce n'est plus l'horizon de ma petite ville que j'ai sous les yeux; ce ne sont plus les oiseaux familiers de ma longue charmille que j'entends gazouiller; et, cette charmille elle-même, je la chercherais en vain du regard...

Elle est là-bas, par delà ces côteaux penchants; là-bas, là-bas, aux lieux d'où nous vient la rivière qui bouillonne à mes pieds; là-bas, là-bas, là-bas... à quatre lieues d'ici!

Eh bien! quoi? Tu te moques de mes prétentions au déplacement; tu te drapes dans ta supériorité locomotrice; tu soutiens que quatre lieues, quatre pauvres lieues ne sont pas un voyage, mais une promenade; moins encore qu'une promenade : une demi-enjambée du Petit-Poucet chaussé des bottes légendaires.

Ce langage dédaigneux siérait à peine à madame Ida Pfeiffer ou à d'autres voyageurs célèbres que je n'ai point à nommer; cependant, ils ne le tiendraient pas et se montreraient généreux pour mon infériorité, je le gage. Et même, me trouveraient-ils si inférieure, en vérité?... A force de parcourir la terre, ne se sont-ils pas convaincus que, des pôles à l'équateur, les montagnes, les plaines et les vallons se ressemblent? A force de comparer les habitudes, les mœurs, les usages, n'en sont-ils pas venus à répéter ce mot connu :

« Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Qui sait, ma petite Jeanne, si, à la fin de leur pèlerinage, ces illustres errants, pris de lassitude, ne se disent pas :

« A quoi bon? »

A quoi bon cette marche aventureuse qui a duré des années? cette course rapide et prolongée qui n'a point toujours laissé à l'œil le temps de se fixer, ni à l'esprit le loisir de méditer? cet amas confus de souvenirs mouvants jetés pêle-mêle dans la mémoire comme en un kaléidoscope? A quoi bon?...

C'est seulement la manière de voir, d'entendre et de sentir les spectac es terrestres qu les rend fructueux : tandis que tel voyageur trouverait à peine quelques épis à glaner dans l'immensité, tel observateur immobile récoltera des trésors dans un espace d'un mètre carré. Alphonse Karr a étudié tout un monde entre deux murailles tapissées de lierre : son *Voyage autour de mon jardin* remplit un gros volume, et sans peine il y en ajouterait un autre. Lord Digwin, le splénitique archi-millionnaire, n'a rien à raconter à ses petits-enfants de ses différents « tours du monde », rien, sinon n'est des courbatures et des insolations!

Laisse-moi donc croire que j'ai changé de place, que j'ai vu et retenu quelque chose, que j'ai voyagé!

D'ailleurs, ma mignonne, il n'est point nécessaire d'aller de Valenciennes à Perpignan pour rester longtemps en chemin : les voies ferrées n'aboutissent point partout... heureusement! Il se trouve encore, par-ci par-là, de bonnes petites routes défoncées par l'hiver, avec des ornières, des cailloux, des pentes difficiles et de brusques détours, pour allonger le plaisir de la locomotion; l'on peut, à son gré, s'y embourber dans une fondrière, y verser sur un tas de pierres mal placé ou s'y tromper de direction à quelque bifurcation imprévue! On jouit de la perspective d'y monter les côtes à pied, si les chevaux, trop chargés, refusent d'avancer! on a la ressource d'y faire des bouquets de violettes le long des talus, quand le cocher déclare que ses bêtes ont besoin de souffler! et d'incidents en incidents, de pauses en arrêts, de flâneries en gaspillage de temps, on arrive à se dire avec une certaine satisfaction vaniteuse :

« Déjà quatre grandes heures de locomotion! voilà ce qui s'appelle voyager! »

Eh! mon Dieu, oui : il nous a fallu quatre heures pour faire quatre lieues, ni plus ni moins; c'est comme je te le dis! J'ai le courage de mes faits et gestes, moi, et je ne me sens pas humiliée de n'avoir à ma disposition que des chevaux de bois et des chemins dans lesquels il faut, par endroits, porter soi-même sa voiture pour la tirer de peine!

J'aurai même un autre courage : celui de t'avouer que les détails imprévus de ce voyage me

semblaient un jeu. Chaque bâton jeté dans nos roues m'amusait; je savais bien qu'en définitive, nous ne courrions aucun danger sérieux; je ne voyais, de tous nos mécomptes, que le côté plaisant, et plus d'un rire que je ne comprimai point faillit impatienter mon mari qui supportait l'épreuve avec moins de philosophie.

Quant à mes enfants, absorbés par la nouveauté de la situation, tout entiers à l'heure présente, ils ne songeaient pas plus à notre maison, qu'ils venaient de quitter, qu'à celle où nous nous rendions : attentifs à tous les incidents de la route, ils s'en affectaient diversement, et leur conversation animée, que je semblais ne pas entendre, me traduisait fidèlement leurs impressions.

Jacques, prudent et laborieux, trouvait cent moyens plus naïfs qu'ingénieux de vaincre les difficultés en les tournant.

Louise prétendait qu'elles fussent vaincues, mais non tournées, et que l'on sautât par-dessus, à condition toutefois de ne point participer elle-même à la fatigue du mouvement et de se faire porter en lieu sûr sans avoir la peine de s'y rendre. Quoique tout lui fût nouveau, elle ne s'étonnait de rien, et quand Jacques lui dit :

« Sais-tu, sœurette, que nous allons voir des montagnes? »

Elle répondit tranquillement :

« La belle nouveauté! Est-ce que je ne connais pas celles de Veyle? »

Veyle est un faubourg de notre petite ville, dont les masures font une crête irrégulière à un talus de deux mètres, où s'entremêlent de jaunâtres érosions et des touffes d'orties.

Ce talus figure pour Louisette les montagnes de Veyle. Jacques ne put s'empêcher de rire, sa sœur s'en aperçut à peine, en train qu'elle était d'ajouter à ses aises en prenant sur les nôtres.

Ce travail intéressant l'occupait encore quand un violent cahot la jeta sur son frère.

« Ah! que tu as l'épaule dure, Jacques! c'est comme une pierre; elle m'a fait mal.

— Et elle, donc! crois-tu lui avoir fait grand bien? repartit doucement le frère aîné en frottant la partie accusée.

— C'est le cheval qui est cause de ça. Le maladroit!

— Non : c'est le chemin; mais nous le quittons : tant mieux! »

Nous entrions alors dans ce que madame R. nomme plaisamment l'avenue de son château. »

« L'avenue » n'est pas autre chose qu'un large sentier gazonné où deux voitures se rencontreraient difficilement; le « château » ne se dresse pas majestueusement au fond d'une cour d'honneur : c'est une simple maison de campagne commode, bien distribuée, et surtout admirablement tenue. Si l'on y a restreint l'espace réservé aux vestibules, aux antichambres et aux salons, en revanche les chambres d'amis y sont nombreuses, confortables et souvent occupées.

L'acquisition de la Roussette, acquisition qui remonte à l'an dernier, a retenu monsieur et madame R. loin de nous depuis cette époque : les terres, négligées de longue date, la maison abandonnée, avaient besoin de leur présence. Le mari se chargea des améliorations extérieures; la femme, en peu de temps, métamorphosa l'habitation :

L'inégal pavé de la cour remplacé par une couche de sable; des plantes grimpantes le long des murs, des plates-bandes à leur pied, égaient l'abord de la maison. Dans celle-ci notre amie a su badigeonner elle-même plus d'un corridor, coller plus d'un papier, et les bonnes inspirations ne lui ont pas manqué pour l'aménagement général. Partout les cabinets de toilette manquaient, et les chambres trop longues avaient de disgracieuses proportions; madame R., avec des rideaux de toile perse ou de cretonne, coupant ces longues pièces, y a fait de larges alcôves, avec assez d'espace à la tête et au pied des lits, pour y trouver de commodes réduits. Quelques portes percées à propos, une cloison enlevée ici, une autre ajoutée là, ont amélioré les conditions de bien-être de cette demeure, et le mobilier suranné de la villa, remis à neuf petit à petit par les soins de notre amie, fait encore bonne figure dans ce milieu champêtre.

Madame R. a découvert, dans le grenier, de vieilles toiles enfumées dédaignées par les rats... « Qu'y a-t-il sous cette poussière et sous cette crasse? a-t-elle dit, je veux le savoir! »

Elle le sait maintenant :

Ce sont de belles natures mortes qui enrichissent aujourd'hui sa salle à manger.

Et devine quel fut son procédé de restauration!... Tu donnes ta langue au chat!

Eh bien! ce fut l'ognon, ma chère amie! le vulgaire ognon qui fait la soupe rousse et semble n'avoir rien de commun avec les arts!

Madame R. prend des bulbes d'une certaine grosseur, les coupe en deux, frotte la toile avec la partie coupée; et petit à petit, grâce à pas mal de temps et de patience, la peinture se dégage et reparaît au jour avec son coloris primitif et ses effets d'ombre et de lumière!

Le potager de madame R. lui fournit des ingrédients non moins précieux au point de vue artistique :

Toujours dans le grenier aux découvertes, elle a déniché un antique buffet de salle à manger dont elle a remis promptement le vieux chêne en bon état; mais les cuivres, des cuivres splendides, merveilleusement travaillés, disparaissaient sous d'humiliants stigmates : quelques poignées d'oseille, en guise de tampon, les en délivrèrent, ma chère amie! Tout cela étincelle comme au jour de sa fabrication, et ce vieux meuble, ainsi restauré, fait pâlir d'envie les amateurs d'antiquités.

De ce qui précède, ne va pas conclure que l'on se matérialise ici et que l'on y tourne à l'araignoire ou au tampon ! Non, Jeanne : la bibliothèque est aussi soignée que le reste de la maison et nous la fréquentons assidûment ; les lectures, les causeries et les promenades s'entremêlent ; nous faisons de la musique et... nous allons au sermon.

Mais oui, nous allons au sermon. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? N'est-ce pas notre habitude, en carême surtout ?

Ah ! je devine... tu soupçonnes le curé du village de prêcher en patois et ton amie de n'y rien comprendre, n'est-ce pas ?...

Si ce n'est point du patois qui tombe de sa chaire, je dois reconnaître que ce n'est pas toujours du français parfaitement pur ou élégant.

Monsieur A., qui porte ses préoccupations artistiques jusqu'au pied des autels, reprocherait à notre prédicateur l'exiguïté de sa taille et l'irrégularité de ses traits.

Notre ami B., si fier de son larynx, trouverait la voix du bon curé tour à tour aigre et sourde.

L'avocat C., qui attache tant de prix à l'attitude et au geste, critiquerait ceux de notre apôtre.

Et le manque d'ampleur de ses périodes mettrait au supplice mademoiselle D., qui assimile les offices religieux à des représentations théâtrales ou à des séances académiques !

Mais que nous importent, nous chrétiens soumis, l'imperfection de la forme, les défectuosités de l'enveloppe, l'insuffisance de l'instrument ?... Nous voyons, nous sentons la main de l'ouvrier divin qui le manie, et nous courbons nos volontés, et nous livrons nos cœurs !

Les vérités éternelles sont trop sublimes pour avoir besoin du concours de l'éloquence humaine. En quelque langage qu'elles se traduisent, c'est la voix de Dieu qui parle ! c'est sa loi qui s'impose !

Et nous, créatures infirmes et infimes, nous pygmées, nous irions stupidement discuter la lettre quand l'esprit souffle !...

Ah ! taisons-nous, pitoyables censeurs que nous sommes ! Taisons-nous pour écouter Dieu, de quelque manière qu'il lui plaise de se faire entendre ! Ne laissons pas les oiseaux du ciel dévorer les semences divines ! N'entassons pas les épines pour les étouffer ! Mais faisons de notre âme, humble et soumise, la bonne terre où elles fructifient.

Je m'aperçois trop tard que, moi aussi, j'aborde la chaire...

Je m'empresse donc d'en descendre en sollicitant ton indulgence, ma chère Jeanne, pour le sermon improvisé de ton affectionnée.

Florence.



MODES

Les chapeaux d'hiver proprement dits vont être remplacés, du moins dans les toilettes de visite habillées, par les chapeaux de printemps. Ceux tout en fleurs ont toujours beaucoup de vogue ; les plus jolis sont composés d'une guirlande de feuillage foncé, vert et brun, avec bouquet de couleur, roses rouges ou roses roses sur le dessus.

Pour une femme qui n'est plus jeune, je conseillerai le modèle suivant, qui est extrêmement réussi : Tout en feuillage velouté de différentes teintes de brun, du plus clair au plus foncé ; petites brindilles flexibles de muguet blanc, retombant sur le devant du chapeau et, par derrière, en bavolet. Brides de faille marron ou de tulle brun.

Pour une jeune femme élégante, comme chapeau de voiture, de spectacle ou de concert, j'aime beaucoup celui-ci : il est en tulle brun, brodé d'or fin, joliment bouillonné. Larges brides semblables, et par côté deux grappes de raisin d'or, la seconde retombant assez bas. Petit voile également brodé.

On voit toujours énormément de chapeaux *blancs*. Ceux en crêpe de Chine sont très comme il faut.

La forme petit fichu plissé, commençant à la suite d'un diadème de velours noir, est la préférée en ce tissu ; cela se termine de chaque côté en brides plissées en long, dont le bas est orné de dentelle.

J'ai remarqué de charmants modèles en gaze rayée noir et blanc, qui ont un grand succès ; le devant avec un diadème de velours noir ; fichu ou fanchon venant à la suite en formulant cinq ou six plis en gaze rayée ; la pointe et les brides garnies d'effilés de soie blanche. Sous la pointe se trouvent deux coques de velours noir posées sur une troisième coque plus large et plus pendante. De côté, en arrière, petit bouquet de roses de couleur. Le chapeau sera encore fort joli en gaze toute blanche, ou en gaze noire, orné de dentelle blanche. Pour demi-deuil, en gaze noire ornée d'effilé blanc et bouquet de roses blanches ou de boules de neige. En tout noir, gaze ou crêpe de Chine, les effilés peuvent être en jais, et les fleurs noires.

Pour jeunes filles et enfants, la forme toque

est toujours la mieux portée. En général les chapeaux sont moins élevés et les coiffures aussi. Elle sont surtout moins volumineuses, et c'est un effet du *plat* et de l'*étroit* des costumes, avec lesquels il faut que la tête soit en rapport.

Les fleurs aux corsages ouverts élégantisent de suite une toilette. Aussi la mode en est très-adoptée pour le soir; on voit de très-jolis petits fichus se plaçant sur des robes montantes. Les formes diffèrent; une de celles que je préfère est celle en dentelle blanche avec velours noir, descendant droit assez bas sur le devant de la robe, en formant un grand gilet carré. Si la robe n'est pas ouverte, on a soin de rentrer un peu le haut du corsage; on ferme l'ouverture par un bouquet de fleurs. L'usage de se décolleter est bien moins général qu'autrefois, et à moins d'aller au bal pour y danser, il est parfaitement reçu d'assister aux plus grandes réceptions en robe ouverte, surtout quand elle est de couleur claire.

Le *blanc* persiste à primer toutes les autres nuances. Plusieurs toilettes destinées aux soirées d'après Pâques m'ont été montrées : l'une, très-élégante, était ainsi composée : le devant, assez étroit, en faille citron; les côtés en damassé de soie blanc crème, très-froncés et très-tendus; ils sont garnis, tout le long, de deux rangs de valenciennes blanche tuyautée, les tuyaux portant sur le devant, qui, en outre, est orné en long de rangées de perles grenat et or. Le corsage-cuirasse en soie citron, est ouvert en carré. Il forme par derrière, à la suite de la taille, deux plis se déployant en une queue garnie de plusieurs rangs de valenciennes tuyautée. Les manches, n'arrivant guère qu'aux coudes, sont en damassé froncé, retenues par un biais de soie citron, avec perles grenat et or; valenciennes en garnitures. L'ouverture du corsage est ornée de même; bouquet de roses grenat.

Pour les femmes âgées, il est facile d'arranger en draperie un châle de dentelle noire ou blanche, le noir sur des nuances claires, et le blanc sur une robe princesse *noire*, *gros vert* ou autre couleur foncée. Un châle de dentelle de lama, par exemple, produit de très-heureux effets : sur le corsage et les manches on pose des entre-deux, ou l'on organise un fichu avec des dentelles semblables. — Coiffure analogue, avec fleurs ou plumes de couleur.

Beaucoup de fleurs aux robes de bal, surtout des guirlandes de feuillage. Elles partent d'une épaule, traversent la poitrine, tournent autour de la taille, et serpentent jusque dans la queue.

Pour qu'une draperie ou un ornement quelconque soit réussi, il faut que cela soit organisé sur la personne même, et que tout en ayant l'air de la contenir, elle laisse cependant assez de jeu pour lui permettre d'agir et de s'asseoir sans difficulté.

Les écharpes s'enroulant, se croisant, se nouant, sont toujours très-goûtées. Ainsi, sur une robe de soie blanche, des écharpes de gaze avec effilés; un lé de damas blanc vient les couper par côté en faisant de jolis plis qui vont mourir dans la traîne. Roses dans les cheveux et au corsage.

Les toilettes des jeunes filles se composent souvent d'une robe princesse en soie, ou simplement en barége ou en cachemire. Draperie en imitation de crêpe de Chine blanc ou de nuances douces. J'ai remarqué un mélange de gaze blanche unie avec de la gaze bleu de ciel qui était d'aspect simple et séduisant, ce n'étaient que des plis gracieusement alternés et disposés. Pas de volants. Bleuets bleu pâle au corsage et dans les cheveux.

En toilette de ville, c'est également le *plat* qui règne. Le cachemire de l'Inde mélangé à la soie est le costume du jour le plus pratique.

Les nuances foncées sont les plus choisies. Tuniques longues sur jupons de soie. Corsages-habits à longs pans, ou corsages cuirasses à draperies à queues, et écharpes sur le devant, ou bien encore draperies sur la robe princesse à queue.

Les jupons se font complétement plats : pas une fronce autour de la taille; un pli double seulement par derrière, et l'ampleur de la queue bien rassemblée et fixée, ce qui, du reste, en facilite beaucoup le relèvement dans la rue. Les jupons de dessous les plus commodes sont en taffetas noir, la moire anglaise étant beaucoup trop lourde et trop bouffante. On met à ces jupons un ou deux petits volants plissés, dont le bord et la tête sont garnis d'une petite dentelle noire ou d'une petite valenciennes. Quelques-uns ont une broderie de soutache blanche.

Les robes de cachemire se font quelquefois tout à fait sans garnitures, avec un grand gilet de velours frappé comme la suivante :

En cachemire beige, forme princesse avec un long gilet de velours frappé grenat. Cette robe a les lés de côté un peu plissés en travers; ils sont retenus par deux larges pans aux longues aumônières de velours grenat. Col et parements aux manches, en velours de même couleur.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici le châle de l'Inde qui revient à la mode; j'en avise les mamans et les jeunes femmes qui seront bien aises, je pense, de les tirer de leurs cartons, et les jeunes filles qui ne seront pas fâchées, non plus, d'en trouver un au fond de leur corbeille de mariage. Il était certain que le changement de nos modes devait lui être favorable. Les costumes plats et les jupes longues permettent

de draper le châle long avec toute l'élégance qu'il comporte. La femme a grand air ainsi enveloppée dans ces plis; elle le comprend si bien que c'est avec empressement qu'elle a saisi la possibilité de reporter le cachemire long. Quant au cachemire carré, il a toujours joui des faveurs féminines; son utilité aux changements de saison et la fantaisie qui le faisait porter en écharpe, lui ont assuré un succès... éternel. Il se prête à toutes nos modes : avec le pouff il était charmant; mis en écharpe, il présentait, ainsi plié, la forme du peplum, long des côtés et s'appuyant sur le pouff qu'il dégageait. Aujourd'hui, il est préférable de relever les pointes et de les draper dans les bras; il dessine, de cette manière, le bord inférieur en cintre et n'augmente en aucune façon la tournure. S'il est des modes que l'on regrette de voir revivre, il en est d'autres dont on applaudit le retour : c'est le cas présent.

Après m'être permis cette petite échappée dans le domaine général de la mode, je reviens à la visite des magasins en vous apportant de bons renseignements sur les foulards et le cachemire de l'Inde, les deux étoffes préférées du printemps et de l'été. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, est soigneuse de la réputation qu'elle s'est acquise de ne vendre que de bons et beaux tissus, laine ou soie; c'est donc avec confiance que nous vous transmettons les renseignements suivants :

Les tissus de cachemire de l'Inde présentent de grandes différences de prix. Les plus épais, qui se trouvent dans tous les tons à la mode, s'emploient pour les tuniques-princesse, les draperies et le corsage; ils coûtent, en un mètre trente centimètres de largeur, 25 fr. et plus. Les garnitures en chenille, les belles franges et les galons de plumes, en font un très-élégant costume de ville ou d'intérieur, suivant la couleur choisie. Dans les prix de 18 à 15 fr., largeur un mètre vingt centimètres, on peut faire le costume complet et le garnir de galon brodé camaïeu; enfin, de 10 à 8 fr., le tissu, plus léger mais non moins souple et non moins joli de couleurs que les précédents, fera un charmant costume pour jeune fille. On la garnira à volonté de plissés en pareil ou de galon ou de plissés en mousseline blanche.

Nous ne croyons pas utile de vous désigner les couleurs; on trouve toutes celles à la mode et dans différents tons.

Quant aux foulards, je ne ferai que vous rappeler que la Compagnie des Indes en a un choix des plus grands, me réservant de vous en parler en détail dans la visite du mois prochain. Je dirai, toutefois, que la collection étant complète, la Compagnie enverra des échantillons à choisir, de même pour les tissus de cachemire de l'*Inde, véritable*. Ces échantillons sont envoyés franco, mais comme chaque collection représente un certain prix, nous engageons nos lectrices, leur choix fait, à couper un morceau de l'étoffe, qu'elles conserveront afin de s'assurer que l'envoi répondra à l'échantillon et à renvoyer la collection ensuite.

*
* *

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE WHEELER ET WILSON

Concessionnaire, M. Séeling, 70, boulevard Sébastopol.

Il me paraît juste, mesdemoiselles, de vous faire part des récompenses qu'obtiennent les industriels chez lesquels je vais prendre les renseignements que je vous donne. C'est une sécurité pour vous et un contentement personnel pour moi, qui ai une certaine responsabilité vis-à-vis de vous. L'Exposition de Philadelphie vient de fournir à la compagnie Wheeler et Wilson l'occasion d'assurer encore une fois la supériorité de ses machines à coudre. Le jury de l'Exposition, basant son rapport sur « la perfection dans l'art mécanique — les principes nouveaux — l'application à une grande variété de travaux — la beauté du point, la douceur et la vitesse, » lui a décerné une récompense spéciale : deux médailles de mérite et deux diplômes d'honneur; la commission du Centenaire a ratifié, à l'unanimité, cette décision du jury. Nous nous bornerons aujourd'hui à vous faire connaître ce nouveau succès, en vous rappelant que M. Séeling, de Paris, est le concessionnaire de la Compagnie Wheeler et Wilson, et que c'est à lui que vous devez adresser toutes les demandes d'achat et de renseignements sur les prix et les facilités de payement qu'il offre à nos abonnées.

*
* *

La Crème, l'Eau et la Poudre de Ninon, cosmétiques qui se trouvent, 31, rue du Quatre-Septembre, chez madame veuve Leconte, sont excellents, entretiennent la fraîcheur du teint, l'empêchent de se hâler et de se plisser prématurément. Il n'entre dans leur composition rien qui puisse endommager la peau; bien au contraire, leur usage continu, s'il n'enlève pas les taches de rousseur et les petites rougeurs du teint, les atténue beaucoup; on nous a dit en avoir vu de très-bons effets. La crème est un genre de cold-cream que l'on essuie avec un linge fin avant de saupoudrer le visage de duvet. On se sert ensuite de la main pour enlever la poudre. L'eau coûte 6 fr. le flacon, la crème 4 fr. 50 c., et le duvet ou poudre 3 fr. 50 c. La pâte épilatoire de madame Leconte est une très-bonne préparation qui sert à enlever le duvet trop prononcé des bras et de la figure. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à madame Leconte, pour se procurer des détails plus précis. Faire la demande du catalogue.

*

Les renseignements qui nous sont demandés par une *vieille abonnée*, sur différents articles préparés par M. Guerlain, pouvant être utiles à nos lectrices, je crois bien faire en les plaçant ici. Il s'agit des dents et des soins à leur donner. Notre abonnée désire savoir si elle peut faire usage de l'opiat blanc de quinine et du tartrate de quinine, en toute sécurité. Voici la réponse que nous transmet M. Guerlain : « L'opiat blanc de quinine est une très-bonne préparation, qui blanchit les dents et dont nombre de personnes se trouvent bien; cependant pour les personnes dont les dents sont susceptibles, il ne faudrait en faire usage qu'une fois par semaine. La poudre Ruspini et quelques gouttes d'élixir Ruspini dans un demi-verre d'eau tiède seraient préférables, et si les gencives sont très-sensibles, quelques gouttes de teinture d'arnica.

La fleur d'iris, pour dégraisser les cheveux, se pose avec une houppe comme la poudre de riz ; on brosse les cheveux, puis on passe le peigne fin. On préfère souvent à la fleur d'iris la poudre d'amidon purgée à l'esprit-de-vin, qui s'emploie de même. Pour nettoyer simplement les cheveux, la meilleure préparation est l'eau lustrale. M. Guerlain, 15, rue de la Paix.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne. Costume de petite fille, de madame Day-Fallette, boulevard de la Madeleine, 15.

Première toilette. — Jupe en vigogne brochée, bordée d'un volant pareil surmonté d'un volant uni. — Tunique drapée en broché avec volant uni, au-dessus de laquelle est drapée une écharpe en étoffe unie. — Corsage-cuirasse en broché à longue basque; manche unie à parement évasé, double, surmonté d'un revers plat boutonné et bordé de galon broché.—Chapeau en velours ivoire avec draperie en faille bleue; touffe de plumes et piqué de roses thé; dessous, draperie bleue retenue sur le côté par une branche de rose thé passant derrière, et se terminant par un nœud retombant sur le chignon.

Deuxième toilette. — Jupe en tissu de soie rayé; volant pareil sur lequel retombe un effilé en chenille à tête grillagée. — Polonaise garnie du même effilé; le devant, long et ample, est retiré en arrière et drapé sur le lé de derrière du jupon. Manche avec revers en biais, fixé par un nœud que termine un petit effilé assorti à celui de la jupe.—Chapeau en gros grain avec guirlande de fleurs de pêcher et feuillage bronze ; petit pouff de plumes.

Costume d'enfant. — Robe princesse en matelassé, plate devant, plissée dans le dos. — Pardessus ajusté avec coutures lisérées ; il est ouvert dans le dos et bordé d'un plissé; poche sur le côté; col découpé à dents lisérées, bordé d'un plissé plus bas ; manche à revers arrondi garni de même. — Chapeau en feutre avec draperie en velours bleu; aigrette de plumes bleues.

GRANDE PLANCHE COLORIÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

GRANDE BANDE. Appliques de drap sur drap, pour ameublement ; rideau, portière, fauteuil, pouff, pliant, etc.; les appliques sont fixées par de la soutache, les branches sont en broderie au passé en grosse soie floche. Cette disposition peut être utilisée pour tapisserie ; il suffirait de calquer sur canevas les contours du dessin.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

TROIS DENTELLES. Dentelle Renaissance en lacet grillagé (voir, pour les jours, le *Manuel du Journal des Demoiselles*); le travail est en *fil enroulé* et roues ; dans la première, les branches de l'étoile sont fixées par du *point tissé*.

DEUX ALPHABETS

TROISIÈME CAHIER

Fichu en crêpe de Chine. — Parure. — Robe de petite fille de six à sept ans. — Toilette en cachemire de l'Inde. — Robe pour petite fille de quatre à cinq ans. — Écran en satin. — Dentelle en travers au crochet. — Coussin en drap blanc. — Garniture. — Robe en faille.—Dentelle lambrequin crochet et lacet-amandes. — Costume en matelassé. — Petite garniture. — Garniture. — Cache-pot en macramé. — Mouchoir dentelle renaissance. — Petit fichu en laine. — Dessous de lampe en drap. — Angle pour voile de fauteuil, crochet et lacet. — Robe brodée pour enfant, devant et dos. — Lucie. — Paletot assorti. — Écusson avec D. G. — Toilette en cachemire d'Écosse. — Garniture. — Entre-deux assorti.

PLANCHE III

Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper.

Modèles de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

ROBE BRODÉE pour enfant, } page 8, cahier de Mars.
PALETOT assorti, }

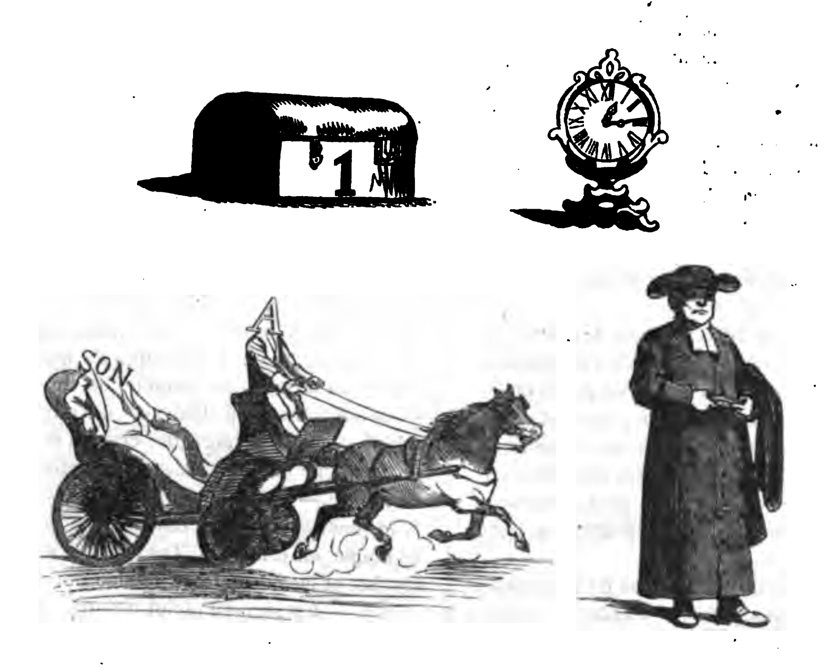
MOSAIQUE

Mon premier, un village, est dans les Pyrénées,
De riante verdure en ce beau site ornées;
C'est le val de Campan, lieu cher aux voyageurs
Dont les eaux de Bagnères apaisent les douleurs.

On trouve mon dernier : dans les jeux, à la bourse,
A la guerre surtout, parfois dans une course;
En explorant au loin les terres et les mers;
En traversant la flamme; en montant dans les airs;
A la chasse; à la pêche; à cheval; en voiture;
Sur les chemins de fer; dans la mine; en la bure;
Même au lit, même à table, et jusqu'au coin du feu.
Il est un peu partout... Où n'est-il pas, mon Dieu!

Mon entier, seulement toute petite étoile,
N'a pas pour mission de guider une voile:
Elle est, sur le papier, un signe indicateur.
Vous l'aurez remarquée assez souvent, lecteur.

RÉBUS



Explication du rébus de Janvier : *Hors de vue, hors de souvenir.*

Le mot de la charade de Janvier est : *Sibylle.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry

7 — 516 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Mars 1877 4092

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Toilettes de Melle Vidal. 42. r. Vivienne _ Etoffes des Magasins du P.t S.t Thomas. 33. r. du Bac _ Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon r. de la Ch.ée d'Antin. 6 _ Costume d'Enfant de Mme Day-Fallette [illegible]

JOURNAL DES DEMOISELLES

BOSSUET

SUITE

Bossuet a analysé lui-même, et d'une manière supérieure, le *Discours sur l'Histoire universelle*, dans sa lettre au Pape Innocent XI. « Dans cet » ouvrage, on voit paraître la religion toujours » ferme et inébranlable depuis le commencement » du monde; le rapport des deux Testaments lui » donne cette force, et l'Évangile, qu'on voit s'éle- » ver sur les fondements de la Loi, montre une » solidité qu'on reconnaît aisément être à toute » épreuve. On voit la vérité toujours victorieuse, » les hérésies renversées, l'Église, fondée sur la » pierre, les abattre par le seul poids d'une auto- » rité si bien établie, et s'affermir avec le temps, » pendant qu'on voit au contraire les empires les » plus florissants, non-seulement s'affaiblir par » la suite des années, mais encore se défaire mu- » tuellement et tomber les uns sur les autres.

» Nous montrons d'où vient, d'un côté, une » si ferme consistance, et, de l'autre, un état » toujours changeant et des ruines inévita- » bles. Ainsi, nous tirons deux fruits de l'His- » toire universelle: le premier est de faire voir » tout ensemble l'autorité et la sainteté de la » Religion par sa propre stabilité et sa durée » perpétuelle; le second est que, connaissant ce » qui a causé la ruine de chaque empire, nous » pouvons, sur leur exemple, trouver les moyens » de soutenir des états si fragiles de leur nature, » sans oublier toutefois que ces soutiens mêmes » sont sujets à la loi commune de la mortalité, qui » est attachée aux choses humaines, et qu'il faut » porter plus haut nos espérances. »

Voilà le plan de l'ouvrage, qui fut admirablement conduit jusqu'à la fin; le style est nerveux, coloré, rapide, mêlé de traits sublimes et touchants : il s'émeut lorsqu'il parle de la personne divine du Sauveur du monde, *alpha* et *oméga*, angle qui réunit les deux murailles, centre vers lequel l'histoire providentielle du monde converge, but que les peuples ne peuvent oublier sans se perdre. Aux jours où nous sommes, quand les dogmes les plus saints sont attaqués, il fait bon de relire ces passages où la foi, appuyée sur la raison et sur la science, parle un si noble langage. « Une même lumière, dit-il, nous paraît » partout : elle se lève sous les patriarches; » sous Moïse et sous les prophètes, elle s'accroît. » Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, » plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous » les prophètes, nous la montre dans sa pléni- » tude.

» A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme » qui tient sur la terre, comme parle saint Augus- » tin, la place de la Vérité et la fait voir person- » nellement, résidant au milieu de nous; à Lui, » dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, » c'est-à-dire, celle des mystères, celle des ver- » tus, et celle des récompenses que Dieu a desti- » nées à ceux qu'il aime. »

Et s'étendant sur ces récompenses de la vie future, il a dit avec une onction admirable : « Dieu » n'est pas le Dieu des morts, il n'est pas digne » de lui de ne faire, comme les hommes, qu'ac- » compagner ses amis jusqu'au tombeau, sans » leur laisser au delà aucune espérance, et ce » lui serait une honte de se dire avec tant de » force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans » le ciel une cité éternelle où Abraham et ses en- » fants pussent vivre heureux... »

Tout le livre de *la Religion* serait à citer : on doit le lire et le relire. Les *Révolutions des Empires* sont pénétrées avec le coup d'œil de l'a[illegible] ; on peut remarquer surtout ce qui se rap[illegible] à l'antique Égypte et à Rome : avant toute[illegible] les

découvertes archéologiques, épigraphiques, anecdotiques de la science moderne, par l'essor de son génie, Bossuet avait compris le caractère des anciens, et jugé leurs arts, leurs mœurs, leurs monuments et leurs lois; on sent en lui une vive prédilection pour la grandeur romaine, prédilection autorisée par l'Ancien Testament où, dans le livre des Machabées, on lit l'éloge de la nation maîtresse qui devait donner à l'Église tant de saints et tant de martyrs.

Il poursuit son travail jusqu'au règne de Charlemagne, fondateur du second Empire, et, jusqu'à la fin, la force et la majesté de son discours se poursuivent sans aucune défaillance.

Les *Sermons* de Bossuet sont des œuvres éloquentes, touchantes, persuasives, où le zèle et la piété paraissent beaucoup plus que l'art et la recherche : Bourdaloue raisonne d'un tissu plus serré, Massillon est plus égal à lui-même, mais Bossuet a des endroits où nul ne l'égale : lisez ce passage sur la *Vie humaine*, combien vrai et combien effrayant :

« La vie humaine est semblable à un chemin » dont l'issue est un précipice affreux. On nous » avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche! marche! Un poids » invincible, une force invisible nous entraîne; il » faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille » traverses, mille peines nous fatiguent et nous » inquiètent dans la route. Encore si je pouvais » éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut » marcher, il faut courir; telle est la rapidité des » années. On se console pourtant, parce que de » temps en temps on rencontre des objets qui » nous divertissent, des eaux courantes, des » fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas » effroyable! inévitable ruine! On se console » parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies » en passant, qu'on voit se faner entre les mains » du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd » en les goûtant : enchantement! illusion! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : » déjà tout commence à s'effacer, les jardins » moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs » couleurs moins vives, les prairies moins riantes, » les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. » Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : » déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, » les yeux s'égarent. Il faut marcher; on voudrait » retourner en arrière : plus de moyens; tout est » tombé, tout est évanoui, tout est échappé! »

Citons cette forte apostrophe aux incrédules :

« Qu'ont-ils vu, ces rares génies? qu'ont-ils vu » de plus que les autres? quelle ignorance est la » leur, et qu'il serait aisé de les confondre si, » faibles et présomptueux, ils ne craignaient » point d'être instruits! Car pensent-ils avoir » mieux vu les difficultés parce qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont » méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent » rien, ils n'ont pas même de quoi établir le » néant après lequel ils aspirent après cette vie. »

Remarquez cette dernière expression, si énergique et si vraie. Le sermon sur la *Providence* est un des plus convaincants, ceux sur la *Passion de Jésus-Christ* touchent et brisent le cœur, celui sur la *Dignité des pauvres dans l'Église* mériterait d'être cité tout entier. Les discours sur les différents mystères de la *sainte Vierge* respirent la plus vive piété; les paroles prononcées dans les maisons religieuses, pour des vêtures et des professions, sont presque tous admirables de simplicité et de profondeur; nous citerons ce beau passage du sermon que Bossuet prononça à l'émission des vœux de mademoiselle de La Vallière. Il peint sous les traits les plus délicats cette âme chrétienne, faite pour Dieu, disputée entre deux amours, l'amour de soi-même, poussé jusqu'au mépris de Dieu, et l'amour de Dieu, vainqueur, poussé jusqu'au mépris de soi; il montre les égarements, les défaillances et le vide affreux où elle se trouve, pleine d'elle-même et privée de son Créateur; elle revient, elle retourne à sa vraie destinée, elle s'irrite contre tout ce qui l'a égarée, elle sacrifie son cœur et son corps sur l'autel de la pénitence.

« C'est à elle-même qu'elle en veut encore; déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais » usage, elle songe à la contraindre de toutes parts : » des grilles affreuses, une retraite profonde, une » clôture impénétrable, une obéissance entière, » toutes les actions réglées, tous les pas comptés, » cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher » de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le » joug; elle se souvient des tristes jalousies du » monde et s'abandonne sans réserve aux douces » jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut » avoir les cœurs que pour les remplir de douceurs célestes. Ainsi resserrée de toutes parts, » elle ne peut plus respirer que du côté du ciel; » elle se donne en proie à l'amour divin; elle » rappelle sa connaissance et son amour à leur » usage primitif...

» Et vous, ma sœur, qui avez goûté ces chastes » délices, descendez, allez à l'autel; victime de » la pénitence, allez achever votre sacrifice : le » feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est » tiré; le glaive, c'est la parole qui détache l'âme » d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement » à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec » ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde, et connue » de Dieu; échappez-vous à vous-même, sortez » de vous-même, et prenez un si noble essor que

» vous ne trouviez de repos que dans l'essence du » Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

Ici l'aigle lui-même a pris son essor, il a plané dans les plus célestes hauteurs, mais le ton ordinaire du *Sermon* de Bossuet est la simplicité et la persuasion. Le mérite littéraire et oratoire n'y vient que par surcroît, incidemment ; l'orateur sacré, du haut de la chaire, ne cherche que le salut des âmes et non sa propre gloire ; il semble pressé par la parole de saint Paul : *Malheur à moi si je n'évangélise !* et cette ardeur, après deux siècles écoulés, donne toujours à cette parole admirable la vie et la conviction. *Mort il parle encore !*

M B

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LE PAIN QUOTIDIEN

PAR MADAME BOURDON (1).

—

S'il est utile d'esquisser habilement les traits distinctifs des classes aisées et lettrées, d'en reproduire d'une main sûre la physionomie et d'en indiquer les beautés et les laideurs, en vue du perfectionnement moral, il est plus utile encore, et aussi plus difficile, de peindre avec une vérité minutieuse les traits saillants d'un milieu qui n'est pas le sien, qu'on ne connaît que par ouï-dire et par des regards profonds, jetés en passant sur toutes choses, ce qui est le fait de l'observateur. Si celui qui observe voit juste et trace d'un crayon pur des lignes exactes, s'il sait ensuite manier les couleurs de manière à mettre en relief ce qui doit être éclairé, et à jeter çà et là des ombres qui fassent ressortir les traits, on dit que son œuvre est bonne et peut devenir, sous la main de la Providence, un moyen de faire le bien. *Le pain quotidien* est cette œuvre ; madame Bourdon est ce peintre.

L'auteur semble avoir vécu sous le toit de Madeleine et d'Anne, types élevés, mais réels, de la femme et de la fille aînée d'un ouvrier. Deux petits enfants sont confiés à l'amour et au travail du père, de la mère et de la fille aînée. Claude et Nathalie sont heureux parce qu'ils sont petits, qu'ils ne voient et ne prévoient rien, et que Madeleine et Anne, prenant pour elles toutes les amertumes d'une vie étroite et inquiète, donnent aux petits autant de joie qu'il en peut tenir dans la mansarde.

Il y a là quantité de tableaux d'une extrême vérité et d'une vérité gracieuse : l'insouciance aimable de l'enfance, le compliment de bonne année, le manque d'étrennes causé par la pauvreté du moment, le mot charmant de la petite Nathalie à sa mère malade : « Embrasse encore, maman, cela ne fait rien, tu me laisseras jouer sur ton lit toute la journée. »

Suivent des peintures frappantes des vicissitudes qui naissent d'une interruption de travail, du découragement du père, homme bon, mais inculte, et négligeant ses devoirs sous les préoccupations de la vie matérielle. L'hôpital est le refuge de cet homme que l'amour de sa femme et de sa fille ne peut guérir parce que tout leur fait défaut. Anne travaille, toute jeune, pour gagner le pain quotidien ; elle connaît avant le temps les cœurs secs, les esprits égoïstes qui pressurent, qui tirent du pauvre tout ce qu'il peuvent tirer et se vantent de lui rendre service parce qu'il ne mangeait pas assez et qu'aujourd'hui il mange... comme si tout se trouvait dans un morceau de pain, comme si ce morceau de pain devait payer tous les sacrifices, même celui des forces entièrement épuisées chaque soir, même celui de la messe du dimanche, devoir sacré, et lien puissant entre les enfants de la famille chrétienne.

Ces mauvais jours passent. Le père a affligé la bonne Madeleine en prenant l'habitude de boire. Femme et fille aînée sont encore là qui veillent à la garde de tous, au bien-être des chers petits, au pain quotidien.

Une vue saisissante d'un intérieur de fabrique détourne Gervais, le père de famille, d'y faire entrer le petit Claude, l'honneur de l'école des Frères. Il se jette dans l'excès contraire : Claude sera *un monsieur*. Il l'élève en dehors de sa position. Au lieu d'un honnête et robuste ouvrier,

(1) Librairie Saint-Germain-des-Prés, 13, rue de l'Abbaye. — Prix, 2 fr.

il fera un déclassé de plus, et, après la mort de son père, il se lassera de travailler chez un honorable architecte d'Amiens, sa ville natale, et de vivre sous l'égide de Madeleine. Il n'aura qu'une pensée, qu'un point de mire : Paris !

Paris, dont il ne connaîtra que le côté brillant, illusoire et dangereux, lui donnera, sous les dehors aisés du commis de magasin, toutes ces misères d'isolement moral qui attendent un exilé. Ni les cafés chantants, ni les bals, ni les boulevards ne donneront rien à son cœur et il n'y aura pas, dans l'immense ville, l'ombre de ce qu'il y avait dans la mansarde d'Amiens, l'amour d'une mère et d'une grande sœur. Claude s'étourdira, la souffrance le retirera brusquement de ce tourbillon de vie qui l'entraînait à l'abîme. Au plus fort de sa peine, il se rappellera le pauvre toit sous lequel on l'a tant aimé, on l'aime tant encore, malgré sa froideur.

Viennent les jours du revoir, les joies du retour à la famille et par conséquent à Dieu. Il arrive juste à temps pour empêcher Nathalie, sa jeune sœur, de s'en aller elle-même, la tête pleine d'illusions, travailler à Paris toute seule, sans sa mère ! y paraître une grande dame par la coiffure, par la robe de faille, par la traîne; y être en réalité un mannequin sur lequel on essaye les parures du jour. Pauvre petite ! elle ne savait pas qu'elle souffrirait, qu'elle tomberait peut-être ! son frère le lui apprend. Le cœur de la jeune fille, un moment séduit par l'amour de la toilette, se rejette tout tremblant dans le cœur de Madeleine. C'est encore le refuge de l'innocence; hélas ! c'eût été peut-être celui du repentir.

La famille est réunie, on vit simplement et jouissant de tout ce que la bonté de Dieu avait autrefois caché dans la mansarde : la religion, le travail, la santé et cette facile aisance de la province.

Il faut non-seulement lire ce livre aimable, plein d'un charme vrai, mais il faut le prêter; c'est un des *rares* ouvrages que puissent lire sans danger, et avec grand profit, les familles d'ouvriers.

Mme DE S.

GHISLAINE

PAR LA COMTESSE DE BUISSERET.

—

Le nom de *Simple Histoire* pourrait s'appliquer à ce charmant récit, qui va, de son début à sa fin, par une série de scènes spirituelles ou touchantes, sans intrigue et sans effort, et qui prouve ce qu'il veut prouver, sans propos austères, ni pompeuses prédications.

Le grand monde de notre temps est raconté dans ces pages de main de maître; l'auteur y occupe une place haute et respectée, elle parle de ce qu'elle connaît, de ce qu'elle a étudié de près; ses appréciations, éclairées et sûres, ne sont pas celles d'une pauvre femme auteur qui a entrevu par le trou de la serrure les mœurs qu'elle prétend analyser ; si les jugements de madame de Buisseret sont fréquemment sévères, qui donc pourrait s'en étonner ? elle est chrétienne, et notre époque retourne au paganisme. Elle montre comment, au milieu de ce monde brillant, enjoué, frivole, l'âme la plus pure pourrait se perdre, comment une vie de plaisirs corrode les principes en apparence les plus solides, et comment, à ce jeu, le bonheur périt en même temps que la vertu. *Ghislaine* échappe au danger, parce qu'elle possède une mère éclairée, un mari excellent et que Dieu lui envoie, à l'heure du péril, un enfant qui la rattache à tout ce qu'elle doit aimer. Toutes les jeunes femmes, exposées aux bêtes dans le cirque, je veux dire dans le monde, n'ont pas les mêmes appuis : un livre, un phare qui montre la profondeur du gouffre, peut les servir; et combien celui-ci n'est-il pas habile dans sa douceur et sa simplicité savante ! La vérité du tableau, le sel du dialogue ne sont pas choses communes dans les bons romans de notre époque ; les meilleures intentions n'y sont que trop souvent trahies par l'ignorance du monde et par le peu de connaissance du cœur humain. Celui-ci, amusant, vrai, sérieux sous une forme légère, répondra à toutes les exigences (1).

M. B.

JEANNE D'AURELLES

PAR ÉTIENNE MARCEL (2)

—

Ce roman a fait pleurer de beaux yeux, et il est arrivé à sa quatrième édition, c'est dire assez qu'il n'est pas sans valeur. Le caractère de la jeune orpheline, immolée par un père stupidement égoïste, à une cruelle belle-mère, est intéressant et bien conçu dans sa naïveté presque enfantine ; tous les autres personnages sont sacrifiés à cette aimable figure, tous, sauf la bonne marraine qui revient à point d'Amérique, et qui donne à Cendrillon, non une pantoufle *de vair*, mais, ce qui vaut mieux, un cœur de mère qui la protége et un cœur d'époux qui la rend heureuse.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un fort volume. Prix : 3 fr. 50.

(2) Chez Blériot, quai des Augustins. Prix : 2 fr.



On nous demande fréquemment la liste complète des ouvrages de Mme M. BOURDON ; nous la donnons pour obéir à nos lectrices, avec de sincères remerciements de ce témoignage de sympathie pour une plume qui leur est consacrée.

CHEZ H. ALLARD, 13, RUE DE L'ABBAYE :

Volumes in-12 à 2 fr.

Denise, Scènes de famille.
Les Trois Sœurs; id.
Une faute d'Orthographe.
Pulchérie.
Nouvelles Historiques.
Abnégation.
Souvenirs d'une famille du peuple.
Histoire de Marie Stuart.
Les Servantes de Dieu.
Heures de Solitude.
Marcia.
La Ferme aux Ifs.
Types féminins, Fille, sœur, épouse et mère.
Marie Tudor et Élisabeth.
Orpheline.
Fabienne et son père.
Andrée d'Effauges, Histoire de nos jours.
L'Adoption.
Famille Reydel.
Catherine Hervey.

ÉTUDES POPULAIRES.

Volumes in-12 à 2 fr.

Antoinette Lemire, ou l'Ouvrière de Paris.
Marthe Blondel, ou l'Ouvrière de fabrique.
Les Veillées du Patronage.
L'Héritage de Françoise.
Euphrasie. Histoire d'une pauvre femme.
Le pain quotidien.

LIVRES DE PIÉTÉ	PORT
Agathe, ou la première Communion	2 80
La Journée de la jeune fille	6
Mois Eucharistique	1 80
Mois des Serviteurs de Marie	1 50

CHEZ BRAY ET RÉTAUX, 82, RUE BONAPARTE :

Volumes à 2 fr.

La Vie réelle.
Souvenirs d'une Institutrice.
Le Droit d'Aînesse.
La Charité.
Les Béatitudes.
Léontine.
Une parente pauvre.
Marc de Lheiningen.
Le Ménage d'Henriette et Le Trait d'union.
Le Matin et le Soir, journal d'une femme de 50 ans.
Nouvelles variées.

CHEZ LETHIELLEUX, 4, RUE CASSETTE :

Anne-Marie	2 fr.
Mademoiselle de Neuville	2
Les Belles Années	2 fr.
La Femme d'un Officier	2

CHEZ RENÉ HATON, 33, RUE BONAPARTE

Le Val Saint-Jean, 2 fr

CHEZ LECOFFRE, 80, RUE BONAPARTE

Le Mariage de Thècle, 2 fr.

CHEZ CASTERMANN, A TOURNAI, et 64, rue Bonaparte, Paris.

Tableaux d'intérieur	1 80
Lettres à une jeune fille	1 80
Conseils	» 80
Mademoiselle d'Éperson	1
Onze Nouvelles	1 80
Les Homonymes de l'Histoire	1
Politesse et Savoir-vivre	» 75
Quatre Nouvelles	1 80

CHEZ Vve MOLLIE, 60, RUE DE VAUGIRARD

Viviane	2 fr.
Manuel à l'usage des Tertiaires	2 fr.

LA LECTURE PAR CURIOSITÉ

I

On ne lit pas seulement par oisiveté, par désœuvrement et pour combler le vide de ses heures; on cherche souvent aussi dans la lecture la satisfaction de sa curiosité.

Il ne faut pas se montrer inconsidéré, ni dire du mal de la curiosité, sans avoir soin de faire des réserves. Ce besoin de savoir n'est-il pas le point de départ de la science? N'est-ce pas lui qui en provoque les recherches et qui en soutient les efforts?

A côté de cette curiosité élevée, digne de devenir un des mobiles de notre destinée et capable de nous imposer des devoirs, il faut, sous une forme tout à la fois moins noble et moins utile, savoir aussi reconnaître cette inquiétude souvent mesquine que nous portons au dedans de nous. Nous aimons à savoir, à être renseignés, et surtout à le paraître. Nous voulons ap-

prendre, non pas pour la noble jouissance de connaître, mais pour la puérile satisfaction de ne point paraître ignorer. Nous attachons du prix aux informations, non pas en raison de ce qu'elles présentent de solide et de profitable à notre entendement, mais en proportion de ce qu'elles offrent de nouveau à notre indiscrétion. Pourvu que nous ayons l'air de savoir, nous n'en demandons pas davantage; nous sommes ainsi curieux tout à la fois par tempérament et par amour-propre.

Il faut bien ici aborder, sans vouloir faire le procès à son temps ni déclamer contre son siècle, les périls que nous font courir le conseil de notre orgueil et l'indiscrétion de notre témérité.

Dès qu'on cède aux suggestions de la curiosité et qu'on en accepte l'influence, il faut suivre la pente où elle nous entraîne. Elle ne tarde pas à nous incliner du côté des recherches scabreuses et des observations compromettantes. Il y a dans toutes les âmes, même les plus honnêtes, un besoin et une tentation de s'aventurer dans les régions provocantes du mal. Ceux-là mêmes dont la vertu refuserait de consentir à une action méchante ou équivoque, croient pouvoir contempler sans péril les fautes qu'ils ne voudraient pas commettre. Ils se donnent à eux-mêmes, pour excuser leur conduite, l'un ou l'autre de ces trois arguments, qui ne leur paraissent pas souffrir de contradiction :

1° Je ne puis décemment être le seul à ne pas connaître ce mauvais livre dont tout le monde parle.

2° Mon caractère et ma conduite me mettent au-dessus de toute tentation et de tout inconvénient.

3° La connaissance du mal lui-même ne laisse pas, malgré les répugnances qu'il inspire, d'agrandir et d'éclairer notre expérience.

Chacune de ces trois affirmations n'est au fond qu'une erreur et qu'un danger.

II

Notre curiosité et notre amour-propre nous persuadent aisément que nous ne saurions, dans notre situation personnelle et au milieu du monde où nous vivons, rester complétement étranger à ce que l'on appelle, par un langage emprunté à un tout autre ordre de faits, une *nouveauté* littéraire. En vain le bruit malsain et odieusement préparé qui se fait autour d'un livre nous a-t-il révélé d'avance, de façon à n'en pouvoir douter, que nous avons affaire à une œuvre du plus mauvais aloi, à une exploitation scandaleuse des pires instincts de notre cœur : nous ne laissons pas, la plupart du temps, malgré cet avertissement ou peut-être même à cause de cet avertissement, de nous jeter sur cette littérature suspecte. Nous craignons de paraître prudes, et nous aimons mieux passer par-dessus notre délicatesse que par-dessus notre amour-propre.

Il est bien à craindre qu'ici le motif dont nous nous couvrons ne soit qu'un prétexte pour dissimuler aux autres, et peut-être à nous-mêmes, la secrète convoitise qui nous porte à ces fréquentations malséantes. Nous imitons ainsi, sans le savoir, ces femmes honnêtes qui, sûres, à ce qu'elles disent, de n'être point compromises, ne sauraient réprimer un secret mouvement de joie lorsque des circonstances plus ou moins impérieuses les exposent à entrer en relation avec telles personnes auxquelles elles ne sauraient officiellement parler. Au fond, et malgré la nécessité chimérique qu'elles allèguent, elles ne laissent pas de blâmer elles-mêmes leur conduite et d'en sentir, sinon d'en avouer le péril.

L'opinion publique se montre indulgente à excuser ces faiblesses et complaisante à les provoquer.

Dès qu'on se place par la pensée en dehors des habitudes de ce qu'on appelle le monde, dès qu'on se prend à regarder les choses, sinon d'une façon absolue, au moins d'un point de vue plus élevé, il est bien permis de trouver étrange cette susceptibilité qui se défend d'ignorer un livre sans valeur et destiné à disparaître demain malgré sa réclame de scandale, lorsqu'on professe en même temps avec tant d'aisance et de publicité son ignorance complète des plus grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Comment! vous, femmes du monde, douées tout à la fois d'intelligence et de loisir, préparées par une éducation exceptionnelle à comprendre si aisément les beautés et les délicatesses de la littérature, vous supportez sans impatience de rester absolument étrangères à tout ce que l'antiquité a produit de plus grand pour les délices du genre humain! C'est à peine si vous savez bien le nom des grands orateurs et des grands poètes dont les traductions peuplent chez vous la bibliothèque de votre mari!

Si les Grecs et les Romains effrayent votre légèreté et vous font redouter quelque mauvaise odeur d'érudition, ne pouvez-vous donc pas trouver au moins, dans l'ordre de vos idées et de vos aspirations, quelque écrivain de notre pays qui mérite vos sympathies et nourrisse au besoin votre pensée? Chrétienne, vous ignorez l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales; mère, le *Traité de l'éducation des filles*, de Fénelon! Vous n'avez jamais eu l'idée, dans un jour de ferveur ou d'occupation spirituelle, de reprendre quelqu'un des grands orateurs qui ont illustré la chaire française et de suivre d'un bout à l'autre les sermons de Bossuet, de Bourdaloue ou de Massillon! Comment pouvez-vous vous résoudre si aisément à ne connaître que de nom les *Mémoires* de Saint-Simon ou du cardinal de Retz, les *Lettres* de madame de Sévigné, les *Pensées* de Pascal, les œuvres de Montesquieu?

Avez-vous peur encore de quelque soupçon de pédantisme? Ces études vous paraissent-elles

avoir quelque chose de trop classique? Il vous est bien facile de trouver parmi les auteurs du siècle présent, dans les œuvres de ceux-là mêmes qui vivent encore et qui hantent peut-être vos salons, des livres faits pour rester et pour continuer, sans déchoir, la gloire et la grandeur de notre littérature. Ceux-là, il n'est pas besoin de vous les nommer; il y a longtemps que vous les connaissez; il y a longtemps que vous éprouvez autant de satisfaction à les connaître que de répugnance à les lire. Dès qu'un ouvrage est utile, sérieux, élevé, on a vite pris son parti, quels que soient le mérite et la renommée de l'auteur, de ne s'en faire une idée que par l'analyse des critiques. Au contraire, si le sujet est scabreux, le mérite discutable, la moralité suspecte, il devient immédiatement nécessaire d'en prendre connaissance par le détail, et d'introduire jusque dans le sanctuaire du foyer domestique tel homme que son langage, ses antécédents, ses intentions nous auraient dans le monde fait mettre immanquablement à la porte.

III

Après tout, reprend-on pour s'excuser de tant de condescendance, si notre curiosité ainsi guidée par la vogue du moment n'est pas toujours heureuse dans ses choix, elle a au moins cet avantage d'être sans inconvénient dans ses résultats.

On ne saurait me soupçonner, ajoute-t-on avec une ferme et orgueilleuse assurance, de me complaire dans ces peintures qui me révoltent. Je n'éprouve que du dégoût pour ces intrigues, que de l'aversion pour ces fautes, et le retour que je fais inévitablement sur moi-même élève mon âme au lieu de l'abaisser.

Voilà le langage que l'on tient.

Mais je répondrai à mon tour : « En êtes-vous bien sûr? »

On ne se rend pas assez compte de l'effet que produit sur nous une lecture passionnée, ou simplement d'une moralité douteuse.

L'âme de l'homme ressemble par un certain côté à la nature physique : nous avons comme elle nos calmes et nos crises, nos heures de placidité ou de tempête. Personne n'est à l'abri des retours, des tentations, des doutes.

Il ne faut donc pas, lorsqu'il s'agit en quelque sorte du régime auquel doit être soumis notre tempérament moral, perdre de vue les différentes phases que nous devons un jour ou l'autre traverser.

Il est hors de doute qu'au moment où, calmes, reposés, maîtres de nous-mêmes, nous poursuivons avec toute la puissance de notre sang-froid, à l'abri de toute excitation et de toute mauvaise pensée, quelqu'une de ces lectures suspectes, sans y chercher ce jour-là autre chose que la satisfaction rapide de notre curiosité, nous pouvons, à cet instant-là peut-être, attester avec une parfaite bonne foi que nous ne nous sentons ni émus, ni tentés. Il n'est pas impossible même que nous éprouvions pour cette littérature corrompue un sentiment de répulsion, d'autant plus vif que l'auteur aura osé davantage. L'intérêt que nous pouvons ressentir se trouve donc ainsi condamné en principe par nous-mêmes, et si le talent du style ou l'intérêt de l'intrigue tend à surprendre notre admiration, nous nous armons, pour nous en défendre, d'une juste sévérité.

Il n'est donc pas trop étonnant qu'en de pareilles circonstances, on ait pu se faire quelque illusion, et croire qu'on sortait de pareils excès, éclairé et non pas compromis.

L'erreur de ce raisonnement consiste à ne tenir compte dans l'homme que des périodes ou des instants pendant lesquels il est calme et en parfaite possession de lui-même. Ce n'est pas à ces moments-là que les lectures dangereuses aboutissent à leurs effets pernicieux. Alors notre mémoire ne ramène devant notre imagination aucun tableau, sans que la pudeur de notre jugement y jette un voile. Notre souvenir ne fait revivre aucune erreur et aucun paradoxe, sans que la présence d'esprit de notre critique y ajoute un correctif.

Mais le temps ne tarde pas à adoucir dans une certaine mesure les délicatesses de notre susceptibilité; nous nous familiarisons avec les étrangetés qui nous avaient d'abord choqués; les hypothèses les plus inadmissibles nous paraissent d'abord moins absurdes, et ensuite plus acceptables : la fermeté de nos jugements se sent ébranlée; nous sommes disposés à faire des concessions, alors même qu'on ne nous en demande pas, et tel ouvrage dont nous ne pouvions parler naguère qu'avec répugnance ou avec horreur, ne trouve plus sur nos lèvres, pour toute condamnation, qu'un sourire de raillerie et peut-être d'indulgence.

Cet affaiblissement progressif de nos antipathies donne beau jeu à la séduction dont l'auteur a su déployer les ressources. A mesure que nos souvenirs se dégagent de ce qui avait pu nous choquer et nous causer quelque amertume, nous voyons reparaître dans notre pensée, avec plus de vivacité et de fraîcheur, les séductions et les paradoxes dont l'écrivain s'était armé contre notre bon sens et nos vertus. Ce côté suspect du livre reprend soudainement pour nous tout son éclat et son attrait. Il exerce ainsi à distance une espèce de fascination dont, à la première heure, le sentiment du péril présent et le parti pris de la lutte nous avaient d'abord préservés.

Ce n'est pas seulement le temps qui devient l'instigateur de cette faiblesse : il trouve une complicité inévitable au fond même de notre nature.

Personne, et je n'excepte pas ici les plus parfaits et les plus saints, personne n'échappe, durant le cours de sa vie, à l'épreuve de certaines heures moins calmes et moins faciles que les autres. A ce moment-là, suivant le degré que nous

occupons dans l'échelle des âmes, nous sentons, par des tentations proportionnées à notre mérite moral, notre force qui tend à nous échapper, notre vertu qui chancelle, nos habitudes les plus affermies qui nous deviennent onéreuses, la rectitude de nos jugements les plus certains qui nous paraît suspecte.

Il n'est pas à dire que, pour avoir été tentés, nous succomberons en effet. Les natures dont je parle ne sont pas si voisines de leur défaite. Il n'en est pas moins vrai qu'à ce moment-là, comme à l'heure des grands orages et des tempêtes profondes, on dirait que notre nature morale tressaille jusque dans ses fondements et qu'elle se trouve remuée jusque dans ses derniers bas-fonds, qui dormaient d'un perfide sommeil.

Un grand écrivain a dit avec éloquence qu'on s'était étonné de la quantité des larmes contenues dans les yeux d'une reine. Si l'on pouvait jeter un coup d'œil qui pénétrât dans les âmes, on s'étonnerait peut-être des crises par lesquelles l'infirmité de notre nature condamne à passer les meilleurs d'entre nous.

Alors, dans ce conflit que notre bonne volonté soutient avec tant de courage et de résolution, nous sommes tout surpris de voir apparaître parmi nos pensées, des sentiments, des vues, des arguments même et des démonstrations dont nous aurions peut-être bien de la peine à retrouver l'origine. Il nous semble qu'il y ait au dedans de nous je ne sais quel contradicteur étranger, semblable à cet avocat auquel on remet, dans les procès d'information canonique, la charge de plaider la cause du diable. Nous entendons de même une voix, qui ne manque point d'éloquence, ressusciter une objection mille fois combattue et réfutée, traduire les gémissements de la vertu opprimée, rappeler les succès et décrire les ivresses du vice triomphant.

Qu'on ne s'y trompe pas : il se passe alors en nous-mêmes et dans les limites de notre propre cœur, un phénomène analogue à celui dont nos révolutions politiques nous ont rendus si souvent les témoins.

A de certains moments, l'ordre des sociétés les plus robustes et les plus fortement constituées se trouve tout d'un coup suspendu et remis en question. On voit alors, comme dans une liqueur dont on soulève la lie, certains éléments grossiers et brutaux dont l'équilibre général dissimulait la présence, monter à la surface et arriver avec le flot qui les pousse jusqu'à la hauteur des sommets.

Cet élément étranger qui se retourne contre nous, cette espèce d'ennemi qui vient donner la main aux révoltes de notre propre nature, et que nous avons eu l'imprudence d'introduire nous-mêmes dans la place, ce sont les idées, les impressions, les sentiments que, en dépit de notre attitude défensive et de notre résistance apparente, les lectures dangereuses ont laissés après elles et dont nous retrouvons l'hostilité à l'heure du combat. Il arrive ainsi que ces germes funestes, dont la régularité de notre conduite et la discipline de notre esprit ont empêché si longtemps l'éclosion, ne laissent pas de trouver, comme ces grains de blé ensevelis depuis tant de siècles dans le tombeau des Pharaons, une heure et un moment qui les rendent à la vie et leur permettent d'étouffer dans leur ivraie les plus vigoureuses moissons.

Antonin Rondelet

(La suite au prochain Numéro.)



LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

VIII

LE DEVOIR

La mer est d'huile, disent les marins, lorsqu'ils veulent décrire le calme plat le plus monotone et le plus continu : aucune tempête ne soulève les flots lourds, mais le ciel azuré ne s'y reflète pas non plus: le vent ne fait pas palpiter les voiles, le navire est endormi sur ses ancres, et la nostalgie aux yeux mouillés, le *spleen* aux ailes noires hantent la chambre du capitaine comme le pauvre dortoir des matelots.

Cette image aurait pu s'appliquer à l'existence de la famille Maurand, deux ou trois ans après la mort du chef de famille : ils avaient vécu, rien que cela; la gêne, et presque la pauvreté avait été leur inséparable compagne, une union affectueuse, leur consolation unique. Madame Mau-

rand n'était distraite de son idée fixe, Emmeric et Claire, que par de tristes retours vers le passé ou des préoccupations pressantes, despotiques, qu'amenaient les nécessités de chaque jour. Ceux que la fortune comble ici-bas, dont tous les souhaits sont accomplis dès qu'ils sont formulés, ne savent pas, ne peuvent pas deviner ce qu'est la pression des besoins matériels, quel chiffre d'inquiétude représente le loyer de ce pauvre toit qui abrite, le payement du pain, de la viande qui nourrissent, l'achat des vêtements, l'entretien strict de ce qui sert à la dignité de la vie! Chaque date nouvelle représente une angoisse pour les pauvres, pauvres connus et secourus, pauvres honteux et d'autant plus à plaindre : car chez eux les plaies saignent en dedans et nul ne les plaint ni ne les soulage. La famille Maurand n'avait jamais pu sortir de cet état de gêne qui coudoie l'indigence : du vivant du père, *on nouait les deux bouts*, selon l'expression populaire, si imagée et si juste ; depuis sa mort, il s'en fallait toujours de quelque chose que les deux bouts se rencontrassent, et ce vide, sans cesse renaissant, était une cause permanente de soucis. Michel travaillait cependant avec un ferme courage ; il tenait la correspondance de cette maison où M. Prosper Maurand avait gagné si longtemps le pain des siens; mais ses appointements n'égalaient pas encore ceux de son père; Clotilde s'efforçait de combler cette lacune dans le budget maternel; elle employait sa belle écriture à faire des rôles pour les contributions directes, triste besogne qui prenait beaucoup de temps et rapportait bien peu, et pourtant ce labeur ne suffisait pas encore. La vie devenait plus chère : ce qui enrichit les marchands et les fermiers, ce qui double la valeur des propriétés, est la ruine des classes moyennes.

Ce n'est qu'un jeu pour vous,
Mais c'est la mort pour nous!

pourraient dire les employés et les petits rentiers; madame Maurand l'éprouvait cruellement : l'éducation de ses jumeaux absorbait le peu qui restait après la satisfaction des besoins les plus stricts, et chaque mois, chaque année, la laissait plus dépourvue de ressources et plus anxieuse de l'avenir. Comment vivre? comment payer? comment frayer un chemin à ces deux chères créatures ?...

On était à la fin de l'année : Michel venait de rentrer de Saint-Denis ; il secouait la neige qui étoilait son paletot, et il dit à sa mère, qui le regardait tristement :

« Maman, j'ai touché mes appointements ?

— Et rien de plus?

— Rien. J'espérais, cependant; mais le patron ne comprend pas qu'on puisse avoir besoin d'argent ; il en a tant ! il ne se figure pas que d'autres en manquent. »

Il vint s'asseoir près du feu. Clotilde mettait le couvert, et l'on entendait dans la pièce voisine la voix faible et fêlée du piano sur lequel Claire étudiait sa leçon. Il compta devant sa mère les cent cinquante francs qui étaient le salaire d'un mois de travail; elle les recompta machinalement et soupira :

« Qu'avez-vous, maman ? dit-il.

— Jamais cela ne pourra suffire, mon pauvre enfant! Vois donc : le loyer, le minerval du lycée, le ménage... j'ai tout annoté, et j'arrive à cent quatre-vingts francs. Déficit : trente francs, et nous aurons à payer encore le marchand de bois, le vêtement d'Emmeric, les bottines de Claire et les tiennes.

— C'est vrai! dit-il avec une sorte d'effroi. Comment faire? J'ai horreur des dettes!

— Et moi, donc! Du vivant de ton pauvre père, nous pouvions suffire, à la rigueur ; mais maintenant, il y a toujours un écart entre la recette et la dépense. Et pourtant, mes pauvres enfants, vous travaillez fort tous les deux. »

Michel réfléchissait, et sa sœur, qui le connaissait bien, voyait qu'il avait une pensée difficile à exprimer. Il prit enfin la parole :

« Chère mère, j'ai cherché de toutes les façons à équilibrer notre budget, mais je n'ai pas réussi. On n'augmente pas mes appointements, et je ne trouverais pas ailleurs mieux que chez M. Labriche : je m'en suis informé. Clotilde ne peut pas travailler plus qu'elle ne le fait ; c'est une besogne bien ingrate que celle qu'elle a acceptée. Il faudrait autre chose, et je crois que j'ai trouvé... »

Il s'interrompit; sa mère le regardait avec anxiété.

« Poursuis, dit-elle.

— C'est une idée qui m'a été suggérée par M. Labriche lui-même ; écoute : il y aurait au bureau un emploi vacant pour un tout jeune homme; il serait occupé au magasin et aux écritures...

— Tu ne veux pas qu'Emmeric aille faire les courses et remuer les potasses et les soudes? s'écria-t-elle avec angoisse. Mon Dieu! nous n'en sommes pas là, malgré tout! Sacrifier ce pauvre enfant ! »

Michel la regarda avec compassion; il lui prit la main :

« Maman, dit-il, ne faudra-t-il pas cependant, et malgré tout, qu'il subisse la loi commune, qu'il travaille ?

— Oui, oui, sans doute, mais pas comme cela, pas comme un manœuvre, sous le commandement d'un chef d'atelier, pas en remuant des tonneaux, des brocs de vitriol et des caisses d'indigo... Je veux certainement qu'il travaille, qu'il devienne un homme utile; j'espérais qu'il aurait relevé la famille, lui; mais...

— Que vouliez-vous pour lui, chère mère? Expliquez-vous, demanda Clotilde. Dites-nous votre pensée, nous ne demandons qu'à vous obéir. »

Madame Maurand hésita ; mais, enfin, ce secret bien gardé jusqu'alors sortit de son cœur :

« J'espérais, dit-elle (et une faible rougeur s'étendit sur ses joues pâles), j'espérais qu'il aurait pu achever ses études et faire son droit... il a de l'esprit, de la facilité, et avec l'appui d'Edme il pourrait se faire jour au barreau ou dans la magistrature.... »

Clotilde regarda son frère ; il baissa les yeux : l'ambitieux rêve maternel les consternait ; il semblait qu'un enfant leur demandait une étoile, et s'étonnât de ne point l'obtenir. Ils se comprirent, et Michel répondit avec douceur à sa mère :

« C'est un beau rêve, chère maman, et quoique nous ne soyons pas très-heureux en ce moment, il faudra que nous tâchions de le réaliser. Ne pensons plus à cette place chez M. Labriche... une autre idée m'est venue ; je vais tâcher de la mûrir et nous en recauserons. Ne vous tourmentez pas, surtout !

— Et comment veux-tu que je n'aie pas de soucis ? tu t'exténues à travailler, Clotilde aussi ; mes pauvres petits grandissent sans que l'horizon devienne clair; cela oppresse mon cœur...

— Maman, dit Clotilde en l'embrassant, tant que nous serons ensemble l'horizon aura toujours un petit coin bleu. »

Elle allait répondre, mais Emmeric entra, l'air fort animé; il jeta sa casquette dans un coin et dit :

« Mère, je suis premier en vers latins et en récitation, et second en histoire... Qu'est-ce que tu me donneras pour mes étrennes ? »

Elle l'attira à elle et l'embrassa, en contemplant avec amour cette tête pleine de vie et de séve. Claire accourut aussi, et s'écria :

« Tu parles d'étrennes, Emmeric ? mon Dieu ! si mon oncle Edme pouvait avoir la bonne pensée de nous en envoyer !

— Ne compte pas trop là-dessus, chérie, répondit Clotilde; mais allons souper; nous sommes en retard... »

Quand la mère et les enfants furent couchés, Michel monta chez sa sœur, comme il le faisait autrefois : elle était devant sa table, elle écrivait; mais, hélas ! ce n'étaient plus des vers : elle remplissait les blancs d'un rôle, et écrivait, pour la millième fois, les sèches formules qui rapportent tant d'argent au Trésor. Elle jeta sa plume en entendant Michel, et lui dit vivement :

« Je t'attendais !

— Qu'allons-nous faire, Clotilde ? tu vois quelle est l'idée de maman !

— Cher ami, il faut la contenter. Que pouvons-nous de mieux sur la terre, puisque nous n'existons plus pour nous, mais pour elle et pour ces enfants, qui sont bien un peu les nôtres !

— Tu as le talent d'exprimer ma pensée : oui, il faut la satisfaire, mais comment?

— Tu avais une idée.

— Je pensais à demander une augmentation à M. Labriche, en lui offrant de faire un petit travail supplémentaire.

— Mon pauvre frère, tu travailles déjà tant !

— Il le faut, Clotilde ; si nous n'agissons pas avec énergie, nous ferons des dettes ; Emmeric ne serait qu'à demi élevé, et notre pauvre mère souffrirait. Quand on accepte un devoir, c'est tout entier qu'il faut l'accomplir. »

Elle l'embrassa et, prenant parmi les registres et les papiers qui surchargeaient sa table, une petite lettre, elle la lui mit sous les yeux. Il lut :

« Cher oncle,

» Je puis disposer de quelques heures par » semaine, mes rôles faits, et je serais bien heu» reuse si elles pouvaient me servir à gagner un » peu plus d'argent. Je demande des copies, et je » trace ceci de ma plus belle écriture afin que » vous puissiez, sur l'échantillon, me procurer » des acheteurs.

» Je jette la plume pour vous sauter au cou et » vous embrasser. »

» Votre nièce CLOTILDE. »

« Nous avions la même pensée ! dit Michel avec émotion. Pourvu que tu ne te fatigues pas trop ! »

IX.

UNE APPARITION

Le lendemain Michel entra, le cœur palpitant, dans le bureau particulier de M. Labriche ; il allait tenter une démarche qui coûtait fort à sa timidité, fille d'une extrême fierté, et l'aspect froid, roide et sec de son patron n'était pas fait pour l'encourager. Il avait été jeune cependant, ce patron, et petit commis, et pauvre, mais comme il avait bien oublié son grenier et la misère de vingt ans ! il traitait en ce moment avec un étranger une grosse affaire d'alun et de borax. Michel se retira et attendit dans le bureau voisin, calculant intérieurement ses chances de succès ou de refus. M. Labriche reconduisit enfin son client, en répétant :

» A trente jours n'est-ce pas ? et voyant Michel, il lui dit :

— Vous voulez me parler, monsieur Maurand, entrez ! que demandez-vous ? je suis pressé. »

— Monsieur, répondit Michel d'une voix émue, je sollicite une augmentation d'appointements... Je travaille avec zèle, vous devez le reconnaître; je suis au courant de ma besogne autant que mon père a pu l'être, et pourtant.... »

Il fut interrompu : la porte venait de s'ouvrir; une svelte figure glissa à côté de lui et vint s'accouder familièrement sur le bureau de M. Labriche. Michel reconnut ce jeune visage, ce teint transparent, ces cheveux d'un blond cuivré et ces yeux pleins d'étincelles ; il avait vu souvent passer cette apparition dans les sombres cours de l'usine, au milieu des sacs et des tonneaux ; il l'avait vue en calèche, partant pour la promenade en robe rose et des fleurs sur les genoux : il l'avait vue un soir, partant pour le bal

tout environnée d'un nuage de crêpe blanc et portant un diadème de rose thé; il la connaissait: c'était Isabelle, la fille unique de M. Labriche.

Lui-même, le patron, sourit à cette aimable figure, et lui dit en badinant, de sa voix la plus douce :

« Eh bien! tu viens encore me déranger? je suis en affaire avec M. Maurand qui veut une augmentation; et toi, tu veux de l'argent aussi, n'est-ce pas? »

Elle tourna son regard vers Michel d'un air doux et étonné :

« Une augmentation d'appointements! dit-elle; eh bien! mon petit père, il faut la donner. Pourquoi refuserais-tu? Je ne viens pas te demander de l'argent; j'en ai beaucoup; je viens te consulter. »

Michel fit un mouvement pour se retirer; M. Labriche ne le retint pas; Isabelle continuait son discours. Le jeune homme retourna à son poste habituel, et il se trouvait que son pupitre était adossé à une porte, condamnée depuis longtemps, qui ouvrait dans le bureau de son patron. La voix nette et vive d'Isabelle le poursuivit, et il ne put se défendre d'entendre, sans toutefois écouter...

« Père, écoute-moi donc!... tu sais que grand'mère m'a donné cinq cents francs pour mon cadeau de Noël; que vais-je en faire? dis! Mère me conseille de les garder tout simplement; mais cela m'ennuie. Toi, que dis-tu?... ne reprends pas ta plume, je ne veux pas? écoute... mène-moi à Paris, rue de la Paix, je trouverai bien là à employer mon argent. Veux-tu?

— Tu crois que j'ai le temps, grande enfant? Vois, on est dérangé à chaque instant... tantôt, c'était un client, puis, ce commis qui veut qu'on l'augmente...

— Et maintenant, c'est moi, ta fille, dit-elle, et son rire tinta comme une musique aux oreilles de Michel. Mais, mon petit père, tu n'avais qu'à dire *oui* au commis, il serait parti content. Il n'a pas l'air heureux, j'ai bien vu ça, moi, du coin de l'œil. Il est pâle et il a une redingote usée. Il faut lui donner ce qu'il demande.

— Vas-tu me laisser la paix, enfin! tu ne sais ce que tu dis.

— J'en suis convaincue; mais tu vas me conduire à Paris, et tu donneras une belle augmentation au commis. Ce n'est pas si amusant de passer sa vie les yeux cloués sur un registre. Viens-tu?

— Dis qu'on attelle, va mettre ton chapeau, ne sois pas longue, et puis laisse-moi tranquille pour le reste de l'année. »

Michel entendit la jolie voix qui fredonnait une petite fanfare; la porte du bureau se ferma, le silence se fit; un quart d'heure après, une voiture sortit légèrement dans cour : il alla à la fenêtre avec un mouvement aussi prompt qu'involontaire, et il vit passer, emportés au trot de deux chevaux gris, M. Labriche et Isabelle, dont les cheveux blonds sortaient d'un petit chapeau de feutre noir et qui était enveloppée jusqu'au cou dans ses fourrures. Il se rassit devant ses registres en soupirant. Le soir M. Labriche le fit appeler et lui dit : « J'ai examiné votre demande, elle me paraît équitable, monsieur, et nous augmenterons de six cents francs vos appointements. Quant au travail supplémentaire dont vous avez parlé au caissier, je pourrai vous le confier; vous le ferez chez vous.... C'est entendu. Bonsoir et bonne année. »

Michel sortit; il retourna à pied à Montmorency : son pas allègre frappait la terre durcie; dans le brouillard du soir, il voyait flotter une tête blonde, et au milieu du silence de la campagne, il entendait cette jeune voix qui avait plaidé sa cause, et qui avait dit avec douceur :

« Il n'a pas l'air heureux... »

Il était heureux, en ce moment, il était un peu fou.

X.

Le surlendemain Clotilde reçut par la poste un paquet assez volumineux, où se trouvait un billet de son oncle Edme :

« Chère Clotilde,

» Voici un savant manuscrit sur les rapports
» de la langue basque et de la langue berbère,
» barbouillé, couvert de surcharges et de ratu-
» res; le travail du copiste intelligent sera payé à
» proportion des difficultés vaincues.

» Courage, ma chère petite. De meilleurs jours
» viendront peut-être; mais, quoi qu'il arrive, tu
» auras l'immense satisfaction du devoir accom-
» pli. Je n'ai d'autres étrennes à vous offrir à tous,
» que ma tendresse, qui n'est pas chose nouvelle,
» partagez-la, et gardes-en une bonne part pour
» toi, ma chère et vaillante filleule.

» Edme MAURAND. »

— Et pas d'étrennes! demanda Claire qui avait assisté avec un certain désappointement à l'ouverture du paquet; rien qu'un affreux tas d'écritures!

— J'aime mieux cela que des étrennes, répondit Clotilde, en emportant son trésor dans sa chambre. »

Les deux lampes, à dater de ce jour, veillèrent bien avant dans la nuit, et quand vint l'été, le soleil, si matinal qu'il fût, trouva Clotilde et Michel au travail. Beaucoup de savants et de gens de lettres confièrent leurs hiéroglyphes à la jeune fille qui déchiffrait si bien les plus mauvaises écritures, et Michel ne cessa de réclamer des travaux supplémentaires; les deux bouts se rejoignirent, Emmeric fit sa seconde, et son frère lui acheta tous les livres classiques qui lui étaient nécessaires; Claire eut une maîtresse de piano, car sa mère envisageait vaguement, dans un lointain avenir, la possibilité qu'elle donnât des leçons, largement payées, dans les beaux châteaux

d'Ermont, de Deuil ou d'Herblay, jusqu'à ce qu'Emmeric eût acquis une position brillante et stable, qui lui permît de faire sortir les siens des limbes de la pauvreté. Elle rêvait.

Michel rêvait aussi. Depuis son retour d'Italie, il avait contracté l'habitude d'écrire à son maître M. P...; c'était le seul épanchement et la seule distraction qu'il se permît. Plus d'une de ces lettres n'était pas allée à sa destination; plus d'une, les plus intimes peut-être, avaient été brûlées aussitôt qu'écrites: le cœur oppressé qui les avait dictées était déchargé, et la feuille confidente s'était vue jetée au feu. M. P... recevait régulièrement les lettres qui parlaient de la famille, de la situation présente,, mais les troubles et les combats de son pauvre élève n'étaient mis sous ses yeux que bien rarement. Michel lui écrivait, au début de cette année, au seuil de laquelle nous l'avons vu :

« Vous qui aimez le beau classique, sévère, peut-être ne trouveriez-vous pas charmante cette vision qui a glissé devant moi et qui m'a fait penser au vers du poète :

Un ange a passé dans ma nuit!

Elle ne ressemble pas à ces figures grecques, impassibles et belles, ni à ces profils romains si réguliers et si fiers; non, elle n'est que jolie, mais quelle physionomie enjouée et douce! Quelle fête pour les yeux que ce front limpide, quelle joie pour les oreilles que cette voix au timbre argentin, quelle fête surtout pour le cœur que cette bonté d'ange et cette gaieté d'enfant! Elle mène toute la maison, je le crois bien! M. Labriche ne s'est enrichi que pour elle, dit-on... Ah! voilà le malheur : elle est riche, et moi...

» Pourtant, mon cher maître, si sous vos auspices il m'avait été donné de poursuivre ces études auxquelles j'étais prédestiné, j'aurais pu arriver à la réputation... Mon nom serait parvenu jusqu'à elle, non pas comme le nom d'un obscur commis de son père, objet de sa pitié... cette pitié, croyez-le bien, ne m'offusque pas, non; je me sais bon gré de la lui avoir inspirée... J'entends toujours sa délicieuse voix, disant : *Il n'a pas l'air heureux*... elle ne me dira jamais autre chose, mais c'est quelque chose que d'avoir un jour, un seul jour, attiré son attention.

» Mon cher maître, je suis un fou. Pardonnez-moi; je déraisonne, mais néanmoins je travaille et je suis ma route. Elle n'est pas gaie : elle ressemble à ces routes des environs de Paris, blanches au soleil, poudreuses, sans ombre, sans fraîcheur, que les pauvres chevaux parcourent à grand renfort de muscles et la sueur aux flancs. Ils vont, ils vont jusqu'au bout, j'irai jusqu'au bout : le devoir le veut ainsi, et la seule consolation que j'aie, c'est l'idée que ma pauvre mère doit un peu de repos à mon labeur et à mes sacrifices.

» Il y a Dieu. Depuis que je suis malheureux, je pense à lui sans cesse. Il voit mon âme et il est mon père, cela suffit.

» Allons, je sens que je ne vous enverrai pas encore cette lettre-ci. Je vais vous écrire que je suis augmenté. »

Il reprit sa plume quelques jours plus tard :

« Je l'ai rencontrée dans une rue de Saint-Denis, près de la basilique; elle était avec sa mère, je les ai saluées. M'a-t-elle reconnu? Oh! qu'importe! que suis-je et que serai-je jamais pour elle! Le même jour, je l'ai entendue chanter : j'aidais à une grosse besogne pressée au magasin; j'annotais les touries d'acide sulfurique qui allaient être expédiées, et tout à coup cette voix d'oiseau, juste et douce, vint jusqu'à moi. Que chantait-elle? une romance, un rien, mais jamais la plus céleste harmonie ne ravit davantage... Je voudrais entendre cette voix au moment de la mort .. Mon cher maître, il est donc vrai que tout homme doit payer tribut à cette folie? Je me croyais à l'abri : je pensais n'avoir d'amour et de regret que pour l'art auquel j'ai renoncé; je me croyais marié avec un devoir austère; je croyais toutes les portes fermées aux rêves insensés de l'imagination. Eh bien, non! Une enfant vient, elle rit, elle parle, et voilà une âme bouleversée. Je vis machinalement au bureau; j'écoute si un pas léger résonne dans la cour, si une voix parle dans le bureau à côté... à la maison, mon idée fixe flotte devant moi, et, comme le malheureux de la fable, j'étreins une nuée, une image, une apparition. Isabelle ne sera jamais autre chose pour moi...

» J'ai repris mon ébauchoir, j'ai fait un médaillon... il ressemble... que ne puis-je vous le montrer! Ici, personne ne l'a vu, non, pas même Clotilde, cette douce compagne de mon travail et de mes peines. Elle ne me comprendrait que trop bien, elle; son rêve d'affection et de mariage n'est pas fini : elle espère encore. Moi, je n'ai jamais espéré... Si je pouvais espérer, si, dans cette nuit obscure, je découvrais un point lumineux... Mais rien, tout est sombre dans mon âme et dans l'avenir.

» Encore une lettre qui ne partira pas; elle n'ira pas à Rome... Rome et Isabelle : deux noms qui me font battre le cœur. »

Nous ne citerons que ces pages : elles en disent assez, mais combien d'autres furent écrites et lacérées, combien de larmes versées, combien de soupirs silencieux! Et Michel vivait de sa vie terre à terre de tous les jours; il devenait un excellent commis; sa volonté s'attachait au devoir, pendant que son imagination et son cœur fuyaient vers des régions idéales qu'il ne devait pas atteindre.

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Antoinette n'entrevit aucune étoile terrestre à l'horizon; elle ne se récita point de vers; mais elle rêva que son frère André, de retour des antipodes, laissait tomber de ses lèvres autant de fleurs que de paroles; elle les rassemblait en gerbe; cependant, la gerbe étant liée, Henri Lecomte la lui enlevait pour l'offrir à Paule.

Cette chère Paule, un peu pâle le lendemain, dut s'abstenir de marcher. Elle fit rouler son fauteuil dans le jardin et y reçut la douairière de Chabrols, flanquée de son neveu :

« J'avais ce matin la plus maussade migraine du monde, ma petite belle! affirma la tante esclave; mais mon tyran n'y regarde pas de si près : il mourait d'envie de vous apporter son hommage, et il m'a fallu marcher quand même! Je ne le regrette pas, il est vrai, car le charme opère déjà : à mesure que je vous regarde je sens le mal diminuer. »

Georges, qui s'était fait prier pour venir aux Ormes, faillit protester de son innocence; mais il s'y trouvait si bien en ce moment, qu'il remercia mentalement sa tante de l'y avoir entraîné.

La douairière avait recueilli de minutieux renseignements depuis la visite de ses voisins :

Dot suffisante, fortune bien équilibrée, moitié terres et moitié capitaux. Aucune maladie héréditaire dans la famille; nulle tante à succession, mais point d'oncle banqueroutier. Éducation complète, du sérieux et du brillant. Physique... en vérité, le physique plaidait sa cause lui-même... et la gagnait!

« Parité dans les situations, dans les fortunes et dans les familles, s'était dit madame de Chabrols; parité dans les personnes, les éducations et les goûts, parité sur toute la ligne; c'est rare! Toutes choses égales d'ailleurs, ce mariage est convenable pour Georges, et, décidément, je veux qu'il épouse... non, c'est lui qui est déjà fou de cette belle enfant et qui saura bien me forcer à la prendre pour nièce. »

En attendant cette obligation, la douairière commençait son siége, et il faut convenir qu'elle le menait habilement. Ni trop, ni trop peu d'amabilité, des compliments délicats sous une apparente brusquerie, juste ce qu'il fallait pour flatter l'amour-propre sans éveiller la défiance; un dégagement complet et une manière de regarder les choses de très-haut, qui donnait un grand prix à ses suffrages, mais une petite pointe d'attendrissement au moment opportun. Enfin, ce fut parfait!

Malheureusement, cette prodigieuse dépense de menus moyens confirma Georges dans sa réserve timide; sa tante faisait tant de frais à son intention qu'il se crut dispensé de s'en mêler. Il ne parla guère que par monosyllabes; mais sa physionomie expressive disait assez l'intelligent intérêt qu'il prenait à la conversation. Seulement Paule ne le regarda pas une fois, et demeura persuadée que s'il ne disait rien... il n'en pensait pas davantage.

En descendant l'avenue pour retourner chez eux, madame de Chabrols et son pupille rencontrèrent Henri Lecomte qui la montait à cheval.

« Il a vraiment de la race ce garçon-là, remarqua la douairière, en lui rendant son salut; le connais-tu, Georges?

— C'est le solitaire, fit le neveu, en pensant à autre chose.

— Ah! oui, cet original qui a refusé de se laisser présenter dans nos châteaux par le curé.

— Dame! le bruit court qu'il donne tout son temps au travail, et même que, les jours ne lui suffisant pas, il passe debout une grande partie des nuits.

— Je serais curieuse de savoir à quoi faire, par exemple! En tout cas, ce n'est point ici qu'il viendrait chercher un collaborateur, j'imagine! Je trouve donc étrange qu'un monsieur aussi peu soucieux d'être accueilli chez la douairière de Chabrols et dans les villas voisines ait ses entrées aux Ormes. Qu'est-ce que cela signifie? »

La tante esclave se fit cette question tout le long du chemin, sans pouvoir y répondre. Il lui poussa bien par-ci par-là quelque velléité de soupçon jaloux; mais elle eût pensé faire injure à son neveu en s'y arrêtant. Qui était assez fort pour se placer en travers de son chemin? assez audacieux pour lui disputer une conquête? assez triomphant surtout pour le distancer? Et si Georges eût manqué de tous les avantages qu'on se plaisait à lui reconnaître, si l'aveugle destin l'eût dépouillé de toutes ses supériorités, si le premier venu avait pu lui dire :

« Que te reste-t-il?

— Moi! aurait fièrement répondu madame de Chabrols, se dressant comme Médée dans la conscience de sa force. « Moi, dis-je, et c'est assez! »

Elle reprit donc bientôt sa triomphante quiétude, et quand la grande porte de sa cour s'ouvrit devant elle, en imagination elle meublait la chambre de sa nièce future.

« Du reps mauve? non... c'est demi-deuil. Du satin bleu? toutes les petites bourgeoises de Flacé, de Saint-Clément et de la Madeleine se donnent ce ton-là maintenant. Du velours vert? fi! cela fait songer aux antichambres ministérielles. Du damas blanc? c'est prétentieux et passé de mode. Du rose! peuh!... quel choix embarrassant! »

Henri Lecomte, sans se douter des préoccupations qu'il causait à la curieuse dame, avait poursuivi son chemin, très-préoccupé lui-même et tenté de retourner en arrière.

Le matin, en s'éveillant après peu d'heures d'un sommeil léger, il s'était dit et répété qu'une visite aux Ormes s'imposait d'elle-même à lui pour ce jour-là! c'était vraiment d'une politesse élémentaire; il ne pouvait se dispenser d'aller prendre des nouvelles de Paule, sous peine de passer pour un rustre!

Il n'eut pas de mal à s'en convaincre et, l'état de sa mère lui permettant de la confier aux soins d'une servante, il mit son cheval au trot pour quitter Montaigu. A mesure qu'il avançait, toutefois, cette allure lui sembla trop rapide; il la ralentissait de minute en minute; et c'est au pas qu'il enfila l'avenue des Ormes. Irait-il même jusqu'au bout?

Après tout, cette démarche n'était-elle pas indiscrète? Ne semblerait-il point se targuer d'un service rendu pour imposer sa visite? Qu'était-il pour cette famille heureuse, lui? et qu'importait à ces privilégiés l'intérêt plus ou moins vif qu'il pouvait leur porter?... décidément: non, il n'irait pas plus loin!

Il était sur le point de rebrousser chemin, quand l'idée d'un accommodement lui vint:

Il ne s'arrêterait point aux Ormes; il ne mettrait même pas pied à terre; mais il s'informerait, auprès des domestiques si l'accident de la veille n'avait pas de suites fâcheuses. Déjà même il cornait sa carte à l'avance, quand une voix sonore le fit tressaillir.

« Rencontre opportune! s'écriait Pierre Barance; j'allais chez vous, monsieur le sauveur; mais une fois hors de cette avenue, qui sait si j'aurais justement choisi les chemins par lesquels vous m'arriviez. Il me tardait de vous renouveler mes remercîments, voyez-vous, et de vous dire que votre protégée en sera quitte pour la semonce paternelle et pour quelques jours de repos. J'aime autant, d'ailleurs, que vous vous en assuriez vous-même. Venez au jardin rejoindre ces demoiselles.

« Ces demoiselles, » en ce moment, ressemblaient à deux bambines; on leur aurait donné dix ans, si leur taille n'avait pas, du premier coup, démenti cette conjecture, tant leurs rires en fusées et leurs mouvements espiègles se rapprochaient du premier âge.

Elles avaient entrepris d'enlever à M. Chauvel une grappe de Mormans, une belle grappe dorée qu'il défendait plaisamment contre leurs convoitises. Il l'agitait devant leurs yeux en répétant:

« Vous ne l'aurez pas! »

Et les petites mains blanches se démenaient, agiles, menaçant fort le fruit défendu.

« Vous l'aurez, vous! » s'écria soudainement le vieillard, s'adressant cette fois au visiteur que les jeunes filles ne voyaient pas venir. Et, se levant d'un bond presque juvénile, il lui lança la grappe par-dessus la tête des rieuses, qui se retournèrent vivement:

« Ah! grand-père, quelle trahison! il fallait nous avertir, au moins! murmura Paule confuse.

— Si c'était une pommé, reprit le vieillard dans une réminiscence mythologique, si c'était une pomme, je vous dirais de l'offrir « à la plus belle; » mais... Eh! bien, mon gendre, quels signaux me faites-vous donc là?... Me croiriez vous capable de dire des folies? »

L'entretien commencé ainsi semblait peu facile à poursuivre. Paule changea la situation en demandant à rentrer.

Monsieur Barance prit un bras de son fauteuil; Henri, l'autre; et tous deux l'enlevèrent sans que ce charmant fardeau leur pesât aucunement.

Sur le piano du salon, s'étalait une partition nouvelle. M. Chauvel, quelque peu mélomane à ses heures, pria Antoinette d'en déchiffrer l'ouverture; et la jeune fille, très-bonne musicienne, s'y prêta gracieusement.

« A ton tour! fit-elle ensuite, se tournant vers sa cousine; voici un air qui me semble merveilleusement dans ta voix; ne l'essayeras-tu point?

— Je le veux bien; mais à la condition que tu diras avec moi le duo suivant.

— C'est cela, c'est cela! j'adore les duos! affirma l'aïeul; il est vrai que je leur préfère encore les trios.

— En voici justement un qui me paraît facile, remarqua Antoinette en feuilletant le gros volume: deux soprani et un baryton.

— Malheureusement, je ne puis m'offrir comme baryton, et mon gendre, qui chantait jadis le rôle du roi dans la *Favorite*, vient de nous fausser compagnie pour dire bonsoir à son chenil! Mais j'y pense... peut-être monsieur le comte.

Henri voulut se récuser; le vieillard insista.

« Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas filé un son depuis deux ans, et que je ne saurais...

— Allons donc, mon voisin: si vous chantiez il y a deux ans, c'est que vous aviez de la voix; si vous en aviez alors, pourquoi donc en man-

queriez-vous aujourd'hui? et si vous n'en manquez pas, est-ce généreux de nous refuser le plaisir de vous entendre? »

Les pensionnaires elles-mêmes ne se font plus prier.

Alors, pour ne pas « se faire prier », Henri s'approcha du piano et se pencha vers la partition. Dans ce mouvement, son front effleura les cheveux de Paule, qui avançait la tête en même temps : tous deux rougirent en se reculant avec vivacité.

« Eh bien! vous ne commencez pas? demanda le grand-père; qu'attendez-vous donc? »

La voix d'Antoinette, une voix de velours, s'élevait d'abord seule dans un récitatif mélancolique en mineur; celle de Paule, brillante et souple, y répondait bientôt; puis, dans un majeur imprévu, les trois voix s'unissaient pour se diviser, alterner, se répondre ensuite, et se confondre dans un ensemble final.

« Bravo! criait le grand-père en frappant l'une contre l'autre ses mains ridées; bravissimo! avec un peu d'étude, vous enleverez cela merveilleusement. Quelles notes pleines et vibrantes vous lancez, monsieur le comte! Quel timbre distingué! Vraiment, nous venons de faire en votre talent musical une découverte merveilleuse; et si vous consentez à nous accorder souvent le plaisir de vous entendre, vous me rajeunirez à n'y pas croire, je le sens bien. »

Henri se promit de ne répondre à cette invitation que le plus discrètement possible. Il trouverait des prétextes, il inventerait des obstacles, il se tiendrait en garde, enfin, contre l'attrait de cette maison. Il se le promettait en s'éloignant, l'oreille encore charmée par la voix des jeunes filles; et certes, il était sincère avec lui-même. Néanmoins, quand il reçut le lendemain la visite de Pierre Barance, quand celui-ci lui réitéra cordialement l'invitation de son beau-père, il sentit sa résolution faiblir; et, deux jours plus tard, il se prouvait, par un ingénieux raisonnement, qu'il ne pouvait tarder davantage à s'informer de la santé de Paule.

Elle n'était pas mieux, au contraire; impatiente de reprendre ses habitudes, elle avait voulu marcher trop tôt et la douleur reparaissait. Deux ou trois autres tentatives de mouvement, tout aussi peu opportunes, prolongèrent encore sa réclusion; et le « solitaire » se vit forcé de multiplier ses visites. Chaque fois, même, il les allongeait un peu plus; et, vraiment, ce n'était point sa faute. Pierre Barance avait tant de beaux coups de fusil à lui raconter! L'aïeul prenait si grand plaisir à lui faire chanter la *Dame blanche*, cette vieille passion de son jeune temps. Et puis, ne fallait-il pas aider charitablement la famille des Ormes à distraire Paule? Il lui lisait complaisamment les revues en vogue; et Pierre Barance le laissait faire, car il pressentait les passages un peu vifs avec un tact merveilleux, et sautait par-dessus si habilement que l'on ne devinait pas les coupures.

Enfin, une sérieuse et douce intimité s'établissait peu à peu entre le « solitaire » et ses voisins, et les progrès en étaient si naturels qu'ils ne songeaient pas à les remarquer.

La douairière, absente, bien à contre-cœur, pendant quelques semaines, n'avait pu suivre les phases de cette liaison; aussi au retour fut-elle frappée de son épanouissement :

« Peste! songea-t-elle, voilà des assiduités qui ne me disent rien de bon... Ce beau ténébreux, avec ses airs de prince déguisé, pourrait bien... Hum! je crois qu'il devient temps d'ouvrir le feu sans faire plus amplement de la diplomatie. Georges!

— Ma tante?

— Depuis quelque temps, tu m'inquiètes; je te l'avoue sans préambule.

— Moi?

— Ne joue pas l'étonnement; tu devrais me faire l'honneur de penser que j'y vois clair.

— Mais, ma tante...

— Mais, mon neveu, à moins de me poser un bandeau sur les yeux, comment ne serais-je point frappée de ta pâleur depuis... depuis certaine visite... »

Georges se regarda naïvement dans la glace : jamais il ne s'était vu si vermeil.

« Non-seulement tu pâlis, mon enfant, mais tes joues se creusent, tes yeux se cernent, ta santé... »

Georges faillit consciencieusement se tâter le pouls.

« Et tes nuits!... tes nuits sans repos ni sommeil!... »

Georges affirma qu'il dormait à poings fermés.

« Allons donc! est-ce que je ne sais pas à quoi m'en tenir? Ta chambre n'est-elle pas au-dessous de la mienne? Ne suis-je pas réveillée en sursaut par des plaintes étouffées, par de bruyants soupirs? Tu troubles mon sommeil, mon pauvre ami! »

Georges, en vérité, ne se soupçonnait pas coupable à ce point.

« Écoute, mon enfant, trêve à la sentimentalité. »

Et la vieille dame rajustait son bonnet.

« Il faut savoir ce qu'on veut; et comme vouloir c'est pouvoir, il me semble inutile de gaspiller ses forces dans les bagatelles du préambule. »

Et la vieille dame enfilait ses mitaines.

« Or, pour s'entendre il faut parler, comme disent les bonnes gens; et ils ajoutent : « Il n'y a qu'un mot qui serve. »

Et la vieille dame massait sa prise.

« Donc, ce mot, je vais le prononcer : Tu es amoureux! amoureux fou! amoureux archi-fou! cela se voit de reste! »

Et la vieille dame pinçait fortement ses lèvres minces.

« Eh bien! mon ami, je ne m'opposerai pas à ton bonheur. Je souscris des deux mains à l'accomplissement de ton vœu le plus cher. Ton idole sera la mienne. Épouse-la, puisque tu le veux absolument. Je te donne mon consentement formel. C'est ainsi. »

Et la vieille dame huma lentement sa prise en ôtant ses mitaines.

« Mais, ma tante...

— Ferai-je la demande par écrit ou verbalement?

— Mais, ma tante...

— Par écrit... c'est plus digne; verbalement... c'est plus adroit.

— Mais, ma tante...

— Mais, ma tante! mais, ma tante! que signifie ce refrain? Voyons : me suis-je trompée? L'aimes-tu ou ne l'aimes-tu point, cette jolie Paule?

— Je l'adore! mais...

— Désires-tu ou ne désires-tu pas l'épouser, cette belle enfant?

— C'est mon vœu le plus ardent! mais...

— Mais?

— J'ignore de quel œil elle me voit; peut-être rira-t-elle de ma présomption; peut-être...

— Peut-être ne verra-t-elle point que l'Apollon du Belvédère n'est qu'un magot auprès de toi, n'est-ce pas? Peut-être lui cachera-t-on que tu es de bonnes mœurs, de jugement sain et d'esprit cultivé? Peut-être n'entend-elle jamais parler de ta fortune et de ta parenté?... Innocent, va!.. Tiens, je hausse les épaules en t'écoutant, et tu mériterais...

— N'achevez-pas, je vous en prie! Ainsi, réellement, vous croyez...

— Je crois que, avant un mois, j'aurai pour nièce la plus jolie femme du pays; laisse-moi faire. Quand je veux une chose, d'avance cette chose est faite. C'est ainsi. »

***

Ma Révérende Mère,

Vous écrirai-je cette fois sans interruption et viendrai-je à bout de ma lettre tout d'une haleine? Je l'ignore; ce que je sais, du moins, c'est que je vais le tenter. Pour y parvenir, je me suis éveillée avec l'aube; me voici levée de bonne heure comme on se lève au couvent... au cher couvent que vous dirigez... ah! mon Dieu! que je m'y trouvais bien! Je ne peux songer à lui sans soupirer et j'y retourne en esprit cent fois le jour, malgré les plaisirs que m'offre en ce moment la vie de château.

Ne croyez pas que je décore notre maisonnette des Ormes de ce titre ambitieux; non vraiment! Ce n'est donc pas des Ormes que je vous écris; ce n'est pas le toit paternel qui m'abrite, mais je date mon épître d'un château pour tout de bon, avec des ailes, des tours, des colonnades, une foule de belles choses dont l'ensemble compose, dit-on, un style Renaissance d'une correction suffisante. Malheureusement, c'est un château neuf! Je ne lui découvre que ce défaut; mais, véritablement, c'en est un pour un château, n'est-ce pas?

Ce n'est pas toutefois une race nouvelle qui l'habite : les de Lubecque remontent aux croisades. Je croirais volontiers qu'ils peuvent chercher leurs aïeux beaucoup plus loin même et que les temps bibliques les ont chargés de transmettre jusqu'à nous les traditions patriarcales, tant chaque branche de cette famille se charge de fleurs et de fruits. Jacob n'avait pas plus d'enfants que le vieux Gontran de Lubecque dont le portrait me fait des yeux sévères quand je valse devant lui. Ses nombreux fils se sont éparpillés par le monde, au vent capricieux de destinées différentes. Le plus jeune est celui qui nous reçoit en ce moment. Il a épousé à Paris une femme charmante qui appartient à la haute finance, et bien qu'il ne se soit pas trouvé dans son trousseau la moindre brindille d'arbre généalogique, il paraît charmé de la manière dont elle porte son tortil de baronne; elle perpétue d'ailleurs les traditions de cette famille et notre hôte compte déjà autant de fils et de filles que de frères et de sœurs. Tout ce petit monde en baverons et en jupons gazouille, sautille, papillonne autour des invités plus que ceux-ci ne le voudraient; mais monsieur et madame de Lubecque ont pour principe de laisser toute initiative à leurs enfants et de ne les gêner en rien; à mon avis, c'est les rendre fort gênants eux-mêmes! Ces anges lutins dorment encore; en attendant qu'ils fassent bruyamment irruption dans ma chambre, je m'empresse de tracer quelques lignes que leurs petits doigts, enduits de confitures, n'effaceront pas, je l'espère. Ils ne sont pas d'ailleurs les seuls interrupteurs que j'aie à redouter: nous menons ici une vie très-mouvementée et ce n'est point au château de Lubecque, en vérité, qu'il faudrait chercher le calme champêtre, la solitude et le silence!

On s'y lève assez matin, mais non pour jouir des charmes de l'aurore, pour aspirer la brise matinale et boire la rosée au bord des corolles qui s'effeuillent : c'est afin de recevoir et de préparer son courrier, disent ces dames; en réalité, c'est pour prendre le temps de soigner sa toilette du déjeuner! durant ce premier repas, toujours très-animé, on discute l'emploi de la journée et l'on dresse le programme des divertissements à venir; c'est la chasse qui réunit le plus d'adhésions : autre costume à endosser. Les unes suivent les chasseurs en voiture : hypocrite simplicité, robes de rien, une étoffe de coton, un cotillon de toile qui coûte deux cents francs! Les autres, pour monter à cheval, exhibent un costume d'amazone du faiseur en vogue; la coupe en est sévère : pas d'ornements, grande sobriété de détails; mais cette sobriété-là fait justement

froncer le sourcil aux pères et aux maris! ils savent ce qu'ils la paient.

Quand nous avons fait retentir la forêt de Chapaize du son du cor et des aboiements de la meute, nous rentrons pour dîner, mais, avant de se mettre à table, il est urgent de changer de toilette. Ah! de combien de caisses il faut se faire suivre pour aller passer huit jours à la campagne chez des amis!

Vous croyez, chère Mère, qu'alors nous avons dit notre dernier mot de la journée et qu'il ne nous reste plus à compter avec les « changements de décorations ». Ah! que vous vous trompez! et les charades, les proverbes, les comédies, les opérettes, vous n'y songez donc pas? C'est là qu'il nous faut déployer de l'invention, de l'activité, du savoir-faire et du bon goût! Costumes de soubrettes et de grandes dames, costumes nationaux et étrangers, costumes du jeune âge et de la vieillesse, costumes d'autrefois et d'aujourd'hui, costumes de toutes formes et de toutes couleurs, costumes de tous les états et de toutes les saisons, nous n'avons plus que ce mot sur les lèvres et cette préoccupation dans l'esprit. C'est égal, c'est bien fatigant de s'amuser de la sorte!

Voilà d'étranges confidences, ma bonne Mère! vos oreilles habituées aux pieuses causeries ne s'en étonneront-elles point? et leur permettrez-vous plus longtemps de se montrer attentives à mes récits mondains?

Oui! car de loin comme de près, vos filles sont vos filles! Elles ont besoin que vous sachiez tout ce qui les touche et que vous les suiviez, du cœur sinon des yeux, pour leur dire : C'est bien! ou pour leur crier : casse-cou!

C'est ce dernier avertissement qu'il me semble parfois recevoir de vous, à travers le bruit de nos plaisirs... alors je me modère; je veux me recueillir, je médite une retraite savante..... Mais est-on libre de ses mouvements et peut-on faire à sa guise dans le tourbillon auquel je me trouve mêlée! Si vous vouliez compter les anneaux vivants de la chaîne qui m'enserre, il vous faudrait le faire sur vos doigts, ma bonne Mère, pour n'en pas perdre le nombre! Essayez seulement et vous verrez :

Voici d'abord très-haut et très-puissant seigneur le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse. Celui-ci ne peut pas s'agiter autant qu'il le voudrait... et pour cause! mais il n'en est que plus agitant.

Viennent ensuite la douairière de Chabrols et son neveu Georges Naire... Ah! les terribles gens! En post-scriptum je vous dirai pourquoi je les ai si fort en grippe.

Après eux je vous présente mon cousin André Vallier, un militaire enragé qui ne sera jamais bon qu'à guerroyer. Je lui conseille de ne pas se marier. Évidemment son amour de la gloire l'emporterait sur sa tendresse conjugale et Dieu sait l'aimable intérieur que cela préparerait à sa femme! Antoinette, sa charmante sœur n'est pas des nôtres; sa mère un peu rigoriste, prétend qu'une jeune fille destinée à une existence bourgeoise et modeste ne peut, sans inconvénients, respirer l'air d'un milieu qui ne sera point le sien. Elle a parfois d'étranges préventions, ma tante Vallier!

Nous avons encore le sous-préfet de Charolles, et sa femme, le juge de paix de Cluny et ses deux filles, le député qui habite Saint-André-le-Désert et le percepteur de Cormatin, un enfant prodigue de grande famille qu'on a dû mettre quelque peu au régime fortifiant de la « vache enragée. »

Tout ce beau monde semble avoir pour mot d'ordre de me gâter. Il faut convenir que la maîtresse de la maison donne l'exemple. L'aimable petite femme, ma chère Mère! et que vous l'aimeriez! Je ne lui crois pas une intelligence vaste comme le monde... mais elle a la répartie si originale! peut-être son jugement n'est-il point toujours parfaitement droit... mais elle change si facilement d'appréciations qu'on lui fait abandonner sans peine une idée fausse! on lui reproche quelque frivolité, une manière superficielle d'envisager la vie, mais il ne se rencontre pas un plus gai caractère, une humeur plus égale, et vraiment ce sont des grâces d'état : ne lui faut-il point voir un peu la vie en rose pour y faire marcher tant d'enfants à côté des fossés, des ornières et des cailloux?

En somme, telle qu'elle est, je raffole de cette jolie baronne et c'est justice. Ne m'a-t-elle point, la première, donné son joyeux petit cœur? ce cœur-rossignol qui me gazouille de fraîches mélodies toutes vibrantes de tendresse?...

Eh! bien qu'est-ce que cela? Je vous le disais bien, ma révérende Mère, ici l'on ne s'appartient pas et, entre la coupe et les lèvres, il se trouve place pour une foule d'interruptions qui donnent le temps au breuvage de se volatiliser et de se perdre!

Cette fois l'interruption avait l'œil vif, les dents blanches et le bonnet coquet; l'interruption souriait d'un air fûté tout en ne disant mot. Elle tenait en ses mains un gros bouquet des dernières fleurs de la saison et le déposa, tout en baissant les yeux hypocritement dans un cornet de cristal, un Baccarat authentique de bon style. Après quoi, l'interruption qui s'appelle Juliette et qui est une femme de chambre au service des visiteuses, l'interruption pirouetta sur ses talons comme une soubrette de Marivaux et me laissa seule sans qu'il m'eût semblé convenable de l'interroger.

En avais-je besoin d'ailleurs?

Ce bouquet bellâtre et fadasse ne porte-t-il pas sur chacun de ses pétales la signature de son auteur? Ces insipides parfums mal choisis ne flottent-ils point comme le symbole d'un amour de convention tout prêt à se replier sur lui-même au premier obstacle et à prendre celui qui l'é-

prouve pour son propre objet?... Le papier roide et tuyauté qui l'entourait méthodiquement rappelait bien la collerette empesée et correcte de la douairière de Chabrols; mais tout le reste, herbe ou fleurs, sentait son Georges Naire d'une lieue... pas moyen de s'y méprendre.

Or ce Georges Naire et sa tante m'agacent le système nerveux de plus en plus..... En post-scriptum je vous dirai pourquoi.

Que faire de ce bouquet? Le jeter par la fenêtre? Non : cette impertinence est indigne de votre élève, ma révérende Mère.

L'offrir à quelqu'une de ces dames?

Je m'en garderai bien : elle voudrait en connaître la provenance!

Le porter à la chapelle?

Ah! bonne sainte Vierge, que penseriez-vous d'un ricochet de cette façon?

Je ne peux pourtant pas le conserver là comme un *salem* sentimental, ni le porter à la sauterie de ce soir, ni l'effeuiller d'un air penché avec un point d'interrogation sur chaque pétale... Je sais trop la réponse monotone qu'il me servirait à satiété.

Que faire donc de ce bouquet?..

« Pan! pan! tic! toc! ouvrez! ouvrez! c'est nous! c'est nous! vite! vite! »

Il n'en manque pas un! les voilà tous! ce sont les anges-lutins.

Anges-lutins, à la rescousse, sauvez-moi du bouquet!

C'est en dedans ma bonne Mère que j'avais jeté ce cri de détresse. Mais la légion de sauvetage n'a même pas besoin du demi-mot pour comprendre... elle devine avant la lettre.

Comme autant de papillons, de sauterelles ou de chevreaux échappés, les petits de Lubecque filles et garçons s'abattirent sur cette proie fleurie pour se la disputer... Les tiges volaient en morceaux, les feuilles s'éparpillaient hachées; les calices émaillaient le parquet; les corolles s'effeuillaient en nuées multicolores; il pleuvait des étamines, il neigeait des pistils; les petits doigts, les petites dents, les petits pieds enfantins déchiraient, broutaient, écrasaient à l'envi tout cela pour conquérir « un souvenir de Paule! »

Il faut convenir que si ce souvenir est symbolique, l'image de Paule ne vivra pas longtemps dans ces cœurs-là!

Quoi qu'il en soit, je suis sauvée du bouquet! sauvée!! Si la phrase n'était point déchue et tombée aujourd'hui dans la trivialité, j'ajouterais :

« Merci, mon Dieu! »

Oui... mais le bouquet renaîtra de ses cendres... comme le Phénix. Maudit Phénix! non... c'est maudit bouquet que je voulais dire. Après celui d'hier est venu celui d'aujourd'hui, et celui d'aujourd'hui n'en empêchera pas un autre de fleurir demain à mon préjudice.

Ces bouquets opiniâtres empoisonnent mon existence, décidément! eux supprimés, je jouirais de la promenade, de la chasse, de la pêche, des quadrilles et des concerts d'amateurs sans arrière-pensée, comme une heureuse pensionnaire que je suis encore à moitié. Mais avec les Naire-Chabrols en perspective... des Chabrols-Naire, délivrez-moi, Seigneur!

En *post-scriptum*, je vous dirai pourquoi cette tante est ce neveu me causent...

Qu'est-ce encore?...

Cette fois, la baronne elle-même entre dans ma chambre comme une fée matinale avec son auréole de cheveux blonds et son peignoir bleu céleste. Elle a tout un programme sur les lèvres, et quel programme!

Jamais nous ne viendrons à bout de tant de plaisirs en un seul jour.

D'un coup de baguette, la petite fée disperse les mélancoliques impressions qui commençaient à me gagner... elle a besoin de mon concours; elle compte sur moi... je me dois à cette amicale confiance, ma révérende Mère; aussi, vais-je vous quitter bien à regret pour me consacrer à ce devoir d'amitié. Je ne le ferai pas toutefois sans vous demander la permission de déposer sur vos chères mains les baisers de tendresse, de respect et de reconnaissance que vous ne refusez jamais de votre élève.

PAULE BARANCE.

P.-S. — Eh bien! ces Chabrols-Naire, je ne peux pas les supporter, parce que... parce que... parce qu'ils sont insupportables!

Cette lettre enjouée, dont la lecture eût charmé peut-être Pierre Barance et monsieur Chauvet, ne produisit pas cet effet sur la révérende Mère; une ombre voila son visage; un soupir souleva sa guimpe et la Mère des novices, en venant prendre ses ordres une heure plus tard, la trouva plongée encore dans une mélancolie pensive dont Paule était l'objet...

Avant d'ensevelir sous la bure monastique une beauté dont son âge mûr gardait les traces, la sainte femme avait occupé dans le monde une place enviée; un instant le parfum de l'encens mondain, l'enivrement des louanges, l'admiration de tous l'avaient troublée... son cœur s'était gonflé de plaisir devant l'hommage, l'orgueil avait enflé son esprit, et volontiers elle se fût assise sur l'autel au lieu de se prosterner à son ombre... Mais Dieu, dans sa miséricorde, daigna lui parler un jour du fond du sanctuaire... le mirage s'était vite effacé; la Foi, soufflant sur l'illusion, l'avait anéantie et la jeune fille détachée de tout ce qui flatte, de tout ce qui trompe, de tout ce qui passe, ne se souvenait plus de la tentation que pour mesurer la profondeur de l'abîme auquel Dieu l'avait arrachée.

Mais cet abîme, il était toujours béant sous les pas de la foule! Combien d'âmes s'y étaient perdues! combien d'autres s'y perdraient encore!

Et la révérende Mère tremblait en songeant que quelques-unes de ses filles en effleuraient le bord, et, entre elles toutes, la plus aimée peut-être, sa chère Paule!

Elle pria longuement dans l'angoisse de son âme, et quand elle se sentit éclairée par les lumières d'en haut... le respect que nous impose une aussi vénérable personne nous empêche de lire indiscrètement derrière son épaule; peut-être garderions-nous moins de retenue avec la jeune élève; mais quand celle-ci reçut des mains du facteur cette missive toute maternelle, elle montait à cheval en tête d'une bande joyeuse et la glissa dans sa poche si précipitamment et avec une telle maladresse... qu'elle ne l'y retrouva pas quand elle voulut la lire!

Elle était bien jolie ce jour-là dans son amazone de drap vert sombre, la fille de Pierre Barance! cela semblait du moins l'avis général, et Paule ne put se méprendre au sens des regards fixés sur elle. Elle en éprouva une sorte d'excitation joyeuse qui donnait plus d'animation à son teint, plus de grâce à ses mouvements, et plus de vigueur au poignet nerveux qui maniait son cheval arabe. Le sous-préfet de Charolles engagea sa femme à copier sa manière de faire siffler une cravache; et il se trouva que la femme du sous-préfet de Charolles ne conçut aucun dépit de ce conseil!

Le juge de paix de Cluny fit remarquer à ses filles que cet aplomb viril seyait mal à une femme; et les filles du juge de paix de Cluny ne ressentirent aucune satisfaction de cette critique!

Le député de Saint-André-le-Désert oublia de reproduire pour la huitième fois depuis une semaine le compte-rendu de la seule séance où il eût tenté de parler; et le député de Saint-André-le-Désert n'éprouva aucune souffrance de cette relation rentrée!

Décidément, Paule devait être une bien grande charmeuse pour que les cœurs se trouvassent ainsi disposés!

Un nuage flottait dans son ciel, cependant: un beau nuage, c'est vrai, mais enfin un nuage. Il s'appelait Georges Naire! Poussé par la bise sous les traits de la douairière, il projetait son ombre sur toutes les joies de la jeune fille, à force d'assiduité.

Naturellement, cette assiduité n'avait pu passer inaperçue; des sourires significatifs, des demi-mots approbateurs la consacraient en quelque sorte, et peu s'en fallait que le beau neveu ne passât pour le fiancé avoué de Paule; encore quelques jours de cette galante persévérance et le vide se ferait petit à petit autour d'elle: la baronne, fine observatrice, pressentait le moment où le député reprendrait la reproduction de son discours embryonnaire; elle avait l'intuition de la désertion prochaine du percepteur grand seigneur, et prévoyait pour Paule le rôle prochain des « promises » avec son isolement et ses contraintes.

Or ce rôle effacé aurait-il sa raison d'être?

Marieuse par essence, madame de Lubecque tenait à le savoir... il ne fallait pas que l'opinion publique s'égarât:

« S'ils doivent se marier, qu'ils l'avouent carrément, dit-elle à son mari, resté avec elle en arrière de la bande; mais, si le beau Georges ne doit jamais donner son nom à cette charmante enfant, qu'il n'écarte du moins pas les soupirants, avec ses poses d'homme agréé.

— Lui des poses! il en est bien innocent, le timide garçon! si quelqu'un pose ici pour le mariage, ce ne sera jamais Georges, mais sa tante. Elle est habile, la douairière!

— Habile! souligna la jeune femme avec un fin sourire de supériorité féminine; habile! nous le verrons bien! Il lui faudrait en effet pas mal d'habileté pour transformer d'un coup ce grand collégien en mari! ma petite reine vaut mieux que cela, et, soit dit entre nous, elle commence, je crois, à s'en douter.

— Mais je ne vois pas... objecte le mari, moins ébloui que sa femme des perfections de Paule; je ne vois pas...

— Est-ce que les hommes voient quelque chose!

Et avec un gracieux haussement d'épaules, madame de Lubecque, lançant son cheval, rejoignit sa jeune amie.

André Vallier causait alors avec sa cousine. Pendant quelques jours il s'était tenu à l'écart dans une attitude qui paraissait plutôt froide que timide; non vraiment, personne n'eût soupçonné cet officier-là de timidité, pas plus dans un salon que devant l'ennemi; la jactance et la forfanterie lui demeuraient inconnues; mais il ignorait de même ce malaise qui prend sa source dans un désir immodéré de succès plutôt que dans une modeste opinion de soi-même.

Sans humilité comme sans orgueil, il se montrait franchement ce qu'il était, c'est-à-dire énergique, loyal et confiant. Une observatrice moins attentive que la baronne se fût trompée à son attitude envers Paule; ce dégagement apparent, ce manque de déférence pour ses opinions qu'il contrecarrait sans façon quand elles lui semblaient erronées, cette sobriété d'attentions, ce peu de soin de la prévenir et de lui plaire, tout cet ensemble enfin d'apparente indifférence, ont attesté pour elle le silence du cœur; mais madame de Lubecque ne s'arrêtait point à la surface: elle avait de merveilleuses révélations et peu d'énigmes lui refusaient leur mot.

Elle suivait donc du coin de ses yeux mi-clos des indices inaperçus par d'autres; elle observait certaines pâleurs de l'officier, certains éclairs mécontents de son regard quand Paule était trop entourée, et si monsieur de Lubecque lui eût demandé:

« Lequel des admirateurs de votre amie est le plus fervent? »

Elle n'eût point répondu :

« C'est Georges Naire. »

Quant à Paule, l'intention suppléait sans doute en elle à l'expérience et à l'habitude d'observer, car, elle aussi semblait devenir perspicace d'heure en heure; elle examinait curieusement son cousin comme s'il se fût révélé subitement sous un nouveau jour; et l'on eût dit qu'elle cherchât à se rendre compte de ce qu'elle n'avait pas compris encore; elle allait des taquineries innocentes aux provocations amicales, des petites querelles inoffensives aux concessions généreuses, et tout inconsciente qu'elle fût de ce rôle inquisiteur, elle variait incessamment ses moyens ingénieux d'étudier ce terrain nouveau.

Ce jour-là, fatigués un peu des exercices violents par lesquels ils venaient de remplir les précédentes journées, les hôtes du château se promenaient en flâneurs. Aucun nouveau projet ne hantait leurs cerveaux : la guerre déclarée aux fauves de Chapaize faisait trève un instant, et ce n'est pas d'effroi que les écrevisses des ruisseaux voisins reculaient devant eux. Les uns exploraient en artistes les sites environnants à la recherche d'une opposition de couleurs, d'un effet de lumière, d'un mouvement du sol; les autres se promenaient pour se promener, le regard vague et l'esprit somnolent; le percepteur, un tenorino de salon, imitait le chant des oiseaux à l'aide d'une feuille roulée entre ses lèvres; le sous-préfet, quelque peu naturaliste, cherchait de toutes petites bêtes dans des brins de mousse; et le juge de paix récoltait des plantes médicinales dont il expliquait les propriétés à ses filles qui pensaient à autre chose.

Et le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse?

Le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse manquait à la partie!

Sans doute il se ménageait pour les danses de la soirée, car il projetait toujours de danser ou de faire danser, bien qu'il ne pût jamais exécuter ce projet.

Et Pierre Barance?

Belle question! Pierre Barance pouvait-il condescendre à flâner désarmé, par un temps où les chiens ont le nez bon, et quand il avait découvert la veille des pistes intéressantes?

Pierre Barance avait donc pris une autre direction. Le fusil sur l'épaule, la carnassière au dos, les chiens sur ses talons, il eût bien voulu entraîner à sa suite Georges Naire dont il appréciait fort les aptitudes cynégétiques; et peut-être Georges Naire se fût-il laissé faire sans trop de résistance; mais, réflexion faite, il s'abstint.

Fut-il retenu par un regard foudroyant de la tante-esclave?

Un frais sourire destiné par Paule à la baronne, sourire qui se trompa d'adresse en s'égarant sur lui, trancha-t-il la question?

Ce point reste encore à éclaircir.

Toujours est-il que Pierre Barance partit seul, abandonnant sa fille à des chaperons presque aussi jeunes qu'elle. Il se souciait bien de l'âge des femmes vraiment! Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? à quoi cela se distingue-t-il?

S'il se fût agi d'un dix-cors ou d'un ragot, c'eût été très-différent, toutefois. Il ne se serait pas trompé de trois mois, je vous le certifie!

Donc, Paule, drapée dans son indépendance, courait la campagne en grande compagnie, sans autre mentor que sa bonne éducation. Elle en prit d'abord insoucieusement son parti; mais bientôt une mélancolique impression d'isolement lui pesa sur le cœur; la plupart de ceux qui l'entouraient tenaient les uns aux autres par des liens de famille : ce mari guidait la monture de sa femme avec une attentive sollicitude; cette fille souriait tendrement à son père; cette mère suivait son fils d'un œil heureux; cette sœur recourait constamment à l'affectueux appui de son frère.

Les amitiés sont douces, pensa-t-elle; mais les liens de famille, qui les remplacera?

André Vallier, qui faisait bande à part depuis quelques instants, vit sa tête s'incliner; il devina que ses longs cils voilaient une larme et se rapprocha d'elle avec inquiétude.

Elle leva les yeux et le regarda. Leur degré de parenté s'éloignait quelque peu, mais ce jeune homme était l'un des siens et le même sang coulait dans leurs veines. Sa présence lui fortifia le cœur, et dans un élan tout fraternel :

« C'est vous! ah! tant mieux! » lui dit-elle avec un beau sourire.

La petite baronne crut le voir pâlir.

Elle voyait bien!

« C'est égal, pensa-t-elle; il se trompe et fera fausse route. Elle n'aura jamais pour lui que la tranquille amitié d'une cousine pour son cousin. Tant mieux! ce jeune soldat ne serait nullement mon candidat. J'aime mieux la marier à Paris. »

Cependant l'après-midi s'avançait; le goûter envoyé d'avance par madame de Lubecque attendait les promeneurs dans une clairière de la forêt, et les appétits, surexcités par le grand air, se montraient impatients; ils pressèrent donc le pas des chevaux et c'est avec satisfaction qu'ils entrevirent bientôt, entre les vieux troncs qui l'entouraient, le campement improvisé.

Ce fut une heure charmante que cette heure de repos.

(A suivre.) MÉLANIE BOUROTTE.





RONDEL

Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude;
Laissons à sa mansuétude
Le soin de notre lendemain.

Dieu pour nous ne fait rien en vain :
Défiance est ingratitude.
Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude.

Si grande est sa sollicitude
Qu'il aplanira le chemin,
Si le chemin devient trop rude
A notre faible pas humain.

Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude.

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

Linda di Chamounix. — *La Marjolaine.* — Le monument d'Auber. — Concerts.

La *Linda di Chamounix*, du Théâtre-Italien, n'a jamais été bien sympathique au public parisien. A travers quelques beautés du premier ordre se glissent des faiblesses peu habituelles au génie de Donizetti. Il a donc fallu en tout temps que des interprètes remarquables fissent adopter à l'auditoire une œuvre qui ne savait pas l'entrainer. La Persiani, la Sontag et la Patti y ont laissé des souvenirs absolument personnels. Mademoiselle Albani y a produit un effet tout nouveau, un effet d'admiration générale. Elle a fait trouver à l'ouvrage un charme qu'on ne lui connaissait pas. Aucune de ses devancières n'avait chanté aussi bien la cavatine Pollaca du premier acte :

O Luce di quest' anima!

Quel art, quel goût exquis, quel sentiment profond de la situation! Au deuxième acte, après la malédiction, nous retrouvons la grande artiste doublée d'une tragédienne hors ligne. Qui pourrait exprimer avec plus de douleur cette phrase dramatique :

Oh! non potrei nascondermi al mondo, al genitor!

et comme la cantatrice chante et joue tout cet acte!

Aussi quelle ovation, que de rappels! partagés par Pandolfini, un Antonio pathétique, entre tous.

Madame Sanz est un charmant Pierroto qui se tire à merveille de ce rôle, si nouveau pour son genre et sa musique d'adoption. Enfin la *Linda di Chamounix* a eu le rare privilége d'attirer la foule au théâtre Ventadour.

De l'opéra passons à l'opérette.

La Marjolaine, opéra comique en trois actes, livret de MM. Vanloo et Leterrier, musique de M. Charles Lecocq, a été représentée tout récemment au théâtre de la Renaissance. Nous avons tous entendu dans notre enfance ce gai refrain des compagnons de la Marjolaine; mais la pièce ne nous rappelle en rien ces bons souvenirs d'autrefois. La fiction a établi son quartier général dans chacun des trois actes qui nous deviennent un monde absolument inconnu. Occupons-nous donc de la musique. Elle appartient à cette veine heureuse d'où sont sorties *la Fille de Madame Angot*, *Giroflé-Girofla* et *la Petite Mariée*. C'est la même grâce mélodique, touchant encore à l'opérette par sa belle humeur, mais visant à l'opéra

comique par la distinction des motifs, la forme vocale des couplets et le rhythme musical des morceaux d'ensemble. De temps à autre, quelques pointes vulgaires se jettent à travers cet esprit de bonne compagnie et y font tache. On sent cependant que M. Lecocq les évite autant que possible; mais il veut sortir le théâtre moderne de l'ornière dans laquelle il se plonge depuis trop longtemps; il veut passer de la parade à l'opéra comique par des nuances, et non par de brusques changements. Il veut fondre les teintes, et arriver, sans faire défaut au goût populaire, à le conduire doucement et mélodieusement vers une Muse plus élégante et plus choisie. Pour ne parler que des meilleurs morceaux, citons dans le premier acte, le rondeau des Blés si finement chanté par mademoiselle Granier; l'air du Carillon avec ses sonneries pittoresques; le duo des Adieux construit sur un joli air de valse, et le finale où nous avons applaudi un délicieux *parlante* dont le motif distingué contraste avec le rhythme un peu vulgaire du chœur des Médailles.

Au deuxième acte il faut citer une jolie ronde :

Magu'lonne allant à la fontaine,

un trio charmant, et l'andante du finale, où se reconnaît la main d'un maître habile.

Le troisième acte est le meilleur des trois et le plus original; les couplets de la marchande, aussi bien que la complainte des rues, sont deux morceaux qui, pour viser au succès populaire, n'en sont pas moins de fort agréable musique.

***

Toute la pléiade des artistes musiciens, tous les dilettanti, tous les journalistes ont inauguré, au cimetière du Père-Lachaise, le monument élevé à la mémoire de l'illustre maître français Auber; une foule énorme se pressait autour de la tombe, désireuse de rendre un dernier hommage à l'auteur de tant d'œuvres charmantes et populaires. Messieurs Chenevières, directeur des Beaux-Arts, Ambroise Thomas, Gounod, Reyer, baron Taylor, etc., assistaient à cette touchante cérémonie. Après que le prêtre attaché à la chapelle des Morts eut consacré le monument, la musique de la garde républicaine a fait entendre l'ouverture de la *Muette*, et les élèves du Conservatoire, placés sous la direction de M. Cohen, ont chanté le cantique du *Domino noir*, dont M. Bosquin a dit le solo d'une voix émue et touchante; puis M. Vaucorbeil a placé, sur la pierre tumulaire, une grande couronne d'or et de feuilles de laurier, au nom de la société des compositeurs dont il est le président. A quatre heures tout était terminé au cimetière; mais le soir, tout recommençait aux théâtres : en effet l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique ouvraient leurs portes à la foule qui allait écouter les ouvrages du maître.

Une cérémonie religieuse du plus grand intérêt a eu lieu récemment, à l'occasion de la cinquantième session de la société des concerts du Conservatoire, et en mémoire de son célèbre fondateur, François Habeneck. Tout le personnel vocal et instrumental de la société y a exécuté, sous la direction de l'auteur, une messe de *Requiem* écrite pour la circonstance, par M. Deldevez, qui après avoir fait partie, tout jeune, de la classe de violon d'Habeneck, est son successeur actuel, comme chef d'orchestre, à la fois du Conservatoire et de l'Opéra. M. Deldevez consacre les rares loisirs que lui laissent ses importantes fonctions, à des travaux de composition d'un ordre sérieux et élevé. L'année dernière, il nous a donné une symphonie qui a obtenu tous les suffrages des amateurs éclairés. Le *Requiem* qu'il a fait entendre dernièrement est aussi une œuvre de valeur, fortement pensée et habilement traitée, dans laquelle l'inspiration et la science sont heureusement mises au service du sentiment religieux. Nous ne pouvons, après une seule audition, en rendre compte avec détail; bornons-nous à dire rapidement que le *Requiem* de Deldevez, comme celui de Cherubini, est écrit uniquement pour chœur; que l'*introït* a l'accent triste et sombre voulu; que le *Dies iræ* exprimant tour à tour l'épouvante ou la supplication, est riche de beaux et grands effets, et qu'on y a beaucoup remarqué le *Recordare*, dans lequel l'orchestre laisse la parole à l'orgue de M. Guilmant, accompagnant seul les voix de soprani des enfants placés dans la tribune; que le *Sanctus* a de la grandeur et de l'éclat, et enfin que le *Pie Jesu* et l'*Agnus Dei* sont deux prières d'une grande suavité d'expression.

Il suffirait à la gloire de François Habeneck d'avoir été le professeur de notre grand violoniste François Alard qui, à l'Offertoire, a joué un solo de violon de la composition de son maître, avec l'incomparable *virtuosité* et l'exquise pureté de style qu'on admire si justement en lui.

A l'hôtel du ministre de l'agriculture et du commerce, il y a eu une grande soirée musicale très-habilement organisée et conduite par M. Danbé. On a bissé le menuet du *Bourgeois gentilhomme* de Lulli, et la gavotte de *Mignon*....

Nous recevons la lettre d'une jeune fille qui certainement n'a consulté pour l'écrire et pour la jeter à la poste, ni ses parents, ni son professeur. D'abord, tous se fussent opposés à l'emploi de certaine formules, — comme celle-ci, par exemple : *musique à jeter aux vieux papiers, etc., etc.*; ensuite, ils eussent su que beaucoup d'auteurs ont écrit des poèmes dramatiques auxquels les accords servent seuls d'accompagnement ; c'est le cas de l'*Orpheline*, qui est, comme le porte le sous-titre, une ballade récitée.

M. Ch. L. Hess, quoique moins connu que l'auteur de *Paul et Virginie*, est un compositeur de talent, et nul ne s'aviserait de jeter les œuvres de ces messieurs « *aux vieux papiers !* »

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ALCOOL CAMPHRÉ. (*Recette demandée.*)

60 grammes de camphre pour un litre d'eau-de-vie blanche. On fait dissoudre d'abord le camphre dans un décilitre d'alcool à 40 degrés; on le mêle après à l'eau-de-vie, et l'on conserve la préparation dans un flacon bien bouché.

***

ÉCLAIRAGE A L'HUILE.

La meilleure huile à brûler est claire, presque incolore. Il faut avoir soin de tenir l'huile à l'abri de toute exposition à l'air atmosphérique, à raison de sa grande affinité pour l'oxygène de l'air dont elle absorbe une quantité énorme, en d'autres termes, à raison de sa facilité à s'éventer. Si votre huile est devenue épaisse et visqueuse, et que vous ne vouliez néanmoins pas renoncer à vous en servir, vous y ajouterez quelques gouttes de térébenthine.

Si la mèche est trop montée, l'huile ne montera que lentement; de même si elle est trop serrée sur le bec de la lampe, si elle est trop lâche, trop large, la puissance d'attraction capillaire en sera augmentée et il montera trop d'huile; une mèche taillée inégalement ou insuffisamment produira une lumière inégale, tremblotante, la lampe filera et fumera.

Indépendamment d'une taille imparfaite de la mèche et de la mauvaise qualité de l'huile, une lampe peut fumer, si la mèche elle-même n'est pas de qualité irréprochable.

Dans ce cas, trempez votre mèche dans du vinaigre fort, faites-la bien sécher, puis employez-la comme à l'ordinaire. Elle donnera alors une lumière claire et brillante qui vous dédommagera de l'embarras insignifiant résultant de cette préparation fort simple.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Celles de nos chères lectrices qui veulent bien s'intéresser à nous, ma Florence, apprécient-elles justement nos situations, en ce moment si différentes?

Quelques-unes se seront dit :

« Pauvre madame Florence ! quel héroïsme dans son sourire ! sa lèvre chante ; mais sa lèvre seulement, car son cœur doit soupirer dans ce triste silence de la campagne, sous les giboulées de mars et les homélies de carême. Pas une seule occasion de s'habiller ! pas d'autre spectacle à contempler que celui du réveil de la sève luttant contre les dernières rigueurs de l'hiver ! aucune distraction, si ce n'est le whist en famille ou la causerie à quatre... Pauvre madame Florence ! »

Et ces mêmes amies inconnues auront ajouté :

« Heureuse mademoiselle Jeanne ! Gâtée par ses amis; en relations sympathiques avec la plus grande partie du Paris élégant, lancée beaucoup dans le monde, où elle rencontre un aimable accueil, elle est privilégiée; et sans doute il ne se trouve pas un brin de laine parmi l'or et la soie dont ses jours sont tissés. Heureuse mademoiselle Jeanne ! »

Eh bien ! moi, je renverse les deux exclamations et je m'écrie, en toute connaissance de cause :

« Heureuse Florence ! Pauvre Jeanne ! »

En effet, ma chérie :

Retenue à la campagne plus longtemps que tu ne le voulais, par la rougeole de tes enfants, tu viens d'y passer quelques semaines sur lesquelles peu de plaisirs ont lui, c'est vrai ; mais à défaut de plaisirs, tu possèdes le bonheur, et cela vaut mieux :

Tu jouis de l'union de famille, de l'intimité amicale avec les R..., de la vie du cœur enfin, dans toute son intensité, sans que les indifférents et les fâcheux viennent distraire ton attention des êtres aimés qui t'entourent, te disputer à eux ou te les prendre eux-mêmes.

Dans un calme absolu qui permet de se recueillir, dans une solitude relative qui laisse du temps pour penser, tu conserves ton individualité; tu as le loisir de l'étudier et de te connaître; tu lis; tu compares; tu te souviens. Ta mémoire s'enrichit; ton goût s'épure; ton jugement s'affermit; tu vis enfin de la vie de l'intelligence, dans le sens large du mot.

Et si l'*ange* a tout à gagner à ce régime moral, comme la *bête* y trouve son compte aussi!

Les jours remplis mais calmes préparent le sommeil sans rêves agités, le bon sommeil des consciences satisfaites, qui repose et fortifie.

L'exercice au grand air fait circuler le sang dans les veines rafraîchies, maintient l'équilibre dans tout l'organisme et... assure les bonnes digestions. C'est un point capital, dit-on. Cela ne s'avoue pas sans honte... mais la paix d'un ménage et, par conséquent, le bonheur de la vie dépendent souvent des dispositions de l'estomac. Conservez donc une humeur égale et un aimable caractère avec des crampes ou des spasmes, des suffocations ou des pesanteurs!

Or, tu aimes librement; tu penses à loisir; tu manges comme une fermière; tu dors de même et tu te portes comme une Lorraine ou une Normande.

Je puis donc répéter, en toute vérité:

« Heureuse Florence! »

Quant à moi, chère amie, j'ai arboré, cet hiver, des toilettes charmantes... mais je sais ce qu'elles m'ont coûté d'invention, de combinaisons, d'imagination... et surtout d'argent!

J'ai reçu tant de compliments musqués, ambrés, fins et surfins, qu'il ne tiendrait qu'à moi de me croire jolie comme une demoiselle de Z..., distinguée comme madame de G..., et spirituelle comme la petite comtesse d'A.... Mais je n'ignore pas le peu que vaut l'encens des salons, car j'ai moi-même à me reprocher, hélas! d'en avoir parfois brûlé qui n'était guère de bon aloi!

J'ai jonché les parquets de l'Élysée des lambeaux de ma traîne. J'ai chanté des opérettes chez madame d'O., très-applaudie par l'auditoire. J'ai conduit les plus jolis cotillons du monde avec de « beaux danseurs. » Mais la foule me fatigue et m'attriste quand je m'y mêle trop souvent: des pensées funèbres viennent m'assaillir devant ces cohues bruyantes et parées.... Devançant, malgré moi, la marche du temps, je vois les jeunes fronts se flétrir, les fraîches couleurs s'effacer, les chevelures blondes et brunes blanchir, les corps souples et gracieux s'immobiliser dans la mort.... et, face à face avec ces cadavres de l'avenir, je me demande anxieusement:

« Quel sort éternel est réservé aux âmes qui les habitent? Dans cette foule enivrée qui bourdonne et s'étourdit maintenant, beaucoup sont appelés, mais peu seront élus... Quels sont les réprouvés?... Peut-être cette belle jeune femme qui boit à longs traits l'orgueil de la vie dans la coupe du plaisir... Peut-être ce vieillard comblé de dignités et d'honneurs, mais avide encore de ces vains hochets... Peut-être moi-même!...

Oh! ma Florence, l'atroce vision que ces mirages d'outre-tombe, quand l'orchestre lance ses joyeuses fusées sur les blanches épaules et sur les fronts ceints de diamants!

Elles ne me poursuivent pas incessamment, toutefois: dans les moments de trêve, je me livre au plaisir sans arrière-pensée; et, moi aussi, je bois à la coupe où tant d'autres s'abreuvent. Mais, faut-il te l'avouer, ma Florence? si je n'en trouve pas toujours le breuvage amer, la plupart du temps il me semble insipide.... En dépit de son perpétuel mouvement, de ses fluctuations, de ses changements apparents, la foule est toujours la même, il faut le reconnaître... Elle reproduit constamment les mêmes scènes sur le même théâtre, avec les mêmes acteurs, sous des noms et sous des masques différents.... Et c'est d'un monotone!

Et la danse?

Oh! la danse, qu'on l'aime à dix-huit ans, cela se conçoit; mais plus tard, si l'on n'en est plus épris pour elle-même, si l'on n'en raffole pas, si enfin l'on se prend à l'analyser... ah! le froid plaisir! le stupide exercice!

C'est ainsi que je tourbillonne, chère amie, tantôt dans les bras d'un petit monsieur dont la barbe n'est pas éclose encore et que je dépasse de toute la tête; tantôt dans ceux d'un vétéran de la danse qui dissimule les ravages du temps sous les efforts du badigeon; tantôt.....

Mais ne disons pas de mal de nos danseurs; leur rôle n'est pas toujours si agréable: songe donc...

Notre bonheur est en leurs mains tout le temps d'un quadrille ou d'une polka; ils en sont responsables! C'est leur devoir de se montrer spirituels à notre profit; de nous soutenir d'un bras ferme dans la cohue tourbillonnante; de nous manœuvrer savamment pour faire valoir nos grâces; nous préserver des chocs, des coups de coude et des chutes; et de conserver enfin l'équilibre eux-mêmes, dans ce fouillis de traînes dans ce frétillement de queues allongées qui leur enlacent les pieds et leur tendent des piéges!

Ah! certainement, eux aussi ont le droit de trouver que la danse n'est pas un plaisir sans mélange!

Et les concerts où nous faisons notre partie? les comédies de salons où nous remplissons un rôle? tous ces divertissements intellectuels et artistiques, enviés de ceux qui les ignorent, ne les payons-nous pas plus qu'ils ne valent?

Que de précautions, que de petites gênes et de menues privations à l'approche d'un concert où ma bonne mère espère un succès pour moi!

« Jeanne, ne sors pas aujourd'hui: le temps est humide!

« Jeanne, ne t'approche pas du feu: la forte chaleur dessèche le gosier et nuit à l'émission de la voix!

« Jeanne, ne respire pas le parfum de ces fleurs: ton larynx s'en trouverait mal!

« Jeanne, ne mange ni salade, ni cornichons, ni farineux, ni graisse, ni sucre, ni ceci, ni cela, ni autre chose encore... etc., etc., etc.!!! »

Les préparatifs des représentations dramatiques nous réservent bien d'autres supplices :

Pour quelques détails amusants dont s'émaillent les répétitions, combien d'autres fastidieux si ce n'est plus! Quel ennui d'apprendre un rôle mót à mot comme une page de grammaire à l'école! Quel autre ennui de le répéter à satiété pour fournir la réplique au père noble qui se fourvoie, à l'amoureux qui se trouble, à la soubrette qui reste court, à la grande coquette qui perd pied, ou pour améliorer ses propres intonations, ses gestes et son attitude!

Et quand le grand soir est venu, que la rampe s'allume et que le rideau se lève, quel battement de cœur et quel étranglement nerveux on éprouve, si fort en fonds de vanité que l'on puisse être!

Justement on ne se trouve ni en voix ni en beauté; on découvre des fautes de style dans son costume et des erreurs de goût dans sa diction; l'on redoute le jugement partial de tel auditeur ou la critique envieuse de telle auditrice qui eût volontiers pris un rôle aussi.

Les applaudissements sont-ils enthousiastes, on s'en réjouit peu parce qu'on soupçonne alors le public d'y mettre de la complaisance. Sont-ils sobres, on l'accuse au contraire d'une flagrante injustice et l'on se sent digne d'une ovation!

Décidément, pas plus que la danse, ces plaisirs-là ne sont des plaisirs exempts d'alliage; qu'en dis-tu?

Si encore cette agitation n'avait qu'un temps! si elle cessait avec le bruit des grelots du carnaval!

Mais hélas!... hélas!... sous les cendres du carême, le feu mondain couve encore pour éclater de temps en temps!

Le monde est un incomparable tyran, ma chère amie : ses esclaves, volontaires ou forcés, lui obéissent quand même. Il ne tient compte ni de leurs protestations ni de leurs efforts pour lui échapper... Quand il les enserre dans ses redoutables engrenages, malheur à eux! Ils n'en sortiront pas facilement et surtout ils n'en sortiront pas intacts!

C'est mon histoire :

Je n'ai pu traverser impunément tant de veilles, tant de fatigues; d'un salon à l'autre, j'ai récolté des maux de dents, des rhumes de cerveau et pas mal d'autres avaries. Depuis la mi-carême, j'ai dû m'enfermer, me soigner et me priver d'entendre de beaux sermons, desquels j'avais pourtant bien besoin après une existence aussi mondaine.

Maintenant, voici le soleil; voici le printemps! voici la Résurrection! Mais moi je suis tenue en dehors de toutes ces douces et grandes choses... Je me ménage et je me soigne! Quelle horreur! respirer le parfum des violettes... en infusions! Se promener... de son fauteuil à sa fenêtre! avoir pour soleil printanier... un feu de charbon de terre dans une grille de fonte!

Cependant les rayons du vrai soleil d'en haut pénètrent par instants jusqu'à ma prison. Mais je ne leur en sais pas gré, ma chérie; car, s'ils favorisent au dehors l'éclosion et l'épanouissement de toutes choses, ils accusent avec cruauté les avaries de mon visage : j'ai les yeux battus jusqu'au menton, comme madame de Blainville (voir le *Caprice*); mes joues sont creuses et pâles... positivement, je me trouve laide! C'est bien fait : Meâ culpâ!

Tu me plains, n'est-ce pas? tu vas soupirer avec moi : « Pauvre! JEANNE. »

MODES

L'obligation de venir en aide aux ouvriers lyonnais et de relever la fabrication des belles soieries aura pour effet de modifier un peu les usages actuels de la mode.

Il est évident qu'une toilette composée avec des tissus de soie, d'un prix toujours élevé, devra avoir une durée différente de celle des années précédentes, dont les lainages faisaient le fond principal. Il est donc probable que nous ne verrons plus surgir, à chaque renouvellement de saison, des modèles et des formes de costume rendant presque ridicules ceux qui datent d'une autre année ou même de quelques mois.

Les façons de robe sont si compliquées et si chères qu'il est vraiment bien à souhaiter que nous revenions à des proportions un peu plus restreintes et plus raisonnables.

Les soieries qui vont nous être fournies par la Ville de Lyon sont d'une souplesse et d'un moelleux remarquables; elles se prêtent admirablement bien aux draperies, biais, écharpes, etc.

J'ai pu admirer des *pékins indiens* de différents tons, merveilleux d'effet. Il y en a un mordoré et bleu pâle tirant sur le vert d'eau, que j'ai trouvé ravissant; le tout broché de plusieurs nuances changeantes et chatoyantes. Employé avec de la faille unie d'une des couleurs dominantes, cela fera une délicieuse toilette.

Un autre est à rayures gris de fer, broché de différentes nuances douces, et jaune d'or; garni d'une frange de toutes les couleurs, avec brindilles d'or, et disposé sur de la faille gris fer, cela sera élégant et original.

On trouve de superbes rubans brochés dans le

même genre. Ils ont l'avantage de n'avoir pas d'envers, ou du moins de pouvoir se porter de n'importe quel côté. Car tout en étant différents d'effet, ils sont aussi jolis l'un que l'autre.

Pour enfant, ces rubans, fort larges et très-souples, s'emploient avec succès en ceintures à larges coques ; il y en a de splendides écossais.

J'ai encore vu de beaux tissus de soie à rayures brochées en long; il sera facile de découper ces rayures, qui sont au nombre de sept ou huit par lé, et de s'en servir comme ornement. Quelques dessins sont charmants et feront de très-belles garnitures sur de l'uni.

En étoffe de laine et soie, j'ai remarqué le même genre; entre autres une broderie blanche sur fond bleu qui ornerait admirablement bien un costume bleu de ciel, et sans grand frais, car l'étoffe dont je parle contenait huit bandes dans sa largeur, et ne coûtait que 5 fr. 90 cent. le mètre.

En soie, c'est plus cher, mais aussi plus élégant.

On m'a encore montré de fort beaux brochés blancs sur fond écru, et des brochés nuances sur nuance tout nouveaux.

Mais si toutes ces belles étoffes sont destinées à reparaître, nous n'en conserverons pas moins, pour l'habitude, et toujours pour les jeunes filles les costumes de lainage. Ceux en petit drap blanc uni, gaufré, façonnés, matelassés, ont beaucoup de vogue; on les garnit de dentelle torchon, d'effilés de laine, et de broderies anglaises. Le cachemire bleu de ciel convient toujours.

Une polonaise garnie de petits volants plissés dont la tête et le bord sont ornés de valenciennes blanche, est de bon goût. D'autres, également bleu clair, ont des galons gros bleu brodés de blanc, entourés de petites soutaches de soie blanche; sequins d'argent autour du cou, des manches et des poches.

Le petit drap café au lait, ornements de soie de même nuance, fait un costume distingué.

On plisse beaucoup le devant des robes en travers. Les plastrons d'étoffes ou de nuances différentes du costume se voient souvent, et quelquefois en dessous d'un laçage qui va du haut en bas.

On fait sur drap des pékins rappelant ceux des tissus de soie. Les couleurs sont très-pâles.

Le costume suivant est fait avec un de ces pékins, rayé en long.

Le jupon, en soie noire, est presque caché. Il a dans le bas, et seulement sur le devant, deux volants, les rayures placées en travers. Le haut et le bas de ces volants, qui sont plissés, sont garnis d'une dentelle torchon.

La polonaise est ornée de deux volants semblables, seulement dans le bas du devant. Les lés de côté sont cousus tout le long sur le jupon, et le dos se compose, dans le milieu, de cinq plis évasant vers le cou, resserrant à la taille et s'ouvrant à la suite, en formant un volant plissé large de deux mains. Treize volants semblables lui succèdent en allant jusque dans la traîne, en éventail. Les manches sont en soie noire, avec volant plissé garni de dentelle.

Ce même modèle est extrêmement joli disposé comme suit :

En gaze noire, à petites rayures claires.

Le corsage de la polonaise est doublé de soie et ouvert en carré. Les manches restent claires. Les volants sont garnis d'une petite dentelle noire, et chacun est précédé d'un autre en soie crème effilé; semblable garniture à l'ouverture du corsage et aux manches. Les plis du dos sont mélangés noir et crème.

Pour des fillettes, de jolis petits costumes simples et solides, en toile de Vichy à petits carreaux bleu et blanc; le tout pareil, et liséré deux fois en percale blanche, et en percale noire. Boutons noirs lisérés de blanc.

Les formes des costumes sont à peu près les mêmes; il y a pourtant une légère tendance, dans les costumes bien faits, à un peu moins resserrer la femme, qui ne pouvait plus marcher ni s'asseoir gracieusement.

Les chapeaux de printemps sont remplis de fleurs ou tout en fleurs. Toujours beaucoup de guirlandes, et tout à fait rondes.

Les violettes de différentes teintes, le coucou, les primevères sont les fleurs préférées du moment. On mélange aussi avec les fleurs des choux ou des ruches de faille découpées, nuance crème ou autre. Les brides sont en faille en biais, découpées ou effilées.

Beaucoup de chapeaux sont sans brides.

La forme capote convient bien aux femmes qui ne sont plus jeunes, ainsi que les guirlandes de fleurs avec brides de tulle, ou de faille. Voiles à pois d'or, ou à pois de paille.

En finissant je recommanderai un joli genre de paletots-peignoirs blancs, en piqué, en brillanté. Ils sont presque aussi longs que le jupon, qui doit être assorti, et généralement avec un haut volant. Il y en a en cachemire rouge, rose, bleu, etc., ornés de dentelle torchon ou de guipure.

Les blancs sont garnis de broderie anglaise et les plus jolis de dentelle torchon et d'entre-deux, sous lesquels passent des rubans de couleurs rose et bleu pour les jeunes femmes; caroubier ou de velours noir pour les plus âgées. Ces dernières auront un bonnet forme Charlotte Corday orné de même.

Ces paletots ont de larges poches avec entre-deux et rubans, et se boutonnent tout le long.

LEÇON DE COIFFURE

La coiffure d'une jeune fille n'est pas chose facile à imaginer, surtout de seize à dix-huit ans; à cet âge on craint de coiffer trop vieux ou trop enfant. Il ne faut généralement point ou peu de

postiches : les mamans, avec raison, n'en veulent pas entendre parler ; des ondulations sur le front, il n'en faut point, cela vieillit ; des chignons, des coques en tout sens ne conviennent guère non plus, et pourtant on veut que la tête soit entièrement garnie afin qu'il ne reste pas de vides désagréables à l'œil. Nous pensons que la coiffure en exécution et terminée, que représentent les quatre figures contenues dans le cahier, conviendra au plus grand nombre et satisfera les mamans.

Le nº 1 représente la division des cheveux. On fait d'abord une raie, partant d'une oreille à l'autre, à dix centimètres de la naissance du front ; ensuite on divise les cheveux de derrière en deux parties, par une raie transversale ; la partie la moins épaisse — celle du sommet de la tête — s'attache, afin de donner une fondation solide à la coiffure. La partie la plus épaisse — celle du bas, se partage d'abord en deux mèches, se divisant elles-mêmes en deux, ce qui donne quatre mèches d'égale grosseur ; on les crêpe légèrement à l'intérieur, on les roule afin de former des tubes creux, que l'on rattache ensuite deux par deux, comme l'indique le nº 1.

Faire ces torsades soi-même, est peut-être difficile; mais on trouve de petits rouleaux en cheveux crêolés, dont les pointes sont frisées, et que l'on peut mettre à l'intérieur ; les cheveux se tournent dessus après avoir mis les pointes en papillotes, lesquelles viennent se confondre avec les pointes des cheveux de la personne. Ensuite, relever les cheveux sur le devant en bandeaux Marie Stuart. Pour exécuter ce bandeau, on peignera les cheveux diagonalement en arrière, en les tournant tant soit peu entre les doigts, autant que possible derrière la tête ; remontez ensuite ce bandeau à la hauteur de l'attache où vous le fixerez avec une épingle à cheveux, piquée à cheval par-dessus ; c'est en remontant ce bandeau que l'on arrive tout à la fois à le faire bouffer dans le haut, et à le tendre dans le bas, du côté de l'oreille. Ensuite prenez deux petites boucles-pointes de frisure; vous les faites traverser le bandeau à l'aide d'une épingle d'écaille, comme l'indique la figure nº 2.

On pourrait remplacer ces petites boucles par quelques cheveux à soi, qu'il faudrait couper ; mais ils ont l'inconvénient, la plupart du temps, de ne pas rester collés sur le front, tandis que la petite mèche postiche, qui traverse le bandeau après avoir été crêpée légèrement, reste tout à fait à plat et peut encore se fixer avec une épingle neige.

Le nº 3 représente la coiffure terminée par derrière. Pour l'exécuter, il faut d'abord rapprocher les deux torsades, que l'on attache à peu près au milieu avec un nœud de gros de Suez ou de faille. Faites avec les pointes de vos bandeaux une petite coque à droite et à gauche de l'attache; séparez ensuite en trois parties les cheveux attachés sur le sommet; crêpez légèrement ces trois mèches et tournez la pointe en dessus, jusqu'à moitié environ de la longueur; fixez-les ensuite l'une contre la tête, à la naissance des torsades, et les autres un peu à droite et à gauche, tout à fait sur le sommet. Cette façon de tourner la pointe en dessus donne trois doubles coques ; les deux simples ont été formées avec les pointes des bandeaux. Placez un piqué de fleurs, comme l'indique la figure nº 4, où l'on voit la coiffure entièrement terminée sur le devant.

H. DE BYSTERVELD.

VISITES DANS LES MAGASINS

Afin que l'on ne puisse pas m'accuser de développer chez vous, mesdemoiselles, l'esprit de coquetterie, cherchons, avant de vous parler des étoffes nouvelles que le printemps fait apparaître, par quel moyen vous pourriez utiliser un costume de sultane, — ou bien encore un costume de cachemire clair, de gaze de Chambéry, défraîchi, mais en bon état. Ne le décousez pas, ne le faites pas nettoyer, mais faites-le teindre tout fait, couvert de ses volants et de ses bouillonnés. Vous économiserez une façon, toujours chère, et votre costume teint vous fera grand honneur. Il est bien entendu que je ne parle que de la teinture noire. Ne vous préoccupez pas de la doublure du corsage, elle restera blanche. Par quel procédé M. Périnaud est-il arrivé à ce tour de prestidigitation de plonger un costume tout fait dans une vilaine cuve noire sans que la doublure y perde sa blancheur ; voilà ce que je ne m'explique pas : je le constate et j'en profite, cela me suffit. Voici un premier conseil qui regarde exclusivement les lainages et les gazes.

Un autre conseil vous engagera à faire teindre les costumes de faille, les jupes, soit en noir fin, soit en couleur fine de quelque ton qu'il vous plaise; on se conformera à l'échantillon que vous joindrez ; votre étoffe vous représentera, sans aucune exagération, une soie neuve, et elle en aura la souplesse, le brillant, et s'utilisera en costume habillé. N'ayez aucune crainte : le tissu ne se cassera pas comme cela arrive aux teintures communes. Ce très-grand progrès est d[illegible] ux de-

nières découvertes de M. Périnaud. C'est à lui que revient le mérite de tous ces perfectionnements, de ces inventions successives pour lesquelles il a été breveté, et dont la dernière a pour but d'assouplir la soie teinte en lui laissant la souplesse des soieries neuves.

J'ai constaté que les teintures de M. Périnaud sont telles qu'il nous les promet: souples, renforcées, soyeuses, d'un noir fin, de couleurs fines et à la mode S'adresser directement à la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière.

Maintenant, mesdemoiselles, c'est au Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac, que nous allons demander des renseignements sur les étoffes de la saison; nous ne nous occuperons que des fantaisies en lainage, et encore nous faudra-t-il faire un choix au milieu de cette quantité de tissus qui emplissent les rayons. Tout d'abord, je vous dirai que je me suis laissé tenter par une véritable popeline de Lyon qui se trouve, dans toutes les nuances, au prix de 2 fr. 90 cent. le mètre, et je ne pense pas être exagérée en estimant sa valeur à 5 fr. le mètre. Elle fera de charmants costumes de jeunes filles et des robes d'enfant délicieuses.

Allons au lainage. Je remarque que les tout petits damiers sont nombreux; ils se disposent en rayures, alternées avec une rayure unie, ce qui fait nouveauté; le tissu rayé s'assortit, soit avec un tissu tout damiers, soit avec une étoffe unie, pour combiner un costume. Le ton principal, un mélangé blanc, s'harmonise avec les couleurs à la mode; prix: 1 fr. 45 cent. et 1 fr. 60 cent. en soixante centimètres de largeur.

Un damier natté, pure laine, se trouve dans les couleurs prune, bleu marine, loutre, bleu porcelaine, bois clair, gris ardoise clair; il coûte 1 fr. 95 cent. le mètre, en soixante centimètres de largeur.

Un joli lainage uni est coupé de rayures formées de petits damiers fondus dits *pied de poule*; cette dernière disposition se trouve reproduite dans tous les tons à la mode; l'uni et l'étoffe couverte de ce genre de damiers s'emploieront pour la jupe; prix: 4 fr. 75 cent. et 5 fr. 50 cent. le mètre, en soixante centimètres de largeur.

Pour tunique-princesse la bourette neigeuse multicolore est une très-jolie nouveauté qui coûte 8 fr. 25 cent. en un mètre vingt centimètres de largeur. Le genre bourette se trouve dans les nuances bois, prune, bleu marine, loutre mélangé de blanc, et coûte 6 fr. 50 cent. en un mètre vingt centimètres de largeur.

Un tissu sablé et boutonné dans la nuance *drap* nommée *fleur de pêcher* s'emploiera pour les costumes journaliers et de campagne: il coûte 3 fr. 75 cent. en soixante-dix centimètres de largeur.

Des lainages dentelle nuances fines méritent que je les signale particulièrement parce qu'ils nous offrent une très-élégante nouveauté; ils sont une imitation très-réussie des batistes et des jaconas tissés à jour; prix: 5 fr. 75 et 6 fr. 90 c. le mètre, en un mètre vingt centimètres de largeur; l'étoffe unie crépon pure laine coûte 2 fr. 90 cent. en soixante centimètres de largeur.

Dans les tissus noirs, les brillantés damassés remplacent les alpagas unis dont on est un peu fatigué; ils coûtent 2 fr. 45 et 3 fr. 50 cent. le mètre en soixante-cinq centimètres de largeur; les façonnés noirs en un mètre vingt de largeur à 4 fr. 90 cent. le mètre seront employés pour costume complet.

J'aurais à vous parler de beaucoup d'autres tissus de bas prix; mais il me faut choisir. Je réserve les quelques lignes dont je puis encore disposer, pour vous signaler un très-beau tissu à rayures brochées sur les nuances à la mode. Ce tissu a cela de particulier qu'il peut servir de garniture en séparant les rayures brochées. La largeur comporte huit rayures de cinq centimètres. Un mètre cinquante d'étoffe donnera douze mètres de galon. Cette disposition brochée blanc sur noir assortie avec un tissu noir ne pourra manquer de faire un joli costume de demi-deuil.

Nous rappelons que toutes les demandes d'échantillons et autres doivent être adressées directement aux magasins du Petit Saint-Thomas.

Nos modes collantes nécessitent plus que jamais un corset bien fait. Nous vous avons signalé le corset de madame Emma Guelle, auquel le busc articulé, garanti incassable et dont elle est l'inventeur, donne un soutien souple et léger tout en offrant une certaine résistance, en parfaite harmonie avec les costumes actuels. Le busc articulé est la plus utile innovation et le plus grand perfectionnement qui aient été appliqués au corset, et nous félicitons madame Guelle de sa très-heureuse invention, récompensée d'ailleurs d'une médaille à la dernière exposition. Les corsets de madame Guelle, par leur excellente coupe, donnent de la grâce et de la souplesse à la taille, parce qu'ils ne compriment en rien le jeu des muscles. A tous ces avantages, qui sont appréciés par les femmes et les mères de famille, ajoutons que les prix sont modérés. Il est entendu que tous reçoivent un busc articulé garanti *incassable*.

Nous trouvons encore dans cette maison la tournure, inséparable du corset, et qui se présente sous différentes formes selon qu'elle doit accompagner le costume de ville, de visite ou la toilette de dîner et de soirée. La tournure est très-étroite à la ceinture pour dégager les hanches, et la pente légèrement accentuée arrive à produire le volume nécessité pour l'ampleur des plis de la tunique, resserrée ensuite par un ornement quelconque. Madame Guelle a pris un brevet pour cette nouvelle tournure, dont les aciers verticaux plient naturellement au moyen d'articulations qui, tout en maintenant la tournure, la font

retomber d'elle-même; la souplesse et la légèreté des ressorts en dissimulent la présence.

Voici les prix des tournures-pouff : 2 fr. 25 en tissu gris ou blanc, et 2 fr. 75 en popeline rouge. La longue tournure coûte 3 fr. 50 en étoffe grise ou blanche et 4 fr. en popeline rouge. Le busc articulé garanti *incassable*, ne fatiguant jamais, 4 f. La ceinture parisienne, pour éviter les fronces des jupons et allonger les corsets courts, 4 fr. Envoyer les mesures à madame Guelle, 39, boulevard Saint-Martin.

Envoi franco aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, avec privilége de retourner immédiatement ce qui ne leur plairait pas.

Terminons les renseignements ayant trait aux nouveautés de la saison par quelques détails sur les tissus de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain. Mais avant de commencer, nous vous annoncerons que cette maison, qui va changer de local, fait un rabais considérable sur les coupes de foulards lisses et croisés, unis et à dispositions. Le foulard vendu habituellement 6 fr. le mètre ne coûte que 3 fr. 50 c. le mètre, et cette réduction a lieu sur les belles qualités. La Compagnie des Indes ne pourra supporter les frais de port pour ces foulards, à moins que l'on ne choisisse aussi une autre étoffe n'ayant pas subi de diminution; dans ce cas, le port serait à sa charge. Les nouveaux tissus grain de crêpe de Chine et Poudre d'or, offrent des mélanges de tons très-réussis : le blanc, le bleu marine et le bleu ciel se fondent harmonieusement; le tilleul, l'écru et le cardinal donnent un moucheté brillant de très-bon goût; le myrte, le loutre, l'écru d'aspect plus sombre ne sont pas un moins heureux mélange; le tilleul, le rose et le ciel donnent des reflets soyeux et gais; le prune, le noir, le blanc, se mélangent avec des tons clairs. Cette belle étoffe coûte 14 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur.

Au même prix, même largeur, voici une rayure perdue sur fond tilleul qui se nuance de noir, de gris, de bleu pâle et de cette fameuse couleur *mandarine*, qui se retrouve dans toutes les nouveautés de la saison. Les couleurs combinées ensemble sont les mêmes que celles du tissu précédent.

Une troisième étoffe présente une disposition de rayures égales, de couleurs tranchantes, recouvertes d'un broché de couleur imitant de petits pavés. Sur des rayures noires et blanches le broché sera maïs; blanches et loutre, broché écru; blanc et marine, broché bleu ciel; marine et ciel, broché ciel et le contraire; tilleul et loutre, broché loutre, etc. Nous vous rappellerons que le tissu de cachemire de l'Inde aura toujours la vogue, et que mélangé avec une faille de même ton, il composera un costume aussi élégant que facile à porter. Les prix varient de 8 fr. le mètre à 15 et 25 fr., et la largeur est de un mètre vingt centimètres à un mètre trente centimètres. La Compagnie des Indes envoie franco la collection de ses échantillons.

Maintenant, mesdemoiselles, je laisse de côté les coquetteries de la toilette pour vous parler travaux de fantaisie et utiles; je les nomme utiles parce qu'ils forment le goût et donnent une certaine adresse, qu'il est nécessaire d'acquérir.

Les bandes de tapisserie pour encadrement de portière, fauteuil ou chaise, représentent des dessins anciens, genre généralement préféré. Le prix d'une bande de trois mètres de longueur avec un échantillon tramé d'un mètre de long, fournitures comprises, est de 45 fr.; sur un mètre cinquante centimètres, entièrement tramée, 35 fr. Le genre Smyrne ou Algérien, dans lequel entre un peu de soie, coûte, par bande échantillonnée avec les fournitures, 25 et 35 fr. Une bande pour lambrequin de fenêtre, de cheminée, en drap avec d'élégantes arabesques, échantillonnée sur un mètre de long, les appliques préparées et les fournitures de soie, coûte 40 fr.

Ce que j'ai vu de tout à fait charmant, rue de Rohan, 3, chez mademoiselle Lecker, et que j'ai noté pour vous en parler, ce sont de jolies bandes en drap couvertes d'un dessin genre ancien, brodées au feston, en soie de couleur; ce travail doit aller très-vite, et monté en chaise volante, en coussin, en tabouret avec drap ou satin, il sera d'un aspect fantaisiste très-original. Je glane au milieu de bien des jolies choses, et je regrette le peu de place qui me reste; j'eusse voulu vous faire participer à toutes les suprises que renferment les cartons de mademoiselle Lecker; vous parler des paniers à ouvrage en osier, brodés en laine ou décorés d'application de drap; les formes en sont commodes et variées; la forme sceau à anse avec couvercle séduit par son côté pratique, tout en étant élégante; les formes carrées, ovales, etc., ont aussi leurs amateurs.

Pour les bébés, mademoiselle Lecker prépare des robes que les sœurs et les mamans pourront soutacher en quelques jours; elles coûtent, soutache comprise, 8 fr., 15 fr. et plus, si ce sont des robes longues. Une couverture de berceau en piqué dessinée, avec les fournitures, coûte 7 fr. De jolis chaussons pour baby, au crochet, brodés en soie rose ou bleue, avec ruban faisant jarretière et se nouant devant, coûtent 5 fr. la paire. S'adresser directement à mademoiselle Lecker.

C. L.





EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE N° 4097

Robes et confections des magasins du Petit-St-Thomas, 35, rue du Bac.

Chapeaux de mesdames Dureau et sœur, rue Dupetit-Thouars, 18.

Première toilette. — Robe en mansourah nuance prune deux tons. — Mantille en armure de soie ou de laine. (Voir la planche de patrons de ce numéro). Dos cintré, à basque ronde garnie, comme les deux longs pans, d'un effilé grelots en satin. Autour du cou et devant, coquillé de dentelle noire avec petits nœuds de satin. — Capote en taffetas prune avec passe en paille; nœud sur le côté droit; il part de ce nœud une traîne de petites campanules s'étendant sur un revers doublé de prune clair; brides couleur prune nouées sur le côté.

Deuxième toilette. — Robe en livonienne (vigogne armurée) noire. — Pardessus en faille, boutonné droit sur le côté; trois coutures dans le dos. — (Voir la planche de patrons de ce mois). Il est garni dans le bas et autour du cou, d'un plissé de dentelle surmonté d'un entre-deux brodé. Manche arrondie ornée de deux plissés de dentelle surmontés également d'un entre-deux brodé. Deux flots de ruban noir, traversés par le même entre-deux, forment la poche. — Chapeau de paille blanche agrémentée, ruban marron grillé le long de la calotte, à gauche; un autre ruban la traverse dessus dans la longueur et vient se perdre, comme le premier, dans un chou en ruban pareil, avec petit bouquet d'herbes et de pâquerettes. Boutons de pâquerettes en cordon gagnant un peu sur la passe. Dessous ruché en tulle devant, et nœud en faille retombant derrière.

Troisième toilette. — Robe en casimir bulgare gris fer liséré en faille gris argent. — Paletot ouvert en biais, sans boutons, en matelassé noir, garni d'un effilé surmonté d'un galon orné noir, bordé, de chaque côté, d'une petite dent en passementerie. Col rabattu orné de petits galons et bordé de dents en passementerie. Derrière, le galon du bas remonte carrément presque jusqu'à la taille, pour former une patte boutonnée. Poche aumônière, ornée de petits galons et de dents, comme le col; sur la partie rabattue, trois petites pattes en petits galons, fermées chacune par un bouton. Manche garnie, en carré, de galon orné et boutonnée jusqu'au coude. — (Voir la planche de patrons de ce mois). — Capote baby en gros grain nuance fer; deux pans garnis d'effilé tombent sur un petit bavolet à plis plats; nœuds mêlés de coques gris fer et bleu de ciel; dessous, ruché effilé bleu de ciel, très-fourni.

Quatrième toilette. — Robe en faille bronze. — Paletot en faille noire, un peu ouvert devant, orné de biais avec passant de chaque côté posant sur un coquillé de dentelle. Le biais du bas se termine de chaque côté du dos en pattes fixées par un macaron en passementerie avec gland en effilé. Le même gland à tête en macaron aux deux angles devant. Sous le biais coquillé de l'encolure, part une longue patte semblable qui descend dans le dos et vient s'arrêter à la hauteur des deux pattes du bas, également par un gland. Manche demi-large; un revers, posé en long sur la couture intérieure, rabat en se boutonnant sur le dessus de la manche. En haut et en bas du revers, deux pattes étagées, fixées chacune sur la manche par un bouton. Dans l'intervalle est placé un macaron avec gland. Le paletot est bordé d'un effilé. — Chapeau en pointe vénitienne blanche à bavolet. Draperie effilé tilleul faisant le tour de la calotte, croisant derrière et revenant faire lien sous le menton; guirlande de muguet courant sur la draperie; devant, chou en ruché effilé, nuance tilleul, d'où s'échappe une petite touffe d'herbes plates, veinées de rouge, couchée sur la calotte; dessous ruché effilé, tilleul, au milieu duquel est un petit nœud de faille de même nuance.

Cinquième toilette. — Robe en bengaline nuance havane. — Pardessus en cachemire noir garni d'un effilé surmonté d'un haut gansé en faille. Col droit liséré en cachemire. Il est ouvert en diagonale, bordé d'un biais gansé en faille, passant sur l'épaule et descendant d'un côté de la couture du dos où il se termine très-bas sous un gland; même gansé avec gland de l'autre côté de la couture, passant également sur l'épaule et croisant sur la poitrine par une petite patte agrafée sous un nœud. Poche avec petits revers gansés, posés droit de chaque côté, et desquels partent deux petites pattes gansées qui se croisent sur la poche et se terminent par des glands; nœud sans pan au milieu. Même croisement de biais gansé en faille, sur la manche; nœud au défaut. — Chapeau Marie-Stuart en paille d'Italie. Dessous, ruche très-fournie en tulle; rose rouge et boutons avec feuillage bronzé. Autour de la calotte, ruban en faille réséda, *capoté* d'un côté et couvert de l'autre par une guirlande d'herbes variées, terminée devant en touffe. Nœud réséda tombant derrière.

Sixième toilette. — Robe en croisé brésilien gris ardoise. — Paletot breton à plastron. (Voir la planche de patrons de ce mois). Armure de laine noire, garnie de galon brodé blanc. Plastron carré traversé par des galons; col large rabattu couvert d'un galon. De chaque côté, devant, une petite rangée de sequins. Poche formée par un revers tombant et un revers droit, retenu par des sequins. Le revers de la manche est également garni de sequins. — Chapeau en paille noire. Revers en velours noir plus haut derrière que devant; draperie en faille noire fixée devant, un peu de côté, par une boucle en plumes de paon. Tête d'oiseau des Iles au-dessus, et grande plume noire Louis XIV.

Septième toilette.—Robe en taffetas parisien, ornée de faille ton clair.—Visite, (voir la planche de patrons de ce mois), drap gris clair, bordé d'un effilé. Dos cintré. Devant, pans carrés tombant un peu plus bas que la manche; ces deux pans, l'angle des manches et la basque du dos, sont ornés de motifs brodés en soutache grise; l'encolure est également brodée en soutache. — Chapeau en paille grise, draperie en faille grise, formant bavolet, retenue par des agrafes pareilles; sous le bavolet, ruche en satin caroubier, et nœud en même satin à longs pans. Nœud gris devant et un peu à gauche; contre le nœud, touffe de fleurs sauvages Dessous, revers gris, coulissé relevé sur un revers caroubier.

Huitième toilette. — Costume en mousse milanaise bleu-marin.—Jupe bordée d'un grand plissé au-dessus duquel est un galon orné bleu foncé; (les orne-

ments du galon, de plusieurs couleurs et épis argenté.) Polonaise boutonnée devant et bordée, dans le bas, d'un galon semblable. Petit col évasé, liséré de bleu foncé. Paletot pareil, boutonné entre deux galons agrémentés, tournant carrément dans le bas et faisant tout le tour. Col rabattu en galon. Manche à parement rond, relevé, et bordé d'un galon. — Capote bleu marine. Faille drapée formant diadème, sur lequel est posée une guirlande de feuillage nuancé foncé, avec de petits bouquets de myosotis bleu foncé et myosotis argenté; un peu de côté à gauche, une rose très-claire à demi ouverte. Un plissé en faille sous lequel est un ruché effilé peu froncé revient sur les cheveux au bord du diadème. Brides effilées au bord. Nœud effilé sur le fond de la capote et autre nœud derrière.

Neuvième toilette. — Robe princesse en faille. — (Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 avril.) — Trois petits plissés au bas du jupon. Polonaise très-longue boutonnée de côté jusqu'en bas. Un plissé borde le côté des boutonnières; nœuds en faille de distance en distance. Dans le bas, effilé surmonté d'un plissé, arrêté au milieu. Dos princesse également très-long, sans pouff, très-serré derrière. Effilé surmonté d'un plissé arrêté au milieu comme celui du tablier, remontant presque jusqu'à la taille. Col rabattu liséré. Manche bordée de deux petits plissés; parement liséré posé à plat ouvert du côté de la couture extérieure et boutonné dessus et dessous la manche; nœud au défaut du parement. — Fanchon Félix, composée d'une guirlande de bruyères blanches, retenue par une barrette garnie de bluets clairs très-touffus. Fond en gaze rayée, revenant en deux barbes s'attacher sous le menton.

Dixième toilette. — Robe en vigogne neigeuse marron. — Pardessus breton en drap léger gris feutre brodé de couleurs vives; la broderie forme des bandes droites à 4 centimètres du bord, se terminant de chaque côté du devant, sous un petit revers brodé à angles arrondis; il est posé en long et orné de petits boutons de nacre, disposés en écailles. Bande brodée au milieu du dos. Même bande devant, en travers à une petite distance du bord; boutons de nacre plus grands que ceux des ornements et très-espacés. Col rabattu brodé à coins arrondis. Manche avec bande brodée se perdant sous les boutons d'un petit revers posé en long sur la couture extérieure et rabattant sur le dessus de la manche. — Chapeau Tyrolien en paille d'Italie, orné d'un foulard tissé de deux nuances, posé en draperie très-étendue. Bord relevé à gauche sous lequel est un coquillé en faille. Dessus, plumes assorties aux nuances du foulard.

Onzième toilette. — Robe en faille gris poussière. — Paletot en armure de soie orné d'entre-deux à jour en passementerie, d'où s'échappe de chaque côté une petite ruche très-peu fournie en dentelle. Coquillé de dentelle autour du cou. Au milieu du dos, finissant en pointe à la taille, entre-deux à jour avec petite ruche de chaque côté. Même ornement devant en diagonale, les agrafes sont cachées sous la petite ruche de dentelle. La manche est garnie d'un entre-deux à deux centimètres du bord, avec petite ruche également de chaque côté, remontant sur la couture extérieure jusqu'au coude. Dentelle de quinze centimètres au bas du paletot. — Chapeau en paille de riz blanche, à double diadème; draperie scabieuse nouée derrière, terminée par des glands mandarine et scabieuse, nœud scabieuse devant, bouquet de giroflées au-dessus. Le premier diadème est orné d'un froncé double scabieuse, celui du dessus d'un froncé double mandarine; une draperie scabieuse est posée entre les deux.

GRAVURE DE CHAPEAUX 4097 *bis*.

De madame Léopold, 160, rue du Temple.

Chapeau-toque en paille belge, ornement de ruban sultan, fleurs de jasmin et œillets. — La forme de la toque est fuyante, derrière. Devant, un nœud-aigrette posé sur les cheveux; de ce nœud partent deux rubans: l'un remonte sur le fond et l'autre pose à plat au bord de la toque; celui-ci se croise derrière sous une touffe allongée de jasmin et d'œillets, et se prolonge en deux guides flottantes.

Chapeau en paille blanche, garni de ruban et de fleurs mandarine de ton clair. — La calotte est plate et fuyante, et la passe, abaissée, pose sur un léger ruché en ruban mandarine. Sur le sommet de la calotte, devant et un peu de côté, un pouff en fleurs de fantaisie s'appuie sur un groupe de coques mandarine, qui semble fixé au chapeau par deux brides flottant derrière. Touffe des mêmes fleurs sur le bavolet.

Chapeau en paille d'Italie garni de ruban et de fleurs bleues. — Le fond s'enfuit et se prolonge en bavolet plat, lequel pose sur un ruché de faille qui forme un second bavolet. Même ruché mourant sur les côtés, sous la passe abaissée. Devant, entre la passe et le fond, un chou en ruban est monté sur une double bride qui traverse la calotte, se coquille et tourne pour former les brides nouées de côté. Plume bleue.

Chapeau en paille de riz noire, garni de faille tilleul et bronze et de fleurs des champs.—La forme est élevée et arrondie pour la calotte, plate devant et ondulée derrière pour la passe. Sur la passe et autour de la calotte, se drape une écharpe tilleul dont les plis se développent derrière; une seconde draperie bronze coupe, devant, la draperie tilleul; elle part d'une touffe de fleurs des champs posée derrière, et se chiffonne en fixant une plume noire qui joue sur les cheveux.

Chapeau-capote.—La passe est en paille et le fond en tissu dentelle, chiffonné derrière par des coques tombantes. Devant, nœud alsacien et couronne de grosses marguerites blanches, plus volumineuse derrière; de côté s'échappe une traine de boutons avec marguerites. Dessous, bouillonné de tulle.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Modèle de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Encadrement pour chaise, fauteuil, fumeuse ou coussin. Nos lectrices recevront dans l'un des prochains numéros le sujet pour le médaillon du milieu.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Écran bannière en macramé, voir, page 8 du cahier de ce mois, le croquis et l'explication détaillée du travail de cet écran.

QUATRIÈME CAHIER

Nappe d'autel en guipure Richelieu. — Camille. — Rouleau à musique en osier. — Taie d'oreiller. —

Petit cendrier. — Entre-deux. — Léonie. — Thérèse. — Dentelle tricotée. — Coiffure pour jeune fille. — Carré en broderie anglaise. — Bandé pour ameublement. — Deux garnitures. — Col rond pour enfant. — Voile de fauteuil au crochet. — Dentelle renaissance. — Matinée. — Écran en macramé. — Deux toilettes de premières communiantes. — Costume d'enfant.

PLANCHE IV

1er CÔTÉ

Paletot breton, sixième toilette.
Pardessus boutonné droit sur le côté, deuxième toilette.
Mantille, première toilette.
} gravure 4097.

2e CÔTÉ

Paletot fermé en biais, troisième toilette.
Visite, septième toilette.
} même gravure

MOSAIQUE

Les hommes voudraient hâter le cours de la Providence et avancer ses effets; ils voudraient conduire à leur plaisir ses mouvements et ses périodes; ils voudraient la mener et non pas la suivre, et que ce fût leur providence et non pas celle de Dieu. *Balzac.*

—

Le sens commun n'est pas une qualité si commune que l'on pense.

Arnauld.

La logique nous donne des armes aussi bien contre les mauvaises actions que contre les mauvaises raisons, et c'est toujours au profit de notre volonté qu'elle éclaire notre entendement.

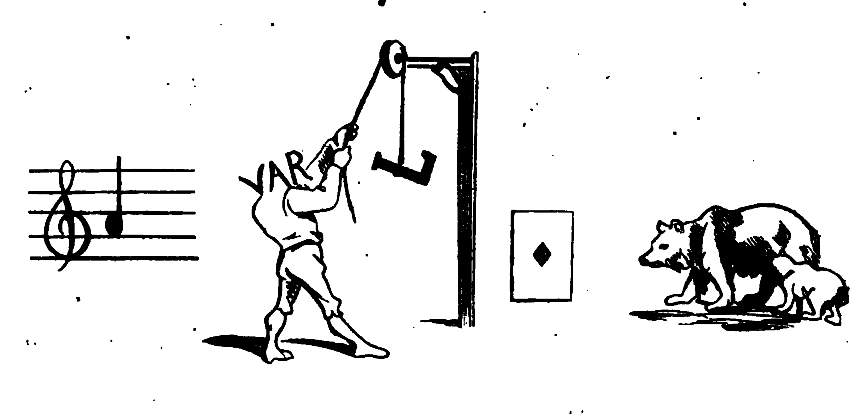
Nisard.

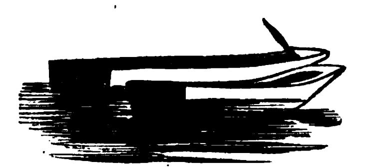
—

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

La Rochefoucauld.

RÉBUS









Explication du rébus de Mars : *Un malheur amène son frère.*

Le mot de la charade de Mars est : *Astérisque.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry

7 — 904 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

4097 bis

Journal

des

Demoiselles

BOSSUET

SUITE ET FIN

Il faudrait un volume pour analyser l'œuvre complète de l'évêque de Meaux : les *Sermons*, les *Discours*, les *Panégyriques* mériteraient d'occuper une plume plus habile que la nôtre; La Harpe a dit avec raison qu'il ne s'y sert pas de la langue des autres, mais qu'il l'a faite sienne, et telle qu'il la lui faut pour sa manière de sentir, qui est à lui. Les ouvrages de controverse, et particulièrement l'*Histoire des Variations*, sont un arsenal où l'Église catholique trouvera toujours des armes pour sa défense, et l'on ne peut oublier qu'il ramenèrent Turenne, Dangeau, le duc de Perth, lord Lovat, le savant Obhrecht, le danois Wenslow, mademoiselle de Duras et bien d'autres, à la croyance de leurs pères. Il apporte dans ses disputes avec les hérétiques une foi profonde, une science irréfutable et en même temps une touchante charité, condamnant les doctrines et respectant les personnes. Cette douceur de l'Aigle, trop peu connue peut-être, nous enchante dans ses ouvrages de piété : qui a lu les *Élévations sur les mystères*, les *Méditations sur l'Evangile*, ne se lassera pas de les relire et en fera les compagnons de sa vie, mais combien la déplorable frivolité de notre époque n'a-t-elle pas négligé ces sources vives et pures de la piété? Les *Élévations* prennent Dieu et l'homme au début des choses; Bossuet, dans un langage familier, clair et tout nourri de la moelle des Écritures, révèle à l'âme ce qu'est Dieu, son être, sa sainteté, sa justice, son amour pour l'homme; les mystères les plus profonds sont expliqués avec une simplicité qui les rend accessibles, et toute l'âme de Bossuet, son enthousiasme et sa foi illuminent ce qui touche à l'histoire divine de la Rédemption. Dans chacun de ces courts chapitres, sa parole rapide expose et fait comprendre l'histoire de nos premiers parents, la chute, la promesse, l'alliance, la vie des patriarches, l'attente des prophètes, l'existence du peuple juif jusqu'à l'heureux avénement du Désiré des nations. Pour donner une idée de la manière originale et frappante de Bossuet, nous citerons l'Élévation intitulée la *Mer Rouge*, et nos lectrices y reconnaîtront ce génie pénétrant qui interprète la Sainte Écriture et cette âme de pontife et de pasteur qui applique à nos besoins les événements les plus mystérieux de l'Ancien Testament.

« Le passage de la mer Rouge nous fait voir » des oppositions à notre salut, qui ne peuvent » être vaincues que par des miracles. On passe» rait aussi tôt la mer à pied sec qu'on surmonte» raît les mauvais désirs et son amour-propre : » mer orageuse et profonde, où il y a autant de » gouffres que de passions qui ne disent jamais : » *C'est assez.* L'Église se sauve à travers la mer » Rouge quand elle arrive à la paix par les per» sécutions, qui, loin de l'abattre, l'affermissent. » Les méchants périssent sous les châtiments de » Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint » Paul : pour les saints, la mer Rouge est un bap» tême; pour les méchants, la Mer Rouge est un » abîme et un sépulcre.

« Délivrés des maux de cette vie, et passés, » comme à travers d'une mer immense, à la céleste » patrie, nous chanterons avec les saints le can» tique de Moïse, serviteur de Dieu, c'est-à-dire » le cantique de la délivrance, semblable à celui » que Moïse et tout Israël chantèrent après le » passage de la mer Rouge, et le cantique de » l'Agneau qui nous a sauvés par son sang, en » disant, comme il est écrit dans l'Apocalypse : » *Vos œuvres sont grandes et admirables,* Sei-

» *gneur Dieu tout-puissant; vos voies sont justes* » *et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous* » *craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre* » *nom? Parce que vous êtes le seul saint et le* » *seul miséricordieux; toutes les nations vien-* » *dront et vous rendront leurs adorations, parce* » *que vos adorations sont manifestées* dans la » paix de votre Église, dans la punition exemplaire » des tyrans, ses ennemis, dans le salut de vos » saints. »

La simplicité de ce langage surprend : ce ne sont plus les périodes soutenues des *Oraisons funèbres*, où la poésie et l'éloquence se déroulent à flots majestueux; ce n'est plus la phrase énergique des *Sermons*, qui frappe sur l'âme et la rappelle à elle-même et à Dieu; ici, c'est le langage le plus uni, destiné à révéler les plus profonds mystères et les plus inscrutables vérités; et à mesure qu'il avance dans son travail, à mesure qu'il développe l'histoire de Jésus-Christ et de sa divine enfance, le style du grand évêque devient de plus en plus pénétrant et simple, et la division des chapitres, leur peu d'étendue, aident encore à la compréhension. Nous citerons ce passage sur la vie cachée du Sauveur :

» Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant » dans l'humilité d'un art mécanique, en même » temps il relève le travail des hommes et » change en remède l'ancienne malédiction de » manger son pain dans la sueur de son corps. » Pendant que Jésus, en se soumettant à cette » loi, prend le personnage de pécheur, il montre » aux pécheurs à se sanctifier par cette voie. Pen- » dant que la Sagesse divine prend un si grand » soin de se cacher, toutes les conditions, tous les » âges, enfin toute la nature se réunit pour » publier ses louanges. Une étoile paraît au ciel; » les anges y font retentir leur musique; les » mages apportent au saint Enfant la dépouille » de l'Orient et tous les trésors de la nature, ce » qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de » plus doux dans les parfums. Les sages du monde » et les riches viennent l'adorer en leur personne, » les simples et les ignorants dans celle des ber- » gers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu » que par sa dignité prévient la Lumière qui s'al- » lait lever et le reconnaît sous le nom d'Orient; » sa femme se joint à une Mère-Vierge pour le » célébrer; un enfant le sent dans le sein de sa » mère; d'autres enfants lui sont immolés, et ces » victimes innocentes vont prévenir la troupe » de ses martyrs. Si une vierge, si une femme » l'ont honoré, une veuve prophétise avec elles, » et une vieillesse consumée dans le service de » Dieu veut s'exhaler : Siméon, à qui l'Évangile » ne donne pas de caractère que celui d'un com- » mun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se » joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la » Loi pour reconnaître Jésus-Christ dans son » saint temple; il prophétise les contradictions » qui commencent à paraître. La manière d'ho- » norer ces vérités nous est montrée dans une » profonde considération qui nous les fait repasser » en silence dans notre cœur. Que désirons-nous » davantage?... »

Les Méditations sur l'Évangile sont écrites avec la même sobriété, sans recherche et sans ornements; mais quelle onction, quelle mansuétude on y sent régner! L'esprit est convaincu et le cœur est touché, et je ne m'étonne pas que madame Swetchine, nourrie de ces ouvrages de Bossuet, si peu lus, si peu connus, si peu appréciés, l'ait hautement préféré à Fénelon. Les opuscules sur des sujets de piété sont admirables et inconnus, car ils se trouvent noyés dans l'œuvre immense de leur auteur. Quand donc un éditeur intelligent réunira-t-il en un volume, qui sera un trésor : Le *Traité de la vie cachée en Jésus-Christ*, les paroles *sur l'Agonie de Notre-Seigneur*, le *Traité de la Concupiscence*, qui est certainement une des plus belles pages de la langue française?

La *Correspondance* de Bossuet, comparée à celle de Fénelon, laisse une impression bien différente de la réputation que la postérité leur a faite à tous deux : celle de Bossuet est douce, simple, coulante et ne vise ni à l'élégance, ni au bien-dire, quoiqu'elle y arrive souvent; celle de Fénelon, brillante, éloquente, superbe parfois, montre un fond de mécontentement et de roideur qui étonne : on y sent une âme détachée et du monde et d'elle-même, mais à qui les combats de la vie ont laissé une grande amertume. Mais qu'est-ce que l'homme? Ce n'est qu'en écrivant contre Fénelon que Bossuet a trouvé sous sa plume des expressions aigres et mordantes.

Pour le justifier, Sainte-Beuve a dit avec beaucoup de justesse : « Dans ses discussions théologiques avec Fénelon, Bossuet fit son office de *Docteur* et de gardien incorruptible de la vérité : c'est un aspect différent et non moins essentiel de ce grand esprit, de cette âme toute sacerdotale de Bossuet. » Voilà ce qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on parle de ces opinions qui divisèrent deux grandes âmes : Bossuet eut la gloire de défendre la vérité avec une fermeté invincible, et Fénelon eut la gloire de se soumettre et d'adorer cette vérité, alors même qu'elle lui était présentée avec une certaine rigueur; et si dans l'autorité de l'un, si dans la sensibilité de l'autre, il s'est mêlé quelque chose d'humain, faut-il s'en étonner, puisque saint François de Sales disait que le caractère, l'attachement à soi-même, ne mouraient en nous qu'un quart d'heure après notre mort?

Le cardinal de Beausset a écrit, d'une manière très-intéressante, la vie de Bossuet; il le peint, d'après le témoignage des contemporains, sous les traits les plus nobles et les plus doux; nous insistons sur cette douceur évangélique et nous citons en preuve ce passage entre autres :

« Après la révocation de l'édit de Nantes, Bossuet

s'informait des divers endroits où se réunissaient les protestants de son diocèse; il allait les surprendre charitablement, faisait arrêter son carrosse près du lieu où ils étaient réunis, s'y rendait à pied, frappait à la porte et entrait tout à coup. Un étonnement mêlé de crainte se peignait sur tous les visages. Mais Bossuet s'empressait de les rassurer en leur disant avec douceur: « Mes enfants, là où sont les brebis, le pasteur doit être. Mon devoir est de chercher mes brebis et de les ramener au bercail. Il écoutait leurs raisons, entrait en matière et les instruisait. Il ne se servit de son crédit à la cour que pour éloigner de son diocèse toute espèce d'appareil militaire et pour faire jouir les protestants de toute la liberté que l'édit de Nantes leur avait laissée. Un gentilhomme de la Brie fut pourtant poursuivi pour ses propos séditieux; Bossuet le prit chez lui, ainsi que sa femme, et quoiqu'il eût beaucoup à souffrir de leurs emportements, il les traita d'une manière si noble, il les exhorta avec tant d'âme et de feu, qu'il eut le bonheur de recevoir leur abjuration et de les voir persévérer jusqu'à la fin dans la foi qu'ils avaient embrassée. »

Si Bossuet traitait de la sorte des ouailles rebelles, on peut juger quelle tendresse il eut pour son troupeau! pour ses prêtres, il était un ami, il s'entretenait avec les curés de campagne et leur témoignait une estime et une bonté incomparables; il prêchait partout où il se trouvait, sans préparation; on le trouvait, avant de monter en chaire, à genoux et méditant: c'est ainsi qu'il se disposait à annoncer la parole de Dieu; il faisait volontiers le catéchisme aux enfants, et dans ses visites pastorales, on le voyait toujours visiter les pauvres et les hôpitaux, et y répandre ses aumônes; dans une année de disette, ses dons furent si abondants que ses amis s'en effrayèrent; il répondit à leurs observations: « Pour les diminuer, je ne ferai rien, et pour faire de l'argent en cette occasion je vendrai tout ce que j'ai. »

Bossuet avait le don de rassurer par son affabilité ceux qu'intimidait son génie; sa conversation était grave et simple; jamais elle n'avait pour objet des détails inutiles et frivoles. Il ne parlait jamais de lui, ni de ses écrits, ni de ses discours. Plus on étudie son caractère, plus on l'admire et plus on voudrait le faire connaître de l'époque actuelle, qui a tant besoin de l'exemple du plus beau génie soumis humblement à la foi, et ne trouvant rien de plus grand, de plus doux, que la pratique de la religion. Si ces pauvres petits articles pouvaient engager quelques-unes de nos lectrices à pénétrer dans ce sanctuaire, si elles voulaient lire et relire ces ouvrages immortels, tant délaissés aujourd'hui, nous serions trop payés de nos peines. Pour les y exciter, citons encore, citons ce que dit Joubert, ce connaisseur si fin, du style de Bossuet: « Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques, des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux, le sourd et le sonore, tout lui sert, et de tout cela, il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont comme ses mots, variées, communes et sublimes. Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit. »

Belles et justes paroles que nous donnons pour conclusion à ce travail incomplet, peu digne, par conséquent, de cette illustre mémoire!

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

SYRIE, PALESTINE, MONT ATHOS

PAR LE VICOMTE EUGÈNE DE VOGUÉ

—

Ce livre porte en second titre: *Voyage au pays du passé*; il n'en est pas de plus juste: l'auteur a visité en Palestine les cantons oubliés des autres voyageurs, ceux où la vie s'est immobilisée et où l'on retrouve les coutumes, les costumes, les monuments des siècles écoulés; il a visité surtout ces étranges régions sacerdotales, ces monastères du mont Athos, où le culte grec fleurit comme au temps des césars de Byzance; où jamais idée moderne n'a pénétré, où la dévotion que n'alimente pas la charité est tournée à l'état de routine; où, depuis des siècles et des siècles, d'innombrables

légions de moines chantent les mêmes psalmodies et végètent dans la même oisiveté. Là, se retrouve le passé tout entier, comme on le retrouve aux sépulcres de Thèbes et de Memphis : il demeure immuable au milieu de la course des âges, région morne et sévère où n'apparait jamais ni la femme ni l'enfant, où des cénobites vivent absolument seuls, sans œuvres charitables, quoiqu'ils possèdent des trésors ; sans étude, quoique leurs bibliothèques renferment des manuscrits précieux : un seul art, la peinture, est cultivé dans ces âpres solitudes ; quelques moines ont conservé les traditions de l'art byzantin : ils peignent sur un fond d'or des saints, des scènes religieuses, et M. de Vogué constate qu'au milieu de la gaucherie et du formalisme de ces peintures, elles exhalent cependant un souffle de vie et d'intelligence ; quelque chose du génie grec se conserve encore chez les derniers restes de cette race choisie. De ces monastères cachés dans le creux des rochers sortent aussi des légions de moines, auxiliaires puissants de la Russie auprès des populations Serbes, Bulgares, à qui ils redisent les louanges du Czar, qui pourrait devenir l'appui de ces populations malheureuses, contre les Ottomans. Et l'Europe, indifférente aux questions religieuses, ne se doute pas du secours que trouve la politique russe au sein de ces couvents, qui semblent séparés de la terre entière. Cette description du mont Athos est extrêmement curieuse.

Nous citerons aussi la partie du voyage qui concerne le Liban, et nous emprunterons à l'auteur une belle description de la montagne des Cèdres, les cèdres de Salomon !

« A mesure que nous nous élevons, notre guide nous montre du doigt des points blancs au-dessus de nos têtes : nous regardons, croyant apercevoir des nids d'oiseaux de proie : ce sont des ermitages. Dans ces vertigineuses demeures, dérobées aux aigles, des solitaires ont maçonné leurs cellules entre les fissures du roc. En voici plusieurs, toutes plus inaccessibles ; les anachorètes de cette nouvelle Thébaïde vivent des aumônes en nature que les fidèles leur font passer de temps en temps. Si l'homme peut parvenir à dépouiller son cœur et sa chair pour devenir pur esprit, ce doit être dans un pareil site, qui tient à peine à la terre par ses horizons les plus désolés et qui touche de si près au ciel. Chacun de ces ermites a sa petite cloche qu'il sonne à l'heure de la prière : le tintement lointain nous en arrive, grêle et argentin, comme celui des clochettes des troupeaux dans les pâturages des Alpes.

« Après avoir gravi pendant une heure les rudes lacets de la montagne, nous débouchons subitement sur le plateau des *Cèdres* ; à quelques pas de nous, sur un tertre isolé, enseveli sous la neige les trois quarts de l'année, se dressent les arbres solennels, comme un défi aux lois de la nature. Ils sont une centaine, relativement jeunes pour la plupart ; six ou huit, écimés par la foudre et mutilés par la tempête, conservent seuls, s'il faut en croire la tradition, le souvenir vivant des âges bibliques... Suivant un touchant usage, le curé de Bcherreh est monté pour dire la messe aux voyageurs. Il nous attend dans une petite chapelle de pierres sèches, élevée au milieu du bois, bien nue et bien froide ; il a apporté deux chandeliers de fer et un crucifix, seuls ornements de son modeste autel, construit, comme l'arche de Salomon, de cèdres équarris ; mais, grand désarroi ! son clerc n'a oublié que l'Évangile, et il faudrait deux grandes heures pour l'aller chercher. Nous ne trouvons qu'un moyen de sortir d'embarras. Je prends ma bible latine, je traduis en français la leçon du jour, que le drogman traduit aussitôt en arabe. Le récit de l'Évangéliste sera sorti bien altéré de ces transformations ; mais quelle éloquence lui prête la scène du sacrifice ! La prière monte d'elle-même au cœur, grossie de pensées intraduisibles, à cette messe célébrée sur la montagne, dans une chapelle digne des catacombes, sous le dôme de ces arbres presque saints, entre les branches desquels brille à l'horizon l'éblouissant azur de la mer de Syrie ! »

Quoique venu après beaucoup d'autres voyageurs, celui dont il s'agit a trouvé des filons inexploités ; M. de Vogué a vu ce qu'on n'avait pas vu encore, et raconte ses impressions dans un style qui, on peut le dire, ajoute à l'honneur du nom qu'il porte, style nerveux et coloré qui fait participer le lecteur aux jouissances et aux tristesses que l'écrivain, digne en tout de sa tâche, sauf peut-être au point de vue religieux, trop peu accentué, a ressenties. (1) M. B.

JOURNAL DE MARIE-EDMÉE PAU

—

Une de nos abonnées nous a reproché, de la façon la plus aimable, de n'avoir pas encore rendu compte de ce livre ; nous avouons que, si distingué qu'il soit dans son ordre, nous avions de la peine à triompher d'une certaine répugnance que nous inspirent toujours ces révélations d'outre-tombe, ces indiscrétions après décès, et nous n'avons pas ici à recommencer notre profession de foi sur les autobiographies de jeunes filles, infiniment trop multipliées de nos jours. Nous avouons que par le talent, le journal de Marie-Edmée sort tout à fait de la ligne ordinaire ; nous convenons que la vie pure et la mort héroïque de cette jeune fille permettent de tirer de l'obscurité ce qu'elle n'avait écrit que pour elle-même ; mais peut-être l'exaltation, l'ardeur, la passion de cette jeune âme nous effrayaient un peu. Nous nous sommes rassurés : notre temps n'est pas enthousiaste, et les jeunes filles, même les meilleures, qui nous li-

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière. — Prix : 4 fr.

sent, auraient besoin qu'on mêlât un peu de poésie à leur prose, et que l'habitude des grands sentiments, l'amour de Dieu et de la patrie, les détournât de l'idée fixe, la toilette, et les emportât dans des régions plus hautes que celles où l'on invente les cuirasses, les tournures, les queues, les nuances crème ou mandarine et les chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs.

On sait que Marie-Edmée avait pour Jeanne d'Arc un culte qui domina sa vie entière, qui, après avoir donné à son enfance et à sa jeunesse la plus heureuse, la plus touchante direction, la conduisit à ces vertus mâles et douces, à cette abnégation d'elle-même qui couronna sa belle vie par la plus belle mort. Avant que de retracer par la plume et le crayon l'histoire de Jeanne, elle avait visité, et c'était pour elle un saint pèlerinage, tous les lieux où l'héroïne a vécu, et dans son journal elle raconte ses impressions; elle les raconte dans une langue vivante, imagée, avec un sentiment du beau qui ravit. Ce livre, on le voit, n'est pas fait pour les esprits vulgaires, mais il fournira une délicieuse lecture aux âmes élevées, appuyées sur une intelligence solide, qui ne s'éprend que de la vérité, et qui sait choisir et préférer les grandes causes. Nous le recommandons à ce titre, surtout aux mères de famille (1).

(1) Chez Plon, rue Garancière, 10. — Beau volume avec portrait, 8 fr.

LA LECTURE PAR CURIOSITÉ

SUITE ET FIN

IV

Il ne faut pas s'étonner beaucoup de voir, suivant ce que nous indiquons, notre âme envahie par de brusques réminiscences et assaillie par d'infatigables attaques.

La facilité avec laquelle ces souvenirs nous reviennent, nous abordent et nous surprennent, tient à ce que, presque toujours, les lectures dangereuses se rapportent à des œuvres de pure imagination.

Il faut distinguer, en effet, comme chacun le sait, entre les livres qui s'adressent à l'imagination et ceux qui parlent pour la raison.

Dès qu'un écrivain se tourne vers notre jugement, dès qu'il fait appel à notre réflexion, il est bien sûr d'être jugé en même temps que compris. Nous ne pouvons vraiment suivre sa pensée, qu'à la condition d'y entrer par un travail original et soutenu de notre propre esprit. Nous ne prenons donc de ces pensées et de ces réflexions, que ce qu'il nous convient d'en prendre. Il n'y a pas là de place pour l'entraînement.

Il en résulte que si le souvenir fait reparaître devant nous les raisonnements que nous avons suivis et les démonstrations dans lesquelles nous nous sommes donné la peine d'entrer, il va sans dire que ces raisonnements et ces démonstrations ne nous reviennent guère, à moins d'une puissance exceptionnelle de notre esprit, que dans la mesure où nous les avions nous-mêmes saisis et arrêtés. Il nous est facile de ne pas nous laisser déborder et [illegible] retrouver en face d'idées qui sont demeurées les mêmes, notre premier sang-froid et notre première critique.

Les œuvres d'imagination ne sont pas soumises aux mêmes lois et ne produisent pas les mêmes effets sur les âmes.

L'imagination n'est point comme l'esprit qui nous obéit, comme les facultés intellectuelles qui nous écoutent et ne laissent pas de demander notre impulsion alors qu'elles devraient plus tard échapper à notre conduite. L'imagination ne dépend que pour la moindre partie de notre volonté. Dès qu'un auteur nous transporte au milieu de réalités fantastiques et dans un monde de son invention, l'imagination la plus ferme et la mieux réglée n'en est pas moins frappée vivement. A mesure qu'on fait un plus long séjour dans ce royaume des chimères, cette impression augmente et se confirme. Il se fait alors dans notre esprit un singulier mélange et une confusion bizarre entre les événements du monde réel et les prétendus événements du monde imaginaire. Nous finissons par avoir, à côté de l'expérience vivante de notre propre existence, une expérience fausse dont les données nous viennent de nos lectures et non pas de notre vie. Cette expérience mensongère n'est pas celle qui a auprès de nous le moins de valeur et le moins de crédit.

Il faut avouer, en effet, que les œuvres de la pure imagination, rapprochées de notre vie, rendent cette dernière bien languissante et bien pâle. La plupart des existences ordinaires ne renferment pas, pendant tout le cours de leur

durée, autant d'événements à beaucoup près, que la fantaisie d'un romancier ou d'un dramaturge trouve moyen d'en accumuler dans le court intervalle de quelques mois ou de quelques semaines. Il y a plus : chacun de ces faits a été forgé et façonné dans le dessein bien arrêté d'agir sur l'imagination des lecteurs. Il a été entouré avec art des circonstances les plus imprévues, des rencontres les plus vertigineuses, des émotions les plus palpitantes, de façon à garder tous ses avantages sur quiconque en entendrait le récit et se laisserait prendre dans cet engrenage.

Nos modernes auteurs n'ignorent pas cette nécessité littéraire, de mettre du premier coup la main sur l'âme de leurs lecteurs et, comme ils le disent d'une façon peu élégante quoique expressive, de les *empoigner*.

Ce terme ne paraîtra pas trop fort lorsqu'on en vient à songer à l'effet que produisent sur certaines natures naïves, ignorantes, inexpérimentées, cette espèce de palpitation des événements comme du style. Il ne manque pas de lecteurs qui en demeurent frappés au point d'y perdre une partie de leur sommeil, qui y pensent bien des fois dans la journée, même au milieu des angoisses du chagrin ou des préoccupations du devoir, qui demeurent visiblement sous l'impression dominante de tel ou tel sentiment communiqué à leur âme par le feuilleton du jour, ou inquiets et suspendus dans l'attente du feuilleton du lendemain.

Voilà les faits que notre faiblesse ne devrait point perdre de vue, lorsque notre orgueil se vante si complaisamment d'échapper à l'influence des lectures et d'y demeurer impassible, au point de ne garder aucune trace des émotions par lesquelles nous avons passé. Quand on voit les imaginations les plus fermes ébranlées, les esprits les plus sérieux distraits, les vertus les plus éprouvées émues, il devient bien difficile de soutenir que notre valeur morale n'y court pas quelque risque et n'y subit pas quelque amoindrissement.

V

Nous nous donnons encore une autre raison pour excuser notre curiosité et justifier l'imprudence que nous mettons à nous aventurer dans ces lectures compromettantes.

Nous nous plaisons à nous poser, pour ainsi dire, en victimes de notre bonne volonté. Nous nous efforçons de changer notre indiscrétion en dévouement. Nous transformons en un devoir à remplir notre curiosité à satisfaire.

« Ne faut-il pas, » dira en poussant un soupir, ce jeune homme ou cette jeune femme, « ne faut-» il pas que je m'instruise et que je me hâte d'a-» grandir mon expérience? Sans doute il est » triste d'avoir à faire connaissance avec tant de » hontes et tant de misères ; sans doute la déli-» catesse souffre à porter ses regards sur de tels » spectacles, comme à entendre de telles paro-» les. Mais le médecin qui passe sa vie dans les » hôpitaux ou au chevet des malades, se résigne, » lui aussi, à contempler d'un œil impassible les » infirmités les plus repoussantes et à porter la » main sur les plaies les plus hideuses. C'est en » approfondissant les mystères de la science, » qu'il prépare les chances de la guérison. Il en » va de même des turpitudes morales. Il n'est » pas sans utilité à ceux-là surtout que leur mo-» ralité aussi bien que leur position maintient en » dehors de ces tristes contacts, d'aller chercher » dans ces livres de médecine morale une sorte » d'expérience platonique sur ces maux dont ils » ont été préservés et dont ils pourront, à leur » tour, garantir la vertu des autres. »

Voilà le langage que l'on entend répéter chaque jour avec la confiance la plus absolue et sous les formes les plus diverses.

Véritablement il faut avoir soin de répondre à cette objection avec des égards particuliers. Le raisonnement qu'on vient de rapporter, quelque contestable qu'il soit, ne suffit pas moins à rassurer contre le scrupule, des consciences honnêtes. C'est par ces considérations spécieuses qu'elles raffermissent la droiture de leurs intentions, sans se demander, comme il faudrait le faire, si cet argument n'est pas, au fond, plus apparent que réel.

Un moraliste contemporain disait, un jour, cette parole profonde, que, « si don Juan se mariait, il ne manquerait pas d'être trompé. »

Interrogez tous ceux qui ont quelque expérience sur les choses de ce monde ; ils vous diront tous que cette remarque est vraie. Bien comprise, elle me paraît jeter une vive lumière sur le cœur humain.

Il est certain que la pratique du bien nous éclaire et que l'habitude du mal nous aveugle.

La véritable vertu possède, entre autres privilèges, un esprit de discernement et de sagacité qui lui permet de porter un jugement infaillible sur ce qui se passe au fond de nous, à l'heure des tentations et des faiblesses.

Cette intuition s'explique, si l'on réfléchit aux épreuves que doit nécessairement traverser le caractère moral. La vertu la plus haute et la plus achevée ne peut être confondue avec l'innocence. Il entre dans notre condition humaine de connaître les efforts, les hésitations, les amertumes. Il en résulte que la pratique du bien ne saurait nous laisser étrangers à la connaissance du mal. Nous savons d'autant mieux les conseils que le vice donne, que nous n'y avons point cédé. A mesure que nous avons repoussé les tentations, il n'est pas douteux qu'elles se sont multipliées et renouvelées sous toutes les formes. Nous avons ainsi côtoyé tous les abîmes, pour ne nous être pas laissé ensevelir par le premier gouffre.

Ceux qui croient nécessaire d'aller chercher leur expérience dans la boue n'ont pas suffisamment réfléchi aux différentes périodes des crises par lesquelles passe la nature humaine. Ils ne voient pas que leurs études, prises à un niveau si inférieur, ne peuvent être d'aucun secours à personne pour l'amélioration et la conduite de la vie.

Le moment intéressant à connaître pour le moraliste n'est pas celui où l'individu, précipité dans la dernière abjection et privé définitivement de sa volonté, s'abandonne à tous les excès, sans avoir la pensée ni peut-être le pouvoir d'y résister. A ce moment terrible où la résolution est brisée, le remords éteint, où les passions les plus viles ont établi sur l'âme corrompue un empire souverain, il peut sans doute y avoir quelque intérêt scientifique, une curiosité d'expérimentateur et d'artiste à suivre jusque dans ses derniers repaires cette sombre épopée du mal; mais il faut renoncer à y trouver une utilité pratique et à en tirer une leçon quelconque au profit des honnêtes gens.

Je me rappelle avoir assisté, un dimanche, dans une prison malheureusement trop peuplée, au sermon d'un digne aumônier. Le saint prêtre, qui avait blanchi dans le dévouement de ces tristes fonctions, savait, par une longue expérience, à quel niveau moral doit se placer le langage qu'on adresse à une telle compagnie. « Mes frères, » leur disait-il, avec la naïve charité d'un véritable pasteur des âmes : « Mes frères, toutes les » fois que nous sentons venir la tentation de » voler, voici ce qu'il nous faut faire... »

Une recommandation de cette espèce était faite pour intéresser un auditoire qui passait la plus grande partie de sa vie à voler. Quant à moi, je l'avoue, je n'ai point hésité à croire que cette homélie ne me regardait pas et que je n'avais rien à faire là.

Cette même réflexion n'est-elle pas applicable à tant de personnes qui croient s'instruire en lisant les romans de police correctionnelle ou de cour d'assises? Lorsque les coupables en sont arrivés là, lorsqu'on entre dans cette complication de cachots et de gendarmes, de pareils récits peuvent encore irriter les impatiences de notre curiosité, mais ils ne peuvent apporter absolument aucune lumière à la direction de notre vie.

Le spectacle de ces extrémités funestes, si on veut absolument lui attribuer une portée morale, aurait plutôt pour effet de nous blaser sur le mal que de nous en inspirer l'horreur. Il est assez naturel de comparer sa propre conduite à ces monstruosités du crime et de tirer de ce rapprochement non pas une raison de craindre, mais un motif pour s'absoudre. Il est naturel de penser que nos propres écarts et nos propres faiblesses ne sont plus que des peccadilles auprès des erreurs qu'on nous étale; et bien loin de trouver dans l'inspiration de cette littérature le point de départ d'appréciations plus délicates, nous en prenons acte pour abaisser le niveau de nos jugements et donner créance à une vertu plus commode.

Le moment où les passions peuvent être utiles à étudier et intéressantes à connaître n'est pas celui où elles nous entraînent et nous débordent. Il faut, si l'on veut apprendre à leur résister, les envisager à l'heure où, naissantes encore, elles préparent silencieusement, par des tentations de détail, le pouvoir qu'elles aspirent à exercer sur les âmes. A ce moment-là il n'y a encore rien d'irrémissible et rien de compromis. Ces mêmes caractères qui, de chute en chute, se laisseront entraîner plus tard aux dernières violences, et conduire jusqu'à leur anéantissement moral, sont encore pleins de vie, de force et de liberté. Il leur appartient encore de conserver la ligne droite et d'écarter, par un acte de résolution facile, les mauvaises pensées de la première heure.

Les auteurs qui pratiquent cette littérature honteuse, et spéculent ainsi sur la curiosité malsaine ont grand soin de se maintenir le plus loin possible de ces régions moyennes où se livrent les combats, où il suffit d'un peu de courage pour demeurer à tout jamais du côté de la vertu. Ils n'imitent pas les médecins dont on nous opposait l'exemple il n'y a qu'un instant. Avant de faire ce qu'on appelle la pathologie et la nosographie, c'est-à-dire l'étude des lésions morbides dont peut être affecté le corps humain, ils commencent par le prendre à l'état de santé et par en acquérir une connaissance approfondie. Il n'est pas possible, en effet, de déterminer l'étendue, d'arrêter les effets et de trouver les remèdes d'un désordre, si l'on n'est pas en mesure d'en indiquer les causes, en prenant pour point de départ l'équilibre normal du tempérament.

Ceux qui vont chercher si imprudemment leurs lumières et leur expérience dans les régions de la dépravation et du désordre ne ressemblent donc point aux médecins dont ils allèguent si mal à propos l'autorité, mais plutôt, s'ils veulent me permettre de le leur dire, à cet auditoire de badauds qui, pour s'instruire en se divertissant, va de baraque en baraque, visiter les phénomènes de la foire. Ce ne sont assurément pas les veaux à deux têtes et les poulets à trois pattes qui leur apprendront les enseignements de l'anatomie. Ces exceptions, qui peuvent avoir leur intérêt pour les hommes du métier, n'ont absolument rien à démêler avec l'étude de l'histoire naturelle, et l'on peut avoir regardé dans leurs bocaux les monstres de toutes les collections, sans soupçonner même l'existence des genres et des espèces.

Voilà justement pourquoi, dans l'ordre moral, l'étude des corruptions ou des vices exceptionnels ne fournit pas de lumières sur la conduite du cœur humain. A mesure que le mal devient plus profond, il se spécialise en quelque sorte : il prend la nuance, la teinte, la physionomie de l'individu. C'est une guérison pour laquelle il faudrait em-

ployer des remèdes propres : ailleurs ce même vice aurait des allures différentes et demanderait à être combattu autrement.

Pendant que le mal s'incorpore, pour ainsi dire, aux individus, et prend une physionomie distincte dans chacun d'eux, le bien, la vertu, la noblesse de l'âme, les autres qualités morales, demeurent, au contraire, par leur essence, quelque chose de général et d'universel. La conscience parle le même langage à tous ceux qui se respectent, et tandis qu'il y a cent mille manières d'être méchants, il n'y a jamais qu'une seule et unique façon de faire son devoir.

Il faut donc renoncer à cette prétention d'excuser des lectures suspectes par le profit qu'on en peut retirer. Ceux pour qui le cœur humain n'a pas de secrets, ce ne sont pas les caractères abaissés par leurs fautes et confisqués par leurs excès, mais les âmes fortement trempées qui puisent dans l'habitude du bien d'infaillibles lumières sur notre nature. Pour conserver une vue claire des régions inférieures, il n'est pas nécessaire d'y descendre, même par la pensée; le sûr moyen d'en juger avec le plus de certitude est encore de les regarder de plus haut.

ANTONIN RONDELET.



LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

XI

A LYON

« Clémence, as-tu dépouillé le courrier?

— Oui, papa, et j'en ai fait le résumé : quatre lettres de nos correspondants de Paris, avec des valeurs, total, 21,575 francs; une valeur, 500 francs, retour de Montauban : le tiré n'est pas d'accord avec nous; deux lettres de mon cousin Adrien, l'une de Marseille, l'autre de Toulouse, très-satisfaisantes : il nous amène deux fortes commandes, une de brocart pour un chasublier, l'autre de gros de Naples, nuances claires au choix. »

M. Brigueil leva les yeux sur sa fille et lui dit:

« Il marche bien, Adrien; il mord au commerce; il va de l'avant, mais il sait où il va.

— Il est certain, papa, répondit Clémence avec vivacité, que partout où vous l'avez employé, aux écritures, près des ouvriers, en voyage, il vous a satisfait.

— Crois-tu, petite, qu'il soit content ici?

Elle hocha la tête.

« Je ne sais pas, dit-elle, il est peu communicatif. Il paraissait triste en arrivant, il semble plus satisfait maintenant; il prend goût aux affaires, c'est bien évident, et j'ai quelquefois supposé qu'il en ferait volontiers pour son propre compte.

— Avec quoi? dit le père, en secouant la tête à son tour. Tu sais, Clémence, que ton oncle n'a nullement réussi dans ses essais de commerce, et quil, est venu, tout jeune encore, échouer à Montmorency, dans une pauvre petite place sans avenir. Adrien allait suivre la même carrière, si cela peut s'appeler ainsi, quand il a eu la bonne idée d'accepter mes propositions.

— N'avait-il pas eu des projets de mariage avant de venir à Lyon? demanda Clémence, en baissant la tête sur le copie-de-lettres, où elle transcrivait une lettre qu'elle venait d'écrire.

— Oui, l'on nous en avait écrit; mais la dot de la future est tombée à l'eau et le mariage *idem*.

— Ah!

— Il pourrait voir ailleurs peut-être; on ne le refuserait pas, car enfin, il a des qualités d'avenir, des qualités précieuses, Adrien. Qu'en dis-tu?

— Je pense comme vous, mon père, » répondit Clémence d'un ton résolu et en posant sa plume.

Cet entretien entre le père et la fille avait lieu dans un bureau qui occupait le fond d'une vieille maison de médiocre apparence, située quai Saint-Clair, à Lyon, et qui portait une modeste enseigne avec ces mots : CLAUDE BRIGUEIL. SOIERIES. Le bureau semblait soumis à quelque loi somptuaire excluant le luxe moderne; l'installation en était des plus modestes: des chaises de paille, des pupitres de bois noir, une vieille horloge; dans le fond d'une armoire où l'on renfermait les registres, se trouvait une seconde armoire de fer, antique et solide, dont la clef ne quittait pas la poche de M. Brigueil. Ce meuble, presque rustique, remplaçait les coffres-forts, magnifiques, indécrochetables et qui, trop souvent, ne vaudraient

pas la peine d'être crochetés; il contenait les titres de propriété, les polices d'assurance et, en tout temps, une masse imposante de billets, de valeurs et de pièces d'or. Les produits de la belle industrie du fabricant venaient là et ne s'égaraient point dans les petits et multiples chemins des dépenses inutiles; il y veillait, et sa fille, l'unique héritière de ces trésors cachés, y veillait bien un peu aussi.

Clémence n'avait pas le goût de la toilette, elle n'avait pas le goût des plaisirs, elle n'avait pas le goût de l'argent; elle avait appris de son père, dès l'enfance, le goût du commerce; c'était l'amour de l'art pour l'art : car ce qui l'intéressait plus que les gains palpables, c'était le trafic, l'activité, le mouvement, le problème des affaires, toujours posé et presque toujours heureusement résolu; ce jeu qui la captivait, était devenu l'occupation de sa vie; elle appliquait au commerce paternel toutes les jolies qualités de la femme : l'ordre, la méthode, la prudence, la délicatesse, et elle avait trouvé le moyen d'être à la fois droite et adroite; on ne la trompait pas facilement, et elle ne trompait jamais personne.

Au début de son séjour à Lyon, Adrien avait porté sur sa cousine un jugement sévère : cet esprit positif lui déplaisait; la conversation de Clémence ne sortait pas des affaires, dont elle parlait bien la langue spéciale; il songeait parfois, lorsqu'elle énumérait les ventes et les achats, les payements à faire et à recevoir, à l'entretien de Clotilde, simple, doux et où se mêlait toujours quelque parfum qui ne rappelait pas les sacs d'écus ni la tenue des livres. Clotilde avait lu quelques pages : elle en parlait volontiers; elle aimait la nature : un nuage blanc moutonnant dans le ciel bleu, une fleur sauvage à l'aurée du bois, le murmure d'une source la ravissaient. Clémence voyait couler le Rhône sous ses fenêtres sans jamais le regarder; elle distinguait, lorsqu'elle se promenait, les Alpes dans le lointain, sans même y prendre garde. Il alla un jour avec elle au musée, et les plus jolis tableaux de Saint-Jean, une toile inspirée de Flandrin, la laissèrent tout à fait indifférente. — C'est ennuyeux une femme qui ne sent rien, qui ne comprend rien, qui ne sait parler que d'affaires et qui n'a de goût que pour l'argent et d'intelligence que pour en amasser toujours davantage!

Voilà ce qu'il se disait, mais peu à peu l'habitude vint; mieux initié au commerce, il se plut à parler des affaires qui occupaient son temps et son esprit; il trouva chez sa cousine un ferme bon sens, il lui trouva de la bonté, elle donnait volontiers aux malheureux cet argent qu'elle aimait à gagner et qu'elle savait défendre; le matin, on la dérangeait souvent : c'était la femme ou la fille d'un ouvrier malade qui venait demander des secours; elle s'informait, exigeait des renseignements précis, et lorsque la prudence était satisfaite, elle donnait largement. Il s'habitua à voir près de lui, au bureau, cette tête aux cheveux noirs, penchée, attentive, sur le registre ou le journal. Clémence n'avait pas de beauté, mais son visage brun, encadré de beaux cheveux, ne manquait pas d'intelligence, et ses yeux et ses lèvres souriaient d'accord et peignaient la franchise et la bonté. Il s'habitua donc à elle; il s'habitua plus encore à cette large aisance dans laquelle vivaient son oncle et sa cousine et qu'il partageait en partie avec eux. La maison du quai Saint-Clair était comme ces demeures d'Alep et de Beyrouth, sombre et pauvre au dehors, parée et fournie de bien-être au dedans. On faisait d'excellents repas dans cette vieille salle à manger meublée en vieil acajou, et une splendide argenterie ornait la table aux jours solennels; le salon ne revêtait pas les coquetteries modernes, mais ses bronzes et ses vieilles tentures n'étaient pas sans valeur; Adrien connaissait la petite armoire de fer et les trésors qu'elle recélait; il connaissait aussi la maison de campagne, située dans un site délicieux, au bord de la Saône, où la famille passait ses jours de fêtes; il y était allé souventes fois, avec son oncle et sa cousine, et initié à cette vie de fructueux labeurs et de plaisirs bien ménagés, il lui en eût coûté de s'en priver désormais : son cœur était pris dans les mailles de l'accoutumance et de l'affection, et quand il rencontrait le regard de Clémence, qui toujours s'adoucissait pour lui, il se sentait flatté; un vague espoir naissait dans son âme, et les souvenirs de Montmorency, l'image de Clotilde pâlissaient, comme un site enchanté dont le voyageur s'éloigne, dont les contours s'effacent à chaque pas, et qui finit par disparaître et s'effacer dans des vapeurs lointaines. Ceci fut l'ouvrage de trois à quatre ans, long espace dans la courte vie d'un homme!

Il n'avait jamais écrit à Clotilde; elle l'avait prié de s'en abstenir; mais fréquemment elle entendait parler de lui par madame Cortal; les relations anciennes, affectueuses, n'étaient pas rompues, et avec la plénitude de cœur des mères, elle s'épanchait sur son fils, sur le bon accueil qu'il avait reçu à Lyon, la confiance qu'on lui témoignait et le goût qu'il prenait lui-même à ce grand commerce. Le nom de Clémence, ma nièce! arrivait souvent, et Clotilde l'entendait toujours, ce nom, avec une émotion qui tenait du pressentiment. Elle attendait une nouvelle, une révélation : le fond de la pensée de madame Cortal lui apparaissait comme un livre ouvert, et ce qu'elle y lisait l'affligeait sans la surprendre.

Un soir d'hiver, la bonne dame vint comme elle le faisait fréquemment; elle apportait son tricot et des nouvelles : sa conversation ouvrait un jour sur les naissances, les mariages et les décès du pays; ce soir-là, elle fut plus silencieuse, sa pensée errait ailleurs, et son amie, madame Maurand, finit par s'alarmer :

« Vous n'êtes pas souffrante! dit-elle.

— Oh ! non ; mais un peu préoccupée, je l'avoue.

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Au contraire ; j'aurais de bonnes nouvelles, si je trouvais un peu de bonne volonté, un peu de raison autour de moi. »

Clotilde leva les yeux en entendant ce langage énigmatique, et madame Cortal, comme si on l'eût questionnée, reprit :

« Figurez-vous, chère amie, que mon frère de Lyon a tout à fait pris Adrien en amitié, et qu'il n'a qu'une idée... »

Elle s'interrompit. Clotilde pressentait ce qu'elle allait ajouter :

« Il n'a qu'une idée... reprit complaisamment madame Maurand.

— Oui, il voudrait marier sa Clémence à mon fils, et nous fixer tous à Lyon, auprès d'eux. Jugez quel bonheur ce serait pour mon mari, qui se fatigue de son travail de bureau, et pour moi, qui reverrais si volontiers mon pays natal !

— Et Adrien refuse ? demanda la mère de Clotilde.

— Il hésite, tout au moins.

— Et monsieur votre frère n'a d'autre enfant que sa fille ?

— Pas d'autre ; Clémence a perdu sa mère de très-bonne heure ; élevée par son père, il l'a appliquée au commerce, ce beau commerce de Lyon ! et je crois que les aptitudes de mon fils ont décidé le choix de Clémence et de son père... ils ont une très-grande fortune, et ils seraient si bons pour nous ! »

Il se fit un petit silence : Clotilde avait rougi ; elle regarda sa mère qui réfléchissait, sa jeune sœur qui écoutait avec curiosité ; elle attendit quelques instants encore, et tout à coup elle prit la main de madame Cortal, et lui dit, d'une voix douce :

« Vous savez, madame, que M. Adrien est tout à fait libre ?

— Il me l'a dit, ma chère Clotilde ; je sais que vous avez agi avec beaucoup de cœur dans cette circonstance... j'ai regretté, et mon mari aussi... Oh ! nous avons bien regretté...

— Chère madame, suppliez M. Adrien d'accepter l'offre de son oncle ; dites-lui que je ne me marierai jamais... que je ne vivrai que pour ma famille... je serai heureuse en vous sachant tous heureux... »

Ses yeux brillaient et toute son âme généreuse se peignait dans ses traits ; madame Cortal en fut touchée et l'embrassa en disant :

« Quel dommage !

— Vous écrirez, n'est-ce pas ? Promettez-le-moi ! »

Elle n'eut pas de peine à obtenir cette promesse : madame Cortal parla longtemps de Lyon, de sa jeunesse, de sa famille, et on voyait que le cœur de la pauvre femme s'élançait vers ces riants projets qui la ramenaient dans son pays, parmi les siens, et qui promettaient un peu de paix à sa vie tourmentée. Elle prit congé, enfin, et elle embrassa Clotilde avec une amitié vive, qui lui fit penser que tout était accompli.

« M. Adrien va donc se marier, et pas avec toi, ma sœur ? demanda Claire.

— Oui, ma petite ; il épousera sa cousine ; moi, je suis mariée avec vous autres. »

Madame Maurand lui serra la main, et dit :

« Cette pauvre madame Cortal ! comme elle était contente ! c'est bien un cœur de mère... »

Le même soir madame Cortal écrivit à son fils Adrien :

« Montmorency, octobre 18...

» Ce sont de vains scrupules qui t'arrêtent, mon cher ami ; j'ai trouvé moyen de faire expliquer Clotilde, et je t'assure que de grand cœur, naturellement et sans y être forcée, elle veut vivre pour sa famille et qu'elle a tout à fait renoncé à vos anciens projets de mariage. Elle paraît très-heureuse.

» Accepte donc, mon cher enfant, l'offre si tendre de ton oncle ; deviens un fils pour lui et aime bien cette chère Clémence que nous aimons à tant de titres. Nous viendrons vous rejoindre, et ce mariage, qui fera ton bonheur, assurera la paix de notre vieillesse.

» Adieu, cher enfant ; tiens-nous bien au courant de ce qui se passe ; embrasse mon frère pour moi, et dis à ma nièce tous les sentiments dont mon cœur déborde pour elle.

» Ta mère affectionnée,

» EUGÉNIE CORTAL. »

XII

CONFIDENCES

Clotilde ne parla pas à son frère de ce qui s'était passé : craignait-elle de réveiller au fond de son âme une douleur qu'elle voulait vaincre, ou voulait-elle épargner à l'amitié de Michel une peine nouvelle ? Ces deux motifs agissaient à la fois ; elle étouffait son cœur sous un travail continuel : les rôles des contributions et les savants manuscrits que M. Edme lui fournissait toujours, ne s'attardaient pas sur la table ; à défaut de la plume, elle tenait l'aiguille ; elle ne se donnait pas de répit, et lorsqu'elle voulait laisser couler des larmes involontaires sur ce passé mort et ces espérances naufragées, lorsqu'elle voulait se confier et se plaindre, elle allait à l'église. Celui-là qui y réside à jamais, devant qui brûle, nuit et jour, la lampe solitaire, pourrait dire que de larmes son œil a vues, que de larmes sa main divine a essuyées. *Oh ! qui me donnera de me reposer un peu sur votre cœur !* s'écriait saint Augustin, et tous les affligés l'ont redit après lui.

Pourtant ce secret qu'elle avait voulu cacher à son frère devint l'objet des entretiens publics; on ne parla que du beau mariage que faisait Adrien, et Michel lut, un samedi soir, les annonces du mariage, affichées à la mairie. Il revint et trouva sa sœur, qui écrivait attentivement.

« Clotilde, lui dit-il, ne vas pas à la grand'messe demain, je t'en prie.

Elle leva sur lui ses grands yeux, où éclatait une mélancolique sérénité.

— Je sais, répondit-elle, ce que j'y entendrai : « Il y a promesse de mariage entre M. Adrien Cortal et mademoiselle Clémence Brigueil. » Je le sais, mon bon frère. »

Elle lui dit alors en peu de mots ce qui s'était passé; il l'écouta avec une attention profonde, et lui dit enfin :

« Et tu supportes cette fin sans déchirement?

— Oui, dit-elle, je la prévoyais, je l'attendais, c'était dans l'air, et je sentais une inquiétude douloureuse de tous les jours, de tous les instants; maintenant, tout est fini, je suis tranquille; je dis comme dans le psaume : *Dieu a rompu mes liens, je lui sacrifierai une hostie de louanges* ; je vois l'avenir devant moi, triste peut-être, mais uni et tranquille.

— Quelle force d'âme tu as! dit-il en la prenant dans ses bras : ô ma sœur, tu es heureuse de te posséder ainsi! »

Et quelqu'effort qu'il fît, des larmes inondèrent son visage :

« Qu'as-tu, lui dit-elle, mon bon Michel? que t'est-il arrivé! Tu as quelque peine nouvelle, je le vois! J'en exige la moitié; tu souffres : est-ce toujours cette vocation manquée qui t'afflige?

— Cela et autre chose, lui dit-il à voix basse. Viens avec moi, viens dans mon atelier. »

Elle obéit et le suivit dans un réduit sous les combles, où il avait amassé, comme un avare son trésor, les débris de ses espérances d'autrefois. Des dessins et des plâtres étaient suspendus au mur; la table de dessin était encore dressée, et sur une planche se voyait un amas de terre glaise qui n'attendait que les ébauchoirs ; quelques maquettes, créées jadis avec enivrement, se fendillaient maintenant sous l'action du soleil et de la poussière, comme un emblème des rêves enchantés que la triste réalité avait rendus insaisissables; une vieille chaise de cuir, un sabre de cavalerie, deux antiques gantelets de mailles, un morceau de tapisserie délabré et fané, étaient réunis dans cette pièce et rappelaient de loin, de très-loin, ces somptueux ateliers où tous les âges et tous les pays ont concentré leurs richesses. Michel avait employé jadis ses petites économies à acquérir, en attendant mieux, ces armes, ce lambeau de tapis et ce vieux siége; il fit asseoir sa sœur et, allant vers le mur, il décrocha avec soin un médaillon de grandeur naturelle, et le montra à Clotilde : elle l'examina.

« Mademoiselle Isabelle! dit-elle, je la reconnais. Mon pauvre Michel, ce n'est pas possible!

— Pas possible! trop sûr, ma sœur.

— Mais tu n'as aucun espoir.

— Elle me connaît un peu : elle m'a vu un jour chez son père, implorant une augmentation de salaire, elle m'a pris en compassion... puis une autre fois elle m'a vu dans l'atelier; j'avais retiré d'une cuve où bouillaient des teintures un malheureux ouvrier gazier qui y était tombé... Je m'étais un peu brûlé, et elle m'a dit : « Monsieur, vous avez bien du courage! »

— Après?

— Après? C'est tout, ma sœur. Je l'aime, et elle se marie dans un mois. Voilà mon roman. »

Elle se tut : une profonde pitié remplissait son cœur à l'aspect de cette vie deux fois brisée, dans des ambitions légitimes et dans des sentiments permis.

« Pauvreté marâtre! dit-il. Si j'avais pu me faire un nom, peut-être l'aurais-je obtenue! Celui qu'elle épouse est un avocat sans fortune, mais qui a une réputation d'éloquence et d'habileté; son nom l'a fait arriver jusqu'à Isabelle; il est accepté. L'aime-t-il? qui sait? L'aimera-t-elle? peut-être que non. Elle a une physionomie si enfantine, elle ne sait pas, dans son âme innocente, ce que c'est qu'une affection de préférence; elle l'aimera plus tard, parce qu'elle portera son nom, parce qu'il sera le père de ses enfants. Elle ne se doutera pas que le commis de son père a osé, un jour, penser à elle... »

Clotilde lui serra la main avec effusion.

« Michel, dit-elle, pourquoi as-tu enduré tous ces chagrins en silence, sans te confier à moi?

— Tu avais tes propres peines, ma sœur.

— Oui, mais nous sommes frère et sœur pour nous appuyer l'un sur l'autre. Soyons unis et forts. Vivons pour notre mère et pour ces deux enfants.

— Tu jouis de tes sacrifices, toi?

— Oui, dit-elle, Dieu me fait cette grâce; j'ai trouvé au fond du calice la liberté et l'ardent désir du bonheur d'autrui.

— Tu es heureuse! je n'en suis pas là.

— Dieu t'aidera : pense à lui, Michel.

— Prie pour moi... et pour elle! Je suis fou : je me figure sans cesse qu'elle serait plus heureuse avec moi qu'avec tout autre, parce que je l'aime plus que tout autre. »

Clotilde soupira : cette parole avait un écho dans son cœur, mais elle se redressa, et dit avec fermeté :

« Ne nous énervons pas par de vaines pensées, nous qui avons un si grand devoir à accomplir. Notre vie est dépouillée; nous travaillerons tous les jours que nous passerons sur la terre, sans sortir de notre pauvreté actuelle? Eh bien, soit! Dieu sait ce qu'il nous faut, et il saura nous ac-

corder la récompense de ces sacrifices actuels. Ne le crois-tu pas ?

— Si je ne le croyais pas, comment vivrais-je ? répondit Michel. »

Et, dans un élan impétueux, il s'élança, il prit un charbon, traça sur le mur une grande croix et dit à sa sœur :

« *Ave! Crux!* Voilà mon appui et mon espérance! »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)



LEQUEL CHOISIR

SUITE

Le soleil, tamisé par les feuillages devenus blonds au souffle de l'automne, jetait des reflets d'or liquide sous les ramures ; les fils de la vierge entre-croisaient leurs lacets blancs sur les gazons touffus encore ; les senteurs forestières s'exhalaient intenses du sol, des mousses et des rameaux ; et l'on eût dit que la nature mettait de la coquetterie à se montrer belle avant de s'enfermer dans son linceul d'hiver.

On avait renvoyé les chevaux pour revenir à pied le long d'un ruisseau large aux rives escarpées et cette course au clocher souriait à tout le monde. Cependant les femmes, pour la plupart assez mauvaises marcheuses, se lassèrent vite de se meurtrir les pieds aux aspérités des rives, et d'accrocher leurs robes aux broussailles ; on dut faire pour elles des haltes fréquentes et chacun en profita pour se livrer à sa passion du moment : quelques hommes fumèrent à l'écart ; le naturaliste compta ses petites bêtes ; le botaniste découvrit entre deux pierres une nouvelle variété de muscari ; le percepteur se mira dans la petite glace de son peigne, et Paule commença lestement une étude de broussailles. Georges et André, assis à ses côtés, suivaient attentivement les mouvements de son crayon ; celui-là, les yeux charmés, admirait sans réserve ; celui-ci, plus juste appréciateur, mesurait l'éloge et risquait volontiers une critique ou un conseil.

Mais les heures ne s'arrêtaient pas en même temps que les promeneurs : elles poursuivaient leur course et le temps, radieux une partie de la journée, commençait à s'assombrir ; des nuées grises s'entre-choquaient dans l'espace, voilant le soleil ; une fraîcheur pénétrante montait du fond des vals, et le vent, qui se mit à siffler, arrachait les feuilles aux branchages pour les faire tournoyer en rondes folles.

Le fit-il par malice ou sans y prendre garde ? Il ne le dira point ; mais d'un coup brusque il enleva le carré blanc sur lequel Paule crayonnait et lui fit traverser la petite rivière sans passerelle ni batelet.

Paule fit un geste vain pour le ressaisir au vol ; mais déjà il sautillait de branche en branche sur le bord opposé.

« A l'aide ! jeune France ! » cria le juge de paix avec une pointe de malice.

L'excitation était inutile :

Déjà, prenant pour point d'appui quelque roche saillante, Georges Naire s'était élancé d'un bond merveilleux sur l'autre rive, au risque de s'y envaser ; mais la feuille légère ne l'y attendait pas ; elle fuyait malicieusement sa poursuite et se livrait aux plus capricieuses évolutions. Tout autre que ce grand garçon aux mouvements souples et vigoureux eût semblé ridicule dans cette lutte accidentée et puérile ; mais il se riait des difficultés, sautait de roc en roc avec l'agilité d'un chamois, donnait tête baissée dans les broussailles et franchissait sans dommage de nombreuses flaques d'eau cachées dans les replis de terrain.

« Ma foi ! la fin ne vaut pas les moyens ! » parodia un fumeur à voix basse.

Cependant l'espiègle papier continuait son escapade et gagnait même des points si escarpés qu'il devenait imprudent de l'y poursuivre. Mais Paule tenait à son œuvre d'autant plus qu'elle semblait près de lui échapper. Quand elle crut Georges sur le point de reculer découragé :

« Eh bien ! fit-elle en regardant André ; et vous ?

— Vraiment, ma cousine, ce n'est pas le lieu d'exposer un galant homme à choir ridiculement en pleine bourbe ou à dégringoler malheureusement du haut d'un rocher ! Vous étiez restée inférieure à vous-même ; et franchement cette esquisse ne peut que gagner à ce que vous la recommenciez. »

Paule avait le jugement droit, d'ordinaire ; elle comprit la leçon et détourna la tête en rougissant un peu.

Pendant ce rapide échange de paroles, Georges avait enfin réussi à s'emparer du fugitif, mais au prix d'un élan suprême, et le fumeur put répéter en toute vérité :

« La fin ne vaut pas les moyens ! »

Car, sur le point de glisser dans une fente, le neveu de la douairière s'enlaça si malencontreusement à un tronc noueux qu'il se luxa le poignet.

« Cet accident, je me propose de l'escompter le plus tôt possible ! — pensa la tante esclave, moins troublée toutefois qu'elle ne voulut le paraître.

— Voilà de la chevalerie ou je ne m'y connais pas, s'écria-t-elle d'une voix vibrante.

— Voilà de l'enfantillage ou je ne m'y connais guère! murmura derechef le fumeur pessimiste. Décidément ce grand gaillard-là n'est qu'un romanesque bébé. »

Le romanesque bébé regagna ses compagnons moins agilement qu'il ne les avait quittés et ne put retenir une exclamation de souffrance en tendant le feuillet froissé à sa propriétaire.

Mais une étrange ingratitude emplissait alors le cœur de Paule : elle en voulait au jeune homme de son obligeance, de sa réussite, de son accident. Elle le trouvait bien indiscret de se mêler ainsi de ses affaires, de l'obliger à une certaine reconnaissance et d'attirer tous les regards sur elle aussi intempestivement. Mieux valaient cent fois ses salems odorants ! Elle avait du moins la ressource de les faire becqueter par toute la nichée du château !

Ce fut donc avec une froideur peu dissimulée qu'elle remercia le sauveur de son dessin.

« Je regrette l'accident dont je suis la cause involontaire, lui dit-elle néanmoins.

— Comment donc, mademoiselle ! mais je suis charmé au contraire.. aïe!.. c'est-à-dire, j'aurais voulu... je me réjouis... je... moi... vous... il est froissé, malheureusement... mais c'est que j'ai... c'est qu'il a... permettez que je prie ma tante de me bander un peu le poignet. »

Non-seulement la tante esclave accomplit cette opération avec emphase et bruit, mais encore elle y mit du luxe en forçant le jeune homme à porter son bras en écharpe; ce fut inutilement toutefois qu'elle voulut insinuer à la jeune fille de sacrifier à cet office la longue cravate brodée qui lui entourait le cou :

Paule resta sourde à l'insinuation, et madame de Chabrols dut se contenter du premier foulard venu.

Cet incident jeta du froid sur la gaîté générale. En même temps qu'elle s'éteignait, le soir venait et de brumeuses vapeurs voilaient le paysage.

Paule marchait silencieuse; évidemment une préoccupation fâcheuse l'envahissait.

Madame de Lubecque l'observait avec un demi-sourire assez équivoque.

« Vous êtes compatissante, ma chérie », lui dit-elle enfin.

— Moi?

— Mais oui : le malheur d'autrui vous attriste et il suffit d'un poignet avarié pour inquiéter votre conscience. »

Une rougeur subite couvrit le visage de Paule et une vive réplique lui vint à l'esprit; mais elle se contint, et, ramenant sur son bras la traîne de sa robe qui lui échappait, elle se rapprocha des filles du juge de paix pour cacher son dépit.

Leur père dépouillait alors un vieil arbre de quelques cryptogames parasites qui lui rongeaient les flancs.

« Voilà de dangereux champignons, affirmait-il, des champignons d'autant plus dangereux qu'ils affectent une apparence honnête à laquelle on se tromperait facilement. Je ne les ai pas rencontrés encore et je manque de temps pour les analyser tout de suite; mais il me suffit de constater la couleur hypocrite de ces lames et l'insipidité de cette odeur pour me tenir en défiance. Aussi n'hésiterai-je pas à déclarer cet individu anti-comestible.

— Anti-comestible ! se récria Paule heureuse de faire diversion à son mécontentement par une petite discussion ; anti-comestible ! permettez-moi, monsieur, d'affirmer le contraire.

— Mais, mademoiselle, comment savez-vous?

— Comment je sais que ces parasites ne contiennent aucun principe vénéneux? par expérience, monsieur. Tony, l'enfant de chœur, en apporte souvent aux Ormes et aucun de ceux qui en ont mangé n'est mort empoisonné, que je sache.

— Évidemment, mademoiselle, vous confondez les genres. Jamais aucun cryptogame de cette consistance molle n'a passé pour inoffensif et je soutiendrais devant toutes les facultés réunies que celui-ci renferme la mort dans son chapeau. J'ai la prétention de m'y connaître ! »

Il avait bien quelques autres prétentions, le bon juge de paix, et des prétentions assez peu fondées surtout. Aussi Paule ne se laissait-elle pas convaincre. Elle finit même par s'amuser de la discussion et se fit un point d'honneur enfantin d'en avoir le dernier mot.

« Tenez monsieur, dit-elle, pour lever tous vos doutes, je vais...

Et, brusquement, elle approchait de sa bouche le parasite incriminé lorsque André Vallier lui saisit le bras et arrêta son mouvement.

— Je m'y oppose ! fit-il d'une voix brève.

— Et de quel droit? riposta la jeune fille offensée.

— Du droit du plus raisonnable, ma cousine; je n'en ai pas d'autre à invoquer. »

La promenade s'acheva sans nouvel incident; mais elle ne devait laisser aucun bon souvenir à ceux qui l'avaient faite; et la rentrée silencieuse au château, sous les brumes du soir, fut bien différente du départ triomphal qui promettait tant de plaisir.

***

« Delenda Carthago!... traduction libre: il faut en finir aujourd'hui même! aujourd'hui et non demain. C'est ainsi! »

La douairière de Chabrols se parlait de la sorte en enfilant ses bas le lendemain matin; et sa résolution intérieure était telle que le mouvement de ses mains participant de cette énergie, elle fut chaussée comme par enchantement.

La même vivacité mit en place toutes les pièces de son habillement et sa femme de chambre n'avait pas encore fini de s'en étonner quand elle lui ordonna de faire atteler son coupé.

« Nous partons? demanda Georges surpris qui entrait à ce moment. Le repos et le sommeil lui avaient fait grand bien. Il n'éprouvait plus qu'une légère douleur et l'enflure peu sensible de la veille s'en allait d'elle-même.

— Comment? imprudent! gémit la tante esclave, sans bandage! sans écharpe! tu veux donc rester estropié?

— Dieu m'en garde, chère tante! Mais ce malheur ne me menace point; et je suis aussi bien que...

— Ta ta ta! je ne me paie point d'assurances mensongères et je me connais assez en accidents pour savoir quand il est urgent d'appeler un médecin. Or je juge que cela est urgent aujourd'hui et je cours à Cormatin pour...

— Je vous en prie, ma tante.

— Dis un mot de plus et je pousse jusqu'à Cluny.

— Vous n'y pensez pas! je...

— Si tu continues, moi aussi je ne m'arrêterai qu'à Mâcon! »

Mais Georges continua et la bonne tante ne partit point pour le chef-lieu; elle n'en avait d'ailleurs pas eu la sérieuse intention; elle désirait seulement qu'on l'en empêchât et que le stoïcisme de Georges, bien établi par son refus de voir un médecin, éclatât au grand jour comme son « courage » de la veille.

Ce mot de *courage* faisait rougir le pauvre garçon qui sentait de quel ridicule une telle exagération devait le couvrir; mais la terrible tante n'en démordait pas, et malgré le malaise évident de son neveu, elle servit son éloge comme dessert au déjeuner.

Après quoi, elle prit le bras de Pierre Barance pour lui proposer une promenade en tête à tête.

Dire que le père de Paule se montra flatté de cette attention, ce serait mentir; les gardes du château lui avaient indiqué la veille certaines remises d'engageante apparence dont il comptait fouiller les replis et le retard infligé à ce plaisir ne lui disait rien de gai.

Il se résigna cependant en homme de bonne compagnie et suivit la vieille dame avec un dépit très-poliment contenu.

Mieux au courant des mouvements variés du bonnet, de la tabatière et des mitaines de son interlocutrice, le chasseur se fût tenu sur ses gardes, car il eût deviné l'approche d'une crise; mais rien ne troublait alors sa quiétude, si ce n'est la pensée des coups de fusil retardés.

Elle aborda son sujet carrément, comme disait la petite baronne :

« Ce n'est pas pour mettre les fils de la Vierge en quenouille et pour récolter des prunelles que j'expose mes brodequins et vos bottes aux égratignures de ce chemin pierreux, mon voisin.

» C'est tout simplement pour marcher en toute dignité sur un terrain neutre :

» Je ne suis pas chez vous; vous n'êtes pas chez moi; donc, nous nous trouvons chacun chez nous, ce qu'il fallait démontrer pour la dignité de notre situation!

» Cela fait, j'entre en matière et je débute par cette simple question :

» Que pensez-vous de moi?

— Mais ce qu'en pense tout le monde, madame la baronne : c'est-à-dire tout le bien imaginable.

— C'est vague... et fade.

— Cependant...

— Précisons : me croyez-vous de sage conseil et de bon jugement?

— Sans aucun doute.

— De caractère loyal et de cœur sain?

— Assurément.

— Donc vous pouvez avoir confiance en moi et prendre en considération sérieuse mes opinions, mes ouvertures et mes propositions.

— En très-sérieuse considération, madame la baronne.

— Vous faites bien. Alors, si je vous dis : ceci serait opportun! cela doit être ainsi, vous répéterez après moi :

« C'est ainsi! »

— Mais... probablement...

— Comment probablement! reculeriez-vous, maintenant?

— Je ne le crois pas, madame. Il me semble plutôt que c'est vous qui n'avancez guère. »

La douairière se mordit les lèvres et arrondit ses yeux jaunes en les fixant sur Pierre Barance; ses mitaines réintégrées dans sa poche depuis quelques secondes en sortirent de nouveau, et, arrêtant son compagnon au beau milieu du chemin :

« Abattons notre jeu, dit-elle résolument, car nous avons en mains autant d'atouts l'un que l'autre.

» Vous possédez une fille : je suis ornée d'un neveu.

» Votre fille est charmante : mon neveu est accompli.

» Elle n'a pas vingt ans : il ne compte guère plus de ce qu'on appelait autrefois cinq lustres.

» Elle est de bonne souche : il sort d'excellente race.

» Elle possède une autre dot que ses vertus et sa beauté : il a son nom inscrit au Grand-Livre et

ses propriétés longuement classées au cadastre.

» Elle jouit d'une santé parfaite: il n'a perdu encore ni un cheveu ni une dent.

» Elle doit l'aimer : il en raffole! Si l'amour n'est pas absolument nécessaire dans le mariage, du moins produit-il bon effet sur le public... au commencement. Cela agrémente le paysage.

» Donc, étant comparés les deux actifs, étant pesées les deux situations, il s'établit entre elles une balance parfaitement juste, vous ne pouvez en disconvenir. Par conséquent, la meilleure chose, la seule chose que nous ayons à faire c'est de conduire votre fille et mon neveu devant le maire et devant le curé; de les faire lier par celui-là, bénir par celui-ci et de nous en frotter les mains. Ne le trouvez-vous pas?... »

Marier sa fille! Pierre Barance n'avait jamais songé que cela pût être un jour... Il en resta saisi comme si une compagnie de perdreaux se fût envolée sous ses pieds sans qu'il pût la tirer.

« Vous ne répondez rien?

— Pardonnez-moi, madame, mais l'émotion...

— Au fait c'est la première fois sans doute que l'on vous demande votre fille; mais vous vous y feriez si cela devait se renouveler.

— Si cela devait?...

— Se renouveler, oui. Mais cela ne se renouvellera point car je compte bien sur votre consentement. »

En ce moment le chasseur fit complétement place au père. Ce mot de mariage faisait vibrer dans son âme tant de cordes qu'il croyait pour jamais muettes!... le bonheur envolé reprit un corps pour lui sourire... la morte bien-aimée se réveilla pour lui rappeler ses devoirs, ses responsabilités... il se sentit à la fois le père et la mère de cette enfant dont l'avenir se trouvait en question, et, son cœur débordant de tendresse, il eut peur et n'osa dire ni oui ni non.

« J'attends! reprit madame de Chabrols en martelant sa tabatière.

—Madame, balbutia enfin le pauvre père, votre proposition me flatte et m'honore. Mais... elle me prend au dépourvu, tout à fait au dépourvu! Je n'ai pas le droit de disposer seul de l'avenir de mon enfant... et je crois devoir la consulter sur...

— Consulter les petites filles! leur demander la permission d'arranger leur bonheur à son gré! voilà bien le fruit des révolutions! Jadis on n'avait point cette faiblesse. Notre père nous disait:

« Ma fille, regardez ce monsieur; dans huit jours vous l'épouserez. »

Notre mère ajoutait :

« Ma fille, toute résistance serait vaine. Nous en avons décidé ainsi pour votre bien! »

« Et nous obéissions! »

Ici la douairière se troubla quelque peu; car elle se souvenait amèrement que son bonheur n'était point né de cette obéissance passive.

Elle reprit vite son aplomb cependant et détachant sa main du bras de son compagnon :

» Je vous laisse à vos réflexions et à vos conciliabules en vous priant toutefois de les abréger: j'aperçois dans ce champ de luzerne le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse qui s'estimera très-favorisé de me ramener au château. A bientôt, mon voisin!

—A bientôt! » répéta machinalement Pierre Barance.

Paule ne prit part ce jour-là ni aux répétitions d'un proverbe, ni aux préparatifs d'un bal. Son père l'avait enlevée mystérieusement en compagnie de ses chiens et de son fusil. Pendant de longues heures ils cheminèrent sous les ramures, heureux d'un tête à tête qui leur permettait de s'entretenir à cœur ouvert, et le soir ils se retirèrent de bonne heure dans leurs chambres, elle pour prier et s'endormir soulagée, lui pour commencer et déchirer, recommencer et redéchirer un billet difficile dont le dixième exemplaire seulement fut adressé à sa sa destinataire :

« Madame la baronne,

« Comment vous y prendriez-vous à ma place pour allier la reconnaissance et la sincérité, les convenances et la franchise?

Vous feriez d'abord parler la franchise, n'est-il pas vrai? Le reste viendrait ensuite.

Je trouve l'exemple bon et je vous demande la permission de le suivre :

Votre neveu me plaît : il a le coup d'œil juste et le caractère facile, le jarret solide et le cœur bien placé; ce bon chasseur fera un bon mari, je n'en puis douter.

Malheureusement, je ne suis point parvenu à convaincre ma fille de cette vérité! ce genre d'hommes n'est point son idéal, à ce qu'il paraît. Elle le trouve un peu trop..... silencieux; un peu trop..... timide! On dirait que cette enfant gâtée a la fantaisie de se faire mener tambour battant par son mari.

Et puis ce n'est pas tout... Elle prétend qu'il est impertinent au sexe *laid* d'empiéter sur les droits du *beau* sexe et les jolis garçons la laissent indifférente; c'est bizarre mais « c'est ainsi », comme vous dites.

La chère petite trouve assurément que monsieur votre neveu lui fait beaucoup d'honneur; mais elle décline cet honneur et, tout en lui conservant sa reconnaissance, elle lui souhaite un bonheur parfait... avec une autre femme.

Daignez agréer, madame la baronne, avec mes remercîments et mes regrets, l'hommage de mon respectueux dévouement. »

Pierre Barance ne tarda pas à recevoir la lettre suivante:

« Mon voisin,

Je lis ceci entre les lignes :

« Votre neveu est un niais bellâtre, bien audacieux de prétendre à ma fille. Elle connaît sa valeur et n'accordera jamais sa main qu'au prince Charmant, seul digne d'y prétendre. »

C'est bien cela n'est-ce pas?

Eh bien! mon voisin, je souhaite le prince Charmant à votre jolie princesse en herbe!

Toutefois, s'il tarde à venir, si même il ne vient jamais, ne vous en étonnez pas trop... et rappelez-vous la fable... il sera toujours temps pour mademoiselle Paule de rencontrer... un malôtru

Cela dit sans rancune et sans intention blessante, je remets mes mitaines, je clos cette épître et je vais m'adresser ailleurs. Une perspective se ferme-t-elle, dix autres s'ouvrent à l'envi. C'est ainsi.

Mille compliments polis. »

Ce fut toute la prose qui s'échangea entre le père et la tante. Quand Pierre Barance déchiffra ces pattes de mouches, leur auteur roulait au grand trot de ses chevaux sur la route de Chapaize à Cormatin.

Personne ne prit le deuil de ce départ : la douairière, avec son franc parler troublait quelque peu les gens, et quand ses yeux jaunes se mettaient de la partie, on se sentait gêné par sa présence.

Sa brusque retraite fut diversement interprétée; la petite baronne seule ne s'y trompa point :

« Et d'un! fit-elle en entourant de son bras blanc la taille flexible de Paule. Est-ce le premier ?

— Le premier quoi?

— Le premier homme que vous jetez à la mer?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez de reste, mais cette discrétion est de bon goût. Préparez-vous d'ailleurs à l'exercer souvent: vous avez toutes les grâces pour conquérir les tendresses, ma chère belle; et tous les droits pour vous montrer difficile: je prévois donc, autour de vous, une terrible jonchée de cœurs! Il ne faudra point trop vous apitoyer sur eux, cependant; c'est une habitude à prendre, voilà tout! Que voulez-vous? nous autres femmes, si nous avons conscience de notre valeur, il est de notre dignité d'en tenir haut le pavillon et de ne l'amener qu'à bon escient. »

Certes, madame de Lubecque avait raison; mais à un seul point de vue : quand il s'agit de lier sa destinée à celle d'un autre, une femme ne peut attacher un trop grand prix à l'honorabilité de ce compagnon, à la droiture de son caractère, à la noblesse de ses sentiments; et l'estime doit précéder la tendresse pour que la tendresse dure.

Mais en ce monde où l'ordre des choses est si souvent renversé, les grandes questions, les questions capitales sont traitées, en général, accessoirement. Il semble que la plupart des pèlerins de la terre se soient dit :

« Cherchons d'abord ce qui brille; nous aurons ensuite assez de temps pour nous occuper de ce qui dure.

» Poursuivons ce qui amuse; plus tard ce qui sauve nous viendra naturellement à son heure.

» Enivrons-nous avant tout de bruit, d'honneurs et de plaisir. Le bonheur saura bien se faire tout seul pour nous! »

Cette théorie, personne ne la formule; ces principes, on ne les étale point; souvent même on les applique à sa vie sans presque s'en douter, et l'on serait fort étonné de se les découvrir au fond du cœur, si l'on fouillait les abîmes de ce cœur en recourant aux lumières d'en-haut.

Mais les lumières d'en-haut, comment les implorer, comment les apercevoir même, quand on a les yeux éblouis, fascinés, aveuglés par celles d'en-bas?

C'était le fait de la petite baronne: elle soumettait toutes choses aux lois du monde, et ses frivoles appréciations, enveloppées de tant de charme, ses courtes vues exprimées avec une désinvolture de si bon goût, étaient un danger d'autant plus à redouter pour l'inexpérience de Paule qu'elle ne le soupçonnait pas.

Elle fut donc charmée de voir son refus approuvé par sa brillante amie et se montra ce soir-là d'une entrainante gaité qui gagna tout le monde.

« C'est pour cacher son chagrin », songea la femme du sous-préfet qui croyait à une rupture douloureuse entre elle et le beau Georges.

Le public possède ordinairement cette justesse d'aperçus.

« Certainement leur mariage est conclu, se disait André Vallier avec non moins d'à propos. Il part heureux pour en presser la célébration... Elle pense à lui... et se réjouit. C'est égal, elle n'y met pas assez de retenue. »

Aussi, à mesure que le sourire de Paule s'épanouissait, celui d'André s'éteignait et l'ombre s'étendait sur son visage en proportion du rayonnement que répandait sa cousine.

« Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle en jouant un quadrille avec lui; vous frappez sur les touches d'un air lugubre qui ne vous est pas habituel.

Il ne répondit rien mais plaqua deux ou trois accords faux.

— Eh bien! voilà que vous tournez au mineur à présent! mon cousin, je ne désespère pas de vous entendre improviser une marche funèbre avant la fin de la soirée.

— Et moi, je ne désespère pas qu'on la joue en me portant comme Malborough, en terre, avant la fin de l'année.

— Ah! mon Dieu!

— Qu'est-ce qui vous étonne? Je dois m'y attendre. Ne savez-vous pas que mon semestre expire dans quelques jours? Je rejoindrai alors mon régiment en Afrique et vous savez quelle besogne les Kabyles nous y préparent.

Il jouait follement le galop final en disant cela.

— Mais je sais aussi, repartit Paule en manquant ses arpéges, je sais aussi que vos anges

gardiens de la terre prieront pour vous et j'ai confiance! Vous reviendrez sain et sauf, mon cousin, la croix sur la poitrine!

— A quoi bon? puisque......

— Puisque?

— Rien... je pensais à vous et...

— Vous n'osez point me dire ce que vous pensiez? Je dois en conclure que c'était peu flatteur pour moi.

— Je n'ai pas le droit de vous flatter, surtout quand...

— Mais achevez donc!

— Quand un autre...

» Décidément je perds pied; c'est stupide! » pensa l'officier; puis résolûment :

« Eh bien! ma cousine, s'il est vrai qu'on pardonne beaucoup à ceux qui partent, s'il est vrai que l'approche des adieux autorise certaines indiscrétions, me permettrez-vous d'user du privilége des séparations et de vous faire... mon compliment?

— Votre compliment! à quel sujet?

— Mais au sujet de votre mariage... de votre mariage avec... le neveu de madame de Chabrols... un beau garçon, ma cousine! et facile à mener.

— J'épouse ce joli garçon!.. Lui!»

Ce *lui* était tellement expressif qu'il contenait toute une protestation.

André accéléra le galop, qui languissait, et le termina même par un accord si triomphant qu'une corde se rompit sous ses doigts avec un bruit strident.

Sa mère, un peu superstitieuse, comme toutes les natures tendres, aurait-elle entrevu là quelque fâcheux présage?.

« Monsieur Lecomte-Dumaine! annonça le valet de pied.

— Enfin! s'écria la petite baronne en accueillant le nouveau venu avec une joyeuse surprise. Enfin, le voilà donc ce solitaire, ce cénobite que nous n'osions plus attendre! Soyez le bienvenu, mon cher Henri, et laissez-moi vous présenter à ces dames.

— Monsieur Lecomte-Dumaine, mon meilleur ami d'enfance! ajouta-t-elle en faisant faire au jeune homme le tour du salon.

Quand il passa devant Pierre Barance, celui-ci lui tendit cordialement la main.

— Vous vous connaissez? remarqua la baronne étonnée.

— Intimement, madame. Nos relations ont débuté par un service que m'a rendu Monsieur le Comte et il y a joint cet autre service de vouloir bien les continuer.

— Je vous en félicite tous deux, messieurs; et et suis charmée de découvrir que les amis de mes amis sont deux fois mes amis! »

Henri apportait aux Barance des nouvelles de l'aïeul.

Magré ses parties de piquet journalières, malgré les bruyants incidents dont l'impétuosité de Catherine animait la maison, les attentions multipliées et silencieuses de Jacques, le vieillard trouvait déjà l'absence de ses enfants un peu longue!

« S'ils s'amusent, tout est pour le mieux et je les engage à prolonger leur séjour à Chapaize; mais pensez-vous qu'ils s'amusent, monsieur le Comte? C'est bien fatigant de séjourner chez autrui... les chambres d'amis sont habitées par plus d'un inconvénient; les vents coulis y pénètrent; l'humidité s'y renferme, sans compter le reste! J'ai bien peur que ma petite-fille ne récolte là plus de névralgies que de plaisir! »

Henri ajouta qu'Antoinette Vallier, sur la prière du vieillard, s'était installée aux Ormes. Il l'avait vue dans ses nouvelles fonctions de garde-malade et de maîtresse de maison et l'ont eût dit qu'elle y trouvât le plus grand charme, tant elle y mettait de bonne grâce.

Il apportait d'ailleurs une lettre d'elle à sa cousine; mais la candide sœur d'André ne prévoyait guère l'influence que ces quelques lignes exerceraient sur l'avenir de son frère!

Cette lettre n'était d'abord qu'une causerie presque enfantine, comme en font les pensionnaires. Antoinette y mêlait le grave au doux, les indulgences de la Portioncule qu'elle venait de gagner à la Visitation et les espiègleries des jumeaux décidément bien difficiles à gouverner; les visites de charité faites avec sa mère et la critique des dernières modes d'automne; elle risquait, en les soulignant, quelques mots latins, et recommandait à Paule certaine recette culinaire de son invention. Puis ce vol en tous sens prenait une allure plus uniforme; et ces airs variés se fondaient en une seule mélodie, où dominait la même note : celle du sentiment de famille.

« Que je te plains d'être fille unique, ma Paule!
» cela m'inspire tant de compassion, vois-tu, que
» je t'aime comme une sœur pour te dédommager
» le plus possible de ton isolement; tu t'en
» aperçois bien, n'est-ce pas?

« C'est égal, une sœur d'intention, cela ne vaut
» pas encore une sœur de fait, même une sœur
» un peu taquine, un peu quinteuse; et je te
» trouve bien malheureuse d'être seule à te faire
» gâter par tes deux pères.

» C'est si bon, durant l'enfance, de partager les
» réprimandes et les caresses, le sucre d'orge et
» les pensums! c'est si délicieux, un peu plus
» tard, de se serrer fraternellement les uns contre
» les autres, d'aspirer la même vie, de grandir
» ensemble pour former à son tour un faisceau
» protecteur, une barrière préservatrice autour
» de la souche vieillie d'où l'on a tiré sa jeune
» séve!

» Oui, c'est délicieux; mais ce bonheur-là se
» paie quand sonne l'heure des séparations!

» Celle qui nous menace me trouvera sans
» force contre ses tristesses, je le sens... Mais je

» prie Dieu de me fortifier; et, fermant les yeux » sur le présent qui m'afflige, d'avance, j'entre- » vois un avenir souriant :

« André n'est plus seul comme un pauvre exilé » loin du toit paternel. Une bonne et douce com- » pagne embellit sa demeure... Mais pour l'em- » bellir, cette demeure, il est nécessaire de » l'habiter beaucoup, au lieu de se répandre au » dehors comme le font certaines jeunes femmes » trop éprises du monde. Je suppose donc ma » futur belle-sœur vouée au culte du foyer. » N'est-ce point une vertu indispensable entre » toutes à une femme d'officier?

» Errant par le monde, changeant de lieux » continuellement, les militaires ont à peine le » temps d'ébaucher des relations. Il leur faut » donc la compensation des chers liens de famille, » la stabilité des affections domestiques, les joies » durables de la vie d'intérieur.

» Cette vie-là, je le sais, n'est point brillante et » ne place pas au premier rang ceux qui la » mènent: le monde les oublie facilement; ils ne » donnent le ton nulle part.

» Mais comme ils planent plus haut que ces » mesquines considérations! Quelle grandeur » dans cette situation, modeste en apparence! » quel calme dans cet isolement! N'est-il pas, » d'ailleurs, tout rempli d'intéressants détails?.. » Les mondains trouvent ces détails prosaïques. » Ils seraient bien étonnés d'apprendre qu'il y a » la poésie du pot-au-feu, des petits arrange- » ments domestiques, du raccommodage des » chaussettes et de la préparation des con- » serves !

» La femme d'André comprendra cette poésie. » je l'espère, comme il la comprend déjà lui- » même. Elle sera la prévoyance, l'ordre, la » grâce et la douceur, comme il sera lui, la force, » l'autorité tempérée par la tendresse, la protec- » tion toujours en éveil. Je vois d'ici cette alliance » de tout ce qui sanctifie la vie conjugale; je prête » une forme connue, des traits familiers à cette » sœur que j'appelle de tous mes vœux... Ah! » si tu vou... Non: raie cela! ce n'est point à » moi de parler. »

« Quel grimoire méditez-vous d'un air si sérieux, ma petite belle? demanda la baronne qui avait oublié de frapper à la porte de Paule.

— Déchiffrez vous-même ce grimoire, chère amie; le voilà.

— Des pattes de mouches? une écriture de femme? mais, vraiment, elle ne manque pas d'élégance, cette écriture-là; elle en a même beaucoup! c'est signé Antoinette; ah! oui: la sœur de notre officier, votre jeune cousin. Je suis curieuse de connaître sa prose. »

Puis après avoir lu :

« Mais ce n'est pas même de la prose, cela! quel terre à terre, ma mignonne! Je conseille à votre correspondante de ne point multiplier de pareils factums : il y aurait de quoi effaroucher toutes les filles à marier du pays! Certainement la sœur tient ces idées baroques du frère, voyez-vous...Ah! cette aimable destinée attend madame André Vallier, de garnison en garnison, à l'ombre de la grosse caisse du régiment et jusqu'à la retraite de son mari? une mesquine retraite de capitaine, peut-être, ou, tout au plus, de commandant... Eh! bien, c'est alléchant! ce monsieur devrait au moins choisir sa femme dans un orphelinat, parmi les petites filles en bonnet noir qui ont le doigt piqué par l'aiguille et pratiquent l'obéissance passive! »

La jeune femme continua ce persiflage quelques instants encore; puis, comme si elle se fût soudainement aperçue que le futur ménage de l'officier ne méritait pas une attention plus longue, elle quitta ce sujet de conversation pour rapporter à Paule les propos flatteurs tenus sur son compte.

« Tous mes hôtes raffolent de vous, petite fée; vous leur tournez la tête comme par magie. Mais cet hiver, ce sera bien autre chose quand vous ferez votre véritable entrée dans le monde après les coups d'essai dont Chapaize est le témoin! Vous deviendrez la reine, ma chérie, la reine de tous les salons! »

La reine future protestait, mais elle protestait faiblement... le poison de l'orgueil s'infiltrait goutte à goutte dans ses veines; et, à mesure que la baronne ajoutait au piédestal de son idole, l'idole, qui regardait ses fervents de plus haut, voyait leur taille s'amoindrir.

Ce soir-là, sans se l'avouer, elle examina son cousin avec le parti pris de le trouver mal; et il faut convenir qu'elle y réussit à peu près.

« Il a du bon, conclut-elle cependant; mais il est marqué d'avance pour les positions inférieures, car il manque de distinction et de brillant. Il s'en dédommagera par l'autocratie domestique... c'est évident. »

« J'ai reçu six grandes pages d'Antoinette, lui dit-elle; six pages confidentielles qui...

— Confidentielles, ma cousine?.. »

Et l'énergique André, le brave officier que le bruit de la mitraille ne faisait point pâlir, se troubla devant cette jeune fille qui venait de dire d'une voix douce :

« Confidentielles. »

A lui aussi, sa sœur avait écrit longuement à cœur ouvert... et l'officier se prit à trembler qu'elle n'eût entretenu Paule du même sujet...

« Après tout, se disait-il pour se rassurer, si elle est instruite de mes sentiments par Antoinette, peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi. Je n'aurais jamais eu le courage de me confier à mon père ni à mon oncle, encore moins... à elle! Maintenant, j'oserai parler. »

Ce n'est pas, sans doute, aux habitants du château qu'il se proposait ainsi de parler, car il resta silencieux toute la soirée, et le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse en fit la remarque,

bien qu'il ne s'occupât ordinairement que de lui-même :

« Décidément, pensait-il, décidément les hommes de trente ans en ont aujourd'hui soixante ; il n'y a plus que les vieillards qui soient jeunes. Voilà un officier français qui ne trouve pas un mot galant à prononcer ; et voici un poète, ce petit Dumaine, qui pose pour le sphinx antique ou pour le philosophe désabusé, avec son faux air vénérable et mystérieux. »

Pour n'avoir pas l'air vénérable, le marquis voulut se faire papillon ; mais à peine eut-il tenté quelques battements d'ailes, qu'il s'abattit dans un fauteuil où il s'endormit à l'ombre d'une portière.

Le lendemain, il tombait une pluie monotone et froide ; une de ces pluies que le soleil ne traverse d'aucun rayon, et dont l'âpre poésie du vent n'aide point à supporter l'ennui.

« Les chiens manqueront de nez, » déclara Pierre Barance.

— Le poisson ne mordra point ! affirma un pêcheur.

— Pas moyen d'admirer le paysage à travers ce voile liquide !

— Ni de récolter des simples dans cette inondation !

— Décidément, la promenade est impossible ! »

On avait joué, la veille, le dernier proverbe à l'étude ; et le prochain départ des invités ne permettait pas de nouveaux préparatifs dramatiques.

Les chanteurs se prétendaient enrhumés.

Les instrumentistes trouvaient le piano discord.

La laine et la soie faisaient défaut pour la tapisserie des brodeuses.

La bibliothèque ne contenait plus rien qu'on ne sût par cœur.

Et le billard était accaparé par deux joueurs peu soucieux de céder leur place.

Pour comble de guignon, l'espoir de l'avenir, sous la figure des Lubecque enfants, l'espoir de l'avenir rendait le présent insupportable :

Toute cette bande d'écureuils et de singes en bavettes, de sauterelles et de pies en jupons, qu'emprisonnait la pluie, s'en dédommageait par des tours diaboliques. Personne n'y échappait. C'était à n'y pas tenir !

« Vraiment, risqua le juge de paix à demi-voix, quand des enfants sont doués bruyamment comme ceux-ci, on devrait s'en débarrasser en les envoyant à l'école.

Oui, sans hésiter : A l'école !

— Vous désirez visiter l'école ? demanda le vieil adjoint sourd qui entrait à ce moment ; rien de plus facile, et, certainement, la commune en sera flattée. Aussi réclamerai-je l'avantage... le bonheur... la satisfaction de vous faire moi-même les honneurs de l'établissement, car je n'ai pas peu contribué à sa création. Je suis tout à vos ordres. »

Cette idée ne serait venue à personne ; mais, puisqu'elle s'offrait d'elle-même, on l'accepta comme pis aller ; et bientôt les parapluies se déployèrent en ligne tortueuse et mouvante sur le chemin de l'école. Grâce à Dieu, la caricature des instituteurs n'est plus de mode ; aucun des visiteurs ne remarqua la figure en casse-noisette de M. Gaumard, ni ses ongles en deuil, ni la chaussure qu'il avait oublié de cirer le matin ; mais l'on mit du prix à constater la bonne tenue de l'école, l'application des élèves et le dévouement du maître.

L'adjoint, rougissant d'aise, voulut marcher de succès en succès :

« Vous venez de voir les futurs défenseurs, les futures lumières du pays, dit-il ; permettez-moi de vous présenter sa fleur, mais sa fleur en boutons... »

Décidément il se lançait, ce bon adjoint : il eût improvisé un madrigal, pour peu qu'on l'y poussât.

La fleur en boutons ou plutôt les boutons de la fleur s'épanouissaient entre quatre blanches murailles couvertes d'inscriptions chrétiennes : des tables où s'appuyait plus d'un coude récalcitrant, des bancs où plus d'une petite désobéissante s'asseyait sur son pied reployé, une chaise de bois blanc où trônait la maîtresse, voilà le parterre. On en fit le tour ; le juge de paix commença des classifications botaniques d'un nouveau genre, et, là encore, il y eût des éloges à prodiguer et de l'attendrissement à laisser voir.

En vérité, l'adjoint triomphait trop ouvertement :

« Et maintenant, à la salle d'asile ! je vous réserve la crême pour le dessert. »

La fleur... la crême... il eût écrit des bucoliques cet adjoint-là !

La crême n'était nullement fouettée, car la bonne sœur de l'asile s'interdisait les corrections manuelles. Une sévère discipline n'en régnait pas moins parmi cette armée en miniature et c'était merveille que l'ensemble et la docilité de ces mouvements.

Que de souffrances dans le présent, que de fautes dans l'avenir, épargnées par ces maternelles institutions !

Les enfants réunis dans ce même lieu qui porte le doux nom d'asile, ces enfants étaient dispersés hier, un peu à tous les vents, à tous les hasards de la misère ou de l'abandon ; souvent ils avaient froid et personne ne les réchauffait ; ils avaient faim et, parfois, la nourriture leur manquait ! les exigences du travail, la nécessité de gagner le pain quotidien appelaient le père et la mère au dehors ; et eux, les pauvres délaissés, tristes, effrayés devant le foyer désert, ils s'en éloignaient de toute la vitesse de leurs petits pas, exposés, à la fois, aux dangers physiques et aux influences morbides qui corrompent les âmes prématurément.

Mais les cœurs chrétiens qui entendent à travers les siècles la divine parole : « Laissez venir à moi les petits enfants », les cœurs chrétiens pour lesquels le nouveau-né de la crèche s'incarne symboliquement dans chacun de « ces petits », ces cœurs-là se sont émus de pitié, de tendresse... et il n'est plus d'enfants sans pain, sans secours, sans guide, sans mère! puisque « l'asile » offre tout cela!...

Paule et ses compagnes se disaient ces choses; et, plus elles déposaient de baisers sur ces fronts innocents, plus elles prodiguaient de caresses à ces mignonnes créatures, plus, aussi, elles se sentaient maternellement émues.

Aussi le retour au château fut-il silencieux; chaque visiteur se renfermait en une sorte de recueillement attendri, et l'on eût dit une entente commune pour ne point diminuer la douce impression reçue, en l'exhalant en paroles.

Cependant, si la pluie n'avait pas cessé, le vent s'élevait violemment et les petites mains finement gantées auraient maintenu difficilement les parapluies si des mains masculines ne leur eussent épargné ce soin.

Les hôtes du château s'avançaient donc deux à deux à la file, pataugeant à qui mieux mieux.

« Ah ! la drôle de chose, c'est comme une noce de paysans, » cria l'aîné des Lubecque.

Une noce! et Paule marchait en tête appuyée sur son cousin comme s'ils eussent été les mariés.

Ce rapprochement d'idées les fit rougir tout deux sous une impression bien différente. Ils passaient alors devant la vieille et sombre église de Chapaize; la porte entr'ouverte leur laissait voir les reflets pâles de la lampe effleurant les énormes piliers... il sembla un instant au jeune homme que le prêtre les attendait là, au pied de l'autel, pour les bénir devant Dieu... et cette étrange hallucination fit brusquement déborder un sentiment depuis longtemps contenu.

Toujours maître de son langage cependant, l'officier sut garder un calme apparent auquel Paule se trompa : ce n'était point de la sorte qu'elle se sentait digne d'être aimée. Prévenue défavorablement, elle trouva donc des intonations trop mesurées à cette voix qui lui disait : « Laissez-moi solliciter de votre père le bonheur de ma vie ! »

(*A suivre.*) MÉLANIE BOUROTTE.

LEVER DU SOLEIL AU MONT-BLANC

C'est le Mont-Blanc, c'est lui! Les nuages épais
Dont l'ombre sur ses flancs s'était amoncelée
Ont disparu. Voyez : dans sa gloire et sa paix,
Il offre au jour naissant sa neige immaculée.

Pour y verser l'éclat de son front radieux
Le soleil a fait choix de ce miroir sublime,
Et peu à peu dissipe, en montant dans les cieux,
Les brouillards dont le voile enveloppait sa cîme.

De même, quand un homme a, par un noble effort,
Levé son cœur plus haut que les fanges humaines,
Quand il a, dominant les caprices du sort,
Maintenu son espoir aux régions sereines;

Autour de lui le doute amasse en vain sa nuit,
Pour étouffer l'ardeur du zèle qui l'enflamme.
Tout ombre s'évapore et tout nuage fuit
Quand le regard de Dieu se lève sur son âme.

PAUL COLLIN.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Nous empruntons à l'*Encyclopédie universelle des Sciences pratiques* les conseils ci-dessous, pour le choix des viandes de boucherie :

Bœuf. — La chair du bœuf de bonne qualité est rouge cramoisi, d'un grain lâche · la graisse est jaunâtre. La *vache* a la chair plus pâle, le grain plus serré et la graisse blanche.

Le bœuf de qualité inférieure, provenant d'animaux mal nourris, fatigués ou trop vieux, est reconnaissable à sa chair rouge foncé et à sa graisse dure et membraneuse.

Quand la viande, pressée par les doigts, se relève promptement, elle peut être considérée comme de première qualité. Quand l'empreinte produite par la pression s'efface lentement ou reste visible, c'est de la viande inférieure ou de mauvaise qualité.

Le bœuf est de toute saison, mais il est meilleur en hiver.

Veau. — Les bouchers saignent les veaux avant de les tuer, afin de leur donner une chair plus blanche. Ce procédé a peut-être des inconvénients, tels que celui de retirer à l'animal une partie de sa saveur et de sa succulence, mais il nous offre un moyen certain de reconnaître la viande saine et de bonne qualité : elle doit être d'un blanc délicat. Le veau de bonne qualité a, en outre, les rognons enveloppés d'une graisse blanche et ferme. Cette chair ne se conserve pas aussi longtemps que celle d'animaux abattus à un âge plus avancé, surtout par les temps de chaleur et d'humidité. La graisse devient molle et moite, la chair mollasse, spongieuse, marbrée de taches rougeâtres; dans cet état, le veau évidemment tué depuis trop longtemps est mauvais.

(*A suivre.*)

***

LIMONADE A L'EAU D'ORGE

Préparez un sirop de sucre, en faisant bouillir dix minutes 120 grammes de sucre dans 3 décilitres d'eau. Ajoutez le zeste d'un citron râpé et le jus de deux citrons, et laissez bouillir le tout une minute ou deux au plus. Ajoutez deux litres de décoction d'orge; faites bouillir de nouveau cinq minutes; puis passez au tamis en laissant tomber la liqueur dans une cruche que vous couvrirez d'une feuille de papier trouée au milieu, pour laisser passage à la vapeur.

Quand votre limonade sera suffisamment refroidie, vous pourrez en faire usage. Mise froide en bouteilles, elle peut se conserver plusieurs jours.

***

ORANGEADE

Opérez comme ci-dessus, en substituant les oranges, zeste et jus, aux citrons.

REVUE MUSICALE

L'Hiver. — Le Timbre d'Argent. — La mort d'Orphée. La Damnation de Faust.

Pauvre vieil hiver! tu n'as pas fait cette année, dans nos climats, une entrée triomphante, vêtu, selon ta coutume, d'un brillant manteau de glace, le front ceint d'une blanche couronne de neige; au lieu de la route droite, tu as pris les chemins de traverse, soufflant la tempête, versant la pluie, mais restant enveloppé d'un nuage de brume, comme un coupable qui craint le grand jour. Alors les cultivateurs et les vignerons se sont désolés, pendant que les médecins se réjouissaient. Nous aurons de rudes gelées en mai, disaient les uns; nous aurons beaucoup de maladies en juin, disaient les autres. Les jours se sont tristement écoulés sans que tu osasses, vieil hypocrite, sortir de l'antre obscur où tu te caches traîtreusement. Tu as déchaîné les tempêtes, et aujourd'hui tu donnes ordre à tes émissaires, les vents, d'arrêter le printemps sur sa route.

Et le monde s'est senti malade et troublé de cet état d'incertitude. Nos compositeurs, au lieu de

nous dédommager, par quelques œuvres remarquables, de ce marasme inquiet et permanent, ont serré leurs perles dans des écrins bien fermés, les réservant maladroitement pour le temps où les lilas et les chèvrefeuilles nous appelleront à la campagne.

Cependant M. Saint-Saëns a eu pitié de nous; de son *Timbre d'argent*, qui pourrait bien devenir un timbre d'or, il a appelé les Parisiens découragés au Théâtre-Lyrique où, sous l'influence d'une bonne musique, ils ont repris vie et courage.

Lorsque le compositeur commença cet ouvrage, il était fort jeune, il cherchait sa voie; il ne savait pas s'il devait suivre celle des auteurs dramatiques français ou s'il devait chercher à produire de grands effets, selon la manière de Richard Wagner! L'ouvrage de M. Saint-Saëns, créé il y a dix ans, se ressent de cette incertitude. Le maître n'était pas, comme il l'est devenu, un grand symphoniste, et cependant le *Timbre d'argent* retentira longtemps dans les oreilles de tous ses auditeurs. C'est qu'en effet nul ne possède mieux que M. Saint-Saëns la technique de l'art, nul ne trouve des harmonies plus fines et plus neuves, nul ne dispose d'une palette orchestrale plus riche de tons et plus variée de couleurs.

A l'époque où M. Saint-Saëns écrivait le *Timbre d'argent*, il était plutôt musicien de concert que musicien de théâtre, ce qui est fort différent. L'expérience scénique lui manquait; ce don précieux de l'émotion, sans lequel on ne peut remuer les foules, il ne le possédait qu'à demi. On trouvait en lui l'énergie, la grâce et le charme, mais cette sensibilité qui parle à l'âme et perpétue le souvenir, ces phrases simples et expressives qui pénètrent et attendrissent, faisaient défaut à ses débuts. Tout, dans *le Timbre d'argent* nous indique que la roche s'est fendue, puisqu'il en a jailli des étincelles; aux premiers ouvrages du jeune compositeur, nous verrons, on le sent aujourd'hui, couler cette source chaude sans laquelle les impressions du public ne peuvent vivre longtemps.

Un grand nombre de pages de la partition ont été accueillies avec enthousiasme. Il faut citer d'abord une délicieuse mélodie chantée au début de la pièce :

Demande à l'oiseau qui s'éveille...

qu'on a voulu entendre une deuxième fois et qui méritait bien les honneurs du *bis*. Nous devons citer aussi, dans ce premier tableau, un chœur très-court mais plein de verve :

Carnaval, Carnaval!

que nous retrouvons à la fin de l'ouvrage dans son plein épanouissement.

Dans le deuxième tableau nous avons remarqué la svelte et piquante instrumentation du pas de l'abeille; la romance, bien accueillie d'ailleurs du public, avec accompagnement de violon-solo :

Le bonheur est chose légère...

nous a fait moins de plaisir; voici pourquoi :

Conrad, ébloui par les séductions de Fiammetta et par l'éclat fulgurant de l'or que le timbre magique fait pleuvoir dans ses mains, a quitté le toit champêtre qui abritait son heureuse pauvreté. Son ami, le violoneux Bénédict, vient rappeler à l'ingrat ses jours de paix et de bonheur, en murmurant à son oreille le refrain d'une chanson villageoise. Telle est la situation. Malheureusement la phrase mélodique, enroulée dans les spirales du violon, perd toute sa simplicité, elle semble cherchée, tourmentée. Rien n'eût été plus charmant, en ce cas, qu'un chant naïf et tendre parlant au cœur du transfuge pour l'attendrir et l'émouvoir.

Au troisième tableau nous avons à signaler un chœur très-remarquable :

Séduisante almée,

dont on n'a pas suffisamment remarqué la structure délicate, et une très-jolie chanson napolitaine d'une désinvolture fort originale. Signalons encore dans le reste de l'ouvrage, qui mériterait une longue analyse, la mélodieuse cavatine de Conrad :

Nature souriante.

Puis une chanson à demi voix et à deux voix : *le Papillon et la Fleur*, où les paroles et la musique rivalisent de grâce et de poésie; chanson qu'on a vivement redemandée aux interprètes.

En résumé, l'œuvre de M. Saint-Saëns contient des parties très-remarquables, auxquelles on eût désiré plus d'unité et de style scénique.

L'orchestre Danbé mérite les plus chaleureux éloges. Il a triomphé avec bonheur de beaucoup de pages ardues de la partition. L'ouverture a produit un grand effet et la valse des Filles de l'enfer fera le tour du monde. C'est là, certes, pour les auteurs et les exécutants, un rare succès.

***

M. Léo Delibes vient de faire entendre, dans la salle Herz, une scène lyrique très-magistrale, sur le sujet de *la Mort d'Orphée*. Il faut que l'imagination du public vienne en aide au compositeur, puisque nous ne sommes pas ici dans un théâtre. L'action se passe en Thrace, au milieu des rochers sauvages sur les bords de l'Hèbre. Orphée invoque la nature, il lui demande des consolations, des adoucissements à la douleur que lui cause la mort d'Eurydice. Soudain des voix se font entendre, et les Ménades, adoratrices du dieu du vin, exhalent leur ivresse en chants funèbres, menaçant quiconque refuserait de partager leurs transports. Elles aperçoivent Orphée, lui présentent une coupe, et, raillant sa tristesse, l'invitent à leur orgie. Il repousse avec horreur leurs provocations. Alors

elles se jettent sur lui, le déchirent avec leurs ongles, et lorsqu'elles l'ont tué, elles lancent dans le fleuve son cadavre et sa lyre, qu'elles ont brisée. Après avoir assouvi leur vengeance, les Ménades reprennent leur course échevelée. Alors de toute la nature s'élève une plainte harmonieuse pour pleurer le poète qui la célébrait par ses chants. M. Léo Delibes a fait admirer son talent dans cette page qui restera. Il a été, d'ailleurs, parfaitement secondé par la délicieuse voix de Vergnet, qui passe avec beaucoup de tact de l'énergie à la grâce; ces sortes de transitions sont fort difficiles pour les exécutants. Bref, le succès de M. Delibes a été complet.

***

Hélas! il faut bien le dire, dans notre beau pays de France, la justice n'est bien rendue au talent et même au génie qu'après la mort de ceux auxquels Dieu les avait donnés. Il est curieux et triste à la fois de relire dans les mémoires de Berlioz les quelques pages qu'il consacre à *la Damnation de Faust*, et de voir comme il déplore, en termes amers, l'insuccès relatif de cet ouvrage, pour lequel il semblait avoir une prédilection particulière.

Exécuté deux fois, sous sa direction, en 1846, dans la salle de l'Opéra-Comique, malgré le talent de Roger et d'Hermann-Léon, qui chantaient Faust et Méphistophélès, l'ouvrage fut si froidement accueilli du public que Berlioz, écrasé par les frais des études préparatoires de sa partition, par la location de la salle et mille dépenses qu'il serait trop long d'énumérer, se trouva absolument ruiné. Heureusement la Russie le dédommagea de ses pertes. L'audition toute récente de *la Damnation de Faust*, au théâtre du Châtelet, vient d'y produire une véritable explosion d'enthousiasme de *bis* et de bravos.

L'introduction instrumentale, qui représente Faust se promenant, au lever de l'aurore, sur les bords du Danube, est absolument splendide. C'est une fugue en *ré* qui n'a rien de l'aridité ordinaire de ce genre de compositions. L'orchestre, avec une variété de rhythmes et une richesse de coloris admirables, y fait entendre les bruits confus de la nature à son réveil, pendant que le vieux docteur exhale ses plaintes désespérées. Cette fugue s'enchaîne avec un chœur de paysans plein d'originalité, qui commence en *mi mineur* et passe bientôt en *sol*. A la scène champêtre succède une scène militaire : *la Marche de Rakoczy* qui, ainsi placée, produit un excellent effet.

La seconde partie est la plus riche et la plus remplie. Elle commence par le grand et beau chœur religieux de la fête de Pâques : Méphistophélès arrête Faust au moment où il va boire le poison et le conduit dans une brasserie. Le chœur en *ut mineur* des buveurs attablés a bien le caractère d'une orgie; puis vient une scène poétique et mystérieuse : Méphistophélès chante à Faust, endormi sur les bords de l'Elbe : « *Voici des roses* », un bel air récitatif, pendant que les Sylphes bercent le sommeil dans lequel le docteur voit apparaître en songe la vision enchanteresse de Marguerite.

Dans la troisième partie, Marguerite chante la chanson du roi de Thulé en *fa*, avec accompagnement d'alto. Le menuet des Follets et la valse des Sylphes sont charmants; puis vient le duo de Faust et de Marguerite : « *Ange adoré* », qui se termine en trio par l'arrivée de Méphistophélès accourant pour les séparer.

Marguerite abandonnée par Faust chante, au début de la quatrième partie, un air très-triste et profondément émouvant. Deux grands chœurs terminent l'ouvrage : celui des démons, célébrant l'arrivée du pécheur que leur amène Méphistophélès, et, contraste saisissant, le chœur des Esprits célestes chantant la rédemption de Marguerite.

C'est un ouvrage magnifique, que *la Damnation de Faust*, et nous devons remercier l'*Association Artistique* qui nous a permis de l'entendre et de l'apprécier.

***

L'éditeur Lemoine, 17, rue Pigale, vient de publier une Messe en musique à deux voix égales, avec accompagnement de piano ou d'orgue, par L. Tarbé. Cette Messe, à peine éditée, a déjà été exécutée dans deux ou trois des principaux couvents de Paris où elle a obtenu un très-grand succès.

C'est certainement une des publications religieuses les plus remarquables qui aient été mises en vente depuis plusieurs années.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Non, ma chérie, je ne te dirai pas tout cela! Je ne veux point te faire traverser, même en imagination, la phase pénible d'où je sors à peine. Je n'aurais d'ailleurs pas le courage de parcourir de nouveau cette voie douloureuse dont je touche le terme.

Mais pourquoi cette réserve? pourquoi cette lâcheté? Il est bon, parfois de retourner en arrière, d'interroger la route suivie, d'examiner de sang-froid la cause des faux pas et des chutes, et de louer Dieu à la vue des dangers qu'on a côtoyés sans y succomber.

Je vais donc rebrousser chemin jusqu'au jour, lointain déjà, où nous avons quitté la Roussette. Madame R. voulait nous y retenir encore : la rougeole de mes enfants n'était pas assez éloignée, disait-elle, pour leur permettre un voyage, de si courte haleine qu'il fût. Ils se trouvaient si bien du grand air des champs et du soleil printanier!

Elle me découvrait cent autres motifs de prolonger mon séjour chez elle, et son éloquence persuasive écartait jusque-là toutes mes tentatives de départ.

Cependant, mon mari avait dû retourner chez nous. Chaque jour j'en recevais une aimable lettre pleine de détails intimes et dont le ton dégagé me laissait toute sécurité sur la situation de son auteur.

Mais un soir la bonne tante du Bief, en pleine révolte avec l'orthographe et la syntaxe, m'écrivit :

« Ma chère petite,

» La porte du vestibule se referme sur mes convives. C'était un petit dîner : deux entrées seulement et six personnes à manger. Je ne prends que le temps de remettre mon améthyste et mon grenat dans leur écrin et je suis à vous.

» C'est fait.

» Eh bien, il faut que je vous dise qu'il m'a semblé qu'il était un peu... comment dire?... un peu... comme ci comme ça; un peu... silencieux et triste; un peu... changé... enfin tout chose, comme dirait l'oncle Thoumieux. Je pense que vous comprenez que c'est de votre mari que je parle et que je prends sur moi, sans qu'il s'en doute, de vous prévenir que votre présence ne peut que lui être salutaire et que, pour peu que vous ajourniez votre retour, je ne réponds pas que vous n'ayez qu'à vous en féliciter.

» J'avais dit hier à lui-même :

» Tu avais besoin d'un peu plus de repos et de villégiature. »

» Il avait répondu cependant :

» Nous avions au contraire, Florence et moi, l'intention d'un plus prompt retour.

» — Vous aviez tort, à cause des enfants.

» — Ils avaient, en effet, de trop bonnes raisons pour ne pas changer de place; mais les voilà guéris.

» J'estime donc, ma mignonne, que, quand même il vous faudrait traverser un tout petit peu les glaces de l'équateur, affronter sans ombrelle les feux du pôle ou vous rendre de... la Roche-sur-Yon, par exemple, à... Napoléon-Vendée, vous feriez bien de revenir.

» *Sufficit!* »

Du moment où ma tante parlait latin, il n'y avait pas à hésiter, chère amie; et cependant je savais comme elle voit en noir facilement la situation de ceux qu'elle aime!

Je résiste donc aux instances de madame R. pour me faire attendre de plus amples renseignements; j'enveloppe Louise de tous ses manteaux, compliqués d'une chaude couverture; j'emmaillotte Jacques à peu près comme une momie; je choisis, sous la remise, une voiture fermée, j'embrasse madame R. un peu à tort et à travers; et nous voilà partis.

Le temps était splendide : une de ces matinées de printemps par lesquelles on se sent renaître. Mais cette journée devait offrir une image de la vie avec ses alternances de lumière et d'ombre, d'espérance et de déceptions... Les giboulées que nous croyions emportées dans les dernières convulsions de l'hiver disparu, les giboulées n'avaient fait qu'une fausse sortie!

A peine avions-nous parcouru lentement une lieue, voilà des nuages au ciel, un vent glaçial et rauque, une avalanche de grésil!

Le cocher de la Roussette étant allé se marier je ne sais où, nous étions conduits par Guillot, son suppléant, une doublure insuffisante.

Au moment critique, une bouffée d'ambition lui traversa le cerveau; il voulut faire ses preuves, sans doute, et s'élever, d'un coup, au rang de chef d'emploi :

« Madame, me dit-il à travers la vitre inondée, d'un temps pareil, on ne mettrait pas seulement une grenouille hors de l'eau. Faut se décider...

— A retourner ?

— Eh ! pardi non : à prendre la traverse. C'est une grosse heure et demie de gagnée, et d'un temps pareil qu'on ne mettrait seulement pas une grenouille hors de l'eau, ça vaut bien sa valeur.

— Mais, Guillot, je ne suis pas d'avis...

— Bien, bien ! puisque c'est l'avis de madame, allons-y gaiement ! »

Et Guillot, malgré mes protestations, qu'il feignait de ne pas entendre, lança ses chevaux entre deux haies séparées par une sorte de fossé pierreux qu'il appelait un chemin.

« Il me semble, remarqua bientôt mon fils, que, sous prétexte d'arriver plus tôt, Guillot ralentit singulièrement l'allure de son attelage. »

Effectivement, les difficultés du terrain croissant à chaque pas, nous n'avancions plus qu'avec une extrême lenteur. Tantôt les roues s'enfonçaient dans des bourbiers profonds; tantôt la voiture se livrait à de tels soubresauts sur des rocs déchaussés qu'elle eût versé si le rapprochement des talus n'avait contenu ses mouvements.

Enfin, elle s'arrêta brusquement, et de nouveau j'entendis :

« Faut se décider !

— A retourner? demandai-je encore.

— Eh ! pardi non : la place manque pour l'opération. Mais si je ne peux pas reculer, impossible aussi d'avancer.

— Mais alors?...

— Dame ! d'un temps pareil, qu'on ne mettrait pas seulement une grenouille hors de l'eau, ça n'est pas drôle de prendre un bain de pieds dans l'ornière. Pourtant si madame et les petits ne déchargent pas un moment l'équipage de leurs individus, pas moyen de le tirer de ce trou. »

Il fallait en prendre son parti : je sautai à terre avec Louise dans mes bras; Guillot mit Jacques en dépôt dans un trou de châtaignier creusé par le temps, et, relevant ses manches, il commença le sauvetage de sa voiture embourbée jusqu'au moyeu des roues.

Cela dura plus d'un quart d'heure. Louise eut froid, Jacques fut mouillé par une gouttière, et, le lendemain, les deux enfants étaient alités, avec la fièvre !

La robuste constitution de mon fils eut vite raison de cette rechute; mais Louise fut longtemps à se remettre, et bien que son état n'offrît pas un danger sérieux, je dus passer plusieurs nuits à son chevet.

Oh ! les longues nuits ! les nuits amères où, penchée sur la couche de son enfant malade, une mère épie les moindres mouvements de la chère créature !... Si la petite tête s'agite sur l'oreiller, si les grands yeux cernés restent ouverts, c'est qu'alors la fièvre redouble, le mal fait des progrès ! si l'apaisement paraît venir, si le sommeil arrive, quelle autre angoisse ! N'est-ce pas un suprême épuisement? n'est-ce pas le dernier sommeil?... La mère, pantelante, retient son haleine pour aspirer le souffle qu'exhalent les lèvres de l'enfant...

Cet enfant, c'est déjà le passé tout émaillé de souvenirs gracieux et tendres ! c'est l'avenir avec ses promesses !

Cet enfant ! il lui a prématurément coûté des larmes et des sacrifices; elle l'a mis au monde dans la douleur et nourri de sa propre substance ; elle a sacrifié pour lui ses plaisirs et son repos !... Il lui coûtera bien d'autres sacrifices encore !... mais avec quelle ardeur elle court au-devant d'eux ! Aimer et s'immoler, c'est sa mission à elle !

Aimer, non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité ! non-seulement avec tout son cœur mais avec toute son âme !. Aimer Dieu dans cette frêle créature sortie de ses mains ; aimer cette frêle créature en Dieu pour la lui conquérir, et se dévouer tout entière à cette tâche céleste !..

Et tandis qu'un océan d'amour bouillonne dans le cœur de la mère penchée sur le berceau, tandis qu'elle évoque un passé bien cher, un avenir tout mystérieux, l'enfant, inconscient de cette atmosphère de tendresse qui l'enveloppe, respire l'encens maternel, absorbe l'holocauste sans l'estimer à son prix ineffable, sans songer qu'il ne rendra jamais en proportion de ce qu'il reçoit !

On l'a dit bien souvent, chère amie : c'est à nos enfants que nous payons la dette de reconnaissance contractée envers nos mères... J'y songeais en enlaçant ma fille de mes bras, durant ses heures de souffrance, en m'offrant à Dieu pour elle... J'y songeais ! et mes souvenirs d'enfance se réveillaient avec une telle intensité que, moi aussi, je croyais encore reposer ma tête endolorie sur le cœur de ma mère...

Je redevenais enfant... un torrent d'amour filial qui me semblait un immense arriéré m'emportait dans son reflux jusqu'au seuil de ma vie, et il y eut des instants où, d'une voix qui me faisait moi-même tressaillir, je m'écriais :

« Maman !...

— Maman ! » répétait alors ma fille comme un écho.

Enfin, le mal est encore une fois vaincu : la chère enfant babille, chante, se promène et reprend ses habitudes journalières !

Moi, je me sens bien heureuse, mais fatiguée à l'excès...un peu malade, même. Est-ce donc l'inévitable sort des mères ? leur faut-il payer chaque joie maternelle par une goutte de leur sang?...

Les yeux fixés sur la Mère des mères, je réponds :

« Oui ! »

Durant le mois bénit qui commence, toutes les voix des clochers, tous les cantiques de la terre s'élèvent en son honneur et son culte suave fait jaillir l'allégresse de toutes les âmes chrétiennes.

Ta dévouée FLORENCE.

MODES

La forme dominante pour les robes habillées, et convenant surtout aux personnes un peu fortes, est la forme *princesse;* mais elle ne se compose plus seulement d'une robe à queue sans jupon en dessous. Les étoffes employées généralement sont de ces tissus très à la mode, souples et sans soutien. Aussi serait-il impossible d'en composer une toilette sans jupe de soie, à moins de la doubler, ce qui enlèverait tout moelleux et toute grâce à l'ensemble.

Le jupon, se voyant à peine, peut être en qualité médiocre; mais, le *frou-frou* de la soie est indispensable.

Souvent, il ne dépasse la robe princesse que par derrière ou par côté, sous un drapé; aussi est-il fort peu garni. Les petits volants plissés sont toujours extrêmement goûtés; on les pose souvent presque l'un sur l'autre, au nombre de deux ou trois, le premier seul ayant une tête.

Les nuances foncées telles que le vert mousse, le brun loutre, le bronze, etc., sont toujours en vogue, en attendant les très-beaux jours où elles seront remplacées par le blanc de différents tons.

Les couleurs *nuages* sont fort employées, et souvent en garniture plastrons, écharpes, etc. sur de l'uni.

Les costumes de faille noire (bon fond de toilette) s'ornent de différentes façons; le blanc est la plus jolie garniture : biais, ou petits volants plissés en faille; boutons idem. La dentelle blanche les rend très-habillés : guipures fines, Malines, Valenciennes, etc.

J'ai remarqué une très-belle robe princesse de faille noire sur jupon pareil. Elle est garnie de deux rangs de Malines tout le long du devant. Entre ces deux dentelles, sont disposés des nœuds doubles en ruban étroit noir, dont les pans sont ornés de petits ferrets d'or.

Mêmes nœuds par derrière, un peu sur le côté, retenant un drapé qui dégage le jupon de dessous; le bas de ce jupon est composé d'un volant plissé, traversé d'un biais, duquel sortent deux têtes remontantes, également plissées.

Autour du cou, rangée de sequins d'or, ainsi qu'aux manches qui sont ornées de nœuds et de dentelle blanche, et à une large poche, placée du côté opposé au drapé.

Le bord de la robe et la poche sont terminés par un bel effilé de soie noire avec lames d'or.

Le même modèle sans dentelle était exécuté sur de la faille unie brun foncé, avec du damassé de soie broché marron et or.

Le cachemire de l'Inde est le tissu préféré pour les longues polonaises sur jupon de faille de mêmes nuances. Les formes simples ont beaucoup de cachet.

Un des plus jolis ornements est le galon de voiture; c'est très comme il faut, surtout en gris mode. La polonaise est très-longue, à pans croisés derrière, retenus par un de ces beaux galons, et doublés de florence de même couleur.

Pour jeune fille, la polonaise de cachemire peut être très-peu ornée : un biais de soie, une frange de laine ou de simples lisérés.

Beaucoup de costumes sont organisés de façon à ce que tout tienne ensemble.

Il est évident que c'est très-commode à faire et à mettre, mais, cela a le grave inconvénient de ne pouvoir servir à plusieurs fins, et ne permet pas d'en jamais distraire le jupon.

Le foulard, par exemple, ayant peu de soutien par lui-même, est généralement disposé de cette sorte. On en voit à petites rayures, et de couleurs changeantes qui sont d'un charmant effet, combinées avec de la soie unie.

Les nuances changeantes sont un composé de rouge ou rose vif, et de capucines ou mandarines, très-chatoyant. Le jupon est en faille gris de fer avec volants lisérés des deux nuances indiquées plus haut.

Le foulard est plissé en travers; derrière, les pans forment un ou deux drapés et se prolongent jusque sur l'extrémité de la traine du jupon. Le tout a des biais de faille gris lisérés des deux couleurs, faisant tête à un effilé à jours, des nuances du foulard.

Le corsage est à basques ornées de même et le tout est complété par un charmant petit mantelet, forme un peu dolman par derrière, quoique sans manches; doubles pans par devant, les uns tombant droit, les autres se croisant et se nouant par-dessus. L'ensemble très-étroit sur les épaules, et garni de biais de soie lisérés et de franges.

Voici la description d'une tunique de guipure, pouvant convenir dans bien des circonstances, selon les diverses modifications qu'elle pourra subir.

C'est un composé de guipures blanches et de guipures noires, cousues l'une à côté de l'autre Elles ont la hauteur de six à huit centimètres.

Il y a un plastron de faille noire que l'on pourra varier à volonté.

Par derrière, la tunique forme de longs pans ouverts, garnis d'une dentelle blanche un peu soutenue, surmontée d'une bande de plumes frisées noires. Pas de manches; aux entournures une guipure blanche également soutenue. Le jupon de dessous sera noir ou de la couleur du

plastron, ainsi que les manches courtes ou longues. Le corsage de dessous sera montant ou décolleté.

Pour l'été, on fera les robes claires, ouvertes en carré; pour mettre en dessus, on voit de charmants fichus en linon, garnis de dentelle. Quelques-uns ont, au-dessus de ces garnitures, de jolies guirlandes de broderies au passé, en soie ou en coton de couleur. Comme costumes simples, grand choix dans les lainages de fantaisie. Beaucoup de mousse à petits filets de soie, plus ou moins accentués.

Le *barège Virginie* convient aux jeunes filles. C'est une étoffe de laine claire et légère dans les tons doux et pâles.

En fait de costumes de courses ou de voyage, je conseille le coutil à tout petit damier gros bleu et blanc. — Polonaise simple, sur jupon pareil plissé — gros boutons de nacre. Paletot cintré avec boutons semblables.

La *toile d'Asie* s'emploie aussi pour le même usage. Cela se lave fort bien.

La dentelle torchon persiste, à cause de sa solidité, à composer la plupart des garnitures. On en fait maintenant de toutes les couleurs, et souvent moitié blanche, et moitié d'une autre nuance. On en garnit les cols et les manches de toile.

Un nouveau modèle inspiré par les corsages carrés consiste en un large col marin en toile, duquel s'élève un second col montant au cou; le tout brodé ou non, aux angles, et orné d'une dentelle torchon blanche ou assortie de nuance au costume. Hautes manchettes semblables, et, si l'on veut, mouchoir à raies de couleur avec dentelle idem.

On commence à arborer les chapeaux de paille. Tous sont très-ornés de fleurs. Les plus jolis ont de petites couronnes rondes, placées assez en arrière.

Encore des fonds mous en soie ou en gaze, avec passes de paille noires ou blanches. Toujours des chapeaux tout en fleurs. Ceux en violettes sont particulièrement jolis. Ceux tout en plumes de couleurs claires sont fort élégants; ils ont généralement un petit bouquet de fleurs de côté.

Les chapeaux de tulle noir tout brodés et ornés de jais vont bien avec une toilette de nuance claire. Ils sont toujours très-appréciés en costume de deuil ou demi-deuil.

Le *blanc* en fleurs, faille, plumes, etc., persiste comme un ornement distingué sur les chapeaux noirs.

Les femmes inclinent à diminuer le volumineux de leurs coiffures. Les têtes ont l'aspect plus petit, et les cheveux sont arrangés de façon à leur restituer leur véritable proportion, ce qui est d'accord avec le plat des costumes.

LEÇON DE COIFFURE

Cette coiffure convient essentiellement à une jeune fille ou à une jeune femme. Son exécution est extrêmement facile : on fait d'abord une raie frontale, et une raie transversale d'une oreille à l'autre et à peu près à dix centimètres du front; partagez ensuite une mèche de chaque côté de la raie frontale (la raie frontale, c'est le nom technique, est celle qui aboutit au milieu du front). Faites de la mèche qui se trouve de chaque côté de la raie une ondulation sur épingle; séparez ensuite les cheveux de derrière en deux parties afin d'obtenir sur le sommet de la tête de quoi faire une attache, laquelle doit servir de fondation. (Voyez figure 1).

Ensuite relevez les cheveux des tempes et enroulez la pointe autour de l'attache. Ce relevé fait disparaître la trace de la raie transversale, car, dans une coiffure bien faite, la seule et unique séparation que l'on peut montrer, c'est la raie frontale.

Après avoir défait l'ondulation, vous l'étalez en l'écartant sur tout le devant de la tête et en tournant également les pointes autour de l'attache. (Voyez figure 2).

Relevez ensuite les cheveux sur le cou, à racines droites; et, avec un peigne fourchette, vous les fixez sur le sommet de la tête, en y joignant ceux de l'attache. (Voyez figure 3).

Séparez ensuite les cheveux en deux parties égales, faites passer la mèche de droite à gauche et celle de gauche à droite, ce qui forme le nœud croisé au-dessus du peigne d'attache; avec les pointes de ces deux mèches vous formez les coques de chaque côté pour accompagner ce catogan Louis XV. (Voyez figure 4).

Avec une petite mèche frisée dont on place habilement la tête dans une cavité quelconque, on forme des petits anneaux en faisant passer les pointes de cette mèche frisée à travers les cheveux des tempes au moyen d'une aiguille en écaille, comme je l'ai démontré dans la précédente leçon. Ces petits anneaux de frisures sont faits pour adoucir le devant de la coiffure, et l'unir à la coiffure de derrière. (Voyez fig. 5).

J'informe mes lectrices qu'un salon est ouvert chez moi, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 5, pour les leçons et les consultations relatives à tout ce qui concerne la coiffure, et que j'ai un grand choix d'ornements, en fleurs, plumes, écaille et postiches, additionnels à la coiffure.

De Bysterveld.



VISITES DANS LES MAGASINS

La popeline de Lyon, de toutes couleurs, que les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, ont mise en vente au prix incroyable de 2 fr. 90 cent. le mètre, n'est pas la seule occasion que nous offre cette maison de confiance. Si nous montons au rayon des soieries, nous voyons, à 3 fr., 3 fr. 90, 4 fr. et 5 fr., des taffetas mille raies que nous croyons utile de signaler à nos lectrices; leur bonne qualité jointe à la modicité du prix permet de les employer pour petit costume demi-habillé; je dirai même que, mélangés avec un tissu de laine uni ou de fantaisie, ils feront une charmante combinaison d'étoffes qui sera d'un effet comme il faut. A cette même galerie nous voyons du poult de soie, des failles noires et de couleurs, dont le prix varie de 4 fr. 90 cent., 5 fr. 90 cent., à 18 fr. et 20 fr. le mètre. Des tissus de laine, des nouveautés que le printemps a fait éclore, je vous ai donné un aperçu détaillé le mois dernier; je n'insisterai donc pas sur ces étoffes non plus que sur les jupons de faille noire confectionnés, dont j'ai dû indiquer les prix; je vous désignerai aujourd'hui les confections du Petit-Saint-Thomas comme de très-élégants pardessus de printemps, qu'ils soient en faille, en Sicilienne avec riche garniture de dentelle et de passementerie, ou en drap léger d'été avec ornements de boutons et de galons très-gracieusement posés; ces pardessus ont des formes si diverses que nous pouvons assurer nos lectrices qu'elles en trouveront, je ne dis pas deux ou trois, mais plusieurs à leur convenance. Des jaquettes en drap melton à 11 fr. 50, des visites en fantaisie beige et grise à 14 fr. 50, conviennent aux jeunes filles; elles pourront les porter non-seulement à la campagne mais à la ville et sur tous les costumes. L'écharpe Ninon en armure et molleton de couleur avec nœuds en ruban, coûte : 14 francs.

N'oublions pas de dire que les jupons en percale noire, garnis de plusieurs volants avec passe-poil rouge et blanc, genre breton, sont vendus à des prix très-peu élevés et que toutes les tuniques-princesse auront très-bon air portées sur cette gentille fantaisie. A côté, se voient des jupons en percale de toutes les couleurs, unie, ou à rayures, ou à petites dispositions sur lesquelles une tunique en percale ou jaconas uni sera très-gentille. Demander des échantillons au Petit-Saint-Thomas; ils sont envoyés franco.

Après ces renseignements, qui regardent plus particulièrement les dames et les fillettes, nous allons nous occuper des petits garçons et consacrer quelques lignes à leur costume qui change peu de forme, disons-le tout de suite, la fantaisie n'ayant rien à voir à leur paletot, leur veste et leur culotte boutonnée de côté, sous le genou, ou serrée par un élastique. M. Lacroix, 2 et 3, rotonde Colbert, qui a fait sa spécialité du petit costume masculin, emploie pour ce genre de costume, soit des tissus beiges souples et légers, soit de petits draps façonnés dans les teintes marine, loutre, grise, de plusieurs tons marron.

A partir de quatre ans, la jupe plate devant et plissée derrière, la veste descendant à cinq centimètres du bord de la jupe, est la forme qui convient le mieux; à cinq ou six ans et plus, la culotte boutonnée de côté sous le genou ou froncée à un poignet, la veste fermée par un bouton et s'enfuyant sur un gilet, aux pointes abattues, vont à merveille. Les encolures se garnissent tantôt d'un col-châle, tantôt d'un revers; elles sont un peu échancrées afin de dégager le col et la cravate.

Leur pardessus a la forme du paletot croisé et se ferme par un double rang de boutons.

Dans ces costumes tout est soigné; ils sont un diminutif gracieux du peu gracieux costume paternel.

Nous prions nos lectrices de s'adresser directement à M. Lacroix pour tous les renseignements qu'elles auront à demander, comme prix, envoi d'échantillons d'étoffes, et indications des mesures à prendre.

J'avoue mon penchant pour les spécialités; il me semble que l'on est assuré de n'y trouver que des choses de très-bonne qualité; leur succès est à ce prix. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, très-connue par sa spécialité de foulards et de cachemires de l'Inde, s'est fait une réputation très-honorable dans l'industrie par la bonne qualité, la beauté et la diversité de ses tissus, cachemires de l'Inde et foulards. Non-seulement le foulard classique croisé ou lisse s'y trouve dans une infinité de tons, mais aussi décoré de la disposition la plus en vogue : ligne, fleurette, large rayure, dessin de fantaisie, etc. D'autres tissus de soie, aux nuances nouvelles, à filets interrompus, disposés en rayures jaspées sur fond crème à filets-rayures bleu marine et bleu pâle; tilleul à filets-rayures bleu marine; et mandarine bleu ciel, marine et mandarine; noir, mandarine, bleu pâle et blanc, sont destinés à faire des tuniques-princesse qui se porteront sur un jupon de faille sombre à la ville; de faille claire en soirée. Le prix est de

14 francs le mètre en soixante centimètres de largeur. Ce genre de tissu — même largeur et même prix — forme un jaspé de deux couleurs : bleu ciel et rosé; tilleul et rosé; bleu pâle et blanc, pour les toilettes très-habillées; havane de deux tons et caroubier; bleu pâle, noir et blanc; marron, gris et mastic; bleu Louise et tilleul,—et j'en passe, — pour les costumes de ville.

A 12 fr. 50 cent. le mètre en soixante centimètres de largeur un tissu rayé caillouté offre de très-heureuses combinaisons de couleurs; en teintes claires : blé, noir et blanc; bleu ciel, grenat et crème; gris perle, gris ardoise et blanc; bleu ciel et bleu marine; en teintes foncées : loutre, marron et tilleul; vert myrte et angélique; bleu marine et bleu pâle; noir et blanc. Cette élégante étoffe n'a point d'envers.

Passons au cachemire de l'Inde que le nouveau costume breton met en vogue plus que jamais. La Compagnie des Indes a plusieurs séries de cachemires qui comprennent cinq ou six cents nuances. Le prix commence à 8 francs le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur et va progressivement jusqu'à 30 et 35 francs le mètre en un mètre quarante centimètres de largeur. Je choisis, pour vous désigner les nuances, les séries les plus courantes, celles de 8, 12 et 15 francs le mètre; la première offre les teintes claires : bleu, gris feutre, gris poussière, bleu porcelaine, tilleul, martre, bleu azur, rose de Bengale, lapis, dans plusieurs tons; et les teintes sombres : bleu roi, marine, réséda, loutre, vert bronze, etc., etc.

A ce prix, j'engage à faire le costume complet, à le garnir de galon que l'on disposera dans le genre breton; de cette manière vous serez à la mode, quitte à enlever le galon quand cette façon, qui datera, aura fait son temps. En prévision de ce changement, festonnez des volants de cachemire soit en laine soit en soie et vous aurez une seconde garniture bien bon marché et qui donnera un tout autre aspect à votre toilette; peut-être y gagnera-t-elle en élégance. A ce même prix on trouve une série de demi-tons dans le gris ardoise, le havane, le marron, le réséda, le feutre, le tourterelle, etc., etc. A 12 francs je signale les teintes tilleul, gris bleu, vigogne, etc., etc. Du reste nos lectrices pourront, en demandant la collection des échantillons qui leur sera envoyée franco, faire leur choix parmi toutes ces teintes qu'il nous est impossible de désigner d'une façon précise.

***

Les galons brochés et brodés auront encore la vogue cet été; ils sont presque obligatoires comme garniture du costume breton. Le galon cachemire aux nuances douces et éteintes est un broché de couleur qui se trouve dans tous les tons; le galon *fantaisie* offre des dessins courants tels que des feuilles de houx ombrées avec graines rouges, des liserons nuancés, des bluets sombres, se détachant sur un fond de soie de teinte claire ou foncée; tout est joli dans ces dispositions, les dessins aussi bien que la combinaison des couleurs. Comme grande nouveauté nous avons encore vu à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée d'Antin, un genre de broderie en relief qui s'applique sur l'étoffe, sur laquelle elle semble faite; cette broderie, qui représente des feuillages et des fleurs disposés en guirlande, est découpée de manière que chaque fleur, chaque feuille s'enlève sur le fond; un dessin de mûres et de feuilles d'un vert olive ombré nous a paru très-joli; on assortit les nuances à l'étoffe. En ce moment les galeries de la Ville de Lyon sont encombrées des nouveautés les plus séduisantes, mais ne pouvant vous parler de toutes, nous vous désignerons seulement une dentelle noire dont les dessins sont en soie de couleur ombrée; c'est une très-élégante fantaisie qui ne se trouve que dans cette maison. On la dispose en barbe comme tour de cou; on la chiffonne en pouff pour mettre dans les cheveux; il y a encore le pouff en taffetas déchiqueté en longues pointes, qui se pique de côté ou derrière.

Pour les chapeaux d'été, la gaze *Nubienne* est destinée à faire de longues écharpes qui se draperont autour de la calotte. Cette gaze, qui forme rayures satinées granitées et rayures très-claires, se trouve dans tous les tons à la mode : tilleul. rose, bleu céleste; la blanche, par le mélange du brillant et du clair, semble coupée de fines rayures argentées : nous la signalons particulièrement pour les jeunes filles. Pour elles et pour les jeunes femmes, la Ville de Lyon a fait faire de longues mitaines au filet à la main en soie noire ou blanche; elles ont eu la vogue pour les petites soirées et poursuivront leur succès à la campagne et aux bains de mer. Terminons en rappelant que les gants de Saxe à manchette ronde ou boutonnée que l'on vend à la Ville de Lyon sont d'excellente qualité et solidement cousus.

***

Quelques conseils sur les soins à prendre pour préserver le teint du hâle et des taches de rousseur me semblent opportuns. Le mal venu, on fait appel à tous les cosmétiques qui doivent enlever en quelques jours, disent les prospectus, toutes ces taches qui ont mis des mois à se former sur votre visage. C'est afin de vous prémunir contre l'emploi de ces poudres et pâtes malsaines que je vous signale quelques très-bons cosmétiques préparés par M. Guerlain, 15, rue de la Paix, et dont vous pouvez faire usage en toute sécurité. D'abord, m'a dit M. Guerlain, il faut prendre quelques soins préventifs; en rentrant d'une promenade au grand air et au soleil, avoir soin d'enlever la poussière du visage avec un peu de cold-cream, crème de fraise — de l'essuyer et de le saupoudrer de poudre de riz que vous enlevez quelques instants

après avec la main; mais, avant tout, ne jamais sortir sans voilette, surtout à la campagne et au bord de la mer.

Pour la toilette l'eau de verveine est excellente, et pour les pays chauds, l'eau de laurier camphrier et l'esprit de fleurs de cédrat. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine parfumé à la violette, à l'amande, à l'héliotrope et la pâte de mélisse aux pistaches. Les personnes qui par les grandes chaleurs ont des transpirations à la tête devront se servir de l'eau lustrale, qui rafraîchit et tonifie; comme pommade, elles feront usage de stilboïde liquide et cristallisé. L'été, les extraits de fleurs pour le mouchoir doivent être frais : le cédrat, le bouquet Floride conviennent pour la chaleur. Les personnes qui ne se servent que d'eau de Cologne trouveront dans l'eau de Cologne de M. Guerlain une suavité de parfum qui reste au mouchoir sans s'altérer. Les poudres de riz à employer sont : la poudre de cypris pour les brunes; la poudre de cygne pour les blondes. Ces différentes parfumeries se trouvent chez M. Guerlain. Prière à nos lectrices de s'adresser directement à cette maison.

***

Nous nous bornerons aujourd'hui à constater le dernier succès obtenu à l'Exposition de Philadelphie par la machine à coudre de MM. Wheler et Wilson. Ce sont les meilleurs renseignements que nous puissions donner à nos abonnées. Pour marquer la grande supériorité de ces machines sur les autres inventions de ce genre, le jury, à l'unanimité, a décerné à cette seule Compagnie deux médailles de mérite et deux diplômes d'honneur, et cette distinction a été ratifiée par la commission du centenaire. Voici les motifs sur lesquels est basée cette récompense hors ligne : machine atteignant la perfection dans l'art mécanique — principes entièrement nouveaux — application à une grande variété de travaux — beauté du point — douceur et vitesse. — Les machines sont garanties cinq ans, et M. Séeling offre de grandes facilités de paiement. Prière de s'adresser directement à lui pour de plus amples détails.

La Favorite des dames, à un fil, et la canadienne à navette, sont deux machines qui marchent à la main : la première coûte 64 francs, et la seconde 100 francs.

C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, 4102

Toilettes de Mlle Vidal, rue Vivienne, 42.

Toilette de fillette. — Mme Day-Fallette (spécialité pour jeunes filles), boulevard de la Madeleine, 15.

Chapeaux de Mme Bricard, rue de Richelieu, 38.

Première toilette. — Costume en granit marron, veiné de blanc. La jupe, tout unie derrière, est garnie, devant, de biais en faille marron avec passant en faille blanche et posés en travers. Corsage à plastron breton traversé en haut et en bas par une bande pareille à celle de la jupe; l'encolure du plastron est ornée d'un rouleauté en faille marron; le plastron est légèrement échancré devant et forme deux petites dents arrondies au milieu du cou, simulant un col remontant. Rangée de boutons de nacre blanche disposés en écailles sur la poitrine, au bord du corsage, de chaque côté du plastron, et sur une longueur de dix centimètres. — Capote froncée en faille marron, avec une guirlande de feuilles de cresson mêlée de gousses d'érable et d'une rose jonquille. Dessous, ruché effilé mais clair.

Deuxième toilette. — Robe (1) en neigeuse de soie bronze clair, avec draperie en faille tilleul garnie d'un effilé. Dans le bas de la jupe, volant pareil à la robe, à tête coquillée, doublée de faille tilleul. De chaque côté du corsage, simulant un plastron, cinq ou six petits galons de soie tilleul. Col rabattu, en neigeuse, garni d'un rouleauté de faille tilleul. Boutons tilleul en passementerie. Manche ornée de biais en neigeuse, rouleautés de tilleul, petits revers tilleul sur la couture extérieure. — Chapeau de fleurs; touffes de roses assorties, avec feuillage nuancé et boutons de roses de différentes couleurs.

Toilette de fillette. — Robe princesse (1) en bengaline bleue. Devant d'une seule pièce, à trois pinces; tablier arrondi, orné d'un plissé. Dos américain. Corsage décolleté en carré et boutonné sous le bras le dessous de la manche est ouvert au milieu pour se boutonner à la suite du corsage, sur une longueur de cinq à six centimètres. Le tablier est coulissé du côté où le corsage est boutonné, ainsi que le lé de derrière, et ils sont réunis, sans se joindre, par des nœuds de faille bleue; de l'autre côté, les deux lés de la polonaise sont cousus sous le plissé du tablier; un peu en arrière, un nœud bleu à longs pans fixe la draperie. Le bas de la jupe, le bord de la polonaise et le tour du cou sont garnis de petits plissés comme le tablier. Manche à revers plat avec nœud sur le

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront le patron du corsage le 16 mai.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 mai.

dessus. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés et petit plissé autour du cou. — Chapeau en paille d'Italie orné de rubans bleu de ciel et d'un petit bouquet de fleurs de pommier du Japon.

—

GRAVURE D'ENFANTS, 4102 *bis*.

Toilettes de petites filles, des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 35.

Costumes de petits garçons, de M. Lacroix, rotonde Colbert, 2.

Costume de petit garçon de sept à huit ans. — (Voir la planche de patrons de ce mois.) Blouse en petit drap gris clair, ouverte de côté et boutonnée sous une bande de drap pareil, piquée de chaque côté. Ceinture de drap piquée, retenue derrière et sur les côtés par des pattes de drap très-étroites et piquées au milieu. — Pantalon demi-long pareil, mi-collant et boutonné au-dessus du genou, sur la couture extérieure.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe princesse en mohair crêpé tilleul, terminée dans le bas en créneaux pointus, lisérés de faille verte, sous lesquels est un petit plissé de faille verte. Sur la jupe est jetée une écharpe pareille à la robe, bordée dans le haut d'un biais en faille verte, et dans le bas, d'une frange-muguet tilleul nouée en soie d'Alger verte; les deux bouts de cette écharpe en dessous du nœud se réunissent très-bas, sous un nœud en faille effilée; l'un d'eux se drape en coquillé, doublé de faille verte. Manche à parement rond liséré de vert, bordée au poignet d'un biais plat en faille verte; le parement est bordé d'un plissé de faille verte. Petit col droit très-bas, liseré de faille verte. Boutons de faille verte. — Chapeau à calotte haute en paille d'Italie, orné d'une draperie à trois plis réguliers, effilée des deux côtés, faisant pointe d'un côté sur la passe et un peu coquillée derrière. Touffe de muguet sur la calotte, tombant derrière dans les plis creux du coquillé de la draperie. Nœud en faille blanche à larges pans effilés sous le bavolet.

Costume de petit garçon de trois à cinq ans. — Jupe en drap marron, plate devant et plissée derrière à plis russes. — Gilet long boutonné un peu plus bas que la taille et terminé en deux pointes très-écartées. — Veste (1) très-longue à angles abattus doublée de satinette marron. Poches placées très-bas, à angles abattus également, et retenues par des boutons; col rabattu; revers avec pointe en satinette au milieu.

Toilette de petite fille de cinq à sept ans. — Robe princesse (2) devant, en sicilienne bleu marine. Plastron boutonné de côté sous une garniture plissée, surmontée d'un biais liséré en même étoffe que la robe; le plissé est couvert d'une dentelle blanche; la garniture tourne carrément devant tout en bas de la jupe, dont elle borde le tour; elle continue sur le corsage et autour de l'encolure; sur le plastron, un petit col rond composé comme la garniture se perd sous les plissés de chaque côté. La jupe est plissée derrière à gros plis plats. Manche arrondie, bordée de la même garniture, avec petit nœud en faille et glands assortis à la robe, sur la couture extérieure. Du côté droit une draperie de faille bleu marine, fixée sous le biais à hauteur d'une poche, tourne autour de la robe par derrière et vient se terminer très-bas, à gauche, sous un petit nœud avec glands. — Chapeau en paille cousue, à bord relevé, doublé de velours bleu. Draperie de velours surmontée d'un petit biais double en faille très-peu coquillée; la draperie est posée sur le bord de la calotte, à droite, et tourne en baissant pour venir s'arrêter au bas, devant, en un gros coquillé surmonté d'une plume bleue. Dessous, ruché effilé bleu, et petit nœud en faille drapée sur le côté gauche.

Toilette de baby de deux à cinq ans. — Robe-blouse en cachemire gris feutre, ornée de galons agrémentés gris foncé, boutonnée de côté par des boutons de nacre; jupe à larges plis montés très-bas. Longue poche carrée tombant sur les plis de la jupe, bordée tout autour d'un galon agrémenté et traversée dans sa largeur par une rangée de boutons de nacre disposés en écailles. Col marin bordé de galon. Manche à parement rond relevé et traversé dans la hauteur par un galon et une rangée de boutons. — Chapeau en paille plate; calotte ronde basse, entourée d'un ruban blanc; gros nœud devant, et nœud à pans derrière.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE (1)

Bande, pour chaise, coussin ou encadrement de rideau ou de portière.

PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Petite bande, broderie orientale sur tissu brésilien, pour pochette à ouvrage, petit pliant ou ameublement de campagne.

CINQUIÈME CAHIER

Tablier-étole. — Tablier à bretelles. — Deux toilettes de premières communiantes. — Jardinière. — Signet en Bristol. — Étoile en frivolité. — Fond en frivolité. — Garniture au crochet pour chemise. — Couverture pour baby. — Entre-deux. — Marie. — Angle soutaché pour pelote. — Entre-deux. — Capeline de baby. — Paletot de baby. — Coiffure. — Déshabillé.

PLANCHE V

1er côté

Robe de première communiante, page 1. (cahier de ce mois).

2e côté

Tablier-étole, pour petite fille, page 1 (même cahier).

Blouse } costume de petit garçon, 1re toilette
Pantalon } (gravure 4102 *bis*).

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront le patron le 16 mai.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 mai.

(1) Un accident d'imprimerie nous forçant à ajourner le sujet du milieu de la chaise donnée en avril, nos abonnées le recevront dans l'un des prochains numéros, en juin probablement.

ÉNIGME

Je suis un fruit succulent et vermeil;
A le bien cultiver en France l'on s'applique ;
En fraîcheur, en saveur, il n'a pas son pareil,
N'en déplaise à ceux d'Amérique !
Je suis encore, tantôt, un passe-temps joyeux,
Plaisir digne de l'innocence;
Tantôt un métier périlleux,
Exigeant courage et prudence :
Au pôle parfois je conduis
Parmi les frimas et les glaces;
J'alimente de mes produits
De fortes et vaillantes races.
Parfois un orage soudain
Jusques auprès du port vient menacer ma voile;
Mais jamais on n'implore envain
Celle que de la mer on appelle l'Etoile.

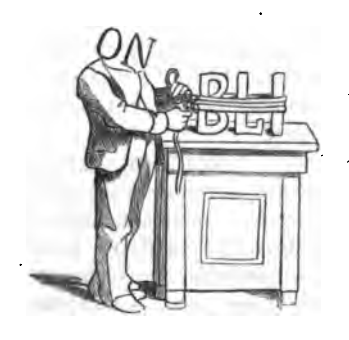
MOSAIQUE

Que ne puis-je vous donner quelque chose du sentiment que j'ai du néant de cette pauvre vie! Néant, du moment qu'on la prend pour terme, et déjà l'immortalité, quand on la prend pour moyen. *Mme Swetchine.*

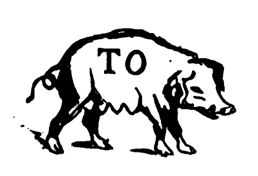
Il ne suffit pas, pour conserver la paix avec les hommes, d'éviter de les blesser; il faut encore savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à notre égard.

Nicole.

RÉBUS









Explication du rébus d'Avril : *L'Avarice est la source de tous les maux.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

7 — 1265 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Nº 4101

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Étoffes et Costumes des Magasins du Petit St. Thomas 27 a 35, rue du Bac. Parfums de la Maison Guerlain 15, rue de la Paix, Teinturerie Européenne. Maison Perinaud, 26, Bard. Poissonnière, Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée d'Antin.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

Au temps où l'hôtel de Cluny n'était encore que le *musée Du Sommerard*, et présentait à l'œil du visiteur sa riche collection d'objets curieux, non dans l'ordre sévère qui préside à leur classement actuel, mais dans un fouillis pittoresque, au milieu duquel le maître du lieu lui-même se plaisait à le guider, on rencontrait sur l'escalier de pierre qui mène à la chapelle, un sarcophage datant du seizième siècle. Deux statues peintes, — un homme et une femme agenouillés côte à côte, mains jointes, et vêtus selon la mode de leur temps, — le surmontaient. Ce monument funèbre, transporté plus tard au Louvre, était, comme l'indique l'inscription, celui de Philippe de Comines (1), sire d'Argenton et autres lieux, et de dame Hélène de Jambes, sa femme.

D'Hélène de Jambes, nous ne voyons rien à dire, si ce n'est qu'elle avait apporté de grands biens à son mari; mérite qui, — on a quelques motifs de le croire — n'était pas indifférent à ce dernier. Philippe de Comines, au contraire, nous fournira ample matière à discourir, car lui-même nous raconte beaucoup de choses dignes de captiver notre intérêt. Devant ce personnage en si dévote prière, on se prend à l'interrompre tout bas, on l'interroge; — soudain surgissent à ses côtés deux individualités historiques des plus tranchées dans leur contraste : le terrible et dernier duc de Bourgogne, Charles dit le *Téméraire*, et le roi Louis XI; adversaires fameux, que nul n'a peints d'une manière plus vivante qu'il ne l'a fait, parce que nul n'était mieux placé que lui pour le faire.

« — Au saillir de mon enfance, et en l'aage de » pouvoir monter à cheval, — dit-il au début de » ses Mémoires, — je fus amené à l'Isle (Lille), » devant le duc Charles de Bourgogne, lors » appelé comte de Charolois, lequel me prit à son » service; et fut l'an 1464. »

Philippe de Comines n'avait pas vingt ans, lorsque, quittant le domaine seigneurial de sa famille, qui n'était pas l'un des moindres de la Flandre, mais que son défunt père lui avait laissé grevé de dettes et d'hypothèques, il vint ainsi chercher fortune à la Cour fastueuse des ducs de Bourgogne, qu'il devait bientôt déserter pour celle du roi de France. Le duc régnant était encore ce Philippe surnommé le Bon, moins à cause de la bonté de son cœur, que de sa magnificence et de l'étendue de ses États. C'est en présence de ce très-redouté seigneur, comme on disait alors, flanqué de son fils unique, le comte de Charolais, c'est en présence de tout son Conseil, assemblé autour de lui en séance solennelle, que, peu de jours après son arrivée, Comines, témoin de la scène qu'il rapporte, nous introduit de prime-saut.

Trois des plus hauts dignitaires de France sont là, exposant, toutes portes ouvertes, les griefs du roi Louis, à la charge de qui? — De ce même comte de Charolais, le seul et déjà tout-puissant héritier de l'altière maison de Bourgogne. Le chancelier, Pierre de Morvillers, porte la parole, et formule les plaintes de son maître en termes acerbes pour le prince, accusé, entre autres choses, de liaison coupable avec le duc de Bretagne, ce vassal félon, constamment traître envers la France comme envers le roi. Le duc Philippe écoute avec une gravité calme, et répond avec modération. Il n'en est pas de même de l'impétueux Charles; il s'indigne. A

(1) Ou Commines.

tout moment il interrompt. Le chancelier lui dit durement :

« Monseigneur de Charolois, je ne suis pas » venu pour parler à vous, mais à monseigneur » votre père. »

Le vieux duc impose silence à son fils; enfin pourtant il lui dit :

« J'ay respondu pour toy comme il me sem- » ble que père doit respondre pour son fils : toutes » fois, si tu en as si grande envie, penses-y au- » jourd'huy, et demain dy ce que tu voudras. »

Mettez entre la colère
Et l'orage qui la suit
L'intervalle d'une nuit,

Dit La Fontaine aux princes. Le duc Philippe, pour de bonnes raisons, n'avait pas lu La Fontaine, mais sa prudente expérience lui donnait un conseil analogue.

Le lendemain, devant la même assemblée, le comte de Charolais, « un genouil en terre sus » un carreau de veloux, » — prend à son tour la parole et, s'adressant à son père comme à son juge, justifie les divers actes qui lui sont reprochés. Il le fait avec fierté, mais sans trop d'emportement.

« Et croy bien » — observe Comines — « si » n'eust esté la crainte de son dit père, qui là » estoit présent, qu'il eust beaucoup plus as- » prement parlé. »

Le duc Philippe se tire sagement d'affaire, sans donner en réalité aux envoyés de Louis XI d'autre satisfaction que quelques paroles respectueuses à l'adresse du roi, le suppliant :

« Ne vouloir légèrement croire contre luy ne » son fils, et de l'avoir toujours en sa bonne » grâce. »

L'audience est terminée. On apporte, suivant l'usage du temps, le vin et les épices. Les ambassadeurs prennent successivement congé du père et du fils, et se retirent. Le dernier des trois qui s'incline devant le comte de Charolois, est l'archevêque de Narbonne. Le prince, las de contenir sa colère, répond au salut du prélat par ces mots irrités :

« Recommandez-moy très-humblement à la » bonne grâce du Roy, et luy dites qu'il m'a bien » fait laver ici par son chancelier, mais avant » qu'il soit un an, il s'en repentira. »

Ainsi se consomme la rupture entre le comte de Charolais et le roi Louis XI, ces deux hommes qui naguère s'étaient juré une amitié éternelle et une fidélité à toute épreuve. On sait ce que Louis devait de reconnaissance au duc de Bourgogne et à son fils. — Alors que, Dauphin de France, et fuyant obstinément la Cour paternelle, où ses jours, à l'en croire, n'étaient pas en sûreté, il avait trouvé dans leurs États un accueil magnifique, et joui, durant six années entières, de leur libérale hospitalité. C'était chose à ne jamais oublier; mais les intérêts avaient changé de part et d'autre, et, dans le monde politique, les sentiments suivent volontiers la même route que les intérêts.

Un an ne s'était pas écoulé depuis le discours de Pierre de Morvillers, que nous voyons le comte de Charolais à la tête de cette ligue dite du *Bien public*, formée par tous les princes et les hauts seigneurs qu'avaient, en quatre années de règne, chassés de leur position, ou contrecarrés dans leurs convoitises, les coups d'autorité du successeur de Charles VII.

Le but était, au dire des chefs : « de remonstrer » au Roy le mauvais ordre et injustice qu'il fesoit » en son royaume : et vouloient estre forts, pour » le contraindre s'il ne se vouloit ranger. »

La guerre civile fait explosion. Nous assistons à cette journée de Montlhéry, où le champ de bataille ne resta aux confédérés que par la retraite imprévue du roi, pressé d'aller raffermir la fidélité chancelante de la Normandie. Durant l'action, des deux parts, maint combattant avait montré plus d'envie de retourner en arrière que de marcher en avant. Comines nous dépeint cette disposition des esprits d'une manière plaisante :

« Du costé du Roy, fut un homme d'estat qui » s'enfuit jusques à Luzignan sans repaître, et » du costé du Comte, un autre homme de bien, » jusques au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'a- » voient garde de se mordre. »

En effet, on ne peut pas mieux se tourner le dos. Ni l'un ni l'autre, sans doute, n'avaient rien à gagner dans cette guerre. Quant au comte de Charolais, qui comptait y gagner beaucoup, il avait bravement payé de sa personne. Blessé deux fois, peu s'en était fallu qu'il ne tombât aux mains des ennemis. Comines, qui faisait à côté du prince ses premières armes, n'est pas non plus au nombre des lâches; mais c'est en termes modestes qu'il nous le fait entrevoir :

« Me trouvay ce jour pour toujours avec luy, » ayant moins de crainte que je n'eus jamais en » lieu que je me trouvasse depuis, pour la jeu- » nesse en quoy j'estoye, et que je n'avoye nulle » connoissance du péril, mais estoye esbahy » comme nul s'osoit défendre contre tel prince, » estimant que ce fust le plus grand de tous. »

Cette opinion naïve du jeune Comines était aussi celle que, pour son malheur, commençait à prendre de lui-même le vainqueur douteux de Montlhéry.

« Tout ce jour demeura encore monseigneur » de Charolois sur le champ, fort joyeux, estimant » la gloire estre sienne. Ce qui depuis luy a cousté » bien cher, car oncques puis n'usa de conseil » d'homme, mais du sien propre. »

Nous savons en effet où cette présomption, accrue avec le temps, devait conduire Charles le Téméraire.

L'armée confédérée reprend sa marche. On rallie en route le jeune frère du Roi, Charles, duc de Berry, que la ligue reconnaissait pour chef nominal, et nous voici sous les murs de Paris.

Le roi avait pourvu à la défense de cette grande cité; mais les seigneurs comptaient, pour y entrer, sur d'autres moyens que la force des armes. A peine arrivés, dit Comines,

« Ils commencèrent tous à pratiquer léans (au » dedans) et promettre offices et biens, et ce qui » pouvoit servir à leur matière. »

En raison de ces flatteuses ouvertures, une assemblée se tient à l'hôtel de ville. On décide d'envoyer vers les princes, et de négocier avec eux.

« Ils vinrent en grand nombre de gens de bien » vers les princes dessus dits, au lieu de Saint-» Mor (Saint-Maur).

Les députés, ayant à leur tête l'évêque de Paris, Guillaume Chartier, « *renommé très-grand homme,* » dit le narrateur, sont reçus comme auraient pu l'être les ambassadeurs du plus auguste potentat de la terre.

« ..... Le Duc de Berry, frère du Roy présidoit, » assis en chaire, et tous les autres seigneurs » debout. De l'un des costés estoient les Ducs » de Bretagne et de Calabre, et de l'autre le » Comte de Charolois qui estoit armé de toutes » pièces, sauf la tête et les garde-bras, et une » manteline fort riche sur sa cuirasse. »

Le comte venait de passer au pied du Château de Vincennes, qui tenait pour le roi, ce qui explique cet appareil guerrier, que d'ailleurs il ne quittait guère.

Dunois, — cet ancien compagnon d'armes de Jeanne Darc, — le vieux Dunois, qui jadis avait si valeureusement contribué à chasser l'étranger de la terre de France, portait la parole au nom des princes dont toutes les aspirations tendaient à la morceler.

« Les requestes et fins des Seigneurs estoient » d'entrer dedans Paris, pour avoir conversation » et amitié avec eux sur le faict de la réformation » du royaume..... Les responses estoient douces, » toutes fois prenant quelque delay... Ainsi s'en » retournèrent, demeurant en grande pratique : » car chacun parla à eux en particulier. »

Mais la pratique n'aboutit pas, car, malgré ce qu'assure la sagesse des nations, ce qui est différé est généralement perdu. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que le roi entrait dans Paris, et obligeait, par ce retour imprévu, ceux qui traitaient avec les princes, de sortir de la ville, ou de s'y cacher.

« Tantost nous commença la guerre très-forte, » poursuit Comines.

Quelques lignes plus bas, il s'étonne devant la prospérité du Paris de cette époque; ce même Paris, dont nous avons eu lieu déjà de signaler l'importance dans des temps antérieurs :

« Et faut bien dire qu'en cette Isle de France » est bien assise cette Ville de Paris, de pou-» voir fournir de si puissants osts (armées) : car » jamais nous n'eûmes faute de vivre ; et dedans » Paris à grande peine s'apercevoient-ils qu'il y » eust homme; rien n'enchérit que le poids seu-» lement d'un denier sur pain... A tout prendre » cette cité de Paris est la cité que je visse envi-» ronnée de meilleurs pays et plus plantureux, et » est chose presque incroyable des biens qui luy » arrivent... »

Paris était donc bien approvisionné, bien fourni, en outre, d'hommes d'armes, « soldats de bonne étoffe, » dit l'auteur; force nobles de Normandie, francs-archers, etc., à qui rien ne manquait pour entretenir leur zèle;

« ..... Et puis voyoient les Dames tous les jours » qui leur donnaient envie de se monstrer, » ajoute le grave écrivain. Heureuses Parisiennes, dont la seule présence incitait les hommes à bien faire! qui se fût attendu à rencontrer là cette réminiscence de chevalerie?

Cependant la guerre traînait en longueur. Il y avait des escarmouches quotidiennes; l'artillerie tonnait sans relâche sur les rives opposées de la Seine, qui séparait les deux armées; mais Louis XI, malgré tous les avantages qu'il avait su mettre de son côté, évitait de livrer le succès de sa cause aux hasards d'une nouvelle bataille. Une nuit enfin, les assiégeants, au moyen des intelligences qu'ils entretenaient dans la Ville, sont avertis que l'armée parisienne s'apprête à les surprendre et va les attaquer sur trois points à la fois. Grande est l'émotion dans tout le camp coalisé.

« Sur la fine pointe du jour » le comte de Charolais et le vaillant Jean d'Anjou, duc de Calabre,—les deux chefs auxquels seuls on obéissait dans l'*ost*, parce que seuls on les estimait, — sont debout, armés de pied en cap. Les ducs de Berri et de Bretagne viennent les rejoindre. Ceux-ci ne brillaient pas, à ce qu'il semble, par l'esprit guerrier. « Je ne les vis jamais armés » que ce jour, » — observe Comines. Plus haut, en décrivant la marche des confédérés, il avait déjà dépeint ces princes :

« Chevauchant sur petites haquenées, à leur » ayse, armez de petites brigandines fort légères; » pour le plus, disoient aucuns qu'il n'y avoit » que petits clous dorez par dessus le satin, afin » de moins leur peser. »

Tout l'*ost* est en armes; chacun à son poste. Un gros de cavaliers fait une reconnaissance du côté de Paris. Le jour naissait à peine, le temps était sombre. Ils aperçoivent d'autres cavaliers venant de la ville, et, par delà, une forêt de lances dressées. Ils se replient à la hâte jusque derrière les princes, à qui ils apportent ces nouvelles.

Alors l'intrépide Jean de Calabre vient se placer près de l'étendard du comte de Charolais, autour duquel se pressaient les chevaliers de Bourgogne :

« Et là nous dit à tous : — Or ça, nous sommes » à ce que nous avons tous désiré : Voilà le Roy » et tout ce peuple sailly de la ville et marchant, » comme disent nos chevaucheurs; et pour ce, » que chacun ait bon vouloir et cœur. Tout ainsi » qu'ils saillent de Paris, nous les aulnerons à

» l'aulne de la ville, qui est la grande aulne. »

L'aune de Paris, dite aune de France, excédait effectivement en longueur celle des diverses provinces.

Les paroles du duc de Calabre ayant réconforté la compagnie, selon l'expression de Comines, les « chevaucheurs » reprennent un peu de cœur, et se rapprochent de la ville. Leurs yeux, perçant à travers le crépuscule, retrouvent, immobiles à la même place, ces milliers de lances debout, qu'ils ont signalées. Que font-elles là? Pourquoi cette inaction?...

Peu à peu l'obscurité se dissipe, les objets deviennent plus distincts. Le jour se fait, et que leur montre-t-il?

Hélas! hommes et chevaux s'étaient mis sur pied, monseigneur de Charolais en harnais de guerre, monseigneur Jean de Calabre en frais d'éloquence, chacun en provision de courage, pour tenir tête à une armée de grands chardons, qui hérissaient la campagne.

Les « chevaucheurs » se portent jusque sous les murs de Paris sans rien trouver d'autre.

» Incontinent le mandèrent à ces seigneurs,
» qui s'en allèrent ouyr la messe et disner. Et en
» furent honteux ceux qui avoient dit ces nou-
» velles; mais le temps les excusa. »

Cet incident burlesque fut, avec la bataille de Montlhéry, le seul fait marquant de la guerre. La ligue n'eut pas d'autre armée à combattre. « La pratique de paix se continuoit toujours » plus estroit entre le Roy et le Comte de Charo» lois » dit notre historien. Un jour même, le roi se rend en personne au camp de son adversaire. L'entrevue est curieuse : elle a lieu à Conflans, quartier général du comte de Charolais. Le comte, sur le bord de la Seine, reçoit Louis XI à la descente du bateau qui l'amenait; la conversation s'entame d'une façon familière :

« Mon frère, dit le roy, je connoy que vous
» estes gentilhomme, et de la maison de France. »
» — Ledit comte de Charolois luy demanda :
» — Pourquoi, monseigneur? — Pour ce, dit-il,
» que quand j'envoyay mes ambassadeurs à
» Lille, naguère, devant mon oncle, votre père,
» et que ce fol de Morvillers parla si bien à vous,
» vous me mandastes par l'archevêque de Narbonne... que je me repentiray des paroles que vous avoit dites le dit Morvillers avant qu'il
» fust le bout de l'an : et, — dit le roy à ces paroles — vous m'avez tenu promesse, et
» encore beaucoup plus tost que le bout de l'an.
» — Et le dit en bon visage et riant, connoissant
» la nature de celuy à qui il parloit estre telle,
» qu'il prendroit plaisir aux dites paroles : et
» seurement elles lui plurent. Puis, poursuivit
» ainsi : — Avec telles gens veux-je avoir à
» besogner, qui tiennent ce qu'ils promettent.
» — Et desadvoua Morvillers. »

On voit se dessiner ici les deux caractères, tels qu'ils vont de plus en plus s'accentuer par la suite. Toutefois, quelque chatouilleuse que fût pour l'orgueil de l'arrogant Bourguignon cette entrée en matière, elle ne peut l'amener à rien relâcher des prétentions exorbitantes mises en avant par lui et ses associés. Le roi de France — l'homme du monde le plus habile à faire bonne mine à mauvais jeu — se retire, l'air satisfait et cordial, mais sans avoir rien obtenu.

Enfin, peu de temps après, le traité de Conflans est conclu; ce traité par lequel Louis XI, cédant sur tous les points, gorgeait de possessions, de trésors et d'honneurs les nobles champions du *Bien Public*, « converty — dit Comines — en bien particulier. » Les villes de la Somme, rachetées naguère par lui au duc Philippe, étaient remises au comte de Charolais; le duché de Normandie, — chose amère entre toutes et longtemps disputée, — attribué au duc de Berri; l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. — Dès que sa décision est prise, il veut la communiquer de vive voix au comte de Charolais. Un nouveau rendez-vous est pris; c'est encore le roi qui se transporte à Conflans. L'entretien entre les deux princes est vif, animé, amical. Entraîné par le charme qu'il y trouve, le comte, suivi seulement de quatre ou cinq serviteurs, reconduit le roi jusqu'à peu de distance de Paris, franchit avec lui un ouvrage de fortification construit pour la défense de la ville, et disparaît à tous les yeux.

L'inquiétude se répand dans l'armée confédérée. Les sombres souvenirs du pont de Montereau, où périt son aïeul Jean-sans-Peur, se présentent à tous les esprits. Le maréchal de Bourgogne donne déjà des ordres pour préparer la retraite, quand un groupe nombreux de cavaliers venant de Paris, se montre au loin, et s'approche par degrés. C'est le comte de Charolais, entouré d'une escorte d'honneur dont le roi l'a fait accompagner. Il arrive auprès des siens et, s'adressant au maréchal de Bourgogne, dont il respectait la rude franchise, il lui dit :

« Ne me tensez point, car je connoy ma folie;
» mais je m'en suis aperçu si tard, que j'estoye
» près du boulevard. — Puis luy dit le maré-
» chal qu'il avoit faict cela en son absence; ledit
» seigneur baissa la teste sans rien dire ni res-
» pondre, et s'en revint dans son ost, où tous
» estoyent joyeux de le revoir : et louoit chacun
» la foy du roi : toutes fois ne retourna oncques
» ledit comte en sa puissance. »

Donnons ici un bon point à Louis XI. Il venait de tenir à sa merci le plus important des otages : était-ce loyauté, était-ce calcul de haute politique qui l'avait empêché de profiter d'un tel hasard? Dieu le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun de ses adversaires n'en eût fait autant, à commencer par celui qu'il laissait ainsi sortir, sans condition, de ses mains, et qui, plus tard, ne se montra pas envers lui si généreux.

Les faits que nous venons de rapporter appartiennent au premier livre des Mémoires de Comines. Nous nous y sommes arrêtés avec quelque détail parce qu'ils forment, pour ainsi dire, l'exposition de l'œuvre, posent les caractères en action, et donnent une idée de la manière de l'auteur.

Défaire pièce à pièce le traité de Conflans, qu'il venait de signer, ce fut, on le sait, l'œuvre et l'application constante de Louis XI durant tout le reste de son règne.

Sans tarder, il se met en besogne. Tandis que le comte de Charolais, devenu bientôt après, par la mort de son père, duc de Bourgogne, faisait la guerre aux Liégeois, ses turbulents voisins, soulevés contre leur prince-évêque, dont il était l'allié par le sang et par la politique, le roi révoquait la cession de la Normandie, et offrait, en échange, à son frère une simple somme d'argent. Sûr de l'opposition du nouveau duc de Bourgogne à cette modification du traité, il s'apprêtait à la soutenir par les armes, quand tout à coup il change d'idée, et, préférant, comme toujours, les négociations aux batailles, propose au duc, qui venait d'ailleurs de soumettre tant bien que mal les Liégeois, une conférence amiable. — Alors a lieu cette célèbre entrevue de Péronne, dont les dramatiques circonstances, reproduites par l'histoire ou mises en œuvres par le roman, sont connues de tout le monde, mais ne présentent nulle part peut-être autant d'intérêt que dans les Mémoires de Comines, témoin et acteur dans les scènes qui s'y rapportent.

APHÉLIE URBAIN

(*A suivre.*)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LA VIE HEUREUSE

—

Le secret de la vie heureuse, dévoilé par l'esprit qui a tout scruté, tout éprouvé, tout pesé, par saint Augustin, dont la vie s'est passée dans un siècle agité, bien semblable au nôtre, ce secret mérite d'être étudié, et après avoir lu le beau et bon livre que nous recommandons à nos lectrices et à nos lecteurs, si nous en avions, on en viendra à répéter avec le fils de Monique : L'âme est créée pour Dieu, elle n'aura de repos qu'en lui. C'est dans les lettres de saint Augustin que se révèle sa pensée intime, journalière, et c'est là que l'on voit à quel point la vie présente lui semblait onéreuse, à quel point les espérances immortelles excitaient en lui une inextinguible ardeur.

Le petit volume que nous annonçons est formé d'un choix de ces lettres exquises; on en a écarté celles qui traitaient ces questions de controverse, ces luttes contre l'hérésie qui occupèrent la vie de saint Augustin, comme elles occupèrent celle de Bossuet; on a recherché et choisi celles qui, adressées à des amis, à des âmes affligées, pouvaient répandre le plus de consolations dans les cœurs éprouvés. Et que ces consolations, puisées à la source de toute lumière, sont douces et pures ! il le dit, en parlant de lui-même, à son ami Nébride : « Les studieux loisirs de ma solitude » m'ont démontré que la vie heureuse ne se » trouve pas dans la joie des choses sensibles. » Et c'est là qu'il ramène toujours celui qui l'écoute, au tranquille mépris des choses passagères, joie et douleur, à l'aspiration ardente vers les biens *que l'œil n'a point vus, que le cœur n'a pas compris,* mais que la foi promet à ceux qui aiment Dieu.

« Nous ne perdons pas ceux qui partent, écri» vait-il à une dame romaine, affligée de la perte » des siens, mais nous les envoyons en avant, et, » dans cette vie future, ils nous seront d'autant » plus chers qu'ils nous seront plus connus, et » que nous aurons le bonheur de les aimer sans » craindre aucune séparation. » A une jeune religieuse qui pleurait la mort de son frère, il disait : « Il est une vérité simple et hors de doute, » que nous devons vivre dans cette vie mortelle » de façon à nous acheminer vers l'immortelle » vie. Tout en ignorant quels seront les biens fu» turs, nous sommes sûrs, pourtant, d'un point » qui n'est pas peu de chose : c'est que les maux » de cette vie ne se trouveront pas dans la vie à » venir... Depuis que votre frère a quitté cette » terre des morts, il n'a plus besoin de rien de

« corruptible; continuez à vivre de façon à le » retrouver, car votre frère, quoique mort, est » vivant. Assurément, c'est un sujet de larmes de » ne plus voir ce frère que vous aimiez tant, et » qui vous témoignait tant de respect à cause de » votre profession de vierge; il est triste de ne » plus voir, comme de coutume, ce diacre de » l'Église de Carthage, remplir ses saintes fonc- » tions; de ne plus entendre les pieux et édifiants » discours qu'il vous adressait souvent. Lors- » qu'on pense à ces choses, et que, par la force » de l'habitude, on les redemande, hélas! vaine- » ment, le cœur est percé, et les larmes coulent » comme le sang du cœur. Mais que le cœur se » tienne en haut, et il n'y aura plus de pleurs » dans les yeux. Quoique vous ayez perdu ce » qui est maintenant l'objet de vos regrets, l'u- » nion de Timothée et de Sapida subsiste encore. » Timothée vous aime toujours; ce saint amour » demeure dans son trésor, et il est caché en Dieu » avec le Christ. Sapida, faites attention à ce que » veut dire votre nom : *goûtez* les choses d'en » haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Il a voulu mourir pour nous, afin que nous vi- » vions même après notre mort, afin que l'homme » ne redoute plus la mort comme l'anéantisse- » ment de l'homme, et que nous ne pleurions » plus comme morts ceux pour qui Celui qui est » la vie a voulu mourir... »

Nous avons cité ce fragment qui donne une idée de la douceur, de la force et de la finesse de saint Augustin; et n'est-ce pas une consolation puissante, parmi les agitations de notre siècle, que de s'abriter sous les ailes de ce génie chrétien, qui a cru d'une foi indéfectible aux sublimes vérités que nous voyons battre en brèche autour de nous, qui a souffert comme nous, plus que nous, car son âme était aussi sensible qu'elle était grande, et qui n'a trouvé qu'en Dieu son refuge et dans les espérances de l'éternité un remède contre les maux d'ici-bas (1)?

M. B.

LES RONCES DU CHEMIN

PAR MADAME CLAIRE DE CHANDENEUX

Ce petit volume, dû à une plume habile et féconde, offre un si réel intérêt que je défie bien qu'on le laisse à moitié chemin; il faut aller jusqu'au bout, il faut savoir ce que devient cette jeune fille si noble et si pure, Thérésine, qui marche dans une route hérissée d'épines, bordée de précipices, et qui, jusqu'au bout fidèle au devoir, souffre, combat et triomphe du mal par le bien. Thérésine plaira à toutes les jeunes filles et je souhaite à celles qui la connaîtront, son cœur droit et ferme, sa piété et son dévouement. Le vieux ténor, père de Thérésine, enfant gâté, enfant vieilli, est bien tracé; la belle-mère Amaranthe est peut-être un peu bien brutale; quelques nuances dans ce caractère l'eussent rendu plus acceptable au point de vue de l'art; Évariste, l'homme bon, dévoué, semblable à Thérésine par le cœur et si dissemblable par la figure, intéresse jusqu'à la fin, jusqu'à l'heureux couronnement qui lui donne ce qu'il a rêvé et ce qu'il désespérait d'obtenir; ce livre émouvant et rapide plaira à tous, et à tous nous le recommandons.

Nos abonnées seront heureuses, nous n'en doutons pas, de trouver dans les colonnes du journal des œuvres dues à l'esprit charmant et au talent sympathique de madame C. de Chandeneux (1).

PUBLICATIONS DE LA MAISON OUDIN

Nous jetterons un coup d'œil rapide sur les volumes, tous bien choisis, que la maison Oudin a édités, et qui sont dédiés surtout à l'adolescence et à la jeunesse, dont les écrivains s'occupent aujourd'hui avec un zèle qu'ignoraient les siècles passés. Jadis, on écrivait beaucoup pour instruire, on écrivait moins pour élever; on laissait ce soin à l'Église et à la famille; on n'écrivait pas du tout pour amuser, et ce n'est guère qu'au dix-huitième siècle que l'on a vu paraître des livres de pure imagination, destinés aux premiers âges de la vie. Un anglais, M. Day, des allemands, Weiss et Campe, ont donné un exemple, heureusement imité par Berquin, et Berquin a tracé une voie qui s'est bien élargie : les contes d'enfants, les romans moraux, les romans chrétiens sont nés de cette première pensée, qu'il fallait présenter aux jeunes âmes la vérité sous une forme attrayante et sous des dehors captivants.

Parmi les écrivains qui se vouent à cette tâche et dont les noms sont encore peu connus, nous citerons M. Henri de Croisy, et ses très-jolis romans, *Henriette*, *Étude de mœurs*, *le Roman intime*, œuvres intéressantes, bien conduites et bien écrites, et qui annoncent à la fois la connaissance du cœur et du monde. Ces livres seront une charmante lecture de famille. J'y joindrai le *Roman de Mirro*, de Jean Lander, qui est un vrai chef-d'œuvre d'observation et de sentiment. Mirro est un chien; mais qui donc, en sa vie, n'a pas aimé un chien et n'en a pas été aimé, se disant que jamais il ne rendrait à cet humble ami la tendresse qu'il en recevait! Eh bien! tous ceux-là s'attendriront en lisant l'histoire de Mirro, racontée avec tant d'esprit et de cœur par la plume habile et chrétienne de madame Hello, cachée sous le pseudonyme de Jean Lander.

(1) Chez Herluison, 17, rue Jeanne-d'Arc, à Orléans. — Très-jolie édition.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix : 2 francs.

Irène est aussi un roman dû à Etienne Marcel, douce histoire d'une âme qu'aucun sacrifice n'effraie, parce qu'en Dieu seul est sa récompense et sa joie. Ce livre est un des meilleurs de cette plume infatigable.

Nous avons dit déjà le bien que nous pensions des spirituelles *Causeries* de mademoiselle Thérèse Alphonse Karr ; nous répétons ici que ce volume est une bonne lecture pour les jeunes filles; il y a de la piété et de l'entrain tout à la fois dans ces pages écrites en vue d'un public jeune et intelligent.

Le même éditeur publie également les ouvrages de mademoiselle Gabrielle d'Ethampes ; *Yva et Yvette*, *l'Héritage du Croisé*, *Bretons et Vendéens*, qui conviennent à la première jeunesse, et un volume de nouvelles, *les Visions d'Or*, par madame Emma Bailly, où nous retrouvons un esprit fécond et une plume élégante, déjà connus par d'autres écrits et sous un autre nom. La collection Oudin est pure de tout alliage; elle doit être signalée à ceux qui recherchent des lectures saines, attrayantes et inoffensives (1).

M. B.

(1) Rue Bonaparte, 68, Paris.—Jolis volumes à 2 fr. et 1 fr.

CONSEILS

XXX

LA PATIENCE

Ce mot n'a peut-être pas grand sens pour vous, jeunes filles, mais à mesure que vous irez d'Orient en Occident, à mesure que grandira la distance entre vous et l'horizon paternel, à mesure que vous vous verrez privées des tendres amis qui vous entourent maintenant et qui multiplient autour de vous les prévenances et les attentions, *qui ne veulent pas que votre pied heurte contre la pierre*, vous trouverez le chemin moins facile et vous aurez plus d'occasions d'exercer cette vertu des humbles et des petits, qui est aussi la vertu des forts, la patience; mais, si vous n'y avez pas habitué votre âme, vous y demeurerez inhabiles, et le fardeau des chagrins que l'âge amène d'ordinaire n'en sera que plus accablant.

Ce n'est pas, je l'accorde, une vertu propre à la jeunesse que la patience : à vingt ans, le sang est impétueux, les désirs vifs, la volonté entière, on ne tolère pas la contradiction, on abhorre les obstacles, et l'on s'impatiente facilement contre les hommes et contre les choses. Les hommes, cela les fâche ; quant aux choses, cela ne leur fait absolument rien. On désire tant de choses, on les désire si fortement, que les impatiences naissent vite : un nuage au ciel, qui empêche une partie de campagne, un plaisir supprimé ou seulement retardé, un chapeau qui ne va pas, une sœur, une amie dont les goûts et les opinions ne sont pas en complète harmonie avec les vôtres, et voilà l'irritation, l'impatience, l'agitation des nerfs, les paroles vives qui arrivent et dérangent l'heureux équilibre de votre vie. — Que c'est donc ennuyeux ! on ne peut pas s'entendre avec elle ! toujours elle veut avoir raison ! on ne peut pas vivre ensemble ! c'est impossible ! — et toute la litanie des gens émus et impatientés se déroule; on s'agite, le cœur bat ; les paroles vives, exagérées se succèdent ; on ne peut ni prier, ni lire, ni travailler ; l'émotion fiévreuse à laquelle on est en proie, en exagérant nos petits chagrins et nos ennuis, nous enlève aussi ces moyens de distraction salutaire qui sont toujours sous notre main. Vous êtes jeunes, vous pouvez travailler sur vous-mêmes, eh bien ! par amour pour votre repos, pour votre avenir, réprimez ces bouillonnements, ces paroles impétueuses; tâchez de posséder vos âmes, et écoutez ce que dit, au sujet de la patience, le grand et sage Fénelon :

« L'âme s'échappe à elle-même quand elle » s'impatiente, au lieu que, quand elle se soumet » sans murmurer, elle se possède en paix et pos» sède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on » n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une âme » impatiente est une âme livrée à sa passion, que » la raison et la foi ne retiennent plus. Quelle » faiblesse ! quel égarement ! Tant qu'on veut le » mal que l'on souffre il n'est point mal. Pour-

» quoi en faire un vrai mal en cessant de le vou-» loir? La paix ici-bas est dans l'acceptation des » choses contraires, et non dans l'exemption de » les souffrir... »

Lisez attentivement ces paroles, écrites par un homme qui fut éprouvé dans son cœur, dans sa santé, dans ses opinions, dans ses attachements les plus légitimes, dans les grandes espérances qu'il nourrissait pour sa patrie et pour lui-même, et vous verrez que chacune d'elles est remplie de suc et de sens. Si vous avez à souffrir réellement, pourquoi perdre le mérite de vos souffrances par votre irritation? si le motif de vos impatiences est faible, presque nul, pourquoi lui laisser l'empire sur votre âme et permettre qu'elle soit dominée par une vétille?

La patience et une vertu féminine, car, il est bien inutile de vous le dissimuler, les femmes sont destinées à souffrir, parce qu'elles sont plus faibles et plus dépendantes que l'homme. Elles souffrent physiquement, et souvent le lit est un champ de bataille où elles déploient un courage doux et une patience stoïque; elles souffrent dans le mariage, parce que l'autorité maritale n'est pas toujours guidée par la raison et la bonté; elles souffrent de ces différences d'humeur et de goûts qui se font âprement sentir dans une union de tous les instants; elles souffrent de l'isolement dans le célibat, et les années, en passant sur leurs têtes, n'ont pas l'habitude d'améliorer leur sort.

Observez, jeunes filles, regardez autour de vous, et vous verrez combien les femmes âgées, les mères de famille ont besoin de pratiquer la patience. Le mari est-il toujours aimable? les enfants ont-ils toujours la juste déférence qu'ils doivent à leur mère? et les domestiques? le chapitre serait long! La pauvre mère de famille, la pauvre maîtresse de maison n'est-elle pas, la plupart du temps, rendue responsable de tout ce qui se fait mal chez elle? Si quelque chose manque au service, à la table, c'est à elle que le mari et les fils s'adressent; elle est comptable des erreurs d'autrui, des négligences des serviteurs, des abus des fournisseurs et des défauts des enfants plus jeunes, pour lesquels les aînés n'ont guère d'indulgence. Elle a besoin d'une grande patience, exercée journellement parmi des esprits divers : patience pour rendre le père toujours respectable à ses enfants ; patience pour endurer les caractères divers de ses enfants ; patience dans les relations de parenté, qui ont toujours quelque côté onéreux, patience dans le gouvernement domestique, dont les rouages ne sont pas faciles; patience avec elle-même, avec les infirmités de l'âge, les inquiétudes d'une santé délicate et les secrètes tristesses de l'esprit. *Heureuses celles qui possèdent leurs âmes par la patience*! qui n'ajoutent pas au fardeau des années et des soucis, par leur faiblesse impatiente.

Faites donc provision de résignation, dans les petites contrariétés ; ne vous faites pas des montagnes à propos des ennuis que chaque jour amène ; habituez-vous à souffrir en paix ce que vous ne pouvez empêcher, à supporter maintenant le petit fardeau qui pèse sur votre jeune épaule ; plus tard le fardeau deviendra lourd, et, si vous n'avez pas acquis force et patience, vigueur et paix, vous gémirez inutilement. La vie est un exercice de force et de douceur, mais, à cinquante ans, il est trop tard pour la gymnastique de l'âme aussi bien que pour celle du corps.

M. B.



LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

XIII

LE JOUR DE NOCE

Du drame qui s'était joué dans ces deux jeunes cœurs, personne n'avait rien su ; la vie domestique de notre temps est silencieuse et fermée, et il est, avouons-le, bien peu de familles où l'on voie régner l'expansion, la confiance, où on lise dans l'esprit les uns des autres, comme dans un livre ouvert; et si Mézeray a pu dire que les guerres civiles avaient altéré la douceur du caractère français, ne peut-on penser que les révolutions, les préoccupations politiques, l'ardente poursuite des intérêts matériels ont enlevé, même aux relations de famille, l'intimité, l'ouverture, les franches démonstrations d'autrefois? Chacun se renferme en soi, avec ses pensées et ses chagrins : heureux si un œil ami les devine, heureux si le cœur qui les ressent les purifie en les offrant à Dieu!

Clotilde avait révélé le fond de sa pensée en disant que ses liens étaient rompus; elle souffrait de la blessure, mais elle ne la sentait pas incurable, et à travers les brumes du présent, elle entrevoyait un nouveau jour et un autre sentier, une meilleure espérance et un plus noble but. Cette pensée, quoique vague encore et sans contours arrêtés, la consolait et l'aidait dans le labeur de chaque jour, qui retombait monotone, sévère, sans lacunes et sans distractions, sur son esprit et sur son corps fatigués; elle la soutenait lorsqu'un retour trop vif vers le passé oppressait son âme, elle la consolait lorsqu'elle trouvait chez sa mère un peu de froideur, chez sa jeune sœur beaucoup de légèreté, d'insouciance égoïste. Elle élevait alors son cœur vers ce Dieu qu'elle avait toujours aimé, qu'elle aimait davantage, qu'elle comptait aimer de plus en plus; elle priait pour les siens, et lorsque le nom d'Adrien revenait sur ses lèvres elle ne le repoussait pas : il lui était si facile de solliciter le bonheur de celui qu'elle avait aimé, non pour elle, mais pour lui, et ni jalousie, ni ressentiment amer ne pouvaient étouffer ce sentiment supérieur aux passions de la terre, et qui plaçait amour et espérances dans le ciel.

Michel n'opposait pas à ses peines cette fermeté chrétienne, et pourtant que pleurait-il? un rêve! Et peut-être, parce que ce n'était qu'un rêve, enfant caressé de son âme, pleurait-il davantage. Il dissimulait sa blessure, il travaillait en silence; il travailla même le jour du mariage, et il essaya de ne pas entendre lorsque les autres commis de M. Labriche parlèrent de la cérémonie, de la magnifique toilette d'Isabelle, de son attitude modeste et recueillie, elle si gaie toujours, mais il soupira lorsqu'on ajouta que le marié avait l'air plus intelligent qu'aimable et plus distingué que véritablement bon. Le pauvre Michel n'avait rien voulu voir, ni le cortége des époux, ni le mariage à la mairie et à l'église, ni le retour, ni la réception des ouvriers qui offraient des fleurs à la fille de leur patron, mais toute la journée il écouta, le cœur palpitant et les yeux mouillés. Il entendit des bruits vagues, des voitures qui allaient et venaient; enfin, vers le soir, à l'heure du train qui partait pour Paris, une légère voiture s'éloigna; un de ses voisins de bureau dit à haute voix :

« Voilà les mariés qui partent... ils vont en Italie... bon voyage, charmante Isabelle! »

Un instant après, M. Labriche entra dans ses bureaux; il était encore en habit et en cravate blanche; il avait l'air triste, et après avoir fait quelques questions rapides sur la besogne du jour, il dit au plus âgé des commis :

« Voilà ma pauvre fille partie! je ne croyais pas être si triste le jour de ses noces! elle est partie!

— C'est loi de nature, Monsieur, répondit le vieux commis en relevant la tête; les enfants et les oiseaux quittent le nid dès que les ailes ont poussé, mais madame Isabelle reviendra...

— Oui, elle reviendra, mais mariée, mais ne nous appartenant plus... enfin! elle est partie, ma pauvre Isabelle! ma pauvre petite fille!

Il se tut et parut faire un effort pour dominer ses sentiments qu'il n'avait pas l'habitude de trahir ainsi :

— Messieurs, dit-il après un long silence, votre besogne est terminée pour aujourd'hui, et nous n'aurions pas ouvert le bureau, si elle n'avait pas été si pressée. »

Tous les commis se levèrent, on dépouilla les vêtements de bureau, on revêtit les surtouts et et on s'en alla; le vieux commis, qui ne se pressait jamais, resta le dernier, en compagnie de Michel, qui, absorbé dans ses pensées, demeurait immobile, regardant M. Labriche; il s'était assis et il examinait, tout en soupirant, le livre-journal; il avait de la peine à quitter le père d'Isabelle. Enfin, M. Anselme, après avoir rangé méthodiquement son pupitre et mis en équerre ses plumes, son grattoir et sa règle, lui toucha doucement le bras en disant :

« Venez-vous? et ils partirent ensemble, ce qui leur arrivait parfois, car M. Anselme, dès les débuts de Michel au bureau, lui avait témoigné un vif intérêt.

— Il est triste, le patron! dit-il lorsqu'ils furent dans la rue.

— Qui ne le serait à sa place?

— Sans doute, c'est la joie de la maison qui est partie avec cette enfant. On s'est bien pressé de la jeter dans l'inconnu.

— Vous pensez qu'elle ne sera pas heureuse? demanda Michel d'une voix dont il ne pouvait réprimer l'émotion.

— Qui sait? les mariages tels qu'on les bâcle de nos jours ne me rassurent guère... mais prions le bon Dieu pour elle, il sait ce qu'il nous faut...

Ils marchèrent quelque temps en silence; enfin M. Anselme prit le bras de son jeune compagnon et lui dit :

— M. Labriche n'était pas seul à avoir du chagrin aujourd'hui... vous aussi, mon cher enfant, vous avez bien soupiré... vous pensiez que vous n'entendriez plus une jeune voix dans la cour, que vous ne verriez plus passer une figure de vingt ans...

— Vous savez?... vous avez deviné?... répondit Michel, qui ne put pas résister à cette question directe, faite d'une voix sympathique.

— J'ai deviné : était-ce bien difficile? Je suis vieux, et j'ai connu autrefois ces sentiments qui vous agitent.

— Quoi! vous, monsieur Anselme!

— Oui, j'ai été jeune, j'ai aimé une bonne jeune fille, qui aurait fait une excellente femme, mais.

— Eh bien!

— Eh bien! mon enfant, je n'avais pas le sou, j'avais des charges (vous savez que c'est ainsi

qu'on appelle des devoirs), et la charmante fille fut donnée à un autre.

— Et vous vous êtes consolé!

— Vous le voyez. Pourtant, je suis comme le soldat qui a reçu une blessure et qui la sent encore, lorsqu'on appuie. Aussi, quand je vous ai vu triste, cela m'a soudain rappelé ma jeunesse.

— Mais enfin, pour oublier, pour ne plus sentir ce mal qui m'oppresse, comment avez-vous fait?

— J'ai résisté, je ne me suis pas laissé aller sur cette pente dangereuse; je glissais bien quelquefois, mais je remontais... je me suis interdit les souvenirs, les comparaisons; puis, le travail assidu m'a aidé, et le travail me donnait un autre plaisir, une autre consolation .. j'avais auprès de moi une grand'mère qui m'avait élevé orphelin... elle avait été un des obstacles à mon mariage : je l'aimais davantage pour la dédommager du mépris qu'on avait fait d'elle... et quand j'avais le cœur gros, je pensais à elle, je la voyais tranquille, sans soucis dans notre petit appartement, disant son chapelet en attendant mon retour; ce tableau paisible me réconfortait... Allez-vous chez vous, Michel? interrompit-il brusquement.

— Oui, monsieur Anselme.

— Je vais vous accompagner en ce cas : le clair de lune est admirable. Vous savez ce que dit un Allemand : « Deux belles choses ici-bas, le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs. » C'est vrai cela!

— Je ne puis pas encore le comprendre, répondit Michel avec tristesse. J'ai cependant des devoirs et une famille.

— Ah! mon ami, le salut sera là pour vous. Sortir de soi c'est un grand secret; ne pas laisser d'interstices dans sa vie où l'oisiveté, les pensées dangereuses se glissent, c'en est un autre.

— Mais, reprit Michel, poursuivant sa pensée, lorsque vous avez perdu madame votre grand'-mère, qu'avez-vous fait?

— J'ai porté ailleurs ce que je lui donnais, non d'affection, mais de temps, d'argent... Tenez, dit-il, en prenant le bras de Michel, voyez là-haut cette petite lumière, si faible, si tremblante, qui ressemble si peu à ces belles étoiles du ciel : eh bien! pour moi c'est un phare! Là, demeure un pauvre malade que sa femme, âgée, infirme, ne soigne qu'avec la plus grande difficulté. Quand j'y vais, la petite étincelle de contentement qui passe dans leurs yeux me réjouit; j'y pense dans ma solitude... puis, j'ai encore le patronage des garçons; là, il faut se donner tout entier, il faut jouer, causer, courir, catéchiser... on sort de soi, rien de meilleur... puis, il y a le bon Dieu, mon enfant... Vous avez de la foi : je le sais, c'est une ancre jetée dans le ciel...

— Et cette femme, cette jeune fille que vous avez aimée, dit Michel, a-t-elle été heureuse, l'avez-vous revue?

— Je ne l'ai pas revue; je crois qu'elle a eu de grandes peines, mais depuis longtemps elle repose... »

Il leva les yeux vers le tranquille azur du ciel, Michel fut frappé de l'expression sereine et noble de ses traits : la paix de la conscience, l'habitude des pensées généreuses avaient transfiguré ce visage autrefois vulgaire, et sous ses cheveux blancs, il était revêtu d'une dignité singulière : il semblait qu'on y lût les secrets de la destinée humaine.

« Vous êtes heureux, lui dit Michel en lui serrant la main, car vous êtes si bon! Ah! monsieur Anselme, que je voudrais vous ressembler!

— A moi, bon Dieu! Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

Ils causèrent encore longtemps.

« Vous voici chez vous, dit M. Anselme à l'entrée de Montmorency, courage, mon cher ami, le cœur en haut! si vous avez un moment le dimanche, venez me voir au Patronage, vous verrez : nos enfants sont très-bons; ils vous distrairont... »

Ils se quittèrent; la famille attendait Michel; sa sœur lui serra la main avec une silencieuse sympathie; Claire l'embrassa et lui dit vivement.

« Et la noce? et la mariée? l'as-tu vue, mon parrain? était-elle belle? en satin ou en faille?

— Et le marié, l'avocat, l'as-tu vu? comment est-il?

— Je n'ai rien vu du tout, mais je suis heureux de vous revoir. »

Il s'approcha de sa mère et l'embrassa tendrement; elle ne vit pas les larmes qui remplissaient ses yeux.

XIV

Emmeric.

Quoique M. Edme Maurand eût dû changer bien des choses dans sa vie, restreindre ses dépenses et ses plaisirs, il était une douceur qu'il ne s'était jamais refusée, et ses rapports intimes et fréquents avec sa famille demeuraient les mêmes. Il venait à Montmorency tous les quinze jours, il dînait chez sa belle-sœur et passait la journée près d'elle et de ses neveux. Jadis, au temps de sa fortune, il apportait gaiement quelque fortifiant pour l'esprit ou pour le corps, un livre bien choisi, une gravure, ou un panier de chasselas ou un pâté de Lesage; il venait maintenant les mains vides, mais l'esprit net et allègre, et le cœur rempli d'une tendre affection. Sa sérénité faisait du bien à tous; madame Maurand se trouvait plus calme quand elle avait causé avec lui; il égayait la mélancolie naturelle de Michel, il ajoutait au repos d'esprit que Clotilde avait acquis en luttant et en combattant; il agissait moins peut-être sur les deux jumeaux, dont les aspirations ardentes et diverses ne trouvaient aucune satisfaction dans les entretiens de l'oncle Edme. *La vieillesse aime le peu et la jeunesse le*

trop, a dit le sage Joubert, paroles vraies et pour M. Edme et pour ces deux jeunes gens : quelques plaisirs de l'âme, quelques jouissances intellectuelles lui suffisaient ; pour eux et pour leurs appétits, le monde semblait insuffisant ; aussi, la raison et la philosophie qu'il leur débitait en bons termes les laissaient indifférents ; on aurait dit quelques gouttes d'eau sur un brasier étincelant : le feu ne s'éteint pas et l'eau s'évapore en fumée.

Un dimanche après-midi, après avoir dîné comme de coutume, et pris le café sous le frêne du petit jardin, M. Edme s'adressa tout à coup à Emmeric et lui dit :

« Que fais-tu, mon garçon, par cette belle après-dînée ?

— Eh ! que ferais-je bien mon oncle ? je puis lire à la maison mes anciens livres de prix, ou me promener sous les verts ombrages, deux distractions peu coûteuses comme vous voyez.

— C'est bien ce qu'il faut, mon ami, les plaisirs qui coûtent de l'argent ne sont pas notre fait. Je te propose de nous promener ensemble : nous irons au mont Griffard, le point de vue est superbe.

— Volontiers, mon oncle, répondit Emmeric d'un ton résigné.

— Et vous, ma sœur, que faites-vous ?

— Une petite promenade jusqu'à l'Ermitage, si mes filles le veulent.

— Et nous irons au salut au retour, ajouta Clotilde.

— Et toi, Michel ?

— Mon oncle, je vais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, rejoindre M. Anselme au Patronage ; il m'emploie auprès de ses petits élèves.

— Très-bien, nous voilà fixés, partons. »

Il prit son chapeau de paille et sa canne, Emmeric enfonça sa casquette sur ses yeux, et ils se dirigèrent vers les hauteurs couronnées de bois, d'où les regards s'étendent sur un vaste et riant horizon : ils causèrent peu en montant, M. Edme ménageait sa poitrine et Emmeric ne paraissait pas d'humeur loquace ; il offrit pourtant le bras à son oncle lorsque la montée devint abrupte et il approuva en quelques mots les exclamations que la beauté du jour et du paysage arrachaient à son compagnon. Ils s'assirent sous le vaste abri d'un châtaignier et se reposèrent pendant quelques instants ; Emmeric en profita pour allumer un cigare.

« Tu fumes, mon neveu ?

— Oui, mon oncle, comme tous mes camarades du collége.

— Ah ! le collége ! c'est précisément là que je voulais en venir. J'ai vu dernièrement ton professeur, M. Sagaux, et nous avons parlé de toi. »

Emmeric rougit et détourna un peu la tête.

« Il paraît que tu n'es pas l'exemple du collége, mon garçon ; tu ne travailles pas, tu flânes beaucoup et tu fais des dettes chez le cafetier voisin. Tu vois que je connais ton dossier.

— Je ne pensais pas que M. Sagaux fût un espion et un rapporteur, répondit Emmeric avec colère.

— Veux-tu me laisser la paix ! Tu oses appeler espion et rapporteur un honnête homme qui ne veut pas que tu te perdes, et qui m'avertit à temps, oui à temps, je l'espère. Connais-tu ta position ? te crois-tu un fils de famille par hasard ? crois-tu qu'au sortir du collége, tu pourras faire le beau fils à te promener, le cigare aux dents, sur les boulevards ?

— Ce n'est pas mon intention, dit Emmeric, en balbutiant.

— Hum ! je n'en sais rien : tu pourrais continuer à vivre aux dépens d'autrui, comme tu le fais en ce moment, car enfin, Emmeric, tu as près de dix-sept ans, tu as une santé robuste, une jolie dose d'intelligence, et pourtant tu ne gagnes rien.

— Est-ce de ma faute ?

— Non, c'est le désir de ta mère que tu poursuives tes études et que tu prennes un rang distingué dans le monde, et ton frère et ta sœur, ces deux bonnes et belles âmes, succombent presque sous le travail pour réaliser les vœux de votre mère. As-tu jamais réfléchi à cela ? as-tu pesé les sacrifices que l'on fait pour toi ? ta sœur qui ne quitte les portes et fenêtres des Contributions que pour copier des grimoires de savants ; ton frère qui use sa santé et ses belles facultés dans un labeur aride ! as-tu pensé que tu profites de ces travaux, de ces fatigues, je dirais de ces immolations, si je ne craignais de faire des phrases.

— Mais j'aime beaucoup Michel et Clotilde, dit le jeune homme avec un peu d'émotion. Vraiment, mon oncle, vous seriez injuste envers moi si vous pensiez que je ne sais pas combien ils sont bons !

— C'est très-bien, mais il y a une différence entre sentir la reconnaissance et la prouver : passons, je t'en prie, du passif à l'actif. Or, tu n'as qu'un seul moyen de prouver ta gratitude ; c'est de profiter des sacrifices que l'on fait pour toi. Étudie, travaille, deviens un homme, mets-toi en état de payer ta dette fraternelle. Dans ta position, vois-tu, la paresse, la négligence, la flânerie sont des fautes graves, le comprends-tu ?

— Oui, mon oncle, je regrette de m'y être laissé aller : l'*occasion*, l'*herbe tendre*...

— Soit ! pour cette fois-ci, mais je te préviens (et je ne badine pas) que si tu recommences, je te fais quitter le collége, et je te place, petit commis, garçon de bureau, fût-ce garçon épicier, de façon à ce que tu gagnes ta vie, et que tu cesses d'être le frelon dans la ruche. Tiens-toi pour averti : je suis ton tuteur, et j'userai de mes droits. »

Emmeric inclina sa tête impatiente et humiliée et il répondit froidement :

« On travaillera. Faut-il avoir des prix ?

— Je n'y tiens pas : je tiens au travail et à la volonté, à ce qui fait l'homme. »

Il lui posa la main sur l'épaule et lui dit avec plus d'amitié :

« Ne boude pas, mon ami, ne te raidis pas contre la raison et le devoir, ils savent toujours se faire obéir au moment donné. Sois un honnête garçon, un bon fils, un bon frère, et quand il sera nécessaire, je te soutiendrai ; j'ai quelques amis encore dont je n'ai pas usé le crédit. J'ai quelque monnaie aussi : nous allons payer ta dette chez le marchand de petits verres et de parties de billard... descendons, donne-moi le bras... »

Emmeric s'y prêta de bonne grâce : il était un peu touché, passablement convaincu, et surtout très-effrayé: les bonnes paroles et les menaces de M. Edme avaient porté coup. Enfant du siècle, enfant gâté, il n'avait vécu que pour lui, et il avait trouvé tout juste et tout naturel que d'autres se sacrifiassent à sa petite personnalité; pour la première fois, une voix amie et sévère avait appelé son attention sur son frère et sa sœur et il s'était senti ému; la pensée de l'avenir que sa paresse et sa légèreté compromettaient lui était apparue, et une certaine crainte née du caractère ferme et tranquille de M. Edme le confirmait en sagesse. Il fut un peu mortifié lorsque, le traitant en petit garçon, son oncle paya au cafetier les gâteaux, les consommations, les cigares et les heures de billard, qu'il avait achetés à crédit, mais il se consola en pensant que, dorénavant, il passerait la tête haute devant la porte de son ex-créancier, cap dangereux qu'il évitait depuis quelque temps. Cette expédition faite, ils revinrent au logis. Madame Maurand était assise près de la fenêtre, le front penché sur un livre, qu'elle ne lisait pas ; Clotilde soignait ses roses et ses fuchsias ; Claire lisait un journal de jeunes filles qu'une amie lui avait prêté ; M. Edme vint s'asseoir auprès de sa belle-sœur et lui serra la main:

« Je suis charmée de vous voir, mon frère, lui dit-elle; cette journée du dimanche est si mélancolique : on ne fait rien, et tout le passé et tout l'avenir apparaissent.

— Ah ! le dimanche n'est pas triste pour tout le monde ! s'écria Claire; souviens-toi, maman, de tout ce beau monde que nous avons rencontré en allant à l'Ermitage. Quelles charmantes toilettes ! quelles jolies voitures et des chevaux fringants ! ces gens-là ne s'ennuyaient pas, ils ne trouvaient pas le dimanche mélancolique !

– Qu'en sais-tu, ma petite ? demanda M. Edme. Est-ce que l'argent est donc un talisman souverain ? est-ce qu'il achète la santé et la vie ? est-ce qu'il achète l'amitié, l'affection dont on aurait besoin? Va, Clairette, j'ai vécu dans le monde, parmi les gens riches et souvent, très-souvent, je les ai plaints de tout mon cœur.

— C'est bon à dire; répondit Claire en avançant sa lèvre. Encore, oncle Edme, faut-il de l'argent pour vivre.

— C'est une vérité digne de la Palisse, ma fille, mais il n'en faut pas tant que tu crois. Mais, à propos, que comptes-tu faire, toi, pour en gagner? Vas-tu perfectionner ton écriture pour faire des copies, comme ta bonne sœur Clotilde ? »

Nouvelle moue de Claire : sa mère vint à son secours et dit :

« Elle apprend la musique, et j'espère qu'elle pourra donner des leçons. »

M. Edme secoua la tête et répondit :

« Je doute : Claire, qui a eu la bonté de me jouer une sonate avant le dîner, n'a et n'aura qu'un talent d'amateur, vous savez ce que ça veut dire, et de véritables artistes courent les rues—et le cachet. J'aimerais mieux autre chose.

— Mais quoi, mon frère ?

— Est-ce que Michel n'a pas donné des leçons de dessin à sa filleule ?

— Pardon, mon cher Edme, et même elle réussissait à ravir. Mais elle a négligé ses crayons pour la musique.

— Elle a eu tort; je l'engage à les reprendre et à se former la main pour faire ce qu'on appelle de l'art industriel. Si elle veut m'en croire, elle travaillera fort et ferme, elle dessinera et groupera des fleurs, des oiseaux, et je lui promets, dans deux ou trois ans, des commandes chez un de mes vieux amis qui a une fabrique de faïence. Veux-tu essayer, petite ?

— De tout mon cœur, mon oncle.

— Avec de la volonté, tu arriveras et tu pourras gagner de l'argent sans quitter ta mère et ta maison.

— Ah ! mon frère, dit madame Maurand, vous avez toujours le don d'aplanir les difficultés et de relever le courage ! que je vous remercie !

— Je n'ai plus à offrir que des avis, et je les donne, prêt à seconder les efforts de vos enfants du peu de crédit qui m'est resté.

— Il est cependant une difficulté que vous ne pourrez soulever, mon bon Edme !

— Laquelle ?

— La fatale échéance, le tirage au sort ! c'est dans deux ans qu'Emmeric sera appelé.

— Il peut avoir un bon numéro.

— Et s'il en a un mauvais, s'il doit partir, que deviendrai-je ?

— Ce que deviennent tant d'autres mamans, tendres et un peu affolées comme vous, repartit M. Edme en souriant.

— Vous vous trompez, dit-elle; il me semble que je ne survivrais pas à un pareil malheur. Ne plus voir cet enfant ? penser qu'il souffre, qu'il subit des privations dont, malgré notre pauvreté, il n'a pas d'idée...

— Cela ne lui ferait que du bien, peut-être.

— Et la guerre, la terrible guerre, vous n'y pensez pas ! Non, Edme, je ne mens pas en di-

sant que cette idée me poursuit comme un fantôme, et malheureusement rien ne peut m'en délivrer. Oh ! que les mères riches sont heureuses! elles peuvent racheter leurs fils !

— L'égalité devant la loi vaudrait mieux, dit M. Edme en hochant la tête, mais faites comprendre cela aux mères !

— Je ne comprendrai jamais qu'on vienne me prendre, de par la loi, mon fils à vingt ans, qu'on l'enferme dans une caserne, qu'on l'abrutisse par des travaux grossiers, par des contacts dangereux, qu'on l'envoie à la boucherie, qu'on le blesse, qu'on le tue! de quel droit ? est-ce pour cela que nous les élevons ? »

M. Edme aurait pu répondre bien des choses à ce discours; mais les larmes que versait sa sœur le touchèrent et arrêtèrent les raisonnements sur ses lèvres. Il lui prit la main et lui dit:

« Vous croyez bien en Dieu : priez-le, afin qu'il vous ménage. Adieu, ma sœur, recommandez à Emmeric de s'appliquer, priez Michel de donner quelques bonnes leçons à sa filleule et de stimuler son courage... Nous nous verrons dans quinze jours. Adieu, adieu, Clotilde. »

En s'en allant, il rencontra Michel qui revenait du Patronage, et il lui raconta ce qui s'était passé :

« Quoi ! ma mère est si inquiète, dit Michel ? il faudra cependant obvier à cela. »

— Tu as une idée, mon cher ami ?

— Peut-être, mon oncle, et, dans tous les cas, je ferai tout, vous le savez, pour épargner un souci à maman. Je mangerai du pain sec, s'il le faut, pour qu'Emmeric ait une carrière... »

M. Edme lui serra silencieusement la main et ils se quittèrent.

XIV

ENTRETIEN.

Quoique la parole humaine soit bien fugitive, quoique les conseils les plus éclairés, les plus sages, ressemblent d'ordinaire à cette semence de la parabole, qui tombe sur les pierres et ne prend pas racine, la conversation de M. Edme avec son neveu eut un effet peu ordinaire. En plaçant sous les yeux d'Emmeric l'avenir, ses espérances et ses difficultés, il avait fait partir, comme un vol d'oiseaux, les puérilités de l'adolescence, et une ambition légitime était venue animer cette âme légère; Emmeric travaillait, s'appliquait, et les rêves de sa mère devenant les siens, il se voyait déjà étudiant en droit, avocat, orateur brillant et célèbre. Comment cela se ferait-il ? il s'en fiait à cette providence fraternelle qui avait toujours veillé sur lui, et il faisait de son mieux, en stimulant une intelligence qui n'était pas médiocre, pour arriver à ce port désiré — une profession, de l'argent et de la liberté; il ne s'arrêtait pas plus aux petits plaisirs, aux distractions du collége, qu'un nageur qui veut atteindre la rive ne s'arrête aux fleurs qui flottent sur l'eau. Ce fut ainsi qu'il acheva son année de rhétorique, avec des succès et des couronnes qui firent pleurer sa mère d'admiration-d'abord elle s'étonnait, comme toutes les mères, que le petit enfant chéri et choyé fût devenu presqu'un homme, et qu'il fût presque hors de tutelle; puis, elle pleura d'inquiétude, comme elle le faisait fréquemment.

« Encore mon année de philosophie, disait Emmeric, et je commence le droit.

— C'est heureux, mon enfant, et ton père, s'il vivait, serait bien content; mais comment pourvoirons-nous? »

Michel, qui avait ramené son jeune frère du collége, prit la main de sa mère, la serra fortement, et lui dit :

« Je vous en supplie, ne vous inquiétez pas: tout viendra à point.

— Je crois que Michel a un trésor caché, dit Claire en riant.

— Peut-être !

— En aurai-je une part ?

— Travaille, et tu verras. Mon trésor, c'est la lampe d'Aladin... il faut frotter et se fatiguer pour voir arriver le Génie.

— C'est bien ennuyeux, toujours travailler! dit-elle, et, tu vois, j'ai beau faire, je n'avance guère: tu le dis toi-même.

— Tu as, en effet, barbouillé bien du papier, tu as dessiné des fleurs mal-venues, des oiseaux qui ne volaient pas, tu as usé des crayons et des couleurs, mais t'es-tu sérieusement appliquée, dis, dis, petite ?

— Tu es trop exigeant, répondit-elle.

— Ma pauvre enfant, je crains que le fabricant de faïences ne le soit davantage. »

Il embrassa sa petite sœur un peu confuse, et sortit; Clotilde le suivit.

« Tu n'attends donc rien du travail de Claire ? dit-elle tristement.

— Rien, je l'avoue; elle n'a ni goût, ni application. Et la dernière fois que je suis allé à Paris, j'ai porté chez un grand marchand de porcelaines ses meilleurs essais : il a haussé les épaules et m'a dit : Je ne donnerais pas un centime de ces machines-là. Tu vois, Clotilde!

— Tu t'étais bien fatigué à lui donner des leçons pourtant.

— Cela m'amusait : c'était de l'art, au moins par les petits côtés.

— Que ferons-nous de cette pauvre enfant ?

— Nous travaillerons pour elle, Emmeric se joindra à nous, et Claire amusera et consolera maman. Dans un an, Emmeric lui échappera, il se croira un très-grand garçon et se dérobera au joug trop doux de notre bonne mère. Alors, Claire l'occupera et la distraira. Ne t'inquiète de rien, je me charge de tout.

— Ah ! mon bon Michel, je crains bien que, comme le Corrége, tu ne succombes sous la charge ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

PAVOT-CHARADE

M. BARDOUX, épicier.
Mme BARDOUX, sa femme.
UNE BOUQUETIÈRE.

PREMIÈRE SYLLABE

Le théâtre représente un comptoir d'épicerie, devant lequel sont assis Monsieur et Madame Bardoux.

MONSIEUR BARDOUX, *à sa femme.* Dis donc, la bourgeoise, sais-tu que l'oncle Isidore à eu vraiment une bonne idée de mourir !

MADAME BARDOUX. Ma foi... Pauvre cher homme ! Il pouvait plus mal faire...

MONSIEUR BARDOUX. Je le crois bien ! Nous laisser un héritage de six cent mille francs ! Ah !... excellent oncle, que je l'aime !

MADAME BARDOUX. Tiens?... Qu'est-ce qui te prend donc?... Tu ne le supportais pas quand il vivait...

MONSIEUR BARDOUX. Possible... Mes idées ont changé, voilà tout... Mais, dis-moi, il s'agit maintenant de faire usage de notre nouvelle fortune. — Et pour commencer, dès aujourd'hui je ne suis plus épicier ; le roi lui-même viendrait m'acheter du sel, que je lui en refuserais...

MADAME BARDOUX. C'est bien ainsi que je l'entends... Et pour mon compte, je ne serais pas fâchée d'être enfin une grande dame, d'entrer dans la noblesse, pour tout dire...

MONSIEUR BARDOUX. Tu m'étonnes... Jusqu'à présent je t'avais toujours entendue crier contre les nobles...

MADAME BARDOUX. Possible... Mes idées font comme les tiennes; elles ont changé, voilà tout.

MONSIEUR BARDOUX. Allons, ce que femme veut Dieu le veut ! Va pour la noblesse ! Mais comment s'y prendre ?...

MADAME BARDOUX. Rien de plus facile.... On achète une propriété... Mais, tiens, passe-moi le journal, tu vas mieux comprendre... *(Il lui donne un journal.)* Voyons les annonces... *(Elle lit et cherche quelque temps, puis s'écrie :)* Voilà notre affaire ! Beau domaine de Lorchambrander près d'Orléans; mise à prix: 250,000 fr... Eh ! mais, Bardoux, mon ami, nous ne trouverons jamais mieux ; et si tu m'en crois, nous ne chercherons pas plus loin; Lorchambrander ! Quel joli nom ! Allons, mon homme, fais-moi le plaisir d'acheter ce domaine au plus tôt...

MONSIEUR BARDOUX. Tu sais que je n'ai pas l'habitude de te contrarier, mais, pour en revenir à la noblesse, je ne vois pas, je ne comprends pas comment...

MADAME BARDOUX. Tu n'as jamais eu l'esprit d'observation, Bardoux; mais moi, je remarque tout, et je saurai faire ce que j'ai vu faire à d'autres. — Ainsi donc, quand nous prendrons possession de notre château, nous nous ferons appeler, pour commencer, Monsieur et Madame Bardoux de Lorchambrander; puis, au bout de quelque temps, Bardoux sera escamoté et on dira seulement: Monsieur et Madame de Lorchambrander ; enfin, beaucoup plus tard, nous arriverons peut-être à être le marquis et la marquise de Lorchambrander... C'est alors que nous serons heureux ! Mais m'as-tu comprise cette fois ?...

MONSIEUR BARDOUX. Oui... Seulement, est-ce que nous oserons faire cela?...

MADAME BARDOUX. Pourquoi non? Il ne s'agit que de s'y mettre. En toutes choses il n'y a que le premier *pas* qui coûte.

—

DEUXIÈME SYLLABE

Le théâtre représente un salon où Monsieur et Madame Bardoux sont assis. Toilettes voyantes et ridicules.

MADAME BARDOUX. Voyons, mon homme, il ne suffit pas d'être riches, d'avoir un château et beaucoup de domestiques; il faut briller, il faut que le Châtelain et la Châtelaine de Lorchambrander se posent dans le pays et qu'ils y produisent un grand effet. Si tu es de mon avis, nous commencerons par donner un magnifique dîner, auquel sera invitée toute la noblesse des environs; tu verras que ça leur fera plaisir.

MONSIEUR BARDOUX. Je ne demande pas mieux, mais sauras-tu organiser ce dîner? Tu n'as guère l'habitude de ces choses-là ; car lorsque j'étais épicier, nous ne faisions pas souvent bombance, seulement quand nous avions tué un cochon...

MADAME BARDOUX. Mais tu n'es plus épicier, et moi, depuis que je suis une grande dame, je ne m'occupe que de ce qui se fait dans notre monde. —Ainsi,depuis que l'idée de ce dîner m'est venue,

je lis bien attentivement dans le journal tous les menus qui ont été servis chez le baron Sellières, ou chez Rothschild, ou même à l'Élysée; j'étudie, je compare, et finalement, voilà celui que je me propose d'offrir à nos convives: Potage à la Chantilly. — Turbot à la Génevoise. — Filet de chevreuil aux champignons.—Salmis de bécasses aux truffes. —Cannetons à la jardinière. — Pintardes à la Condé. —Faisan rôti.—Dinde truffée. — Filets de sole au madère. — Cardons à l'Espagnole. — Aspic de volaille aux truffes. — Pâté de foie gras. — Plum-pudding. — Gelée à la framboise. — Dessert.

MONSIEUR BARDOUX. Hé! la bourgeoise, arrête un peu!... Qu'est-ce que tout ce galimatias dont je ne comprends pas un mot? Tu veux donc, malheureuse, que je meure de faim pendant ton grand dîner?

MADAME BARDOUX. Pourquoi donc?

MONSIEUR BARDOUX. Parce que je ne connais pas un seul de tous les plats que tu viens de nommer, et que je n'en goûterais pour rien au monde; s'il y avait des haricots au lard, du boudin, à la bonne heure...

MADAME BARDOUX. C'est que nos invités n'aimeraient pas beaucoup ces choses-là; mais il y aurait peut-être moyen de tout arranger, et quand on leur aura servi ce que je viens de te dire, je ferai placer devant toi, vers la fin du dîner, ce plat qui te régale tant, tu sais?... Du mou de *veau* à la sauce piquante.

MONSIEUR BARDOUX. Merci, ma bonne femme, je ne demande pas mieux.

MADAME BARDOUX. Voilà qui est convenu, et, de cette façon, tout le monde sera content. — Mais, dis-moi, Bardoux, il y a encore quelque chose qui me tracasse... Quand tu me parles, ou quand je te parle, nous nous disons toujours: « Mon homme, la bourgeoise... » C'est une mauvaise habitude, ça ne se fait pas.

MONSIEUR BARDOUX. Eh bien! appelons-nous par nos petits noms.

MADAME BARDOUX. C'est que...Toi, tu te nommes Mathurin, et moi Jacqueline; ce n'est pas encore bien joli, ni très-distingué; si nous cherchions plutôt deux noms très-beaux et très-rares dont nous nous servirions seulement devant le monde, et sans nous tutoyer, bien entendu?...

MONSIEUR BARDOUX. Mais où les trouver, ces noms?

MADAME BARDOUX. Dans le calendrier donc! Tiens, en voici un justement, voyons un peu... *(Elle le parcourt en suivant du doigt toutes les colonnes.)* Mon ami, j'ai ce qu'il me faut: sainte Flora! Cela me convient tout à fait, c'est charmant; ainsi ne m'appelle pas autrement; tu entends bien: Flora.—Ne va pas t'embrouiller.— *(Le mari fait un signe d'assentiment.)* Maintenant à ton tour. *(Elle cherche de nouveau dans le calendrier).* Ah! saint Porphyre!—Que dirais-tu de ce nom, mon ami? N'est-il pas remarquable et ne seras-tu pas content lorsque devant beaucoup de monde, je te dirai: Porphyre! Porphyre!—Allons, c'est entendu, et je te réponds que de cette manière on ne nous prendra pas pour les premiers venus.

—

MOT ENTIER

MADAME BARDOUX, *seule*. Je ne sais ce que Bardoux a depuis quelques jours, mais il est tout drôle, tout grognon; il me parle avec un ton que je ne lui connaissais pas, et puis il a l'air de tant s'ennuyer! — Pourtant je ne mérite aucun reproche, je fais tout ce que je peux; notre grand dîner était superbe: et si gai! A-t-on ri! A-t-on ri! surtout à la fin, quand Bardoux a mangé son mou de veau... Et pour nos visites, quelle belle toilette j'avais! Enfin, je me demande ce qu'il peut désirer de plus... Mais j'oublie que nous donnons une grande soirée aujourd'hui et que je n'ai encore rien décidé pour ma coiffure. — Voyons, je vais tâcher de faire de l'effet, afin de dérider Bardoux. — Voici justement ma bouquetière, elle arrive à propos. *(La bouquetière entre et salue.)*

LA BOUQUETIÈRE. J'ai l'honneur de faire mes offres de services à madame de Lorchambrander.

MADAME BARDOUX. Merci, bouquetière; qu'avez-vous dans votre corbeille?

LA BOUQUETIÈRE. Du réséda, du muguet, des violettes, des roses de mai...

MADAME BARDOUX. Tout cela ne me va pas du tout; ça ne signifie rien, ça ne se voit pas; j'aime mieux les grosses fleurs, et je vous demande pour ce soir une guirlande de *pavots*.

LA BOUQUETIÈRE. Impossible, madame, je ne saurais vous la procurer.

MADAME BARDOUX. C'est un peu fort!...

MONSIEUR BARDOUX, *entrant et d'un ton maussade*. Qu'est-ce qui est un peu fort!

MADAME BARDOUX. Imaginez-vous, Porphyre, que je commande à cette bouquetière une guirlande de pavots, et qu'elle refuse de me la livrer.

MONSIEUR BARDOUX. Je ne la blâme pas. *(Se tournant vers la bouquetière.)* Puisque vos fleurs ne conviennent pas à madame, vous pouvez vous retirer. *(La bouquetière sort).*

MADAME BARDOUX, *à son mari*. En vérité, Bardoux, je ne te reconnais plus; que signifie cette algarade?

MONSIEUR BARDOUX, *d'un ton bourru*. Elle signifie que j'en ai assez de ton Lorchambrander, de tes Porphyre, de tes Flora, de tes toilettes vertes et bleues, et de toutes tes inventions. Je ne puis plus mettre le pied nulle part sans être accueilli par un grand éclat de rire, sans entendre chuchoter à propos de ton dîner que tu trouvais si beau et dont tout le monde se moque, à propos de tes chapeaux qui font mal aux yeux; de nos noms ridicules et de cent autres choses encore plus

stupides; puis je m'ennuie à mourir de vivre ainsi sans rien faire, moi qui aimais tant le travail... Ah! maudit héritage! Que tu m'as rendu malheureux! *(Il sort en jetant la porte.)*

MADAME BARDOUX, *seule*. Mon Dieu! mon Dieu! Qui est-ce qui aurait jamais pensé que les choses tourneraient ainsi?... Bardoux qui était le meilleur des hommes, un vrai mouton, le voilà furieux après moi... Et tout ce monde pour lequel nous avons dépensé tant d'argent, il se moque de nous Ah! cela passerait encore, mais perdre l'amitié de mon cher Bardoux, voilà ce que je ne puis supporter!... Je préférerais mille fois sacrifier noblesse, château, fortune et le reste. — Ah! je n'y tiens plus; il faut que je lui parle. *(D'une voix suppliante.)* Bardoux! Bardoux!

MONSIEUR BARDOUX, *sur le seuil de la porte*. Que me veux-tu?

MADAME BARDOUX. Je veux que tu sois heureux et je viens te proposer de retourner au pays, de recommencer à brûler du café, à peser du sucre, à vendre du sel et du poivre.—Laissons là toutes nos grandeurs, vendons notre château, fondons un hospice pour les vieillards, et redevenons épiciers!

MONSIEUR BARDOUX. Bien parlé, ma femme! Foi de Bardoux, maintenant nous nous comprenons, et, je te le promets, nous serons heureux!

CLAIRE CHANCEL.

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Toutefois, cette franche déclaration lui parut malséante et vulgaire, ce procédé soldatesque et de mauvais goût. L'impression fâcheuse qu'elle en ressentit s'augmentait d'ailleurs de toutes les mésaventures du moment :

Le parapluie se déchirait comme une marchandise de pacotille; les espiègles petits Lubecque, avec des gambades mal intentionnées, couvraient toute la ligne d'horribles éclaboussures; trois canards, à demi-déplumés, barbotaient dans une mare où le jus de fumier se délayait sous la pluie; les promeneurs enfonçaient jusqu'à la cheville dans une boue épaisse et l'averse collait, sur eux, leurs vêtements le plus piteusement du monde. Quelles circonstances et quel cadre pour une déclaration!

A travers cette mise en scène fâcheuse, Paule entrevit encore plus dédaigneusement la voie qu'elle croyait réservée à la femme d'André, à l'avenir militaire de cet officier subalterne, borné sans doute; sa fortune modeste, son nom roturier le laissant à l'ombre lui et les siens, et bien d'autres choses imaginaires qui lui déplurent également.

Irait-elle d'avance abdiquer cette royauté des salons que lui prédisait la petite baronne? et pour qui? pour un homme qui exigerait chez sa femme *le culte du foyer*, comme l'avait écrit Antoinette...

Le culte du foyer! c'est un grand mot! c'est une sainte chose! mais Paule s'y méprenait et, sous l'empire des préjugés nouveaux que lui soufflait sa peu sérieuse amie, elle en faussait assez le sens pour en faire un épouvantail.

Ah! révérende Mère Eudoxie, qu'elle avait besoin de vos conseils!

Mais la révérende Mère Eudoxie n'était point là pour les lui donner et Paule ne songea pas à les attendre.

Elle répondit, de son propre mouvement, et sa réponse fut telle que, deux heures plus tard, André, pâle et sombre, faisait brusquement ses adieux à la baronne, plus satisfaite de ce départ qu'elle ne voulait le paraître.

« Un second homme à la mer! n'est-ce pas, ma petite reine? demanda-t-elle à Paule en la baisant au front.

La jeune fille sourit avec embarras. Au fond, elle n'était pas très-contente d'elle-même.

Les feuilles tombent, tombent, tombent..... il n'en reste plus une aux branches et les arbres de la forêt se dressent comme de noirs squelettes honteux de leur nudité; la fumée qui monte des toits se mêle aux nuages sombres qui laissent traîner la frange de leurs draperies jusqu'aux basses régions de l'atmosphère. Le jour se lève tard; la nuit descend de bonne heure, et les hôtes joyeux des Lubecque, à leur tour gagnés par la mélancolie des lieux et de la saison, reprennent le chemin de chez eux.

La petite baronne, qui emballe aussi ses enfants et ses toilettes pour retourner à Paris, a retenu Pierre Barance et sa fille aussi tard que possible; il faut bien qu'elle se décide à recevoir leurs adieux, pourtant; et les voilà, tout équipés pour le voyage, tandis que les chevaux piaffent d'impatience dans la grande cour.

« Écrivez-moi, chère belle, répète la jeune femme dans les derniers embrassements, et faites-moi lire le martyrologe des prétendants que vous allez écarter. Vous avez bien commencé, ma chérie, ce n'est pas sous le premier joug venu que cette jolie tête doit s'incliner : le sort lui doit une couronne de comtesse. »

Une couronne de comtesse! il parut à Paule que, en prononçant ces mots, madame de Lubecque avait laissé son regard glisser sur le « solitaire » qui partait avec les Barance.

La voiture qui les emporte roule rapidement en descendant les pentes; les grands bois de Chapaize restent en arrière, sombre barrière à l'horizon; Cormatin est franchi rapidement; voici Cluny où le juge de paix attend les voyageurs pour leur offrir sa « modeste hospitalité » durant quelques heures.

Cette hospitalité n'avait toutefois de modeste que le nom. Avec un peu moins de distraction chez M. Barance, avec un peu plus d'expérience chez Paule, le père et la fille eussent bien vite compris à quel point le digne magistrat s'était mis en frais pour les recevoir.

Il ne voulut pas faire les choses à demi néanmoins, et il tint à ce que ses visiteurs emportassent un bon souvenir de la petite ville qu'il avait mission de maintenir dans le calme et la sécurité.

Paule s'y arrêtait pour la première fois. Elle fit volontiers un pèlerinage à la tombe de Prudhon, le peintre dont elle avait admiré ailleurs l'harmonie de composition et la splendeur de coloris, dans *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance célestes* et ailleurs encore: *un Christ mourant sur la Croix;* elle prit un petit air connaisseur devant les différentes races de chevaux du haras et prouva qu'elle connaissait l'histoire de l'abbaye aussi bien que le juge de paix lui-même.

Celui-ci tint néanmoins à établir sa supériorité en précisant les dates:

Chef d'ordre instituée par Bernon, abbé de Gigniac, des deniers, de Guillaume Ier, duc d'Aquitaine, l'abbaye de Cluny était habitée par l'ordre admirable des Bénédictins fondé en 910 et non en 909 par saint Odon; ordre qui s'honore de compter parmi ses abbés Pierre-le-Vénérable, retourné à Dieu en 1156 et non en 1157, et le cardinal de Guise mort en 1622, quoique plusieurs auteurs le fassent trépasser plus tôt. La crosse abbatiale de Cluny était un sceptre mystique car celui qui le portait s'appelait l'Abbé des abbés; il dut renoncer à ce titre pour celui d'archi-abbé quand un concile de Rome en 1126 l'eut adjugé à l'abbé du mont Cassin. L'abbaye, toutefois, n'en perdit rien de son importance; en 1770 encore, plus de six cents bénéfices et deux mille maisons en Europe relevaient de son autorité.

Aujourd'hui, ses antiques habitants, dépouillés de leur enveloppe charnelle, en possession des gloires célestes, se souviennent-ils encore de leurs veilles studieuses au fond du cloître? de leur existence terrestre sanctifiée par la prière et les bonnes œuvres? des tourmentes sociales qu'ils ont entendues gronder? des trombes révolutionnaires qui les ont emportés à leur tour?....

L'immense bibliothèque où se résumaient leurs savantes recherches s'est effeuillée au vent des émeutes; une partie seulement de ce trésor est conservée à la bibliothèque nationale, et quelques manuscrits, à peine, mutilés par les Vandales de nos jours, vieillissent dans l'ombre de cet édifice qui fut l'abbaye de Cluny! dans l'enceinte à demi écroulée de ses jardins, les enfants font l'école buissonnière parmi les massifs de verdure, les vieillards se chauffent au soleil et les jeunes filles exhibent leurs toilettes neuves les jours de fêtes; les cloîtres, écroulés pour la plupart, livrent passage à toutes les intempéries des saisons; les hautes salles lézardées servent à de profanes usages et des bruits discordants font regretter l'austère silence d'autrefois et le murmure de la prière flottant sous les voûtes sacrées.

Néanmoins, telle que l'ont faite les hommes et le temps, cette ruine conserve une imposante grandeur; son nom n'est pas rayé du livre de l'histoire et l'esprit des lieux anciens semble y planer encore pour la préserver de l'anéantissement final.

Il n'est pas très-prouvé que l'érudition prolixe du juge de paix ajoutât beaucoup au charme de cette visite. Peut-être Paule eût-elle préféré la faire seule dans le recueillement qu'inspirent les vestiges d'un grand passé; toutefois, elle ne put que remercier son cicérone et lui savoir gré de ses bonnes intentions.

Le jour commençait à baisser, quand les voyageurs remontèrent en voiture; mais les chevaux étaient bons et bientôt les lointains vaporeux de Saint-Point leur apparurent dans les rouges lueurs du couchant; puis les hauteurs de Milly se découpèrent dans la pénombre; puis encore Monceaux leur apparut, poétique et mystérieux sous les rayons tremblants de la lune; et le génie de Lamartine, qui semblait flotter dans l'atmosphère, enveloppa ce petit voyage d'un parfum poétique, tout le long du chemin.

A peine assis dans son coin capitonné, Pierre Barance s'endormit pour ne s'éveiller qu'aux Ormes; Henri Lecomte regardait la lune dans une attitude rêveuse comme s'il eût improvisé une ode en son honneur. Paule le trouvait un peu trop silencieux et songeait, malgré elle, à cette couronne de comtesse prédite par son amie.

Le cheval du jeune homme l'attendait à Charnay pour le ramener à Montaigu; mais le père de Paule, un instant réveillé par le brusque arrêt de la voiture ne se rendormit point sans avoir fait promettre au poète de venir au plus tôt « chanter un petit air » à M. Chauvet.

Excellent M. Chauvet! il avait mis tout le monde et toutes choses en branle pour le retour de ses enfants. Jacques en prononça deux phrases de trois mots et Catherine, abasourdie par dix

ordres contraires, s'en tint pendant cinq minutes, immobile, les bras croisés!

M. Leclerc, jugeant sa présence opportune dans une crise pareille, était venu passer l'après-midi aux Ormes; grâce à lui, le vieillard, distrait par de nombreuses parties de piquet, avait pu attendre l'heure désirée sans avancer par trop les pendules; et ses préoccupations diminuaient d'intensité, divisées entre le quinte et quatorze, les détails domestiques et les considérations d'hygiène.

Rappelée précipitamment à Mâcon par le départ que son frère avançait, Antoinette avait quitté le vieillard depuis deux jours.

Un peu curieux, comme beaucoup de vieillards, le grand-père accabla les survenants de questions. Il trouvait le moyen d'en faire dix à la fois; les réponses, arrivées simultanément, s'entrecroisaient la plupart du temps et il se fit, ce soir-là, dans la salle à manger des Ormes, assez de confusions et de malentendus pour révolutionner la ville et la campagne si on les eût colportés.

Henri Lecomte, attendu le lendemain, ne parut point; on resta sans nouvelles de lui le surlendemain; on n'en eut pas davantage les jours suivants et chacun, aux Ormes, commençait à s'en préoccuper, quand le bruit se répandit d'une aggravation survenue dans l'état de sa mère.

Chaque matin, Jacques fut envoyé aux renseignements à Montaigu et, huit jours durant, il laissa tomber de ses lèvres de bois ce laconique bulletin :

« Très-mal! »

Le neuvième jour, il fut encore plus laconique et ne dit qu'un seul mot :

« Morte! »

Paule pâlit comme si quelque douleur filiale l'eût mordue au cœur; Pierre Barance plaignit sincèrement le malheureux Henri et lui chercha aussitôt des compensations charitables :

« Il faut qu'il se mette à chasser, conclut-il; véritablement, il n'y a que ça! je lui donnerai ce bon conseil..! et mes deux braques par-dessus le marché. »

Pour monsieur Chauvet, il se fit renseigner minutieusement sur l'âge, les habitudes, la maladie de celle qu'il nommait « la comtesse ». A chaque détail, il se tâtait, en quelque sorte, le pouls en comparant les situations; si la sienne présentait quelque analogie lointaine, il s'effrayait visiblement; s'il constatait, au contraire, une dissemblance évidente, il se frottait les mains avec satisfaction et murmurait :

» D'ailleurs, elle devait bien avoir une dizaine d'années de plus que moi, cette pauvre comtesse. Oh! certainement, elle avait bien dix ans, si même ce n'est pas plus. Je le parierais! »

Peu de personnes accompagnèrent les restes inanimés de la vieille dame au cimetière : étrangère au pays, elle n'y était pas connue; le château de Montaigu, depuis qu'elle l'habitait, n'avait ouvert ses portes à aucun visiteur, et les relations de son fils étaient trop restreintes pour qu'il fût entouré dans cette circonstance douloureuse.

La famille absente, les amis éloignés furent représentés par Pierre Barance et par sa fille qui crurent devoir cette marque de sympathie au fils orphelin.

Il ne les en remercia point par des paroles, mais le regard dont il salua Paule, le serrement de main avec lequel il accueillit son père exprimaient éloquemment son émotion et sa reconnaissance.

Quand les dernières gouttes d'eau bénite eurent aspergé le mystérieux cercueil, quand les prières suprêmes de l'Église se furent éteintes dans les gémissements de la bise; quand une funèbre extumescence se fit sur la fosse tout à l'heure béante, Henri Lecomte, plus pâle que le linceul de sa mère, résista aux instances de monsieur Leclerc pour l'emmener à la cure et reprit seul le chemin de Montaigu.

Il s'éloignait à travers les vignes dépouillées et gravissait le flanc des coteaux avec lenteur comme s'il eût cherché à gagner le but le plus tard possible; parfois son manteau noir s'accrochait aux rameaux que les ceps lançaient au hasard, pareils à des bras éplorés; parfois, comme si le feu intérieur qui semblait le consumer l'eût rendu insensible aux injures des rafales humides, il se découvrait le front et marchait la tête basse. Il disparut enfin au détour d'un sentier. Alors Pierre Barance essuya, du revers de sa main, deux grosses larmes qui sillonnaient ses joues sans qu'il s'en aperçut, et d'une voix attendrie :

» Pauvre garçon! fit-il, pauvre garçon! seul sur le chemin de sa demeure! seul sous son toit croulant! seul dans la vie, seul toujours et partout! c'est par trop de solitude! ma petite Paule, si nous voulions être tout à fait bons, mais là, tout à fait, nous lui offririons l'hospitalité chez nous pendant les premiers jours de son deuil; qu'en dis-tu?

— L'hospitalité! s'écria Paule, comme si elle sortait d'un rêve; l'hospitalité... chez nous?... Mais, père, vous n'y pensez pas! d'abord, il refuserait; et puis...... serait-ce convenable?

Le chasseur, un peu confus, eut un mouvement d'impatience :

Au diable les convenances! faillit-il riposter. Mais, se calmant :

— Tu as raison, fit-il; nous autres hommes, il y a un tas de petites choses que nous ne voyons pas. Les convenances... l'étiquette... les femmes s'y entendent, il faut le reconnaître; mais, on peut convenir aussi qu'elles s'exagèrent parfois les exigences du décorum et que.... allons, je barbote. Prends que je n'ai rien dit, et n'y pensons plus. »

Pierre Barance n'y pensa pas longtemps, en effet; il fut distrait de cette préoccupation par une invitation qui l'attendait au logis :

Les sangliers, cantonnés dans la forêt de Goulène, faisaient des leurs, à ce qu'il paraît; et les riverains prenaient leurs escapades en fort mauvaise part. Ils avaient donc lancé leurs doléances, leurs réclamations, leurs pétitions jusqu'à la préfecture elle-même; des battues officielles s'organisaient et le zèle intelligent de monsieur Barance trouvait naturellement là une excellente occasion de s'exercer dans toute sa fougue.

Le chasseur, qui devait établir son quartier général près de la forêt pour plusieurs jours, quitta les Ormes avec une satisfaction visible, malgré la petite moue de Paule que cette absence attristait et les prédictions sinistres de l'aïeul qui déclarait la saison contraire à toute espèce de déplacements et d'entreprises au dehors.

Ces quelques jours de solitude pesèrent assez lourdement sur Paule, confinée au logis par les rigueurs prématurées de l'hiver; elle eût voulu appeler Antoinette auprès d'elle; mais elle ne l'osait pas... Antoinette qui devait savoir comment elle avait accueilli son frère ne lui en garderait-elle pas rancune? et puis, sa présence était bien nécessaire au foyer paternel où venait de se faire un si grand vide!

Monsieur Leclerc prêchait une retraite à ses paroissiens et ne sortait pas de sa cure ou de son église.

La douairière de Chabrols ne reparaissait point aux Ormes où, d'ailleurs, sa présence était peu désirée.

Les châteaux d'alentour, dépeuplés pour plusieurs mois, n'envoyaient plus de visiteurs à leur voisinage.

Et, de Mâcon, personne ne se sentait le courage d'affronter le vent du nord soufflant sur les hauteurs de Charnay.

Quant au solitaire de Montaigu, son deuil l'enfermait, tout naturellement, chez lui.

Paule, déjà si riche de son propre fonds, devait encore à sa bonne éducation assez de savoir et de talent pour ne pas souffrir de la solitude; et, jusque-là, elle ignorait cette sotte et lamentable chose qu'on nomme l'ennui. Mais elle se trouvait alors dans une disposition d'esprit toute nouvelle; la récente rupture de ses habitudes dans un farniente mondain, les hommages qui marquaient, dès le début, sa vie de jeune fille, la perspective mystérieuse d'un avenir plein de promesses, toutes ces choses la jetaient brusquement hors de sa voie; et, dans un trouble qui ne manquait pas de charmes pourtant, elle se sentait un immense besoin d'épanchements et de conseils.

Sans doute, le grand-père eût prêté une oreille complaisante à ses confidences; mais, les aurait-il comprises? quant à ses conseils, il était prêt à les lui prodiguer : cependant, s'il savait prescrire les précautions hygiéniques opportunes, prévoir la fièvre et conjurer les refroidissements, on l'eût embarrassé bien fort en le consultant sur certaines situations morales; or, celle où se trouvait Paule était justement de ce nombre.

Elle écrivit à la mère Eudoxie; mais elle fut mécontente de sa lettre et la jeta au feu. Alors elle se sentit un immense besoin de prier; elle compara les jours pleins et pieux du couvent au gaspillage actuel de ses heures et se promit d'en régler mieux l'emploi.

Elle entreprit alors de se dresser à elle-même un règlement de vie qu'elle observerait fidèlement, et se mit à couvrir plusieurs pages de ses différents articles; mais elle déchira ces pages l'une après l'autre : tantôt ces règles volontaires lui semblaient d'une trop grande sévérité; tantôt elle leur reprochait une extrême indulgence.

Elle prit enfin le parti de ne pas s'en rapporter à elle-même dans cette grave question et résolut d'aller trouver son curé, puisque son curé ne pouvait pas venir à elle.

Déjà elle avait franchi une partie du chemin, escortée par la grosse Catherine qui soufflait bruyamment. Un pâle soleil d'hiver faisait scintiller le givre; le sol, durci par la gelée, résonnait sous les pas et d'innombrables croassements de corbeaux s'entrecroisaient dans les airs; l'aspect mélancolique de la nature n'attristait point la jeune fille à ce moment : la marche, le grand air, les résolutions énergiques lui fouettaient le sang, lui stimulaient l'esprit et c'était d'un pas allègre qu'elle marchait en avant.

Tout à coup, elle entendit un bruit de roues et de grelots; une voiture s'avançait rapidement; elle la reconnut aussitôt : c'était celle de son père. Elle n'attendait pas encore Pierre Barance, pourtant.

Un pressentiment affreux lui serra le cœur.

La voiture était vide.

Jacques, qui la conduisait, arrêta les chevaux devant la jeune fille.

« Que signifie ce retour? Pourquoi êtes-vous seul? Comment se fait-il que je ne vois pas mon père avec vous? »

Jacques, tout à fait incapable de répondre par un seul mot à tant de questions, se taisait.

« Vous me faites mourir d'impatience! reprit Paule; où est mon père?

— Là-bas.

— Là-bas? ce n'est pas une réponse. Qu'est-ce que cela veut dire, là-bas?

— L'hôpital.

— Mais vous rêvez? mon père à l'hôpital?... à quel hôpital? mais parlez donc?

— Cluny...

— Mais, alors... il est...

— Blessé.

— Ah! mon Dieu! blessé?... il a reçu un coup de feu?

— Non...

— Mais dites-moi donc, vite, malheureux...

— Le sanglier...

— Ah! c'est horrible! est-il en danger?

— Non.

— Il souffre beaucoup?

— Oui.

— Il ne peut se faire transporter?

— Non.

— Vous venez me chercher?

— Oui. »

M. Barance n'appelait nullement sa fille auprès de lui; mais Jacques avait parfaitement deviné que la présence de Paule lui serait bonne.

La veille, au moment où il allait daguer lui-même un ragot de formidable apparence, la bête, renversant les chiens qui la harcelaient, s'était élancée d'un bon suprême sur le chasseur pris à l'improviste, et l'on avait pu trembler un instant pour sa vie.

Grâce à Dieu elle était sauve!

Mais quelques jours d'un repos absolu et de soins intelligents paraissaient indispensables à la guérison du blessé. Ces soins, il ne pouvait les recevoir de mains inexpérimentées; ce repos, il ne le trouverait pas dans une auberge de village envahie par les rouliers, les braconniers et les vagabonds en quête d'aventures. Il se fit donc transporter à l'hôpital; la ville de Cluny touchait de si près au théâtre de l'accident que ce transport n'offrait aucun danger.

Quand il vit sa fille entrer dans la petite chambre où la souffrance le retenait alité, il eut comme un éblouissement de joie; il lui sembla que le soleil et le printemps à la fois l'enveloppaient de leurs caresses.

« Oh! *ma sœur*, voilà qui est méritoire! » lui dit-il en souriant.

La *sœur*, pour justifier ce titre, voulut entrer en fonctions immédiatement; mais elle dut reconnaître elle-même combien un certain temps de noviciat lui eût été nécessaire, car ses doigts, si habiles à voltiger sur les touches d'un piano, commirent plus d'une maladresse au préjudice du blessé.

« Décidément, sœur Thècle s'y entend mieux que toi, ma chérie. Laissons-la faire et contente-toi des soins de luxe. »

Dans « les soins de luxe » Paule retrouva toute sa supériorité : personne ne racontait avec une grâce plus originale; son esprit enjoué, ses vives réparties ensoleillaient la conversation et quand elle lisait haut, le timbre de sa voix, la pureté de sa diction faisaient valoir le style le moins remarquable.

Pierre Barance était sous le charme de cette grâce, de cet esprit, de cet enjouement et les heures passaient avec plus de rapidité qu'il n'eût osé l'espérer.

Toutefois, craignant qu'une réclusion continuelle ne nuisît à la santé de Paule, il exigea qu'elle répondît aux avances aimables du juge de paix et de ses filles. Tout le temps qu'elle ne consacrait pas à son père, elle le passait chez eux, et comme la convalescence du malade avançait rapidement, il y eut, en l'honneur de mademoiselle Barance, quelques réunions intimes chez le magistrat.

Ces distractions, parfaitement innocentes en elles-mêmes, étaient-elles bien opportunes? n'entravaient-elles point l'action de la Providence qui avait peut-être ménagé ce passage de Paule en un lieu de souffrance et de prière dans des vues toutes maternelles?...

Certes la promenade ne manquait pas de charme et le salon du magistrat s'ouvrait parfois à d'agréables causeurs; mais, y avait-il, en tout cela, autre chose qu'une distraction fugitive dont le souvenir lui-même s'effacerait le lendemain?...

Si Paule se fût liée plus intimement avec sœur Thècle et ses pieuses compagnes; si elle se fût initiée aux touchants détails de leur admirable vie; si elle eût affronté, en leur compagnie, certaines répugnances pour recueillir certaines émotions, alors, peut-être, eût-elle compris le sens de bien des choses qui lui demeurèrent cachées... la lumière se fût faite sur sa voie et l'avenir eût dépendu de ces quelques jours de recueillement et de méditation.

Mais Paule n'entra dans les salles de souffrances que pour en sortir aussitôt, l'œil offensé, le cœur assombri; elle n'entendit les plaintes que pour se boucher les oreilles en gémissant elle-même de ce que la vie était si dure à quelques-uns. Elle admira le dévouement des saintes femmes mais elle en eut peur parce que, restant à distance, n'entrant pas elle-même dans ce courant d'amour infini qui a Dieu pour principe et pour fin, elle n'en comprit pas, elle n'en pressentit pas les austères délices.

Un jour, arrivant chez ses jeunes amies, elle perçut, dès le vestibule, un bruit confus au salon; à mesure qu'elle avançait, les voix se faisaient plus distinctes et, au moment de pousser la porte entr'ouverte, elle entendit :

« Vous êtes sûre que le docteur Aldin a refusé l'invitation de madame Mévusse?

— Tout ce qu'il y a de plus sûre au monde.

— Après tout, je ne m'en étonne plus puisque mademoiselle Barance n'assistera point à cette soirée. »

L'entrée de Paule interrompit les interlocutrices qui se troublèrent à sa vue; elle n'y prêta qu'une demi-attention et ne s'émut pas de l'incident; mais, de retour auprès de son père, elle s'en souvint et se mit à le méditer. Peu à peu, la lumière se faisait en elle-même et, à mesure qu'elle y voyait plus clair, une sorte de dépit embarrassé rapprochait l'un de l'autre ses sourcils finement dessinés.

Le docteur Aldin soignait la blessure de Pierre Barance; évidemment, cette blessure n'offrait plus aucun danger; elle s'était comportée de la façon la plus réglementaire, en blessure bien apprise et surtout bien comprise; les religieuses de

l'hospice affirmaient n'avoir jamais vu guérison plus rapide; Paule, malgré son inexpérience, constatait l'état satisfaisant du membre endommagé, mais le docteur hochait encore la tête, avançait les lèvres d'un air équivoque en examinant la cicatrisation et retardait de jour en jour son *exeat*.

« Je n'ai jamais vu M. Aldin si peu confiant! remarquait la supérieure.

— M. Adin devient hésitant et timoré d'une étrange façon! répliquait sœur Thècle; non-seulement son malade est transportable depuis plusieurs jours, mais, encore, j'affirme qu'il lui serait bon de changer d'air et de retourner chez lui. »

Paule rapprocha ces remarques du lambeau de phrase surpris dans la journée... de rapprochements en rapprochements, elle en fit bien d'autres encore et sa conclusion fut qu'elle devait retourner immédiatement aux Ormes sous peine de jeter elle-même « un troisième homme à la mer. »

Le trouble du docteur, en apprenant cette résolution, en confirma l'opportunité.

Le jeune praticien pâlit, balbutia et conclut, à son tour, que le père pouvait accompagner sa fille.

« Comment? vous me renvoyez comme cela sans plus de cérémonie? vous prétendez vous débarrasser de moi tout net? J'y souscris; mais prenez garde... si je m'en vais : c'est pour revenir! Je tiens à vous faire ma visite de remercîments, ganté de frais et chaussé de neuf.

— Ces remercîments que vous croyez me devoir, permettez-moi d'aller, au premier jour, les recevoir chez vous, monsieur, et, si vous attribuez à mes soins le retour de votre santé ne me défendez point d'aspirer à une récompense qui... que... dont... »

Pauvre docteur! lui qui ne sourcillait pas en désarticulant un membre, il ne put jamais terminer sa phrase; et, la rougeur au front, il s'enfuit piteusement sous un prétexte invraisemblable.

En effet, au premier jour, il la fit cette visite mémorable. Mais Paule s'en aperçut à peine, car il se contenta de traverser le salon pour s'enfermer avec M. Barance et M. Chauvet dans la bibliothèque. Seulement elle vit son père secouer la main du jeune homme en recevant ses adieux et elle entendit la voix de son aïeul répéter :

« Si cela dépendait de moi, ce serait fait tout de suite. Je professe une haute estime pour les médecins, en général, et pour vous en particulier, car mon gendre ne m'a point caché ce qu'il doit à votre science comme à votre dévouement.

— Ah! c'est trop fort! murmura la jeune fille; ne les voilà-t-il pas enjôlés, maintenant! n'importe : toute la faculté conspirerait contre moi, que je saurais me défendre. »

« De Paris, » prononça Jacques, apportant une lettre à Paule.

L'enveloppe, aux armes des Lubecque, était doublée de rose et répandit, en s'ouvrant, un suave parfum de verveine. Le style avait la rose couleur du papier; l'on eût dit que cette joyeuse teinte fût choisie uniquement par la jeune baronne. Elle la répandait sur elle, autour d'elle, partout! et s'obstinait à en badigeonner l'existence.

Certainement l'heure viendrait où les nuances grises estomperaient son horizon, en dépit de ses efforts pour les effacer; où les devoirs négligés se presseraient devant elle comme de funèbres accusateurs avec les sombres conséquences des négligences accumulées; où les joies menteuses, les faux bonheurs se dépouilleraient de leurs masques trompeurs pour se révéler à elle dans leur poignante nudité...

Oui, cette heure viendrait... on n'y échappe point! Mais elle n'avait pas sonné encore; et, sans la pressentir, la petite baronne butinait joyeusement, de fleur en fleur, sa récolte quotidienne de plaisirs et de succès mondains.

Après les folles professions de foi qui lui étaient habituelles, après les généralités frivoles qui formaient le fond de ses discours, elle en venait aux personnalités et faisait à Paule vingt questions sur elle-même, les entremêlant de réticences piquantes, de promesses mystérieuses, de demi-mots qui intriguaient fort la jeune fille.. Elle lisait entre les lignes, beaucoup plus qu'il n'était à propos de le faire; et elle entrevoyait un Prince Charmant dans le sillage rose de son amie, un Prince Charmant façonné tout particulièrement pour elle par les soins affectueux de cette aristocratique personne.

Cette illusoire impression lui mettait le sourire aux lèvres quand son père entra dans sa chambre, d'une allure embarrassée qu'il n'avait pas d'ordinaire : Pierre Barance et monsieur Chauvet prévoyaient une certaine résistance à leur attaque matrimoniale; et, avec une habileté naïve que la pensionnaire la moins avisée eût percée à jour, ils avaient concerté les dispositions stratégiques dont ils attendaient le succès.

« N'usons pas toutes nos forces à la fois! recommandait l'aïeul; essuyez le premier feu, mon cher ami; portez le premier coup; et, la brèche faite, je donnerai à mon tour, comme les troupes en réserve, et je tâcherai d'emporter la place. »

Docile à ce programme, Pierre Barance se lança bravement à l'assaut; mais, en dépit du proverbe qui dit :

« Il n'y a que le premier pas qui coûte », il fit ce premier pas plus facilement que le second.

Dans cette chambre blanche et bleue où flottait une atmosphère virginale, il se sentit saisir d'un étrange embarras; devant cette enfant charmante dont il était l'heureux père, il fut soudainement plus intimidé qu'en face du ragot de Goulène.

Il toussa pour s'affermir la voix, il secoua du revers de son paletot des grains de poussière qui n'y étaient point; et comme les grands yeux interrogateurs de sa fille demeuraient fixés sur lui avec étonnement, il prit un parti définitif :

» Ma chère enfant, tu me vois un peu confus de... manquer à ma parole.... Je t'avais promis, quand nous avons renvoyé bredouille ce pauvre Georges Naire, je t'avais promis de ne plus te parler mariage de longtemps. Malheureusement.. ou heureusement... oui certes : heureusement, les circonstances me contraignent à revenir sur ce sujet sans plus attendre.... hum...: hum..., décidément, je m'enrhume. »

Et monsieur Barance, déjà essoufflé, se tourna vers la porte comme si elle devait immédiatement livrer passage à l'armée de réserve.

Mais la porte resta close.

Paule, le coude sur son genou, la joue sur sa main, le regardait toujours en silence, de bas en haut.

« Hum... hum! où en étais-je?... sans plus attendre! Eh bien! donc, mon enfant, pour ne pas te laisser prendre une fausse piste, je te mettrai immédiatement sur la voie: il faut te marier.

Le coude de Paule ne quittait pas son genou et sa joue ne quittait pas sa main.

« Il faut te marier! ..»

Cette fois Paule se croisa les bras et s'appuya la tête au dossier de son fauteuil.

« Et pourquoi faut-il cela? demanda-t-elle avec lenteur...

— Mais parce que... drôle de question!

— Pourquoi faut-il cela?... répéta Paule aussi lentement.

— Enfin parce que... tout le monde se marie; les femmes ne sont créées et mises au monde que pour cela, parbleu!

— Même les sœurs de charité, les religieuses de tous ordres, les vieilles filles par vocation comme mesdemoiselles Bertus, mademoiselle de Grosne et mademoiselle Sennecé?

— Ta, ta, ta!... l'aînée des Bertus est demeurée romanesquement fidèle à une passion malheureuse : Dieu t'en préserve! la seconde n'a pu apprivoiser aucun épouseur : elle parlait en vers alexandrins, faisait des citations latines et ne mangeait que de la gelée de coings, ce qui la rendait jaune, oh! mais jaune!... Dieu t'en garde! Mademoiselle de Grosne croyait compenser son manque de dot par un luxe effréné; et mademoiselle Sennecé se montrait si accueillante pour les prétendants, si désireuse de les enlever elle-même jusqu'au pied des autels, qu'ils en prenaient la fuite. Toutes ces pauvres filles, aujourd'hui, prisent du tabac, font des patiences et portent le joug d'un toutou de poche! te vois-tu, dans vingt ans d'ici, prisant du tabac, faisant des patiences et portant le joug d'un toutou de poche!... »

Paul ne put s'empêcher de rire.

« Ces raisons me paraissent convaincantes, conclut-elle; et je suis prête à m'y rendre, si... »

M. Barance chercha instinctivement sa trompe pour sonner l'hallali.

Il ne songeait plus à l'armée de réserve.

« Si, continua Paule, en réprimant un nouveau sourire, si vous avez à m'offrir un diamant sans paille, un soleil sans tache, un mari sans défaut. A ce prix, seulement, je mets l'abdication de ma liberté. »

M. Barance ne chercha plus sa trompe et regarda, de nouveau, la porte :

« Mon Dieu, je ne prétends pas que le docteur Aldin, car c'est de lui qu'il s'agit, je ne prétends pas que cet habile et amoureux praticien soit une perle du plus pur Orient, bien que ce soit une perle! et je te le montrerai loyalement, tout de suite, par son vilain côté :

« Il n'est pas chasseur! »

» C'est un tort, j'en conviens; mais enfin, nul n'est parfait en ce monde, pas même moi qui me laisse découdre sottement par un ragot à moitié démonté! Donc, le docteur Aldin n'est point parfait. Mais, à part cela, il réunit tout ce qui peut flatter le cœur et même l'orgueil d'une femme : savoir, intelligence, caractère, considération, jeunesse et même fortune, ce qui ne gâte rien. Ajoute à cela une santé de fer, une famille honorable, une maison avec des dépendances assez vastes pour y loger trois meutes; et, ma foi, s'il t'en faut davantage pour t'estimer heureuse... »

Paule détourna la tête et son visage se rembrunit. On entendit le bruit d'un pas lent sur l'escalier : celui de l'armée de réserve, sans doute...

« Il n'est que temps! fit Pierre Barance en regardant plus que jamais la porte. »

Mais le pas s'arrêta subitement; une lourde chute ébranla le parquet et tous les habitants de la maison, accourus au bruit, demeurèrent dans la consternation en présence de l'aïeul inanimé :

« Grave... » déclara Jacques emportant le vieillard sur son lit.

C'était grave, en effet, cette congestion imprévue; si grave que le vieillard, dans les quelques jours d'agonie qui suivirent, ne recouvra ni l'usage de ses membres, ni celui de la parole et qu'il s'endormit silencieusement du dernier sommeil, sans avoir pu plaider la cause de son client!

MÉLANIE BOUROTTE.

(*A suivre.*)





A MES AMIS ABSENTS

ÉPITRE

À vous ces vers! Quand vous les aurez lus,
Bien chers amis, ne m'en demandez plus.
Que si la gloire, autrefois mon idole,
Devant mon seuil posait sa girandole,
Me ravisant, je lui dirais : Passez!
Un simple mot, un regard, c'est assez.
J'ai trop vécu pour porter avec grâce
Vos nœuds dorés : Train de reine embarrasse;
L'âpre laurier que l'on cueille à Paris
Cacherait mal mes cheveux déjà gris.
Mais dérober à l'été qu'il devance
Le frais bouton du Laurier de Provence;
Mais demander aux noirs eucalyptus
L'ombre et les fleurs que nos arbres n'ont plus;
Mais respirer jusqu'au fond des vallées,
Mers du Midi, vos haleines salées;
Mais savourer comme un rayon de miel
La paix du cœur sous l'azur d'un beau ciel;
Mais, comme un dieu, boire à ces sources vives
L'oubli profond des choses fugitives,
Voilà mon lot!... Vous dites : Que fait-il?
En le flattant j'adoucis mon exil,
Je pense à vous mes amis de tout âge,
De tout pays; avec vous je partage
Les biens, les maux, et mon plus grand souci
De vous savoir... là-bas, étant ici.

LUDOVIC DE VAUZELLES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

DU CHOIX DES ALIMENTS

Mouton.— La chair du mouton doit être rouge foncé, ferme et d'un grain serré; sa graisse blanche et dure. Si le mouton a été tué trop jeune, on le sent à la *tendresse* de la viande quand on la pince; s'il est trop vieux, le pinçon que vous faites dans sa chair laisse un pli.

Dans le bon mouton, la graisse se détache spontanément; dans le vieux, elle est retenue par des filets nombreux. Dans le mouton mort de maladie, la viande est pâle, la graisse jaunâtre; la chair se détache des os. — L'été est une mauvaise saison pour le mouton.

Agneau. — L'agneau doit être employé frais tué. On reconnaitra que le quartier de devant est frais, à la grosse veine du cou qui est bleuâtre dans ce cas et verdâtre dans le cas contraire. Pour le quartier postérieur, on reconnaîtra qu'il est trop vieux si la graisse des rognons exhale une légère odeur et si le jarret a perdu sa fermeté.

***

CONFITURE DE CERISES

Faites un sirop de sucre, en faisant fondre du sucre dans de l'eau, dans la proportion d'un verre d'eau par kilogramme de sucre employé. Faites bien cuire (cuisson dite au grand lissé). Prenez des cerises assez mûres, enlevez-en les noyaux et les queues. Jetez vos cerises dans votre sirop, dans lequel vous aurez fait entrer un poids de sucre égal au trois quarts du poids de votre fruit. — Faites faire quelques bouillons, puis retirez du feu, transvasez et laissez reposer — si c'est le soir — jusqu'au lendemain matin. Alors retirez vos cerises et faites-les égoutter. Mêlez au sirop du jus de groseilles dans la proportion d'un dixième, environ, du poids des cerises. Faites bouillir une heure, écumez; ajoutez vos cerises; faites bouillir de nouveau quelques minutes, écumez encore, retirez et mettez en pots.



REVUE MUSICALE

Cinq-Mars. — Messe de M. L. Tarbé. — I Puritani.
Soirée de madame L. Viardot.

—

Le roman et quelques histoires qui ne brillent pas par l'exactitude ont fait du courtisan Henri d'Effiat-de Cinq-Mars une figure sentimentale, destinée à remuer les passions ou à éveiller des sentiments tendres dans l'esprit des lecteurs. Alfred de Vigny, qui était fort jeune quand il composa le livre que nous avons tous lu, en avait fait une sorte de poème en prose, auquel il dut une réputation d'écrivain distingué. Dans ce roman, Cinq-Mars et son ami de Thou sont deux héros parés de qualités éclatantes, mais fatalement voués à l'échafaud. La grande physionomie de Richelieu, considéré comme un bourreau sans justice et sans pitié, forme le côté sombre de ce tableau où brille le soleil de la jeunesse. En effet d'Effiat avait alors vingt-deux ans. Jeté dans le monde austère ou plutôt ennuyé de la cour de Louis XIII, il y ramena les fêtes, les folies, les plaisirs. Nommé grand écuyer du roi, il sut prendre, sur l'esprit de son maître, une influence, sous les auspices de laquelle il se crut tout permis. Passant des salons de la princesse Marie de Gonzague au boudoir de Marion Delorme, un peu querelleur et facile à tirer l'épée hors du fourreau, il afficha l'autorité d'un monarque et n'accepta nulle remontrance. Entraîné dans un plan de conspiration qui menaçait la tranquillité et même l'honneur de la France, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté; telle est l'histoire. Il eût été difficile aux auteurs du libretto de faire quatre actes sur l'exposé unique de ce sombre événement. Or, nous savons tous qu'il faut à un opéra, aussi bien qu'à une comédie, une somme d'intérêt indispensable à la réussite de l'ouvrage. Le compositeur de la musique avait besoin lui-même d'éléments dramatiques. Il fut donc décidé entre M. Charles Gounod et MM. Paul Poirson et Louis Gallet qu'on suivrait presque en tous points le roman d'Alfred de Vigny, ce qui fut fait.

En face de ce poème palpitant, où les oppositions se multiplient, M. Gounod a pu donner ample carrière à son goût, à sa science et à son talent de coloriste. Les épisodes d'un bal chez Marion Delorme, la chasse royale de la forêt de Saint-Germain, la fatalité qui pousse Henri à ourdir une conspiration, et enfin l'échafaud de Lyon; il y a là une telle succession de situations différentes, un tel mouvement, des nuances si diverses, que l'éminent musicien n'a eu qu'à choisir le genre qu'il voulait aborder.

La première partie de la partition se compose d'une marche au supplice, qu'on retrouve à la fin plus étendue et plus développée. Un chœur écrit avec beaucoup d'élégance et de vivacité :

A la Cour vous allez paraître...

est suivi d'un duo entre De Thou et Cinq-Mars, lisant leur destinée dans un récit légendaire. Puis vient un ensemble :

Reine! vous serez reine!

auquel succède un chœur en *sol :*

Allez par la nuit claire,
Beau voyageur....

d'un effet très-mélodique.

La cavatine de Marie :

Nuit resplendissante,

touchante confidence de jeune fille aux étoiles, a un charme plein de grâce mélancolique.

Le duo qui la suit :

Faut-il donc oublier les beaux jours envolés?

a été moins apprécié du public; mais il a été suivi d'une délicieuse ritournelle.

On a fait bisser la chanson de Fontrailles :

On ne verra plus dans Paris
Tant de plumes et de moustaches.

Arrive, un peu plus loin, un fort beau trio dont le souffle puissant a fait frémir tout l'auditoire.

Passons maintenant au bal offert par Marion, où se trouve un vif et charmant madrigal :

Bergers, voulez-vous connaître
Le pays dont l'amour est maître?

Le divertissement, une pastorale de l'Astrée, a produit un effet immense. Un motif de cor, avec écho de clarinettes et de hautbois, a terminé cette scène chaudement acclamée par le public.

C'est alors que se déroule l'action palpitante de l'opéra. Les sinistres conspirateurs font leur entrée au bruit sourd de l'orchestre accompagnant ce chœur :

Viendra-t-il?

Les gammes chromatiques des instruments à cordes semblent gronder et menacer. On sent dans l'air, à ce moment, quelque chose de terrible! Une sorte de fanfare farouche est entonnée par les conjurés. Les touchants apartés de De Thou :

Signer avec l'Espagne un traité d'alliance!

s'entendent à peine sous le bruit des voix furieuses des conspirateurs.

On s'achemine vers le dénouement lugubre qui termine l'opéra.

Un trio très-passionné et très-palpitant, et le sombre duo du père Joseph, dont les auteurs ont fait une sorte de traitre de mélodrame, forment, avec quelques épisodes, le troisième acte. On y a aussi remarqué un hallali très-neuf et très-énergique de la chasse royale.

Nous devons citer, au dernier acte, une cavatine où se trouve une très-belle phrase en *ré bémol*, chantée par Cinq-Mars, puis un duo :

A ta voix le ciel s'est ouvert....

entre le même et Marie de Gonzague, duo plein d'âme et de tristesse que l'auditoire a redemandé.

Enfin la pièce finit par la marche au supplice, chantée à l'unisson :

Seigneur, soutiens notre âme chancelante,

admirable cantique qui a couronné une des plus remarquables œuvres qu'on ait entendues depuis longtemps.

***

Bellini avait le génie de la poésie musicale. Aucun autre maître n'a touché avec tant d'âme aux cordes sensibles de l'être humain. Il savait faire sentir, aimer et souffrir les natures susceptibles d'émotion; rien n'est plus profondément remuant que ses mélodies mélancoliques. Lorsqu'il abandonnait ce genre particulièrement propre à son organisation, il devenait plus faible dans ses compositions, et les critiques sérieux qui savaient rendre hommage aux qualités rares dont il était doué, l'attaquaient sur les défauts qui se remarquaient dans ses partitions. Il eut cependant le bonheur de trouver de sublimes interprètes, et lorsque dans *I Puritani*, par exemple, on entendit Mlle Grisi, Lablache, Rubini, Tamburini, il n'y eut en France qu'un cri d'admiration pour le compositeur et les chanteurs. Mais les temps ont bien changé! Les grands artistes dont nous parlons n'ont pas laissé de successeurs, et, sauf quelque célébrité isolée qui sait encore enthousiasmer les foules, on ne rencontre plus, dans nos théâtres lyriques, de ces virtuoses rassemblés dont nous avons gardé un si chaud souvenir.

Eh bien! Mlle Albani vient d'opérer l'incroyable prodige de réveiller ces émotions, et même, disons-le très-haut, elle a produit un effet plus saisissant ou plutôt plus pénétrant que la Grisi. Dès qu'elle chante, on ne fait plus attention à l'orchestration qui n'est peut-être pas absolument à la hauteur de l'époque. On dirait que l'âme de Bellini souffle des accords célestes à cette cantatrice qui, elle aussi, est une âme. Quoi de plus profondément touchant que cet andante d'Elvire au 2ᵉ acte d'*I Puritani*,

Qui la voce sua soave.

Mlle Grisi, la créatrice du rôle, avait plus d'énergie, de verve et de puissance de voix dans cet air émouvant; mais elle était moins tendre, moins simple, moins vraie; elle frappait l'esprit, elle ne s'adressait pas à l'âme. La polacca du premier acte elle-même, écrite pour la grande virtuose, prend dans la voix de l'Albani des teintes d'une tendresse inconnue jusqu'ici. L'expression chez elle est toujours juste; elle n'enfle pas le son en vue d'un effet à produire; elle chante : on pleure; toute sa gloire est là.

Des pluies de fleurs, et ajoutons des écrins de pierres précieuses sont tombés aux pieds de la cantatrice, à la façon russe. Mais il faut dire que cette soirée était à son bénéfice.

A côté d'elle, Pandolfini et Nannetti ont obtenu de nombreux bravos. La strette du fameux duo des deux basses, qu'enlevaient si victorieusement autrefois Lablache et Tamburini, a même été bissée par acclamation. Bref, la soirée a été splendide.

Il est de ces soirées particulières qui mériteraient un historiographe, aussi bien que les plus beaux concerts publics. De ce nombre sont celles dont, tous les jeudis, M. et Mme Viardot font les honneurs avec tant de grâce et de distinction, dans leur charmant hôtel de la rue de Douai, un véritable musée artistique. On comprend ce que peuvent être des séances musicales dans un milieu où les artistes les plus éminents sont heureux de se produire, sous les auspices d'une famille où le talent est héréditaire. Dernièrement, dans le quatuor en *la*, pour instruments à cordes, de Schumann, la partie de premier violon a été supérieurement tenue par M. Paul Viardot fils qui, cette année, dès ses premiers débuts, a pris rang parmi nos premiers virtuoses violonistes. Mme Héritte-Viardot a chanté, en s'accompagnant elle-même, de très-originales mélodies de Massenet, d'une voix timbrée, expressive, et avec un sentiment et une méthode dont sa mère lui a transmis le secret. Un autre artiste dont nous avons oublié le nom a parfaitement interprété un air de Hændel. Mme Duvivier, dans l'air de la *Reine de Saba*, de Gounod, a obtenu le succès qui ne pouvait faire défaut à la Marguerite de la *Damnation de Faust* de Berlioz. Enfin on a entendu Mme Viardot elle-même, et nous avons admiré particulièrement son magnifique talent de pianiste, car avec Mme Montigny-Remaury, elle a joué le concerto de Bach à deux pianos, qui a produit le plus bel effet. Puis, la

grande cantatrice, qui a été l'honneur de la scène lyrique française comme de la scène lyrique italienne, a chanté deux des plus grandes inspirations de Gluck, la scène finale d'*Alceste* et l'évocation de la haine dans *Armide*, avec ce profond accent dramatique et cette puissance d'expression qui électrisaient toute la salle, quand elle chantait dans *Orphée :*

J'ai perdu mon Euridyce.

C'est évidemment une grande faveur que d'être admis à faire et à entendre de la musique dans l'hôtel de la rue de Douai.

***

La grande musique sacrée, dont les auteurs modernes ne semblent pas assez se préoccuper, est cependant ce que l'art peut créer de plus émouvant, de plus magistral et de plus beau. C'est que cet art est soutenu par l'âme, par la foi, par toutes les puissances spirituelles de l'être humain. M. L. Tarbé, un musicien très-distingué, l'a bien comprise, lui, cette vérité incontestable ! Il vient de composer une charmante messe à deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou de piano, et complétée d'un morceau d'offertoire pour orgue, d'une mélodie simple et gracieuse. Le style général de cette messe est très-religieux, la phrase très-mélodieuse et bien conduite. Pour citer ce qui nous a plu d'avantage, il faudrait nommer chaque partie de cette œuvre qui nous paraît appelée à un véritable succès. — Éditeur, M. Lemoine, 67, rue Pigalle.

MARIE LASSAVEUR



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah ! mon Dieu ! comme les jours s'envolent ! comme les mois et les années s'écoulent rapidement ! comme la vie passe vite ! en détail les heures semblent longues ; nous regardons impatiemment les pendules pour nous assurer que l'aiguille marche ; nous comptons les minutes qui nous semblent parfois s'allonger singulièrement ; et toutes ces minutes, toutes ces heures, tous ces jours accumulés, toute cette masse composant le formidable ensemble qu'on nomme le temps, nous paraît, à distance, avoir eu la durée de l'éclair. Je me disais tout cela hier devant les Michelon qui nous arrivaient de « leur endroit, » comme dit le bon cousin.

Quand j'interroge mes souvenirs ou plutôt quand je les laisse parler, ils me montrent cet excellent homme portant la tête haute et marchant les épaules effacées ; son abondante crinière de couleur fauve semble solliciter le secours des ciseaux ; sa barbe touffue ne compte pas un fil d'argent ; il parle d'une voix pleine et joyeuse ; il mange d'un appétit homérique et lance à tout propos de sonores éclats de rire.

Sa femme s'habille de couleurs claires, lisse complaisamment ses cheveux noirs et montre en souriant des dents blanches et régulières, que l'on croirait disposées à croquer des pommes vertes ou des dragées de Verdun.

Et puis, entre eux, voici la petite Michelon rasée toutes les semaines parce qu'elle a trop de cheveux et que cette abondante végétation lui fait mal à la tête. Elle a des habitudes assez fâcheuses, cette petite Michelon : elle tache ses robes et celle des autres ; elle grimpe sur les fauteuils avec des pieds crottés, elle touche à tout comme s'il n'y avait point de mal à cela, et quand on veut lui faire dire bonjour à la dame, elle répond en reniflant :

« Je ne veux pas ! »

Oh ! la vilaine petite Michelon !

Tel est le groupe de famille que mes souvenirs me montrent et ces souvenirs-là ne me semblent pas reculer au delà d'hier...

Hélas ! cette hallucination de ma mémoire est bien vite rectifiée par mes yeux :

La crinière fauve et la barbe dorée s'argentent sous les doigts du temps ; la tête fière s'incline comme si l'expérience de la vie avait coulé du plomb dans le cerveau, trop ardent jadis ; les épaules robustes se voûtent sous le poids des ans, et le cousin Michelon lui-même s'appelle un vieillard. L'an dernier, quand il est venu nous voir, il se teignait les cheveux ; je l'avais constaté à leur teinte verdâtre ; aujourd'hui franchement il laisse la neige foisonner sur sa tête ;

il a reconnu l'inutilité de sa lutte avec le temps, et se déclare vaincu.

La cousine aussi abdique sans arrière-pensée toute prétention juvénile : bien qu'elle n'ait plus de dents blanches à montrer, elle rit de fort bon cœur; elle ne cherche pas à dissimuler l'ampleur de sa taille et quand elle se coiffe d'un bonnet pour cacher ses « plaques », ce bonnet, jeté de côté maladroitement et campé au hasard, laisse entrevoir des vides et des clairières d'un misérable aspect.

Mais la cousine ne s'en chagrine pas; non, certes : si elle est chauve maintenant, sa fille a tant de cheveux et des cheveux fins, brillants, soyeux, comme on n'en voit guère ! s'il n'y a plus que des ruines branlantes et des vides gênants sous les lèvres flétries de la mère, la fille fait étinceler en souriant un écrin si complet de perles éclatantes ! Qu'importe à la vieille dame la raide épaisseur de sa taille déformée, quand elle admire la tournure gracieuse de sa « petite », élancée comme un peuplier, souple comme un roseau !

Oui vraiment, elle est tout cela, cette petite qui fourrait de la sauce dans le verre de ses voisins et qui crachait dans ses petites mains sales pour lisser la barbe des visiteurs! Elle a beau crotter ses bottines sur le boulevard, vous ne la surprendrez plus à les essuyer au dossier d'une causeuse; elle ne fourrage plus les étagères et n'attend pas qu'on la prévienne pour faire la révérence.

Et puis, chose grave, elle sera majeure demain!

Et chose bien plus grave... elle va se marier! Décidément, on a bien raison de le dire : il n'y a plus d'enfants! Je te demande un peu de quoi s'avise cette petite qui avait hier la tête rasée et qui mettait des confitures en réserve dans la poche de son tablier blanc? Elle va donc se marier, la petite Irène ou plutôt mademoiselle Irène. Elle va se marier, comme une grande personne qu'elle est, il faut bien le reconnaître. On ne fait plus mystère de cet événement; je te l'annonce sans indiscrétion; et, sans indiscrétion aussi, tu peux en avertir ton mari qui le communiquera de son côté à ses amis, si bon lui semble.

Irène est venue à Paris pour acheter sa corbeille; elle suit en cela l'usage de son « endroit. »

« Je désirais m'en dispenser, m'a-t-elle dit; mais, chez nous, toutes ces demoiselles le font; sans doute on aurait pensé que je cherchais à me singulariser et cela eût produit mauvais effet. Mes amies prétendaient d'ailleurs que ce genre de voyage est incomparablement agréable et...

—Et maintenant... vous êtes de leur avis ?

— Non, vraiment. Je regrette mon obéissance à la coutume.

— Pourquoi donc?

— Mon Dieu! je ne le sais pas au juste... mais j'aimerais mieux n'être pas venue... convenez, ma cousine, que cet usage laisse à désirer?

— Cet usage tombe en désuétude, ma chère amie, et perd maintenant sa raison d'être. Il est si facile de faire venir de Paris une grande quantité d'objets et de choisir parmi eux, que l'on ne se déplace plus guère pour courir les magasins. Les dentelles, les bijoux, les cachemires, les fourrures, les étoffes de tous prix et de toute nature vont vous trouver chez vous, fiancées de la province; vous pouvez assortir vos diamants sur les pelouses de vos jardins, essayer vos cachemires sous le toit paternel, et consulter vos amies sur le dessin de vos dentelles, au coin de votre feu. Pour la façon des vêtements, toute facilité vous est donnée aussi : prenez l'adresse d'une couturière; envoyez vos mesures à cette couturière ou, mieux encore, un corsage de modèle et, sans avoir l'ennui d'essayer, sans gaspiller le temps en courses chez la faiseuse ou en audiences à lui donner, vous recevez des vêtements d'une bonne coupe et du prix que vous aurez vous-même indiqué. »

Irène fut sur le point de pousser un soupir; je vis qu'elle avait plus d'une confidence à me faire; je passai mon bras autour de sa taille, je lui mis au front un doux et franc baiser de sœur aînée et j'attendis...

Mais la cousine Michelon rentrait les mains pleines de prospectus, de réclames imprimées, d'adresses de magasins. Elle voulait sortir de nouveau et prétendait m'emmener. Je dus me laisser faire avec une bonne grâce apparente, tout en protestant à part moi contre cette tyrannie de la parenté... ô parenté ! voilà de tes coups !...

Une voiture nous attendait à la porte, occupée en partie par le fiancé d'Irène et sa mère. Je donnai une adresse au cocher; il fit mollement claquer son fouet et la voiture se mit à rouler le plus lentement possible : nous l'avions prise à l'heure!

Assises côte à côte, les deux mères échangeaient leurs doléances : l'une avait mal dormi; l'autre était encore à jeun.

« On se trouve si mal dans ces lits d'hôtel, madame! les draps sont à peine secs et les bonnes couettes manquent absolument! pas moyen de fermer l'œil!

— On est si affreusement nourri dans ces restaurants, madame! on vous sert des restes réchauffés; les vins sont frelatés; les viandes crues ou faisandées... pas moyen de manger !

— Et le bruit des voitures toute la nuit, madame!

— Et le prix qu'il faut payer son propre empoisonnement, madame !

— Chez soi on dort à poings fermés sur de bons couchages et l'on se réveille frais et dispos; c'est le secret de la bonne humeur, madame !

— Chez soi on mange à ses heures en toute

confiance parce que l'on sait la cuisine propre et les aliments sains; l'estomac y trouve son compte; c'est le secret de la santé, madame ! »

Le fiancé déplorait la lenteur des chevaux et tentait de vains efforts pour causer avec Irène; mais le bruit assourdissant de la rue couvrait celui de leurs voix et il s'en suivait des malentendus qui manquaient totalement de gaîté. Réduite au silence la plupart du temps, ma petite cousine s'affaissait dans son coin et le sommeil était prêt de la gagner. Elle aussi, elle surtout, avait passé la nuit les yeux ouverts, toute fatiguée qu'elle fût des courses précédentes!

Nous errâmes toute la journée de magasin en magasin, les yeux éblouis, le goût oblitéré, à force de voir et de comparer. Irène, assez embarrassée, consultait chacun et voulait l'avis de tout son monde. Tantôt madame Michelon recommandait une couleur et s'offusquait de voir madame Guizelin en préférer une autre; tantôt madame Guizelin déclarait sa préférence pour une étoffe et se pinçait les lèvres avec mécontentement si madame Michelon semblait d'une autre opinion; puis les deux dames, craignant de s'être blessées, se récusaient de concert et s'accablaient de condescendants « comme vous voudrez » qui faisaient terriblement traîner les choses en longueur.

Le fiancé, de parti pris, se décidait sans examen pour tout ce qui était du prix le plus élevé.

La fiancée, en fille bien apprise, recommandait l'économie et fixait son choix sur les objets plus modestes.

Alors les mères, intervenant, travaillaient de leur mieux à concilier l'économie et le bon goût, les intérêts de la bourse et les élans généreux de l'affection.

Il se produisit tant d'incidents vulgaires, on dut entrer dans des détails si intimes, on se traîna forcément dans un tel terre à terre que je pris en pitié les pauvres fiancés qui entrevoyaient le mariage à travers ces puérilités anti-poétiques!

Puis il fallut dîner en bande dans un restaurant où les garçons de service appelaient Irène et son fiancé madame et monsieur. Je dus subir ensuite, après tant de fatigues, l'audition d'un opéra où la situation de la prima dona présentait assez d'analogie avec celle de ma cousine pour faire perdre contenance à la pauvre enfant.

Enfin, l'on me ramena chez ma mère, tellement lasse, qu'il me fut à mon tour impossible de dormir, bien que j'eusse des draps secs et une couette neuve!

Je repassai toute la nuit, dans mon esprit, les incidents de la veille; et, quand vint le jour je m'endormis à moitié d'un mauvais sommeil traversé de cauchemars où toutes les futures belles-mères, toutes les futures belles-filles, tous les futurs gendres, tous les futurs beaux-pères et tous les futurs mariés de province tourbillonnaient en rondes folles, drapés dans des cachemires, coiffés de fleurs d'oranger, enlacés dans une chaîne interminable où la bague des fiancés alternait régulièrement avec l'anneau nuptial.

Oh! le fatigant cauchemar!

Tout à l'heure, ma jeune cousine est venue m'éveiller avec un invraisemblable programme. Ce qu'il lui faudra recommencer de courses aujourd'hui effraierait même une parisienne! La corbeille encore, la corbeille toujours, la corbeille sans trève est, avec le trousseau, l'objectif principal de ces labeurs; mais, entre temps, on doit visiter tel musée et telle exposition, se rendre à cette conférence, assister à cette représentation dramatique. C'est à n'y pas croire! »

« Dame! fait ma cousine avec conviction, par le temps qui court, les voyages sont tellement chers qu'il faut bien mettre le temps à profit; c'est le seul moyen de rattraper un peu son argent. On ne se rend pas tous les jours de son endroit à Paris!

— Les gens bien avisés profitent des occasions pour voir et pour savoir, pour entendre et pour comprendre, remarque madame Guizelin. Je n'admets pas les choses faites à demi : « Tout ou rien! » c'est ma devise; d'ailleurs, on ne marie pas son fils tous les jours!»

Pendant que ces dames dépêchent à leurs maris un minutieux compte-rendu, nous avons une heure de calme et de liberté. Irène désire en profiter pour entendre une messe matinale à Saint-Sulpice.

L'église est peu fréquentée encore; il y règne un silence plein de recueillement et l'encens brûlé la veille a laissé son parfum flotter sous les voûtes. Un mystique rayon de lumière, venu d'en haut, jette sur la chapelle de la Vierge un demi-jour qui fait rêver ou plutôt prier...

Irène prosternée s'abîme dans l'oraison... les minutes s'écoulent rapidement sans qu'elle y prenne garde : Madame Guizelin devra attendre! Madame Michelon s'impatientera. Qu'importe! Irène prie toujours et quand elle lève les yeux vers la sainte image, ces beaux yeux-là, tout pleins de lueurs surnaturelles, sont mouillés de douces larmes...

Ah! Florence, c'est ainsi que je t'ai vue souvent à l'époque où ton mariage se préparait... tu n'as voulu placer entre le présent et l'avenir, entre l'amour et ton cœur, entre les devoirs futurs et ta conscience, ni le bruit de la foule, ni les stériles agitations, ni les préoccupations vaines!

Irène aussi avait le sentiment de sa situation; elle aussi aurait désiré se recueillir, s'interroger, mesurer ses forces et prier... puisse ce désir lui être compté! puisse cette intention lui porter bonheur! puisse l'heure de recueillement, qu'elle a trouvée si courte, lui obtenir les grâces qu'elle y demandait!

Et puisque je forme des vœux, j'en élargirai l'essor, je ne les circonscrirai point à ma famille, à mes amitiés... laissez-moi les étendre à vous

toutes, mesdemoiselles, à vous qui lisez par dessus l'épaule de Florence.

Vous êtes jeunes, sans doute; belles, je le suppose; bonnes, je n'en doute pas; aimées, je m'en réjouis. Mais pour que tous ces dons fassent éclore le bonheur sous leur douce influence, il faut savoir en user... cette science ne s'apprend point dans l'agitation, le trouble, les frivoles préoccupations! Elle ne s'improvise pas à la minute voulue quand on se trouve aux prises brusquement avec l'imprévu... Il faut l'étudier! et il sonne des heures particulièrement bénies pour cette étude-là...

Au seuil d'une route inconnue, à la veille d'une existence nouvelle, on a besoin d'un secours suprême... mais, pour le recevoir, il faut le demander; pour entendre Dieu qui parle, il faut se taire soi-même et l'écouter...

Écoutons-le donc, mes sœurs... dussions-nous pour cela imposer un peu silence au froufrou des soieries, au tintément des pendeloques, aux boniments du marchand qui spécule sur notre vanité...

Écoutons-le!...

Il nous dira comment on se fait aimer pour toujours et comment on aime saintement aussi!... Il nous dira non ce qui assouvit l'orgueil mais ce qui fait le bonheur! Et alors ce bonheur ainsi enseigné vous sera sûrement prédit par votre dévouée JEANNE.

MODES

Le jais redevient très en vogue, ainsi que toutes les espèces de perles plus ou moins brillantes : gros bleu, grenat, roses, clair de lune, acier, etc., dont l'effet scintillant est très-heureux en ornements et en broderies.

Un genre de vêtement convenant à toutes les saisons et particulièrement joli, ainsi brodé, est celui-ci :

La forme en est cintrée et ajustée derrière; le dos a la longueur d'un corsage-cuirasse. Il n'y a pas de manches. Les côtés tombent en peplum pointu et les devants, semblables à ceux d'un paletot, croisent en long, en serrant beaucoup les épaules. Ce vêtement est orné d'un effilé de soie placé en deux étages et mélangé de glands de perles; la tête en est ouvragée et parsemée de perles. Au-dessus, passementerie perlée ou, ce ce qui est beaucoup plus joli mais infiniment plus cher, deux guirlandes de fleurs brodées et perlées.

Les étoffes employées pour cette confection sont noires, en cachemire de l'Inde ou en crêpon de soie. Des châles de crêpe de Chine brodés et teints en noir peuvent être disposés de la même façon, ou bien encore employés en ornements sur une robe de soie unie. Pour cet usage, il y a aussi des écharpes de crêpe de Chine et de gaze de soie brodées de couleur, qui sont ravissantes; les dessins sont généralement composés de guirlandes de feuillages de différentes teintes de vert, plus ou moins nuancées et fondues, et ressortant à merveille, surtout sur du noir.

Pour le soir, on trouve des dispositions de fleurs aux teintes douces sur fonds *chair, bleu pâle, gris perle*, etc.; puis encore des écharpes en dentelle espagnole perlée de jais; d'autres en gaze noire souple, avec dessins semis et petits grelots de paille, ce qui est un peu original et ne va bien que sur une robe toute noire.

Ces écharpes s'enroulent gracieusement sur une robe-princesse en se croisant. Un des pans, ou tous les deux, doivent venir se confondre avec la queue de la robe, sur laquelle ils seront fixés.

Les mêmes broderies sont disposées en plus petit pour orner le corsage et les manches, qui se font demi-longues. Les tuniques élégantes en tissus de soie : foulard, crêpon, faille ou gaze de soie, sont souvent brodées de guirlandes de fleurs au passé mélangées quelquefois de chenille. Effilés à boules, à glands, etc.

Dans de certaines toilettes, le long gilet Louis XV seul est brodé. Aux robes de dîner, le gilet est ouvert en carré ou craquelé. A une robe princesse en faille ou Sicilienne unie, on fera le gilet et les manches en faille blanche, recouverts de dessins de velours frappé et découpé, de la nuance de la robe. Celle-ci sera à longue queue de paon, la queue garnie dans le bas d'une énorme ruche découpée et à plis triples. Le devant, qui sera orné dans le bas de garnitures plissées, se composera de gros plis en travers, retenus en dessous par des ganses posées en long.

On fait quelquefois la grosse ruche qui garnit les lés de la traîne de deux couleurs, le milieu en plus clair. Les volants plissés se font très-petits, et on les pose un peu les uns sur les autres.

La batiste de teinte unie bleu clair, rose pâle, vert d'eau, sera très-employée en costume d'été. Une jolie façon de tunique est d'alterner le devant du haut en bas de gros plis doubles et d'entre-deux de dentelle torchon. — Manches idem. — Le dos de même, s'arrêtant un peu après la taille, sous le drapé des lés de derrière, qui seront en étoffe unie, et ornés seulement dans le bas d'un entre-deux et d'une dentelle.

Le jupon se composera d'un seul haut volant plissé avec entre-deux et dentelle.

Comme il ne serait pas de bon goût de sortir avec un corsage aussi clair, on fait de jolis petits mantelets d'étoffe pareille, avec volants plissés, entre-deux et dentelle.

Un autre modèle de batiste unie rose était ainsi disposé : le jupon avec cinq ou six petits volants froncés, festonnés en rose d'une dent bourrée et allongée, de laquelle sort une dentelle blanche; guipure, Valenciennes ou torchon. Même volant à la tunique, aux manches et au mantelet.

Les costumes *écrus* sont agréables à mettre habituellement. Les tissus de l'Inde et de la Chine, soyeux et souples, sont généralement en pièce composée de quatorze yards (douze mètres). Le Tussor et le Corah sont particulièrement recommandés. Ils se garnissent généralement de guipure également écrue, souvent brodée de couleur marron, bleu, rouge, etc., et quelquefois de toutes ces nuances réunies. Des effilés de fil sont souvent ajoutés à la guipure et mélangés des couleurs de la broderie.

Une jolie nouveauté est la toile de Lorraine, en fil; elle se lave parfaitement bien. En 80 centimètres de large, cela coûte 1 fr. 25 c.

La nuance écru clair est extrêmement réussie.

La toile de Smyrne est choisie pour les costumes ordinaires; c'est solide.

La guipure écrue orne souvent des toilettes d'autres nuances. Ainsi, sur du cachemire marron, cela est d'un joli effet. J'en ai vu sur du noir; mais cela tranche un peu trop.

Le *blanc*, toujours fort distingué, s'orne de volants festonnés, de dentelles et de broderies.

Le nansouk uni fait de fraîches toilettes de campagne et de bains de mer; mais la satinette rayée ou damassée a plus de soutien. Celle rayée à jours est très-élégante. Le piqué est toujours le tissu préféré pour les costumes d'enfants; les guipures d'Irlande, les effilés de fil et les galons épais, leur sont destinés.

Les robes des enfants se font tout unies, décolletées en carré; comme par dessus, un long paletot étroit.

J'ai vu des robes de grandes personnes tout en broderie anglaise. D'abord il y a, à des prix très-réduits, des tissus brodés au métier à dessins de broderies, très-découpés, avec lesquels on fait de jolies tuniques sur jupon noir ou de couleur.

Puis, on m'a montré de très-belles robes forme princesse, composées d'entré-deux, de broderies anglaises séparées par des petits plis de jaconas clair; la traîne ornée d'un volant de 20 centimètres, alternée de petits plis, d'entre-deux et d'une broderie au bord. Le devant est fermé par un petit jabot de broderie, qui garnit aussi le bas et remonte de chaque côté de la traîne, jusque sous les bras, où il se perd dans les petits plis.

Le corsage et le jupon de dessous sont de couleur. Quand on veut élégantiser la toilette, on ajoute des nœuds de ruban sur le devant et aux manches.

On porte encore des costumes de toile *gros bleu;* beaucoup sont brodés de rouge, je le constate, mais ne le conseille pas. Un assez joli arrangement est un grand col carré et de hautes manchettes de guipure, ornements qui ont l'avantage de pouvoir se placer sur différentes toilettes et de se vendre maintenant à des prix exceptionnels de bon marché.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici, mesdemoiselles, une bien ancienne mode qui revient en faveur; je me hâte de vous en faire part parce qu'elle me semble jeune, charmante et faite exprès pour vous, ce qui n'en interdit pas le *porté* à de plus âgées. Depuis quelques mois déjà, les mitaines sont de mode pour les soirées ; elles se portent à la campagne et l'on en fait provision pour les stations balnéaires et thermales. Celles en peau de chevreau non glacée se trouvent dans bien peu de maisons : pour cette raison je crois utile de vous donner l'adresse de la maison Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre; l'assortiment y est complet. Le nom de mitaine Louis XV indique une fantaisie coquette, élégante; elle est de la longueur du gant à quatre boutons, et se ferme par une ganse en soie de la couleur de la peau, qui passe à travers de petits œillets, et se termine par un gland; on pourrait la faire appeler *mitaine lacée.* Elle coûte 5 fr. 75 la paire ou 33 fr. 50 la demi-douzaine. Voici pour la mitaine en peau; mais elle seule ne bénéficie pas de la vogue : les mitaines légères sont très-portées et nous en voyons chez Mme Leconte en soie noire, blanche, crème, faites au filet et très-longues de bras. Ces mitaines au filet se brodent en soie de même couleur ou de couleur tranchante; elles s'appellent mitaines *Directoire,* ont la longueur du gant à huit boutons et coûtent 12 francs et 9 francs la paire; non brodées, 7 fr. 50 et 9 francs la paire. La longueur qui correspond au gant à quatre boutons coûte avec broderie blanche ou noire 5 fr. 75 et sans broderie 4 fr. 75. De plus courtes se portent avec les manches longues et étroites et valent : en tissu cordonnet noir, 2 fr. 75 cent., et en soie noire ou blanche 3 fr. 75 cent.

Pour les nettoyer à neuf on se servira de l'extrait de Cologne qui se trouve dans la même mai-

son et qui coûte 1 fr. 50 le flacon. On trouve chez Mme Leconte, en outre des gants en peau de Suède en beau chevreau, le gant *Régence* lacé à 6 fr. 75 la paire — longueur quatre boutons — et des gants en soie de Chine à deux boutons, à 1 fr. 45.

Mme Leconte expédie franco à partir de 18 francs, contre mandat envoyé dans la lettre de commande; et franco contre remboursement à partir de 28 francs. Au-dessous de 18 francs, ajouter 25 ou 50 centimes pour le port. Envoi de gants et de mitaines par la poste contre le prix contenu dans la lettre soit en un bon de poste, soit en timbres de vingt-cinq centimes.

Les tissus de deuil que les magasins de la *Scabieuse* ont fait fabriquer pour l'été offrent des dispositions nombreuses, quant à ceux qui se portent en demi-deuil; ceux pour le grand deuil ne peuvent varier; la finesse et la solidité sont les qualités essentielles qui les distinguent des tissus vulgaires. Parmi les belles étoffes pour grand deuil, nous désignerons le paramatta, l'épingline, bombazine, barpoor, armure ciselée, gros de Syrie et le valencias cachemire, tissus légers; la bengaline, crêpon de laine, crêpe d'Espagne, barége du Bengale, byzantine, autres tissus très-légers mais solides.

Pour les deuils moins sévères : l'armure de laine est d'un mètre vingt centimètres de largeur, la popeline des Indes, la sicilienne d'été, la toile de Bade, le taffetas angora, la sultane et la missourienne se draperont en costume et pourront se combiner avec le taffetas ou la faille. Il nous a été montré un choix considérable d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil : des bourettes d'été, ainsi que des neigeuses, des brochés, des pointillés, mélange heureux de plusieurs tons camaïeu ou de couleur douce et tranchante.

Les soieries méritent aussi que je vous les signale; elles sont de première qualité et garanties d'un excellent usage. Le prix commence à 5 fr. 75 et monte progressivement jusqu'à 15, 18 et 20 fr. Nous rappellerons que la batiste noire se porte en grand deuil; l'on en trouve de très-belle à la *Scabieuse*. Les costumes confectionnés dans cette maison ont, chacun, le caractère du deuil que l'on doit porter. Les garnitures sont en accord : simples aux uns, élégantes, de bon goût et gracieusement disposées à ceux qui précèdent le demi-deuil.

Les chapeaux de deuil en crêpe, ceux en grenadine avec ornements de jais, ceux en tulle avec fleurs, ceux en paille offrent toutes les variétés de formes à la mode. Nous signalerons à 150 et 175 francs des costumes en taffetas noir très-gentils. Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement au magasin de la *Scabieuse* — rue de la Paix, 10 — pour les renseignements qu'elles désireraient sur les costumes confectionnés, les mesures à envoyer et les échantillons d'étoffes; ils seront envoyés franco. A partir de 25 francs toute commande est envoyée franco contre remboursement.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4105

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas (1), rue du Bac, 35.

Modes de madame de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Première toilette. — Toilette de jeune fille en taffetas rayé rose et blanc et taffetas uni rose. — Jupe unie ornée de deux plissés dans le bas. Tunique rayée garnie de plissés, drapée derrière et capotée en long de chaque côté, la tête du capoté revenant sur le lé de devant. Corsage rayé décolleté en carré devant; plastron uni devant et dans le dos. Les deux côtés du plastron de devant sont bordés d'un galon mousse en soie rose; manche à sabot garnie d'un plissé retenu par une jarretière de ruban rose nouée sur la couture extérieure. Flot de large ruban rose partant de dessous le corsage, un peu à droite, et tombant derrière en draperie, pour venir se fixer à gauche, à la hauteur du genou, sur le capoté de la tunique, où il est retenu par un nœud. — Chapeau en paille de riz orné d'une torsade de faille rose autour de la calotte; bouquet d'aubépine rosée devant et derrière; dessous, draperie de faille rose et guirlande très-légère d'aubépine rosée.

Deuxième toilette. — Jupe en faille bleu de ciel ornée d'un plissé surmonté d'un capoté lâche, sur lequel s'étendent des coquilles plissés en étoffe pareille, remontant sur la jupe. Corsage (1) en brocatelle de soie bleu de ciel et mandarine montant derrière et décolleté en carré devant, avec petit plastron en faille: le corsage, tombant en pointe des deux côtés du plastron, est bordé d'un biais bleu de ciel rouleauté; le dos se termine en une longue draperie mi-partie brocatelle et faille; la première est bordée d'un plissé en faille bleu de ciel, et la seconde d'un effilé torsade en soie bleu de ciel s'étendant sur la draperie de brocatelle Des dents arrondies en faille, bordées d'un rouleauté pareil, retombent à l'encolure dans le dos, et sont surmontées d'un petit plissé de faille qui continue en grandissant un peu, et fait le tour de l'ouverture carrée de la robe. Manche en faille bleu de ciel avec revers à pointes, en brocatelle, montant sur la manche et croisant l'un sur l'autre; au défaut du parement, nœud en faille. — Chapeau en paille d'Italie orné de rubans bleu de ciel et d'une grosse touffe d'amourettes fleuries bleues mêlée de réséda boule; dessous guirlande d'amourettes fleuries; brides en ruban bleu de ciel nouées sur le côté; deux roses thé sont posées sur le bavolet de paille.

Toilette d'enfant. — Costume en taïcoun gris argent, charmant tissu très-nouveau en laine douce, natté en soie sauvage du Japon. — Robe princesse, à plastron garni d'une petite guimpe plissée en faille caroubier; même plissé au bas du plastron arrêté en haut

(1) Ces modèles font partie de la riche exposition du Petit-Saint-Thomas, qui vient de remporter, pour son bon goût et sa distinction, la grande médaille d'or *unique*, au concours universel de costumes à Londres.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 juin.

et en bas et traversé par deux petites pattes en taicoun, garnies de sequins d'argent. La jupe est garnie de trois petits volants découpés en faille caroubier; derrière, jupe unie plissée à gros plis; nœuds caroubier en haut du lé plissé. Col carré découpé à dents pointues, rouleautés en faille. Poche découpée à pointes également, garnie de sequins d'argent. Manche arrondie bordée de deux biais en faille caroubier, rouleautés de taicoun gris argent.—Chapeau Piccolino en paille d'Italie orné d'une draperie en foulard tussor gris argent et d'une guirlande de marguerites pompons, variées du rose au caroubier.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Tapisserie. Sujet pour placer au milieu de la chaise publiée en avril. Vous faites cette Cérès au petit point ; pour la bien placer dans le médaillon, vous posez au milieu du dessin de la chaise le point correspondant à la croix placée au-dessus de la tête.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE

Petite bande pour coussin, pochette, chaise, pliant, etc. Guirlande de chrysanthèmes sur fond en soie d'Alger maïs.

PETITE PLANCHE NOIRE

1er côté

Chaise, tapisserie par signes, moitié de la chaise.— Les points, marqués par erreur en ponceau dans l'intérieur de la feuille du milieu, doivent être rose-clair.

2me côté

Alphabet, plumetis, cordonnet et point de sable; on peut le faire plus simple, en supprimant le feuillage et ne conservant que la grecque.

SIXIÈME CAHIER

Coiffure d'intérieur. — Coiffure de dîner.—Costume en faille (corsage breton). — Dessin soutache. — Confection. — Cravate, travail à la couronne britannique. — Pale. — Mantille. — Bande et lambrequin.—Parure. — Bande bretonne. — Tablier pour enfant. — Marie. — Valise pour bains. — Louise. — Octavie. — Col rond. — Petite guirlande pour chemise d'homme. — Calotte. — Paletot rayé. — Bonnet du matin. — Costume de bain. — Parure. — Costume rayé en toile d'Oxford. — Toilette en foulard.

PLANCHE VI

1er côté

Corsage breton, page 1,
Paletot rayé, page 8, } cahier de juin.

2e côté.

Costume de bain,
Parure,
Bonnet du matin, } page 8 (même cahier).

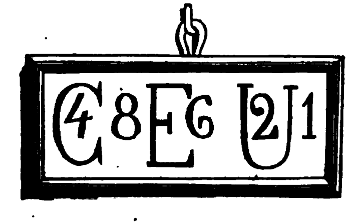
MOSAIQUE

Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore, et mieux on le met à profit moins on en sait trouver à perdre.

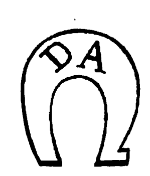
On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

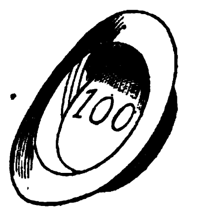
La Rochefoucauld.

RÉBUS









Le mot de l'Enigme contenue dans le numéro de mai est : *Pêche,*

Explication du rébus de Mai : *On oublie bientôt les absents.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

7 — 1502 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

Imp. Th. Dupuy & Fils, Rue des Petits-Hotels, 22 Paris

Journal des Demoiselles

No. 4101 bis

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Costumes des Magasins du Petit St Thomas 27 à 35, rue du Bac; Foulards de la Compagnie des Indes, 42, rue Grenelle St Germain;

Journal
des
DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE)

Le roi de France, avant de se risquer sur les terres de son redoutable vassal, lui avait fait demander sûreté pour sa personne. Les termes du sauf-conduit ne laissaient rien à désirer. Comines n'en donne pas le texte, mais nous le tirons d'ailleurs :

« Monseigneur, si vostre plaisir est venir en » cette ville de Peronne pour nous y entrevoir, » je vous jure et promets par ma foy et par mon » honneur, que vous y pouvez venir, demourer » et sejourner, et vous en retourner seurement... » sans qu'aucun empêchement de ce faire soit » donné à vous... pour quelque cas qui soit ou » puisse advenir. »

Louis XI, chose étrange! croyait encore à la parole donnée. Pour montrer toute sa confiance en cet honneur qui devait lui servir de garantie, il arrive sans escorte, accompagné du connétable et de quelques seigneurs; tranquillité d'autant plus incompréhensible que sa conscience ne devait pas être tout à fait nette en ce moment sur ce qui concernait son noble cousin de Bourgogne. Tout à l'idée de conciliation qu'il poursuivait maintenant, il avait perdu de vue certain petit message récent, envoyé secrètement par lui à Liége, et que les événements allaient se charger de rappeler à sa mémoire.

Le duc, bien que maugréant à part lui de cette visite royale qu'il n'avait nullement désirée, tâche néanmoins de faire bonne mine à son hôte. Le château de Péronne était vieux, délabré, peu propre à être habité. Ce n'est donc pas là qu'il le loge, mais dans la maison beaucoup plus confortable du receveur, voisine de là; ce qui nous montre que dès lors, en fait de palais, les gens de finance n'avaient rien à envier aux princes. L'entrevue s'annonçait bien, quand tout à coup le roi apprend que l'armée de Bourgogne, mandée précédemment par le duc, s'approche, ayant à sa tête plusieurs seigneurs qu'il sait lui être, pour une raison ou pour une autre, personnellement et implacablement hostiles.

« Si entra en grande peur, et envoya prier au » Duc de Bourgogne, qu'il peust loger au chas- » teau, et que tous ceux-là qui estoient venus » estoient ses malveillants. — Le dit Duc en fut » très-joyeux, et lui fit faire son logis, et l'asseura » fort de n'avoir nul doubte (crainte). »

Joyeux, certes le duc avait quelque raison de l'être. Le royal *Gribouille* se jetait, tête baissée, dans l'eau pour se sauver de la pluie. Un tour de clef à donner, un verrou à tirer, et le roi de France ne sortait plus de là, mort ou vif, que sous le bon plaisir de Charles de Bourgogne.

Voilà donc Louis XI installé au château. Durant la nuit, de terribles nouvelles parviennent au duc ; les Liégois ont repris les armes, et c'est à l'instigation du roi. A ce fait authentique se joignaient mille détails exagérés de massacres, de combats sanglants, apportés par des fuyards et grossis par leur épouvante.

Dans la colère qui le transporte, le duc ne se connaît plus. Sur son ordre, les portes de la ville et du château sont immédiatement fermées. On répand dans le public, pour expliquer la mesure, qu'il s'agit de retrouver une boîte précieuse contenant de l'or et des joyaux, laquelle a disparu ; — assez pauvre prétexte, selon la remarque de Comines. Cependant le roi s'inquiète : ce château fermé, ces nombreux archers qui veillent à la porte, ne lui disent rien de bon. Il avait en outre sous les yeux de quoi lui inspirer d'étranges réflexions :

« Se voyoit logé rasibus (1) d'une grosse tour
» où un comte de Vermandois fit mourir un sien
prédécesseur Roy de France. »

Louis XI, malgré l'excès de confiance qui l'avait conduit là, n'était pas précisément un Charles le Simple; mais le rôle du comte Herbert n'eût peut-être pas répugné outre mesure au duc de Bourgogne.

Toutefois, quelque bien fondées que fussent les appréhensions du roi, l'état d'agitation qui pouvait en résulter pour lui n'était rien auprès de celui où la fureur avait jeté le duc. Laissons parler Comines; il était là; nul récit ne peut égaler, en intérêt comme en vérité, la peinture qu'il nous en fait.

« Ledit Duc... fit saillir les gens de sa chambre,
» et dit à aucuns que nous estions, que le Roi
» estoit venu là pour le trahir... et va conter ses
» nouvelles de Liége.... et comme tous ses gens
» avoient esté tuez; et estoit terriblement esmeu
» contre le Roy, et le menaçoit fort; et croy vé-
» ritablement que si à cette heure-là il eust
» trouvé ceux à qui il s'adressoit prests à le con-
» forter ou conseiller à faire au Roy une mau-
» vaise compagnie, il eust esté ainsi fait; et pour
» le moins eust esté mis en la grosse tour. »

Cette grosse tour était une grande tentation; mais le sauf-conduit, cet acte signé de la main de Charles de Bourgogne, et qui assurait si formellement au roi un libre retour chez lui, « pour quelque cas qui pût advenir, » — qu'en faisait-on?

Hélas! chez nos bons aïeux de cette époque, la passion ou l'intérêt ne s'arrêtait guère devant un morceau de parchemin.

Heureusement pour Louis XI, ces premiers emportements du duc n'avaient pour témoins que Comines, qui faisait auprès de lui le service de chambellan, et deux valets de chambre, fort honnêtes gens, dont l'un avait même quelque crédit sur l'esprit de son maître. — « Nous n'aigrisme » rien, » — continue notre auteur; — « nous » adoucisme à notre pouvoir. »

Mais les éclats de colère de l'irascible Charles ne restent pas confinés dans ce petit cercle; il répète à d'autres les mêmes paroles :

« ..... Coururent par toute la ville, jusqu'en la
» chambre du Roy, lequel fut fort effrayé, et si
» estoit généralement chacun. »

Ici le narrateur s'interrompt et consacre tout un chapitre à faire ressortir l'inutilité et les inconvénients des entrevues princières; car, de même que Christine de Pisan, Philippe de Comines ne se refuse pas le plaisir des digressions. Les siennes, œuvre d'un esprit essentiellement pratique, n'ont rien qui sente le rhéteur, et celle-ci mérite particulièrement qu'on s'y arrête; mais nous la reporterons un peu plus loin, afin de ne pas couper le fil de l'émouvant récit.

(1) Tout contre.

Le premier jour, « ce fut tout effroy et murmures par la ville. » Le second jour, le duc, un peu plus calme, tient conseil. Les délibérations se prolongent jusque dans la nuit. Le roi cependant ne s'abandonnait pas lui-même. Nul n'avait la permission de pénétrer dans le château; mais ses serviteurs en sortaient librement.

« Fesoit parler à tous ceux qu'il pouvoit pen-
» ser qui le pourroient ayder; et ne failloit pas à
» promettre, et ordonnoit de distribuer quinze
» mille escus d'or; mais celuy qui en eut la charge
» en retint une partie. »

Ce trait de mœurs n'inspire aucune réflexion à Comines; il n'y trouve apparemment rien d'extraordinaire. Nous allons voir que, d'autre part, il ne croyait guère aux sentiments généreux. Le roi proposait, s'il partait, de laisser au duc en otages les princes de Bourbon et le connétable, qui l'accompagnaient :

« ..... Ceux que le Roy nommoit pour estre
» ostages s'offroient fort, au moins en public. Je
» ne sçay s'ils disoient ainsi à part; je me doubte
» que non. Et à la vérité, je croy qu'il les y eust
» laissez, et qu'il ne fust pas revenu. »

Christine de Pisan n'eût pas manqué de rappeler ici l'histoire de Régulus; Philippe de Comines nous en fait grâce, et continue celle de ses souvenirs personnels.

Une troisième nuit survient :

« Cette nuit,... ledit Duc ne se dépouilla
» oncques; seulement se coucha par deux ou trois
» fois sur son lit, et puis se pourmenoit; (car
» telle estoit sa façon quand il estoit troublé). Je
» couchay cette nuit en sa chambre, et me pour-
» menay avec lui par plusieurs fois. Sur le matin,
» se trouva en plus grande colère que jamais, en
» usant de menace et prest à exécuter grand'
» chose. »

La nuit qui, dit-on, porte conseil, n'avait point encore, on le voit, persuadé la modération à cet esprit violent. Tout à coup, cependant, il prend un parti :

« ... Il se reduisit en sorte que si le Roy juroit
» la paix, et vouloit aller avec luy à Liége... il se
» contenteroit; et soudainement partit pour aller
» en la chambre du Roy et luy porter ces paroles.
» — Le Roy eut quelque amy qui l'en advertit,
» l'asseurant de n'avoir nul mal s'il accordoit ces
» deux points, mais que en fesant le contraire, il
» se mettoit en si grand péril que nul plus grand
» ne pouvoit advenir. »

Quel était cet ami secret qui veillait à la sûreté du captif, et lui faisait parvenir de si utiles avis? Comines le laisse dans l'ombre; mais rien ne nous défend de l'entrevoir.

Un moment après, les lourdes portes du château roulaient sur leurs gonds, devant l'ouragan de colère qui avait nom Charles de Bourgogne. Mais un homme averti en vaut deux, assure le proverbe, et le proverbe dit surtout vrai, quand cet homme est un Louis XI.

« Comme le Duc arriva en sa présence, la voix » luy trembloit, tant il estoit esmeu, et prest de » se courroucer. Il fit humble contenance de » corps, mais ses geste et parole estoient aspres. »

Comines, à notre grand regret, ne pousse pas plus loin les détails pittoresques de cette entrevue, où était en jeu la vie ou la mort d'un Roi de France; c'est dans d'autres mémoires qu'il faut les chercher. Quant au résultat, tout le monde le connaît. Comme le roseau de la fable, dont il suivit en tout temps la politique, Louis plie la tête devant la bourrasque, sauf à la relever quand la bourrasque sera passée, et une seconde paix est conclue, plus humiliante encore que la première. Elle le tirait d'un si grand péril, qu'il s'en montra pleinement satisfait.

« Autrefois, » — ajoute Comines. — « a plu au » Roy me faire cet honneur de dire que j'avois » bien servy à cette pacification. »

Nous avons vu, en effet, qu'il avait fait son possible pour y disposer l'esprit de son maître; mais cette phrase modeste n'en dit-elle pas plus encore, et au nombre des services rendus par lui, ne faut-il pas compter ceux de ce mystérieux ami dont il a été parlé plus haut?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous voyons poindre dès lors les relations sympathiques et secrètes de Philippe de Comines avec le Roi Louis XI. Ne cherchons pas trop si les milliers d'écus d'or répandus dans l'entourage du Duc contribuaient pour quelque chose à cette sympathie. D'autres motifs, plus justifiables, le portaient à changer de maître, et nous ne noterons que ceux-là.

Le traité signé, Charles de Bourgogne marche sur Liége, traînant à sa remorque, comme il l'avait exigé, le Roi de France. La bravoure personnelle, le sens militaire que, sous l'œil soupçonneux du Duc, Louis XI déploie contre les malheureux Liégeois, auxquels lui même avait remis les armes à la main, nous sont attestés par Comines, témoin oculaire de cette guerre cruelle. Il agit de façon à satisfaire son terrible allié, qui un beau jour lui accorde son congé. Aussitôt, laissant l'implacable vainqueur de Liége achever la destruction de la ville et l'extermination des habitants, il s'empresse de reprendre le chemin de son royaume, et d'aller réfléchir à loisir, derrière les murs épais du Plessis-lez-Tours, aux moyens d'éluder le traité de Péronne, greffé sur celui de Conflans.

Tandis qu'il médite sur ce point important, retournons au chapitre où Commines exhorte les princes, s'ils veulent rester amis, à éviter soigneusement de se voir.

A l'appui de son opinion il cite divers exemples, et tout d'abord l'entrevue que, dans les premières années de son règne, le roi de France avait eue avec le roi de Castille, sur la demande de ce dernier. C'est de Louis XI même que notre auteur en tenait les détails rétrospectifs.

Le château de *Heurtebise*, sur la rive française de la Bidassoa, était le lieu marqué pour cette rencontre amicale. Une suite nombreuse accompagnait les deux souverains:

» La plus part des gens des deux rois estoient » logez à Bayonne, qui d'entrée se battirent très- » bien, quelque alliance qu'il y eust; aussi sont- » ce langues différentes. »

Ainsi, faute de s'entendre, on en vient aux coups, — langue universelle que tout le monde comprend.

Arrive le comte de Lodesme, favori du roi de Castille.

» Passa la rivière en un bateau dont la voile » estoit de drap d'or; et avoit brodequins fort » chargés de pierreries; et vint vers le roy. Tou- » tes fois il n'estoit pas vray comte, mais avoit » largement biens... aussi se dressoient moqueries » entre ces deux nations alliées. »

Peu après, voici les deux monarques en présence. De loin, ces grands noms de roi de France et de roi de Castille exerçaient un prestige puissant sur l'esprit des peuples. Voyons l'effet que va produire l'aspect de ceux qui les portent.

» Le roy de Castille estoit laid, et ses habille- » ments déplaisants aux François, qui s'en moc- » quèrent. Nostre roy s'habilloit fort court, et si » mal que pis ne se pouvoit, et assez mauvais » drap portoit aucunes fois, et un mauvais cha- » peau, différent des autres, et une image de » plomb dessus. Les Castillans s'en mocquoient » et disoient que c'estoit par chicheté (avarice). »

C'en est fait : plus de prestige possible! Le roi de Castille, Henri IV, ne se contentait pas d'être laid; c'était, dans toute l'acception du mot, un très-pauvre sire; tellement que, quelques années après, ses sujets, révoltés, le déposaient, et faisaient passer la couronne sur la tête de sa sœur Isabelle. — Quant à Louis XI, voilà bien le personnage que nous connaissons tous traditionnellement. Cette tenue et cet extérieur vulgaires contrastent singulièrement avec l'appareil pompeux qu'un siècle auparavant déployait en public le roi Charles V, tel que nous l'a dépeint son panégyriste. Du bisaïeul ou de l'arrière-petit-fils, lequel avait raison? — Louis XI peut-être, si de hautes vertus et de grandes actions eussent rehaussé en lui la dignité royale.

Quoi qu'il en soit, l'entrevue de *Heurtebise* ne profite guère, on doit le reconnaître, aux relations amicales des deux royaumes.

» Ainsi se départit cette assemblée pleine de » de moquerie et pique. Oncques depuis ces » deux rois ne s'entr'aymèrent. »

Les autres exemples que Comines emprunte à son temps ne sont pas moins concluants; et toujours la différence d'habillements, de coutumes, les moqueries, les commentaires, les menus propos des serviteurs, engendrent ou enveniment le mal. Décidément mieux vaut pour les princes ne traiter ensemble que par ambassadeurs.

Louis XI, à grand'peine échappé de Péronne, avait plus d'un motif d'être de cet avis. Cependant son périlleux voyage ne restait pas entièrement infructueux ; il rentrait chez lui avec l'autorisation d'offrir à son gênant cadet, au lieu de cette Normandie qu'avec grande raison il ne pouvait consentir à détacher de la couronne, les comtés de Brie et de Champagne. C'était encore trop: par là il plaçait, pour ainsi dire, mieux à portée que jamais du duc de Bourgogne, ce prince faible et insignifiant par lui-même, mais instrument des plus nuisibles entre des mains ennemies. On négocie avec lui un nouvel échange; mille intrigues, mille trahisons traversent la négociation; mais enfin le roi l'emporte, et Charles de France, au grand mécontentement de son allié de Bourgogne, va prendre au loin possession du beau duché de Guyenne, dont il daigne se contenter.

Trahisons et intrigues n'en continuent pas moins. Des deux principaux agents de ces complots, l'un, le cardinal de La Balue, les expiait au fond d'une dure prison; mais l'autre, le connétable de Saint-Pol, était toujours là. Il ne perdait rien pour attendre : les adversaires ouverts ou cachés de Louis XI avaient affaire à un homme qui n'oubliait pas. Le plus redoutable de tous l'éprouve bientôt.

« Deux ans après le traité de Péronne, prist
» vouloir au Roy de se vanger du duc de Bour-
» gogne, et luy sembloit qu'il estoit heure. »

C'est avec grand apparat qu'il procède à l'exécution de ce dessein. Il commence par convoquer à Tours les États-Généraux.

« Ce que jamais n'avoit fait et ne fit depuis; —
» mais il n'y appela que gens nommez, qu'il pen-
» soit qui ne contrediroient pas à son vouloir. »

Cette phrase légèrement malicieuse est un coup de pinceau charmant donné au portrait de Louis XI. Devant cette Assemblée si bien choisie, le roi expose les entreprises du duc de Bourgogne contre la Couronne, et conformément à son désir, un vote solennel décide que le duc sera ajourné à « comparoir devant le Parlement de Paris. »

C'était la guerre. De part et d'autre on s'apprête aux armes. Amiens et Saint-Quentin rentrent sous l'autorité du roi; les trames secrètes entre le duc de Bourgogne, le duc de Guyenne, le connétable, redoublent d'activité. De nouveaux embarras menacent Louis XI, quand tout à coup une heureuse nouvelle lui parvient : son frère est malade — son frère est mort!

Comme Agrippine, Louis aurait pu dire :

Mille bruits en courent à ma honte!

Que lui importe? Il laisse librement éclater sa joie. — Joie passablement dénaturée; mais les liens de famille existaient-ils alors entre les princes?

Le duc de Bourgogne, transporté de rage, s'achemine vers la Picardie. Écoutons Comines :

« Ledit duc prit son chemin vers Nesle en Ver-
» mandois, et commença exploit ord (vilain) et
» mauvais, et dont il n'avoit jamais usé. C'estoit
» de faire mettre le feu partout où il arrivoit...
» Fut la place assaillie et prise, et la plus part
» tuez. Ceux qui furent pris vifs, furent pendus,
» sauf quelques-uns que les gens d'armes lais-
» sèrent aller par pitié. Un nombre assez grand
» eurent les poings coupés. Il me déplaît à dire
» cette cruauté; mais j'estois sur le lieu, et faut
» dire quelque chose. »

D'autres historiens racontent avec plus de détails encore les horreurs qui accompagnèrent la prise de Nesle; mais le grave témoignage de Philippe de Comines nous frappe d'autant plus, que c'est comme contraint et forcé par les droits de la vérité qu'il y sacrifie ses habitudes discrètes d'homme de Cour. Charles le Téméraire, désormais livré tout entier aux démons de l'orgueil et de la colère, préludait aux cruautés qu'il allait, peu d'années après, commettre à Granson, dont il fit, comme on le sait, pendre de même les rustiques et vaillants défenseurs. C'est à Granson aussi qu'il devait chèrement les expier.

« Il faut dire » — poursuit Comines — « que le-
» dit duc estoit passionné de faire si cruel acte,
» ou que grande cause le mouvoit... Il parloit
» après autruy estrangement de cette mort du
» duc de Guyenne. »

C'est à peu près la seule et timide allusion faite par l'auteur aux terribles imputations que la voix publique faisait peser, sans preuve sérieuse, sur la tête de Louis XI.

Beauvais résiste à son tour, et plus heureusement, aux armes du duc de Bourgogne. Comines parle des chefs militaires qui présidaient à la défense de la ville; il ne dit rien du secours efficace que les bourgeois, que les femmes même, leur prêtèrent, et ne nomme pas Jeanne Hachette. Faudrait-il, par hasard, reléguer dans la légende l'épisode célèbre dont elle est l'héroïne? Espérons que non, et ne le rayons pas, sur la foi douteuse de ce silence, des fastes patriotiques de la France.

La lutte continue : faits de guerre et négociations, trêves conclues et rompues se succèdent. Comines s'interrompt un moment dans son récit, et, parlant au prélat qui paraît lui avoir inspiré l'idée d'écrire ses Mémoires, il ouvre cette parenthèse, dont, à quatre siècles de distance, la plus grande part s'adresse également à nous :

« Il pourra sembler au temps advenir à ceux
» qui liront cecy, que en ces deux princes n'y eut
» pas grande foy, ou que je parle mal d'eux. De
» l'un ni de l'autre ne voudrois pas mal parler,
» et à notre Roy suis tenu comme chacun sçait;
» mais pour continuer ce que vous, Monseigneur
» l'archevêque de Vienne, m'avez requis, est
» force que je die partie de ce que je sçay. Mais

» quand on pensera aux autres princes, on trou» vera ceux-ci grands, nobles et notables...

On ne saurait mieux faire l'éloge des princes de l'époque, et, à la vérité, un simple coup d'œil jeté sur les personnages du drame politique qui se jouait alors suffit pour justifier l'observation de Comines.

Il termine son paragraphe par un dernier trait, qui achève le croquis des deux caractères principaux, et, par suite, celui de leurs nobles contemporains :

« Je cuyde estre certain que ces deux princes
» y alloient tous deux en intention de tromper
» chacun son compagnon, et que leurs fins es-
» toient assez semblables, comme vous oirez
» (vous entendrez). »

Depuis longtemps déjà Comines, jeune encore, mais tête froide et politique, suivait attentivement la partie d'échecs engagée entre son fougueux seigneur et le roi Louis XI. Il voyait l'un, après avoir étonné son adversaire par la rapidité et l'audace de ses attaques, les continuer maintenant à l'aventure, et multiplier de droite et de gauche les coups hasardeux, sans bien en calculer les suites pour lui-même; l'autre, d'abord resserré dans son rôle défensif, s'y fortifier et n'en sortir que peu à peu, prenant soin d'assurer chacun de ses pas, faisant, lui aussi, des fautes de stratégie, mais sachant les reconnaître, rebrousser chemin, ou sacrifier même à propos quelque grosse pièce pour les réparer et dégager la situation : le gain final de la partie n'avait plus rien de douteux pour lui. Ceci nous explique, sans qu'il soit besoin d'autre commentaire, la phrase simple et singulièrement laconique par laquelle débute le chapitre suivant :

« Environ ce temps, je vins au service du Roy.
» Et fut l'an 1472. »

Quand une maison menace ruine, on dit que les rats qui l'habitaient en sortent. Les courtisans de tous les siècles et à tous les degrés nous pardonneront la comparaison, que d'autres que nous d'ailleurs ont déjà employée :

Philippe de Comines était un rat qui sortait de la maison de Bourgogne.

Aphélie Urbain.

(A suivre)



L'ORAGE

Soyez sans inquiétude, mes chères demoiselles, ceci n'est point de la science; je n'ai nullement envie de vous faire un cours sur l'électricité. C'est une simple réponse à une question que m'a value, dans les premiers jours du printemps, un coup de tonnerre aussi formidable qu'inattendu. Je compte au nombre de mes amies une dame qui n'a jamais pu vaincre la frayeur que l'orage lui inspire. Lorsque le temps semble menaçant et qu'elle croit pouvoir soupçonner une surprise, elle ôte tous ses bijoux, y compris ses bagues, et s'arme d'un parapluie spécial, en baleine bien entendu, dont elle a fait supprimer le bout, à cause de la propriété qu'ont les pointes d'attirer la foudre. Or, la fille de cette dame, aussi vaillante que sa mère est peureuse, était en train de m'écrire quand un coup de tonnerre fit pousser à sa chère maman le plus aigu des cris. L'orage avec ses manifestations subites vint tout naturellement alors prendre place dans la lettre, et l'on me demanda des explications. Je promis de répondre ar la voie de notre journal, autant pour faire voir de près à mon amie l'objet de son effroi que pour avoir l'occasion de causer quelques instants avec mes jeunes lectrices, d'un événement qui semble promettre d'être fréquent cette année.

La pluie, le vent et la foudre concourent à la formation de l'orage; mais le rôle principal est rempli par la foudre; elle est l'événement capital, celui qui fait donner à la bourrasque ou à l'averse le nom d'orage.

Il fut un temps, et ce temps n'est pas très-loin, où l'on se demandait, les uns avec terreur, les autres avec curiosité, ce que c'était que la foudre. La science, qui tous les jours fait quelques pas en avant, n'avait point surpris alors ce secret de la nature; on raisonnait et l'on supposait, mais l'expérience n'avait pas encore donné le droit d'affirmer. Le bourgmestre de Magdebourg, Otto de Guerricke, l'illustre inventeur de la machine pneumatique, avait bien quelque soupçon que la foudre était une étincelle électrique, mais les preuves lui manquaient; il avait fait des comparaisons et des hypothèses très-ingé-

rieuses, il avait découvert des rapports qui ne permettaient guère d'hésiter à penser qu'on était dans la bonne voie : restait à dire ce dernier mot qui transforme les doutes en certitudes et qui consacre les faits acquis à la science.

Cet honneur était réservé à celui qui fut à la fois un honnête homme, un grand citoyen, un philosophe aimable et un prince de la science. Franklin, voyant que les expériences déjà faites laissaient subsister les incertitudes, résolut de changer le lieu des observations en s'adressant aux nuages eux-mêmes (1752). Il prit un cerf-volant, armé d'une pointe métallique, y fixa deux bâtons en croix, un mouchoir de soie, une longue corde, se terminant par un cordon de soie, et le premier jour d'orage il le lança dans les airs. On se fait une idée de ce que cette expérience dut avoir d'émouvant et de solennel pour cet homme qui, seul dans la campagne, au milieu du fracas, de la nature, attendait que ce fil qu'il tenait dans la main devînt sensible au contact des nuages, et ne se demandait pas si ces nuages qu'il provoquait pouvaient lui donner la mort. Aucun effet ne se produisit d'abord; les premiers nuages passèrent. Heureusement, d'autres arrivaient, attendus, j'imagine, avec une anxiété toujours croissante, car ils allaient peut-être donner un résultat. Au bout de quelque temps, des filaments se soulevèrent et furent comme repoussés; un petit bruit se fit entendre, et lorsque Franklin présenta sa main à l'extrémité de la corde, il en jaillit soudain une vive étincelle.

Cette étincelle, c'était le triomphe, c'était la confirmation de tous les doutes; elle dut procurer à l'illustre physicien une de ces joies qui font battre le cœur deux fois plus vite et qui laissent après elles un souvenir ineffaçable. Cette expérience, aussi simple que décisive, fut répétée plusieurs fois ensuite avec le même succès, principalement par de Romas (1757), qui la rendit plus complète en mettant un fil de métal dans toute la longueur de la corde, et qui obtint des étincelles d'une grandeur extraordinaire. « Imaginez-vous de voir, dit-il, des lames de feu de neuf à dix pieds de longueur et d'un pouce de grosseur, qui faisaient autant et plus de bruit que des coups de pistolet. En moins d'une heure, j'eus certainement trente lames de cette dimension, sans compter mille autres de sept pieds et au-dessous. »

Quand une fois il fut établi que la foudre était une étincelle électrique, on se rendit compte, au moins d'une manière générale, des principaux phénomènes qui se manifestent pendant un orage, car on put les rapporter aux lois connues de l'électricité.

Le point qui reste encore à éclaircir, c'est comment l'électricité est répandue dans les nuages : il a bien été constaté que certains nuages étaient chargés d'électricité vitrée ou positive, d'autres d'électricité résineuse ou négative, et qu'ils avaient, dès lors, la propriété de se repousser lorsqu'ils contenaient la même électricité, de s'attirer dans le cas contraire; mais les notions ne sont pas encore précises sur la constitution électrique d'un nuage.

Les attractions et les répulsions des nuages chargés d'électricité sont une des causes de l'agitation générale de l'atmosphère pendant un orage. Le vent n'est plus alors la seule puissance qui entraîne ces amas considérables de vapeur : tantôt ils se précipitent l'un sur l'autre, tantôt ils se repoussent violemment : de là ces effets opposés, ces mouvements en tous sens, et ces tournoiements qui resteraient sans explication si l'on n'en demandait compte qu'à la seule action du vent.

La lumière et le bruit, voilà les deux phénomènes les plus curieux et aussi les plus saisissants qui se produisent pendant un orage. La lumière c'est l'étincelle électrique qui s'échappe, le bruit c'est son craquement. Il faut donner ici à notre étincelle des proportions gigantesques si nous voulons qu'elle représente ces traces de feu qui sillonnent le ciel et qui ont souvent jusqu'à 10 et 15 kilomètres d'étendue. Quant au tonnerre, ce bruit formidable si loin du petit bruit de l'étincelle, c'est la vibration de l'air ébranlé avec plus ou moins d'intensité. Lorsqu'une masse d'air éprouve une commotion brusque et forte, il se produit un certain son, comme celui de la cloche qui résonne ou de la corde qui vibre, et les secousses occasionnent, après un temps plus ou moins long, une sensation dans l'oreille de l'observateur.

On entend dire souvent que le tonnerre succède à l'éclair, le bruit à la lumière, et les personnes qui parlent ainsi paraissent ne redouter que le bruit : l'éclair, pour elles, c'est en quelque sorte l'avertissement du danger qui les menacera quand viendra le roulement du tonnerre. Cette idée, fausse en réalité, repose sur des faits qui lui donnent l'apparence de la vérité. Quand la foudre éclate, la lumière brille au même instant; le son, au contraire, ne se fait pas entendre immédiatement, car il met une seconde à parcourir 340 mètres : l'observateur ne peut donc entendre le tonnerre qu'au bout d'une minute, s'il est placé à 20,400 mètres du nuage que l'éclair a sillonné; encore le bruit ne lui parviendra-t-il que successivement si l'éclair a une certaine longueur, car il durera autant de secondes que l'éclair aura de fois 340 mètres. Ainsi, c'est la distance où l'on est de l'éclair qui fixe le temps de silence qui se fait entre la lumière et la détonation, et c'est la longueur de l'éclair qui détermine la durée de cette détonation. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la lumière et le bruit ont lieu en même temps, et que s'ils n'affectent pas nos sens au même instant, cela tient tout simplement à ce que le son ne nous arrive pas à beaucoup près aussi vite que la lumière, laquelle parcourt 77,000 lieues en une

seconde. Quelle que soit donc la force du roulement qui semble succéder à l'éclair, le danger n'existe plus quand cet éclair est passé.

Il arrive souvent que la première impression du son n'est pas la plus intense, bien qu'elle vienne du lieu le plus rapproché; la cause en est que toutes les couches n'étant ni à la même température, ni au même degré de sécheresse ou d'humidité, elles ne sont pas sous la même influence électrique et ne reçoivent pas la même impulsion. C'est aussi par ces motifs de variabilité dans l'humidité de l'air et dans la surcharge électrique des différents points du sol et des nuages, que l'éclair trace rarement une ligne droite et se montre presque toujours en zigzag.

Maintenant, d'où vient cette électricité de l'atmosphère? Voilà une question à laquelle on n'a pas complètement répondu. Elle vient de la végétation qui est une source abondante d'électricité, des évaporations qui s'accomplissent sans cesse, et toujours avec un dégagement d'électricité; mais ne vient-elle que de là? Ce sont, en tout cas, les causes principales qui font que le globe terrestre et l'atmosphère sont deux grands réservoirs d'électricité; l'un est chargé d'électricité négative, tandis que l'autre est en général occupée par l'électricité positive.

L'état de l'air n'étant pas le même dans tous les pays ni dans toutes les saisons, les orages n'ont pas lieu uniformément sur tous les points du globe ni à toutes les époques : la formation des nuages orageux dépend de la température et des diverses causes puisées dans la conductibilité des corps et les autres propriétés électriques. En général, les orages sont précédés d'une baisse lente et continue du baromètre. Le calme de l'air et une chaleur étouffante, qui tient au manque d'évaporation de notre corps, sont des circonstances tout à fait caractéristiques.

Quand l'éclair a jailli entre un nuage et la surface de la terre, on dit que la foudre est tombée. Cette expression est inexacte : la foudre ne tombe pas plus du ciel qu'elle ne s'élève de la terre; il y a simplement translation du fluide électrique de l'un à l'autre des deux points extrêmes de l'éclair. La foudre agit en tous sens, absolument comme l'étincelle électrique, dont elle ne diffère que par sa masse. Cependant, l'expression est consacrée, et on l'emploie, pour se conformer à l'usage, toutes les fois qu'un corps a été foudroyé, c'est-à-dire atteint par la foudre, car ce mot n'emporte pas inévitablement l'idée de la destruction. La foudre exerce son influence sur le sol et sur les diverses couches qui le composent : si une couche métallique est à quelques pieds au-dessous du sol, l'action n'en sera que plus énergique et la terre sera percée par la foudre. Les montagnes, les arbres et les édifices élevés étant plus rapprochés des nuages, sont plus exposés à être atteints. Cependant, la foudre frappe de préférence les meilleurs conducteurs, et son action par influence est telle qu'aucun obstacle ne l'empêche d'aller frapper les objets qui l'attirent : elle se fait sentir sur un clou perdu dans une muraille ou sur tout autre objet métallique renfermé dans une armoire C'est par cette influence qu'on s'explique que la foudre ait traversé des maisons, sans atteindre personne, sans laisser aucune trace sinistre de son passage, pour aller frapper plus loin un objet caché qui l'avait attirée.

Les corps sont foudroyés directement ou par le choc en retour : directement, lorsque la foudre tombe sur eux, selon l'expression admise; par le choc en retour, lorsqu'ils sont foudroyés sans qu'il y ait eu explosion entre eux et le nuage orageux. Supposons une personne sous l'influence d'un nuage fortement chargé d'électricité positive, par exemple : le fluide neutre de cette personne sera décomposé, de manière que le fluide négatif sera attiré vers le nuage dans les parties supérieures du corps, tandis que le fluide positif sera repoussé dans le sol, et les choses en resteront-là ; mais si, par une cause quelconque, le nuage cesse d'agir sur la personne, les deux fluides qui avaient été décomposés se recombineront : il en résultera tous les effets de l'étincelle, puisque cette étincelle est due à la recomposition des deux fluides, et c'est alors que la commotion éprouvée pourra donner la mort.

A celui qui avait osé se jouer avec la foudre, il appartenait de la vaincre. L'invention du paratonnerre est due à Franklin. Elle repose sur le pouvoir des pointes et sur ce fait démontré qu'on peut décharger un nuage orageux en établissant entre lui et le sol une communication de matières propres à conduire facilement le fluide électrique.

Une aiguille et un conducteur composent les deux parties essentielles d'un paratonnerre. L'aiguille ou tige a environ neuf mètres de longueur; elle est composée d'une barre de fer de huit mètres soixante centimètres, d'une baguette de laiton réunie à cette barre et d'une aiguille d'or ou de platine soudée à la baguette, avec de la soudure d'argent. Le conducteur est une barre de fer carrée de quinze à vingt millimètres de côté, qui se fixe au pied de la tige et qui descend jusqu'au sol sans discontinuité, pour arriver dans un puits, dans une citerne, ou mieux, s'il est possible, dans de vastes nappes d'eau. Pour plus de sécurité, on fait aussi passer des ramifications du conducteur dans des tranchées, où on les enveloppe avec de la braise pour les préserver de la rouille et les mettre en même temps en contact avec un très-bon conducteur de l'électricité.

Que cet appareil soit convenablement établi, qu'il ait une pointe bien aiguë, que le conducteur communique parfaitement avec le sol sans solution de continuité et sans obstacle d'aucun genre, que la tige, enfin, soit solidement fixée au faite du bâtiment, et l'on aura une arme qui

préservera sûrement des ravages de la foudre le monument qu'il domine et ceux même qui l'environnent, car il exerce son action dans un rayon à peu près double de sa longueur.

Si un nuage chargé d'électricité positive, par exemple, passe au-dessus du paratonnerre, voici ce qui arrivera : l'électricité positive de la tige et du conducteur sera repoussée dans le sol, tandis que l'autre sera attirée au sommet de la tige et se répandra dans l'air : il s'établira ainsi un courant d'électricité négative qui, se combinant avec l'électricité positive du nuage, en neutralisera l'effet, puisqu'il n'y a d'explosion possible qu'autant qu'un corps est chargé d'une seule espèce d'électricité. L'intensité de l'électricité à la pointe du paratonnerre devient naturellement plus grande à mesure que l'action du nuage est plus forte, et, dans tous les cas, par conséquent, le paratonnerre protège à une certaine distance les monuments qui l'entourent.

L'orage s'appelle *ouragan* lorsqu'il devient violent, furieux, terrible, disons sauvage, puisque son nom est caraïbe : *huracan.* (1)

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux;
Terrible, il prend son vol, et, dans des flots de poudre,
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaie en se jouant et forêt et cité,
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente, en courant, les airs, la terre et l'onde.
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure, en habits de deuil, sa riante parure.

DELILLE.

(1) L'orage qui éclata à Rouen, le 24 juin 1683, et dont on a conservé le récit, est un de ceux auxquels il faut donner le nom d'ouragan. En une demi-heure, les trois tourelles du portail de la cathédrale, une partie des voûtes et les orgues de la même église furent renversées; la toiture de Saint-Ouen fut presque enlevée, et la pyramide qui surmontait la tour Saint-André fut emportée, ainsi que la flèche de la tour Saint-Laurent. La grêle mit deux jours à fondre (à la Saint-Jean), et les grêlons étaient gros comme des œufs de poule. Les mariniers sur la Seine furent emportés et noyés dans leurs barques, les maisons avaient perdu leurs fenêtres et leurs toitures, et les récoltes furent détruites dans tous les environs.

Quant à la *tempête*, elle est faite de souffle plus encore que de foudre, et se passe sur la mer, là où nul obstacle ne s'oppose à la fureur des vents. Le mot tempête, formé de *tempus*, temps, a d'abord signifié moment du jour, état atmosphérique en général, et puis, spécialement, mauvais temps.

Le *cyclone* (cercle) est une tempête tournante, qui balaie la terre et la mer, en tournant sur elle-même, et qui est due, selon toute probabilité, à la rencontre de deux courants d'air circulant en sens inverse. Le *tourbillon* a le même caractère, mais il n'est qu'un effet accidentel dans l'orage; la *trombe* enfin (de l'italien *trumba*, trompette) est une colonne d'air conique, qui tourne sur elle-même avec une grande vitesse, et produit, en se déplaçant, les plus grands ravages; elle a l'électricité pour cause et pour force motrice.

Je ne voudrais pas pouvoir dire

J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.

Je ne crois pas non plus que

Le plus doux des mortels aime à voir du rivage
Ceux qui, près de mourir, luttent contre l'orage.

Car ce doit être un triste et navrant tableau que celui-là. Mais je serais heureux d'assister au spectacle merveilleux et terrible d'un de ces orages qui soulèvent les flots et brisent les rochers. Rien au monde ne doit donner une idée plus grande, plus imposante de la nature, rien ne doit exciter à un même degré l'épouvante et l'admiration. Il y a dans cette agitation, dans ce désordre, dans ce bouleversement, quelque chose qui émeut et qui élève : on se sent mieux vivre en présence de cette mort menaçante, on a le sentiment plus vif de ce qui est puissant et majestueux. Je n'ai jamais vu d'orage que dans le cercle étroit de nos villes, entre les pavés et les murs, et ce n'est pas là que la nature se montre en grand ; pour que la scène soit vraiment belle, il faut des arbres, des montagnes, de vastes horizons et des flots mugissants. C'est alors seulement que le feu du ciel est dans tout son éclat, que les nuages s'entre-choquent avec fureur et que le vent nous dit toutes ses colères.

CH. ROZAN.





LA PANTOTYPIE

Nous croyons avoir réservé une surprise agréable à nos lectrices, en leur adressant, avec le présent numéro du journal, une charmante reproduction d'un crayon de Smith.

Le numéro du mois prochain contiendra également, comme pendant, un autre crayon de cet artiste.

Ces deux dessins attireront particulièrement l'esprit sur la façon dont ils ont été exécutés.

On sait qu'on peut communément tirer à un grand nombre d'exemplaires, tout dessin reporté sur pierre ou gravé sur bois ou métal.

Mais la pierre, comme le métal, est difficile à préparer; elle se trouve constamment à la merci des acides dont on l'imprègne; le bois est, de son côté, à la discrétion de la pointe ou du ciseau du graveur.

Dans l'un ou l'autre cas, si l'œuvre originale n'est pas complétement détruite, elle est souvent traduite avec mille imperfections ou mille petits changements qui en altèrent ou modifient le caractère; en un mot, elle n'est jamais telle qu'elle est sortie du crayon ou de la pointe de l'artiste.

Depuis quelques années déjà, certains spécialistes se sont ingéniés à remplacer par la photographie, le travail long et difficultueux d'exécution sur la pierre, le métal ou le bois et, dans cet ordre d'idées, ils ont pu trouver les moyens de reproduction authentique et fidèle des images ou des objets tels qu'ils se présentent aux yeux. Là, point d'erreur, point de tour de main défectueux, quelle que soit la complication de l'image; c'est la lumière qui fixe cette image, et c'est la science de la photographie qui l'interprète et l'impressionne avec tous ses détails les plus délicats.

Les procédés employés jusqu'à ce jour, pour arriver à ce but, s'appellent de beaucoup de noms, selon les éléments inventifs sur lesquels ils reposent: autotypie, albertypie, héliotypie, photogravure, etc.

Pour le moment nous ne voulons parler que du procédé qui a servi à reproduire nos deux dessins et qui est spécial à la maison Thiel aîné et Cie, de Paris.

M. Thiel a été le principal initiateur en France de l'application des reproductions photographiques aux encres grasses. Son œuvre considérable comprend déjà plus de cinq cents reproductions, tant de crayons que de fusains, de tableaux, de vues d'après nature, (1) etc., et les récompenses qu'il a obtenues dans diverses expositions prouvent surabondamment toute l'utilité que l'art et l'industrie doivent retirer de ce remarquable procédé.

Nous sortirions du cadre de ce journal en voulant retracer, point par point, les diverses manipulations à la suite desquelles on obtient d'aussi belles épreuves. Disons seulement que le procédé repose sur la propriété qu'a la gélatine, dissoute avec du bichromate de potasse, d'être rendue sensible aux rayons lumineux. Si au-dessus d'une plaque recouverte ainsi d'une solution de gélatine-bichromatée, on expose en lumière un cliché photographique, on obtient quelques minutes après sur cette plaque une image des objets photographiés. On la soumet à l'action d'une préparation chimique qui la rend propre à l'impression, on la dispose ensuite convenablement sur la table d'une presse mécanique mue par la vapeur, et on opère ensuite dans les conditions ordinaires le tirage des épreuves, avec presqu'autant de facilité que pour une pierre lithographique.

Il est inutile d'insister davantage sur les heureuses conséquences de ce rapide procédé. Il suffira de jeter les yeux sur nos deux charmants fac-simile pour être convaincu que la science de l'imprimerie vient de faire à l'aide de la photographie un pas immense dans la voie de l'art et du progrès.

(1) On peut se procurer chez M. Thiel aîné, 77, rue La Condamine, à Paris, le Catalogue des œuvres reproduites par son procédé.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PROMENADES D'UN TOURISTE
Vacances d'un Journaliste.

PAR M. VICTOR FOURNEL

Il est rare de rencontrer un compagnon de voyage qui ait à la fois la verve, la bonne humeur, dont l'esprit vif saisisse du premier regard les traits caractéristiques d'un pays; qui réunisse le goût des arts et le goût de la nature, une instruction étendue et un entretien spirituel. Ce compagnon, on payerait sa présence à prix d'or, mais où le trouver? prenez ces deux jolis volumes de M. Victor Fournel, et vous aurez, grâce à lui, un tableau, plein de relief et de vie, des contrées que vous voulez visiter. Ces deux volumes sont d'une lecture facile et charmante; le touriste nous conduit d'abord en Hollande, pays bien voisin et bien peu connu, et que de délicieuses descriptions, comme celle-ci, pourraient recommander: « Je ne » connais pas de promenade au monde, ou, pour » rester dans les limites de ma compétence, je n'ai » pas encore vu de promenade qui puisse soutenir » la comparaison avec le bois de la Haye. Des sen- » tiers mystérieux qui circulent sous de frais om- » brages, de la mousse à profusion, des ruisseaux » transparents et tranquilles qui murmurent de » toutes parts leur douce chanson à votre oreille, » des étangs où se mirent les oiseaux jaseurs et » où les saules baignent mélancoliquement leurs » branches échevelées, de grand parcs où les » daims et les biches, debout sur leurs jarrets » d'acier, vous regardent, le nez au vent, ou » folâtrent en se roulant sur l'herbe; des réduits » délicieux qui vous attirent et vous égarent sans » cesse dans leurs ombreuses profondeurs; des » massifs de verdure où vous voyez se détacher, » comme un point lumineux, quelque maison- » nette blanche avec son perron plongeant dans » la rivière et le pont agreste qui la relie au bois; » partout des fleurs, des pelouses, des merles qui » sifflent, des fauvettes qui chantent, et, malgré » le bruit des oiseaux en fête et des visiteurs, je » ne sais quelle paix profonde et quel mystérieux » silence planant sur cette immense promenade... » Notre Bois de Boulogne, en son irréprochable » toilette d'homme du monde, ferait triste mine, » à mon avis, devant le sauvage bois de la Haye.»

On suivrait volontiers le touriste et dans le bois et dans toutes ces villes qu'il décrit si bien et dont il rappelle à propos l'histoire et les mœurs. Mais voici que le journaliste nous entraîne à sa suite en Espagne et nous parcourons avec lui le palais de Philippe II, l'Escurial. « Au milieu de la lumière » violente et crue du soleil couchant, pareil à une » flamme du Bengale, qui en dessine tous les » contours avec une netteté singulière, on aper- » çoit la morne immensité de ce Béhémoth des » palais, singulièrement conformé en forme de » gril et présentant l'aspect d'une caserne ou » d'un hospice, avec ses immenses galeries en » pierre jaune, et ses grands murs nus, troués en » ligne droite par de petites fenêtres sans orne- » ments. Je descends du wagon, et, tout en bu- » vant un verre de limonade au buffet — le buffet » de l'Escurial! — je cherche à me graver ce sé- » vère tableau dans la tête. Aux abords de la » station et derrière les barrières, quelques dou- » zaines de Castillans, portant une loque de man- » teau en bandouillère, fixent sur nous un œil » grave et profond, tandis qu'une maigre Castil- » lane au teint bistre, à la robe hardiment effilo- » quée comme celle des mendiants de Callot, nous » tend des pastèques d'un geste silencieux et fier.

» Si, au premier abord, abstraction faite du » dôme et des tours, l'Escurial offre au regard » l'architecture monotone et maussade d'un » quartier de cavalerie, lorsqu'on pénètre dans » ses immenses couloirs sonores, elle fait penser » aux Invalides. C'est en entrant dans la chapelle, » en montant ses vastes escaliers que Luca Gior- » dano a décorés de fresques éblouissantes, pour » s'acheminer vers le chœur supérieur, si curieux » par les peintures de sa coupole, par son pupitre » gigantesque, surmonté d'une statue de la » Sainte Vierge et d'une chapelle, par ses missels » en parchemin, d'un format qui dépasse l'in-folio » actuel, avec leurs notes de plusieurs pouces de » haut, leurs angles de cuivre et leurs énormes » ferrures; c'est aussi en parcourant les appar- » tements du palais que le voyageur, à l'écrasante » magnificence des détails, à la gravité sévère et » religieuse de l'ornementation, reconnaît enfin » l'Escurial.

» J'ai vu la chambre tapissée en faïence et ne » prenant jour que sur la chapelle, où Philippe II

» passa les dernières années de sa vie; j'ai vu la » porte par laquelle il entrait aux offices et le » lourd fauteuil de chêne où il s'asseyait. Mais » l'ombre du fils de Charles-Quint ne m'est point » apparue. Je n'ai senti le besoin de composer » aucun monologue en vers alexandrins; je n'ai » senti que le besoin de prendre l'air.... En sor- » tant de l'édifice, je m'acheminai vers les par- » terres qui font le tour de l'Escurial... en des- » cendant à droite, on rencontre d'abord un » grand bassin carré, qu'entourent des galeries » couvertes et découvertes, servant de prome- » nades. De l'une de ces galeries, on monte par » un large escalier au jardin terrasse, qui longe » tout ce côté du palais. Figurez-vous un jardin » où il n'entre pas autre chose que du buis. Ce » buis, d'ailleurs, d'une végétation très-riche et » d'un ton magnifique, est arrangé en larges » haies, flanquées aux angles de hautes et » vigoureuses touffes qui sont taillées en arbus- » tes; il dessine des figures géométriques, des » lozanges; des carrés, des cercles, des triangles, » formant une multitude de petits parterres qui » se répètent indéfiniment dans le même ordre » et se groupent quatre à quatre autour du même » jet d'eau maigre et triste. C'est l'idéal de la » monotonie symétrique. »

On voit que M. Fournel sait décrire : il donne grande envie de parcourir le bois de la Haye et d'éviter le morne désert où s'élève l'Escurial.

M. Fournel a visité l'Allemagne, Munich, où, à propos des *Vieux Catholiques*, sa verve brillante s'exerce, tandis qu'il décrit d'autre part, avec l'émotion de la foi, une cérémonie dont il fut témoin dans une des églises de la capitale bavaroise. Il a vu Vienne, dont il fait une photographie animée et vivante; ce voyage est comme un album où la réalité est saisie par son côté saillant et pittoresque. Un coup d'œil sur Londres termine un des volumes; la ville qu'il appelle » Cité noire, sombre amas d'usines, de brasseries, » d'entrepôts, de chemins de fer, entassements » de briques, forêt de pierres, paradis de la houille, » empire du roatsbeef, » ne l'a pas satisfait, mais le touriste, amoureux de la nature, est plus content lorsqu'il promène sa fantaisie à travers les Vosges ou aux pieds des Alpes. Son voyage à Plombières et à Louëche intéresseront ceux qui connaissent ces sites, le premier, charmant, le second, abrupte et austère, et donneront à d'autres le désir de les connaître, du coin de leur cheminée, en parcourant ces pages animées, dont il reste quelque chose dans l'esprit et dans le cœur. (1).

HISTOIRE DE SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

PAR MADEMOISELLE ZOÉ DE LA PONNERAYE.

On pourrait diviser en deux la vie de cette noble dame qui a édifié Rome par ses vertus et l'a étonnée par les miracles que Dieu accorda à sa prière et à sa foi. Françoise, mariée, très-jeune encore, à un patricien romain, Laurent Pontianis, fut le modèle des épouses : jamais plus d'abnégation, de tendresse et de dévouement ne se rencontrèrent dans un cœur de femme; *elle rendit à son mari le bien tous les jours de sa vie*, elle fut pour ses enfants une mère aussi affectueuse que sage; ses parents louaient son esprit de paix et goûtaient la solidité de son amitié; ses serviteurs chérissaient sa mansuétude et sa bonté; les pauvres avaient trouvé en elle une mère et une servante. Ces rares vertus, cette charité, cette piété intérieure, assujettissante pour soi et jamais pesante aux autres, voilà le côté profitable à toutes les âmes, que nous offre la vie de sainte Françoise; les rares faveurs qu'elle reçut du ciel, ses révélations, ses extases, sont une seconde part de cette vie qui plaira surtout aux personnes pieuses. Toutes les mères goûteront, envieront peut-être un de ces miracles où la douceur de notre Dieu se révèle : Françoise avait perdu son second fils Évangéliste; elle le pleurait avec amertume, lorsque Dieu permit que l'enfant bienheureux, tranfiguré, lui apparût et la consolât. Elle avait besoin de ces célestes douceurs, car toute son existence fut remplie de peines et de croix, malheurs privés et malheurs publics, qui venaient éprouver la surnaturelle constance de cette grande âme. L'auteur a écrit avec amour, on le voit, ce volume destiné à faire connaître une sainte qui a vécu comme nous, dans la famille, engagée dans les mêmes devoirs, exposée aux mêmes dangers, qui a vécu, comme nous, dans une époque troublée et sombre, et qui a su faire de ses affections, de ses obligations, de ses douleurs, autant de degrés pour monter à la perfection et au ciel.

Nous recommandons vivement ce bon livre à nos lectrices (2).

(1) Chez Ed. Baltenweck, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. — Chaque volume : 2 fr., franco.

(2) Chez Téqui, libraire de l'*Œuvre St-Michel*, 6, rue de Mézières, Paris. — 2 vol., 2 fr. chaque.

CONSEILS

XXXI

L'ENNEMI DOMESTIQUE

Il n'est rien d'absolu dans ce monde du relatif; en fait de science, ce qui, aujourd'hui, court les rues, aurait jadis été attribué à un art magique; en fait de luxe, ce qui est l'ordinaire des plus pauvres, n'était pas même connu autrefois des plus puissants de la terre. On lit dans l'histoire de Venise, les imprécations du vieux Dandolo contre la dogaresse, qui avait osé se servir d'une fourchette, luxe emprunté à la cour de Byzance, et qui devait remplacer bientôt, par toute l'Europe, l'instrument primitif dont les Turcs et les Sauvages se servent encore pour manger le pilau ou les bananes. Dandolo n'était pas dans le vrai, quoiqu'il fût un homme sage, en réprouvant une innovation qui aidait à la commodité, à la propreté, c'est-à-dire à la dignité de l'être humain. Mais sommes-nous dans le vrai, nous modernes, en admettant tant de superflu sur nous et autour de nous! *Tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop*, a-t-on dit en parlant du discours écrit ou parlé : cette définition n'est-elle pas excellente pour le luxe de notre temps?

L'ornement superflu abonde autour de nous : je ne parlerai pas de la toilette féminine, ni des extravagances actuelles qui font lever les épaules aux gens de bon sens, mais je citerai un autre motif de dépense, continuellement renouvelé par les créations des marchands, les incitations des journaux de modes, je veux dire le mobilier. Jadis, en se mariant, on arrangeait sa maison et on n'y changeait rien pendant une vingtaine d'années, le temps d'user les chaises et les tapis; tout au plus, les présents des grands parents, aux époques solennelles, venaient ajouter quelque utile enjolivement à ce fond solide et durable. Un salon se trouvait bien meublé avec un canapé, des fauteuils, un guéridon, deux ou quatre tables à jeu, une glace sur la cheminée, une pendule et des candélabres; on estimait parfaite la salle à manger où l'on trouvait des chaises en paille, une table ronde, un buffet *sans étagère* et une ou deux *servantes;* dans la chambre à coucher, on voyait le lit et le berceau, la toilette et la commode; le bureau était un bureau et non pas un musée; dans l'antichambre, on plaçait une banquette, une petite table et un porte-manteau : *nous avons changé tout cela;* quoique le goût du beau ne soit pas dominant en France, je n'en veux d'autre preuve que la littérature et le théâtre, le goût de l'art, d'un certain art, s'est insinué dans nos mœurs. Le *bric-à-brac*, le *bibelot*, la curiosité règnent en despotes : on se dispute les faïences, Rouen, Delft, Strasbourg, Lille, Moustiers, etc., etc; les armes, les tapisseries, les cuivres, et ce qui jadis ornait avec goût, avec discernement, le cabinet de quelques amateurs, aujourd'hui encombre nos maisons.

Voyez à Paris et dans les grandes villes, une maison appartenant à des gens d'une fortune ordinaire, comptez le superflu! Voyez les tables de ce salon, surchargées de vases, de potiches, de fleurs, de boîtes, d'albums et de souvenirs de voyage; on n'y trouve pas une place libre pour poser une tasse à thé, un livre ou une broderie; la salle à manger est une exposition permanente de faïence, de porcelaine, d'argenterie; les murs même ne sont plus ornés, comme autrefois, par des gravures qui disaient au moins quelque chose : on y pend des plats et des assiettes : tout meuble est destiné à supporter quelque rareté plus ou moins rare; la chambre à coucher est un bazar où s'amalgament les objets les plus divers : un chapelet de Bethléem, de vieilles statuettes de saints, enlevées aux boiseries d'une chapelle, et des porcelaines du dix-huitième siècle, une Vénus, des nymphes, des bergères. Le bureau n'est plus l'asile du travail, mais le temple de la *Curiosité;* voilà des armes, des bronzes, des chinoiseries, toute sorte de choses amusantes et distrayantes, mais qui ne doivent pas beaucoup faciliter la concentration de l'esprit. Jusqu'à la simple antichambre qui n'a pu échapper à ce flot montant du bric-à-brac : voilà un bouclier, voilà des appliques de cuivre, des consoles, une lampe juive ou arabe, un plat (ils sont partout, les plats), un plat de faïence ou de majolique sur la table, bref, le superflu des superflus. C'est joli, dit-on, cela amuse le regard. Peut-être, mais cet amusement peut-il être mis en comparaison avec l'argent et le temps

que l'on consacre à acquérir, à conserver ces décors puérils? l'argent? il n'est pas besoin d'insister : on sait le prix fou auquel les brocanteurs vendent leur marchandise. Le temps? quelle est la maîtresse de maison qui ne consacre pas, chaque jour, un laps considérable de ce temps précieux à ranger et à déranger ses étagères? Bien des affaires sérieuses réclameraient ses heures; non, elle les emploie à essuyer de vieux pots et à mettre en ordre de bataille des tabatières, des magots, des ivoires et des cabinets de laque. Ce décor de théâtre au milieu duquel on vit, ce souci perpétuel de l'arrangement, du coup d'œil, ce soin incessant qui consiste à disposer la maison comme un peintre son tableau, n'empêchent-ils pas aussi la vie intérieure, la vie de l'âme, la vie de réflexion et de retour sur soi-même? Tout homme (et qui dit l'homme dit la femme) a, dans le fond de son être, une retraite où il fait bon de se retirer, et où les influences extérieures ne doivent pas pénétrer : là, habitent le repos, la lumière; là, on se fortifie par la méditation, on s'éclaire par l'examen de sa vie et de ses fautes, on se prémunit contre son propre caractère, et, si l'on est en paix avec sa conscience, on jouit de soi en présence de Dieu. Mais le moyen de se retirer, de se mettre à l'écart, de s'abstraire, lorsque à chaque instant des objets extérieurs accumulés autour de nous nous occupent, chatouillent notre attention et nous font sortir de la région de l'âme pour entrer dans celle des sens! Cette pensée peut avoir du poids aux yeux d'une femme chrétienne. Le goût du luxe, l'habitude du bien-être, finissent toujours par nous asservir, et par prendre possession de tout notre être. Et à force de s'amollir, de se traiter avec indulgence, on en vient à trouver tout devoir pénible, à penser que la vie est faite pour embrasser la plus grande somme de jouissance possible, et que ce serait un vrai jeu de dupe d'assumer sur soi peines et devoirs. C'est là qu'on aboutit inévitablement en suivant ce penchant qui nous porte avec violence vers le luxe, le confort et le plaisir de tous les instants, passion matérielle et égoïste qui use ce qu'il y a de délicat et d'élevé dans notre âme.

Comment faire, dira-t-on? Ne pas faire comme tout le monde, résister à l'entraînement universel, et, pour en venir au détail, ne pas acheter, à tout propos et hors de propos, des objets inutiles, destinés à la parure de la femme ou de la maison; régler ses dépenses d'une manière fixe, rester chez soi, s'y occuper d'une manière méthodique, lire, travailler des mains, faire ses comptes; la *flirtation*, si chère aux Américaines, est une source de tentations de dépenses; et puis, remède meilleur encore, inscrire dans son budget la part des pauvres, la dépasser parfois, donner un lit à qui couche sur la dure, des cuillers et des fourchettes, n'en déplaise à la dogaresse, à qui n'a pas de vaisselle, des habits à qui grelotte de froid, et bientôt, l'on trouvera dans ce luxe innocent l'ample et magnifique dédommagement de tout ce qu'on lui a sacrifié. M. B.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE)

XV

CLAIRE

Emmeric avait dix-huit ans, et avec ses succès de collége, l'esprit d'indépendance, familier aux jeunes gens, était venu; il échappait à sa mère, il était hors de page, comme on disait jadis, et il ne se complaisait plus que dans ses études, qu'il avait prises à cœur, et dans la société de ses camarades, avec lesquels il raisonnait et déraisonnait sur l'avenir, sur les probabilités d'une carrière, sur la politique même dont ils étaient tous enfiévrés. Il dépensait beaucoup en paroles, il exhalait la liberté de ses dix-huit ans en grands discours, en grands mouvements, en courses folles; pourtant, aucun reproche sérieux ne pouvait lui être adressé; il se gardait des sottises, il se gardait des emprunts et des dettes, en homme qui a réfléchi et qui veut ménager l'avenir. Seulement, avec cette dureté inconsciente dont les garçons ont le triste secret, il affligeait sa mère et ne s'en doutait seulement pas. Les pauvres mères! elles les ont tenus sur leurs genoux, ces enfants chéris, elles les ont guidés par la main, elles les ont gardés près d'elles, le jour, la nuit; sans cesse, ils avaient recours à la bonté maternelle; et puis, un beau jour, ils fuient à tire-d'ailes : ils sont grands, ils se suffisent, ils n'ont plus besoin de conseils, ni d'appuis; on les ennuie en les avertissant, on les choque en les observant, on les excède en les grondant; les pauvres mères, qui les ont tant gâtés et tant ménagés, doivent se taire et attendre : leur jour reviendra, celui d'un vrai chagrin ou d'une grande déception! ils reviendront, les ingrats, mais le cœur qui les a

tant aimés battra-t-il encore ?... les aura-t-il attendus?...

La mère d'Emmeric ressentit profondément ces angoisses connues des âmes maternelles, et de celles-là surtout qui, dans les étreintes de leur amour idolâtre, ont étouffé à la fois l'autorité et le respect. Elle vit, avec une amertume extrême, que son fils s'ennuyait avec elle, qu'il préférait ses jeunes amis à la société de sa mère et de ses sœurs ; elle recevait de ces réponses froides qui blessent, de ces réponses dures qui transpercent; elle comprit que la lutte était superflue, qu'il fallait laisser ce jeune homme aux goûts de son âge, puisque à tout prendre ses goûts étaient innocents, attendre que ce cœur dissipé revînt à elle et lui rendît, tardivement, une part de cet amour qu'elle lui avait versé sans mesure. Elle souffrit, elle ne se plaignit pas, à quoi bon ? et tout en conservant à Emmeric sa place inviolable, elle s'occupa plus encore que par le passé de Claire, qui, elle au moins ne la quittait pas, qui causait, la caressait et la prenait pour confidente. Claire était bien légère : le malheur qui avait assombri sa famille n'avait pas mûri son âme : elle était douce (on la contrariait si peu !), bonne (pourvu qu'on ne demandât rien à son abnégation), mais inappliquée et frivole; tous ses goûts, tous ses désirs, toute son âme tendaient vers la richesse et vers les plaisirs qu'elle assure. Avec plus d'énergie, peut-être aurait-elle cherché dans le travail la satisfaction de quelques désirs permis, mais son esprit volage, sans vigueur et sans fixité, ne put jamais envisager l'étude autrement que comme une nouvelle et courte distraction. Elle avait une instruction médiocre, elle déchiffrait un peu de musique facile et l'exécutait nonchalamment : le dessin, pour lequel elle annonçait des dispositions, la fatigua bientôt; son esprit voyageait pendant que Michel, avec une patience de père et une ardeur d'artiste, tâchait de diriger son crayon et d'éveiller sa pensée; elle s'appliqua un peu durant les premiers mois, elle réussit, elle peignit sur des plaques préparées, avec des essences grasses, deux petits paysages et un bouquet de jacinthes ; Michel les offrit à un marchand de faïences, mais, hélas ! il est nombreux le nombre des pauvres filles, des pauvres artistes qui concourent pour le pain de chaque jour ! le marchand venait d'acquérir, à bas prix, deux superbes études de roses et de scarabées, qui imitaient le vieux Strasbourg; il avait acheté, pour une obole, une scène d'après Watteau, très-bien touchée, et il rejeta avec un dédain mal déguisé, les médiocres essais de Claire; l'espérance même ne restait pas au fond de ses paroles, et cet échec abattit soudain le regain de courage de la jeune fille. Elle n'avait pas une âme créée pour la lutte; les crayons et les couleurs restèrent bientôt au fond de leur boîte et elle découragea par son inattentive froideur, jusqu'au zèle de Michel.

« Je ne peindrai plus, dit-elle ; aussi bien, je crois que je ne réussirai jamais !

— En t'appliquant tu le pourrais, lui dit son frère.

— Je me suis appliquée... »

Il la regarda en secouant la tête, elle se prit à pleurer :

« Que je suis à plaindre ! s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots ; je ne suis qu'une enfant, et on veut que je gagne ma vie ! Oh ! que c'est dur !

— Ma chère petite, lui répondit Clotilde avec douceur, c'est afin surtout que tu sois dans l'avenir à l'abri du besoin, que nous voulons que tu acquières un talent qui devienne ton gagne-pain.

— L'avenir? mais je me marierai, j'espère ! je ne serai pas si sotte que de rendre des paroles données ! »

Clotilde rougit et sourit faiblement ; Michel répondit avec vivacité :

« Il faut d'abord qu'un homme te donne parole, avant que de la rendre !

— Ne la tourmente pas, mon fils, dit madame Maurand en voyant de nouvelles larmes roulant sur les joues de sa Claire. Ne pourrait-elle pas aider un peu sa sœur à ses écritures? elle écrit bien, et je crains fort que, pour le dessin, pour la musique, il ne faille trop de dispositions naturelles. Puis toutes les voies sont si encombrées !

— Veux-tu faire quelques rôles ? demanda Clotilde en caressant les cheveux de sa sœur.

— Oui, mais l'argent sera pour moi, pour ma toilette ! C'est convenu. »

Ce fut ainsi que Claire échappa à un travail régulier et sérieux; elle faisait quelques courtes écritures, aidait un peu au ménage, et le reste du temps elle brodait, cousait, soutachait et chiffonnait — pour elle. On s'accoutuma à la voir vivre ainsi, pour elle ! la faiblesse de sa mère, le dévouement absolu de Clotilde et de Michel lui faisaient des loisirs. Seul, Emmeric protestait parfois, par des observations demi-sérieuses, demi-plaisantes, et il en vint à dire un jour, après un dîner médiocre :

« Mère, vous changez l'ordre de votre budget; vous nous donnez moins de rôtis, mais davantage de rubans et de fleurs à Clairette ! »

Madame Maurand rougit et balbutia une explication; Michel parla d'autre chose, en faisant à Emmeric un signe qui n'annonçait pas l'approbation; le jeune homme se tut ; il aimait son frère et il le craignait un peu, mais, au sortir de table, il prit Clotilde par le bras, la mena dans la cour et lui dit :

« Avoue que c'est vrai !

— Quoi donc ?

— Que maman dépense le plus clair de son argent pour notre petite sœur et que le menu s'en ressent : je ne suis qu'un garçon, je ne me connais guère en chiffons, mais je vois sans cesse

des nœuds, des cols, des chapeaux neufs, flambant neufs, et je dis que Claire, qui mange comme un oiseau, nous réduira à la portion congrue !

— Ne t'inquiète pas, dit Michel qui était survenu, ne trouble pas notre mère, j'y pourvoirai. »

Emmeric le regarda et lui dit : « Maman pourra parer sa poupée et nous faire dîner confortablement ?

— On y tâchera.

— Tu es le ministre des finances, il n'y a qu'à te laisser faire.

— Oui, dit Clotilde avec émotion, tu pourvois à tout, Michel, mais comment fais-tu ? comment feras-tu ?

— Je travaille, et Emmeric en fera autant dans quelques années.

— J'ai bien peur que tu ne te fatigues !

— En ai-je l'air ?

— Oui, dit-elle en le regardant tendrement et tristement.

— Mon frère, dit Emméric en lui mettant la main sur l'épaule, ménage-toi !

— Vous êtes deux enfants, dit-il, soyez sûrs que je veux vivre et vivre pour vous et avec vous. »

Le lendemain, M. Anselme travaillait à son ordinaire et tenait le livre de caisse de M. Labriche; la place de Michel était vide, mais vers le soir, il entra et se mit à compulser un registre, tout en essuyant son front mouillé de sueur. Le digne homme le regarda avec une attention profonde et il soupira : il posa sa plume, lui toucha le bras et lui dit :

« Mon cher enfant, vous voulez donc continuer ce travail ?

— Oui, Monsieur, j'y suis bien décidé, répondit Michel, levant la tête et fixant ses yeux sur les yeux bienveillants qui l'interrogeaient.

— Mais vous n'ignorez pas le danger ?

— Non, sans doute, mais ma santé est très-bonne, je ne souffre de nulle part, et j'espère que je sortirai de là sain et sauf.

— Mon ami, prenez garde ! ne vous fiez pas trop à votre force... tenez, laissez-moi vous dire : je vous trouve pâle aujourd'hui... »

Michel serra avec effusion la main de son vieil ami :

« Vous êtes trop bon pour moi, monsieur Anselme; je vous assure que je me sens bien, et si je suis un peu pâle, c'est un excès de fatigue. Je ne crains rien.

— Que Dieu vous garde, mon cher enfant ! Vous êtes une âme généreuse. Votre mère sait-elle ?...

— Non, monsieur, vous êtes mon seul confident.

— Et je vous garderai le secret, mais ne vous prolongez pas dans ce travail... Je vous en prie, par l'amitié que j'ai pour vous. »

Cette conversation agita peut-être un peu l'esprit de Michel; il dormit mal et se réveilla bien avant le jour, jour précoce de l'été. Il se leva, s'assit à son petit bureau et se mit à écrire à son autre ami, M. P..., confident sympathique de ses jeunes années, vers lequel son cœur revenait toujours. Il lui écrivit :

« Mon cher Maître,

« Je ne saurais vous dire combien l'intérêt que vous ne cessez de me témoigner me laisse reconnaissant, ni le bien, le bonheur que me donnent vos lettres; vous êtes bon, parmi les succès et les félicités qui vous entourent, de penser à un solitaire, car bien que je vive auprès de ma famille et que j'aie un vieil ami, je me sens seul, parce que je ne communique pas mes pensées. A quoi bon ? mes pensées sont des regrets, exhalés vers le passé, et qui affligeraient ceux que j'aime, ma mère, ma sœur et mon ami. Je ne parle pas de ces deux enfants qui ne me comprendraient pas. Jugez, dans ce silence habituel, si un entretien avec vous m'est précieux ! jugez, dans l'ombre où je vis, si votre regard et votre souvenir réchauffent mon cœur !

« Je vis avec vous, j'ai vu votre Salon, et j'ai joui de l'enthousiasme du public qui répondait si bien à mon sentiment intime. Rien de la camaraderie là-dedans : vous n'avez pas compté sur des amis pour vous élever sur le pavois, cher maître; votre talent et l'opinion publique ont suffi. Que j'ai donc aimé votre *Martyr dans le cirque !* que la tête est belle, fière et touchante ! et que les lignes de ce corps, qui souffre sans se débattre, sont harmonieuses, et comme le stoïcisme chrétien y palpite ! Une seule observation (me la pardonnerez-vous ?) : le mouvement du cou ne rappelle-t-il pas le Milon de Crotone du Puget ? il est vrai que votre martyr ne regarde pas la bête collée à ses flancs, il regarde le ciel où son âme est déjà. Votre *Buste de femme* est charmant et l'*Amour ôtant son bandeau* n'est pas Pompadour, comme je l'avais craint, mais antique.

« J'aurais voulu passer des jours devant vos œuvres et dans cette salle de sculpture, trop peu visitée par les Parisiens, mais les heures même me sont comptées, vous le savez. Cependant, une circonstance particulière m'a ramené vers des travaux adorés et délaissés; j'ai donné des leçons de dessin à ma jeune sœur, qui n'en a guère profité, mais elles ont eu la vertu de réveiller en moi le vieil homme, celui que je croyais mort étouffé sous les chiffres et les travaux matériels. Vous le dirai-je ? j'ai repris l'ébauchoir, j'ai essayé, j'ai tâtonné et j'ai fait enfin un de ces bas-reliefs, un peu archaïques, pour lesquels vous me trouvez une certaine aptitude. Ce sont les Saintes Femmes au Tombeau, et ma sœur aînée, sans le savoir elle-même, m'a servi de modèle pour la Mère de Douleurs. Son visage pur et mélancolique m'inspirait. J'achèverai ce morceau, et qui sait ?... Je n'ai rien dit à ma famille : un sourire de doute

ou de pitié me découragerait; une trop vive espérance, fondée sur le rien, sur le néant peut-être, me ferait peine. Ma mère, d'ailleurs, a besoin de calme : l'avenir la hante comme un spectre, mais, si Dieu me prête vie, cet avenir sera doux pour elle.

« Mon jeune frère promet, il a de l'intelligence, et son cœur, qui a été longtemps dans les limbes d'une vie irréfléchie, commence à s'éveiller. Ma petite sœur est une enfant, une précieuse enfant, qui aura besoin d'appui sur la terre, elle ne saura pas marcher seule. Clotilde, ma sœur aînée, est mon modèle dans tous les sens du mot, âme sainte, âme immolée, et ouverte seulement, comme l'encensoir, du côté du ciel. Mon oncle Edme, dont vous vous informez, porte vaillamment son travail et ses années; il nous soutient par sa présence, ses conseils et son amitié, et je pense souvent que si je venais à manquer, il serait là.

« Je vous parle longuement de moi, mais vous l'avez exigé. Si je vous voyais, je vous en dirais bien davantage; il y a des secrets du cœur qui ne peuvent s'écrire. Adieu, mon cher maître et ami, et merci de l'affection que vous avez conservée à votre élève... Oh! ces heureux jours de Rome! Adieu, et que ce mot vous dise tous les sentiments reconnaissants que je vous ai voués à jamais.

« Michel MAURAND. »

Montmorency, 16 juillet 18...

Quelques jours après, c'était un lundi, le soleil baissait à l'horizon; après une de ces journées splendides, or sur azur, dont on dit avec une certaine ingratitude : Ah! quelle chaleur atroce! et pourtant Clotilde écrivait comme de coutume, sans que la pesanteur du jour, qui lui faisait couler la sueur du front, arrachât la plume à ses doigts; elle paraissait préoccupée toutefois et un peu soucieuse. Claire apparut tout à coup comme un tourbillon et lui dit, en tenant la porte ouverte :

« Marraine, puis-je emprunter ta croix et ta petite chaîne?

— Oui, tu les trouveras dans le tiroir du milieu de ma commode.

— Merci! »

Le tourbillon s'évanouit dans la spirale de l'escalier, mais cette courte apparition avait suffi pour augmenter l'air de tristesse répandu sur le visage de Clotilde; elle soupira, et dit à demi-voix :

« Mon pauvre frère! comment soutiendra-t-il ce fardeau? »

Claire était remontée dans sa chambre, bien en désordre en ce moment : ses robes, ses cols, ses petites parures encombraient le lit; la table était jonchée de rubans, de nœuds, d'épingles; un charmant chapeau en paille blanche, orné d'une branche de glycine, était pendu à une des patères et un paletot en étoffe légère, rayée blanc et lilas, ornait la seconde. Claire avait une robe semblable, neuve, brillante; elle était coiffée avec soin et ses jolis cheveux cendrés retombaient sur son cou en nattes épaisses; elle venait de passer à son cou la petite croix et la chaîne que M. Edme avait données autrefois à Clotilde, et elle essayait de glisser sa main dans des gants très-justes. Madame Maurand la regardait avec un plaisir mêlé d'inquiétude : il y avait une ombre sur son front, alors même qu'elle s'efforçait de sourire à son enfant rayonnante et gaie :

« Mais, mère, qu'as-tu? Tu as l'air triste? Pourquoi? Je suis si contente, moi! nous allons au concert, j'ai une jolie toilette, cela ne nous arrive pas tous les jours, ma petite mère.

— C'est ta toilette qui me préoccupe, ma pauvre enfant.

— Pourquoi, maman! elle est toute neuve et très-jolie.

— C'est cela.

— Mais on ne peut jamais être trop bien mise.

— Tu me comprends, Claire, ou tu ne veux pas comprendre...Tu sais bien, cependant,que j'ai eu la faiblesse de te céder, en achetant à Paris cette robe, ce pardessus et ce chapeau. Ton frère et ta sœur n'en savent rien.

— Mais, mère, n'es-tu pas la maîtresse?

— D'employer l'argent qu'ils gagnent, eux? hélas! je ne sais. Je voudrais pouvoir tout concilier, et vous rendre tous heureux, selon vos désirs... »

Claire n'écoutait pas, elle attachait le joli chapeau; elle prit ses gants, son ombrelle, et dit :

« Mère, il est cinq heures, allons! »

Elles descendirent... Madame Maurand entra la première dans la salle à manger où travaillait Clotilde, et elle lui dit, avec un empressement tendre, né d'un petit remords.

« Et tu vas rester là, ma fille, tu travailleras sans lever les yeux? Qu'est-ce qui pourrait donc te faire plaisir?

— J'ai du plaisir, maman, en vous voyant contente, et puis, je vais attendre mes frères et les faire souper.

— Et tu nous enverras Emmeric au concert, il nous ramènera.Si Michel voulait l'accompagner... ah! j'oubliais... Tu vas voir une robe neuve à Claire; je la lui ai achetée la dernière fois que nous sommes allées voir ton oncle Edme... Tu sais, elle n'avait plus rien. »

Claire entra au même instant, brillante de fraîcheur et de bonne grâce sous ses glycines; sa sœur aînée la regarda avec un indulgent sourire.

« Mère, il est temps! dit la jeune fille avec impatience; adieu, Clotilde, au revoir.

— Adieu, ma bonne fille. »

Clotilde les embrassa et elle resta seule. Elle arrangea le couvert, donna un coup d'œil au souper, et se remit à sa besogne, s'appliquant plus que jamais pour chasser les tristes pensées

que le concert, la jolie robe et les fleurs avaient fait naître.

« Ma pauvre mère! se disait-elle parfois, quelle faiblesse! et quelle bonté! mais comment suffirons-nous? ô mon Dieu! ô Providence, veillez sur nous, sur mon frère! »

Elle finit par se calmer: l'image paternelle de son Dieu adoucissait l'inquiétude amère qui s'éveillait en elle; le travail, ce charmeur des âmes fortes, l'absorba, et elle fut toute surprise lorsque, sept heures sonnant, elle vit entrer Emmeric.

« Elles sont parties? dit-il, et Clairette parée de ses nouveaux atours?

— Tu savais donc?...

— Elle n'a pas pu faire autrement que de me les montrer... pauvre maman! elle est trop bonne pour cette petite fille.

— Elle est bonne pour nous tous.

— Je ne dis pas non, mais je pense à Michel qui paiera les pots cassés, je veux dire les glycines et la robe gris de lin.

— Eh bien! nous l'aiderons, et dans quelques années, Michel ne sera plus seul à porter ce fardeau, n'est-il pas vrai, Emmeric? »

Emmeric approuva d'un signe de tête énergique; il s'assit et lut pendant une demi-heure; on sonna alors, et Michel entra.

« Es-tu souffrant? lui dit Clotilde en l'embrassant.

— Je suis fatigué, le soleil est accablant.

— Assieds-toi vite, je sers le souper. »

Il s'assit et resta un instant immobile, comme un homme accablé; Emmeric le regardait avec attention, et il lui demanda avec douceur:

« Veux-tu boire un peu de vin? tu es tout en sueur. »

Michel essaya d'avaler quelques gouttes, et il parut ranimé; son frère, ému par une crainte secrète qu'il n'avait jamais ressentie, s'empressait autour de lui; il lui ôta son paletot et le remplaça par un vêtement plus commode; il le déchaussa et lui mit des pantoufles; Michel le regardait avec un sourire amical, et il lui dit enfin:

« Je te laisse faire, je suis si fatigué! »

Emmeric traîna la table, toute servie, auprès du fauteuil, et Michel essaya de porter à ses lèvres une cuillerée de potage, mais il ne put avaler.

« Ma bonne Clotilde, dit-il d'une voix faible, je t'en conjure, ne t'inquiète pas, mais je pense que je serai mieux dans mon lit. »

Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes:

« Je vais te donner le bras, dit Emmeric, viens, mon frère. »

Ils montèrent, Clotilde les rejoignit: Michel était couché et paraissait fort malade; elle lui tâta le pouls: il tenait une grosse fièvre; elle avait appris, chez les pauvres gens, à en reconnaître les symptômes; il tenait les yeux fermés et semblait dans un état d'extrême absorption:

« Le médecin! dit-elle tout bas à Emmeric. »

Il vint et il parut inquiet; Michel ne pouvait répondre à ses questions, et le docteur eut recours, pour s'éclairer, à Clotilde:

« Que fait monsieur votre frère?

— Il est employé chez M. Labriche, le fabricant de produits chimiques.

— Employé aux ateliers?

— Non, monsieur, au bureau.

— C'est étrange: on croirait à un cas d'empoisonnement par un acide arsénieux... j'ai trouvé de ces cas chez un ouvrier... je prescris le lait, comme je vous l'ai dit, et s'il arrivait des accidents, vous m'enverriez chercher. A demain, mademoiselle. »

Clotilde resta plongée dans une profonde inquiétude; son frère ne sortait de son assoupissement fiévreux que par de violents soubresauts; il éprouvait à l'estomac des contractions terribles, que le lait ne soulageait qu'à peine. Emmeric, assis auprès du lit, le considérait avec une attention attristée: quelquefois Michel, plus calme, les regardait, et ses lèvres pâlies ébauchaient un sourire. Une fois même, il leur dit:

« Cela ira mieux, n'inquiétez pas maman. »

A dix heures les deux dames rentrèrent, et on avait entendu la voix et le rire de Claire dans la rue silencieuse. Emmeric fut leur ouvrir la porte:

« Pourquoi n'es-tu pas venu nous chercher? demanda sa sœur.

— J'avais autre chose à faire.

— Maman, dit Clotilde qui était survenue, Michel se sentait fatigué, il avait un peu de fièvre, il repose... »

Madame Maurand s'émut, elle monta vivement; Claire la suivait; le malade avait les yeux fermés, mais au léger frôlement de la robe de la mère, il revint à lui:

« Ce n'est rien! dit-il, pendant qu'elle lui baisait le front avec une tendresse à laquelle il n'était pas accoutumé. Ne vous inquiétez pas!

— Que je ne m'inquiète pas! dit-elle en le regardant avec douleur. »

Claire le regardait aussi; un peu d'effroi, un peu de repentir agitaient son petit cœur, en voyant couché, souffrant, vaincu, ce frère, ce protecteur dont la bonté ne lui avait jamais fait défaut. Elle baisa timidement sa main qui reposait sur le bord du lit, et Clotilde les fit sortir toutes deux.

Sous l'influence de sa douce parole, madame Maurand, se prit à espérer; Claire se retira dans sa chambre et se déshabilla tristement: déjà, le plaisir passé n'était plus qu'un songe évanoui sous le brusque rayon de la réalité; elle ne se regarda pas au miroir, et se coucha après avoir dit de son mieux, comme une enfant qu'elle était:

« Mon Dieu! guérissez mon frère! nous aurions trop de chagrin aussi! faites qu'il aille mieux demain. »

Clotilde veilla toute la nuit et Emmeric dormit au pied du lit de Michel. M. BOURDON.

LEQUEL CHOISIR

(SUITE ET FIN)

Quelques mois ont passé sur ce tragique événement.

Paule, enfermée aux Ormes par son deuil et par ses regrets, a compté tristement les sombres jours d'un hiver prolongé. Le silence de la tombe et celui de la nature planaient autour d'elle; l'uniforme blancheur du linceul enveloppant la terre lui fatiguait le regard; et la solitude lui laissait de mélancoliques loisirs qu'elle employait à entretenir son chagrin.

Pour la première fois elle avait vu la mort terrasser l'un des siens; et il lui en restait une stupeur douloureuse dont elle ne se réveillait qu'avec une extrême lenteur.

La douairière de Chabrols, qui crut devoir lui faire une visite de nouvel an, la trouva changée et le remarqua tout haut.

« Peut-être regrette-t-elle Georges, pensa-t-elle ensuite. Elle se sera ravisée.... Ma foi tant pis pour elle. Maintenant il est trop tard. »

Puis, en la quittant, sans plus de compassion pour son attitude alanguie :

« On s'amuse merveilleusement à Mâcon, dit-elle; concerts, bals, comédies de salon, etc., etc! C'est à ne savoir où donner de la tête. Toutes ces fêtes-là font éclore à foison les cancans matrimoniaux; et, sans doute, plus d'une jolie danseuse consentirait à ce que le bruit de son mariage fût autre qu'imaginaire. Mais, dans la vie réelle, ce n'est pas ordinairement la chose désirée qu'on voit venir. En l'attendant, on lâche la proie pour l'ombre, quitte à s'en repentir quand il n'en est plus temps; et il se trouve, au soir de la vie, qu'on va mourir bredouille, comme dirait votre père. C'est fâcheux, très-fâcheux! mais.... c'est ainsi! »

Dans l'avenue, la voiture armoriée de la douairière rencontra l'américaine du docteur Albin qui trouvait le deuil des Barance assez avancé pour venir chercher la réponse sollicitée trois mois plus tôt.

« Décidément, remarqua-t-elle, les célibataires affectionnent le chemin de cette maison : l'automne dernier, le solitaire y éperonnait son bidet; aujourd'hui, c'est la patache du petit médecin qui roulotte de ce côté avec des intentions sournoises. »

La « patache » ne tarda point à revenir sur ses pas. Le cheval avait pris une allure indépendante qui trahissait les préoccupations de son conducteur : tantôt il rasait le fossé de la plus inquiétante façon; tantôt il faisait mine de retourner en arrière, trouvant la montée trop rude, apparemment; quelquefois, il s'arrêtait brusquement comme pour écouter un bruit lointain; et, l'instant d'après, à lui voir prendre un trot fantastique, on eût pensé qu'il se sentait poursuivi par quelque danger mystérieux.

Le docteur, inattentif d'abord à ces écarts de tenue s'en aperçut au moment juste où sa voiture allait verser en tournant trop court. Il passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune; et, poussant un soupir :

«Oublions ce rêve! dit-il tout haut. Oublions-le. »

Et il fit sentir énergiquement l'action du mors à son limousin.

« Quel vide dans mon cœur! reprit-il bientôt; quel vide dans mon cœur si je parviens à en arracher cette jeune fille!. Après tout, je peux combler ce vide... à défaut d'amour, à défaut de bonheur, il y a des devoirs à remplir, du bien à faire, un but noble et utile à donner à sa vie.... »

Il continuait de parler à haute voix, le pauvre docteur affligé!

Le cheval se crut interpellé par son maître et tourna la tête comme pour demander :

« Plaît-il? »

Il reçut un coup de fouet en réponse; mais un coup de fouet si léger qu'il ne s'en aperçut point.

Aux Ormes aussi, Pierre Barance parlait tout seul dans le salon qu'il arpentait à grand pas :

« En vérité, c'est à n'y rien comprendre! Elle repousse Georges parce qu'il est trop beau et qu'elle le suppose trop... bête.. cela humilie une femme, un mari bête. Elle congédie André, sous prétexte qu'il est trop.... militaire; c'est trop mince militaire, qu'elle voulait dire... je parie qu'elle l'eût accepté général! Maintenant elle dédaigne le docteur: Se confiner dans une bourgade! n'entamer aucun projet avec son mari, sans prévoir qu'une côte enfoncée, une tête fêlée, une dent à extraire ou un vésicatoire à prescrire ajourneront la chose projetée! s'exposer à voir l'intimité conjugale troublée, envahie par toutes les préoccupations fâcheuses de la profession! savoir son mari en contact incessant avec les dernières classes de la société, contact où il risque de perdre la distinction de ses manières! Se dire, chaque matin, qu'on verra peut-être ce mari succomber le soir à quelque maladie contagieuse! et n'être, après tout, que la femme d'un médecin de village!

» Médecin de village... médecin de village! ce titre en vaut bien un autre, que diable! surtout quand il est porté par un Aldin; qu'il rappelle tant de services rendus et un emploi si honorable de la vie... Médecin de village! Et dire que je n'ai rien su répondre à cela! Il y avait pourtant un tas de choses à répliquer, ce me semble... oui, vraiment... un tas de choses, corbleu! Mais quand cette petite sirène me regarde d'une certaine façon, quand elle me demande si sa présence me gêne, je deviens bête comme un lièvre et je ne sais plus que dire amen! »

Pendant que le chasseur exhalait ainsi l'humiliation de sa défaite, Paule relisait la dernière lettre de son amie :

« Petite belle, vous prenez les choses trop à cœur et vous avivez votre chagrin comme à plaisir. A quoi bon, je vous le demande?...

» L'amertume de vos larmes ne peut rendre un seul jour de vie à celui que vous pleurez, c'est trop certain! quant à vous, ma chérie, cette tristesse prolongée vous deviendra fatale; songez-y : la raison, la santé ne résistent pas toujours aux préoccupations funèbres... et, ce qui est plus grave peut-être pour nous autres femmes, l'esprit s'y déflore, la beauté s'y altère...

» Voyons, soyez raisonnable... le pauvre grand-papa, d'ailleurs, justifiait-il autant de regrets? Il était bon, sans doute, et vous aimait à sa manière; mais... son intelligence n'appartenait pas à la même famille que la vôtre, soit dit sans vous flatter. Et puis il devenait si infirme, si vieux! il avait fait son temps, le digne homme! Chaque jour de plus devait peser sur ses épaules comme un fardeau... Dieu l'a délivré : de quoi le plaignez-vous?...

» J'ai de grands projets pour vous; mais... je suis discrète et... vous ne les saurez pas encore. Ce que vous saurez, cependant, c'est que j'écris à votre père pour l'éclairer à votre endroit. Vous dépérissez, je le devine : et il ne s'en aperçoit pas! les hommes ont des yeux pour ne point voir. Vous êtes triste et il se dit :

« Cela passera. »

» Comme si cela ne devrait pas être passé déjà! vous tomberez malade pour tout de bon; et il s'imaginera vous guérir avec une ordonnance de médecin!

» Mais je suis là, moi!

» Je ne veux point que vous dépérissiez, que vous pleuriez et que vous mouriez de chagrin.

» Je vous appelle à grands cris pour vous guérir, pour vous consoler. Et si l'autorité paternelle ne fait pas droit à ma requête, si l'on ne vous amène pas de bon gré vous retremper dans les douceurs de l'amitié, refleurir dans le printemps parisien, eh! bien... j'irai vous enlever de force. »

Le ton de cette lettre avait d'abord froissé toutes les tendresses filiales de Paule; et, dans un premier mouvement de pieuse indignation, elle avait pris sa plume pour y faire une réponse qui l'eût probablement brouillée avec son amie. Mais, comme elle cherchait les termes de cette réponse sans parvenir à les trouver, son père entra chez elle, relisant, de son côté, la requête de la petite baronne.

La santé de Paule était-elle donc menacée comme l'affirmait sa correspondante?...

Effectivement, il la trouvait pâle aujourd'hui... et son appétit de pensionnaire diminuait.

Lui fallait-il, en réalité, un changement d'air, d'habitudes et de milieu?...

Sans doute, puisque madame de Lubecque l'affirmait... les femmes jugent si bien la situation des autres femmes!

Monsieur Barance eut peur... Il se rappela sa douce et chère Alice, jeune, belle à son tour... Il se souvint des fraîches couleurs qu'il avait vues se ternir au souffle de la mort! des yeux brillants éteints dans l'agonie et que ses doigts tremblants avaient eux-mêmes fermés pour le dernier sommeil! Il se laissa donc épouvanter; et comme en lui signalant le danger on lui en indiquait le remède, il s'en remit à l'ordonnance féminine et le voyage de Paris fut immédiatement décidé.

On écourta les adieux; on simplifia les paquets; Catherine reçut de brèves instructions; et Jacques, apprenant la grande nouvelle en même temps qu'il recevait l'ordre d'atteler pour conduire ses maîtres à la gare de Mâcon, Jacques, qui pouvait se dispenser de répondre, cependant, traduisit son émotion par un « Ah! » où se résumaient tous ses étonnements.

Des voyageurs nombreux encombraient les salles d'attente; les rencontres fortuites provoquaient de joyeuses exclamations; il se formait là des groupes et des coteries comme dans un salon; et le brouhaha des conversations se mêlait aux bruits retentissants du quai.

Tournant le dos à la porte, un homme gesticulait au milieu d'un cercle de jeunes femmes : un vêtement de couleur claire et de coupe printanière exagérait l'élancement de sa taille plus que fine; un bouton de rose ornait sa boutonnière; une canne microscopique se tortillait comme d'elle-même dans sa main gantée assez étroitement pour que la saillie des veines et l'étrange maigreur des formes s'accusassent sous le chevreau; des parfums variés s'exhalaient de son mouchoir brodé, de sa chevelure divisée en deux par une irréprochable raie, de toute son enveloppe enfin; et l'on eût volontiers attribué à l'intensité de ces parfums la petite toux dont les accès fréquents ponctuaient les propos de ce galant causeur.

Quand il se retourna, Paule reconnut Très-haut et Très-puissant Seigneur, le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse.

« Les voyageurs pour Paris, en voiture, en voiture! » cria-t-on en ouvrant les portes vitrées.

D'autres départs s'organisaient en même temps; il circulait des appels pour toutes les directions; chacun s'informait bruyamment, se pressait à l'étourdie; et le marquis eut à peine le temps de déposer un baiser sur les mains aristocratiques tendues vers lui en signe d'adieu.

Malgré la presse, le trouble et la confusion, il avait distingué les voyageurs des Ormes et ce n'est point le hasard qui le fit monter dans le wagon où ils venaient de s'installer.

Il parut néanmoins aussi surpris que charmé de cette heureuse rencontre, et se promit grand plaisir d'un voyage fait en aussi charmante compagnie.

Vraiment, le hasard devait le servir étrangement sur toute la ligne. C'était merveilleux :

Il se trouva qu'il descendait rue des Saints-Pères, tout près de l'Hôtel des Saints-Pères où Pierre Barance comptait s'établir avec sa fille.

« Un bon hôtel, affirmait le chasseur : clientèle sérieuse; maison calme; prix raisonnables et cour fleurie. »

Il se trouva aussi que le marquis se proposait de fréquenter assidûment leurs amis communs, les de Lubecque, logés rue de Grenelle-Saint-Germain.

Il se trouva encore ceci : Monsieur de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse resterait à Paris juste le temps que le père et la fille devaient y passer eux-mêmes.

Il se trouverait peut-être enfin cela : ils reviendraient ensemble comme ils étaient partis; toujours par le plus grand hasard.

« N'avez-vous pas reçu hier une lettre de Charnay? demandait le baron de Lubecque à sa femme, au moment même où les Barance quittaient l'hôtel des Saint-Pères pour venir la voir.

— Une lettre de Charnay?... Mais non. A moins que... ah! mon Dieu! il me semble en effet... attendez donc que je me souvienne... oui, vraiment : Germain m'a monté une lettre à l'instant où l'on m'essayait une coiffure nouvelle; mais j'étais si préoccupée de cette malheureuse coiffure, que j'ai complétement oublié la missive en question. Était-elle de Charnay ou d'ailleurs? Je n'y ai point pris garde : cette coiffure allait si mal! Justine, allez me chercher une lettre qui doit être sur ma table de toilette. »

Justine revint avec cinq ou six cocottes de papier blanc bordé de noir qui avaient constitué la lettre par laquelle Paule avertissait la baronne de sa prochaine arrivée : le dernier des Lubecque l'avait ainsi transformée. Déplier les cocottes et rapprocher les morceaux, cela semblait facile; mais il y avait des lacunes... les parties absentes étaient peut-être arrondies en projectiles destinés à bombarder le nez d'un professeur quelconque... Cependant une poulette complaisante, en déployant son aîle, laissa lire au revers :

« Nous arriverons jeudi soir; et notre première visite sera pour v... »

— Jeudi! mais c'était hier! et moi qui ne me rappelais plus les avoir pressés de venir! Mais c'est qu'il me gêneront horriblement! Il me faudra les piloter partout! Et puis, ne vont-ils pas un peu sentir la province au milieu de notre monde?... »

La baronne avait si bien cru s'enraciner tout de suite dans le noble faubourg, où son mari possédait naturellement sa place, qu'elle en oubliait son terroir originaire.

« Vraiment ils ont pris feu bien vite! reprit-elle avec un léger haussement d'épaules. Après tout, cette petite est charmante et l'on ne trouverait nulle part meilleure pâte d'homme que son père. Elle m'adore. Il m'admire : qu'ils soient donc les bienvenus! »

Cela dit, elle piqua un nœud de dentelle dans ses cheveux, une fleur à sa ceinture et descendit au jardin.

Une vaste serre y faisait luire son vitrage au soleil; et là, parmi les plantes rares et les jets d'eau murmurants, des chants d'oiseaux traversaient le grillage doré d'une volière, comme d'harmonieuses fusées.

Cette volière était la passion actuelle de la jeune femme.

« Passion innocente! » dira-t-on.

Innocente en elle-même, c'est vrai; mais coupable dans ses effets, puisqu'elle absorbait, en des soins puériles, des heures qui manquaient ensuite à madame de Lubecque pour l'accomplissement de sérieux devoirs.

Les oiseaux du Cap, de la Norwége et de la Chine retrouvaient chez elle, dans l'esclavage, des réminiscences du pays natal, c'est vrai; les matériaux particuliers dont se composaient leurs premiers nids, le fragment de roc familier où quelques-uns aiment à percher, l'arbuste qu'ils affectionnent, la nourriture qui leur est propre, rien ne leur manquait. Mais, tandis que la baronne les servait minutieusement elle-même, elle oubliait parfois l'heure où elle devait administrer un médicament à Louisette, surveiller la leçon de Margot, accompagner Loulou à la promenade ou présider quelque enfantine réunion qui dégénérait, sans surveillance, en une bataille rangée.

Elle oubliait bien d'autres choses encore, la petite baronne, au milieu de ses oiseaux bleus, rouges et bigarrés!

Et tenez, en ce moment, elle ne se rappelait pas plus la présence de Paule à Paris, qu'elle ne se souvenait tout à l'heure de l'avoir engagée à y venir; ses bengalis l'absorbaient!

En levant les yeux pour suivre leurs ébats, elle rencontra une forme gracieuse qui s'avançait entre les grappes fleuries et les feuillages délicats :

« Ah! mignonne, c'est donc vous, enfin! s'écria-t-elle joyeusement. Je comptais les minutes en vous attendant et je tremblais que vous ne vinssiez pas! »

Elle se croyait sincère en disant cela : l'habi-

tude d'une certaine amabilité rend ces petits mensonges si naturels !

Il lui sembla donc avoir désiré sans interruptions ni caprices la présence de sa « chère petite province », car c'est de ce nom qu'il lui plut de caresser Paule à partir de ce moment. Elle redevint son admiratrice comme elle l'était sous les grands bois de Chapaize et la produisit avec le même entrain qu'elle eût mis à exhiber n'importe quelle curiosité exotique.

Paule fut accueillie avec une bienveillance marquée par un monde capable d'apprécier sa distinction native et sa grâce naturelle ; dans une certaine coterie, son apparition fit presque sensation ; il fut de mode, un instant, de l'entourer, et il ne tint qu'à elle de croire à sa propre souveraineté.

Son deuil prolongé sévèrement, qui lui interdisait les bals et le théâtre, ne la privait pas, toutefois, de distractions d'un autre ordre. Elle se promenait au bois, elle assistait à des conférences où le beau monde se donnait rendez-vous ; elle visitait les musées en compagnie de connaisseurs qui lui apprenaient à voir et à juger ; elle passa même une après-midi à une exposition industrielle dont un ingénieur civil faisait les honneurs à la petite baronne. Elle en sortait, un peu lasse de regarder et d'écouter, quand elle rencontra, sur le seuil, Henri Lecomte dont elle ignorait la présence à Paris !

Madame de Lubecque l'arrêta au passage en lui faisant une aimable querelle de ce qu'il n'était pas venu encore l'informer de son arrivée.

Il promit, en souriant, de réparer ses torts et poursuivit à demi-voix :

« Je tiens d'autant plus à vous voir bientôt, que j'ai beaucoup de choses à vous raconter : je puis enfin dire : Eurêka ! L'énigme dont je cherchais le mot ne me l'a point refusé plus longtemps. Je touche au but ; et je suis à la veille de reconstruire et de repeupler Montaigu !

— Bravo, cher ami. Nous y danserons, n'est-ce pas ? »

La baronne n'attendit point la réponse à sa question. Elle venait d'apercevoir le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse faisant de vains efforts pour arriver à elle en perçant la foule.

Etait-ce bien à la baronne que le marquis tentait ainsi d'arriver ?

Durant tout le trajet de l'exposition à la rue de Grenelle où l'on devait dîner chez la baronne, Paule resta silencieuse. Elle se reportait à l'époque où elle entrevoyait la petite lampe de Montaigu à travers les ombres de la nuit et se figurait d'avance la vieille demeure rajeunie, étincelante de lumière et animée par des bruits de fête.

Après le dîner, le domestique qui venait d'introduire le marquis aux noms multiples, annonça presque en même temps :

« Monsieur Lecomte-Dumaine. »

—Ah ! ce cher Comte ! » pensa Pierre Barance heureux de retrouver cette sympathique figure.

On descendit au jardin ; on envahit la serre ; et les survenants se trouvèrent en assez grand nombre pour qu'il se formât des groupes distincts et des apartés.

Décidément, le père de Paule et le seigneur de Montaigu s'accaparaient l'un l'autre. Ils s'étaient assis devant un palmier, la volière en face d'eux, et leurs fronts effleurés par les cascatelles d'archidées qui ruisselaient des suspensions d'albâtre.

Par quelle progression d'idées et de sentiments en arrivèrent-ils à ce point que, les yeux dans les yeux, et souvent la main dans la main, ils ressemblaient à deux amis anciens, à deux frères, même en plein épanchement de confiance et d'affection ?...

Il vint un moment, cependant, où l'interlocuteur du jeune homme repoussa plus amples confidences :

« Et qu'aurais-je besoin d'autres détails ? L'abbé Leclerc et mes propres observations m'en ont assez appris sur votre caractère et sur votre honorabilité.

— Mais, monsieur...

— N'est-ce pas l'essentiel ? Votre physique, je le connais ; votre esprit, je l'apprécie.

— Mais il est d'autres points sur lesquels...

— Oui, oui... l'état d'esprit dans lequel madame votre mère est tombée en vieillissant... Pauvre femme ! de grands chagrins en sont la cause, n'est-ce pas ? Eh ! mon ami, ne peut-il m'en arriver autant du jour au lendemain ?

— L'ombrageuse délicatesse seule...

— Assez ! je devine ce que vous allez me dire.

— De grâce, laissez-moi parler !

... L'ombrageuse délicatesse de ma mère n'a pu supporter certaines appréhensions. Quand la ruine de mon père éclata le lendemain de sa mort, elle crut voir cette ruine entraîner celle de ses commettants et sa raison ne résista point à cette terreur qui, grâce à Dieu, n'était pas justifiée ! J'abandonnai mes droits comme elle avait elle-même abandonné les siens ; et toutes les créances furent liquidées intégralement. Mais il ne nous restait alors...

— Je n'entends rien aux chiffres ! je n'entends rien aux chiffres ! interrompit le chasseur en se bouchant les oreilles. Si vous y tenez absolument, nous en parlerons plus tard ; mais je vous demande grâce pour aujourd'hui. Une reddition de comptes ! un exposé de situation ! cela sonnerait fort mal dans ce cadre enchanteur. Rejoignons plutôt ces dames qui doivent commencer à nous trouver un peu... comment dirai-je ? Et, tenez, entre nous, ce n'est pas à moi qu'il faut faire votre cour, mon jeune ami ; non, vraiment pas à moi ! En fait de mariage, je n'ai aucune influence sur cette chère enfant ; il suffit que je lui présente un mari, pour qu'elle le trouve inacceptable. Ne me chargez donc pas de plaider

votre cause; elle serait perdue d'avance. Que diable! quand on a votre âge, votre tournure et qu'on est sérieusement épris... allons, je vais m'enferrer. Je voulais dire : Tâchez de plaire! et, si ma paternité ne me faisait pas un devoir de la discrétion, j'ajouterais : cela ne vous sera peut-être pas difficile. Bon! je me suis enferré. Ma foi, tant pis! »

Ce disant, le Nemrod bourguignon alla saluer quelques douairières formant un aréopage ambulant sur les pelouses du jardin. La conversation s'engagea facilement entre eux ; et, au bout d'un instant, les vieilles dames éclatèrent en chœur, d'un rire plus jeune que leur âge :

« Et vous vous prêtez à cette fantaisie, monsieur ?

— Que voulez-vous, madame la comtesse! quand on n'a qu'une fille...

— C'est tout bonnement un caprice de pensionnaire.

— Une velléité tout à fait bourgeoise.

— Une invention du plus pur provincial!

— Monter sur l'Arc-de Triomphe!!! »

Et les vieilles dames s'en divertirent de nouveau.

« Positivement, je parle trop! pensa le chasseur un peu décontenancé; qu'avais-je besoin de livrer à ces moqueuses le programme de notre matinée? Après tout, je ne vois pas ce qu'il y aura de si ridicule à nous lever tôt demain comme à la campagne, à nous rendre au bois pour y jouir de la fraîcheur matinale et à gravir les marches nombreuses de l'Arc-de-Triomphe pour admirer le panorama! »

D'autres oreilles que celles des douairières avaient saisi ce programme :

« Très-bien! pensa le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse en le gravant dans sa mémoire; le hasard me sera favorable cette fois encore. »

« Certainement, remarqua le solitaire, cela ressemble à un rendez-vous déguisé que cet excellent homme laisse traîner sur mon passage. A moi de le ramasser! »

Le lendemain, Paule et son père, escortés par un domestique à la livrée des Lubecque, descendaient à cheval la rue des Saints-Pères, suivaient un instant les quais, traversaient la Seine et s'engageaient dans la splendide avenue des Champs-Élysées : les pelouses couleur d'émeraude, les tapis de fleurs parfumées, la jeune verdure des arbres, le scintillement des gerbes liquides, tout cela formait un ensemble charmant qui transportait la jeune fille en pleine féerie.

Au bois, elle s'étonna du grand nombre d'amazones et de cavaliers qui choisissaient comme elle cette heure matinale de promenade. Elle but une tasse de lait à la laiterie suisse, s'enfonça le plus loin possible dans les allées de vieux arbres et fit le tour du lac en s'étonnant de le trouver plus petit que la moindre mare bressane.

Elle examinait curieusement la cascade, quand le salut d'un cavalier en détourna son attention.

« Eh! bonjour, mon voisin! s'écria le chasseur reconnaissant le châtelain de Montaigu; quelle bonne fortune de vous rencontrer ici! En vrai parisien que vous êtes, vous devez faire un merveilleux cornac pour des provinciaux! Je vous tends mes lacs au passage et je vous capture car... »

Sa phrase fut interrompue par une toux grêle qui planait honteuse entre les oreilles d'un cheval au pas; aux flancs de cet animal s'accolaient deux jambes d'une proverbiale maigreur surmontées d'un buste invraisemblable d'étisie, terminé par une tête dont la chevelure avait des tons verdâtres d'un étonnant effet.

Le tout, jambes, buste et tête, constituait le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, badigeonné de frais.

A cette vue, Pierre Barance fit une légère grimace, mais le marquis, sans la remarquer, aborda les promeneurs en bénissant l'heureux hasard qui le plaçait sur leur chemin; il s'offrit galamment pour cicerone et tenta d'entrer immédiatement en fonctions :

« Laissez-moi vous faire les honneurs du jardin d'acclimatation, dit-il; vous y verrez... Eh! bien, quelle mouche les pique ? »

Les chevaux pressaient leur allure et le marquis se trouvait brusquement distancé.

Sans égard pour sa petite toux qu'exaspérait tout rapide mouvement, il poussa son cheval et regagna sa distance :

« Vous y verrez entre autres curiosités importées récemment, une jeune autruche qui paraît devoir... Ah! ça mais... leurs chevaux prennent le mors aux dents, ce me semble... »

La petite toux protesta encore contre une nouvelle tentative de son propriétaire pour regagner le temps perdu :

« Qui paraît devoir se résigner aux langueurs de l'exil; à vrai dire, on cherche à lui rendre cet exil aussi... décidément, c'est le diable qui les emporte! »

— Excusez-nous, monsieur le marquis : nous ne sommes pas maîtres de nos montures », cria de loin la bonne grosse voix du chasseur.

« Après tout, pensa le cavalier d'arrière-garde, ils seront bien forcés de se modérer dans la grande avenue, je les y rejoindrai. »

Mais la modération, en ce moment, n'était le fait ni de ces chevaux-là ni de ceux qui les montaient. Ils disparurent bientôt dans un nuage de poussière, tandis que monsieur Barance, étourdiment, jetait au marquis cet étrange rendez-vous :

« Nous vous attendrons sur l'Arc-de-Triomphe. »

« Sur! sur!.. encore si c'était dessous! grommelait le gentilhomme; cette espèce de saint

Hubert me croit-il des jambes de cerf et des poumons d'écureuil ? »

L'espèce de saint Hubert atteignit le premier le faîte du monument au pied duquel les domestiques tenaient les chevaux en main.

En montant derrière lui, Paule demandait à Henri s'il assisterait le soir à la lecture de vers chez la duchesse d'Ergosse.

« Je ne me suis pas fait présenter chez la duchesse, mademoiselle; mes relations ne sont pas dans le noble faubourg.

— Cependant, madame de Lubecque n'a pas d'ami plus intime que vous, je crois ?

— Cette intimité date de notre enfance, du temps où elle appartenait par sa famille au monde de saffaires.

— Ah! »

En disant ce « ah ! » Paule songeait aux prévenances flatteuses dont la duchesse la comblait. Elle avait un petit-fils, cette duchesse, un petit-fils un peu étourdi, un peu prodigue; il avait mené grand train sa fortune personnelle ; aussi songeait-on sérieusement à le marier.

« En vérité, j'aurais dû vous laisser sous la garde du marquis ! criait d'en haut M. Barance. Vous grimpez comme des tortues. Mais arrivez donc, arrivez donc! Mon Dieu! que c'est beau, tout cela! »

L'enthousiasme du chasseur devant la merveilleuse étendue qui se déroulait à ses pieds ne connaissait plus de bornes. Comme s'il eût, le premier, découvert les monuments, les avenues, les places et les rues qu'inondait le gai soleil de mai, il les nommait à voix haute et les désignait du doigt.

Le vertige des hauteurs le gagnait pour le rajeunir de vingt ans; et la pauvre Paule avait vraiment alors un mentor singulier.

Un mot d'Henri lui rappela leur entretien de la veille; et, galvanisé par ses impressions du moment, il se jeta, tête baissée, au-devant de la situation. La présence du jeune homme l'encourageait d'ailleurs :

« Ma petite Paule, dit-il, nous voici entre ciel et terre, excellente position pour échanger des confidences, attendu que les pigeons ramiers qui fendent l'air en compagnie des hirondelles peuvent seuls les saisir au vol et ne le répéteront pas... Tiens! voilà le petit-fils de la duchesse qui trotte en bas... aidez-moi donc, vous! fit-il à l'oreille d'Henri.

— Vous disiez? demanda Paule curieusement.

— Je disais... je disais que... nous connaissons monsieur le comte du Maine depuis un an bientôt et que... nous avons pu l'apprécier dans les douceurs d'une intimité qui... d'une intimité que... mais aidez-moi donc! murmura-t-il de nouveau.

— D'une intimité qui?...

— Eh! parbleu, d'une intimité qui peut devenir plus étroite encore si tu le veux. Je l'ai confessé hier, ce beau mystérieux; je lui ai tiré son secret du cœur..... sans préméditation... oui... cela s'est fait tout naturellement. Il est vrai que cela se passait entre douze douzaines de mauviettes et un taillis de plantes rares... M'aiderez-vous, enfin? Eh! bien, puisque vous ne m'aidez pas, je m'en tirerai tout seul et je brûle mes vaisseaux :

» Mademoiselle Barance, ma fille, je ne vous recommande nullement le comte ici présent. Il m'est parfaitement égal que vous le désespériez ou non; et je ne tiens pas le moins du monde à l'avoir pour gendre. Seulement, par devoir paternel, je suis tenu de vous avertir qu'il aspire au bonheur de vous faire comtesse du Maine. J'ai dit!

— Comtesse du Maine! se récria le jeune homme avec un éclat de voix qui faillit faire tomber de son nid une petite hirondelle éveillée en sursaut. Comtesse du Maine? Mais je n'ai jamais dit cela!

— Comment! vous le niez?

— Formellement.

— Vous ne m'avez pas confié que votre désir le plus ardent est d'épouser ma fille? ma fille Paule, ici présente, entre nous deux, au sommet de ce monument?...

— Je vous en supplie, monsieur.....

— Et vous venez maintenant me dire, en face d'elle, que vous n'en voulez plus!... mais alors vous êtes un mystificateur odieux et je n'ai rien de mieux à faire que de vous précipiter...

— Écoutez-moi du moins auparavant!.. Oui, mon vœu le plus cher est celui que vous venez de traduire; mais, en offrant mon nom à mademoiselle Barance, je n'y joins aucune couronne héraldique : ma femme ne sera jamais comtesse.

— Mais ce titre de comte?...

— Quel titre?... En ai-je usurpé aucun? me suis-je vanté d'une noble origine? ai-je étalé quelque part un seul fragment d'armoiries?...

— Alors..... alors... Lecomte?.

— Lecomte n'est pas un titre mais un nom : celui de mon père; Dumaine est celui de ma mère. Dans le monde des affaires, on adopte volontiers ces alliances de noms. »

Le monde des affaires! pour la seconde fois, cela sonnait désagréablement aux oreilles de Paule... Henri perdait beaucoup de sa distinction en prononçant cette phrase.

M. Barance essuyait son front où la sueur avait perlé.

« Après tout, dit-il en remettant son chapeau, ma fille n'a pas l'habitude d'être comtesse et peut se dispenser de la prendre. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de se jucher sur un titre pour occuper dans le monde une haute situation, et avec une belle fortune...

— Mais, interrompit encore le jeune homme, je ne possède pas cette fortune-là...

— Comment, monsieur?



— J'y arriverai : personne n'en doute; mais elle n'est pas faite encore. Suis-je coupable de votre erreur là-dessus? N'avez-vous point repoussé hier toutes les explications que...

— Elles m'ont semblé superflues : quand l'on se propose de rebâtir le château de Montaigu et de le remplir de monde...

Henri se frappa le front avec désespoir : il comprenait :

— M'avez-vous laissé dire quelles constructions je voulais faire? M'avez-vous laissé dire quels hôtes j'entends y recevoir?... Ces constructions édifiées avec les matériaux écroulés de la vieille demeure féodale, ce sera des fours, des magasins, des ateliers. Ces habitants qui remplaceront les hommes d'armes derrière les murailles, ce sera une légion d'ouvriers. La demeure enfin dont ma femme sera la reine...

— C'est une usine?

— Pas autre chose. On fera là un ciment dont j'ai découvert la merveilleuse composition à force de recherches, d'expériences, de veilles...

« Hélas, pensa Paule, c'est donc ce genre de composition qu'éclairait la poétique lampe de Montaigu! »

— De l'avis de tous les savants, de tous les industriels, auxquels j'ai soumis ma découverte, il y a là une fortune, non-seulement pour moi, mais pour quelques autres. J'appelle à moi les ouvriers sans ressources; j'emploie les bras inoccupés; je rends l'aisance à de misérables familles; et je me sers de mon influence sur cette ruche travailleuse pour instruire, pour relever, pour catéchiser enfin! Cet avenir sera peu brillant aux yeux du monde, peut-être; mais c'est celui d'un honnête homme, d'un chrétien..... ce sera celui d'un être bien heureux entre tous les êtres, si..... »

Il n'acheva point et se tourna vers Paule avec des yeux humides de larmes.

Elle baissa les siens en palissant et dit seulement :

« Descendons... le froid nous gagne. »

Au pied du monument, le marquis arrivait hors d'haleine :

« Vous descendez déjà? ah! c'est me jouer un mauvais tour; j'allais vous rejoindre en deux enjambées et j'aurais... »

Une quinte de toux lui coupa la parole.

*
* *

Ce jour-là, M. Barance enviait presque le sort d'un renard pressé par le furet, d'un dix-cors poursuivi par les chiens, d'un quartau découvert dans sa bauge.

Ce jour-là M. Barance eut presque une tentation de sévérité envers sa fille, et se demanda si elle voyait bien clair dans la vie et dans son propre cœur.

Car, ce jour-là, M. Barance dut porter à son jeune ami le refus de Paule.

« Elle l'appréciait pourtant, songeait-il en chemin; je croyais même m'apercevoir!... Enfin! je me trompais apparemment. »

Hélas! dans le cœur de Paule, l'orgueil s'était livré un grand combat avec l'estime et un commencement d'affection..... et l'orgueil avait vaincu!

En vain la sympathique image du solitaire se dressait-elle devant la jeune fille avec le prestige de sa beauté morale.

L'orgueil lui opposait le chef d'usine les mains parfois salies au contact des choses fabriquées! le *patron*, les coudes appuyés sur des livres de comptes et le cerveau plein de préoccupations matérielles! le fabricant de « mortier » en quête de placements pour sa marchandise!

On n'annonçait plus dans le monde la reine des salons :

« Madame la Comtesse du Maine. »

On n'y annonçait même point madame Lecomte : les gens de travail restent chez eux; ils se lèvent matin et se couchent à neuf heures.

L'orgueil souffla bien d'autres absurdités dans l'esprit de Paule, et Paule en garda le secret... Avait-elle peur qu'on ne les combattît? ou se sentait-elle honteuse d'elle-même?

Enfin l'orgueil étouffa cette tendrese qui commençait à fleurir; et ce cœur fut tristement muré par le ciment qu'on allait gâcher à Montaigu.

Pauvre Paule!...

Tandis que son père allait, d'un mot, désoler l'inventeur, souffrante, agacée et mécontente plus que jamais d'elle-même, elle attendait la duchesse qui devait l'emmener à une conférence.

Les attentions de la vieille dame allèrent *crescendo* jusqu'à ce qu'elles cessassent brusquement. Elle s'était renseignée sur la fortune de Paule et portait ses vues ailleurs. Quand on « s'enroture, » encore faut-il que la mésalliance soit payée son prix.

Deux ou trois déceptions de ce genre ouvrirent les yeux de Paule... Le passé lui revint en mémoire avec ses joies repoussées; et Pierre Barance crut voir parfois sa fille étouffer un soupir...

« Croyez-vous que Paris lui soit encore bon? » insinua-t-il à la baronne qui méditait une fugue aux bains de mer où son mari ne pouvait l'accompagner.

Du coup, ses compagnons de voyage étaient trouvés!

Elle sut faire ordonner les bains de mer à Paule par son propre médecin et l'on partit ensemble.

Il s'en suivit un voyage en Suisse, quelques autres pérégrinations encore; et le nemrod bourguignon ne regagna sa province que juste à temps pour y ouvrir la chasse chez le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse. Encore cette expédition faillit-elle s'envoler en fumée : quand les invités du gentilhomme arrivèrent à

son château, ils l'y trouvèrent alité, la poitrine sifflante et la parole entrecoupée.

Mes piqueurs sont... à vos ordres, leur dit-il avec peine ; partez... sans moi... et... amusez-vous... bien !

Il jouait vraiment de malheur, ce pauvre marquis ! tout le printemps, tout l'été, sous les prétextes les plus ingénieux, il avait voulu se joindre aux pérégrinations des Barance, mais toujours, au moment du départ, la maligne fée qui torturait son existence le touchait de sa baguette maudite ; et la crise d'asthme anéantissant ses projets, faisait instantanément, du faux jeune homme, un vieillard véritable.

Cette fois, la crise dura longtemps et les bonnes dames du voisinage se firent un devoir de distraire le patient par leurs charitables visites. Il fut donc tenu au courant de tous les événements de la contrée.

Au milieu de l'hiver, on lui apprit que, après une action d'éclat, sur les flancs de l'Atlas, le lieutenant Vallier, décoré d'une main par son colonel, avait reçu, de l'autre main, la fille de ce colonel en mariage ; une fille jolie, bonne et riche, s'il vous plaît !

On lui dit un peu plus tard la joie du juge de paix de Cluny en donnant sa fille aînée au docteur Aldin et sa seconde fille à Georges Naire : deux filles bien élevées, bien apparentées et bien dotées ; tout le monde le sait.

Enfin, dans la semaine de Pâques, on attacha le bouquet final à la tuile faîtière du nouveau Montaigu ! et en même temps, une grande nouvelle se répandit dans la contrée :

Henri Lecomte-Dumaine, l'heureux possesseur d'une découverte que l'Angleterre avait voulu déjà lui payer bien cher, Henri Lecomte-Dumaine allait donner une châtelaine à son manoir, une reine à son royaume, une étoile à son existence : en mai prochain, il épouserait... devinez qui ?...

Une petite femme qui s'enveloppait les hanches d'un tablier de toile pour confectionner des plats sucrés à la cuisine, mais qui avait l'esprit orné de connaissances variées.

Une jeune personne qui eût brillé dans le monde d'un éclat envié, si elle en eût pris la peine, mais qui préférait se faire joyeusement la servante des siens à l'ombre du foyer.

Ce portrait est assez ressemblant pour qu'il devienne superflu d'écrire au bas :

ANTOINETTE VALLIER

n'est-ce pas ?

Paule fut sa demoiselle d'honneur..... Mais la sentant si digne du bonheur qu'elle-même avait refusé, elle lui en souhaita sincèrement la durée.

Quelques années se passèrent et les bénédictions de Dieu se répandirent sur ces mariages. Il entr'ouvrit son ciel pour en faire descendre des anges roses et blonds qui appelèrent ces jeunes femmes « Mère ! » et qui furent l'orgueil de ces jeunes hommes.

Il y eut du travail, des sollicitudes, des dévouements à ces divers foyers ; mais combien de joies les payèrent au centuple !

Quant à Paule, découragés par ses premiers refus ébruités, les jeunes gens du pays ne lui donnaient plus l'occasion de révéler ce qu'elle pensait maintenant du mariage.

Pierre Barance, toutefois s'attristait à mesure que ses cheveux grisonnaient et qu'il sentait ses jarrets moins souples :

« La laisserai-je donc plus tard seule, toute seule au monde... » pensait-il.

Il s'en ouvrit un jour au marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, oubliant que Paule, effrayée par son âge et par sa mauvaise santé, l'avait repoussé aussi trois ou quatre ans plus tôt.

Le marquis venait inviter les Barance à un dîner de quarante couverts.

Ce dîner n'eut pas lieu, la fée persécutrice s'arrangea de manière à faire contremander les invités. Mais le marquis nota la confidence pour s'en souvenir en temps opportun ; et quand sa crise fut passée, il se sentit si dispos, si ragaillardi, comme disait son valet de chambre, que cette fois, il se fit illusion à lui-même et se crut rajeuni.

La veille, il est vrai, il avait reçu de Paris un nouveau râtelier, un corset d'invention récente et une teinture capillaire employée immédiatement.

Recrépi pour la circonstance et content de lui-même, il fit donc atteler pour se rendre aux Ormes où il resta toute la journée.

Que se passa-t-il, pendant ces longues heures, entre les trois personnes réunies dans le grand salon ?

Quels arguments furent produits ?

Quelle résistance leur opposa-t-on pour y céder ensuite ?...

Catherine faisait trop de bruit pour que l'écho lui en arrivât. Jacques, qui entendit tout sans le vouloir en époussetant la bibliothèque voisine, ne le répéta jamais.

Toujours est-il que, le soir venu, le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, prenant congé, tira de son petit doigt un diamant de prix, le passa tendrement à l'annulaire de Paule, et, lui baisant la main :

« Daignez l'accepter, dit-il d'une voix chevrotante ; c'est l'anneau des fiançailles. »

L'étonnante nouvelle se répandit promptement, accompagnée de commentaires aussi nombreux que variés.

Antoinette soupira ; la douairière, qui berçait le quatrième enfant de son neveu, interrompit cette douce besogne pour se frotter les mains :

« Le « malotru » s'est fait attendre ; mais il est venu ! dit-elle en ricanant. Il fallait cette conclu-

sion pour la moralité de la chose; cela ne devait point manquer et... c'est ainsi ! »

Le « malotru » voulut donner un éclat princier à son mariage : des embellissements de toute nature se firent au château ; les ouvriers de tous métiers l'encombrèrent pendant plusieurs semaines; on y prépara des fêtes homériques ; et les splendeurs de ces apprêts furent dépassées encore par celles de la corbeille.

Mais, chose étrange, à mesure que le moment de son bonheur approchait, le marquis semblait hanté par de sombres appréhensions et l'on put constater l'effroyable jalousie qui croissait en lui d'heure en heure.

Une jalousie anticipée!

Que serait-ce donc plus tard?...

Enfin voici le grand jour!

Paule, impassible, revêtue de sa parure blanche, reçoit sa famille et ses amis avec des manières de grande dame qui lui sont naturelles. Les invités s'étonnent de ne pas avoir été précédés par le fiancé; et Pierre Barance, décontenancé complétement par l'événement qui se prépare, se demande encore s'il doit se réjouir ou s'affliger.

Le cortége est au complet depuis un instant; les cloches de Charnay ne sonnent plus; décidément, le fiancé se fait attendre.

Enfin voici un bruit de roues. Quatre chevaux enrubannés font voler sur l'avenue la calèche armoriée du marquis. Il vient. C'est lui!

Non, ce n'est pas lui, mais son valet de chambre pâle et tremblant :

« Monsieur le Marquis... dit-il en s'inclinant devant Pierre Barance.

Il ne put achever.

— Le marquis est malade?...

— Il est... mort!... entre mes bras... étouffé par son asthme... tout à l'heure... en gagnant sa voiture!... Je viens décommander sa noce. »

Le malheureux avait une telle habitude de « décommander, » qu'il eût trouvé difficilement une autre formule.

***

Paule a renoncé pour toujours au mariage. Sa jeunesse s'est envolée avec ses illusions; elle se fait vieille prématurément; et la misanthropie l'aurait envahie avec toutes ses tristesses, si M. Leclerc n'eût enveloppé d'une sollicitude toute paternelle cette brebis souffrante de son troupeau.

Grâce à ses exhortations, Paule s'est dit comme autrefois le docteur Aldin :

« A défaut de bonheur, il y a le devoir. »

Son devoir, à elle, son devoir choisi entre tous, c'est la charité.

Pierre Barance lui laissa peu à peu transformer les Ormes en orphelinat.

Certes, elle est belle et touchante à voir entourée des humbles abandonnés dont elle se fait la mère. Néanmoins, le chasseur, qui est aujourd'hui un vieillard, soupire en contemplant ce groupe et murmure :

« C'est égal... des petits-enfants de ma propre lignée, de mon propre sang, cela m'eût fait une vieillesse plus heureuse! »

MÉLANIE BOUROTTE.

FIN.

REVUE MUSICALE

Le roi de Lahore.
Matinée musicale de madame Lafaix-Gontié.

—

Nous avons dit ce que nous pensions de la musique réaliste qui, malheureusement, semble faire école, de nos jours, en dépit des avertissements salutaires et des traditions de bon goût qui devraient réprimer les imaginations folles de quelques compositeurs modernes. L'inconcevable orgueil de Wagner a brouillé bon nombre de cervelles. Se faire un nom illustre, en bouleversant quelque chose, n'est-ce pas le rêve des hommes d'aujourd'hui? Entraîner le public dans des chemins inextricables, le pousser vers un pic alpestre d'où il roulera dans l'abîme, quand la neige sera fondue, voici la fantaisie de certains hommes qui ne calculent pas la portée de leurs entraînements téméraires. Wagner marche dans cette voie; ils emboîtent le pas et regardent avec une sorte de pitié dédaigneuse les grandes œuvres produites et les grands maîtres morts. Ils travaillent à se confectionner de petites statues d'argile que le moindre souffle renversera; quel splendide avenir! Ce qui manque essentiellement à notre génération c'est le jugement, la simplicité, le sens vrai des choses, en littérature, en peinture, en musique, je dirai même en conversation, on manque de charme, de grâce et de mesure. On se moque de la naïveté qui a servi à faire tant d'œuvres délicates et charmantes. On dit généra-

lement qu'il faut prendre le temps comme il vient et les choses comme elles sont. Convenons que c'est difficile!

Cette longue digression nous a été inspirée par la belle, très-belle partition de M. Massenet, dont la mémoire s'est trop souvenue de la méthode de Wagner qui écrase, avec si peu de cérémonie, la voix de ses chanteurs sous le bruit dominant et impérieux d'un orchestre formidable. Nous ajouterons que notre jeune compositeur a trop facilement accepté un sujet inacceptable. Il nous transporte dans l'Inde dont nous ne connaissons ni les mœurs ni le caractère, et dont nous ignorions la religion fondée par le dieu Indra. Les vierges et les grands prêtres, représentants de ce culte, jouent un rôle important dans dans le libretto de M. Gallet, de sorte que nous entrons, en écoutant l'opéra nouveau, dans un monde de faits, d'idées et de sentiments qui nous étonne et nous fatigue, parce que rien ne s'y retrouve qui ressemble à ce qui nous frappe et nous émeut dans le nôtre. C'est encore une tendance vers la manière du compositeur allemand. Ces réserves faites, proclamons que l'œuvre de M. Massenet est extrêmement remarquable; que lorsqu'il abdiquera cette haine *du motif*, qui est une des grâces de la musique française; lorsqu'il comprendra que la mélodie est l'âme de la musique qui chante dans les plus grandes œuvres, il montera à toutes les hauteurs de l'art. Des compliments vulgaires ou des critiques banales ne conviendraient pas, selon nous, à ce jeune maître; c'est pourquoi nous nous efforçons d'entraver ses pas dans le chemin où il paraît vouloir noyer les facultés puissantes que Dieu a mises en lui.

L'ouverture, dont l'ordonnance musicale est à la fois simple et claire, accuse la couleur du drame sous la forme d'une vigoureuse symphonie.

Le premier acte se termine par un finale long et mouvementé, dans lequel se remarquent un *cantabile* très-pathétique de Sita :

O Timour, tu me crois coupable!

et un très-bel andante traité de main de maître.

Le deuxième acte commence par une scène tout à fait indienne, à laquelle succèdent une chanson nocturne, et deux duos chantés avec une grâce infinie.

Malheureusement, les sentiments tendres ou passionnés sont suivis de la musique de l'avenir. Après une déroute, après les morts, les blessés, les tristesses navrantes de la défaite, on entend un bruit étourdissant et des fanfares d'orchestre indescriptibles. On dirait la joie des vainqueurs et les chants d'un glorieux triomphe. Pourquoi donc cette débauche de cuivres et cette ivresse de sonorité?

Le troisième acte nous conduit au jardin des bienheureux, sur le mont Méron. Il y a là une belle mélodie très-élevée et très-sérieuse :

Libres du lien mortel,
Nous planons dans la lumière!

suivie d'un divertissement nouveau où l'on remarque une valse gracieuse, un air de flûte varié dans la manière indienne, des danses locales merveilleusement instrumentées et un carillon à lames métalliques d'un effet original et amusant. Mais soudain le charme se rompt, et des régions éthérées où nous avait transportés le musicien, nous retombons dans les mécomptes et les tristesses de la terre. Alim promène sa mélancolie dans ce délicieux séjour, où vient de l'envoyer le yatagan d'un traître qui convoitait sa couronne. Il supplie Indra de lui rendre la femme qu'il aime; et le dieu prononçant une formule magique lui rend le souffle de la vie. Cette incantation, écrite dans un style large, est reprise à l'unisson par les chœurs. Là, vous rencontrez tout le charme et tout l'inattendu du surnaturel. Cette symphonie est fort belle.

Le quatrième acte se relie au précédent. Les chœurs, en se prolongeant, perdent leur grâce vaporeuse.

Nous eussions désiré qu'il ne se fût associé à ce chœur que des voix de femmes, celles des hommes le rendent lourd et plus prosaïque.

Alim reparaît pour raconter son voyage aérien :

Sous la clarté du ciel immense
Je m'en allais désespéré.
Je t'appelais, dans le silence,
Le ciel semblait désert à mon cœur déchiré.

Cet air manque essentiellement de couleur dramatique. Mais la marche vigoureuse et accentuée qui accompagne le couronnement de Scindia, compense la faiblesse du morceau qui précède la mélodieuse cavatine de ce dernier :

Promesse de mon avenir.

La situation, devient très-belle : au moment où Scindia va gravir les marches du trône qu'il a conquis par ses crimes, Alim, le vrai roi, apparaît à ses yeux. Affolé de rage et de terreur, Scindia ordonne à ses soldats de s'en emparer; mais une crainte superstitieuse arrête ceux-ci, et Timour, enveloppant Alim dans les rangs de ses prêtres, lui promet un asile dans le sanctuaire. M. Massenet a traité cette scène avec l'habileté d'un maître. Tous les sentiments de la colère, de l'effroi et de la sérénité sont reproduits sous la main du musicien avec la grâce, la vigueur, et l'énergie qui leur sont propres. Ce morceau est digne du style de Haendel dont il relève directement par la phrase de Timour :

C'est un dieu qui l'inspire...

Le cinquième acte est très-court et très-serré.

Après un rappel de la prière du premier acte, qui ramène Alim aux pieds de sa bien-aimée, un duo vif et enthousiaste prépare une fuite à laquelle s'oppose Scindia, apparaissant inopinément. Sita se frappe d'un coup de poignard, Alim se tue de la même arme, et on les revoit tous deux, transfigurés dans la gloire éternelle du Paradis.

L'ouvrage nouveau est grand, vif, nerveux, puissant. Que M. Massenet reste bien lui-même, qu'il renonce absolument à l'école réaliste, qu'il ne suive que ses aspirations, au lieu de s'égarer dans les chemins rocailleux où marche Wagner, et notre jeune compositeur dotera la France de grandes et impérissables œuvres.

***

Un excellent professeur de chant, madame Lafaix-Gontié, a donné sa matinée musicale annuelle d'élèves, dans la salle Philippe Herz.

Le concours de plusieurs artistes distingués ajoutait encore plus d'intérêt à cette brillante réunion. M. Michot du Théâtre Lyrique, MM. Palmer et Saillant y ont été unanimement applaudis.

Il serait trop long d'énumérer chaque pièce exécutée dans ce concert, dont le but était de faire apprécier les progrès des élèves de madame Lafaix-Gontié; mais nous citerons entre autres la romance de l'*Africaine*, chantée par mademoiselle L. Ch., dont la belle voix se prête on ne peut mieux à la large musique de Meyerbeer.

On a très-justement encouragé aussi par des bravos la voix sympathique de mademoiselle Marie Gautet et son chant bien nuancé, dans l'air de *Violetta*, de Verdi.

L'air de la *Fior d'Aliza*, de Massé, a trouvé en madame P. Feuilloy, une remarquable interprète, qui fait le plus grand honneur à son habile professeur.

En somme, toute cette pépinière de virtuoses en herbe est sortie victorieuse d'une épreuve qui n'est pas sans péril, quand on songe que la plupart de ces timides jeunes filles affrontaient pour la première fois les jugements du public.

M. Michot chante toujours d'une manière admirable *l'air du Sommeil*, de *la Muette* d'Auber; et le *Vallon*, de Gounod, lui a donné l'occasion de déployer tout le charme et toute l'expression de sa voix.

Un très-beau duo pour piano et violon, d'Osborne et Bériot a été magistralement rendu par MM. Palmer et Saillant, qui se sont fait applaudir séparément ensuite dans de charmantes pages de leur composition.

Madame Lafaix-Gontié possède une méthode qui obtient de prompts résultats. Toutes ses élèves acquèrent, dès le début, une diction et une grâce qu'il est rare de rencontrer chez des commençants. Elle a dit d'une manière irréprochable la romance des *Porcherons*, de Grisar, et s'est fait applaudir dans plusieurs autres compositions.

La séance s'est terminée gaiement par deux grandes scènes comiques de Lhuillier, dites avec esprit par M. Edgar R.

M. Soumis, accompagnateur au théâtre de l'Opéra-Comique, tenait le piano, et nous sommes d'avis qu'il a droit à une grande part du succès de cette petite fête de famille.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PIQURES D'INSECTES

Abeilles, guêpes, frelons, etc. — Il faut enlever d'abord de la plaie l'aiguillon de l'insecte, presser la plaie pour la faire saigner, puis frictionner la partie malade avec un mélange d'huile d'olive et d'ammoniaque liquide, ou simplement d'huile. Les cataplasmes de cerfeuil ou de poireau écrasés appliqués sur la plaie sont également d'un usage excellent.

Les piqûres du *taon*, du *scorpion*, de certaines araignées peuvent être traitées de la même manière.

Cousins. — Les piqûres de cousins causent quelquefois une douleur assez vive et surtout des démangeaisons insupportables, surtout lorsqu'elles sont assez nombreuses et rassemblées. Des lotions répétées d'eau fraîche additionnée de vinaigre, ou mieux d'ammoniaque liquide, calmeront certainement la douleur. Si la douleur est trop vive, une application de la préparation connue sous le nom de « moutarde en feuilles ou papier sinapisé » la calmera immédiatement.



EAU DE FLEURS DE SUREAU

Prenez une bonne quantité de fleurs de sureau que vous mettrez dans un vase convenable; jetez dessus quantité suffisante d'eau bouillante; laissez infuser et refroidir, puis passez à travers un linge et servez-vous-en.

Cette eau est excellente pour se laver le visage; elle fait disparaître les taches de rousseur qui n'ont d'autres causes que l'action du soleil d'été. Pour ce dernier objet on peut faire l'infusion plus forte et en user aussi fréquemment qu'on le voudra; toutefois une ou deux applications par jour sont ordinairement suffisantes.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Bonjour, chérie... bonjour, chérie... bon-jour... ché-rie! Comment! pas de réponse?

Au fait, il est très-matin; l'Angelus sonne à peine; les blanches vapeurs de la nuit flottent encore sur les vallées, et les oiseaux se «frottent les yeux» au bord des nids, comme dit ma fille. S'il ne sont pas éveillés complètement, m'étonnerai-je que tu dormes tout à fait, toi qui te couches tard, ô parisienne.

Se coucher tard! pour quelques femmes, il semble que ce soit le dernier mot de l'élégance; pour d'autres, celui de la vertu : les premières passent les longues heures de la soirée en visites mondaines qu'elles traitent intérieurement de corvées, en réceptions qui les ennuient souvent, en lectures frivoles, ou en conversations vides; les autres se font une obligation de certaines pratiques dont elles se fussent mieux acquittées alors que le soleil éclairait l'horizon : elles attendent minuit pour dire leur chapelet au risque de faire un petit songe profane entre chaque *ave*... et toutes s'endorment d'un assez mauvais sommeil, se rougissent les yeux, se jaunissent le teint, s'altèrent la santé et... se lèvent tard.

Or, se lever tard...

Eh bien! où vais-je de ce pas inconsidéré? Il semble vraiment que je dresse un réquisitoire contre toi! ah! ma petite Jeanne, Dieu m'en garde!

Je sais que tu subis les exigences de ton entourage et de ta situation.

Je sais que si tu prolonges la veille c'est pour faire le wisth des vieux amis; pour corriger des épreuves qu'on viendra chercher de l'imprimerie aux premiers rayons de l'aube; pour classer tes divers faits et gestes de la journée afin d'en tirer le plus grand profit possible pour autrui.

Je sais... tout cela et bien d'autres choses encore à ton honneur; aussi n'est-ce pas une intempestive gronderie que je te verse sur le front en guise de réveille-matin; non, pauvre amie, j'y dépose un tendre baiser tout parfumé d'estime pour ton caractère et de compassion pour tes fatigues nocturnes; un baiser qui...

Ah! mon Dieu! ce baiser-là t'éveille, l'indiscret, le mal appris! tes grands yeux s'ouvrent, ta petite bouche sourit tout naturellement comme si elle ne pouvait pas faire autre chose; tu ne m'appelles point trouble-fête et... tu me rends mon baiser.

Merci, chérie!

Et maintenant que te voilà debout, viens respirer avec moi l'air vierge du matin, celui qu'aucune poitrine n'a encore aspiré pour le rejeter vicié, celui qui n'a servi à personne! Oh! le bon air, l'air tonique et fortifiant! Dans quelques heures, il aura bien changé, va! et pas le moins du monde à son avantage. Oh! mais non! il sera brûlant et lourd, il deviendra fournaise.

Mais en ce moment les gouttes de rosée perlent encore sur les corolles et... ne t'effarouche donc pas si vite : je n'ai nulle envie de plonger tes pieds mignons dans l'herbe mouillée; nous ne prendrons point, hélas! la plus petite clé des champs, car ma grandeur m'enchaîne au rivage!

Traduis :

Mes devoirs me retiennent à la maison. Ils sont d'ailleurs en cela conformes aux besoins de mon cœur : je ne veux pas qu'une bonne assiste au réveil de mes enfants, les habille de ses mains distraites et les présente au bon Dieu dans la prière du matin. J'aime à tracer avec mon mari le programme de la journée et, s'il doit quitter la maison de bonne heure pour quelque travail au dehors, je tiens à faire moi-même ses préparatifs de départ, à l'escorter jusqu'au seuil de notre demeure, à le suivre du regard dans la rue, au risque de faire sourire la voisine d'en face, qui m'aperçoit appuyée au battant de la porte...

Tant pis pour elle, si elle n'en a jamais fait autant!

Et les détails domestiques, donc! abandonnés à l'initiative des servantes, ils prendraient belle tournure, en vérité! Je vois d'ici les menus fantaisistes de la cuisinière, compliqués d'additions ruineuses; les rideaux drapés sans grâce, les étagères mal époussetées par la femme de chambre et les jardinières vides de fleurs, et toute la maison veuve de bon ordre, d'harmonie et, partant de gaîté!

Donc, je reste à mon poste; tu restes à mon poste; nous restons à mon poste; mais cela ne veut pas dire que nous y manquerons d'effluve

champêtres et de poésie : de mes dnêtres ouvertes nous découvrons la campagne qui se déroule à perte de vue jusqu'à l'extrême horizon, avec des méandres scintillants de rivières, des prairies d'émeraude, des moissons dorées, des vignes qui se colorent et des côteaux boisés... ah ! ma petite Jeanne, cette vue-là ne vaut-elle pas celle du boulevard ? mais je manque de générosité en te provoquant à la comparaison, pauvre prisonnière condamnée à la contemplation de l'asphalte, des voitures de place, des porteurs d'eau et des chiffonniers... Ne comparons plus, jouissons !

Jouissons du silence qui plane encore sur la nature ; de la fraîcheur qui précède l'éclat du jour ; du réveil progressif de toutes choses ; du retour à la vie de tout ce qui était muet dans le suaire du sommeil ! Jouissons de mon jardin où nous allons respirer mille parfums, travailler sous la charmille ombreuse et babiller comme des pensionnaires ! Jouissons de tout ce qui vient y éclore, plantes et animaux, de tout ce que nous voyons s'y réfugier, s'y ébattre, y bourdonner, y chanter, y vivre, depuis la petite bête à bon Dieu qui « recommande notre âme à Dieu », l'abeille qui butine de fleur en fleur, le papillon qui semble une corolle animée ; depuis la libellule transparente et le sphinx de liserons ; depuis les fauvettes, les rossignols, les rouges-gorges et les roitelets jusqu'à... Baliveau-le-velu, qui respecte les plates-bandes et pose ses quatre grosses pattes dans les allées avec une docilité, une réserve, une discrétion que mes enfants n'imitent pas toujours.

Et quand nous aurons l'œil plein d'éblouissements, l'oreille pleine d'harmonies, le cerveau plein de parfums, le cœur plein de saines impressions, n'oublions pas de remercier Dieu pour cette heure matinale, pour cette heure fugitive qui jettera pourtant son charme poétique sur tout le reste de la journée.

Remercier Dieu pour un lever matinal ? pour une promenade dans un jardin ? pour une botte de fleurs qu'on cueille en robe de chambre ? pour un rayon de soleil qu'on reçoit sans chapeau ? c'est bien la peine !

Oui madame : c'est bien la peine ! c'est bien la peine, car pour qui abandonne son âme aux impressions d'en-haut, il peut tenir tout un monde de pensées pieuses, d'émotions salutaires, de joies saintes dans un horizon de quelques lieues seulement ; moins que cela, même : entre les murailles moussues d'un vieux jardin ; moins que cela encore : dans un nid d'oiseau qu'abrite le feuillage, dans une plante qui grandit sous des soins quotidiens, dans une corolle qui s'épanouit sous le vouloir divin, une fleur où se devine l'empreinte du doigt créateur, une fleur qui ne s'effeuillera pas plus sans la permission de Dieu que les cheveux de notre tête ne tombent à son insu.

Ce sont des joies de détail, c'est vrai, madame ; mais enfin de sont des joies, bien que vous consentiez difficilement à les nommer telles... et tenez, vous n'êtes pas la seule, malheureusement, à fermer, de parti pris, les yeux à la lumière et le cœur aux impressions douces ! Combien je connais de gens les uns plus larmoyants que des saules pleureurs, les autres plus hérissés que des chardons, combien je connais de gens moroses qui s'entêtent à ne voir dans la vie qu'une épreuve sans consolations, une tâche sans compensations, une croix incessamment lourde à porter sans aide ! En plein midi, ces désespérés marchent dans les ténèbres ; en plein été, ils grelottent ; en pleine santé, ils se sentent malades ; en pleine vie, ils sont à demi morts...

Et pourquoi ?

Parce qu'ils veulent, comme ils le disent avec une pitoyable fierté, parce qu'ils veulent « tout ou rien ! »

Ah ! j'en conviens, ce serait charmant de tout posséder : il ne me déplaîrait pas à moi-même de rester jeune éternellement, de m'entendre proclamer plus belle que le jour, faite à peindre, enfin, spirituelle comme l'esprit lui-même et douée de tous les talents, de toutes les sciences comme de toutes les vertus ; j'accepterais sans façon une santé toujours parfaite, une fortune princière ; je me laisserais séduire par les splendeurs du rang et l'attrait des honneurs. Il me serait fort doux de voir mon mari à l'abri de tout chagrin comme de tout accès d'humeur ; je m'arrangerais très-bien de la science infuse chez mes enfants ; s'ils venaient au monde parfaits d'âme et de corps et garantis contre toute éventualité fâcheuse, la chose ne me désobligerait point...

Mais la vie est faite de lumière et d'ombre.., l'ombre d'ailleurs sert à mieux apprécier la lumière ; et la satiété accompagnerait bien vite le parfait bonheur... il nous faut accepter la part faite à chacun de nous par Dieu et il ne dépend pas de nos répugnances, de nos révoltes d'écarter la souffrance..... mais il dépend de nous d'y trouver des compensations et les compensations abondent à chaque pas pour qui sait les chercher... Si moissonné que paraisse le champ de blé, il y reste des épis pour le pauvre glaneur ; si aride que semble la route, quelques fleurs la bordent ; si déshéritée que soit une existence, il lui reste les « petites joies » !

Je te souhaite de les apprécier, ma chérie ; je te souhaite d'en former ta gerbe ; je te souhaite de continuer à les répandre autour de toi. Cette menue monnaie de tous les jours arrive à un total consolant, en définitive, et que le bonheur nous arrive en bloc ou par détails, c'est toujours du bonheur. . Faisons-nous donc heureuses puisque cela dépend beaucoup de nous...

La chose qui ne dépend pas de moi, ce serait de ne plus t'aimer.

FLORENCE.

MODES

La mousseline de l'Inde, unie et très-claire, l'organdi, composent les plus ravissantes toilettes; mais il faut absolument des dessous de couleur, et naturellement ceux en soie sont préférables. Quand on n'en possède pas, et que l'on ne veut point faire cette dépense, on peut les remplacer par de la baptiste ou de la satinette; mais, alors, il faut avoir le soin de garnir de plissés ou autres ornements tout ce qui pourrait être vu de cette étoffe.

Une robe forme princesse avec des bouillonnés en long, peu froncés, séparés par des entre-deux de valenciennes, est d'un charmant effet pour une jeune fille. Dessous rose ou bleu; corsage ouvert en carré; manche longues également bouillonnées et non doublées.

En mousseline à pois, on fait de longues polonaises, ornées tout autour d'un petit volant plissé en mousseline unie, surmontant une valenciennes ou toute autre dentelle. Manches demi-longues et collantes en mousseline unie, ou tout en dentelle.

Si la jeune fille est mince, elle peut mettre une ceinture à boucle, de la couleur du dessous, qui passera peu la polonaise et sera garnie de petits volants d'étoffe semblable ou de mousseline unie.

Les jeunes femmes élégantes portent des robes de mousseline de l'Inde avec dessous de soie. La mousseline ne doit pas bouffer ni se détacher de la soie, avec laquelle elle doit faire corps. Tous les genres de dentelle et de broderies peuvent y être intercalés et alternés de garnitures plissées, de soie ou de mousseline.

Corsages doublés et ouverts en carré ou craquelés. Manches non doublées, très-collantes, et n'allant que jusqu'au coude, ce qui nécessite de très-longs gants. Ceux de Saxe blancs sont les plus distingués, en attendant l'usage des longues mitaines de soie brodées dont on annonce la réapparition.

De larges écharpes de dentelle ou de belle soie contournent souvent la toilette, qui doit avoir l'aspect étroit et allongé. Des bouquets de fleurs complètent ces costumes; ils se placent de côté, ou au milieu du corsage.

Les dentelles et les broderies sont quelquefois disposées de manière à former un petit fichu croisant devant, ou nouant derrière.

Les chapeaux allant avec ces toilettes sont généralement couverts de fleurs. On en place aussi sur les ombrelles et sur les éventails. La mode de cette profusion de fleurs est d'ailleurs très-séduisante, elle égaye beaucoup les réunions.

J'ai vu dernièrement plusieurs robes de bal qui devaient être expédiées à Londres pour les réceptions de la Reine. C'étaient de vrais parterres. Toutes les queues étaient littéralement tapissées de fleurs; les roses de différentes teintes de corail étaient très en faveur.

Les chapeaux *ronds* se divisent en deux catégories : ceux qui se placent sur le front, et vont surtout bien aux figures étroites, et ceux, qui se mettent un peu en arrière. Ces derniers ont d'assez larges bords, sont souvent retroussés d'un côté et s'ornent de longues plumes. Les blanches sont extrêmement élégantes; rien n'est plus joli sur un chapeau de paille jaune dont les bords sont doublés de velours noir; elles sont retenues par un nœud de velours.

Les enfants reportent des chapeaux en paille d'Italie à larges bords flexibles, avec plume blanche en couronne. On leur fait de longs paletots étroits, simulant une robe en dessous, ce qui leur procure une grande fraîcheur pour les jours chauds. Ce paletot est à crans dans le bas, et en dessous se trouvent des plis, ne montant qu'à quelques centimètres et figurant une jupe entièrement plissée. Quelquefois ces plis ne sont ainsi disposés que par derrière.

Pour les jeunes filles, on fait souvent des robes tout à fait unies. Ainsi, j'ai vu deux sœurs parfaitement bien habillées en cachemire rose. Forme princesse lacée derrière, ouverte devant en carré, et drapée avec de larges nœuds de cachemire rose, doublés de soie bleu de ciel. Tout cela, sans une seule garniture, était fort distingué.

Les costumes *bretons* sont toujours très-goûtés : robes, vestes ou paletots. Les sequins, les petits boutons de nacre ou de métal en sont l'accompagnement. On les dispose de plusieurs façons. En collier autour d'un paletot, c'est assez-original.

Les costumes de voyage et de fatigue se font beaucoup en tissu de laine ou de coutil, à petits carreaux noir et blanc, gros bleu et blanc. Paletot semblable simplement bordé de soie noire, gros bleu, ou gros vert. Polonaise boutonnée de côté et simulant par derrière un corsage à longues basques, duquel sortent quatre lés plissés à plat; ces lés sont retenus assez bas, par une patte de même étoffe bordée de même et attachée de chaque côté sur des lés plats par trois boutons. Poche ornée de même.

La batiste de Vichy est aussi adoptée pour costume de voyage et d'excursion, pour les jours de chaleurs. Il y a de jolies dispositions à petits carreaux et à rayures. Cela se porte sur un jupon de percale unie, festonnée ou brodée.

Pour deuil, on trouve de la satinette damassée, noire, très-agréable à porter, et infiniment plus jolie que la percale noire unie, qui n'est acceptable que brodée ou garnie de blanc.

Le foulard uni noir est souple et frais. C'est plus deuil que la faille, et beaucoup plus été. Cela se plisse bien. On garnit les volants de petite guipure noire; en demi-deuil, de petite valenciennes. Ombrelle semblable.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4110

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, rue Vivienne, 42.
Costume de petite fille et chapeaux de Mlle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en grenadine fantaisie vert réséda à croisillons à jours tilleul; manche rouge carmin. Le devant qui est princesse, est orné dans le bas de deux plissés de taffetas uni réséda, et de trois biais de taffetas. Dos du corsage à basque carrée; cette basque bordée d'un effilé, que surmonte un galon en grenadine brochée. Le galon descend de côté et forme, sur le devant, une quille boutonnée,

et traversée par trois rangs de galon broché. Traîne ornée d'un plissé de taffetas uni surmonté d'un galon. Autour du cou, même galon; il descend devant et s'arrête un peu au-dessous de la taille. Manche en taffetas uni, avec parement de grenadine orné d'un galon. — Chapeau en paille d'Italie, avec écharpe de dentelle noire et bouquet de fleurs de tilleul; dessous guirlande de tilleul avec petite touffe de gueules de loup rouges; barbes de dentelle placées derrière, et liées sous le menton.

Deuxième toilette. — Costume en brésiline d'été bleu turquoise, unie et à damier. Jupe unie, garnie d'un volant à damier, bordé lui-même d'un petit plissé uni; le volant est posé à gros plis creux; la tête, rouleautée de faille assortie, est rabattue sur chaque pli. Tunique-princesse à damier ornée d'un biais uni rouleauté de faille. Sur les côtés, elle forme corsage à basque carrée garni d'un biais à damier rouleauté de faille. Manche unie; parement à damier rouleauté de faille.—Chapeau de paille noire orné d'une torsade de gaze bayadère bleu turquoise avec agrafe pareille; derrière, un peu de côté, petit bouquet de coucous des prés.

Toilette de petite fille. — Robe en crêpe de soie gris noisette garnie de faille loutre, de forme princesse devant; la jupe, plissée derrière, est garnie au-dessus de l'ourlet d'un biais de faille loutre; une draperie ornée de biais de faille est posée sur le devant de la robe et les deux bouts viennent se lier derrière sur la jupe. Corsage garni d'un biais de faille; manche unie à parement relevé, bordé du même biais. — Chapeau en paille belge; les bords relevés, sont doublés de velours loutre; écharpe en faille gris noisette avec passant en velours loutre; aile sur le côté et touffe de bruyère sauvage.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Bande, dessin Louis XIII pour ameublement; si l'on veut composer l'ameublement complet, ce dessin est très-facile à disposer en dessin plein.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèles de Mlle Lecker, 3, rue de Rohan.

Dentelle mignardise et serpentine; le milieu des étoiles en serpentine est fait en *point de tulle* surfilé (voir le Manuel, dentelle renaissance); le pied est composé de deux rangs au crochet.

Dentelle lacet-olives : les barrettes qui réunissent les olives sont en *fils enroulés ;* le pied composé de deux rangs de crochet est fait à l'avance; pour le *point picot* qui borde la dentelle, voir le Manuel.

Dentelle application de batiste ou de nansouk sur tulle.

GRAVURE D'ART

Paysage de Normandie par le procédé pantotypique.

SEPTIÈME CAHIER

Parure brodée, col ouvert. — Bonnet du matin. — Parure col montant. — Camisole. — Corsage de dessous à pièce brodée. — Judith. — Herminie. — Chausson tricoté pour baby. — Soulier anglais au crochet pour baby. — Entre-deux. — Garniture. — Josèphe. — Mouchoir. — Garniture, guipure de Venise. — Entre-deux assorti. — Coussin en madras. — Entre-deux en filet guipure. — Toilette du matin. — Bande bretonne. — Toilette de dîner. — Carré en filet guipure. — Frange tricotée. — Sac à ouvrage. — Dentelle au crochet. — Voile en tulle brodé. — Corsage de dessous. — Costume d'enfant. — Bonnet de nuit. — Costume de voyage. — — Toilette en faille noire.

PLANCHE VII

1er côté

Camisole,
Bonnet du matin,
Parure, col montant,
Parure brodée, col ouvert } page 1 cahier de juillet.

2e côté

Pantalon jarretière, page 1,
Corsage de dessous, à pièce brodée, page 1,
Corsage de dessous, page 8
Bonnet de nuit, page 8, } même cahier.

RÉBUS



Explication du rébus de Juin : *Qui n'ont point d'affaires s'en font.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry

7 — 2105 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Journal des Demoiselles

N° 4105

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Étoffes et Toilettes des Magasins du Petit St Thomas 27 à 35, rue du Bac, Chapeaux de Mme de Bysterweld rue du Faubourg St Honoré 3, Foulards de la Compagnie des Indes 42, rue Grenelle St Germain, Machines à Coudre Wheeler & Wilson 70, Bd Sébastopol

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE)

Le ressentiment du duc Charles devant la défection de son chambellan éclata avec toute la violence inhérente à ce caractère altier, et, en dépit de l'adage vulgaire, la violence n'ôta rien ici à la durée. Tous les biens que le déserteur possédait dans ses États furent immédiatement confisqués. Plus tard, le Duc amnistia d'autres seigneurs qui avaient également abandonné son service: pour Comines, il n'y eut jamais de pardon.

On doit croire que l'avisé Flamand ne s'était pas déterminé à l'acte qu'il venait d'accomplir sans en prévoir et en peser les conséquences. Il les avait apparemment acceptées, sachant que ce qu'il perdait d'un côté allait être largement compensé de l'autre.

En effet, Louis XI manifesta la joie que lui causait l'acquisition d'un tel serviteur par les libéralités dont il l'accabla. Tout d'abord un don royal de 30 mille écus lui permet d'acheter en Touraine le domaine d'Argenton, dont nous le voyons dès lors prendre le nom. Maintes seigneuries de premier ordre, parmi lesquelles nous citerons, à titre de curiosité, la terre et haute-justice de Chaillot, viennent coup sur coup s'ajouter à celle-là. Les bienfaits du Roi ne s'arrêtent pas: pensions, gratifications, riches présents, grâces de toute nature, ne cessent de pleuvoir sur le fortuné transfuge de la cour de Bourgogne. Les largesses du Prince auquel il se donnait, de même que le courroux implacable du Prince qu'il quittait, montrent le cas que l'un et l'autre faisaient des talents de Comines, et le prix qu'ils attachaient à ses services; mais rien de tout ceci ne nous est raconté par lui. Sur ce grave événement de sa vie, ses Mémoires ne fournissent d'autre renseignement que cette phrase d'une si remarquable concision qui en constate simplement la date.

La partie d'échecs se poursuit toujours. Louis XI venait de prendre à son adversaire un utile pion; mais une autre pièce de grande importance se met en mouvement dans le jeu du duc de Bourgogne.

Édouard IV, roi d'Angleterre, débarque en France, à la tête d'une puissante armée, que, depuis une année entière, on travaillait de l'autre côté du détroit à mettre sur pied. En ce pays, observe notre auteur, les choses sont longues: « Car le Roy ne peut entreprendre une telle » œuvre, sans assembler son Parlement, qui » vaut autant à dire comme les Trois-États, qui » est chose juste et sainte, et en sont les Roys » plus forts et mieux servis. »

Ceux qui croiraient de nos jours que les partisans du régime parlementaire sont de fraîche date, peuvent voir par ce passage, qui n'est pas le seul de ce genre à signaler dans les Mémoires de Comines, qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil.

Mais pourquoi de si grands préparatifs ? Heureux vainqueur de la *Rose Rouge*, qu'avait de mieux à faire cet Édouard d'Yorck, après toutes les vicissitudes qui avaient marqué sa destinée, que de mener en paix, sur le trône acquis par ses victoires, la vie de paresse et de plaisirs qui était dans ses goûts ?

Sans doute; mais cette vie-là ne se mène pas sans argent, et rien ne déliait les bourses anglaises comme la proposition de reporter la guerre en France. A ce motif capital, se joignaient, en outre, la pressante invitation du Duc de Bourgogne son beau-frère, et les secrètes instances du Connétable.

Le voilà donc en terre française, comptant sur le concours déclaré de l'un et de l'autre: Le Duc de Bourgogne, qui convoite la Lorraine, et se mêle en Allemagne d'affaires qui ne le regardent aucunement, ne lui fournit pas le moindre archer; le Connétable braque contre eux ses canons. Les Anglais, campés en Picardie, s'effraient de leur isolement. Le Roi de France va-t-il les attaquer? saisira-t-il l'occasion de prendre une éclatante revanche de Crécy et d'Azincourt?

Non; Louis XI, nous le savons déjà, n'aime pas les batailles. Les moyens qu'il emploie pour se débarrasser de ses ennemis d'Outre-Manche sont plus gais, et le détail que nous en donne Comines, fort amusant.

Sur le rapport d'un agent secret, envoyé préalablement par lui dans le camp d'Édouard, pour sonder les dispositions des principaux seigneurs anglais, le Roi entame des ouvertures de paix, bientôt suivies de négociations actives. Amiens en est le centre; Louis XI s'y transporte. Le Roi d'Angleterre, de son côté, vient, avec son armée, loger à une demi-lieue de la ville. A sa rencontre, s'avance d'abord tout un formidable train d'engins de guerre peu connus jusqu'alors, ou du moins peu employés : il consiste en trois cents chariots, chargés des meilleurs vins qu'on put trouver.

« Et sembloit ce charroy presque un *ost* aussi » grand que celui du Roy d'Angleterre. »

Ce début de campagne promettait; la suite y répondra.

Une trêve ayant été précédemment conclue, les Anglais en profitent pour venir en foule dans la ville, débandés et montrant peu de discipline;

« ... et quand nostre Roy y eust voulu aller » de mauvaise foy, jamais si grand' compagnie » ne fut si aysée à déconfire. »

Le Roy ne cède pas à la tentation, et reste fidèle à son plan. On vient de voir quelle artillerie il avait envoyée au-devant des Anglais; voyons maintenant sur quel champ de bataille il comptait les vaincre.

« Il avoit ordonné à l'entrée de la ville deux » grandes tables, à chacun costé une, chargées » de toutes bonnes viandes qui font envie de » boire, et de toutes sortes; et les vins les meilleurs dont se pouvoit adviser, et des gens pour » en servir. D'eau, point de nouvelles. A chacune » table avoit fait seoir cinq ou six hommes de » bonne maison, fort gros et gras, pour mieux » plaire à ceux qui avoient envie de boire. »

Les hauts faits par lesquels se distinguent ici ces représentants de quelques grandes familles de France, si gros et si gras, n'ajoutant rien à l'éclat de leur nom, il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Rien de plus séduisant, on en conviendra, que cette entrée de ville. A l'intérieur, c'était encore mieux. Les Anglais y trouvaient neuf ou dix tavernes abondamment approvisionnées, et s'y gorgeaient à l'envi, sans qu'il leur en coutât rien, de tout ce qui pouvait satisfaire leurs gosiers altérés, ou leur redoutable appétit.

Les seigneurs qui entouraient Louis XI ne voyaient pas sans inquiétude cette multitude d'ennemis armés, qui envahissait journellement la cité picarde, et devenait un véritable danger. L'un d'eux croit devoir en avertir le Roi; le Roi se fâche, et chacun se tait.

Le lendemain était la fête des Saints-Innocents. Ce jour-là, Louis XI, tout à ses exercices de dévotion, défendait de la manière la plus absolue qu'on l'occupât d'affaires. Cependant, dès le matin, tandis que le Roi se levait et disait ses heures, quelqu'un accourt prévenir Comines que neuf mille Anglais au moins se trouvent dans les murs d'Amiens. Frappé de la gravité de cette situation, il hésite sur ce qu'il doit faire. Osera-t-il enfreindre la défense du Roi?

Il s'y décide, force respectueusement sa porte, et lui répète ce qu'il vient d'apprendre.

« Ledit Seigneur ne fut point obstiné, mais « tost laissa ses heures. »

Par l'ordre du Roi, Comines monte à cheval, parcourt la ville, invoque l'aide de quelques officiers anglais qu'il connaissait, pour faire retirer cette foule dangereuse. Leur bonne volonté s'y emploie, et y échoue.

« Pour un qu'ils renvoyoient, il y en rentroit « vingt. »

Comines continue sa tournée, accompagné d'un autre seigneur que le Roi lui adjoint.

« Nous entrasmes dans une taverne, où jà » avoit esté fait cent et onze escots, et n'estoit » pas encore neuf heures du matin. La maison » estoit pleine; les uns chantoient, les autres » dormoient et estoient yvres. Quand je connus » cela, il me sembla bien qu'il n'y avoit point de » péril, et le manday au Roy. »

On avait évidemment affaire à des servants dévoués de Bacchus, et non de Mars. Comment soupçonner tous ces honnêtes ivrognes de mauvaises intentions ?

Édouard, informé de ce qui se passe, et honteux d'un tel désordre, envoie dire au Roi de ne plus laisser un seul Anglais entrer en ville; mais Louis XI, toujours courtois, invite le Roi d'Angleterre à faire, s'il le veut, garder la porte par ses propres archers. Il en est fait ainsi, et Amiens se vide peu à peu de tous ces gens que la soif mettait en mouvement de si bon matin.

Cet incident, qui aurait pu tourner fort mal, ne trouble en rien les dispositions pacifiques des parties en présence. Quelque temps après, l'entrevue des deux rois à Pecquigny prélude à la signature du traité. C'est Comines qui préside aux apprêts de ce fait important, au choix du lieu, aux minutieuses mesures de précaution calculées pour prévenir tout contact périlleux entre les personnes royales, comme entre leurs escor

tes respectives. Quant aux Anglais, que ne hantaient pas les sanglants souvenirs de Montereau, toujours vivants en France, comme nous l'avons ailleurs remarqué, ils ne comprenaient rien à toutes ces méfiances, et, selon Comines, rien n'eût été plus facile que de les attirer dans un piége, si on l'eût voulu.

Enfin, le grand jour est arrivé. D'un côté s'avance le Roi de France :

« Le plaisir du Roy avoit esté que je fusse » vestu pareil de luy, ce jour; il avoit accous- » tumé depuis longtemps d'en avoir quelqu'un » qui s'habilloit pareil de lui. »

Autre mesure, sans doute, d'extrême prudence. Comines ne nous décrit pas ici l'habillement de son royal maître. Si Louis XI y avait apporté autant d'élégance que lors de la visite du roi de Castille, comme ce silence même permet de le présumer, celui qu'il obligeait à en prendre un semblable ne devait pas en tirer très-grande vanité.

Sur le compte d'Édouard IV, qui, de l'autre côté, s'avance également, l'auteur s'étend davantage :

« Le Roy d'Angleterre vint très-bien accompa- » gné, et sembloit bien roy. Avec luy estoyent » le Duc de Clarence, son frère, le Duc de Nor- » thumberland, et aucuns Seigneurs,... et il n'y » en avoit que trois ou quatre habillez de drap » d'or, pareil du dit Roy. Ledit Roy avoit une » barette de velours noir sur sa tête, et y avoit » une grande fleur de lys de pierreries par des- » sus. C'estoit un fort beau prince, et grand, » mais il commençoit à engresser, et l'avois » veu autrefois plus beau, car je n'ay point » souvenance d'avoir jamais veu un plus bel » homme qu'il estoit, quand Monseigneur de » Warwick le fit fuir d'Angleterre. »

Le fait que rappelle Comines dans ce passage, remontait à quelques années en arrière, alors que le jeune chef de la *Rose Blanche*, malheureux et fugitif, avait dû chercher asile en Flandre.

C'est de là que, froidement accueilli et faiblement secondé par son puissant beau-frère, il était reparti pour aller vaincre à son tour Warwick, le *faiseur de rois*, et Marguerite d'Anjou. Édouard IV passait avec raison pour l'homme le mieux fait de son royaume. Pauvre mérite en soi, mais que l'histoire n'a pas dédaigné de mentionner, faute de pouvoir en signaler chez lui beaucoup d'autres. Un écrivain de son pays trace ainsi, en deux coups de crayon, le portrait de ce prince :

« Il eut pour qualités la bravoure et la beauté; » pour défauts : tous les vices. »

L'esquisse n'est pas flattée. Quoi qu'il en soit, « sembloit bien roy » — vient de nous dire Comines; et, dans ce peu de mots, on croit sentir le regret qu'il n'en fût pas ainsi de Louis XI. A la vérité, son air de paysan madré auprès de cette tournure royale; son vêtement râpé, d'étoffe grossière, auprès de ces habits de drap d'or; cette image de plomb, plantée sur son baroque chapeau, en face de ces pierreries, étincelant sous forme de fleurs de lis sur la tête du monarque anglais, devaient faire assez triste figure.

Une fleur de lis! — Pourquoi donc? Et comment le Roi de France souffrait-il pareille usurpation?

Il n'y mettait pas d'amour-propre. La fleur de lis allait de droit avec le titre même de rois de France que s'arrogeaient tous les successeurs d'Édouard III, et qu'ils n'ont définitivement abdiqué qu'à cette autre paix d'Amiens, où présidait non plus un Valois, mais le vainqueur de Marengo. Quant à Louis XI, avec ce soin indulgent qu'on met à ne pas contrarier un enfant volontaire, il laissait le Roi d'Angleterre se passer cette double fantaisie, très-décidé à ne lui rien contester, pourvu qu'il s'en allât.

La conférence de Pecquigny se termine bien. La trève entre les deux pays — nom sous lequel se déguisait la paix — est de nouveau signée, assurant à Édouard IV une bonne pension que le vrai Roi de France s'engageait à lui payer. On va se séparer; les festins se succèdent, les Anglais affluent plus que jamais dans Amiens. Édouard, si bien choyé par son hôte, ne se montre nullement pressé de partir. Il irait même volontiers à Paris; mais le Roi se garde d'encourager cette velléité. « Ses prédécesseurs n'y ont que trop été, » disait-il à Comines.

Cependant tout le monde, dans l'armée anglaise, n'était pas également satisfait de cette paix conclue à prix d'argent. Plus d'un noble chevalier s'en montrait hautement humilié. Louis XI ne négligeait rien pour gagner les mécontents. Il les appelait à lui, les admettait à sa table, s'efforçait de leur faire accepter ses bienfaits.

« Et » — poursuit Comines, en parlant de l'un d'eux — « Je luy dis quelques mots en l'oreille, » afin qu'il mît peine à entretenir l'amour qui » estoit commencée entre les deux rois. »

Dire à propos et avec succès « quelque mot en l'oreille, » était, à ce qu'il paraît, le grand art de Comines; art qui le rendait particulièrement précieux à son maître.

Le Roi interdisait sévèrement autour de lui toute saillie moqueuse sur la gloutonnerie des Anglais; lui-même pourtant ne savait pas toujours refréner sa langue. Eloigner à tout prix ceux qui avaient pu l'entendre, ou acheter leur silence, était alors son grand souci. Enfin, tant de soins arrivent à bon terme. Le Roi d'Angleterre et ses guerriers, largement repus, reprennent le chemin d'Angleterre, connaissant exactement la qualité de tous les bons vins du pays de France, mais fort peu, ou même point du tout, le goût de son eau. Édouard, très-content, pour sa part, du résultat de son expédition, pouvait craindre, il est vrai, que le peuple anglais, déçu dans ses espérances de

victoires et de conquêtes, ne l'accueillit avec peu de faveur; mais il avait pris à l'avance de sages mesures pour conjurer ce danger. C'est Comines encore qui va nous les exposer :

« Il avoit amené dix ou douze hommes tant de » Londres que d'autres villes d'Angleterre, gros » et gras, qui estoient ceux qui avoient tenu la » main à ce passage, et à mettre sus cette puis- » sante armée. Ledit Roy les fesoit loger en » bonnes tentes, mais ce n'estoit point la vie » qu'ils avoient accoustumé, et en furent tost » las, et cuydoient qu'au bout de trois jours, ils » dussent avoir une bataille quand ils seroient » deçà la mer; et le Roy d'Angleterre aydoit à » leur faire des doutes et aussi des craintes pour » leur faire trouver la paix bonne, afin qu'ils » luy aydassent à esteindre les murmures qui » pourroient estre à cause de son retour. »

A la politique des deux rois dans cet épisode comique de leur histoire, s'associe une sorte d'espièglerie d'écoliers. Toutefois le succès de cette politique a quelque chose de triste: il se fondait sur les plus ignobles instincts de la nature humaine.

Edouard IV allait quitter le continent, quand tout à coup le Duc de Bourgogne survient, tombe comme la foudre chez son beau-frère, et lui fait une scène de fureur et de reproches sur la paix qui vient d'être signée. Edouard ne manquait pas de bonnes raisons à lui répondre. Il laisse le fougueux Bourguignon ronger son frein seul, en face de ses combinaisons avortées par sa faute, et repasse en Angleterre.

APHÉLIE URBAIN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LÉGENDES ET RÉCITS

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Il est difficile de rencontrer un talent plus sympathique que celui de madame de Witt; chez elle, la note est toujours juste, le sentiment réel et profond, l'observation fine, le dialogue naturel: il semble que son illustre père lui ait légué sa plume sobre et pure et elle unit à cet héritage une sensibilité et une élévation toute féminine. Ce nouveau volume, un des meilleurs qu'elle ait écrits, est divisé en deux: des légendes curieuses, racontées avec une émouvante simplicité, et des récits, histoires de nos jours, pénétrés de vérité et de sentiments généreux. *Douce-Amère*, *Seuls*, *Histoire d'un petit Livre*, charmeront tous les lecteurs : ce sont de délicats tableaux d'intérieur et l'on croit assister à l'éducation de Charlotte, mademoiselle *Douce-Amère*, aux généreux efforts de Paule, lorsque, seule, elle pourvoit aux besoins des enfants de sa sœur, et aux chagrins, aux travaux de Claire qui écrit d'abord des contes pour amuser son petit garçon et qui devient auteur pour le faire vivre, ainsi que ses jeunes sœurs. Ces *Récits* sont des riens, mais avec quelle âme et quel art ces *riens* sont racontés!

Parmi les *Légendes*, il en est de fort belles; celle de *Lez Breïz*, le David des Bretons, est racontée avec une verve épique; la *Fille aux talismans* est charmante; *l'Hôte mystérieux* intéresse, et si madame de Witt a écouté, le soir, au coin du feu, les filandières et les vieux laboureurs, elle a prêté à leurs récits naïfs une élégance et un charme inexprimables. Nous voudrions voir ce beau volume sur la table de toutes nos lectrices(1).

M. B.

LE LIVRE D'UN PÈRE

PAR M. VICTOR DE LA PRADE.

La littérature ancienne et classique ne s'est pas beaucoup occupée des enfants, et sauf les figures royales, héroïques, Joas, Astyanax, on ne voit pas figurer ces petits êtres dans l'imposant cortége auquel le génie de nos ancêtres a donné la vie. De notre temps, on en parle trop, et la mollesse universelle de l'éducation est encouragée, idéalisée presque, par les écrivains, depuis Victor Hugo jusqu'à Gustave Droz, qui oublient

(1) Chez Hachette. — Un volume in-8°, broché, 5 fr., relié, tranche dorée, 8 fr.

la dignité de l'enfant et le devoir des parents. Les vers consacrés à l'enfance sont un encens idolâtre brûlé devant Sa Majesté l'Enfant; la prose est le langage de la camaraderie, et il est bien rare que l'on sente, dans ces poésies, le véritable accent paternel, austère et tendre, contenu et confiant. Le livre de M. de la Prade à ses enfants fait, à ce sujet, une noble et touchante exception : c'est le cœur d'un véritable père qui l'a dicté, et c'est un poète qui l'a écrit. Le goût de la nature y circule en même temps que le sentiment le plus naturel et le plus juste l'enflamme; on peut en juger par le joli tableau suivant : les enfants se promènent, ils ont soif et ils rencontrent un troupeau de bonnes vaches à la mamelle gonflée de lait :

Dans le groupe joyeux le pâtre est prisonnier.
On tire avec ardeur la tasse du panier;
Autour du seau fumant on se presse, on se pousse;
Plus d'un visage en sort tout barbouillé de mousse
Et, la première soif s'étant calmée enfin,
On vide la sacoche et l'on songe à la faim :

. . . .
. . . .

Assis en rond, couchés sur l'herbe et les habits,
Dans la crême écumante ils trempent leur pain bis.
Qu'ils sont vifs et bruyants, qu'ils sont heureux de [vivre!
Il semble que ce lait, ce lait pur, les enivre...

Voilà le père associé à la gaieté de ses fils; plus loin vous le trouverez associé de même à leurs études, à leurs chagrins et faisant des événements de leur jeune vie les grands accidents de la sienne. L'éclat des vers, la beauté du rhythme prêtent à ces belles et tendres pensées une grâce de plus. Citons encore :

Petit enfant, petit oiseau,
Quand tu fredonnes dans ma chambre,
Je me crois en plein renouveau,
Fût-ce aux tristes jours de décembre
Petit oiseau! petit enfant!
Les murs noirs, les pages méchantes,
L'ennui, le brouillard étouffant,
Tout s'éclaircit lorsque tu chantes.
Il fait soleil dans la maison,
Sur chaque meuble où tu te poses.
Ton sourire à chaque saison
Donne des lilas et des roses.
Je cesse un instant de souffrir;
Tes baisers sont mes seules trêves;
Dans tes yeux je vois se rouvrir
Le ciel clos de mes anciens rêves.
Des fleurs vives de ta gaieté
Dieu veut que ma force renaisse...
Sitôt que l'enfant a chanté,
Le père a repris sa jeunesse.

Ce livre touchera tous les pères et toutes les mères; il est vrai comme la nature, beau comme la poésie, élevé comme le devoir (1). Il console du nouveau recueil qu'un ex-grand poète a consacré à l'*Art d'être Grand-Père*, qui, chez lui, n'est autre que l'art de gâter abominablement les pauvres petits enfants.

M. B.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob. — Édition in-18, prix : 3 francs, in-8° illustré, 7 francs.

LA LECTURE UTILE

I

La curiosité, suivant la nature des conseils qu'elle donne aux différents esprits, peut être considérée tour à tour comme une tentation à laquelle on doit résister, ou comme un stimulant auquel on fera bien d'obéir.

La curiosité n'est qu'une des formes les moins relevées de l'amour du vrai et du besoin de la science.

Dès qu'on la règle et qu'on la soumet à une méthode, au lieu de l'abandonner à ses caprices et de la suivre dans ses enchantements, elle nous aide à cultiver et à agrandir notre esprit; elle éveille et soutient notre intérêt; elle nous empêche de nous endormir dans ce que nous pouvons savoir.

Lorsque notre curiosité est ainsi bien conduite et bien réglée, lorsqu'elle s'emploie à des lectures utiles et faites pour répondre aux besoins de notre esprit, elle entretient et fortifie notre pensée; elle suffit pour nous élever jusqu'à une véritable supériorité.

Il n'est pas facile de conduire et de distribuer ses lectures de façon à en tirer le meilleur parti possible. Il ne paraît guère moins malaisé de conseiller un choix que de le faire soi-même. Il suffit d'entrer dans une bibliothèque, même de

proportions restreintes, pour que notre esprit demeure véritablement confondu, dès que, au lieu de parcourir d'un regard indifférent les étages des rayons superposés, nous nous prenons à songer au temps que demanderait la connaissance, même superficielle, d'une aussi grande multitude d'ouvrages. Comment se reconnaître parmi ces auteurs ? Chacun d'eux n'a-t-il pas sa valeur propre et n'a-t-on pas quelque chose à gagner dans sa compagnie? D'un autre côté, si aucun d'entre eux n'est absolument sans utilité, n'est-il pas certain qu'ils présentent des mérites bien inégaux et que les aborder sans information, c'est risquer d'être fort mal servi par le hasard?

Il n'est donc pas sans intérêt de se demander s'il ne serait pas possible d'introduire une classification dans ses lectures, de telle sorte qu'un ouvrage pris au hasard entrât nécessairement dans une des catégories qu'on aurait distinguées. Il suffirait alors d'un bien petit nombre de réflexions relatives à chacune de ces catégories pour embrasser dans leur ensemble et suivre, même dans leurs détails, toutes les lectures auxquelles nous pouvons nous livrer.

II

Toutes les connaissances humaines, considérées non pas au point de vue des objets qu'elles représentent, mais eu égard à l'usage que nous pouvons en faire, se divisent en deux catégories : elles sont ou *techniques* ou simplement *humaines*, s'il m'est permis d'employer ici cette expression. Elles ont trait, soit à cet ensemble de notions professionnelles que notre situation nous met en demeure d'acquérir, soit à ce courant d'idées qui constitue notre niveau intellectuel dans l'usage de la vie.

Ce n'est pas la lecture, mais une étude systématique et approfondie, qui nous donne à l'origine les connaissances techniques. Il faut absolument prendre la peine de les acquérir par un travail spécial, qui devient tout à la fois le point de départ et la consécration de notre carrière.

Une fois que le médecin, le jurisconsulte, l'ingénieur ont passé par ces premières épreuves, les nécessités de leur profession et les occupations de leur vie ne leur permettent guère de reprendre ou de continuer un pareil labeur dans les mêmes conditions de calme et de suite. Ils vont d'ordinaire jusqu'au bout de leur tâche avec le bagage dont ils s'étaient pourvus au commencement. D'ailleurs, si le frottement des affaires et le contact avec la réalité usent une partie de leur savoir, la connaissance de nouveaux faits renouvelle dans une certaine mesure leurs idées, et l'imprévu des événements les préserve de la routine.

Toutefois, l'enseignement des faits ne leur suffit pas. Il est absolument nécessaire à un savant qui se respecte et ne veut point, quelque jour, rester au-dessous de sa tâche, de ne pas demeurer stationnaire et indifférent aux découvertes nouvelles. Il convient qu'il suive le mouvement, et, comme on le dit avec tant de justesse, *qu'il se tienne au courant.*

Chaque profession nous appelle donc tout d'abord à des lectures pour ainsi dire forcées. Nous nous devons à nous-mêmes de ne point laisser péricliter la supériorité que nous ont acquise nos premières études, et de compléter par des lectures intelligentes et suivies les connaissances techniques de notre profession.

La plupart des hommes n'ont pas besoin ici qu'on les stimule. Notre orgueil nous porte volontiers à nous livrer aux travaux dans lesquels nous nous croyons déjà supérieurs. Dès que nous pensons exceller dans une œuvre quelconque, au lieu de diriger notre activité autre part, pour chercher à compenser ce qui nous manque, nous nous sentons entraînés à nous concentrer précisément dans les études où nous sommes le plus forts. Cette tendance de notre amour-propre et de notre paresse combinés est tellement forte et va si loin, que, si nous avons, même dans nos connaissances spéciales, quelque partie décidément plus complète et sur laquelle nous n'ayons nul besoin de revenir, il arrivera le plus souvent, qu'au lieu de combler les lacunes que nous nous connaissons bien, notre esprit va se complaire et s'attarder à revoir une fois de plus des théories sur lesquelles il est passé maître, comme s'il voulait se donner à lui-même le spectacle de sa force et de son érudition.

Il y a plus d'inconvénients qu'on ne le pense à se spécialiser ainsi sans mesure et sans faire entrer en ligne de compte les conditions générales de l'équilibre de l'esprit.

Il ne manque pas dans le monde de gens qui tiennent à honneur de rester étrangers à tout ce qui n'est pas leur domaine propre. Parlez-leur d'un ouvrage de littérature, de morale, d'histoire, de politique, d'un livre, en un mot, qui touche par leurs endroits les plus vifs les plus grandes questions qui puissent agiter l'humanité : ils oseront bien vous répondre que ces questions ne les regardent pas et qu'elles ne rentrent point dans le domaine de leur algèbre ou de leur mécanique.

Le malheur est qu'après avoir écarté ces pensées parce qu'ils y étaient indifférents, ils ne tardent guère à en devenir incapables. Leur travers et leur esprit d'exclusion se changent en une véritable maladie. Aucun sujet, quels qu'en soient l'importance et l'intérêt, ne peut plus secouer leur apathie. Plus cet état de choses se prolonge, plus cette incapacité augmente : elle finit par les rendre étrangers à tout ce qui n'est pas le livre de leur métier. Cette manie de s'ensevelir dans quelque recoin des connaissances humaines, sous le beau prétexte de se spécialiser, est peut-être une des erreurs les plus répandues de notre temps. Indépendamment de ce qu'elle offre de

facilité à la paresse, elle favorise en même temps nos prétentions à la profondeur. Nous finissons par tirer vanité de notre impuissance à comprendre tout ce qui ne ressort pas de notre étroit domaine ; et cependant il ne faut pas oublier qu'à creuser un puits pour y descendre, on peut sans doute faire une connaissance plus intime avec ce point du sol dans lequel on a pénétré, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'on perd de vue, à mesure qu'on s'y engouffre, les larges perspectives de l'horizon et la contemplation de l'univers.

Pour devenir savant, on n'en est pas moins homme, et la sagesse la plus vulgaire commande, pour se préserver de cette espèce d'abrutissement technique, de chercher dans la lecture quelque diversion aux idées que vos occupations de chaque jour vous ramènent incessamment à l'esprit.

Il n'est pas nécessaire, pour opérer ainsi une diversion intelligente, de se jeter dans les idées les plus étrangères à ses préoccupations et les plus éloignées de ses propres connaissances. Ce serait s'exposer maladroitement à n'y trouver qu'un faible intérêt et à n'en retirer qu'un médiocre profit. Il est bien préférable, au contraire, de rattacher par quelque lien, fût-il un peu complaisant et un peu lâche, les digressions de ses loisirs aux travaux de ses études, de façon à faire dans les sciences voisines quelques excursions pleines tout à la fois d'intérêt et de profit.

En même temps que notre esprit retrouve dans ces échappées un peu d'air et de liberté, nos connaissances spéciales elles-mêmes y gagnent plus qu'on ne saurait le penser. Ce qui leur manque en effet souvent pour être plus exactes et suffisamment conciliantes, c'est l'étendue et la portée ; c'est la notion des rapports qui les relient à toutes les sciences humaines. Au lieu de s'armer, comme il lui arrive le plus souvent, d'un esprit d'exclusion pour résister au désir d'aborder telle ou telle science mixte, dans la crainte de dépasser nos propres frontières, ne serait-il pas plus naturel et plus utile de pousser hardiment des reconnaissances chez le voisin? et s'il imitait, à son tour, notre propre exemple, au lieu de s'observer pour se combattre, on se rencontrerait pour se réunir.

ANTONIN RONDELET.

(A suivre.)



LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE)

XVI

LA FIN DU JOUR.

Michel ne fut pas guéri le lendemain, comme sa petite sœur l'avait naïvement demandé; il se trouva plus malade encore, la fièvre devint plus ardente; pendant cinq ou six jours, sa vie fut en suspens et les cœurs de ceux qui l'aimaient, bourrelés d'angoisses. Les journées étaient pleines d'agitation et les nuits, dans leur silence, remplies de douleur, longues pour celui qui souffrait, interminables pour la sœur et la mère qui le veillaient et qui tremblaient que l'aube ne le revît pas vivant. Les soins tendres et continuels, la force de constitution du malade le sauvèrent enfin ; il eut une rapide convalescence et, ses forces revenues, il se sentit prêt à reprendre sa route et son fardeau. Il n'hésitait pas, mais les bras caressants qui l'avaient soulevé sur sa couche le retenaient loin du travail; sa mère le suppliait de s'accorder quelque repos ; Clotilde ne parlait pas, mais elle le regardait avec ces yeux qui avaient tant pleuré sur lui, et ce regard était une prière. Il consentit à se laisser soigner encore.

Le péril que Michel avait couru, comme une secousse électrique qui ramène la vie, avait réveillé dans le cœur de madame Maurand cette tendresse ineffable et instinctive, faite d'âme et de chair, que la mère ressent pour son petit enfant. En le voyant étendu, faible, abattu, menacé, lui qui, depuis tant d'années, était son unique soutien, son appui, lui dont elle redoutait parfois la raison et l'autorité, son affection avait rétrogradé : l'homme fort redevenait enfant par la maladie, et la mère redevenait jeune pour le chérir et souffrir avec lui. Elle le soigna avec passion, elle le défendit avec énergie contre la mort, et Clotilde, la fidèle Clotilde, avait à peine le droit de lui rendre quelques services que leur mère lui disputait aussitôt ; elle abdiquait avec sérénité, elle ne disait pas : « Je l'aimais quand vous l'oubliiez ! » mais, en elle-même, elle se répétait : « Quel bonheur ! mon frère verra combien

il est aimé ! » Emmeric, silencieusement affligé, passait auprès de Michel une partie des nuits; il demeurait éveillé, il ne clignait pas les yeux, mais, incompétent en fait de maladies comme les gens qui se sont toujours bien portés, il allait, à la moindre alarme, appeler sa sœur : « Viens donc ! il me paraît moins bien... j'ai peur qu'il n'ait encore une crise à l'estomac... Viens vite... il se plaint... »

Clotilde accourait et leur mère aussi; seule, la petite Claire dormait d'un sommeil tranquille, ce sommeil inexpugnable de la jeunesse, mais, dans la journée, le sérieux de la situation agissait même sur elle : elle tâchait de se rendre utile, elle faisait les rôles, car il fallait vivre ! elle réussissait à préparer les limonades que madame Maurand portait à Michel, mais elle entrait dans la chambre le moins possible. La maladie et la souffrance lui faisaient peur.

M. Labriche envoyait demander des nouvelles du malade. M. Edme vint voir son neveu à plusieurs reprises et, tous les deux jours, il recevait la visite de M. Anselme, qui paraissait lui faire un plaisir intime. Clotilde, qui savait quelle amitié précieuse c'était pour son frère, tâchait de les laisser seuls et d'engager sa mère à quitter un instant cette chambre où elle était remplacée par une affection dévouée. Un jour, elle avait laissé monsieur Anselme auprès de Michel et madame Maurand, dans la cuisine, occupée à préparer un premier repas de convalescence: elle alla elle-même chercher le remède prescrit au matin par le médecin ; en descendant la place de Montmorency, elle croisa un homme qui la salua, qu'elle ne reconnut point et, au moment de rentrer chez elle, ce même homme, qui l'avait suivie de loin, vint à elle et lui dit :

« Me permettriez-vous de vous faire une visite ? »

Elle le reconnut : c'était Adrien Cortal ; elle lui tendit la main, et lui répondit :

« Certainement, et ma mère sera charmée de vous voir. »

Il semblait intimidé ; elle se sentait tranquille et se rendait compte que l'affection d'autrefois n'existait plus et qu'un souvenir d'enfance et d'amitié survivait seul à ce sentiment dont elle avait souffert.

Ils entrèrent ; lorsqu'il fut assis dans la vieille salle à manger, toujours la même, Adrien regarda autour de lui avec une espèce de curiosité: comparait-il les richesses de Lyon à la pauvreté sereine de Montmorency? regrettait-il le passé? s'applaudissait-il d'avoir choisi la voie large et facile ? Clotilde n'essaya pas de deviner ses pensées ; elle lui parla simplement et doucement, comme à un ami quitté la veille.

« Vous savez, dit-elle, que Michel nous a donné les plus vives inquiétudes ?

— Je ne sais rien, j'arrive de Lyon. Michel a été malade ?

— Très-grièvement, mais il va mieux, il est sauvé.

— Ah ! tant mieux, vous avez dû être si inquiète ! vous aimez tant les vôtres ! Je ne sais rien de ce qui se passe ici : j'étais à Paris, pour affaires; j'ai eu la tentation de revoir Montmorency, je vous ai rencontrée, je n'ai pu résister au désir de vous parler.

— Et vos parents, monsieur Adrien?

— Ils se portent bien : ma mère rajeunit, je crois, elle est heureuse au milieu de ses petits-enfants.

— Ah !... vous avez des enfants ?

— Trois jolis enfants

— Vous êtes heureux? votre position vous satisfait ?...

Il hésita :

« Je dois être satisfait, dit-il enfin ; ma femme est une digne personne, mon beau-père est parfait pour moi et pour mes parents, mais, vous me connaissez, et vous savez que mon caractère n'est pas facile au bonheur et ne se prête pas à la gaieté... je ne jouis pas de ce que je possède, et je regrette ce que j'ai perdu ! Ne parlons plus de moi; vous, êtes-vous heureuse? vous semblez si tranquille !

— Je le suis, répartit-elle, et je remercie Dieu du sort qu'il m'a fait, maintenant que mon bon Michel est guéri. Mais permettez-moi d'appeler ma mère... »

Madame Maurand vint, elle s'informa longtemps de sa vieille amie, elle parla de ses enfants, et comme Adrien ne lui répondait que par monosyllabes :

« Vous semblez triste ? dit-elle.

— Que voulez-vous, madame, on ne peut pas tout réunir. Je dirai à ma mère que je vous ai vue ; elle en sera heureuse. Adieu, madame; adieu, mademoiselle, mille amitiés à Michel... s'il venait à Lyon, je serais bien satisfait de le voir. »

Il leur serra la main et les quitta.

« Il n'a pas l'air content, et, pourtant, il est si riche! dit madame Maurand.

— Moi, je suis pauvre et je me trouve contente, se dit Clotilde ; merci, mon Dieu ! de me le faire sentir ! »

Elle raconta cette visite à Michel; il l'interrogea du regard :

« Je suis charmée de l'avoir vu, dit elle ; je voudrais qu'il appréciât mieux sa position, puisque je me trouve si pleinement contente de la mienne.

— Tu ressembles à monsieur Anselme ! lui dit-il en souriant, moins les rides et les cheveux blancs : comme lui, tu jouis de tes sacrifices. »

Quelques jours après, M. Labriche vint en personne faire une visite à son commis ; il causa d'affaires de bureau auxquelles les deux femmes ne comprenaient pas grand'chose, de banalités politiques qui les laissaient indifférentes, et, au

moment de prendre congé, il dit à Michel :

« Je vous réclame le plus tôt possible, nous avons besoin de vous là-bas.

— A lundi alors, monsieur.

— A lundi.

— Si tu lui es si nécessaire, dit madame Maurand, il devrait bien te payer davantage.

— Plus tard, ma mère, vous verrez, plus tard... »

Le lundi, il retourna au bureau, et ses forces complètement revenues, il reprit aussi ses habitudes de charité et de travail; il alla au Patronage de M. Anselme, il veilla dans son petit atelier, et, comme autrefois, deux lumières brillèrent à deux fenêtres élevées de la maison. L'hiver se passa paisiblement : Emmeric *piochait* sa philosophie, Clotilde écrivait et priait, Claire rêvassait, travaillait nonchalamment à quelques copies et activement à ses chiffons; madame Maurand veillait à leur bien-être à tous, car la maladie de Michel avait éveillé ses craintes maternelles et les avait étendues à tous ses enfants; elle commençait à se rassurer cependant : Michel semblait plus fort que jamais, son visage brun et pâle avait pris même quelques couleurs rosées, indices de la santé, il ne se plaignait jamais, et sa fermeté sereine rassurait tous les autres sur leur sort; il tenait le gouvernail, il consultait les étoiles et il ne semblait pas craindre : c'était assez pour que ceux qu'il protégeait fussent tranquilles.

L'orage non prévu éclata cependant. A la fin d'avril, Michel retomba malade, avec les mêmes accidents que la première fois, mais plus intenses et plus menaçants. Le doute même ne fut pas longtemps possible, et si le médecin, si les parents voulaient espérer, le malade, lui, ne s'abusait pas. A la fin du second jour, qui avait été affreux, il se trouva seul avec Clotilde :

« Ma sœur, dit-il en lui tendant la main, un dernier service : un prêtre! »

Elle y courut; elle ne pouvait plus s'abuser : la mort était sur ce front et une espérance immortelle dans ce regard. Michel accomplit les derniers devoirs du chrétien avec un calme et une joie qui ne pouvaient se cacher : le voyageur fatigué touchait au repos, l'âme que tout avait affligée, déçue ici-bas, allait entrer dans ce royaume où tout est délices, où Dieu se plait à payer, de toute sa puissance infinie, les douleurs souffertes pour lui, car *le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment!*

La nuit fut très-mauvaise : au lever du jour, Michel vit tous ceux qu'il aimait autour de lui, et un faible sourire entr'ouvrit ses lèvres :

« Maman, dit-il, chère maman, ne t'afflige pas trop... trois enfants te restent... merci de toutes tes bontés... écoute : M. Anselme viendra, il te dira quelque chose... »

Un spasme l'interrompit, il serra son crucifix sur sa poitrine; quand il revint à lui :

« Clotilde, dit-il, achève notre tâche!... tu sais où nous nous reverrons... Emmeric, sois bon, songe à Dieu, aime notre mère... et toi aussi, Claire, chère petite... »

On entendait à peine, dans le silence, ses paroles entrecoupées; il tendit la main à M. Edme, qui se tenait debout près de lui :

« Je vous les recommande! » dit-il encore.

A quoi bon décrire cette dernière scène? il expira, la croix sur sa bouche, et, un moment avant que l'âme s'envolât, Clotilde, penchée sur son frère, entendit ces mots murmurés à voix basse :

« Je les ai aimés jusqu'à la fin... » Une seconde après, Michel n'était plus...

La douleur de madame Maurand éclata avec violence : peut-être la conscience y avait-elle une large part, et se reprochait-elle de n'avoir pas assez chéri ce fils qui l'avait tant aimée. Clotilde fut calme dans son chagrin profond : elle avait mis tout son trésor en dépôt dans le sein de son Dieu. Emmeric pleura son frère comme il l'avait aimé, avec une tendresse qu'on aurait eu peine à attendre de son caractère, jadis personnel et léger; Claire versa beaucoup de larmes, mais on sentait qu'elle devait se consoler.

Le quatrième jour après les funérailles, auxquelles M. Labriche et tous ses employés avaient assisté, M. Anselme demanda à parler à madame Maurand. Elle le reçut en présence de M. Edme et de Clotilde : il s'assit auprès d'elle, posa son portefeuille sur la table, et lui dit :

« Chère madame, je viens au nom de celui que le bon Dieu a appelé à lui, au nom de votre fils qui vous aimait tant et qui vous l'a prouvé jusqu'à la mort... Pouvez-vous m'entendre? »

Elle fit un signe affirmatif :

« Voici, dit-il, un dépôt que Michel a remis entre mes mains. Cet argent, gagné par son travail, il le destinait à affranchir son jeune frère de la conscription et à lui permettre de faire ses études de droit... et surtout à vous affranchir, vous, madame, de toute inquiétude. Voici ces onze mille francs... prix de près de deux ans de labeurs. »

Il les compta sur la table, en onze billets. Madame Maurand ne comprenait pas, elle regardait ces billets comme si elle les eût vus en rêve; M. Edme demanda avec inquiétude :

« Comment se peut-il, monsieur, que mon pauvre cher neveu...

— Ah! monsieur, Michel avait un grand cœur et un grand courage. Pour gagner cet argent en moins de deux ans, il a accepté chez M. Labriche des fonctions dangereuses : il a dirigé l'atelier où se fabriquent les nouvelles couleurs de teinture, l'aniline, la fuchsine... le salaire et le danger étaient grands... il a espéré que sa robuste et saine constitution le sauverait .. mais en vain...

— Malheureux enfant! s'écria M. Edme; si

j'avais su ! Mais je ne connais rien aux sciences physiques, je ne me doutais pas...

— Oh ! mon cher Edme ! s'écria madame Maurand, cet argent me fait peur : c'est le prix de la vie de mon fils !

— Il doit vous être sacré, madame ; il a été gagné par le plus grand amour filial et fraternel : c'est un gage, un dernier gage d'amour de votre cher enfant... »

Madame Maurand ne pouvait répondre ; Clotilde pleurait amèrement. M. Edme voulait des explications, et M. Anselme les lui donnait avec bonté :

« C'est une industrie nouvelle, disait-il, elle est périlleuse, et M. Labriche avait compris qu'il fallait payer largement le soldat qui allait à la bouche du canon. Michel s'est offert : il comptait sur Dieu d'abord, sur sa forte santé ensuite. Il tomba malade, je l'exhortai à renoncer à cet emploi, mais le médecin, qu'il consulta, le rassura, lui dit qu'il n'y avait plus l'ombre de danger. Il alla, travailla jusqu'à ce que le poison l'ait foudroyé ! Il était si heureux de gagner cet argent pour sa mère ! »

M. Edme ne demandait plus rien : ses pleurs l'étouffaient :

« Mon pauvre Michel !

— Mon frère, lui dit madame Maurand, cette découverte qui a tué mon fils, n'était-ce pas là ce que cherchait mon mari ?

— Oui, ma sœur, c'est une fatalité !

— Ah ! monsieur, n'appelez pas fatalité le dévouement de cette âme généreuse, qui n'a voulu que Dieu pour témoin de ses efforts ! Elle le possède maintenant, ce Dieu des sciences et des vertus, qu'elle a aimé et servi... »

M. Edme serra la main du vieux commis et lui dit :

« Merci, Monsieur, vous qui avez aimé et apprécié Michel, merci pour nous tous ! »

Quand Emmeric revint et qu'il apprit la nouvelle preuve de tendresse que son frère lui avait silencieusement donnée, il se tut longtemps et il dit enfin :

« Ma mère, je suis fils aîné de veuve, je ne serai pas soldat, mais je veux travailler, je serai légiste, et, comme Michel, je vous aimerai, je vous soutiendrai... ah ! quel exemple ! cher frère ! ami incomparable ! »

Si les âmes bienheureuses planent autour de ceux qu'elles ont aimés, celle de Michel devait être satisfaite. Sa mémoire était chérie, et son exemple, comme un type s'empreint dans un métal en fusion, se gravait dans le cœur d'Emmeric.

Une autre auréole encore devait couronner le nom obscur du jeune commis. Emmeric revint un soir du collége et entra dans la chambre, avec un air de joie, bien étranger à son visage depuis quelque temps. Il tenait un journal :

« Ma mère, saviez-vous que Michel avait exposé au Salon ?

— Je le savais, répondit Clotilde. Il ne voulait le dire qu'en cas de succès.

— Voici le succès ! dit le jeune homme avec chaleur. »

Il ouvrit le journal et lut :

« N'oublions pas de mentionner un remar-
» quable bas-relief, *le Christ au tombeau*, d'une
» main inexpérimentée peut-être, mais plein de
» sentiment et de noblesse. Cette œuvre pro-
» mettait beaucoup pour l'avenir ; mais l'artiste,
» M. Michel Maurand, vient de succomber à une
» rapide maladie. C'est une perte réelle pour
» l'art. »

Les yeux de Clotilde étincelaient à travers ses pleurs.

« Mon cher Michel ! il eût été heureux de ce succès !

— C'est un rayon de soleil sur son tombeau, dit Emmeric.

— Il sculptait donc toujours ? demanda madame Maurand.

— Oui, maman, vous verrez dans son atelier, si vous voulez y monter, bien des ébauches. Vous savez comme il aimait son art, et M. P. le soutenait dans cette voie.

— Que je l'ai méconnu ! dit la pauvre mère avec un soupir. Pourtant, pouvais-je faire autrement que de le rappeler d'Italie, après la mort de votre pauvre père et la ruine de nos espérances ?

— Mère, il ne s'est jamais plaint.

— Ni toi, Clotilde ! vous avez été si bons pour votre mère ! »

Le lendemain, une lettre arriva de Paris, à l'adresse de Michel. Sur l'ordre de sa mère, Clotilde la décacheta ; elle était d'un marchand d'objets d'art et de piété, bien connu à Paris, et elle disait ceci :

« Monsieur,

» Nous avons remarqué, au Salon, un bas-
» relief signé de votre nom ; nous serions heureux
» si vous nous permettiez de l'éditer : il aurait,
» nous le pensons, un vrai succès parmi notre
» clientèle. Vous fixeriez vous-même le prix, et
» si vous pouviez lui faire un pendant, soit une
» *Nativité* ou une *Résurrection*, nous vous en
» serions particulièrement obligés.

» Vos très-humbles serviteurs,

» A. et Cie.

» Rue Saint-Sulpice. »

« Ils ne savent pas qu'il est mort ! dit Clotilde avec douleur. Trop tard ! il a semé et il n'a pas recueilli !

— Il a semé pour nous, répondit madame Maurand ; il faudra, ma fille, envoyer cette lettre à Edme ; je suis bien incapable de m'occuper d'affaires, de celle-ci surtout... je donnerais tout l'argent de la terre pour que Michel fût encore près de nous ! »

Les témoignages d'estime, d'affection se succé

daient : tout ce qu'on savait de la vie de Michel, de son dévouement absolu à sa famille, entourait de respect sa mémoire, et le bruit que les journaux, apprenant qu'il n'était plus, firent autour de son œuvre, ajouta à son nom une gloire mélancolique. Emmeric et sa mère en étaient fiers; Clotilde, au souvenir de cette vie combattue et de cette tombe ornée de palmes, levait les yeux au ciel et pensait à d'autres couronnes. Une nouvelle circonstance l'émut cependant au plus profond de l'âme.

Madame Labriche avait envoyé des cartes à la famille en deuil, mais tout ce qu'on disait autour d'elle du commis de son mari, l'engagea à faire une visite à madame Maurand; elle vint, elle montra une vive sympathie, elle s'informa de tout ce qu'avait fait Michel, et elle dit enfin :

« Et il a laissé des sculptures, des essais, des ébauches? peut-être, chère madame, pourriez-vous tirer parti de cela ?

— Rien n'est achevé, madame, sauf un portrait... »

Elle dit un mot tout bas à Clotilde, qui, sans répliquer, sortit de la chambre et revint, tenant à la main, le médaillon que Michel avait fait de souvenir.

« Mais c'est mon Isabelle! s'écria madame Labriche, avec une extrême surprise ? Il la connaissait donc? c'est d'une ressemblance frappante... Voilà Isabelle à dix-huit ans !

— Si vous vouliez l'accepter, madame? dit madame Maurand d'une voix très-émue. C'est l'offrande d'une mère à une autre mère.

— Vous êtes mille fois trop bonne, chère madame! ce portrait serait bien précieux pour moi... Mais où donc l'avait-il vue ? »

Elle réfléchit un peu, regarda encore le médaillon, vrai, vivant, et elle ajouta :

« Elle était ainsi, elle était jolie et charmante, mais elle est bien changée. Elle n'est pas très-heureuse, ma pauvre fille !

— Elle l'aurait bien mérité cependant, elle paraissait si aimable!

— Son mari ne l'apprécie pas comme nous, il est dur pour elle ! »

Clotilde soupira, et madame Maurand dit ingénûment :

« Je n'étais pas dans les confidences de mon fils, mais je suppose qu'il a bien un peu aimé cette aimable enfant.

— Plût à Dieu qu'il l'eût aimée et que nous l'eussions su! s'écria madame Labriche. Un homme de cœur et de talent, comme lui, nous aurait bien convenu, et il aurait apprécié notre chère enfant.

— Ah! madame, dit Clotilde, on se connaît et on se rencontre trop tard.

— Vous dites une triste vérité, mademoiselle. Mais me permettrez-vous, vraiment, d'emporter ce médaillon ? je ne le montrerai qu'à mon mari: il sera heureux de revoir sa fille telle qu'elle était, lorsque le chagrin ne l'avait pas abattue ! Je ne le lui montrerai pas à elle, ni à son mari. Elle s'en préoccuperait peut-être, et lui, à coup sûr, s'en fâcherait. Ah ! nous avons bien nos peines ! une fille unique, malheureuse, méconnue, ayant devant elle l'avenir long et triste, c'est un coup de poignard au cœur. Me permettrez-vous de revenir vous voir, madame ? il y a désormais un lien entre nous. »

Elle les quitta, emportant le précieux médaillon.

« Tout est venu trop tard! se dit Clotilde, moisson semée sur la terre, mûrie au ciel ! »

M. Bourdon.

(*Suite et fin au prochain numéro*).

UN CONCERT CHEZ LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR

SUZANNE, GENEVIÈVE, GABRIELLE, } demoiselles de Saint-Cyr.
LA VICOMTESSE.
Autres pensionnaires de Saint-Cyr.

La scène se passe à la maison de Saint-Cyr, sous Louis XIV.

Le théâtre représente une salle donnant de plain-pied sur la cour. — Portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE

Les demoiselles de Saint-Cyr en toilette de soirée.

GENEVIÈVE

CHŒUR.

Ah! quel plaisir! Ah! quel bonheur!
Et pour nous toutes quel honneur!
C'est elle-même, la marquise
Dont la bonté nous est acquise,

Qui bientôt à Saint-Cyr viendra,
Et qui voudra
De sa présence honorer notre fête.
Avant ce soir
On doit la voir;
Pour le concert que chacune soit prête!

GENEVIÈVE. Oui, mesdemoiselles, chacune de nous sera prête; il faut se faire honneur. Madame de Maintenon, notre protectrice, sera contente de nous; elle en parlera au roi, et demain il ne sera question dans tout Versailles, à la Cour et à la ville, que des demoiselles de Saint-Cyr.

UNE DEMOISELLE. C'est de vous que l'on parlera, puisque vous avez le bonheur de chanter un *solo*.

UNE AUTRE. Nous ne figurons que dans le chœur.

GENEVIÈVE. C'est un bonheur, puisque bonheur il y a, que je partage avec Suzanne de Simiane et Gabrielle d'Albrun. Mais il ne faut pas nous jalouser pour cela. Le compositeur avait besoin de trois voix pour la cantate qu'il a écrite tout exprès : *La Foi, l'Espérance et la Charité*. Ce n'est pas sa faute si les vertus sont en si petit nombre.

UNE DEMOISELLE. Pourquoi ne pas choisir un argument qui lui permît d'employer plus de premiers sujets?

UNE AUTRE. *Les Saisons*, par exemple; il y en a quatre; il y aurait eu un *solo* pour moi aussi.

GENEVIÈVE. Fi! la petite égoïste. Et les autres, donc? A vous entendre, il aurait dû choisir les *Sept Péchés capitaux*. Je sais bien qui aurait joué le rôle de l'*Envie*.

UNE DEMOISELLE. Et moi, celle qui aurait tenu avec succès celui de l'*Orgueil*.

UNE AUTRE. Pourvu qu'il m'eût laissé la *Paresse!* Comme je m'en serais accommodée!

GENEVIÈVE. Mais où sont Gabrielle et Suzanne? Elles n'en finissent pas à leur toilette.

UNE DEMOISELLE. Le fait est que nous n'avons ni la *Foi* ni la *Charité*.

GENEVIÈVE. Tu ne crois pas si bien dire!... Mais vous avez l'*Espérance*... Tiens, voici Suzanne! (*La voyant arriver.*) Je te croyais perdue.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES. SUZANNE, *entrant toute joyeuse*.

SUZANNE.

N'ayez point de souci,
Suzanne la voici!

RONDE.

Alouette ou fauvette,
A chanter toujours prête
Quelque joyeux refrain.
Pour moi c'est toujours fête;
On dit que je suis faite
Pour être un bout-en-train.
Alerte et guillerette,
Contente et satisfaite
De son heureux destin,
Suzanne est toujours prête
A chanter cet air-là!
Suzanne, la voilà,
Tra-la-la, tra-la-la, etc.

GENEVIÈVE. Comme le maître t'a bien choisie pour ton rôle. La *Charité* doit avoir une mine souriante. Un sourire c'est déjà une consolation, quand on va soulager une infortune.

SUZANNE. Surtout s'il est accompagné d'une pièce d'or.

GENEVIÈVE. Oui; mais si on l'offre avec une figure piteuse, on a l'air de faire un sacrifice, et on blesse le malheureux qu'on veut secourir... Et maintenant que vous avez l'*Espérance* et la *Charité*, il n'y plus que la *Foi* qui nous manque, au figuré, bien entendu.

SUZANNE. Tu te trompes, Geneviève; la *Foi* la voici, personnifiée en notre chère Gabrielle.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTES, GABRIELLE.

GABRIELLE. Ah! mes pauvres amies! Vous ne savez pas la nouvelle? Eh bien! il ne nous manquait plus que ce malheur!

SUZANNE. Qu'est-ce donc? Il y aurait le feu à Saint-Cyr?

GABRIELLE. Madame la marquise de Maintenon...

GENEVIÈVE. Serait-elle malade?

GABRIELLE. Elle se porte si bien, qu'elle accompagne le roi à Paris. Elle est partie ce matin. (*Mouvement de désappointement chez les demoiselles.*)

SUZANNE. Et le concert est remis?

GABRIELLE. Pas du tout. C'est une certaine vicomtesse de Sainte-Adresse d'Aspremont qui la remplacera à Saint-Cyr. Elle vient d'en prévenir la sous-directrice, et on l'attend d'un moment à l'autre.

SUZANNE. Miséricorde! madame de Sainte-Adresse! Mais elle doit avoir quatre-vingt-dix-neuf ans et demi. Elle a dû briller sous le roi Henri IV. Et c'est pour elle que nous aurons fait tant de frais de toilette... et de répétitions!

LES DEMOISELLES. Quel désenchantement!

SUZANNE. Eh bien, mes chères, nous chanterons pour nous-mêmes, à moins que... (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! comme vos figures se sont allongées. (*Bas.*) Sont elles penaudes!... Tiens! quelle idée! ce serait amusant! (*Elle éclate de rire. — Haut.*) Vous ne l'avez jamais vue, madame d'Aspremont?

TOUTES. Jamais.

SUZANNE. Moi, je l'ai vue une fois, chez ma grand'mère. Vieille, roide, anguleuse, toujours en noir, toujours la figure cachée sous ses coiffes, un vrai catafalque... Des lunettes vertes et les

joues couperosées ; son visage ressemble à un vitrail de cathédrale.

GENEVIÈVE. Je te retiens pour les portraits ! Et moi qui disais qu'on avait eu la main heureuse en te choisissant pour le rôle de la *Charité*.

SUZANNE. Je suis plus franche que toi, voilà tout. *(Bas à Geneviève.)* Tâchons de rester seules avec toi et Gabrielle ; j'ai un projet à vous communiquer.

GENEVIÈVE, *aux demoiselles*. Eh bien, jusqu'à ce que cette remplaçante arrive, Gabrielle, Suzanne, si nous repassions un peu nos rôles ?

SUZANNE. Volontiers.

UNE DEMOISELLE. Ce qui veut dire : « Allez-vous-en. »

REPRISE DU CHŒUR.

Ah ! quel chagrin ! Ah ! quel malheur !
Pour nous toutes quelle douleur !
Ce ne sera pas la marquise
Dont la bonté nous est acquise,
Qui, ce soir, à Saint-Cyr viendra
Et qui pourra
De sa présence honorer notre fête.
Elle s'abstient,
Une autre vient...
Quelle ironie ! Hélas ! quelle défaite !

(Elles sortent de mauvaise humeur.)

SCÈNE IV

GABRIELLE, SUZANNE, GENEVIÈVE.

SUZANNE. Nous voilà seules. — Voulez-vous que nous nous amusions ? Écoutez-moi, il m'est venu une idée très-folâtre : c'est de mystifier ces demoiselles. Mais il faut que vous m'aidiez.

I

J'ai là-haut, dans mes cartons,
Vieilles coiffes, vieux jupons ;
Je les tiens de ma grand'mère ;
Ils feront bien mon affaire.
De ce pas je vais aller,
En secret, m'en affubler ;
Mais de ce que je vais faire
Prenez garde de parler.

Déguisée ainsi, je passe
Pour cette vieille gothon
Qu'on attend, et qui remplace
Madame de Maintenon.

II

Faudra pas me ménager
Quand j'aurai l'air de rager.
Figurez-vous la surprise
Quand pour elle je suis prise ;
Figurez-vous la stupeur
Des compagnes et leur peur !
Nous rirons de leur méprise.
Nous rirons de leur frayeur !

Déguisée ainsi, je passe, etc.

GENEVIÈVE. Ah ! par exemple ! cela me semble un peu fort : se présenter comme madame la vicomtesse de Sainte-Adresse d'Aspremont, remplaçante de madame de Maintenon ! Si elle le savait !...

SUZANNE. Comment le saurait-elle ?... Mais ce n'est pas tout. Si vous m'avez bien comprise, vous vous moquerez de moi, vous me raillerez, me ferez des grimaces, toute sorte de misères, et ces demoiselles en seront horripilées.

GABRIELLE. Toujours la même, cette Suzanne ! C'est égal, l'idée est dangereuse.

SUZANNE. Bah ! bah ! bah ! il faut bien s'amuser un peu. Vite, il n'y a pas de temps à perdre, je me déguise et je reviens. Jouez bien votre rôle surtout ! *(Elle sort en courant.)*

SCÈNE V

GABRIELLE et GENEVIÈVE, puis la VICOMTESSE, LES DEMOISELLES.

GABRIELLE. Je t'assure que la plaisanterie me semble violente.

GENEVIÈVE. A moi aussi. Mais nous aurions eu beau faire, Suzanne n'en aurait pas démordu.

GABRIELLE. Soit. Et crois-tu que ces demoiselles s'y laissent prendre ? Elles ne sont pas aveugles !

GENEVIÈVE. Comment la reconnaîtraient-elles, affublée de la sorte ? Des lunettes vertes, la figure à demi-cachée dans ses coiffes.

GABRIELLE. Elles ne sont pas sourdes non plus.

GENEVIÈVE. Suzanne aura soin de déguiser sa voix aussi : une voix chevrotante de vieille femme.

GABRIELLE. Tu m'en diras tant !... Néanmoins, que veux-tu ? j'ai peur.

GENEVIÈVE. Peur de quoi ? tu crains que la plaisanterie ne réussisse pas ?

GABRIELLE. Au contraire ; qu'elle réussisse trop, et qu'on finisse par le savoir à Versailles.

GENEVIÈVE. Tu me communiques tes appréhensions. S'il en est ainsi, allons vite chez Suzanne lui dire d'y renoncer.

GABRIELLE. C'est cela ; allons ! mais elle se sera déjà habillée.

GENEVIÈVE. Eh bien, elle se déshabillera. — *(Son de cloche dans la cour.)* Quelqu'un nous arrive.

GABRIELLE. Niaise ! Ne comprends-tu pas que c'est Suzanne qui a fait sonner la cloche. Il n'est plus temps. Tiens ! voilà ces demoiselles qui arrivent.

GENEVIÈVE. Et Suzanne aussi ! Est-elle bien déguisée, la petite folle !

(Au son de la cloche qui a tinté trois coups dans la cour, les demoiselles sont accourues. On voit apparaître au fond une vieille femme, tout en noir, la figure à demi cachée dans ses coiffes.)

LA VIEILLE

Je suis la vicomtesse
Irma de Sainte-Adresse,
Et veuve d'Aspremont;
Ma mère était princesse,
On sait que ma noblesse
Remonte à Pharamond.
Madame la marquise,
Avec sa grâce exquise,
A voulu me choisir;
Par mes vertus conquise,
C'est moi qu'elle a requise
Pour venir à Saint-Cyr.

GENEVIÈVE. Ah! ah! vraiment! Eh bien, elle n'a pas eu la main heureuse.

GABRIELLE. Pourquoi? N'est-ce pas un joli monument qu'elle nous envoie?

LA VIEILLE. Qu'est-ce à dire?

LES DEMOISELLES. De qui parlent elles?

GENEVIÈVE, *riant*. On dirait qu'elle est vivante.

GABRIELLE. Vivante, non; mais elle est fort bien imitée! les momies, si elles étaient automatiques, marcheraient ainsi.

LA VIEILLE. Quel est ce ton impertinent?

GABRIELLE et GENEVIÈVE *éclatant de rire au nez de la vieille dame*. Ah! ah! ah!

LES DEMOISELLES. Mais elles sont folles! quel scandale!

LA VIEILLE. Voulez-vous donc cesser, petites mal-apprises; je vais de ce pas me plaindre à madame la marquise de Maintenon.

GABRIELLE. — Vous ne la trouverez pas à Versailles, il faudra la relancer jusqu'à Paris. C'est loin pour vous! Restez ici; nous vous ferons danser.

GENEVIÈVE. Oui, esquissez-nous un pas de gavotte, vous devez être très-légère.

LA VIEILLE, *furieuse*. Assez! je m'en vais, mais vous vous rappellerez la vicomtesse d'Aspremont... *(Fausse sortie.)*

(On entend un nouveau son de cloche, puis une nouvelle voix de vieille femme recommence au dehors l'air :

Je suis la vicomtesse
Irma de Sainte-Adresse,
Et veuve d'Aspremont.

Une autre vieille femme paraît; elle est mise tout à fait comme la première. C'est Suzanne. En la voyant, Gabrielle et Geneviève comprennent la bévue qu'elles ont commise, poussent un cri et s'enfuient, faisant sortir les autres demoiselles avec elles.)

GABRIELLE et GENEVIÈVE. Ah! c'était la vraie! sauvons-nous! Venez, venez, mesdemoiselles, nous sommes perdues!

SCÈNE VI

LA VICOMTESSE, SUZANNE.

(Suzanne effrayée voudrait partir, la Vicomtesse la retient.)

LA VICOMTESSE.

Me direz-vous, enfin, madame,
Pourquoi cet affreux procédé?
On ne peut être, sur mon âme,
Plus bassement vilipendé.

SUZANNE.

Pardonnez-leur, ô noble dame!
Que mon désir soit secondé!
Votre pitié, je la réclame.
Aurai-je en vain intercédé?

LA VICOMTESSE.

Non, non, jamais!

SUZANNE.

Je vous implore.

LA VICOMTESSE.

Dites leurs noms.

SUZANNE.

Qu'on les ignore.

LA VICOMTESSE.

A mon carrosse de ce pas
Je cours.

SUZANNE.

Ah! ne le faites pas.

ENSEMBLE.

LA VICOMTESSE.

Je suffoque, j'enrage;
Il faut les corriger
De cet ignoble outrage
Je saurai me venger.

SUZANNE, *bas*.

J'ai fait un bel ouvrage!
Comment les protéger?
Trop grave fut l'outrage
Pour ne pas le venger!

(La Vicomtesse sort, Suzanne tombe abattue sur un siége.)

SCÈNE VII

SUZANNE *seule*, puis GABRIELLE et GENEVIÈVE, ensuite la VICOMTESSE.

SUZANNE. Eh bien! me voilà dans une belle position! Et ces pauvres enfants qui subiront les suites de mon étourderie! Dire que c'est moi qui les y ai entraînées!.. Dieu sait ce que Gabrielle et Geneviève auront fait de misères à cette pauvre vicomtesse d'Aspremont; si j'en juge par sa colère, elles ont dû jouer trop bien le rôle que je leur ai confié.

GABRIELLE, *bas à Geneviève*. Viens, nous allons tâcher de la désarmer.

GENEVIÈVE, *bas*. Ce sera difficile. *(Elle s'avancent, la tête basse et croyant parler à la vicomtesse.)*

GABRIELLE. Madame !

GENEVIÈVE. Madame ! nous avons eu grand tort; nous en sommes toutes honteuses, pardonnez-nous !

SUZANNE, *bas*. Si j'étais d'humeur à m'amuser, comme je prolongerais cette nouvelle méprise; mais non ! (*Haut.*) Ne pleurez pas, c'est moi, Suzanne !

GABRIELLE. Toi ! toi ! La vicomtesse alors ?

SUZANNE. Est retournée à Versailles, furieuse !

GENEVIÈVE. Ciel ! comment faire ?... Que va-t-il être de nous ?

LA VICOMTESSE, *revenant*. Mon carrosse était parti; mais je ne resterai pas ici longtemps; j'en ai fait demander un autre... (*Apercevant Gabrielle et Geneviève.*) Que vois-je? Vous êtes encore là ! Vous osez...

TOUTES LES TROIS, *se jetant à ses pieds*. Grâce !

LA VICOMTESSE, *à Suzanne*. Vous aussi ! je vous avais crue l'une des sous-directrices.

SUZANNE. Je suis Suzanne de Senneville, une pensionnaire, et c'est moi qui ai eu tous les torts.

GABRIELLE et GENEVIÈVE. Non, nous aussi, nous avons eu tort, et vous demandons pardon.

LA VICOMTESSE. C'est donc de moi que l'on a voulu se moquer.

SUZANNE. Pas du tout. Nous avions voulu seulement mystifier ces demoiselles, et dans ce but, je me suis habillée comme vous... et...

LA VICOMTESSE. Je comprends.

SUZANNE. Et vous nous pardonnez ?

LA VICOMTESSE. Je pardonne, mais je veux que celle qui a été le véritable auteur de cette affreuse mystification soit punie. L'idée n'a pu venir qu'à une de vous. Qu'elle se nomme !

TOUTES LES TROIS. C'est moi.

LA VICOMTESSE, *bas*. Têtes folles, mais bons cœurs. (*Haut.*) Prenez garde! je serais obligée de vous faire punir toutes les trois. Je le demande encore, qui a songé la première à me berner ainsi?

LES TROIS ENSEMBLE. Moi !

LA VICOMTESSE. Pour ne pas vous forcer à mentir, je vous pardonde toutes les trois, mais à condition que vous chanterez comme des anges.

SUZANNE. Après avoir fait les diables. Nous essayerons, nous y mettrons tout notre zèle.

LA VICOMTESSE. Eh bien, appelez ces demoiselles, et donnez-moi tout d'abord un petit échantillon de votre concert. Chantez vos *solos*.

(*Les demoiselles arrivent toutes en scène. La vicomtesse s'assied à gauche, et les trois, Gabrielle, Suzanne et Geneviève, chantent à tour de rôle.*)

GABRIELLE, *la Foi*.

Je suis la Foi, Dieu même alluma mon flambeau
De son foyer divin à la flamme éternelle.
J'apprends au genre humain que l'âme est immortelle,
Je suis près du berceau, j'éclaire le tombeau.

GENEVIÈVE, *l'Espérance*.

Fille du Ciel, mon nom est l'Espérance;
Les malheureux je descends secourir.
Quand j'apparais, j'adoucis la souffrance,
Je suis première à naître et dernière à mourir !

SUZANNE, *la Charité*.

Et moi, je viens remplir un pieux ministère,
La sœur de l'Espérance et la sœur de la Foi;
Mon nom est Charité : si j'habite la terre
C'est pour que les humains soient frères sous ma loi.

CHŒUR FINAL.

Que des éloges unanimes
Chantent la gloire des trois sœurs!
Vertus du ciel, vertus sublimes,
Ne désertez jamais nos cœurs!

R. DE THÉMINES.

SŒUR MARIE

I

Il pleuvait, la rivière était débordée, le chemin rempli de flaques d'eau; les nuages chassaient à la fois du levant et du couchant, la girouette virait sur le toit du château, le vent tourbillonnait dans l'avenue et, bien que l'on fût en plein mois d'avril, il fallait se contenter des plaisirs du coin du feu. Le baron des Andrays et son ami M. de Vergranne ne songeaient point à s'en plaindre : ils étaient presque septuagénaires et ils avaient des goûts casaniers; mais mademoiselle Marcelle des Andrays, qui était jeune, jolie, d'humeur enjouée, et qui justement s'était habillée pour la promenade, faisait la moue en appuyant son front voilé de boucles blondes contre une porte-fenêtre, qui ouvrait sur une terrasse, entourée d'une balustrade de pierre enjolivée de figures bizarres.

De l'autre côté de la terrasse s'étendait une longue avenue de châtaigniers, et plus loin on apercevait la grande route.

La jeune fille cherchait du regard, sous les arbres courbés par l'orage, quelqu'un qui tardait bien à venir, et ingénuement elle laissait voir les sentiments qui l'agitaient : le doute, l'espoir, l'inquiétude se peignaient tour à tour sur son visage encore un peu enfantin. Le silence était profond dans la campagne et nul voyageur n'apparaissait au bout de l'avenue. Cependant une voiture traversa enfin le chemin caillouteux, et aussitôt la jolie impatiente ouvrit la fenêtre avec une vivacité naïve. M. de Vergranne leva la tête.

« Est-ce lui... est-ce Henri? demanda-t-il.

— Non, mon cher parrain, ce n'est personne... une voiture qui passe, répliqua Marcelle désappointée. »

Le véhicule disparaissait effectivement dans l'éloignement brumeux; la jeune fille le regarda fuir, parut réfléchir, prit un manteau et s'approcha de M. des Andrays qui baisa ses cheveux bouclés.

« Grand-père, lui dit-elle, il ne pleut presque plus, je vais jusqu'au milieu de l'avenue; il fait chaud ici, et je suis fatiguée de rester immobile : j'ai des fourmis dans les pieds. »

Elle ouvrit la porte-fenêtre, sortit résolûment, et se mit à courir, évitant les flaques d'eau avec l'adresse et la légèreté d'une bergeronnette.

Sa mantille soulevée par le vent laissait voir sa taille souple et, lui échappant lorsqu'elle voulait s'encapuchonner, flottait autour de sa tête nue : ses cheveux mouillés conservaient leurs ondes soyeuses, seulement les boucles, plus molles, moins rebelles, encadraient ses joues au lieu de voiler son front.

Les deux vieillards la suivirent du regard avec une tendresse inquiète et restèrent d'abord silencieux.

« Ma pauvre Marcelle! dit enfin M. des Andrays qui semblait se parler à lui-même.

— Chère enfant... reprit M. de Vergranne. Aussi bonne que jolie... Ah! que Dieu la protège! Elle mérite toutes les félicités de la vie. »

Le baron inclina la tête, s'absorba un instant dans ses réflexions, et dit d'une voix grave :

« Mon vieux camarade, je lis dans votre pensée comme vous lisez dans la mienne : vous craignez, n'est-ce pas, que la petite ne soit point heureuse si elle épouse votre neveu?

M. de Vergranne ne répondit point et le grand-père de Marcelle continua :

— Le mieux serait de rompre ce mariage.

— Rompre le mariage! répéta M. de Vergranne fort ému.

— Certes, nous ferions bien d'en venir là. Par obéissance, pour vous être agréable, Henri a consenti à épouser son amie d'enfance. Nous espérions qu'elle finirait par lui inspirer d'autres sentiments que ceux qu'un frère éprouve pour une aimable petite sœur. Cet espoir a été déçu, complétement déçu.

— Mais la chère fillette aime Henri, s'écria douloureusement M. de Vergranne.

— Je le sais, mon ami, je ne le sais que trop. Ah! ces jeunes filles, sont-elles aveugles et confiantes! En voici une que je croyais sage, et follement elle s'attache à un homme qui ne se soucie pas d'elle.

— Vous voyez bien, mon pauvre baron, qu'il serait difficile d'en venir à une rupture; nous briserions le cœur de la malheureuse enfant.

— Peut-être... On pourrait essayer, dit M. des Andrays à demi-voix, car Marcelle traversait la terrasse et rentrait au logis. Les yeux baissés, le front soucieux, elle jeta son manteau, essuya ses cheveux humides, et de nouveau se tint en observation auprès de la fenêtre.

— Marceline nous boude, fit remarquer M. de Vergranne qui la regardait avec inquiétude. Elle s'efforça de sourire, s'éloigna de la fenêtre comme à regret, et alla s'asseoir au coin du foyer.

— Je ne boude point, dit-elle doucement, je suis triste et préoccupée.

— Triste et préoccupée? Pourquoi cela, ma chérie? lui demanda son aïeul. »

Elle baissa la tête et répliqua avec une rougeur charmante sur son front pensif.

« Grand-père, permettez-moi de vous adresser une question : Qu'est ce que l'amour?

Les deux vieillards, pris sans vert, ne surent d'abord que répondre.

— Petite Marcelle, dit enfin M. de Vergranne, l'amour est une divinité fabuleuse que l'on représente sous la figure d'un enfant, ayant sur les yeux un bandeau et dans la main un arc et des flèches. Le bandeau signifie... »

La jeune fille secoua la tête.

« Mon parrain, vous vous moquez de moi, murmura-t-elle; pourtant ce que je demande n'est point pour qu'on en rie; cela est au contraire bien sérieux, je vous assure. »

Elle s'appuya sur l'épaule de son grand-père, tendit la main à M. de Vergranne, et reprit avec une naïveté touchante :

« Puisque vous feignez de ne pas me comprendre, je vais m'expliquer clairement; aussi bien j'aurais tort de vous cacher quelque chose à vous qui m'aimez tant. Sachez donc que j'ai des pensées qui me navrent, je me figure que M. Henri serait heureux de rompre un engagement qu'il a dû prendre malgré lui. »

Les deux vieillards tressaillirent.

« Voilà en effet de bien tristes pensées, répliqua M. des Andrays. Si vous avez de telles craintes, ma pauvre enfant, il vaudrait mieux renoncer à un projet qui ne nous... qui ne vous agrée plus.

— Votre grand-père a raison, Marceline, ajouta M. de Vergranne; j'ai toujours désiré de vous marier à mon neveu, mais votre bonheur avant tout... »

Marcelle fondit en larmes.

« N'avez-vous pas d'autres consolations à me donner? s'écria-t-elle. Quoi! vous voudriez?... De grâce, ne me parlez plus ainsi, ne me faites plus de pareilles propositions; dites-moi, au contraire, que je suis injuste, défiante, que mon fiancé m'aime... qu'il m'aimera du moins... Vous vous taisez... vous ne me rassurez point... Ah vous êtes cruels! N'importe... quelle que soit votre opinion je vous supplie de ne point me séparer de M. Henri, je ne m'en consolerais jamais. »

Elle essuya ses yeux et reprit avec une gaieté forcée.

« Il va venir, je ne veux pas qu'il voie mes larmes; permettez que je me retire. Il faut d'ailleurs que je tienne un peu compagnie à ma pauvre cousine Antoinette. »

Elle sortit, légère, presque souriante, monta au premier étage et alla frapper à une porte close. Une voix harmonieuse la pria d'entrer; elle obéit, traversa une chambre meublée avec une simplicité de bon goût, et s'assit aux pieds d'une dame jeune, pâle, frêle, qui priait à demi couchée dans un grand fauteuil.

« Chère Antoinette, comment allez-vous ce soir? lui dit-elle affectueusement.

— Bien, très bien, ma bonne petite, répliqua la dame de cette voix sonore et douce qui était son principal attrait.

— Est-ce sûr au moins, cousine? Vous êtes si courageuse, vous ne vous plaignez jamais. A vous en croire, vous êtes presque rétablie et cependant!... aujourd'hui d'abord je vous trouve bien pâle, et lorsque je suis entrée vous étiez, ce me semble, dans un grand accablement.

— Vous vous trompez, mon enfant, je n'étais point accablée, je priais; je priais du fond du cœur pour une amie de pension que le bon Dieu a bien éprouvée.

Marcelle redevint songeuse.

— Il y a des croix pour tout le monde, murmura-t-elle. Quelle est celle de votre amie, ma chère Antoinette?

Antoinette passa ses doigts effilés dans les boucles blondes de sa jeune parente.

— Curieuse! lui dit-elle en souriant.

— Non, cousine, ce n'est point par curiosité que je vous interroge: je m'intéresse à ceux qui souffrent et je compatis bien aux peines de votre amie; si vous voulez, demain nous prierons ensemble.

— Vous êtes une bonne petite fille, reprit doucement Antoinette, et je vous remercie pour ma pauvre Lenore. En effet, son sort est bien digne de compassion. La malheureuse femme a perdu successivement son mari, ses enfants, sa fortune; elle est seule au monde avec une jeune sœur, sans autres ressources qu'une petite rente que leur sert une cousine fort riche. L'an dernier, Lenore se croyait heureuse enfin: elle m'écrivait que sa sœur était sur le point de s'établir avantageusement, et qu'il fallait remercier la divine Providence. Hélas! quelques mois après, je reçus une nouvelle lettre bien triste et bien touchante. Il y avait de grands obstacles au mariage; le jeune homme était parti; un bruit de ville assurait qu'il ne reviendrait pas; on blâmait Lenore d'avoir été si confiante, et sa pauvre petite sœur Charlotte était plongée dans la désolation. Je n'ai plus eu de nouvelles de ces chères amies, depuis que j'habite le château des Andrays, mais chaque jour je supplie le bon Dieu de leur donner la force et la résignation.

— Oh! ce n'est pas assez, je voudrais qu'elles fussent heureuses. Pauvre Charlotte! s'écria Marcelle qui trouvait une vague ressemblance entre ses propres chagrins et ceux de cette jeune fille.

— Quelle enfant impressionnable vous êtes! reprit Antoinette en la regardant. Vous voici tout émue! Parlons d'autre chose. Je vous disais donc que je me sens très-vaillante aujourd'hui. Je descendrai pour le dîner, ne vous en déplaise. Vous n'avez point d'étrangers, n'est-ce pas?

— Non, personne, excepté messieurs de Vergranne, mais on ne peut les appeler des étrangers. Ils sont arrivés ce matin, puis M. Henri a voulu aller à la chasse, il y est encore; il avait été convenu que nous irions le chercher à la maison forestière, mais la pluie nous a empêchés de sortir, nous nous sommes contentés de lui envoyer la voiture, et nous l'attendons.... Il tarde bien, ajouta tristement la jeune fille.

Antoinette la regarda de nouveau, et vit qu'elle avait les yeux rouges et les paupières gonflées.

— Vous avez pleuré? lui dit-elle surprise.

— Oui, cousine... c'est un enfantillage... je me crée des chagrins quand je devrais être si heureuse.

— Des chagrins! quels chagrins, mon enfant?

— Oh! bonne Antoinette, comment vous dire cela, à vous qui êtes si pieuse, si détachée des choses de la terre, à vous, une religieuse...

— Une triste religieuse, interrompit Antoinette avec un sourire mélancolique. Comme un soldat qui déserte la veille d'une bataille, j'ai fui mon couvent au moment de prendre le voile.

— Vous n'avez pas fui du tout, vous êtes venue passer ici quelques mois par ordonnance du médecin, mais dès que vous serez rétablie vous comptez bien nous quitter, méchante.

— Ceux que la prière et la charité chrétienne unissent ne se quittent jamais, Marceline.

— Sans doute, mais ne pourriez-vous prier ici? Est-il nécessaire de vous remettre en cage, pauvre oiseau captif?

La novice sourit.

— C'est précisément pour reconquérir ma liberté et prendre mon essor que je retournerai au couvent, dit-elle. La captive, c'est vous que tant de liens attachent à la terre. Mais que votre langage m'étonne! Est-ce bien Marcelle des Andrays qui me parle ainsi, la pieuse Marcelle qui a cru un

jour que le Seigneur l'appelait à lui et voulait son cœur sans partage?

Marceline secoua sa jolie tête blonde.

— Ne vous moquez pas de moi, répliqua-t-elle. Il est vrai que j'ai eu le désir d'embrasser la vie religieuse; mais M. de Vergranne dit que les jeunes filles qui ont été élevées au couvent ont volontiers de ces idées-là, et que je n'eusse jamais pensé à prendre le voile si l'éducation de ma sœur Geneviève avait été terminée en même temps que la mienne. Pauvre petite Geneviève, c'est parce que je l'ai laissée au Sacré-Cœur, que j'ai tant souhaité d'y retourner; mais dans quelques mois elle reviendra aussi à la maison, et je suis bien contente que mon grand-père et mon parrain m'aient prouvé que je n'ai pas la vocation religieuse.

— Vous êtes donc sûre de ne pas l'avoir?

— Oh! cousine, quelle question! Puisque je vais me marier...

— Et depuis quand l'avez-vous, cette certitude?

— Je ne sais... depuis que M. Henri est revenu de Strasbourg... du moins c'est depuis cette époque que mes idées ont bien changé.

— En êtes-vous plus heureuse, Marcelle?

La jeune fille ne put s'empêcher de rougir.

— Certainement je suis heureuse, balbutia-t-elle.

— Vous pleurez cependant.

— Mais, cousine, je vous le répète, c'est un enfantillage... Au surplus, je vais tout vous dire. Permettez-moi d'abord de vous adresser une question sérieuse à laquelle M. de Vergranne a répondu par une plaisanterie... Le savez-vous, vous, ma bonne Antoinette, ce que c'est que l'amour?

Les yeux de la novice étincelèrent.

— Oui, dit-elle, je le sais et je veux vous l'apprendre. Elle ouvrit un livre qui ressemblait à un missel, le feuilleta, se pencha vers la jeune fille, et lut ces quelques lignes que sa voix harmonieuse faisait paraître douces comme un chant :

— « C'est une grande chose que l'amour, c'est le plus grand des biens; seul il rend léger ce qui est pesant et il supporte avec égalité toutes les vicissitudes de la vie. Il porte son fardeau sans en sentir le poids, il rend doux et agréable ce qui est amer.

... » Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, plus plein. Rien n'est meilleur dans les cieux et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et ne peut se reposer qu'en Dieu. »

— Oh! cousine, c'est admirable, interrompit Marcelle, mais c'est l'amour divin cela, et vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre petite mondaine qui ne peux me dégager des affections terrestres.

— Et voilà pourquoi tu pleures, pourquoi tu souffres!...

— Précisément. Vous savez... tout ce qui est terrestre est périssable et l'on n'est jamais sûr... En un mot, je suis triste parce que mon fiancé ne m'aime pas comme je voudrais être aimée. Grondez-moi, ma bonne Antoinette, dites que je suis trop exigeante, déraisonnable, folle, et qu'il n'est pas nécessaire de s'aimer comme dans les romans pour être heureux en ménage.

— Oui certes, ma chère enfant, je vous dirai cela, car c'est la vérité, » répliqua la novice.

Elle s'interrompit, garda le silence un instant et reprit :

— Il y a cependant une chose qui m'étonne, c'est la légèreté, l'étourderie, l'insouciance avec lesquelles de jeunes filles inexpérimentées se chargent de liens indissolubles. Au couvent, c'est après de longs mois d'épreuves, de sérieuses méditations, qu'on vous permet de prononcer des vœux. Dans le monde, une jeune personne se marie sans connaître le caractère, les goûts, les sentiments de celui qu'elle épouse; sans savoir ce qu'il pense d'elle, pourquoi il l'a choisie, sans s'être demandé si elle pourra, si elle voudra le rendre heureux. Je parle en général, Marceline, ceci ne s'applique point à vous, j'espère. Je connais peu M. Henri, n'ayant guère quitté la chambre depuis que votre grand-père a bien voulu me recevoir dans son château, mais je suis sûre qu'avant d'engager votre parole vous avez médité, prié, consulté le bon Dieu.

— Hélas! non, rien de tout cela, répliqua naïvement Marcelle. M. Henri est venu, je l'ai aimé et n'ai songé qu'à mériter son affection.

Elle s'interrompit en entendant le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour.

— Le voici! c'est lui cette fois, je ne me trompe pas, » s'écria-t-elle en ouvrant une fenêtre.

M. Henri de Vergranne était là en effet, qui gravissait lestement les marches du perron. C'était un jeune homme élégant et distingué qui devait compter vingt-deux ans à peine. Sa taille était bien prise, sa physionomie agréable; il avait des cheveux châtains à profusion, des traits réguliers, et des yeux de couleur incertaine, entre gris et noirs, de fort beaux yeux quoiqu'ils ne disent pas grand'chose. Il entra dans le vestibule sans lever la tête et Marcelle confuse vint reprendre sa place aux pieds de la novice.

— Il ne m'a pas vue, murmura-t-elle tristement.

II

Marcelle des Andrays et Henri de Vergranne se connaissaient depuis leurs plus jeunes années. A l'heureuse époque où ils jouaient ensemble, ils s'aimaient beaucoup et ne se quittaient guère. Le petit garçon, qui était orphelin, demeurait chez son oncle, et les parents de Marcelle habitaient en toutes saisons le château des Andrays. Six kilomètres au plus séparaient la propriété du baron de celle de M de Vergranne, et une étroite amitié unissait les deux familles qui se rendaient des visites presque quotidiennes. Leurs landaus ar-

moriés faisaient la navette. En ces lieux solitaires, on ne voyait que cela sur la route poudreuse. Non seulement ces amis voisinaient assidûment, mais encore ils mettaient en commun plaisirs et peines. Lorsqu'on était triste chez l'oncle de Henri les habitants des Andrays ne se fussent point permis de rire, et quand il devait y avoir bal chez le baron, la famille de Vergranne se réjouissait par avance.

Il va sans dire qu'on avait résolu de marier la petite Marceline à Henri: c'est ainsi que l'on cimente ces grandes amitiés, quoique l'on sache fort bien que sur dix projets de ce genre il en est neuf qui échouent. Celui-ci toutefois semblait devoir réussir, et M. de Vergranne affirmait qu'un mariage aussi bien assorti était écrit dans le ciel.

Il le disait, le croyait et dormait sur les deux oreilles, mais hélas! il lui fallut bien s'éveiller un jour et convenir qu'il avait fait un rêve. Ce ne fut point quand Marcelle eut un instant la velléité d'embrasser la vie religieuse: personne ne prit au sérieux ce désir de la jeune fille; elle sortait du Sacré-Cœur où elle avait fait son éducation, il était naturel qu'elle regrettât le saint asile où elle avait passé quelques années heureuses et où elle laissait sa jeune sœur, qu'elle aimait tendrement. Ce qui plongea M. de Vergranne dans la consternation, ce fut une demande fort imprévue, fort mal venue, que son héritier lui adressa ex-abrupto. Henri revenait de Strasbourg où il avait achevé son cours de droit, et un beau soir — c'était au mois d'août 1869 — il pria son oncle, tout simplement, sans préambule, de lui permettre d'épouser une jeune alsacienne, pauvre, aimable et vertueuse, à laquelle il était sincèrement attaché. Ce fut un coup de foudre, une catastrophe. L'oncle irrité, blessé au cœur, déclara que ce mariage n'aurait jamais son approbation, et qu'il donnerait sa fortune à Marcelle et sa malédiction à Henri, si celui-ci s'obstinait à faire une semblable folie. Le jeune homme fut navré. Ne doutant pas d'obtenir l'agrément d'un oncle qui le gâtait et ne lui refusait rien, il avait demandé positivement la main de la jeune personne. Comment revenir sur ses engagements, avouer toute la vérité? Il ne l'osa point, il tergiversa, il écrivit aux parents de cette pauvre fille que M. de Vergranne faisait de grandes difficultés, mais qu'avec le temps il se laisserait fléchir. Quelques mois se passèrent, l'oncle demeura inexorable. Henri aimait tendrement ce vieillard, qui lui avait servi de père: il souffrait en le voyant sombre, triste, désolé, et il se décida à mériter ses bonnes grâces. Aussi bien il était pauvre, il tenait tout de son oncle et, en lui obéissant, il faisait de nécessité vertu. Il écrivit de nouveau à la famille de celle qu'il avait considérée comme sa fiancée, il exposa la situation et pria la jeune fille de lui dicter elle-même la conduite qu'il devait tenir. C'était dire à cette pauvre enfant que tout était fini entre eux, car il savait bien qu'elle ne consentirait point à l'épouser contre la volonté de de M. de Vergranne. Il ne reçut pas de réponse et, se croyant libre enfin, il se laissa fiancer à Marcelle.

A peu près à cette époque, une cousine du baron des Andrays, qui avait toujours eu le désir de se faire carmélite quoiqu'elle eût une santé fort délicate, tomba malade au moment de prendre le voile. Elle dut quitter son couvent pendant quelques mois, et, comme elle était orpheline, le baron la fit venir chez lui, à la grande joie de sa petite-fille, qui témoigna tout de suite une vive affection à cette aimable parente.

III

Lorsqu'on rentra au salon après le dîner, Marcelle aperçut sur une table des journaux et des lettres dont les enveloppes n'avaient point été brisées.

« Le facteur est venu, dit-elle de l'air satisfait d'une petite solitaire qui peut se procurer quelque distraction.

— Vous a-t-on remis ma correspondance? demanda M. de Vergranne à un domestique.

— Oui, monsieur, elle est avec celle de M. le baron. Quand le facteur a passé à Vergranne, on lui a dit que monsieur était ici. »

La jeune fille s'était emparée déjà de l'envoi de la poste.

« C'est moi qui ferai la distribution, dit-elle gaiement. Le paquet est volumineux, nous avons de quoi nous occuper ce soir. Ne ries pas, monsieur Henri, l'arrivée du courrier est un événement pour nous autres campagnards. Monsieur de Vergranne, voici une lettre et votre journal. — Monsieur le baron des Andrays, une lettre... deux lettres pour vous... *Les Annales de la Propagation de la Foi*, à mademoiselle Antoinette des Andrays... je les lui porterai. Pauvre cousine, elle a été obligée de regagner sa chambre de bien bonne heure. — Un prospectus sous bandes... de quoi s'agit-il? De l'incomparable machine à coudre Wheeler et Wilson. C'est adressé à M. de Vergranne; la balle au bon joueur... Et cette autre lettre?... Pour moi, j'espère... Non, elle est pour M. Henri; elle vient de Strasbourg et fleure comme baume. Par exemple, je n'aime point ce parfum: du vétiver, c'est bien démodé. »

Henri souriait tandis que la jeune fille parlait ainsi; il souriait lorsqu'elle lui tendit la lettre, et il sourit encore quand il glissa cette lettre dans sa poche; mais il était fort pâle et ses lèvres tremblaient.

« Vous pouvez l'ouvrir, lui dit Marcelle, nous ne faisons pas de cérémonie; dès que le facteur arrive, chacun prend ce qui lui appartient. Voyez ces messieurs. »

Les deux vieillards étaient effectivement tout occupés de leur correspondance; mais le jeune homme semblait n'avoir nulle envie de profiter

de la permission que lui donnait sa fiancée. Celle-ci resta pensive un instant; puis elle étendit le bras vers une glace :

« Monsieur Henri, dit-elle, regardez-vous donc au miroir. »

Il obéit : ses lèvres tremblaient encore, mais il souriait toujours.

« Eh bien, ma chère Marcelle?... demanda-t-il d'un air étonné et tranquille.

— Pourquoi avez-vous pâli ?

— Est-ce que j'ai pâli ? »

Elle sourit à son tour avec un peu d'ironie et beaucoup de tristesse.

« Je vous embarrasserais singulièrement, dit-elle, si je vous priais de me laisser lire cette lettre. »

Il la lui remit aussitôt; elle l'examina, hésita à rompre le cachet et l'ouvrit enfin, rouge et honteuse de n'avoir pu maîtriser sa curiosité.

« Ah! dit-elle confuse, c'est de l'allemand. »

Elle s'approcha du foyer et reprit très-vite :

« Me permettez-vous de la brûler ?

— Comme il vous plaira, mademoiselle, » répliqua froidement Henri.

Elle secoua la tête, remit la lettre dans son enveloppe et la rendit à son fiancé, qui se hâta de la réintégrer au fond de sa poche.

Le jeune homme ne se décida à la lire enfin que lorsqu'il fut de retour à Vergranne, et soigneusement enfermé dans sa chambre. Voici la traduction exacte de cette épître laconique :

« Monsieur, quand vous m'avez écrit, Charlotte était malade; il ne m'était pas possible de lui faire lire votre lettre ; c'est tout récemment que j'ai pu la lui donner, et elle désire que je ne tarde pas davantage à vous répondre. Vous savez qu'elle n'entrera jamais dans une famille qui ne serait point heureuse de la recevoir ; oubliez-la donc, ne nous écrivez plus, et dites bien à M. votre oncle que nous n'eussions point accueilli votre demande, si vous nous aviez fait prévoir, il y a un an, ce qui arrive aujourd'hui. Ce n'est point un reproche que je vous adresse, j'ai promis à Charlotte de ne rien dire qui puisse vous faire de la peine. Elle veut que vous sachiez qu'elle va bien, qu'elle est résignée, courageuse, presque gaie. Pour moi, Monsieur, c'est sincèrement que je vous prie de recevoir, etc.

L. MILLER. »

Lorsque Henri eut achevé sa lecture, il se leva, ouvrit une fenêtre, rafraîchit son front au froid de la nuit, essuya ses yeux qui étaient humides, vint se rasseoir devant son bureau, relut la lettre, et se plongea dans une méditation profonde, tout en écrivant machinalement sur son buvard le nom de Marcelle. C'est ainsi que dans la tentation, les âmes pieuses invoquent leur ange gardien.

A partir de ce jour, l'héritier de M. de Vergranne eut l'esprit plus libre et le front plus serein. Il était dégagé de ses serments; celle qui avait le droit de le blâmer lui pardonnait volontiers et se consolait peu à peu. Il ne lui restait donc qu'à se résigner aussi et à répondre à l'affection de mademoiselle des Andrays.

Il se résigna, il essaya d'oublier, et la pauvre Marceline crut enfin qu'elle avait gagné le cœur de ce fier rebelle.

IV

Les lilas commençaient à défleurir, et Antoinette des Andrays se disposait à retourner au couvent, malgré les supplications de sa jeune cousine, qui eût bien voulu l'avoir auprès d'elle le jour de son mariage. Ce mariage ne devant avoir lieu qu'à l'époque des vacances, lorsque mademoiselle Geneviève serait sortie du Sacré-Cœur; on n'avait point encore annoncé la grande nouvelle aux amis des deux familles, mais Marcelle préparait son trousseau discrètement, et recevait avec une joie naïve les cadeaux de son fiancé. Elle était heureuse maintenant, la petite Marceline, elle ne pleurait plus et s'égarait à plaisir dans le beau pays des rêves. Elle n'étudiait plus avec crainte, avec inquiétude, l'humeur et les goûts de Henri, et lui pardonnait d'être parfois absorbé dans ses réflexions, un peu sombre, sinon triste. Il y a caractère et caractère; le jeune homme n'avait jamais été de complexion joviale, son oncle l'appelait autrefois le beau ténébreux. Le mieux était donc de passer l'éponge sur ses inégalités d'esprit et d'en prendre son parti.

La pauvre enfant en avait si bien pris son parti, qu'elle ne comprenait même pas pourquoi elle avait eu tant de peine à s'habituer à une chose aussi simple. Du reste, elle n'était pas seule à se leurrer d'une vaine espérance : le bon aïeul et M. de Vergranne oubliaient peu à peu leurs appréhensions, et commençaient à croire que les deux jeunes gens étaient nés l'un pour l'autre. Cependant les châteaux et les villas se remplissaient d'hôtes joyeux, et Marceline ne restait plus dans sa demeure solitaire comme un papillon dans sa chrysalide. Elle pouvait à présent déployer ses ailes et se montrer au grand jour. M. des Andrays la conduisait chez ses voisins et recevait ceux-ci avec cordialité il leur donnait de petits bals, de petits concerts et des dîners plantureux. Les autres rendaient chou pour chou, et ces distractions plaisaient d'autant plus à la jeune fille, qu'elle était sûre de rencontrer Henri partout où il y avait quelque divertissement.

Un matin, c'était à la fin de mai, Marceline s'éveilla toute joyeuse. On devait visiter ce jour-là les ruines d'une vieille abbaye, à trois lieues de Vergranne et à cinq ou six kilomètres des Andrays. L'heureuse enfant, qui ne demandait en ce moment à la divine Providence qu'un temps favorable, courut ouvrir sa fenêtre pour exami-

ner le ciel. Il était à peindre : tout bleu, avec un grand resplendissement à l'est et de petits nuages argentés qui fuyaient vers les montagnes, comme s'ils eussent été chassés par ces clartés flamboyantes. Entre la terre et le firmament, flottait une brume diaphane, couleur d'ambre, et, plus bas, dans l'épaisse feuillée, dans l'herbe des prairies, au milieu des jeunes blés et des chanvres amers, tout ce qui avait vie chantait, bourdonnait, se baignait dans la rosée et jouissait avec délices de la plus belle matinée de printemps qu'il fût possible de voir.

Marcelle était dans cette disposition de l'âme où l'on se laisse impressionner par les choses les plus insignifiantes, et où les moindres objets peuvent devenir des sources de plaisir et de peine. La surabondance de vie et de séve, l'allégresse universelle, et tous ces bruits qui se mêlaient harmonieusement, causaient à la jeune fille une sensation indéfinissable mais très-réelle. Il lui semblait que cette gaieté se mettait à l'unisson de la joie propre et intime qui inondait son cœur et, dans son bonheur, dans sa reconnaissance, elle disait avec le Psalmiste : « Montagnes et collines, arbres fruitiers, animaux sauvages, oiseaux du ciel, louez le Seigneur. »

Et les choses et les êtres paraissaient vraiment s'unir à Marcelle pour chanter au Créateur un hymne d'actions de grâces.

Dans ce concert, il n'y avait pas une note discordante, lorsque sur la feuillée retentit tout à coup le cri strident, douloureux, d'un oiseau qui appelait ses petits. La jeune fille regarda et vit tournoyer, au-dessus des pommiers, une fauvette dont un enfant cruel ou quelque chat avait détruit la couvée. La pauvre bestiole battait l'air de ses ailes frémissantes, passait comme une flèche d'un arbre à l'autre, et criait, criait, enflant sa voix, cherchant à la rendre plus perçante encore. Mais ces plaintes passionnées n'obtenaient pas de réponse, et l'on eût pu croire que cette petite vie d'oiseau allait s'exhaler en appels impuissants.

« Tout à l'heure la pauvre fauvette était heureuse aussi, se dit Marcelle pensive. Ainsi passe la joie de ce monde. »

Elle ferma la fenêtre et descendit un peu troublée.

« Qu'est-ce donc, ma mignonne? lui demanda M. des Andrays. Il n'y a guère de nuages au ciel, mais en voici beaucoup sur votre front, ce me semble.

La jeune fille sourit.

— Vous allez vous moquer de moi, répondit-elle ; j'ai entendu crier une fauvette, cela m'a attristée.

— Dieu soit béni, voilà donc tes plus grands chagrins maintenant, dit le bon aïeul en la baisant au front. »

Ils déjeunèrent à la hâte, en tête à tête, car Antoinette n'était point encore levée, et Marcelle reprit peu à peu sa gaité charmante, tant il est vrai que mal d'autrui n'est que songe, si toutefois ce mot autrui peut s'appliquer à un petit oiseau.

Avant de monter en voiture, la jeune fille voulut aller embrasser sa cousine; celle-ci la reçut avec cette gravité douce et sereine qui lui seyait si bien.

« C'est donc fête aujourd'hui, lui dit-elle? Comme vous voilà parée dès l'aurore!... une vraie rose du Bengale.

Marcelle fit bouffer sa longue jupe.

— J'aime le rose, vous savez, répliqua-t-elle. »

C'est Henri qui aimait le rose, il le lui avait dit un jour. Autrefois c'était le chevalier qui portait les couleurs de sa Dame; tout serait-il changé en ce malheureux siècle?

Quoi qu'il en soit, Marceline avait un costume de foulard à raies roses et blanches, des pâquerettes roses sur son chapeau, une doublure rose à son ombrelle, des nœuds roses à son corsage et mille pensées couleur de rose au fond de son cœur innocent.

Elle jeta un coup d'œil furtif sur une glace, et reprit d'un ton boudeur :

« Si vous n'étiez point si sauvage, méchante cousine, vous ne me demanderiez pas quelle fête nous célébrons aujourd'hui. On vous a invitée aussi à passer la journée dans les ruines de l'abbaye de Thoraise, et je ne vois pas pourquoi vous avez refusé. Une religieuse est parfaitement à sa place dans une abbaye.

Antoinette sourit et ne se donna point la peine de retorquer cet argument.

— Écoutez, cousine, lui dit Marcelle, bientôt nous serons séparées et je ne veux point rester tout le jour sans vous voir. Puisque le médecin vous a ordonné des promenades en voiture, vous irez, je pense, comme de coutume, faire vos prières du mois de Marie dans le pavillon des vignes. Je tâcherai de m'y trouver aussi à cinq heures. C'est tout près de Thoraise, il n'y a qu'un bois à traverser, et, comme nous ne quitterons l'abbaye qu'à huit où neuf heures du soir, il me sera facile de m'absenter un instant. Vous m'attendrez au pavillon, n'est-ce pas? Dans quelques jours nous ne pourrons plus prier ensemble.. C'est vous qui m'avez appris à aimer la prière, chère Antoinette. Mais je ne veux point penser à cela maintenant ni à votre départ qui est si proche : je pleurerais trop. Au revoir, bonne cousine, à ce soir. »

Elle embrassa la novice, sortit en courant et monta dans la voiture qui attendait.

Les chevaux de M. des Andrays traversèrent rapidement l'avenue, les prairies et deux ou trois hameaux, mais ensuite le cocher les obligea à ralentir le pas. On côtoyait une colline dont la pente était couverte de pampres verdoyants. Ces vignes appartenaient au baron, et chaque fois qu'il se promenait de ce côté, il ne manquait point de les passer en revue ; même il venait souvent exprès leur faire visite. Il descendit donc de voiture, prit son binocle, examina les jeunes bourgeons,

palpa les petites feuilles teintées de blanc et de rose, admira la bourre soyeuse qui les recouvrait encore, et se tourna vers son cocher.

« Eh! eh! dit-il avec une mine épanouie, la floraison s'annonce bien, n'est-ce pas, Vincent?

— Ah! monsieur, je n'ai jamais vu plus belle montre, répliqua Vincent; il faudra préparer toutes les cuves. »

M. des Andrays se frotta les mains. Son imagination lui montrait déjà les cuves pleines. Quel spectacle! A la vérité le vin du bon vieillard était ordinairement aigre à faire danser les chèvres, et il lui coûtait presque aussi cher que le meilleur Bordeaux; mais il ne voulait point en convenir : il aimait ses vignes, elles étaient sa distraction, son souci, sa marotte. La vigne gèlera-t-elle?... Voilà à quoi M. des Andrays songe lorsque le rossignol chante en avril durant les nuits claires.

Un large chemin, au-dessus duquel les pampres formaient de splendides arceaux, conduisait au sommet de la colline, et à la porte en ogive d'un pavillon gothique surchargé de sculptures. Ce pavillon était fort agréablement placé : il dominait la plaine, et des massifs d'arbres l'abritaient du côté du nord. Dans le principe il n'y avait là qu'une cabane où les vignerons se réfugiaient en temps d'orage, mais Marceline ayant pris plaisir à s'asseoir sur le seuil pour lire et dessiner, le bon grand-père fit bâtir une élégante et originale maisonnette à l'intention de cette enfant gâtée. Et vraiment mademoiselle était bien la maîtresse du logis, elle en avait la clef, une clef mignonne en vermeil, qui figurait parmi ses breloques.

C'est là que Marcelle devait rejoindre sa cousine Antoinette à cinq heures. Le premier mai, les deux jeunes filles avaient transformé le pavillon en chapelle, et chaque jour, lorsqu'il ne pleuvait point, elles venaient y faire leurs dévotions.

M. des Andrays ayant repris sa place dans la voiture, Vincent lâcha la bride aux chevaux qui, impatients, grattaient le sol, et leur fit tourner la colline. Il traversa ensuite un bois de haute futaie, et arriva dans une brande très-vaste au milieu de laquelle on apercevait les ruines, but de la promenade. A l'entrée de la brande se trouvait une maison de ferme où les invités étaient priés de laisser leurs véhicules, et où les cochers devaient prendre leur réfection.

Un sentier commode conduisait dans les ruines vers lesquelles M. des Andrays et sa petite-fille marchèrent gaiement. D'abord ils ne virent autour d'eux qu'une herbe courte, des bruyères rougeâtres et de maigres buissons de genévriers, mais ensuite ils rencontrèrent des arbres tombant de vétusté, des débris de maçonnerie, des traces de culture, et certaines plantes qui ne croissent que pans les jardins. Les ruines étaient assez bien conservées; le propriétaire ne permettait point qu'on y touchât. Sans être un savant antiquaire, il avait un goût très-vif pour les choses belles et rares, et son fermier, qu'il avait logé exprès au bout de la brande, avait ordre de veiller sur les restes précieux de l'abbaye et d'empêcher les déprédations. Lorsque M. et mademoiselle des Andrays s'approchèrent, le maître de céans était là déjà avec sa famille et ses invités.

« En retard, en retard! Un mauvais point à Marceline, crièrent les jeunes filles en courant à la rencontre de leur amie.

Celle-ci allongea ses lèvres roses.

— Nous nous sommes arrêtés dans les vignes, dit-elle; bon papa ne passe point auprès sans leur faire la révérence. »

En parlant ainsi, elle faisait elle-même la révérence aux gens graves et mûrs qui venaient à elle derrière cette folle jeunesse, et tout en saluant à droite et à gauche, elle cherchait Henri d'un coup d'œil furtif. Il était arrivé aussi et s'avançait souriant, charmé, bien plus gai que de coutume. Marcelle était si heureuse, sa toilette rose lui seyait si bien, elle montrait si naïvement le désir qu'elle avait de plaire à son fiancé, que celui-ci se laissait toucher enfin et ressentait, sinon le sentiment qu'elle souhaitait de lui inspirer, du moins un juste et légitime orgueil. Et qui n'eût été fier de posséder le cœur de cette aimable jeune fille!

Cependant le propriétaire des ruines s'empressait d'en faire les honneurs et d'en conter l'histoire mais il parlait aux rochers : la plupart des personnes présentes ne se souciaient guère d'archéologie. Pour cette société joyeuse, la grande affaire c'était le déjeuner, le dîner et un concert qui devait être donné le soir au clair de lune. On n'était venu que pour cela.

Quelques domestiques dressèrent les tables dans la cour du cloître, à l'ombre des galeries, puis on déballa les provisions; on fit rafraîchir les vins dans la vasque d'une fontaine antique, on cueillit sur les vieux murs des glaïeuls, des mousses, des fleurs sauvages pour en composer un surtout, et l'on but et l'on mangea à la bonne franquette.

Après le déjeuner chacun fut libre de choisir la distraction qui lui plaisait le plus; quelques-uns se mirent à dessiner, d'autres voulurent pêcher dans une rivière qui se glissait limpide au fond de la brande; les jeunes filles s'occupèrent à moissonner les fleurs des champs, les mamans prirent leurs tricots et leurs broderies, le maître de l'abbaye alla surveiller des ouvriers auxquels il faisait faire des fouilles, et quelques hommes sérieux le suivirent, moitié par curiosité, moitié par politesse.

Marcelle s'était assise sur un balcon en encorbellement d'où l'on apercevait la rivière. Henri était au nombre des pêcheurs, et un instant elle prit plaisir à les voir jeter leurs filets; mais bientôt elle se reprocha de faire bande à part et elle alla rejoindre ses amies. En traversant le cloître, elle passa auprès de quelques

jeunes femmes qui brodaient sous les arcades et causaient à demi-voix.

« Je suis sûre de ce que j'avance, disait l'une d'elles ; ce monsieur avait demandé la main de le jeune personne ; celle-ci était radieuse, enchantée ; elle avait annoncé son prochain mariage à ses amies, et dans la ville on enviait un peu son bonheur, quand soudain l'on apprit que le fiancé ne reviendrait point.

— Pauvre jeune fille ! reprirent quelques voix ; combien elle a dû être affligée !

— Ah ! mesdames, pensez donc ! Cela donne atteinte à sa réputation. Le monde, qui la jalousait, parle beaucoup de ce mariage manqué, on blâme, on calomnie, on fait des jugements téméraires...

— Et le jeune homme ne paraît pas s'en douter, il est d'une gaieté !... un vrai Roger-Bontemps.

— On dit qu'il va épouser mademoiselle...

— Chut ! » interrompit une des causeuses en faisant des signes avec sa broderie.

Les belles médisantes se turent : Marceline s'arrêta pour échanger quelques mots avec elles et ne montra aucune surprise. Elle avait bien compris que ces dames ne voulaient point qu'elle entendît leur conversation ; mais elle trouvait cela naturel et, n'étant point curieuse, elle n'attacha aucune importance à cet incident ; si elle se rappela les quelques phrases qui étaient venues à ses oreilles, ce fut seulement pour constater, avec un peu de tristesse, que le nombre est grand des pauvres jeunes filles qui se voient trompées dans leurs espérances. Mais pourquoi celle-là s'attachait-elle à un homme si gai, si insouciant ? Comment peut-on avoir tant de sympathie pour quelqu'un qui ressemble à Roger-Bontemps ? pensait l'innocente Marcelle.

Hélas ! n'avait-elle pas vu que ce jour-là, Henri était d'une gaieté folâtre ?

V

A quatre heures, Marcelle, songeant à la promesse qu'elle avait faite à sa cousine, chercha quelqu'un qui voulût bien l'escorter jusqu'au pavillon des vignes. Un album à la main, elle s'approcha de M. de Vergranne.

« Mon cher parrain, voudriez-vous me rendre un service ?

— Cent, ma belle petite nièce, répliqua gaiement l'aimable vieillard.

— Non, monsieur, un seul aujourd'hui : conduisez-moi à la source aux Rouges-Gorges.

— Comment ! au plus profond du bois ? C'est bien loin, Marceline.

— Oh ! bien loin ! cela vous plaît à dire ; c'est tout près du pavillon d'abord.

— Mais enfin que ferons-nous, là-bas ?

— Vous, monsieur, vous dessinerez.

— Oui dà ? quel caprice ! »

Elle jeta son album avec une moue charmante.

« N'en parlons plus, dit-elle, si cela vous contrarie.

— Non pas, non pas, je n'ai point refusé, nous avons du temps à perdre, on ne dînera qu'à sept heures.

— Et nous nous ennuierions furieusement, si nous restions ici à compter les pierres de ces vieux murs, reprit Marcelle qui entraîna gentiment son vieil ami.

Celui-ci traversa lentement la brande ; il s'arrêtait à chaque instant pour examiner quelques ruines, déchiffrer quelque inscription, mais quand on fut sur la lisière de la forêt, la jeune fille l'obligea à doubler le pas.

« A présent, hâtons-nous, » dit-elle.

C'était un bois de haute futaie, très-silencieux, un peu triste, où le bruit du vent avait de singulières résonnances. Marcelle allait la première dans un étroit sentier, et parfois elle tournait vers le vieillard sa figure souriante, comme pour s'assurer qu'il ne songeait point à fausser compagnie. A la fin M. de Vergranne s'arrêta.

« Ouf ! que c'est loin ! dit-il en s'appuyant sur sa canne.

— Nous sommes arrivés, répliqua la jeune fille. Vous allez entendre le murmrue du ruisseau, et d'ici vous pouvez apercevoir la clairière entre les troncs tordus des hêtres. »

Elle sauta par-dessus les ronces qui encombraient le chemin, et s'approcha d'une source qu'on voyait sourdre au sommet d'un rocher. Ce filet d'eau s'épanchait sur un lit de sable fin, brillait au soleil, et allait se perdre sous une nappe de prêles et de lentilles. De belles mousses et des scolopendres tapissaient le roc autour de la petite cascade qui, dans sa chute incessante, avait tracé des stries profondes sur la pierre lisse.

« N'est-ce pas que c'est joli ? dit Marceline en essayant d'emprisonner quelques gouttes d'eau dans sa main.

— Oui, sans doute, répliqua M. de Vergranne ; mais quelle drôle d'idée ?... »

Elle l'interrompit en riant et en folâtrant, le fit asseoir, lui glissa entre les doigts l'album ouvert, et dit de sa voix la plus persuasive :

« Je vous prie, dessinez pour moi cette source et veuillez m'attendre ; je serai de retour dans un instant.

— Plaît-il ! De retour ?... dit-il étonné. Où allez-vous, mademoiselle ? »

Elle secoua sa tête blonde et courut au bout de la clairière.

« Devinez, dit-elle.

— Ah ! Marcelle, lui cria-t-il gaiement, sage et prudente Marcelle, n'allez pas vous égarer dans les détours du bois et défiez-vous des sylvains, ma chère. »

MICHEL AUBRAY.

(*La suite au prochain numéro.*)

DIEU NOUS AIME

(SONNET)

Dieu nous aime et jamais il ne nous abandonne.
Jamais! Remettons donc nos espoirs dans sa main.
Sa volonté, sévère ou douce, est toujours bonne
Et rien de ce qu'il fait pour nous n'est fait en vain.

Avec joie acceptons ses grâces, s'il les donne;
Sachons, s'il les refuse, attendre au lendemain;
Patients, supportons l'épreuve, s'il l'ordonne;
Et prions. La prière est le baume divin.

Celui qui dans l'amour céleste se confie
Sait que l'affliction épure et fortifie,
Et qu'on vaut d'autant plus qu'on a mieux combattu.

Comme un sol généreux et fécond, la souffrance
Fait éclore une fleur exquise, l'espérance,
Et fait germer un fruit précieux, la vertu.

PAUL COLLIN.



REVUE MUSICALE

Un rêve d'artiste. — Concerts. — Nouvelles.

—

Enfin nous voici revenus à la saison des roses! que de longs jours se sont passés, avant de revoir le gai soleil, et les fleurs de la prairie, et les ruisseaux limpides, et les grands bois pleins de silence! Le déluge, les vents déchaînés, les orages sans chaleur, les fleuves grossis par les pluies, tout cela nous a enlevé le côté si charmant et si parfumé de la nature : le printemps. Charmante saison où l'âme se retrempe, où l'artiste s'inspire, où tout est jeune, vert et vivant!

Nous en dirions plus long, sur cette splendide nature, si le domaine qui nous est consacré dans ce journal n'était exclusivement réservé à la musique; parlons donc musique.

Alfred de Musset était artiste-né. Il s'abandonnait à sa fantaisie, à ses goûts et à ses penchants. Il faisait des vers poétiques et délicieux, s'il respirait une senteur agreste, au milieu de quelques touffes de gazon; il devenait profond, philosophe, amer, incrédule, s'il se trouvait dans le monde froid, fourbe, ou ampoulé près duquel on l'entraînait. Ce fut un *poète*, un véritable poète, sachant tout dire, en termes vifs, énergiques ou délicats.

Eh bien! Alfred de Musset, qui ne composait en quelque sorte que des vers, faillit devenir un musicien. M. Paul de Musset, son frère, un homme de lettres distingué, nous apprend ce passage de sa vie qui malheureusement ne fut qu'une aventure : « Si Alfred, dit-il, avait eu l'occasion de coudre ensemble la phrase grammaticale et la phrase musicale, s'il avait jeté entre elles deux ce flot de poésie, de charme, de conviction et parfois de découragement qui débordait en lui, il fût devenu le plus grand maître des temps modernes,

et nous espérons pour le bon goût qui peut rester à la nation française, que M. Wagner, qui fait tant de bruit de ses poèmes incompréhensibles et de sa musique incomprise, eût été enseveli sous l'échafaudage de carton peint élevé par ses claqueurs. »

Musset était encore fort jeune, lorsque le peintre Chenavard lui proposa d'épouser mademoiselle Laure Mélesville, fille d'un auteur dramatique bien connu. L'ouverture agréa à Alfred qui se rappelait avoir vu cette jeune fille, tout enfant, jouer avec beaucoup d'intelligence une petite comédie de société. Le difficile était de trouver quelque prétexte pour se présenter dans la maison de Mélesville et de renouveler avec lui des relations oubliées. Le plus simple était d'aller soumettre à l'auteur un plan de comédie, en lui demandant d'y collaborer. Le projet fut adopté sur l'heure et Musset choisit aussi le conte arabe de Nourrédin, pour en tirer un opéra comique. Les choses ainsi arrangées, Chenavard se rend en visite chez M. Mélesville, porteur d'un quatrain de Musset et d'un dessin de sa façon, destinés à l'album de la jeune fille, lorsque, au premier mot, il apprend que mademoiselle Laure doit épouser un Hollandais. Le peintre se retira tout penaud avec son dessin et ses vers : pas de mariage, partant pas de collaboration avec le futur beau-père, ni d'opéra comique en faveur du généreux Nourrédin. Alfred de Musset en fut fort triste. Il avait conçu sur ce plan tout un canevas musical, il avait fait des duos, des quintettes, des chœurs, des scènes charmantes, admirablement inspirées. Quelques amis seulement et son frère furent initiés à ces sortes d'improvisations musicales où se retrouvaient la grâce mélodique et la verve de l'auteur. Dans le moment d'humeur qui suivit cette nouvelle, il brûla ses notes noires qui, disait-il, lui avaient porté malheur. Une fleur, une brise, un saule, un voyage, un souper, changèrent ses idées naturellement mobiles, et il abandonna la musique pour laquelle cependant il avait un goût très vif et très-senti.

***

Tout Paris élégant et dilettante a assisté, dernièrement, à la séance musicale et artistique qu'ont donnée M. le baron et madame la baronne Adolphe de Rothschild, dans les salons et les jardins de leur royale demeure au parc Monceau. Un orchestre de soixante-dix musiciens, dirigé par M. Emile Desgranges, faisait entendre le répertoire des Strauss, sous une vaste tente élevée au milieu d'admirables massifs de fleurs. Pour cette fête unique, on avait transporté les superbes et rares plantes du château de Prégny, résidence de la famille, au bord du lac de Genève.

Dans les salons, il y avait comédie et opérettes et, pour interprètes, deux artistes connues : mesdames Judic et Jeanne Granier. La rencontre de ces étoiles modernes n'a occasionné aucun trouble dans l'élément lyrique. L'entente des deux rivales n'a pas cessé d'être parfaite. L'une s'est chaudement fait applaudir dans la *Femme d'un réserviste*, opérette très-réussie, de MM. Émile Bourgeois et Riedelsperger; l'autre dans des chansons et la spirituelle scène en vers, de M. Edmond Gondinet, intitulée : *Oh ! monsieur*. Mais ce n'était pas tout. Après la sortie d'une grande partie du public, des invités se réunirent en comité intime; alors madame Judic s'est remise au piano et mademoiselle Jeanne Granier a chanté deux ravissantes mélodies de madame la baronne Welly de Rothschild, qui a créé tant d'autres jolies compositions.

***

Il y a eu au ministère des affaires étrangères, un grand concert de charité auquel assistait toute l'aristocratie intelligente des artistes et des gens du monde. L'éminent pianiste, M. Francis Planté, dont l'admirable talent est si connu, a obtenu un de ces succès d'enthousiasme auxquels peu d'artistes ont droit. Madame la maréchale de Mac-Mahon est arrivée la première à cette œuvre de bienfaisance, pour n'en sortir que la dernière. Elle en faisait, du reste, les honneurs avec une grâce charmante.

La matinée s'est ouverte par le septuor de Hummel, exécuté en quintette, par MM. Francis Planté, Sauzay, Turban, Loëb et de Bailly, de la façon la plus remarquable; comme derniers numéros du programme : un scherzo de Chopin, la sérénade de Méphistophélès de la *Damnation de Faust*, transcrite par M. Redon, et le prestigieux rondo de Weber. On ne saurait rendre l'admiration que cette excellente musique, exécutée par des virtuoses de premier ordre, a fait éprouver à l'auditoire. Entre ces grandes pages, madame Derval a interprété d'une façon ravissante un air du *Pré aux Clercs*, et différents artistes de talent ont été vivement applaudis. On se souviendra de cette fête au ministère des affaires étrangères.

Le ministre des Beaux-arts envoie, en mission, outre-Manche, M. Charles Lamoureux pour étudier, en Angleterre, c'est-à-dire sur place, les grands festivals Haendel qu'y dirige, chaque année, sir Michaël Costa. Voilà certes une mission d'un haut intérêt, confiée à qui de droit. Le rapport de M. Lamoureux ne sera pas perdu pour le *Journal des Demoiselles*.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU DE ROGNON

Ayez deux ou trois rognons de veau, débarrassez-les de la graisse et des nerfs; hachez-les le plus menu possible; prenez un morceau de mie de pain blanc, faites le tremper dans du lait, délayez dans une terrine, ajoutez-y six jaunes d'œufs, poivre, sel, muscade, fines herbes hachées, amalgamez parfaitement, mêlez-y les rognons hachés, mêlez, pétrissez; il faut que cette pâte soit molle sans être liquide. Versez dans un moule et laissez au four pendant une heure au moins. Faites cuire des champignons et des pelures de truffes dans du beurre, ajoutez un peu de vin de Madère et une petite pincée de poivre de Cayenne; versez cette sauce au-dessus du gâteau, lorsqu'il sera démoulé.

***

GATEAU DE POISSON

Se fait absolument de même et sert à utiliser les restes. On le couvre avec la même sauce ou avec une sauce piquante. L'essentiel, pour réussir ces gâteaux, c'est de hacher très-fin la substance dont ils sont composés et de l'amalgamer étroitement avec les œufs et le pain trempé au lait.

***

CONFITURES DE GROSEILLES VERTES

Prenez des groseilles très-peu mûres, où les grains soient à peine formés, ôtez les têtes et les queues; jetez dans de l'eau bouillante et égouttez-les aussitôt. Faites un sirop de sucre, même poids de sucre que le poids des groseilles. Quand le sirop de sucre est fait, jetez-y les groseilles, laissez cuire vingt-cinq minutes.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

T'est-il arrivé parfois, ma Florence, de t'éveiller avec un nuage sur l'esprit et un poids sur le cœur? d'enfiler tes bas de travers et de tirer tes cheveux en te coiffant? d'avoir vingt distractions dans ta prière et d'examiner la vie comme à travers ces lunettes enfumées qui font voir tout en noir? Connais-tu ces envahissements subits de misanthropie et de découragement qui saisissent le pauvre monde au saut du lit, comme disait ta nourrice, ces vagues tristesses qui éteignent le soleil et ferment l'horizon?... Les connais-tu?

Non, sans doute, car tu n'oublies jamais de placer ton réveil sous le regard de Dieu, toi!

Certainement, j'avais omis cette filiale pratique ce matin! certainement ma première pensée n'était point montée à Dieu et ma première action ne dut pas être un signe de croix... cela explique la mauvaise influence qui pesa sur ma journée.

En ouvrant ma fenêtre, j'aperçus dans un nuage de poussière l'escouade active des balayeurs en fonctions; déjà le soleil lançait de chauds rayons et plus d'une main fatiguée interrompait sa besogne pour essuyer un front baigné de sueur.

Pauvres gens! me dis-je; chacun d'eux peut-être s'est couché l'estomac creux pour ébaucher un mauvais sommeil sur un grabat sordide... la faim l'a réveillé avant l'aube... mais il faut gagner le morceau de pain noir avant d'y mordre et, pour le conquérir, la plus abjecte besogne n'est pas à dédaigner... pauvres gens!

A travers les tourbillons de poussière passaient les maraîchers matineux, les laitiers pressés, les

porteurs de journaux s'enrouant à crier leur marchandise, les humbles industriels de la rue enfin dont le labeur commence tôt et finit tard ; dans les gîtes misérables qu'ils venaient de quitter, de vieux parents, de jeunes enfants, des faibles, des infirmes peut-être devaient à leurs labeurs le pain quotidien ; et, pour partager avec eux un maigre salaire, ces travailleurs infatigables allaient supporter tout le poids du jour, se meurtrir dans la foule, se courber sous les fardeaux et se laisser transpercer par les flèches ardentes du soleil d'août pour recommencer demain les mêmes labeurs et subir les mêmes souffrances !.

Je dus sortir dans la journée, chargée de plusieurs commissions par nos amies de province : sur d'aériens échafaudages les maçons maniaient leur truelle pesante ; les goujats, leurs épaules ployant sous le mortier, grimpaient d'interminables échelles ; plus loin, les terrassiers fouillaient le sol, remuaient le terrain et les émanations des masses terreuses qu'ils déplaçaient seraient sans doute fatales à quelques-uns ; le pic du terrassier, le ciseau du tailleur de pierres, la hache du charpentier me semblaient autant d'armes effrayantes que la moindre négligence, la plus petite maladresse pouvaient tourner contre eux-mêmes ; je considérais le couvreur, sur l'arête des toits, comme voué fatalement à l'insolation ou à la chute ; et de ces divers métiers passant à beaucoup d'autres, je songeais au moissonneur mouillant de ses sueurs chacune de ses gerbes ; au mineur menacé dans les entrailles de la terre, par les éboulements et par le grisou ; au chauffeur de locomotive incessamment entre deux feux : celui du soleil et celui de sa fournaise ambulante ! J'entrevoyais, dans un ensemble désespérant, toutes les tâches avec leurs épines, depuis la lavandière haletante sous la chaleur, la repasseuse calcinée sur ses fers, le cuisinier rôti par ses fourneaux, le boulanger à demi cuit avec ses pâtes, jusqu'à ces pâles jeunes filles sans cesse debout, sans cesse en mouvement dans l'étuve des magasins ; jusqu'à celles qui courent hâtivement le cachet sur le pavé brûlant, jusque... mais où n'allait pas mon imagination ?...

« Décidément, me disais-je avec un soupir, que l'on considère l'homme travailleur dans la vie des rues ou dans celle des champs, dans les labeurs d'en-haut ou dans ceux d'en-bas, partout on l'entend haleter sous l'effort ; partout on le voit suer et saigner aux prises avec sa tâche ; partout il peut dire de la terre qu'elle est un purgatoire... quand ce n'est pas un enfer. »

Et plongée dans ces réflexions moroses, je luttais moi-même contre une foule de détails agaçants : manque de parole des couturières, mauvais vouloir des fournisseurs, inintelligence des commis de magasin, etc., etc., etc. tout cela par trente et quelques degrés de chaleur !

Je commençais à fondre en eau quand je m'entendis appeler par une voix bien connue, celle de ma vieille amie la baronne ***. Penchée à la portière de sa voiture qu'elle venait de faire arrêter, elle m'envoyait de la main d'affectueux signaux et m'offrait l'hospitalité sur ses coussins. Naturellement je l'acceptai ; d'ordinaire le plaisir de voir cette chère femme me rend loquace et je babille, je babille, comme une pensionnaire en vacances Mais, à ce moment, je restai bouche close, et comme affaissée sous les impressions pénibles que je n'avais pu écarter.

La baronne s'en aperçut bien vite :

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ?

me demanda-t-elle avec un sourire où perçait cependant une pointe d'inquiétude.

La réponse n'était point facile ; n'est-ce pas, Florence ?

Aussi me dispensai-je de la faire. Je balbutiai seulement quelques mots assez gauches, assez niais, et ma compagne sourit de plus belle.

« Ah ! si l'on a des secrets, c'est différent, reprit-elle ; je n'interroge plus ; prenez que je n'ai rien dit, petite mystérieuse ; et parlons d'autre chose. »

Au bout d'un instant, elle fit arrêter ses chevaux devant un bureau de télégraphe et y entra pour en ressortir presque aussitôt :

« Je viens de prévenir votre famille que je vous confisque à mon profit pour toute la soirée ! » me dit-elle d'un air de douce malice come si elle se fût rendue coupable de quelque bonne espièglerie.

Nous dînâmes en tête-à-tête.

Aimes-tu ces dîners-là, Florence ?

— Cela dépend... du tête-à-tête, répondras-tu.

Évidemment, chère amie.

Eh bien ! le tête-à-tête avec une vieille femme bonne, sensée, intelligente, une vieille femme qui vous aime est, à nos âges, un des plus salutaires, et même un des plus charmants qui se puissent rechercher !

Ainsi pensais-je en écoutant ma digne amie : Elle a vu beaucoup de choses mais par leur bon comme par leur mauvais côté.., elle a beaucoup entendu, beaucoup retenu et beaucoup comparé, ce qui la rend propre à donner des conseils et des leçons. Sa naissance l'a mise en contact avec le plus grand monde ; sa charité ne lui laisse rien ignorer du plus humble ; elle possède donc la science de la vie au suprême degré ; de la vraie vie : la vie chrétienne.

Sous son regard, aussi doux qu'interrogateur, je sentis ma réserve maussade s'en aller peu à peu et bientôt elle put lire dans mon âme à livre ouvert.

« Ah ! fit-elle, en versant sur ses fraises quelques gouttes de vin de Champagne, vous plaignez si fort ceux qui travaillent pressés par le besoin ! la chaleur de l'action qu'ils subissent avec la chaleur de la canicule vous fait songer

à d'autres feux encore et vous vous écriez pitoyablement : « Ce sont les damnés de ce monde! » Eh bien! ma chère enfant, si la vue de ceux qui travaillent vous affecte à ce point, allons voir ceux qui ne font rien. »

Elle fit atteler de nouveau et, quand nous montâmes en voiture : « Au bois! » cria-t-elle à son cocher.

Les Champs Élysées offraient à cette heure-là un coup d'œil féerique; toutes les élégances s'y étaient donné rendez-vous. C'était un éblouissement de riches voitures, de chevaux de race, de fraîches toilettes et de jolies femmes à troubler le regard.

«Voici les heureux de ce monde, remarquait ma compagne avec une feinte nonchalance. La plupart de ces jeunes femmes ont passé la nuit au bal, au concert ou au théâtre; elles se sont levées tard; qu'importe, puisqu'elles se sont déchargées de tout devoir d'intérieur, de toute responsabilité maternelle... cela regarde les domestiques et les pédagogues. Ne croyez pas pour cela qu'il ne leur reste aucun labeur, grand Dieu! et les robes à essayer, et les magasins à visiter, et les mondaines relations à entretenir! Qu'on ne nous parle plus de la tâche de Sysiphe : celle d'une femme à la mode est bien autrement ardue! Ne faut-il pas d'ailleurs que cette femme se montre partout où il est de bon ton de se produire et aux heures mêmes choisies par les gens de bel air? Voyez-vous celle-ci, celle-là et quelques-autres encore, à demi couchées dans leurs voitures? Elles semblent s'y reposer délicieusement, jouir de la fraîcheur du soir et des élégances de la foule, n'est-ce pas? Eh! non vraiment : elles comparent leur luxe au luxe d'autrui et, si elles le reconnaissent inférieur, elles souffrent par toutes les fibres de leur vanité! Elles dressent le programme de leur soirée et l'encombrent d'obligations frivoles et de vides plaisirs...

» Et ces cavaliers, le sourire aux lèvres et la fleur à la boutonnière, que pense d'eux l'artisan qui chemine les pieds dans la poussière? Il les envie sans doute. Il n'y a point lieu, vraiment.

» Quelques-uns d'entre eux se sont fixé un but sérieux et le poursuivent malgré les distractions permises dont ils égaient leur voie; je ne parle pas de ceux-là; je n'attaque absolument que les oisifs; ceux-ci, ma chère petite, s'efféminent dans la mauvaise acception du mot : le culte de la mode sous toutes ses formes, le soin de leur personne, le renouvellement de leurs plaisirs, voilà leur unique affaire! Ces derniers aussi se sont levés tard; ils ont écarté d'eux les préoccupations sérieuses; on les a vus se répandre au dehors et flâner incessamment à la poursuite d'impressions ou d'émotions que leur nature alanguie n'est même plus apte à ressentir. Ils essaient de s'amuser en ce moment, ils l'essaieront ce soir jusqu'à ce que le sommeil les jette lassés sur leur couche molle... et si l'ange de la mort les effleure en passant, s'ils se réveillent pantelants devant le tribunal divin, que répondront-ils au Juge éternel en lui montrant leurs mains vides?... »

Ma vieille amie continua sur ce ton. A mesure qu'elle parlait, il s'opérait pour moi, dans cette foule parée, une transformation pleine de désenchantements... Je voyais les visages à travers les masques et les blessures sous les joyaux... je devinais les soupirs sous les éclats de rire et la tristesse me gagnait... mais cette fois une tristesse saine, une tristesse chrétienne!

Non : les malheureux ne sont pas ceux qui passent soumis à cette loi divine : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front! » Ceux-là sont dans la légalité chrétienne; ils sèment pour moissonner; ils obéissent pour être payés de leur obéissance et une heure viendra où de leurs larmes terrestres jailliront les joies éternelles.

Les malheureux, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont les insensés qui veulent faire de la vie une fête, qui poursuivent le plaisir sans songer au devoir, qui se reposent inutiles sans avoir travaillé! Il y a de ces malheureux aux plus bas degrés de l'échelle sociale comme il y a des travailleurs ardents et de nobles travailleurs au plus haut rang.

Il est à Paris des gentilshommes uniquement occupés du bien public et vaillamment chargés des affaires d'autrui; il est en province de riches propriétaires dont l'intelligente initiative industrielle ou agricole améliore une contrée. Il est partout des femmes chrétiennes comblées des dons de la fortune, entourées de serviteurs, prévenues dans leurs moindres désirs et qui, cependant, se lèvent matin et travaillent tout le jour... leurs proches, leurs amis et les pauvres savent bien à quoi!...

La vue de celles-là me serait fortifiante... même au Bois de Boulogne! Je veux croire que j'y en ai rencontré plus d'une, plus de dix... ces vaillantes obtiendront grâce pour les autres... il ne fallait pas plus de justes que cela à la colère de Dieu pour épargner Sodôme... et Paris n'est point Sodôme, quoi qu'on en dise.

Pénètre-toi de cette vérité, pour éprouver le désir de le revoir, ma chérie, et viens te faire embrasser effectivement le plus tôt possible par celle qui ne peut, hélas! t'envoyer maintenant que des baisers de cœur : ta

JEANNE.





MODES

Jamais les toilettes légères n'ont été plus en situation que par cette chaude température. Les enfants en profitent pour ne plus mettre de guimpes, nous montrer leurs jolies épaules, leurs bras potelés, et ne porter que des chaussettes.

Il y a pour eux de charmants petits souliers à pattes, à boucles et à petites barettes, de différentes nuances de maroquin et de chevreau.

En dehors du blanc, nuance favorite des enfants, le coutil et la percale rayée rose et blanc, bleu et blanc, les habillent fort bien ; peu de garnitures à ces costumes, toujours très-plats, à taille longue et à larges ceintures de ruban. Toujours des costumes bretons pour enfants et grandes personnes ; en voici une variante. La toilette très-élégante que j'ai vue, se compose d'une moitié de robe en crêpe de Chine rose pâle. La forme est princesse derrière et à queue ; le devant, complétement ouvert du haut en bas, est retenu par cinq bandes espacées également, et de la largeur d'une main. Ces bandes sont en crêpe de Chine brodées de soie plate, d'une teinte un peu plus foncée ; la même broderie est répétée tout autour de la queue et remonte, le long de l'ouverture, de chaque côté. En dessous de ces bandes brodées, dont la première est placée à vingt centimètres du cou et la dernière large de 45 centimètres, tout à fait dans le bas, se trouve un devant de mousseline blanche, entièrement plissé en long. Manches de crêpe de Chine demi-longues ; broderies surmontées d'un volant plissé de soie rose avec plissé de mousseline en dessous. La mousseline blanche peut être remplacée par du foulard blanc.

Une autre combinaison consiste à avoir le devant alterné d'entre-deux de dentelle blanche. En ce cas, pas de manches semblables à la queue, mais une composition de dentelle comme le devant, faisant des manches très-collantes et demi-longues. Pour une jeune fille, ce costume se fera en cachemire rose ou bleu.

Le cachemire blanc est très-goûté pour toilette de soirée d'été. On fait de très-jolies tuniques drapées sur jupons de mousseline blanche plissés. Nœuds blancs ou cerise. Sur une toilette de cachemire rose pâle, on pose des nœuds de soie rose vif, et même quelquefois rouge ; cela ne fait nullement un effet criard.

Beaucoup de petits fichus de différentes formes ; plusieurs grand'mères en ont retrouvé d'anciens, qui font la joie de leurs petites filles. Cela se met sur n'importe quelle robe.

Au milieu de toutes les façons compliquées et surchargées que nous voyons, je constate la tendance de quelques toilettes de très-bon goût, se faisant précisément remarquer par tout le contraire : ainsi, celles simplement lisérées ou ornées d'un bord de soie ; d'autres en mousseline ou tissu léger, telle que celle que j'ai vu porter l'autre soir par une jeune fille, charmante dans sa simplicité. Elle était en mousseline blanche à gros pois, très à queue et de forme princesse toute unie. Le dessous, corsage et jupe, était entièrement semblable. L'un des corsages était sans manches et décolleté, l'autre montant, ouvert en carré ; manches étroites et demi-longues. Pour une jeune fille, la forme froncée à la taille, avec ceinture ronde, est jeune et toujours jolie quand la taille est mince.

La *forme princesse* avec larges plis en travers, par devant, convient au barége uni, lequel cependant devra avoir en dessous un jupon de soutien, en soie, de préférence. Le barége blanc, orné de tout petit velours noir, est très-distingué ; écharpe-mantelet semblable. Le barége noir pour deuil, fait des toilettes très-fraîches et très-élégantes.

Voici un modèle de façon, très-facile à copier, et en même temps très-habillé. Le jupon est en faille noire, avec garnitures plissées, en soie ou en barége. La jupe, qu'il faut tailler au moins le double de la longueur qu'elle devra avoir, n'en aura que peu en réalité. Le devant, un peu moins long que le derrière, y sera rejoint de chaque côté en fronçant beaucoup sous deux larges galons ou passementeries brodés de perles de jais, posés en long. Le devant sera tendu sur la personne en fronçant beaucoup, et resserré derrière, en dessous, par des cordons. Les lés de derrière, qui naturellement, eux aussi, sont retenus et froncés sous les galons de côté, retomberont d'eux mêmes en bouffant dans le milieu, où ils ne seront nullement retenus. Ils sont montés à la taille en fronçant sur une ceinture. Afin de pouvoir entrer dans cette jupe, l'un des galons de jais sera cousu sur le devant seulement, à la distance de 40 centimètres de la taille, de chaque côté, et l'autre par derrière. Ils devront se placer bien l'un à côté de l'autre, quand la jupe sera attachée, afin que l'on ne voie ni l'une ni l'autre ouverture de côté. Trois galons de jais sont posés tout autour de la jupe, en surmontant un petit volant plissé, en barége. Corsage montant, composé de trois gros plis de barége espacés ; il fronce un peu, et rentre sous la jupe ; galons jayés, suivant une ouverture par devant, et faisant pied à une dentelle espagnole

noire. Le devant du corsage, à partir du bas de l'ouverture, forme un petit plastron carré, entièrement composé de galons de jais, placés touche à touche. Corsage de dessous décolleté, en soie noire. Manches collantes en barége uni; dentelle noire, surmontée de deux rangs de galons. Ceinture ronde en gros grain, avec boucle de jais.

Si l'on est peu en deuil, les perles de jais seront remplacées par des perles *clair de lune*, ce qui produit un effet beaucoup plus éclatant. Pour demi-deuil, le même modèle, exécuté en barége gris avec perles d'acier, est d'un très-heureux résultat.

Une nouvelle façon, un peu renouvelée de nos grand'mères, consiste dans une robe à plaque dans le dos; de cette plaque sortent des lés plissés en long, se rapprochant beaucoup à la taille et s'évasant dans la queue. Les robes destinées aux femmes âgées se font avec de larges plis en travers, garnis une ou deux fois de petits volants plissés et d'un haut volant dans la queue. Les confections-mantelets leur conviennent spécialement; il y en a de charmants; ceux pareils aux costumes se garnissent de même. Les noirs sont en cachemire de l'Inde ou en belle étoffe de soie; ils s'ornent de broderies de perle, de dentelle plissée; ceux tout en dentelle sont brodés de chenille. Les écharpes, très-adoptées par les jeunes personnes, sont très-resserrées aux épaules, et nouées ou croisées devant. Ce vêtement a beaucoup de grâce sur une jolie taille; le milieu du dos est quelquefois orné d'échelle de dentelle, de descente d'effilés et de petits grelots.

Dans ce moment propice aux voyages et aux excursions, je recommanderai une forme de voile précieuse pour le teint, qu'elle préserve du hâle et du soleil. C'est comme une assez longue et large écharpe, un peu pointue aux deux extrémités de côté; ce voile se pose sur le milieu du chapeau, il pend par devant et par derrière; en relevant les côtés, on les croise derrière et on les laisse pendre à leur guise. Ces voiles se font surtout en gaze; on les garnit tout autour d'un petit effilé de soie Tom-Pouce. Outre le teint, ils ont encore l'avantage de protéger les plumes des chapeaux. En gaze blanche sur plume blanche, c'est très-élégant; en gaze paille sur un chapeau avec plume de même couleur, c'est très-distingué. Le voile aura tout autour un effilé à boucles de paille; la gaze gris perle fait fort bien sur un chapeau noir.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous vous avons parlé, mesdemoiselles, des divers lainages pour grand deuil que la maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, fait tisser spécialement pour elle et nous vous avons désigné les étoffes qui conviennent particulièrement pour l'été. Afin de compléter ces renseignements nous ajouterons que le crêpon de laine, le crêpe d'Espagne, le barége du Bengale sont dans la catégorie des étoffes légères portées en grand deuil, de même que la batiste noire. La qualité des tissus de fil que l'on trouve à la Scabieuse est excellente, les batistes d'un fil uni et soyeux; les toiles qui reçoivent diverses appellations, les mousselines, les jaconas sont décorés de fines rayures; les unes, blanches, forment des rivières à jours parfois brodées d'une fleurette jetée ou d'un mignon dessin courant; les autres damassées comme les soieries. Que de jolis ensembles de toilettes produisent ces tissus combinés avec le taffetas et, pour les moins parées, avec une batiste unie répondant à la disposition de couleur! Les chalys pékin et toutes les grenadines noires — laine ou soie, — sont portés, suivant le degré du deuil, en costume simple ou en toilette ornementée de faille, de dentelle que l'on dispose en volant, en ruché, en plissé. Nous avons pu juger, par les quelques costumes que nous avons vus à la Scabieuse, du goût qui préside aux garnitures des toilettes confectionnées dans les ateliers: une grande nouveauté dans le drapé, une coupe de corsage élégante et inédite, des manches coquettes, et tout cela sobrement garni, sans excentricité, sans tapage. Les chapeaux de deuil et demi-deuil ont des formes élégantes et très-seyantes; les garnitures de fleurs, de jais, de plumes de fantaisies très-bien choisies. La lingerie de deuil, les parures en crêpe, en grenadine brodées ou appliquées, les fichus ouverts en dentelle; les pointes en crêpe de Chine offrent un grand choix de formes et de dessins. Pour le demi-deuil élégant, on trouve là toutes les fantaisies à la mode.

C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4114

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 35, rue du Bac.

Chapeaux de Mlle Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Costume en toile d'Irlande, gris et rose; jupe plissée à la paysanne, à lés alternés gris et roses, de trois plis chacun; corsage (1) en toile grise avec plastron de toile rose à petit col droit; dos en six morceaux à coutures lisérées de rose; col rabattu, liséré de rose, finissant devant en un revers arrondi, qui descend jusqu'à la taille; nœuds de ruban rose à l'encolure et à la taille; manche à parement relevé arrondi, abattu sur la couture extérieure, nœud au défaut du parement; au bas du corsage est fixée une écharpe, drapée à plis égaux alternés, un gris et un rose, et nouée derrière.

Deuxième toilette. — Jupe en batiste écrue, ornée dans le bas d'un grand plissé; polonaise pareille avec plastron plissé en faille bleu de ciel, se continuant très-bas en transparent sous des entre-deux de dentelle Clovis écrue et blanche, disposés avec des entre-deux en batiste, encadrés d'une dentelle Clovis assortie; la tunique est bordée de la même dentelle; derrière, basque bordée de dentelle; une longue draperie, dont le bout est en entre-deux de dentelle et batiste, s'étend sur la traîne; poche en faille plissée en travers, dentelle posée au haut de la poche; manche à parement assorti à la poche; les deux bouts de la draperie plissée qui le compose sont courts et effilés dans toute la hauteur du parement à la couture extérieure de la manche. — Chapeau en paille anglaise de teinte *scarabée*, orné de rubans bleu de ciel et crème et de bluets foncés, pâles et crème; dessous ruché de tulle, brides bleu pâle nouées de côté.

Toilette d'enfant.—Robe-princesse en foulard quadrillé très-fin, carmélite et blanc, ornée de taffetas carmélite; le dos, qui est long, est terminé par une bande montée à gros plis creux, bordée d'un plissé de taffetas, boutonnée devant dans de petites pattes de taffetas ornées de boutons, alternées de droite et de gauche. Tout le long de la couture des petits côtés du dos sont posés des boutons de passementerie semblables à ceux du devant; poche en taffetas ornée de boutons; manche en foulard à parement de taffetas, également garnie de boutons.— Chapeau *capeline* en paille d'Italie, orné d'une plume blanche autour de la calotte; chou de ruban blanc sur le côté.

PETITE PLANCHE

1er CÔTÉ

Petit Alphabet pour trousseau. On peut le faire orné comme le modèle, ou tout à fait simple en supprimant les fleurettes.

Alphabet, pour mouchoirs ou serviettes de table.

2e CÔTÉ

Bande pour ameublement. On brode ce dessin sur toile ou sur reps gris. Le travail est en appliques et points lancés en soie d'Alger; on alterne une applique bleue et une applique rouge; les guirlandes d'intervalles sont alternées pour la disposition des nuances, la branche droite d'un intervalle forme la branche gauche du suivant. La tige de la guirlande est formée par une grosse soutache noire perlée, retenue par des *points d'arrêt* ponceau; on emploie pour le pied de la bordure la même soutache, fixée par des points mais.

PAYSAGE

Procédé pantotypique

Paysage, effet de neige: une rue de village en hiver.

HUITIÈME CAHIER

Applique. — Toilette de bal pour jeune fille. — Toilette de mariée. — Applique plissée. — Dentelle lacet anglais. — Robe en crochet tunisien pour baby. — Corbeille de bureau. — Étoiles; crochet en ganse télégraphe. — Chemise de nuit. — Parure. — Chapeau en paille de riz. — Chapeau en tulle perlé. — Parure. — Chemise de jour. — Robe de chambre. — Toilette de visite. — Pardessus. — Toilette en grenadine et faille. — Toilette de voyage. — Garniture. — Coussin. — Entre-deux. —Hotte vide-poche. — Chapeau de jardin pour enfant. — Bonnet du matin. — Chausson au crochet pour baby. — Cabas bains de mer. — Cravate. — Botte en toile pour baby.

PLANCHE VIII

1er CÔTÉ

Corsage, 1re toilette, gravure n° 4115,

Chemise de jour à pièce brodée, page 5, cahier d'août.

2me CÔTÉ.

Chemise de nuit, page 4,
Bonnet du matin, page 8,
Parure, col a angles plissés, page 5,
} même cahier.

(1) Voir pour le patron, la planche de ce mois.





ÉNIGME

Étant de haute extraction,
Je pourrais bien passer pour fière;
Mais je cède sous le bâton,
Qui m'oblige à baiser la terre.
Dès le premier abord je parais fort amère,
Et je suis dure aussi (c'est peu flatteur).
D'une opiniâtre noirceur,
Mon contact flétrit d'ordinaire;
Mais, pénétrant dans mon intérieur,
On reconnaît qu'un bien bon cœur
A ma rude écorce s'allie :
Au fond, je suis candide et pleine de douceur
Et la jeunesse m'aime à la folie.

De ceci déduisez quelques moralités :

Ne jugez point sur l'apparence;
Sachez user de patience;
Car travail et persévérance
Triomphent des difficultés.

MOSAIQUE

Tout ce que la passion pour les parures voit de rare, elle le désire et n'épargne rien pour l'avoir; mais aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à un nouveau désir.

Bossuet.

—

La mode se détruit elle-même; elle serait raisonnable si elle ne changeait que pour ne changer plus, mais changer pour changer sans cesse n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût ? *Fénelon.*

On pourrait généralement appliquer aux conversations des gens du monde le proverbe persan : J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.

Mme Swetchine.

—

Les situations sont comme les écheveaux de fil ou de soie : pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout.

Id.

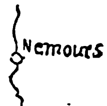
—

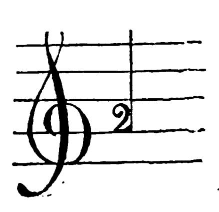
C'est la piété qui garde la foi.

Id.

RÉBUS












Explication du rébus de Juillet : *Qui achète et vend en sa bourse le sent.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry

7 — 2350 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE)

Quelque temps après le Duc signait à son tour avec le Roi de France une trève de sept ans.

En dehors de toute paix et de toute trève, restait le comte de St-Paul. Il avait tour à tour ou simultanément trahi tout le monde. Les deux contractants, par un article secret, convenaient :

» Que celuy qui le pourroit prendre, en feroit » la justice dedans huict jours, ou le rendroit » à son compagnon. »

Le Connétable, sans connaître les termes précis du traité, sentait bien que sa perte était assurée. Ne sachant trop à quel saint se vouer, il s'adresse au Duc de Bourgogne, et, sous prétexte d'avoir quelque communication importante à lui faire, réclame un sauf-conduit pour se rendre auprès de sa personne. Après quelque hésitation, le sauf-conduit est accordé. Autre parchemin inutile ! Le Connétable est arrêté à Mons, et livré au Roi, c'est-à-dire à l'échafaud.

Comines ne témoigne pas une commisération exagérée pour la fin tragique de ce grand personnage, où le peuple de Paris, qui en eut le spectacle sanglant, ne trouva matière qu'à bons mots ; mais il blâme en termes plus énergiques que ceux qu'il emploie d'ordinaire, l'acte déloyal dont le Connétable périssait victime.

« Il n'estoit nul besoin audit Duc de Bour- » gogne, qui estoit si grand prince et de maison » si renommée et si honorable, de luy donner » une seureté pour le prendre, et fut grande » cruauté de le bailler où il estoit certain de la » mort... Après cette grande honte qu'il se fit, » il ne mit guère à recevoir dommage. »

Dans les deux années qui suivent la mort du Connétable, Charles-le-Téméraire, en effet, sans tenir compte de quelques avertissements déjà reçus par lui de la fortune prête à l'abandonner, se précipite de plus en plus dans la voie des folles aventures et des irrémédiables désastres. *Granson — Morat — Nancy* — Ces noms sinistres viennent successivement s'inscrire en lettres de sang dans son histoire, et le puissant Duc de Bourgogne n'est plus !

Pour frapper l'homme superbe et violent, la Justice divine n'a pas attendu l'autre vie. Ce prince, — le plus fier de la chrétienté, — mis trois fois en fuite, avec ses brillants chevaliers, par une armée d'humbles pâtres ; ce cadavre découvert à grand'peine dans la bourbe d'un étang glacé, d'où il est retiré nu, sillonné de plaies béantes, et à moitié dévoré par les loups ; quel tableau, et quel enseignement !

Comines, sans avoir vu de ses yeux les scènes curieuses ou terribles qui accompagnent cette grande chute, tenait de première main des renseignements exacts pour les décrire. La défaite de Granson, entre autres, et ses épisodes pittoresques ; le camp bourguignon, avec son luxe oriental, tombant aux mains des naïfs et ignorants montagnards de la Suisse, qui ne savent que faire de tant de richesses ; ces magnifiques tapis de Flandres débités à l'aune dans leur pauvres villages ; le plus beau des diamants alors connus, *le Sancy*, vendu pour la somme de trois écus ; mais surtout le choc épouvantable ressenti par l'orgueilleux vaincu dans les plus profondes racines de son être, à la suite de cette première et immense humiliation, sont mis sous nos yeux, de ce ton calme qui ne quitte jamais l'historien, mais à travers lequel se font jour les impressions communicatives du contemporain.

Le duc Charles, jusqu'alors, avait toujours été d'une remarquable sobriété :

« Ne buvoit point de vin et mangeoit de la » conserve de roses pour se rafraîchir. »

Un grand changement se fait dans ses habitudes :

« La dite tristesse mua (changea) tant sa » complexion, qu'il lui faloit boire le vin bien fort » sans eau ; et pour luy faire retirer le sang au » cœur, mettoient des étoupes ardentes dedans » des ventouses et les luy passoient en cette » chaleur à l'endroit du cœur. Et de ce propos, » vous, Monseigneur de Vienne, en sçavez plus » que moy, comme celui qui l'aydast à panser » cette maladie, et lui fistes faire la barbe qu'il » laissoit croître : et à mon advis, oncques de» puis... ne fut si sage qu'auparavant. »

Cœur et cerveau, âme et corps : tout en lui était à la fois atteint.

Angelo Catho, cet archevêque de Vienne, à qui Philippe de Comines, ainsi que nous l'avons déjà vu, raconte plus spécialement ses souvenirs, avait été médecin de Charles-le-Téméraire. Un peu plus tard, nous le retrouvons dans le même emploi auprès de Louis XI.

Tandis que le dernier représentant de l'ambitieuse maison de Bourgogne voyait d'un œil de stupeur crouler sur lui la puissance, il y avait quelqu'un, par compensation, qui suivait avec une joie croissante, et, dirons-nous, haletante, les progrès d'une ruine si rapide : c'était son bon cousin, le roi de France.

Jamais les postes royales, établies par lui plusieurs années auparavant, n'avaient déployé tant d'activité. Les courriers se succédaient d'heure en heure. apportant quelque information plus ou moins complète des événements. Heureux le courtisan bien renseigné qui pouvait lui offrir dans sa primeur une nouvelle décisive ! Comines a la chance de lui annoncer avant tout autre la déroute effroyable de Morat; dans son allégresse, le roi lui fait immédiatement un don de deux cents marcs d'argent. Un peu plus tard, on apprend la bataille de Nancy. La mort du duc est encore incertaine, mais sa défaite hors de doute :

« Le roy, de prime face, fut tant surpris de la » joie qu'il eut de cette nouvelle, qu'à grand' » peine sceut-il quelle contenance tenir... En» voya en la ville de Tours quérir tous les capi» taines et plusieurs autres personnages et leur » monstra ces lettres... Il ouït la messe, et puis » fit mettre la table en sa chambre, et les fit tous » disner avec luy : et en disnant, parla toujours » de ces matières. »

Les convives affectaient une joie pareille; mais ils sentaient avec terreur le pouvoir royal tomber désormais sur leur tête de tout son poids.

« Et sçay bien, — continue Comines — que moy » et autres prismes garde comme ils disnoient » et de quel appétit ceux qui estoient en ceste » table; mais à la vérité un seul par semblant ne » mangea la moitié de son saoul. »

Quant à notre auteur, le sort de son ancien maître ne lui inspire aucune parole qui ne soit sérieuse et convenable.

« Dieu luy veuille pardonner ses péchés; je l'ay » veu grand et honorable prince... Je n'ay veu » nulle occasion pourquoy plus tost il peust avoir » encouru l'ire (la colère) de Dieu, que de ce que » toutes les grâces et bonheurs qu'il avoit receus » en ce monde, il les estimoit touz estre procedez » de son sens et de sa vertu, sans les attribuer » à Dieu. »

Cet orgueil démesuré, qui avait fini par étouffer dans Charles de Bourgogne toutes les bonnes qualités dont l'avait doué la nature, persiste jusqu'au bout. Les leçons de l'adversité sont vaines; l'orgueil reçoit-il des leçons ? Il s'obstine dans son système de violence arbitraire, qui consiste à briser brutalement tout ce qui lui fait ou peut lui faire résistance. Dès ses premières disgrâces, la plupart de ses alliés, selon la coutume, se détachent de lui. Dans le peu qui lui restaient fidèles, il comptait la duchesse régente de Savoie, Yolande de France, sœur de Louis XI; mais il craint de la voir céder à la contagion de l'exemple. Que fait-il? Tandis que les squelettes des nobles Bourguignons blanchissent sur le champ de Morat, dont ils vont former le célèbre ossuaire, la duchesse et ses enfants sont, par son ordre, enlevés de Chambéry, et transportés au château de Rouvre, près de Dijon. Assez négligemment gardée, elle implore de là le secours de son frère. Louis XI, on le sait de reste, ne prenait pas le sentiment pour règle spéciale de ses actions; il avait peu à se louer d'ailleurs de cette princesse, qui, attachée aux intérêts du duc de Bourgogne, s'était montrée constamment hostile au roi. Que va-t-il faire? L'abandonner sans doute à son triste sort? — Non :

« Dit qu'en un tel besoin ne voudroit faillir à » sa sœur, nonobstant leurs différends passés. »

Ainsi le conseillait apparemment la bonne politique. Il envoie donc chercher la duchesse de Savoie. Elle arrive.

« Luy-même l'alla recueillir à la porte du » Plessis-du-Parc et lui fit très-bon visage en luy » disant : « Madame la Bourguignonne, vous » soyez la très-bien venue. » Elle connut bien » qu'il ne fesoit que jouer, et répondit bien sage» ment qu'elle estoit bonne Françoise et preste » d'obéyr au roy en ce qu'il luy plairoit comman» der. Ledit seigneur l'emmena en sa chambre » et la fit bien traiter. Vray estoit qu'il avoit très» grande envie d'en être despesché (débarrassé). » Elle estoit très-sage, et s'entre-connoissoient » bien tous deux; et desiroit encore plus la dite » dame son partement. »

Malgré ce désir réciproque, tout, dans la forme, se passe de la façon la mieux séante. Voici Comines en scène :

« J'eus charge du roy de ce qui étoit à faire en » cette matière. Premier, de trouver argent pour » son deffray et pour s'en retourner et des draps

» de soye, et de faire mettre par escript leur » alliance et forme de vivre pour le temps ad- » venir. »

C'était là le point délicat, car Yolande et Louis s'entre-connaissaient bien, comme l'auteur vient de nous le dire, et, qui pis est, se ressemblaient, étant l'un et l'autre « très-sages », c'est-à-dire, selon le langage du temps, très-habiles. Il faut croire que le sire d'Argenton ne l'était pas moins, car le traité confié à ses soins se signe de bon accord. Une difficulté assez sérieuse cependant aurait pu y mettre obstacle. La duchesse de Savoie avait deux filles, fiancées chacune à un seigneur Bourguignon. Le roi voulait la dissuader de remplir ce double engagement conclu précédemment sous les auspices de son constant ennemi.

« Elle s'en excusoit sur les filles, lesquelles y » estoient obstinées : et à la vérité elles n'y es- » toient pas mal. »

Devant cette obstination, on se demande de nouveau ce que va faire le grand politique.

Ce qu'il fait? Il prend prudemment son parti :

« Quand ledit seigneur connut leur vouloir, il » y consentit. »

N'y a-t-il pas là tout un petit roman, qu'il serait facile et peut-être amusant de développer? Le dénouement en est heureux : Louis XI agit en bon oncle, et tout se termine à la satisfaction générale.

« Après que la dite dame eust esté au dit lieu » sept ou huict jours, le Roy et elle firent ser- » ment ensemble d'être bons amis pour le temps » advenir, et en furent baillées lettres d'un costé » et de l'autre : et prit congé ladite dame du » Roy, qui la fit bien conduire chez elle, et luy » fit rendre ses enfants, et toutes ses places, et » ses bagues (effets) et tout ce qui lui appartenoit. » Tous deux furent bien joyeux de départir l'un » de l'autre, et sont demeurés depuis comme bon » frère et bonne sœur jusqu'à la mort. »

Voilà deux membres de phrase un peu étonnés de se trouver liés ensemble, et l'auteur, qui nous montre ce bon frère et cette bonne sœur si contents de se quitter pour ne jamais se revoir, nous pardonnera tout au moins un léger sourire.

Ce que la duchesse Yolande avait de mieux à faire, du reste, de même que les autres alliés du duc de Bourgogne, c'était de se tenir, sinon en amitié, du moins en paix avec le Roi de France. La féodalité abattue venait d'expirer dans l'étang glacé de Nancy, et la puissance royale allait désormais marcher à pas continus vers son apogée.

Louis XI n'avait pas attendu la mort de l'ancienne Ligue du *Bien public* dans la personne de son chef, pour donner carrière aux aspirations de vengeance, d'ambition et de despotisme qu'il avait dû contenir jusqu'alors dans de prudentes limites. Dès qu'il peut la prévoir avec certitude, il se révèle à nous dans tout ce que son caractère a d'odieux, surtout dans cette cruauté froide, implacable, et parfois horriblement joviale, avec laquelle, pour arriver à ses fins, il torturait ou immolait des existences humaines. Quant au reste, si nous osions, de notre autorité privée, donner à si fameux personnage un surnom familier, ce serait celui que porte l'un des héros des contes de Perrault : *Riche-en-Cautèles*.

Réunir à la Couronne les territoires qui en avaient été séparés; greffer sur le tronc français tout le vaste héritage de la branche de Bourgogne, par le mariage de la fille unique du feu duc avec le Dauphin, malheureusement trop jeune : c'étaient-là, il est vrai, de grandes et habiles vues. L'histoire nous expose en détail tout le mouvement politique qui s'y rapporte; quelque intérêt qu'il présente, dans sa marche générale comme dans ses épisodes particuliers, nous le laissons de côté, le tableau étant trop vaste pour prendre place ici. Maintes fois des plumes de premer ordre l'ont tracé; parmi les renseignements interrogés par elles figurent les mémoires de Comines, avec d'autant plus de raison que l'auteur est activement mêlé, comme en bien d'autres occasions, à l'œuvre de Louis XI. Son utile spécialité de dire « des mots en l'oreille » y trouve un large emploi.

Cependant l'adroit négociateur n'obtient pas du Roi, sur ce point, toute la justice qu'il devait en attendre. Louis XI le raille sur la lenteur de ses succès; il comptait davantage sur ceux de son célèbre barbier, Olivier le Dain ou le Diable, qu'il venait d'envoyer en mission diplomatique à Gand, séjour — ou plutôt prison — de mademoiselle de Bourgogne, sa chère filleule. Comines paraît médiocrement flatté de la comparaison.

« Je disnay avec luy comme j'avois accoustumé, » car son plaisir estoit que toujours mangeoient » sept ou huict personnes à sa table pour le moins, » et aucunes fois beaucoup plus... Il ne m'appar- » tenoit de parler contre son plaisir, mais je luy » dis que je doubtois que maistre Olivier et les » autres qu'il avoit nommés ne cheviroient point » (ne viendroient pas à bout) aysément de ces » grandes villes comme ils pensoient. »

C'est avec une certaine satisfaction, on le sent, que le sire d'Argenton raconte ensuite la honteuse déconvenue de ce « maistre Olivier, » si présomtueux et si incapable, près des Gantois et de Marie de Bourgogne. Lui, grand seigneur et courtisan de haute volée, il ne peut s'empêcher de blâmer, quoique toujours avec douceur, la manie qui portait le roi à s'entourer de gens de petite condition, et à leur confier le soin de ses affaires.

Les six années qui s'écoulent entre la mort de Charles-le-Téméraire et celle de Louis XI, sont remplies par des expéditions diplomatiques ou militaires, toutes dirigées vers un même but. Parmi les incidents qui s'y produisent, nous rappellerons seulement la scène si pathétique et si connue où la noble orpheline de Bourgogne,

accourant tout échevelée, tout éplorée, toute suppliante, sur la place publique de Gand, demande à mains jointes et en vain au peuple flamand la grâce de ses fidèles conseillers, le chancelier Hugonet et le sire d'Himbercout, traînés sous ses yeux à l'échafaud, comme vendus au Roi de France. Peu de temps après, son mariage avec Maximilien d'Autriche vient déconcerter les calculs de Louis XI, et l'oblige à changer de visées.

Au milieu de ces événements, la faveur dont Comines jouissait auprès du roi subit une éclipse, pour une cause que l'auteur n'indique qu'assez obscurément. Tandis qu'on prenait à main armée possession de la Bourgogne, accusé de certaines intelligences cachées avec les bourgeois de Dijon, et, dit-il « pour quelque autre petite suspicion », ce confident si apprécié de Louis XI est subitement éloigné de la Cour et envoyé en mission à Florence, où Laurent de Médicis venait à peine d'échapper à la conspiration des Pazzi. Parfaitement accueilli en Italie, il y réside un an; après quoi, « la petite suspicion » étant apparemment dissipée, Comines est rappelé auprès du roi :

« Me fit bonne chère (mine) et bon accueil, et » m'entremit de ses affaires plus que jamais, moy » couchant avec luy, combien que je n'en fusse » digne, et qu'il en avoit assez d'autres plus » idoines (qualifiés pour cela). Mais il estoit si » sage que l'on ne pouvoit faillir avec luy, moyen» nant que l'on luy obéyst à ce qu'il commandoit, » sans y rien adjouter du sien. »

Qu'y a-t-il dans cette observation? Naïveté ou malice? — La naïveté n'est guère à l'usage des têtes politiques.

« Si Dieu — poursuit Comines un peu plus » loin — luy eust donné la grâce de vivre encore » cnq ou six ans, sans estre trop pressé de ma» ladie, il eust fait beaucoup de bien à son dit » royaume. Aussi l'avoit-il fort oppressé, et plus » que ne fit jamais roi. »

Cet esprit organisateur, maître désormais d'un pouvoir incontesté, méditait de sages réformes : l'uniformité des poids et mesures, l'amélioration du système judiciaire, la rédaction d'un code unique : tels étaient, entre autres, ses projets. Pour les accomplir, il a fallu trois siècles et la plus terrible des révolutions : tant le plus simple progrès coûte de temps et de peines!

Quant à Louis XI, la Providence ne comptait pas lui permettre d'expier ainsi, à l'égard du pauvre peuple de France, le mal par le bien : elle lui préparait une autre expiation. Au dehors, tout semblait lui sourire; sa route se déblayait chaque jour d'un obstacle ou d'un ennemi; mais, comme Charles-le-Téméraire, Louis XI allait se charger lui même de son châtiment, et le trouver, comme lui, dans les conséquences de son caractère et de ses actes.

« Il commençoit jà à vieillir et devenoit malade », nous dit son historien.

Quatre ans après la mort de son rival, une première attaque d'apoplexie vient frapper le roi, dans un petit village de Touraine, où il avait eu la fantaisie d'aller entendre la messe. Il était à table; les serviteurs qui l'entourent, tout effrayés, le portent près du feu, et, croyant bien faire, tiennent les fenêtres strictement closes, malgré les efforts du malade pour s'y traîner et y aspirer de l'air. Son médecin arrive : c'était cet Angelo Catho, naguère attaché à la maison du duc de Bourgogne. Les fenêtres s'ouvrent, des soins plus intelligents le rendent à la vie; il peut enfin monter à cheval et regagner la ville voisine. Sur un ordre muet donné par lui, Comines, qui se trouvait dans sa terre d'Argenton, à une dizaine de lieues de là, est aussitôt mandé.

« Quand j'arrivay, je le trouvay à table. Il me » fit signe que je couchasse dans sa chambre; il » ne formoit guère de mots. Je le servis pendant » l'espace de quarante jours, à la table et à l'en» tour de sa personne, comme valet de chambre, » ce que je tenois à grand honneur, et y estois » bien tenu... Luy sembloit que nul ne l'entendoit » si bien que moy, par quoy vouloit que je me » tinsse toujours auprès de luy. Se confessa à » l'official, moy présent, car autrement ne se » fussent entendus. »

Assister et servir d'interprète à la confession de Louis XI, quelle tâche!

L'état du roi s'étant amélioré, il veut savoir quels sont les malavisés qui l'ont tenu malgré lui loin des fenêtres. On les lui nomme, tous sont immédiatement chassés de sa maison. Au dire de Comines, il affectait en cela plus de courroux qu'il n'en ressentait réellement.

« Le principal fond de cette matière qui le » mouvoit, estoit de peur qu'on ne le poussist » maîtriser en toutes choses, comme en expédi» tion de ses affaires, sous couleur de dire que » son sens ne fust pas bon ni suffisant. »

Son sens demeurait très-bon, bien qu'à partir de là, et surtout après une seconde attaque qui vient le frapper l'année suivante, sa santé ne fit plus que languir; mais, à mesure que déclinaient ses forces physiques, croissaient, en raison inverse, les plus trites dispositions de sa nature. Il va et vient encore dans son royaume, il passe même un mois tout entier à Argenton,—honneur sans pareil pour le seigneur du lieu! Il y tombe malade, tente un pèlerinage et regagne enfin, pour n'en plus sortir, les murs du célèbre château qui paraît avoir été en tout temps sa résidence de prédilection. La lampe, près de s'éteindre, jette de là des lueurs de plus en plus sinistres, et à cette dernière période de sa vie se rattachent particulièrement les sombres légendes que rappelle le nom de Plessis-lez-Tours. Philippe de Comines nous fait suivre heure par heure, pour ainsi dire, cette sombre agonie :

« S'enfermoit fort et tellement que peu de gens » le voyoient, et entra en merveilleuse suspicion » de tout le monde, et en peine, craignant que » l'on ne luy ostat ou luy diminuast son auto- » rité... Il savoit n'estre point aymé des grands » personnages du royaume, ni de beaucoup de » menus : et si avoit plus chargé le peuple que » roy ne fit, combien qu'il eust bon vouloir de » les descharger, comme j'ay dit ailleurs, mais il » devoit commencer plus tost. »

L'auteur continue de nous montrer le vieux renard malade, confiné dans sa tanière; les archers montant la garde jour et nuit à la porte et arpentant les cours; les treillis, les broches et les barreaux de fer hérissant les remparts.

« Ainsi fit faire moyneaux tous de fer bien » épais, en lieu par où on pouvoit tirer à son ayse, » et estoit chose bien triomphante, et cousta plu » de vingt mille francs. »

Le voilà bien gardé contre toute surprise du dehors; mais un ennemi s'avançait pas à pa qui se riait des archers, des barreaux, des broches et des moyneaux de fer : — la Mort!

Pour se défendre contre elle, il ne néglige rien. A son principal médecin, Coictier, il donne dix mille écus par mois; il recourt avec angoisse aux prières du saint et pauvre ermite François de Paule, qu'il envoie chercher au fond de la Calabre; il multiplie les vœux, il redouble de libéralités envers les couvents : rien n'y fait.

« Il sembloit à le voir, mieux homme mort que « vif, tant estoit maigre, ne jamais homme ne » l'eust creu. »

APHÉLIE URBAIN.

(*La fin au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

VALENCE ET VALLADOLID

PAR M. ANTOINE DE LATOUR (1)

—

Depuis longtemps, nous avions le désir de parler dans ce Journal de la femme illustre que l'Espagne vient de perdre, et qui, sous le nom de Fernan Caballero, a produit tant d'œuvres charmantes, marquées du double sceau du patriotisme et de la foi. Nous avions peu de détails sur elle et nous attendions : M. de Latour vient de combler cette lacune regrettable; il dédie son nouvel ouvrage *A la mémoire de Fernan Caballero*, et, dans quelques pages émues, il parle d'elle en ami qui l'a bien connue, en admirateur qui a hautement apprécié ses œuvres. Nous lui emprunterons quelques passages de cette trop courte biographie.

« Cécilia Bohl de Faber, fille d'un érudit allemand qui a rendu de vrais services à la littérature espagnole, était née en Suisse en 1797; elle fut, toute jeune, amenée en Espagne, la vraie patrie de son âme et de son génie... Elle entra assez tard dans la carrière des lettres; mais, du premier coup, elle y marqua sa place par un chef-d'œuvre : *la Giaviota*. Chaque année, depuis, ajouta à la liste de ses créations : *Clémencia, la Famille Alvareda, Pauvre Dolorès, Se taire durant la Vie et pardonner en mourant, la Dernière Consolation, l'Étoile de Vaudalia, Simon Verde, les Dettes acquittées*, etc., etc. On nomme ici au hasard et sans ordre les plus connus de ces admirables récits.

» Fernan Caballero, qui n'aimait pas les révolutions, en avait fait une sans le savoir, dans le roman espagnol. A part le *Don Quichotte*, qui n'est pas seulement le roman de l'Espagne, mais l'Espagne elle-même, le pays de Quevedo et de Hurtado de Mendoza ne possédait naguère que ce qu'on appelle le roman picaresque, celui qui s'oublie volontiers dans les bas-fonds des mœurs populaires. Fernan Caballero, par l'inspiration naturelle d'une âme noble, par les ressources infinies d'une observation sûre, par cet art de bien voir et de mieux dire, qui est le don inné des femmes supérieures, Fernan sut amener ce tableau de l'existence humaine à la hauteur d'un drame chaste et passionné, et y élever jusqu'à l'idéal les situations ordinaires de la vie. Ce talent de peindre et de raconter, elle sut le produire et le maintenir dans un milieu plein de poésie et de vérité tout ensemble et elle excellait d'autant mieux à le rendre que, bien qu'elle y

(1) Chez Plon. Rue Garancière, 10. — Fort volume : prix, 4 fr., franco.

eût passé la plus grande partie de sa vie, elle y était venue d'ailleurs et après avoir subi d'autres influences. Disons aussi quelle âme haute et andide, quelle adorable personnalité se cachaient sous ce charmant génie. On le disait bien dans toute l'Espagne, que cet admirable conteur, ce séduisant écrivain, ce fécond trouveur de scènes rustiques, de drames populaires, c'était une femme, qu'elle s'appelait de tel nom et demeurait dans tel logis, mais elle était si ingénieuse à s'effacer qu'il n'y avait que ses amis pour savoir ce que dans cette femme il se dérobait de rare bonté, de grâce originale, de foi vive et sincère, de charité tendre et naïve; pour savoir, par exemple, que si on ne la rencontrait presque jamais en voiture, c'était qu'elle ne pouvait souffrir de voir frapper un animal. Jugez par là si les étrangers avaient chance de l'apercevoir à un combat de taureaux!... il fallait jouir des qualités si diverses de Dona Cecilia, de son aimable commerce, de sa conversation brillante et variée, sans avoir l'air de se douter qu'il y eût, pour ainsi dire, en elle un autre personnage qu'une dame du meilleur monde et l'égale des plus nobles..... »

Cet aimable portrait donne envie de lire tous les ouvrages de Fernan Caballero : quelques-uns ont été traduits en français, mais je les soupçonne d'avoir été trahis plutôt que traduits et M. de La Tour, qui connaît et aime l'Espagne comme il aime et connaît la France, devrait donner droit de cité à ces petits chefs-d'œuvre, en les traduisant avec leurs grâces naturelles et leur originale simplicité.

Son livre, à lui, est intéressant depuis la première page jusqu'à la dernière, et, selon sa méthode excellente et amusante, il mêle l'étude au voyage, les souvenirs du passé à la contemplation des monuments et de la nature. Il décrit Valence, la ville du Cid, il en décrit les mosquées devenues églises, les anciens tribunaux, les palais et surtout les beautés naturelles, car Valence et ses environs sont le jardin de l'Espagne; le nom du Cid, celui de Jacques d'Aragon, celui même des Maures, ajoutent une vive poésie à ces tableaux variés. De Valence, le voyageur se rend à Sagonte, la ville héroïque, qui s'appelle aujourd'hui Marviedro, ou plutôt qui a repris son antique nom de Sagonte, souvenir de la lutte désespérée que ses habitants soutinrent contre Carthage; et après Sagonte, Numance dont Scipion triompha, mais qui triompha, de Scipion par sa constance inébranlable. A Valladolid, il parcourt les rues antiques et raconte les vieilles annales : tous les souvenirs de la monarchie espagnole, jusqu'à Philippe II, sont attachés à cette ville antique, et celui de Colomb y plane également : c'est là qu'il mourut en chrétien, mais gardant toujours sous ses yeux, près de son lit, les chaines dont Bobadilla avait lié ces mains qui à *Castille et à Léon* donnèrent un monde nouveau. M. de La Tour a raconté également sur Cervantes, autre génie malheureux, des particularités intéressantes; il a fouillé l'histoire du blessé de Lépante, du prisonnier des Barbaresques, qui, oublié et dédaigné par ses contemporains, se vengea en se moquant de tout ce qui ressemblait au courage, à la générosité, au dévouement chevaleresque. Je me figure que Don Quichotte, c'est Miguel Cervantes dans sa jeunesse et la fleur de ses illusions. Comme il en a appelé depuis la balle des Turcs et le fouet des pirates algériens et comme il se moque tristement de sa propre bonne foi!

Le volume se termine par deux chapitres fort amusants. Le premier est consacré à la *Nonne Alferes*, dont l'histoire est populaire en Espagne, et j'avoue que M. de La Tour me semble trop indulgent pour cette fille sanguinaire : échappée de son couvent où elle achevait son noviciat. Catalina de Eranso s'habille en homme; elle est tour à tour domestique, page, muletier, et, enfin, soldat. Elle gagne ses grades par sa bravoure, mais dans les querelles et les duels, si fréquents au XVIIe siècle, elle montre une violence, un amour du sang qui enlèvent tout prestige à sa vaillance; elle tue en duel son propre frère, sans compter les autres; elle mène, sans que, pendant longtemps, on ait connu son sexe, une vie d'aventures; la justice indulgente ne la poursuit guère, ses contemporains l'admirent, et l'on peut croire que cette fille cruelle a fini sa vie en paix. Le second chapitre est la description d'une contrée singulière, dont on a même nié l'existence, la vallée des Battuécas, qui, renfermée dans de hautes et presque infranchissables montagnes, non loin de Salamanque, fut ignorée pendant des siècles. Deux serviteurs du duc d'Albe y pénétrèrent et y trouvèrent des hommes qui ignoraient profondément qu'il y eût quelque chose au delà des monts qui les enserraient; ces hommes avaient une civilisation, un culte et une langue à eux. Leur patrie étant d'un accès dangereux, on y pénétra peu, à l'heure qu'il est, les Battuécas sont encore fort ignorés de la plupart des Espagnols, et on lira avec beaucoup d'intérêt le récit du voyage qu'une noble dame, des prêtres, plusieurs cavaliers et des domestiques, entreprirent dans ces lieux sauvages. Ce récit est un des plus agréables du volume.

Valence et Valladolid plairont à nos lectrices; c'est un livre fait pour tous les esprits délicats.

M. B.

LA SANTÉ DE L'ENFANT

PAR LE DOCTEUR A. GODLESKI (1)

—

On lit, dans les rapports de stastistique sur les

(1) Un petit volume. Chez Octave Doin, 8, place de l'Odéon, Paris. — 2 fr. 50., franco.

naissances et sur la mortalité, que l'inexpérience, l'ignorance des jeunes mères condamnent beaucoup de pauvres petits enfants à la mort : cela est vrai pour les indigents, cela est vrai même pour les riches : la jeune fille qui se marie, si instruite qu'elle soit, ignore profondément, d'ordinaire, l'hygiène et les précautions qui doivent entourer un nouveau-né, et les premiers soins que la maladie imprévue d'un enfant peut réclamer. Le petit volume que nous annonçons, clair, exact, minutieux, sera un excellent guide pour les jeunes mères de famille, et c'est à ce titre que nous le leur signalons.

M. R.

LA LECTURE UTILE

(SUITE)

III

Dès qu'on a, dans ce monde infini de toutes les lectures possibles, mis à part les connaissances techniques destinées à répondre à des goûts ou à des devoirs spéciaux, ce qui reste peut aisément, malgré son étendue et sa complication apparente, se ramener à un petit nombre de catégories qui ne laissent rien en dehors d'elles.

Dès que nous voulons éviter le terrible inconvénient d'être *cet homme d'un seul livre,* dont les moralistes se défient à bon droit, dès qu'au lieu de nous laisser aller à tout ignorer pour mieux connaître un seul et unique chapitre du savoir humain, nous avons compris l'opportunité de réagir contre cet esprit d'exclusion, il nous reste à apprendre encore le monde intérieur de la pensée humaine et le monde extérieur des faits matériels. Nous avons besoin de savoir, et ce qui se passe en nous, et ce qui se passe hors de nous.

Se connaître soi-même, c'est, par une étrange contradiction, la plus précieuse et la moins recherchée des connaissances ; c'est en même temps celle que nous nous vantons le plus volontiers d'avoir et que nous nous mettons le moins en peine d'acquérir.

Nous ne manquons guère, dans les rapports les plus délicats aussi bien que dans les conversations les plus simples de notre vie, de prétendre à une sorte d'infaillibilité, lorsqu'il s'agit de conjecturer les sentiments les plus secrets et les pensées les plus intimes des personnes avec lesquelles nous nous trouvons en rapport. Nous n'admettons pas qu'en dépit de toute leur diplomatie, elles puissent en effet se dérober à notre perspicacité ; et cependant la plupart d'entre nous n'ont guère pris le temps de réfléchir à ce dédale de mystères qui se cachent dans les profondeurs incalculables du cœur humain.

Nous aurions beaucoup à gagner, pour la conduite de notre vie, à regarder d'un peu plus près ce que nous n'hésitons pas, au besoin, à affirmer avec tant de hardiesse. Ce monde de l'âme est d'un accès facile, puisque nous le portons au dedans de nous, et la connaissance nous en est bien nécessaire, puisqu'elle est le fondement et la règle de notre conduite.

Des lectures bien dirigées n'aboutiraient ici à rien moins qu'à nous donner l'expérience de la vie, sans nous en faire payer les leçons.

Tous les ouvrages qui se rapportent à la connaissance de nous-mêmes et prétendent nous enseigner le secret de notre propre cœur se divisent en deux catégories, auxquelles on me permettra de donner, non sans quelques risque de paraître affecté, les noms de *représentation concrète* et *d'analyse abstraite du cœur humain.*

De même qu'on peut considérer dans une action quelconque de l'homme les mouvements qui la constituent et les motifs qui la conseillent, les conséquences qui la suivent et les pensées qui la précèdent, l'acte matériel d'un soufflet comme aussi l'injure qui l'a provoqué, on peut de même, pour faire connaissance avec l'homme, l'envisager tour à tour tel qu'il se déploie dans les relations de la vie extérieure, ou tel qu'il se concentre dans les méditations de sa pensée secrète.

Ce qui fait la réalité du monde et de la société, c'est précisément ce tissu constant de paroles, de répliques, de mouvements visibles et déterminés, qui se répondent les uns aux autres. Les phénomènes internes du monde moral éclatent ainsi au dehors d'une façon continue. Écou-

ter les entretiens d'une personne ou assister assidûment au spectacle de sa conduite, c'est, sans aucun doute, surprendre les secrets de son cœur et la raison d'être de sa vie.

C'est là ce que nous avons appelé l'étude concrète, la représentation concrète du cœur humain.

Elle consiste, comme on le voit, à prendre l'individu tel qu'il est, dans l'intégrité de son ensemble, pour nous le donner tout à la fois à connaître et à juger.

Toutefois la vie de chaque homme, prise dans la suite de ses jours et de ses heures, offre bien rarement un assez grand nombre de faits saillants et significatifs pour suffire aux exigences de notre curiosité. Beaucoup d'actions, lorsqu'on les prend ainsi par le dehors, ne présentent pas à la pensée de valeur morale. Elles paraissent naître elles-mêmes de la nécessité, échapper à notre étourderie, sortir de quelque hasard.

La littérature qui a entrepris de nous donner en quelque sorte la représentation plastique de l'humanité, a recours à une autre ressource pour donner plus de relief à nos faits et gestes, et pour rendre plus palpitantes les existences qu'elle a entrepris de nous raconter. Désespérant de trouver dans le monde des combinaisons d'actions réelles; capables de répondre à nos désirs et à notre attente, elle a pris le parti de les inventer.

De là le roman et le théâtre.

Mais ici je passe outre, dans le dessein de consacrer plus bas un chapitre spécial à ce genre de lecteurs malheureusement si répandu de nos jours.

IV

Il n'est pas besoin de dire que la lecture des romans et des pièces de théâtre, ou l'habitude d'assister aux représentations dramatiques, ne demande aux esprits absolument aucun effort.

Il n'en est pas de même des livres qui renferment ce que nous avons appelé l'*analyse abstraite du cœur humain*.

En supposant même que l'esprit cherche toujours la signification morale des faits dont on lui apporte la représentation ou le récit, il n'en est pas moins certain que le dernier mot de ces faits et de ces actions se trouve, en définitive, dans le fond même de notre âme. Dès lors, ne serait-il pas plus simple, au lieu de s'en tenir à l'arbitraire des conjectures, au lieu de disperser son attention sur tant d'événements extérieurs, d'aller droit à l'âme où s'élaborent les desseins de la vie, où se cache le ressort et gît la force motrice de notre volonté.

Ce retour de l'âme sur elle-même s'accomplit par le double procédé de la réflexion philosophique et de la méditation morale.

Les philosophes ont entrepris de nous ramener au dedans de nous-mêmes et de nous initier au mécanisme de notre propre esprit.

Pour parvenir à ce résultat, le ns nous enseignent leur méthode et nous font recommencer avec eux leur travail : les autres se contentent de nous communiquer le fruit de leurs observations et de nous transmettre ce qu'ils ont eux-mêmes découvert.

Il est bien peu de personnes qui aient le courage d'aborder les philosophes proprement dits, et d'entreprendre la lecture des ouvrages considérés comme techniques dans cet ordre d'idées. Cette abstention est regrettable, d'autant plus regrettable qu'elle repose sur un préjugé et sur une fausse analogie.

Dès qu'on parle d'un ouvrage technique, on ne peut s'empêcher de songer à un livre qui demande, pour être compris, des études préparatoires et des connaissances spéciales. Nous aurions assez mauvaise grâce, si nous sommes absolument étrangers aux mathématiques, de prétendre nous intéresser à quelque mémoire transcendantal sur la mécanique ou sur l'algèbre. Il faudrait, pour en tirer quelque fruit, seulement pour lui trouver quelque sens, être au moins initié aux signes de la notation, et connaître les théorèmes fondamentaux sur lesquels repose toute l'économie de ce genre de raisonnements.

Il en est de même pour presque toutes les sciences, et ce raisonnement trouve son application dans la plupart d'entre elles.

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a exception formelle pour la philosophie.

Ici, il n'est absolument pas besoin d'être du métier et d'avoir fait des études techniques sous la direction d'un maître. Il n'est pas nécessaire de s'être familiarisé avec un langage à part, ni de s'être muni d'un certain nombre de données préalables. Il suffit d'apporter à la lecture des plus grands génies la simple réflexion et le simple bon sens. Ici, pas d'expériences délicates à mener à bout, pas de documents à se procurer, pas de théorèmes à savoir. Chacun de nous porte au dedans de lui-même la totalité de l'objet qu'il s'agit de connaître et la plénitude des facultés que peut requérir cette étude.

Je m'assure que si beaucoup de personnes du monde que je vois parler des ouvrages philosophiques avec tant de défiance et parfois de dédain, consentaient à les ouvrir afin d'en juger par elles-mêmes, elles ne tarderaient pas à revenir de leur opinion. Elles éprouveraient bien vite combien, malgré leur renommée de subtilité et de ténèbres, la plupart des philosophes sont facilement pénétrables même à une intelligence ordinaire. Elles reconnaîtraient qu'en dépit des systèmes dont l'orgueil ou la confiance de ces grands esprits s'est laissé si souvent prévenir, leurs doctrines, même les plus exagérées et les moins soutenables, ne laissent pas de renfermer des remarques précieuses, des observations pleines d'intérêt et de portée sur le fond de notre nature, ses procédés de développement, les limites où il faut

s'arrêter et les écueils dont elle doit se garantir.

A côté des philosophes proprement dits qui appliquent à leurs recherches la méthode et à leurs expositions les procédés de la science, viennent se placer ceux auxquels on donne plus communément le nom de moralistes.

Ceux-là, au lieu de procéder à une dissection scientifique de notre cœur, se bornent à nous en raconter et à nous en décrire les mouvements intérieurs. Eux aussi, ils font de la science par l'observation, mais non plus par la théorie. Au lieu de montrer, comme on le fait dans le roman ou au théâtre, la passion éclatant dans les violences qu'elle conseille, ou la dissimulation cachée dans les intrigues qu'elle prépare, la philosophie morale laisse de côté les faits particuliers des existences individuelles, pour ne s'attacher qu'aux traits généraux des caractères, et nous apprendre ainsi sur l'humanité ce qui, dans une mesure inégale, se retrouve vrai de chacun d'entre nous.

V

Je distingue la méditation morale de la morale proprement dite ou morale philosophique.

La méditation morale a un but religieux; elle constitue ce qu'on appelle la lecture spirituelle, et la lecture spirituelle elle-même ne doit pas être confondue avec la prière.

Une œuvre de méditation morale, spirituelle, religieuse, quel que soit, suivant la nuance de l'auteur, le nom que l'on veuille préférer, consiste dans une étude intérieure, destinée sans doute, si l'on veut le prendre ainsi, à nous éclairer encore sur nous-mêmes, mais dans le but spécial et avoué de fortifier notre vertu et non pas de satisfaire notre curiosité. De là le caractère éminemment pratique et sévère de toute cette réflexion. Ce n'est pas autre chose, dans le fond, qu'un examen de conscience par écrit.

Indépendamment de ce que la piété et la vertu peuvent tirer de cette pratique, il est permis de faire remarquer, même à un point de vue purement humain, tout ce qu'y gagne la connaissance de nous-mêmes.

Les personnes pieuses qui, dans le but de veiller plus attentivement sur elles-mêmes, ont pris l'habitude de ne jamais laisser passer une journée, sans se demander un compte sévère de leurs actions et des motifs qui les ont inspirées, finissent par acquérir une véritable supériorité psychologique. Elles prennent l'habitude d'analyser le cœur humain. Comme elles ne laissent rien passer au dedans d'elles-mêmes sans s'efforcer de l'apercevoir et sans prendre la peine de le démêler, elles finissent par acquérir, non pas seulement en ce qui les concerne, mais aussi vis-à-vis des autres hommes, une perspicacité extraordinaire. C'est ainsi qu'il arrive à des natures simples et incapables en apparence de tant de pénétration, de saisir avec une justesse presque infaillible les moindres nuances et les moindres fluctuations des caractères.

C'est ainsi que la lecture des maîtres de la vie spirituelle, considérée même à un point de vue purement profane, contribue d'une façon singulière à l'avancement de notre esprit.

Il n'arrive plus ici, comme pour les créations du roman et du théâtre, qu'une partie de notre attention se disperse sur des événements et des personnages imaginaires. On n'a pas non plus affaire à des cas exceptionnels, ne conservant plus qu'un rapport lointain avec les faits ordinaires de notre vie. Ici, tout porte, tout aboutit. Le soin de tirer du récit la leçon morale applicable à notre conduite n'est plus abandonné à notre faiblesse et à notre inattention. L'auteur nous a épargné cette peine.

Ce qui assure avant tout l'effet utile de ces graves études, c'est que, même dans les exemples les plus particuliers, elles ne cessent pas de considérer l'homme lui-même et ce qu'il y a en lui de général et d'universel. Les moindres incidents prennent ainsi, grâce au point de vue sous lequel on les envisage, une signification supérieure. Comme l'écrivain n'a considéré dans notre nature que ses traits essentiels et permanents, il se trouve que ces leçons s'adressent, en effet, à chaque individu, comme si elles étaient écrites pour lui seul. Il faut avoir ici le courage de reconnaître la vérité, bien qu'elle ne soit pas à notre avantage. Ne serait-ce point un certain sentiment secret de cette utilité trop immédiate qui nous rend peu sympathiques aux lectures de cette sorte, au moins autant que l'effort dont nous avons besoin pour en venir à bout? A moins d'avoir pris, d'une façon sérieuse, la résolution de nous rendre meilleurs, à moins d'avoir commencé ce travail et d'éprouver un certain charme à s'y sentir aidé et encouragé, nous n'avons, en général, qu'un attrait médiocre pour tous ces auteurs qui veulent nous rendre parfaits. Nous les traitons comme ces amis dont on respecte la personne et dont on goûte l'entretien, mais sans beaucoup aimer à leur demander des conseils pour les occasions graves où ils voudraient nous persuader trop de dévouement et de sacrifices. De même ici je ne puis me défendre d'avoir une meilleure opinion des intelligences que des cœurs. Ces lectures sérieuses que nous sommes si prompts à regarder comme inaccessibles pour nos facultés et à déclarer impraticables, n'ont rien, dans le fond, qui puisse décourager ni ralentir notre attention. Il suffit d'y avoir jeté les yeux, même en passant, pour se sentir dominé par l'intérêt qu'elles excitent. Mais nous aimons mieux nous accuser d'étourderie et calomnier notre esprit que d'avouer, à notre plus grande honte, la faiblesse de notre caractère et ce déplorable parti pris de lâcheté, qui nous fait non plus désirer, mais craindre véritablement de devenir meilleurs.

ANTONIN RONDELET.

(A suivre.)

SŒUR MARIE

(SUITE ET FIN)

Elle éclata de rire, puis soudain devenant sérieuse :

« Je vais prier, dit-elle, avec ma bonne Antoinette qui m'attend au pavillon.

M. de Vergranne leva la tête.

—Oh ! oh ! répliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie, c'est une autre affaire et c'est de mademoiselle des Andrays qu'il faut vous défier. Gardez bien votre libre arbitre, ma belle filleule, ne vous laissez pas emmener au couvent.

— Mon cher parrain, Antoinette assure que le bonheur est là, cependant.

— Fort bien, croyez-la sur parole, n'y allez pas voir, Marcelinette. »

Elle rit de nouveau et voulut s'enfuir ; il la rappela encore.

« Vraiment, dit-il, je ne puis vous permettre de courir seule dans les bois ; tout fatigué que je suis, il faut que je vous accompagne.

— Mais, mon cher parrain, je ne serai pas seule ; voici la lisière de la forêt : le fermier Guillaume et sa femme sont occupés dans les trèfles, tout près ; si vous les appeliez, ils pourraient vous répondre ; je les ai aperçus ce matin quand nous avons passé, et j'arriverai au pavillon sans qu'ils me perdent de vue ; je ne souffrirai donc pas que vous alliez plus loin, et je serai de retour avant que vous ayez terminé votre esquisse.

Elle fit en courant une centaine de pas et se trouva sur la route. Là, elle se croisa presque avec un char-à-bancs conduit par un jeune villageois en sabots. Derrière le petit rustre, était assise une dame vêtue de deuil avec une simplicité austère.

En apercevant Marcelle, le paysan arrêta son cheval, sauta lourdement à terre, parla à la dame qui descendit à son tour et s'efforça de rejoindre la jeune fille. Voyant venir à elle cette femme âgée déjà, qui marchait vite et péniblement, Marceline resta immobile au milieu du chemin, n'osant aller à la rencontre d'une étrangère et ne voulant pas non plus l'éviter.

« C'est bien mademoiselle des Andrays que j'ai l'honneur de saluer ? lui dit la voyageuse avec un accent alsacien très-prononcé.

— Oui, madame, répondit-elle surprise.

- J'allais vous faire visite, mademoiselle ; j'arrive de Strasbourg, je suis descendue à la gare voisine, et ce jeune homme me conduisait au château des Andrays. »

Marcelle embarrassée regarda la voiture.

« Il ne m'est pas possible de retourner au château maintenant, dit-elle ; mais s'il vous plaisait, madame, d'aller m'y attendre...

— Oh ! non, repartit l'étrangère, je ne veux point être indiscrète. Puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, je ne prendrai point la liberté de me présenter chez vous. J'ai une prière à vous faire, mais je puis parler ici si vous avez le loisir de m'entendre. »

La jeune fille, de plus en plus surprise, conduisit cette femme sur un tertre gazonné, où elles s'assirent toutes deux à une certaine distance du petit villageois, qui tournait autour du char et les regardait du coin de l'œil.

« Mademoiselle, reprit la vieille dame, je suis une parente de Lenore et de Charlotte...

— Lenore et Charlotte ! répéta Marcelle vaguement inquiète.

— Oui, mademoiselle. Vous savez que Charlotte devait s'établir avantageusement, et que l'oncle de son fiancé s'est opposé au mariage. Cela a porté un coup terrible à la pauvre enfant et au jeune homme, qui l'aimait... qui l'aime encore. Tous deux ont rempli courageusement leur devoir, se sont soumis à la volonté de l'oncle inflexible, mais Charlotte ne se console point... »

Marcelle regarda cette femme avec une surprise mêlée d'épouvante.

« Pourquoi me dites-vous ces choses ? balbutia-t-elle. Je ne vous comprends pas. Que puis-je faire pour votre jeune parente ? »

La dame alsacienne parut étonnée à son tour ; évidemment elle attendait une autre réponse, et ce fut avec une hésitation marquée qu'elle reprit :

« Permettez que j'achève, mademoiselle, alors vous comprendrez et vous vous intéresserez, je l'espère, à la malheureuse Charlotte. Vous n'ignorez point qu'elle et sa sœur étaient pauvres, très-pauvres. Je leur avais fait une petite rente qui était leur unique ressource ; mais depuis quelques semaines leur position a bien changé. »

Ici la voix manqua à l'étrangère qui fondit en larmes, tandis que Marcelle stupéfaite la regardait silencieusement.

« J'avais une fille unique et adorée, reprit la voyageuse les yeux baignés de pleurs; il a plu à Dieu de la rappeler à lui; maintenant je serais seule au monde, s'il ne me restait Lenore et sa sœur, elles sont devenues mes enfants d'adoption, les héritières de ma fortune qui est considérable. »

Elle s'arrêta encore, essuya ses larmes et ajouta d'une voix plus ferme :

« Charlotte est une enfant charmante, heureusement douée, très-pieuse; elle a reçu une excellente éducation, et elle appartient à une famille des plus honorables; sa pauvreté seule pouvait être un obstacle à son mariage, et je suis sûre qu'à présent l'oncle de son fiancé ne ferait plus d'objections, si vous vouliez bien plaider la cause de l'orpheline.

— Moi, madame? s'écria Marcelle. Comment? De quelle façon? Je ne connais pas...

— Pardon, mademoiselle, vous connaissez beaucoup ce Monsieur; nous avons appris dernièrement qu'il demeure dans votre voisinage, et qu'il est le meilleur ami de M. le baron des Andrays. »

Marcelle jeta un cri et se leva pâle comme une statue.

« C'est Henri que vous voudriez marier à votre parente? dit-elle. C'est de Henri que ces dames parlaient ce matin à Thoraise! Juste ciel! je devine tout maintenant, c'est Henri de Vergranne qui était fiancé à cette jeune fille.

— Oui, mademoiselle, et si votre amie madame Miller...

— Madame Miller?

— Lenore, puisque vous préférez l'appeler ainsi. Si votre amie ne vous a pas appris dans ses lettres le nom du fiancé de Charlotte, c'est qu'elle ne supposait guère que vous le connaissiez... Grand Dieu! mademoiselle, est-ce que vous vous trouvez mal? ajouta l'alsacienne en s'agenouillant auprès de la jeune fille qui s'était jetée sur la pelouse et cachait sa figure dans l'épais gazon. Marcelle dégagea ses petites mains crispées que l'étrangère pressait entre les siennes, et resta pendant quelques minutes dans un accablement indicible; puis elle s'assit et leva vers le ciel ses yeux secs qui brillaient d'un éclat fiévreux.

— Madame, dit-elle lentement, vous avez cru vous adresser à Antoinette des Andrays.

— Comment? interrompit la voyageuse, vous n'êtes pas?... Ce petit villageois m'avait affirmé cependant... et vous-même...

— Je suis la cousine d'Antoinette, reprit Marcelle d'une voix ferme mais brève, sans intonations. Je suis sa cousine et je puis mieux qu'elle vous être utile. Retournez auprès de vos parentes, madame, et ayez bon espoir. Si mademoiselle Charlotte est vraiment digne de porter l'ancien, l'honorable nom de Vergranne, j'ose vous promettre que l'oncle de Henri donnera son consentement.

— Ah! soyez bénie! s'écria l'alsacienne en joignant les mains. Puisse la divine Providence vous rendre aussi heureuse que vont l'être mes chères orphelines. »

Marcelle, grave, calme, belle et touchante dans sa douleur muette, regarda cette femme, leva la main comme pour lui imposer silence, et se dirigea lentement vers le pavillon.

Antoinette, qui était là et qui l'attendait poussa un cri en la voyant si pâle.

« Qu'as-tu? qu'est-il arrivé? dit-elle. »

Marceline se jeta dans ses bras.

« J'ai peur! répondit-elle. Il me semble que tout croûle autour de moi. Sur quoi m'appuyer maintenant?... Cousine, que le monde est mauvais, que la vie est amère! Emmène-moi au couvent; là est le port, le salut; là est la nef; celle-là du moins ne sombrera jamais... Ah! tu me l'avais bien dit, l'amour est né de Dieu et ne peut se reposer qu'en Dieu. C'est parce que j'ai oublié cette vérité, parce que j'ai résisté à ma vocation que je suis malheureuse, troublée jusqu'au fond du cœur. Mais je ne serai pas plus longtemps rebelle à la grâce. Je veux te suivre; viens, partons aujourd'hui, tout de suite. »

Marceline parlait ainsi dans le paroxysme de son chagrin, dans l'égarement de sa douleur; mais quand elle eut rassemblé ses idées, quand elle eut repris possession d'elle-même, elle ne dit plus : Partons aujourd'hui. Outre qu'elle se fût fait scrupule d'offrir à Dieu un cœur tout rempli encore d'affections terrestres, elle ne voulait point abandonner son aïeul qui avait besoin d'elle. Et avant de quitter le monde, il fallait qu'elle s'acquittât d'un grand devoir; elle avait fait une promesse à la parente de Charlotte : dans la famille des Andrays on ne manquait jamais à ses promesses.

VI

Sept mois après, par une froide nuit de janvier, des soldats bivaquaient dans les vignes du baron des Andrays; la neige couvrait le sol et de grands feux brillaient sur les hauteurs. Dans la campagne, ordinairement si paisible, il y avait tant de bruits mêlés et confondus que l'on eût pu se croire sur la grève de l'Océan. Une armée en déroute fuyait, pareille à la marée montante, et les chemins étaient encombrés à ce point que la colombe de l'arche n'eût pu y poser le pied.

Quelques soldats avaient quitté la route, et s'en allaient dans les chaumes, sur la neige durcie, brûlant l'étape et oubliant la fatigue. A une certaine distance de ces malheureux, dont mille obstacles retardaient la marche pénible, se trouvaient un jeune homme et une jeune femme qui avaient grand soin de se tenir à l'écart.

L'un des deux au moins semblait connaître parfaitement le pays; ils étaient à cheval, et cependant ils passaient en sécurité dans d'étroits sentiers où les piétons trébuchaient.

Le jeune homme avait le bras gauche en écharpe

et portait fièrement le costume d'officier de francs-tireurs ; la jeune femme était voilée et toute enveloppée de fourrures; pourtant le froid avait pâli ses lèvres, et mis sur ses joues de larges taches violettes, mais elle ne se plaignait point, et répondait avec une sorte d'enjouement aux prévenances inquiètes de son compagnon.

« Aie bon courage, Charlotte, lui disait-il, nous approchons d'un bourg où nous passerons la nuit.

— Je suis enchantée d'apprendre que nous approchons d'un bourg et que je pourrai panser votre blessure; mais nous passerons la nuit à Besançon ou du moins nous essaierons d'y arriver avant le jour, répondait la jeune femme; je ne veux pas, moi, que vous vous laissiez surprendre en rase campagne.

— Et moi j'aime mieux en courir la chance que de t'exposer à une si rude fatigue, répliquait vivement le jeune homme.

— Mais je ne suis pas fatiguée, Henri, je ne le suis pas du tout; je pourrais voyager pendant bien des heures encore sans ressentir aucune fatigue... »

L'officier la regarda avec émotion.

« Chère et courageuse enfant, dit-il, que de preuves de dévouement tu m'as données depuis le commencement de cette malheureuse guerre. »

La jeune femme se mit à rire.

« Vous vous entendez à faire d'une mouche un éléphant, répondit-elle. Est-il bien vrai que je mérite des éloges? Voyons un peu : Je m'étais réfugiée en Suisse comme une égoïste et une poltronne...

— C'est-à-dire que tu es venue sur la frontière lorsqu'on nous a envoyés dans l'Est. Auparavant ne m'as-tu pas suivi dans le Berry, dans les montagnes de la Bourgogne ?

— Il est vrai ; tandis que vous campiez au fond des bois, je m'installais confortablement dans les villes.

— Et tu passais tes journées dans les ambulances.

— Ah! si vous m'interrompez toujours!... Donc je m'étais sauvée en Suisse et j'y étais bien triste, bien malheureuse, lorsque j'appris que vous étiez blessé. Quelle nouvelle, Henri !... quelle frayeur!.. Je pars, je vais voir, je vous rencontre en chemin, nous revenons ensemble... Ne voilà-t-il pas une belle prouesse ! Mais songez que si j'étais restée là-bas je serais morte d'inquiétude; tandis qu'à présent je suis presque contente que vous ayez reçu cette blessure; au moins je pourrai vous garder près de moi à Besançon. »

Le franc-tireur hocha la tête.

« Ne t'y fie pas trop, dit-il. Au surplus, si l'on m'ordonne de rester, j'obéirai volontiers ; j'ai fait ce que j'ai pu, c'est assez, ce me semble. »

Le caractère du jeune homme se peignait dans ces quelques mots; ardent à entreprendre, prompt à se décourager, il n'avait rien de stable dans l'esprit.

Charlotte garda le silence un instant, puis elle leva les yeux sur son compagnon et demanda d'une voix expressive :

« Sommes-nous bien éloignés de Vergranne?

— A quatre lieues environ, et chaque pas que nous faisons augmente la distance. Tant mieux, je n'aimerais pas à me rapprocher davantage du vieux château: il m'en coûterait de passer outre, et cependant je n'oserais me présenter chez mon oncle quoiqu'il m'ait pardonné, de bon cœur.

— De bon cœur, Henri, en es-tu sûr? Il a consenti à notre mariage, mais il n'a point voulu y assister, il ne m'a jamais vue, et quand tu t'es enrôlé, pauvre ami, il n'a pas daigné m'offrir un asile.

— Sans doute, notre réconciliation ne sera pas l'œuvre d'un jour; mais enfin M. de Vergranne se défait peu à peu de ses préventions. Récemment il a daigné répondre à mes lettres.

— Dix lignes tout au plus.

— C'est beaucoup dans la circonstance. Et ces lignes ne renferment-elles pas des choses bien consolantes? Mon oncle me fait espérer qu'il t'appellera bientôt sa chère nièce...

— Ah ! non, Henri; M. de Vergranne n'a pas écrit cela; il dit simplement qu'un ange plaide notre cause... il ne nomme même point ce céleste avocat.

— Mais c'est Marcelle des Andrays, je pense, répliqua tranquillement l'officier.

— Vraiment ? quelle reconnaissance nous lui devons ! comme elle est bonne!

— Très-bonne; c'est une charmante enfant. Mais il est bien naturel aussi qu'elle cherche à me rendre service ; nous nous connaissons depuis le berceau et elle a toujours eu de l'amitié pour moi.

— De l'amitié seulement?

—Oui, Charlotte, une sincère amitié fraternelle. J'ai cru pendant quelques semaines que je lui avais inspiré d'autres sentiments, je me trompais.

— Qui vous l'a dit ?

— C'est elle-même qui a chargé son grand' père de me désabuser, c'est elle qui a déterminé mon oncle à ne plus s'opposer à notre mariage, ma bien chère Charlotte.

— Cependant elle avait d'abord consenti à vous épouser.

— C'est-à-dire qu'elle s'était efforcée d'obéir à M. des Andrays, comme je m'efforçais d'obéir à M. de Vergranne. Nous avons été aussi satisfaits l'un que l'autre de reprendre notre liberté. »

Charlotte se tut de nouveau, réfléchit longtemps et murmura pensive :

« Elle n'est point mariée encore, cette bonne et généreuse Marcelle?

— Non, je ne le crois pas; elle est fort heureuse chez son grand'père, et d'ailleurs elle a le droit

d'être difficile. Mais si nous changions de conversation, ma chérie? Tu questionnes, tu questionnes!... Comment veux-tu que je te donne des nouvelles d'une personne dont je n'ai pas entendu parler depuis notre mariage? Tu es mieux renseignée que moi peut-être, car enfin mademoiselle Antoinette des Andrays écrit à ta sœur.

— Oh! bien rarement. Une jeune fille qui fait son noviciat ne peut écrire de longues lettres à ses amies. D'ailleurs je suis séparée de Lenore et il ne nous est pas facile de correspondre ensemble. Mais voyez donc, Henri, ces maisons, ces lumières... là, devant nous... C'est un village, n'est-ce pas?

— C'est le bourg dont je te parlais. Décidément tu ne veux pas que nous y passions la nuit?

— Non, cher, allons à Besançon, c'est plus prudent. Il faut nous arrêter pendant quelques minutes seulement, pour que je puisse panser votre blessure.

— Encore ma blessure! C'est le refrain de la ballade... tu la panseras à Besançon.

— Y songez-vous? Vous avez enlevé l'appareil en m'aidant à franchir les halliers. Par ce grand froid, il serait dangereux de tarder encore à mettre des compresses. »

Ils traversaient en ce moment un village où tout était confusion et désordre. Des régiments entiers campaient sur la neige. Officiers et soldats cherchaient un gîte dans les aires, dans les étables; des chars encombraient les rues, les clos paisibles étaient transformés en parcs d'artillerie, et, dominant tout ce bruit, d'autres troupes filaient avec fracas sur Besançon après s'être frayé péniblement un passage.

« Voilà l'ambulance, dit Charlotte en montrant une maison sur laquelle flottait le drapeau à croix rouge. »

Henri leva doucement les épaules, mais il ne protesta pas autrement, car sa blessure le faisait beaucoup souffrir.

L'intérieur de l'ambulance était paisible et silencieux; ceux qui l'habitaient n'avaient plus rien à craindre de la guerre; l'orage passait au-dessus de leurs têtes, et seuls ils restaient calmes au milieu de ce grand bouleversement.

Nos deux voyageurs entrèrent dans une salle qui contenait une soixantaine de lits. Au milieu était une table chargée de préparations pharmaceutiques, de linge effilé, fenestré, coupé en bandelettes. Auprès de la table une religieuse faisait de la charpie et priait, le front incliné, son rosaire enroulé autour de son bras.

Charlotte s'approcha et lui demanda ce qui était nécessaire pour panser la blessure de Henri.

« Permettez que je m'acquitte de ce soin, madame, répondit la bonne religieuse; je ne doute nullement de votre habileté, mais quand on souffre du froid on manque un peu d'adresse. »

La jeune femme, qui se dégantait, regarda ses doigts rouges et enflés.

« C'est vrai, répliqua-t-elle, mes mains sont absolument engourdies. »

La religieuse défit le foulard que Henri avait noué sur sa blessure et dit en élevant la voix :

« Ma sœur Marie, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'apporter de l'eau tiède. »

Sœur Marie, une novice remplie de zèle, accourut d'un pas léger; mais quand elle se trouva en présence de l'officier, elle tressaillit violemment.

« Marceline!... mademoiselle des Andrays!... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Mademoiselle des Andrays! » répéta Charlotte avec émotion.

Déjà la novice avait repris tout son calme.

« Voici une bonne surprise, M. Henri, dit-elle; je serai bien heureuse de pouvoir donner de vos nouvelles à M. de Vergranne. Mais vous êtes blessé?

— Pas dangereusement, balbutia-t-il, et en ce moment ma blessure ne m'occupe guère, veuillez le croire; ce qui me navre, ce qui me paraît inexplicable, c'est de voir mon amie d'enfance... enfin, mademoiselle, comment se fait-il que je vous rencontre dans cette ambulance... sous ce costume? Vous n'êtes pas religieuse, j'espère?

— Vraiment si, M. Henri; cela vous étonne donc bien?

— Quoi! s'écria-t-il d'un ton de reproche, vous avez eu le courage d'abandonner M. des Andrays?

— M. des Andrays n'est pas abandonné, répliqua sœur Marie. Pauvre grand'père! s'il avait dû rester seul, je ne l'eusse jamais quitté; mais Geneviève a pris ma place auprès de lui, et je vous assure qu'il n'a pas perdu au change. »

Henri ne pouvait se remettre de sa surprise.

« Oh! répétait-il, voir porter ces humbles vêtements à mademoiselle des Andrays!...

« Je ne suis pas la première de ma famille qui a pris le voile, dit-elle gaiement, et pour ne parler que de ma cousine Antoinette...

— Mademoiselle Antoinette est carmélite, interrompit le jeune homme.

— Tandis que je ne suis qu'une pauvre fille de Saint-Vincent-de Paul, n'est-ce pas, M. Henri! Que voulez-vous... des goûts et des couleurs... Vous connaissez le proverbe. Mais nous avons assez parlé de moi, ce me semble : ne me présenterez-vous pas madame de Vergranne? »

Marceline disait tout cela avec un très-grand air et une dignité charmante. Des trois interlocuteurs, elle seule était parfaitement à l'aise, et si calme, si gracieuse, que Charlotte demeurait interdite devant elle.

« Mademoiselle, balbutia enfin la timide jeune femme, oserais-je vous dire que je vous aime sans vous connaître... nous vous devons notre bonheur.

— Et je vous dois le mien, répliqua sœur Marie avec la même dignité sereine. Mais je vais,

madame, vous rendre plus heureuse encore : j'ai lieu de croire... je puis vous affirmer que M. de Vergranne vous recevra avec plaisir quand vous voudrez bien lui faire visite. »

Lorsque Charlotte et son mari eurent quitté l'ambulance, Marceline les regarda s'enfoncer dans les ténèbres, puis elle sourit doucement avec une joie toute céleste.

« Mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie de ne m'avoir point exaucée quand je vous priais d'éloigner de moi le calice d'amertume, puisque vous deviez sitôt « changer mes gémissements en chants d'allégresse. »

FIN

MICHEL AUBRAY.



LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE ET FIN)

XVII

Le temps avait fait son œuvre : presque deux années s'étaient écoulées, les pervenches avaient fleuri deux fois sur la tombe de Michel et un lent apaisement s'était fait dans les cœurs qui l'avaient pleuré avec tant d'angoisses. Ils en étaient, Clotilde exceptée, au silence qui n'est pas encore l'oubli, au regret qui n'est déjà plus la douleur, et pourtant, le bruit qui s'était produit autour de l'obscure destinée de Michel et de son talent tardivement éclos, avait entretenu ce feu sacré qui réchauffe dans les âmes, parmi les vulgaires distractions de chaque jour, le souvenir d'un être chéri et disparu. La presse, qui fouille, pour nourrir la curiosité du public, dans les existences les mieux voilées, avait fait au nom, hier inconnu, de Michel Maurand, une publicité soudaine ; grâce à elle, toute la France savait qu'un jeune sculpteur, plein d'avenir, âme enthousiaste et fière, avait succombé dans le combat de chaque jour contre l'ingrate pauvreté et le dur labeur ; grâce à elle, Michel avait pris rang dans la cohorte des génies méconnus ou qui sont tombés trop vite, Chatterton, Malfilâtre, Chénier, Maurice de Guérin moissonnés avant que d'avoir montré dans sa splendeur le germe éclos en leur sein. Le portrait de Michel se vendait chez les marchands d'estampes, son bas-relief, qui ornait tous les oratoires, produisait une petite rente à sa mère, dernier tribut de son amour filial, soldé d'au delà le tombeau; des amateurs avaient cherché et soldé des ébauches jetées dans un coin de son atelier ; enfin, une auréole tardive entourait son nom, et la gloire qu'il avait souhaitée était venue alors que son âme se désaltérait à d'autres sources. Sa famille en avait joui, Emmeric avec un enivrement de triomphe et d'orgueil, madame Maurand avec des retours mélancoliques sur le passé et de vains regrets sur cette destinée arrêtée court avant l'entière floraison; seule, Clotilde voyait de haut ce renom tardif et goûtait plus de consolations dans le souvenir des vertus ignorées et des combats silencieux qui avaient donné à son frère une impérissable félicité. Elle ne pleurait pas pour lui cette réputation éphémère qui n'eût pas été à l'abri de l'envie, elle ne regrettait pas ces félicités ardentes et trompeuses qui n'eussent pas été à l'abri des orages ; non, elle avait mis son trésor en sûreté dans les bras du Père céleste, et là, elle le cherchait sans cesse : cette ombre, cette âme envolée la détachait de plus en plus de la vie : la main d'un mort aimé est si puissante pour nous tirer tout à lui! elle cherchait dans l'éternité son Dieu et son frère, et le monde, le tracas habituel, les affaires de chaque jour lui pesaient de plus en plus. Le rêve qu'elle nourrissait depuis quelques années s'était accentué : elle se voyait, sa tâche envers la famille entièrement accomplie, vouée à d'autres devoirs et trouvant dans d'autres labeurs un silence, une paix, une union étroite avec le ciel, dont elle avait soif. Le matin et le midi n'avaient pas été cléments pour elle ; elle demandait un religieux asile pour le soir de sa journée, avant le sommeil suprême, avant le réveil redoutable à toute chair. Lorsque le matin, à l'église, elle voyait, inclinées sous leur cape noire, les Filles de la Sagesse qui tiennent l'école et l'asile de Montmorency, lorsqu'elle les voyait passer devant elle, les mains jointes et le front baissé, pour aller s'agenouiller au banc de communion, lorsqu'elle contemplait ces figures diverses, les unes jeunes et radieuses de fraîcheur et de grâce, charmants visages de Bretonnes et de Poitevines, les autres usées et pâlies par les austérités et les fatigues,

mais toutes recueillies et tranquilles, rayonnantes d'une ferme foi et d'une ardente espérance, elle sentait grandir dans son âme le désir de les rejoindre et de cacher bientôt sous cette bure aux longs plis sa tête lassée et son cœur qui aspirait à d'autres biens que les biens d'ici-bas.

Autour d'elle, l'existence ordinaire suivait son cours : Emmeric travaillait avec zèle, il avait subi brillamment les deux premiers examens de droit ; madame Maurand, attristée par les ans, par la mort de Michel, par de sourds regrets qu'elle n'avouait pas aux autres, s'occupait de sa Claire et de la maison, mais une sorte de lassitude était au fond de toutes ses actions ; Claire, comme autrefois, se laissait gâter et servir; comme autrefois, elle aimait la toilette, seulement, était-ce pour elle et son miroir qu'elle se parait maintenant ?... Clotilde se le demanda, et en observant sa jeune sœur durant certaines visites que faisait à la famille un ami de collége d'Emmeric, elle soupirait et pensait avec tristesse à sa propre histoire. Il lui semblait alors que sa jeunesse se levait et passait devant elle; elle la revoyait avec ses illusions, ses projets, ses rêves ; elle saluait ses espérances trompées, ses fleurs et ses affections tombées comme les fleurs de l'amandier que le vent d'avril secoue et détruit; il lui semblait parfois que Claire, c'était elle à la fleur de ses ans, et que ce jeune homme, qui la suivait des yeux avec tant de sympathie, revêtait les traits d'un autre, bien vieilli et bien désabusé. Ce qu'elle voyait, ce qu'elle craignait et ce dont elle se souvenait l'inquiétait et la faisait souffrir.

Ce jeune homme se nommait Félix Rémois; plus âgé de quelques années qu'Emmeric, il était médecin dans une petite commune près de Montmorency ; il venait le dimanche, il se promenait avec son ami, et tous deux, rentrés au logis, passaient la soirée auprès des trois femmes ; on causait tout simplement. Durant les premiers temps, Claire paraissait s'ennuyer de la monotonie de cette distraction dominicale ; elle regrettait les promenades dont le deuil de la famille l'éloignait, ses parures remplacées par une robe noire et le gazouillement de ses jeunes amies, qui, elles, faisaient des parties dans la forêt. Mais peu à peu elle s'aperçut avec les yeux de lynx de la jeunesse, que Félix la remarquait, l'observait, la suivait du regard, que ses moindres actions paraissaient l'intéresser, et que, tout en ne lui adressant jamais directement la parole, il parlait cependant pour elle. Il racontait sa vie isolée, laborieuse et studieuse ; il décrivait sa petite maison aux bords de l'Oise où il était seul, tout seul avec une vieille servante ; il montrait de l'amour pour son état et un désir honnête de s'avancer dans le monde, et tout ce qu'il disait du présent faisait bien augurer de l'avenir, mais, dans cet avenir, il fallait évidemment une femme, ménagère qui tiendrait la maison, compagne qui égaierait le labeur et la solitude ; Claire se demanda bientôt si elle serait l'objet du choix de ce jeune homme, et cette idée lui apparut tout à fait souriante. A côté d'elle, sa mère y rêvait aussi; elle voyait cette enfant chérie mariée à un excellent homme, dans une situation modeste et douce ; elle se complaisait dans ces images et elle écartait volontairement toute pensée qui aurait pu les obscurcir. Clotilde remarquait surtout, instruite par l'expérience, le côté noir des choses, et ce manque de fortune, qui sans cesse avait entravé sa route, lui semblait devoir entraver aussi les pas de sa sœur. Elle se décida à parler de ses inquiétudes à M. Edme, son conseiller dans les affaires pratiques de la vie, mais elle ne le voyait plus chez elle.

M. Edme sentait faiblir sa robuste santé ; il avait pris sa retraite et ne quittait plus la chambre. Emmeric le visitait fréquemment, et Clotilde quelquefois, moins qu'elle ne l'aurait souhaité; et tout en méditant un voyage auprès de lui, elle se reportait avec chagrin vers sa jeune sœur, si peu initiée aux peines de l'âme et qui peut-être allait passer par ces mêmes routes de renoncement et de deuil où elle avait laissé sa jeunesse et ses premières émotions.

« Mon Dieu ! disait-elle, au moins soutenez-la comme vous m'avez soutenue ! »

Elle réfléchissait un soir tout en travaillant lorsqu'Emmeric entra vivement chez elle : il avait l'air animé et ses yeux noirs pétillaient de gaieté :

« Que me donneras-tu pour une bonne nouvelle ?

— Ce que tu voudras, dit-elle; c'est si précieux, une bonne nouvelle !

— Oui, et assez rare chez nous, mais la chance va tourner, tu verras. Figure-toi... je pourrais employer autant de circonlocutions que feu madame de Sévigné... figure-toi une nouvelle extraordinaire, excellente, charmante... devines-tu ?

— Non, mon frère.

— Tu ne l'imagineras jamais! Écoute : Félix vient de me dire qu'il aime Claire et qu'il désire l'épouser.

— Ce n'est pas possible !

— Tu vois bien ! c'est plus que possible, c'est certain. Félix est orphelin, personne ne lui souffle qu'il faut, en mariage, chercher plus de fortune qu'on en a soi-même : il trouve Claire très-aimable, il l'aime, il lui offre sa position, mince aujourd'hui mais que l'avenir améliorera; il a si bien parlé que je n'ai pu m'empêcher de l'embrasser... heureusement, il n'a pas vu que j'avais les larmes aux yeux... »

Clotilde était comme lui, émue jusqu'au fond du cœur :

« Quel bonheur! dit-elle, que Dieu est bon ! Félix a l'air si droit et si aimant !

— C'est un digne, un excellent garçon. Pourvu que cette petite péronnelle n'aille pas refuser!

— Ne crains rien. J'avais peur de toute autre chose; je craignais qu'elle n'aimât seule... Mais notre mère... sait-elle?

— Pas encore; allons le lui dire. J'ai promis mon appui à Félix, en me chargeant de son message.

— Pauvre maman!

— Eh bien! quoi? tu te lamentes encore?

— Je pense à maman qui devra se séparer de sa fille.

— Tu lui resteras.

— Ce n'est pas la même chose, dit-elle en secouant la tête avec une entière conviction. »

Madame Maurand fut toute à la joie cependant, lorsqu'elle apprit que sa Claire était aimée et demandée en mariage : elle s'oublia elle-même, comme le font les mères, et ne songea qu'à l'enfant, à son bonheur, à ce bon mari qui la protégerait, à cette petite maison au bord de l'Oise, où elle commanderait, à toutes ces félicités, souvent, imaginaires, qui éclosent à l'ombre du voile nuptial. On appela Claire et sa mère lui exposa la demande de M. Félix :

« Il faut dire *oui*, maman, je veux bien! »

Elle fut embrassée, complimentée, et Félix, le lendemain, apporta un bouquet blanc, tout simplement cueilli dans son jardin, et une modeste bague de fiançailles.

Deux mois après, le mariage se fit à l'église de Montmorency : les jeunes mariés partirent le lendemain, et madame Maurand resta seule avec Clotilde et Emmeric qu'on ne voyait que le soir.

***

M. Edme avait fini son modeste déjeuner; il avait regagné, à grand'peine, car il était affaibli et souffrant, la table de travail devant laquelle s'étaient passées les meilleures heures de sa vie; il rangea ses livres : d'une part, un Tacite et un Horace, amis préférés auxquels il revenait sans cesse; de l'autre, des revues savantes dont les recherches et les discussions l'intéressaient toujours; les *Lundis* de Sainte-Beuve dont la critique à la fois si étendue et si délicate ne pouvait laisser insensible un ancien professeur de rhétorique; dans un coin, à portée de la main, il posa un petit volume qui ne figurait pas jadis sur son bureau, et que la mort de Michel y avait amené. C'était dans ce Nouveau Testament, don de M. Anselme à son jeune ami, que Michel avait puisé les secrètes douceurs qui l'avaient fortifié dans ses peines, et son oncle, à la fin d'une existence où Dieu n'avait pas tenu la première place, avait trouvé dans ces pages la Vérité qui l'éclairait, la Vie qui le fortifiait au déclin de l'âge, la Voie qui le conduisait vers une terre nouvelle... Il mit le volume près de lui, en le touchant avec respect, et il allait en lire un chapitre, lorsqu'on frappa à sa porte.

« Entrez! dit-il. »

Clotilde entra et sa visite fut une joie pour le vieillard.

« Eh bien! ma fille, dit-il après le premier échange de paroles et de questions amicales, tout va bien à bord? Vous êtes tous satisfaits? Le jeune ménage?

— Il est heureux, mon oncle : Félix est d'une bonté rare, Claire l'aime de tout son cœur et j'espère qu'elle deviendra une excellente femme. Ils ont fait un petit voyage de noces, jusqu'à Lisieux, pays des heureux, dit le proverbe, où Félix a des parents; on les a bien accueillis, Claire est ravie, et plus ravie encore d'être chez elle et de gouverner sa maison.

— A merveille. Et ta mère! comment supporte-t-elle l'absence de sa Benjamine? mal à ce que je vois, car ton front s'obscurcit.

— Elle ne peut pas s'en consoler, mon oncle.

— Voilà bien ce que je craignais. Ma pauvre sœur n'a jamais eu de discernement dans ses affections, dans ses préférences. Michel et toi, vous méritiez...

— Mon oncle, nous n'avons jamais demandé qu'une chose, c'est que notre mère, si éprouvée, trouvât sa joie dans ses jeunes enfants.

— Je le sais, vous aviez votre trésor ailleurs, vous autres! ah! quelle belle âme que celle de Michel! et qu'il a fait du bien, même après sa mort! »

Clotilde serra la main de son oncle et des larmes lui vinrent aux yeux.

« Il a beaucoup souffert, dit-elle, mais Dieu lui a allégé le fardeau. Et cet admirable ami, M. Anselme, avait activé chez lui le goût de la piété et des bonnes œuvres. On pouvait tout demander à Michel pour Dieu et pour notre mère.

— C'est vrai... Mais, dis-moi, que faire pour ta pauvre mère! comment la consoler?

— Si elle pouvait vivre près de Claire, elle serait contente, et Claire et Félix s'en trouveraient bien.

— Oui, mais toi? tu accompagnerais ta mère?

— Mon oncle, serait-il sage d'aller nous installer à deux dans ce jeune ménage? je ne le pense pas. Si j'étais libre, si mon travail n'était pas nécessaire à maman...

— Eh bien! que ferais-tu? Je lis une pensée au fond de tes yeux.

— Si j'étais libre, je me ferais religieuse. C'est mon unique désir depuis dix ans. »

Il fit quelques objections, tirées, il faut l'avouer, de l'arsenal de ses anciennes opinions; elle les combattit doucement et elle lui révéla tout le fond de son âme, de ses longs chagrins et de ses ardentes aspirations.

« Là, je serai satisfaite, Dieu m'y appelle, je le sens » dit-elle en achevant.

M. Edme réfléchit longtemps, fit quelques chiffres sur le papier, et dit enfin :

« Sais-tu, Clotilde, que ce désir peut s'accomplir? Écoute, j'ai recouvré, dans les dividendes

de la faillite qui m'a jadis enlevé mes économies, une petite part de ce que j'avais perdu; j'en plaçais la rente chaque année afin d'augmenter l'héritage que je vous destine, mais cette rente, je puis la donner à ta mère, et, par là, te conquérir la liberté. Comprends-tu ? »

Elle l'embrassa avec une vive émotion.

« Ta mère ira demeurer avec M. et Madame Félix ; elle apportera un peu d'aisance dans leur maison et s'y trouvera heureuse. Pour Emmeric, son avenir est fixé : aussitôt sa thèse finie, il entrera comme secrétaire chez M. R., le fils d'un de mes vieux amis, un des avocats les plus occupés de Paris. Il fera son chemin. Et toi ?...

— Moi, je prierai pour vous tous, mon oncle, et j'aurai goûté le seul bonheur que j'ambitionne encore ici-bas.

— Il faudra donc te dire adieu, ma fille ?

— Au revoir dans le ciel, tous réunis !

M. BOURDON.

FIN



SAINTE ODILE

I

LE DUC ATHIC

A douze kilomètres au sud de Strasbourg et dans la plus belle partie des Vosges, s'élève le *Hohenbourg* ou mont de Sainte-Odile. On y arrive par une chaussée romaine pavée d'énormes pierres de taille, à travers les sapins, les hêtres et les merisiers ; le plateau de la montagne est entouré par une triple enceinte de murailles en pierre sèche de deux mètres d'épaisseur ; ce mur, appelé le *Heindenmauer* ou mur des païens, après avoir, selon toutes probabilités, enfermé le camp établi sur ces hauteurs par Maximilien Hercule, protégeait, au VIIe siècle de notre ère, le palais du puissant duc Athic, auquel Childebert II venait de donner l'investiture du duché d'Alsace. L'habitation, semblable à toutes celles qu'on désignait chez les Francs sous le nom pompeux de palais, était un bâtiment vaste et élevé, construit en bois poli, orné de sculptures grossières ; tout alentour régnait un portique dont les colonnes soutenaient les arcades cintrées. A quelque distance, étaient disposées des maisons de moindre apparence pour les officiers et les guerriers faisant partie de la *truste*, c'est-à-dire de la bande militaire liée à la personne du duc d'Alsace par serment de fidélité. Les habitations rustiques pour les ouvriers et les cultivateurs, presque tous Gaulois, les granges, les chenils, les masures des pauvres serfs, les gynécées où les femmes travaillent la laine et le lin, s'éparpillaient au pied de la montagne et complétaient l'ensemble du domaine du riche Austrasien, dont les possessions s'étendaient bien loin au delà du Hohenbourg. Au jour où commence ce récit, c'est-à-dire le 13 décembre 656, Athic arpentait d'un pas fiévreux et agité le portique du palais. C'était un homme de trente ans à peine, à la taille élevée, aux traits rudes et fiers; sa chevelure d'un blond fauve, qu'il portait flottante à la façon germaine, et ses longues moustaches tombant des deux côtés de sa bouche, accentuaient encore l'expression barbare de sa physionomie.

Depuis quatre ans, il était marié à la vertueuse Béreswinde, nièce de l'évêque d'Autun saint Léger, le malheureux rival d'Ebroïn. Le duc Athic désirait vivement un héritier auquel il pût transmettre ses possessions, son titre et son autorité; car, bien que les fiefs ne fussent pas héréditaires, bon nombre de puissants seigneurs parvenaient, par la force ou la ruse, à les maintenir dans leur famille. Le traité d'Andelot, en 587, donné par Childebert et Gontran, avait, pour un temps, légitimé des prétentions que la faiblesse des rois était impuissante à étouffer. Athic désirait donc un fils dont il pût faire un compagnon d'abord, un successeur ensuite. Chez Béreswinde, ce désir n'était pas moins vif; l'humeur sombre et violente de son seigneur et maître ne lui faisait la vie ni gaie ni facile, et, penser qu'un enfant viendrait jeter un peu de joie dans sa monotone existence était pour elle le plus doux des rêves.

Chaque jour, elle adressait à Dieu les plus ferventes prières, et, si elle eût été libre, elle eût, comme la mère de Samuel, promis de consacrer au Seigneur le fils dont elle sollicitait la venue. Par ses soins, de nombreuses aumônes étaient distribuées chaque jour; les abbayes recevaient

de riches dons en échange de leurs prières, et des jeûnes avaient été ordonnés pour rendre le ciel favorable au duc et à sa compagne. Enfin, Dieu s'était laissé toucher, et pendant que le duc Athic était occupé dans une expédition guerrière contre les Saxons, pour laquelle Pépin d'Héristal l'avait sollicité, il reçut de Béreswinde un message lui annonçant qu'il leur était né un enfant; le message ajoutait que cette heureuse nouvelle n'avait pas été rendue publique et qu'on attendait le retour du duc pour qu'il agisse selon son bon plaisir. Athic était revenu précipitamment, et précédé seulement de quelques heures par un envoyé. Arrivé depuis peu de temps, il avait fait prévenir Béreswinde et attendait sous le portique, comme nous l'avons dit. Impatient d'une attente qui se prolongeait indéfiniment, il entra dans le palais, franchit d'un pas rapide les salles qui le séparaient de l'appartement de sa femme et se présenta brusquement à l'entrée. La duchesse, le visage morne, les yeux rougis par les larmes, tenait dans ses bras un enfant frêle, chétif, et si pâle qu'on aurait pu le croire mort.

« Eh bien! dit impérieusement Athic, l'enfant?

— Le voici, monseigneur, dit Béreswinde tremblante.

Le duc étendit les mains pour recevoir le petit être.

— Et c'est?... dit-il.

— Monseigneur, c'est une fille.....

L'œil bleu du farouche Austrasien s'éclaira d'une lueur féroce.

— Une fille! reprit-il avec un ton plein de violence et de mépris; une fille! gardez-la donc, et il la rejeta brusquement sur le sein de sa mère.

— Dieu ne nous a pas bénis, Athic, reprit Béreswinde, sans paraître s'étonner des rudes façons du duc, vous ne savez pas tout!

— Quoi donc encore?

— La pauvre enfant est aveugle! et la jeune femme montrait à son mari les yeux de l'enfant sur lesquels s'étendait une large taie blanche.

— Aveugle! et une fille! s'écria Athic en frappant du pied; qu'elle retourne au monde des morts duquel elle n'aurait jamais dû sortir! et il levait déjà le bâton de pommier à nœuds qu'il tenait en main à la façon des nobles Francs, mais Béreswinde s'enfuit à l'extrémité de la chambre en serrant sur son cœur la pauvre petite.

—N'offensez pas Dieu, Athic, dit-elle, et quoique ce ne soit pas un fils, laissez-moi cette enfant: elle sera à moi seule, et votre vue n'en sera jamais troublée.

— Certes, ma vue n'en sera pas troublée longtemps, car, sur l'heure, on va la jeter du sommet de la roche du Mennelstein! Pense-t-on que je serai honni et raillé par tous! donnez l'enfant!

— Je vous dois obéissance, Athic, mais vous me tuerez avec elle!

— Donnez-moi ce misérable avorton! et le duc, tout prêt à user de sa force, s'avançait sur la duchesse; celle-ci s'élança près d'une statue de la Vierge, élevée au fond de l'appartement.

— Oserez-vous la prendre ici? dit-elle; et ne craignez-vous pas les malédictions du ciel?

Athic s'arrêta à ces paroles, et haussant les épaules avec colère: Malédiction! murmura-t-il.

Béreswinde pleurait et priait.

— Qu'elle ne meurt pas ici, soit! mais qu'elle disparaisse à jamais! dit-il, et si mes yeux la revoient, votre mort suivra la sienne. Je veux que tous ignorent ma honte. Malheur à qui révélerait ce secret; ni vous ni moi n'avons d'enfant : on va annoncer à son de trompe qu'il est venu mort. J'ai dit. »

Et le front sombre, l'œil courroucé, le terrible Athic sortit.

II

AGNELLE

Béreswinde, restée seule, se laissa tomber sur une escabelle, et y demeura atterrée, sans larmes ni paroles; un long moment se passa ainsi; ce fut un faible vagissement de l'infortuné petit être qui la rendit au sentiment de la triste réalité. Elle serra son enfant contre elle avec un mouvement de terreur, et colla sa bouche sur la sienne pour étouffer ses cris.

« Tu es morte, première fille d'Athic, lui dit-elle; morte, bien qu'à peine née. Tais-toi ! »

Elle revint s'agenouiller devant la statue de bois doré qui l'avait protégée un instant auparavant, et elle pria ainsi :

« Vierge du ciel, vous avez vu, vous aussi, votre enfant persécuté; il était, comme le mien, petit, faible; Dieu vous a fait trouver un refuge. Envoyez-moi une pensée salutaire, une inspiration pour que je sache où cacher ma fille pour la soustraire à la mort, ou bien, tuez-la tout de suite, sur mon cœur, qu'elle ne souffre pas au moins, elle qui n'est pas née pour la joie. Sainte Vierge, je vous la donne, veillez sur elle! » Et Béreswinde élevait vers celle qu'on a appelée la Mère de douleurs, son frêle et triste rejeton. Un léger bruit l'ayant fait se détourner, elle vit à quelque distance et agenouillée aussi, sa suivante Agnelle.

« Madame, dit-elle, l'ordre est donné : les hérauts vont publier, à son de trompe, l'ordre du duc Athic; l'un va vers le Rhin, l'autre vers la Meuse, le troisième vers les Gaules; le duc est farouche et sombre : il ne faut plus qu'il retrouve votre fille ici.

— Je la cacherai, dit Béreswinde en enveloppant l'enfant de son large manteau flottant.

— Ma chère maîtresse, il la tuerait.

— Veux-tu donc que j'abandonne mon enfant à des étrangers, aux hasards du sort. Cachons-la, te dis-je ; chez toi, Agnelle...

— Ne tentez pas la colère du duc, madame.

son œil de faucon devinerait la pauvre alouette au fond de la plus mystérieuse cachette.

— Seigneur, aidez-nous!

— Confiez-moi l'enfant, madame, je l'emporterai avec moi, je marcherai, jusqu'à ce qu'on n'aperçoive plus le sommet du bourg; je la mettrai à la porte de quelque église ou de quelque couvent; le droit d'asile qui protége les méchants protégera un ange innocent; et, j'en suis sûre, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais hâtons-nous, la nuit vient, les hommes vont rentrer dans le palais, nul ne doit la voir; donnez-la, ma chère maitresse, je vous en prie! » et Agnelle prit des mains de Béreswinde la pauvre enfant dont la naissance était si tristement saluée. La duchesse voulut essayer quelque résistance, mais le son des trompettes, annonçant le retour des hommes de guerre, la rappela à elle; elle arracha son riche manteau d'étoffe rouge brodé d'or, et en enveloppa sa fille; elle ôta ses anneaux, ses bracelets, son collier et les jeta sur l'enfant :

« Tout cela ne remplacera pas les baisers que l'enfant du plus pauvre esclave reçoit à sa naissance et que tu ne connaîtras pas, dit-elle en pleurant, mais puissent ces bijoux te sauver de la misère. »

Puis ôtant une croix plus modeste qu'elle portait sous ses vêtements, elle la remit à Agnelle:

« Ne la quitte pas, lui dit-elle, sans lui avoir fait porter ce signe de la foi; peut-être plus tard, plus tard... » les larmes coupèrent la voix de la triste mère qui, après un dernier baiser, se laissa tomber à genoux en sanglotant : « Athic! Athic! »

Agnelle profita de ce moment de désespoir pour s'enfuir avec l'enfant; et se glissant le long de la galerie elle se déroba avec soin aux regards de qui que ce fut. Elle parvint ainsi jusqu'aux murs entourant le palais, les franchit et prit par la forêt qui, d'assise en assise, conduit au Champ-de-Feu. Ce fut ainsi que, par un froid terrible de décembre, à travers la bise glacée, la suivante Agnelle disparut dans la nuit, emportant entre ses bras la triste héritière du duc d'Alsace.

. . . .

Après le repas du soir, où Béreswinde dut paraître, Athic la suivit chez elle, et promena dans la chambre un regard inquisiteur et cruel; ne voyant rien, il sortit sans avoir adressé une parole à la pauvre mère qui avait peine à étouffer ses larmes.

III

LES FILS DU DUC ATHIC

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis les faits que nous venons de raconter et le duc Athic régnait toujours sur l'Alsace. La vie et le mouvement s'étaient comme doublés en Hohenbourg: 'étaient tous les jours expéditions aventureuses, chasses hardies, allées et venues continuelles; des cabanes des serfs s'élevait un bourdonnement rappelant celui d'une ruche d'abeilles, partout on travaillait, partout on agissait. Le duc se faisait accompagner dans toutes ses entreprises par ses trois fils: Hugues, Adalbert et Athic, dont il était très-fier. Il aimait particulièrement l'aîné dont la naissance lui avait causé une grande joie. Quant à ses deux filles, il les abandonnait entièrement à leur mère Béreswinde. Cette dernière vivait dans la pratique des vertus et consacrait tous ses jours à la prière et aux œuvres de charité. Elle était chérie de ses enfants dont la tendresse un peu bruyante n'avait jamais pu avoir complètement raison de la tristesse qui se lisait sur son mélancolique et pâle visage. C'est qu'elle n'avait jamais oublié la naissance de son premier enfant et les tristes circonstances qui l'avaient accompagnée. Bien des fois, sa prière s'était élevée vers le ciel pour l'enfant abandonnée; bien des fois des larmes étaient montées à ses yeux, en entendant les cris joyeux de ses fils, et, en voyant ces blondes têtes rangées au repas du soir, elle avait trouvé injuste le sort qui avait fermé la maison paternelle pour la plus infortunée de ses enfants. Cependant Agnelle lui avait fait parvenir un message: elle avait appris que sa fille avait été recueillie au couvent de Beaume-les-Dames où elle avait reçu le nom d'Odile. Un jour, Béreswinde réunissant tout son courage, avait osé intercéder auprès de son époux pour la pauvre exilée. Le duc lui avait répondu en fronçant son redoutable sourcil : « Je « n'ai que cinq enfants; oubliez-vous donc que « l'aînée est morte en venant au monde. »

Le mois de décembre vit s'accomplir le dix-huitième anniversaire de cette triste nuit où Agnelle était partie emportant la petite aveugle dans ses bras. Le froid était très-rigoureux cette année-là et les loups descendant par troupes des forêts des Vosges répandaient partout la terreur. Le duc décida qu'une grande chasse aurait lieu contre les hardis carnassiers; ses fils dont l'aîné avait seize ans et le plus jeune douze accueillirent cette déclaration avec des cris de joie. Presque aussi sauvages que les animaux qu'ils voulaient combattre, ces jeunes barbares ne connaissaient pas de plus grand plaisir que ces luttes de fauves contre fauves. Le comte Hugues devait conduire la chasse avec son père. Des trois, c'était celui qui semblait le meilleur et le plus généreux. Il aimait à vaincre et à user de sa force, mais on ne l'avait jamais vu, comme ses frères, s'acharner après un ennemi vaincu ni percer de coups un animal sans défense, ni se disputer pour avoir le plaisir de battre un serf à coups de nerf de bœuf. Il donnait volontiers aux malheureux et s'était souvent apitoyé aux récits naïfs et touchants de la Bible que sa mère aimait à lui faire entendre, récits que ses frères, en dignes fils d'Athic, écoutaient d'une oreille impatiente,

sans essayer de les comprendre. Hugues était le seul qui eût au fond de l'âme un reflet de la bonté de Béreswinde. Lorsque la chasse se réunit de grand matin, le fils aîné prit la première place à droite de son père ; c'était un adolescent grand et nerveux quoique très-mince; sa courte tunique de laine rouge, retenue à la taille par une ceinture de cuir aux clous de fin acier, à laquelle pendait un couteau à lame robuste; ses longs cheveux blonds, entourés d'un étroit cercle d'or, ombaient sur son cou blanc et lui donnaient l'air d'un jeune roi; ses jambes également nues étaient ceintes de lanières rouges et dorées qui retenaient les chaussures. Le duc Athic, en le regardant, sourit d'orgueil et donna le signal du départ.

Les chasseurs s'élancèrent au grand trot vers la forêt sur laquelle on avait organisé la battue. Ils arrivaient à la lisière du bois, quand un vieillard enveloppé d'une longue robe brune et s'appuyant sur un bâton noueux, s'avança vers les fils d'Athic; il éleva vers eux, à la manière des suppliants, une branche qu'il avait arrachée au houx épineux. Les jeunes cavaliers semblaient continuer leur route sans vouloir l'apercevoir, mais lui, faisant diligence, se posa en travers de la route : Athic, le plus jeune, fit entendre un murmure de colère, pendant qu'Adalbert poussait brusquement son cheval vers le vieillard; Hugues l'arrêta en saisissant impérieusement son cheval par la bride.

« Que veux-tu, homme ? dit-il à l'inconnu.

— Quand on est vieux, pauvre et fatigué, que peut-on demander à celui qui est jeune, riche et plein de forces ?

— Quelle langue est-ce-là ? dit le petit Athic; retire-toi, vieux serf; et cinglant le vieillard de son souple bâton de coudrier, il mit son cheval au galop et disparut.

— Malheur à qui ne respecte pas ceux qui ont la barbe blanche, dit l'étranger d'une voix haute.

— Malheur ! Malheur ! » répéta Adalbert d'un ton goguenard et il se mit à souffler dans sa trompe en corne de bœuf, de façon à étourdir bêtes et gens, après quoi il poussa un bruyant éclat de rire et suivit son frère.

Hugues avait tiré quelques pièces de monnaie et les présentant au vieillard :

« Réunis toutes tes forces, dit-il, pour gravir le Hohenbourg : tout en haut, tu trouveras du feu, du pain et de la bière. »

Mais le vieil étranger, sans prendre l'argent que lui tendait Hugues, tira de sa besace un petit paquet et le lui donna en disant :

« C'est à toi le meilleur des trois fils d'Athic, que je remets ce paquet ; dévide sans témoins le fil qui le recouvre et tu connaîtras un grand secret. Je viendrai au troisième coucher du soleil chercher ta réponse. Dieu t'éclaire! »

Hugues mit dans son escarcelle le peloton que lui tendait le vieillard, et resta un instant rêveur; quand il voulut le questionner, il ne le vit plus ; alors il alla rejoindre la chasse. Mais il ne s'y montra pas avec son ardeur accoutumée, et attendit avec impatience l'heure du retour.

Le soir lorsqu'il se trouva seul, il ouvrit le mystérieux paquet : un lambeau d'étoffe noire entourait un peloton de fil ; il le dévida et vit bientôt un morceau de parchemin sur lequel étaient tracés des caractères qu'il lut :

« A celui de mes frères qui voudra m'entendre, » sa sœur Odile. Priez le duc Athic, mon père, » de me permettre de retourner dans sa demeure » ne fût-ce que comme sa servante et la vôtre. » Je sais combien ma mère a pleuré à cause de « moi. Je prie Dieu de me permettre de la con- » naître et de l'aimer. »

Suivait le récit de la naissance et de l'exil d'Odile.

L'ardent désir de revenir dans la maison paternelle éclatait à chaque ligne de la jeune fille. L'éducation de Hugues l'avait peu préparé aux affections de famille, mais la lettre plaintive et touchante de cette sœur inconnue trouva le chemin de son cœur. Après avoir rêvé toute la nuit au meilleur moyen de servir la pauvre exilée, la nature brutale et farouche du jeune leude n'en trouva qu'un : il guetta donc le moment où le duc sortait du palais et s'élançant vers lui, la lettre en main, il lui dit sans préambule :

« Duc Athic, rendez au plus tôt à Béreswinde le fille qu'elle regrette toujours. Je sais que j'ai une sœur et j'ai hâte de la voir. »

Athic jeta autour de lui un regard foudroyant: heureusement il était seul, et personne n'avait pu saisir les paroles du jeune téméraire ; il saisit la lettre et la déchirant en morceaux, la jeta à terre.

« Je ferai ainsi de qui tiendra en mépris ma volonté, dit-il; vous n'avez pas de sœur. Je n'ai pas de fille, allez !

— A-t-elle donc commis un grand crime pour mériter tant de colère ? demanda Hugues sans s'étonner de la violence paternelle.

— Elle est morte, vous dis-je; plus un mot. Je retrouverai les traîtres et les menteurs et leur vie me vengera. »

Hugues eut comme un geste de défi, mais il resta pensif tout le jour. Malgré ses efforts pour se joindre à sa mère, il ne put la rencontrer seule, le duc la retenant à dessein près de lui.

Le soir du deuxième jour, le mendiant reparut au palais de Hohenbourg.

« Qu'avez-vous décidé, monseigneur ? demanda-t-il au jeune homme.

— Où est ma sœur ? dit Hugues.

— Au couvent de Beaume-les-Nonnes.

— Combien faut-il de temps pour y aller ?

— J'ai mis dix jours de marche.

— Retournez vers elle et dites-lui que son

frère Hugues, l'aîné des fils d'Athic, lui rouvrira la maison de son père. Vous la ramènerez jusqu'à l'entrée de Strasbourg, et quand vous serez arrivé dans ce lieu vous me le ferez savoir... et, je le jure, tout ira bien... »

Le vieillard leva les mains au ciel en actions de grâces, baisa la robe du jeune comte, et partit.

Dans les jours qui suivirent, aucun mot sur ce sujet ne fut échangé entre le père et le fils. Parfois le regard du farouche Austrasien s'attachait sur le visage de l'adolescent avec une étrange persistance, mais Hugues ne songeait pas à s'en étonner, car il ne semblait pas même le voir.

IV

RETOUR AU CHATEAU PATERNEL

Les jeunes chefs étaient fort libres de leurs actes, et nul ne s'étonna, un matin, de voir le comte Hugues grouper autour de lui tous les jeunes guerriers de la truste auxquels il avait habitude de commander.

Quand ils furent tous bien armés et à cheval, il donna le signal du départ. Hugues n'emmenait pas, comme d'habitude, ses compagnons par de joyeuses clameurs ; il ne les entraînait pas non plus dans une course folle : sérieux et triste, il semblait méditer profondément; quoique brave jusqu'à la témérité, il sentait en lui une vague appréhension en pensant à la façon dont son père accueillerait la pauvre bannie. Il espérait pourtant qu'en la faisant revenir avec honneur, escortée de nobles guerriers et conduite par lui, l'aîné et le maître après le duc, ce dernier accepterait la situation.

Après deux heures de marche, ils arrivèrent au lieu convenu, et Hugues poussa son cheval devant l'église qui élevait sa massive construction de briques et de bois, sur une large place irrégulière. Sous le porche, se trouvait le vieillard de la forêt et une femme agenouillée qu'enveloppait un long voile noir assez épais pour cacher ses traits.

« Vous avez tenu votre parole, bon vieillard, dit Hugues, j'ai tenu la mienne, tout est bien. Est-ce là ma sœur Odile ?

— Elle-même, dit le vieillard. Odile, voici le comte Hugues qui va vous rouvrir la maison de son père et du vôtre.

— Béni soit-il, dit Odile, en baisant la main du jeune homme, qui l'entraîna vers sa troupe et, la plaçant sur son propre cheval, s'élança en croupe à ses côtés.

— Au Hohenbourg ! dit-il d'une voix forte, et l'on se remit en marche.

— Que pourrai-je faire pour vous marquer ma reconnaissance, mon frère, disait Odile; le plus ardent de mes vœux a été entendu par Dieu ; et c'est vous qui allez le réaliser.

— Béreswinde va être heureuse et surprise, répondit Hugues ; c'est surtout à elle que je pense. Mais dis-moi d'abord pourquoi l'on t'a chassée? Avais-tu commis quelque faute?

Odile, qui avait soulevé son voile, sourit tristement.

« J'avais huit jours à peine, quand le duc Athic m'a exilée. Il était mécontent d'avoir une fille au lieu d'un fils, et il se trouvait humilié que je fusse aveugle.

— Et il t'a chassée ainsi, faible, petite et infirme ! c'est mal ! dit Hugues violemment.

— Il était le maître, dit Odile en baissant la tête; Dieu veille sur lui !

— Mais qui t'a recueillie?...

— J'ai grandi au couvent de Beaume-les-Nonnes où la bonne Agnelle m'avait conduite. Jusqu'à douze ans je suis restée aveugle, et c'est Dieu qui m'a guérie le jour de mon baptême; qu'il soit béni pour ses bienfaits !

Et la jeune fille, les mains croisées sur sa poitrine, attachait sur le ciel un regard plein d'une foi ardente.

Hugues la regardait avec un étonnement mêlé d'émotion.

— Je suis encore plus content de te connaître, dit-il; tu ressembles à ma mère trait pour trait, et en vous regardant elle et toi, on croit voir les saintes de notre chapelle.

Il m'est venu au cœur un si grand désir de voir ma mère, que je serais morte si je ne l'avais vue. Elle a beaucoup souffert à cause de moi !

— Oui, mais elle ne souffrira plus. »

Odile eut un doux et charmant sourire.

Cependant, on était arrivé au pied de la montagne; le cor annonçant le retour de la petite troupe avait retenti trois fois, et, trois fois, du château on lui avait répondu.

Odile promenait des yeux étonnés et avides sur la puissante demeure.

« Que Dieu veille sur tous ceux que cette maison renferme, dit-elle; pour moi, j'y arrive le cœur plein de joie et de confiance.

Dès que l'on toucha le seuil du palais, Hugues envoya un de ses guerriers vers le duc Athic. pour le quérir ; puis, descendant de cheval, il fit quelques pas en avant et attendit son père.

Ce dernier ne se fit pas attendre :

« Que me veut-on? demanda-t-il d'un ton rude.

A la vue de ce dur regard et de cette attitude farouche, Odile se sentit frappée de terreur.

— Mon père, vous ne me blâmerez pas d'exercer l'hospitalité envers qui que ce soit?

— Sans doute.

— J'ai recueilli cette jeune dame : elle est sans asile et sans pain; trouvez bon qu'à partir d'aujourd'hui elle dorme sous notre toit et mange à notre table.

Odile s'était agenouillée et priait.

Mais la pensée d'Athic avait été plus vite que

les paroles de son fils. Ses traits commençaient à se contracter dans une colère terrible.

Il souleva le voile qui cachait les traits d'Odile, et loin d'être touché de sa pâleur, de l'expression touchante et tendre de ce doux visage, il proféra un affreux blasphème.

— Cette fille!...

— C'est la vôtre, mon père, c'est ma sœur... Béreswinde l'a pleurée si longtemps!

Un rugissement couvrit la voix du généreux enfant, qui alla tomber, mortellement frappé d'un coup de dague que lui porta son implacable père. Un cri d'horreur partit de toutes les poitrines, et les deux jeunes frères de Hugues, poussant des cris de douleur, s'élancèrent dans le palais pour aller porter cette terrible nouvelle à leur mère.

Odile était tombée sans mouvement et avait été portée à l'écart. Quant à Athic, il contemplait d'un œil encore allumé de courroux le corps du malheureux enfant.

— Mon aîné! » murmura-t-il enfin avec un geste de menace.

V

LE REPENTIR

Il serait difficile de peindre l'épouvante et la douleur qu'inspira le crime d'Athic à tout son entourage; ses fils le fuyaient, ses filles demeuraient tremblantes devant lui; quant à Béreswinde, après avoir pleuré sur le corps du pauvre enfant, jusqu'à la chute du jour, elle alla s'enfermer chez elle, pour se livrer sans contrainte à une douleur qui ne devait jamais se consoler.

Le corps du jeune comte était resté sur le quartier de roche où il était tombé : nul n'avait osé le relever. Quand la nuit fut tout à fait venue, et que le Hohenbourg, enveloppé d'ombre, eut refermé ses lourdes portes sur les habitants silencieux, le duc Athic, dont nul n'avait pu percer les pensées, monta dans la partie la plus élevée du palais et promena longtemps les yeux autour de lui.

Que cherchait-il? peut-être la pierre où l'innocent révolté était tombé sous sa brutale main, et qu'il regrettait, comme le lion regrette son petit, mais que l'orgueil l'empêchait de pleurer. Alors, dit la légende, une clarté s'alluma dans la nuit sombre, et grandissant, grandissant toujours, parut comme une nuée lumineuse et éclaira le roc brun et déchiré; sur le corps du jeune mort, une femme priait; l'œil de faucon du père reconnut Odile. Une terreur superstitieuse s'empara du barbare; il recula pour ne pas voir la croix mystérieuse, mit la main devant ses yeux et descendit précipitamment. La nuit fut terrible: une voix vengeresse semblait le menacer sans cesse. Dès l'aube, il donna des ordres pour la célébration des funérailles. Saint Florent, évêque de Strasbourg, vint lui-même présider la triste cérémonie.

Athic, plus sombre que jamais, voulut que le plus grand éclat y fût donné. A la tête de tous ses guerriers, il suivit la bière que huit moines portaient. Après que, selon l'antique usage, les compagnons du mort eurent jeté sur la fosse encore ouverte la terre de l'amitié, l'évêque Florent bénit la tombe et prononça des paroles émues sur cet enfant, riche d'avenir et de santé, qui était tombé frappé par la mort, comme un jeune chêne par la foudre : « Dieu bénit les nombreuses familles, dit-il; prions-le, qu'il rende l'union et la paix à celles qui sont troublées, et qu'il mette la paix où règnent la colère et l'orgueil. »

A ces paroles hardies du saint prêtre, un frémissement passa dans l'assistance et tous les yeux se portèrent sur Athic. Il ne sourcilla pas: ses yeux secs semblaient attachés sur la terre humide où l'on avait jeté les armes de l'adolescent.

Quant la triste cérémonie fut accomplie, chefs, soldats et serfs défilèrent devant lui sans qu'il sortît de son immobilité; à la fin, avisant une femme couverte d'un voile, il lui dit :

« Allez vers la duchesse Béreswinde, et dites-lui :

« Le duc Athic permet que vous m'admettiez au nombre de vos servantes, de vos servantes, vous entendez! je fais cela pour apaiser l'âme du comte Hugues, mon fils aîné, mort à cause de vous. »

C'était à Odile qu'il s'était ainsi adressé :

A partir de ce jour elle prit place au nombre des servantes, sans que son humilité, sa douceur ni sa patience se démentissent un instant. Béreswinde, presque toujours malade, recevait les soins de la pauvre fille avec une joie mêlée d'amertume. N'était-ce pas son retour qui avait causé l'irréparable malheur qui les avait tous frappés? Il fallait pourtant une vertu peu commune pour accepter une place aussi infime dans la maison qui aurait dû être la sienne, et pour se faire la servante de tous. Mais Odile ne songeait guère à murmurer ; le dépit ne devait jamais avoir prise sur cette âme humble et dévouée. Elle eût, bien au contraire, voulu souffrir davantage encore, dans l'espérance que ses souffrances pourraient racheter le forfait paternel.

Une croix de pierre avait été élevée par l'ordre d'Athic à l'endroit du crime, et chaque jour, jusqu'à sa mort qui arriva deux ans avant celle d'Athic, Béreswinde vêtue de deuil, et appuyée sur le bras d'Odile, venait y pleurer et faire sa prière. Athic n'avait jamais reparlé de son fils, mais son humeur avait subi une profonde altération. Maintes fois, il fit venir un prêtre pour savoir de lui, par quels dons il pourrait apaiser l'âme inquiète du comte Hugues, dont il croyait entendre les gémissements quand la tempête déchainait ses vents sur le Hohenbourg. Son ardeur guerrière s'était ralentie, et il se montrait presque doux pour Béreswinde.

Peu à peu aussi, il sentit s'affaiblir l'éloignement qu'Odile lui avait toujours inspiré et il lui rendit son rang parmi ses sœurs.

Dévouée, attentive, pieuse et charitable, la

jeune fille répandait autour d'elle une douceur et un calme dont la bienheureuse influence s'étendait sur les durs habitants du palais, et sur les serfs souffrants des villages. Heureuse de faire le bien, elle vivait doucement, donnant chaque jour une pensée et une prière à son généreux frère, quand cette paix si chèrement achetée reçut de nouveau un choc violent.

Athic se résolut à marier ses filles, et comme Odile était l'aînée, il lui apprit sans ambages, qu'il la destinait à un jeune duc d'Alémanie, son voisin et son allié. Mais Odile avait fait vœu de célibat : elle s'était consacrée solennellement à Dieu le jour de son baptême, et elle opposa à son père une résistance respectueuse, mais inébranlable. La fougue du vieux leude se réveilla et il se montra décidé à user de violence pour se faire obéir. Odile ne trouva que la fuite pour se dérober aux menaces paternelles, et quitta la maison pour aller se réfugier dans quelque couvent de Bavière. Mais laissons encore parler la légende : Le duc Athic instruit de ce départ, se » mit à la tête d'une troupe armée afin de pour» suivre la fugitive. Il lui fut facile de retrouver » ses traces, et il la rejoignit à Fribourg en Bris» gau, épuisée par une longue marche et le » manque de nourriture ; Odile sentant ses » forces l'abandonner, vit bien quand elle aperçut » les hommes d'armes qu'elle allait être prise. » Cependant elle se jeta dans le fourré d'un » petit bois, à la sortie de la ville en s'écriant : » — Monseigneur Dieu, aidez-moi ! Aussitôt un » rocher s'entrouvrit pour lui laisser un passage, » et une source jaillissant au pied de la roche » attesta le miracle. « C'est le doigt de Dieu ! » dit le » duc avec effroi et il donna ordre à sa troupe » d'arrêter toute poursuite, déclarant qu'il laissait » Odile libre d'agir comme bon lui semblerait. »

Cette fois le barbare s'amenda pour tout de bon : il permit à sa fille de rentrer au château, et s'en remettant aux prêtres, il entra dans les voies de la pénitence. Il avait beaucoup à expier, mais la miséricorde de Dieu est plus grande que les crimes des hommes, et Athic fut aussi sincère dans son repentir qu'il avait été résolu dans ses fautes. Le château de Hohenbourg fut légué à Odile qui y fonda un monastère pour cent trente filles nobles. Le duc y fit élever une vaste église, à laquelle la jeune abbesse ajouta deux chapelles l'une, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, l'autre dédiée à la Sainte Croix. Cette dernière existait encore en 1844.

La piété et la bienfaisance de la sainte abbesse jetèrent un nouvel éclat, lorsqu'elle fut en possession de plus grands moyens d'action, et son souvenir répand encore sur l'époque barbare de ces siècles lointains un charme indéfinissable : « C'est » une suave et divine figure qui éclaire le ta» bleau où se dessinent, sous les teintes les plus » sombres, des traits de férocité incroyable. Elle » s'élève pure et chaste, au milieu de ces farou» ches guerriers qu'un seul de ses regards » adoucit, et que ses paroles calment et instrui» sent. Elle a voué sa vie au rachat de leurs ini» quités, et elle traverse cette sombre époque en » faisant le bien, en expiant les crimes paternels » avec une abnégation entière ».

Vers 670, Athic mourut régénéré et converti ; précédé de quelque temps par la douce Bereswinde, qui s'était endormie silencieuse et résignée comme elle avait vécu. Odile fit construire sur le flanc de la montagne un hospice pour les pèlerins que la réputation de sainteté de son monastère attirait chaque jour. Au pied du mont, elle éleva un nouveau couvent le *Nieder-Munster*, dont les bâtiments existent encore. Quand elle mourut, le 13 décembre 690, toute l'Alsace qui l'avait depuis longtemps proclamée sainte, la pleura. La légende nous dit qu'à l'heure de sa mort, l'ange qui, pendant toute sa vie mortelle, l'avait visitée pour lui apporter les ordres de Dieu, lui apporta la communion. L'ordre fondé par la fille d'Athic se maintint jusqu'en 1534, époque à laquelle mourut sa dernière abbesse, Rosine de Stein.

Pendant les guerres de religion, les monastères eurent beaucoup à souffrir. Plusieurs chapelles de la construction ancienne sont seules restées debout, entre autres celles des Anges, des Larmes, de la Croix ; le style en est sévère, tout y est triste, noir, lourd ; on trouve un peu plus d'élégance dans celle qui renferme le tombeau de la sainte, et où elle est représentée à genoux les yeux tournés vers la nef de l'église. Ces ruines, les seuls restes du plus vaste monument religieux de l'Alsace, sont encore visitées par de pieux pèlerins, ou par des croyants qui viennent demander la guérison de leurs maux : les aveugles sont surtout en grand nombre. La situation du Hohenbourg est une des plus belles des Vosges et celui qui ne serait attiré là ni par la piété, ni par espoir d'un allégement à ses souffrances, pourrait faire l'ascension du mont en simple amateur, il jouirait d'une vue splendide : l'Alsace et une partie du Brisgau apparaissent en un ravissant paysage ; de nombreux châteaux se dressent sur les mamelons les moins élevés de la chaine ; plus bas, des villes, des villages dont les clochers gothiques se découpent, gracieux ou hardis, sur les tons bruns des toits ou sur la couleur verte de la plaine ; au loin, la flèche d'Erwin qui semble veiller comme une sentinelle et paraît avoir atteint le ciel, partout enfin ce pays plantureux et fertile qui a fait de l'Alsace une des plus belles provinces du monde.

EMILIE CARPENTIER.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MANIÈRE DE CONSERVER LES VIANDES ET VOLAILLES

—

Nous croyons utile de faire connaître à nos abonnées la manière de conserver les viandes, poisson, etc., pendant l'époque des grandes chaleurs. Il ne manque certes pas de méthodes de conservation, mais toutes ne sont pas d'une application facile dans un ménage où l'on ne demande le plus souvent à la viande que de se conserver pendant quelques jours.

Un garde-manger exposé au *nord* conservera dans les plus grandes chaleurs, de la viande fraiche pendant deux jours à moins d'orage.

Viandes. — On peut conserver de la viande fraîche pendant huit jours en la tenant immergée dans un vase plein de lait écrémé et même caillé, en la chargeant de pierres pour qu'elle ne puisse surnager et offrir un point quelconque de sa surface à l'action de l'air. Il suffit de la passer à l'eau fraîche et de l'essuyer soigneusement avec une serviette bien propre lorsqu'on veut en faire usage.

On conserve encore la viande en la tenant entièrement enveloppée de charbon de bois bien brûlé, réduit en poudre, et enfermée dans un vase bien clos. Pour s'en servir il faut la laver de manière à la débarrasser de la poussière du charbon, et bien essuyer.

Volailles, etc. — Les volailles, le gibier peuvent également se conserver à la poussière de charbon. Plumées ou dépouillées, ces pièces doivent être vidées et nettoyées avec soin ; on remplit l'intérieur de charbon en poudre et on les plonge, de manière à ce qu'elles en soient bien recouvertes, dans la dite poussière.

REVUE MUSICALE

Paris à la campagne. — Esquisse sur Thalberg. —

—

Paris fait son Tour de France, il s'arrête un mois aux stations balnéaires ; il loue de charmantes villas au bord de la mer, il s'installe quelque temps dans de magnifiques châteaux d'où il part ensuite, pour aller demander au monde de la province des spectacles nouveaux, des émotions, des plaisirs qu'il n'espère pas trouver chez lui. Le Bois de Boulogne et la grande avenue des Champs-Élysées n'aperçoivent plus, de quatre à sept heures, les splendides équipages des vraies marquises et des grands capitalistes. Les théâtres agonisants ne poussent plus que quelques soupirs ; les concerts deviennent rares ; les artistes de toutes sortes vont en villégiature, les uns en chemin de fer, les autres, armés d'un bâton de voyage. Nous allons donc dessiner aujourd'hui un portrait du grand pianiste Thalberg, puisant aux sources absolument authentiques, et suivant parfois, dans ses observations savantes, M. Marmontel, si bon juge en matière musicale.

Sigismond Thalberg est né à Genève, le 7 janvier 1812 ; une légende autorisée lui prête une origine princière, mais que Thalberg fût, oui ou non, d'une souche nobiliaire, c'est un détail qui n'a rien de commun avec l'admiration due au célèbre virtuose ; le respect que son existence honorable a mérité de la génération moderne, lui est accordé sans conteste. Son enfance se passa près de sa mère, femme d'esprit et de haute intelligence ; plusieurs maîtres se sont attribué son éducation musicale ; nous croyons être dans le vrai en disant que Thalberg a suivi les leçons de Czerny et de Hummel ; la belle sonorité de ce dernier maître a dû guider l'artiste dans ses recherches pour accroître la puissance du piano. Quand à Czerny, il n'est pas de musicien allemand qui n'ait envié ses conseils si précieux pour la perfection du mécanisme. L'extrême facilité et le travail assidu de Thalberg lui firent acquérir, jeune encore, une très-brillante exécution ; par un sentiment de coquetterie, il prétendait avoir acquis son merveilleux talent sans étude ; il disait aussi vrai qu'Auber, s'accusant de paresse.

Toujours est il qu'à l'âge de seize ans, Thalberg obtenait à Vienne, de très-grands succès dans les salons et les concerts où il se faisait entendre. C'est en 1828 qu'il publia ses premiers essais de composition et commença ses voyages en Allemagne, ébauchant peu à peu les procédés nouveaux qu'il devait ériger en méthode quelques années plus tard. De 1835 à 1838, Thalberg par-

courut l'Europe, en donnant partout des concerts où il émerveillait les artistes par ses qualités spéciales et les ressources exceptionnelles de sa virtuosité.

A cette époque, la difficulté vaincue et les traits de bravoure était le *summum* de l'art; la grande école de Clementi, de Cramer, de Kalkbrenner, avait encore ses adeptes fervents; mais les talents las des mêmes formules, cherchaient des voies nouvelles, hors de la sonate et des thèmes variés. Thalberg vint leur apporter un secours puissant; c'est dans les salons de Zimmermann qu'il fut entendu lors de ses débuts à Paris, en 1835; le maître de la maison se faisait un point d'honneur d'être le premier à produire, devant de nombreux amateurs, les grands artistes de passage à Paris. Ce soir-là, madame Viardot, Dupré et Bériot complétèrent le tournoi musical. Thalberg eut un succès prodigieux: on s'étouffait pour le voir et l'entendre; ses effets nouveaux paraissaient alors merveilleux; on cherchait à se rendre compte *de visu* des procédés employés par le jeune maître.

La célèbre fantaisie de *Moïse* causa une stupéfaction profonde: on cherchait à deviner le secret de cette sonorité puissante; la belle et large mélodie s'accusant, à chaque strophe, avec plus de force, paraissait un problème, sous ce torrent d'arpéges parcourant le clavier dans toute son étendue; on ne pourrait se faire une juste idée de l'enthousiasme de l'auditoire.

Thalberg, après un séjour prolongé à Paris, commença une longue série de voyages à travers l'Europe; l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Russie lui firent le même accueil d'admiration. Un peu plus tard, les États-Unis et le Brésil lui firent une réception magnifique; il avait acquis une fortune considérable et épousa une fille de Lablache. Lors de sa réapparition à Paris, il donna une série de concerts, salle Erard, en 1862; c'était toujours la même exécution idéale: sonorité onctueuse dans les chants, limpidité transparente dans les traits; il manquait pourtant à toutes ces perfections un peu d'imprévu, la passion communicative; en un mot on l'écoutait avec admiration, mais le cœur ne battait pas en l'entendant.

Thalberg a écrit un grand nombre de fantaisies sur les opéras italiens et français: les plus populaires sont tirés de la *Straniera*, *Moïse*, les *Huguenots*, la *Donna del lago*, *Robert le Diable*, *Beatrix*, *la Norma*, *Lucrèce Borgia*, *le Barbier de Séville*, la *Sonnanbula*, la *Muette*, les deux fantaisies sur *Don Juan* et l'andante final de *Lucie*. Nous en passons beaucoup de très-remarquables, mais l'œuvre de la plus haute valeur qu'ait laissée Thalberg, c'est *l'Art du chant appliqué au piano*; l'illustre virtuose a pris un soin minutieux à former, par ses transcriptions vocales, les pianistes désireux d'acquérir ces belles qualités de style, cette large manière de faire chanter l'instrument, ces variétés d'accent et de timbre indispensables à l'art qui cherche la perfection.

Tous les changements de la mode et du goût n'ont rien enlevé à la gloire de Thalberg. Le but poursuivi et atteint par l'illustre virtuose, était de substituer, à l'ancienne école de piano, où les effets brillants reposaient sur la rapidité des traits diatoniques et chromatiques, des formules nouvelles, embrassant le clavier dans une plus grande étendue, et développant le tissu harmonique de la basse la plus grave à la limite suraiguë. Ce problème, en apparence insoluble, a été victorieusement réalisé par Thalberg, dans ses nombreuses fantaisies ou transcriptions vocales et instrumentales. Aussi opéra-t-il une véritable révolution dans la jeune école de son temps. Prudent, Kontski, Goria, Dœhler, Osborne, Godefroy devinrent ses disciples ardents et les propagateurs de sa méthode.

A la grande influence de Thalberg sur l'école du piano, comme compositeur et comme virtuose, il faut ajouter son action comme professeur; non qu'il prît la peine de suivre, mesure par mesure, phrase par phrase, les pianistes qui recevaient ses conseils; mais, quand l'élève avait joué ses morceaux, Thalberg les exécutait, à son tour, en indiquant les nuances et les procédés d'attaque. Jamais d'effets heurtés, jamais de coups de force: toutes les teintes étaient enseignées avec un goût et un tact exquis. On a dit, avec raison souvent, que chacun a la physionomie de son âme. Parfois, aussi, les traits de l'artiste reflètent son tempérament enthousiaste ou rêveur, recueilli ou exubérant. Thalberg en était une preuve frappante. Sa figure fine, distinguée, harmonieuse lui donnait un cachet de noblesse, répété dans toute sa personne. On reconnaissait en lui un homme de race, doué de cette distinction native que ne remplace pas toujours la meilleure éducation. Le regard était fier, le sourire fin et bienveillant. C'était un parfait gentilhomme.

Thalberg est mort à Naples, le 27 avril 1871, dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent. Cet artiste, remarquable à tous les degrés, restera l'incarnation transcendante d'une époque de transition.

MARIE LASSAVEUR.





CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Après les chaleurs impitoyables où l'air est en feu, avant les mélancolies de l'automne et les rigueurs de l'hiver, voici, ma petite Jeanne, une phase intermédiaire, une saison bénie, à la fois poétique et plantureuse... les blanches vapeurs estompent les horizons; les récoltes s'entassent dans les granges et dans les celliers; les ballades archaïques, les mélopées champêtres flottent sur les sillons dépouillés; et les échanges s'opèrent entre les cultivateurs; les marchés s'engagent aux foires; l'argent sonne et l'abondance met le sourire aux lèvres des fermiers.

Nous ne souffrons plus de la chaleur; le froid est encore loin; nous oublions de nous plaindre! c'est si rare pour nous, pauvres humains, c'est si rare!... tout nous offusque sur la terre et nos langues diverses, riches pourtant en expressions désolées, n'en ont pas encore assez pour traduire toutes nos douleurs, toutes nos tristesses, toutes nos angoisses, toutes nos préoccupations, tous nos chagrins, tous nos ennuis, tous nos griefs et tous nos regrets... une incessante récrimination s'élève de la terre au ciel et ce chœur immense et continu abonde en dissonnances :

« Grand Dieu, faites cesser cette chaleur qui me tue! s'écrie l'un en s'épongeant le front.

— Grand Dieu, augmentez cette chaleur dont l'insuffisance me laisse grelotter! supplie l'autre en boutonnant son paletot.

— Ciel, donnez la paix au monde et conservez-nous nos enfants! demandent les mères en larmes.

— Ciel, allumez partout le feu de la guerre et couronnez-nous de gloire! implorent les fils en pressant la poignée de leurs sabres.

— Que la Providence protége le roi!

— Que la Providence bénisse la république!

— Puissent le commerce fleurir, l'industrie prospérer, l'or couler à flots parmi les peuples pour adoucir leurs mœurs en élevant leur niveau moral!

— Puissent les sources factices de la prospérité publique se dessécher et se tarir! les peuples se régénérer dans le travail et dans la pauvreté; les nations retrouver leur virilité dans l'âge de fer!

— Seigneur, faites affluer les campagnes vers les cités : là est le secret du bien-être général!

— Seigneur, dépeuplez ces foyers de perdition qu'on appelle villes pour rendre des bras à l'agriculture, des citoyens valides à leur pays et des chrétiens à leurs croyances!

Et les prières folles ou saintes, les gémissements des nations, des familles, des individus, s'entrecroisent, s'entremêlent et se contredisent dans une étrange cacophonie..... Heureusement, l'oreille divine démêle les notes justes et distingue les supplications légitimes! Je ne puis m'empêcher de croire qu'elle a moins à faire en cette saison de bien-être relatif, ma chère Jeanne... de quoi se plaindre par ce temps doux, devant cette belle nature encore souriante, parmi ces populations qui se réjouissent en recueillant le prix de leurs labeurs et le fruit de leurs travaux?...

Pour moi, je remercie la Providence et je me laisse doucement bercer par Elle dans le doux nid qu'Elle m'a construite Elle-même... Ah! je sais bien que les sybarites y sentiraient plus d'un pli aux feuilles de roses, plus d'une épine sous les fleurs!... mais je ne suis point sybarite, grâce à Dieu! et je me résigne facilement à payer de quelques larmes les joies de ma vie...

Ces joies se sont augmentées par la présence momentanée de quelques amis perdus de vue depuis longtemps : les uns reviennent au foyer natal embrasser de vieux parents! » D'autres, après avoir essayé de toutes les situations et de tous les climats, après s'être abreuvés à tous les flots étrangers sans s'y désaltérer, après avoir laissé un lambeau de leur toison à toutes les broussailles, ont senti, comme Antée, le besoin de se refaire des forces et une jeunesse en touchant le sol natal...

D'abord nous les reconnaissions à peine et sans doute ils nous trouvaient bien changés aussi; nous avions commencé la vie parallèlement; puis nos voies s'étaient écartées insensiblement et, en continuant de les poursuivre, nous avions atteint des buts bien différents... Il semblait, dès-lors, que tout nous séparât et que rien ne dût nous rapprocher... Mais les souvenirs d'enfance sont l'indestructible lien contre lequel l'absence

reste impuissante : en parlant de nos mères, nous avons senti nos cœurs battre et nos yeux se mouiller... les détails enfantins nous sont revenus en foule à la mémoire ; les brouilles en miniature nous ont fait sourire ; les gros dévouements, les grands sacrifices qui consistent à partager un fruit ou à subir seul une réprimande pour une faute commise en commandite, nous ont rendu un tout petit peu de la fierté qu'ils nous inspiraient alors... les affectueux sentiments qui sommeillaient se sont peu à peu réveillés, les mains se sont serrées et les bonnes relations d'autrefois ont repris leur cours.

Malheureusement, il y a quelques ombres au tableau... parmi nos hirondelles, plus d'une a pris au loin des idées fausses et de fâcheuses habitudes... telle femme qu'une mère trop faible avait follement gâtée, a renchéri sur les traditions maternelles et ses enfants mal élevés, tyranniques, insupportables, font parfois désirer le terme des vacances... quand ces enfants-là sont encore en lisière et se barbouillent de confiture, ce n'est que demi-mal : leurs violences et leurs cris finissent par impatienter leurs mères elles-mêmes qui les rendent aux bonnes et les mettent à la porte du salon.

Mais il est de grands enfants qu'il faut subir, hélas ! et que l'on ne peut ni fouetter ni envoyer à la cuisine ! ces enfants-là, s'ils n'ont pas l'âge viril, ne s'en croient pas moins hommes ; et s'ils manquent encore des qualités qui distinguent leurs parents; ils exagèrent les défauts.

Qui fera comprendre aux pensionnaires d'aujourd'hui combien elles gagneraient à se montrer timides; à calculer moins sèchement leurs chances d'avenir ; à faire preuve d'un peu moins d'arithmétique et d'un peu plus de sensibilité.

Autrefois, on reprochait aux jeunes filles d'être romanesques. Elles rêvaient et rêvaient trop, dit-on. On les a rappelées à la réalité; on les y a même tellement rappelées qu'elles y sont revenues avec excès. Au lieu de rêver trop, elles ne rêvent plus du tout ! et, franchement, ce n'est pas assez, car il y a des rêves permis, des rêves recommandés, même, de beaux et saints rêves que l'on peut réaliser sous le regard de Dieu et avec sa bénédiction... dès-lors, pourquoi remplacer le cœur par les chiffres et le bonheur par les ambitieuses visées ?...

En attendant que leur existence s'arrange suivant le programme qu'elles ont elles-mêmes tracé, elles jouent de leur mieux leur rôle de filles à marier et il faut avouer qu'il est souvent compris d'une étrange manière... Ah ! pauvres chères petites, quelle idée vous faites-vous du prince millionnaire et charmant que vous attendez pour époux, si vous comptez, pour le séduire, sur les allures et sur les modes en vogue !...

Chère mademoiselle, vous avez un beau front large et uni, un de ces fronts où l'intelligence rayonne... dans le vieux langage on l'eût nommé un front de reine.. pourquoi le cacher sous ces petits cheveux en désordre, coupés irrégulièrement, qui vous taquinent les yeux et vous font loucher parfois comme un bichon quinteux ? Le front est la plus noble partie du visage... les animaux n'ont pas de front... en vous *effrontant* de la sorte, à quelle jolie petite bête voulez-vous donc ressembler ?

Chère mademoiselle B., votre taille est souple comme un jonc, élégante et ronde comme un jeune bouleau : pourquoi donc vous *cuirasser* de la sorte et adopter la raideur d'un soldat sous les armes ?

Chère mademoiselle C., vos mouvements sont naturellement souples et agiles. Enfant, vous aviez des allures de jeune biche ou de gazelle; c'était votre grand charme; vous y joigniez la modestie des attitudes et l'on remarquait cette alliance ; mais aujourd'hui, pauvre mignonne, *ficelée* sur toutes les coutures, vous ne pouvez que disgracieusement et avec difficulté vous mouvoir ; ployée dans vos jupes, comme disent pittoresquement les paysans, vous accusez par trop l'anatomie du corps humain ; perchée sur vos talons, vous devez, pour vous maintenir en équilibre, adopter une façon de marcher automatique et sans grâce qui joint à ces inconvénients celui d'être fort bruyante. Je pourrais vous en signaler un autre infiniment plus grave ! mais... c'est l'affaire des médecins. N'empiétons pas sur leur domaine.

Quant à vous, chère mademoiselle D., que vos yeux bleus seraient séduisants... si vous les baissiez quelquefois ! Que votre voix ferait plaisir à entendre... si vous n'en durcissiez point les intonations en prenant si haut le dé de la conversation ! Que vos manières sembleraient distinguées... si vous les rendiez moins cavalières ! Que votre esprit nous plairait... si vous preniez moins de peine pour nous en éblouir ! Que toute votre personne, enfin, nous séduirait... sans cette grande confiance que vous affichez en vous-même, sans cet aplomb tout masculin, sans cette précoce maturité qui fait de vous une femme quand vous devriez être encore une enfant !

Et, pour finir, chère mademoiselle E..., eh bien, qui me tire ainsi par la manche, sans crier gare ? Est-ce mademoiselle E... qui veut m'arrêter à temps ?...

Ce n'était pas mademoiselle E... ; ce n'était même ni son frère, ni quelqu'un des siens, mais ma petite Louise tout équipée pour sortir. Son chapeau mis le devant derrière, son gant gauche à la main droite et sa ceinture nouée à l'envers, elle se montrait fière d'avoir fait elle-même cette toilette de visite, et il lui tardait sans doute d'en tirer parti.

« Mère, tu oublies donc madame R... ? me dit-elle en enlevant ma plume avec une caressante espièglerie. Tu ne penses donc plus du tout que tu lui as promis de me conduire aujourd'hui chez elle ? Vois-tu comme je suis prête, moi ! Je vais

t'aider à t'habiller pour que ce soit plus tôt fait.»

Comme cela n'eût pas été plus tôt fait, je refusai les bons offices de l'enfant et, quelques moments plus tard, nous sonnions à la porte de madame R... Elle a quitté la campagne pour peu de jours et nous est revenue que pour munir, de provisions d'hiver et de conserves, sa maison de ville qu'elle reviendra habiter pendant une partie de la mauvaise saison.

Elle nous reçut en riant dans son immense cuisine où les cuivres étincelaient aux murailles.

« Je suis en plein coup de feu, dit-elle, et j'ai dû élire domicile entre les fourneaux pour toute la journée; pendant que Marion cueille, j'épluche, je cuis et j'entonne! »

Et du geste, elle me désignait une formidable rangée de bouteilles sur le dressoir.

« Mais c'est la bouteille à l'encre, m'écriai-je en examinant la première venue; on ne voit goutte au travers. Quel mystérieux liquide est-ce celà?

— Ce n'est pas un liquide.

— Comment! ce n'est pas?...

— Non; c'est de l'oseille. Quand la neige couvrira les jardins, que les légumes seront chers et rares; quand la nourriture, forcément échauffante de l'hiver menacera nos santés, il sera fort à propos d'ajouter à nos menus un plat de cette herbe bienfaisante, soit au jus soit à la crème et aux œufs durs.

— J'en conviens et je ne demande qu'à vous imiter; mais pour cela...

— Il vous faut ma recette. La voici :

Éplucher l'oseille en enlevant sa côte médiane; la faire bouillir dans de l'eau salée; égoutter complètement; introduire dans les bouteilles, en façonnant la plante avec les doigts en petits bouchons qui pénètrent facilement par le goulot; secouer fortement et souvent pour bien tasser, afin qu'il ne reste pas d'air; fermer ensuite avec un bouchon de liége, comme le premier vin bleu venu. Lorsqu'on veut employer cette conserve, on la retire de la bouteille en s'aidant d'un crochet de fil de fer que l'on confectionne facilement soi-même, et il est sans exemple qu'elle se gâte en rien.

J'eus la présomption d'améliorer cette recette :

— Mais, répliquai-je d'un air triomphant, au lieu de manipuler votre pâte verte et de jouer du fil de fer comme sur un théâtre de marionnettes, pourquoi ne pas introduire l'oseille dans des bouteilles au large cou?

— Parce que l'air y pénètre plus facilement et que vous auriez à craindre la moisissure. Croyez-moi, chère amie, ne changez rien à cette recette qui me réussit depuis vingt ans. »

En toute humilité je promis de m'y conformer; et, comme récompense de ma docilité, je fus admise à l'honneur... d'épépiner de l'épine-vinette pour des confitures.

On enlève chaque pépin avec une plume d'oie taillée en cure-dents et c'est vite fait, chacun des fruits contenant un seul pépin; par livre de fruits, on pèse une livre et demie de sucre pour le sirop qui est à son point quand la goutte s'allonge et reste un instant suspendue à la cuiller avant de la quitter; alors on y jette ses fruits et l'on fait faire trois bouillons dont l'écume couvre toute la surface de la bassine que l'on retire du feu entre chacun d'eux. Cette cuisson doit s'effectuer en quatre ou cinq minutes et se faire *à la flamme*, grâce aux brindilles et aux menus copeaux qu'on jette sur le feu pendant sa durée. On écume ensuite fort soigneusement et l'on ne met sa confiture en pots que le lendemain.

— Mais...

— Mais, incorrigible raisonneuse, c'est à prendre ainsi... ou à laisser. »

J'ai pris, ma Jeanne, et je m'en trouve bien. Je t'envoie donc cette excellente recette sucrée pour envelopper de quelque douceur cette lettre où se trouve plus d'une vérité... non sucrée.

Ta fidèle, FLORENCE.

MODES

Le *Madras* à carreaux ou à filets s'emploie pour les costumes actuels, faciles à mettre et plus ou moins élégants, selon l'étoffe à laquelle on l'adapte.

Un modèle que j'ai trouvé assez original, et de bon goût, est celui-ci : Jupon en madras à carreaux de différents tons de bleu, un peu gris, avec petits filets jaunes peu accentués. Deux volants plissés, en tissu pareil dans le bas, par devant ; sur la traîne, et seulement en arrière, deux volants semblables sont séparés par un autre volant de même hauteur en soie marron, plissé.

La tunique en madras a, sur le devant, un large plastron de soie marron, qui rejoint de chaque côté le madras par un revers en haute dentelle ou guipure de fine laine blanche, posée à plat et continuant autour. Cette tunique très-longue est un peu relevée des côtés, sous deux larges pattes de soie marron qui viennent se rejoindre en arrière ; elle forme un large flot retombant sur la traîne qui n'est pas du tout re-

levée et se compose d'un seul large pan, terminé en biais. Manches collantes avec plissé de madras, surmonté d'une patte marron, avec petits nœuds de ruban. Dans l'intérieur, garnitures de dentelle blanche comme celle du reste du costume.

Le madras fond écru avec filets de couleur ponceau, bleu, prune, etc., formant assez grand carreau, est particulièrement joli ; on l'orne de dentelle écrue brodée de la nuance du filet.

Le *Foulard* est également une étoffe de saison ; en belle qualité, il ne se chiffonne pas et fait très-bon usage.

Le jupon d'un costume en foulard est généralement en faille unie, comme à celui que je vais décrire :

Il est de nuance *vin de Bordeaux*. Jupon de faille avec deux petits volants plissés, en pareil. Longue jupe de foulard fond écru très-clair, à rayures en travers couleur vin de Bordeaux, formant comme des portées de musique, assez distancées les unes des autres. Cette jupe, très-tendue par devant, au moyen de fronces de chaque côté, n'a qu'un seul lé derrière fendu dans le milieu, de façon à obtenir deux pans très-pointus rattachés à leurs extrémités sur le bas du jupon. Vers l'endroit de cette fente sont posés deux ou trois nœuds de ruban vin de Bordeaux. Le bord de la jupe est garni d'un volant plissé en foulard en travers, de manière à avoir les rayures en long. La tête plissée de ce petit volant est doublée et un peu dépassée par une autre tête plissée aussi, en faille unie. — Le corsage est forme Garibaldi, ou chemise russe, avec ceinture ronde, en gros grain vin de Bordeaux.

Les basques sont ornées de même que la jupe. Elles doivent être plates, et le corsage avoir fort peu d'ampleur sous la ceinture qui rassemblera bien les fronces en arrière et en avant. Manches collantes et bien épaulées ; volants plissés et nœuds dans le bas. Grand col carré au corsage qui sera fermé ou ouvert. Ombrelle en-tout-cas, en faille vin de Bordeaux, doublée d'écru. — Gants de Saxe. — Touffes de roses vin de Bordeaux, sur le chapeau, et au côté du corsage. — Petit mantelet de foulard rayé, croisant devant, et garni de plissés de foulard avec têtes doubles, foulard et faille unie. Deux nœuds à longs pans sont distancés par derrière, et un troisième l'attache devant.

Les costumes dits *grisailles* en taffetas léger, servent de transition entre les toilettes d'été et celles d'automne. Les plus jolis sont à petits damiers, noir et blanc ou marron et blanc.

On les fait tout en pareil ou mélangés de faille unie. Les garnitures plissées conservent toujours la vogue.

Pour employer moins d'étoffe on peut laisser un petit espace plat entre chaque troisième pli. Cela est d'un assez joli effet. Seulement, en posant les volants sur le jupon, il faut avoir soin de bien placer les espaces en face les uns des autres.

Il se fait de jolies blondes, blanches brodées de noir, destinées à orner ces costumes. On peut n'en mettre qu'à la tunique, et garnir le jupon de petits volants.

Les petites Valenciennes au bord des garnitures font encore très-bien, de même que des effilés, mélangés des deux couleurs du costume.

Il y a aussi différents genres de boutons : ceux de velours noir bombés, ceux d'acier, de métal, et de tout blancs.

Les tuniques se boutonnent beaucoup verticalement. Les robes de jour s'ouvrent peu. Les paletots pareils aux costumes se font toujours très-étroits et assez longs, la plupart sans manches

Les étoffes d'automne, un peu bourrues et mousseuses, se font simplement, avec ou sans autres tissus. Formes allongées. Ainsi, souvent une seule jupe, avec adjonction de draperies. Quelquefois des quilles de garnitures. Puis aussi des plis en long, soit sur le devant, soit de chaque côté.

Les nœuds de ruban se placent quelquefois d'un seul côté, tout le long du lé qui rejoint celui de derrière. On en voit également sur le devant pour fermer la tunique.

On met encore des poches ornées de longs flots de ruban, ordinairement placées en arrière, pour se mélanger avec les drapés et nœuds de la traîne. Le velours noir est très-choisi pour ornement, surtout avec des nuances claires.

Voici une toilette simple de jeune fille où il est employé. C'est pour une petite soirée de casino, ou de campagne.

En mousseline claire, blanche à rayures à jours.

Le jupon, un peu à traîne, a deux volants droit fil peu froncés, et tout bonnement ourlés. Jupe très-longue devant, très-peu relevée des côtés en formant plusieurs plis, et bien attachée en dessous du lé de derrière, qui est garni d'un petit volant ourlé, remontant jusqu'à la taille. Il forme une ou deux draperies retombantes, et finit en une queue un peu en biais qui rejoint celle du jupon. Corsage et manches doublés d'une petite mousseline. Le corsage Garibaldi fronce très-peu, sous une ceinture ronde de velours noir. Le bord des basques est garni d'un velours noir large de deux doigts. Le corsage est montant, et à peine ouvert. Il a un col et des revers en velours noir, descendant dans la ceinture. Ruche de tulle ou de dentelle blanche au cou. Nœuds de velours noir sur les manches. Trois nœuds à bouts assez longs se succèdent à intervalles égaux sur le côté gauche de la petite jupe. — Gants de Saxe blancs. — Nœuds de velours noir sur des souliers blancs.

La même toilette en gaze à jours *maïs* a beaucoup de cachet.

Je termine par la description d'une fort jolie toilette de jeune femme, en soie *gris perle*.

Le jupon à longue traîne en faille de même nuance, a cinq petits volants de gaze en biais, ornés d'un petit effilé Tom-Pouce blanc. La tunique a deux petits volants semblables.

Boutons de soie blanche par devant.

Le corsage est ouvert et garni d'un joli petit fichu, composé de plis de faille blanche avec deux rangs de haut effilé de soie blanche. Ce fichu croise devant et les pans viennent se rejoindre assez bas en arrière, au milieu des drapés de la robe avec lesquels ils se confondent dans un mélange de gaze, d'effilés, de ruban et de faille blanche. Bouquet de roses au côté du corsage. Gants et souliers blancs.

VISITES DANS LES MAGASINS

A cette époque, mesdemoiselles, on ne fait que prévoir les modes automnales; les étoffes nouvelles, les tissus qui auront la vogue, ne sont point encore livrés à la convoitise féminine. Nous pouvons cependant vous donner quelques renseignements, grâce à la complaisance que nous avons trouvée auprès des directeurs des magasins du Petit-Saint-Thomas. Ainsi il nous a été montré des tissus d'une fabrication bourette qui me semble un peu se rapprocher de nos tissus de printemps; des étoffes mélangées, des neigeuses d'un genre nouveau dont on fera le costume complet; les tons restent éteints mais moins indécis, les couleurs s'accusent plus franchement. Les vêtements à peine entrevus restent longs; ils peuvent, sans inconvénient, descendre sur le costume; le peu de développement de la tournure le permet. Ils sont en double cachemire avec bordure de plumes ou de faille effilochée; en drap loutre, vert myrte, feutre, marron doré avec des garnitures de galon assorti; les formes sont gracieuses, nouvelles et de bon goût. Dans les soiries noires, on trouve un choix considérable depuis 5 fr. le mètre jusqu'à 18 et 20 fr.; à 7 fr. la faille est suffisamment belle et garantie.

Disons un mot du linge de maison confectionné. Les tabliers, les draps, les taies d'oreiller ne laissent rien à désirer; ils sont faits avec soin et ornés de broderie, de jours, de dentelle. Les services de table damassés reproduisent des sujets de chasse, des corbeilles de fleurs, des attributs, ceci pour les plus riches. Viennent ensuite les dessins courants, les fleurettes en semés, les bouquets jetés avec encadrement se rapportant au fond. Nous prions de s'adresser directement aux magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.

J'ai tenu mes lectrices au courant des perfectionnements apportés dans la teinture des soiries; perfectionnements dus aux inventions successives de M. Périnaud. Peu de maisons, celles qui lui ont acheté le droit d'employer son système de teinture dit à coulisse, peuvent seules offrir les avantages de ce nouveau procédé qui donne aux soies teintes la souplesse et les reflets des belles soies neuves.

Je parle avec certitude des résultats obtenus, ayant vu par moi-même des robes teintes aux couleurs à la mode, rivaliser de souplesse et de couleur avec les belles failles qui leur étaient comparées. Qu'il y a loin de ce progrès à cette teinture qui nous rendait la soie des robes dure, raide et cassante. Aujourd'hui vous pouvez porter une robe teinte qui vous fera honneur. M. Périnaud fait de la teinture des soiries presque une spécialité, ce qui ne l'empêche pas de donner tous ses soins aux costumes teints sans êtres décousus, ainsi qu'aux vêtements tout faits. Nous ne saurions trop répéter en vue de l'économie : ne craignez pas de livrer à la teinture les robes de faille claire ou de teintes foncées, elles vous reviendront neuves en sortant de la teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Écrire directement à M. Périnaud.

***

CORSETS ET TOURNURES

De madame Emma Guelle, 39, boulevard St-Martin.

Le corset est aujourd'hui la partie la plus essentielle de la toilette féminine. Nos modes plates et rejetées en arrière nécessitent un corset d'une coupe parfaite; de lui dépend la grâce du costume. Madame Emma Guelle a bien compris ce qu'exigeaient ces tailles longues, ces hanches effacées, et son corset cuirasse avec le busc articulé, flexible et suffisamment résistant, nous paraît réunir toutes les qualités requises par la mode. Tout en maintenant la taille, il lui laisse son développement et sa grâce, et ne gêne nullement, qualités essentielles et primant toutes les autres. Du reste madame Guelle modifie son corset selon la taille qu'il doit maintenir; aux personnes qui préfèrent les corsets courts, la ceinture parisienne vient en aide en ce qu'elle supprime les fronces du jupon et allonge le corset. — Les prix de madame Guelle sont exceptionnels de bon marché : son busc articulé coûte 3 fr., la ceinture parisienne 4 fr., la longue tournure 3 fr 50 cent., la petite 2 fr. 25 cent. — Jarretelle tenant les bas sur le corset en coton, 1 fr, 50, en soie 2 fr. 50. Les envois se font franco avec possibilité de renvoyer les objets qui ne conviendraient pas.

***

HYGIÈNE

Parfumerie de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix.

Avez-vous jamais cherché, mesdemoiselles, quel était l'inventeur de l'Eau de Cologne? Moi qui mets tous les parfums bien au-dessous de cette eau, à la condition, toutefois, qu'elle conserve sans l'altérer son parfum frais, exempt de musc, je me suis mis en tête de trouver le nom de cet inventeur en l'honneur duquel on devrait bien, par ce temps d'épidémie de statues, élever une fontaine d'où jailliraient en cascades des eaux parfumées. C'est un italien, Paul Feminis, qui inventa l'eau de Cologne — n'est-ce pas d'Italie que nous viennent presque tous les parfums. — Elle était connue depuis longtemps en Italie et en France sous divers noms lorsque cet italien en introduisit la fabrication à Cologne où elle prit un tel développement que, par amour pour sa ville natale, l'un des fabricants la baptisa de son nom.

Pour qu'une eau de Cologne soit exquise, il faut un esprit de vin supérieur, comme on en trouve seulement en France, et un choix de fleurs et de fruits récoltés dans les meilleures conditions. C'est en employant le dessus du panier et en le soumettant aux procédés nouveaux et perfectionnés de sa fabrication, que M. Guerlain—chimiste distingué —.est parvenu à composer une eau de Cologne parfaite, concentrée comme parfum, et conservant indéfiniment la fraîcheur et la suavité de son odeur. On s'en frotte les tempes, on la respire pour dissiper les maux de tête; on en parfume le bain pour détendre les muscles et rafraîchir le corps; on s'en sert pour la toilette, en un mot son usage est multiple.

Un autre produit de la maison Guerlain, aussi parfait en son genre, est le savon Sapoceti au blanc de baleine; c'est à cette substance qu'il doit ses propriétés adoucissantes et celle de conserver indéfiniment les parfums les plus délicats; il reste agréable jusqu'à la dernière parcelle. Nous citerons parmi les odeurs : la rose blanche, l'héliotrope, l'œillet, le géranium, le bouquet, le west end, etc., etc.

* * *

TAPISSERIES, OUVRAGES DE FANTAISIE

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

—

Nous sommes souvent obligée de passer brièvement sur les fantaisies en ouvrages et les nouveautés, que nous choisissons; il est peut-être un peu tôt pour en parler en septembre, mais madame Lebel-Delalande, moins occupée en ce mois qu'en novembre et en décembre, se met très-obligamment à notre disposition pour tous les renseignements que nous allons donner.

Les belles tapisseries, genre ancien, sont toujours fort en vogue, et plus les teintes sont effacées, plus elles ont l'art de plaire. Sous cette influence du goût actuel, madame Delalande a fait copier d'anciens débris de vieilles tapisseries, qui ont une vogue incontestable. Le goût qui préside, soit au raccord d'un dessin trop usé, soit à la disposition des tons et à la combinaison des couleurs, laisse aux vieilles tapisseries copiées ou remises à neuf le cachet *ancien et de vétusté*, qui est leur grand mérite. Nous avons vu une collection de ces dessins, disposés pour chaise, fauteuil, écran, coussin, offrant un choix immense, les uns tramés, les autres entourés, avec indication des laines. Les bandes pour portières, rideaux, sont naturellement en harmonie. Madame Lebel a établi un atelier spécial pour la réparation des anciennes tapisseries, Gobelins, Beauvais, etc.

Après les ouvrages de tapisseries, nous désignerons comme petits travaux charmants à offrir pour une fête ou en cadeaux d'étrennes : des éventails brodés à la main, de petits bouquets de myosotis, de fleurs des champs, de roses, le tout entremêlé de peinture; c'est un genre créé par madame Lebel-Delalande et qui a un vrai succès; des paniers à ouvrage de toutes les formes, appliqués de drap, brodés au passé ou décorés de broderie russe; des porte-cigarettes; des paniers à bonnet, cadeau d'une petite-fille à sa grand'mère, et tous ces travaux en dentelle anglaise, renaissance, Richelieu, de Venise, sous les formes de cravate, de garniture de robe, de fichu, de manche; des aubes, des nappes d'autel d'un très-grand effet et d'un travail courant et facile; les dessins sont souvent tirés d'ornements gothiques.

Nous mentionnerons encore une nouvelle broderie qui s'applique aux meubles et aux tentures; c'est un point de tapisserie compté, fait sur toile batiste écrue, au moyen d'une grosse toile d'emballage dont on tire les fils, la broderie finie; faite en soie grenat clair, elle se détache en relief. Cette broderie s'encadre de panne — sorte de peluche d'ameublement,—sur laquelle se brodent des points de fantaisie; c'est une nouveauté sur laquelle nous appuyons, parce qu'elle nous sort des appliques de drap et que l'effet en est des plus élégants et des plus artistiques. C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4118

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 35, rue du Bac.

Chapeaux de Mlle Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de jeune fille.—Jupe en faille bleu de ciel, découpée à grandes dents rouleautées en pareil, sous lesquelles est placé un plissé de faille, tunique en grenadine bourette bleue et blanche, bordée d'un plissé de faille; devant, à gauche, large quille en faille rouleautée, terminée en pointe, et sur laquelle sont disposés des nœuds de faille bleu de ciel. Corsage montant en grenadine, bordé d'un double liseré de faille; dos à longue traîne réunie à la tunique devant et bordée également d'un plissé de faille; cette traîne est ouverte au milieu, à la hauteur de la basque, et les deux côtés sont bordés d'un large biais en faille bleu de ciel, liseré sur la grenadine et rabattu à l'envers; elle est relevée en plusieurs fois au milieu; deux larges bretelles en faille liserée, terminées en pointes devant et derrière, sont placées sur le corsage. Petit col droit liseré; manche en grenadine avec parement relevé, bordé d'un biais de faille et terminée par un sabot composé de quatre plissés alternés grenadine et faille. — Chapeau en paille d'Italie, orné d'une chicorée bleu de ciel très-fournie; au-dessous, diadème de némophiles tilleul et bleu pâle. — Manteline (1) en matelassé blanc, bordé d'un effilé boule en laine, au-dessus duquel est posée une garniture plate en plumes bleues; capuchon très-étroit lacé par une corde de soie bleue, et fixé à la taille par un macaron en corde, sous lequel la pèlerine est légèrement relevée.

Toilette de jeune femme. — Robe princesse (2) en faille marron, avec écharpe en Bagnols mousse, crème; petits côtés du dos en Bagnols. La jupe est bordée de trois plissés marron et crème alternés; la draperie crème jetée sur la robe est bordée d'un plissé marron qui en recouvre un en Bagnols mousse; elle est croisée plusieurs fois et arrêtée derrière à droite, sous une agrafe crème, d'où s'échappe un long pan, carré d'un côté arrondi de l'autre, s'étendant sur la traîne; col en faille, liseré de crème; manche en faille, bordée d'un plissé crème que surmonte un plissé marron partant d'un parement plat en Bagnols. (Le devant de cette toilette est à la page 3 du cahier de septembre). — Guirlande de roses variées, rouges, rose chair et jaunes, mêlées de feuillage et de boutons, avec une traîne sous laquelle est placé un nœud de satin à longs pans.

(1) Voir la planche de patrons de ce mois.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 septembre.

Toilette d'enfant (1). — Robe en popeline de soie grise avec plastron évasé, en faille gris plomb, partant de l'épaule; il est traversé de deux galons mosaïque avec boutons de nacre blanche disposés en écaille; la robe est boutonnée sur le plastron par des boutons de faille; une rangée semblable est placée sur le côté droit. Dos formant paletot, liseré de faille et orné d'un galon, au bas et au milieu du dos; boutons de nacre le long du galon bordant le paletot, ils partent du milieu et sont disposés sur une longueur de dix centim. Jupe unie en popeline plissée; ceinture en faille sous le petit paletot; poche portefeuille liserée de faille; galon sur la partie rabattue. Manche à parement double et liseré de faille; galon sur le premier parement, écaille de boutons de nacre en biais sur le second. — Chapeau en paille belge, relevé sur le côté, avec double revers en velours noir, et passant de faille blanche entre les deux revers; dessus, plume blanche entourant la calotte et nœud de faille blanche derrière.

GRANDE PLANCHE NOIRE

Modèles de Mlle Lecker, 3, rue de Rohan.

1er CÔTÉ

BANDE, TAPISSERIE PAR SIGNES. Ce modèle servira pour encadrement de rideau ou portière, pouff, coffre à bois, etc.; voir pour les teintes la petite bande en couleur.

2e CÔTÉ

ALPHABET pour drap, plumetis (Voir à la page 8, du cahier de septembre, les lettres : V et W).

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 septembre.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

BANDE CHIMÈRES, modèle en petit de la bande en tapisserie par signes.

CARTONNAGE

ABAT-JOUR. Imitation de porcelaine opaque; premier tiers.

NEUVIÈME CAHIER

Petite corbeille de table à ouvrage. — Milieu du coussin, paru en août. — Toilette de visite. — Toilette en grenadine. — Dentelle renaissance. — Entre-deux frivolité. — Robe en mousse multicolore. — Col pour enfant. — Deuxième toilette, gravure n° 4119, devant. — Garniture. — Entre-deux, guipure de Venise. — Garniture — Panier à bois. — Chapeau en tulle perlé. — Applique. — Chapeau en tulle. — Dentelle au crochet. — Robe anglaise pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Robe princesse pour petite fille. — Costume pour petit garçon de sept à huit ans. — Costume en linon bourette, devant et dos. — Henriette. — V. — Parure guipure Richelieu. — Botte de baby. — W.

PLANCHE IX

1er CÔTÉ

MANTELINE, grav. 4118.

ROBE ANGLAISE POUR PETIT GARÇON de 4 à 5 ans, p. 7. } cahier de septembre.
BOTTE DE BABY, page 8. } cahier de septembre.

2e CÔTÉ

ROBE DE PETITE FILLE. } page 7, même cahier.
COSTUME POUR PETIT GARÇON de 7 à 8 ans. } page 7, même cahier.

MOSAIQUE

M. Patin, l'académicien, le savant helléniste, désirait occuper la chaire de littérature grecque en Sorbonne : elle lui fut disputée par M. Victor Leclerc, qui l'obtint. Peu de temps après, parut dans un journal un article brillant et excellent sur les mérites de M. Leclerc; il s'informa, et apprit que M. Patin en était l'auteur. Peut-on rien de plus délicat?

Il n'y a pas de petites choses en ce monde, attendu que Dieu se mêle de toutes.

Mme Swetchine.

—

Les meilleurs conseils sur l'art d'être heureux sont aussi faciles à suivre que celui de se bien porter quand on est malade

Id

RÉBUS



Explication du rébus d'Août : *Il y a loin de la coupe aux lèvres.*
Le mot de l'Énigme du numéro d'Août est : *Noix.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 — 2350 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot 2.

Toilettes de Mlle Vidal *42, r. Vivienne – Modes et Costume d'Enfant de Mlle* Tarot, *r. Favart. 4 – Foulards de la* Compagnie des Indes *42, r. de Grenelle St. Gin. – Mon de la* Scabieuse. *Spécialité pour deuil, r. de la Paix 10* – Teinturerie Européenne. *26, Bd. Poissonnière.*

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE ET FIN)

Comme Tibère à Caprée, auquel on l'a souvent et avec raison, comparé, il n'était préoccupé que du soin de déguiser aux yeux de tous, de même qu'il eût voulu se dissimuler à ses propres yeux, ce mortel dépérissement. Plus de vieux habits râpés, plus de costumes parcimonieusement bourgeois :

« ...Ne portoit que robbes de satin cramoisy » fourrées de bonnes martres, et en donnoit à » ceux qu'il vouloit, car nul ne lui eust osé » demander, ne parler de rien. »

Que l'idée ne lui venait-elle de se parer aussi d'une mansuétude inaccoutumée? Mais non :

« Il fesoit d'aspres punitions pour estre craint, » et de peur de perdre obéyssance, car ainsi me » le dit luy-même. »

Ici, ne voyons-nous pas apparaître le farouche personnage, escorte obligée de Louis XI, dans nos souvenirs, son terrible compère, le prévôt Tristan, ministre inflexible de ses vengeances ou de ses méfiances cruelles ? Philippe de Comines n'en dit pas un mot dans tout le cours de son ouvrage; il semble que sa plume aurait eu peur de tracer ce nom. Mais c'est bien lui, c'est ce fameux Tristan l'Hermite, on n'en peut douter, qui présidait à ces « aspres punitions » dont il vient d'être parlé.

Pour mieux tromper au loin princes et peuples sur son état, le moribond dépensait des sommes énormes en achats d'animaux rares, qu'il faisait venir des provinces reculées ou des contrées étrangères : — « Des chiens, en envoyoit quérir partout, » — dit l'auteur; et il nous donne une énumération curieuse, qui nous montre quelles étaient les variétés canines alors en faveur, telles que *levrettes, levriers, espaigneux de Bretagne, petits chiens velus de Valence,* payés à des prix fous. Il demandait à l'Afrique des bêtes féroces; à la Scandinavie des élans et des rennes, animaux jusqu'alors inconnus, que, sous les noms de *helles* et de *rengiers,* Comines décrit assez exactement.

« Quand toutes ces choses lui estoient amenées, » il n'en tenoit compte, et la plupart des fois, ne » parloit point à ceux qui les amenoient. »

Un jour, dans ce morne intérieur du Plessis, apparaît un visiteur bien nouveau. De cette apparition soudaine la morose forteresse devrait être toute réjouie. Ce n'est, pour le coup, ni un rennel ni un élan : — C'est un enfant!

« En cet an 1483, voulut le Roy voyr monseigneur le Dauphin, lequel il n'avoit pas veu » depuis plusieurs années, car il craignoit qu'i » fust veu de guère de gens, tant pour la santé » de l'enfant, que de peur qu'on ne le tirast hors » de là, et que soubs ombre de luy quelque assemblée se fist en son royaume, car ainsi avoit-il » esté fait de luy contre le Roy Charles VII son » père, à l'heure qu'il n'avoit que treize ans. »

Le jeune prince avait à peu près ce même âge, unique analogie d'ailleurs qu'on pût signaler entre lui et le Dauphin Louis au temps de la *Praguerie*. Son intelligence était endormie, son ignorance complète. Ce père presque inconnu, et devant lequel il n'éprouvait guère qu'un sentiment d'effroi, lui donne, sur le gouvernement du royaume, quelques sages instructions, qui ne devaient guère profiter au futur Charles VIII, et le renvoie à Amboise. L'approche de la mort, qu'il entrevoyait malgré lui, prêtait à ses yeux un certain intérêt à l'existence de cet enfant. Ce

n'était pas son fils qu'il avait appelé devant lui : c'était son successeur.

Jusqu'ici, le lecteur de Philippe de Commines n'a pu soupçonner que Louis XI eût une famille ; maintenant qu'on lui connaît un Dauphin, on se demande s'il n'avait pas d'autres enfants, et peut-être aussi où était la Reine ?

Hélas! pauvre Charlotte de Savoie, toujours tremblante et terrifiée sous la loi d'un maître refrogné, elle n'avait jamais eu rien d'attrayant dans sa personne ; — « très-bonne dame au demourant, » — dit Comines, dans la seule phrase où il parle d'elle. La Reine n'était pas là.

Des deux filles du Roi, l'aînée, la princesse Anne, avait seule, avec son mari, le sire de Beaujeu, le privilége de pénétrer parfois jusqu'à lui. Nous verrons un peu plus loin à quelles conditions.

Autour de ce fauteuil de malade, qu'y avait-il donc ?

« Pour compagnie, tenoit léans (dedans) un » homme ou deux, gens de petites conditions » et assez mal renommez. »

Ces gens de peu de considération, le seigneur d'Argenton ne daigne pas les désigner autrement ; mais nous nommons tout bas, en première ligne, Olivier le Diable et Tristan l'Hermite.

Tandis que cette vie de roi allait s'éteignant de jour en jour, la fortune semblait se complaire à en marquer le terme par de nouveaux sourires. La fin prématurée de Marie de Bourgogne ; les fiançailles de sa fille tout enfant avec le Dauphin ; la disparition du roi d'Angleterre, Edouard IV, qui, déçu dans l'espoir dont il se berçait depuis l'entrevue de Picquigny, de voir un jour sa fille Dauphine de France, prend la chose tellement à cœur que, si nous en croyons Comines, il en meurt de déplaisir, sont, pour Louis XI autant de sujets de vive satisfaction. Il se réjouissait devant ces tombes ouvertes avant la sienne. — La sienne allait s'ouvrir bientôt après.

Le Roi avait expressément recommandé qu'on lui épargnât, quand l'heure de se préparer au départ suprême viendrait pour lui, ce mot terrible de mort, qui le glaçait d'effroi. — *Parlez-bas*, telle était la formule qui devait le déguiser. — Mais Louis XI avait déjà cessé de vivre, car il n'était plus obéi. Cette heure tant redoutée arrive ; il en est brutalement averti. Il se révolte encore : — Non, il ne mourra point. — Une crise nouvelle se déclare, et soudain un grand changement s'opère en lui.

« Estois présent à la fin de la maladie, par » quoy en veux dire queque chose, » continue Comines. Laissons-lui la parole :

« Ledit seigneur se jugea mort, et sur l'heure » envoya quérir le sire de Beaujeu... Après, en- » voya le chancelier et toute sa sequelle porter » les sceaux audit Roy son fils... La parole ne » luy faillit, depuis qu'elle luy fut revenue, ne le » sens, ne jamais ne l'eut si bon... jamais en » toute sa maladie ne se plaignit comme font » toutes sortes de gens quand ils sentent mal. » Au moins suis-je de cette nature, et en ay vu » plusieurs autres; et aussi l'on dit que le » plaindre allège la douleur. »

Tous les philosophes ne sont pas d'accord sur ce point, que nous ne prendrons pas sur nous de décider ; mais le spectacle qui se présente à nous ici est digne d'attention. Cet homme, que l'idée seule de la mort terrifiait, le voilà devant elle, quand tout espoir est perdu, en pleine possession de lui-même, calme et résigné. Et pourtant, que de spectres sanglants devaient assiéger ce lit d'agonie !

« Sur ce, dit Comines, je veux faire compa- » raison des maux et douleurs qu'il a fait souffrir » à plusieurs à ceux qu'il a soufferts avant mou- » rir. »

Là-dessus, il retrace de nouveau les terreurs de la mort dont le Roi était obsédé, les rudesses de l'insolent Coictier, profitant de cette faiblesse pour faire trembler devant lui l'homme devant qui tout tremblait : la dureté cruelle avec laquelle ce même Coictier et l'infâme Olivier, gorgés l'un et l'autre de ses dons, lui avaient annoncé sa fin prochaine :

« Tout ainsi qu'à deux grands personnages » qu'il avoit fait mourir de son temps (dont l'un » fit conscience à son trépas, l'autre non, ce fut » le duc de Nemours et le comte de St-Pol), fut » signifiée la mort par commissaires députés à » ce faire, lesquels en briefs mots leur déclarèrent » leur sentence, ainsi signifièrent à nostre Roy » les dessus dits sa mort, en briéves paroles » et rudes. »

C'est ici la seule allusion que fasse Comines à l'inique procès et au supplice du malheureux duc de Nemours. Un remords avait donc su se faire place parmi les tourments d'esprit de l'impitoyable Louis XI ?

Viennent ensuite les soupçons continuels qui torturaient sa vie.

« Il avoit crainte de son fils, et le faisoit étroi- » tement garder... Il avoit doubte à la fin de sa » fille et de son gendre, et vouloit savoir quels » gens entroient au Plessis quant et eux (avec » eux.) »

Non-seulement il voulait connaître les gens qui formaient la suite de la dame et du sire de Beaujeu; par un ordre secret donné à ses gardes, ceux-ci les surveillaient de près, et même les fouillaient.

« Or, regardez » — poursuit Comines, « s'il » avoit fait vivre beaucoup de gens en suspicion » et crainte soubs luy, s'il en estoit bien payé. »

Ce n'est point tout encore. Continuons :

« Il est vray que le Roy nostre maistre avoit » fait faire de rigoureuses prisons, comme cages » de fer, en bois et autres couvertes de plaque ; de » fer par le dehors et par le dedans, avec ter- » ribles ferrures, de quelques huict pieds de large,

» et de la hauteur d'un homme et un pied plus.
» Le premier qui les devisa (inventa) fut l'Evesque de Verdun, qui, dans la première qui fut faicte, fut mis incontinent, et y a couché quatorze ans. »

N'est-ce pas l'histoire du Taureau de Phalaris, dévorant, avant toute autre victime, son propre fabricateur, dans ses flancs de bronze incandescent? Christine de Pisan, que nous ne manquons jamais d'évoquer quand il s'agit d'érudition, n'aurait pas dit mieux. Mais Philippe de Comines ne remonte guère dans le passé; et, anticipant au contraire sur les événements qui suivirent la mort de Louis XI, il ajoute, toujours à propos de cet évêque de Verdun, inventeur des fameuses cages :

« Plusieurs l'ont maudit, et moy aussi, qui » en ay tasté soubs le Roy de présent l'espace de » huict mois. »

A cette captivité si affreuse en elle-même, se joignait pour quelques prisonniers un autre supplice :

« Autrefois avoit fait faire à des Allemans des » fers très-pesants et terribles pour mettre aux » pieds, fort malaysés à ouvrir, la chaine grosse » et pesante, et une grosse boule de fer au bout, » beaucoup plus pesante que n'estoit raison, et » les appeloit-on les *fillettes du Roy*. »

Suit un nouveau tableau de la séquestration volontaire à laquelle se condamnait Louis XI :

« Avant mourir, se trouva en semblable et » plus grande prison, et aussi plus grande peur » que ceux qu'il y avoit tenus. »

Ces tortures ingénieuses, ces cages de fer et ces terribles *fillettes du Roy*, qui n'en a entendu parler? Le témoin oculaire, si calme et si grave, qui vient de nous en tracer la saisissante description, s'excuse de rapporter ces choses. S'il le fait, c'est pour dire :

« Que ce que le Roy a souffert, doit estre réputé à punition que Nostre Seigneur luy a » donnée en ce monde, pour en avoir moins en » l'autre. Et aussi afin que ceux qui viendront » après luy soient un peu plus piteux (compatissants) au pauvre peuple, et moins aspres à » punir qu'il avoit esté. »

Paroles aussi justes que sévères. Néanmoins la plume de courtisan qui vient de les écrire, s'en effraie, et s'empresse de les atténuer :

« Combien que je ne luy veux pas donner » charge, ne dire avoir veu meilleur prince. Il » est vray qu'il pressoit ses subjects, toutes fois » il n'eust souffert qu'un autre l'eust fait, ne » privé ne estrange. »

Le correctif est curieux. Mais le sire d'Argenton nous a tenus longtemps auprès du lit de mort de Louis XI; il ne lui reste plus qu'à noter l'instant de son dernier soupir :

« Il décéda le samedy, pénultième jour d'août » 1483, à huict heures du soir, audit lieu du » Plessis, où il avoit pris la maladie le lundy » de devant. Nostre Seigneur ait son âme, et le » veuille avoir receu en son royaume et Paradis. »

Après avoir, pour ainsi dire, enregistré cet acte de décès, l'auteur expose encore de nouvelles considérations plus hautes et plus générales. Il en remplit un chapitre intitulé : *Discours sur la misère des hommes et principalement des princes*, et cite en exemple ceux de son temps, à commencer par Louis XI.

« Je l'ay connu, » dit il, « et ay esté son serviteur, à la fleur de son âge et en ses grandes » prospérités ; mais je ne le vis oncques sans » peines et sans soucy. »

Dans cette vie de roi enviée de tous, ni plaisir ni repos; telle est en abrégé la dernière retouche que donne Comines au portrait de son héros. Nous en sacrifions à regret le détail plein d'intérêt, ne voulant pas prolonger indéfiniment cette analyse. A la suite de Louis XI, défilent Charles le Téméraire, Édouard IV, Richard III, et divers autres princes, jusqu'à Mathias Corvin et Mahomet II. L'auteur arrive enfin à sa conclusion, écrite d'un style élevé, et à laquelle on ne peut qu'applaudir :

« N'eust-il pas mieux valu à eux, et à tous » autres princes et hommes de moyen estat qui » ont vecu sous ces grands, moins se soucier et » se travailler... et plus craindre à offenser Dieu » et à persécuter le peuple et leurs voisins... et » prendre des ayses et plaisirs honnêtes?.. Pourroit-on voir de plus beaux exemples pour connoistre que c'est peu de chose que l'homme, et » que cette vie est misérable et briefve, et que » ce n'est rien des grands? Dès qu'ils sont morts, » tout homme en a le corps en horreur et vitupère (mépris) et qu'il faut que l'âme sur l'heure » se sépare d'eux pour aller recevoir son jugement. »

Longtemps après, Malherbe, inspiré par la grande poésie des psaumes, disait la même chose, dans ces beaux vers, que nous savons tous par cœur, sur la vanité des grandeurs humaines :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette Majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et dans ces grands tombeaux où ces âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Avec Louis XI disparait le grand intérêt des Mémoires de Comines; cette œuvre de longue haleine ne lui est pourtant pas exclusivement consacrée. L'auteur jette souvent un regard hors de France, et tient son lecteur au courant des événements contemporains qui se produisent en pays étranger. Mais la figure qui, entre toutes, y ressort plus en relief et occupe le plus de place, est celle de ce personnage complexe, d'une si puissante originalité, — homme mauvais et habile roi, — que Comines avait choisi pour

maître. Attaché onze années à son service, admis dans son intimité comme dans les secrets de sa politique, il a dû voir et savoir bien des choses encore qu'il ne dit pas. On lui reprocherait volontiers de veiller sur sa plume, comme jadis, sans doute, il veillait à la cour sur sa langue.

Il tait absolument ou ne fait qu'indiquer d'un ton de regret maint acte haineux et cruel du despotisme royal. C'est ainsi, comme on l'a constaté plus haut, qu'il nomme à peine en passant le duc de Nemours. D'autres exemples du même genre pourraient être cités; néanmoins, quiconque veut voir un Louis XI bien réel, un Louis XI en pleine vie et en pleine action, ne doit pas le chercher ailleurs que dans les Mémoires de Philippe de Comines.

Après la mort de ce roi, le sire d'Argenton se vit éloigné de la cour et de la sphère gouvernementale, où désormais présidait la dame de Beaujeu. Il marque dans l'opposition qui se déclare contre le nouveau régime, s'attache aux intérêts du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et lui, le froid politique, l'homme rompu à la pratique des affaires, prend part à la *guerre folle*. Il a sa part aussi des châtiments sévères qui en frappent les auteurs, et *tâte* durant huit mois, comme il nous l'a dit, de l'une de ces cages qui lui en font à si juste titre maudire l'inventeur. Cité ensuite devant le Parlement pour y répondre de faits antérieurs, qui, s'ils étaient prouvés, entacheraient jusqu'à certain point son honneur, il est condamné à un exil de dix ans, et à la confiscation d'un quart de ses biens.

En face de sa situation présente, cet esprit actif et réfléchi se retourne vers le passé, et il occupe ses loisirs forcés à écrire les six premiers livres de ses Mémoires, qui se terminent à la mort de Louis XI. Son intention évidente, comme le prouve la conclusion que nous avons transcrite en partie, avait d'abord été d'arrêter là son travail; plus tard, cependant il y ajoute deux autres livres. Ce n'est pas pour nous raconter ses disgrâces, car il n'en dit rien; mais un nouveau champ d'activité, une nouvelle source de souvenirs se sont ouverts pour lui. Rappelé au bout de peu d'années d'absence à la cour de Charles VIII, où se prépare l'expédition de Naples, il emploie au service du jeune roi, dans cette autre *guerre folle*, qu'il ne laisse pas de blâmer sévèrement, ses talents éprouvés de négociateur. C'est donc en Italie que nous transportent plus particulièrement ses récits. Il nous montre Milan, Florence, Venise, — cette belle Venise, avec toutes ses magnificences, qu'il se complait à décrire, avec ses habiles politiques, contre lesquels il a grande peine à jouter. Il nous met en relation personnelle avec Louis le More, avec Savonarole, et d'autres personnages fameux de la Péninsule. Mais tout ceci forme comme un ouvrage séparé, et mériterait une analyse spéciale.

On sait que Charles VIII survécut peu de temps à son retour en France. Le sire d'Argenton n'avait pas grand sujet de le regretter :

« Croy » — dit-il, tout en louant la bonté du défunt, « que j'ay esté l'homme du monde à qui
» il a fait plus rudesse; mais cognoissant que ce
» fut en sa jeunesse, et qu'il ne venoit pas de luy,
» ne luy en sceus jamais mauvais gré. »

Il avait grand sujet au contraire de saluer avec joie l'avénement de Louis XII. Sans le moindre retard, il court lui porter ses hommages :

« J'allay devers ce roy nouveau, de qui j'avois
» esté aussi privé que nulle autre personne, et
» pour luy avois esté en tous mes troubles et
» pertes; toutes fois, pour l'heure, ne luy en
» souvint pas fort. »

L'auteur n'en dit pas davantage, mais c'est assez. Il paraît que si Louis XII ne vengeait pas les querelles, il ne payait pas non plus les dettes de reconnaissance du duc d'Orléans.

Philippe de Comines se retira dans sa terre d'Argenton. C'est là qu'il rédigea les deux derniers livres de ses Mémoires; c'est là aussi qu'il mourut, l'an 1507, léguant à la postérité dans l'ensemble de cette œuvre importante, écrite d'un style sage sans être incolore, parfois même avec une certaine éloquence, l'un des documents de notre histoire les plus authentiques, les plus curieux et les plus consultés.

APHÉLIE URBAIN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

MARIE-FÉLICE DES URSINS
DUCHESSE DE MONTMORENCY
PAR MGR FLICHE

—

Les parisiens qui, les jours de congé, parcourent le bois de Montmorency, gravissent les hauteurs d'Andilly, se font promener en gondole sur le lac d'Enghien, ou vont à Chantilly, assister aux courses de chevaux, ne pensent guère aux premiers possesseurs de ces beaux domaines, si divisés aujourd'hui, à ces premiers barons chrétiens, race illustre qui donna à la France six connétables, onze maréchaux, six amiraux, tous grands serviteurs du roi et de l'État, ni au dernier héritier de tant de biens et de dignités, à cet Henry de Montmorency, dont une mort tragique arrêta la brillante et courte destinée.

Plus d'une fois sans doute, avec sa jeune femme, il visita ce charmant pays, son héritage, ne se doutant pas, lui, que sa tête tomberait sous la hache; elle, qu'elle finirait sa vie, humble et cachée, dans un cloître. Quand ils parcouraient ces riants paysages, ils étaient jeunes et l'avenir semblait leur appartenir, mais l'avenir est au Seigneur, et l'antique Isis, dont nulle main n'a levé le voile, est bien l'emblème de nos jours futurs. C'était la reine Marie de Médicis qui avait négocié le mariage de Henry II, duc de Montmorency, avec Marie-Félice des Ursins, issue d'une des plus anciennes familles d'Italie; elle n'avait que treize ans lorsqu'elle quitta sans retour son pays et sa famille; son jeune mari en avait vingt à peine : il se plurent et s'aimèrent dès le premier jour de leur union. Marie-Félice était belle : ses portraits nous montrent des traits réguliers, de grands yeux surmontés de longs sourcils noirs, une bouche petite et sérieuse, et une physionomie à la fois grave et sereine, où la bonté règne, mais dont la fierté n'est pas absente. Dès sa jeunesse, elle montra les plus heureuses inclinations : elle était très-modeste, très-généreuse, très-humaine, et sa vive piété s'accordait avec la tendresse passionnée qu'elle avait vouée à son mari. Elle vivait pour Dieu et pour lui; elle honorait le haut rang où elle était placée par une libéralité, une charité sans mesure; à la Cour, dans ses terres, dans son gouvernement du Languedoc, elle était l'asile de toutes les infortunes, et l'on cite de cette bonté d'âme des traits vraiment touchants, tel que celui du pauvre enfant, transi par le froid, et recueilli dans le carosse, réchauffé sur les genoux et sou les caresses de la duchesse de Montmorency. Il semblait qu'elle voulût acheter ainsi du ciel le droit d'être heureuse avec son mari, pour lequel son amour croissait de jour en jour; elle ne pouvait supporter de le voir loin d'elle, comme si elle eût pressenti le coup funeste qui devait les séparer à jamais.

Montmorency était comblé des grâces de la Cour; il était arrivé au point culminant de son existence, il s'était distingué dans la guerre contre les Huguenots du Midi, il avait remporté de grands succès dans la guerre de la France contre l'Italie, et, rassasié de pouvoir, d'honneurs et de jouissances, il ne pensait plus qu'à goûter paisiblement la vie et à la consacrer à sa femme, qu'il voulait ne plus quitter. Il faisait arranger somptueusement le château de Chantilly, et il se promettait d'y passer de longs et heureux jours avec Marie-Félice... Ce fut dans ce moment de repos, parmi ces projets d'avenir, qu'un acte insensé, un acte de haute légèreté, si ce n'est de haute trahison, précipita le duc de Montmorency dans cette voie rapide et funeste qui devait aboutir à l'échafaud.

Gaston d'Orléans s'était brouillé une fois de plus avec son frère Louis XIII, ou, pour mieux dire, avec le grand Richelieu : il lui avait déclaré la guerre (1632). Il rentrait en France, par le Midi, avec un corps de troupes relativement considérable; ses adhérents cherchèrent à entraîner dans son parti Henri de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et ils y réussirent, en dépit des larmes et des prières de la duchesse : elle le suppliait à genoux, au nom de l'amour qu'elle avait pour lui, au nom de ses devoirs envers l'État, de ne pas se liguer avec un prince rebelle, mais ses adjurations furent inutiles. Gaston entra en Languedoc avec son corps de troupes espagnoles, et Montmorency se joignit à lui. « Il paraît, dit Sismonde de Sismondi, que Montmorency accueillit l'appel de Gaston, comme il

» aurait accueilli sa demande de lui servir de » second dans un duel, sans se soucier de la » justice de la cause pour laquelle il allait se » battre, sans consulter l'intérêt public, celui » de la province qu'il gouvernait ni le sien » propre, et seulement comme exercice de bra» voure. » Ce jugement paraît fondé, mais combien cette étourderie aveugle fut promptement punie ! Le 23 août 1632, Montmorency fut déclaré coupable de lèse-majesté, déchu de tous ses honneurs, grades et dignités; ses biens furent confisqués, et ordre fut envoyé au Parlement de Toulouse de lui faire son procès. Le caractère de Montmorency ne devait pas le faire reculer devant les promptes conséquences de sa rébellion. Il marcha en avant : le 1er septembre, les troupes de Gaston, commandées par le duc, rencontrèrent, près de Castelnaudary, celles du roi, commandées par le maréchal de Schomberg. L'action ne dura qu'une demi-heure et ne coûta pas la vie à cent hommes : Montmorency s'y comporta avec une valeur sans pareille. Couvert de blessures, il fut fait prisonnier ; son procès fut rapidement instruit et il se vit condamné à être décapité. Cette tragédie se passa dans l'espace de deux mois : complot, réalisation, châtiment.

Que l'on juge de la douleur de Marie-Félice ! elle ne put revoir son malheureux mari, et Louis XIII se refusa obstinément à toutes les supplications qu'elle lui fit adresser; il ne voulut même pas la recevoir, alors qu'elle le conjurait de permettre qu'à ses pieds, elle implorât sa miséricorde; il la soupçonnait de connivence avec le duc et c'en était assez pour qu'elle fût comprise dans ces extrêmes rigueurs.

Louis XIII résista à toutes les prières. Le maréchal de Châtillon lui montra les physionomies affligées de toutes les dames et de tous les seigneurs, qui pleuraient le sort de Montmorency,

« Un mot de votre majesté nous rendrait à tous la joie.

— Monsieur le maréchal, dit Louis XIII, je ne serais pas roi si mes sentiments étaient semblables à ceux des autres hommes. »

Un plus grand roi, son père, Henri IV, n'avait pas pensé de même.

La sentence du duc fut exécutée : il mourut dans des sentiments admirables, plein de repentir pour ses fautes, de pardon pour ses ennemis, de confiance en son Dieu. Sa femme l'occupa jusqu'au dernier instant : il lui écrivait, avant de monter à l'échafaud :

« Mon cher cœur,

» Je vous dis le dernier adieu avec une affec» tion semblable à celle qui a toujours été parmi » nous. Je vous conjure, pour le repos de mon » âme, que j'espère être bientôt au ciel, de mo» dérer vos sentiments et de recevoir de la main » de notre doux Sauveur cette affliction. J'ob» tiens tant de grâces de la bonté divine, que » vous devez avoir tout sujet de consolation. »

» Adieu, encore une fois, mon cher cœur,

» Montmorency. »

Ce coup de hache qui trancha la vie de Montmorency, sépara à jamais sa femme du monde et des plaisirs terrestres. Jamais il n'y eut de douleur plus grande et plus persévérante que la sienne ; elle pleura toute sa vie avec amertume l'époux qui lui avait tenu lieu de tout ici-bas; elle ne prit plus plaisir à rien, elle fut la vraie veuve de saint Paul, morte à toute joie humaine et ne respirant plus que du côté de Dieu. Car, si sa douleur fut immense, sa résignation l'égala presque, et à mesure que le temps s'écoulait, que les liens dont elle était captive (car la Cour la retint longtemps prisonnière) se desserraient, elle s'appliqua de plus en plus aux œuvres de charité et de piété qu'elle avait toujours aimées.

Elle résida pendant plusieurs années au château de Moulins, gardée par un exempt et deux soldats ; elle y vécut malade, solitaire, privée de consolations, et n'en trouvant qu'auprès de son crucifix, ou dans la vue du portrait de son mari, qui ne la quittait jamais. Lorsque ses amis eurent obtenu sa liberté, elle résolut de se retirer dans le monastère de la Visitation de Moulins, et de ne plus vivre que pour Dieu et pour les œuvres de miséricorde.

On peut voir dans l'ouvrage que nous analysons, le récit touchant de ces années si bien employées et où Marie-Félice ne cessa de répandre autour d'elle des bienfaits intarissables ; toute sa fortune appartenait aux pauvres, mais elle se plaisait surtout à secourir les anciens serviteurs, les anciens soldats du Duc, ou bien ses ennemis, et cette grande et rare vertu, le pardon des offenses, trouva en elle bien des occasions de s'exercer.

La vue de ses saintes amies de la Visitation, l'amitié intime qu'elle contracta avec la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal, ranimèrent en Marie-Félice le désir de la vie religieuse qu'elle avait ressenti dans sa première jeunesse ; elle régla avec le plus grand soin toutes ses affaires temporelles, elle éleva à la mémoire de son mari un magnifique monument sous lequel son corps fut déposé, elle combla de bienfaits ses amis et ses ennemis, elle consacra aux saints autels jusqu'aux moindres restes de ses parures mondaines, et, dépouillée de tout, en paix avec tous, elle se consacra à Dieu dans l'ordre fondé par saint François de Sales. Elle fut la plus humble des religieuses, et elle passa dix ans sous ce voile qui était comme la couronne de sa vie éprouvée. Les fêtes de la béatification de saint François furent sa dernière joie ; Marie-Félice des Ursins mourut, en odeur de sainteté, le 5 juin 1666, à l'âge de soixante-six ans. Elle avait passé trente-quatre ans dans un veuvage que Dieu seul consola, et elle laissa

avec la mémoire de son admirable amour conjugal, celle de sa piété, de sa mansuétude et de sa tendre charité envers les pauvres.

Nous avons rapidement analysé cette belle et sainte vie, en nous servant de l'ouvrage de Mgr Fliche, que nous recommandons vivement à nos lectrices; elles y trouveront des détails précieux et d'excellentes réflexions que nous n'avons pu même indiquer.

La critique ne perdant pas ses droits, peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir écrit que d'après les manuscrits des religieuses Visitandines, qui sont naturellement sur le ton d'un panégyrique continu. Quelques recherches historiques, puisées aux bonnes sources, auraient donné plus de valeur à ces éloges, que la piété et la vertu de Marie-Félice ont du reste mérités de tous ses contemporains, et le triomphe complet que cette belle âme a obtenu sur elle-même eût été plus édifiant si nous avions assisté à ses combats. *La perfection*, disait saint François de Sales, *n'est pas une robe qu'on se passe sur la tête;* c'est le début, l'essai, le progrès de cette œuvre difficile qu'il faudrait nous faire voir; or, dans la vie des saints et des personnes pieuses, on nous montre trop souvent la robe toute faite et on ne voit jamais les tâtonnements de l'ouvrière (1). M. B.

(1) Chez Oudin, libraire, rue Bonaparte, 68, Paris, 2 beaux volumes, avec portraits. — Prix : 10 francs.

LA SAINTE BIBLE

RÉCIT ET COMMENTAIRE, PAR L'ABBÉ SALMON

Le Livre par excellence, la *Bible*, occupait autrefois la place d'honneur dans la bibliothèque de famille: tous ne la lisaient pas intégralement, puisque l'Église, dans sa sagesse, défend de placer indistinctement entre toutes les mains les traductions en langue vulgaire du texte sacré; mais tous en connaissaient et la divine morale et les touchants récits; souvent, on apprenait à lire aux enfants dans l'histoire de Joseph ou de Ruth, et, avant que l'enfant ne sût épeler, les images, dont les grandes bibles étaient ornées, parlaient déjà à ses yeux. Cette pieuse habitude n'existe plus : on ne voit plus l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament* que dans les maisons à la fois pieuses et savantes, et l'éducation de famille a certainement beaucoup perdu à cet enseignement domestique qui servait d'introduction à l'histoire profane et à la science de la Religion.

La maison Didot, à qui les lettres sacrées et les lettres profanes sont tant redevables, vient d'éditer une très-belle Bible, ornée de belles gravures et imprimée avec un soin extrême : ce n'est pas le texte lui-même, mais c'est la partie historique, très fidèlement traitée de la Bible, des deux Testaments, le récit enrichi d'un commentaire, qui tantôt développe le côté moral, tantôt démontre la concordance du livre sacré avec toutes les découvertes de la science moderne. Les gravures, au nombre de 240, sont très-belles, très-artistiques; un sentiment religieux les anime; elles éclairent, elles vivifient le texte qu'elles accompagnent si heureusement.

Toutes les familles chrétiennes devraient posséder ce beau livre, lait des enfants, vin des vieillards, comme on le dit de la science sacrée elle-même; il est bon, il est beau, il est intéressant, et je ne crains pas d'ajouter que la modicité de son prix le met à la portée de toutes les bourses (1).

(1) Chez Didot, rue Jacob, 46, Paris. Magnifique volume broché, prix, 20 fr., relié chagrin plein, prix, 30 fr. — (Ne paraîtra que pour le mois de janvier 1875).

LA LECTURE UTILE

(SUITE ET FIN)

VI

Après cette première division qui contient les livres relatifs à l'homme lui-même, concret ou abstrait, extérieur ou intérieur, offert par la réalité ou pénétré par la science morale, nous plaçons dans une deuxième catégorie les ouvrages destinés à nous faire connaître les faits autres que nos actions et nos pensées, dans la mesure où ces faits sont susceptibles de ce que j'appellerai un intérêt humain.

Il faut distinguer, en effet, dans la narration d'un voyage, l'étude d'un peuple, la description d'un phénomène quelconque, entre l'analyse scientifique des faits, analyse destinée à devenir partie intégrante d'un ordre spécial de connaissances, et cette vue générale prise en quelque sorte du dehors et qui intéresse, suivant l'occurrence, nos instincts de poète, nos goûts d'artiste, notre curiosité d'homme du monde, nos tendances de moraliste.

Cette nouvelle catégorie de lectures me paraît

comporter la même division que la précédente.

Ces faits extérieurs à l'homme peuvent, comme notre nature elle-même, être considérés à un point de vue abstrait.

Ce que j'appellerai le point de vue concret, lorsqu'il s'agit de la connaissance des choses et on plus de l'âme, c'est leur description, leur écit, leur représentation en quelque sorte apparente et visible.

L'auteur, sans risquer de théories, sans aborder la haute sphère des causes, se contente d'être exact dans ses informations, et pittoresque dans ses peintures. Il rapporte ce qu'il a vu, et il le décrit avec plus ou moins de bonheur, suivant qu'il en a été plus ou moins vivement frappé. Il ne cherche pas à établir entre les objets ni un ordre logique ni une comparaison de leur importance réciproque. Il se contente de reproduire ce qu'il a, en effet, éprouvé. S'il arrive que les hasards des circonstances ou les dispositions de son caractère aient grossi outre mesure quelque mince détail, jusqu'à lui donner des proportions tout à fait exagérées, il ne daigne pas s'en inquiéter. Il lui paraît tout naturel que la réalité prenne la couleur et les dimensions de son récit.

Ce genre de littérature ne compte plus, comme le roman ou le théâtre, sur l'invention ou l'arrangement avoué des faits qu'on rapporte. Il est bien entendu qu'en Histoire, on les empruntera aux témoignages, aux documents, aux sources; que pour décrire une contrée, on l'aura soi-même parcourue et qu'on n'avancera rien si ce n'est sur les renseignements les plus exacts. Toutefois, il faut bien le reconnaître, ce genre d'ouvrages ne laisse pas de donner carrière aux préférences de l'écrivain comme à l'imagination du lecteur.

Comme il est absolument impossible de tout raconter, de tout dire, de tout peindre, comme il est impossible de donner l'inventaire exact de tous les objets qu'on voit et de toutes les paroles qu'on entend, il en résulte que chaque auteur ne voit, n'entend, ne distingue, parmi les innombrables détails de la réalité, qu'un très-petit nombre de faits, et ceux-là seulement qui pour lui font saillie. Il nous impose ainsi son point de vue propre, et ce que nous apercevons, en fin de compte, ce n'est plus le monde réel, mais seulement ce qu'il en a distingué et reproduit.

Ces réflexions expliquent aisément pourquoi nous ne nous attachons point aux ouvrages de cette catégorie, en raison de l'importance, de l'authenticité, de la portée des informations qu'ils nous livrent. Nous ne nous intéressons que fort médiocrement à la vérité que nous pouvons apprendre et à l'expérience que nous pouvons acquérir. Nous demeurons assez indifférents à la valeur intrinsèque de l'œuvre et au mérite qu'elle peut avoir de nous instruire. Ce qui nous touche avant tout le reste, c'est la physionomie personnelle de l'écrivain, l'originalité qu'il a pu donner à son récit, cette nuance *d'humour* et d'individualité propre.

On le voit : tous ces voyages, récits, souvenirs, itinéraires, mémoires, etc., ont tous ce caractère commun, qu'au lieu de chercher et de reproduire partout ce qu'il y a d'essentiel, ils sont faits pour relater, avant tout, le détail, l'incident, la particularité. Dès qu'il s'agit de tirer de ces faits des lois générales et des vues d'ensemble, c'est un travail tout nouveau à entreprendre. Il faut alors passer outre, laisser là l'observation superficielle et pittoresque, et pénétrer par delà les descriptions faites pour parler aux sens, jusqu'aux vérités générales, seules capables de répondre aux inquiétudes de notre esprit.

VII

On peut chercher, comme nous venons de le voir, dans le spectacle des événements du dehors, l'attrait de l'inconnu, le charme de la nouveauté et jusqu'au piquant de la bizarrerie; mais un esprit un peu ferme et un peu profond a l'habitude de se montrer plus exigeant.

Ces faits du monde social, quelles qu'en soient la nature et les vicissitudes, ne sont pas seulement des collections sans lien, assemblage temporaire et fortuit de phénomènes tout à la fois sans causes et sans effets. A mesure que le temps déroule les civilisations, il accuse de plus en plus la raison de leur durée et dégage la loi de leur progrès.

De même donc que, dans la sphère des études qui se rapportent à l'homme, il y a par delà l'enveloppe extérieure de nos actions, la pensée intime qui les médite et la résolution intérieure qui les arrête, il y a pareillement, dans l'étude des faits sociaux et extérieurs, deux degrés et comme deux échelons successifs de la connaissance.

C'est le progrès et c'est en même temps l'honneur de notre esprit, de chercher à connaître le fond des choses.

Ce fond des choses, lorsqu'il s'agit de l'histoire des peuples et de la connaissance des civilisations, ce sont les principes cachés sur lesquels reposent l'équilibre social, les vérités morales et religieuses auxquelles tour à tour la tradition demande la stabilité, et l'esprit d'initiative le progrès.

Les grands auteurs qui ont abordé cet ordre d'idées, ne sont pas restés étrangers aux faits particuliers sans lesquels les plus belles théories s'évanouissent en hypothèses. Ils se sont bien gardés de spéculer à vide et de substituer la généralisation à l'expérience. Le véritable but qu'ils ont poursuivi, n'est pas de nous transmettre les informations dont ils auraient pu faire usage. Ces informations n'ont été pour eux que des instruments, et comme l'échafaudage qui, après avoir soulevé le peintre jusqu'au plus haut

sommet de la voûte afin qu'il y achevât sa fresque, doit disparaître ensuite de l'édifice, sans qu'on ait jamais à l'y revoir.

Alors les faits de l'Histoire, de la Géographie, de la Littérature, de l'Art, ne sont plus le dernier terme où s'arrête notre pensée : ce qui reste dans notre esprit, ce sont les institutions des peuples, c'est l'esprit des civilisations, ce sont les grandes lois qui président aux révolutions pacifiques de l'Art et de la Littérature.

Ce serait mentir à la réalité et se faire volontairement illusion, que de méconnaître le peu de goût du public pour cette étude abstraite et supérieure des faits littéraires, moraux et politiques.

C'est à grand'peine si un petit nombre d'ouvrages parviennent à s'imposer à titre de chefs-d'œuvre, de telle sorte qu'on les lit plutôt par la honte de les ignorer, que par le désir de les connaître.

On en est venu à se figurer qu'il faut absolument être du métier pour trouver quelque intérêt à ces enseignements. Comme on n'a pas l'habitude de réfléchir assez pour se poser des problèmes, on ne saurait éprouver ni la jouissance de les entendre traiter, ni le besoin de les voir résoudre.

Peut-être les auteurs eux-mêmes ne sont-ils pas, sur ce point, à l'abri de tout reproche ?

Ils n'auront pour lecteurs, comme l'expérience le prouve, qu'un petit nombre d'hommes choisis et délicats, préparés par des études antérieures à tout comprendre et à tout saisir à demi-mot, désireux avant tout de n'être pas retenus au delà de ce qui est absolument nécessaire, ne consentant à prendre d'un raisonnement que la substance, et d'une inspiration que la fleur.

Il en résulte de plus en plus, que les écrivains tout à fait sérieux et élevés, perdent de vue le grand nombre, rétrécissent le cercle de l'auditoire qu'ils ont en vue et s'en tiennent décidément à l'élite. Ils ne font plus aucun effort et ne témoignent plus aucune complaisance pour quiconque n'atteint pas ce niveau exceptionnel.

Le manque de méthode que nous avons signalé s'explique chez un grand nombre d'hommes qui ne laissent pas de lire de temps en temps, avec la bonne intention de s'instruire; mais cette multitude d'idées isolées, curieuses, inutiles, qu'aucun lien ne rattache entre elles et que leur possesseur n'a jamais pensé à systématiser dans une vue d'ensemble, toutes ces pensées, tous ces jugements épars, au lieu de fortifier notre intelligence et de l'armer contre l'erreur, au lieu de l'établir d'une façon solide dans quelque théorie raisonnable ou dans quelque doctrine certaine, ne font malheureusement qu'augmenter l'indécision naturelle de ces faibles esprits, et ajouter de nouveaux prétextes à leurs irrésolutions et à leurs doutes

C'est un des grands malheurs de notre temps, que la plupart des hommes se partagent entre une curiosité trop prompte à satisfaire pour ne pas ressembler à de l'indifférence, trop insouciante de conclure pour ne pas arriver au doute, et une hardiesse de théorie, qui atteste tout à la fois la fragilité de leur expérience et leur impuissance à en user.

Le seul moyen de combattre les idées fausses qui vont en se répandant de plus en plus dans chaque ordre de connaissances, n'est pas tant de multiplier les informations et les renseignements, que de persuader aux hommes de changer leur curiosité en travail et de se donner, pour réfléchir sur les faits, la même peine que pour les apprendre.

ANTONIN RONDELET.

AT HOME

Nos lectrices nous permettront-elles de mettre sous leurs yeux une lettre que nous avons reçue et la réponse qui y fut faite? Le cas de madame Odile est peut-être celui de plus d'une d'entre elles, qui sait.. ?

Paris, le 25 juin 1877.

« Ma chère Madame :

» Maman vous a donc confié, à vous, sa vieille amie, que je ne suis pas tout à fait contente, quoique j'aie un excellent mari, un joli petit enfant (remarquez que je ne dis pas un *bébé*, nom tout au plus bon pour un petit chien), que nous jouissons d'une agréable aisance et que j'ai tâché d'arranger mon intérieur avec le plus de goût possible? Cet intérieur, ce charmant appartement du plus charmant quartier de Paris, je trouve que mon mari n'y habite pas assez :

voyez! il sort le matin pour ses affaires, il rentre, nous déjeûnons vite, il joue un peu avec notre Albert; il ressort de nouveau, en voilà jusqu'au dîner : je l'attends avec impatience, nous dînons (et j'ai soin que le dîner soit bon ; on assure que les messieurs ne détestent pas un gentil menu), il fume un cigare au balcon, il rejoue avec Albert, à moitié endormi, un amour, quand ses longs cils s'abaissent sur ses yeux brillants! puis la phrase inévitable :

» — Mon enfant, je sors!

» — Et où vas-tu?

» — Mais au club. lire les journaux... Va voir ta mère, toi, je viendrai te reprendre chez elle.

» Je fais la moue... quelquefois je prie... peine perdue! il prend son chapeau, m'embrasse rapidement, et sort. Nous en avons jusqu'à onze heures du soir, lorsque je passe la soirée chez maman, jusqu'à minuit lorsque je reste chez moi. N'est-ce pas affligeant? et cette désertion quotidienne n'est-elle pas faite pour fâcher et affliger une petite femme comme moi? Aussi je hais ce club qui chaque soir me prend mon mari, je hais ces affreux journaux, ces journaux sérieux et ennuyeux, ces journaux gais où mon mari lit de vilaines histoires qu'il me débite le lendemain et ui ne me font jamais rire; je hais presque les amis qu'il y rencontre et qui sont, ou des maris déserteurs comme lui, ou des célibataires qui n'ont rien de bon à lui apprendre... On dit qu'on joue au club, autre danger... la fortune de notre Albert pourrait y passer...

» Que faire? comment le retenir chez lui? J'ai eu l'idée d'inviter ses amis à dîner; eh bien, après le café, ils s'en allaient tous ensemble, et je n'avais gagné à cela que l'ennui et la fatigue d'une réception. On m'avait dit que les hommes aimaient le luxe intérieur: je m'en suis entourée; notre logement est original, distingué, et le fumoir de mon mari est un chef-d'œuvre. Vous ne l'avez pas vu? C'est tout à fait une salle de l'Alhambra. Il préfère le fumoir du club, et il préfère la conversation de ses amis à la mienne... Je ne sais pas parler politique, il est vrai; je m'intéresse peu aux élections; les Russes et les Turcs me sont parfaitement indifférents; mais enfin, nos intérêts et nos affections ne sont-ils pas en commun, et ne devrait-il pas trouver plaisir à côté de moi? Je le lui ai dit un jour, il m'a répondu :

» — De quoi te parlerais-je? et j'ai trouvé son accent si dur que j'en ai pleuré.

» Répondez-moi, et si vous possédez une bonne recette pour faire rester les maris chez eux, de grâce, envoyez-la moi.

» Odile. »

RÉPONSE.

« Chère Odile,

» Il est difficile d'appliquer une seule et unique recette à un mal aussi général que l'absentéisme des maris, et qui a, d'ailleurs, des causes diverses. Les mœurs étrangères, impatronisées chez nous, y ont multiplié pour les pauvres gens, les cabarets; pour une classe plus élevée, les cafés; pour les gentlemens, les cercles, les clubs, ces somptueuses demeures où l'on vit en toute liberté, où l'on fume, où l'on boit, où l'on joue sans rencontrer de contradiction. C'est là un grand mal assurément, et qui a sapé à la base les anciennes et à jamais regrettables mœurs françaises. Chaque mari a, par devers sa conscience, une petite raison parcutilière pour fuir sa maison ; celui-ci mettra en avant l'humeur peu aimable de sa femme (les femmes ne savent pas de combien de folies et de désordres leur humeur, leurs bouderies, leurs impatiences ont été le prétexte), un autre trouvera que les enfants sont gâtés et insupportables, et il ira oublier dans le *Kief* du cercle

Les embarras charmants de la paternité.

Un troisième alléguera le désordre et le décousu de sa compagne : rien ne se fait à l'heure, le dîner n'est jamais prêt, la maîtresse de la maison est toujours en courses et en visites. Un quatrième dira tout simplement :

« — Je m'ennuie chez moi, ma femme n'a jamais une parole raisonnable à me dire.

« Eh bien! ma chère Odile, je compatis au malheur de ce brave homme; je le vois réel et fréquent. Les femmes ont le tort de se désintéresser de ce qui occupe et préoccupe leur mari : les corps vivent côte à côte, mais les esprits voyagent dans des mondes différents. Voilà un homme qui aime la littérature et qui voudrait parler quelquefois, le soir, de ce qu'il a lu dans la journée : il lirait volontiers une lettre de Doudan, un feuilleton de Paul Saint-Victor, ou de Pont martin, ou un discours du P. Monsabré. Le philosophe, l'helléniste, le critique, le dominicain endormiront également la jeune femme, qui ne lit que son journal de modes. Que voulez-vous? Il prend son chapeau et va au cercle. Un autre est dans une grande administration, il porte le poids d'une lourde responsabilité, il voudrait causer, décharger son cœur, se plaindre peut-être,.. Sa femme ne le comprend pas; le langage technique dont il se sert est de l'hébreu pour elle, elle dit en hochant la tête : *Oui, mon ami! c est bien fâcheux, mon ami!* Il s'en aperçoit et se sauve au cercle. Un troisième aime les arts, mais sa femme tournerait le dos à la Madone de Saint-Sixte pour regarder dans le miroir si son chapeau lui va bien. Que voulez-vous? Il s'en va, il passe ses journées au Louvre ou à l'*Union artistique*, là où il peut raisonner à son aise de la ligne et de la couleur.

« Dites-moi, Odile, parlez franchement : entrez-vous dans les idées de votre mari? essayez-vous d'être pour lui un ami en même temps qu'une compagne? N'avez-vous jamais témoigné de l'ennui ou de l'indifférence lorsqu'il vous parlait de ses affaires, des contrariétés que lui donnaient

par exemple les entrepreneurs de travaux publics? n'avez-vous pas bâillé lorsqu'il énumérait les difficultés qu'il rencontrait et pour ce pont qu'il a construit, et pour cette route qu'il a tracée? — Qu'est-ce que cela me fait? vous dites-vous à vous-même... Il s'en est aperçu, que cela ne vous faisait rien, et il est allé chercher ailleurs des confidents et des distractions.

« Ma pauvre petite, prenez garde! rien n'est plus dangereux que l'isolement du mari et de la femme, allant chacun de son côté, la femme à ses petits plaisirs et à ses petites besognes; le mari, à ses travaux et à ses dangereux délassements.

« Il faut le répéter : les ménages les plus unis sont ceux où la femme ne s'est pas désintéressée des labeurs et des soucis de son mari; ou, s'il est ambassadeur, elle se préoccupe de ses négociations; laboureur, de ses semailles. Madame de Maintenon, qui fut une épouse modèle, ne s'occupait que de son royal mari et de ses chagrins : « Je l'ai vue quelquefois, dit mademoiselle d'Aumale, chagrine, inquiète, malade, prendre l'air le plus riant et le ton le plus satisfait, distraire le roi par mille inventions, l'entretenir seule quatre heures de suite, sans répétition et sans médisances... » Aussi avait-elle obtenu son entière confiance, et les profondes amertumes de la fin de ce règne triomphant furent toutes versées dans ce cœur fidèle.

La sympathie qu'on appelle lien des âmes, est plus nécessaire au mariage, que dans toute autre relation, elle est indispensable, elle doit se faire sentir à toute heure, dans les circonstances les plus graves et dans les plus minimes. Montrez-lui, chère Odile, montrez à votre mari que rien de ce qui le touche ne vous laisse indifférente. Qu'il trouve en vous la ménagère attentive qui veille à son bien-être, qui conserve par l'économie ce qu'il a acquis par le travail, et en même temps une amie, une confidente qui l'écoute toujours avec tendresse, et qui sache comprendre ses vues. ses chagrins qui sache même s'intéresser à ses goûts particuliers. qui sache aimer les médailles s'il est numismate, et les chiens s'il est chasseur. Est-ce donc si difficile? Essayez de mon système : un soir que vous verrez votre mari de belle humeur au lieu de lui parler de vous, parlez-lui donc de lui (vous savez que c'est le grand secret de l'amabilité?), interrogez-le pour vous instruire, sur ses travaux, demandez s'il est content, sortez de vous-même, entrez dans les idées et les pensées de cet autrui qui vous est si cher. Si vous ne réussissez pas, ne jetez pas le manche après la cognée, recommencez une autre fois, en choisissant bien le moment, et il me semble qu'avec un peu de tact et beaucoup de tendresse, vous finirez par triompher du Cercle qui est, en effet, l'ennemi du bonheur domestique.

Je vous livre ma recette, et je vous embrasse de tout mon cœur. M. B.



HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

I

L'ENFANT PALE

Il y a des esprits chercheurs, des esprits incrédules, des esprits curieux; ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse dans cet opuscule; c'est aux esprits confiants qui croient simplement ce qu'on leur dit, sans demander le pourquoi et le comment de ce qui leur paraît improbable ou impossible.

Donc, je ne suis ni un monsieur, ni une dame, ni une demoiselle; rien qu'une enveloppe, mais une enveloppe douée par la nature de trois facultés prodigieuses : voir, entendre et lire. M'appuyant sur ces trois facultés infuses, j'en ai acquis une quatrième tout aussi surprenante, celle de raconter tant bien que mal mes impressions, d'écrire mes mémoires : c'est ce que je vais essayer de faire Je sais que certaines personnes s'étonneront de ma hardiesse et mettront en doute ma véracité! Vous, esprit sincère et bienveillant, vous me croirez.

Nous étions au nombre de vingt-cinq, toutes portant le même nom, toutes unies par une entière conformité de physionomie, de goûts et d'aptitude. Notre patrie était une vaste et célèbre manufacture située... quand j'indiquerais bien exactement, comme font les géographes, le degré de latitude Nord ou Sud, plus le degré de longitude, on ne m'en saurait aucun gré. Je ne précise donc point. On nous fit venir toutes ensemble à Paris, rendez-vous universel, nous destinant à figurer dans le grand monde. Nous prîmes place, en arrivant au foyer des lumières, dans un des cartons d'un riche

papetier de la rue du Bac. Notre mine était fraîche et coquette, nous portions sur nos robes satinées, d'une blancheur de lis, une ceinture blanche aussi, et constellée d'or; une seule ceinture pour toute la famille, tel est l'usage dans le milieu dont nous faisons partie.

Installées dans la rue du Bac, la grande artère du faubourg Saint-Germain, nous attendions que le sort décidât de notre existence. En quelles mains allions-nous tomber? C'était une grave question. D'ailleurs, la distinction qui nous est propre et le haut prix que l'on attachait à nos personnes nous préservaient heureusement de tout contact vulgaire. Nous étions, si j'ose ainsi parler, des enveloppes patriciennes : ceci dit sans vaine gloire, car cet heureux hasard était dû à un concours de circonstances auxquelles notre action demeurait étrangère.

Un jour, par un temps pluvieux et détestable, une jeune dame d'un aspect doux et calme entra vers les quatre heures chez le papetier de la rue du Bac qui nous avait donné l'hospitalité. Je dois le dire, ce monsieur nous traitait avec toute la délicatesse imaginable, ne nous prodiguant pas au dehors, nous épargnant ces longues et pénibles séances que tant d'autres font dans une sorte de vestibule vitré, appelé montre, où l'on est tout le jour exposé aux regards et à la critique d'une population formée d'éléments hétérogènes. Nous sortions rarement de notre chambre, et l'on redoutait pour nous le soleil, la poussière, enfin tout ce qui flétrit la beauté.

Toutefois, nous ne nous faisions pas illusion : ce commerçant de bon ton et de bon goût, qui nous traitait avec égards, ne cherchait au fond qu'une occasion de se débarrasser de nous ; seulement, il y mettait une grâce dont nous lui étions reconnaissantes. Jamais il ne nous fit comparaître devant ces individus sans goût, qu'on dirait issus du Paysan du Danube, et qui n'apprécient ni la finesse de la surface, ni la séduction de la forme. Non, il attendait une conjoncture favorable et n'exposait point inutilement notre dignité.

La jeune femme qui, ce jour-là, entra dans le magasin, sans bruit, mais avec une modeste assurance, demanda précisément un *paquet* d'enveloppes... c'est par ce nom un peu vulgaire que l'on nous désigne quand nous vivons en famille. Elle portait un costume d'une simplicité ample et distinguée: le gris perle se mariait au noir et au blanc; de fines dentelles noires se jouaient avec des violettes de Parme sur une espèce de petite toque, destinée, paraît-il ,à couvrir sa tête, et qui ne la couvrait pas. Elle avait de petits pieds, les mains étroites, les doigts longs, les attaches fines; un visage où se peignait la bonté, une bonté de grande dame qui a trop d'esprit pour être fière.

On la fit asseoir et l'on mit à la servir beaucoup d'empressement. Un commis présenta avec politesse différents paquets d'enveloppes, longues, carrées, de toutes formes et de toutes grandeurs. La marquise les regarda sans plaisir et les toucha du bout des doigts, d'un air indifférent, bien que le commis, tout en frisant sa moustache, affirmât d'un ton bien sérieux que ces enveloppes étaient remarquablement jolies et bien faites. Peine perdue! La dame ne se laissait pas prendre aux habiles discours ; ce que voyant le maître de céans, il ouvrit la porte de notre chambre, nous tendit la main et nous fit descendre à l'étage inférieur en disant d'un ton courtois, mais positif :

« Voici, madame, ce qui se fait de mieux. »

Alors nous parûmes toutes ensemble, et l'œil intelligent de la belle marquise s'arrêta sur nous, pendant que ses doigts délicats, sortis pour un instant de leur joli étui de peau de chevreau, touchaient le tissu satiné de nos robes. Elle nous aima à première vue, car elle nous adopta pour sa propriété avant même de savoir quelle pouvait être notre valeur commerciale. Nous lui sûmes gré de nous avoir épargné ce détail prosaïque, et un commis nous ayant recouvertes, sans beaucoup d'attention hélas! d'un manteau gris, nous entrâmes de fort bonne humeur dans le petit manchon de la marquise. En passant devant la caisse, elle déposa une pièce valant cinq francs; on lui rendit de la monnaie et l'on partit, elle toute contente, et nous enchantées.

Nous n'avions pas fait cent pas, en remontant la rue du Bac, que l'omnibus de Vaugirard se croisa avec celui de Courcelles, tandis qu'un lourd tombereau de pierres occupait le côté droit de la rue, et qu'un coupé embarrassait le côté gauche. Ajoutez une voiture de maître sortant d'un hôtel et une dizaine de personnes se trouvant nez à nez sur le même trottoir, et vous comprendrez, sans le secours de Boileau, comment la marquise, légèrement troublée, fit un tout petit saut qui, imprimant à son parapluie un choc inattendu, ébranla le manchon et nous-mêmes. Nous passâmes, en une seconde, de la plus aimable quiétude à la prévision d'une catastrophe imminente.

Il y eut là effectivement quelque chose de fatal, comme une sorte de prédestination au malheur. Le charretier jura de son mieux, les omnibus s'arrêtèrent tout court, le cheval du coupé se cabra et le parapluie incivil d'un monsieur fort poli accrocha la dentelle du prétendu chapeau de la marquise. Celle-ci, porta instinctivement la main à la tête, et cette main étant précisément celle qui tenait le manchon, nous fûmes lancées dans le vide.

Notre manteau gris, ayant été mal fermé, s'entr'ouvrit, nous livrant aux horreurs des hasards!

Contrairement à tant de héros dont l'Histoire nous apprend qu'ils mordirent la poussière, nous

ne trouvâmes sur le trottoir que de la boue. Notre élégante ceinture s'était rompue pour comble de malheur, et la marquise, essayant de nous rattraper au vol, avec une remarquable présence d'esprit, ne put sauver que quelques-unes de mes sœurs et moi.

De la main si joliment gantée de ma protectrice, je vis une scène indescriptible de terreur et de désolation. Le vent avait dispersé tous les membres de ma famille! Les robes blanches de mes sœurs étaient tachées à jamais d'une eau noirâtre, leurs fronts attristés sous une humiliation sans exemple. Quelques-unes de ces douces compagnes de ma vie, furent broyées sous les larges roues du tombereau! il ne resta d'elles, que des lambeaux souillés. Les autres, éperdues, gisaient au bord du ruisseau ou sous les pieds des chevaux frémissants!

Trois d'entre elles avaient eu le bonheur de rencontrer dans leur chute des obstacles qui en avaient retardé la célérité. Une toute petite main maigre et nue, les saisit avec adresse; c'était la main d'une enfant pauvre et pâle, qui sortait de l'école voisine. Elle remit avec de grandes précautions les trois enveloppes satinées, et d'un air modeste et timide, elle dit en les présentant à la marquise :

« Voilà, madame. »

La belle dame, qui ne savait que devenir entre tant d'embarras divers, prit le parti d'entrer sous une porte-cochère pour laisser à chacun le temps de jurer et de se débattre à son aise; et nous mettant sans beaucoup de cérémonie dans sa poche, elle oublia la scène populaire qui n'avait rien de joli, pour ne plus voir que le pâle et sérieux visage de l'enfant.

Une expression singulière se lisait en effet dans le regard triste de la petite fille; elle devait appartenir à quelque famille très-pauvre, mais non dégradée. On sentait des traditions de respect et de bonne éducation dans les mouvements, dans les poses. La marquise était bonne; l'étrangeté de la situation ne l'empêcha point de regarder jusqu'au fond ce pauvre petit être que la Providence rapprochait d'elle, par un de ces hasards divins dont se détournent les âmes légères.

« Vous avez donc arrêté au passage trois de mes enveloppes? dit-elle avec bonté.

— Oui, madame.

— Eh bien, gardez-les. Vous savez écrire?

— Oui, madame; mais elles sont trop belles, je n'oserais jamais m'en servir.

— Quel âge avez-vous, mon enfant?

— J'ai neuf ans, madame.

— Comment vous nommez-vous?

— Marie Dubreuil.

— Vous demeurez dans ce quartier?

— Oui, madame, ici tout près, cette petite porte verte. »

En même temps, la jeune dame observait le costume de l'enfant. Comme celle-ci, pour préserver les belles enveloppes, avait relevé un coin de son tablier bleu, on voyait sa robe, parfaitement propre, et raccommodée si soigneusement que des morceaux de diverses nuances couvraient presque entièrement l'étoffe primitive. Elle portait un petit bonnet noir, garni de tulle, et ses gros souliers, bien usés, avaient été cirés le matin. C'était la pauvreté, mais non la hideuse misère, doublée du désordre plus hideux encore.

Comme tout finit en ce monde, même les embarras de la rue du Bac à quatre heures, la marquise aurait pu continuer son chemin; cependant la petite fille pâle l'intéressait trop pour qu'elle ne désirât point savoir quelque chose de plus.

« Ma bonne petite, vous paraissez souffrante? Pourquoi êtes-vous si pâle?

— Oh! je suis toujours pâle, madame, et maman aussi, et papa tout de même.

— Marie, écoutez-moi; quand le bon Dieu me fait rencontrer une petite fille sage et polie, ce n'est pas pour rien. Je veux que vous gardiez ces enveloppes et que vous m'écriviez trois fois.

– Oh! madame, j'écris trop mal. La sœur me gronde toujours pour ça.

— Écrivez-moi comme vous pourrez, et dès demain, pour la première fois.

— C'est impossible, je ferais des pâtés.

— Cela m'importe peu. Demandez à la sœur s'il faut suivre mon conseil, vous verrez ce qu'elle vous répondra. Je veux que vous me disiez demain pourquoi vous êtes tous si pâles; ce n'est pas par curiosité, ma petite Marie, entendez-vous? c'est par amitié. »

L'enfant leva sur la belle dame ses grands yeux calmes, et le plus pur sourire vint éclairer son visage souffrant. Elle accepta avec un étonnement visible une carte sur laquelle étaient écrits le nom et l'adresse de la marquise, puis on se sépara. L'enfant rentra dans sa maison par la petite porte verte, et nous, fort humblement blotties dans la poche de la marquise, nous prîmes sur la droite la rue de Varennes, et nous nous dirigeâmes silencieusement vers notre hôtel.

Dès l'arrivée, nous sentîmes autour de nous cette aisance qui rend la vie facile. Du fond de notre poche, nous admirâmes à loisir la vaste cour de cette antique et splendide demeure; le péristyle à colonnes, large et grandiose; l'escalier de pierre à la rampe sévère, au tapis moelleux; la vestale voilée soutenant de son bras de bronze une torche; tout cela respirait la gravité de nos pères et le confort moderne. Peut-être la marquise, habituée à ce bien-être, ne le remarquait-elle pas; toutefois, je l'entendis soupirer et il me sembla que ce soupir pouvait se traduire ainsi : — Comme elle est pâle! Et combien sans doute elle et ses parents se trouveraient heureux s'ils étaient à ma place!

On nous fit entrer, toujours en poche, dans une belle antichambre, saine et éclairée; nous traversâmes la salle à manger, un grand salon, chef-

d'œuvre de goût, une chambre à coucher tendue de soie couleur havane et bleu de ciel, et nous fûmes introduites dans le plus délicieux boudoir.

Là, tout était joli, élégant, choisi. La Chine et le Japon avaient fait la moitié des frais, la grâce parisienne l'autre moitié. Un bureau, digne du temps des fées, occupait l'embrasure d'une fenêtre. Sur ce bureau, un buvard, pour le moment fermé, portait écrit en lettres d'or, d'une finesse de bon ton, ce nom sympathique : « *Espérance.* » C'était évidemment le joli nom de notre gracieuse maîtresse.

On aime à savoir le nom intime de ceux avec qui l'on doit vivre; c'est un signe de connaissance, c'est un privilége qui n'appartient pas à la foule.

Nous quittâmes sans regret la position précaire et subalterne que nous avaient faite les circonstances, et nous fûmes placées bien doucement, par la plus jolie main du monde, sur le bureau. Un doux regard tomba sur nous, mêlé je crois à un souvenir fugitif donné aux victimes mes sœurs. Tout cela se passait à la muette, personne ne soupçonnant nos talents naturels. C'est à ces talents, ignorés de tous, que j'ai dû l'étude approfondie d'une âme.

Dans la partie de l'hôtel que nous occupions, s'étendaient de vastes appartements, destinés six ans plus tôt, à la marquise lorsqu'elle avait accepté le nom d'un jeune et beau cavalier, homme loyal, qui l'eût rendue heureuse, mais qui hélas! n'avait fait que passer. Quelques mois écoulés et le vide s'était fait à ce foyer nouveau.

Cependant le malheur de madame de L. n'était pas sans consolation. Son père, respectable vieillard, habitait le rez-de-chaussée de l'hôtel; et une petite fille de cinq ans occupait l'hôtel tout entier, car elle tenait de la nature une rapidité de mouvements qui lui donnait le secret d'être à peu près partout à la fois.

Comment ai-je pu savoir tout cela? Voilà la question que peut-être on s'adresse. Je l'ai su par les conversations qu'il m'a été donné d'entendre et par la finesse d'observation qui m'est propre. Ceci dit une fois pour toutes.

La marquise, après avoir déposé dans un coin du boudoir sa petite toque fantaisiste, nous prit entre ses doigts délicats, nous compta, nous regarda avec complaisance, et nous fit entrer poliment dans un délicieux petit tiroir du bureau, son meuble favori. Ce bureau était un composé charmant de bois de rose, de velours bleu, d'ornementations fines et capricieuses; un bureau de petite-maîtresse! Du tiroir qui nous fut assigné un parfum s'échappait, un parfum qu'avaient apporté bien sûr les brises de l'Orient, et qui nous pénétra si vivement que, même aujourd'hui, après deux lustres d'existence, nous en sommes encore imprégnées.

Il n'est pas de petit chez soi. Le nôtre offrait ailleurs tout le confortable possible. Nous nous y installâmes avec un plaisir extrême. On s'y trouvait avec des gens de la meilleure compagnie; c'étaient, pour parler sans métaphore, des enveloppes de formes diverses, contenant des lettres intimes reçues par la marquise à différentes époques; autant de souvenirs précieux pour elle. On nous faisait réellement honneur en nous plaçant en si bon lieu. Aussi ce tiroir, rendez-vous distingué de pensées empreintes soit de sagesse soit de grâce, nous fut-il un séjour agréable. C'est de là que se déroulèrent devant nous, et sous le voile aimable du mystère, plusieurs scènes de la vie incomplète et trop vague de la jeune veuve.

Espérance était une excellente femme; son cœur était droit, mais l'imagination la dominait au point de se rendre absolument maîtresse du logis, ce qui ne doit jamais arriver, puisqu'elle est folle. En certains cas, on aurait pu croire qu'elles étaient folles toutes deux.

Il y a folie et folie, tout comme fagot et fagot; l'imagination de la marquise ne se permettait au dehors nulle extravagance. C'était une imagination de grande dame, grave d'allures, sobre de paroles, sage en apparence; mais, dans le tête-à-tête, quand elle se trouvait dans le joli boudoir seule avec Espérance, il n'y avait sorte d'absurdités qu'elle ne lui contât; et l'adresse qu'elle y mettait donnait tellement le change à la raisonnable marquise, que je la voyais pâlir, rougir, soupirer, pleurer, se croire par instants la plus malheureuse des femmes, tout cela pour avoir passé simplement une heure à *rêver*, c'est-à-dire à causer avec la pauvre folle, qui d'ailleurs, n'étant pas méchante, ne lui inspirait aucune frayeur et lui plaisait même plus que toute autre société.

Le père de la jeune femme était un loyal gentilhomme, un ancien militaire, gai par nature, et porté à voir la sphère terrestre avec d'excellentes lunettes. Il aimait beaucoup sa fille, mais à sa manière, c'est-à-dire gaîment. Il s'efforçait de jeter dans sa vie des compensations et lui conseillait de jouir avec reconnaissance de ce que Dieu lui laissait : Une famille, une enfant, l'amitié, la santé, la fortune.

Il y avait un point sur lequel le colonel ne pouvait s'entendre avec sa fille. Il avait bravé en Afrique le fer et le feu, ce qui ne l'empêchait pas de mourir de peur, quand il se trouvait, pour cinq minutes, en face de cette pauvre folle que la marquise avait choisie de préférence pour compagne de sa solitude. Dans ces occasions, pour sauver les apparences, il ne chantait point comme les poltrons vulgaires, il parlait fort, se levait, faisait de grands gestes, roulait de gros yeux; tout cela ne servait qu'à irriter l'insensée. Espérance prenait parti pour elle, et finissait par pleurer en disant et répétant que son père ne la comprenait pas. C'était effectivement l'homme le plus positif qui se trouvât sur la rive gauche de la Seine.

Donc, par suite de son excessive condescendance pour l'imagination, Espérance s'était laissée envahir par le vague, par une sensibilité nerveuse et presque maladive exagérant tout sentiment, la portant à la rêverie et à une continuelle occupation d'elle-même et de ses propres peines.

Bien que son père eût depuis longtemps déclaré la guerre au joli boudoir havane et bleu de ciel, la marquise ne se plaisait véritablement que dans cette retraite élégante et parfumée, où, loin de toute distraction, de tout devoir social ou domestique, elle retrouvait l'ombre fantasque qui l'attendait là à toute heure, et la plaignait si haut de ses malheurs, de ses ennuis et même de ses moindres contrariétés.

Souvent la petite Alice entrait, sa poupée dans les bras, ou bien suivie de son chien favori ; elle s'approchait du bureau et venait s'asseoir sur les genoux de sa mère, mais peu à peu j'entendais une voix, toujours bonne et gracieuse, dire :

« En voila assez, ma chérie ; va, tu es bien gentille, mais je suis très-occupée, j'ai besoin d'être seule, va là-bas.

— Toujours seule ! disait tristement l'enfant ; vous ne vous ennuyez donc pas ?

— Non, jamais... va ! va ! »

Elle s'en allait, comme on le lui avait dit, loin de cette jeune mère qui s'occupait si peu de sa petite Alice et tant de sa personnalité. On l'aimait bien, pourtant ; mais on semblait lui préférer toujours le boudoir, le silence, le bureau. En réalité, ce qu'on lui préférait sans le vouloir, sans le savoir, c'était la folle du logis.

Un matin, il y avait peu de jours que nous avions emmenagé, un matin, un domestique apporta, sur un plat d'argent, une lettre sous enveloppe... O bonheur ! cette enveloppe était une de nos sœurs bien-aimées ! Une des trois qu'avait sauvées l'enfant pâle. Elle était comme moi, comme nous toutes, satinée, blanche et fort jolie ; mais les brises de l'Orient ne l'avaient point revêtue d'un parfum exquis. Cette seule nuance lui donnait un petit air de simplicité bourgeoise qui contrastait avec notre présente condition.

Sur cette enveloppe aucun timbre. Elle n'avait passé par aucune de ces mains toujours pressées qui, dans certains lieux, appelés bureaux de poste, s'emparent ordinairement de nos petites personnes, nous poussent, nous entassent, et nous portent même des coups si violents, que les cicatrices nous en restent au front jusqu'à la mort !

Celle-ci, préservée de tout contact fâcheux, présentait aux yeux une écriture peu formée et qui pourtant devait être le résultat d'une forte application. Du reste, la main novice qui avait tenu la plume ne paraissait avoir aucune idée de la ligne horizontale. La marquise sourit en regardant son nom tracé à grand peine, et se souvint de la pauvre petite à qui elle avait dit dans un mouvement de compassion :

« Vous m'écrirez trois fois. »

Je dois à la vérité d'ajouter qu'elle avait à peu près oublié la scène de la rue du Bac, l'omnibus, le coupé, et même la fin tragique de mes très-chères sœurs. L'imagination parlait tant et si haut dans le boudoir bleu, qu'on oubliait souvent la réalité. Et pourtant la réalité cette fois, c'était une pauvre petite enfant du bon Dieu, qui n'était pas heureuse sur la terre et qu'on pouvait consoler.

Il y a pour nous un moment toujours pénible ; c'est celui où le secret qui nous a été confié est près de nous échapper ; où nous allons, messagères silencieuses, laisser tomber la pensée d'un être quelconque sous le regard d'un autre.

Les caractères de l'alphabet, tracés dans un certain ordre, au moyen d'une liqueur noire sur une feuille de papier blanc, voilà ce qui suffit à un homme pour envoyer joie ou douleur, haine ou amour au delà des océans. Et c'est en nous qu'il cache cette feuille, miroir de son âme ! Certes, il y a bien de quoi concevoir un noble orgueil !

C'est à cause de l'importance et de la noblesse de notre mission que, justement pénétrées de notre valeur, nous ne livrons jamais nos secrets sans qu'il y ait eu brisement, déchirure. Nous craignons par dessus tout, l'œil de l'étranger, du mercenaire ou du traître ; et c'est après avoir résisté jusqu'à l'immolation, que nous nous laissons arracher, de force, cette parole écrite passant d'un cœur dans un autre cœur. Un peu de gomme qui, de l'Arabie, vient toucher nos lèvres et les ferme à l'indiscrétion, même involontaire, c'est tout le secret de notre résistance.

La jeune veuve avait des mouvements si doux que notre sœur ne parut pas souffrir entre ses doigts. Sans empressement, sans brusquerie, elle avisa un délicieux couteau d'ivoire et s'y prit si courtoisement que la fine enveloppe ouvrit passage à une feuille de papier, dont l'origine toute plébéienne contrastait avec les traits et la physionomie de ma sœur.—J'ai dit que nous sommes patriciennes.

Mme DE STOLZ.

(*La suite au prochain numéro.*)



LE BONHEUR AU LOGIS

Février 18...

Il est tard. Toutes les agitations ont cessé, tout bruit s'est tu dans la maison. Mes oreilles ne sont plus fatiguées par ces coups de marteau incessants, ces allées et venues, ces ordres qu'on me demandait continuellement. Ma pendule marque près de minuit; mon feu s'éteint, et parmi les cendres refroidies, à peine une étincelle scintille çà et là, comme pour mettre un peu de vie dans mon foyer. Ma main tremble ; j'ai presque peur de songer à ce demain, qui est si près, si près!... Je ne puis encore y croire! Et cependant, c'est bien demain. Ma robe de satin blanc est là, sur un fauteuil, étalant sous le rayon de la lampe ses reflets brillants et ses plis moelleux; ma guirlande d'oranger sort à demi de son carton moiré, et mon beau voile de dentelle est préparé aussi. — Demain. — Presque aujourd'hui ! — Mais pourquoi aurais-je peur ? et pourquoi ressenté-je cette sensation de froid? — Il est bien triste de n'avoir plus de mère!... Pauvre maman, quand vous m'avez quittée si tôt, — à peine étais-je née! — songiez-vous, alors que vous pleuriez en m'embrassant, que moi aussi, je vous pleurerais un jour! Combien vous m'eussiez soutenue, encouragée, m'écoutant avec une patiente sympathie! Papa est bien bon; mais qui remplace une mère? Chère maman, vous m'auriez dit, — bien franchement — si Lawrence m'aime beaucoup, — autant que vous fûtes aimée... Mais pourquoi cette idée? Sans doute, il m'aime. Je me suis peut-être créé des chimères sur cette vie à deux et cette intime affection qui unit deux âmes pour les bons et les mauvais jours. Pauvre enfant sans mère, j'ai toujours été sevrée de ces épanchements, de cette tendresse que je rêve maintenant de retrouver plus vive chez celui qui doit guider et protéger ma vie. — Oui, il m'aime. Pourquoi, autrement, eût-il demandé ma main ? Papa est riche, mais lui a un caractère élevé. M'aurait-il épousée pauvre? Ah! je ne sais, il a des habitudes élégantes... mais oui, il m'aime ! Et pourtant cette idée me tourmente. Quelquefois il était distrait... Mais c'est que je n'ai jamais osé lui parler de mes rêves, de cette vie à la fois austère et charmante où se développeront, je le sens, tous les germes de tendresse qui remplissent mon cœur. Lui aussi est réservé. Je ne suis pas jolie. Mais n'y a-t-il que les jolies femmes qui possèdent le don de plaire? D'ailleurs je ne suis pas laide non plus. On loue ma taille, mes yeux, mes cheveux. Pourquoi mon nez est-il un peu long, ma bouche grande et ma figure maigre?... Allons! maintenant je vais me trouver horrible! Eh bien non! je ne le suis pas, et demain je suis sûre que ma toilette m'ira bien. A quelles idées me laissé-je entraîner! Voici minuit; mon cœur bat en entendant tinter ma chère petite pendule de jeune fille, qui a sonné mes heures de joie, — d'ennui et d'isolement parfois. Oh! je l'emporterai dans notre maison. Elle marquera tant d'heures heureuses, n'est-ce pas Lawrence?... Si vous n'éprouvez pas, dès maintenant, pour moi la tendresse dévouée que je ressens pour vous... eh bien! cela viendra vite. Mon Dieu ! que je fasse son bonheur! que je sois bonne, que je vive heureuse et parfaite sous vos yeux !

La pluie fouette mes vitres. Je serais fâchée qu'il plût pour la cérémonie.

Le lendemain.

Nous sommes mariés. Je quitte à l'instant ma blanche toilette, nous partons et j'inscris en hâte ce jour d'émotion et de bonheur. Comme j'étais tremblante : Lawrence m'a dit que j'étais très-jolie. Je n'y tenais que pour lui. Je pouvais à peine dire *oui*, ma voix était pleine de larmes. Lui était plus calme... Mon père m'appelle pour me dire adieu... Avec quelle joie je le reverrai au retour ! l'Italie, l'Allemagne, la France, ce beau voyage, fait jadis, dans ma première jeunesse, et recommencé avec Lawrence... son esprit charmant dirigeant toutes mes impressions... Oh ! je suis trop heureuse! Seigneur, bénissez nous !

Juin 18...

Voici un mois que nous sommes de retour. Il est onze heures. Lawrence est à son club. Moi, je suis un peu fatiguée de toutes ces fêtes qu'on nous prodigue depuis notre arrivée. Au milieu de ce bruit, où est l'intimité, cette tranquille intimité que j'avais rêvée? J'avais dit à Lawrence combien j'ai soif de vivre pour nous seuls, de jouir de notre *home*, de cette maison

si coquette, si fraîche, si riante; mais il a souri — oh! cela m'a un peu blessée, — et il m'a répondu que j'avais des idées romanesques, mais que pour arriver au Parlement, il doit ménager ses relations, voir du monde, et faire *comme les autres*. Quoi! parce que nous sommes riches et que Lawrence est ambitieux, il faut se résigner à vivre de la vie du dehors, à n'avoir point de foyer! Je ne connaîtrai jamais ces chers devoirs que je brûlais de remplir? Quand je rêvais d'être une femme chrétienne, dévouée à mon mari, de passer notre vie dans de sérieuses occupations et une douce confiance, il me faut sortir — toujours sortir — excepté quand je remplis ma maison du bruit d'une fête! Et cependant, Lawrence le désire. Je me dévoue encore à lui, je remplis mon devoir... mais qu'il me fatigue, ce devoir sans joies!

— Oh! nos beaux jours d'Italie, où êtes-vous? Je le vois bien, j'ai rêvé, j'avais fait un songe.., il était bien doux! Les premiers jours... oui, j'ai encore gardé quelques illusions... Certes, mon mari est bon, bien bon. Il m'entoure d'égards, il s'inquiète de mon bien-être, de ma santé. Mais il ne paraît pas penser qu'il puisse y avoir entre nous un lien plus saint, plus intime, plus de confiance et de tendresse. Il semble que le but de notre union soit de combiner nos efforts pour arriver plus vite à une situation élevée. Il a conscience de son intelligence et brûle de parvenir.

O chimères des jeunes filles! ô rêves de bonheur! Que nous sommes folles, et que je m'applaudis maintenant de n'avoir pas ouvert à Lawrence un cœur naïf qu'il n'aurait pas compris!

Il faut accepter cette vie. Nous causons politique en déjeunant... la politique tient une grande place dans sa vie. Nous faisons des visites, chacun de notre côté; je reçois, vêtue des toilettes les plus somptueuses. Le soir, il va à son club, ou nous sortons ensemble. Alors, dans la foule, j'aperçois par-dessus tous les autres son beau front qui semble voilé d'ennui et de dédain. Son regard rencontre rarement le mien.

Je m'ennuie; oh! je m'ennuie! et je pleure... Quelle absurdité! Allons, raisonnons un peu. Lawrence est le mieux des hommes de notre cercle, il m'aime raisonnablement, mais dans un certain monde, il paraît qu'on ignore ce que c'est que le foyer domestique. Avais-je donc lu des romans? Je ne m'en souviens pas. Mais chaque jeune fille ne fait-elle pas le sien? Et le dénouement vient, qui met la raison dans des cœurs de vingt ans.

Non, non, ce n'est pas un roman. La vie que je rêvais était l'idéal du devoir aussi bien que du bonheur. Nous autres, rivées à la *fashion*, sommes-nous donc destinées à ne jamais voir se confondre ces deux mots-là? devoir et bonheur?

Une heure sonne à ma pendule; — pas ma pendule de jeune fille; Lawrence s'est moqué de ce petit meuble antique, qu'il a proscrit sans pitié. On dirait un glas solitaire. — J'entends un bruit de papiers dans la chambre de mon mari. Il est rentré et il travaille. A trente ans, songer ainsi aux honneurs, c'est être bien ambitieux. Enfin, je serai un jour fière de lui, et peut-être l'ambition viendra-t-elle aussi me consoler de mes espoirs trompés.

Juin 18...

Je viens de lire un livre religieux qui m'a réconfortée, car depuis quelque temps, je me sentais comme lasse de la vie. Maintenant, je suis pleine de saintes résolutions. Je veux, quoique je ne sois pas tout à fait aussi heureuse que je l'avais espéré, mettre tous mes soins à rendre la vie de mon mari douce et tranquille. Puisque ses goûts diffèrent des miens, eh bien! je m'y conformerai, et je tâcherai de jouir des bonheurs qui sont à ma portée sans regretter ceux qui me sont refusés.

Quel est donc cet auteur français qui a écrit que le véritable amour est comme les fantômes; tout le monde en parle, et personne n'en a vu! Il connaissait bien le monde.

Hier, Lawrence m'a apporté une bague délicieuse. Il m'aime à sa manière, mais je n'ai pas su lui faire comprendre le charme du chez-soi. Hélas!...

J'ai éprouvé une singulière émotion. Papa dînait avec nous. Je ne sais à quel propos, il a parlé de ma pauvre mère, et il nous a raconté combien ils ont été heureux pendant leur unique année de mariage; toujours chez eux, lisant ensemble, causant; maman cherchant toujours à s'instruire, et le consultant avec une grâce touchante; tous deux faisant du bien, unis toujours et en tout, dans le bonheur se préparant à l'adversité, qu'ils pensaient soutenir à deux et que mon cher père a dû essuyer tout seul. Oui, voilà la véritable vie. Peut-être n'est-ce plus de notre temps. Il disait encore comment ma pauvre maman restait toujours auprès de lui, même quand il fumait son affreuse pipe, qui la faisait tousser, et comment un jour, elle avait paru à un grand bal, les cheveux ornés de liserons sauvages qu'il avait détachés pour elle du haut d'un rocher, pendant une de leurs promenades. Mon cœur était attendri; je regardai Lawrence. Il avait l'air un peu ennuyé qui lui est habituel, et un léger sourire d'ironie se jouait sur ses lèvres.

« On ne vit plus ainsi, dis-je en m'efforçant de prendre un ton léger. Votre existence, si tôt brisée, ajoutai-je, a été une véritable idylle, cher papa.

— C'était le bonheur! a-t-il répondu d'une voix émue, tandis que ses joues se coloraient un peu. C'était le bonheur dans le devoir; nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme; *son* amour

me rendait meilleur, car c'était une sainte, un ange trop pur pour ce monde. Nous espérions nous soutenir mutuellement dans les épreuves, nous réjouir l'un par l'autre, aller ensemble vers Dieu. Celui qui me l'avait donnée me l'a ôtée; que son nom soit béni. Mais si mon cœur ne s'est pas brisé, c'est qu'*elle* m'a obtenu de là-haut la force de vivre pour vous, ma chère Jane. »

Il se leva, m'embrassa, serra la main de Lawrence, et nous quitta sans dire une parole de plus.

Je restai quelque temps ensevelie dans mes pensées, les yeux fixés sur les arbres du jardin, et mes larmes coulant presque malgré moi.

Tout à coup je tressaillis en entendant la voix de Lawrence.

« Ne m'attendez pas ce soir, Jane, il y a une grande réception chez lord Ev... et j'y dois rencontrer plusieurs membres influents de l'opposition. Vous feriez bien de vous rendre de votre côté chez mistress B... vous savez combien son mari peut m'être utile. »

J'essuyai silencieusement mes larmes, et, le cœur encore plein de souvenirs mélancoliques et d'aspirations déçues, je fis une brillante toilette pour aller, sous la protection de ma cousine Agar, — mon chaperon quand Lawrence n'est pas là — causer et sourire dans une maison étrangère.

Juillet 18...

Un cher et doux espoir anime mon cœur d'une nouvelle vie. S'il plaît à Dieu, je serai mère. Je tressaille à cette pensée; il me semble que l'existence recommencerait à me sourire si j'avais là, dans mes heures de solitude, un petit berceau blanc! — Comment sera-t-il, ce cher ange? Ressemblera-t-il à Lawrence? aura-t-il son front et ses yeux sérieux? Mon Dieu! me donnerez-vous vraiment cette joie?...

Et, faut-il le dire, une goutte d'amertume se trouve au fond de mon âme. Je n'ose dire à Lawrence mon doux espoir. S'il n'aimait pas les enfants? Je ne puis me le figurer jouant avec une frêle créature et caressant un baby encore insensible. Me laissera-t-il m'en occuper? Je ne peux pas me résigner à la pensée de voir mon enfant exilé sans cesse dans la *nursery*; et pourtant, Lawrence ne comprend pas qu'on place à table la grande chaise d'un cher petit casseur d'assiettes... Non, je lui ai entendu dire un jour que la première enfance était insupportable. Et moi, dans mon cœur, je faisais une apologie enthousiaste du baby tout petit, tout blanc, tout rose, avec ses sourires un peu incertains, où l'on épie l'intelligence, avec les caresses de ses mains potelées, avec ses premiers bégaiements, si frais et si doux. Mais il ne m'aurait pas comprise, il verrait dans un fils l'héritier de son nom, il en serait peut-être fier dans l'avenir; mais le baby, — le baby tout petit, — l'enfant de mes peines et de mes souffrances, — non, il n'en jouirait pas comme moi! Oh! pourquoi, cher petit bien-aimé, ta première bienvenue dans mon cœur est-elle accompagnée de larmes!...

Juillet 18...

Ce soir, j'ai ressenti une profonde impression. Nous étions chez mistress Percival; le bal était splendide, la musique entraînante; moi, j'étais très-parée, — mon mari le désire. Lui se trouvait au milieu d'un groupe d'hommes au front chauve, où sa belle jeunesse semblait presque fourvoyée, mais l'ambition rapproche les âges... Tout à coup, je le vis devenir distrait, un nuage d'émotion passa sur son visage. On venait de commencer une valse peu bruyante, douce, mélancolique, qui contrastait avec le choix des autres danses jouées jusque-là. Comme il se rapprochait de moi, je l'appelai :

« Lawrence, n'êtes-vous pas bien? Vous semblez pâle.

— J'ai été ému par cette valse. La remarquez-vous? Ma mère la jouait, et elle a évoqué en moi des souvenirs à la fois doux et cruels. »

Je me levai, et je pris son bras. Évitant le flot des danseurs, nous nous dirigeâmes vers une galerie peu éclairée, tapissée de lierre et presque déserte en ce moment :

» Lawrence, murmurai-je tout bas, je voudrais bien avoir connu votre mère!

— Ma mère! dit-il avec une explosion de tendresse, c'était le bon génie de ma vie! Je me sens rajeunir quand je parle d'elle. Si elle avait vécu, il me semble que j'eusse été meilleur... et plus heureux, j'eusse vieilli moins vite.

— Vous trouvez-vous donc vieux?

— Je suis jeune par l'ardeur avec laquelle je poursuis mon but, répondit-il d'une voix basse et amère; mais je suis plus vieux que... que votre père, par exemple! »

Il y avait comme un regret dans ces paroles. J'aurais voulu lui dire : « O Lawrence, si vous pouviez m'aimer! si vous vouliez, je serais votre second bon génie! » Mais je n'osai; car je comprenais qu'en cédant ainsi à un besoin d'épanchement, il soulageait son cœur, sans ressentir envers moi plus de confiance ou d'affection. Je lui dis seulement :

« Est-ce que je ne vous rends pas aussi heureux que vous l'aviez rêvé? »

Il m'entraîna vers les salons, et dit froidement :

« Je n'ai jamais rêvé. Vous me rendez parfaitement heureux, ma chère, vous ne sauriez avoir de doutes à ce sujet. Mais oubliez cette absurde émotion...

— Absurde! oh! Lawrence... »

Nous étions revenus à ma place. Il étouffa un bâillement derrière son gant glacé, — me sourit, et prit le bras de Sir Robert N... qui venait de l'interpeller au sujet du dernier discours du ministre.

Je me suis surprise désirant mourir ! Si après ma mort, il comprenait ce que j'aurais pu être pour lui, s'il se disait qu'il aurait dû m'associer à tous ses rêves, que j'aurais su lui faire goûter cette sainte poésie du foyer qu'il ignore ou qu'il dédaigne !... S'il apprenait alors à connaître l'amour et le dévouement qui remplissent mon cœur, et qui aurait pu, s'il l'eût voulu, adoucir pour lui les angles de la vie, le fortifier dans ses déboires, lui rendre cette bienheureuse jeunesse du cœur à laquelle il ne croit plus !... Si je pouvais penser qu'un jour, au milieu d'une fête, une valse, — une fleur, — un vague souvenir lui rappellant sa femme morte, amènerait comme hier une ombre sur son front, — peut-être une larme dans ses yeux.... oh ! cela m'adoucirait la mort !... Mais je suis folle et coupable. Seigneur pardonnez-moi ! Oui, j'accepte la vie, telle que vous me l'imposez ; je serai, malgré lui, son ange gardien, et je tracerai mon sillon, sans joies, mais avec courage ; vous cherchant, mon Dieu, dans le bruit des fêtes où son désir m'entraîne, quoique j'eusse espéré vous trouver à notre foyer, dans l'accomplissement de ces devoirs domestiques que je brûlais de remplir !

Juillet 18...

J'ai voulu, aujourd'hui, m'intéresser à un plan que développait mon mari sur une grande réforme ouvrière, qui absorbe en ce moment tous les hommes politiques. Mon père écoutait attentivement, moi, j'étais fière de l'intelligence lumineuse de Lawrence. Il s'exprimait d'une manière concise qui n'excluait pas l'éloquence. La générosité de ses sentiments, l'élévation de ses pensées, la netteté de ses vues, tout me rendait orgueilleuse d'être sa femme. Son œil brillait, et je crois que, dans l'ardeur de ses aspirations fraternelles pour une classe souffrante, il oubliait l'ambition qui lui tient au cœur. Je ne pus m'empêcher d'approuver chaleureusement un discours que j'avais écouté distraitement d'abord, puis avec un intérêt passionné. Il s'arrêta court, et me dit, d'un ton demi-railleur, demi-étonné : — Quoi les femmes peuvent-elles comprendre toutes ces choses ?

Mon père se mit à rire, et j'essayai de l'imiter. Rire !... Et cependant j'étais si humiliée.

« — Pourquoi pas, Lawrence ? dis-je doucement. Tout ce qui touche à une question d'humanité ne doit-il pas trouver un écho dans nos cœurs aussi bien que dans les vôtres ? Nous croyez-vous dénuées de sensibilté ou bien d'intelligence ?

— Les femmes *sentent*, mais ne *comprennent* pas, répliqua-t-il en souriant. De telles discussions ne peuvent vous intéresser, ma chère, à chacun son rôle. »

Ainsi, dans sa pensée, je suis incapable ou indigne de le comprendre ?

Lawrence, Lawrence ! — quand je consacrais à l'étude mes loisirs de jeune fille, — quand je lisais des œuvres sérieuses, dans le but de fortifier ma pensée et de développer mon intelligence, je me disais tout bas : Si je me marie jamais, je pourrai causer avec mon mari ; je pourrai être sa compagne, par l'esprit comme par le cœur ; il m'élèvera à son niveau, tout sera commun entre nous.

O mes pauvres rêves !... L'amour est comme les fantômes...

M. Maryan.

(*La fin au prochain Numéro.*)

ABNÉGATION

Savoir qu'on est aimé des personnes qu'on aime,
Vivre sous le ciel pur de leur douce amitié,
Voir fleurir en leur cœur tout ce que le cœur sème,
S'abriter, si l'on souffre, au sein de leur pitié.

Être sûr qu'en ce monde où tout est oublié,
Leur tendresse pour nous sera toujours la même,
Pour bien des cœurs aimants c'est le bonheur suprême,
Mais de l'amour chrétien, ce n'est que la moitié.

Il faut d'autres plaisirs aux âmes généreuses,
Et ce partage égal ne les rend pas heureuses.
A leur ambition il faut un autre espoir.

Leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrifices,
De l'oubli de soi-même elles font leurs délices :
Elles veulent *donner* bien plus que *recevoir*.

A.

REVUE MUSICALE

UNE PETITE HISTOIRE D'UNE GRANDE VÉRITÉ

—

Le célèbre violoniste Brunelli, après avoir étonné et charmé pendant vingt ans l'Italie, l'Allemagne et la France, remplissait dignement les derniers jours de sa carrière, en initiant aux secrets de son art, quelques disciples privilégiés. Il avait soin, pour assurer à son école un renom égal à celui qu'avait eu son talent, de n'admettre à ses leçons que des organisations d'élite; c'était, disait-il, le moyen de se survivre et de perpétuer sa gloire.

Au nombre de ses adeptes, figuraient deux jeunes gensque, pour des raisons de convénance nous désignerons sous les prénoms de Maxime et de Raymond, et qui sont devenus de grands artistes. Ils occupaient la première place dans l'opinion et dans le cœur de Brunelli, quoique leur talent comme leur caractère se distinguassent par des qualités bien différentes.

Raymond qui avait vingt-deux ans, était d'une taille avantageuse et bien prise, sa démarche et son geste avaient de la grâce et de l'aisance. Le regard de ses grands yeux bleus était expressif et plein de douceur ; on avait déjà sympathisé avec les qualités de son cœur, lorsque le charme de son talent venait achever la séduction.

C'était le contraire pour Maxime. Petit, d'une taille épaisse, l'œil cave, et lançant parfois comme des regards de feu, le premier sentiment qu'inspirait son aspect était celui de la répulsion, mais la puissance magique de son archet faisait bien vite évanouir cette impression défavorable. Maxime était un de ces êtres auxquels la nature semble s'être plu à donner une destination douteuse. Il y avait en lui les germes de toutes les vertus comme de tous les vices. Son caractère était ardent, opiniâtre, absolu ; n'ayant d'autre appréciation du bien ou du mal que son impression du moment, que sa passion satisfaite ou contrariée ; mais il possédait un grand cœur et l'avait prouvé en beaucoup de circonstances. En dépit du proverbe disant : qui se ressemble s'assemble, ces deux jeunes virtuoses s'étaient liés d'une étroite amitié; leur talent, quoiqu'il se développât sous l'influence des leçons du même maître, n'en conservait pas moins le cachet de leur individualité. Tendres ou joyeuses, légères ou touchantes, toujours harmonieuses étaient les inspirations de Raymond. La singularité, l'imprévu, la fougue caractérisaient celles de Maxime. Dans cette opposition même était le secret d'une amitié dont chacun s'étonnait. Souvent ils mariaient, dans un même morceau, leur manière de sentir et les qualités de leur jeu ; de cette union, la force avec la grâce, la majesté avec la douceur, la passion avec la tendresse, naissaient toujours des effets admirables et saisissants.

Un jour, les deux élèves déjà dignes de porter le nom de maîtres, étudiaient ensemble un morceau encore inédit, suave et dernière composition de leur illustre professeur. C'était une fantaisie pathétique dans laquelle Brunelli s'était inspiré d'une des plus touchantes mélodies de Rossini : la romance du Saule. Sous la pression vivifiante de l'archet, les violons de Raymond et de Maxime, instruments dociles auxquels ils semblaient communiquer leur âme, tantôt mêlaient comme des gémissements lointains aux notes vagues d'une rêverie mélancolique, et tantôt chantaient en pleurant, les phrases les plus émouvantes. C'était à remuer toutes les fibres du cœur le plus blasé. Tout à coup, entraînés, transportés, enivrés par leurs propres accents, ils se levèrent d'un même mouvement et tombèrent dans les bras l'un de l'autre ; ils s'étreignirent longtemps, avec des larmes dans les yeux, et ne se séparèrent qu'après s'être juré une amitié impérissable.

Brunelli qui était un vieux garçon, vivait avec une nièce orpheline qu'il avait adoptée. Quand on lui demandait pourquoi il ne s'était pas marié, il avait coutume de répondre gaiement que l'homme ne lui semblait pas être un animal capable de servir deux maîtres à la fois, et qu'ayant opté pour le joug de l'art, il avait cru devoir se soustraire prudemment à celui de la femme.

Appelé au chevet de son frère agonisant, Brunelli, après lui avoir fermé les yeux, avait serré tendrement Valérie dans ses bras en s'écriant : « La mort en frappant ton père, ne t'a pas tout enlevé : Sois ma fille ! » Il prit si fort à cœur son nouveau rôle que, privé volontairement des féli-

cités de la famille, il n'en goûtait pas moins dans toute leur plénitude les douceurs de la paternité.

Valérie était jolie sans être belle, intelligente et cependant naïve, habituée au monde et excellente ménagère; c'était à dix-sept ans une charmante et douce enfant.

Il était presque impossible que deux jeunes artistes, vivant continuellement sous le toit du maître violoniste, ne se sentissent pas le cœur ému en présence de cette aimable fille. Elle était en quelque sorte l'âme de la maison; instruite dans l'art musical, par son père d'abord et par son oncle ensuite, elle était devenue une excellente pianiste. Il y avait chaque soir, chez Brunelli, des réunions où les duos, les trios et la musique d'ensemble était chose délicieuse à entendre; ces longues soirées devenaient dangereuses pour les deux amis. Raymond, toujours tendre et rêveur, semblait faire plus d'impression sur le cœur de Valérie que Maxime, ardent et passionné; le vieux professeur ne devinait rien.

Les deux amis ne se témoignaient plus la même confiance, chacun gardait en lui le secret de son cœur. La jeune fille elle-même semblait inquiète et préoccupée. Un soir, à la fin d'un ravissant duo, exécuté par Raymond et Valérie, Maxime crut entendre quelques mots échangés entre elle et lui; furieux et désespéré, il sortit, gagna sa chambre, et là, se plaçant devant sa glace, il se regarda longtemps avec des yeux désespérés.

« Je suis laid, petit, sans grâce; Raymond est beau, aimable, plein d'élégance, se dit-il, Dieu a fait de lui un heureux de la terre; Dieu a fait de moi un fou, un misérable, un déshérité. Adieu à l'espoir, adieu à cette vie nouvelle que je puisais dans le regard d'une enfant! »

Le lendemain, il déclara à Brunelli qu'il était forcé de faire un petit voyage pour les intérêts de sa famille et il partit, du moins aux yeux de tous; mais il loua une chambrette en face de la maison du professeur, se fit apporter ses repas par une concierge discrète, et s'enferma dans cette prison volontaire. De sa fenêtre, caché par d'épais rideaux auxquels il n'avait laissé qu'une mince ouverture, il pouvait voir ce qui se passait dans l'appartement de Brunelli.

Il crût constater les progrès de son rival dans le cœur de Valérie.

Un soir il brisa son violon, et en fit brûler un à un tous les morceaux; il renonçait à l'art, il renonçait à l'amour, il renonçait à la vie; mais avant de mourir, se disait-il, d'un ton farouche, je me vengerai! cette pensée se développa et grandit de jour en jour dans son cerveau malade; il se sentait pris, contre Raymond, d'une haine furieuse. Il se rendit chez un armurier et acheta deux pistolets, puis il alla, sans réfléchir, sans hésiter, chez Raymond. Tout en marchant, il se disait:

« Et s'il ne répond pas à ma provocation? s'il refuse le combat? eh bien, je lui casserai la tête avec la crosse de cette arme! »

Et il serrait avec violence un des pistolets qu'il tenait sur sa poitrine.

Raymond occupait, au quatrième étage, une seule chambre, dans une maison touchant à celle de Brunelli; pour arriver à cette pièce, il fallait traverser un long couloir. Maxime y avait à peine posé le pied qu'il entendit Raymond se livrant, comme il avait l'habitude de le faire, aux fantaisies de l'improvisation.

Après une introduction d'un style sévère et large, commença une mélodie d'une douceur ineffable: le chant d'Abel lorsqu'il offrit à Dieu, en sacrifice, les prémices de son troupeau. Maxime ne pouvait faire un pas, il était comme cloué au sol par le charme de cette musique. A ce chant délicieux succéda, sur les cordes graves de l'instrument et dans un mouvement précipité, une série d'arpèges rudes et menaçants: la voix de Caïn exhalant les fureurs de sa sombre jalousie; puis alternèrent pendant quelque temps, la suavité et l'âpreté de ces deux motifs interprétant la lutte fatale des fils du premier homme. Voici du moins les images évoquées dans l'imagination de Maxime par l'archet de Raymond.

Tout à coup, soit par un caprice d'artiste, soit par une pensée venue d'en haut, Raymond fit entendre cette élégie céleste, cette prière de l'âme que Rossini fait pleurer à Desdemona dans la romance du Saule. Maxime en fut remué jusqu'aux plus délicates fibres de son cœur; quel touchant souvenir, quelle délicieuse image du passé! et comme il reparut, brillant d'une nouvelle splendeur, ce jour où les deux jeunes gens s'étaient embrassés, jurant de vivre et de mourir en frères!

Appuyé au mur, n'osant respirer, Maxime écoutait et se rappelait; et cet homme dont une horrible pensée avait déchiré le cœur, sentait ses funestes inspirations s'évanouir, une à une, sous la victorieuse influence d'une émotion musicale. Alors les sanglots s'échappèrent de sa poitrine, les larmes inondèrent ses yeux, et il s'enfuit éperdu.

Quelques jours après, il partit pour l'Allemagne où il acquit une grande réputation. La nièce de Brunelli fut atteinte, vers cette époque d'une maladie de poitrine qui l'emporta; Brunelli ne put supporter cette douleur, il mourut deux mois après le décès de Valérie. Raymond fut au désespoir; mais il puisa du courage dans sa jeunesse et dans son talent; lorsque beaucoup plus tard, il retrouva Maxime, tous deux étaient devenus des maîtres dans l'art qu'ils professaient.

*
* *

Pendant que les oreilles et les doigts se reposent des innombrables séances musicales de l'hiver, la plume des compositeurs, s'inspirant des beautés de la nature et profitant du calme de la

vie champêtre, se remet au travail avec une ardeur nouvelle et prépare la moisson hivernale de 1878. Les moins paresseux arriveront les premiers.

Nous avons cherché parmi les nouveautés musicales, celles qui nous paraîtraient devoir convenir le mieux à nos lectrices, et nous avons mis la main sur un *Traité d'Harmonie*, avec lequel nous nous empressons de leur faire faire connaissance, avant toute autre chose; l'utile devant primer l'agréable, même en musique.

Ce recueil, peu volumineux, quoique très-complet, a été écrit, avec le plus grand soin, par M. Georges Street, harmoniste distingué et compositeur de mérite.

Il est impossible de démontrer plus clairement et plus simplement une science ardue et compliquée.

Avec la méthode de M. Street, il suffira de quelques leçons, de temps en temps, pour arriver à la connaissance des notions principales de l'harmonie et de la composition.

MM. Flaxland-Durand, en éditeurs intelligents, ont publié cet ouvrage que nous recommandons autant aux professeurs qu'aux élèves. On sait que M. Durand est, en même temps qu'éditeur, un compositeur de talent, qui écrit pour l'harmonium de délicieuses pièces. N'est-ce pas une garantie pour le public que de savoir qu'un artiste de sa valeur préside au choix des œuvres éditées par cette maison?

M. Georges Street a fait paraître en même temps que son *Traité d'Harmonie* un album composé de sept morceaux de divers styles et de force moyenne. Le titre collectif : *Esquisses pour le piano*, indique un peu le genre, sans prétention, de ces pages. Nous citerons celles que nous préférons, quoique les autres ne soient pas sans mérite, au point de vue scientifique. Mais en musique, ce que nous voulons, d'abord, c'est la mélodie, sans laquelle la plus haute science harmonique nous laisse froide. Que l'auteur nous pardonne cette légère critique à l'adresse de ses deux premières *Esquisses : Souvenir de Schumann et En plaisantant*, au-dessus dequelles nous placerons, sans transition : le nº 4, intitulé *Rêverie*, parfaitement écrit; *Hésitation*, inspiration délicate, d'une forme rendue très-originale par l'inégalité de la mesure; *Pensée frivole*, belle harmonie et mélodie large; puis le nº 7, *Dois-je y croire*, morceau brillant et très-bien fait.

Il nous reste à parler de quelques mélodies et chansonnettes que nos lectrices ne connaissent sans doute pas. Rien n'est charmant à chanter, pour une jeune fille, comme cette composition de Heiter, intitulée : *Bénis, chante, aime Dieu*. La musique en est simple, facile à retenir, et la poésie touchante. *Ma tante Proverbe*, chansonnette de Pilati, plaira par sa bonhomie et son ton guilleret.

Toute cette musique se trouve aussi dans la maison Durand-Flaxland, 4, place de la Madeleine.

Nous allions oublier de mentionner encore une mélodie des plus gracieuses, ayant pour titre *Oiseaux, fleurs et baisers*, par Pilati dont les paroles, pleines de fraîcheur et de sentiment, sont taillées sur le patron de celles du *Fil de la Vierge*, de Scudo. Quant à la musique, n'est-ce pas en faire l'éloge, en même temps que la critique, si nous ajoutons qu'elle rappelle absolument celle de l'éminent critique-compositeur dont nous venons de citer une des plus poétiques inspirations.

Mes premiers vingt francs, chansonnette de bon aloi, sera goûtée par les amateurs du genre. Elle est écrite pour contralto et composée par M. Pilati.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POULET FARCI AUX OLIVES

250 grammes d'olives dont on a enlevé le noyau; on les mêle à une farce composée de jambon haché, du foie de poulet bien assaisonné d'un peu de mie de pain trempée dans du bouillon; on introduit cette farce dans le corps et le jabot de la volaille; on la dresse, on coud les ouvertures et l'on fait rôtir.

***

CROUTE AUX PÊCHES

Prenez une brioche rassise, coupez-en des tranches que vous faites frire dans du beurre frais. Faites un léger sirop de sucre, dans lequel vous écrasez la pulpe d'une pêche; arrangez les croûtes en guirlande autour d'un plat, faites chauffer dans le sirop cinq ou six belles pêches coupées en deux, rangez-les au fond du plat, ajoutez un peu de vin de Malaga au sirop, et versez-le au-dessus des pêches. Vous pouvez ajouter quelques fruits confits.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Oui, ma Florence, j'aurai le courage de mon abstention et je ne me parerai d'aucun voyage imaginaire. Ce n'est pas que mon imagination n'ait pris plus d'une fois la clé des champs durant la belle saison; elle m'a transportée vers des plages lointaines, traversant à tire-d'aile les vallées ombreuses, les plaines immenses, les chaînes de pics rocheux, les vieilles cités et les jeunes bourgs; elle a entrevu de vastes horizons, mais elle seule a pu les parcourir et les yeux de mon corps sont demeurés fixés sur les murs de mon quartier, sur la foule qui bruit dans ma rue, sur les arbres à demi suffoqués du square voisin.

Eh! mon Dieu, oui! c'est ainsi. Je l'avoue stoïquement, dussé-je baisser dans l'estime de quelques-uns pour cette dérogation aux beaux usages; aussi bien n'ai-je plus grand chose à ménager maintenant; la considération dont je croyais jouir d'une manière stable, a subi une atteinte que je ne puis me dissimuler; mon concierge dont la fille a passé six semaines aux Sables avec l'épicière du coin, ne tire plus le cordon qu'avec négligence à une personne qui n'a point fait une seule brasse dans l'Océan; notre frotteur ne dissimule pas l'étonnement dédaigneux avec lequel il pénètre dans un appartement qui devrait être fermé; et l'auvergnat qui nous apporte de l'eau, disait à notre cuisinière : « C'est-y qu'ils sont malades, vos maîtres, pour n'avoir pas seulement fréquenté cette année le Puy-de-Dôme ou quelque autre petit puy de chez nous ? »

Voilà des humiliations, ou je ne m'y connais pas! eh bien! j'y demeure insensible et je n'éprouve aucune honte de n'avoir pas « suivi le mouvement » et « fait comme tout le monde. »

Faire comme tout le monde! il semble que tout soit là aujourd'hui et qu'avec cette sotte phrase, bêlée en chœur par les moutons de Panurge, on puisse prévenir toute objection, on puisse repousser tout reproche et s'excuser de toute folie!

Faire comme tout le monde! voilà un bel effort d'imagination, vraiment; sans compter qu'on peut aller loin, rien qu'en faisant comme tout le monde, car il y a des époques malheureuses où « tout le monde » semble frappé d'aveuglement, et plus ou moins saisi de l'esprit d'imprévoyance et de vertige...

C'est pour « faire comme tout le monde » que ma vieille blanchisseuse a déclassé son fils, et fait de sa fille une demoiselle; aujourd'hui ce fils la ruine tout en tramant contre la société quelque ténébreux complot; cette fille... ah! ne demande pas ce qu'elle est devenue! et la mère, abandonnée, a l'hopital en perspective!

Pour « faire comme tout le monde, » c'est-à-dire pour être bien vêtu, élégamment logé, pour fumer des cigares de premier choix, pour monter à cheval et pour se montrer assidu dans certains salons, M*** oublie que son père en mourant lui a laissé des dettes à payer, un nom à réhabiliter et de jeunes sœurs à élever!

Pour « faire comme tout le monde, » ma voisine de droite qui a vingt mille francs de rentes, en dépense vingt-cinq; ma voisine de gauche qui est pauvre, veut paraître riche, et poursuit la solution de ce problème en mettant au pain sec, son mari et ses enfants, ce qui ne leur fait ni de bons estomacs, ni des mines joyeuses; et ma voisine d'en face plaide en séparation contre son mari qui a eu le mauvais goût de se fâcher en lui découvrant une dette de trente mille francs chez Worth. Pauvre petite femme! pouvait-elle faire autrement, quand sa cousine devait bien davantage ? lui fallait-il « traîner la guenille » parcequ'elle est liée à un ladre? et, ne fût-ce que par dignité personnelle, ne faut-il pas « être propre ? »

Pour « faire comme tout le monde » enfin, on subit les modes gênantes et malsaines, les usages ruineux et absurdes; on se met l'esprit à la torture, le corps au supplice, le coffre-fort à sec et la conscience... oh! la conscience « tout le monde » a bien autre chose à faire que de prendre garde à ses rêvasseries.

Et vraiment, toute conscience à part, tout prin-

cipes écartés, en admettant que l'imitation quand même n'entraîne ni à la ruine ni à la honte. est-ce donc si flatteur que de calquer ainsi chacun de ses mouvements sur les mouvements d'autrui? n'y a-t-il pas une humilité par trop... humble à se façonner de la sorte, à l'image et à la ressemblance de la grosse foule? et dans ce siècle d'indépendance sauvage, n'est-ce pas le plus énorme des contre-sens que cette dépendance volontaire, ce culte de l'opinion publique par ses petits côtés, cet esclavage du « qu'en dira-t-on. »

Tu vas protester, ma Florence, et me dire que ce « qu'en dira-t-on... » Épargne-toi d'inutiles frais d'éloquence, tu prêcherais une convertie; le respect de l'opinion publique est un devoir et une vertu; mais pour qu'il s'impose comme devoir, pour qu'il demeure vertu, ne déplaçons pas les questions et laissons-les sur leur véritable terrain.

Se soumettre aux convenances établies, aux usages de la bonne compagnie, aux lois de l'étiquette et du bon sens, c'est une ligne de conduite que suivra toute femme chrétienne et bien élevée. Elle s'inquiètera de l'opinion publique, elle l'interrogera, elle s'inclinera devant elle toutes les fois que cette opinion, soi-disant publique, sera formulée par des juges autorisés, toutes les fois qu'elle s'appuiera sur les bases sacrées de la Religion et qu'elle choisira pour but l'accomplissement d'un devoir. Mais prendre pour l'opinion publique les vaines clameurs des désœuvrés, des vaniteux et des fous; consulter cette prétendue règle dans ses préjugés, dans ses erreurs et dans ses extravagances, vraiment ce serait se tromper d'une étrange sorte et nous n'en viendrons là ni l'une ni l'autre, n'est-il pas vrai, ma Florence?

Continuons donc à ne point nous soucier de ce « qu'en dira-t-on » de mauvais aloi. Dieu, notre guide choisi, nous éclairera mieux que toute lumière humaine dans les obscurités de la voie! et parmi les circonstances infinies, les détails microscopiques et les infiniment petits de la vie pratique, la simple raison, le gros bon sens nous serviront de garde-fou, si l'idée nous venait quelque jour de « faire comme tout le monde » mal à propos.

Voilà des digressions bien étendues, ma Florence, et je m'aperçois que je voyage à toute vapeur en pleine philosophie, comme si je n'avais pas d'autres régions à explorer.

Eh! si vraiment! quittant le domaine de la spéculation, si je descends à l'application des théories; abandonnant le monde immatériel, si je foule la terre du pied, comme une simple mortelle, je puis glaner des impressions, des souvenirs et des récits de voyage sans me couvrir de la poussière des wagons! Il me suffit pour cela de flâner dans Paris: en peu d'heures d'observation j'aurai parcouru toutes les contrées du monde dont chacune y envoie ses spécimens; il ne tiendra qu'à moi d'envisager tour à tour les laideurs de tous genres et les beautés de toutes sortes; je pourrai me livrer à des études de mœurs et de caractères qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à mon analyse, et si ces voyages sur place à travers les circonstances et les événements, parmi les gens et les choses ne mûrissent pas mon esprit, ne forment point mon jugement et ne me fournissent pas en abondance ce que le vulgaire appelle des distractions, je devrai me reconnaître d'une nature tellement inférieure, tellement déshéritée que... six semaines passées aux Sables, entre la fille de mon concierge et l'épicière du coin, n'opèreraient en cette ingrate nature aucun favorable changement!

Oui, chère amie, bien que le fameux *tout Paris* ait émigré en masse, dit-on, ses murailles ne sont point vides et ses places ne rappellent en rien la solitude silencieuse de la Jérusalem antique. Peut-être est-ce la flore exotique que je vois s'épanouir sous mes yeux: peut-être sont-ce les provinciaux qui remplacent partout nos indigènes... toujours est-il que la foule abonde et que l'encombrement continue.

Il est d'ailleurs une immense catégorie de la population parisienne qui ne perd jamais de vue les flots limpides de la Seine: celle des travailleurs ou plutôt celle des travailleuses, plus sédentaires encore. Ah! Florence, que de forces, que de volonté, que d'énergie il se dépense parmi ces femmes pâlies par les veilles, ces déshéritées de la fortune qui veulent conquérir une place au soleil et la future indépendance de leur vieillesse! Leur nombre augmente tous les jours et le succès de quelques-unes a trompé les femmes de la province sur la situation de leurs sœurs à Paris. Elles se sont imaginé qu'il suffit d'y débarquer pour s'y faire ce qu'elles nomment un sort; et, comme les phalènes qui brûlent imprudemment leurs ailes à la flamme d'une bougie, elles accourent en masse consumer leurs illusions, leurs espérances, leurs forces et leur vie à ce foyer qui dévore tant d'existences!

Nous recevons chaque jour des lettres pleines de confidences et de regrets: on nous demande notre concours pour obtenir du travail; on réclame notre appui pour se créer une position; et des illusions qui nous serrent le cœur émaillent ces épanchements...

A toutes ces jeunes filles qui cherchent leur voie, nous n'avons qu'une chose à répondre:

Sachez travailler et sachez vouloir!

Savoir travailler, c'est-à-dire résister aux caresses de la brise printanière, des rayons gais, des parfums flottants qui invitent à la promenade; savoir travailler, c'est-à-dire se tenir en garde contre les distractions, contre la douce rêverie, contre les joies de l'amitié qui prennent du temps, hélas! savoir travailler, c'est-à-dire prononcer courageusement: « Fatigue, tu n'es

qu'un mot! » s'arracher avant le jour aux douceurs d'un sommeil nécessaire, quand la neige tourbillonne et que le vent hurle dans les rues noires; c'est-à-dire prolonger la veille après une ardente journée entre les murailles étroites des étuves parisiennes; savoir travailler ainsi, c'est l'indispensable condition de tout succès chez nous.

J'ai dit encore : « Sachez vouloir! » c'est-à-dire vouloir une chose et n'en vouloir qu'une et vouloir toujours la même. Ah! ma Florence, que de forces amoindries, quel temps perdu dans les hésitations, dans les changements! la vie est si courte qu'il en faut ménager les rapides instants et ne pas les épuiser dans ces mouvements perdus qu'on appelle coups d'épée dans l'eau!...

Ici, je me rirais franchement au nez, me comparant à Gros-Jean qui en remontre à son Curé, si ces réflexions s'adressaient à toi-même... tu sais à quoi t'en tenir là-dessus, ma chérie, et tu ne manques jamais d'égarer mes lettres avec une rare intelligence quand il s'y trouve certains avis qui doivent te passer sur la tête pour parvenir à autrui... Celle-ci ne te restera point sous les yeux, j'en suis certaine! et pendant que tu songes à lui faire découvrir sa véritable adresse, je prends ta belle tête pensive à deux mains et je dépose sur ton front le plus tendre baiser de ta JEANNE.

MODES

Les tissus de laine d'apparence non lisse et de nuances très-foncées ou très-claires, sont employés et mélangés de faille ou de velours pour les costumes d'automne. Le *blanc* de laine est toujours fort en vogue. Les ornements sont de mêmes couleurs que le costume ou noirs; ceux en velours se disposent de différentes manières : en cols, revers, boutons, nœuds et ceintures. Quelquefois, des bandes placées en long sur le devant, contiennent des échelles de brandebourgs de velours, du haut en bas, ou finissant au bas des basques du corsage, ou même s'arrêtant sous une ceinture ronde.

On voit encore une partie du dos et du devant tout en velours, et de larges nœuds à pans mélangés dans le drapé du relevé du costume.

Des corsages de velours noir à basques et à manches claires ou en velours, se portent toujours sur une toilette quelconque, même légère, qu'ils permettent ainsi de porter assez avant dans la saison.

Des costumes de lainage foncé, gros bleu, prune, vert bronze, etc., s'ornent de blanc : guipures, larges galons de soie, tresse de laine, broderies, écharpes de foulard Tussor blanc mastic s'enroulant dans les drapés, nœuds semblables sur les poches, les manches et en cravates.

La forme tunique polonaise est la plus adoptée et la plus simple; cependant la jupe et le corsage séparés offrent plus de ressources. Les personnes minces mettent sur les corsages légèrement froncés, une ceinture ronde à boucle; on peut également en porter une sur une polonaise ajustée ou non. Il y a diverses formes de boucles; les unes un peu hautes, les autres au contraire allongées en travers.

Pour les jeunes femmes, on voit des boucles ou agrafes qui sont de véritables bijoux artistiques : en cailloux du Rhin, argent, émail et même en diamants.

La ceinture autorise l'usage de mille petits riens que l'on peut y suspendre. Éventails, lorgnons, flacons, breloques, etc., qui font souvent le bonheur des jeunes filles, désireuses de se parer des petits cadeaux qu'elles reçoivent.

Le *cachemire d'Écosse*, et celui de l'*Inde* sont souvent préférés à toutes les nouvelles fantaisies de laine. Il est en effet difficile de rien trouver de plus joli, et de plus comme il faut pour habiller une jeune filles. Voici un costume mélangé de soie et de cachemire d'Écosse *gris souris* qui m'a semblé des mieux réussis.

Le jupon en faille a dans le bas, un seul volant de cachemire plissé de la hauteur de vingt centimètres. Une draperie de soie le traverse en dessous de la tête qui est coquillée. Ce drapé qui bouffe un peu est resserré de distance en distance en dessous des plis. La tunique est en cachemire avec un simple petit volant plissé en soie. Le devant est fermé du haut en bas par des nœuds en ruban. — Manches de soie avec petit volant de cachemire traversé d'une draperie de faille — comme au bas du jupon — grand col de soie et ouverture en carré formée par une chemisette de crêpe lisse plissée, s'attachant à l'épaule sous une ruche posée autour du cou. — Mantelet de cachemire doublé de soie, garni d'un petit volant de faille, et attaché devant par un grand nœud de ruban. — Chapeau de

feutre gris, à forme un peu élevée et à bords assez larges. Grandes plumes grises. Par côté, rose rose ou rouge. Cravate idem. Bottines et gants gris.

La couleur beige est une nuance de transition entre le clair et le foncé. Cela ne date pas et peut être garni de bien des façons. Le plus généralement c'est en marron.

On m'a montré des costumes gris beige ravissants, brodés de dessins de soie au passé. L'un avait les broderies brunes, l'autre d'un vert olive foncé.

Ces costumes se composent d'un jupon garni de trois volants brodés et festonnés; d'une jupe avec volant semblable, très-tendue, et drapée très-bas sur la queue du jupon où elle se trouve retenue par quelques plis et un mélange de nœuds de velours, de la nuance de la broderie. — Corsage collant à longues basques. Le dos et le devant entièrement brodés à l'exception des dessous de bras, les broderies descendant droit dans les basques. Ceinture ronde en velours, nœuds au cou et sur les manches. — Petit vêtement de velours doublé de soie beige, garni d'effilés de soie, à jours.

Les étoffes de laine et soie sont agréables à porter et font de jolies draperies. J'ai remarqué le modèle que voici exécuté avec un de ces tissus souples et brillants.

Gros vert. — Le jupon a un seul volant taillé en biais et posé à tuyaux triples et espacés. Le bas est liséré de popeline de soie couleur tilleul et la tête en est entièrement doublée. La tunique polonaise est ornée d'un assez haut biais de popeline formant trois plis. Elle se termine derrière par un seul pan fixé sur le jupon. Une poche posée assez en arrière est bordée des mêmes plis de popeline et ornée de rubans des deux couleurs, qui viennent en retrouver d'autres, mélangés dans le drapé de la jupe. Boutons de popeline tilleul, cravate de même étoffe. Plis et nœuds de rubans sur les manches. Chapeau de paille noire avec guirlandes de tilleul et de feuillages verts. — Gants de Saxe couleur tilleul.

Les chapeaux de voyage et d'automne s'ornent beaucoup avec des torsades de crêpe de Chine et une aile de côté. Aussi, avec de la gaze enroulée, croisant derrière et venant se nouer sous le menton. Il y a différents genres de gaze, unie ou ouvragée, il y en a de chenillée.

J'ai vu des chapeaux tout simplement arrangés avec de la mousseline de laine bleu de ciel; ils étaient d'un effet charmant. Les chapeaux ronds se portent assez grands. Ceux dits fermés sont toujours très-petits, et se placent très en arrière. Ils ont de petits bavolets.

Les cols et manchettes de toile abandonnés pendant les chaleurs, vont être repris avec les costumes d'automne. Pour l'ordinaire, rien n'est plus comme il faut.

Mais dans les toilettes habillées, ils sont tout à fait remplacés par des plissés de crêpe lisse, des ruches de tulle uni ou de dentelle.

Les mantilles de blonde espagnole blanche ou noire se mettent souvent en fichu croisé, rattaché avec un nœud ou des fleurs.

Les châles de dentelle se portent simplement noués ou croisés par derrière.

Les confections en petit drap beige sont à l'ordre du jour, précédant les manteaux plus chauds. Le dos de ces confections, quelles que soient leurs formes, sont ordinairement très-ornés de ganses, de soutaches, d'effilés ou de nœuds de rubans. Le tout de même couleur, ou blanc.

On fait aussi de fort jolis petits mantelets en crêpe de Chine noir garnis de dentelle et d'entre-deux blancs. Ils sont doublés de florence blanc, ou de couleur. Ceux des jeunes filles en rose ou bleu de ciel.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'arrive, mesdemoiselles, avec une moisson de renseignements qui vous seront, j'espère, d'autant plus utiles, que nous sommes à une époque où vous devez vous occuper d'achats de toute sorte : étoffes, costume, lingerie, etc., etc.; j'entre donc tout de suite en matière et je commencerai par le linge de trousseau. La maison du Flamand, 125, rue Montmartre, est une maison spéciale de blanc, très connue par le soin qu'elle apporte dans l'exécution des trousseaux qui lui sont confiés. Nous avons examiné avec la plus grande attention et en détail les divers objets qui les composent et nous avons pu nous convaincre que les coutures, piqûres, points anglais, bandes brodées et plissées sont faites à la main et très-finement; les façons et les formes variées, les prix raisonnables, suivant naturellement le degré d'élégance des garnitures.

J'ai remarqué que les plissés sont en grande faveur pour les chemises de nuit, les camisoles

et les pantalons. Ils sont simples ou rehaussés de dentelle ou accompagnés d'un second volant froncé, posés en jabot ou se regardant. La chemise de jour simple, à poignet piqué et manche à bateau, coûte 10 fr. 50 c.; avec feston 11 fr. 50 et 13 fr. 50 c. avec feston bouclé et manche croisée; si nous arrivons aux fines chemises brodées de fleurettes, les prix s'accentuent. La chemise de nuit en madapolam, le dos à empiècement et le devant à plis avec jabot contournant une encolure en cœur coûte 10 fr. 75 c. et 14 fr. 75 c. avec bande plissée et festonnée. Une très-riche est ornée de quatre volants plissés et froncés posés en regard; le dos est à plis crevés. Les camisoles sont charmantes avec leurs garnitures-jabot. A 5 fr. 90 c. le jabot est brodé et remonte à l'encolure en cœur; à 8 fr. 75 c. de petits plis variés avec broderie et jabot plissé la rendent très-élégante. Une autre se ferme de côté et le devant orne un plastron brodé sur lequel joue un volant rehaussé de fine dentelle torchon. Quant aux pantalons, la forme jarretière avec volant plissé, avec entre-deux et point anglais est sans contredit la plus coquette, mais non pas la plus commode; c'est pourquoi je vous signale l'ancien pantalon droit à ourlet festonné avec plis que l'on peut rendre très-élégant.

Les jupons de dessous en madapolam, festonnés, coûtent 5 fr. 75 c.; en percale garnis de dentelle torchon l'ourlet à point anglais, 7 fr. 75 c.; d'autres à plis avec volant brodé 16 fr. 75 c. et 11 fr. 75 c. Le jupon *confortable* en piqué pelucheux festonné coûte 9 fr. 50 c.; mais il y en a à 4 fr. 90 c. et 5 fr. 75 c. J'arrête ici et un peu court ces renseignements qui cependant pourront donner à mes lectrices un aperçu des prix de la maison du Flamand et je terminerai en disant que l'on y trouve pour les fillettes et les collégiens des trousseaux qui, selon les qualités et les quantités d'objets, coûtent de 50 à 150 et 200 francs.

Voyons maintenant quels sont les costumes nouveaux qui peuvent vous convenir au milieu de ces façons, qui se compliquent de plus en plus.

Mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne, ont le bon goût de comprendre qu'il faut, selon l'âge et la position des personnes, donner à la toilette un aspect simple, élégant et cependant à la mode; elles y réussissent à merveille. Dans les costumes de jeune fille elles montrent une entente des plus heureuses pour les combinaisons d'étoffe. Les toilettes de jeune femme sont d'une élégance distinguée, de coupes nouvelles et disons *imprévues*. La robe princesse, à laquelle elles donnent l'aspect de costume, se drape, se chiffonne et conserve toutefois la façon collante et dégagée qu'elle doit avoir.

Pour les jeunes filles, la tunique princesse ou polonaise est charmante avec son dos plissé, ses empiècements rapportés dans le genre du corsage bernois, sa ceinture en cuir ou en faille plissée avec nœud de côté. Voici un modèle à 135 francs que je vais décrire, quoique ce soit empiéter sur les attributions de votre article modes; mais il réunit le bon marché, l'élégance et la nouveauté; trois qualités qui seront mon excuse. L'étoffe est un genre drap gris bleu automne. La jupe est garnie de trois bandes d'étoffe sur lesquelles courent trois piqûres, rouge, blanc et corne d'or. Cette bande sert de garniture pour tout le costume. — La tunique drapée sur la jupe forme un long pan carré qui la recouvre presque jusqu'au bas; il est noué par une traverse, laquelle vient se perdre dans les plis de côté; les piqûres font très-bon effet au milieu de ce drapé que je puis à peine définir ne l'ayant pas bien compris, excusez cet aveu. Le corsage est un bijou avec son empiècement bernois décrit par une bande piquée et la ceinture de cuir assorties. Nous vous avons parlé de l'obligeance que mettent ces demoiselles à répondre très-exactement aux renseignements qui leur sont demandés; les envois d'échantillons sont faits dans les vingt-quatre heures. Ai-je dit que les étoffes employées étaient leur propriété et que par conséquent ne se trouvaient que chez elles?

Non-seulement les costumes, mais encore les pardessus d'automne et d'hiver y sont des plus jolis; toujours la forme tendue au dos et aux épaules; des draps foncés pain brûlé, vert-bouteille, feutre, beige. Pour l'hiver, j'y ai vu un drap dont l'envers imite le très-beau petit-gris, souple et chaud comme la fourrure; on en fera de longs et beaux vêtements garnis de galon marabout passementé avec jais de couleur.

Après avoir donné un aperçu des façons nouvelles, il me reste à vous parler des étoffes de la saison. Nous prendrons nos renseignements aux grands magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, nos 23, 25 et 27, les nouveautés y ont un cachet de bon goût qui plaît et les tissus de bonne qualité promettent un long usage. Nous leur prédisons donc un légitime succès. Nous vous indiquerons un tartan drapé à minuscules carreaux à envers pelucheux qui coûte 50 cent. le mètre; on en fera des matinées, des peignoirs et même des costumes si l'on est assez adroite pour le confectionner soi-même. Un drap vigogne à longs poils offre une grande variété de nuances: il coûte 1 fr. 25 c. en 55 centimètres de largeur. Je signale avant tout ces deux tissus comme une très-bonne affaire. Les armures *Nubienne* et *Pavé* sont d'excellentes étoffes qui se trouvent dans toutes les nuances nouvelles; elles coûtent 95 c. et 1 fr. 25 c. La *mousse* grande nouveauté est une bourre, soie et laine aux nuances assorties à la faille; elle coûte 10 fr. 75 c. le mètre, en un mètre vingt centimètres de largeur. Le *myosotis*, autre bourre tout soie fera de charmantes tuniques princesse; elle coûte 15 fr. 75 c. même largeur que la précédente.

Un autre genre de tissu, l'armure sergée, coûte 2 fr. 45 c. le mètre et le matelassé 3 fr. 90 c. et 4 fr. 75 c. le mètre; l'armure Galatz, l'armure Granit sont des tissus tout laine qui ne craindront ni l'humidité ni la pluie. De hautes nouveautés en armures, matelassés et bourrelets, coûtent de 7 fr. 50 c. à 15 francs le mètre. Un cachemire français tout laine en un mètre vingt cent. de largeur, comprend toutes les nuances nouvelles assorties aux failles, il coûte 2 fr. 90; 4 fr. 50 et 5 fr. 90 c. le mètre.

Parmi les cachemires pure laine de couleur, nous citerons les séries à 3 fr. 25 c.; à 5 fr. 75c.; à 6 fr. 75 c. en un mètre vingt centimèt. de largeur, et le mérinos cachemire noir à 2 fr. 25 c. en un mètre de largeur. Nous ne citons que cette série; mais il se trouve dans le mérinos un grand choix de tissus pure laine, demi-double et drapé à des prix exceptionnellement bon marché. Les moires anglaises pour jupons dans les couleurs à la mode sont solides et dans les mêmes conditions de bon marché.

Les étoffes de laine blanche pour enfants coûtent : le mohair blanc, 1 fr. 25 c. le mètre, le cachemire blanc pure laine, 2 fr. 75; l'armure et le matelassé, 1 fr. 75 c. et 3 fr. 90 c. le mètre. Nous nous sommes étendue sur les lainages en vue des costumes d'automne, réservant de vous parler plus tard des beaux tissus brochés, damassés en soie qui n'apparaîtront qu'aux premiers jours d'hiver pour les dîners et soirées de retour; cependant nous vous donnerons les prix : 1° d'un poult de soie noir en 57 centimètres de largeur qui ne coûte que 3 fr. 90 c. et 4 fr. 90 cent. en soixante centimètres de largeur; 2° d'un poult de soie de couleur aux nuances nouvelles claires et foncées pour jupons et costumes à 4 fr. 90 c. le mètre.

Des vêtements et pardessus nous ne dirons rien, bien que leurs formes soient charmantes et leurs garnitures élégantes; mais la grande planche de confections que contient ce numéro suppléera à l'insuffisance de la place qui nous est réservée.

Je n'ai point oublié vos jeunes frères, mesdemoiselles, persuadée que vous serez contentes de recevoir des renseignements qui pourront vous aider à les habiller à la mode et gentiment. Monsieur Lacroix, 2 et 3, rotonde Colbert, dont les costumes d'enfant sont exceptionnellement jolis et de bon tissu, les habille avec une grâce particulière. De trois à cinq ans, le costume en casimir anglais ou bège, se compose d'une veste longue, garnie de petites basquettes avec soutache autour et nombreux petits boutons; elle se détache sur un faux-gilet fermé par ces mêmes boutons très-rapprochés; la jupe plissée à petits plis est attachée au corps de la veste. De sept à huit ans la veste est ajustée au dos et collante; elle se ferme droit sur la poitrine par trois boutons; le haut un peu ouvert pour dégager le nœud de la cravate; petit châle avec crans arrondis; le bas ouvert laisse voir un ou deux boutons du gilet, galon à plat autour. La culotte, demi-collante, a un galon à plat sur le côté et trois boutons qui emprisonnent le bas de la jambe. Ce costume se fait en cheviot façonné bleu foncé ou noir; les bas sont de même couleur, le col blanc arrondi et la cravate caroubier. Quant aux pardessus, ils ont la même forme pour tous les âges, longs et collants, boutonnant sur la poitrine par deux rangs de boutons et montant jusqu'au cou, sans revers; un large collet rabattu et des parements aux manches, soit en loutre soit en castor. Ils se font en Montagnac bleu foncé ou olive, ou en *Biwer* drap feutré, olive ou vert russe ou bège. Nous rappelons que Monsieur Lacroix envoie toutes les indications nécessaires aux mesures à donner.

Nous voici approchant des jours froids; il nous faut penser aux soins à donner aux plantes qui ornent et égaient nos appartements; nous leur devons bien de nous occuper d'elles; ne nous rendent-elles pas au centuple, par le plaisir qu'elles donnent aux yeux, la peine que nous prenons? Il n'est pas de meilleur moyen pour leur conserver le feuillage vert et les disposer à prendre leur essor, le temps venu, que l'emploi du floral. L'influence de ce produit chimique, sur la terre qu'il engraisse, donne aux plantes les plus délicates une sève qui aide beaucoup au développement des feuilles et des fleurs; plus n'est besoin de les rempoter, puisque l'une des propriétés de ce produit est de fournir, même aux plus mauvaises terres, l'aliment nécessaire à la végétation; les effets en sont vraiment merveilleux. Nous ne donnons aucun détail sur l'emploi du floral, chaque boîte contenant une instruction détaillée sur la manière de s'en servir. Le floral qui se trouve à l'Agence Centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, se vend au détail par boîte de 500, 250 et 125 grammes. Il comporte quatre formules s'adressant au classement des diverses plantes, car une seule formule ne peut convenir à toutes. S'adresser à Monsieur Alfred Dudoüy, à l'adresse donnée.

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que Monsieur Séeling, concessionnaire de la compagnie Wheeler et Wilson pour leurs machines à coudre, se charge des réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine Wheeler et Wilson. Toute machine de cette compagnie doit porter la marque de fabrique : deux W, enlacés dans un écusson. On trouve aussi chez Monsieur Séeling, la *Favorite des Dames*. Cette charmante petite machine à unfil, vous convient tout particulièrement, mesdemoiselles; elle marche à la main, ou au pied si on la fixe à une table préparée à cet effet; elle exécute tous les genres

de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La favorite coûte 64 francs y compris des aiguilles, des guides, etc., etc. Elle est garantie deux ans, et expédiée *franco*. Les personnes qui désireraient connaître en détail les différents guides supplémentaires peuvent faire la demande du catalogue qui leur sera envoyé *franco*. Elles pourront aussi s'entendre directement avec Monsieur Séeling pour le paiement. Nous prions, tant pour la *Favorite* que pour la machine Wheeler, de s'adresser directement à l'adresse indiquée.

***

OUVRAGES DE FANTAISIE SUR DRAPS, TAPISSERIE, BRODERIES NOUVELLES.

De Mademoiselle Lecker, rue de Rohan, 2.

—

La mode des broderies sur drap militaire et autre n'est pas près de finir; on comprend le succès de cette broderie de fantaisie lorsqu'on examine les nombreux modèles créés par la maison Lecker. Le goût qui dirige la combinaison des divers matériaux employés, les nuances en si parfaite harmonie avec l'ensemble, l'originalité des dessins, tout concourt à vous séduire. Ce genre de travail appliqué aux dessous de lampe, aux coussins, aux tapis de table à ouvrage, de salle à manger et de cabinet, ne nécessite pas de montage; le plus souvent le bord se coupe et quelques glands très-faciles à faire se piquent soit au bord soit dans l'intervalle des dents découpées. Les dessous de lampe, de vase, échantillonnés et les fournitures comprises, coûtent, la paire 12 francs. Dans le même genre, les tabourets de piano, les coussins coûtent 25 francs. Un tapis de table à ouvrage mérite que je vous le décrive. Il est en drap bronze avec double bordure en drap bleu encadré de tresses vieil or; un courant de feuilles vieil or cernées d'un point caroubier, se détache sur le drap bleu et produit le meilleur effet, tandis que des points lancés, façon chevron, brodés en laine bleue sur la tresse, font une très-heureuse opposition. Entre les deux bordures et au centre, motifs courants grisaille et rose de Chine. Je ne pense pas qu'on puisse trouver un ouvrage mieux réussi. La longueur est de 80 cent. la largeur 60; échantillonné avec les fournitures, il coûte 75 francs. Les prix de la maison Lecker n'ont rien que de très-raisonnable, j'ai pu m'en convaincre.

Parmi les broderies nouvelles, nous citerons celles sur madras et foulard à carreaux, ce genre s'applique aux chaises volantes, aux pouffs, aux pliants et à ces mille siéges inventés pour le plaisir des yeux et du luxe, mais très-peu confortables; un carré échantillonné avec fournitures coûte 20 francs en coton et 25 francs en soie. Donnons un très-léger aperçu des bandes au petit point, genre Aubusson et Beauvais pour chaise capitonnée. Les bouquets et les fleurs sont reproduits avec une délicatesse de couleur et d'ombres qui rappelle la nature; la bande faite, moins le fond et la soie pour le faire, coûtent 22 francs; c'est un charmant ouvrage à offrir pour une fête ou un anniversaire. Nous vous désignons tout spécialement une bande cachemire au petit point, qui est d'un merveilleux travail; elle servira de milieu à un escabeau, à un coussin, à une chaise, à un X; elle coûte 35 francs avec les fournitures pour le fond. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4123

Confections et Modes des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.

Première toilette. — Paletot, boutonné de côte, en drap Sibérien de nuance *furet* duveté de noir, garni de losanges pareils, bordés d'un biais de faille et d'une ganse *chemin de fer* de tons assortis, disposés en écailles; chaque losange est retenu au milieu par un gros bouton d'écaille; écailles de losanges de chaque côté devant, au milieu du dos et au bas du paletot; le premier losange de chaque écaille termine une patte qui traverse un anneau de drap bordé de plusieurs ganses; au bas du paletot, dans le dos, une seule patte longue traverse deux anneaux, un de chaque côté du dos et sert de tête aux deux écailles qui reviennent devant le manteau. Col droit en faille bordé de ganse *chemin de fer*; manche bordée de faille et ganse, et ornée d'un grand losange posé sur deux plus petits, où il est retenu par un bouton. — Chapeau de feutre noir orné de velours caroubier, et d'une aile avec rangée de perles tubes sur le coté des plumes; plume d'autruche sur le côté; petite bride de velours caroubier, fermée par une boucle; nœud de velours sous le bavolet.

Deuxième toilette.— Pardessus en *armure renaissance* noire, orné de larges biais de velours noir, avec bordure de castor; castor dans le bas et devant sur l'ouverture du manteau; une pèlerine genre *Macfarlane*, bordée d'un large biais de velours, forme

manche carrée devant; grand col arrondi en velours; de chaque côté du dos, deux grands biais de velours descendent de l'épaule jusque sous la fourrure du bas, en rétrécissant un peu à la taille; au milieu du dos, sont posés des glands en passementerie à grelots, en cascade du col à la taille. — Chapeau en peluche *transparente* bronze devant, nœud de peluche et satin de nuance plus claire, d'où s'échappent deux plumes bronze de tons différents; sur la calotte, nœud de satin retenant les brides; dessous, coquillé en faille bleu pâle.

Troisième toilette. — Visite en damassé noir, bordée d'un biais de sicilienne avec passant de satin, broderie de soutache unie et soutache nattée, semée de perles clair de lune, dans le dos, sur les manches et le revers; col en sicilienne liseré de satin, effilé noué au bas de la visite et des manches. (Voir la planche de patron de ce mois.) — Feutre noir orné de satin cerise et brun or; aigrette de perles vénitiennes de ton *coucher de soleil*, nuance dorée d'un joli effet; dessous, ruche découpée, en satin cerise.

Quatrième toilette. — Paletot en drap marron avec poches formées de deux pattes arrondies bordés de ganse *chemin de fer*, et d'un revers garni de boutons; col bordé de ganse; manche à parement carré bordé de ganse; une patte arrondie, prise dans la couture extérieure de la manche, revient sur le parement; elle est bordée de ganse et ornée de boutons. — Toque en peluche bleue à haute calotte, pour jeune fille; trois biais étroits en peluche autour de la toque, sont fermés de côté avec des boucles dorées; devant, petite colombelle aux ailes étendues; dessous, ruché de tulle bleu.

Cinquième toilette.—Paletot en drap mousse mêlé brun et blanc (1), bordé d'un très-petit biais de faille tourterelle, sous lequel est posé un biais de même dimension en satin. Petits côtés du dos découpés dans le bas en longues languettes bordées comme le paletot, d'un petit biais de faille sur un biais libre en satin; un gros bouton de corne jaspée, est placé au haut de chaque fente; le paletot est boutonné de côté par de gros boutons de corne jaspée; les poches, les parements de manche et une petite póche de côté sont ornées de languettes assorties à celles du bas. — Chapeau de feutre noir à calotte ronde; bord plat à très-petit retroussis doublé de velours; draperie de velours dessus avec deux ailes de pintade, devant, petit scarabée de nuance *acier*.

Sixième toilette. — Rotonde en diagonale noire, (Voir la planche de patrons de ce mois,) bordée d'effilé marabout, et doublée d'une ouate piquée sur taffetas noir; la rotonde est fendue devant, pour permettre d'adapter au vêtement deux petites manches très-larges qui font disparaître l'inconvénient de ce genre de pardessus; elles sont bordées aussi d'effilé marabout; une grosse corde double de soie terminée par des glands, et fixée par des *panouffes-boules* en soie peignée, cache la couture de cette manche; corde semblable au milieu du dos, tombant plus bas que la taille; col droit uni: gros boutons de passementerie. —Chapeau de velours prune; un ruban de satin double face, retenu devant sous un bouquet d'althæas boutons et fleurs, mêlé de baies de troëne, forme les brides; nœud de velours sur le bavolet; dessous ruché effilé crème.

Septième toilette. — Manteau de voiture en drap cachemire (1) gris beige, orné de motifs soutachés avec perles beiges; un gros bouton est posé au pied de chaque motif; le manteau est bordé d'une grosse corde de soie; au bas, effilé boule en laine beige à tête grillagée avec perles enfilées, et ornée d'une galerie de boules. La manche pèlerine qui tient au dos du manteau est bordée du même effilé; broderie dans le dos et au col. — Couronne de feuillage de saxifrage mêlée de velours grenat; anémone de velours sur le côté; dans la couronne quelques petites grappes de saxifrage rose et chatons en chenille; bride en velours avec nœud de côté.

Huitième toilette. —Paletot en faille noire alterné de lés de velours; les deux devants et les deux morceaux du dos en faille, découpés sur le lé de velours en petites pattes lisérées et retenues par des boutons; chacune de ces petites pattes est ornée d'une corde simulant la boutonnière; poche de faille sur un lé de côté en faille; elle est bordée de ganse de soie et ornée de deux motifs en passementerie avec gland gaufré et grelots; manche en faille découpée en petites pattes tombant sur un parement rond en velours; effilé marabout au bas de la manche; gros boutons fermant le paletot; col montant en velours, autour duquel est posé un effilé marabout; le bas du paletot est bordé d'un effilé marabout avec petits glands gaufrés de distance en distance. — Chapeau de feutre olive avec draperie de velours olive lisérée de faille; plumes de coq en aigrette; dessous plissé de tulle blanc.

Neuvième toilette. — *Masaniello* en drap bourette gris lama, bordé de renard argenté; large manche de *dolman* également bordée de renard argenté; col doublé de faille, à angles rabattus devant; agrafe double en passementerie ornée de perles clair de lune, de ton pâle, avec glands.—Feutre bleu à bord relevé; revers bouillonné de velours bleu; dessus, draperie de velours retenue par une boucle *japonaise* faisant pied à une plume *panache bleue*.

Dixième toilette. — Pardessus en diagonale, (Voir la planche de patrons de ce mois,) avec plastron en velours liséré de satin, traversé par des pattes de passementerie bordées d'un effilé gaufré Tom-pouce, et ornées de glands de chêne faisant grelot; à partir du plastron, le pardessus est bordé d'un galon en velours frappé qui borde également le bas, au dessus d'un effilé à tête nattée; dos américain terminé par une traverse en passementerie pareille à celles du plastron, d'où partent deux plis creux qui donnent de l'ampleur à la jupe de la confection; le dos est un peu plus long que le devant; il est bordé d'un effilé Tom-pouce gaufré, au-dessus duquel est posé un galon frappé; col droit à angles rabattus en velours liséré de faille; manche en diagonale avec parement de velours liséré, terminé en deux pointes qui se croisent dessus en enfermant une patte de passementerie, bordée d'effilé montant sur la manche.— Capote en velours noir à fond mou, orné d'une draperie

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 octobre.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 octobre.

de faille noire; nœud à pans derrière; dessus, nœud de faille et oiseau; dessous, draperie de velours et faille.

Onzième toilette.—(Voir la planche de patrons de ce numéro). — Paletot long en matelassé noir, bordé de *loutre de l'Angara*, boutonné devant sous une bande de fourrure; les petits côtés du dos se terminent en deux grandes pointes ornées tout autour d'anneaux en passementerie avec pendeloques *pommes de pin* en cordonnet gaufré; passementerie semblable au dessous de la fourrure du col et au dessus du parement, également en fourrure, de la manche.—Feutre marron, bordé de velours marron; plume frisée marron retenue par un nœud de velours; dessous ruché éffilé mais.

PLANCHE DE CHAPEAUX

Gravure 4123 *bis*.

Modèles de Mme Bysterveld,
3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

—

No 1. *Chapeau en feutre beige à calotte boule avec bord plat liséré d'un biais de velours beige.* — Une belle plume naturelle, fixée par une cocarde-éventail en velours beige, entoure la calotte; petite tête de plume blanche rabattant sur le fond.

No 2. *Chapeau en feutre gris forme capote.* — Un large biais en velours bleu-Louise se drape autour du fond, que recouvre, un peu sur le côté une longue chute de plumes de Magnifique. Un biais de velours double le dessus du bord.

No 3. *Chapeau en velours couleur feutre à calotte arrondie et plate.* — Un biais de velours est disposé en plis plats sur le devant et croise sur la calotte; il descend en mourant sur les côtés. De toutes petites plumes montées en couronne coupée de côté, un peu en arrière, par une rose, entourent le fond. Passe diadème et brides en velours noir.

No 4. *Chapeau en feutre peluche marron doré, à très-large bord et calotte élevée.*—Une torsade en faille caroubier se drape autour du fond et se recouvre d'une très-belle plume teintée marron et caroubier; une plus petite plume se rapporte du côté relevé, lequel se croque au milieu par un nœud caroubier, traversé d'une boucle en acier. Devant, le bord accuse très-légèrement, sur le front, la forme Marie-Stuart.

No 5. *Chapeau en feutre vert bouteille à bord retourné des côtés, doublé d'un plissé en velours vert.* — Une longue écharpe en gaze se drape autour de la calotte, se chiffonne derrière en un groupe de coques qui fait chou, et se prolonge en un long pan que l'on fait tourner autour du cou.

ABAT-JOUR.

DEUXIÈME ET TROISIÈME TIERS, complément de l'abat-jour en porcelaine opaque. — 1er TIERS : Fruits donnés en septembre. — 2me TIERS : Branche de roses. — 3me TIERS : Moucherolles rubis sur branche d'aubépine rose; vous découpez le bas de l'abat-jour; en laissant un liséré blanc en dessous du filet vert, pour le haut, vous le faites plus ou moins ouvert, selon votre monture; vous collez ensuite, après avoir bien égalisé les trois morceaux.

DIXIÈME CAHIER

Deux galons brodés. — Geneviève. — Col Anne d'Autriche. — Entre-deux. — Coiffure pour jeune femme. — Céline. — Bonnet de baby, guipure Richelieu. — Toilette de jeune fille. — Armoire-coffre à bois. — Brassière tricotée. — Toilette de voyage. — Entre-deux.

PLANCHE X

1er CÔTÉ

ROTONDE, 6me toilette. }
PARDESSUS, 10me toilette. } gravure no 4123.

2e CÔTÉ

VISITE, 7me toilette. }
PALETOT, 11me toilette. } gravure no 4123.

ENIGME

J'arrose des sites charmants
Et mon nom se retrouve en deux départements.
— Si vous me prodiguez à votre amie intime
Vous n'en faites pas moins d'elle votre victime;
— Serait-ce en prétextant qu'il faut mortifier
Celle dont l'esprit doit toujours se défier?
Ainsi que l'orateur, qui de moi fait son trône,
A mes séductions s'oppose dans son prône
— Maigre, je fais, dit-on, vivre longtemps;
Trop bonne, j'abrége la vie;
Je fais vieillir avant le temps,
Et cause mainte maladie.
— Lecteur, si jusqu'ici, sans fruit tu m'as cherché;
On me trouve toujours bien loin du bon-marché.

MOSAIQUE

La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont; parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas.

Alexandre Dumas fils.

—

Il n'y a pas au monde de marque plus sûre d'un petit et pauvre esprit que l'inattention. Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention.

Lord Chesterfield.

—

Croire que quelque chose de ce que Dieu nous refuse puisse nous être nécessaire, est une erreur bien inintelligente. Pour choisir le remède, le malade est-il donc médecin?

Mme Swetchine.

Dans les mariages appelés de convenance, le premier malheur des époux est trop souvent de ne pas se convenir.

Id.

—

Quand on le perd, l'être qu'on aime
Le cœur retombe sur lui-même
Pour se reprocher tous ses torts.
Et l'heure où rien n'est réparable
Est pour nous l'heure inexorable
De la mémoire et du remords.

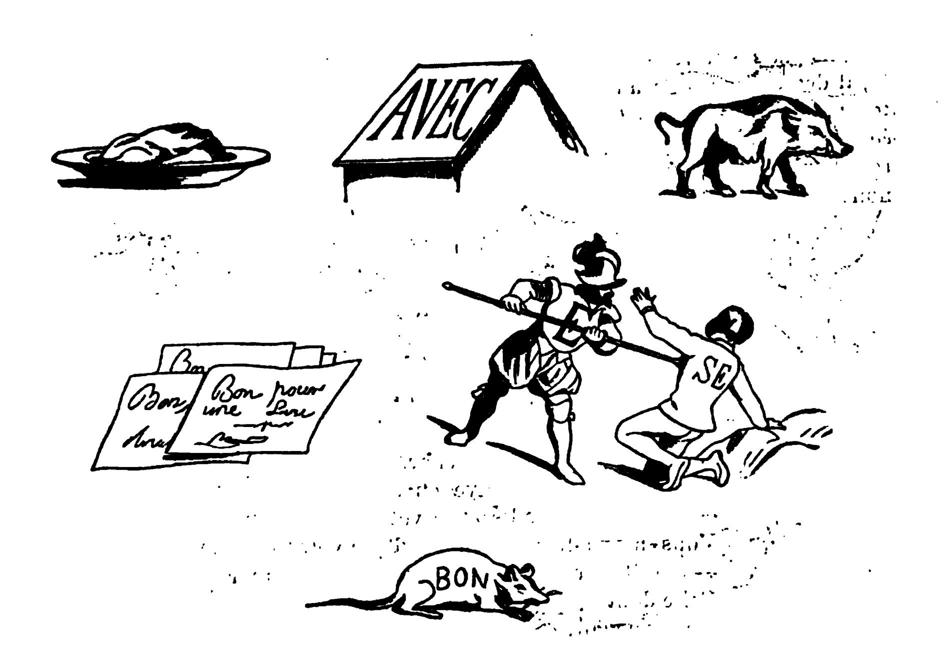
Casimir Delavigne.

—

On reçoit les gens selon leur habit, et on les reconduit selon leur esprit.

(Proverbe russe.)

RÉBUS



Explication du rébus de Septembre: *Il n'est meilleure sauce que l'appétit.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry

7 — 3062 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES FEMMES ET LES FILLES DE JACQUES II

Après la mort tragique de Charles Ier, sa veuve Henriette-Marie, se réfugia en France; elle aurait voulu y rassembler tous ses enfants auprès d'elle, mais le traité de paix qui intervint en 1654, entre la France et l'Angleterre, entre Louis XIV encore mineur, il est vrai, et Cromwell, interdit aux princes anglais la patrie de leur mère, la patrie de leur aïeul Henri IV. Les trois fils d'Henriette-Marie cherchèrent un asile dans les Pays-Bas, de tout temps si hospitaliers à l'infortune. Leur sœur aînée avait épousé, presque enfant encore, le jeune prince d'Orange, Guillaume II, et ce fut près d'elle, à la Haye, que les ducs d'York et de Glocester se retirèrent.

La princesse d'Orange avait pour fille d'honneur et pour amie intime Lady Anne Hyde, fille du lord chancelier d'Angleterre; elle avait quinze ans à peine, elle était belle et charmante, et le duc d'York, qui fut depuis Jacques II, éprouva pour elle la plus ardente passion. Il a dit lui-même, dans ses *Mémoires autographes*, en parlant d'elle et de lui : « Outre les grâces de sa personne, elle possédait » toutes les qualités propres à enflammer un cœur » moins disposé à s'allumer que celui de Jacques, » et la passion qu'il avait conçue pour elle en » arriva à ce point, qu'entre le premier jour où » il la vit et l'hiver qui précéda la restauration » du roi, il résolut de n'épouser qu'elle et il le lui » promit. »

Il tint sa promesse et il épousa secrètement la fille du chancelier. La fortune cependant redevint favorable aux Stuarts; Cromwell venait de mourir à l'apogée de sa puissance (1658); son fils Richard succédait au Protectorat, mais il ne succédait pas à la grandeur, ni au génie de son père; il rentra dans la vie privée; le général Monk prépara habilement le terrain, et les trois royaumes rappelèrent les Stuarts. Le 29 mai 1660, Charles II fit son entrée dans Londres, au milieu de l'enthousiasme populaire, si ardent et si versatile. Le duc d'York l'accompagnait; sa jeune femme était encore cachée dans l'ombre, mais la nouvelle du mariage s'était répandue; elle avait excité la plus violente colère dans l'âme d'Henriette-Marie, et la princesse d'Orange ne pouvait pardonner à son frère d'être venu prendre femme parmi les filles de sa maison. Les courtisans ne manquèrent pas de répandre les plus odieuses calomnies sur le compte d'Anne Hyde, et son mari lui-même en ressentit la triste influence; il renia sa jeune épouse devant sa mère, et, abandonnée de son unique protecteur, cette malheureuse femme mit au monde un fils qui fut accueilli avec froideur et avec défiance. Suspendue entre la vie et la mort, elle épuisait ses forces pour protester de sa fidélité; elle pouvait répéter avec la *Cymbeline* de Shakespeare : « Qu'est-ce être infidèle ? Est-ce de veiller et de penser à lui ? de pleurer au son de chaque heure ? »

Personne n'avait plus accueilli et propagé ces rumeurs calomnieuses que la princesse d'Orange, qui haïssait ce qu'elle avait aimé, et son amour passionné pour sa famille avait égaré sa conscience naturellement droite. La mort la rappela à elle-même : elle tomba très-grièvement malade, et, sur le point d'expirer, pour décharger son âme, elle reconnut, en présence de son frère, la parfaite innocence d'Anne Hyde. Réconciliée avec son mari, il lui restait à obtenir le pardon de sa belle-mère, qui avait dit dans sa colère : « Si cette femme-

entre à Whitehall par une porte, je sortirai par l'autre! » Forte de son innocence, fière de sa maternité, la duchesse d'York attendit la reine douairière, un jour où elle venait dîner en cérémonie à Whitehall, et au moment où Henriette-Marie passait au milieu d'un brillant cortége, elle vint s'agenouiller devant elle. Henriette fut touchée, elle embrassa la jeune femme, la prit par la main, et la conduisit à sa table. Elle dit le soir au chancelier : « Je reçois votre fille comme ma fille! » je lui pardonne du fond du cœur, ainsi qu'à » mon fils et je leur témoignerai dorénavant » l'affection d'une mère. »

La réconciliation fut, en effet, complète et durable; Anne Hyde eut plusieurs enfants; deux seulement vécurent et régnèrent : ce furent Marie et Anne. Elle mourut jeune encore et sans avoir pris place sur le trône; elle ne vit ni l'élévation ni la chute de son époux. Les dernières années de sa vie furent très-sérieuses : elle étudia à fond la religion catholique et l'embrassa secrètement. Elle a écrit elle-même les motifs de sa conversion.

Charles II n'avait pas d'enfant de Catherine de Bragance; Jacques se remaria, et il choisit pour femme une princesse de la noble maison d'Este, Marie-Béatrice. Elle était très-jeune, Jacques avait dépassé l'âge mûr; mais la vertu et le devoir lui attachèrent cette sage épouse; elle partagea sa courte puissance et ses longs malheurs; elle ennoblit le trône par la pureté de sa vie, et la grandeur de son âme égala celle de son infortune.

La mort de Charles II (1683) plaça sur le front de Jacques la couronne d'Angleterre : il était aimé des Anglais, son courage et sa simplicité leur étaient sympathiques, mais un cruel ennemi, nourri dans sa propre famille, détourna de lui l'affection publique et le fit bientôt descendre du trône. Jacques avait marié sa fille aînée, Marie, fille d'Anne Hyde, à Guillaume d'Orange, prince plein d'intelligence, d'énergie et d'ardeur, et qui avait une ambition égale à sa force de volonté, ce qui n'était pas peu dire. Il fut pour Jacques un fidèle allié, aussi longtemps que Jacques n'eut pas de fils, mais lorsque Marie-Béatrice mit au monde ce prince Jacques destiné à une vie si malheureuse, Guillaume changea, et les mécontentements des Anglais trouvèrent en lui un trop habile champion.

Jacques était catholique de cœur, et sa nouvelle épouse, qui avait une piété ardente, l'encourageait à soutenir la vieille foi, persécutée depuis Henri VIII. Toutes les sectes d'Angleterre étaient alarmées; elles réunirent leurs efforts pour arrêter le rétablissement du catholicisme : Guillaume d'Orange arma une flotte destinée à envahir l'Angleterre; Jacques, vainement averti par Louis XIV, ne put croire à la défection de son gendre, à la trahison parricide de sa fille. *On le lui fit bien voir :* abandonné de l'armée, abandonné des courtisans, abandonné de sa seconde fille Anne, il se résolut à fuir son royaume; il confia la reine Marie-Béatrice et son enfant au duc de Lauzun qui les amena en France, à travers mille périls, et il quitta le palais de Whitehall, au moment où les soldats de Guillaume allaient y entrer : Marie et Guillaume foulèrent en triomphateurs le sol que leur père infortuné quittait pour ne jamais le revoir.

Louis XIV accueillit le roi et la reine d'Angleterre avec une bonté et une grandeur indicibles; on sait qu'une dame d'honneur de Marie-Béatrice voulant dire en peu de mots à une de ses amies quel avait été l'accueil du roi de France envers un souverain malheureux, lui envoya un feuillet de ses Heures, à Vêpres :

Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis,
Donec ponam inimicos scabellum pedum tuorum.

Le roi fournit à tous les besoins de ses hôtes et il leur donna une flotte pour reconquérir leurs États; mais la bataille de la Hogue, perdue le 11 juillet 1690, ruina les dernières espérances de Jacques. Et pourtant, tout vaincu et désespéré qu'il fût, il applaudissait au courage des Anglais, et il disait aux officiers de marine français qui l'entouraient : — « Voyez comme mes braves Anglais se battent! » Parole digne d'un petit-fils de Henri IV. Depuis ce moment, Jacques et Marie-Béatrice passèrent leur vie à Saint-Germain, occupés de Dieu, de leur fils, des pauvres Jacobites qui les avaient suivis et dont ils soulageaient la misère au prix de leurs propres privations. Jacques mourut en 1701, heureux de la foi qu'il avait achetée au prix de trois royaumes, mais le cœur brisé par l'ingratitude de ses deux filles. Béatrice lui survécut dix-sept ans, et toute sa vie ne fut qu'un enchaînement de bonnes œuvres : La foi fut la note dominante de son âme, elle lui sacrifia ce que le langage humain appelle la gloire et le bonheur, et ce fut sans regret.

« Sa vie, dit Saint-Simon, n'a été qu'une suite » de malheurs héroïquement portés jusqu'à la » fin, dans l'oblation à Dieu, le détachement, la » pénitence, les prières et les bonnes œuvres » continuelles, et toutes les vertus qui consu» ment les saints; parmi la plus grande sensibi» lité naturelle, beaucoup d'esprit et de hauteur » naturelle, qu'elle sut captiver étroitement et » humilier constamment, avec le plus grand air » du monde, le plus majestueux, le plus impo» sant, avec cela doux et modeste. Sa mort fut » aussi sainte qu'avait été sa vie. Sur les » 600,000 livres que le roi lui donnait par an, » elle s'épargnait tout pour faire subsister les » pauvres Anglais dont Saint-Germain était » rempli. Son corps fut enseveli à la Visitation » Sainte-Marie de Chaillot. »

Marie, femme de Guillaume III, avait été la plus chère affection de son père : elle était née de son premier mariage et de son premier amour, il la chérissait d'une tendresse de préférence.

Élevée dans la religion de sa mère, elle était aussi ardente protestante que Jacques était fidèle catholique, et quoiqu'elle n'eût pas un grand goût pour le mari froid et sévère qu'on lui avait donné, elle unit sa politique et ses vues religieuses aux siennes. Quand elle apprit la chute de son père et la victoire, victoire facile, de Guillaume, elle éclata en transports de joie; son entrée fastueuse dans Londres indigna même ses partisans; elle fit aussitôt demander la bénédiction de l'archevêque de Canterbury; il fit répondre:—Qu'elle obtienne la bénédiction de son père, et je lui donnerai la mienne. Les Jacobites l'appelaient Tullie, se souvenant de la cruelle fille qui avait fait passer son char de triomphe sur le cadavre de son père, et Dieu se chargea de la punition de celle qui avait violé, sans scrupule et sans remords, le quatrième commandement. Elle mourut jeune, en 1695, sans laisser d'enfants, en léguant à la postérité une mémoire odieuse, et un prédicateur, montant en chaire le lendemain de sa mort, prêcha sur ce texte tiré des Rois, sur ces paroles de Jéhu appliquées à Jézabel : *Allez, et donnez la sépulture à cette malheureuse, parce qu'elle est fille de roi.*

Le Parlement ayant exclu du trône la postérité catholique de Jacques II, sa fille Anne fut appelée à recueillir la succession de Guillaume, en 1702. Son règne, grâce au fameux duc de Malborough, fut brillant; les victoires sur la France ont été toujours si populaires en Angleterre! Elle eut la gloire de réunir définitivement l'Écosse à l'Angleterre; la paix régnait autour d'elle, les lettres florissaient, mais au milieu de ses succès, Anne n'était pas heureuse. Le dernier pardon de son père, le malheur de son frère la préoccupaient constamment; elle savait que Jacques l'avait bénie et nommée à son dernier moment, en lui recommandant le prince Jacques, mais elle était cruellement liée par les lois que le Parlement avait imposées à la nation, et son bon vouloir demeurait stérile. Elle avait perdu neuf enfants, et elle voyait avec douleur que la couronne de saint Édouard et de Bruce allait passer, après elle, à la famille de Hanovre : son impuissance à dominer les événements empoisonna son règne et sa vie. Elle n'avait que cinquante ans lorsque la mort vint la chercher : dans les luttes de son agonie, elle répétait sans cesse avec un accent déchirant : « O mon frère! ô mon frère! que deviendrez-vous? » Elle expira le 1er avril 1714, laissant le souvenir d'une âme douce et faible; elle n'eut pas assez d'énergie pour être juste, mais si elle était née dans une condition médiocre, on aurait loué ses vertus et sa simplicité.

George Ier, son neveu, recueillit son héritage, et par lui, quelques gouttes du sang des Stuarts coulent dans les veines de la reine Victoria.

M. B.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

SABINE DE RIVAS

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL

—

Mademoiselle Maréchal a conquis en peu d'années une place honorable dans le bataillon des femmes auteurs; son succès est bien justifié par la droiture de ses intentions et la spirituelle vivacité de ses récits. Ce nouveau volume que nous annonçons, sans avoir la valeur de la *Roche Noire,* la plus jolie création de l'auteur, n'est pourtant pas sans mérite; ce que l'on peut lui reprocher c'est l'identité des types que mademoiselle Maréchal reproduit partout : Sabine de Rivas, comme ses sœurs, sorties du même encrier, est une jeune fille pauvre et parfaite, qui, après quelques épreuves courageusement supportées, aboutit à la félicité terrestre : elle trouve un mari, jeune, riche, noble, vertueux : *ils vécurent longtemps et ils eurent beaucoup d'enfants.*

Hélas! hélas! où donc a vécu mademoiselle Maréchal? dans quelles Iles Fortunées? dans quel royaume féerique où toujours et à point nommé, le Prince Charmant épouse la douce Cendrillon; où, dans quel monde, a-t-elle vu et tant de perfection et tant de félicité? Nous ne blâmerions pas du tout ces excursions dans le domaine de la fantaisie, si l'auteur n'écrivait que pour elle-même et pour ces lecteurs qui cherchent dans nos petits romans un délassement et un repos; mais elle écrit pour la jeunesse, la jeunesse féminine, ignorante, crédule, et c'est un véritable traquenard que de présenter à ces

jeunes esprits la vie telle qu'elle n'est pas, le monde tel qu'il ne sera jamais. Elle n'enseigne, dira-t-on, que la vertu, elle ne conseille que le devoir, mais la vertu, chez ses héroïnes, est si promptement couronnée, la route du devoir aboutit à de si chimériques bonheurs, qu'une pauvre fille, nourrie à cette école, s'étonnera si le succès ne récompense pas ses premiers efforts; si elle se voit condamnée à tracer son sillon, sans qu'un mariage opulent, des protecteurs et des amis, des princes russes et des oncles millionnaires, l'attendent au bout. Elle s'étonnera et se découragera, et ne comprendra point que le sort de *Sabine de Rivas* ou de *Madeleine Green* ou de *Bérangère*, ou de la *Cousine de Lionel*, ne lui tombe pas en partage.

Revenons à *Sabine de Rivas* : elle est orpheline, élevée chez des parents qui l'aiment et qui veulent la doter, mais leurs intentions sont méconnues par leur fils, et on vole à Sabine sa petite fortune; elle entre alors comme secrétaire chez une dame bretonne, personnage aussi invraisemblable qu'il est peu intéressant; cette dame la destine à son fils, le baron de Talloires, et le mariage se fait aux applaudissements de tous. Le médecin qui, d'ordinaire, joue un grand rôle dans les romans de mademoiselle Maréchal, ne manque pas à celui-ci, non plus que la cuisinière bourrue et dévouée. Le roman se passe presque en dialogues, auxquels on pourrait demander peut-être plus de simplicité et de naturel. L'esprit même ne remplace pas la vérité.

Le talent de mademoiselle Maréchal est pourtant véritable; appliqué à d'autres thèmes, il pourrait faire beaucoup de bien, et alors l'éloge de son esprit, de son entrain, de sa bonne grâce, ne serait mêlé d'aucune critique (1).

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. Paris. — Prix : 3 fr. franco.

LA PETITE FILLE AUX GRAND'MÈRES

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Ici, l'éloge est sans restriction. Madame de Witt est, auprès de la jeunesse, l'apôtre du devoir, du travail, des idées élevées, et elle sait envelopper ses récits de la grâce la plus maternelle. Il est impossible de n'avoir pas de sympathie pour ce cœur chaud et ce noble esprit. Rien n'est plus simple que le petit drame mis en action sous ce titre : *La petite fille aux Grands'mères*. Le capitaine André est parti pour la Chine, laissant en France sa mère, sa femme et ses deux petits enfants. Son absence se prolonge, et les ressources de sa famille s'épuisent. Sa mère, caractère doux et viril dont l'auteur a peut-être trouvé le type non loin d'elle, sa mère ne perd pas courage; elle rassemble quelques faibles ressources, et elle fonde une école dans le village de Normandie où elle est née. Sa bru la seconde, la mère de cette bru vient vivre auprès d'elles, et c'est ainsi que la petite fille a deux grands'mères. Les efforts de ces femmes courageuses, leur vertu, la charité admirable de l'aïeule, forment la trame de cette histoire; elle est égayée par des malices d'enfant, par des mots du terroir normand, par un dialogue spirituel, et elle se termine bien, ce qui veut dire simplement que le capitaine André revient, après avoir couru de terribles dangers, et que toute la famille continue à travailler et à s'aimer. Pas d'autre récompense que celle-là. Voilà un livre excellent, qui fait voir aux enfants la pure beauté de la vertu et qui leur fait comprendre que le bonheur est au fond de l'âme, dans le repos de la conscience et le sentiment du devoir accompli.

Nous recommandons vivement ce charmant livre à toutes les mères et à tous les enfants (1).

(1) Chez Hachette, collection rose. — Prix : 2 fr. 25 franco.

LE FILS DE LOUIS XV

Louis, Dauphin de France.

PAR M. EMMANUEL DE BROGLIE

Quel glorieux et beau destin semblait promis à l'enfant qui naquit à Versailles, le 4 septembre 1729 ! il était fils premier-né et unique de Louis XV et de Marie Leczinska; il comblait les vœux de son père et de sa mère, ceux de la nation française tout entière, qui voyait, assurée, par sa naissance, la succession au trône dans la ligne de Louis XIV. Des fêtes brillantes célébrèrent cet heureux événement, et pendant huit jours, on chanta des *Te Deum* dans les églises et on cria *Vive le Roi !* sur les places publiques; le fameux financier Samuel Bernard, ouvrait sa maison à tout venant, et faisait couler des flots de vin, ce qui lui coûta 50 à 60,000 livres.

Petit-fils du duc de Bourgogne, Louis en eut plus tard la vertu austère; mais son enfance fut plus douce et plus facile que celle de l'élève de Fénelon. Le Dauphin était né fier, sensible, très-accessible à l'amitié et à la compassion; sa foi était vive, il avait un ardent amour du bien et un grand désintéressement de lui-même; ses précepteurs firent de lui un prince studieux et éclairé; il semblait né pour être heureux et pour faire le bonheur des autres, mais tant de qualités demeurèrent stériles, et Dieu, rigou-

reusement juste envers la France, ne permit pas qu'elle fût gouvernée par un prince, dont la raison et la fermeté auraient pu la sauver des orages que lui préparait l'avenir.

Il n'est pas besoin d'insister sur ce qu'était la Cour de Louis XV; dès que le Dauphin put comprendre les scandales qui s'étalaient à ses côtés, la gaieté sereine de son âme disparut, sa vertu naturelle devint plus sévère; en vain multiplia-t-on les embûches sous ses pas, il demeura toujours maître de lui-même, et le plus tendre des fils pour sa mère et le plus respectueux pour son père.

Il fut marié très-jeune encore à une princesse espagnole, Marie-Raphaëlle, seconde fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse; il l'aima avec passion et il en fut aimé. Ce fut le moment heureux et brillant de la vie du Dauphin : Il fit ses premières armes, sous les yeux du roi, sous les ordres du maréchal de Saxe, et il raconte lui-même à sa mère, avec la joie d'un jeune soldat, la bataille de Fontenoy :

« Ma chère maman,

» Je ne puis vous exprimer ma joie de la victoire de Fontenoy que le Roi vient de remporter. Il s'y est montré véritablement roi dans tous les moments, mais surtout dans celui où la victoire ne semblait pas vouloir pencher de notre côté, car alors sans s'ébranler du trouble où il voyait tout le monde, il donnait lui-même les ordres avec une fermeté et une présence d'esprit que tout le monde n'a pu s'empêcher d'admirer... » A sa femme, il écrit : « J'ai été témoin de la bravoure du soldat : il s'est battu comme un lion. » C'est ce qu'on pouvait dire de lui-même. Un témoin oculaire disait de lui : « Le Dauphin était à la bataille comme à une chasse de lièvre et disait presque : « Quoi ! n'est-ce que cela? » Ce sentiment belliqueux, si vif chez lui, devint une des sources de ses chagrins; le roi, jaloux de son fils, l'éloigna des armées, et le prince vit, à Rosbach, la France humiliée et vaincue, sans avoir eu le droit de combattre pour elle.

Une grande douleur attendait le Dauphin, un an seulement après cette guerre si heureusement terminée : la Dauphine mourut le 19 juillet 1746; ce fut pour son mari un coup de foudre : il l'avait aimée sans partage, de toute la tendresse d'un cœur chaud et pur, il ne devait jamais l'oublier. Son image ne s'effaça pas de son esprit; dans son testament, il demanda que son cœur fut placé à côté de celui de sa première femme « de ce qu'il avait eu, disait-il, de plus cher au monde. »

Il n'eut pas le droit de la pleurer longtemps : il fallait des héritiers au trône; on songea donc à trouver une nouvelle Dauphine; le Maréchal de Saxe offrit sa nièce, Marie-Josèphe de Saxe, et trois mois après la mort de Marie-Raphaëlle, le nouveau mariage était décidé; au mois de décembre il fut conclu, malgré la profonde répugnance du jeune prince. La jeune fiancée n'ignorait pas avec quel sentiment elle allait être accueillie par son mari; elle en souffrit beaucoup, sans trop s'en alarmer, et le voyant pleurer au souvenir de sa première femme, elle lui dit : « Donnez, Monsieur, un libre cours à vos larmes, ne craignez pas que je m'en offense; elles me présagent ce que j'aurai le droit d'attendre, si j'ai le bonheur d'obtenir votre estime. »

Sa douceur gagna lentement ce cœur qui s'était si bien donné, et ses vertus s'y établirent; ce mariage royal fut complétement uni et bourgeoisement heureux : il formait avec les princesses de la famille royale, un petit groupe jeune et paisible dont les plaisirs ne ressemblaient pas à ceux de Versailles. Le Dauphin donnait beaucoup de temps à l'étude, il se consolait ainsi d'une inaction forcée, contre laquelle protestaient sa jeunesse et sa fierté. Il cultivait les lettres et étudia le droit français, l'Histoire, les sciences l'art militaire, il ne voulait rester étranger à rien, de ce qu'un homme et un roi doivent savoir. Ce travail assidu, son intimité avec sa mère, sa femme et ses sœurs, la naissance de ses six enfants, furent la consolation de sa vie, mais que d'amertumes à côté de ces innocents plaisirs et de ces purs sentiments! La froideur jalouse du roi envers son fils redoublait; le Dauphin était l'objet des railleries de la Cour frivole et corrompue qui avait perdu son père, il n'avait aucun crédit, aucun pouvoir. C'était pourtant un noble spectacle que celui de ce jeune homme, travaillant dans l'ombre, se préparant au difficile métier de roi; mais il ne fut compris ni par son père, ni par les hommes brillants de son époque. La piété courageuse et fière du prince offusquait les courtisans de Voltaire et de madame de Pompadour.

Les événements publics furent les grands événements de la vie du Dauphin : la guerre de Sept-Ans, durant laquelle il ne put obtenir la permission d'aller à l'armée, fut un amer chagrin pour lui : après les défaites de Rosbach et de Crefeld, il écrivit à son père une lettre suppliante pour qu'il lui fût permis de partir et de prendre le commandement de l'armée. Cette lettre touchante n'obtint qu'un refus; le Dauphin refoula en lui-même ses regrets et sa douleur, mais, à dater de cet instant, sa robuste santé s'altéra. Les attaques des philosophes contre la Religion ajoutèrent de cruelles épines à ses chagrins.

Sa vie devait être courte, vide aux yeux des hommes, pleine devant Dieu. Sa poitrine s'embarrassa, il languit pendant quelques mois, soigné par sa femme avec une tendresse passionnée, et il eut, devant la mort présente à ses yeux, une fermeté toute chrétienne. Le peuple se montra tout à coup fort sensible au sort d'un prince qu'il avait peu connu et peu apprécié. On fit des prières publiques qui furent suivies par une

grande foule; l'Église de Sainte-Geneviève était remplie de pauvres gens qui priaient pour la conservation du Dauphin; les troupes qui venaient de le voir parmi elles, au camp de Compiègne, montrèrent une vive affliction, et le régiment du Dauphin, le Dragons-Dauphin, alla jusqu'à s'imposer en corps un jeûne solennel pour la guérison de son colonel. Les philosophes seuls se réjouissaient; n'avoir plus à craindre le règne d'un homme religieux et ferme leur causait une joie qu'ils ne pouvaient dissimuler, et qu'Horace Walpoole caractérise vivement dans ses lettres.

Le lit de mort du Dauphin offrait le plus touchant spectacle; toujours aimable, toujours souriant, c'était lui qui cherchait à soutenir les siens; l'espoir de la guérison semblait n'avoir aucun charme pour lui et jamais il ne voulut la demander à Dieu. Il ne désirait plus vivre : l'ennui, le sentiment de son inutilité, avaient sourdement miné ses forces. Avoir eu tant envie de bien faire et n'avoir rien fait, c'était là la vraie source de son mal : le Dauphin ne voulait plus vivre, il mourait de chagrin de voir l'État pencher vers sa ruine, sans pouvoir même essayer d'arrêter le mal.

La fin de ses souffrances arriva: il reçut encore une fois le Saint-Viatique et après les adieux les plus tendres à sa famille, il remit son âme entre les mains de Dieu, le 20 décembre 1765. Sa femme ne lui survécut que peu de temps; il laissa le lourd héritage de la couronne à son fils aîné, qui fut Louis XVI.

Nous avons raconté brièvement la vie du Dauphin, en analysant le beau travail que M. E. de Broglie lui a consacré; si bien fait et si bien dit, ce récit inspire un poignant intérêt; on aime son héros, on le pleure avec lui : c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son livre (1).

(1) Un beau volume. Chez E. Plon, 10, rue Garancière. Paris. — Prix : 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

LES NEIGES D'ANTAN

PAR MADAME JULIE LAVERGNE

Nous avons lu avec un vif intérêt ce joli recueil de nouvelles historiques, pleines de sentiment, et teintées d'une couleur locale qui séduit. L'histoire de Memling, le peintre de Bruges, tant de fois racontée, a pris là un regain de jeunesse, l'*Histoire d'une Dentelle* est simple et touchante, le *Clocher d'Harfleur* amuse, *Au clair de la Lune* est un morceau original, et tout ce volume peut être lu par les jeunes filles auxquelles l'auteur a sans doute pensé en l'écrivant (1).

STATIONS SUR LA TOMBE D'UN ANGE

PAR UNE ENFANT DE MARIE

Voici un livre écrit par une mère, et qui se recommande à toutes les mères; l'auteur a puisé dans quelques poètes et surtout dans le grand et immortel poète de la douleur, dans David, les accents qui peuvent le mieux consoler celles qui, pleurant un être jeune et chéri, ne peuvent plus sourire qu'au rayonnement des espérances immortelles. Ce livre répète, sous toutes les formes: « Votre enfant envolée vit, elle vous voit, elle vous aime, encore un peu de temps et vous la retrouverez. »

Notre âme est immortelle ainsi que notre amour.

C'est donc aux mères affligées que nous signalons ici ce volume, dont la beauté typographique charme les yeux et qui renferme des pages bien touchantes (2).

Souffrance et consolation, titre de l'ouvrage d'une autre personne distinguée, pourrait lui appartenir aussi.

(1) Chez Victor Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Paris. — Prix : 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

(2) Chez Douniol et comp., rue de Tournon, 29, à Paris. — Prix : 2 fr. 50.

CONSEILS

L'INDULGENCE

Quoiqu'une personne indulgente supporte beaucoup, pardonne souvent—car dans la famille comme dans le monde, le vieux proverbe : *Qui se fait mouton, le loup le mange*, est trop souvent mis en pratique, — l'âme indulgente est cependant beaucoup plus heureuse et plus favorisée que celles qui éprouvent sa patience et qui la font souffrir. Elle n'approfondit pas le mal qu'on lui fait, l'ennui qu'on lui cause; elle n'agrandit pas la blessure en la fouillant, elle excuse, elle

se dit : « On ne savait pas m'affliger en faisant ou en disant telle ou telle chose. » Elle émousse de la sorte la pointe acérée que l'examen du caractère et des intentions des autres enfonce trop souvent dans l'âme. Être indulgent, ce n'est pas seulement pardonner les torts, c'est avoir soin de les pallier à ses propres yeux, c'est donner une douce interprétation aux paroles et aux actions de ceux qui nous entourent. Être indulgent, c'est être humble, c'est renoncer volontiers à ses droits (lorsque le devoir n'est pas engagé) et tolérer facilement quelques usurpations de préséance et d'autorité; être indulgent, c'est fermer les yeux sur les travers, les petits défauts, les petits ridicules des autres; être indulgent, c'est éviter la moquerie, c'est ne jamais signaler les torts du prochain; être indulgent, c'est répandre dans la vie intime une douceur et une facilité que tous, les plus bizarres et les plus endurcis, finissent par apprécier. On se lasse de tout ici-bas, excepté de la bonté: l'esprit fatigue parfois, la science devient pesante, l'habileté ennuie, les talents sont peu appréciés, mais la bonté est comme une oasis dans le désert, refuge où l'on accourt quand le soleil est ardent, quand la soif dévore, quand l'ennui et le chagrin oppressent. La plus belle fleur de la bonté, c'est cette indulgence de tous les jours, de tous les instants, qui attire la confiance et qui attache invinciblement les cœurs. Elle est le vrai caractère de la vraie charité, car saint Paul ne dit-il pas :« *La charité est patiente: elle souffre tout, elle excuse tout;* seule, elle adoucit les aspérités qui se rencontrent au sein de toutes les familles; seule, elle rend possible l'amitié, car dans tout être humain qu'on aime, il se rencontre toujours mille choses à excuser et à pardonner : l'accord parfait n'existe pas ici-bas. Dans toutes les relations sociales, la parole pacifique que saint François de Sales adressait à madame de Chantal se trouve toujours applicable : « Vous avez été, lui disait-il, plus juste que bonne; or, il faut être plus bonne que juste. » Et c'est là, croyez-le bien, un souverain remède pour ses propres peines; la défiance les fait naître, l'irritation les augmente, l'acrimonie les éternise ; une douce indulgence est un baume sur la plaie du cœur. Vous conserverez ainsi la paix avec les autres, et vous aurez dans le fond intime de votre âme un trésor de sérénité que rien ne pourra altérer. Essayons de cette précieuse vertu d'indulgence: sœur, femme, maîtresse de maison, dame de charité, les occasions de la pratiquer ne nous manqueront jamais. — C'est une œuvre difficile, c'est une œuvre de vertu, c'est-à-dire de force; le prochain, et le prochain le plus proche, nous donne mille occasions de tristesse et de mécontentement; les âmes délicates, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose que les esprits susceptibles, souffrent et sont heurtées à chaque instant, et leur demander de juger avec une parfaite et constante indulgence ces manques de procédés, ces paroles brusques, ces contradictions, ces défauts de sympathie, c'est beaucoup attendre de la vertu. On ne peut pas trop lui demander pourtant, lorsqu'elle a pour motif d'être agréable à Dieu, et pour résultat, d'établir la paix en nous et autour de nous. Et d'ailleurs, pour juger avec indulgence, que faut-il? pénétrer dans la situation morale de celui qui nous froisse. Qu'y verrons-nous souvent? des peines, des inquiétudes qui expliquent l'inattention ou la brusquerie qui nous ont affligés; la timidité qui se cache sous le manque de formes; le manque d'éducation qui, dans les classes inférieures, bannit la politesse et donne de la brutalité aux paroles et aux actions. Plus nous plongerons avant dans le cœur de nos semblables, plus nous aurons des raisons de plaindre et d'excuser, et la parole de de madame de Staël : *Tout comprendre serait tout pardonner*, sera toujours belle parce qu'elle sera toujours vraie. J'ajoute que si on se connaît soi-même, si on a approfondi les misères de son propre cœur, on sera facilement indulgent pour autrui.

M. B.

SAINTE NATHALIE

Elle a rendu le bien et non le mal à son mari, tous les jours de sa vie.

(*Proverbes.*)

La lune voguait, esquif d'argent, sur la nappe sombre du ciel de Rome ; que ne voyait-elle pas, la fière déesse aux trois noms redoutables, dans cette Rome où Dioclétien régnait ? Les convives sortaient, chancelants, des festins ; les femmes célébraient dans des lieux écartés, les impurs mystères de Bacchus ; les prêtres de Cybèle faisaient retentir les conques et les buccins ; les gardes de nuit traînaient aux entraves les malfaiteurs

ramassés dans les rues; au fond d'une terrible prison, sous le Capitole, des captifs enchaînés dormaient d'un sommeil profond, et souriaient à des rêves, sortis par la porte d'ivoire; à l'extrémité de la cité, près de la campagne, des hommes, des enfants, des femmes cheminaient par petits groupes et marchaient silencieux comme des ombres; ils se dérobaient tout à coup comme si la terre les eût engloutis... et si le regard de Phœbé avait pu sonder les entrailles de cette terre, qu aurait-il vu? un autel, une oblation, des créatures prosternées et priant comme jamais la terre n'avait vu prier; alors, saisie d'un saint effroi, la lune, l'astre sortant des doigts du Créateur, aurait rejeté les hommages des mortels, et se serait unie à ces hommes en adoration pour dire avec eux : *Astres des Cieux, louez le Seigneur! soyez joyeux de briller pour Celui qui vous a créés!*

Pendant cette même nuit, dans une maison patricienne nouvellement bâtie sur la pente du Mont Viminal, un homme jeune encore, couché dans un lit de citre, entre des draps de soie, dormait d'un sommeil troublé qui ne ressemblait pas au paisible repos des pauvres prisonniers : il rêvait : il lui semblait qu'il se trouvait dans une forêt profonde, que traversait un fleuve aux eaux limoneuses; il reconnaissait ces lieux, il les avait parcourus autrefois, lorsqu'il était vexillaire de la première légion; mais dans son rêve, il était seul, ses vaillants compagnons étaient loin de lui, et avec un sentiment de dégoût et d'épouvante indicible, il se sentait suivi par une troupe de loups affamés; il se hâtait, mais en vain, il sentait leur haleine brûlante, il voyait leurs yeux méchants, et leur bande croissait à chaque seconde... il se pressait, il haletait, il allait être broyé sous ces mâchoires avides; lorsque sa femme, sa compagne, Nathalie, parut devant lui, belle et calme comme toujours :

« Viens! disait-elle, viens, cher Adrien, je te sauverai... » et il se jetait dans ses bras.

Il s'éveilla, trempé de sueur et d'angoisse, et il étendit le bras pour réveiller sa femme, couchée dans le lit placé à côté du sien, sous les mêmes draperies venues d'Asie. Le lit était froid et vide. Il se dressa sur son séant :

« Nathalie! Nathalie! »

Rien ne répondit; il se leva promptement, saisit la lampe de cristal et d'argent pendue au plafond, et regarda autour de lui : la chambre était vide; le lit n'avait pas été foulé. Plein d'inquiétude, il parcourut la maison tout entière, elle était silencieuse et déserte; Nathalie n'était ni dans la chambre aux livres où elle se plaisait à habiter, ni dans la salle à manger, ni dans la salle des bains, ni sous le portique, ni sur la terrasse, où quelquefois elle veillait seule avec ses pensées. Il s'assit à cette place où il l'avait parfois laissée, alors qu'il allait chercher le repos de la nuit; une terrible inquiétude oppressait son cœur, et pourtant il ne s'y mêlait aucun soupçon. Marié depuis dix ans, il connaissait celle qui lui avait donné sa foi, il savait combien élevée et pure était son âme, et la jalousie, *plus dure* que *l'Enfer*, ne souillait pas l'image de cette fidèle compagne, mais d'autres craintes traversaient son esprit; il savait ce qui se passait autour de lui et quel souffle nouveau traversait la vieille société romaine; il connaissait les noms des jeunes filles et des matrones, qui, se séparant des divinités de l'Empire, de Saturne et de Rhée, de Vesta et de Mars, d'Apollon et de Vénus, avaient embrassé une croyance étrangère et avaient versé leur sang pour la mieux confesser. Il se souvenait de Lucine, de Flavie, issue de la famille Flavienne et parente de Titus; de Symphorose, veuve d'un tribun, et de ses sept fils immolés, de Cécile, la descendante des Scipions, de Praxède et de Pudentienne, de race sénatoriale, d'Agnès encore enfant, pour laquelle on n'avait pas pu trouver de fers assez étroits; il se demandait avec anxiété :

« Nathalie, elle aussi, a-t-elle cédé à ces suggestions? devrai-je craindre pour sa vie? la verrai-je traînée au supplice pour une superstition orientale? crédulité féminine! mystères d'Eleusis! mystères Dionysiaques! mystères du Nazaréen, tout captive l'imagination de la femme! Nathalie me semblait au-dessus de ces faiblesses... »

Il resta rêvant et réfléchissant; l'aube active d'un jour d'été commençait à poindre : des rayons de rose et d'or éclairaient l'Orient et le sommet des monuments commençait à blanchir. Un pas léger retentit sur le pavé de la terrasse, et une femme, enveloppée dans un manteau de laine blanche et dans les plis d'un long voile, se trouva devant Adrien. Une vieille esclave la suivait et regardait le maître avec crainte. Il leva la tête.

« D'où venez-vous, Nathalie? » dit-il d'un ton sérieux.

Elle fit signe à l'esclave de se retirer et s'agenouilla auprès de lui :

« Pardonnez-moi, dit-elle, Adrien, mon ami et mon maître, j'ai eu un secret pour vous, un seul! c'est une faute dans une union aussi intime que la nôtre! Adrien!

— Qu'avez-vous fait? d'où venez vous?

— Je viens, dit-elle, de l'Église du Pasteur; je suis chrétienne. »

Elle fit le signe de la croix et tira de son sein un rouleau de papier sur lequel était écrit, en langue grecque : *Évangile de Saint Luc*; elle le lui présenta. Adrien le prit, y jeta les yeux, et dit à sa femme, en entourant de son bras sa taille qui fléchissait :

— « Je l'avais deviné!

— O mon Dieu! dit-elle, que vous êtes bon de n'avoir pas permis qu'un soupçon jaloux souillât notre amour!

— Mais, Nathalie, pourquoi ne m'avoir pas ouvert votre cœur ?

— Hélas! répondit-elle, je confesse devant mon Dieu les terreurs de mon âme; lorsque la vierge Suzanne, la parente de César, m'initia à la foi divine, la persécution sévissait; de toutes parts se dressaient les chevalets et les bûchers; les plus nobles d'entre les chrétiens périssaient dans d'affreuses tortures; Suzanne elle-même tomba sous le glaive; son oncle, le saint pontife Caïus, succomba dans les supplices, rien n'était épargné; je reçus les eaux du baptême dans les catacombes, au milieu des larmes et des angoisses, en face des tombeaux sanglants des martyrs. Par la grâce de Dieu, je ne craignais pas pour moi, j'aurais été heureuse de confesser devant mes juges ma foi nouvelle, mais vous, Adrien! vous! j'attendais des jours plus sereins pour vous exposer ma croyance... pourvu que Dieu ne punisse pas ma lâcheté en m'enlevant cette couronne du martyre dont je ne suis pas digne... j'ai eu peur de votre foi, peur de votre courage, peur de voir couler votre sang! »

Il la regardait pendant qu'elle parlait ainsi; son pur et beau visage exprimait les combats de son âme, indomptable pour ses propres dangers, tendre et faible pour les périls de celui qu'elle aimait.

« Vous croyez à ce Dieu nouveau? dit-il.

— Si j'y crois! je verserais avec transport mon sang pour affirmer ma foi!

— Et quel bien vous donne-t-il?

— En ce monde la Vérité, dans une autre vie une récompense inénarrable.

— Si ces biens existent, pourquoi, Nathalie, pourquoi ne pas me les faire connaître!

— Écoutez! dans nos saints livres, il est dit qu'une pauvre mère, nommée Agar, ne put voir mourir son fils, son Ismaël, elle se détourna; l'idée de vos souffrances, ô mon ami, a dépassé mes forces... je n'ai pas le mâle courage de cette étrangère venue d'Orient, qui a exhorté au plus cruel martyre son mari et son fils, ni de l'épouse d'Eustache, qui est entrée avec lui dans le taureau embrasé... j'ai frémi pour vous... hélas! je reconnais combien mon amour était imparfait et indigne d'une chrétienne.

— Oui, dit-il, j'ai le droit de me plaindre; vous m'avez caché ce que vous croyez la vérité, et vous m'avez ravi ma part de vos dangers. Je réclame mes droits, Nathalie! je vais lire ce livre.

— Vous serez chrétien! dit-elle en pâlissant de joie et de douleur. Oh! Adrien! »

Il la saisit dans ses bras.

« Pourquoi, dit-il, sans moi, le danger, la mort et le Ciel, bien inénarrable dont vous parlez? Nous sommes unis, saintement unis, et si Sénèque a voulu que sa Pauline le suivît dans la mort, si Arrie a montré à Pœtus le chemin de l'immortalité, pourquoi, sans moi, courez-vous à de nouvelles lumières et à d'effroyables dangers? »

Elle retomba à genoux.

« Que Dieu soit béni! dit-elle, et qu'il vous éclaire, ô mon bien-aimé! qu'il me pardonne à moi mes chutes et mes faiblesses! »

II

La persécution sévissait; Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, en a raconté d'une manière simple les tragiques détails. « L'an 303 de « Jésus-Christ, dit-il, et le dix-neuvième du règne « de Dioclétien, quelques jours avant le Dimanche « de la Passion, on publia dans tout l'Empire un « édit qui portait que toutes les églises des chré- « tiens seraient rasées jusqu'aux fondements, « qu'il serait fait une perquisition exacte des « Livres sacrés, pour être brûlés; qu'à l'égard « des chrétiens qui refuseraient d'abjurer, les « personnes de condition seraient notées d'infa- « mie, et le peuple fait esclave. Peu de temps « après, arrivèrent de nouveaux ordres, qui por- « taient que tous les évêques seraient mis aux « fers, et qu'ils seraient contraints par toutes « sortes de moyens de sacrifier aux dieux. »

Il énumère ces moyens affreux, invention de l'Enfer contre les amis et les disciples du vrai Dieu. Le chevalet, les fouets, les ongles de fer qui pénétraient dans les entrailles, l'huile bouillante, les poids attachés aux pieds de celui qui était suspendu par un seul bras, le feu lent, les bêtes fauves; il remarque en passant que les lions et les léopards qu'on lâchait sur les chrétiens les respectaient, se retiraient souvent sans les toucher, et fuyaient devant eux comme si une main invisible les eût chassés, ou qu'une vertu divine les eût empêchés de se livrer à leur instinct farouche. Plus farouches étaient les hommes, et le glaive du Confecteur achevait ceux qu'avaient respectés les bêtes des déserts. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'ingénieuse cruauté des juges, ou de l'intrépidité des martyrs : leur foi s'exaltait dans les affreux supplices, déchirés, broyés, ils voyaient les Cieux ouverts *et le Fils de l'Homme à la droite de son père*, et devant cette patience invincible, ce courage que rien ne put dompter, on doit dire ce que les martyrs déclaraient eux-mêmes : Dieu souffrait en eux, Dieu triomphait en eux : *Ce n'est plus moi qui vis! c'est Jésus-Christ qui vit en moi!*

C'était au fond des catacombes, près du baptistère rempli par une source dont les froides eaux n'ont jamais reflété le soleil, qu'Adrien avait reçu le baptême. Le fier officier, le patricien accoutumé aux voluptés de la vie romaine, s'était courbé devant l'Évangile; il l'avait étudié pour connaître la croyance de celle qu'il chérissait, et le charme inexprimable de la vérité avait subjugué cette âme qui ne croyait plus aux divinités païennes et qui avait cherché un peu de calme

dans la philosophie de Zénon. Mais combien Zénon, Epictète et Marc-Aurèle s'effaçaient et pâlissaient devant le vrai stoïcisme et l'intrépidité des martyrs! qu'étaient-ce que des paroles, des maximes, des écrits, de l'éloquence, à côté de ces actes héroïques et sanglants? *La douleur n'est pas un mal*, disait le chrétien les yeux levés au ciel et le corps sur le chevalet! *Je vois bien des hommes*, avait dit Epictète, *qui débitent les maximes des stoïciens, mais je ne vois pas de stoïciens.* Ce spectacle n'était pas éloigné cependant des yeux du philosophe; il avait vu des chrétiens souffrant et mourant, mais l'orgueil de la raison l'aveuglait et il ne sut pas reconnaître et adorer la glorieuse folie du Christ qui confondait la sagesse humaine.

Adrien se souvenait : dans les Gaules, il avait vu des martyrs, il en avait vu à Rome, et le témoignage de leur sang se joignait à l'irrésistible autorité de l'Évangile. Il crut, et après les ordinaires épreuves, après avoir franchi les degrés qui conduisaient l'aspirant, le catéchumène, jusque dans le sein de l'unique Église, il reçut enfin le baptême. La persécution était de plus en en plus impitoyable. Nathalie versa des larmes de joie, le jour où elle vit son mari revêtu de la blanche tunique des *candidats*, et elle soupira amèrement en songeant que bientôt, sans doute, la pourpre du martyre enrichirait ce vêtement d'innocence et de pureté : elle ne cessait de prier devant le tombeau de ceux qui avaient rendu témoignage au Christ, devant le tombeau de ces victorieux qui avaient triomphé du démon et du monde, pour implorer la grâce suprême — celle de voir souffrir et mourir l'époux qu'elle aimait. Elle ne pensait pas à sa propre vie, elle ne pensait qu'à lui, lui si aimable et si cher et qu'il faudrait voir livré à la barbarie des juges et des bourreaux. Elle implorait les grands martyrs, les héros de la cohorte céleste, les Apôtres qui avaient défié la croix, le glaive, les flèches; Polycarpe qui s'était livré, comme un froment très-pur, à la dent des lions; Laurent qui avait souri, parlé et prié sur le gril incandescent; Sébastien qui venait de périr sous les traits; Pierre et Dorothée dont on racontait le récent martyre dans les réunions des fidèles; elle les suppliait de revêtir son ami d'une armure de foi, afin que ses larmes ne fissent pas fléchir son courage et qu'elle pût le voir, les yeux secs, aller à ce supplice, arc triomphal qui menait à l'éternelle vie. Elle ne se sentait pas exaucée : en vain multipliait-elle ses prières, ses jeûnes, ses aumônes, une invincible terreur pesait sur son âme : à chaque battement de son cœur, il lui semblait que l'heure néfaste avait sonné et qu'Adrien allait périr.

Chez Adrien, la foi nouvelle exaltait un courage naturel, un courage ardent qui lui faisait désirer le combat : il ne pleurait pas au sépulcre des martyrs, mais il allait, dans les prétoires et dans le Cirque, s'édifier au spectacle de leurs luttes glorieuses; il notait leurs paroles, il relevait leurs corps mutilés, il aidait à les ensevelir et à les descendre dans les Catacombes. Une nuit d'août, il remplissait ce pieux office dans le Colysée; la lune éclairait le sable de l'arène et les voûtes profondes où s'asseyaient les cruels spectateurs; un silence profond, solennel avait remplacé les clameurs furieuses; les bêtes mêmes, repues de chrétiens, dormaient dans leurs antres; sur le sable dormaient leurs victimes : martyrs de tout âge, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis la vierge intrépide jusqu'à la matrone chargée de jours et de bonnes œuvres; les saints de Dieu, déchirés par les ongles des léopards, gisaient en paix sur cette terre qui avait bu leur sang, et des chrétiens, qui s'étaient fait ouvrir, à prix d'or, les portes du théâtre, leur rendaient les derniers devoirs. Les femmes ensevelissaient les femmes, les hommes relevaient les corps des hommes; on essuyait le sang des larges blessures et on rassemblait les restes de ces corps brisés, dans des draps blancs; puis on les déposait avec respect, sur des civières destinées à les transporter au lieu de leur dernier repos. Ce travail se faisait rapidement et en silence. Dieu seul entendait la prière intérieure qu'élevaient vers lui ces nouveaux Tobies. Nathalie venait de recueillir les restes d'une jeune fille inconnue à tous, fleur sans nom mêlée à l'opulente gerbe qui entrait dans les greniers du Père Céleste; Adrien couvrait du linceuil le corps déchiré d'un vieillard, jadis centurion dans l'armée romaine, maintenant, soldat immortel de l'armée du Christ; il repliait le drap funèbre sur ce mâle visage que les bêtes avaient épargné, quand tout à coup, à la lueur douce de la lune se mêla une clarté rougeâtre... une troupe d'hommes armés et portant des flambeaux, venaient d'entrer dans l'arène :

« Me voici, Seigneur, dit Adrien, car vous m'avez appelé »

En un instant, les chétiens furent entourés et enchaînés.

« Par ordre du préfet de Rome, dit le commandant, suivez-nous.

— Laissez-nous le temps d'ensevelir les morts, dit Adrien.

— Par les Gémeaux! les morts n'ont que faire d'ensevelir les morts, vous êtes morts, tout vivants que vous êtes, à moins que vous ne sacrifiiez aux Immortels!

— Marchons, dirent les chrétiens d'une commune voix. »

Nathalie se trouvait à côté de son mari; les soldats n'avaient arrêté que les hommes.

« Je suis chrétienne! dit-elle, liez-moi et permettez que je suive mon mari.

— Nous n'avons pas d'ordres, vous viendrez plus tard... allons! arrière! »

Il repoussa Nathalie; les yeux d'Adrien la regardaient avec une tendresse et une pitié inexprimables.

« Adieu ! adieu ! »

Elle lui saisit la main.

« Courage, ô mon ami ! mon maître ! c'est au Ciel que nous nous retrouverons ! »

Le soldat poussa Adrien vers la porte de l'amphithéâtre, et entouré de ses compagnons, entraîné par les soldats, il disparut dans les ténèbres ; le bruit des armes et des chaînes retentissait dans le silence.

Les femmes restées seules, achevèrent leur saint travail, elles déposèrent en hâte, dans la crypte la plus voisine, les corps des glorieux martyrs.

III

Quand, au lever de l'aube, Nathalie entra dans sa maison solitaire ; quand, brisée de fatigue et d'émotion, elle s'agenouilla près de sa couche, elle sentit dans son âme que Dieu l'avait enfin exaucée. Toute frayeur avait fui, elle ne sentait plus vibrer en elle d'autres sentiments que l'espérance; elle ne voyait plus les supplices, elle ne voyait que la palme; la nature, la faiblesse, l'amour étaient vaincus, son âme avait quitté la vallée de Gethsémani, et planait sur le Thabor; elle voyait les cieux ouverts, et elle entendait la voix divine qui appelait Adrien aux délices éternelles..

Lorsque le jour fut venu, elle dit à sa vieille servante chrétienne qui ne l'avait pas quittée durant cette nuit, de lui donner un sayon d'esclave; puis elle détacha ses longs et magnifiques cheveux et d'une main ferme, elle les coupa courts autour de son front et de son cou ; ils jonchaient le sol autour d'elle comme des écheveaux de soie brune et dorée. Elle quitta ses longs vêtements, elle revêtit le sayon brun, elle posa sur ses cheveux le pilœus des pauvres, elle frotta avec de l'argile ses pieds blancs, les chaussa de grossiers brodequins, et, ainsi déguisée en homme, en esclave, elle se dirigea vers la prison, où, d'après un édit récent, les femmes ne pouvaient plus entrer. On craignait leur enthousiasme qui animait encore le courage si ardent des confesseurs. Nathalie attendit longtemps devant la lourde porte qui s'était refermée sur tant de saints, à qui les portes d'or du Ciel étaient désormais ouvertes ; elle n'était pas seule, d'autres femmes déguisées comme elle, des parents, des amis attendaient, silencieux. Après deux heures d'attente, un geôlier ouvrit la prison et dit à ceux qui s'empressaient pour entrer :

« Vous n'entrerez pas aujourd'hui, on va les mener au prétoire... cela ne sera pas long... »

Les vingt-quatre chrétiens, arrêtés la veille, sortirent peu d'instants après de la prison, et Nathalie revit le visage chéri de son époux, déjà pâli par la faim, la soif et la souffrance des ceps, où, semblable au grand Apôtre, on l'avait attaché. Il la vit et la regarda, tout l'amour du passé était dans ses yeux; il les leva au ciel avec l'expression d'une prochaine et indicible espérance. Le premier, il fut interrogé par le juge qui lui adressa l'avertissement sinistre qui préludait aux interrogatoires :

— « Songe à toi ! lui dit-il. Qui es-tu ?

— Chrétien.

— Sacrifie aux dieux; je te ferai ôter ces fers, tu seras rendu à la liberté, tu jouiras de tes biens.

— J'aspire à d'autres biens.

— Sacrifie !

— Jamais.

— Tu sais ce qui t'attend ?

— Je le sais. »

Le juge fit un signe au bourreau et Adrien fut étendu sur le chevalet.

« Courage ! lui cria une voix vibrante, celle de Nathalie. »

Un premier tour de la roue fit monter le sang au front du martyr, il venait d'éprouver dans tous ses membres liés et tirés en sens inverse la plus cruelle tension.

« Sacrifie !

— Jamais ! »

Un second tour de roue déboita les bras et les jambes.

— « Courage, ô serviteur de Jésus-Christ ! dit encore la voix de Nathalie.

— Femme, dit le juge, car tu es une femme, ta voix et ton visage le disent, femme, sois sage, sois prudente, conseille à ton mari de brûler un peu d'encens sur cet autel, sinon, il souffrira de plus affreux tourments que tu ne peux le supposer.

— Je demande à les souffrir avec lui ! répondit-elle.

— Otez-le du chevalet, dit le juge, et placez ses jambes sur une enclume. Apportez des maillets et des couteaux ! »

A cet ordre terrible, Nathalie se jeta à genoux devant le magistrat ; il croit qu'elle va l'implorer, que sa fierté est enfin vaincue, il se prépare à la railler, mais, elle, lui dit d'une voix douce et ferme :

« Permettez que j'assiste mon seigneur dans la torture que vous allez lui faire souffrir !

— Faites ! lui répondit-il, nous verrons jusqu'où ira votre force d'âme. »

Elle se releva et courut auprès d'Adrien; elle baisa ses pieds brisés, ses mains blessées; le bourreau l'écarta.

« Ote-toi, femme, dit-il, je vais briser ses jambes à coups de maillet.

— Adrien ! s'écria-t-elle, mon maître, mon ami ! offrez vos souffrances à Celui qui souffrit au Calvaire pour nous ! »

Et d'un cœur héroïque, elle étendit elle-même les jambes d'Adrien sur l'enclume, et les soutint pendant que le lourd marteau en brisait les os et brisait en même temps son cœur.

« Coupe les pieds ! s'écria le juge avec fureur. »

Elle vit tomber sous le couteau les pieds de son mari, et sa tunique fut arrosée de ce sang généreux. Adrien souriait, les yeux levés au Ciel.

« Coupez les mains ! dit la voix tonnante du juge. »

Nathalie prit la parole.

— « O Adrien ! mon maître, et serviteur de Jésus-Christ, pendant que tu vis encore, étends, je t'en supplie, tes mains aussi pour qu'on te les coupe, et que tu deviennes semblable aux autres martyrs qui ont encore plus souffert que toi ! »

« Le très-bienheureux Adrien, disent les Actes, » offre, sans rien dire à Nathalie, ses mains afin » qu'elle les place sur l'enclume ; le bourreau les » tranche, Adrien expire et Nathalie s'écrie à » haute voix :

« Que Dieu soit béni ! il a assuré son sort ! » il est monté au Ciel ! il m'y attend, je l'y sui- » vrai bientôt ! »

Nathalie ne souffrit d'autre martyre que celui du cœur et de la volonté (ils avaient été grands en elle), et elle mourut en paix quelques années après la mort sanglante et triomphante de son époux. L'Église célèbre sa fête le 2 décembre et celle de saint Adrien, le 8 septembre (1).

M. B.

(1) Les détails du martyre de saint Adrien sont extraits textuellement de De Lapierre (Cornelius a Lapide) et du Bréviaire romain.

L'église de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, renferme, parmi les fresques admirables qui la décorent, une touchante composition de Flandrin, représentant les adieux d'Adrien et de Nathalie. Il est enchaîné et elle lui serre fortement la main. Ces deux figures font partie du groupe *Les Époux chrétiens*.

HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

(SUITE)

Espérance fut saisie d'une aimable curiosité en apercevant ce papier d'un blanc douteux, et sur lequel deux de ces énormes taches, improprement appelées pâtés, figuraient honteusement. Elle fut d'abord intéressée, piquée par l'étrangeté de la missive, et, appuyant légèrement son coude sur le velours du bureau, elle lut ce qui suit, non sans beaucoup de difficulté, vu le mauvais ordre dans lequel avaient été rangés les caractères de l'Alphabet :

« Madame,

» Je n'osais pas vous obéir parce que j'écris trop mal, et puis, parce que j'avais peur de faire de la peine à papa et à maman, qui ne disent jamais à personne pourquoi nous sommes pâles. Mais j'ai raconté à sœur Euphrasie comment je vous ai rencontrée, comment vous m'avez parlé et elle m'a dit que c'était la Providence qui avait fait exprès un embarras rue du Bac; qu'il fallait vous écrire pour la première fois, le plus tôt possible, et vous dire toute la vérité, mais rien qu'à vous. La sœur m'a permis de faire ma lettre pendant la classe d'écriture, à la place de ma page.

» Voilà : Papa n'est pas un pauvre, c'est un ouvrier menuisier; mais il est pauvre tout de même parce qu'il ne travaille que quand il n'a pas mal dans le dos, et il a très-souvent mal dans le dos. Maman n'est pas une pauvresse; son père était établi coutelier, mais on a eu des malheurs. Elle a toujours du chagrin, rapport à papa qui ne gagne pas assez pour qu'on mange comme il faut tous les jours. Elle fait ce qu'elle peut pour gagner quelques sous ; mais elle n'y voit pas bien clair, parce qu'elle a trop pleuré dans sa vie. Moi, je suis trop petite, je n'ai que neuf ans et demi ; je leur coûte beaucoup et je ne leur donne rien. Quand je serai grande, je travaillerai pour nous trois ; mais la sœur dit que j'en ai encore pour cinq ou six ans à ne faire qu'apprendre, et que si l'on continue à être si mal nourris, je ne ferai pas une bonne ouvrière et que je serai toujours pâle ; c'est ça qu'elle veut que je vous dise. Elle m'aime bien et je l'aime bien aussi. Adieu, Madame ; j'ai fini mon papier, je suis bien fâchée pour les pâtés.

» MARIE DUBREUIL. »

La marquise laissa tomber sur le bureau la lettre de l'enfant, et, cachant son visage dans ses mains, elle se demanda comment il pouvait y avoir, si près d'elle, une famille affligée à ce point, tandis qu'elle-même osait se plaindre si amèrement de son sort. C'étaient des pauvres honteux, c'est-à-dire de ceux qui se cachent parce que le passé de leur famille ne leur montre

qu'une vie honorable, et pas une main tendue à l'étranger.

Il y avait là évidemment quelque chose à faire; ce n'est jamais pour rien que deux âmes se rencontrent; Espérance le savait bien. Elle lut une seconde fois la lettre de Marie et, loin de la laisser errer sur le bureau, comme un papier insignifiant, elle entr'ouvrit le tiroir intime où nous vivions si retirées, et y glissa cette lettre.

Je ne puis exprimer la joie que nous éprouvâmes en revoyant cette sœur chérie, si violemment séparée de nous par une catastrophe! Ce fut à qui lui dirait les choses les plus tendres; et, après ces premiers épanchements de l'amitié, nous lui demandâmes de nous raconter l'histoire de ces quelques jours passés loin de nous; elle le fit en ces termes :

« Au moment où l'enfant pâle nous rattrapa au vol toutes les trois, nous étions si troublées, par l'effroi et l'incertitude, que nous restâmes à peu près étrangères à ce qui se passait. Quand nous revînmes à nous, un morceau de papier assez laid nous entourait; c'était une attention de notre nouvelle maitresse. Nous montâmes avec elle cinq étages d'un escalier étroit et mal éclairé. En arrivant sur le dernier palier, nous fûmes saisies malgré nous d'un sentiment de gêne. Il nous sembla que le sort se trompait et ne nous traitait pas selon la hauteur de notre origine; mais quelques instants plus tard nous lui fûmes au contraire très-reconnaissantes. La petite Marie s'empressa de raconter à son père et à sa mère ce qui venait de se passer, et, à l'issue du discours, nous étala pompeusement et presque sans nous toucher, de peur de nuire à notre fraîcheur. Cette jolie petite fille paraissait être le seul bonheur, le seul trésor que renfermât cette grande chambre, tenue d'ailleurs avec une extrême propreté.

» Le père était un homme jeune encore, beaucoup plus pâle que Marie; il y avait à côté de la grande chambre un petit atelier de menuiserie, un établi, des outils. C'était là que Dubreuil travaillait à ses heures, car depuis quelques semaines il était trop faible pour se rendre chez le patron, et celui-ci, par estime autant que par compassion, lui avait donné à faire certaine quantité de boites à compartiments, sans lui fixer de jour pour rendre cet ouvrage. C'était toujours autant de gagné. Mais quelle insuffisance! Depuis longtemps Dubreuil ne pouvait rien faire avec suite. Son gain, rare, inégal, ne répondait pas aux frais journaliers. On souffrait dans la mansarde. Marguerite était pourtant une femme bien courageuse; mais ses yeux malades se refusaient à la couture; elle ne gagnait presque rien et ne pouvait qu'entretenir son ménage en y donnant beaucoup de temps, car sa faiblesse de vue rendait ses mouvements lents et incertains.

La petite Marie, c'était l'Ange du foyer respectable et béni où le blasphème, ni même le murmure n'étaient jamais entrés. Une faiblesse pouvait se remarquer dans le caractère de l'honnête et laborieux ouvrier; c'était un peu trop de fierté. Il ne voulait pas qu'un étranger pût soupçonner sa détresse; et tout dans cet intérieur était savamment calculé pour sauver les apparences. Cette faiblesse, née d'un fonds de dignité, était excusable, car Dubreuil atteint d'une maladie de poitrine, ne vivait que d'illusions, et disait sans cesse à son enfant : « Laisse faire ; quand papa sera guéri, il travaillera ferme! alors tu seras mieux nourrie, la mère ne pleurera plus, ses yeux se reposeront, je verrai revenir tes belles couleurs! Et puis je te donnerai une jolie robe pour tes dimanches! ça viendra, va! »

Quand il parlait ainsi, Marguerite regardait tristement Marie, et toutes deux se comprenaient. Marie n'avait jamais eu que de la peine, c'est pourquoi elle était plus sensée que les petites filles ne le sont généralement à neuf ans.

La bonne petite, que ses parents appelaient par amitié Minette, raconta tout au long l'embarras de la rue du Bac et le don de trois enveloppes satinées; mais elle se garda bien de répéter ce mot de l'étrangère : « Vous m'écrirez trois fois. » — Elle ne montra pas non plus la carte de la jeune marquise : tout cela demeura dans son cœur, comme un innocent secret. C'était le premier qu'elle eût pour ses parents; mais elle voulait leur ménager une ressource, et elle craignait, non sans raison, que la fierté naturelle de son père ne le portât à lui défendre d'une façon absolue de jamais écrire à la jeune veuve, et de jamais lui faire connaître la situation critique où l'on se trouvait.

La prudente Minette nous enveloppa de nouveau dans notre vilaine robe de chambre et, ouvrant une caisse de bois blanc, proprette et commode, que son bon père lui avait faite pour ses étrennes, elle nous y déposa avec d'infinies précautions. On voyait que nous avions à ses yeux une grande importance. En effet, nous pouvions être trois messagères de la Providence, car la bonne Marie se disait ingénument : « Quand je penserai que papa et maman sont par trop malheureux, je le dirai à la belle dame et le bon Dieu l'enverra à leur secours. »

De notre retraite, nous assistâmes en silence aux simples entretiens de la famille. Il y avait de quoi serrer le cœur! Marguerite était découragée par l'état de ses yeux, état qu'aggravaient ses larmes. Elle ne se faisait aucune illusion sur la maladie de son cher Alexandre. Elle parlait peu et semblait s'excuser de l'exiguïté du souper.

« Je n'ai presque pas faim, ma petite maman; comme ça se trouve bien! » disait l'Ange de la mansarde. »

Et le père ajoutait d'une voix creuse, qu'une toux sèche interrompait fréquemment : « Allons! encore un souper manqué! Bah! une fois l'hiver

derrière nous, je reprends mon travail et tu nous régales tous les jours, ma femme !

— Oui, mon ami, » répondait Marguerite, et sa physionomie démentait sa pensée.

Le soir, au moment de se livrer au sommeil, Marie rouvrit sa caisse pour le seul plaisir de nous voir une fois de plus. C'est le propre d'une tendre affection : faire ce qui n'est pas nécessaire à l'objet aimé et lui prouver ainsi qu'on s'occupe de lui. Marie veillait sur nous et s'inquiétait bien à tort, car nous nous trouvions fort bien chez elle. La chère enfant, ayant ouï dire que la poussière pénètre partout, craignait encore ce fléau domestique, et nous enferma dans un petit carton qu'elle plaça respectueusement au fond de la caisse. Nous nous trouvâmes mieux encore; ce petit carton, c'était aussi, quoique dans une toute autre sphère, comme un boudoir dans un hôtel.

Couchée tout près de nous, Marie ne pouvait dormir. Dans sa petite tête elle roulait un sérieux projet. La dame avait dit : « Écrivez-moi tout de suite. » Pourquoi ne pas lui obéir ? Mais d'autre part, comment faire ? Elle n'osait en parler à ses parents; d'ailleurs, point de papier à lettre. Sa résolution fut bientôt prise. Elle se décida à tout confier, dès le lendemain, à sœur Euphrasie et à agir d'après son conseil.

De grand matin, elle s'éveilla, ouvrit bien doucement la caisse et nous dit bonjour. Puis, endant que ses parents dormaient, elle prit l'une de nous, ce fut moi, et d'un air bien sérieux elle me mit entre les feuillets d'une vieille et vilaine grammaire, qu'elle emportait tous les jours à l'École. Là, je me trouvai un peu dépaysée. Néanmoins, comme le but de toute créature doit être de faire le bien, sous une forme ou sous une autre, je me soumis aussitôt à cette phase nouvelle de mon existence, et j'osai espérer que ma mission en ce monde allait commencer.

Nous partîmes pour l'École et nous assistâmes à la classe avec toute l'attention possible, sans remuer, sans parler, sans rire, enfin comme le voulait un règlement assez bien encadré qui pendait au mur, juste en face de nous.

Sœur Euphrasie était une petite personne vive, agile, entendue, d'un extérieur sévère ; elle parlait peu, conduisait tout du regard et faisait souvent claquer une sorte de livre de bois, dont chaque mouvement signifiait quelque chose, comme de se lever, de s'asseoir, de sortir, de rentrer, de s'amuser, de s'ennuyer, etc., etc.

La sœur perdait toute gravité dans le sourire, et sa physionomie prenait alors quelque chose de maternel.

Marie, qui, plus que toute autre, était sage et gentille, saisit un moment opportun et raconta sommairement à sœur Euphrasie la scène de la rue du Bac. Elle reçut une réponse positive qui la décida à écrire, comme elle en avait eu la pensée puisqu'elle m'avait amenée à l'Ecole où je n'avais que faire.

Une feuille de papier à lettre fut donnée à la bonne petite, et nous nous installâmes pour écrire; elle, devant une table noire, et moi, toujours dans ma vieille grammaire. Quand tout fut fait, lettre et pâtés, il fut question de me constituer dépositaire de cette grave confidence, et Marie me prit entre ses doigts, avec un respect qui ressemblait à de la vénération ! Elle enferma dans mon cœur le secret tombé du sien, et posa le sceau sur mes lèvres, après quoi je rentrai péniblement dans la vieille grammaire et, la classe terminée, on me porta chez un monsieur galonné qui, du matin au soir, ouvrait au moyen d'un cordon magique la grande porte de l'hôtel habité par la marquise. Le monsieur galonné ne parut pas faire grande attention à Marie, me serra entre le pouce et l'index et sembla frappé de ma tournure aristocratique, contrastant avec les caractères indécis qui indiquaient le nom et l'adresse de la belle dame.

La petite fille m'abandonna, non sans un serrement de cœur. Nous étions devenues tout à coup si intimes ! Je ne faisais plus qu'une avec ses propres pensées. Quand elle songeait à moi, elle disait *ma lettre*, et c'était avec une anxiété mêlée de crainte et d'espoir, qu'elle ajoutait : « Que va-t-elle devenir ? »

On me fit monter un escalier roide, tortueux et assez mal tenu, puis on me plaça sur un plateau d'argent et, dans cet équipage, un valet me fit parvenir à destination. Le reste, vous le savez, mes sœurs. Je n'ajouterai qu'un mot: c'est que j'aime d'amour l'enfant pâle qui m'a choisie pour intermédiaire entre la souffrance et la bonté. »

Elle se tut. Nous lui sûmes gré de son récit et, connaissant désormais les douleurs de la mansarde, nous fîmes des vœux ardents pour que Marie fût aimée et consolée.

La jeune marquise, après la lecture de la lettre, se trouva beaucoup moins malheureuse. Elle se prit à considérer le bel hôtel où se passait son existence, la verte vieillesse de son excellent père, le bon cœur et le radieux visage de sa chère enfant; elle se trouva coupable d'ingratitude envers le Ciel, car si elle avait eu lieu de rêver un plus large et plus bel horizon, il n'en était pas moins certain que son malheur s'était adouci du sentiment maternel ajouté au sentiment filial. Que d'infortunés n'ont ni l'un ni l'autre, et trouvent assez de courage pour mener une existence utile et désoccupée d'eux-mêmes ! Et puis, ce pain de chaque jour transmis d'âge en âge dans la famille, et paraissant assuré, non-seulement à la jeune femme, mais aussi à son enfant ! Voilà ce à quoi elle avait à peine pensé.

Pendant qu'Espérance se livrait à ces réflexions justes et saines, il arriva dans le boudoir quel-

que chose de tout-à-fait surprenant. On se rappelle que ce boudoir, attenant à la chambre à coucher, et tapissé identiquement, était spécialement habité par une gentille petite folle, qui avait pris sur les vingt-cinq ans de la marquise la plus dangereuse influence. Cette malheureuse entra subitement dans une crise; mais cette fois ce fut, contrairement à l'usage, une crise de prostration. Elle se tenait coite, les yeux baissés, dans l'attitude d'une pâle victime dont on a résolu l'immolation.

Espérance ne remarqua point cette singulière forme de la maladie, mais sans faire attention à la pauvre folle, qui ne soufflait ni ne remuait, elle songea à se rapprocher des idées de son père, et à ne pas l'affliger incessamment par une taciturnité volontaire qui était beaucoup moins la douleur que l'*égoïsme voilé*. Elle se dit aussi qu'il fallait être moins avare de son temps envers la petite Alice, que jamais ses heures ne pourraient être mieux employées qu'au service de ce jeune esprit à éclairer, de ce jeune cœur à former... Nous entendîmes alors des sanglots, dont le bruit saccadé ne frappait point les oreilles humaines : c'était la folle du logis qui pleurait! Rien ne pouvait lui causer autant de peine et d'affliction que la résignation et le sens commun. Elle songeait à travers ses larmes aux moyens de faire retomber la marquise dans ses filets ; la chose ne lui parut pas impossible; cependant, vu les circonstances, il fut convenu qu'on ajournerait.

Espérance ne voyait plus que l'enfant pâle et se promit d'aller, dès le lendemain, se concerter avec sœur Euphrasie pour aider de loin, et très-délicatement, ces pauvres gens qui n'étaient pas des pauvres, comme le disait ingénument Marie.

La marquise, favorisée des dons de la fortune, pouvait se donner le plaisir de faire le bien généreusement. Nous la vîmes donc mettre un billet de cent francs dans une enveloppe — une de mes sœurs — et la replacer jusqu'à nouvel ordre dans le mystérieux tiroir. Nous félicitâmes cette chère sœur d'avoir été appelée à une si haute fonction. A vrai dire, c'était moins la marquise que le hasard qui l'avait choisie, mais elle n'en était pas moins destinée à une mission d'honneur.

Espérance, dans ce moment même, vit accourir, toujours suivie de son chien, sa petite Alice. L'enfant se présenta un peu timidement: elle avait toujours peur d'entendre : « Va, ma petite chérie, va là-bas, j'ai besoin d'être seule. »

Cette fois, sa mère la fit asseoir à côté du bureau, sur une chaise basse; elle l'embrassa et se mit à causer avec elle. Causer avec sa maman, c'était le suprême bonheur d'Alice! Il résulta de l'entretien toutes sortes d'heureuses conséquences. Un quart-d'heure de retraite, passé en dehors de l'imagination, avait suffi à la jeune mère pour lui montrer qu'elle ne faisait pas absolument son devoir à l'égard d'Alice, et pour lui montrer en outre tout ce que cette enfant serait pour elle si l'éducation de cette chère petite contrebalançait le vague d'une existence brisée.

Il fut donc question dans l'entretien des premières leçons que la petite fille allait recevoir de sa mère, précisément dans ce boudoir où tout était si soigné, si joli, si encourageant pour l'œil et la pensée. Alice en devint toute rouge et se redressa par un sentiment de fierté assez bien placée, car, jusque-là, elle avait eu, à peu de chose près, les mêmes attributions que son gracieux épagneul. On faisait sa toilette, on la promenait, elle mangeait de fort bonnes choses, elle s'amusait, sautait, dormait, et voilà.

Maintenant, sa belle maman allait s'occuper d'elle! ne plus la traiter comme un bébé chargé en ce monde d'être simplement gros et rouge! l'éducation devait commencer le lendemain et durer tous les jours un quart-d'heure en deux fois. N'y avait-il pas là de quoi se redresser ?

La marquise, prenant la main d'Alice, allait descendre chez son père, quand lui-même entra dans le boudoir, ou plutôt dans la chambre à coucher, car il avait en horreur ce boudoir à cause de l'ombre de la folle qu'il croyait toujours apercevoir entre les plis des rideaux. Espérance fut plus aimable, plus communicative. Le bon colonel ne se vit point repoussé avec perte, comme cela lui était arrivé maintes fois, quand il avait parlé raison. Ce jour-là, les nerfs, l'imagination, tout faisait silence et lui laissait la parole; il en profita pour donner de bons et utiles conseils que la jeune femme s'avisa pour la première fois de trouver praticables. Tout cela s'était fait pourtant au moyen d'une enveloppe, contenant la lettre de Marie.

Le soir venu, le boudoir demeura comme toujours abandonné, et nous eûmes le loisir de causer entre nous des événements du jour. Mais quelle émotion nous attendait! je souffre réellement en relatant, dans ces mémoires, les circonstances fatales qui réduisirent une de mes sœurs à une sorte de complicité du mal, dont il serait pourtant injuste de lui faire un crime, puisque nous n'avons pas reçu de la nature la liberté de nos mouvements.

Il était onze heures du soir. Un jeune valet de pied, de dix-sept ans environ, récemment entré dans l'hôtel, se glissa furtivement dans l'élégant boudoir. Il avait cette physionomie incertaine que donne une pensée mauvaise à l'homme qui est loin d'en avoir fini avec sa conscience. Son pas était mal assuré, sa main tremblait. Nous le reconnûmes aussitôt pour l'avoir vu apporter, sur un plateau d'argent, une lettre de faire-part, juste au moment où la charitable marquise confiait à ma sœur le billet de cent francs qu'elle enfermait pour la nuit dans

le petit tiroir. Ce tiroir ne fermait pas à clef, c'était une imprudence évidemment, mais la marquise était entourée d'anciens serviteurs dont elle ne pouvait se méfier; et elle ne se méfiait pas non plus de Laurent, ce jeune garçon au teint frais, à l'œil encore bon et honnête; il arrivait de son village, il y avait six mois à peine !

Et pourtant..... ô tentation ! Laurent était bien pauvre; sa jeunesse ne lui permettait pas d'espérer de bons gages; il apprenait à servir. D'une part, ses parents avaient besoin de son aide; de l'autre, son jeune âge lui suscitait quelques désirs de dépense, toujours au-dessus de ses moyens. Bref, le malin esprit lui souffla à l'oreille qu'une grande dame pouvait bien perdre, sans en souffrir, un billet de cent francs qui lui serait, à lui, d'une utilité sans pareille. Il succomba, pauvre Laurent, bien que son cœur ne fût pas encore corrompu. C'était une première faute, et c'est pourquoi la pâleur du jeune garçon nous frappa.

Quel moment ! on ouvrit lentement le tiroir, on le poussa, on le tira de nouveau; des doigts grossiers et indélicats se glissèrent entre nous; ma sœur fut touchée par une main froide, une main de voleur !... Une autre de mes sœurs tenait étroitement enlacée cette pure victime; le fripon emporta les deux ensemble, c'est-à-dire celle qui contenait le billet et celle qui renfermait la lettre de Marie.

Pour bien entendre ce qui va suivre, il faut savoir que nous étions au complet dans notre silencieux tiroir, dès le lendemain, recueillant de nos bien-aimées sœurs la vérité sur ce qui s'était passé. Celle qui prit la parole ne le fit pas sans émotion. Je ne ferai que reproduire son discours.

A peine, nous dit-elle, avais-je quitté cette aimable solitude, avec la triste compagne de mon infortune, et déjà mon esprit troublé ressentait un mal inconnu. Je devais servir à la charité et voilà que, toute vivante, on me livrait à la bassesse, au vice, au larcin ! Je pleurais de honte ! L'état humilié de ma sœur ajoutait à mon supplice. Elle qui avait connu l'innocente Marie ! comment pouvait-elle supporter le contact du coupable Laurent ? On nous fit monter, monter bien haut, jusqu'à l'une des nombreuses chambres d'un étroit corridor, habité par les domestiques de l'hôtel. Laurent s'enferma et, seul avec l'objet de ses désirs, il crut trouver dans la contemplation de sa petite fortune un immense bonheur; il n'en trouva point !

Néanmoins, Laurent ne concevait nulle inquiétude au sujet des soupçons qui auraient pu planer sur lui. Tant de personnes étaient entrées ce jour-là dans la chambre de la marquise ! des ouvriers avaient enlevé les tapis, car le printemps venait d'apparaître; ils étaient venus en nombre dans l'hôtel; l'un d'eux avait cassé une vitre que l'on s'était hâté de faire remplacer. Laurent ne se doutait pas des efforts de la vérité pour se créer passage à travers les obstacles, et il se croyait en sûreté.

Le jeune valet fut d'abord un peu étourdi en voyant entre ses mains ce billet de cent francs. La tête lui tournait. Ce jeune homme n'était pas positivement vicieux; il avait eu le tort de causer avec des hommes tarés, habitant le même quartier; ces cœurs mauvais l'avaient *façonné*, comme il disait, le portant par mille moyens à glisser sur cette pente effrayante qu'on nomme indélicatesse au sommet, crime à la base. Mais lui, novice encore, il avait presque peur de cet argent volé; il n'osait le regarder en face. Il touchait le billet sans plaisir; il se sentait tout malheureux depuis qu'il était si riche.

Cette scène fut courte et nous eûmes bientôt sous les yeux un tout autre spectacle Laurent, surpris à la vue de l'autre enveloppe qu'il avait enlevée par mégarde, eut la curiosité de lire la lettre qu'elle contenait. Il le fit et nous le vîmes pâlir. Le pauvre garçon vint s'asseoir sur son lit, tenant en main la supplique de Marie à la marquise. Alors il baissa la tête et, se ressouvenant de sa pauvre mère qui, tout là-bas, au pays, pensait tous les jours à son fils et priait pour lui, il pleura.

En même temps, il se rappela que sa maîtresse lui avait dit : — Laurent, vous irez à l'École des Sœurs demander si je pourrais parler à la sœur Euphrasie demain matin, à dix heures. — Rapprochant les circonstances, avec cette lucidité qui distingue les serviteurs : « Qu'est-ce que j'ai fait là ? se dit-il; cet argent était pour la petite Marie, celle que j'ai vue apporter une lettre au concierge : Cette petite fille, c'est un ange ! Et moi, je suis... un voleur ! »

L'humiliation que le jeune garçon sentit devant lui-même renouvela son âme. Il comprit le mal, le détesta, et sans penser à ce qu'il faisait, il laissa tomber une larme sur la signature de l'enfant, larme du pécheur sur le nom béni de la fille du pauvre !

Toute la nuit, Laurent eut peur : un bruit de pas, un craquement, tout le troublait; il lui semblait que la marquise devinerait tout en le voyant servir à table; qu'elle le dirait à son père; que le colonel irait le dénoncer à la justice; qu'on l'emprisonnerait; qu'on l'enverrait au loin, avec la lie des hommes, conspué, honni, marqué au front d'une tache indélébile !

Mme DE STOLZ.

(La fin au prochain numéro.)



LE BONHEUR AU LOGIS

(SUITE ET FIN)

Juin 18...

Eh bien, non! Je l'ai vu! Il y a encore en ce monde de saintes tendresses. Le bonheur domestique n'est pas un rêve... Pauvre déshéritée que je suis!... Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai accepté cette vie sans soleil et sans joies. Et mon enfant! ne sera-ce pas une joie! la lumière de mon cœur !

J'ai revu aujourd'hui ma cousine Lucy. Son mari, consul dans une colonie lointaine, vient d'être nommé à un poste diplomatique assez important, auprès d'une cour d'Allemagne. Ils passent quelques semaines à Londres avant d'aller prendre possession de leur nouvelle résidence. Il y avait plusieurs années que je n'avais rencontré Lucy, plus âgée que moi, mais tendrement aimée. Je me suis fait conduire à l'hôtel où elle est descendue, et j'ai été introduite dans son salon.

Quoi de plus triste, d'ordinaire, quoi surtout de plus banal qu'un salon d'hôtel, si luxueux qu'il puisse être ? Combien je fus surprise, en entrant dans celui-ci, d'y voir comme un reflet joyeux, des traces d'*habitudes* qu'avaient déjà su prendre ces grands voyageurs. Sir Littleton écrivait près d'un guéridon chargé de brochures. Quelques étagères, posées sur les murailles, étaient garnies de livres. Ici, c'était le panier à ouvrage de Lucy, là, la poupée de sa fille aînée et le fusil du petit Harry ; sur la cheminée, un cornet en verre de Bohême, rempli de fleurs odorantes. Partout de l'ordre, mais partout de la vie, — la vie de la famille.

Quand j'eus embrassé Lucy; et serré la main de son mari, je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque. — Comme vous avez transformé ce salon! On dirait un vrai logis!

Lucy échangea avec son mari un regard plein d'affection.

— « Partout où nous allons, nous emportons notre bonheur, dit-elle en riant, et je suppose que sa joyeuse influence suffit pour enlever à ces siéges maussades et à ces tentures vulgaires leur ennuyeuse uniformité.

— « Dites plutôt que vous êtes une fée, répliqua Sir John, et que vous auriez le don de nous faire trouver un chez-nous dans la case de nègres la plus nue et la plus affreuse.

— Sans doute, dit-elle joyeusement. Le charme du *home* n'est-il pas plus moral que matériel? Partout où je vais, j'emmène ma chère famille, et, destinés à ne faire nulle part un séjour prolongé, je me hâte, là où nous plantons notre tente, de reprendre les chères habitudes qui nous ont toujours tenu lieu du monde et des relations étrangères. Ne soyez pas choquée, chère Jane, de voir ce salon transformé en cabinet de travail pour mon mari, aussi bien qu'en chambre de jeu pour mes enfants. Nous sommes, voyez-vous, quatre inséparables ! »

A ce moment, les enfants entrèrent, riants, joyeux et beaux. Que de bonheur, que d'amour dans ce tableau de famille! Ils ne sont pas riches, et ils doivent leur existence à un exil qui ne manque pas d'amertume. Mais ils se suffisent, ils se serrent les uns contre les autres ; ils remplissent ensemble leur tâche.

Sir John me raconta d'une voie émue combien Lucy l'avait réconforté, quand, brusquement arrachés à la vie de Londres, ils durent partir pour un pays lointain. Elle me dit, de son côté, que son mari avait adouci pour elle toutes les difficultés et les souffrances de leur situation, et me parla des joies que leur donnaient à tous deux leurs chers enfants.

— « Maintenant, notre vie va changer, dit-elle avec un soupir. Je vous semblerais barbare, si je vous disais que je regrette presque notre colonie lointaine... Il faudra redevenir civilisés, aller dans le monde et recevoir.

— Mais le foyer, le cher foyer, n'en existera pas moins avec ses douceurs, dit son mari, lui prenant affectueusement la main. Combien, même, il nous semblera plus intime et meilleur, quand nous nous reposerons, seuls, du bruit d'une fête ! Qu'importe où la Providence nous envoie ? Qu'importent ces devoirs et ces obligations qui nous incombent ? Partout et toujours, n'emmènerons-nous pas le bonheur, l'amour, la tâche joyeusement remplie à deux ?... »

Que Lucy est heureuse !

— « Et vos enfants, dis-je à sir John, ont-ils

toujours vécu à vos côtés, même quand ils étaient tout petits ?

— Toujours. Quelles autres jouissances aurions-nous eues ?

— Mais, sir John, continuai-je, en essayant de rire, c'est bien ennuyeux pour un homme, d'entendre constamment des cris d'enfant ; j'ai ouï dire que vous autres, vous n'aimiez les babys que quand les difficultés du premier âge ont disparu.

— Quelle erreur ! s'écria Lucy, en riant de tout son cœur. Il se pâmait d'admiration chaque fois que Lina souriait ; il avait appris, pour l'endormir, mes chansons de nourrice, et quant au petit Harry, Dieu le bénisse ! il le prenait pour la huitième merveille du monde. »

L'amour et le bonheur existent. Mais faut-il donc, pour les apprécier, se trouver exilés au bout du monde ? S'il en était ainsi, je voudrais bien que Lawrence fût consul !

Juin 18...

Quelles émotions, quelles inquiétudes je viens de subir ! Mon cher mari !... Que j'ai souffert d'angoisses ! On me l'a rapporté sans connaissance, pâle, couvert de sang, le bras cassé, et pendant inerte à son côté !...

J'étais seule chez moi,... j'entends des bruits de pas, des murmures étouffés, Wilkens entre sans frapper.

« Milady.... ne vous effrayez pas,... ce ne sera rien... En voulant retirer un enfant près d'être écrasé par une voiture, sir Lawrence... »

Je jetai un cri perçant, je courus dans l'escalier, j'étais folle ! je le vis, sanglant, immobile, je le crus mort, et il me sembla que tout mon sang se glaçait.

— « Non, non, ce n'est rien, je vous jure qu'il vit ! s'écria un des hommes qui le portaient, effrayé à la vue de mon visage. On le déposa sur son lit ; les médecins me trouvèrent à genoux, les lèvres collées sur sa main froide, et folle de douleur, car je l'aime ! J'ai accepté de le rendre heureux, même sans retour de sa part.

On me rassura un peu. Ses blessures ne sont pas fort graves, mais je devine qu'on craint la fièvre,... la saison est brûlante... qui sait ce qui peut arriver ! Mon noble mari ! Mon Dieu ! deviendrait-il victime d'un acte de dévouement ! Quoi ! je me suis plainte ! Je me suis trouvée malheureuse, et je l'avais près de moi, et nulle inquiétude ne m'agitait pour sa vie ! Seigneur, ne me punissez pas !...

Il va aussi bien que possible. Nul accident n'est survenu. Il a repris connaissance depuis longtemps, il a subi héroïquement les tortures dont on n'a pas permis que je fusse témoin... Mais maintenant, j'ai repris ma place à son chevet, je ne le quitte plus... Il est très-faible. Que c'est triste et étrange de le voir ainsi anéanti, lui, si énergique, si fort ! Il ne parle pas, ses yeux restent fermés. Je baigne souvent son front pâle. Dans ma tristesse, dans l'inquiétude que je ne puis encore calmer, je suis heureuse de le soigner, de le veiller, de prier. Quelque chose de protecteur s'est glissé dans ma tendresse, c'est si doux d'être utile, d'agir pour lui !...

Août 18...

Grâce à Dieu, le mieux continue. La fièvre est conjurée ; mais l'ébranlement a été tel qu'il reste encore absorbé et bien faible. Cependant, depuis ce matin, il tient les yeux ouverts et il suit tous mes mouvements. Mon cher bon père ne nous quitte pas. Oh ! que Dieu est bon, et que je suis heureuse de voir Lawrence mieux ! Il me remercie et semble touché de nos soins.

Le lendemain.

Il a eu une excellente nuit. Il s'est réveillé ce matin à six heures pour la première fois.

« Déjà levée ! m'a-t-il dit affectueusement. Quelle peine je vous donne ! J'espère que vous n'avez pas veillé ?

— Je ne me suis pas couchée, cher Lawrence ; mais ne parlez pas de ma peine. Les femmes, vous le savez bien, naissent garde-malades. »

Il me regarda avec attendrissement, et me fit signe d'approcher. J'étais fatiguée, et je m'assis dans un fauteuil, près de son lit. Sa main se posa sur mes cheveux.

« Pauvre petite ! dit-il à voix basse, comme elle est pâle ce matin ! C'est à vous de vous reposer, Jane ; je suis beaucoup mieux, et je voudrais vous voir dormir. Allez, je vous en prie ! »

Etait-ce un sentiment de reconnaissance qui lui dictait ces mots ? Je ne sais ; mais bien qu'il se soit toujours occupé de ma santé et de mon bien-être, je n'avais jamais, dans ses paroles, senti une telle douceur.

« Lawrence, je ne vous quitterai pas avant l'arrivée du médecin ; — ne parlez pas, ne vous agitez pas, et je veux bien fermer les yeux. — Puis, après, nous ferons le plan de notre journée. Je suis sûre qu'on vous permettra un peu de distraction... Je vous ferai des lectures, vous m'indiquerez vos auteurs préférés, ou bien je vous choisirai les miens ; vous ne le croyez peut-être pas, mais j'en ai lu beaucoup qui vous intéresseraient, je vous l'assure. Ou, si vous l'aimez mieux, je ne vous parlerai pas, et je me bornerai à vous égrener du raisin. »

Il ne répondit rien, et je m'étendis sur ma chaise longue, près de lui. Bientôt, je m'endormis de fatigue et je fis des rêves étranges. Il me semblait que mon enfant était né — un baby délicieux ! — et que Lawrence se mettait en colère quand il criait. Aussi je m'agitais beaucoup pour apaiser le cher petit, mais sans y réussir. Puis, je voyais Lucy, assise à côté de son mari devant la table où se confondaient les brochures et les broderies, et ils disaient tous deux en me regar-

dant : Pauvre Jane! Enfin, je fis un autre songe : Mon mari était là, pâle, ensanglanté, mais il m'éloignait de lui.

L'impression fut si vive que je m'éveillai. Lawrence était à demi soulevé sur ses oreillers, et il me regardait avec inquiétude.—Quel sommeil agité, ma chère Jane! Vous êtes brisée de fatigues et... d'émotions, ma pauvre chérie! De grâce, mettez-vous au lit! — De tels sommeils fatiguent!

Je baignai mon front d'eau fraîche, et je me sentis mieux. Le médecin arriva. Il me rassura tout à fait, et fit entrevoir à mon cher malade le jour très-prochain où il lui sera permis de se lever.

Août 18...

Quelle soirée que celle d'hier! Qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur! Il me semble qu'un rayon de soleil est venu dorer ma vie; tout me paraît doux et délicieux. Comment remercier l'Ami divin qui m'a ouvert le cœur de mon cher Lawrence!...

Hier, il s'était levé plus longtemps. Dans la journée, je lui avais fait une lecture; papa avait partagé notre dîner, puis il nous avait quittés de bonne heure, invitant Lawrence à se reposer. Mais mon mari ne semblait pas disposé à suivre ce conseil. Il avait très-peu causé; seulement, il m'avait regardée comme s'il ne m'eût jamais vue jusque-là, suivant des yeux tout ce que je faisais, et recevant avec une certaine émotion toutes les petites attentions que j'avais pour lui. Neuf heures venaient de sonner. Il était à demi étendu sur les coussins de la causeuse, et moi, assise dans mon fauteuil, en face de lui. Les rideaux étaient fermés, la lampe répandait une clarté restreinte par son vaste abat-jour, et laissait dans l'ombre les coins de la chambre; un bouquet de roses, placé sur ma petite table pour le réjouir, prodiguait sa suave odeur. Oh! tous ces détails me sont très-chers! Je le regardais à la dérobée, pour voir s'il ne semblait pas trop fatigué. Il attacha aussi ses yeux sur les miens, puis les promena lentement autour de lui.

« On est bien ici! murmura-t-il enfin.

— Le trouvez-vous? Si je pouvais plus souvent vous offrir un semblable tête-à-tête! dis-je en souriant, le cœur épanoui par son air satisfait. J'espère qu'à l'avenir, il ne sera pas nécessaire de vous voir cruellement blessé pour jouir encore de cette calme solitude. »

Il se tut pendant quelques instants, puis me dit tout à coup :

« Pourquoi êtes-vous si loin de moi, Jane? Nous avons l'air de nous faire une visite, venez ici, je vous ferai une petite place. »

Je me levai, et j'allai m'asseoir près de lui. Mais son ton était si nouveau, ses paroles si inattendues, que je sentis mes yeux pleins de larmes. Il me prit la main.

« Qu'avez-vous donc, ma chérie? pourquoi pleurez-vous?

— Oh! je ne sais, ce n'est pas de tristesse; vous vous moquerez de moi si je vous dis combien je suis ridiculement sensible à la moindre marque d'affection.

— Me moquer de vous!... En effet, ma pauvre enfant, je vous ai, je le crains, donné le droit de me prendre pour un être sans cœur!

— Oh! Lawrence! ai-je dit cela?... Je sais que... »

Je m'arrêtai, et je fondis en larmes.

Il entoura ma taille de son bras, m'appuya contre lui, puis, quand il me vit calmée, il reprit :

« N'aimez-vous pas cette tranquille soirée, Jane? On est bien ici, nous sommes seuls, et l'heure me semble propice aux causeries. N'est-ce pas votre avis, Jane? »

J'essayai de sourire, mon cœur battait, jamais je n'avais vu Lawrence ainsi; il était animé et ému, sa voix avait une inflexion de singulière douceur, et comme un tremblement léger; je croyais rêver. Il continua :

« Mais causons, si vous le voulez, comme nous ne l'avons jamais fait. Ne pensez-vous pas qu'il existe un genre de causerie que nous n'avons pas encore abordé? »

Il semblait m'interroger avec une certaine inquiétude; un soupir s'échappa de ma poitrine.

« Oh! oui!...

— Et c'est par ma faute, que nous n'avons encore jamais passé de soirée comme celle-ci.... du moins, je le crains, ajouta-t-il avec ce même air d'hésitation, si peu en rapport avec sa manière d'être habituelle, que je dus paraître surprise. »

Il se recula un peu, et serrant ma main dans la sienne, il me dit avec une émotion contenue :

« Jane, vous avez été pour moi la plus dévouée des femmes, et je suis arrivé à un moment solennel, à une heure qui marquera dans ma vie... J'éprouve maintenant l'impérieux besoin d'entendre de votre bouche une parole... Oh! Jane, ce dévouement, le devais-je à votre ardent sentiment du devoir, ou bien... ou bien m'aimez-vous? »

Comme j'allais répondre le cœur violemment ému, il ajouta vivement :

« Non, ne parlez pas encore. J'ai besoin d'entendre sortir de vos lèvres, une parole d'affection... peut-être la direz-vous; mais auparavant, je vous dois une confession, Jane.

— Lawrence, que voulez-vous dire? »

Il resta quelques instants silencieux, puis il parla de nouveau, de sa voix basse et cependant vibrante, avec ce mélange de dignité et de... crainte, oui, de crainte, qui me le faisait tant aimer, — plus alors que jamais!

« Je redoute de vous paraître haïssable; j'ai

peur de chasser de votre âme une douce illusion; et pourtant, je vous dois cet aveu, je me le dois à moi-même. Jane, quand je vous ai épousée, je ne vous aimais pas !

— Oh ! je le savais ! vous n'avez jamais pu m'aimer ! »

Et essayant instinctivement de détacher ma main de la sienne, je me mis à sangloter.

« Jane ! Jane ! ai-je dit cela ? Attendez mon aveu complet, et ensuite vous me jugerez. Restez près de moi, mon amie, laissez-moi votre main, et écoutez-moi. Je voulais me créer un intérieur; j'étais las de l'existence vide et monotone que mène un célibataire. Je voulais aussi, il faut le dire, avoir un cercle, un *salon*, comme on dit en France. Il fallait que ma femme, sans être d'une beauté accomplie, sût flatter mon amour-propre; mais j'exigeais encore que sa fortune... — oh ! ne tressaillez-pas ! soyez indulgente, il m'en coûte tant de vous le dire !.. que sa fortune pût servir mes desseins et m'aider à parvenir.

— Et c'est à ce point de vue que vous envisagiez le mariage, le saint mariage chrétien ! Et, au moment d'unir à votre existence celle d'une autre, vous ne songiez pas à son bonheur, vous comptiez sans la sympathie, sans l'amour !...

— L'amour ! je n'y croyais pas. De bonne heure j'en avais douté. J'avais vu des femmes sans cœur exploiter la passion, et j'éprouvais un sentiment de dégoût pour les plaisirs faciles de la plupart des jeunes gens. Mais je ne pensais pas que je pusse *aimer* jamais, connaître un amour pur, saint, idéal. La douce tendresse conjugale que vous rêviez, moi je ne la soupçonnais pas. J'avais de vagues aspirations, que je dirigeais d'un autre côté. Je n'avais jamais connu mon père, ma mère était morte, je n'avais pas de sœur, pas d'ami intime, et, isolé dans mon orgueil, j'en étais venu de bonne heure à mépriser les autres et à former la résolution de me distinguer de cette foule où j'avais trouvé peu de sympathie, et où mon esprit amer découvrait tant de côtés déplorables. Jamais je n'avais cru à l'amour tel que le définissait dans sa pureté votre cœur de jeune fille. Si j'eusse ainsi *aimé* une femme, Jane, cette femme eût-elle été obscure et pauvre, je l'aurais épousée, je vous en donne ma parole de gentleman !

— Mais moi je n'ai pas su vous inspirer cet amour, ni vous attacher à notre foyer !

— Jane, Jane, dit-il d'une voix tremblante, vous m'ôterez le courage de continuer ! Ne comprenez-vous pas que vous aviez à lutter contre un esprit ambitieux, contre un cœur un peu aigri, et cuirassé d'indifférence ? Chacun de nous concentre sa vie dans un sentiment ou une passion. Tout pour moi se résumait dans ce mot: *parvenir*. Je traitais de chimère ou de niaiserie tout sentiment tendre, pur et élevé. Vous étiez timide, et je ne songeais pas à encourager votre affection. Mes yeux se sont ouverts tout à coup, lorsque j'ai cru mourir, et que, revenant à moi, je me suis vu rendu à l'existence, et entouré de vos soins. Vous me prodiguiez votre dévouement, vous remplissiez vos douces fonctions avec un charme infini. Mon cœur s'est attendri. Je ne sais quel enchaînement d'idées m'a reporté aux jours de mon enfance, alors que j'étais encore pur et confiant. La vie qui m'était laissée m'a semblé belle ; j'ai remercié Dieu de me l'avoir conservée, et en vous voyant près de moi, mon âme s'est fondue et j'ai eu comme une révélation de ce que pourrait être notre avenir. J'ai longuement réfléchi, dans ces heures de silence et d'inaction. La mort, que j'avais vue de si près, semblait avoir éclairé toutes choses de son flambeau, et peut-être aussi la faiblesse physique atténuait-elle le besoin d'activité et d'énergie qui me tourmentait jadis. Puis, un jour, vous vous êtes endormie près de moi. Je vous regardais. Vous sembliez agitée; des sanglots soulevaient votre poitrine ; vous étiez pâlie par tant de veilles et de fatigues. Mais jamais, chère Jane, vous ne m'aviez parue plus charmante ! Cependant, je lisais la tristesse dans ces yeux creusés ; mille incidents semblaient surgir de ma mémoire et me causaient du remords. Je vous avais souvent traitée de femme romanesque, incapable de comprendre les choses positives. Moi, je me croyais raisonnable !... Ah ! n'étais-je pas le fou ? — le fou qui trouve un trésor et passe à côté sans le recueillir? Je ne sais quel sentiment s'éleva, fort et vif, dans mon cœur. Je compris que je m'éveillais à une nouvelle vie, et que désormais, mon bonheur ne pourrait dépendre que du vôtre. Tout le jour, je vous regardai, active, calme et douce. Une beauté nouvelle semblait vous envelopper et s'insinuer dans mon âme avec une douceur infinie. Ah ! c'est qu'ici-bas toutes les choses et tous les êtres empruntent une beauté plus grande à la sphère qui leur est propre. La femme est créée pour le foyer, c'est là qu'il faut la voir, et c'est là qu'on l'aime vraiment et purement !... voilà ma confession, Jane, j'attends que vous prononciez sur moi. »

J'étais si heureuse ! Mes yeux rencontrèrent les siens, et je me mis à pleurer de joie, appuyée sur son épaule ; je sentais que nous étions maintenant un seul et même cœur. Aucune parole ne fut dite. Ne savions-nous pas désormais nous entendre sans parler ?

Puis, quand j'eus essuyé les larmes de bonheur qui inondaient mon visage, Lawrence me fit raconter mes peines, s'accusant sans cesse, et bénissant ce qu'il appelait *l'heureux* accident qui avait changé son cœur.

« Ainsi, dis-je, vous aimez ce tête-à-tête ? Plus tant de bals? plus de travail exagéré, moins de politique ?

— Non, non ! adieu les efforts d'ambition, j'en suis à jamais guéri.

— De longues causeries ? des lectures à deux? Vous ne sourirez plus quand papa racontera l'histoire de sa jeunesse... Et surtout, surtout, cher Lawrence, vous m'aimerez sérieusement, je serai votre amie, votre confidente, votre consolatrice, comme vous serez mon soutien ?

Il m'embrassa tendrement, puis se levant, prit une rose qu'il plaça dans mes cheveux.

« Gardez-la en souvenir de ce jour, » dit-il.

Alors, une autre pensée me vint. « Lawrence, moi aussi j'ai à vous faire une confidence... D'abord, dites-moi si vous ne pensez pas que nous puissions être encore plus heureux.

— Certes non ! s'écria-t-il avec une vivacité qui me déconcerta un peu.

— Quoi ! pas même *un peu* plus? Songez-y bien ! Si Dieu nous avait bénis, s'il nous envoyait un baby, — un baby blanc, rose, souriant ?... »

J'épiai sa physionomie, et je le vis sourire. Je cachai ma tête sur son épaule, et, raffermissant ma voix, je dis, en fermant les yeux : « Eh bien, oui ! Lawrence, s'il plaît à Dieu, je serai mère ! »

Rien ne me répondit. J'ouvris les yeux... Une larme, — oui, une larme roulait sur sa joue... Mon Dieu, je suis trop heureuse !

Un an après...

Lawrence reconnaît maintenant, que le cher petit nous a vraiment apporté un surcroît de bonheur. Il l'aime aussi tendrement que moi, et nous rêvons d'avenir sur cette petite tête chérie. Il sera beau, il sera brillant, il sera heureux, si Dieu nous exauce ; mais surtout il sera bon, et nous lui apprendrons que si le Seigneur, dans sa générosité infinie, nous donne ici-bas des joies saintes et douces, c'est au logis qu'il les faut chercher.

Oui, nous sommes heureux. Nous nous aimons. Lawrence m'associe à tous ses travaux, je suis fière de lui, fière surtout de son désintéressement. Il parviendra, mais il n'intrigue plus, et désormais, le *moi* a disparu de ses plans d'avenir. Ah ! oui, il faut songer à la fortune, à la situation de notre future famille. Dieu le permet ; mais s'y l'on s'y absorbe, c'est toujours au détriment du bonheur.

Sainte affection, union intime des âmes, soleil du foyer, charme de la vie, vous rayonnerez toujours en nous, rendant la prospérité plus radieuse, et illuminant les heures sombres !...

M. MAYRAN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES RAISINS

Ce procédé consiste à laisser le raisin sur la treille jusqu'à la fin du mois d'octobre et même plus tard ; à le couper avant les gelées en laissant chaque grappe fixée à un morceau du sarment de la longueur de cinq ou six entre-nœuds, dont trois ou quatre au-dessous de la grappe, et trois au-dessus. Le bout supérieur de ce sarment est enduit de cire à greffer pour empêcher toute évaporation des liquides, qui se trouvent encore dans le tissu fibreux.

Chaque grappe étant ainsi préparée, il ne reste plus qu'à introduire l'extrémité inférieure du sarment dans une fiole remplie d'eau, à laquelle on ajoute, pour empêcher sa putréfaction, cinq grammes de charbon pulvérisé pour chaque fiole. C'est ce charbon qui est tout le secret. On bouche ensuite la fiole avec de la cire, et la préparation est terminée. On dispose alors les fioles le long des murs du fruitier, dans une sorte de râtelier, à la distance de dix centimètres les unes des autres.

Ce procédé de conservation est, comme on le voit, aussi simple que peu coûteux, et l'on peut offrir à ses invités du beau et excellent chasselas à la fin du mois de mai.

Les soins à donner pendant cette période conservatrice, sont : de retrancher de temps en temps les grains qui commencent à pourrir, et d'empêcher pendant les grands froids que la température du fruitier descende au-dessous de zéro.

***

ŒUFS SUR LE PLAT A LA CRÈME

Cassez les œufs comme à l'ordinaire, dans le beurre ; mêlez aussitôt au blanc des œufs de la crème (une cuillerée par œuf) et ne cessez pas de remuer ce blanc et cette crème jusqu'à ce qu'ils soient incorporés l'un dans l'autre. Les jaunes doivent être comme entourés d'une crème blanche et délicate.

***

CANARD AU SANG (*recette normande*)

Il faut avoir un canard vivant et le faire tuer en lui enfonçant une longue aiguille dans la cervelle ; il souffre moins et son sang se coagule aussitôt

On prend ce sang quand on vide l'animal; on le saupoudre de sel et de poivre, on y met un ognon et on hache sang et ognon aussi fin que possible; on remet ce hachis dans le corps du canard, on le trousse, on le passe au beurre et on le laisse cuire doucement, en ajoutant à la sauce du bouillon et un bouquet.

LE TIR AUX PIGEONS

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Quoi! vous tuez ces pigeons blancs,
Ces messagers doux et fidèles
Qui, bravant le feu des Uhlans,
Vous apportaient à tire-d'ailes,
De Paris, les échos sanglants,
Et de vos enfants, des nouvelles?

Quoi! vous traitez en ennemis,
Pour apprendre à faire la guerre,
Ceux qui restèrent vos amis,
Alors que vous n'en aviez guère!...
Voilà donc le bonheur promis
A vos compagnons en misère!

Hélas! joyeux comme autrefois,
Alors qu'ils servaient notre France,
Et se fiant à votre voix,
Leur troupe légère s'élance...
Nos soldats ont reçu la croix;
Eux, ont la mort pour récompense.

Par vanité, pour un peu d'or,
Vous les avez choisis pour cibles...
Frappez-les donc dans leur essor
Ces envoyés incorruptibles,
Qui, gratis, partiraient encor,
S'il revenait des jours terribles!

Visez, tirez... tirez sur eux...
Leur sang pur, en coulant, vous sacre
Vainqueur de ces tournois hideux,
De nos combats vil simulacre!
Qu'ils expirent donc sous vos yeux,
Que pas un n'échappe au massacre...

Puis, ce soir, vantez vos exploits,
Et, tandis que dans la montagne
Des blessés la mourante voix
Appellera quelque compagne
Qui ne doit plus revoir nos bois,
Faites pétiller le champagne!

Criez : Hurrah pour le tireur!...
Qu'il triomphe! que rien ne lasse
Et son entrain et son ardeur;
Que lui fait un sang dont la trace
Ne doit point tacher son honneur?...
En tuant, il a tant de grâce!

BARONNE DE PAGÈS.

REVUE MUSICALE

Graziella.—La Clef d'Or.—L'Album de *Piano-Revue.*

—

Les créations idéales du grand poète Lamartine sont de celles qui ne peuvent s'encadrer dans les réalités du théâtre moderne. Les plus vaporeuses apparitions se changent bien vite en quelqu'héroïne ordinaire, dépouillée de toute grâce poétique; aussi quelle que soit la délicatesse avec laquelle M. Jules Barbier a traité le sujet de *Graziella,* et quoique M. Antony Choudens, élève de Georges Bizet, ait révélé, dans sa partition, de sérieuses qualités, ils n'ont produit qu'une œuvre monotone, sans couleur, sans lumière, et nous dirons même sans sourire.

Cependant, quelques pages heureuses de l'ouvrage ont été appréciées du public; telles sont, dans le premier acte, une vive et piquante tarentelle, un joli duettino et la romance de Cecco, qui est d'un sentiment très-dramatique. On a remarqué dans le second acte, fort court d'ailleurs, un duo d'une excellente facture, entre Stephane et Graziella. Espérons que le jeune compositeur, se distinguera dans un ouvrage d'un genre moins difficile et plus pratique.

On sait que la *Clef d'Or,* comédie lyrique de M. Octave Feuillet, avait été destinée au Théâtre-Français. Dans les scènes et proverbes, le littéraire académicien avait brodé la *Clef d'Or* des plus délicieuses arabesques qu'on puisse imaginer. C'est M. Eugène Gauthier qui a eu l'idée de s'en emparer pour la mettre en musique, ce qui ne convenait guère à l'auteur d'une comédie de style. Pour le convaincre et l'entraîner, on eut d'abord recours aux vers charmants de M. Louis Gallet, et au comédien de race, Frédéric Achard, qui chante à ses heures par tradition de famille. Dans cet ouvrage, M. Eugène Gauthier a remonté le courant révolutionnaire lyrique, il a évoqué Grétry, Dalayrac puis Adolphe Adam. Dans cette voie, le compositeur eût dû mettre une sourdine sur le bruit des cuivres qui jurait essentiellement avec le genre fin et délicat du libretto; on assure qu'après les deux ou trois premières représentations, l'orchestre s'est dégagé de ce lourd accompagnement.

Il y a un joli duo :

> Elle a vingt ans, il a cent ans...

qui a produit un charmant effet, et rappelle beaucoup la manière naïve de Grétry.

Un mélodieux arrioso, chanté par Bouhy, qui a été chaleureusement applaudi de l'auditoire; la romance d'Achard, la mélodie de la mariée, les strophes du capitaine Bouhy :

> O pays breton! ô pays que j'aime!...

l'air du rossignolet admirablement chanté et vocalisé par mademoiselle Marimon; enfin le bouquet musical de la soirée, page chantée par Achard avec une verve inimitable, tels sont les principaux morceaux qui assurent à l'ouvrage de M. Eugène Gauthier une longue série de représentations.

***

L'Administration du *Journal des Demoiselles* prévient ses abonnées qu'elle est en mesure de leur fournir, dès à présent, le magnifique Album de *Piano-Revue,* réunissant tous les numéros parus depuis janvier dernier, lesquels forment un recueil d'une centaine de morceaux, les uns classiques, dus aux compositeurs les plus célèbres, les autres nouveaux, écrits par les auteurs connus et préférés du monde parisien.

Pour que les personnes qui désireront offrir ce beau et utile volume en cadeau d'étrennes, sachent de quoi il se compose, nous en donnerons, dans notre numéro de décembre, une appréciation exacte, ainsi que la nomenclature des pièces de choix qu'il renferme. Nous y joindrons les conditions de prix, qui seront de beaucoup au-dessous de la valeur intrinsèque de cette publication.

MARIE LASSAVEUR.





CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

31 octobre, Paris.

Le dernier soleil d'octobre va descendre à l'horizon, ma chérie; et, demain, commencera le *mois noir* si bien nommé de la sorte par nos aïeux : le mois noir durant lequel les dernières feuilles se détachent pour laisser à nu le squelette sombre des forêts; le mois noir où les nuées grises estompent le ciel, masquant l'azur, interceptant la lumière... le mois noir qui commence dans un glas de mort, ravive les poignants souvenirs, nous incline sur des tombes et nous enveloppe de deuil... C'est une lamentable préface aux rigueurs de l'hiver, n'est-il pas vrai? Aussi, en lisant cette préface, bien des âmes se sentent-elles glisser de la mélancolie au découragement, et du découragement à la désespérance... A quoi bon, se disent-elles, chanter le printemps et saluer l'été, puisqu'ils doivent s'effeuiller et s'éteindre dans les froides brumes de l'automne? A quoi bon former les nœuds de l'amitié sainte et des amours sacrées, puisque la mort les brise et que l'isolement leur succède?... A quoi bon aimer la vie puisqu'elle s'assombrit fatalement à mesure que nous y avançons, puisque le soir a plus d'ombres que l'aurore n'avait de rayons?... A quoi bon?...

Ah! ma chère Florence, n'est-ce pas indéfiniment que l'on pourrait redire cette interrogation douloureuse?...

Indéfiniment, oui, mais non sans danger, car enfin, si nous ne faisons que traverser la vie, si la terre n'est pour nous qu'un lieu de pèlerinage, s'il n'est ni chrétien ni sage de nous attacher trop aux choses de ce monde, nous devons y prendre goût dans une certaine mesure puisque c'est Dieu qui les règle! Et la terre qu'il arrosa de son sang rédempteur, qu'il pare et embellit de ses dons, nous enchaîne bien à elle par quelques attaches permises! et la vie nous peut inspirer légitimement quelque amour puisque c'est un don de la munificence éternelle.

Pour moi, je la porte assez allègrement, d'ordinaire, sans en trouver le poids trop lourd; cependant, il est des heures où certaines défaillances m'envahissent... alors je me fais à moi-même un petit sermon dans le ton des quelques lignes qui précèdent, et je reprends courage. Une grande tâche, des devoirs éclatants à remplir me stimuleraient peut-être mieux que mes propres exhortations, car rien n'attache à la vie comme le rôle important qu'on y joue, et le perfide orgueil aide parfois, hélas! notre conscience à nous lancer en avant... Mais, à défaut de ces puissants moteurs de bon et de mauvais aloi, en dehors des joies de famille et d'amitié, je trouve dans ma mission modeste un attrait vivifiant, et les menus travaux dont mon existence est remplie y répandent un charme qui m'aide à l'aimer. En définitive, les grands ensembles se composent de petits détails; et ce n'est point perdre mon temps, ce n'est point gaspiller mon cœur et mon intelligence, que de moissonner épi par épi la gerbe où nos amies inconnues du Nord et du Midi, de la jeune Amérique et de la vieille Europe, des plus lointaines contrées, enfin, comme de la banlieue de Paris, pourront choisir un grain fécond !...

Dans cette fortifiante pensée, je me suis mise à l'œuvre aujourd'hui, animée d'un beau zèle; et comme je suis un peu extrême en tout, comme je veux me donner sans partage à nos chères abonnées, je me barricade chez moi et je m'interdis toute sortie. Qu'on frappe à ma porte, que l'on y carillonne, qu'on me réclame à grands cris, je n'y suis point, c'est convenu, c'est entendu, c'est décrété! et Jeannette sait bien que le *sanctuaire*, où s'élaborent tant de surprises, d'attentions et de gâteries pour nos lectrices, est verrouillé pour tout le monde à commencer par elle-même. Aussi n'oserait-elle pas...

Eh bien! qu'est-ce? O témérité des témérités! en croirai-je mes yeux? Comment! voici la docile Jeannette, Jeannette *elle-même* en révolte contre mes interdictions! Elle pousse ma porte d'un air insinuant quoique troublé; elle s'avance d'un pas audacieux quoique tremblant! Je crois même qu'elle va porter la rébellion jusqu'à interrompre mon travail par l'accent berrichon de sa voix téméraire quoique balbutiante.

Elle a parlé!

Mademoiselle...

« Laissez-moi, Jeannette; je n'ai pas le temps de vous entendre.

— Il faut pourtant bien que j'avertisse mademoiselle...

— Vous voyez bien que je corrige des épreuves; n'insistez pas.

— Mais... c'est qu'elles pourraient peut-être bien finir par entrer de force; voilà trois fois qu'elles reviennent aujourd'hui et la plus grande a dit qu'elles vont s'asseoir sur l'escalier jusqu'à ce que mademoiselle rentrasse. »

Jeannette a des velléités grammaticales qui ne sont pas toujours d'une heureuse venue.

« Mais de qui parlez-vous, enfin?

— Ma foi, je ne sais pas; elles ne m'ont pas dit leurs noms; mais c'est quatre dames bien impatientes que mademoiselle les reçusse'

— Des naturelles du Congo, pour insister avec cette indiscrétion! pensai-je impatientée. Puisque, décidément, je n'ai plus de chez-moi, ouvrez donc les portes à deux battants. »

Pendant que Jeannette elle-même portait ma réponse aux visiteuses, je me faisais de celles-ci un portrait peu séduisant :

« Ce sont des provinciales naïves qui viennent me demander un abonnement plutôt que de s'adresser à qui de droit, sans doute. Elles portent peut-être encore des crinolines et des robes à bretelles; elles « foulent l'asphalte des boulevards » et « visitent les curiosités de la Capitale » pour la première fois! »

Le froufrou de plusieurs robes interrompit mes conjectures. Ces robes, de couleurs neutres et de coupe irréprochable, n'étaient pas plus à la mode d'hier qu'à celle de demain, mais à la mode d'aujourd'hui; la note juste pour la vraie élégance. On les portait avec une simplicité pleine d'aisance qui me fit, du premier coup, deviner des parisiennes... ou des abonnées.

Pourquoi ris-tu, Florence?... Je sais bien, moqueuse, je sais bien que la grâce et le bon goût ne sont point fatalement inhérents au titre d'abonnée du *Journal des Demoiselles*; mais je sais en même temps que les travaux, les conseils et les efforts de nos collaboratrices les cultivent et les développent depuis la Pointe-à-Pître, Smolensk et Tombouctou, jusqu'aux bourgades les plus calomniées de France et que, grâce à elles, un jour luira où toutes les femmes qui les lisent, deviendront parisiennes par droit de bon goût. Ah!

Ici, je t'entends formuler les réflexions les plus gris sombre sur les inconvénients du bon goût, trop loin poussé; sur les dangers du « Parisianisme » exagéré. Je les approuve... en bloc; mais je me contente de te répondre que nous nous efforçons de nous maintenir dans le juste milieu, ce qui est la perfection, mon enfant! et je laisse la parole à nos pari... non, à nos abonnées désireuses de la prendre.

Les premières lèvres qui s'entr'ouvrent sont estompées d'un duvet qui commence à n'être plus soyeux; un nez quelque peu grec les surmonte; deux yeux vifs éclairent le visage où plus d'un pli fâcheux accuse la trace des ans; ces yeux regardent les gens bien en face et l'on devine qu'ils peuvent, à l'occasion, changer leur sourire actuel en une expression sévère; évidemment, quand cette madame a des vérités... vraies à dire, cela ne doit pas lui coûter par trop.

« Mademoiselle, pardonnez, je vous en prie, notre manière un peu vive de pénétrer d'assaut dans la place; mais nous venons en députation; nous avons juré de vous voir et nous n'aurions pas osé reprendre la route de Chambon où l'on nous attendra dans deux jours, sans avoir rempli notre mission.

« Chambon?... où se trouve...

— Chambon-sur-Voneize, chef-lieu de canton du département de la Creuse, à vingt-trois kilomètres Sud-Est de Boussac; quinze cents habitants..

— Excusez mon ignorance, madame, interrompis-je en remarquant l'air un peu narquois de mon interlocutrice; mais...

— Oh! mon Dieu! nous ne prétendons à aucune espèce de notoriété; peu nous importe qu'on connaisse ou non notre existence; nous ne nous en intéressons pas moins au reste du monde et nous aimons à nous tenir au courant de ce qui s'y passe. Or, le *Journal des Demoiselles* nous y aidant fort, nous l'avons pris en gré et nous tenions à vous le dire sans autre compliment. »

Je m'inclinai.

Une petite main gantée de noir écartant alors un voile de crêpe, un visage empreint de mélancolie m'apparut et une douce voix me dit :

« Vous permettrez, n'est-ce pas, mademoiselle, que ce ne soit pas seulement une visite d'abonnées, une visite administrative, en quelque sorte? Les âmes se devinent, même à distance; et j'avoue que la mienne se sent attirée vers la vôtre par. »

— Bon! voici Marthe qui se lance dans le sentiment! remarque la première discoureuse; vous allez la trouver horriblement provinciale, n'est-il pas vrai? Mais, que voulez-vous? quand on est restée veuve à vingt ans, et que l'on vit seule dans un manoir cerné par les grenouilles, auprès d'un père infirme, l'imagination s'exalte et...

— L'imagination n'influe en rien sur mes sentiments pour mademoiselle et pour la direction du journal, chère madame Courtois; les réalités qui émanent de cette publication me rendent trop de services pour que je ne lui voue pas en retour une reconnaissance légitime. Quand mon vieux père gémit dans son fauteuil roulant, que son chien aveugle ronfle au coin de l'âtre en compagnie du chat qui file; quand les grenouilles légendaires coassent dans les douves et que le vent d'hiver se lamente à travers les tourelles...

— Marthe, Marthe, vous tournez à la poésie, ma petite!

— Je tournerais parfois au drame sans les sympathiques auteurs qui me distraient et me conseillent chaque mois; et peut-être tomberais-je dans l'inaction découragée, si mon indolence n'avait, pour stimulants, les innombrables renseignements, indications, recettes et avis qui peuvent nous rendre, si nous voulons nous y prêter, d'habiles ouvrières et presque des artistes.

— Pour ça, maman, c'est vrai! affirma une grande jeune fille blonde, aussi mince que longue, répondant au nom vif d'Henriette. Si nous voulions exécuter seulement la moitié des modèles qui nous sont envoyés chaque mois, toute notre année y serait employée utilement; nous pourrions en remontrer à nos femmes de chambre, à nos professeurs, à vous-même! et il nous deviendrait facile de toucher à tout avec succès.

— Touche-à-tout! Je ne le lui fais pas dire. C'est le surnom que j'inflige à ma fille en punition de son amour du butinage, mademoiselle. Le journal a bien progressé depuis quelques années, il faut le reconnaître; la direction a résolu ce problème de donner, pour un prix minime, des annexes d'un prix bien supérieur à celui de l'abonnement. Eh bien! de toutes ces annexes, Henriette ne fait qu'une bouchée, et son appétit augmente en proportion de la pâture que vous lui livrez. Vous lui donnez énormément, vous lui donnez beaucoup trop; mais elle ne dira jamais : c'est assez, et elle accepterait plus encore!

— Oh! maman.

— Oh! ma fille, ne disais-tu pas hier :
« Quel dommage que l'édition chamois ne reçoive pas des patrons découpés comme l'édition orange!

— Il semble que l'on ait prévu votre désir, mademoiselle, interrompis-je en lui tendant le numéro de demain. Voici un patron taillé par une habile faiseuse, en un papier souple et fort; vous en recevrez plusieurs ainsi dans le cours de l'année prochaine.

— Quel bonheur! s'exclama la jolie blonde en déployant le patron; vois donc, Irma, la bonne coupe! Quelles facilités nous puiserons dans cette heureuse innovation! quelle économie de temps et d'argent! quels perfectionnements dans la confection de nos vêtements!

— Oh! pour moi, la coupe des vêtements m'importe peu, riposta la jeune fille que je n'avais pas remarquée encore. Quand on est laide et mal tournée comme je le suis, ce qu'on a de mieux à faire c'est de s'habiller d'un sac. Un progrès d'un autre genre me toucherait davantage.

— Et lequel? demandai-je.

— Celui des travaux manuels. Je ne suis guère bonne qu'à cela, voyez-vous, mademoiselle; toute la poésie que madame Marthe possède en trop, je l'ai en moins; mon intelligence manque absolument de souplesse et de variété, contrairement à celle de ma brillante amie Touche-à-tout. Aussi, très-humiliée en tout ce qui est imagination, arts et poésie, ai-je voulu me faire une supériorité différente : l'adresse des doigts.

— Ah! par exemple, elle y est parvenue, affirma madame Courtois en caressant sa petite moustache. Elle inonde ses amis et même ses ennemis de cadeaux de sa façon; pas une loterie où elle ne brille au premier rang! pas une vente de charité qu'elle ne fasse monter à grands coups d'aiguille! Irma n'est pas riche, et s'il lui fallait payer à prix d'argent les cadeaux qu'elle prodigue, elle aurait vite déposé son bilan; mais la petite fée, avec la baguette qui s'appelle aiguille ou crochet, frappe sur une corne d'abondance inépuisable.

— Inépuisable, non, ma tante. J'en suis arrivée à ne plus pouvoir varier mes effets, et je me vois forcée de me répéter. Aussi la perspective des étrennes à donner m'inspire-t-elle une certaine mélancolie : il me faudra retourner dans le même cercle comme un cheval de manége, et...

— Consolez-vous, mademoiselle, interrompis-je de nouveau, recourant une fois de plus au numéro du lendemain; vos désirs, comme ceux de votre cousine, étaient prévus, et nous avons couru au-devant d'eux!... Si nombreux que soient vos amis et les membres de votre famille, si différents d'âge et de situation qu'ils se trouvent, voici, dans la planche ci-jointe, des *surprises* utiles et charmantes pour chacun d'eux. Regardez.

— C'est merveilleux! c'est merveilleux! répétait l'aimable laideron que le plaisir de la découverte illumina d'un éclair de beauté. Rien n'y manque! rien n'est oublié! rien n'est même négligé! Les dessins tracés sur papier fin peuvent être appliqués sur les étoffes sans l'ennui des calques! les raccords sont indiqués si clairement qu'une aveugle les verrait et qu'une idiote les comprendrait! les angles sont tournés d'avance pour chaque côté de l'objet à broder! les...

— Un peu moins d'exaltation, ma nièce! tous ces perfectionnements ont leur mauvais côté. Je n'aime pas qu'on mâche ainsi la besogne aux jeunes filles; ce n'est jamais qu'au profit de leur indolence et de leur maladresse, entendez-vous, mademoiselle Jeanne?

— J'entends et je comprends, madame; mais vous ne convaincriez pas la direction du Journal qui rêve de bien autres perfectionnements encore.

— Eh bien!... mais... qu'elle les exécute, alors! »

Je souris de cette inconséquence de madame Courtois.

« Elle les exécutera si vous le voulez, mesdames, c'est-à-dire si vous augmentez vos rangs de telle sorte que votre phalange, déjà si nombreuse, puisse enfin s'appeler légion! beaucoup

d'entre vous l'ont compris et font une intelligente propagande, qui porte déjà ses fruits... Que toutes les imitent et nous pourrons, nous aussi, adopter la fière devise de Fouquet : « *Quo non ascendam ?* »

— « Où ne monterai-je pas ? » traduisit la jeune veuve pour ses compagnes. »

A Chambon-sur-Voceize, chef-lieu de canton (Creuse), vingt-trois kilomètres Sud-Est de Boussac, quinze cents habitants, il est donc des femmes qui étudient le latin tout en brodant des pantoufles. Bravo, mesdames !

A cet endroit de la conférence, Jeannette, elle-même, annonça en bredouillant que ma mère m'attendait pour dîner, et les quatre visiteuses se levèrent pour sortir. D'un accord spontané, nous nous sommes dit : « Au revoir ! » et cet au-revoir est une promesse. Le potage fume ; Jeannette elle-même revient avec des gestes d'appel désespérés. A toi aussi, ma chérie, à toi surtout, je dis « Au revoir ! »

Ta Jeanne.



MODES

La plupart des maisons de commerce parisien annoncent la mise en vente de leurs nouveautés pour la saison d'hiver ; les tissus de fantaisie y tiennent une grande place.

Les différents types d'étoffes nouvelles sont des façonnés, des brochés en laine et soie, du granité de laine à rayures satinées formant des espèces de nœuds grossiers d'un singulier effet ; de la neigeuse, puis des filets de soie simples sur fond de cachemire ; des matelassés gaufrés d'un seul ton ou de deux ou trois teintes mélangées. Le moelleux de presque tous ces tissus vient de leur genre de fabrication, les brins de laine qui les composent étant cardés au lieu d'être tordus ; c'est ce qui, en même temps, produit une espèce de bourre extérieure.

Le mélange de laine et soie permet à nos fabricants de composer une infinité de jolis genres ; ainsi de petits damiers brillants sur fond granité, des vermicelles en soie et laine, de plusieurs tons, etc.

Le *cachemire* n'est nullement détrôné par cette abondance de tissus de fantaisie. Il reste préféré pour la confection des costumes sérieux, et se trouve à différents prix selon sa provenance.

Le *cachemire d'Écosse*, à bon marché, suffit pour costumes ordinaires ; quant à celui de l'Inde, sa grande vogue paraît se calmer.

Le *vrai cachemire* est fort cher, mais d'une grande durée, d'une charmante souplesse et d'un très-agréable porter.

Le *cachemire Sibérien* est une jolie nouveauté.

Tous ces cachemires divers s'organisent avec de la soie ou du velours, de même teinte ou d'un degré plus foncé.

Les couleurs favorites du moment, sont : loutre, vieil or, vert tilleul, feutre, bleu azur, prune de Monsieur. La nouveauté la plus intéressante du moment est la passementerie. Jamais en aucun temps elle n'a offert plus de variété, ni une plus grande perfection. Le mélange de la broderie et des perles est ce qu'il y a de plus goûté : perles d'acier, perles clair de lune, perles mordorées, gorge de pigeon, etc.

La broderie en laine ou en soie est pleine sur fond à jour, et les perles employées avec modération n'en jettent que plus de feux. Le tout est rehaussé de franges en soie et perles, ou tout en pluie de perles, posées sur un effilé de soie.

Les boutons sont aussi d'une grande diversité. Il y en a de jolis en nacre noire. Le burgos, un peu de la nature du coquillage, est très-élégant. D'autres en verroterie, plus ou moins fine, sont assortis aux ornements perlés ; on les pose de bien des façons. En général, on en emploie une grande quantité. Ils sont souvent disposés au travers de la passementerie ; quelquefois placés le long du dos des confections, en plusieurs rangées ; aussi le long de la couture de la manche ; puis en collier et en ornements de poche.

La *forme Princesse* dominera dans les toilettes d'hiver, sans cependant exclure les polonaises, tuniques juives, orientales, etc.

Un joli modèle de polonaise fermée en biais, est celui dont l'un des devants est assez ample pour aller se draper et se fixer au bas du dos. Des aiguillettes et des cordelières mélangées de glands ornent les bords de l'ouverture, qui rabat sur la partie large. Une passementerie à jours et des franges garnissent la polonaise tout autour. Celle que j'ai vue était en tissu nouveau vert mousse sur un jupon de velours vert Prusse, très-sombre. Col et manches de velours.

Un point important dans la confection d'une toilette, c'est la réussite et la pose de la manche, dont l'agencement ne peut se déterminer que quand le costume est en voie d'exécution. La manche doit être en harmonie, comme garnitures, avec le reste de la toilette. Ainsi, une robe simple demande une manche simple. C'est pour-

quoi souvent, avec la coupe princesse, on adopte généralement une manche plate et étroite, fermée sur le dessus par une ou plusieurs lignes de boutons.

Parfois, la manche se termine par un parement plat, réel ou simulé. Inutile d'en garnir le bord, puisqu'en matière de lingerie, la manche rabattue est à l'ordre du jour.

Avec une toilette du soir, la manche se termine à mi-bras par une garniture et des nœuds de ruban. Dentelle blanche en dedans. Le grand col Médicis carré, rond ou à pointes, se portera encore pour les dîners ou réunions intimes de cet hiver. Il est accompagné de hautes manchettes semblables genre Louis XIII.

On voit de charmantes chemisettes plissées et brodées convenant bien aux jeunes filles, dans l'intérieur des costumes bretons.

Les polonaises à ceinture et les corsages froncés se font moins avec les tissus épais de l'hiver. Cependant, pour les fillettes et les jeunes filles minces, c'est une simple et jolie façon qui autorise la ceinture de cuir avec la suspension d'objets dont l'usage leur est fort commode.

La disposition des costumes à plastron semble devoir se maintenir pendant cette saison. On fait beaucoup de plastrons plissés en long. Ils doivent, en tout cas, différer du corps principal de la toilette qui, souvent, est uni ; il sera façonné, ou brodé, ou garni de galons, dentelles, etc. Il y en a de perlés, d'autres en velours uni ou frappé. Col et manches assortis.

Un genre de costumes simple et très comme il faut, se compose d'une polonaise avec jupon et paletots pareils en cachemire marron très-foncé ou vert très-sombre, n'ayant pour tout ornement qu'un gros liséré de popeline écrue, et boutons de même étoffe. — Chapeau de feutre de couleur semblable avec plume écrue. Gants de Saxe idem.

Plus habillés sont ceux de faille et velours ou faille et cachemire, forme princesse, dont le devant se compose de draperies alternées de biais, de l'une et l'autre étoffe, garnis à trois places différentes de doubles effilés perlés ou non. Le derrière de la robe est à queue taillée très-longue pour pouvoir former deux ou trois draperies tombantes. Le bas de la queue est orné de deux biais étagés, desquels sort un petit volant plissé. Le corsage est à basque, seulement devant, avec effilés; manches étroites avec petit plissé et effilés. Si l'on veut, on posera sur le corsage une passementerie perlée de couleur assortie à la nuance de la toilette. Elle devra former bretelle par devant et se terminer en pointe par derrière, un peu au-dessus de la taille. Le vêtement sera orné de biais et d'effilés.

La mode des pèlerines a pris une trop grande extension pendant la saison des eaux et des voyages, pour ne pas durer tout l'hiver encore. Le supplément des deux ou trois collets sera, d'ailleurs, d'un précieux concours contre le froid. On voit de fort jolis manteaux dans ce style. Il y en a en cachemire doublé de soie et de flanelle; d'autres en petit drap, en tissus de soie pointillée imperceptiblement; les uns garnis de petits bords de fourrure surmontés d'ornements ou de broderies perlées; à d'autres, la fourrure est remplacée par de beaux effilés de soie mélangés de pluie de perles clair de lune ou autres. Le dos de ces manteaux est entièrement garni d'échelles de glands de perles, de boutons de broderies, etc.

Les manteaux de drap imperméable, si utiles pendant les vilains jours, se font en paletot cintré à taille longue, à manche et à petit capuchon. Ceux qui nous viennent d'Angleterre ont un cachet difficile à imiter.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les tissus de fantaisie que chaque saison nouvelle fait apparaître ne peuvent, malgré leur très-heureuse combinaison de nuances, faire tort au tissu de cachemire de l'Inde, qui restera toujours l'étoffe privilégiée des femmes élégantes et de bon goût. Le cachemire de l'Inde, à cause de la beauté, de la souplesse et de la finesse de son tissu, s'emploie indifféremment pour les costumes de ville et les toilettes habillées, dîner ou petite soirée; l'addition d'une jupe de faille et plus de garnitures en rendent tout de suite l'aspect très-élégant. Nous venons d'examiner la collection des cachemires de la Compagnie des Indes, et nous pouvons affirmer à nos lectrices qu'on ne peut voir un choix plus joli des couleurs à la mode, et, dans ces couleurs, une gamme de tons plus complète; aussi le réassortiment est certain si l'on veut combiner un costume avec une jupe de faille que l'on aurait. Dans le cas d'un réassortiment nous engageons nos abonnées à envoyer un échantillon de l'étoffe.

Parmi les nombreuses qualités de cachemires de l'Inde, nous vous signalerons les plus courantes : celles à 8, 10, 12 et 15 fr.; passé ce prix, on arrive à des qualités tellement belles que leur emploi s'adresse aux femmes supérieurement élégantes; elles coûtent, 20, 25, 30 et 35 fr. le mètre. Les premières ont un mètre vingt cent. de largeur et les plus chères ont un mètre vingt-cinq et même un mètre trente-cinq.

Nous vous signalerons encore les tissus de l'Inde bourrette qui seront fort employés pour les polonaises et les robes princesse, et le cachemire de l'Inde chenillé. Ce dernier présente des combinaisons de couleurs très-heureuses ; le bleu Vincennes est chenillé de mousse et de bleu pâle; le beige de marron et blanc, le gris perle de noir et blanc, le loutre de marron et blanc, etc., etc. Un autre tissu de l'Inde est piqueté de soie de différentes couleurs et convient pour le costume complet ; il a un mètre quarante centimètres de largeur—largeur exceptionnelle — et coûte 14 fr. le mètre ; le fond noir et gris bleu mélangé est piqueté de maïs et de corne d'or ; le bronze, de tilleul et de gris perle; le noir et gris de gris perle ; nous ne citons que quelques dispositions mais il s'en trouve bien d'autres.

Les autres cachemires fantaisie rayés, brochés, nous ne faisons que vous les rappeler, voulant réserver quelques lignes aux tissus qui peuvent s'employer en paletot, jaquette et pardessus. Les cachemires de l'Inde, que l'on pourrait appeler drap de l'Inde, vu leur épaisseur, sont magnifiques. Les teintes cachou, feutre, grise, vigogne, beige sont les seules appropriées à cet emploi, et la tunique assortie fera un costume de ville ou de voyage des plus confortables. Nous prions nos lectrices d'écrire directement 34, boulevard Haussmann à la Compagnie des Indes, tant pour les envois d'échantillons que pour les réassortiments. Ils sont expédiés franco.

Voici maintenant des renseignements très-utiles, qui seront, j'en suis certaine, bien accueillis de nos lectrices; ils les aideront à utiliser des robes défraîchies ou de couleurs anciennes n'ayant plus cours auprès de la mode. Nous vous avons déjà dit que la *Teinturerie Européenne*, 26, boulevard Poissonnière, se charge de teindre les costumes en nuance foncée ou claire, ainsi qu'en noir fin, sans qu'il soit besoin de découdre les garnitures de ruches ou de volants; les costumes combinés soie et laine peuvent également se teindre sans craindre une différence de ton entre les étoffes. Le procédé employé ne s'appliquait d'abord qu'à la teinture noire ; aujourd'hui il s'applique aux couleurs à la mode, ce qui constitue un grand progrès. M. Périnaud, un chimiste très-distingué, a fait faire par ses inventions successives de grands progrès à la teinturerie; après avoir inventé le système de tendeur pour teindre les soies sans les casser, le système d'apprêt par frictions pour supprimer cette multitude de trous d'épingles qui maculaient les tissus teints, il vient de compléter — on pourrait dire son œuvre — en créant le système d'assouplissage des soieries pour lequel il a pris un brevet. Par ce système, la soie teinte est aussi souple qu'une belle soie neuve ; elle ne casse pas, et elle a les reflets veloutés des belles failles.

J'ai vu une robe de poult de soie teinte en noir fin, qui certes ne le cédait en rien aux poults de soie neufs avec lesquels nous la comparions ; un costume en petite soie légère loutre, un autre marron, un autre gris, teints avec leurs volants plissés, leur grand volant à tête bouillonnée ; un costume en sultane noire était on ne peut mieux réussi. Si l'on veut changer la forme du costume ou l'utiliser en le combinant avec une autre étoffe, il est préférable de le découdre. Nous appuyons sur la teinture des soieries en nuances fines et à la mode, parce que ces tissus si chers peuvent, grâce aux inventions de M. Périnaud, s'employer et faire le même honneur qu'une soie neuve. La teinture en réserve des cachemires français et de l'Inde est exécutée d'une façon parfaite ainsi que celle des ameublements et dans les couleurs les plus fines.

On nous demande de vouloir bien préciser quelles sont les étoffes de grand deuil en dehors du cachemire, que l'on peut porter sans sortir des règles prescrites par le deuil. Voici les renseignements qui nous sont donnés par une des premières maisons de deuil, la Scabieuse, 10, rue de la Paix. Nous les transmettons à nos lectrices, après avoir jugé par nous-même de la beauté et de la solidité des tissus, qui sont garantis; ce sont : le barpoor, l'épinglé, l'épingline, la faye de laine, le Radzivir, l'armure ciselée, le drap havanais, le grain de poudre, le drap Chambord, l'ondulée, etc., etc., tissus mats, mais de différentes fabrications.

Pour le deuil moins sévère, ce sont les armures de laine à dessins variés, la toile de Bade unie et pékin satin, la popeline pékin, la serge de laine et un grand choix de damassés donnant des dispositions très-riches. Pour les robes plus habillées, on ne peut trouver plus belle étoffe que les armures de soie à dessins anciens, dessins exclusifs, et la Sicilienne en 60 et 130 centimètres de largeur et aussi la popeline de Lyon. Quant aux tissus de fantaisie pour demi-deuil, ils sont très-nombreux; et les hautes nouveautés dans les couleurs scabieuse, pensée, violet marine et grise sont si charmantes qu'elles sont choisies même par les femmes qui ne sont pas en deuil. Nous terminerons cette nomenclature en citant les molletons rayés, les neigeuses, le tartan rayé et à carreaux coupés, des armures noires et blanches, chaudes et moelleuses étoffes destinées aux robes de chambre.

Les envois d'échantillons seront expédiés dans les vingt-quatre heures, et toute commande de 25 fr. expédiée *franco* contre remboursement.

***

TRAVAUX DE FANTAISIE POUR CADEAUX DU PREMIER DE L'AN

De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, Paris.

—

Je viens, mesdemoiselles, vous donner les ren-

seignements nécessaires pour vous aider à combiner les petits travaux destinés en surprise à ceux que vous aimez, surprises d'autant plus agréables que vous y aurez employé vos heures de loisir. Voici en fait de nouveauté une broderie au passé faite sur canevas et en soie plate nommée aujourd'hui soie de Chine. Cette broderie, ombrée avec les teintes et les dessins Louis XIII, s'applique à tous les ouvrages grands ou petits, fauteuil, pouff, coussin, écran, chaise; ceci pour les premiers : vide-poche, écran à main, dessous de vase. Voici pour les seconds : le fond en soie, fait d'un point de fantaisie, aide singulièrement à mettre en relief ces dessins de style qui plaisent tant. Quant aux petits travaux montés, il y a les étagères en bambou doré avec lambrequin de drap bleu ou autre, appliqué de fleurs et d'une guirlande courante de feuilles et de boutons de rose. Le prix des deux lambrequins, un échantillon, les fournitures, est de 12 francs et celui de la monture 18 francs.

Les ouvrages sur satin, avec appliques de satin, font aussi nouveauté. Ce sont des boîtes à bijoux, des sachets, des pelotes. Un dessus de boîte est en satin bronze avec encadrement de feuilles en satin ponceau retenues par le simple point de chausson; courant au-dessus, guirlande de feuillage et de fleurettes. Le prix d'un carré pour boîte à bijoux est de 12 fr., le montage de 14 fr.

Les travaux sur cuir sont toujours de mode, surtout ceux sur cuir rouge imitant le cuir de Russie ; les broderies camaïeu sont d'un relief très-prononcé du plus heureux effet.

Un buvard sur cuir rouge a un dessin disposé originalement; c'est une branche de fleurs jetée et formant l'angle gauche, tandis que l'angle supérieur et en biais reçoit des ornements du meilleur goût.

Un thermomètre, un vide-poche, un porte-journaux, une boîte à cigares, un porte-cigares, un porte-cartes sont de charmants cadeaux. Le prix du porte-cigares est de 12 fr., fournitures et échantillon, et 15 fr. le montage. Le porte-cartes 10 fr. et le montage 8 francs.

Mademoiselle Lecker nous a montré un magnifique album de photographies qui vient de lui être commandé : la couverture en cuir rouge est merveilleusement brodée au passé avec les initiales dans un encadrement ; on en prépare de plusieurs grandeurs. A côté de ces beaux ouvrages, en voici de plus modestes, qui font bien plaisir aux mamans qui les reçoivent. Ce sont pour les babys des bas au crochet neige, qui coûtent 4 fr. 50 c. la paire, des brassières et des pèlerines à capuchon au même crochet à 5 fr. 50 et 12 francs; puis des fichus au crochet faits en laine mohair, une nouvelle laine excessivement fine qui rend l'ouvrage léger comme une dentelle. On en fait des cravates — au crochet — avec encadrement de couleur.

Le mois prochain nous vous dirons ce que novembre aura fait éclore.

*
* *

GANTS ET MITAINES

De la maison de madame veuve Leconte, rue du Quatre-Septembre, 31.

—

Nous vous avons dit, mesdemoiselles, tout le succès qu'ont obtenu l'hiver dernier et cet été les mitaines en filet; eh bien, ce succès s'affirme encore et nous vous prévenons que les mitaines seront de mise, cet hiver, au théâtre ainsi qu'aux réunions dansantes, sauteries intimes et dîners. C'est une fantaisie qui semble faite exprès pour vous, elle est jeune et économique: une paire de mitaines vous fera bien certainement la saison. Les plus habillées sont en filet de soie blanche brodé; la longueur ajoute encore à leur élégance; celles en soie noire sont aussi charmantes, et il y en a qui jouent la dentelle ; le prix alors devient assez élevé. La longueur qui représente deux boutons coûte 5 fr. 75 c.; quatre boutons, 7 fr. 50 c.; six boutons, 9 fr. A douze et quinze boutons, 18 et 25 fr. ; ce sont de petites merveilles de finesse et de broderie. A 7 et 9 fr. elles sont très-suffisamment jolies. Pour le bal, les mariages, le gant Régence lacé blanc est ce qui se fait de mieux. Cette nouvelle manière de fermer le gant est ingénieuse; elle soutient le bras sans le comprimer, comme le fait le bouton : il coûte 8 fr. 75 c.; 12 fr. 50 c. et 15 fr. 50 c. à quatre, six et huit boutons.

Nous vous citerons encore le gant royal en très-beau chevreau glacé qui coûte 5 fr. 75 c. la paire ; le gant norwégien en peau, glacé, garni intérieurement d'une fourrure de soie douce et chaude qui ne grossit pas la main : il coûte 5 fr. 50 c.; 6 fr. 50 c. et 8 fr. 75 c., selon la longueur. Nous rappellerons que chez madame Leconte se trouvent d'excellents produits hygiéniques pour la toilette. La lotion et la pâte épilatoire enlèvent le duvet trop prononcé du visage et des bras. Voici pour nos nouvelles abonnées, les divers modes d'envoi de cette maison : franco à partir de 18 fr., contre un bon de poste contenu dans la lettre de commande, et franco contre remboursement à partir de 28 fr. Au-dessous de 18 fr. ajouter 35 ou 50 cent., selon la grosseur du paquet, pour le port.

C. L.





EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4127

Modèles des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.

Chapeaux de Mme Azam, maison C. Coutot, avenue de l'Opéra, 55.

Première toilette.—Robe en neigeuse bourrette vert bronze, de forme princesse devant et à corsage montant;une draperie de faille,bordée d'un double liséré de tons différents, est jetée sur la jupe, où elle est retenue par de grandes aiguillettes en passementerie de laine. Petit col rabattu en faille, bordé tout autour d'un large biais en neigeuse, liséré de faille bronze de deux tons comme la draperie; manche à parement de faille avec revers en neigeuse. Paletot en diagonale de soie noire à plastron évasé, marqué par deux rangées de boutons noirs zébrés d'incrustations en nacre blanche; pattes de velours sur les poches; parement de la manche en velours découpé, assorti aux pattes qui forment les poches. — Chapeau de velours bronze avec liséré de faille bronze pâle; devant, nœud de velours formant diadème, sur lequel est posé un oiseau de paradis; dessous, torsade de velours, mêlée de faille; derrière, nœud à longs pans, en satin de la nuance du velours.

Deuxième toilette. — Robe princesse en drap blanc ivoire, avec plastron de velours loutre, descendant jusqu'aux pieds; plissé de faille loutre au bas de la jupe tout autour, sauf la largeur du plastron. Quille fendue rouleautée de faille et boutonnée par de gros boutons de velours; elle s'arrête à la hauteur de la poche; un petit revers de velours la termine. Traîne rouleautée, relevée de chaque côté en gros plis retenus par des boutons; trois collets carrick rabattant les uns sur les autres font le seul ornement du corsage. — Toque à fond mou en velours loutre, avec large couronne de petites plumes de coq terminée par une aile; plume frisée bleu de ciel à droite; nœud de satin bleu tombant derrière.

GRAVURE DE MODES, 4127 *bis*

Toilettes d'enfants des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.

Costumes de petits garçons de M. Lacroix, galerie Colbert, 2.

Chapeaux de Mlle Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de petite fille de 6 à 8 ans, en reps bourrette prune à fils rouges et jaunes; elle forme paletot devant, se boutonne de côté; comme bordure, un double liséré prune et ponceau. Le paletot est flottant à la couture de côté à partir de la taille; au milieu du dos, un gros pli est retenu au-dessous de la taille par deux pointes lisérées tenant aux petits côtés, entre lesquelles est enfermé un petit plissé de faille prune; poche et parement assortis à l'ornement du dos; col rabattu se terminant en revers devant, où l'encolure, légèrement abattue, reçoit un nœud de faille prune et ponceau; boutons prune brodés en ponceau. — Petite toque en satin prune à bord relevé derrière; nœud cerise sur les cheveux; une grande plume posée en guirlande tout autour et, sur le côté, nœud de satin et petite aile ponceau.

Toilette de petite fille de 8 à 10 ans. — Robe princesse en matelassé de soie bleu marine, le dos, en cinq morceaux avec ganse de soie bleu pâle dans les coutures, est terminé très-bas sur une petite jupe, plissée, en dents coquillées, doublées de faille claire; un biais en matelassé, avec passant en ganse de soie, forme col carré derrière bordé d'un plissé de faille. Poche carrée, bordée d'un biais avec passant, au-dessus d'un plissé de faille. Parement de manche orné de même. — Chapeau de velours bleu marine orné de faille; derrière, cocarde de faille, et sur la calotte, touffe de boutons de roses mousseuses avec petite traîne.

Toilette de fillette de 12 à 14 ans. — Jupe en drap olive ornée de deux larges biais piqués avec passants de satin. Corsage plissé devant et dos; les plis disposés symétriquement se rencontrent au milieu et sont arrêtés à la ceinture par des piqûres. Col rabattu rond derrière et carré devant avec revers. Manche à parement carré piqué,ouvert sur le dessus et dont un angle se rabat en revers piqué; deux plis piqués au côté opposé à ce revers. Ceinture-écharpe en drap piqué, supportant une poche aumônière en drap piqué, bordée de satin, comme le corsage, col, parement, ceinture, etc. — Chapeau de feutre noir à calotte ronde, orné d'une draperie de peluche olive et d'une bande de plumes de faisan; deux petites ailes vertes de côté.

Costume de petit garçon de 8 à 10 ans.—Pantalon mi-bouffant en casimir vert bouteille retombant sur la jarretière. —Veste marine un peu ajustée, avec petits boutons de métal (1); grand col de velours bordé de galon, carré derrière, dégagé devant. Manche à petit parement de velours retenu par un bouton. — Chapeau de feutre noir avec corde de soie bleue et noire enroulée autour de la calotte; petite aile de côté.

Costume de petit garçon de 4 à 6 ans. — Jupe en velours noir, plate devant et plissée tout autour; paletot long fermé au cou par une patte avec deux boutons et ouvert sur un gilet boutonné un peu plus bas que la taille; le paletot est à double basque fendue, ornée de boutons et de ganses simulant des boutonnières; petite poche de montre bordée de galon. — Chapeau andalou en feutre bordé d'un large velours; sur le côté, petit pompon d'où part une cordelière très-fine, terminée par deux glands de chêne.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX POUR ÉTRENNES.

Dessin de M. Sénart, 35, rue de Verneuil.

MOTIFS COMPLETS, pour remplacer l'impression sur étoffe. Vous bâtissez le dessin sur l'étoffe et vous travaillez sur ce tracé; puis, lorsque la broderie est terminée, vous enlevez le papier par morceau.

1 à 9 bis, PETIT VÊTEMENT D'INTÉRIEUR.—Afin de faciliter, pour faire la broderie, la disposition des différentes pièces, nous avons mis à chaque motif le numéro correspondant à celui du tracé diminué, donné à la page 1 du cahier de novembre. Le dessin est en soutache; vous faites les croisillons des épis en points lancés en gros cordonnet ou en laine anglaise; vous les faites avant de poser la soutache, le petit bouquet de trois points lancés est fait après. Voir l'explication dans le cahier.

1 et 1 bis. — Devant.

2 à 2 ter. — Traverses; vous les brodez sur une bande ou un galon, et vous les posez sur le plastron; elles sont fixées à droite seulement et contre les boutonnières; lorsque le vêtement est fermé, on les agrafe à gauche sous le bord du devant.

3 et 3 bis. — Petit côté du dos; c'est seulement une petite pointe que l'on joint sur la couture au motif du dos pour le compléter.

4 et 4 bis. — Dos.

6 et 6 bis. — Traverse de la manche; elle est brodée sur une bande de 6 à 8 centimètres, de hauteur et posée sur le trait où sont arrêtés les plis.

7 à 7 ter. — Milieu et angles du collet.

8. — Col.

9 et 9 bis. — Poches; un trait léger a été laissé au bord pour faciliter la pose du dessin à distance des traits marqués à la roulette.

10 ESSUIE-PLUMES. — Il est brodé en cordonnet sur drap ou velours; la branche à cinq feuilles est festonnée, celle du milieu, ayant au milieu les deux points du feston qui forment nervure, aux autres feuilles le point de feston, est en dehors. Avant de poser les deux soutaches, vous faites le lien qui réunit le bas des fleurs; vous le faites blanc en bro-

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 novembre.

derie au passé, et sur ce lien vous ajoutez trois points noués mais. Il est facile de modifier les couleurs selon le goût de la personne à laquelle on destine cet objet. Le dessin gagnerait encore en faisant la feuille du milieu de teinte moyenne et les deux de chaque côté dégradant en plus clair.

11, SERVIETTE A THÉ. — Soutache ou point lancé en blanc ou de couleur, sur toile gris de lin; même lorsque vous feriez l'encadrement en soutache, le bouquet du milieu doit être fait en points lancés; le bouquet des coins est en broderie mate, ou bien le contour des fruits marqué seulement par un gros cordonnet mat.

12, SERVIETTE A MARRONS. — Soutache sur toile Véronèse ou tissu en laine. On peut choisir telles nuances que l'on veut, et remplacer les deux soutaches par deux grosses laines *bourrées* fixées par des points d'arrêt.

13, PELOTE DE BUREAU. — Vous la brodez sur drap, en soutache de nuance tranchante. Afin de pouvoir trouver place pour ce joli petit dessin, nous avons dû séparer les quatre angles; vous n'aurez qu'à les poser sur votre carré en drap, en coupant bien droit et réunissant les lettres de raccord.

14 et 14 bis, CALOTTE GRECQUE.—Le dessin est complet; vous le faites sur drap ou velours, en soutache de soie, ou en gros cordonnet, fixé par des points d'arrêt; les branchages intérieurs sont en points lancés, soit de la même teinte que la soutache, soit de nuance tranchante, soit de même teinte mais plus claire.

15 et 15 bis, PORTE-LETTRES.—Comme pour la pelote, il nous a fallu séparer en deux chacune des deux parties; les deux morceaux du haut portant n° 15, forment le devant; les deux du bas n° 15 bis sont le tracé du haut du porte-lettres; vous assemblerez les parties n° 15, puis celles n° 15 bis. Sur peau d'allemagne, ou drap couleur cuir ou gris, le dessin est en soutache et en broderie au passé.

16 et 16 bis, PANTOUFLES. — Les deux dessus de pied portent le n° 16, les talons n° 16 bis. On les brode sur drap ou velours, en soutache de cinq couleurs différentes, comme celles indiquées sur notre modèle; ou on les prendra toutes de même nuance, mais de tons fondus, ce qui produit un très-joli effet, soit que l'on place la plus foncée au milieu, soit qu'on la fasse partir de l'un des bords.

17 et 17 bis, PANTOUFLES. — Dessus de pied les deux nᵒˢ 17, talons nᵒˢ 17 bis. Vous les brodez sur drap, velours ou satin, avec de la soutache de soie, vous posez deux soutaches l'une contre l'autre, puis vous faites les pois de même nuance graduée; la teinte du dessin est indiquée par le teinté plus ou moins foncé. On peut aussi les faire en soutache de laine, les pois brodés en laine sur coutil ou toile canevas.

PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PRIE-DIEU.—Appui; nos lectrices recevront le mois prochain l'autre partie du Prie-Dieu.

CALENDRIER.

BOUQUET-ÉVENTAIL. — Première partie du calendrier de 1878. Les explications, pour le montage, seront données avec le complément.

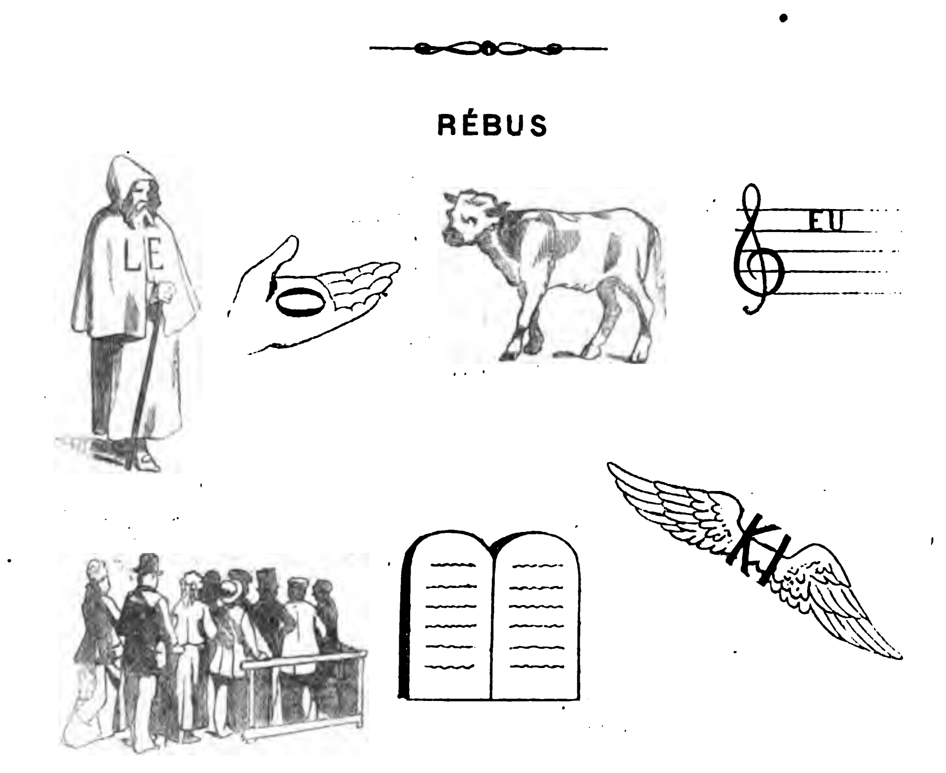
Xe CAHIER.

Vêtement d'intérieur. — Chemise de nuit. — Capote et toque en crochet tunisien, pour baby. — Écran de cheminée.— Petit châle neigeuse.— Album pour souvenirs mortuaires. — Petite étagère. — Matinée. — Pardessus pour fillette. — Toilette en cachemire.

PATRON COUPÉ.

VÊTEMENT D'INTÉRIEUR. — Voir le cahier, page 1, et la grande planche de travaux en soutache.

RÉBUS



Explication du rébus d'Octobre : *Mets-toi avec les bons et tu seras bon.*

Les mots de l'Enigme contenue dans le numéro d'Octobre, sont : *Cher*, rivière; *chère*, adjectif; *chair*, *chaire*, *chère* et *cher*, adverbe.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 — 3302 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.


Novembre
Journal des Demoiselles
4127 BIS

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LIVINGSTONE

Les voyages lointains et périlleux, sans but moral, ont-ils bien une raison d'être? Le Pôle Nord, la mer libre dans les régions boréales méritaient-ils le sacrifice de nobles existences, comme celles de Franklin ou du lieutenant Bellot? L'Afrique équatoriale, ses lacs, ses montagnes, ses fleuves, ses mystères, valaient-ils que tant de vies généreuses leur fussent immolées? Le missionnaire seul, portant l'Évangile aux païens, mérite une admiration que nous sommes tentés de refuser à la science pure, que nous dénions absolument aux vues commerciales et cupides, et, grâce à Dieu, le nombre des vrais ambassadeurs de Jésus-Christ est grand, les anges du ciel seuls pourraient dire le chiffre et les noms de ces martyrs du zèle, depuis saint François-Xavier et ses successeurs, depuis le vertueux Las Cases et ses imitateurs, jusqu'au plus obscur envoyé de la Bonne-Nouvelle, qui s'épuise et se consume au service des Océaniens, des Chinois ou des tribus errantes de l'Amérique, et qui meurt, comme il a vécu, avec Dieu seul pour ami et pour consolation. L'Afrique a eu ses nombreux apôtres, et un saint prêtre de nos jours, le P. Libermann, l'a aimée comme on aime sa patrie et a institué, pour la sauver et la servir, une compagnie de missionnaires, qui défriche péniblement le sol ingrat des fils de Cham. Mais voici qu'un savant, un voyageur, mérite aussi, par ses aspirations généreuses, d'être rangé parmi les apôtres du bien, qui ont laissé une trace sur la terre et dont les œuvres ont été agréables au ciel.

On le sait : depuis les temps les plus reculés, l'Afrique est le grand marché de l'esclavage; de tout temps, elle a justifié la terrible prophétie des Saints Livres : *Cham sera assujetti à ses frères*; les Romains tiraient des esclaves de l'Abyssinie et de la Nubie; toute l'Asie en recrutait pour ses princes et ses grands seigneurs; lorsque la loi chrétienne régna, l'Europe ne connut plus d'esclaves, mais le Bas-Empire, et plus tard les soudans et les émirs comptèrent toujours des esclaves noirs parmi leurs richesses.

La découverte de l'Amérique, l'extinction de la race indienne firent naître la traite des noirs, et la justice divine seule a pu mesurer les désastres, les douleurs et les immolations causés par ce commerce barbare. L'Amérique reçut, en deux siècles, *neuf millions* d'esclaves; il en restait à peine quatorze cent mille vers le commencement du XIXe siècle, tant les mauvais traitements, les fatigues et le désespoir avaient vite décimé ces familles infortunées. L'Église avait élevé la voix contre ces crimes de lèse-humanité; elle ne fut pas entendue; Pitt, à la tribune de la Chambre des Communes; en France, Montesquieu, Turgot, Condorcet, Bernardin de Saint-Pierre, plaidèrent la cause des noirs; il fallut des années pour que l'humanité et la justice eussent raison des intérêts privés, la traite fut enfin interdite, et peu à peu la liberté fut donnée à tous les esclaves des colonies anglaises et françaises. L'Europe pouvait dorénavant se laver les mains de ces atrocités, mais elles n'étaient pas bannies de la terre, et les torrents de sang versés sur les champs de bataille sont peu de chose auprès de ceux que fait répandre le commerce d'esclaves sur la terre d'Afrique. Le marché s'était transporté de la côte

occidentale à l'Orient, Zanzibar alimente les contrées musulmanes.

C'est là qu'aboutissent ces tristes caravanes, tantôt captifs de guerre, tantôt enfants livrés par leurs parents, ou malheureux volés par les commerçants arabes; c'est là qu'on les voit arriver, liés les uns aux autres, le long d'une fourche de bois, nus, épuisés de fatigue, nourris d'une poignée de grains par jour; ils y arrivent par terre, marchant sous le soleil africain et dans le sable embrasé; ils y arrivent par mer, dans des barques où on les foule, où on les entasse, au point que dans leur amoncellement, l'œil ne distingue plus de forme humaine. De Zanzibar, on les dirige sur la Perse, l'Égypte, la Turquie, l'Arabie. Chaque esclave vivant représente la vie de dix hommes, tant les souffrances, la faim, la douleur en tuent sur ces routes du désert, pavées d'ossements humains. Ces excès étaient peu connus en Europe : Livingstone, un des premiers, les fit connaître, et l'humanité, la charité qu'il montra, les cris qui, sortis de son cœur, allèrent retentir dans la vieille Angleterre, attachent à son nom une gloire touchante et impérissable.

David Livingstone était né dans la classe la plus obscure, mais il avait une volonté ferme et persévérante qui surmonta tous les obstacles; il a raconté lui-même comment il poursuivit ses premières études, tout en travaillant comme rattacheur dans une filature; il acheta un rudiment sur la paie de sa première semaine. « Je continuais, dit-il, mes études, pendant les heures que je passais à la filature, plaçant le livre sur mon métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne... A dix-neuf ans, j'eus un métier à conduire, c'est une fonction pénible, mais j'étais payé en conséquence; je pus me suffire, poursuivre mes études médicales, suivre des cours de grec et de théologie. »

Cette nature vigoureuse était tendre en même temps. Voici comment il parle de son père : « Mon respect et ma gratitude lui sont acquis pour m'avoir donné l'exemple de cette piété ferme, dont Burns a tracé l'idéal dans le *Samedi soir au cottage*. Il mourut en 1856, comptant avec confiance sur cette miséricorde dont nous devons tous espérer les effets par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A cette époque, je descendais le Zambèze, ne me promettant pas de plus grand plaisir que de m'asseoir à notre coin de feu, et de lui raconter mes voyages... »

A l'âge de vingt-quatre ans, (il était né en 1813, à Blantyr, en Écosse,) Livingstone obtint le diplôme de docteur en médecine, il faisait déjà partie de l'Église anglicane, et un an après, il partait pour le Cap en qualité de missionnaire. Il s'y maria avec la fille d'un ministre. Il s'occupa activement des noirs et des Cafres, et il étudia leur langue avec succès, et peu à peu, le désir lui vint de s'avancer dans l'intérieur des nous mentionnerons très-brièvement les découvertes importantes dues à son courage et à sa persévérance; il découvrit le lac Ngami; il vit, le premier, un pays fertile, coupé de lacs et de rivières navigables, plein de richesses, habité par des peuplades douces et laborieuses : cette contrée heureuse s'appelle le Mikalolo; il traversa, au prix d'incroyables fatigues, le continent africain dans toute sa largeur et arriva aux possessions portugaises de Saint-Paul de Loanda, et il retraversa encore l'Afrique, dans la partie méridionale, pour aboutir à Quilimane, sur la côte orientale.

Il remonta le Zambèze, le fleuve le plus considérable de l'Afrique australe, et il démontra que le centre de l'Afrique n'était pas, comme on le croyait, un désert inhabitable. Ce plateau central est, au contraire, d'une admirable fertilité, il est occupé par un peuple nombreux. Les premiers voyages de Livingstone durèrent sept ans. Il en entreprit un second, qui fut pour lui l'occasion d'un grand malheur, car sa femme qui l'avait accompagné, mourut d'une fièvre maligne, et toute l'expédition fut entravée par la haine des marchands d'esclaves, qu'il avait dénoncés à l'Angleterre, et dont il essayait par tous les moyens, d'empêcher l'odieux trafic. Il consacra dix ans à ses explorations dans l'intérieur de l'Afrique (de 1856 à 1866) et, pendant ce temps, toutes ses lettres, tous ses rapports ne cessèrent d'implorer la pitié de l'Europe en faveur des malheureuses victimes de la traite. Il essayait de faire pénétrer quelques idées de morale et de religion dans l'esprit de ses guides et des Africains avec lesquels il se trouvait en rapport; il leur montrait le Ciel et leur parlait du Père, créateur de tous les hommes, et il écrivait à lord Clarendon, en lui décrivant ses peines et ses fatigues excessives : « Je suis soutenu par l'espérance d'accomplir un acte utile, en faisant connaître au monde ces peuples et leur pays. Je crois, en propageant au milieu d'eux quelques notions d'un ordre supérieur, marcher d'accord avec les vues d'une Providence universelle, à laquelle croient les êtres les plus intelligents de notre race, et j'espère que mes efforts auront leur approbation dans l'heureuse vie à venir. »

Il fallait un cœur héroïque pour poursuivre ses voyages et sa mission au milieu de souffrances inénarrables et d'oppositions continuelles; il fut menacé de mort, ses bagages furent entièrement pillés, et ses ressources furent tellement épuisées qu'il ne put ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas. Aucune lettre, aucune missive ne parvint de sa part en Europe. Le bruit de sa mort se répandit, l'Angleterre s'émut et résolut d'organiser un voyage de recherche, mais pendant qu'on délibérait, un Américain, M. Stanley, prenait les devants. Il était rédacteur d'un journal américain, et le directeur de ce même journal, M. Bennett, mit

terres. Sa vocation d'explorateur se dessinait; à ses ordres un crédit illimité, dans le but de retrouver enfin Livingstone. Stanley employa plus d'une année à ce voyage, mais il eut le bonheur de trouver celui qu'il cherchait. Livingstone était malade et abattu, privé de toute société, de tout secours et pourtant, jusqu'à l'épuisement de ses forces, il avait toujours poursuivi ses investigations sur les cours d'eau qui arrosent l'Afrique équatoriale, et dont la connaissance est due à ses explorations.

Livingstone a raconté lui-même, dans son journal, le bonheur que lui fit éprouver la généreuse démarche de l'Américain : « Je ne suis pas démonstratif, je suis même aussi froid que, nous autres insulaires, nous avons la réputation de l'être; mais cette pensée de M. Bennett, cet ordre généreux, si noblement effectué par M. Stanley, — c'était bouleversant. Je me sens d'une extrême gratitude, et en même temps un peu honteux de n'être pas digne d'une semblable démarche. »

Stanley resta auprès de lui pendant une année; il parle avec un ardent enthousiasme du caractère de Livingstone. « Il approche de la perfection, dit-il, autant qu'il est donné à la nature humaine. Son inaltérable douceur ne se dément jamais : ni traverses, ni fatigues, ni troubles d'esprit, rien, pas même un long exil loin des êtres les plus aimés, ne peut lui arracher une plainte. Il a foi en la Providence. Abandonné, sans ressources, menacé de toutes parts, il s'en va aux portes du tombeau, mais il n'a pas déserté son poste. La religion n'est pas pour lui une théorie abstraite, c'est un sentiment profond qui pénètre le cœur et se traduit dans les moindres actes. La piété revêt en lui les traits les plus aimables ; elle règle sa conduite, non-seulement envers ses serviteurs, mais encore envers les indigènes, les mahométans fanatiques, et tous ceux qui l'approchent. »

Stanley s'associa à son ami pour signaler les excès et les crimes commis par les Arabes qui chassent à l'homme, et qui poursuivent les nègres désarmés pour les vendre : « Rien, dit-il, ne peut exprimer l'horreur qu'inspirent ces lâches bandits. » L'Angleterre s'émut en apprenant, d'une part, grâce à Livingstone, que l'intérieur de l'Afrique n'était pas un désert, mais, d'autre part, elle apprit quelle lèpre dévore ces admirables régions. Les traficants de chair humaine dépeuplent ces contrées longtemps paisibles, et l'honneur de l'humanité, l'intérêt même des nations européennes, exigent qu'il soit mis un terme à l'horrible commerce dont Zanzibar est maintenant le centre, et dont les Arabes, cette nation cruelle, sont les agents les plus actifs.

Stanley engagea vainement Livingstone à revenir en Europe, il voulait poursuivre sa tâche et trouver, comme il le dit, les quatre sources du fleuve dont un prêtre égyptien a parlé à Hérodote ; il se remit donc en route, et l'on peut suivre dans son dernier journal, les détails des fatigues et des excessives privations qui abrégèrent sa vie. Le courageux explorateur marcha pendant seize mois encore, sans arriver au but qu'il se proposait; lui et ses hommes souffrirent de la disette, du climat, des longues marches à travers des jungles, des marais et de prairies inondées ; le 28 avril 1873, le lutteur invincible s'avoua vaincu, il ne pouvait pas aller plus loin. Il se trouvait dans un pauvre village, appelé Tchitambo ; on le porta dans une petite case, sur un lit que des serviteurs improvisèrent ; il languit trois jours ; le 30 avril, il pria un de ses serviteurs, nommé Souzi, de lui donner un peu d'eau et de calomel; puis, il lui dit d'une voix faible : « Maintenant, vous pouvez vous retirer. »

Il resta seul. A quatre heures du matin, un autre serviteur entr'ouvrit la porte de la case, et appela aussitôt son compagnon. Livingstone était à genoux, auprès de sa couche, le front sur l'oreiller, les mains jointes. Il était mort, mort en priant.

Ses serviteurs montrèrent à quel point le généreux caractère de l'étranger venu vers eux de si loin avait agi sur leur âme ; ils traitèrent sa dépouille mortelle avec un respect admirable et ils résolurent de la reporter à Zanzibar. Tous les papiers, les instruments de Livingstone, sa Bible, son livre de prières, furent religieusement conservés ; le corps du voyageur reçut les honneurs funèbres selon la mode de ces populations africaines qu'il avait aimées. Un pleureur chantait d'une voix triste et en dansant lentement :

Aujourd'hui est mort l'Anglais,
Qui avait des cheveux différents des nôtres;
Venez tous à la ronde voir l'Anglais!

Quand ces rites furent terminés, la caravane fidèle se mit en route, et à travers des fatigues et des périls sans nombre, elle rapporta à Zanzibar ces précieux restes qui, après une vie si active, avaient enfin trouvé le repos. On était au mois de février 1874, il avait fallu neuf mois de voyage et de dangers pour que ces admirables serviteurs accomplissent leur tâche.

L'Angleterre réclamait son enfant; Livingstone, qui avait ambitionné une tombe dans ces forêts vierges qu'il avait parcourues, repose à Westminster, auprès des rois et des grands hommes de son pays. Il est placé sous une dalle de marbre noir, qui porte cette inscription :

Rapporté par des mains fidèles, sur terre et sur mer, ici repose

DAVID LIVINGSTONE

Missionnaire, voyageur, philantrope ; né le 19 Mars 1813, à Blantyr, comté de Lanarck, mort le 1er Mai 1873, au village de Tchitambo, à

Hala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer des contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désole l'Afrique centrale. Parmi ses dernières paroles, il écrivit : PUISSENT LES BIENFAITS CÉLESTES DESCENDRE SUR QUICONQUE, AMÉRICAIN, ANGLAIS OU TURC, AIDERA A GUÉRIR CETTE PLAIE SANGLANTE DU MONDE.

On peut consulter sur Livingstone et ses explorations, les ouvrages publiés par la maison Hachette. — *David Livingstone,* ouvrage illustré de 45 gravures, 10 fr. — *Dernier Journal,* 60 gravures, 20 fr. — *Explorations du Zambèze,* 47 gravures, 10 fr. — *Comment j'ai retrouvé Livingstone,* par Stanley, 16 gravures, 10 fr.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

UNE CHRÉTIENNE A ROME

—

Ce livre, écrit dans la note de l'enthousiasme le plus pur, et bien justifié alors qu'il s'agit de la Rome des martyrs et des pontifes,ce livre plaira aux âmes religieuses et à toutes les personnes, nombreuses en notre temps, qui ont visité la capitale du monde avec le bourdon du pèlerin et non avec la lorgnette du touriste. L'auteur ne parle absolument que des monuments catholiques de Rome : les Catacombes, les églises, les monastères, les souvenirs des martyrs et des saints; elle en parle avec une foi touchante et une véritable éloquence, venues des profondeurs de l'âme. J'ai envie de citer quelques lignes qui racontent la vie obscure, ignorée, d'une sainte âme aimée de Dieu; dans les saints modernes, contemporains, n'y a-t-il pas quelque chose qui nous touche plus intimement? Lisez ceci, et vous en serez émues et édifiées :

« Elisabeth Sanna, originaire d'une ville de Sardaigne, ayant perdu tous ceux qu'elle avait aimés, vendit le peu qu'elle possédait et partit pour la Terre-Sainte, afin de donner à Jérusalem ses dernières années.

» Mais Dieu en disposa autrement. Le navire qui la portait fut forcé de se réfugier dans le port de Civita-Vecchia, et là, un religieux, à qui elle confia son âme, lui dit de ne pas affronter plus longtemps les périls de la mer, et que la volonté du Seigneur était qu'elle allât au tombeau de Saint Pierre.

» Elisabeth se rendit à Rome, entra dans Saint-Pierre, et l'on peut dire que, depuis ce jour, elle n'en est sortie que pour marcher à sa dernière heure de *San-Salvatore in undâ.* Toute sa vie se passait dans la basilique. Elle était là, dès l'aurore, lorsqu'on en ouvrait les portes, et elle en sortait à la nuit, lorsqu'on les fermait. Elle vécut ainsi plusieurs années, toujours en oraison, agenouillée dans un coin de la basilique, lorsqu'un jour on la trouva, affaissée sur elle-même dans l'attitude du recueillement, les mains jointes, mais glacées et sans mouvement. Son âme s'était exhalée doucement dans une suprême prière.

» On s'empressa autour d'elle, et, dans le mouvement qui se fit, la mantille qui couvrait sa tête s'écarta, et laissa voir une couronne d'épines pénétrant profondément dans les chairs.

» L'émotion fut grande dans Rome; le peuple accourut, la foule des fidèles se porta au tombeau de cette pauvre femme; une de ses voisines, une ouvrière, avec laquelle elle échangeait parfois quelques mots, était en ce moment auprès de son fils unique, qui se mourait, et elle se disait :

» — Si Elisabeth vivait, je lui ferais toucher mon fils, et il serait guéri !

» L'enfant était moribond; la pauvre mère se leva tout à coup, elle prit ce petit cadavre dans ses bras et elle lui dit :

» — Allons au tombeau d'Elisabeth : elle te guérira.

» Elle l'y porta, confiante dans cette parole du Sauveur : *Quoi que ce soit que vous demandiez, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé.* Cette mère avait compris la promesse étonnante contenue dans ces mots. Elle arrive au tombeau, elle étend sur la dalle l'enfant aussi froid qu'elle, et d'une voix haute, elle dit :

» — *Elisabeth Sanna, rends-moi mon fils!*

» Elle fut obéie : l'enfant se leva plein de vie, il s'élança dans les bras de sa mère, disant qu'Élisabeth lui est apparue, et qu'il vient de boire la vie, comme auparavant il buvait la mort. »

Veuillot a dit, en parlant de ces *dévotes* de

Saint Pierre : On en remarque plusieurs qui passent leur vie dans la basilique. Elles ont des visages qui ont été regardés de Dieu.

Tout le livre de *la Chrétienne à Rome* respire la même foi élevée et attendrie ; nos lectrices je crois, nous sauront gré de leur avoir indiqué cet ouvrage, digne de leur bibliothèque (1).

M. B.

LIVRES D'ETRENNES

Nous avons fait pour nos lectrices un choix dans les nombreux ouvrages, édités pour le jour de l'an, et nous leurs recommandons ;

LIBRAIRIE HACHETTE

Pour une jeune fille.

HISTOIRE DE JOSEPH, illustrée par Bida. Volume magnifique, grand in-folio. Prix : broché, 50 fr.

L'HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE, par Quicherat, avec 481 gravures. Prix : broché, 20 fr.

Pour un petit garçon.

TOM BROWN, *Scènes de la Vie de collége en Angleterre*, avec gravures. Broché, 5 fr.

LES NAUFRAGÉS, ou *Vingt mois sur un rescif des îles Auckland*, avec gravures. Broché, 10 fr.

Pour une petite fille.

Les ouvrages de madame de Stoltz, de madame de Witt et de madame de Villeblanche.

LIBRAIRIE PLON

Rue Garancière, 10.

LES CONTES DE MA MÈRE, recueillis et illustrés par Bertall. — Magnifique volume. Prix : 7 fr.

LES MERVEILLES DU BON DIEU, par mademoiselle V. Barbier, ouvrage orné de 38 gravures. Prix : 3 fr. 50 c.

(1) Chez Poussielgue, rue Cassette, 27, à Paris. — Prix : 3 fr. 50 c.



HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

(SUITE ET FIN)

Deux puissances lui parlaient : le bien et le mal.

Le mal disait : — Bah ! que ferait la marquise de cent francs de plus ? Cent francs, c'est pour elle comme vingt sous pour toi. Pourquoi y a-t-il des gens qui ont trop et d'autres pas assez ? C'est injuste. Va, n'aie pas peur, elle ne se doutera de rien ; il te sera si facile de lui donner le change en faisant l'empressé, en redoublant de soins et d'attention, en jouant l'honnête homme !

Le bien, sous la forme indécise de l'humble enfant qui avait écrit la lettre, disait : — Non, Laurent, non, tu es baptisé, tu as fait ta première communion ; tu sais que le vol, c'est le péché et que le péché c'est le mal de Dieu. Tu sais aussi où l'âme recouvre l'innocence, après le repentir et la réparation. Va ! Va ! Ne recule pas ! Sois honnête, sois chrétien !

Ces deux voix parlaient presque ensemble, et le sommeil étant venu enfin appesantir les yeux de Laurent, il oublia pour une heure qu'il était un coupable !

Au réveil, ce fut l'humble Marie qui parla la première. Laurent n'entendit plus que sa voix ingénue qui disait : — Oh ! Prends bien garde ! Si ta maîtresse allait accuser ce pauvre vitrier qui est entré hier chez elle ? ou bien l'un de ces tapissiers qui sont venus lever le tapis de sa chambre et du boudoir ? Tu as mal fait ! Ne va pas jusqu'au bout ! Rends-lui cet argent et va lui dire : Madame, c'est moi !

Comme je vous l'ai dit, mes sœurs, Laurent n'avait pas encore tout à fait oublié son Dieu, sa mère et son pays. Il retrouva sous ces trois amours une douleur poignante, du courage et la force de volonté qui surmonte le mal.

Sortant donc de sa chambre à l'heure accoutumée, il descendit tristement l'escalier de service, entra dans l'appartement et remarqua que la marquise avait ouvert ses rideaux beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. En l'entendant passer pour se rendre à l'office, elle entr'ouvrit sa porte et appela le jeune serviteur. Sa voix était émue, elle paraissait agitée, contrariée.

« Laurent, dit-elle assez vivement, vous avez laissé seul dans ma chambre, hier, ce vitrier de passage que l'on a fait monter en hâte ? C'était un homme de mauvaise mine.

— Faites excuse, madame la marquise ; cet homme était bien mal habillé, mais il avait une bien bonne figure.

— Non, non. D'ailleurs, je l'ai souvent rencontré dans le quartier et je le reconnaîtrai bien.

— Madame la marquise a besoin de lui?

— Non, certes! mais j'ai besoin de retrouver un billet de cent francs et une lettre sous enveloppe, que j'avais déposés dans ce petit tiroir. Vous avez laissé ce vitrier seul dans ma chambre? Répondez, Laurent. »

Il répondit, l'enfant du village, il répondit en tombant aux genoux de celle qui l'interrogeait.

« Madame la marquise, n'accusez pas ce pauvre vitrier, ni lui, ni personne. C'est moi!

— Vous, Laurent?

— Oui, madame. Renvoyez-moi, je le mérite; mais, je vous en supplie, ne dites pas pourquoi! Voyez, je vous rends tout; voilà les deux enveloppes. »

La marquise tressaillit en ouvrant la lettre de Marie, car elle vit le nom de la pauvre petite à demi effacé sous une larme de ce malheureux, qui se tordait à ses pieds.

« Mon enfant, dit-elle, avec cette supériorité qui vient de la distance, et qui n'insulte pas, vous n'êtes pas un voleur; je ne le croirai jamais. Votre père était un brave homme, votre mère n'a plus que vous! Vous avez fait de mauvaises connaissances, tout est là. Écoutez bien : A cause de cette larme tombée de vos yeux sur le nom de la petite Marie, je vous pardonne. Personne au monde ne saura ce qui s'est passé. Il faut vous réconcilier avec Dieu, et puis continuer à être honnête homme.

— Ah! Madame! Madame! A présent, c'est fini, vous vous méfierez toujours de moi!

— Non, Laurent, je vous estime encore parce que vous vous repentez. Pour vous prouver l'intérêt que je vous porte, je vais vous faire un don. Voici la lettre de Marie, vous la garderez toujours; c'est une petite enfant pure, honnête et pieuse. Emportez cette lettre; si jamais vous étiez une seconde fois tenté, vous n'auriez qu'à regarder cette signature, que vos larmes ont mouillée : cela vous rendrait vos pensées d'aujourd'hui. »

II

PLAISIR D'ANGE

Après avoir laissé parler ma sœur, ou plutôt après m'être faite l'écho de sa voix, je reprends ma narration.

Inutile de dire que la bonne et bienfaisante jeune femme était allée s'entendre avec sœur Euphrasie, et que les parents de Marie Dubreuil s'étaient trouvés soulagés par le seul intermédiaire de la discrète fille de Saint-Vincent. Tout cela s'était fait en temps et lieu.

Passons sur quelques années, dont je n'ai pu suivre que très-imparfaitement l'ensemble, et arrêtons-nous au moment où l'enfant pâle s'était dit une seconde fois : — Je prendrai une des deux belles enveloppes qui me restent et j'écrirai à la bonne dame.

C'était par une froide matinée de décembre; Espérance, assise devant son bureau, à quelques pas d'une de ces cheminées microscopiques qui font le bonheur des parisiennes, recevait une lettre sans timbre, signée de Marie Dubreuil, et lui annonçant la mort de son pauvre père, après une année de complète langueur. Toutes les ressources du petit ménage y avaient passé. On avait tout sacrifié pour épargner au malade la privation, ou la douleur de se voir peser d'un lourd poids sur les deux femmes, l'une presque aveugle, l'autre presque enfant.

Dubreuil était mort très-doucement, rêvant encore à ce qu'il entreprendrait dès qu'il serait guéri, et à l'emploi qu'on ferait de tout l'argent qu'il gagnerait. C'était là du moins ce que disait la bonne Marie, car je n'ai de détails que par l'enveloppe qui passa, cette fois encore, de la mansarde à l'hôtel. La chère enfant disait à sa protectrice qu'elle avait plus de quinze ans, qu'elle n'était presque plus pâle et qu'elle sentait en elle de quoi faire une bonne ouvrière, car elle ne manquait pas de courage et elle avait appris à bien travailler; mais la cécité presque complète de sa pauvre mère exigeait la présence de sa fille, et si l'on avait pu acheter une machine à coudre, elle gagnerait de l'argent sous le toit maternel. Le moyen?... La bonne Providence. Il n'y en avait pas d'autre. Sœur Euphrasie avait conseillé d'écrire à la marquise pour lui dire: Madame, la Providence, cette fois encore, ne serait-ce pas vous?...

Espérance, qui avait atteint, et même un peu dépassé trente ans, mais qui paraissait encore fort jeune, ne s'était pas toujours montrée également courageuse à combattre l'imagination, sa grande ennemie. Celle-ci cependant, plus folle que jamais, avait en horreur Sœur Euphrasie, tout aussi bien que le bon colonel. Cependant, chacun tirant de son côté, Espérance avait gagné, au contact de la charité, un accroissement de calme et beaucoup d'empire sur la folle, qui ne la dominait plus que par intervalles. Alice s'était développée sous les yeux aimants de sa mère et tout avait progressé dans l'hôtel, excepté le cher bon papa qui disait à sa petite fille, sur le ton de la gaieté:

« A toi le bel âge, à moi le grand âge. Je sais bien qui vaut le mieux, mais j'ai le mien, je le garde. »

On peut se figurer, d'après ce que j'ai dit de notre esprit de famille, que nous fîmes la réception la plus cordiale à celle de nos sœurs qui contenait la seconde lettre de Marie. Cette chère enveloppe fut reçue à bras ouverts, comme on dit chez les hommes, et, après les compliments d'usage, beaucoup plus sincères que ceux qu'on fait dans le monde, elle nous parla avec intérêt et sensibilité de la protégée de la marquise.

Elle dit que rien n'était plus touchant que l'intime affection qui liait la mère et la fille. Marie, nous le sûmes alors, était devenue belle, de cette timide beauté de fleur de serre qui s'est épanouie

sans soleil. Elle était encore un peu pâle; toutefois, ce n'était plus cette pâleur qui avait un moment fait craindre pour sa santé, c'était ce teint peu animé des filles de Paris qui travaillent et souffrent, sans avoir d'autre force qu'une activité toute nerveuse et une intelligence qui arrive à tout.

Après la mort de Dubreuil, que l'on craignait toujours d'affliger en lui ôtant ses illusions maladives, la marquise alla voir la pauvre veuve et, accordant à Marie une bonne et solide machine à coudre, ce qui était un superbe cadeau, elle lui avait dit, paraît-il, de venir chercher de l'ouvrage à l'hôtel, car la belle enfant frappa un jour trois coups discrets à la porte de la chambre havane et bleu de ciel; puis, sur l'invitation de la dame, elle entra jusque dans le boudoir. C'est là que, du fond de notre retraite, nous vîmes pour la première fois la jeune et intéressante Marie. Ses vêtements de deuil étaient forts simples, mais en bon ordre. Elle ne cherchait pas à faire *la demoiselle*. Aussi, n'était-on nullement choqué des fautes de langage qui lui échappaient fréquemment, de ses locutions populaires, de ces mille nuances qui accusaient tout simplement en elle une ouvrière honnête et de bon ton. Ses beaux cheveux n'étaient ni négligés, ni soignés avec exagération; mais gracieusement noués de manière à encadrer e mieux du monde son joli visage. Enfin, l'ensemble de sa personne était satisfaisant, et l'œil se reposait sur elle avec ce calme plaisir que fait éprouver l'ingénuité mêlée à la prudence.

Elle retira de cette première apparition dans le boudoir la satisfaction de contempler sa bienfaitrice dans le lieu même où elle pensait, où elle préparait ses bienfaits; puis, elle en retira aussi quelques cadeaux. Entre autres choses, Alice, aimable comme sa mère, lui donna un joli livre intitulé *Le Pain quotidien* et qui était propre à fortifier tous les beaux instincts de son âme. En outre, et c'était le point important, on lui promit de lui fournir de l'ouvrage pendant toute la saison d'hiver. Cet ouvrage, elle viendrait le chercher le lundi matin et elle le rapporterait le samedi soir; ceci fut bien convenu.

Comme cette heureuse convention s'exécuta de point en point, la jeune ouvrière fut bientôt connue de tous les gens de l'hôtel, surtout de Laurent qui se trouvait toujours sur le passage de Marie le lundi matin et le samedi soir. C'était vraiment fort drôle; on en riait, mais Laurent ne riait pas, lui. Il était au contraire extrêmement respectueux. C'est tout au plus si, le printemps venu, il se trouva en mesure de dire d'une voix bien assurée:

« Allons, mam'selle Marie, voilà le temps qui va changer, nous allons avoir de l'eau. »

On voit que c'était aussi peu compromettant que possible, car assurément, il aurait fallu être bien avisé pour déduire, de ces prémisses, la conclusion qui restait toujours en route.

Pauvre Laurent! Parmi les choses qu'il ne disait pas, il en était une bien certaine; c'est que, le lundi matin, il espérait le samedi soir; et que le samedi soir, il rêvait au lundi matin. Cet exercice longtemps répété fit de lui un beau garçon, solide, honnête dans toute la force du mot, car il avait été arrêté sur le bord de l'abîme par la bonté de la marquise, qui avait eu de lui une si profonde et si intéressante pitié. Jamais un seul jour Laurent n'avait cessé de porter sur lui, dans un vieux portefeuille, la lettre de Marie qui était loin de s'en douter.

Ce brave garçon était devenu exemplaire. Sa maîtresse, qui avait si puissamment contribué à son retour au bien, lui avait plusieurs fois donné *exprès* des marques de confiance, pour lui rendre le sentiment de sa propre dignité, et lui remettre à l'esprit qu'il était le fils d'un honnête homme, et honnête homme lui-même.

Un jour, il m'arriva de voir entrer une femme, revêtue d'une bure grise, la tête presque entièrement cachée sous une cornette blanche. C'était Sœur Euphrasie. Elle venait parler à la marquise des pauvres que, toutes deux ensemble, elles secouraient, l'une par ses aumônes, l'autre par ses fatigues, ses démarches, ses conseils.

La sœur de charité, qui ne cessait de veiller sur la sage enfant qu'elle avait élevée, trouva du bonheur à vanter à sa bienfaitrice la raison de la jeune orpheline, sa douceur envers sa mère, son dévouement de tous les jours. Elle finit par dire: « Cette pauvre petite est toujours à sa couture ou au ménage, elle n'a jamais aucun plaisir! »

— Croyez-vous que ce soit pour elle une privation? demanda la marquise.

— Ah! madame, il y a un plaisir, je le sais, qu'elle désire depuis longtemps, et dont sa pauvreté la prive, ou plutôt sa tendresse filiale, car il faudrait pour se le procurer, une somme assez forte, et la chère petite préfère donner à sa mère tout l'argent qu'elle gagne.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit?

— Elle n'aurait jamais osé, madame. Elle est trop discrète.

— Ma chère sœur, dites-lui, je vous prie, qu'elle a encore une de mes enveloppes, et que je veux absolument qu'elle m'écrive une troisième fois et me fasse part de son désir; sinon, je me fâcherai, mais *tout de bon*. »

Espérance se donnait beaucoup de peine pour prendre un petit air méchant, qui ne paraissait pas bien redoutable.

Sœur Euphrasie se retira en souriant et deux jours après, nous vîmes, comme autrefois, Laurent apporter sur le même plat d'argent, quoi?... Une de nos sœurs!

Sans la réserve qui nous est habituelle, je crois vraiment que nous nous fussions élancées du petit tiroir, pour sauter au cou de la nouvelle arrivée. Au lieu de cela, nous ne bougeâmes point et ne parûmes rien voir, ni rien entendre.

« C'est de Marie, s'écria Espérance, se parlant à elle-même; voyons ? De quoi donc peut-il être question ? »

Espérance entr'ouvrit l'enveloppe selon sa manière, toujours délicatement, et lut ce qui suit :

« Madame la marquise,

» Sœur Euphrasie vient de me dire que vous vous fâcheriez, et pour de bon, si je ne vous écrivais pas tout de suite, pour vous avouer l'unique désir que j'ai, désir dont je ne parle à personne, pas même à maman, de peur de lui faire de la peine. Ne vous fâchez pas, madame, votre petite protégée vous dira tout.

» Eh bien, voilà : ma vie n'est pas bien gaie. Je ne me plains pas, puisque j'ai de l'ouvrage; mais enfin, c'est toujours coudre, ranger ou faire la cuisine. Je suis jeune, madame, j'ai dix-sept ans et huit mois. Eh bien, il me semble que ce doit être bien bon d'avoir du plaisir, et moi, je n'en ai pas. Il y en a un que je désire, rien qu'un ! Ah ! Ce serait si beau !

» Les jours de fêtes de la Vierge, maman me permet toujours d'aller à l'office du soir à Saint-Thomas-d'Aquin ; je me mets un peu loin, où il n'y a guère de monde, et de là, je regarde. Si vous saviez, madame, comme c'est beau ! Tous les cierges sont allumés à l'autel. Il y a une superbe bannière, représentant la Sainte Vierge qui tend les deux bras, comme quand on dit à quelqu'un tout là-bas. — Viens donc, je t'attends. — Une quantité de jeunes filles sont là, en robes blanches ; elles portent un grand voile qui les couvre entièrement, qui leur cache même la figure. On ne sait pas si elles sont jolies; on voit seulement, à leurs mouvements, qu'elles sont jeunes.

» Oh ! Madame, si vous les voyiez pendant la procession ! Il y en a une grande, qui porte la bannière, quatre tiennent les cordons, et les autres suivent bien lentement, en chantant des cantiques ou des litanies. Quand je les vois passer, il me semble qu'elles sont déjà un peu dans le ciel, et que moi je suis dans un vilain petit coin de la terre, sans plaisir ! ça me donne envie de pleurer.

» Quelquefois, je me dis qu'en économisant bien, je pourrais peut-être acheter une robe blanche, un beau grand voile de mousseline, un bonnet à rubans blancs, des gants blancs en fil d'Écosse, un joli petit col, des souliers pas trop gros. Mais je finis toujours par trouver qu'il vaut mieux mettre tout en bons pots-au-feu et en bonnes bouteilles de vins, parce que, quand ma pauvre maman mange de bonnes choses, elle est moins faible et elle voit encore un peu pour se conduire; tandis que, quand elle est moins bien nourrie, elle me dit tout de suite : « Oh ! ma fille, voilà que ça s'éteint !

» C'est ce qui fait que je ne suis pas de cette belle confrérie; c'est-à-dire que j'en suis bien tout de même, si vous voulez, mais seulement dans le fond du cœur.

» Adieu, madame la marquise, j'espère que vous ne vous fâcherez pas, puisque je vous ai dit tout franchement quel serait mon plaisir.

» Votre servante respectueuse et affectionnée.

» Marie Dubreuil. »

« Plaisir d'ange ! s'écria la marquise, chère enfant ! Oui, elle l'aura, je veux le lui donner. Combien d'autres, jolies comme elle, consacrent une partie de leur gain à ces toilettes voyantes et excentriques, qui attirent les regards des passants. »

La bonne et aimable veuve se plaisait à ne pas faire attendre ses bienfaits. Elle mit son chapeau et se proposa d'aller aux informations, pour savoir comment elle devait composer la blanche parure de Marie. Ce fut bientôt fait; on apporta du Petit-Saint-Thomas, tout ce qu'il fallait, dans un grand carton. Espérance y ajouta un livre de prières, sur lequel étaient frappées, à froid, les initiales M. D. Puis elle ouvrit le petit tiroir : deux jolis doigts, errant au hasard, s'approchèrent de ma petite personne, oubliée là depuis longtemps; les doigts me touchèrent, je me sentis soulevée, posée sur le bureau, et je compris clairement que ma destinée en ce monde allait être fixée. O heureux sort ! J'allais être chargée de porter du bonheur à cette humble et sage ouvrière.

Espérance prit une plume qu'elle fit légèrement courir sur une feuille de papier satiné; cette plume parlait sous la dictée du cœur, et les grands yeux de la marquise étaient tout attendris. Il y a quelque chose de si touchant dans la beauté qui demande un voile !

Lorsque fut écrit ce petit billet tout affectueux, on me le confia et je le reçus avec la plus douce satisfaction; ensuite, on me plaça dans le carton et bien en vue.

Alice, qui s'était associée avec un entrain charmant au plaisir de sa mère, imagina, sans aucune malice, de me fixer au moyen d'une fine épingle, au bonnet de tulle; après quoi on sonna trois coups ; cette sonnette trois fois agitée avait toujours eu pour effet immédiat de faire apparaître Laurent, en quelque lieu que fussent ses maîtres. Il arriva donc en grande tenue.

« Laurent, vous allez porter ce carton chez la mère de Marie, l'ouvrière. Vous connaissez l'adresse ? »

Laurent, au lieu de répondre, fit un énorme saut, et faillit tomber sur le nez. Un tabouret en fut la cause, et plus encore, je ne sais quel trouble qui venait de s'emparer de lui.

« A quoi pensez-vous donc, Laurent ?

— A rien du tout, madame la marquise. »

Il devint si rouge que la maîtresse de maison

lui fit grâce de toute autre réponse: celle-là était si bonne.

Il m'emmena, toujours dans mon carton, et nous montâmes lestement l'escalier de la mansarde; il frappa à une porte basse: Marie vint ouvrir, toujours bien modeste, mais bien contente aussi, cela se voyait.

« Maman, c'est M. Laurent. Tu sais ? de chez la marquise ?

— Oui, je sais. Bonjour ! M. Laurent.

— Bonjour madame Dubreuil. »

Laurent se rengorgea : il était connu dans la mansarde.

La mère se leva, s'approcha, et s'arrangea de manière à mettre le jeune homme en pleine lumière, afin de le voir, du moins un peu de son œil gauche, meilleur que le droit ; elle le regarda avec cet intérêt puissant qui est naturel aux mères dont les filles grandissent.

La brave femme sourit en remarquant la gaucherie dont avait été saisi le porteur en montant l'escalier; il saluait sans désemparer, et ne savait quelle introduction préférer entre celles-ci, qu'il répétait à tour de rôle : — C'est madame la marquise qui... C'est un carton que... — Madame Dubreuil ouvrit le carton.

« Maman un voile ! Une robe blanche ! s'écria Marie.

— Ma pauvre petite, tu vas donc suivre la bannière ! »

La joie des deux femmes fut si vive, qu'elles s'embrassèrent en disant :

« Ah ! qu'elle est donc bonne, la marquise !

— Asseyez-vous du moins un petit moment, dit la mère.

— Trop honnête, madame Dubreuil.

— Un doigt de vin, ça ne se refuse pas ?

— Faites pas attention, madame Dubreuil. »

Marie s'était reculée dans l'embrasure de la fenêtre pour lire le petit billet; elle en fut si touchée que, l'ayant replacé sous ma garde, elle me baisa; puis, de peur de me salir, elle me posa sur son lit bien blanc.

Laurent but un verre de vin qui le ragaillardit au point de lancer quelques mots, de ces mots significatifs que les mères comprennent souvent et les filles toujours. Mais, ayant bien cherché, sa gorge se serra, et il ne put trouver cette fois encore que cette malheureuse phrase :

« Allons, voilà le temps qui va changer, nous aurons de l'eau ! »

C'était bien vague, et pourtant ce fut compris tout de même, tant il y a de manières de dire en français ce que voulait dire Laurent.

On répondit tout aussi vaguement, et le bon garçon se retira, chargé de remerciements pour sa généreuse maîtresse, en attendant que Marie allât lui offrir l'hommage de sa gratitude. Il voulut saluer très-poliment, mais cette gaucherie, survenue si mal à propos, lui fit jeter le pied droit en arrière précisément dans la figure du chat, qui ne s'y serait jamais attendu, et grommela un détestable *miaou*, d'un piteux effet, vu la circonstance.

Dès que Laurent fut sorti, Marie, sans prendre pour ainsi dire le temps de consoler le chat, relut le billet, me baisa encore et, dans sa joie radieuse, me fit l'honneur de me placer sous le globe de verre qui recouvrait le bouquet de mariage de sa bonne mère, depuis une trentaine d'années.

III

MA SOEUR ET MOI.

Que s'est-il donc passé depuis deux ans ? Et comment se fait-il que, sous mon globe de verre, dans mon petit bosquet de fleurs d'oranger, je sois si intimement unie à l'une de mes sœurs, la seule qui, avec moi, ait survécu aux tristes hasards dont presque toujours nous finissons par être victimes ?

Je le dirai en peu de mots. Bien des fois les jeunes filles voilées firent la procession, au milieu des feux, des fleurs, des chants, et sous les majestueux accords de l'orgue. Souvent on voyait dans la foule, un valet de chambre de grande maison, religieusement incliné. Il priait, il remerciait, il demandait; oh ! il demandait une bien belle grâce ! Que de cet essaim virginal. le vent du ciel laissât venir vers lui une abeille, que cette abeille fût Marie !

La grâce lui fut accordée. La bonne Providence se servit encore de la dame aux vagues pensées, à l'imagination ardente et envahissante. Quelle transformation ! Elle était devenue calme, laborieuse, occupée de son père, de sa fille, de tous ; elle était devenue enfin, tout simplement, d'une femme rêveuse et inutile, *une dame de charité*.

Oui, ce fut là sa récompense. Il lui fût donné d'avoir sous ses ordres deux honnêtes et dévoués serviteurs. Les circonstances changèrent; le jeune valet de pied monta en grade, et comme il avouait un jour à sa bonne maîtresse qu'il désirait se marier, elle lui dit :

« Si vous obtenez Marie, je la prendrai pour femme de chambre; sa mère, avec des soins, conservera le peu de vue qui lui reste; elle viendra chez moi, on trouvera moyen de l'occuper à la campagne. Allez demander Marie, allez, mon brave Laurent; je donnerai sur vous les meilleurs renseignements à sa mère.

— Madame a donc tout oublié ?...

— Tout oublié, oui, excepté votre repentir et votre bonne conduite depuis neuf ans ; allez demander Marie.

— C'est que... si elle n'allait pas vouloir ?

— Elle voudra bien.

— Madame sait donc tout ?

— Oui. »

Elle voulut bien, la belle et sage Marie; elle fit un peu la fière, tout d'abord, mais dès qu'on lui eut dit que sa pauvre mère la suivrait, une larme monta à ses yeux, puis une autre, et une autre encore; elle les essuya en silence du revers de sa main, et mit cette main toute mouillée dans celle de Laurent. Elle ne parlait point, mais il comprenait, tant il y a de manières de dire, même sans parler, ce que depuis longtemps aurait voulu dire Marie.

Nous quittâmes la mansarde; le globe de verre, qui nous renferme encore, fut placé avec grand honneur dans la chambre des deux époux.

Mais comment sommes-nous deux ensemble? Ah! il n'y a pas bien longtemps.

Laurent croyait fermement qu'il aurait eu toujours un secret pour sa femme, un seul! Il tenait bien cachée, dans son vieux portefeuille, la lettre jaunie qu'elle avait signée étant enfant. Quand elle voulait en jouant vider le portefeuille, il était prêt à se fâcher.

« Tu ne veux donc pas tout me dire?

— Non,

— Pourquoi? je t'ai bien tout dit, moi.

— Ah! c'est si différent! »

Il lutta, mais quand on aime bien, n'est-on pas toujours vaincu d'avance?

Un jour, à la campagne, un dimanche, dans l'ombre d'un petit bois où nul ne passait, que des hirondelles, Marie dit tristement:

« Tu me caches quelque chose; cela m'empêche d'être heureuse! »

Alors, devenant triste aussi, il mit sa tête dans ses mains et laissa prendre le vieux portefeuille. Marie trouva sa lettre et demanda, avec un trouble étrange, comment cette lettre était en la possession de Laurent, et qui donc avait versé cette larme?

« C'est moi, Marie; tu m'as sauvé quand tu avais neuf ans!.. Faut pas m'en vouloir; n'est-ce pas, tu me pardonnes? Je n'ai jamais fait de mal depuis ce jour-là. »

Tout fut raconté; deux hirondelles, qui passaient ensemble, virent peut-être une autre larme qui tomba juste au même endroit, larme d'innocence et larme de repentir.

Le soir même, les jeunes époux nous réunirent, ma sœur et moi, sous le globe de verre, d'où j'écris ces mémoires.

Mme DE STOLZ.

UN MALENTENDU

Madame Desgranges avait son rhumatisme. Aussi, toutes les habitudes de son petit cercle d'intimes se trouvaient-elles bouleversées; forcément, la veuve du conseiller Froussaud renonçait à ses lundis; mademoiselle Verrière n'allumait plus le mercredi les vieilles torchères de sa cheminée; les tables de wisth et de boston ne se dressaient plus, le vendredi, chez mademoiselle Sauterni, et monsieur Douin ne prenait pas encore son parti de voir supprimer ces diverses réunions au profit du seul salon Desgranges; mais, puisque la maîtresse de ce salon y était momentanément retenue, n'était-il point de bonne amitié de ne pas l'y laisser seule?

M. Douin le comprenait, tout en protestant à part lui, contre cet état de choses passager. Si encore on avait réussi le thé chez madame Desgranges!.. Si les jeux de cartes y eussent été plus souvent renouvelés! Si les lampes s'y fussent trouvées d'un plus fort calibre! Si le crin des fauteuils eût été moins aplati!... Si!.. Si!.. Si!...

Mais le confort laissait beaucoup à désirer dans ce salon enfumé, et M. Douin était fort amoureux de ses aises, surtout depuis qu'il ne pouvait plus être amoureux de sa femme, morte en couches d'un enfant qui n'avait point vécu, il y avait bien de cela cinquante ans!

L'insuffisance de l'éclairage contribuait-il à assombrir ce soir-là les idées du vénérable veuf? Toujours est-il qu'il voyait tout en noir.

« Il gèlera certainement cette nuit! annonça-t-il en entrant, et ce sera grand dommage. La vendange n'est point terminée, et il reste encore dans les champs pas mal de choses en péril. Mauvaise année! Mauvaise année!

— A qui le dites-vous? appuya madame Desgranges, à qui le dites-vous? Jamais mon rhu-

matisme ne m'a tourmentée si tôt, cher monsieur.

— Plaignez-vous donc, vous, qui avez des poumons de fermière et un coloris de jeune femme! gémit la veuve du conseiller. Je voudrais bien vous voir à ma place! Au premier jour, mon asthme va me reprendre, si ce froid-là continue, et alors j'en aurai pour six mois. »

Mademoiselle Valérie Courteux commit alors l'imprudence de trouver ces plaintes un peu prématurées; véritablement, ce n'était encore ni l'hiver ni même sa préface; bon nombre de feuilles vertes restaient aux ramures; les fleurettes émaillaient toujours les champs, et si la bise du matin montrait quelques velléités d'aigreur, en revanche, le soleil de midi nécessitait l'emploi des ombrelles.

Ce fut contre ces assertions audacieuses une protestation générale qui faillit tourner au *tolle*.

Mademoiselle Valérie en parlait bien à son aise! Avait-elle donc du feu dans les veines, au lieu de sang?... Après tout, il n'était guère étonnant qu'on souffrît peu du froid quand on s'agitait comme elle, qu'on faisait des promenades de facteur rural et qu'on représentait le mouvement perpétuel, du matin jusqu'au soir. D'ailleurs, elle n'arrivait pas encore à la période *glaciaire*, elle était jeune, elle.

Jeune!... Oui, par comparaison, car les habitués de cette maison dépassaient tous l'âge mûr; mais si les souffles d'automne respectaient encore le front de mademoiselle Courteux, l'été l'enveloppait de lueurs chaudes qui annonçaient une maturité prochaine.

Valérie courba la tête sous les protestations du vénérable camp, ouvrit sa corbeille de vannerie et en tira son ouvrage. C'était une couverture de berceau destinée au quatrième enfant de sa meilleure amie.

En même temps, les parties de cartes s'organisaient et l'on portait la table de boston devant le fauteuil de madame Desgranges. Elle donna la première et se trompa, ce qui excita les récriminations générales :

« A-t-on jamais vu un pareil guignon! » soupira la veuve du conseiller, « j'avais une misère imperdable! En écartant le sept de trèfle, je pouvais la jouer à cœur. Ces choses n'arrivent qu'à moi.

— Allons donc! protesta mademoiselle Sauterne, c'est moi qui suis lésée! Je vous eusse joliment enlevé votre misère! Voyez plutôt : neuf cœurs par as, roi, dame et valet! As et roi de pique et as de carreau! On dirait vraiment que madame Desgranges l'a fait exprès!

Pendant que la coupable mêlait de nouveau les cartes, Valérie, les doigts plongés dans des flots diaphanes de laine bleue et de laine blanche, oubliait de compter les mailles et se perdait en de vagues rêveries. Elle entrevoyait d'avance, sous le tissu léger, de petits pieds roses et nacrés, des bras potelés avec une fossette au coude et, mieux que tout cela, un doux visage de chérubin sommeillant, avec de longs cils, une bouche mignonne et des cheveux d'or en auréole... Elle entrevoyait peut-être plus de choses encore, car, insensiblement, l'ouvrage glissa de ses mains sur ses genoux, sa tête s'inclina sur sa poitrine, et un soupir léger s'envola de ses lèvres...

Mademoiselle Verrière qui battait M. Douin au wisth, se retourna et regarda la songeuse d'un œil scrutateur et tout-à-fait expérimenté. Elle comptait vingt automnes de plus que Valérie, mademoiselle Verrière.

Entre chaque coup, pendant que l'on donnait les cartes, il y avait invariablement un bout de conversation :

« L'abbé Duvergier a failli être en retard pour sa messe, aujourd'hui; que pouvait-il bien lui être arrivé?

— Et le sacristain, ma chère! J'ai vu le moment où il n'allumerait qu'un cierge! Il tombe en enfance, je crois, et il se fait plus que temps de le remplacer.

— Ah! bien oui, parlez donc de cela à monsieur le curé! Ce sera une raison pour qu'il le conserve, je vous le certifie! Je n'ai jamais vu un pasteur aussi difficile à conseiller. En vérité, il semble avoir juré de n'en faire qu'à sa tête et de mener la paroisse tout seul.

— Ah! pour ça, j'en peux répondre; soit dit tout-à-fait entre nous, j'avais cru l'obliger en lui insinuant que... ses sermons sont trop courts et pèchent par la rareté des citations latines; que les heures des messes gagneraient à être changées; que les nappes de guipure conviendraient mieux au grand autel qu'à l'autel de la Vierge; que les grands mariages ne devraient jamais se célébrer avant midi; que le sonneur paraissait quelquefois... troublé, les jours d'enterrement; que les confessions ne me semblent pas assez nombreuses dans la paroisse; que...

— Madame est grand-vicaire? interrompit irrévérencieusement M. Douin avec une gravité affectée.

— Si je l'étais, Monsieur, les choses n'en iraient pas plus mal. Ça saigne le cœur, quand on est à l'église, de voir combien de détails y sont choquants : une toile d'araignée par ci, un accroc à la soutanelle d'un enfant de chœur par là, un vieux chanoine qui s'endort pendant les psalmodies; une jeune coquette qui tourne les yeux de tous côtés pour quêter l'attention; ah! que de tristes choses à voir.

— Ma foi! reprit le malin vieillard, j'avoue humblement que je n'ai point de si bons yeux. A l'Église, je ne vois absolument que le Maître de la maison et mon indignité devant lui. Ce que c'est pourtant que d'être myope! »

Au tour suivant, la maladie du directeur des Douanes fut discutée et racontée en détail. C'é-

tait d'une saisissante vérité; rien de plus réaliste ! on sentait la chaleur des cataplasmes, la morsure des emplâtres, l'amertume des tisanes, etc., etc. Quand vinrent les piqûres de morphine, Valérie éprouva un tressaillement et laissa glisser trois mailles.

Jusqu'alors, cependant, cette anodine conversation de sacristie et de pharmacie n'avait pu empêcher quelques bâillements de se produire. Mademoiselle Verrière insensiblement gagnée par le sommeil commençait même à perdre sa supériorité; non-seulement, cette fois, monsieur Douin et sa partenaire gagnaient, mais ils gagnaient triple! Madame Desgranges oubliait volontairement de faire remettre du bois au feu et l'huile baissait dans les lampes ! Monsieur Douin boutonna son paletot: la conseillère essuya le verre de ses lunettes et mademoiselle Sauterni se tourna vers la porte.

« J'avais cru entendre Catherine apporter le thé, dit-elle pour expliquer ce mouvement.

« En effet, il est dix heures ! remarqua la maîtresse de la maison. A quoi pense donc cette fille ? Depuis qu'elle se met le mariage en tête, je n'en puis plus obtenir un moment de bon service ! »

Elle tendait la main vers le cordon de la sonnette, quand la servante et le plateau apparurent, l'une portant l'autre.

« Mademoiselle, fit à demi-voix Catherine en s'arrêtant devant mademoiselle Verrière, Nannette vous attend avec impatience ; elle dit qu'elle meurt de sommeil et qu'elle partira toute seule si vous ne venez pas tout de suite.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la vieille fille avec effroi, j'y vais immédiatement. Merci, ma bonne. »

Elle se leva pour partir.

« Eh bien ! vous ne prenez pas le thé avec nous ? demanda madame Desgranges.

— Merci, merci ; cela me fait mal aux nerfs.

— C'est-à-dire, cela vous fait mal aux nerfs... de Nannette ! rectifia monsieur Douin. Allons, allons, chère mademoiselle, renvoyez Cerbère, je vous remettrai chez vous dans un quart-d'heure.

— Mais c'est que.....

— Nannette le trouvera mauvais ?... Eh bien ! tant pis pour elle, corbleu!»

Mademoiselle Verrière pensait :

« Tant pis pour moi surtout » et continuait ses préparatifs de départ ; mais le vieillard la retint d'un mot irrésistible :

« Nous n'avons pas encore causé; le jeu est si absorbant ! D'ailleurs, j'ai un tas de nouvelles dans mon sac ! »

Mademoiselle Verrière se rassit résolûment.

« Ma foi, tant pis! se dit-elle ; Nannette me recevra comme un chien dans un jeu de quilles ; mais si ce prétexte à mauvaise humeur lui avait manqué, certainement, elle en eût trouvé un autre. »

Tous les yeux s'étaient allumés; toutes les attentions éveillées; on oubliait le froid, l'heure et le besoin de sommeil :

« Comment ! vous savez du nouveau et vous tardiez à nous le dire ? Mais dépêchez-vous donc, vilain discret. »

Alors, comme un coq paradant pour ses poules, monsieur Douin fit mine de lisser son plumage en époussetant quelque peu son paletot et, se levant d'un bond, il se dressa sur l'ergot de ses talons de souliers, au milieu du cercle de femmes qui l'entouraient.

La vie de solitude que menaient la plupart de ces femmes avait-elle donc rétréci leur intelligence à ce point que les puérilités quotidiennes et les infiniment petits pussent seuls y trouver place ?...

Non certainement ! Des cœurs de veuves et de vierges battaient généreusement ; la charité, souvent, y suppléait à d'autres affections ; et ces intelligences pouvaient, à l'occasion, s'ouvrir à autre chose que des commérages de petite ville. Mais il est peu sain de ne pas renouveler de temps en temps l'air de son âme, et, tourner incessamment dans le même cercle, fixer sans distraction les yeux sur un seul point, cela porte au sommeil... Et puis, pourquoi hésiter à le dire ? l'homme et la femme se complètent l'un par l'autre ! Dans les conditions d'existence commune que leur fait le mariage ou la fraternité, ils travaillent mutuellemeut et à leur insu à leur perfectionnement. Livré à lui-même, l'homme reste trop... homme ! Abandonnée à elle seule, la femme se féminise encore et tombe dans la puérilité, à moins qu'un grand talent ou une grande vertu ou une grande foi ne l'en préserve en la maintenant dans les régions supérieures.

Or, si le talent ne faisait pas absolument défaut parmi les intimes de madame Desgranges ; si la vertu était loin d'y paraître un vain mot ; si la Foi n'y manquait point de bases, toutes ces belles et saintes choses, mises en cage avaient manqué d'espace pour déployer leurs ailes et ces ailes, maintenant paralysées, ne pouvaient plus s'ouvrir !

« Eh bien ?... demandèrent d'une seule voix les curieuses.

« Eh bien ! chères mesdames, commandez-vous des chapeaux neufs et préparez vos falbalas pour assister... à... un superbe mariage !

— Et lequel ? Lequel ?

— Celui de mademoiselle Chenu avec l'ingénieur des mines.

— Ah mon Dieu ! La belle nouvelle! Voilà trois jours qu'elle est démentie non-seulement par les vieux Chenu grand'père et grand'mère, non-seulement par les Chenu père et mère, mais encore

par la petite Chenu elle-même qui jure ses grands dieux de n'épouser jamais qu'un blond. »

Monsieur Douin sourit malicieusement : il savait évidemment sa nouvelle apocryphe.

« Excusez-moi d'être si mal informé! dit-il avec une feinte confusion. Je me croyais pourtant sûr du fait, car c'est le notaire Harroux qui me l'affirmait, en même temps que...

— Que ?

— Ah ! ceci est un fait positif, par exemple, bien qu'on l'ignore encore.

— Mais quel fait ? Quel fait ? Parlez donc !

— L'achat du Clos-Pommier par l'avocat Douniol qui veut y faire bâtir.

— Ne voilà-t-il pas un beau mystère ! Sa femme le dit à tout le monde !

— Ne voilà-t-il pas une jolie nouveauté : elle se sait depuis hier déjà !

— Ce que vous ne savez toujours pas, reprit le malin vieillard qui réprimait mal son sourire équivoque, ce que vous ne savez toujours pas, c'est le nom du personnage qui se propose d'habiter prochainement la maison Thoumy. Je dis prochainement car les réparations sont terminées, les meubles déballés; je puis vous l'affirmer comme le tenant de bonne source, le nouvel occupant arrivera demain.

— Ces renseignements-là sont à la portée de tout le monde; il suffisait de passer devant la maison Thoumy pour les cueillir au vol, mon cher monsieur; et si vos informations ne vont pas plus loin....

— C'est ce qui vous trompe, mesdames, mes informations vont jusqu'au bout.

— Voyons... fit tout le cercle avec une certaine défiance.

— Le personnage mystérieux qui, de loin, dirigeait la restauration de l'immeuble Thoumy n'est plus jeune, bien qu'il ne soit pas vieux, il n'est point en pouvoir d'épouse, mais on le trouve d'âge et de tournure à n'avoir pas dit encore son dernier mot là-dessus. Sa taille ne dépasse pas une bonne moyenne; sa barbe grisonne et... il prend du ventre. Une retraite anticipée, causée par une blessure taquine qui se rouvre de temps en temps le ramène parmi nous. Je dis le *ramène*, remarquez bien le mot.

— Mais alors... il est déjà venu ici ?

— Il y a vu le jour, comme disaient les vieux romanciers.

Mademoiselle Valérie faillit casser ses aiguilles en remettant son ouvrage dans sa corbeille avec des mouvements précipités.

— Mais alors... s'il a choisi et réparé une maison abandonnée pour faire son nid, c'est que des raisons particulières, des raisons de famille peut-être...

— Vous brûlez ! Allez toujours.

Mademoiselle Valérie fit mine de chercher son manteau qu'elle savait fort bien ne point trouver là.

— Ma foi ! Donnons notre langue au chat, mesdames, c'est aussi nous faire trop acheter une mauvaise nouvelle de quatre sous ! fit la veuve du conseiller en remettant ses gants.

— J'ai trouvé ! s'écriait alors triomphalement madame Desgranges; si j'ai bonne mémoire, ces Thoumy qui sont morts depuis longtemps, avaient un fils, un garçon de belle mine qu'on ne voyait guère ici qu'à l'époque des vacances... Mais, voyons, voyons... mes souvenirs se réveillent... La dernière fois qu'il vint ici, c'était... il y a juste quinze ans... Oui, oui, c'est cela ! Tout le département affluait ici pour le concours régional; on visitait une exposition artistique, archéologique, minéralogique, tout-à-fait en ique; on assistait à des représentations de gala au théâtre et l'on dansait chez le préfet.

Mademoiselle Valérie se rapprochait de la porte dans un trouble croissant.

— Ce Thoumy portait alors une épaulette à droite... à moins que ce ne fût à gauche : après tout, il en avait peut-être bien deux, c'est un détail que j'ai perdu de vue.

— Il se retire aujourd'hui de l'armée avec le grade de commandant, madame, et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Et, comme pour justifier le proverbe : On revient toujours... vous savez ? C'est le lieu de sa naissance qu'il choisit pour...

— Pour y préparer sa tombe.

— La prédiction n'est pas gaie, madame. Espérons qu'il y préparera autre chose auparavant.

Mademoiselle Valérie avait disparu.

« Tiens ! Valérie a pris les devants ! remarquèrent ces dames. Convenons qu'elle tourne à l'originalité.

— Elle y tourne ?... Dites donc qu'elle est née originale, au contraire, et l'on peut bien prévoir qu'elle mourra de même.

— C'est vrai; on ne l'a jamais vue faire comme tout le monde. Quand une mode est gênante ou disgracieuse, elle protéste contre elle en ne l'adoptant pas. La mode est la mode, pourtant, il faut bien s'y soumettre.

— Et sa manie d'horticulture ! Dites-moi un peu ce que cela signifie ? Qu'on aime les chats, à la bonne heure, je le comprends; moi, j'en ai quatre, tous plus jolis les uns que les autres, et il n'est pas dit que je m'en tiendrai là. Qu'on cultive les chardonnerets, les pinsons, les canaris, à la bonne heure ! Cela vous dit quelque chose, cela vous tient compagnie, cela vit ! Mais un tas de fleurs qui ne sentent rien ! Mais un fouillis de tiges et de feuilles à ne pas s'y reconnaître !... Ah ! tenez, ne m'en parlez pas !

— C'est comme pour son oncle ! Est-ce que, dans une maison bien tenue, on devrait tolérer les extravagances d'un bonhomme pareil ? Sa chambre est un antre, mesdames; son cabinet de travail, un antre; tout ce qu'il habite, un

antre! Il y a des pierres sur toutes les chaises, de vieux pots cassés sur toutes les tables, des armes rouillées sur toutes les cheminées, des volumes dépareillés sur tous les rayons. Pas un meuble, pas un coin qui soit épargné! On entrevoit dans des bocaux un tas de choses qui font horreur, et l'on n'ose avancer le pied au milieu de ces mystères, dans la crainte des surprises dangereuses.

— Et la poussière, donc! et les toiles d'araignées!... Eh! bien, Valérie tolère tout cela! Il faut vraiment qu'elle soit elle-même toquée.

— Oh! pour toquée!... Croyez-vous qu'elle eût refusé M. Chabouillard si elle ne l'eût pas été? Un homme riche!

— Oui, mais il n'a jamais expliqué l'origine de son étonnante fortune, remarqua M. Douin.

— Et M. Dumarois? On l'avait vu mettre honnêtement sou sur sou, celui-là.

— Allons donc! un avare qui a laissé ses bienfaiteurs mourir dans la misère et qui eût considéré les forces et la santé de sa femme comme un capital à exploiter dans l'intérêt du ménage.

— Ta, ta, ta... c'est bientôt dit tout cela. Toujours est-il qu'avec tous ses dédains, Valérie monte en graine, et, soit dit entre nous, elle commence, je le crois, à s'en apercevoir avec un certain dépit.

— Eh! bien, mariez-la, chère madame Desgranges, vous qui mariez tout le monde.

— Excepté vous, cependant, solitaire endurci!

« Mariez-la! mariez-la!... se répétait la bonne dame en écoutant la porte de la rue se refermer sur ses invités. Mariez-la! Je voudrais bien voir comment il s'en tirerait, lui! Valérie est une perfection, malgré ses petites manies, c'est vrai; mais la dot est mince; la jeunesse... passée ou à peu près, la beauté... affaire de goût. »

***

Quelques jours plus tard, l'installation d'Antoine Thoumy étant terminée, il « passait sa revue, » selon sa propre expression. Un ordre parfait régnait dans sa maison; chaque chose s'y trouvait militairement à sa place, et tout y reluisait de propreté; mais l'œil du maître glissait avec mélancolie sur cet ensemble satisfaisant, pas un de ces rayons qui éclairent la physionomie du propriétaire installé n'animait son visage.

Cette maison, vide et silencieuse aujourd'hui, le commandant se la rappelait ouverte à tous venants, joyeusement remplie par ceux qu'il aimait, ensoleillée, vivante!... A l'angle de cette haute cheminée, le grand-père faisait chaque soir sa partie de reversis avec le curé d'alors. Dans l'embrasure de cette fenêtre, la douce grand'mère égrenait son chapelet... Ici étaient suspendues les armes de son père, de ce père dont le souvenir lui restait si vif... A tous les coins de la vieille maison il retrouvait la trace des pas de sa mère, incessamment active, il entendait l'écho de cette voix toujours tendre et joyeuse... Les charmilles du jardin lui rappelaient les folâtres parties de volants et de cerceaux faites à leur ombre avec une sœur adorée, morte à la fleur de l'âge... Tout un passé de tendresses, d'espérances et d'illusions se dressait devant lui sous le toit paternel... et, en regard de ce passé, le présent décoloré, l'avenir sans affections et sans but lui soufflaient d'amères choses au cœur.

Mais, s'il courbait la tête sous le poids des pensées grises, si les mains croisées derrière le dos, il foulait aux pieds, sans les voir, les feuilles sèches que le vent prenait aux branches, aussitôt un autre pas suivait le sien, une voix qui n'était point celle du souvenir l'arrachait à lui-même.

— Ah! Seigneur Jésus! que vois-je? Monsieur qui se promène, la tête nue par ce brouillard! Et monsieur n'a rien pris de chaud avant de quitter sa chambre! J'avais pourtant préparé pour monsieur une tasse de lait à la fleur d'oranger; mais monsieur ne sonne jamais pour m'avertir qu'il est levé, et je n'ose pas... Monsieur se fera mourir dix ans plus tôt que son âge avec ses imprudences!

Et quand il s'asseyait seul à la table de famille :

« Monsieur a-t-il un coussin sous les pieds? Monsieur veut-il que je fasse tiédir son eau? Que monsieur prenne garde aux arêtes, il y en a dans ce poisson!... Ah! Seigneur Jésus! comme monsieur mange vite, il va s'étrangler ou s'étouffer pour le moins! Monsieur ne prend pas l'ombre de précautions, il a bien tort, un malheur est si vite arrivé!

Et s'il voulait sortir :

« Monsieur a-t-il consulté le thermomètre pour le choix de son paletot? Je crois qu'il va pleuvoir; monsieur ferait bien de prendre un parapluie et des caoutchoucs, et monsieur ferait encore bien mieux de ne pas sortir, les fluxions de poitrine courent les rues pour le moment, et si monsieur en rencontre une, ma foi!...

Et le soir :

« Est-ce que monsieur ne se couche pas?... La lecture abîme les yeux et les veilles échauffent le sang, mais monsieur n'y prend point garde! Je vais bassiner son lit et y ajouter un oreiller; monsieur a la tête trop basse, c'est malsain! et dame! avec le tempérament de monsieur, l'apoplexie... je n'en dis pas davantage. C'est une apoplexie qui a tué le capitaine Husson, il s'obstinait à manger, fallait voir! Heureusement, il se doutait de la chose et il avait pris ses précautions... Ah! c'est lui qui a bien reconnu les soins de sa servante! La voilà rentière, aujourd'hui! Aussi faut l'entendre chanter les louanges de son bon maître! Grâce à elle, il s'en ira à la « prospérité. »

Cette incessante persécution d'un dévouement

qui n'était pas sans arrière-pensée exaspérait le commandant :

« Mais, tonnerre de Brest ou de Strasbourg ! se disait-il en prodiguant son juron le plus énergique, suis-je donc devenu une poule-mouillée, un invalide, pour qu'on me traite de la sorte ? Voilà un bombardement à balles de coton qui me fera sauter la cervelle... à moins que je ne fasse auparavant sauter cette mitrailleuse par la fenêtre ! Ah ! si elle n'était point la fille de ma pauvre vieille nourrice !... Si la bonne femme, en mourant ne m'avait point arraché la promesse de recueillir son rejeton !...

Le commandant voulut renouer tout ce qui restait pour lui des anciennes attaches. Il s'informa des amis perdus de vue, des vieilles connaissances à demi oubliées ; mais, là comme partout, le temps accomplissait son œuvre, beaucoup de places restaient vides, la mort avait enlevé plusieurs de ceux qui les occupaient jadis ; les exigences de position, les carrières à parcourir avaient dispersé la plupart des autres ; bien peu répondirent à l'appel de leur nom, et le commandant put se considérer presque comme un étranger au milieu de ses concitoyens.

Cependant, parmi les portes auxquelles il aurait pu frapper, il s'en trouvait une qu'il évitait de parti pris. Cette porte s'ouvrait au milieu d'une grille massive sur une petite cour fleurie précédant une maison tout enguirlandée de plantes grimpantes ; à travers leurs verdoyants festons et leurs astragales multicolores, on entrevoyait le mouvement de l'intérieur par les fenêtres souvent ouvertes ; ce mouvement se bornait aux allées et venues d'un petit vieillard parcheminé qui trouvait sans doute le temps trop précieux pour le perdre à tailler sa longue barbe et ses cheveux incultes ; il déplaçait et fouillait des manuscrits poudreux ; il examinait et classait d'innombrables échantillons de botanique et de minéralogie, et sa loupe à la main, son bonnet de soie brune rejeté en arrière, il écartait impatiemment de son passage une femme sur le déclin de la jeunesse qui s'empressait autour de lui :

« Valérie, tu me gênes, ma petite ! Tes longues jupes et tes manches à falbalas ne sont pas à leur place parmi mes collections ; tu vas me bouleverser quelque chose, certainement ! Retourne à ton parterre ! Retourne à ton parterre ! »

Et Valérie retournait à son parterre, à ses broderies, à ses souvenirs, car elle avait assez vécu déjà pour regarder en arrière, et ce qu'elle y retrouvait ne lui mettait pas toujours le sourire aux lèvres.

A certains anniversaires, quand elle voyait les foyers de famille s'éclairer, qu'elle entendait l'écho des éclats joyeux, qu'elle devinait les effluves d'affection enveloppant les pères et les mères, les frères et les sœurs, alors elle voulait se reconstituer aussi un semblant de famille, elle s'approchait du vieillard, l'émotion dans la voix, le sourire aux lèvres :

« Oncle Philémon, c'est aujourd'hui la nouvelle année, ne voulez-vous pas que nous la commencions par un échange de bons souhaits ? »

Ou bien :

« Oncle Philémon, voici Pâques qui resplendit. N'irons-nous pas ensemble à l'église chanter *Alleluia ?*

« Oncle Philémon, voici venir votre fête, j'ai cultivé pour vous soigneusement les fleurs que voici ; ne me donnerez-vous pas en retour deux bons baisers ?

« Oncle Philémon, c'est le jour des Morts... Voici des immortelles à porter au cimetière, n'y monterez-vous pas avec moi prier et vous souvenir ? »

Quel droit pouvait-il bien avoir à se nommer Philémon, ce vieux savant, qui n'eût même point remarqué Baucis en la heurtant du coude ?

A ces tendres injonctions, s'il ne répondait pas crûment : « Tu me gênes ! » il se montrait du moins peu sensible ; en grande hâte et comme à regret, il prêtait sa joue sèche aux lèvres de Valérie pour la reprendre bien vite, oubliant de rendre le baiser reçu, et il se replongeait dans ses bêtes mortes, dans ses petits cailloux et dans ses herbes desséchées.

Cette vie à deux n'était donc pas autre chose qu'une solitude déguisée ; aussi Valérie cherchait-elle au dehors un peu de ce qui lui manquait chez elle. Inutile à son oncle, elle sortait beaucoup, quoique ses relations mondaines ne fissent qu'étourdir sa mélancolie sans la guérir, et volontiers elle prenait son vol vers les quelques amis qui l'appelaient parfois à la campagne.

Cette année-là, le mois de novembre était si beau qu'on s'attardait aux champs. Valérie voulut y porter à madame Genevoix la couverture blanche et bleue terminée chez madame Desgranges. Elle monta donc un matin, avant le lever du jour, dans l'espèce de patache qui conduisait à Seunué.

Un homme s'y trouvait installé, le visage masqué par un pan relevé de son manteau, il paraissait dormir.

« Quel ennui ! pensa Valérie, j'eusse été si bien toute seule ! »

« Peste soit du contre-temps ! se dit le voyageur moins endormi qu'il n'en avait l'air, je ne pourrai pas fumer.

— Ah ! mon Dieu ! ce monsieur se fait suivre d'un arsenal ! poursuivit mademoiselle Courteux en découvrant une dague et un fusil dans le filet de la voiture ; c'est Nemrod en personne.

— Sapristi ! un carton, deux cartons ! remarqua l'inconnu. Cette dame voyage pour la dentelle, je suppose. »

Au bout d'un instant, Valérie croyant toujours

au sommeil de son compagnon, ouvrit la coquille de nacre qui renfermait son chapelet.

« Une dévote ! se dit l'étranger ; bon ! tout à l'heure elle me conviera à répondre *Amen.* »

Et cette fois, il s'endormit pour tout de bon ; mais une voix insupportable le poursuivait dans ses rêves ; il lui semblait entendre :

« Monsieur devrait s'acheter un bonnet de coton et une boule à eau chaude pour le voyage. Que Monsieur s'enrhume et il est capable d'en...

« Tonnerre de Brest et de Strasbourg ! » balbutia le dormeur en s'agitant.

« Un païen ! pensa Valérie »

La voiture roulait toujours mais lentement, et comme si les chevaux n'eusssent voulu rien perdre d'une ballade sentimentale que fredonnait le conducteur.

Au bout d'une heure, cependant, la patache s'arrêta devant une auberge.

« Quel bonheur ! se dit mademoiselle Courteux, je vais rester seule ; c'est ici que ce monsieur descend, bien sûr.

» Enfin ! murmura le voyageur, cette dame est arrivée ! Je souhaite bonne chance à ses cartons. »

Mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Les chevaux changés, la voiture repartit.

Le dormeur écarta un peu le pan du manteau qui lui couvrait le visage, et risqua un regard curieux du côté de sa voisine ; le crépuscule du matin qui grandissait d'instants en instants lui permit d'analyser quelques lignes principales.

« Le voile cache le front et les yeux mais le nez semble trop effilé ; peu de bras, guère d'épaules... femme maigre ; un laideron, certainement. »

« Voilà une oreille bien rouge », remarquait mademoiselle Courteux ; ce monsieur tient une place !... quelque égoïste gourmand, je gage. »

Enfin, le soleil se dégagea des brumes de l'Orient ; ses rayons fauves glissèrent à travers les glaces maculées de la patache et les objets perdus dans la pénombre en émergèrent successivement.

Les regards des voyageurs se rencontrèrent ; on eût dit qu'un même choc les secouait à la fois.

« Mais... c'est lui ! » se dit Valérie.

« Mais... c'est elle ! » constata monsieur Thoumy.

« Mademoiselle Courteux, si je ne me trompe ? ajouta-t-il tout haut en se découvrant la tête.

« Monsieur Antoine Thoumy ? si j'ai bonne mémoire ? lui fut-il répondu.

La conversation s'engagea forcément, mais terne, embarrassée, laborieuse. Il n'eût pas dû en être ainsi cependant, car les communs souvenirs des voyageurs pouvaient leur fournir de quoi l'alimenter abondamment...

Jadis leurs deux familles étaient liées ; quand l'époque des vacaces ramenait le grand lycéen dans sa petite ville, il se réjouissait d'y revoir une petite fille blonde charmée de son retour... et plus tard, quand il porta fièrement l'épaulette de lieutenant, la même petite fille devenue jeune demoiselle dansa son premier quadrille avec lui... quel quadrille ! Antoine ne l'avait point oublié ; mais Valérie s'en souvenait aussi bien que lui...

On ne s'en fût guère douté à ce moment toutefois.

La patache cessa de rouler en face d'une avenue de châtaigners au fond de laquelle se dressait une maison de belle apparence.

« Me séparerai-je d'elle sans lui dire au revoir ? se demanda le commandant.

« Adieu, monsieur, fit Valérie sautant sur le chemin sans effleurer le marche-pied.

— Comment, mademoiselle, c'est ici que vous descendez ? demanda le chasseur en débarquant son fusil.

— Comment, monsieur, vous voici au terme de votre voyage ? questionna Valérie en rassemblant ses cartons.

— Oh ! moi, je viens passer quelques jours à la Châtaigneraie chez mon ami Genevoix ; mais vous, vous vous rendez probablement...

— A la Châtaigneraie, chez mon amie madame Genevoix, pour une semaine. »

Est-ce du dépit ou de la satisfaction que cette double découverte causa aux deux interlocuteurs ? Peut-être ne l'eussent-ils pas démêlé facilement eux-mêmes ; toujours est-il qu'elle ne les laissa point indifférents.

Ainsi se renouèrent fortuitement les relations d'autrefois. Sans doute leur nouveau cadre, les continuels rapprochements qu'amène un séjour à la campagne, l'intimité qui s'établit naturellement entre gens qui vivent côte à côte, de la même vie sous le même toit, tout cela semblait devoir rendre aux hôtes des Genevoix leur ancienne expansion.

Il n'en fut rien cependant ; attirés l'un vers l'autre par une sympathie mutuelle, au moment où ils allaient s'y livrer, ils faisaient en même temps un mouvement de recul et l'on eût dit qu'un obstacle mystérieux, un inexplicable malentendu les séparât pour toujours.

Madame Genevoix observait ce continuel contre-sens avec des yeux tour à tour mélancoliques ou joyeux. Un changement singulier s'était aussi produit dans ses manières : ordinairement très-réservée devant témoins avec son mari, elle se laissait aller devant ses nouveaux hôtes, à toutes les conjugales effusions que peut se permettre une femme bien élevée ; elle étalait complaisamment ses bonheurs maternels et se parait enfin de toutes ses joies de famille avec une ostentation qu'on ne lui connaissait pas.

« Combien Cécile est heureuse, pensait Valérie avec attendrissement. Mon Dieu, je vous remer-

cie pour la part si large que vous faites à mon amie. »

« Vraiment ces époux modèles devraient un peu ménager les pauvres célibataires ! se disait Antoine Thoumy. Que diable, si l'on a la moindre générosité d'âme, on ne fait point ainsi parade de son opulence devant la misère d'autrui. »

« Eh! bien, cela commence-t-il à changer? demandait tout bas monsieur Genevoix à sa femme.

« Je te dis que l'étincelle dort sous la cendre depuis quinze ans ! il suffira du moindre souffle pour la rallumer. Tu verras !

Monsieur Genevoix ne devait pas encore assister à l'incendie ; car mademoiselle Courteux quitta la Châtaigneraie, aussi froide en apparence que le sphinx de granit commis à la garde de l'avenue ; et le commandant parut prendre très-philosophiquement son parti de ce départ.

Cependant, quand il regagna sa ville natale, il lui devenait impossible, sous peine d'impolitesse, de continuer à bouder la maison enguirlandée. Il le comprit, et s'y présenta de temps en temps. Le vieil oncle daignait parfois interrompre ses analyses et déposer sa loupe pour le recevoir ; le chien de garde finit par ne plus aboyer à son arrivée, et quand le printemps refleurit, mademoiselle Courteux lui permit d'assister à ses opérations horticoles. Un jour même, il lui offrit une collection de verveines qu'elle accepta et prétendit l'aider à remplir de lilas blancs la cheminée de la bibliothèque. Le parfum de ces fleurs était capiteux sans doute, car il fit monter le sang au visage du commandant ; mais à mesure que s'empourprait ce visage, celui de Valérie pâlissait visiblement.

« Se souviendrait-elle comme moi? se demanda l'officier qui s'en aperçut. Ah! si elle l'avait voulu! »

« Chassons l'image des illusions envolées... se disait en même temps mademoiselle Courteux ; ce soir-là, j'avais cru..... mais il n'y songeait point! »

Or, cette soirée à laquelle faisaient allusion leurs communs souvenirs remontait loin... elle datait de ce mémorable concours régional dont parlait encore madame Desgranges, de ce bal du Préfet où Valérie avait dansé son premier quadrille avec Antoine...

Ce qu'ils s'étaient dit, ce qu'ils s'étaient promis entre la première figure et le galop final, leurs lèvres ne l'avaient point proféré ; mais Valérie avait senti qu'un grand bonheur l'envahissait et que son avenir se décidait en ce moment.

Le bal finit trop tôt. Tandis qu'elle s'enveloppait de sa pelisse, au vestiaire, l'officier s'inclina devant elle :

« Est-ce un adieu ? » fit-elle sans y croire.

— Il dépendra de vous que je passe tout mon semestre ici... ou que je retourne à ma garnison sans profiter de mon congé... répondit-il d'une voix à peine intelligible. Je vous reporterai demain moi-même les *Études de la Nature* que vous avez prêtées à ma sœur ; de grâce, ouvrez-les et... »

Un flot de gaze, de dentelles et de rubans qui roula devant lui emporta le reste de sa phrase.

Le lendemain, l'officier vint brusquement interrompre un tête-à-tête de la jeune nièce et du vieil oncle ; oui, dès cette époque il était fort vieux, le savant homme ; on ne l'avait jamais connu autrement.

« Que tenez-vous donc à la main? demanda-t-il au visiteur ; ah ! les *Études de la Nature* ; donnez que je les remette à leur place. »

Et tandis qu'il les casait au grenier de sa bibliothèque, Antoine faisait à Valérie un geste expressif et désespéré... qu'elle ne comprit point. Elle avait oublié la recommandation de la veille.

Les préparatifs d'une toilette l'occupèrent tout le reste du jour : elle devait assister le soir même, à une représentation des *Noces de Jeannette*. Elle y aperçut de loin l'officier qui la regardait avec une étrange expression de douleur et d'étonnement.

« Qu'a-t-il donc ce soir ? se demanda-t-elle ; est-ce qu'il ne me trouve point jolie dans ma robe rose? Il me dira cela demain.

Mais le lendemain l'officier avait quitté la ville où on ne le revit que longtemps après, le jour de l'enterrement de sa mère. Aussitôt la cérémonie, il reprenait le chemin de sa garnison.

Voilà quels souvenirs à la fois mêlés d'âcres saveurs et de suaves émotions affluaient en même temps au cœur des deux êtres silencieux dont les mains se rencontraient involontairement à travers les grappes de lilas... Un moment leur intensité fut si puissante que Valérie abandonna la gerbe odorante et se laissa choir dans un fauteuil plutôt qu'elle ne s'y assit.

« Ah ! si vous vous en étiez coiffée ce soir-là ! s'écria tout à coup le commandant ; si vous aviez mis votre robe blanche !

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas?... Vous avez donc oublié tout !... Oui, tout... même cela ?

— De grâce, expliquez-vous ! Je ne puis deviner à quoi vous faites allusion. »

Le commandant resta interdit. Puis, comme frappé d'un trait de lumière :

« Mais vous n'aviez donc pas lu ?...

— Lu quoi ?... »

Sans répondre, il se précipita d'un bond vers les rayons chargés de livres, découvrit d'un coup d'œil celui qu'il cherchait, le saisit fiévreusement et l'ouvrit en le secouant. Ce livre dormait là, sous la poussière, fermé depuis quinze ans Il avait pour titre : *Études de la Nature*.

Une mince feuille de papier, jaunie par le temps, s'en échappa.

Valérie la saisit au vol :

« Lisez! lisez enfin! » répétait l'officier.

« Chère petite amie d'enfance, il s'échangea
» entre ma mère et le vieil oncle d'intéressantes
» confidences à notre sujet... mais je ne veux
» pas tenir mon bonheur de votre obéissance ;
» je ne l'accepterai que de votre libre vouloir...
» Je me sens trop ému pour oser vous aborder
» ce soir devant une salle comble... mais coiffez-
» vous d'une grappe de ce lilas blanc qui fleurit
» sous votre fenêtre ; revêtez cette robe de mous-
» seline qui vous fait ressembler à une madone..
» et... cette toilette sera pour moi celle des
» fiançailles. »

Et Valérie s'était habillée de rose !!

Cette révélation la foudroya. Tout le bonheur qui eût tenu pour elle dans ces quinze années de secrets souvenirs lui apparut comme un éblouissant météore; elle ferma les yeux; et si un bras fort quoique tremblant ne l'eût entourée avec tendresse, elle fût tombée sur le parquet.

***

Et voilà comment, deux jours plus tard, madame Genevoix sautait franchement au cou de son mari en s'écriant : « J'ai gagné. »

Voilà comment le vieil oncle, en donnant son consentement au mariage de Valérie avec monsieur Thoumy put se dire tout bas : « Je prendrai sa chambre pour y loger les granits, les porphyres et les quartz ; décidément, je manquais de place.

Voici comment monsieur Douin peut répéter au cercle Desgranges : « Commandez-vous des chapeaux neufs et préparez vos falbalas. »

Voilà comment l'officier rajeunit à vue d'œil en hâtant de tous ses vœux l'arrivée du grand jour, et comment mademoiselle Courteux commence à recouvrer un juvénile embonpoint.

Quant à madame Desgranges, elle donne à entendre... qu'elle est pour quelque chose dans ce mariage.

Mélanie Bourotte.

A UN GRAVE ÉCOLIER

Monsieur l'écolier sérieux,
Vous m'aimez encor, je l'espère ?
Levez un instant vos grands yeux,
Fermons ce gros livre ennuyeux,
Et souriez à votre père.

Il est beau d'être un raisonneur,
De tout lire et de tout entendre,
De remporter les prix d'honneur...
C'est, je crois, un plus grand bonheur
D'être un enfant aimable et tendre.

Lorsqu'on a fait tout son devoir,
Que la main est lasse d'écrire,
Quand le père est rentré, le soir,
Avec les sœurs, il faut savoir
Jouer, causer... et même rire.

. . . .

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement :
Aimer sans honte et vaillamment,
Aimer tous ceux qu'il faut qu'on aime !

Les vrais bons cœurs sont transparents
On y voit toutes leurs tendresses.
Ah ! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents !
Leur bonheur est dans vos caresses !

Victor de la Prade.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PERDRIX AUX CHOUX

Troussez et ficelez une ou deux perdrix, faites revenir dans une casserole du lard coupé en petits morceaux carrés, laissez-le prendre couleur et retirez du feu.

Passez les perdrix dans la graisse du lard jusqu'à ce quelles aient pris une belle couleur dorée; mettez un peu de farine et tournez; mouillez d'environ deux verres de bouillon; ajoutez bouquet garni, les lardons, pointe d'ail hachée, un peu de laurier, girofles, poivre et sel.

Laissez cuire une heure et demie. Faites cuire à part un chou de Milan avec un morceau de lard de poitrine dans assez d'eau pour qu'il en soit couvert.

Quand votre chou est cuit, faites-le égoutter. Retirez la perdrix de son jus et placez-y les choux, que vous y laisserez bouillir environ un quart-d'heure. Ajoutez alors la perdrix. Faites cuire dans la poêle, avec un peu de beurre frais, des petites saucisses. Dressez sur un plat : les choux d'abord; placez dessus votre perdrix et couronnez des saucisses et du lard cuit avec les choux que vous aurez coupés en tranches.

***

COMPOTE DE POMMES

Pelez-les, ôtez-en les pepins, coupez-les en quartiers et faites-les cuire dans une casserole avec de l'eau, du sucre, un peu de zeste de citron en les arrosant de leur sirop. N'employer, autant que possible, que des reinettes bien saines.

***

COMPOTE DE POIRES

Même procédé que pour la précédente ; substituer la cannelle au citron.

REVUE MUSICALE

Le 1er Novembre. — Zimmermann.
L'Album de *Piano-Revue*. — Le maître de musique.

—

Tant que le ciel envoie à la campagne le moindre rayon de soleil, tant que les dernières feuilles sèches restent suspendues aux arbres, le Parisien n'abandonne pas la vie des champs, qu'il pleuve, neige ou gèle. C'est une vieille coutume à laquelle nous sommes presque tous restés fidèles. Mais quand le 1er novembre a sonné le glas des beaux jours, la foule arrive par toutes les routes, les chemins de fer sont envahis; il se fait dans notre grande capitale un mouvement indescriptible. Avant l'époque du retour, les concerts sont sans intérêt et la plupart des théâtres sans public. Aussi allons-nous offrir aujourd'hui à nos lectrices une courte biographie de Zimmermann, cet excellent musicien qui devint si populaire, qui forma tant d'élèves remarquables, et dont le nom et les études sont restés dans toutes les mémoires.

Zimmermann a laissé, comme professeur, une réputation célèbre. Nul maître n'a exercé une plus salutaire influence sur le progrès musical. Sa parole et ses conseils faisaient autorité. Musicien très-érudit, homme d'esprit et de goût, sa nombreuse clientèle lui donnait ses grandes entrées dans les premiers salons de Paris. Et l'on peut affirmer que par le prodigieux rayonnement de ses élèves et des grands artistes formés à son école, Zimmermann a été un des rares initiateurs du piano. Admis au Conservatoire, il étudia sous la direction de Boïeldieu, dont les œuvres instrumentales étaient fort appréciées. Zimmermann fit de fortes études d'harmonie avec Rey et Catel. En 1802, il eut le premier prix dans la classe de ce maître. Un peu plus tard, il devint l'élève de Cherubini, dont il devait garder les grandes traditions et le style sévère. En 1816, Zimmermann fut nommé professeur d'une classe de piano. Il devint plus tard professeur de fugue et de contre-point. Il prit part, comme virtuose fort admiré, aux superbes

concerts de la Catalini. Mais, trop recherché comme professeur, il ne consacra que ses loisirs à la composition, et se voua uniquement à l'enseignement. Les preuves non contestées de sa haute science, le cercle brillant qui grandissait autour de lui, le décidèrent à ouvrir ses salons. Il fallait avoir des liens sérieux avec la famille Zimmermann, ou une très-haute notoriété artistique pour être admis sur le programme de ses fêtes qui se donnaient square d'Orléans. Dupré, Thalberg, Chopin, Liszt, Sivori, de Bériot, Kalbrenner, Lablache, Tamburini, Mario, Rubini, Levassor; mesdames Rossi, Falcon, Sontag, Frezzolini, Viardot prenaient une part active à ses concerts, souvent improvisés.

Les réunions intimes, où madame Zimmermann et ses filles se montraient pleines de grâce et d'empressement, se composaient d'une foule d'hommes de lettres. Gauthier, Dumas, Musset, étaient souvent condamnés à réciter leurs dernières poésies. En 1848, Zimmermann prit sa retraite de professeur de piano au Conservatoire. Musicien de grand savoir, d'un goût très-délicat, éclectique, n'ayant aucun parti pris d'hostilité contre les tendances novatrices, Zimmermann tenait ses élèves au courant de toutes les œuvres de valeur réelle, sans souci du nom de l'auteur ni de la provenance d'école; il se faisait même un point d'honneur de mettre au jour les noms d'artistes méritants, mais ignorés; sa classe et ses salons ont donné un point d'appui à nombre de réputations : Ch. Alkan, Massé, Charlot, Bizet ont reçu des leçons de contre-point et de composition de Zimmermann. Cholet, les frères Déjazet, Fessy, Graziani, Honoré, Demaric, Collignon, Ambroise Thomas, Prudent, Goria, Lefebure, Ravina, Louis Lacombe et mademoiselle Joséphine Martin, l'élève affectionnée de Zimmermann, ont été dirigés dans leurs études par le savant professeur.

Malgré le nombre infini de ses disciples, le grand musicien ne voulut pas se désintéresser complétement des œuvres d'imagination. Son opéra de l'*Enlèvement*, donné en 1830 à la Salle Ventadour, chanté par madame Pradher, Féréol et Cholet, contenait de réelles beautés. Zimmermann a encore écrit deux messes solennelles avec orchestre, et laissé en manuscrit l'opéra de *Nausica*. La science du grand contre-pointiste et de l'élève préféré de Cherubini a marqué sa trace dans les morceaux d'ensemble, les chœurs et l'orchestration. Quant à l'œuvre de piano, elle comprend de nombreuses variations et rondos sur les opéras d'*Emma* et du *Serment* d'Auber. Des variations sur les romances si connues :

S'il est vrai que d'être deux.
Il est trop tard.
Le bouquet du romarin.
La Gasconne.

des contredanses variées, deux recueils d'étude très-mélodiques, dédiées à la princesse Marie; une excellente sonate dédiée à Catel; deux concertos, le premier dédié à Cherubini; enfin l'*Encyclopédie du Pianiste*, cours théorique et pratique où Zimmermann a condensé le fruit de sa longue expérience, véritable Code musical du virtuose et du compositeur. La deuxième partie comprend un Cours d'harmonie, de contre-point, de haute composition, et l'ensemble de la méthode reste une preuve victorieuse de l'excellence de l'enseignement de Zimmermann.

Décoré de la Légion d'honneur, au milieu de sa brillante carrière et à une époque où l'on n'était pas prodigue de cette distinction, retiré de l'enseignement et de la vie militante du professeur, en 1848, Zimmermann ne survécut que cinq ans à son départ du Conservatoire, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre 1853.

Zimmermann avait une physionomie aimable et douce, rehaussée d'une grande bienveillance. Il était à la fois un excellent maître et un ami dévoué; la foule recueillie qui suivit sa dépouille mortelle, s'associa à la douleur de la famille et à celle de ses illustres gendres Gounod et Dubuffe. Le culte de sa mémoire est resté vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu et des nombreux artistes qui lui doivent le talent et la célébrité.

M. Marmontel, l'éminent musicien, l'un de ses bons élèves et son ami dévoué, consacre à son savant professeur, dans un recueil biographique, un article très-long et très-intéressant sur les mérites de Zimmermann.

***

Le beau volume de *Piano-Revue*, dont nous avons dit quelques mots le mois dernier, est entre nos mains. Nous l'avons parcouru en entier, et nous pouvons affirmer qu'il est en tous points digne de figurer dans les meilleures collections. De même que celui de l'année dernière, il se compose d'environ cent morceaux de choix, variés avec la plus remarquable intelligence, comme genre et comme degré de force. Le facile, le moins facile et le difficile s'y donnent la main. Le gai rondo succède au grave adagio ; la sémillante polka précède la valse expressive. Nous ne pouvons nous arrêter à chacune de ces nombreuses pièces, tout le journal y suffirait à peine; cependant nous tenons à en citer un certain nombre, afin que nos lectrices puissent se rendre compte de l'importance et de la valeur réelles de cette publication.

Dans la catégorie des pages sérieuses du recueil, mentionnons d'abord plusieurs *menuets*, et la *première Bagatelle*, op. 126, de Beethoven; une délicieuse *romance* sans paroles, de Hummel; un *Adagio* de Schubert, op. 145; un autre de Haydn, *n° 1*, transcription inédite de M. Vautrin; la *Marche Funèbre*, extraite de la sonate, op. 35, et la *XVI*e *mazurka*, de Chopin, op. 24; plusieurs numéros des *Brises d'Orient*, de F. David, et

particulièrement celui dédié à madame Jenny Montgolfier, la grande pianiste Lyonnaise qui fut la contemporaine de l'auteur du *Désert*.

Le beau nocturne de salon, *Nuit d'Asie*, op. 80, de Marmontel; la *Chanson Polonaise*, d'Ed. Wolf, op. 196; plusieurs numéros des *Heures d'Harmonie*, d'Oscar Comettant; *Intimités*, chanson des mouches, composition des plus originales par A. E. Vaucorbeil; *Chanson Espagnole*, op. 100, de Eugène Ketterer; *La Sensitive*, rêverie, op. 246, par A. de Kontski; *Sérénade Arabe*, op. 87, de R. Billema; *Chants du soir*, nº 4, par L. Vercken; *La Seconde ballade*, op. 18, de Tony Riefller; et enfin, pour clore cette longue liste, un charmant *Menuetto*, de F. Kuhlau, sont encore des compositions de premier ordre.

Il nous reste à jeter un rapide coup d'œil sur la musique d'un caractère plus léger, quoique due aux compositeurs les plus distingués en ce genre. Ainsi, les *quadrilles* d'Arban, de Musard, de G. Lamotte et de H. Duvernois; les *valses* de Strauss, de I. Wolf, de Mattiozzi, de Laurent Rollander, de Tony Riefller; les *mazurkas* d'Arban, de Rousseau, de Louis Dessaux; de nombreuses *polkas*, et deux *galops* brillants de F. Wagner et de J. Javelot, forment une collection de danses des plus variées. On remarquera aussi plusieurs *ouvertures* d'opéras très-intéressantes.

On voit par ce qui précède, combien doit être avantageux un tel ouvrage, et nous ne saurions conseiller pour une jeune fille un cadeau d'étrennes à la fois plus utile et plus élégant.

Le prix de cet album : 10 *francs pour Paris*, 12 *francs pour les Départements*, est tellement au dessous de la valeur intrinsèque qu'il représente, que nous n'hésitons pas à croire qu'aucune autre publication de ce genre puisse rivaliser avec lui, pour la beauté du format, le luxe et le bon marché de l'édition. Richement relié et doré sur tranches, ce volume est destiné à flatter le regard autant que l'intelligence.

Pour le recevoir par la poste en France, il suffira d'envoyer un mandat de poste de 12 fr. au bureau du *Journal des Demoiselles* et à l'ordre du Directeur.

Pour les autres pays, voir l'annonce mise sur la couverture du numéro de ce jour.

Nous recommandons aussi à nos lectrices l'importante publication du journal intitulé : *Le Maître de musique, cours pratique de piano*, paraissant deux fois par mois. Placé sous la direction de madame Emmeline Raymond, artiste à laquelle s'est adjoint le concours d'une autre distinguée, mademoiselle Charpentier, ce journal, par le genre exceptionnel de sa rédaction, sera surtout indispensable aux personnes que leur éloignement des capitales tient à l'écart des leçons, comme à celles qui, par des motifs quelconques, sont privées de professeurs.

On reçoit, deux fois par mois, un fort numéro, contenant toujours une œuvre importante, quelquefois deux, de nos maîtres célèbres, tels que : Beethoven, Haydn, Mozart, Haendel, Mendelsohnn, Dusseck, Boccherini, Schubert, Gluck, Magnier, etc.

Ces morceaux, qui varient de 10, 15, 20 à 25 pages et même plus, forment à la fin de l'année un recueil d'une grande valeur. Ils sont tous échelonnés pour chaque degré de force, et de genres différents, quoiqu'essentiellement classiques.

Il s'y trouve des *études*, des *sonates*, des *symphonies*, des *menuets*, des *rondos*, des *thèmes variés*, des *romances*, des *fragments d'opéras* anciens, de sorte qu'à elle seule, cette publication peut former la bibliothèque d'artiste la mieux composée.

Mais ce qui lui donne un grand avantage, ce sont les quatre pages de texte qui l'accompagnent, et qui renferment, clairement démontrée, la leçon du professeur.

Mademoiselle Adeline Charpentier, par son habile rédaction, autant que par sa connaissance approfondie du sujet qu'elle traite, a su rendre agréable un travail rempli d'aridité.

Joignant l'exemple écrit aux conseils du maître, le texte donne des annotations renvoyant aux passages difficiles, et la reproduction minutieusement doigtée de ceux qui pourraient mettre l'exécutant dans le chemin de l'erreur.

Il s'y trouve aussi de la musique à 4 mains.

On s'abonne à la librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob, Paris, moyennant 20 fr. par an, 10 fr. pour six mois et 5 fr. pour trois mois.

L'impression est très-belle et l'édition des plus soignées.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Quel vent glacial, ma chère Jeanne ! les ramures dépouillées ne peuvent qu'à demi nous servir d'écran contre lui; nos murailles, sur lesquelles il se brise, excitent sa rage et il s'engouffre dans nos couloirs, il s'insinue perfidement dans nos chambres; il nous poursuit jusqu'au coin du feu où nous grelottons grâce à son méchant souffle! Mais je sais un moyen de le défier et...

Bon! Voici le moyen qui entre sous la forme d'un paquet de bourrelets, que vient poser sur toutes les fentes de mon logis le tapissier chargé de ce soin. Il faut laisser ma plume :

. . . .

Les petits coups de marteau ont cessé, je rentre en possession d'un peu de silence et de solitude; je rouvre mon écritoire et je constate avec satisfaction que le vent ne souffle plus sur mes doigts empressés à réparer le temps perdu. Le tapissier continue son œuvre bienfaisante dans toutes les autres pièces de la maison, et je me réjouis à la pensée du mauvais tour que nous jouons aux courants d'air. Mais ce n'est pas d'eux qu'il doit être question entre toi et moi; aussi vais-je....

Seconde interruption!... Cette fois c'est le fumiste qui vient installer un calorifère. Oui, chère amie, tu lis bien : un calorifère! Je me donne ce luxe qui, après tout, n'est pas du luxe mais du confort. C'est une surprise dont je régalerai mon mari à son arrivée. Il a toussé beaucoup l'hiver dernier, je veux prévenir le retour de ce vilain rhume par toutes ces précautions. Ah! les chers miens ne s'enrhumeront point par ma faute! Mais ce n'est pas pour t'entretenir de leur bien-être présent et futur que j'ai commencé ce griffonnage; et... qu'est-ce encore ?

. . . .

C'était ma cuisinière, un cordon bleu de bourgade pénétrée de son importance et de sa valeur au point d'en persuader autrui ; la ruche de son bonnet se dresse invariablement en crête, et la grosse fille, devant ses fourneaux, a pris une majestueuse façon de tourner sur elle-même, qui rappelle à mon fils le paon faisant la roue. En ce moment, la crête me semble moins audacieuse que d'habitude, cependant, mauvais signe! Catherine a certainement quelque méfait sur la conscience.

Je tremble d'entendre sa confession.

. . . .

Il y avait bien de quoi trembler : sous prétexte qu'une rage de dents l'a fait arriver trop tard à la boucherie, et que les cuisinières du Juge de paix, du Président et du Maire ont indélicatement profité de ce retard pour enlever les bons morceaux, Catherine m'annonce que nous devons nous passer de rôti à dîner.

Ainsi, voilà mes enfants condamnés au bœuf bouilli, cet aliment insipide complétement dépouillé de sucs nutritifs! Heureusement, je les en dédommagerai demain par des côtelettes saignantes. Mais je suis aujourd'hui d'un prosaïsme effrayant! Ce terre-à-terre m'alarme sur l'état de mon intelligence... n'ai-je donc à traiter avec toi que des questions de pot-au-feu?... Non, rassure-toi; ce n'est pas pour cela que....

Encore une interruption! je ne pourrai pas achever cette lettre aujourd'hui, certainement. C'est ma faute : j'aurais dû l'écrire de grand matin, au lieu de me lever tard comme une paresseuse, sous prétexte que je n'avais pu fermer l'œil de toute la nuit. Quand une maîtresse de maison n'a point profité des premières heures de la matinée, il est bien rare qu'elle arrive au soir, ayant pu exécuter son programme de travail dans le reste du jour... Avis aux dormeuses!

L'interruptrice nouvelle que je viens d'accueillir avec un tout petit mouvement de mauvaise humeur, est une vieille fille qui a su vaillamment se frayer, toute seule, un chemin parmi les broussailles de la vie. Parfois, je l'accuse en riant d'avoir employé pour cela des moyens malhonnêtes, car elle spécule sur la faiblesse des mères et sur les convoitises des enfants : mademoiselle Euphémie est marchande de jouets, les demoiselles Lili les plus ta-

pageuses, les bébés incassables, les ménages de fine porcelaine, les boutiques amplement pourvues, les pianos Lilliputiens, les arches de Noé, bondées jusqu'au toit, tout ce qui peut exciter les désirs enfantins, tout ce qui peut faire céder les mères à des supplications réitérées, tout cela enfin s'étale chez mademoiselle Euphémie, qui a cent moyens pour attirer le pauvre monde dans ses piéges. Elle n'attend même point qu'on s'approche d'elle. Elle poursuit les mères jusqu'aux derniers retranchements du foyer domestique, l'audacieuse! Elle vient fasciner les enfants à l'abri du toit paternel, la traîtresse! D'une main, elle remorquait ma fille qu'elle avait rencontrée sur l'escalier; de l'autre, elle me tendait son nouveau catalogue.

« Je viens solliciter la visite de madame, me dit-elle en caressant Louise. Je lis dans les yeux de cette charmante fillette, qu'elle a la plus grande envie d'une Suissesse en habit de fête ou d'une Parisienne dernier genre ou... d'ailleurs, voici mon catalogue; mes marchandises sont arrivées, et je sais bien que l'on n'attendra point la veille du nouvel an pour choisir des étrennes. Aussi, dans l'intérêt de madame, suis-je venue l'engager à s'y prendre d'avance. »

« Dans l'intérêt de madame, » était le sublime du genre; je reconnus la délicatesse de l'attention en annonçant ma visite comme très-prochaine; et mademoiselle Euphémie me quitta « dans l'intérêt » d'autres mamans qui se laisseront sans doute tenter comme moi. Me voici enfin seule, ma chère Jeanne, et je vais pouvoir t'entretenir de....

Décidément, cette lettre est enguignonnée... et moi aussi! Dois-je me réjouir de l'interruption que je viens de subir, ou m'en attrister? Dois-je considérer comme sans appel les jugements de la tante, ou plaider ma cause devant un autre tribunal?... Il y a une heure, je me sentais fort contente de moi, j'aurais volontiers entonné mon propre éloge; à présent, au contraire, me voilà fort troublée, très-peu sûre de moi-même et quelque peu disposée à croire que, jusqu'ici, je n'ai pas eu le sens commun, car la tante...

Mais au fait, ma petite Jeanne, je ne t'ai jamais présenté cette tante-là et il est bon que je t'en offre au moins le portrait ou le signalement.

Madame Aubray n'est nullement de ma famille et je n'ai pas plus de droits au titre de nièce qu'elle me donne, qu'elle a celui de tante par lequel je l'accueille. Restée veuve de bonne heure et sans enfants, elle s'est entourée de tous les enfants sans mère et de toutes les filles sans dot qui pullulaient dans sa famille! Le degré de parenté n'y faisait rien; le cousinage le plus éloigné, le plus nuageux même, était un titre suffisant à ses bienfaits; et, dans sa maison comme dans son cœur, les derniers furent souvent les premiers; elle classait ses protégés selon leur mérite, et il arriva qu'une petite cousine au dix-huitième degré, l'emporta chez elle sur la fille de sa propre sœur. Elle enveloppait d'ailleurs ses enfants adoptifs dans un seul et même titre: « Mes neveux et mes nièces ». Or, tant de voix l'appelèrent ma tante, qu'on ne lui connut bientôt plus d'autre nom et qu'il sembla impossible de l'appeler autrement! Toute la ville s'en mêla; la banlieue suivit le mouvement, et ma *tante* n'est plus connue que sous ce titre, même aux plus lointaines limites du département.

Au moral, c'est un cœur généreux, point n'est besoin de le dire; à ce cœur chaud, se joignent un jugement sûr, un caractère énergique et loyal, et une profonde horreur du convenu et de l'esprit d'imitation; mais ma tante possède un peu les défauts de ses qualités... on pourrait souhaiter à son jugement un peu moins d'absolu, à son énergie, moins de rudesse; à sa franchise, plus de formes; et à son originalité plus de grâce.

Au physique, longueur de cuirassier, largeur et formes de guérite, voix de chantre au lutrin, coloris de vigneron, santé antédiluvienne. Ma tante porte le même chapeau de paille noire en été, le même chapeau de feutre gris en hiver, depuis dix ans; son unique châle date de son mariage; ses jupes unies et trop courtes, n'ont pas plus fraternisé avec la crinoline démodée qu'avec les tuniques et les retroussis en vogue. Quand ma tante parcourt les rues de la ville avec son cabas de crin noir au bras, ses gants de filoselle et ses souliers lacés, on la croirait déguisée en... en je ne sais trop quoi, par exemple; son costume est tout individuel.

Eh! bien, ma chère amie, malgré l'étrangeté de ce costume, les yeux y sont faits, personne n'en sourit, et celle qui le porte inspire trop de respect et d'affection pour qu'on puisse imaginer qu'elle gagnerait à s'habiller autrement. Sans les gants de filoselle et les souliers de veau, il semblerait que ma tante fût moins ma tante! Tout est dans le caractère des gens, vois-tu; que madame A... dont la sottise est notoire, que madame B... l'égoïste, que madame C... la dissimulée, ou que madame D... la pusillanime se fagottent ainsi, et les gamins les suivront dans la rue avec des quolibets, et les jeunes pensionnaires se pâmeront de rire à leur vue. Mais, chez ma tante, il y a autre chose à examiner que l'enveloppe... chacun le sait bien.

« Je vous dérange, ma petite? fit-elle en s'asseyant au coin du feu; si c'est oui, dites-le moi, je reviendrai un autre jour; il ne faut pas empêcher les jeunes femmes de vaquer à leurs occupations domestiques.

— Oh! les miennes m'ayant pris toute la journée, j'ai bien le droit d'y faire trêve un instant. Je me sens un peu lasse, d'ailleurs; mais je ne regrette point la peine que j'ai prise; je viens de réaliser des améliorations capitales!

— Et lesquelles?

— D'abord, des bourrelets à toutes les portes et à toutes les fenêtres.

— Ah !

— Ensuite, un calorifère qui chauffera toute la maison.

— Ah !

— De doubles portes.

— Ah !

— De la ouate aux rideaux.

— Ah !

— Des chaufferettes, des paravents.

— C'est tout?

— Mais...

— Mais, mon enfant, vous voulez donc assassiner tout votre monde, vous débarrasser de votre mari et ruiner la santé de vos enfants ?... »

Je me mis à rire en affirmant que ces criminelles intentions m'étaient totalement étrangères.

« Oh ! les intentions, les intentions, chez les femmes de votre nature, elles sont toujours bonnes, je le sais; malheureusement, on ne pourrait pas aussi souvent en louer les résultats. Voyez-vous, ma petite, il faut de la réflexion, de la mesure en toutes choses; et c'est par le manque de réflexion et de mesure que les meilleures d'entre nous pèchent. Vous poursuivez le bien-être de votre famille, c'est louable; mais en le poursuivant trop loin, vous dépassez le but et, là commence le danger ! Je sais bien qu'il n'est ni sain, ni agréable de passer l'hiver sans feu et d'inviter le vent à danser des rondes par les vitres cassées; mais l'excès de précautions, l'abus du confort, le capitonnage de l'existence enfin, amollit les tempéraments, expose les santés qui périclitent au moindre choc, tant elles sont détrempées dans ce délayage de raffinements. Il faut des hommes, de vrais hommes de chair, de muscles et de sang, pour les labeurs publics, pour les luttes sociales... mais les étuves et les serres maternelles ne produisent que des plantes étiolées ou pléthoriques : les petits-crevés ou les petits gras. On a besoin de femmes, de vrais femmes robustes et de bonne humeur, pour diriger les maisons, pour allaiter les enfants, pour élever les familles... Cherchez-les, aujourd'hui ! L'éducation actuelle toute de gâteries, de ménagements absurdes et d'habitudes amollissantes a ruiné leurs forces et arrêté leur développement dès le maillot. Que voulez-vous ? On fait des enfants des objets d'étagère ou de vitrine, et, quand on leur a créé des besoins qu'il ne pourront pas toujours satisfaire, des infirmités devenues très-vite incurables, on les jette dans la mêlée humaine comme s'ils étaient de force à s'en tirer ! Et l'on s'étonne que, dans une guerre, la maladie fasse plus de ravages que la mitraille! Et l'on s'indigne que dans la vie de famille, celle qui doit être la flamme et la chaleur du foyer le laisse dans les ténèbres, comme ferait une lampe mal mouchée !.. Allons donc, ma petite ! tout cela est logique; c'est la conséquence des bourrelets, des paravents et de la flanelle quand même !

— Alors, pour fortifier nos enfants, il faut les envoyer au Pôle Nord, dans les bras de leurs nourrices ? répliquai-je avec dépit.

— Ne me faites pas dire des absurdités, mon enfant! Un excès est aussi condamnable que l'excès contraire : le bon et le vrai sont dans le juste milieu, vous le savez bien : allumez de bons feux dans vos cheminées; mais ne lutez pas votre maison comme une marmite où mijote l'étuvée; habillez chaudement vos enfants mais faites-leur respirer le grand air, si bas que descende votre thermomètre ; et qu'un exercice bien entendu active dans leurs veines la circulation du sang, même les jours de pluie et de gelée ! Quant à leur nourriture...

— Oh ! quant à leur nourriture, vous m'approuverez : ni gâteaux, ni sucreries, mais des viandes saignantes le plus possible. Etes-vous contente?

— Non.

— Comment non ? Tout le monde adopte ce régime, cependant.

— Est-ce une raison pour que je saute à la mer avec les moutons de Panurge? Je n'ai point qualité pour aborder un sujet de cette importance; mais certains médecins, de ceux qui étudient plus la nature sur le vif que dans les livres, condamnent cet engouement général pour la viande crue. Cette alimentation, trop forte pour les tempéraments enfantins qu'on y soumet, préparent, disent-ils, ces innombrables phthisies tuberculeuses qui enlèvent tant de garçons et de filles de vingt ans ! Toujours histoire de réflexion et de mesure, ma petite; réfléchissez et vous mesurerez, vous proportionnerez le contenu au contenant. Vous coucherez vos enfants de bonne heure au lieu de les fatiguer par les veilles comme de petits vieux; vous n'exciterez pas trop tôt leur imagination avec les viandes saignantes de l'intelligence; vous...

— Oh ! chère tante, je ne les développe point prématurément, ces chers anges; aussi longtemps que possible je les laisserai enfants; je les comble de jouets et je les amuse moi-même.

— Autre excès ! Un enfant comblé de jouets arrive à la satiété tout de suite et ne jouit de rien parce qu'il n'a plus rien à désirer! Un enfant « qu'on amuse » ne saura point s'amuser lui-même plus tard, et ennuiera tout le monde. L'oubli de soi, la préoccupation du bien-être d'autrui, tout cela appris de bonne heure, voilà le secret du véritable plaisir. Sur ce, je vous laisse à vos méditations; ne me gardez point rancune. »

Et ma tante sortit comme elle était entrée.

Je suis consternée, ma Jeanne, car je reconnais...

« Madame R... », annonce ma Louisette, ouvrant vivement la porte.

Cette excellente amie revient passer en ville un quartier d'hiver. Je lui propose de m'accompagner demain chez mademoiselle Euphémie, où mes emplettes seront fort réduites, je te l'avoue.

« Non, dit-elle; je donne peu de jouets aux enfants; quant aux jeunes filles, aux jeunes femmes, il ne me reste plus que deux ou trois *surprises* à tramer; mais celles-là seront vite faites. Une lettre de quelques mots à la directrice du *Journal des Demoiselles* et c'est fini.

— Mais vos amies connaîtront le prix du cadeau... douze francs! Cela ne va-t-il pas leur sembler mesquin?

— Dame! les cadeaux de douze francs n'en fait pas toujours qui peut; et n'en reçoit pas qui veut! D'ailleurs, la valeur d'un présent ne doit pas se mesurer sur l'argent qu'il coûte mais sur le plaisir qu'il cause, sur les services qu'il rend! Et, puisque dans les meilleures choses il se rencontre toujours un peu d'alliage, faut-il vous confesser que, dans cette combinaison il entre une petite pensée d'intérêt personnel?...

— Comment cela?

— Mon Dieu, j'espère voir mon exemple suivi: Que chaque abonnée offre à une amie l'année 1878 de notre cher Journal, le nombre de ses abonnées est doublé, et les progrès entrevus s'effectuent! La Direction enfante des prodiges et nous y gagnons toutes cent pour cent!... Voilà un calcul net ou je ne m'y connais pas! Barême en personne n'y trouverait rien à objecter.

Nous ne fûmes pas plus forts que Barême, ma petite Jeanne, et je m'empresse de t'avertir que, madame R... faisant des prosélytes, vous devez songer à doubler le nombre de vos typographes, à recruter des protes!..

Ce travail presse; aussi ne te prendrai-je pas une minute du temps qui te reste. Je clos donc ma lettre sans plus de phrases par un gros baiser de ta dévouée

FLORENCE.

MODES

Le mélange des étoffes ne se fait généralement que s'il ne s'agit d'une toilette habillée.

Le *velours noir*, par exemple, ne supporte guère le voisinage d'autres tissus; aussi, ne les emploie-t-on ensemble, généralement, que quand il s'agit de *rarrangements*.

Une robe de velours de soie noir, forme princesse, doit être sobrement garnie.

Le velours tramé, l'anglais, celui de fantaisie, se garnissent davantage; mais les formes de costume tendent toutes au plat. La forme princesse à queue, très-élégante dans un salon, serait fort importune dans la rue; la polonaise princesse l'y remplace. Elle est étroite et longue, posée sur un jupon entier ou sur un demi-jupon fixé en dessous. Plus de pouffs ni de bouffants. Peu de relevés ou formulant des draperies plates. Beaucoup de plis en long soit en plastron, en étoffe différente, soit derrière, resserrés par des pattes unies ou brodées.

Les broderies mélangées de perles, très en vogue actuellement, se font quelquefois sur velours; nous en avons vu de très-jolies aux magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

J'ai remarqué un costume de velours tramé couleur *prune de Monsieur*, dont le plastron, les manches, les poches et le vêtement étaient ainsi brodés. Les contours du dessin étaient formés par une soutache de soie gris de fer, et les intérieurs étaient parsemés de petites perles de toutes couleurs. C'était d'un délicieux effet.

Un jupon de faille de même nuance dépassait la polonaise, et était orné de deux petits volants plissés. — Le vêtement, bien serré aux épaules, formait deux longues pointes de chaque côté; il était orné de deux rangs de frange et de broderie. — Chapeau de velours violet avec touffe de plumes gris de fer. Frange de perles retombant sur un bandeau de velours. De côté, un bijou ou une agrafe de pierres de différentes couleurs.

Le *velours anglais* de bonne qualité, est spécialement choisi pour les costumes d'enfants et de jeune fille. Il leur faut peu d'ornements et point de bouffants. Une très-large ceinture de faille de couleur suffit pour les enfants. On met, si l'on veut, un petit bord de fourrure à leurs longs paletots ou une guipure blanche retournée.

Destinée aux jeunes filles, la toilette suivante est à la fois élégante et simple. Tout le costume est en velours anglais.

Le jupon a trois petits volants peu froncés, en biais, lisérés de cachemire en haut et en bas. Si le velours est noir, le liséré sera rose. S'il est gros bleu, le liséré de cachemire sera bleu de ciel. On le mettra blanc avec du velours marron.

Polonaise princesse en velours, très-longue et fermée devant par de petits nœuds de ruban. Les lés de derrière sont resserrés sous une patte de velours, lisérée de chaque côté. Ils sont fendus en long et taillés à crans dans le bas. Les deux extrémités de la polonaise sont fixées sur le jupon par des agrafes et des crochets, afin que la traîne ne puisse dévier, et qu'il soit possible de prendre le tout dans sa main, quand il s'agira de la relever dans la rue.

Les manches ont un petit revers liséré, fermé par un nœud de ruban. — Paletot étroit et cintré, liseré partout. — Chapeau de feutre de la nuance du velours, ou petite capote de même étoffe avec aile ou nœud de la couleur du liséré, placé sur le côté.

Pour les jeunes enfants, filles ou garçons, on voit de charmants costumes en drap velouté *blanc*. Ce joli tissu a l'avantage de parfaitement bien se nettoyer et de se teindre au besoin.

Ces costumes se font tout unis, à gros plis plats. Long paletot pareil, pouvant aller sur n'importe quel costume. Deux rangées de gros boutons de nacre en font le seul ornement. Une large ceinture de couleur complète cette toilette,

qui peut être en laine. En nuance marron, elle sera de très-bon goût, ainsi que les bas, les bottines, les gants et le chapeau de feutre avec aile ou petite plume cerise. Cravate *idem*. Large col de toile.

Pour l'habitude, et comme remplacement des robes de percale gros bleu, on fait aux fillettes d'assez gentils costumes de laine bon marché de deux tons.

Le plastron, les manches, les poches et les biais d'ornements en gros bleu, le fond du costume en couleur un peu plus claire.

La robe est princesse devant et forme basques derrière; de dessous les basques sort un ensemble de plis plats. Une fantaisie de petite guipure blanche, surmontée d'un biais d'étoffe, suit les contours du plastron, des manches, des poches, des basques, et forme brandebourgs tout le long du devant. Les brandebourgs étant revenus à la mode, la *Ville de Lyon* en a fait confectionner en passementerie perlée de jais, de nuances assorties et en broderie de chenille.

Un autre genre de toilette est en drap côtelé ou en diagonale gros bleu, brodé de dessins de soutaches de laine rouge. — Manteau à deux collets, également soutachés et garnis de franges de laine rouge et bleue.

Les vêtements les plus en vogue pour le moment sont ceux en drap beige ou noisette, qui vont bien sur toutes les toilettes. Ils ont de gros boutons de métal, de même nuance ou de couleur plus foncée. Ils sont doublés de soie beige ou brune.

Les pardessus tombant presque jusqu'aux pieds, ne sont admissibles qu'en voyage ou par les très-grands froids. Il y a différents modèles, pour la plupart doublés de fourrure. Toujours de longs paletots. Puis des formes droites, serrant beaucoup les épaules et simulant de très-longues et larges manches. On les choisit ordinairement en drap de nuance très-foncée. Gros boutons de nacre. Col, bord de manches et poches en velours noir.

Quelquefois, des cordelières nouées et à glands sont posées sur les manches, les poches et dans le milieu du dos.

Les vêtements habillés ont diverses formes et ne sont que demi-longs. On en voit toujours beaucoup de semblables aux costumes. Ils sont garnis de fourrures et de broderies; où l'élément brillant est fort employé. Le paletot étroit a toujours la préférence sur les autres genres, rappelant plus ou moins l'ancien dolman. Les doubles collets ont assez de succès.

Les ornements brillants ont été fort adoptés en garnitures de chapeaux. Mais ce n'est que sobrement et s'ils sont de jolie qualité, qu'il faut y avoir recours.

La forme capote, quand elle est bien exécutée, est une des plus jolies en chapeau d'hiver, soit en velours, soit en peluche ou mélangée de ces deux étoffes; les brides en peluche ou en velours doublé de satin.

Les franges dites pluie de perles, retombant sur un bandeau de velours et garnissant les brides, sont très-seyantes. Il faut les assortir à la nuance du velours. Il y en a couleur d'ambre qui vont particulièrement bien sur du marron.

La *bijouterie* offre autant de choix que les fleurs ou les plumes. C'est tantôt de l'or, du nickel, de l'argent, et souvent un mélange de ces métaux avec le jais.

Les sujets sont des flèches, des animaux, des chaînes, des boules, des barrettes, des oiseaux fantastiques, des papillons brillants. Le tout composé de perles de plusieurs couleurs.

Je dois signaler, malgré son peu de succès, l'innovation de chapeaux en cuir. Cette excentricité, peu seyante, est simplement ornée de rouleaux de cuir également fixés sur le côté par une boucle de métal.

LEÇON DE COIFFURE

Peignez tous les cheveux à la Chinoise, à l'exception de ceux des tempes et de la nuque, et faites sur le sommet de la tête, un petit chignon devant servir de base à la coiffure (fig. nº 1.)

Séparez ensuite les cheveux qui restent en trois parties égales, l'une tombant sur la nuque et les deux autres de chaque côté de l'oreille. Séparez en deux mèches, nºs 1 et 2, la partie des cheveux derrière chaque oreille Crêpez ces mèches légèrement à l'intérieur, ou bien tournez-les autour d'un petit rouleau de crêpés; formez un anneau avec la mèche nº 1, passez ensuite la mèche nº 2 à travers l'anneau nº 1, et passez la pointe nº 2 à travers l'anneau nº 2, en fixant ensuite cette pointe derrière la tête (fig. nº 2).

Faites ensuite, avec une fausse mèche, un gordien nº 3, que l'on suspend derrière la tête (fig. nº 3).

Relevez ensuite la mèche nº 4, que vous passez à travers le nœud gordien nº 3, fig. 4. — Placez le pouff ondulation bretonne sur le front, et le pouff zéphyr sur le haut de la coiffure, comme l'indique la même figure nº 4.

VISITES DANS LES MAGASINS

Rectifions d'abord deux erreurs qui se sont glissées, dans les *visites* d'octobre et de novembre. La première indiquait 70 fr. comme le prix d'un tapis de table en drap bronze, tandis qu'il n'est que de 35 fr.; dans l'autre, le montage du porte-cigares est indiqué 15 fr. pour 8 fr. à étui et 10 fr. à fermoir. Mademoiselle Lecker vient d'organiser une quantité de jolis ouvrages à des prix très-modiques. Signalons une charmante fumeuse ornée d'un médaillon en velours sur drap bronze. Echantillonnée avec les fournitures, elle coûte 50 fr.

D'autres fumeuses en tapisserie coûtent 35 fr. et plus. Un tabouret de pied, velours canevas brésilien, coûte tout fait 40 fr. Si vous faites les bandes, vous aurez une économie de 8 fr.

Un autre genre de tabouret appelé fainéant, coûte 45 fr. Une bande de tapisserie toute faite

pourrait être utilisée pour ce genre de tabouret. Il faut que la bande ait quatre-vingt-dix centimètres de longueur.

Voici maintenant les petites fantaisies que les dames pourront monter. D'abord un porte-fleurs composé de trois panneaux en satin brodés d'une fine broderie russe. La monture coûte 8 fr. et l'ouvrage échantillonné 7 fr. Deux porte-allumettes broderie russe sur drap; l'ouvrage échantillonné avec fournitures coûte 3 fr. 50 c.; la monture de l'ombrelle 2 fr. 50 c. et celle de la tulipe 2 fr.

***

MACHINES A COUDRE

De la compag. Wheeler et Wilson. M. Séeling, concessionnaire pour la France, 70, boulevard de Sébastopol.

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que M. Séeling se charge de toutes les réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine Wheeler et Wilson. Toute machine de cette compagnie doit porter la marque de fabrique : deux W enlacés dans un écusson. Les perfectionnements que les inventeurs ne cessent d'apporter dans leur machine, tendent surtout à la rendre d'un usage facile. Ses guides sont nombreux et il s'en ajoute de nouveaux s'appliquant au genre de broderie en vogue. On trouve aussi chez M. Séeling la Canadienne et la Favorite des Dames. Cette dernière sera une charmante et utile étrenne à vous donner, mesdemoiselles; elle marche à la main et au pied si on la fixe à une table préparée à cet effet; elle exécute tous les genres de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La Favorite ne coûte plus — socle compris — que 60 fr. C'est une réduction de prix très-sensible; elle est garantie deux ans et expédiée *franco*. Les personnes qui désireraient connaître le détail des guides peuvent demander le catalogue; elles pourront aussi, pour le paiement, s'entendre avec M. Séeling, à qui nous les prions d'écrire pour tous renseignements.

***

CORSETS ET BUSC ARTICULÉ

De madame Emma Guelle, 39, boulevard St-Martin.

Le corset de madame Guelle, auquel le busc articulé garanti incassable — dont elle est l'inventeur — donne le soutien exigé par la mode, mérite tous les éloges que nous en entendons faire; ajoutons que les prix sont modérés. Nous trouvons encore dans cette maison la tournure inséparable du corset et qui se présente sous différentes formes, selon qu'elle doit accompagner un costume de ville ou soutenir la traîne d'une toilette de dîner ou de bal. La tournure est étroite à la ceinture, afin de dégager les hanches, et la pente, légèrement accentuée, donne le volume nécessité pour soutenir l'ampleur de la traîne, resserrée toutefois vers le milieu. Madame Guelle a pris un brevet pour les tournures à aciers articulés; ces aciers, posés verticalement, plient naturellement au moyen d'articulations qui la font retomber d'elle-même. La souplesse et la légèreté des ressorts en dissimulent la présence.

Voici les prix de quelques tournures. La ceinture parisienne pour éviter les fronces des jupons coûte 4 fr.; la petite tournure 2 fr. 50 cent. et la longue 3 fr. 50 cent. Le busc articulé garanti incassable 4 fr. Envoyer les mesures à madame Guelle. Envoi *franco* aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, avec privilége de retourner immédiatement ce qui ne leur plairait pas.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4131.

Toilettes et chapeaux des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Toilette d'enfant, de la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348.

Première toilette. — Robe en bourrette de soie gris argent. La jupe est bordée d'un plissé de faille noire, surmonté d'un large bouillon en étoffe pareille à la robe et dont la tête est montée à plis égaux et espacés. Écharpe bordée d'effilé muguet en soie grise, terminée par de petits grelots noirs; le devant de la jupe est en faille noire, plissée à gros plis doubles; un flot de ruban noir remplace les poches. Corsage (1) à plastron droit en faille noire, plissé comme le tablier; une barrette grise le traverse et se fixe sous un flot de ruban, de façon à former le décolleté carré; dos uni, à basque flottante bordée d'effilé; cette basque est rattachée à celle du devant par un soufflet plissé en faille noire. Deux cols carrés superposés, le premier en bourrette, le second plus petit en faille, viennent s'arrêter devant, à la hauteur de la patte en bourrette; deux parements superposés comme les cols, ornent la manche, au-dessus d'un plissé de faille noire qui la borde. — Chapeau *Médicis* en feutre noir avec barrette de velours bouillonné, bordée de cabochons; dessus, draperie de velours et aigrette de plumes blanches.

Deuxième toilette. — Robe en armure et velours pensée; une bande de velours de dix centimètres fait toute la longueur du tablier, qui est froncé le long de cette bande de chaque côté. Corsage en armure avec gilet de velours, dos princesse formant tunique à pans carrés de différentes longueurs, ornés d'un velours qui en marque les angles; manche en armure avec parement de velours; un peu au-dessus du parement, un biais de velours boutonné sur le dessus de la manche; boutons en passementerie. — Chapeau en peluche noire à fond de satin capoté à côtes; dessus, torsade et nœud de faille pensée, sur lequel est posé un oiseau et une petite touffe de plumes; dessous plissé d'organdi.

Toilette d'enfant de 3 à 5 ans. — Robe princesse (1) en velours grenat ornée de dentelle russe ou de dentelle Renaissance; plastron uni un peu évasé, fermé de côté par des boutons en nacre blanche; rangée de boutons en regard; dos américain orné de deux bandes de dentelle. La jupe est plissée à gros

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 décembre.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 décembre.

plis sous la première de ces dentelles; col et parement en dentelle; appliques de dentelle sur les poches. — Petit chapeau de castor gris à calotte ronde et très-basse; bord andalou avec bande de velours grenat sur le revers; dessus, draperie de velours et aile de perdrix.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

TAPISSERIE. Siége du Prie-Dieu dont l'appui a été donné en décembre.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker.

ÉCRAN-BANNIÈRE. — Dentelle Renaissance: Voir le *Manuel du Journal des Demoiselles*, pour les différents jours du travail: *point de tulle simple, point dentelle, point diamant, point de Paris, barrettes, point de Venise, point danois*, etc. Ce motif peut former un raccord pour dentelle, pour aube ou nappe d'autel. les raccords seront reliés par des *barrettes* semblables à celles du travail de l'écran.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1er CÔTÉ

ALPHABET, plumetis.

2e CÔTÉ

DENTELLE, lacet anglais. (Voir le *Manuel* pour les jours.)

CALENDRIER.

BOUQUET-ÉVENTAIL : Voir pour le montage et les croquis de ce joli cartonnage la page 2 du cahier, et la planche de patrons de ce mois.

DOUZIÈME CAHIER

Toilette de jeune femme. — Costume en suédoise. —Dentelle Renaissance. —Écran-calendrier. — Sèche-cigares. — Corbeille de bureau. — Ecusson avec J. R. enlacés. — Dessus de piano. — Parure lingerie. — Parure guipure Richelieu. — Judith. — Bas au crochet tunisien pour baby. — Dcran de bougie. — Porte-allumettes. — Essuie-plumes. — Marguerite. — Garniture. — Croquis pour la leçon de coiffure. — Costume de fillette. — Garniture guipure Richelieu. — Toilette de diner.

PLANCHE XII

1er CÔTÉ

CORSAGE à basque en pointe, page 8, } Cahier de
CALENDRIER, bouquet-éventail, page 2, } décembre.

2e CÔTÉ

POLONAISE pour fillette, (même cahier).

MOSAIQUE

INSCRIPTION PLACÉE SUR LA PORTE DE L'HOPITAL DE BAUGÉ

Mourir à l'hôpital ou mourir sur des roses
Sont deux semblables choses,
Car c'est toujours mourir.
Mais c'est à l'hôpital, et non pas sur des roses
Que l'homme apprend les choses
Pour bien vivre et mourir.

La pensée de Dieu fait supporter les hommes, apprend à les aimer, aide à s'en passer, au besoin.

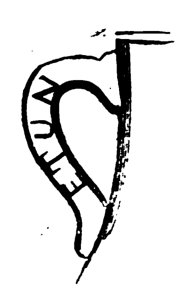
Thibault (Pensées).

Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement.

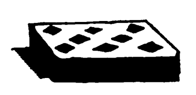
Joubert.

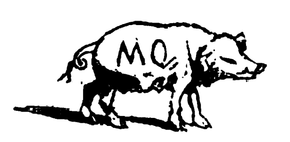
RÉBUS











Explication du rébus de Novembre : *Le moineau dans la main vaut mieux que l'oie qui vole.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 — 3302 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT

pour

et les
ahier,

éloise.
Séche-
c J. R.
— Pa
rochet
Porte-
- Gar-
- Co-
eu. —

er de
mbre.

nmes.
esoin.

ment